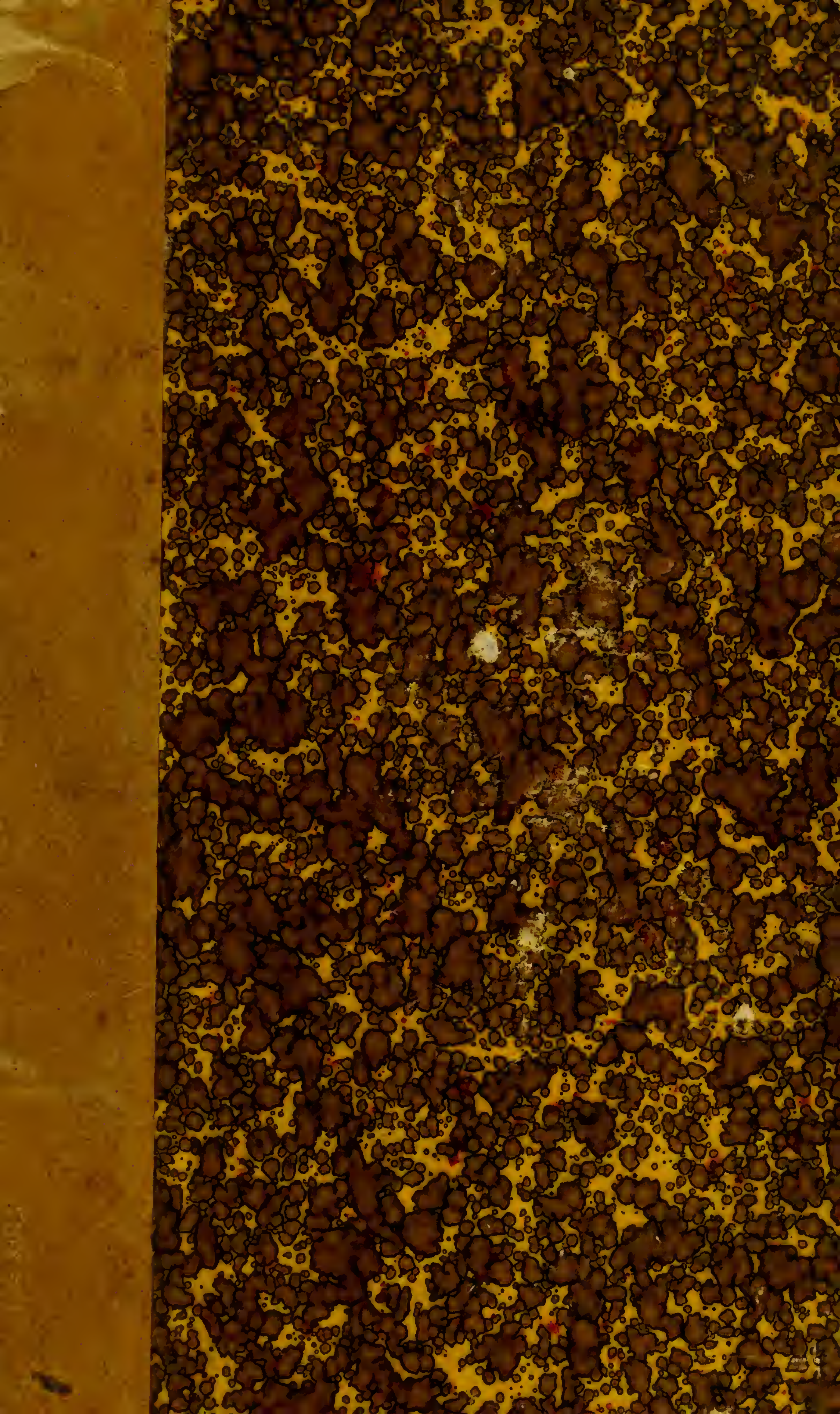
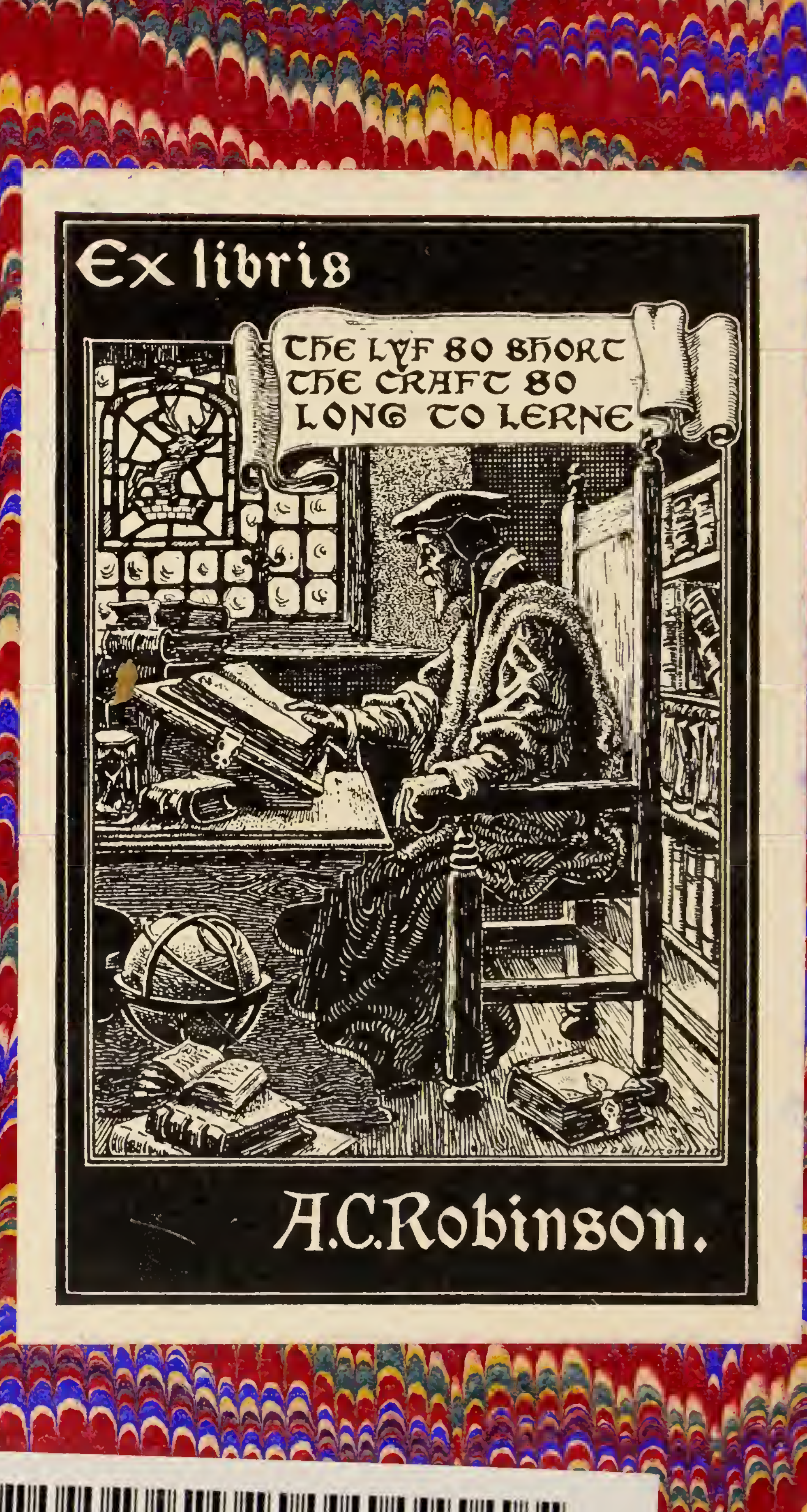
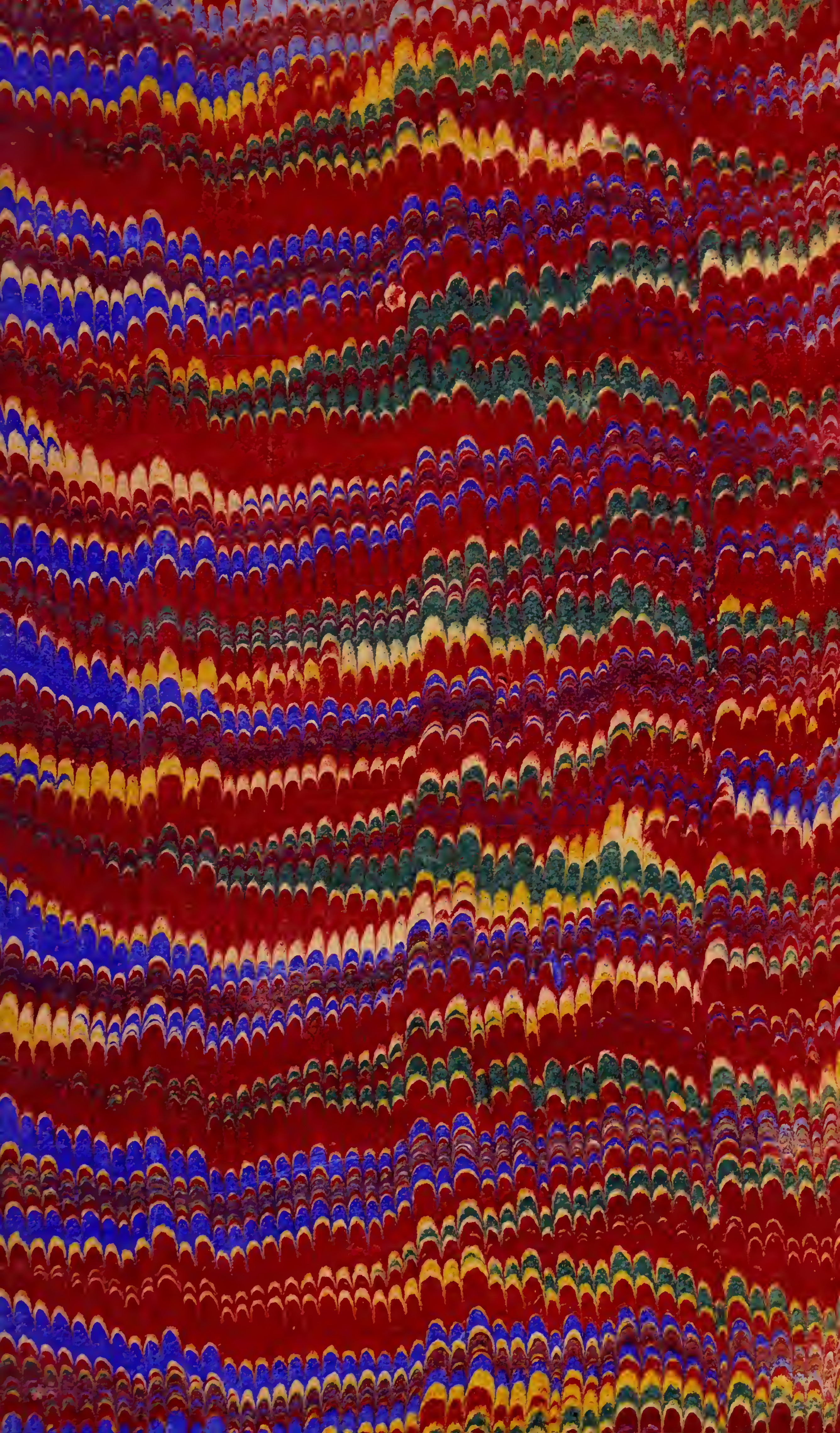



Ex libris
THE LYF SO SHORT
THE CRAFT SO
LONG TO LERNE
A.C.Robinson.



[1882?]

ESSAIS

DE

MICHEL DE MONTAIGNE

TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE)

ESSAIS

DE

MICHEL DE MONTAIGNE

AVEC DES NOTES

DE TOUS LES COMMENTATEURS

ÉDITION REVUE SUR LES TEXTES ORIGINAUX

TOME PREMIER

LIBRAIRIE DE PARIS

FIRMIN-DIDOT ET CIE, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

56, RUE JACOB, PARIS


WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

ESSAIS
DE MONTAIGNE.

L'AUCTEUR AU LECTEUR.

C'est icy un livre de bonne foy, lecteur. Il t'advertit dez l'entree, que ie ne m'y suis proposé aulcune fin, que domestique et privee : ie n'y ay eu nulle consideration de ton service, ny de ma gloire ; mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Ie l'ay voué à la commodité particuliere de mes parents et amis ; à ce que m'ayants perdu (ce qu'ils ont à faire bientôt), ils y puissent retrouver quelques traicts de mes conditions et humeurs, et que par ce moyen ils nourrissent plus entiere et plus vifve la cognoissance qu'ils ont eue de moy. Si c'eust esté pour rechercher la faveur du monde, ie me feusse paré de beautez empruntees : ie veulx qu'on m'y veoye en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans estude et artifice; car c'est moy que ie peinds. Mes defaults s'y liront au vif, mes imperfections et ma forme naïfve, autant que la reverence publicque me l'a permis. Que si i'eusse esté parmy ces nations qu'on dict vivre encores soubs la doulce liberté des premieres loix de nature, ie t'asseure que ie m'y feusse tres volontiers peinct tout entier et tout nud. Ainsi, lecteur, ie suis moy mesme la matiere de mon livre : ce n'est pas raison que tu employes ton loisir en un subiect si frivole et si vain; adieu donc. De Montaigne, ce 12 de iuin 1580.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Par divers moyens on arrive à pareille fin.

La plus commune façon d'amollir les cœurs de ceulx qu'on a offensez, lors qu'ayants la vengeance en main, ils nous tiennent à leur mercy, c'est de les esmouvoir, par soubmission, à commiseration et à pitié : toutesfois la braverie, la constance et la resolution, moyens touts contraires, ont quelquesfois servy à ce mesme effect.

Edouard (1), prince de Galles, celuy qui regenta si long temps nostre Guienne, personnage duquel les conditions et la fortune ont beaucoup de notables parties de grandeur, ayant esté bien fort offensé par les Limosins, et prenant leur ville par force, ne peut estre arresté par les cris du peuple et des femmes et enfants abbandonnez à la boucherie, luy criants mercy, et se iectants à ses pieds; iusqu'à ce que passant tousiours oultre dans la ville, il apperceut trois gentilshommes françois qui, d'une hardiesse incroyable, soustenoient seuls l'effort de son armee victorieuse. La consideration et le respect d'une si notable vertu reboucha premierement la poincte de sa cholere; et commencea par ces trois à faire misericorde à touts les aultres habitants de la ville.

Scanderberch, prince de l'Epire, suyvant un soldat des siens pour le tuer, ce soldat ayant essayé par toute espece d'humilitez et de supplications de l'appaiser, se resolut à toute extremité de l'attendre l'espee au poing : cette sienne resolution aresta sus bout la furie de son maistre, qui pour luy avoir veu prendre un si honnorable party, le receut en grace. Cet exemple pourra souffrir aultre interpretation de ceulx qui n'auront leu la prodigieuse force et vaillance de ce prince là.

L'empereur Conrad troisiesme ayant assiegé Guelphe, duc de Bavieres (2), ne voulut condescendre à plus doulces conditions, quelques viles et lasches satisfactions qu'on luy offrist, que de permettre seulement aux gentilsfemmes (3) qui estoient assiegees avecques le duc, de sortir, leur honneur sauve, à pied, avecques ce qu'elles pourroient emporter sur elles. Et elles, d'un cœur magnanime, s'adviserent de charger sur leurs espaules leurs maris, leurs enfants, et le duc mesme. L'empereur print si grand plaisir à veoir la gentillesse de leur courage, qu'il en pleura d'ayse, et amortit toute cette aigreur d'inimitié mortelle et capitale qu'il avoit portee à ce duc; et dez lors en avant traicta humainement luy et les siens.

L'un et l'aultre de ces deux moyens m'emporteroit ayseement; car i'ay une merveilleuse lascheté vers la misericorde et mansue-

(1) Que les Anglais nomment communément *the Black prince*, le prince Noir, fils d'Édouard III, roi d'Angleterre, et père de l'infortuné Richard II. Le trait suivant se trouve dans Froissart, vol. I, chap. 289, pag. 368 et 369. C.

(2) En 1140, dans Weinsberg, ville de la haute Bavière. Voy. Calvisius, *Opus chronologicum*. C.

(3) *Aux femmes de gentilshommes.*

tude. Tant y a, qu'à mon advis ie seroy pour me rendre plus naturellement à la compassion qu'à l'estimation : si est la pitié passion vicieuse aux stoïcques; ils veulent qu'on secoure les affligez, mais non pas qu'on flechisse et compatisse avecques eulx. Or ces exemples me semblent plus à propos, d'autant qu'on veoit ces ames, assaillies et essayees par ces deux moyens, en soustenir l'un sans s'esbranler, et courber soubs l'aultre. Il se peult dire, que de rompre son cœur à la commiseration, c'est l'effect de la facilité, debonnaireté et mollesse; d'où il advient que les natures plus foibles, comme celles des femmes, des enfants et du vulgaire, y sont plus subiectes; mais ayant eu à desdaing les larmes et les pleurs, de se rendre à la seule reverence de la saincte image de la vertu, que c'est l'effect d'une ame forte et imployable, ayant en affection et en honneur une vigueur masle et obstinee. Toutesfois, ez ames moins genereuses, l'estonnement et l'admiration peuvent faire naistre un pareil effect : tesmoing le peuple thebain, lequel ayant mis en iustice d'accusation capitale ses capitaines, pour avoir continué leur charge oultre le temps qui leur avoit esté prescript et preordonné, absolut à toute peine (1) Pelopidas, qui plioit soubs le faix de telles obiections, et n'employoit à se garantir que requestes et supplications; et au contraire Epaminondas, qui veint à raconter magnifiquement les choses par luy faictes, et à les reprocher au peuple d'une façon fiere et arrogante, il n'eut pas le cœur de prendre seulement les balotes (2) en main; et se departit l'assemblee, louant grandement la haultesse du courage de ce personnage (3).

Dionysius le vieil, aprez des longueurs et difficultez extremes, ayant prins la ville de Regge, et en icelle le capitaine Phyton, grand homme de bien, qui l'avoit si obstineement deffendue, voulut en tirer un tragique exemple de vengeance. Il luy dict premierement, comme le iour avant il avoit faict noyer son fils, et touts ceulx de sa parenté : à quoy Phyton respondit seulement, « qu'ils en estoient d'un iour plus heureux que luy. » Aprez il le feit despouiller et saisir à des bourreaux, et le traisner par la ville, en le fouettant tres ignominieusement et cruel-

(1) *Avec beaucoup de peine.*

(2) *Petites balles*, ou *bulletins*, employés pour aller aux voix, dans les jugements ou les élections.

(3) Plutarque, *Comment on peult se louer soy mesme,* chap. 5. C.

lement, et en oultre le chargeant de felonnes paroles et contumelieuses : mais il eut le courage tousiours constant, sans se perdre ; et d'un visage ferme, alloit au contraire ramentevant (1) à haulte voix l'honnorable et glorieuse cause de sa mort, pour n'avoir voulu rendre son païs entre les mains d'un tyran ; le menaceant d'une prochaine punition des dieux. Dionysius lisant dans les yeulx de la commune de son armee, qu'au lieu de s'animer des bravades de cet ennemy vaincu, au mespris de leur chef et de son triumphe, elle alloit s'amollissant par l'éstonnement d'une si rare vertu, et marchandoit de se mutiner et mesme d'arracher Phyton d'entre les mains de ses sergeants, feit cesser ce martyre, et à cachettes l'envoya noyer en la mer (2).

Certes c'est un subiect merveilleusement vain, divers, et ondoyant, que l'homme : il est malaysé d'y fonder iugement constant et uniforme. Voylà Pompeius qui pardonna à toute la ville des Mamertins, contre laquelle il estoit fort animé, en consideration de la vertu et magnanimité du citoyen Zenon (3), qui se chargeoit seul de la faulte publicque, et ne requeroit aultre grace que d'en porter seul la peine : et l'hoste de Sylla, ayant usé, en la ville de Peruse (4), de semblable vertu, n'y gaigna rien ny pour soy ny pour les aultres.

Et directement contre mes premiers exemples, le plus hardy des hommes et si gracieux aux vaincus, Alexandre, forceant, aprez beaucoup de grandes difficultez, la ville de Gaza, rencontra Betis qui y commandoit, de la valeur duquel il avoit pendant ce siege senti des preuves merveilleuses, lors seul, abandonné des siens, ses armes despecees, tout couvert de sang et de playes, combattant encores au milieu de plusieurs Macedoniens qui le chamailloient de toutes parts ; et luy dict, tout picqué d'une si chere victoire (car, entre aultres dommages, il avoit receu deux fresches bleceures sur sa personne) : « Tu ne mourras pas comme tu as voulu, Betis ; fais estat qu'il te fault souffrir toutes les

(1) *Rappelant, remémorant.*

(2) DIODORE DE SICILE, XIV, 26. C. (Coste cite toujours, pour Diodore de Sicile, les chapitres de la traduction d'Amyot.)

(3) PLUTARQUE le nomme *Sthénon* dans l'*Instruction pour ceulx qui manient affaires d'estat,* chap. 17 ; *Sthennius* dans les *Apophthegmes ;* et *Sthénis*, de la ville d'Himère, dans la *Vie de Pompée,* chap. 3. C.

(4) PLUTARQUE, d'où ceci a été tiré, dit *Préneste,* ville du Latium. (*Instruction pour ceulx qui manient affaires d'estat*, chap. 17.) Peruse ou Perouse est dans la Toscane. C.

sortes de torments qui se pourront inventer contre un captif. » L'aultre, d'une mine non seulement asseuree, mais rogue et altiere, se teint sans mot dire à ces menaces. Lors Alexandre voyant son fier et obstiné silence : « A il flechy un genouil? luy est il eschappé quelque voix suppliante? Vrayement, ie vaincqueray ce silence; et si ie n'en puis arracher parole, i'en arracheray au moins du gemissement : » et tournant sa cholere en rage, commanda qu'on luy perceast les talons; et le feit ainsi traisner tout vif, deschirer et desmembrer au cul d'une charrette (1). Seroit ce que la force de courage luy feust si naturelle et commune, que, pour ne l'admirer point, il la respectast moins? ou qu'il l'estimast si proprement sienne, qu'en cette haulteur il ne peust souffrir de la veoir en un aultre, sans le despit d'une passion envieuse? ou que l'impetuosité naturelle de sa cholere feust incapable d'opposition? De vray, si elle eust receu bride, il est à croire qu'en la prinse et desolation de la ville de Thebes, elle l'eust receue, à veoir cruellement mettre au fil de l'espee tant de vaillants hommes perdus et n'ayants plus moyen de deffense publicque; car il en feut tué bien six mille, desquels nul ne feut veu ny fuyant, ny demandant mercy; au rebours, cherchants qui çà qui là, par les rues, à affronter les ennemis victorieux; les provoquants à les faire mourir d'une mort honnorable. Nul ne feut veu si abbattu de bleceures, qui n'essayast en son dernier souspir de se venger encores, et à tout (2) les armes du desespoir, consoler sa mort en la mort de quelque ennemy. Si ne trouva l'affliction de leur vertu aulcune pitié, et ne suffisit la longueur d'un iour à assouvir sa vengeance : ce carnage dura iusques à la derniere goutte de sang espandable, et ne s'arresta qu'aux personnes desarmees, vieillards, femmes et enfants, pour en tirer trente mille esclaves (3).

CHAPITRE II.

De la tristesse.

Ie suis des plus exempts de cette passion, et ne l'ayme ny l'estime; quoy que le monde ayt entreprins, comme à prix faict, de

(1) Quinte-Curce, IV, 6.
(2) *Avec.*
(3) Diodore de Sicile, XVII, 4. C.

l'honnorer de faveur particuliere : ils en habillent la sagesse, la vertu, la conscience; sot et vilain ornement! Les Italiens ont plus sortablement baptisé de son nom la malignité (1) : car c'est une qualité tousiours nuisible, tousiours folle; et comme tousiours couarde et basse, les stoïciens en deffendent le sentiment à leur sage.

Mais le conte dict (2) que Psammenitus, roy d'Aegypte, ayant esté desfaict et prins par Cambyses, roy de Perse, veoyant passer devant luy sa fille prisonniere habillee en servante, qu'on envoyoit puiser de l'eau, touts ses amis pleurants et lamentants autour de luy, se teint coy, sans mot dire, les yeulx fichez en terre; et veoyant encores tantost qu'on menoit son fils à la mort, se mainteint en cette mesme contenance; mais qu'ayant apperceu un de ses domestiques (3) conduict entre les captifs, il se meit à battre sa teste, et mener un dueil extreme.

Cecy se pourroit apparier à ce qu'on veit dernierement d'un prince des nostres, qui ayant ouy à Trente, où il estoit, nouvelles de la mort de son frere aisné, mais un frere en qui consistoit l'appuy et l'honneur de toute sa maison, et bientost aprez d'un puisné sa seconde esperance, et ayant soustenu ces deux charges d'une constance exemplaire; comme, quelques iours aprez, un de ses gents veint à mourir, il se laissa emporter à ce dernier accident, et quittant sa resolution, s'abandonna au dueil et aux regrets, en maniere qu'aulcuns en prinrent argument qu'il n'avoit esté touché au vif que de cette derniere secousse; mais, à la verité, ce feut qu'estant d'ailleurs plein et comblé de tristesse, la moindre surcharge brisa les barrieres de la patience. Il s'en pourroit, dis ie, autant iuger de notre histoire, n'estoit qu'elle adiouste, que Cambyses s'enquerant à Psammenitus, pourquoy ne s'estant esmeu au malheur de son fils et de sa fille, il portoit si impatiemment celuy d'un de ses amis : « C'est, respondit il, que ce seul dernier desplaisir se peult signifier par larmes, les deux premiers surpassants de bien loing tout moyen de se pouvoir exprimer. »

A l'adventure reviendroit à ce propos l'invention de cet ancien

(1) *Tristezza* signifie souvent *malignité, méchanceté.*

(2) HÉRODOTE, III, 14. J. V. L.

(3) *Domestique* ne signifie pas ici serviteur, mais ami de la maison, ami intime, sens qu'on donnait encore à ce mot sous le règne de Louis XIV. Hérodote dit que cet homme était un vieillard qui mangeait ordinairement à la table du roi. J.V. L.

peintre (1), lequel ayant à representer, au sacrifice d'Iphigenia, le dueil des assistants selon les degrez de l'interest que chascun apportoit à la mort de cette belle fille innocente, ayant espuisé les derniers efforts de son art, quand ce veint au pere de la vierge, il le peignit le visage couvert, comme si nulle contenance ne pouvoit rapporter ce degré de dueil. Voilà pourquoy les poëtes feignent cette miserable mere Niobé, ayant perdu premierement sept fils, et puis de suite autant de filles, surchargee de pertes, avoir esté enfin transmuee en rochier,

Diriguisse malis (2),

pour exprimer cette morne, muette et sourde stupidité qui nous transit, lors que les accidents nous accablent surpassants nostre portee. De vray, l'effort d'un desplaisir, pour estre extreme, doibt estonner toute l'ame et luy empescher la liberté de ses actions : comme il nous advient, à la chaulde alarme d'une bien mauvaise nouvelle, de nous sentir saisis, transis, et comme perclus de touts mouvements; de façon que l'ame se relaschant aprez aux larmes et aux plainctes, semble se desprendre, se desmesler, et se mettre plus au large et à son ayse :

Et via vix tandem voci laxata dolore est (3).

En la guerre que le roy Ferdinand mena contre la veufve du roy Iean de Hongrie, autour de Bude, un gendarme feut particulierement remarqué de chascun, pour avoir excessifvement bien faict de sa personne en certaine meslee, et, incogneu, haultement loué et plainct, y estant demouré, mais de nul tant que de Raïsciac, seigneur allemand, esprins d'une si rare vertu. Le corps estant rapporté, cettuy cy, d'une commune curiosité, s'approcha pour veoir qui c'estoit; et les armes ostees au trespassé, il recogneut son fils. Cela augmenta la compassion aux assistants : luy seul, sans rien dire, sans ciller les yeulx, se teint debout, contemplant fixement le corps de son fils; iusques à ce que la

(1) Cicéron, *Orator*, c. 22; Pline, XXXV, 10; Valère Maxime, VIII, 11 *ext.* 6; Quintilien, II, 13, etc. J. V. L.

(2) Pétrifiée par la douleur. Ovide, *Métam.* VI, 304. Il y a dans le texte d'Ovide, *Diriguitque malis*.

(3) La douleur ouvre enfin le passage à sa voix.

Virg. *Énéid.* XI, 151.

vehemence de la tristesse ayant accablé ses esprits vitaux, le porta roide mort par terre.

> Chi può dir com' egli arde, è in picciol fuoco (1),

disent les amoureux qui veulent representer une passion insupportable :

> Misero quod omnes
> Eripit sensus mihi : nam simul te,
> Lesbia, adspexi, nihil est super mî
> Quod loquar amens :
> Lingua sed torpet; tenuis sub artus
> Flamma dimanat; sonitu suopte
> Tinniunt aures; gemina teguntur
> Lumina nocte (2).

Aussi n'est ce pas en la vifve et plus cuysante chaleur de l'accez, que nous sommes propres à desployer nos plainctes et nos persuasions; l'ame est lors aggravee de profondes pensees, et le corps abbattu et languissant d'amour : et de là s'engendre par fois la defaillance fortuite qui surprend les amoureux si hors de saison, et cette glace qui les saisit, par la force d'une ardeur extreme, au giron mesme de la iouïssance. Toutes passions qui se laissent gouster et digerer ne sont que mediocres :

> Curæ leves loquuntur, ingentes stupent (3).

La surprinse d'un plaisir inesperé nous estonne de mesme :

> Ut me conspexit venientem, et Troïa circum
> Arma amens vidit : magnis exterrita monstris,
> Diriguit visu in medio; calor ossa reliquit;
> Labitur, et longo vix tandem tempore fatur (4).

(1) C'est aimer peu que de pouvoir dire combien l'on aime. PÉTRARQUE, dernier vers du sonnet 137.

(2) CATULLE, *Carm.* LI, 5. Ces vers sont une imitation d'une ode de Sapho que Boileau a traduite. Delille a fait quelques changements à cette traduction, pour reproduire la forme de l'ode saphique :

> De veine en veine une subtile flamme
> Court dans mon sein sitôt que je te vois;
> Et dans le trouble où s'égare mon âme,
> Je demeure sans voix.
> Je n'entends plus; un voile est sur ma vue;
> Je rêve, et tombe en de douces langueurs;
> Et sans haleine, interdite, éperdue,
> Je tremble, je me meurs!

(3) . . . . Légères, elles s'expriment; extrêmes, elles se taisent. SÉNÈQUE. *Hipp.* acte II, scène 3, v. 607.

(4) Dès qu'elle m'aperçoit, dès qu'elle reconnaît les armes troyennes, hors

Oultre la femme romaine qui mourut surprinse d'ayse de veoir son fils revenu de la route de Cannes (1), Sophocles et Denys le tyran qui trespasserent d'ayse (2), et Talva (3) qui mourut en Corsegue, lisant les nouvelles des honneurs que le senat de Rome luy avoit decernez; nous tenons en nostre siecle, que le pape Leon dixiesme ayant esté adverty de la prinse de Milan, qu'il avoit extremement souhaitee, entra en tel excez de ioye, que la fiebvre l'en print, et en mourut (4). Et pour un plus notable tesmoignage de l'imbecillité humaine, il a esté remarqué par les anciens (5), que Diodorus le dialecticien mourut sur le champ, esprins d'une extreme passion de honte pour, en son eschole et en public, ne se pouvoir desvelopper d'un argument qu'on luy avoit faict. Ie suis peu en prinse de ces violentes passions : i'ai l'apprehension naturellement dure; et l'encrouste et espessis touts les iors par discours.

CHAPITRE III.

Nos affections s'emportent au delà de nous.

Ceulx qui accusent les hommes d'aller tousiours beant (6) aprez les choses futures, et nous apprennent à nous saisir des biens presents et nous rasseoir en ceulx là, comme n'ayants aulcune prinse sur ce qui est à venir, voire assez moins que nous n'avons sur ce qui est passé, touchent la plus commune des humaines erreurs, s'ils osent appeller erreur chose à quoy nature mesme nous achemine pour le service de la continuation de son ouvrage; nous imprimant, comme assez d'aultres, cette imagination faulse, plus ialouse de nostre action que de nostre science.

Nous ne sommes iamais chez nous; nous sommes tousiours au

d'elle-même, frappée comme d'une vision effrayante, elle demeure immobile, son sang se glace, elle tombe, et ce n'est que longtemps après qu'elle parvient à retrouver la voix. VIRG. *Énéide*, III, 306.

(1) *De la déroute de Cannes*. PLINE, VII, 54.

(2) ID. VII, 53.

(3) Ou mieux Thalna. VALÈRE MAXIME, IX, 12. — *Corsegue*, l'île de *Corse*, du latin *Corsica*.

(4) GUICCIARDIN, *Hist. d'Italie*, liv. XIV. *Le pape Leon feut bien ayse de mourir de ioie*, dit Martin du Bellay dans ses *Mémoires*, liv. II, *fol.* 46. C.

(5) PLINE, VII, 53.

(6) *Beer* avait le sens du mot latin *inhiare*. Ce verbe n'est usité aujourd'hui qu'au participe, *bouche béante*.

delà : la crainte, le desir, l'esperance, nous eslancent vers l'advenir, et nous desrobbent le sentiment et la consideration de ce qui est, pour nous amuser à ce qui sera, voire quand nous ne serons plus. *Calamitosus est animus futuri anxius* (1).

Ce grand precepte est souvent allegué en Platon : « Fay ton faict, et te cognoy (2). » Chascun de ces deux membres enveloppe generalement tout nostre debvoir, et semblablement enveloppe son compaignon. Qui auroit à faire son faict, verroit que sa premiere leçon, c'est cognoistre ce qu'il est, et ce qui luy est propre : et qui se cognoist, ne prend plus le faict estrangier pour le sien; s'ayme et se cultive avant toute aultre chose; refuse les occupations superflues et les pensees et propositions inutiles. Comme la folie, quand on luy octroyera ce qu'elle desire, ne sera pas contente; aussi est la sagesse contente de ce qui est present, ne se desplaist iamais de soy. Epicurus dispense son sage de la prevoyance et soucy de l'advenir.

Entre les loix qui regardent les trespassez, celle icy me semble autant solide, qui oblige les actions des princes à estre examinees aprez leur mort (3). Ils sont compaignons, sinon maistres des loix : ce que la iustice n'a peu sur leurs testes, c'est raison qu'elle le puisse sur leur reputation, et biens de leurs successeurs; choses que souvent nous preferons à la vie. C'est une usance qui apporte des commoditez singulieres aux nations où elle est observee, et desirable à touts bons princes qui ont à se plaindre de ce qu'on traicte la memoire des meschants comme la leur. Nous debvons la subiection et obeïssance egualement à touts roys (4), car elle regarde leur office; mais l'estimation, non plus que l'affection, nous ne la debvons qu'à leur vertu. Donnons à l'ordre politique de les souffrir patiemment, indignes;

(1) Tout esprit inquiet de l'avenir est malheureux. SÉNÈQUE, *Epist.* 98. — « La prévoyance! La prévoyance, qui nous porte sans cesse au delà de nous, et souvent nous place où nous n'arriverions point, voilà la véritable source de toutes nos misères. » ROUSSEAU, *Émile*, liv. II.

(2) *Timée*, p. 544, édit. de Lyon, 1590. C.

(3) DIODORE DE SICILE, I, 6. C.

(4) A moins qu'ils ne commandent le crime; car le vicomte d'Orthez eut le droit de répondre à Charles IX : « Sire, j'ai communiqué le commandement de V. M. à ses fidèles habitants et gens de guerre de la garnison (de Bayonne); je n'y ai trouvé que bons citoyens et fermes soldats, mais pas un bourreau. C'est pourquoi eux et moi supplions très humblement V. M. vouloir employer en choses possibles, quelque hasardeuses qu'elles soient, nos bras et nos vies. » J. V. L.

de celer leurs vices; d'ayder de nostre recommendation leurs actions indifferentes, pendant que leur autorité a besoing de nostre appuy : mais nostre commerce finy, ce n'est pas raison de refuser à la iustice et à nostre liberté l'expression de nos vrays ressentiments; et nommeement de refuser aux bons subiects la gloire d'avoir reveremment et fidellement servy un maistre, les imperfections duquel leur estoient si bien cogneues; frustrant la posterité d'un si utile exemple. Et ceulx qui, par respect de quelque obligation privee, espousent iniquement la memoire d'un prince meslouable, font iustice particuliere aux depens de la iustice publicque. Titus Livius dict vray, « que le langage des hommes nourris soubs la royauté, est tousiours plein de vaines ostentations et fauls tesmoignages (1) : » chascun eslevant indifferemment son roy à l'extreme ligne de valeur et grandeur souveraine. On peult reprouver la magnanimité de ces deux soldats qui respondirent à Neron, à sa barbe, l'un enquis de luy pourquoy il luy vouloit mal : « Ie t'aymoy quand tu le valois; mais depuis que tu es devenu parricide, boutefeu, basteleur, cochier, ie te hay comme tu merites; » l'aultre, pourquoy il le vouloit tuer : « Parce que ie ne treuve aultre remede à tes continuels malefices (2) : » mais les publics et universels tesmoignages qui, aprez sa mort, ont esté rendus, et le seront à tout iamais à luy et à touts meschants comme luy, de ses tyranniques et vilains deportements, qui de sain entendement les peult reprouver?

Il me desplaist qu'en une si saincte police que la lacedemonienne, se feust meslee une si feincte cerimonie : A la mort des roys, touts les confederez et voysins, et touts les ilotes, hommes, femmes, peslemesle, se descoupoient le front pour tesmoignage de dueil, et disoient en leurs cris et lamentations, que celuy là, quel qu'il eust esté, estoit le meilleur roy de touts les leurs (3); attribuant au reng le loz qui appartenoit au merite, et qui appartient au premier merite, au postreme et dernier reng.

Aristote, qui remue toutes choses, s'enquiert, sur le mot de Solon, « que nul avant mourir ne peult estre dict heureux (4), » si celuy là mesme qui a vescu, et qui est mort à souhait, peult

(1) Tite-Live, XXXV, 48. C.
(2) Tacite, *Annal.* XV, 67, 68. C.
(3) Hérodote, VI, 68. J. V. L.
(4) Hérodote, I, 32; Aristote, *Morale à Nicomaque*, I, 10. J. V. L.

estre dict heureux si sa renommee va mal, si sa posterité est miserable. Pendant que nous nous remuons, nous nous portons par preoccupation où il nous plaist; mais estants hors de l'estre, nous n'avons aucune communication avecques ce qui est : et seroit meilleur de dire à Solon, que iamais homme n'est donc heureux, puis qu'il ne l'est qu'aprez qu'il n'est plus.

Quisquam
Vix radicitus e vita se tollit, et eiicit :
Sed facit esse sui quiddam super inscius ipse...
Nec removet satis a proiecto corpore sese, et
Vindicat (1).

Bertrand du Glesquin mourut au siege du chasteau de Randon, prez du Puy en Auvergne (2) : les assiegez s'estants rendus aprez, feurent obligez de porter les clefs de la place sur le corps du trespassé. Barthelemy d'Alviane, general de l'armee des Venitiens, estant mort au service de leurs guerres en la Bresse, et son corps ayant esté rapporté à Venise par le Veronois, terre ennemie, la pluspart de ceulx de l'armee estoient d'advis qu'on demandast saufconduict pour le passage à ceulx de Verone : mais Theodore Trivulce y contredict, et choisit plustost de le passer par vifve force, au hazard du combat : « N'estant convenable, disoit il, que celuy qui en sa vie n'avoit iamais eu peur de ses ennemis, estant mort feist demonstration de les craindre (3). » De vray, en chose voysine, par les loix grecques, celuy qui demandoit à l'ennemy un corps pour l'inhumer, renonceoit à la victoire, et ne luy estoit plus loisible d'en dresser trophee : à celuy qui en estoit requis, c'estoit tiltre de gaing. Ainsi perdit Nicias l'advantage qu'il avoit nettement gaigné sur les Corinthiens; et, au rebours, Agesilaus asseura celuy qui luy estoit bien doubteusement acquis sur les Bœotiens (4).

Ces traicts se pourroient trouver estranges, s'il n'estoit receu de tout temps, non seulement d'estendre le soing de nous au

(1) On trouve à peine un sage qui s'arrache totalement à la vie. Incertain de l'avenir, l'homme s'imagine qu'une partie de son être lui survit; il ne peut s'affranchir de ce corps qui périt et tombe. LUCRÈCE, III, 890 et 895. Montaigne a fait ici quelques changements au texte de Lucrèce. J. V. L.

(2) Le 13 juillet 1380, au siège de Châteauneuf de Randon ou Randan, situé entre Mende et le Puy. Voy. sur la mort de du Guesclin les *Mémoires* de Brantôme, tom. II, pag. 220.

(3) BRANTOME, à l'article de *Barthelemi d'Alviano*, tom. II, pag. 219; et GUICCIARDIN, que Montaigne a traduit ici fort exactement, liv. XII, p. 105 et 106. C.

(4) PLUTARQUE, *Vie de Nicias*, c. 2; *Vie d'Agésilas*, c. 6. C.

delà cette vie, mais encores de croire que bien souvent les faveurs celestes nous accompaignent au tumbeau et continuent à nos reliques. Dequoy il y a tant d'exemples anciens, laissant à part les nostres, qu'il n'est besoing que ie m'y estende. Edouard premier, roy d'Angleterre, ayant essayé aux longues guerres d'entre luy et Robert, roy d'Escosse, combien sa presence donnoit d'advantage à ses affaires, rapportant tousiours la victoire de ce qu'il entreprenoit en personne; mourant (1) obligea son fils, par solennel serment, à ce qu'estant trespassé il feist bouillir son corps pour desprendre sa chair d'avecques les os, laquelle il feist enterrer; et quant aux os, qu'il les reservast pour les porter avecques luy et en son armee, toutes les fois qu'il luy adviendroit d'avoir guerre contre les Escossois : comme si la destinee avoit fatalement attaché la victoire à ses membres. Iean Zischa (2), qui troubla la Boëme pour la deffense des erreurs de Wiclef, voulut qu'on l'escorchast aprez sa mort, et de sa peau qu'on feist un tabourin à porter à la guerre contre ses ennemis; estimant que cela ayderoit à continuer les advantages qu'il avoit eus aux guerres par luy conduictes contre eulx. Certains Indiens portoient ainsin au combat contre les Espaignols les ossements d'un de leurs capitaines, en consideration de l'heur qu'il avoit eu en vivant : et d'aultres peuples, en ce mesme monde, traisnent à la guerre les corps des vaillants hommes qui sont morts en leurs battailles, pour leur servir de bonne fortune et d'encouragement. Les premiers exemples ne reservent au tumbeau que la reputation acquise par leurs actions passees; mais ceulx cy y veulent encores mesler la puissance d'agir.

Le faict du capitaine Bayard est de meilleure composition : lequel se sentant blecé à mort d'une arquebusade dans le corps, conseillé de se retirer de la meslee, respondit qu'il ne commenceroit point sur sa fin à tourner le dos à l'ennemy; et ayant combattu autant qu'il eut de force, se sentant defaillir et eschapper du cheval, commanda à son maistre d'hostel de le coucher au pied d'un arbre, mais que ce feust en façon qu'il mourust le visage tourné vers l'ennemy : comme il feit (3).

Il me fault adiouster cet aultre exemple aussi remarquable,

(1) Le 7 juillet 1307, à l'âge de 69 ans, après en avoir régné 35. Voy. ANDRÉ DU CHESNE, *Hist. d'Angleterre*, liv. XIV. J. V. L.

(2) Ou Ziska, mort en 1424. Dans quelques éditions anciennes, on lit *Vischa*.

(3) *Mémoires* de MARTIN DU BELLAY, liv. II, pag. 79, édit. de Paris, 1586. C.

pour cette consideration, que nul des precedents. L'empereur Maximilian, bisayeul du roy Philippes qui est à present (1), estoit prince doué de tout plein de grandes qualitez, et entre aultres d'une beaulté de corps singuliere : mais parmy ses humeurs il avoit cette cy, bien contraire à celle des princes qui, pour despescher les plus importants affaires, font leur throsne de leur chaire percee; c'est qu'il n'eut iamais valet de chambre si privé, à qui il permeist de le veoir en sa garderobbe : il se desrobboit pour tumber de l'eau, aussi religieux qu'une pucelle à ne descouvrir ny à medecin, ni à qui que ce feust, les parties qu'on a accoustumé de tenir cachees. Moy qui ay la bouche si effrontee, suis pourtant par complexion touché de cette honte : si ce n'est à une grande suasion de la necessité ou de la volupté, ie ne communique gueres aux yeulx de personne les membres et actions que nostre coustume ordonne estre couvertes; i'y souffre plus de contraincte que ie n'estime bienseant à un homme, et sur tout à un homme de ma profession. Mais luy en veint à telle superstition, qu'il ordonna, par paroles expresses de son testament, qu'on luy attachast des calessons quand il seroit mort. Il debvoit adiouster, par codicille, que celuy qui les luy monteroit eust les yeulx bandez. L'ordonnance que Cyrus faict à ses enfants, que ny eulx, ny aultre, ne veoye et touche son corps aprez que l'ame en sera separee (2), ie l'attribue à quelque sienne devotion; car et son historien et luy, entre leurs grandes qualitez, ont semé par tout le cours de leur vie un singulier soing et reverence à la religion.

Ce conte me despleut, qu'un grand me feit d'un mien allié, homme assez cogneu et en paix et en guerre : c'est que mourant bien vieil en sa court, tormenté de douleurs extremes de la pierre, il amusa toutes ses heures dernieres, avec un soing vehement, à disposer l'honneur et la cerimonie de son enterrement; et somma toute la noblesse qui le visitoit de luy donner parole d'assister à son convoy : à ce prince mesme, qui le veit sur ses derniers traicts, il feit une instante supplication que sa maison feust commandee de s'y trouver, employant plusieurs exemples et raisons à prouver que c'estoit chose qui appartenoit à un homme de sa sorte; et sembla expirer content, ayant retiré cette promesse, et

(1) Philippe II, roi d'Espagne. J. V. L.
(2) XÉNOPHON, *Cyropédie,* VIII, 7. C.

ordonné à son gré la distribution et ordre de sa montre. Ie n'ay gueres veu de vanité si perseverante.

Cette aultre curiosité contraire, en laquelle ie n'ay point aussi faulte d'exemple domestique, me semble germaine à cette cy : d'aller se soignant et passionnant à ce dernier point, à regler son convoy à quelque particuliere et inusitee parcimonie, à un serviteur et une lanterne. Ie veoy louer cette humeur, et l'ordonnance de Marcus Aemilius Lepidus, qui deffendit à ses heritiers d'employer pour luy les cerimonies qu'on avoit accoustumé en telles choses (1). Est ce encores temperance et frugalité, d'éviter la despense et la volupté, desquelles l'usage et la cognoissance nous est imperceptible? voilà une aysee reformation, et de peu de coust. S'il estoit besoing d'en ordonner, ie seroy d'advis qu'en celle là, comme en toutes actions de la vie, chascun en rapportast la reigle au degré de sa fortune. Et le philosophe Lycon prescrit sagement à ses amis de mettre son corps où ils adviseront pour le mieulx; et quant aux funerailles, de les faire ny superflues ny mechaniques (2). Ie lairray purement la coustume ordonner de cette cerimonie, et m'en remettray à la discretion des premiers à qui ie tumberay en charge. *Totus hic locus est contemnendus in nobis, non negligendus in nostris* (3). Et est sainctement dict à un sainct : *Curatio funeris, conditio sepulturæ, pompa exsequiarum, magis sunt vivorum solatia, quam subsidia mortuorum* (4). Pour tant Socrates à Criton, qui sur l'heure de sa fin luy demande comment il veult estre enterré : « Comme vous voudrez (5), » respond il. Si i'avois à m'en empescher plus avant, ie trouveroy plus galand d'imiter ceulx qui entreprennent, vivants et respirants, iouyr de l'ordre et honneur de leur sepulture, et qui se plaisent de veoir en marbre leur morte contenance. Heureux qui sçachent resiouyr et gratifier leur sens par l'insensibilité, et vivre de leur mort!

A peu (6) que ie n'entre en haine irreconciliable contre toute do-

(1) Tite-Live, *Epitom.* du liv. XLVIII. C.

(2) Diogène Laerce, V, 74. C.

(3) C'est un soin qu'il faut mépriser pour soi-même, et ne pas négliger pour les siens. Cicéron, *Tuscul. quæst.* I, 45.

(4) Le soin des funérailles, le choix de la sépulture, la pompe des obsèques, sont moins nécessaires à la tranquillité des morts qu'à la consolation des vivants. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, I, 12.

(5) Platon, vers la fin du *Phédon*. C.

(6) *Peu s'en faut.*

mination populaire, quoy qu'elle me semble la plus naturelle et equitable, quand il me souvient de cette inhumaine iniustice du peuple athenien, de faire mourir sans remission, et sans les vouloir seulement ouyr en leurs deffenses, ces braves capitaines venants de gaigner contre les Lacedemoniens la battaille navale prez les isles Argineuses, la plus contestee, la plus forte battaille que les Grecs ayent oncques donnee en mer de leurs forces; parce qu'aprez la victoire ils avoient suyvy les occasions que la loi de la guerre leur presentoit, plustost que de s'arrester à recueillir et inhumer leurs morts. Et rend cette execution plus odieuse le faict de Diomedon : cettuy cy est l'un des condemnez, homme de notable vertu et militaire et politique, lequel se tirant avant pour parler, aprez avoir ouy l'arrest de leur condemnation, et trouvant seulement lors temps de paisible audience, au lieu de s'en servir au bien de sa cause, et à descouvrir l'evidente iniustice d'une si cruelle conclusion, ne representa qu'un soing de la conservation de ses iuges, priant les dieux de tourner ce iugement à leur bien; et à fin que, par faulte de rendre les vœux que luy et ses compaignons avoient vouez en recognoissance d'une illustre fortune, ils n'attirassent l'ire des dieux sur eulx, les advertissant quels vœux c'estoient; et sans dire aultre chose, et sans marchander, s'achemina de ce pas courageusement au supplice (1).

La fortune, quelques annees aprez, les punit de mesme pain soupe : car Chabrias, capitaine general de leur armee de mer, ayant eu le dessus du combat contre Pollis, admiral de Sparte, en l'isle de Naxe, perdit le fruict tout net et comptant de sa victoire, tres important à leurs affaires, pour n'encourir le malheur de cet exemple; et pour ne perdre peu de corps morts de ses amis qui flottoient en mer, laissa voguer en sauveté un monde d'ennemis vivants qui, depuis, leur feirent bien acheter cette importune superstition (2).

> Quæris, quo iaceas, post obitum, loco?
> Quo non nata iacent (3).

Cet aultre redonne le sentiment du repos à un corps sans ame :

(1) Diodore de Sicile, XIII, 31, 32. C.
(2) Diodore de Sicile, XV, 9. C.
(3) Veux-tu savoir où tu seras après la mort? Où sont les choses à naître. Sénèque, *Troad. chor.* act. II, v. 30.

Neque sepulcrum, quo recipiatur, habeat, portum corporis,
Ubi, remissa humana vita, corpus requiescat a malis (1) :

tout ainsi que nature nous faict veoir que plusieurs choses mortes ont encores des relations occultes à la vie : le vin s'altere aux caves, selon aulcunes mutations des saisons de sa vigne ; et la chair de venaison change d'estat aux saloirs, et de goust, selon les loix de la chair vifve, à ce qu'on dict.

CHAPITRE IV.

Comme l'ame descharge ses passions sur des obiects faulx, quand les vrais luy defaillent.

Un gentilhomme des nostres, merveilleusement subiect à la goutte, estant pressé par les medecins de laisser du tout l'usage des viandes salees, avoit accoustumé de respondre plaisamment, « que sur les efforts et torments du mal, il vouloit avoir à qui s'en prendre ; et que s'escriant, et mauldissant tantost le cervelat, tantost la langue de bœuf et le iambon, il s'en sentoit d'autant allegé. » Mais, en bon escient, comme le bras estant haulsé pour frapper, il nous deult (2) si le coup ne rencontre et qu'il aille au vent ; aussi que pour rendre une veue plaisante, il ne fault pas qu'elle soit perdue et escartee dans le vague de l'air, ains qu'elle ayt butte pour la soustenir à raisonnable distance :

Ventus ut amittit vires, nisi robore densæ
Occurrant silvæ, spatio diffusus inani (3) :

de mesme il semble que l'ame esbranlee et esmue se perde en soy mesme si on ne luy donne prinse ; et fault tousiours luy fournir d'obiect où elle s'abbutte et agisse. Plutarque (4) dict, à propos de ceulx qui s'affectionnent aux guenons et petits chiens, que la partie amoureuse qui est en nous, à faulte de prinse legitime, plustost que de demourer en vain, s'en forge ainsin une faulse et frivole. Et nous veoyons que l'ame en ses passions se

(1) Loin de toi, pour jamais, cette paix des tombeaux,
Où le corps fatigué trouve enfin le repos !
ENNIUS *apud* CIC. *Tuscul.* I, 44. J. V. L.

(2) *Il nous fait mal. Deult*, du latin *dolet*.

(3) Et comme le vent, si d'épaisses forêts n'irritent sa fureur, perd ses forces dissipées dans le vague de l'air. LUCAIN, III, 362.

(4) Dans la *Vie de Périclès*, au commencement. C.

pipe plustost elle mesme, se dressant un fauls subiect et fantastique, voire contre sa propre creance, que de n'agir contre quelque chose. Ainsin emporte les bestes leur rage à s'attaquer à la pierre et au fer qui les a blecees, et à se venger à belles dents sur soy mesme du mal qu'elles sentent :

> Pannonis haud aliter post ictum sævior ursa,
> Cui iaculum parva Libys amentavit habena;
> Se rotat in vulnus, telumque irata receptum
> Impetit, et secum fugientem circuit hastam (1).

Quelles causes n'inventons nous des malheurs qui nous adviennent? à quoy ne nous prenons nous, à tort ou à droict, pour avoir où nous escrimer? Ce ne sont pas ces tresses blondes que tu deschires, ny la blancheur de cette poictrine que despitee tu bats si cruellement, qui ont perdu d'un malheureux plomb ce frere bien aymé : prens t'en ailleurs. Livius parlant de l'armee romaine en Espaigne, aprez la perte des deux freres ses grands capitaines (2), *flere omnes repente, et offensare capita* : c'est un usage commun. Et le philosophe Bion, de ce roy qui de dueil s'arrachoit les poils, feut il pas plaisant? « Cettuy cy pense il que la pelade soulage le dueil (3)? » Qui n'a veu mascher et engloutir les chartes, se gorger d'une bale de dez, pour avoir où se venger de la perte de son argent? Xerxes fouetta la mer, et escrivit un cartel de desfi au mont Athos (4); et Cyrus amusa toute une armee (5) plusieurs iours à se venger de la riviere de Gyndus, pour la peur qu'il avoit eue en la passant; et Caligula ruina une tres belle maison, pour le plaisir (6) que sa mere y avoit eu.

Le peuple disoit en ma ieunesse, qu'un roy de nos voysins (7), ayant receu de Dieu une bastonade, iura de s'en venger, ordonnant que de dix ans on ne le priast, ny parlast de luy, ny, autant qu'il estoit en son auctorité, qu'on ne creust en luy. Par

(1) Ainsi l'ourse, plus terrible après sa blessure, se replie sur sa plaie; furieuse, elle veut mordre le trait qui la déchire, et poursuit le fer qui tourne avec elle. LUCAIN, VI, 220.

(2) Publius et Cnéius Scipion. TITE-LIVE dit, XXV, 37, « que chacun se mit aussitôt à pleurer et à se frapper la tête. » J. V. L.

(3) CICÉRON, *Tuscul.* III, 26. C.

(4) HÉRODOTE, VII, 24, 35; PLUTARQUE, *de la Colère*, page 455. J. V. L.

(5) HÉRODOTE, I, 189; SÉNÈQUE, *de Ira*, III, 21. J. V. L.

(6) Ou peut-être le *déplaisir*, car elle y avait été renfermée. SÉNÈQUE, *de Ira*, III, 22. C.

(7) Je crois qu'il s'agit ici d'Alphonse XI, roi de Castille, mort en 1350. Voy. la *Géométrie pratique* de Charles de Bovelles, édit. de 1547 *fol.* 62. A. D.

où on vouloit peindre non tant la sottise que la gloire naturelle à la nation dequoy estoit le conte; ce sont vices tousiours conioincts : mais telles actions tiennent, à la vérité, un peu plus encores d'oultrecuidance que de bestise. Augustus Cesar ayant esté battu de la tempeste sur mer, se print à desfier le dieu Neptunus, et en la pompe des ieux circenses feit oster son image du reng où elle estoit parmy les aultres dieux, pour se venger de luy (1) : en quoy il est encores moins excusable que les precedents, et moins qu'il ne feut depuis, lors qu'ayant perdu une battaille soubs Quintilius Varus en Allemaigne, il alloit de cholere et de desespoir chocquant sa teste contre la muraille, en s'escriant : « Varus, rens moy mes soldats (2) : » car ceulx là surpassent toute folie, d'autant que l'impieté y est ioincte, qui s'en adressent à Dieu mesme ou à la fortune, comme si elle avoit des aureilles subiectes à nostre batterie; à l'exemple des Thraces, qui, quand il tonne ou esclaire, se mettent à tirer contre le ciel d'une vengeance titanienne, pour renger Dieu à raison à coups de fleches (3). Or, comme dict cet ancien poëte, chez Plutarque (4),

> Point ne se fault courroucer aux affaires;
> Il ne leur chault de toutes nos choleres.

Mais nous ne dirons iamais assez d'iniures au desreiglement de notre esprit.

CHAPITRE V.

Si le chef d'une place assiegee doibt sortir pour parlementer.

Lucius Marcius (5), legat des Romains en la guerre contre Perseus, roi de Macedoine, voulant gaigner le temps qu'il luy falloit encores à mettre en poinct son armee, sema des entreiects (6) d'accord, desquels le roy endormy accorda trefve pour quelques

(1) SUÉTONE, *Auguste*. c. 16. C.
(2) ID. *ibid*. c. 23. C.
(3) HÉRODOTE, IV, 94. J. V. L.
(4) Dans son traité *du Contentement* ou *Repos de l'esprit*, c. 4 de la traduction d'Amyot. C.
(5) TITE-LIVE nomme ce lieutenant des Romains *Quintus Marcius*, XLII, 37. Il raconte, chap. 47, comment la ruse de Q. Marcius fut blâmée par quelques membres du sénat. J. V. L.
(6) Ou, comme on a mis dans quelques éditions, *interjets*, c'est-à-dire *propositions, ouvertures*. C.

iours, fournissant par ce moyen son ennemy d'opportunité et loisir pour s'armer; d'où le roy encourut sa derniere ruyne. Si est ce que les vieux du senat, memoratifs des mœurs de leurs peres, accuserent cette practique, comme ennemie de leur style ancien, qui feut, disoient ils, combattre de vertu, non de finesse, ny par surprinses et rencontres de nuict, ni par fuittes appostees et recharges inopinees; n'entreprenants guerre qu'aprez l'avoir denoncee, et souvent aprez avoir assigné l'heure et le lieu de la battaille. De cette conscience ils renvoyerent à Pyrrhus son traistre medecin, et aux Phalisques leur desloyal maistre d'eschole. C'estoient les formes vrayement romaines, non de la grecque subtilité et astuce punique, où le vaincre par force est moins glorieux que par fraude. Le tromper peult servir pour le coup : mais celuy seul se tient pour surmonté, qui sçait l'avoir esté ny par ruse ny de sort, mais par vaillance, de trouppe à trouppe, en une franche et iuste guerre. Il appert bien par ce langage de ces bonnes gents, qu'ils n'avoient encores receu cette belle sentence,

> Dolus, an virtus, quis in hoste requirat (1) ?

Les Achaïens, dict Polybe (2), detestoient toute voye de tromperie en leurs guerres, n'estimants victoire, sinon où les courages des ennemis sont abbattus. *Eam vir sanctus et sapiens sciet veram esse victoriam, quæ, salva fide et integra dignitate, parabitur* (3), dict un aultre.

> Vosne velit, an me, regnare hera, quidve ferat, fors,
> Virtute experiamur (4).

Au royaume de Ternate, parmy ces nations que si à pleine bouche nous appellons barbares, la coustume porte qu'ils n'entreprennent guerre sans l'avoir premierement denoncee; y adioustants ample declaration des moyens qu'ils ont à y employer, quels, combien d'hommes, quelles munitions, quelles armes, offensifves et defensifves; mais aussi, cela faict, si leurs ennemis

(1) Qu'importe qu'on triomphe ou par force ou par ruse ?
VIRG. *Én.* II, 390, trad. de Delille.

(2) L. XIII, c. 1. C.

(3) L'homme sage et vertueux doit savoir que la seule victoire véritable est celle que peuvent avouer la bonne foi et l'honneur. FLORUS, I, 12.

(4) Éprouvons par le courage si c'est à vous ou à moi que la fortune, maîtresse des événements, destine l'empire. ENNIUS *apud* CIC. *de Officiis*, I, 12.

ne cedent et viennent à accord, ils se donnent loy de se servir à leur guerre, sans reproche, de tout ce qui ayde à vaincre.

Les anciens Florentins estoient si esloingnez de vouloir gaigner advantage sur leurs ennemis par surprinse, qu'ils les advertissoient, un mois avant que de mettre leur exercite aux champs, par le continuel son de la cloche qu'ils nommoient *Martinella* (1).

Quant à nous, moins superstitieux, qui tenons celuy avoir l'honneur de la guerre, qui en a le proufit, et qui, aprez Lysander, disons « que, où la peau du lyon ne peult suffire, il y fault coudre un loppin de celle du renard (2), » les plus ordinaires occasions de surprinse se tirent de cette practique; et n'est heure, disons nous, où un chef doibve avoir plus l'œil au guet, que celle des parlements et traictez d'accord : et pour cette cause, c'est une reigle, en la bouche de touts les hommes de guerre de nostre temps, « qu'il ne fault iamais que le gouverneur en une place assiegee sorte luy mesme pour parlementer. » Du temps de nos peres, cela feut reproché aux seigneurs de Montmord et de l'Assigni, deffendants Mouson contre le comte de Nansau (3). Mais aussi, à ce compte, celuy là seroit excusable qui sortiroit en telle façon, que la seureté et l'advantage demourast de son costé; comme feit en la ville de Regge le comte Guy de Rangon (s'il en fault croire du Bellay, car Guicciardin dict que ce feut luy mesme (4), lors que le seigneur de l'Escut s'en approcha pour parlementer; car il abandonna de si peu son fort, qu'un trouble s'estant esmeu pendant ce parlement, non seulement monsieur de l'Escut et sa trouppe, qui estoit approchee avecques luy, se trouva le plus foible, de façon qu'Alexandre Trivulce y feut tué, mais luy mesme feut contrainct, pour le plus seur, de suyvre le comte, et se iecter, sur sa foy, à l'abri des coups dans la ville.

Eumenes, en la ville de Nora, pressé par Antigonus, qui l'as-

(1) Du nom de *saint Martin*, dérivé de celui de *Mars*, dieu de la guerre. E. J. — De là, peut-être, le mot de Pierre Capponi, premier secrétaire florentin, qui, déchirant le papier où étaient écrites les conditions que leur faisait présenter Charles VIII, s'écria : « Eh bien ! s'il en est ainsi, vous sonnerez vos trompettes, et nous sonnerons nos cloches. » Voy. l'*Histoire des Républiques italiennes*, par M. Sismondi, t. XII, p. 168. J. V. L.

(2) Plutarque, *Vie de Lysander*, c. 4. C.

(3) Pont-à-Mousson contre le comte de Nassau. E. J.

(4) Martin du Bellay, liv. I, *fol.* 59; Guicciardin, liv. XIV, pag. 183, 184. C.

siegeoit, de sortir pour luy parler, alleguant que c'estoit raison qu'il veinst devers luy, attendu qu'il estoit le plus grand et le plus fort; aprez avoit faict cette noble response, « Ie n'estimeray iamais homme plus grand que moy, tant que i'auray mon espee en ma puissance, » n'y consentit, qu'Antigonus ne luy eust donné Ptolemeus son propre nepveu en ostage, comme il demandoit (1).

Si est ce qu'encores en y a il qui se sont tres bien trouvez de sortir sur la parole de l'assaillant : tesmoing Henry de Vaux, chevalier champenois, lequel estant assiegé dans le chasteau de Commercy par les Anglois, Barthelemy de Bonnes (2), qui commandoit au siege, ayant par dehors faict sapper la pluspart du chasteau, si qu'il ne restoit que le feu pour accabler les assiegez soubs les ruynes, somma ledit Henry de sortir à parlementer pour son proufit, comme il feit luy quatriesme; et son evidente ruyne luy ayant esté montree à l'œil, il s'en sentit singulierement obligé à l'ennemy; à la discretion duquel aprez qu'il se feut rendu et sa trouppe, le feu estant mis à la mine, les estansons de bois venus à faillir, le chasteau feut emporté de fond en comble.

Ie me fie ayseement à la foy d'aultruy; mais malayseement le feroy ie, lors que ie donnerois à iuger l'avoir plustost faict par desespoir et faulte de cœur, que par franchise et fiance de sa loyauté.

CHAPITRE VI.

L'heure des parlements, dangereuse.

Toutesfois ie veis dernierement en mon voysinage de Mussidan (3), que ceulx qui en feurent deslogez à force par nostre armee, et aultres de leur party, crioient, comme de trahison, de ce que pendant les entremises d'accord, et le traicté se continuant encores, on les avoit surprins et mis en pieces : chose qui eust eu à l'adventure apparence en aultre siecle. Mais, comme ie viens de dire, nos façons sont entierement esloingnees de ces reigles; et ne se doibt attendre fiance des uns aux aultres, que le dernier sceau d'obligation n'y soit passé; encores y a il lors

(1) PLUTARQUE, *Vie d'Eumènes*, c. 5. C.

(2) FROISSART (vol. I, chap. 209), de qui Montaigne a pris tout ceci, le nomme Barthelemy de Brunes. C.

(3) Ou Mucidan, petite ville du Périgord, dans le voisinage du château de Montaigne. C.

assez à faire : et a tousiours esté conseil hazardeux de fier à la licence d'une armee victorieuse l'observation de la foy qu'on a donnee à une ville, qui vient de se rendre par doulce et favorable composition, et d'en laisser, sur la chaulde, l'entree libre aux soldats.

L. Aemilius Regillus, preteur romain, ayant perdu son temps à essayer de prendre la ville de Phocees à force, pour la singuliere prouesse des habitants à se bien deffendre, feit pache avec eulx de les recevoir pour amis du peuple romain, et d'y entrer comme en ville confederee, leur ostant toute crainte d'action hostile : mais y ayant quand et luy introduict son armee pour s'y faire veoir en plus de pompe, il ne feut en sa puissance, quelque effort qu'il y employast, de tenir la bride à ses gents; et veit devant ses yeulx fourrager bonne partie de la ville, les droicts de l'avarice et de la vengeance suppeditants (1) ceulx de son auctorité et de la discipline militaire (2).

Cleomenes disoit que quelque mal qu'on peust faire aux ennemis en guerre, cela estoit par dessus la iustice, et non subiect à icelle, tant envers les dieux qu'envers les hommes; et ayant faict trefve avec les Argiens pour sept iours, la troisiesme nuict aprez il les alla charger touts endormis, et les desfeit, alleguant qu'en sa trefve il n'avoit pas esté parlé des nuicts; mais les dieux vengerent cette perfide subtilité (3).

Pendant le parlement, et qu'ils musoient sur leurs seuretez, la ville de Casilinum feut saisie par surprinse (4); et cela pourtant au siecle et des plus iustes capitaines et de la plus parfaicte milice romaine : car il n'est pas dict qu'en temps et lieu il ne soit permis de nous prevaloir de la sottise de nos ennemis, comme nous faisons de leur lascheté. Et certes la guerre a naturellement beaucoup de privileges raisonnables, au preiudice de la raison; et icy fault la reigle, *neminem id agere, ut ex alterius prædetur inscitia* (5) : mais ie m'estonne de l'estendue que Xenophon (6) leur donne, et par les propos, et par divers exploicts de

(1) *Suppediter, subjuguer, dompter, fouler aux pieds.* COTGRAVE. — *Suppediter, vaincre.* NICOT.

(2) TITE-LIVE, XXXVII, 32. C.

(3) PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*, à l'article *Cléomènes.* Montaigne copie Amyot. C.

(4) TITE-LIVE, XXIV, 19. C.

(5) Que personne ne doit chercher à faire son profit de la sottise d'autrui. CIC. *de Offic.* III, 17.

(6) Dans sa *Cyropédie.* C.

son parfaict empereur; aucteur de merveilleux poids en telles choses, comme grand capitaine, et philosophe des premiers disciples de Socrates; et ne consens pas à la mesure de sa dispense en tout et par tout.

Monsieur d'Aubigny assiegeant Capoue, et aprez y avoir faict une furieuse batterie, le seigneur Fabrice Colonne, capitaine de la ville, ayant commencé à parlementer de dessus un bastion, et ses gents faisants plus molle garde, les nostres s'en emparerent et meirent tout en pieces. Et de plus fresche memoire, à Yvoy (1), le seigneur Iulian Rommero ayant faict ce pas de clerc, de sortir pour parlementer avecques monsieur le connestable, trouva au retour sa place saisie. Mais à fin que nous ne nous en allions pas sans revenche, le marquis de Pesquaire assiegeant Genes, où le duc Octavian Fregose commandoit soubs nostre protection, et l'accord entre eulx ayant esté poulsé si avant, qu'on le tenoit pour faict; sur le point de la conclusion, les Espaignols s'estants coulés dedans, en userent comme en une victoire planiere (2). Et depuis, à Ligny en Barrois, où le comte de Brienne commandoit, l'empereur l'ayant assiegé en personne, et Bertheville, lieutenant dudict comte, estant sorty pour parlementer, pendant le parlement la ville se trouva saisie (3).

Fù il vincer sempremai laudabil cosa,
Vincasi o per fortuna, o per ingegno (4),

disent ils : mais le philosophe Chrysippus n'eust pas esté de cet advis; et moy aussi peu : car il disoit que ceulx qui courent à l'envy doibvent bien employer toutes leurs forces à la vistesse, mais il ne leur est pourtant aulcunement loisible de mettre la main sur leur adversaire pour l'arrester, ny de luy tendre la iambe pour le faire cheoir (5). Et plus genereusement encores ce grand Alexandre à Polypercon, qui luy suadoit de se servir de l'advantage que l'obscurité de la nuict luy donnoit pour assaillir Darius : « Point, dict il, ce n'est pas à moy de chercher

(1) Yvoy ou Carignan, petite ville de l'ancien Luxembourg français (département des Ardennes), sur la rivière de Chiers, à quatre lieues de Sedan. J. V. L.

(2) *Mémoires* de MARTIN DU BELLAY, liv. II, *fol.* 57, *vers*. C.

(3) *Mémoires* de GUILLAUME DU BELLAY, liv. IX, *fol.* 495. C.

(4) Que la victoire soit due au hasard ou à l'habileté, elle est toujours glorieuse. ARIOSTO, cant. XV, v. 1.

(5) CICÉRON, *de Offic.* III, 10. C.

des victoires desrobbees : *malo me fortunæ pæniteat, quam victoriæ pudeat* (1). »

Atque idem fugientem haud est dignatus Oroden
Sternere, nec iacta cæcum dare cuspide vulnus :
Obvius, adversoque occurrit, seque viro vir
Contulit, haud furto melior, sed fortibus armis (2).

CHAPITRE VII.

Que l'intention iuge nos actions.

La mort, dict on, nous acquitte de toutes nos obligations. I'en sçay qui l'ont prins en diverse façon. Henry septiesme, roy d'Angleterre, feit composition avec dom Philippe, fils de l'empereur Maximilian, ou, pour le confronter plus honnorablement, pere de l'empereur Charles cinquiesme, que ledict Philippe remettroit entre ses mains le duc de Suffolc de la Rose blanche, son ennemy, lequel s'en estoit fuy et retiré au Païs Bas, moyennant qu'il promettoit de n'attenter rien sur la vie dudict duc : toutesfois, venant à mourir, il commanda par son testament à son fils, de le faire mourir soubdain aprez qu'il seroit decedé (3). Dernierement, en cette tragedie que le duc d'Albe nous feit veoir à Bruxelles ez comtes de Horne et d'Aiguemond (4), il y eut tout plein de choses remarquables; et entre aultres, que le comte d'Aiguemond, soubs la foy et asseurance duquel le comte de Horne s'estoit venu rendre au duc d'Albe, requit avec grande instance qu'on le feist mourir le premier, à fin que sa mort l'affranchist de l'obligation qu'il avoit audict comte de Horne. Il semble que la mort n'ayt point deschargé le premier de sa foy donnee, et que le second en estoit quitte, mesme sans mourir. Nous ne pouvons estre tenus au delà de nos forces et de nos moyens; à cette cause, parce que les effects et executions ne sont aulcunement en nostre puissance, et qu'il n'y a rien à bon es-

(1) J'aime mieux avoir à me plaindre de la fortune, qu'à rougir de ma victoire QUINTE-CURCE, IV, 13.

(2) Le fier Mézence ne daigne pas frapper Orode dans sa fuite, ni lancer un dard que l'œil de son ennemi ne puisse voir partir; il le poursuit, l'atteint, l'attaque de front; ennemi de la ruse, il veut vaincre par la seule valeur. VIRGILE, *Énéide*, X, 732.

(3) *Mémoires* de MARTIN DU BELLAY, liv. I, *fol.* 9. C.

(4) Philippe II de Montmorency-Nivelle, comte de Horn, et Lamoral, comte d'Egmond, décapités le 4 juin 1568. J. V. L.

cient en nostre puissance, que la volonté; en celle là se fondent par necessité et s'establissent toutes les reigles du debvoir de l'homme : par ainsi le comte d'Aiguemond tenant son ame et volonté endebtee à sa promesse, bien que la puissance de l'effectuer ne feust pas en ses mains, estoit sans doubte absouls de son debvoir, quand il eust survescu le comte de Horne. Mais le roy d'Angleterre faillant à sa parole par son intention, ne se peult excuser pour avoir retardé iusques aprez sa mort l'execution de sa desloyauté; non plus que le masson de Herodote (1), lequel ayant loyalement conservé durant sa vie le secret des thresors du roy d'Aegypte son maistre, mourant le descouvrit à ses enfants.

I'ay veu plusieurs de mon temps, convaincus par leur conscience retenir de l'aultruy, se disposer à y satisfaire par leur testament et aprez leur decez. Ils ne font rien qui vaille, ny de prendre terme à chose si pressante, ny de vouloir restablir une iniure avecques si peu de leur ressentiment et interest. Ils doibvent plus du leur; et d'autant qu'ils payent plus poisamment et incommodeement, d'autant en est leur satisfaction plus iuste et meritoire : la penitence demande à charger. Ceulx là font encores pis, qui reservent la declaration de quelque haineuse volonté envers le proche, à leur derniere volonté, l'ayants cachee pendant la vie; et montrent avoir peu de soing du propre honneur, irritants l'offensé à l'encontre de leur memoire, et moins de leur conscience, n'ayants, pour le respect de la mort mesme, sceu faire mourir leur maltalent, et en estendants la vie oultre la leur. Iniques iuges, qui remettent à iuger alors qu'ils n'ont plus cognoissance de cause. Ie me garderay, si ie puis, que ma mort die chose que ma vie n'ayt premierement dict, et apertement.

CHAPITRE VIII.

De l'oysifveté.

Comme nous veoyons des terres oysifves, si elles sont grasses et fertiles, foisonner en cent mille sortes d'herbes sauvages et inutiles, et que pour les tenir en office, il les fault assubiectir et employer à certaines semences pour nostre service; et comme

(1) L'architecte du trésor de Rhampsinite. HÉRODOTE, II, 121. J. V. L.

nous veoyons que les femmes produisent bien toutes seules des amas et pieces de chair informes, mais que pour faire une generation bonne et naturelle, il les fault embesongner d'une aultre semence : ainsin est il des esprits; si on ne les occupe à certain subiect qui les bride et contraigne, ils se iectent desreglez, par cy par là, dans le vague champ des imaginations,

Sicut aquæ tremulum labris ubi lumen ahenis
Sole repercussum, aut radiantis imagine lunæ,
Omnia pervolitat late loca; iamque sub auras
Erigitur, summique ferit laquearia tecti (1);

et n'est folie ni resverie qu'ils ne produisent en cette agitation.

Velut ægri somnia, vanæ
Finguntur species (2).

L'ame qui n'a point de but estably, elle se perd : car, comme on dict, c'est n'estre en aulcun lieu, que d'estre par tout.

Quisquis ubique habitat, Maxime, nusquam habitat (3).

Dernierement que ie me retiray chez moy, deliberé, autant que ie pourroy, ne me mesler d'aultre chose que de passer en repos et à part ce peu qui me reste de vie; il me sembloit ne pouvoir faire plus grande faveur à mon esprit, que de le laisser en pleine oysifveté s'entretenir soy mesme, et s'arrester et rasseoir en soy, ce que i'esperoy qu'il peust meshuy (4) faire plus ayseement, devenu avecques le temps plus poisant et plus meur : mais ie treuve, comme

Variam semper dant otia mentem (5),

qu'au rebours, faisant le cheval eschappé, il se donne cent fois plus de carriere à soy mesme qu'il n'en prenoit pour aultruy; et m'enfante tant de chimeres et monstres fantasques les uns sur les aultres, sans ordre et sans propos, que pour en contempler à mon ayse l'ineptie et l'estrangeté, i'ay commencé de les mettre

(1) Ainsi, lorsque dans un vase d'airain une onde agitée réfléchit l'image du soleil ou les pâles rayons de Phébé, la lumière voltige incertaine, monte, descend, et frappe les lambris de ses mobiles reflets. VIRGILE, *Énéide*, VIII, 22.

(2) Se forgeant des chimères, qui ressemblent aux songes d'un malade. HORACE, *Art poétique*, v. 7.

(3) MARTIAL, l. VII, épig.72. Montaigne a traduit ce vers avant de le citer. C.

(4) Désormais; *meshuy*, pour *mais huy*, dulatin *magis hodie*. E. J.

(5) Dans l'oisiveté, l'esprit s'égare en mille pensées diverses. LUCAIN, IV, 704.

en roolle, esperant avecques le temps luy en faire honte à luy mesme.

CHAPITRE IX.

Des menteurs.

Il n'est homme à qui il siese si mal de se mesler de parler de memoire; car ie n'en recognoy quasi trace en moy; et ne pense qu'il y en ayt au monde une aultre si merveilleuse en defaillance. I'ay toutes mes aultres parties viles et communes; mais en cette là, ie pense estre singulier et tres rare, et digne de gaigner nom et reputation. Oultre l'inconvenient naturel que i'en souffre (car certes, veu sa necessité, Platon a raison de la nommer une grande et puissante deesse (1), si en mon païs on veult dire qu'un homme n'a point de sens, ils disent qu'il n'a point de memoire; et quand ie me plains du default de la mienne (2), ils me reprennent et mescroyent, comme si ie m'accusoy d'estre insensé : ils ne veoyent pas de chois entre memoire et entendement. C'est bien empirer mon marché! Mais ils me font tort; car il se veoid par experience, plustost au rebours, que les memoires excellentes se ioignent volontiers aux iugements debiles. Ils me font tort aussi en cecy, qui ne sçay rien si bien faire qu'estre amy, que les mesmes paroles qui accusent ma maladie, representent l'ingratitude; on se prend de mon affection à ma memoire; et d'un default naturel, on en faict un default de conscience : « Il a oublié, dict on, cette priere ou cette promesse : Il ne se souvient point de ses amis : Il ne s'est point souvenu de dire, ou faire, ou taire cela, pour l'amour de moy. » Certes, ie puis ayseement oublier : mais de mettre à nonchaloir la charge que mon amy m'a donnee, ie ne le fois pas. Qu'on se contente de ma misere, sans en faire une espece de malice, et de la malice autant ennemie de mon humeur!

(1) PLATON, *Critias*, pag. 1100, A, édition de Francfort, 1602. J. V. L.

(2) Il s'en plaint encore au chapitre 17 du second livre. Malebranche et quelques autres l'accusent d'avoir prétendu faussement qu'il n'avait pas de mémoire. (Voyez surtout Baudius, *not. ad Iamb.* lib. II, Leyde, 1607.) Ils en donnent pour preuve ses nombreuses citations. Mais outre qu'elles ne sont pas toujours exactes, et qu'il lui arrive de se contredire, même en ne citant pas, ceux qui ont écrit savent, comme moi, qu'il ne faut pas beaucoup de mémoire pour citer, et citer souvent. *A faulte de memoire naturelle,* dit l'oublieux Montaigne, *i'en forge de papier* (liv. III, chap. 13) : voilà tout le secret. J. V. L.

Ie me console aulcunement : Premierement, sur ce, Que c'est un mal duquel principalement i'a y tiré la raison de corriger un mal pire, qui se feust facilement produict en moy, sçavoir est l'ambition; car cette defaillance est insupportable à qui s'empestre des negociations du monde : Que, comme disent plusieurs pareils exemples du progrez de nature, elle a volontiers fortifié d'aultres facultez en moy à mesure que cette cy s'est affoiblie; et iroy facilement couchant et alanguissant mon esprit et mon iugement sur les traces d'aultruy, sans exercer leurs propres forces, si les inventions et opinions estrangieres m'estoient presentes par le benefice de la memoire : Que mon parler en est plus court; car le magasin de la memoire est volontiers plus fourny de matiere que n'est celuy de l'invention. Si elle m'eust tenu bon, i'eusse assourdy touts mes amis de babil, les subiects esveillants cette telle quelle faculté que i'ay de les manier et employer, eschauffants et attirants mes discours. C'est pitié : ie l'essaye par la preuve d'aulcuns de mes privez amis; à mesure que la memoire leur fournit la chose entiere et presente, ils reculent si arriere leur narration, et la chargent de tant de vaines circonstances, que si le conte est bon, ils en estouffent la bonté; s'il ne l'est pas, vous estes à mauldire ou l'heur de leur memoire, ou le malheur de leur iugement. Et c'est chose difficile de fermer un propos et de le coupper depuis qu'on est arrouté (1); et n'est rien où la force d'un cheval se cognoisse plus, qu'à faire un arrest rond et net. Entre les pertinents mesmes, i'en veoy qui veulent et ne se peuvent desfaire de leur course : ce pendant qu'ils cherchent le poinct de clorre le pas, ils s'en vont balivernant et traisnant comme des hommes qui defaillent de foiblesse. Sur tout les vieillards sont dangereux, à qui la souvenance des choses passees demeure, et ont perdu la souvenance de leurs redictes : i'ay veu des recits bien plaisants devenir tres ennuyeux en la bouche d'un seigneur, chascun de l'assistance en ayant esté abbreuvé cent fois.

Secondement, qu'il me souvient moins des offenses receues, ainsi que disoit cet ancien (2) : il me fauldroit un protocolle; comme Darius, pour n'oublier l'offense qu'il avoit receue des Atheniens, faisoit qu'un page, à touts les coups qu'il se mettoit à table,

(1) *Mis en route, en chemin, en train.* E. J.
(2) CICÉRON, *pro Ligar.* c. 12 : « Oblivisci nihil soles, nisi injurias. » J. V. L.

luy veinst rechanter par trois fois à l'aureille : « Sire, souvienne vous des Atheniens (1); » d'aultre part, les lieux et les livres que ie reveoy, me rient tousiours d'une fresche nouvelleté.

Ce n'est pas sans raison qu'on dict, que qui ne se sent point assez ferme de memoire, ne se doibt pas mesler d'estre menteur. Ie sçay bien que les grammairiens (2) font difference entre dire mensonge, et mentir; et disent que dire mensonge, c'est dire chose faulse, mais qu'on a prins pour vraye; et que la definition du mot de mentir en latin, d'où nostre françois est party, porte autant comme aller contre sa conscience; et que, par consequent, cela ne touche que ceulx qui disent contre ce qu'ils sçavent, desquels ie parle. Or ceulx icy, ou ils inventent marc et tout, ou ils desguisent et alterent un fond veritable. Lors qu'ils desguisent et changent, à les remettre souvent en ce mesme conte, il est malaysé qu'ils ne se desferrent; parce que la chose, comme elle est, s'estant logee la premiere dans la memoire, et s'y estant empreinte par la voye de la cognoissance et de la science, il est malaysé qu'elle ne se represente à l'imagination, deslogeant la faulseté, qui n'y peult avoir le pied si ferme ny si rassis, et que les circoustances du premier apprentissage, se coulants à touts coups dans l'esprit, ne facent perdre le souvenir des pieces rapportees faulses ou abbastardies. En ce qu'ils inventent tout à faict, d'autant qu'il n'y a nulle impression contraire qui chocque leur faulseté, ils semblent avoir d'autant moins à craindre de se mescompter. Toutesfois encores cecy, parce que c'est un corps vain et sans prinse, eschappe volontiers à la memoire, si elle n'est bien asseuree. Dequoy i'ay souvent veu l'experience, et plaisamment, aux despens de ceulx qui font profession de ne former aultrement leur parole que selon qu'il sert aux affaires qu'ils négocient, et qu'il plaist aux grands à qui ils parlent; car ces circonstances à quoy ils veulent asservir leur foy et leur conscience, estant subiectes à plusieurs changements, il fault que leur parole se diversifie quand et quand : d'où il advient que de mesme chose ils disent tantost gris, tantost iaune, à tel homme d'une sorte, à tel d'une aultre; et si par fortune ces hommes rapportent en butin leurs instructions si contraires, que devient cette belle art? oultre ce, qu'imprudemment ils se desferrent

(1) Hérodote, V, 105. J. V. L.

(2) *Nigidius*, dans Aulu-Gelle, XI, 11, et dans Nonius, V, 80. Montaigne ne fait ici que traduire ce grammairien. J. V. L.

eulx mesmes si souvent; car quelle memoire leur pourroit suffire à se souvenir de tant de diverses formes qu'ils ont forgees en un mesme subiect ? I'ay veu plusieurs de mon temps envier la reputation de cette belle sorte de prudence; qui ne veoyent pas que si la reputation y est, l'effect n'y peult estre.

En verité le mentir est un mauldict vice. Nous ne sommes hommes, et ne nous tenons les uns aux aultres, que par la parole. Si nous en cognoissions l'horreur et le poids, nous le poursuyvrions à feu, plus iustement que d'aultres crimes. Ie treuve qu'on s'amuse ordinairement à chastier aux enfants des erreurs innocentes, tres mal à propos, et qu'on les tormente pour des actions temeraires qui n'ont ny impression ny suitte. La menterie seule, et un peu au dessoubs, l'opiniastreté, me semblent estre celles desquelles on debvroit à toute instance combattre la naissance et le progrez : elles croissent quand et eulx; et depuis qu'on a donné ce fauls train à la langue, c'est merveille combien il est impossible de l'en retirer : par où il advient que nous veoyons des honnestes hommes d'ailleurs, y estre subiects et asservis. I'ay un bon garçon de tailleur à qui ie n'ouy iamais dire une verité, non pas quand elle s'offre pour luy servir utilement. Si, comme la verité, le mensonge n'avoit qu'un visage, nous serions en meilleurs termes; car nous prendrions pour certain l'opposé de ce que diroit le menteur : mais le revers de la verité a cent mille figures et un champ indefiny. Les pythagoriens font le bien certain et finy, le mal infiny et incertain. Mille routes desvoyent du blanc (1); une y va. Certes ie ne m'asseure pas que ie peusse venir à bout de moy, à guarantir un danger evident et extreme par une effrontee et solenne mensonge. Un ancien Pere dict, que nous sommes mieulx en la compaignie d'un chien cogneu, qu'en celle d'un homme duquel le langage nous est incogneu. *Ut externus alieno non sit hominis vice* (2). Et de combien est le langage fauls moins sociable que le silence!

Le roy François premier se vantoit d'avoir mis au rouet, par ce moyen, Francisque Taverna, ambassadeur de François Sforce, duc de Milan, homme tres fameux en science de parlerie. Cettuy cy avoit esté despesché pour excuser son maistre vers sa maiesté, d'un faict de grande consequence, qui estoit tel ; Le

(1) *Détournent du but.* E. J.

(2) De sorte que deux hommes de différentes nations ne sont point hommes l'un à l'égard de l'autre. PLINE, *Nat. Hist.* VII, 1.

roy, pour maintenir tousiours quelques intelligences en Italie, d'où il avoit esté dernierement chassé, mesme au duché de Milan, avoit advisé d'y tenir prez du duc un gentilhomme de sa part, ambassadeur par effect, mais par apparence homme privé, qui feist la mine d'y estre pour ses affaires particulieres; d'autant que le duc, qui dependoit beaucoup plus de l'empereur (lors principalement qu'il estoit en traicté de mariage avec sa niepce, fille du roy de Danemarc, qui est à present douairiere de Lorraine), ne pouvoit descouvrir avoir aulcune practique et conference avecques nous, sans son grand interest. A cette commission se trouva propre un gentilhomme milanois, escuyer d'escurie chez le roy, nommé Merveille. Cettuy cy, despesché avecques lettres secrettes de creance et instructions d'ambassadeur, et avecques d'aultres lettres de recommendation envers le duc en faveur de ses affaires particulieres, pour le masque et la montre, feut si long temps auprez du duc, qu'il en veint quelque ressentiment à l'empereur, qui donna cause à ce qui s'ensuyvit aprez, comme nous pensons : ce feut que, soubs couleur de quelque meurtre, voylà le duc qui luy faict trencher la teste de belle nuict, et son procez faict en deux iours. Messire Francisque estant venu, prest d'une longue deduction contrefaicte de cette histoire (car le roy s'en estoit addressé, pour demander raison, à touts les princes de chrestienté et au duc mesme), feut ouy aux affaires du matin; et ayant estably pour le fondement de sa cause, et dressé à cette fin plusieurs belles apparences du faict : que son maistre n'avoit iamais prins nostre homme que pour gentilhomme privé et sien subiect, qui estoit venu faire ses affaires à Milan, et qui n'avoit iamais vescu là soubs aultre visage; desadvouant mesme avoir sceu qu'il feust en estat de la maison du roy, ny cogneu de luy, tant s'en fault qu'il le prinst pour ambassadeur : le roy, à son tour, le pressant de diverses obiections et demandes, et le chargeant de toutes parts, l'accula enfin sur le poinct de l'execution faicte de nuict et comme à la desrobbee : à quoy le pauvre homme embarrassé respondit, pour faire l'honneste, que pour le respect de sa maiesté, le duc eust été bien marry que telle execution se feust faicte de iour. Chascun peult penser comme il feut relevé, s'estant si lourdement couppé, à l'endroict d'un tel nez que celuy du roy François (1).

(1) *Mémoires* de MARTIN DU BELLAY, liv. IV, *fol.* 156 et suiv. Ce fait est de l'an 1534. C.

Le pape Iule second ayant envoyé un ambassadeur vers le roy d'Angleterre, pour l'animer contre le roy François, l'ambassadeur ayant esté ouy sur sa charge, et le roy d'Angleterre s'estant arresté en sa response aux difficultez qu'il trouvoit à dresser les preparatifs qu'il fauldroit pour combattre un roy si puissant, et en alleguant quelques raisons; l'ambassadeur repliqua mal à propos qu'il les avoit aussi considerees de sa part, et les avoit bien dictes au pape. De cette parole, si esloingnee de sa proposition, qui estoit de le poulser incontinent à la guerre, le roy d'Angleterre print le premier argument de ce qu'il trouva depuis par effect, que cet ambassadeur, de son intention particuliere, pendoit du costé de France; et en ayant adverty son maistre, ses biens feurent confisquez, et ne teint à gueres qu'il n'en perdist la vie (1).

CHAPITRE X.

Du parler prompt, ou tardif.

Onc ne feurent à touts toutes graces donnees (2) :

aussi veoyons nous qu'au don d'eloquence, les uns ont la facilité et la promptitude, et, ce qu'on dict, le boutehors si aysé, qu'à chasque bout de champ ils sont prests; les aultres, plus tardifs, ne parlent iamais rien qu'elaboré et premedité.

Comme on donne des reigles aux dames, de prendre les ieux et les exercices du corps, selon l'advantage de ce qu'elles ont le plus beau; si i'avois à conseiller de mesme en ces deux divers advantages de l'eloquence, de laquelle il semble en nostre siecle que les prescheurs et les advocats facent principale profession, le tardif seroit mieulx prescheur, ce me semble, et l'aultre mieulx advocat : parce que la charge de cettuy là luy donne autant qu'il luy plaist de loisir pour se preparer; et puis sa carriere se passe d'un fil et d'une suitte sans interruption : là où les commoditez de l'advocat le pressent à toute heure de se mettre en lice; et les

(1) ERASMI *Op.* tom. IV, col. 684, C, éd. de Leyde, 1705, in-fol. C.

(2) Ce vers, qui est du célèbre ami de Montaigne, Estienne de la Boëtie, ne se trouve point dans les vingt-neuf sonnets de ce jeune poëte, cités au chapitre vingt-huitième de ce premier livre des *Essais*. Il fait partie des *Vers francois* publiés par Montaigne en 1572, et il y termine le quatorzième sonnet. Fol. 16, verso. J. V. L.

responses improuveues de sa partie adverse le reiectent de son bransle, où il luy fault sur le champ prendre nouveau party. Si est ce qu'à l'entrevue du pape Clement et du roy François à Marseille, il adveint, tout au rebours, que monsieur Poyet, homme toute sa vie nourry au barreau, en grande reputation, ayant charge de faire la harangue au pape, et l'ayant de longue main pourpensee, voire, à ce qu'on dict, apportee de Paris toute preste; le iour mesme qu'elle debvoit estre prononcee, le pape se craignant qu'on luy teinst propos qui peust offenser les ambassadeurs des aultres princes qui estoient autour de luy, manda au roy l'argument qui luy sembloit estre le plus propre au temps et au lieu, mais, de fortune, tout aultre que celuy sur lequel monsieur Poyet s'estoit travaillé; de façon que sa harangue demeuroit inutile, et luy en falloit promptement refaire une aultre : mais s'en sentant incapable, il fallut que monsieur le cardinal du Bellay en prinst la charge (1). La part de l'advocat est plus difficile que celle du prescheur; et nous trouvons pourtant, ce m'est advis, plus de passables advocats que prescheurs, au moins en France. Il semble que ce soit plus le propre de l'esprit, d'avoir son operation prompte et soubdaine; et plus le propre du iugement, de l'avoir lente et posee. Mais celuy qui demeure du tout muet, s'il n'a loisir de se preparer, et celuy aussi à qui le loisir ne donne advantage de mieulx dire, sont en pareil degré d'estrangeté.

On recite de Severus Cassius, qu'il disoit mieulx sans y avoir pensé; qu'il debvoit plus à la fortune qu'à sa diligence; qu'il luy venoit à proufit d'estre troublé en parlant; et que ses adversaires craignoient de le picquer, de peur que la cholere ne luy feist redoubler son eloquence (2). Ie cognoy par experience cette condition de nature, qui ne peult soustenir une vehemente premeditation et laborieuse : si elle ne va gayement et librement, elle ne va rien qui vaille. Nous disons d'aulcuns ouvrages, qu'ils puent à l'huyle et à la lampe, pour certaine aspreté et rudesse que le travail imprime en ceulx où il a grande part. Mais oultre cela, la solicitude de bien faire, et cette contention de l'ame trop bandee et trop tendue à son entreprinse, la rompt et l'empesche; ainsi qu'il advient à l'eau qui, par force de se presser, de sa violence et abondance ne peult trouver issue en un goulet ouvert. En cette condition de nature dequoy ie parle, il y a quand et

(1) *Mémoires* de MARTIN DU BELLAY, liv. IV, fol. 163 et suiv. C.
(2) SÉNÈQUE le rhéteur, *Controvers.* liv, III, p. 274, édit. de Genève, 1626. C.

quand aussi cela, qu'elle demande à estre non pas esbranlee et picquee par ces passions fortes, comme la cholere de Cassius (car ce mouvement seroit trop aspre), elle veult estre non pas secouee, mais solicitee; elle veult estre eschauffee et resveillee par les occasions estrangieres, presentes, et fortuites : si elle va toute seule, elle ne faict que traisner et languir; l'agitation est sa vie et sa grace. Ie ne me tiens pas bien en ma possession et disposition : le hazard y a plus de droict que moy; l'occasion, la compaignie, le bransle mesme de ma voix, tire plus de mon esprit, que ie n'y treuve lors que ie le sonde et employe à part moy. Ainsi les paroles en valent mieulx que les escripts, s'il y peult avoir chois où il n'y a point de prix. Cecy m'advient aussi, que ie ne me treuve pas où ie me cherche; et me treuve plus par rencontre, que par inquisition de mon iugement. I'auray eslancé quelque subtibilité en escrivant (i'entens bien, mornee (1) pour un aultre, affilee pour moy : laissons toutes ces honnestetez; cela se dict par chascun selon sa force) : ie l'ay si bien perdue, que ie ne sçay ce que i'ay voulu dire; et l'a l'estrangier descouverte par fois avant moy. Si ie portoy le rasoir par tout où cela m'advient, ie me desferoy tout. Le rencontre m'en offrira le iour quelque aultre fois, plus apparent que celuy du midy, et me fera estonner de ma hesitation.

CHAPITRE XI.

Des prognostications.

Quant aux oracles, il est certain que bonne piece (2) avant la venue de Iesus Christ, ils avoient commencé à perdre leur credit; car nous veoyons que Cicero se met en peine de trouver la cause de leur defaillance; et ces mots sont à luy : *Cur isto modo iam oracula Delphis non eduntur, non modo nostra ætate, sed iamdiu, ut nihil possit esse contemptius* (3)? Mais quant aux aultres prognosticques qui se tiroient de l'anatomie des bes-

(1) C'est-à-dire, *émoussée, sans pointe*. E. J.

(2) *Longtemps*, ou, comme on a mis dans quelques éditions, *dès longtemps*. C'est un italianisme, un *buon pezzo*. Montaigne dit ailleurs *pieça*, qu'on trouve encore dans Chaulieu. J. V. L.

(3) D'où vient que de nos jours, et même depuis longtemps, on ne rend plus de tels oracles? d'où vient que le trépied de Delphes est si méprisé? Cic. *de Divinat.* II, 57.

tes aux sacrifices, auxquels Platon attribue en partie la constitution naturelle des membres internes d'icelles, du trepignement des poulets, du vol des oyseaux, *Aves quasdam... rerum augurandarum causa natas esse putamus* (1), des fouldres, du tournoyement des rivieres, *Multa cernunt aruspices, multa augures provident, multa oraculis declarantur, multa vaticinationibus, multa somniis, multa portentis* (2), et aultres sur lesquels l'antiquité appuyoit la pluspart des entreprinses tant publicques que privees, nostre religion les a abolies. Et encores qu'il reste entre nous quelques moyens de divination ez astres, ez esprits, ez figures du corps, ez songes, et ailleurs; notable exemple de la forcenee curiosité de nostre nature, s'amusant à preoccuper les choses futures, comme si elle n'avoit pas assez à faire à digerer les presentes,

> Cur hanc tibi, rector Olympi,
> Sollicitis visum mortalibus addere curam,
> Noscant venturas ut dira per omina clades?
> . . . .
> Sit subitum, quodcumque paras; sit cæca futuri
> Mens hominum fati; liceat sperare timenti (3):

Ne utile quidem est scire, quid futurum sit; miserum est enim, nihil proficientem angi (4) : si est ce qu'elle est de beaucoup moindre auctorité. Voilà pourquoy l'exemple de François, marquis de Sallusses, m'a semblé remarquable : car lieutenant du roy François en son armee delà les monts, infiniment favorisé de nostre court, et obligé au roy du marquisat mesme qui avoit esté confisqué de son frere; au reste ne se presentant occasion de le faire (5), son affection mesme y contredisant, se laissa si

(1) Nous croyons qu'il est des oiseaux qui naissent exprès pour servir à l'art des augures. Cic. *de Nat. deor.* II, 64.

(2) Les aruspices voient quantité de choses; les augures en prévoient aussi un grand nombre; plusieurs événements sont annoncés par les oracles, et plusieurs par les devins, par les songes, par les prodiges. Id. *ibid.* c. 65.

(3) Pourquoi, souverain maître des dieux, avoir ajouté aux malheurs des humains cette triste inquiétude? pourquoi leur faire connaître, par d'affreux présages, leurs désastres à venir?... Fais que nos maux arrivent soudain, que l'avenir soit inconnu à l'homme, et qu'il puisse du moins espérer en tremblant! Lucain, II, 4, 14.

(4) On ne gagne rien à savoir ce qui doit nécessairement arriver; car c'est une misère de se tourmenter en vain. Cic. *de Nat. deor.* III, 6.

(5) C'est-à-dire, *de changer de parti*, comme Montaigne le dit plus bas. Quelques éditeurs, choqués de cette longue suspension de sens, ont substitué, *de tourner sa robe*, ce qui signifie *tourner casaque*. C.

fort espouvanter, comme il a esté adveré, aux belles prognostications qu'on faisoit lors courir de touts costez à l'advantage de l'empereur Charles cinquiesme, et à nostre desadvantage (mesme en Italie, où ces folles propheties avoient trouvé tant de place, qu'à Rome il feut baillé grande somme d'argent au change pour cette opinion de nostre ruyne), qu'aprez s'estre souvent condolu à ses privez des maulx qu'il veoyoit inevitablement preparez à la couronne de France et aux amis qu'il y avoit, se revolta et changea de party; à son grand dommage pourtant, quelque constellation qu'il y eust. Mais il s'y conduisit en homme combattu de diverses passions : car ayant et villes et forces en sa main, l'armee ennemie soubs Antoine de Leve à trois pas de luy, et nous sans souspeçons de son faict, il estoit en luy de faire pis qu'il ne feit; car pour sa trahison nous ne perdismes ny homme ny ville que Fossan (1), encores aprez l'avoir long temps contestee (2).

> Prudens futuri temporis exitum
> Caliginosa nocte premit Deus;
> Ridetque, si mortalis ultra
> Fas trepidat.
> . . . . Ille potens sui,
> Lætusque deget, cui licet in diem
> Dixisse : Vixi; cras vel atra
> Nube polum pater occupato,
> Vel sole puro (3).
> Lætus in præsens animus, quod ultra est,
> Oderit curare (4).

Et ceulx qui croyent ce mot, au contraire (5), le croyent à tort : *Ista sic reciprocantur, ut et si divinatio sit, dii sint; et si dii sint, sit divinatio* (6). Beaucoup plus sagement Pacuvius,

(1) *Fossano,* en Piémont, près Coni. E. J.

(2) Ce fait historique, de l'an 1536, est extrait des *Mémoires* de GUILLAUME DU BELLAY, liv. VI, fol. 276 et suiv.; liv. VIII, fol. 354 et suiv. C.

(3) C'est par prudence que les dieux couvrent d'une nuit épaisse les événements de l'avenir; ils se rient d'un mortel qui porte ses inquiétudes plus loin qu'il ne doit... Celui-là est maître de lui-même, celui-là est heureux qui peut dire chaque jour : J'ai vécu; que demain Jupiter obscurcisse l'air de tristes nuages, ou nous donne un jour serein. HOR. *Od.* III 29, 29 et suiv.

(4) Un esprit satisfait du présent se gardera bien de s'inquiéter de l'avenir. ID. *ibid.* II, 16, 25.

(5) C'est-à-dire, *Et au contraire* ceux qui *croient ce mot* (qui va suivre), le croient à tort.

(6) Voici leur argument : S'il y a une divination, il y a des dieux; et s'il y a des dieux, il y a une divination. CIC. *de Divin.* I, 6.

Nam istis, qui linguam avium intelligunt,
Plusque ex alieno iecore sapiunt, quam ex suo,
Magis audiendum, quam auscultandum censeo (1).

Ce tant celebre art de deviner des Toscans nasquit ainsin : Un laboureur, perceant de son coultre profondement la terre, en veit sourdre Tages, demi dieu, d'un visage enfantin, mais de senile prudence ; chascun y accourut, et feurent ses paroles et sa science recueillies et conservees à plusieurs siecles, contenants les principes et moyens de cet art (2) : naissance conforme à son progrez. I'aimeroy bien mieulx reigler mes affaires par le sort des dez que par ces songes. Et de vray, en toutes republiques on a tousiours laissé bonne part d'auctorité au sort. Platon, en la police qu'il forge à discretion, luy attribue la decision de plusieurs effects d'importance, et veult, entre aultres choses, que les mariages se facent par sort entre les bons : et donne si grand poids à cette election fortuite, que les enfants qui en naissent, il ordonne qu'ils soyent nourris au païs ; ceulx qui naissent des mauvais, en soyent mis hors : toutesfois si quelqu'un de ces bannis venoit, par cas d'adventure, à montrer en croissant quelque bonne esperance de soy, qu'on le puisse rappeler ; et exiler aussi celuy d'entre les retenus qui montrera peu d'esperance de son adolescence (3).

I'en veoy qui estudient et glosent leurs almanacs, et nous en alleguent l'auctorité aux choses qui se passent. A tant dire, il fault qu'ils dient et la verité et le mensonge : *quis est enim, qui totum diem iaculans non aliquando collineet* (4) ? Ie ne les estime de rien mieulx, pour les veoir tumber en quelque rencontre. Ce seroit plus de certitude, s'il y avoit reigle et verité à mentir tousiours : ioinct que personne ne tient registre de leurs mescomptes, d'autant qu'ils sont ordinaires et infinis ; et faict on valoir leurs divinations de ce qu'elles sont rares, incroyables, et prodigieuses. Ainsi respondit Diagoras, qui feut surnommé l'Athee, estant en la Samothrace, à celuy qui, en luy montrant au temple force vœux et tableaux de ceulx qui avoient eschappé le naufrage, luy

(1) Quant à ceux qui entendent le langage des oiseaux, et qui consultent le foie d'un animal plutôt que leur propre raison, je pense qu'il vaut mieux les écouter que les croire. PACUVIUS *apud* CIC. *de Divin.* I, 57.

(2) CIC. *ibid.* II, 23. C.

(3) PLATON, *République*, V, 8, etc., édit. de M. Ast, 1814. J. V. L.

(4) Si l'on tire tout le jour, il faut bien que l'on touche quelquefois le but. CIC. *de Divinat.* II, 59.

dict : « Eh bien! vous qui pensez que les dieux mettent à nonchaloir les choses humaines, que dictes vous de tant d'hommes sauvez par leur grâce? — Il se faict ainsi, respondit il; ceulx là ne sont pas peincts qui sont demourez noyez, en bien plus grand nombre (1). »

Cicero dict que le seul Xenophanes colophonien, entre touts les philosophes qui ont advoué les dieux, a essayé de desraciner toute sorte de divination (2). D'autant est il moins de merveille si nous avons veu, par fois à leur dommage, aulcunes de nos ames principesques s'arrester à ces vanitez. Ie vouldroy bien avoir recogneu de mes yeulx ces deux merveilles, du livre de Ioachim, abbé calabrois, qui predisoit touts les papes futurs, leurs noms et formes; et celuy de Leon l'empereur, qui predisoit les empereurs et patriarches de Grece. Cecy ay ie recogneu de mes yeulx, qu'ez confusions publicques, les hommes, estonnez de leur fortune, se vont reiectant, comme à toute superstition, à rechercher au ciel les causes et menaces anciennes de leur malheur; et y sont si estrangement heureux de mon temps, qu'ils m'ont persuadé qu'ainsi que c'est un amusement d'esprits aigus et oisifs, ceulx qui sont duicts à cette subtilité de les replier et desnouer, seroient en touts escripts capables de trouver tout ce qu'ils y demandent : mais sur tout leur preste beau ieu le parler obscur, ambigu et fantastique du iargon prophetique, auquel leurs auteurs ne donnent aulcun sens clair, à fin que la posterité y en puisse appliquer de tels qu'il luy plaira.

Le daimon de Socrates estoit à l'adventure certaine impulsion de volonté, qui se presentoit à luy sans le conseil de son discours (3) : en une ame bien espuree, comme la sienne, et preparee par continu exercice de sagesse et de vertu, il est vraysemblable que ces inclinations, quoy que temeraires et indigestes, estoient tousiours importantes et dignes d'estre suyvies. Chascun sent en soy quelque image de telles agitations d'une opinion prompte, vehemente, et fortuite : c'est à moy de leur donner quelque auctorité, qui en donne si peu à nostre prudence; et en ay eu de pareillement foibles en raison, et violentes en persuasion, ou en dissuasion, qui estoient plus ordinaires à Socrates (4), ausquelles ie me

(1) Cic. *de Nat. deor.* I, 37. C.
(2) Id. *de Divinat.* I, 3. C.
(3) *De sa raison.*
(4) Platon, *Théagès.* J. V. L.

suis laissé emporter si utilement et heureusement qu'elles pourroient estre iugees tenir quelque chose d'inspiration divine.

CHAPITRE XII.

De la constance.

La loy de la resolution et de la constance ne porte pas que nous ne nous debvions couvrir, autant qu'il est en nostre puissance, des maulx et inconvenients qui nous menacent; ny par consequent ne deffend d'avoir peur qu'ils nous surprennent : au rebours, touts moyens honnestes de se guarantir des maulx, sont non seulement permis, mais louables; et le ieu de la constance se ioue principalement à porter de pied ferme les inconvenients où il n'y a point de remede. De maniere qu'il n'y a souplesse de corps ny mouvement aux armes de main, que nous trouvions mauvais, s'il sert à nous guarantir du coup qu'on nous rue.

Plusieurs nations tres belliqueuses se servoient, en leurs faicts d'armes, de la fuitte, pour advantage principal, et montroient le dos à l'ennemy plus dangereusement que leur visage : les Turcs en retiennent quelque chose; et Socrates, en Platon, se mocque de Laches, qui avoit definy la fortitude, « se tenir ferme en son reng contre les ennemis. » Quoy, feit il, seroit ce doncques lascheté de les battre en leur faisant place? et luy allegue Homere, qui loue en Aeneas la science de fuyr. Et parce que Laches se radvisant advoue cet usage aux Scythes et enfin generalement à touts gents de cheval, il luy allegue encores l'exemple des gents de pied lacedemoniens, nation sur toutes duicte à combattre de pied ferme, qui, en la iournee de Platees, ne pouvant ouvrir la phalange persienne, s'adviserent de s'escarter et sier (1) arriere; pour, par l'opinion de leur fuitte, faire rompre et dissouldre cette masse, en les poursuyvant; par où ils se donnerent la victoire (2).

Touchant les Scythes, on dict d'eux, quand Darius alla pour les subiuguer, qu'il manda à leur roy force reproches, pour le veoir tousiours reculant devant luy, et gauchissant la meslee. A quoy Indathyrses (3), car ainsi se nommoit il, feit response :

(1) *Sier*, pour *se placer*, du latin *sedere*. E. J.
(2) PLATON, *Lachès*, page 488, édit. de Francfort, 1602. J. V. L.
(3) Ou *Idanthyrse*. HÉRODOTE, IV, 127. J. V. L.

« Que ce n'estoit pour avoir peur de luy ny d'homme vivant; mais que c'estoit la façon de marcher de sa nation, n'ayant ny terre cultivee, ny ville, ny maison à deffendre, et à craindre que l'ennemy en peust faire proufit : mais s'il avoit si grand'faim d'y mordre, qu'il approchast pour veoir le lieu de leurs anciennes sepultures, et que là il trouveroit à qui parler tout son saoul. »

Toutesfois aux canonades, depuis qu'on leur est planté en butte, comme les occasions de la guerre portent souvent; il est messeant de s'esbranler pour la menace du coup; d'autant que, par sa violence et vistesse, nous le tenons inevitable; et en y a maint un qui pour avoir haulsé la main, ou baissé la teste, en a pour le moins apresté à rire à ses compaignons. Si est ce qu'au voyage que l'empereur Charles cinquiesme feit contre nous en Provence, le marquis de Guast estant allé recognoistre la ville d'Arles, et s'estant iecté hors du couvert d'un moulin à vent à la faveur duquel il s'estoit approché, feut apperceu par les seigneurs de Bonneval et seneschal d'Agenois, qui se pourmenoient sus le theatre aux arenes : lesquels l'ayants montré au sieur de Villiers, commissaire de l'artillerie, il braqua si à propos une couleuvrine, que sans ce que ledict marquis veoyant mettre le feu, se lancea à quartier, il feut tenu qu'il en avoit dans le corps (1). Et de mesme quelques annees auparavant, Laurent de Medicis, duc d'Urbin, pere de la royne mere du roy (2), assiegeant Mondolphe, place d'Italie, aux terres qu'on nomme du Vicariat, veoyant mettre le feu à une piece qui le regardoit, bien luy servit de faire la cane; car aultrement le coup, qui ne luy rasa que le dessus de la teste, luy donnoit sans doubte dans l'estomach. Pour en dire le vray, ie ne croy pas que ces mouvements se feissent avecques discours; car quel iugement pouvez vous faire de la mire haulte ou basse en chose si soubdaine? et est bien plus aysé à croire que la fortune favorisa leur frayeur ; et que ce seroit moyen une aultre fois aussi bien pour se iecter dans le coup que pour l'eviter. Ie ne me puis deffendre, si le bruit esclatant d'une arquebusade vient à me frapper les aureilles à l'improuveu, en lieu où ie ne le deusse pas attendre, que ie n'en tressaille : ce que i'ay veu encores advenir à d'aultres qui valent mieulx que moy.

Ny n'entendent les stoïciens que l'ame de leur sage puisse resis-

(1) *Mémoires* de GUILLAUME DU BELLAY, liv. VII, *fol.* 342 *vers.* C.

(2) Catherine de Médicis, mère de François II, de Charles IX, et de Henri III, alors régnant. J. V. L.

ter aux premieres visions et fantasies qui luy surviennent, ains, comme à une subiection naturelle, consentent qu'il cede au grand bruit du ciel ou d'une ruyne, pour exemple, iusques à la pasleur et contraction, ainsin aux aultres passions, pourveu que son opinion demeure sauve et entiere, et que l'assiette de son discours n'en souffre atteinte ny alteration quelconque, et qu'il ne preste nul consentement à son effroy et souffrance. De celuy qui n'est pas sage, il en va de mesme en la premiere partie; mais tout aultrement en la seconde : car l'impression des passions ne demeure pas en luy superficielle, ains va penetrant iusques au siege de sa raison, l'infectant et la corrompant; il iuge selon icelles, et s'y conforme (1). Veoyez bien disertement et plainement l'estat du sage stoïque :

Mens immota manet, lacrymæ volvuntur inanes (2).

Le sage peripateticien ne s'exempte pas des perturbations, mais il les modere.

CHAPITRE XIII.

Cerimonie de l'entreveue des roys.

Il n'est subiect si vain qui ne merite un reng en cette rapsodie. A nos reigles communes, ce seroit une notable discourtoisie, et à l'endroict d'un pareil, et plus à l'endroict d'un grand, de faillir à vous trouver chez vous quand il vous auroit adverty d'y debvoir venir : voire, adioustoit la royne de Navarre Marguerite à ce propos, que c'estoit incivilité à un gentilhomme de partir de sa maison, comme il se faict le plus souvent, pour aller au devant de celuy qui le vient trouver, pour grand qu'il soit; et qu'il est plus respectueux et civil de l'attendre pour le recevoir, ne feust que de peur de faillir sa route; et qu'il suffit de l'accompaigner à son partement. Pour moy i'oublie souvent l'un et l'aultre de ces vains offices; comme ie retranche en ma maison autant que ie puis de la cerimonie. Quelqu'un s'en offense, qu'y feroy ie ? Il vault mieulx que ie l'offense pour une fois, que moy

(1) Toutes ces pensées sont presque traduites d'AULU-GELLE (XIX, 1), qui les avait traduites lui-même du cinquième livre, aujourd'hui perdu, des *Mémoires* d'Arrien *sur Épictète*. J. V. L.

(2) Il pleure, mais son cœur demeure inébranlable.
VIRG. *Énéid.* IV, 449, trad. de Delille.

touts les iours; ce seroit une subiection continuelle. A quoy faire fuit on la servitude des courts, si on l'entraisne iusques en sa taniere? C'est aussi une reigle commune en toutes assemblees, qu'il touche aux moindres de se trouver les premiers à l'assignation, d'autant qu'il est mieulx deu aux plus apparents de se faire attendre.

Toutesfois, à l'entreveue qui se dressa du pape Clement (1) et du roy François à Marseille, le roy y ayant ordonné les apprests necessaires, s'esloingna de la ville, et donna loisir au pape de deux ou trois iours pour son entree et refreschissement, avant qu'il le veinst trouver. Et de mesme, à l'entree aussi du pape (2) et de l'empereur à Bouloigne, l'empereur donna moyen au pape d'y estre le premier, et y surveint aprez luy. C'est, disent ils, une cerimonie ordinaire aux abouchements de tels princes, que le plus grand soit avant les aultres au lieu assigné, voire avant celuy chez qui se faict l'assemblee; et le prennent de ce biais, que c'est à fin que cette apparence tesmoigne que c'est le plus grand que les moindres vont trouver, et le recherchent, non pas luy eulx.

Non seulement chasque païs, mais chasque cité, et chasque vacation (3), a sa civilité particuliere. I'y ay esté assez soigneusement dressé en mon enfance, et ay vescu en assez bonne compaignie, pour n'ignorer pas les loix de la nostre françoise, et en tiendrois eschole. I'ayme à les ensuyvre, mais non pas si couardement que ma vie en demeure contraincte : elles ont quelques formes penibles, lesquelles pourveu qu'on oublie par discretion, non par erreur, on n'en a pas moins de grace. I'ay veu souvent des hommes incivils par trop de civilité, et importuns de courtoisie.

C'est au demourant une tres utile science que la science de l'entregent. Elle est, comme la grace et la beaulté, conciliatrice des premiers abords de la societé et familiarité; et par consequent nous ouvre la porte à nous instruire par les exemples d'aultruy, et à exploicter et produire nostre exemple, s'il a quelque chose d'instruisant et communicable (4).

(1) Septième du nom, en 1533. C.

(2) Du même pape Clément VII, et de Charles-Quint, sur la fin de l'année 1532. La réflexion suivante est de GUICCIARDIN, liv. XX, pag. 535. C.

(3) *Chaque état, chaque profession.*

(4) Montaigne plaçait ici, dans l'édition de 1588, le chapitre intitulé, *Que le*

CHAPITRE XIV.

On est puny pour s'opiniastrer à une place sans raison.

La vaillance a ses limites, comme les aultres vertus, lesquels franchis, on se treuve dans le train du vice : en maniere que par chez elle on se peult rendre à la temerité, obstination et folie, qui n'en sçait bien les bornes, malaysees en verité à choisir sur leurs confins. De cette consideration est nee la coustume que nous avons aux guerres, de punir, voire de mort, ceulx qui s'opiniastrent à deffendre une place qui par les reigles militaires ne peult estre soustenue. Aultrement, soubs l'esperance de l'impunité, il n'y auroit poullier (1) qui n'arrestast une armee.

Monsieur le connestable de Montmorency, au siege de Pavie, ayant esté commis pour passer le Tesin, et se loger aux fauxbourgs Sainct Antoine, estant empesché d'une tour au bout du pont, qui s'opiniastra iusques à se faire battre, feit pendre tout ce qui estoit dedans (2); et encores depuis, accompaignant monsieur le Dauphin au voyage delà les monts, ayant prins par force le chasteau de Villane, et tout ce qui estoit dedans ayant esté mis en pieces par la furie des soldats, hormis le capitaine et l'enseigne, il les feit pendre et estrangler pour cette mesme raison (3) : comme feit aussi le capitaine Martin du Bellay, lors gouverneur de Turin en cette mesme contree, le capitaine de Sainct Bony, le reste de ses gents ayant esté massacré à la prinse de la place (4).

Mais d'autant que le iugement de la valeur et foiblesse du lieu se prend par l'estimation et contrepoids des forces qui l'assaillent (car tel s'opiniastreroit iustement contre deux couleuvrines, qui feroit l'enragé d'attendre trente canons), où se met encores en compte la grandeur du prince conquerant, sa reputation, le respect qu'on luy doibt; il y a danger qu'on presse un peu la balance de ce costé là : et en advient par ces mesmes termes, que tels ont si grande opinion d'eulx et de leurs moyens, que ne leur

goust des biens et des maulx depend, en bonne partie, de l'opinion que nous en avons. Il en a fait, depuis, le quarantième de ce premier livre. J. V. L.

(1) *Poulailler* (*bicoque*).

(2) *Mémoires* de Martin du Bellay, liv. VIII, fol. 82. C.

(3) *Mémoires* de Guillaume du Bellay, liv. VIII, fol. 402. C.

(4) Id. *ibid.* liv. IX, fol. 425.

semblant raisonnable qu'il y ait rien digne de leur faire teste, ils passent le coulteau par tout où ils treuvent resistance, autant que fortune leur dure; comme il se veoid par les formes de sommation et desfi que les princes d'Orient, et leurs successeurs qui sont encores, ont en usage, fiere, haultaine et pleine d'un commandement barbaresque. Et au quartier par où les Portugalois escornerent les Indes, ils trouverent des estats avecques cette loy universelle et inviolable, que tout ennemy vaincu par le roy en presence, ou par son lieutenant, est hors de composition de rançon et de mercy.

Ainsi sur tout il se fault garder, qui peult, de tumber entre les mains d'un iuge ennemy, victorieux et armé.

CHAPITRE XV.

De la punition de la couardise.

I'ouy aultrefois tenir à un prince et tres grand capitaine, que pour lascheté de cœur un soldat ne pouvoit estre condemné à mort; luy estant à table faict recit du procez du seigneur de Vervins, qui feut condemné à mort pour avoir rendu Bouloigne (1). A la verité, c'est raison qu'on face grande difference entre les faultes qui viennent de nostre foiblesse, et celles qui viennent de nostre malice : car en celles icy nous nous sommes bandez à nostre escient contre les reigles de la raison que nature a empreintes en nous; et en celles là, il semble que nous puissions appeller à guarant cette mesme nature, pour nous avoir laissez en telle imperfection et defaillance. De maniere que prou de gents ont pensé qu'on ne se pouvoit prendre à nous que de ce que nous faisons contre nostre conscience : et sur cette reigle est en partie fondee l'opinion de ceulx qui condemnent les punitions capitales aux heretiques et mescreants, et celle qui establit qu'un advocat et un iuge ne puissent estre tenus de ce que par ignorance ils ont failly en leur charge.

Mais quant à la couardise, il est certain que la plus commune façon est de la chastier par honte et ignominie : et tient on que cette reigle a esté premierement mise en usage par le legislateur

(1) Au roi d'Angleterre Henri VIII, qui l'assiégeait en personne. *Mémoires* de MARTIN DU BELLAY, liv. X, *fol.* 506 et suiv. C.

Charondas; et qu'avant luy les loix de Grece punissoient de mort ceulx qui s'en estoient fuys d'une battaille : au lieu qu'il ordonna seulement qu'ils feussent par trois iours assis emmy la place publicque, vestus de robbe de femme; esperant encores s'en pouvoir servir, leur ayant faict revenir la courage par cette honte (1). *Suffundere malis hominis sanguinem, quam effundere* (2). Il semble aussi que les loix romaines punissoient anciennement de mort ceulx qui avoient fuy : car Ammianus Marcellinus dict que l'empereur Iulien condemna dix de ses soldats, qui avoient tourné le dos en une charge contre les Parthes, à estre degradez, et aprez à souffrir mort, suyvant, dict il, les loix anciennes (3). Toutesfois ailleurs, pour une pareille faulte, il en condemna d'aultres seulement à se tenir parmy les prisonniers soubs l'enseigne du bagage. L'aspre chastiement du peuple romain contre les soldats eschappez de Cannes, et en cette mesme guerre, contre ceulx qui accompaignerent Cn. Fulvius en sa desfaicte, ne veint pas à la mort (4). Si est il à craindre que la honte les desespere, et les rende non froids amis seulement, mais ennemis.

Du temps de nos peres (5), le seigneur de Franget, iadis lieutenant de la compaignie de monsieur le mareschal de Chastillon, ayant par monsieur le mareschal de Chabannes, esté mis gouverneur de Fontarabie au lieu de monsieur du Lude, et l'ayant rendue aux Espaignols, fut condemné à estre degradé de noblesse, et tant luy que sa posterité declaré roturier, taillable, et incapable de porter armes : et feut cette rude sentence executee à Lyon. Depuis, souffrirent pareille punition touts les gentilshommes qui se trouverent dans Guyse, lors que le comte de Nansau (6) y entra, et aultres encores depuis. Toutesfois quand il y auroit une si grossiere et apparente ou ignorance ou couardise, qu'elle surpassast toutes les ordinaires, ce seroit raison de la prendre pour suffisante preuve de meschanceté et de malice, et de la chastier pour telle.

(1) Diodore de Sicile, XII, 4. C.

(2) Songez plutôt à faire rougir le coupable qu'à répandre son sang. Tertullien, *Apologétique*, pag. 583, éd. de Paris, 1566.

(3) Ammien Marcellin, XXIV, 4; et plus bas, XXV, 1. C.

(4) Tite-Live, XXV, 7, 22; XXVI, 2, 3. J. V. L.

(5) En 1523. Le seigneur de *Franget* est nommé *Frauget* dans les *Mémoires* de Martin du Bellay, liv. II, fol. 69 et suiv. C.

(6) Ou *Nassau*. *Mémoires* de Guillaume du Bellay, année 1536, liv. VII, fol. 324. C.

CHAPITRE XVI.

Un traict de quelques ambassadeurs.

I'observe en mes voyages cette practique, pour apprendre tousiours quelque chose par la communication d'aultruy (qui est une des plus belles escholes qui puisse estre), de ramener tousiours ceulx avecques qui ie confere, aux propos des choses qu'ils sçavent le mieulx;

> Basti al nocchiero ragionar de' venti,
> Al bifolco dei tori; e le sue piaghe
> Conti 'l guerrier, conti 'l pastor gli armenti (1);

car il advient le plus souvent, au contraire, que chascun choisit plustost à discourir du mestier d'un aultre que du sien, estimant que c'est autant de nouvelle reputation acquise : tesmoing le reproche qu'Archidamus feit à Periander, qu'il quittoit la gloire de bon medecin, pour acquerir celle de mauvais poëte (2). Veoyez combien Cesar se desploye largement à nous faire entendre ses inventions à bastir ponts et engins (3); et combien, au prix, il va se serrant où il parle des offices de sa profession, de sa vaillance, et conduicte de sa milice : ses exploicts le verifient assez capitaine excellent; il se veult faire cognoistre excellent enginieur (4) : qualité aulcunement estrangiere. Le vieil Dionysius estoit tres grand chef de guerre, comme il convenoit à sa fortune : mais il se travailloit à donner principale recommendation de soy par la poësie; et si n'y sçavoit gueres (5). Un homme de vacation iuridique, mené ces iours passez veoir une estude fournie de toutes sortes de livres de son mestier et de tout aultre mestier, n'y trouva nulle

(1) Que le pilote se contente de parler des vents, le laboureur de ses taureaux, le guerrier de ses blessures, et le berger de ses troupeaux. *Traduction italienne de Properce*, II, 1, 43. Voici le texte latin :

> Navita de ventis, de tauris narrat arator;
> Enumerat miles vulnera, pastor oves.

(2) PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*, à l'article *Archidamus, fils d'Agésilas*. C.

(3) Voyez surtout la description du pont jeté sur le Rhin, *de Bell. Gall.* IV, 17. J. V. L.

(4) Montaigne écrit *enginieur* (ingénieur), du mot *engin*, dont il se sert souvent. N.

(5) DIODORE DE SICILE, XV, 6. C.

occasion de s'entretenir; mais il s'arresta à gloser rudement et magistralement une barricade logee sur la vis (1) de l'estude, que cent capitaines et soldats recognoissent touts les iours sans remarque et sans offense.

Optat ephippia bos piger, optat arare caballus (2).

Par ce train vous ne faictes iamais rien qui vaille. Ainsin il fault travailler de reiecter tousiours l'architecte, le peintre, le cordonnier, et ainsi du reste, chascun à son gibbier.

Et à ce propos, à la lecture des histoires, qui est le subiect de de toutes gents, i'ay accoustumé de considerer qui en sont les escrivains : si ce sont personnes qui ne facent aultre profession que de lettres, i'en apprends principalement le style et le langage; si ce sont medecins, ie les croy plus volontiers en ce qu'ils nous disent de la temperature de l'air, de la santé et complexion des princes, des bleceures et maladies; si iurisconsultes, il en fault prendre les controverses des droicts, les loix, l'establissement des polices, et choses pareilles; si theologiens, les affaires de l'église, censures ecclesiastiques, dispenses et mariages; si courtisans, les mœurs et les cerimonies; si gents de guerre, ce qui est de leur charge, et principalement les deductions des exploicts où ils se sont trouvez en personne; si ambassadeurs, les menees, intelligences, et practiques, et maniere de les conduire.

A cette cause, ce que i'eusse passé à un aultre sans m'y arrester, ie l'ay poisé et remarqué en l'histoire du seigneur de Langey (3), tres entendu en telles choses : c'est qu'aprez avoir conté ces belles remontrances de l'empereur Charles cinquiesme, faictes au consistoire à Rome, presents l'evesque de Mascon et le seigneur du Velly, nos ambassadeurs, où il avoit meslé plusieurs paroles oultrageuses contre nous, et entre aultres, que si ses capitaines et soldats n'estoient d'aultre fidelité et suffisance en l'art militaire, que ceulx du roy, tout sur l'heure il s'attacheroit la chorde au col pour luy aller demander misericorde (et de cecy il

(1) Montaigne, dans l'exemplaire corrigé de sa main, ajoutait ici *par où il estoit monté*, ce qui explique cette expression *sur la vis:* on voit alors qu'il s'agit d'un escalier tournant : mais il a effacé ces mots *par où il estoit monté*, et il a ajouté *de l'estude*. N.

(2) Le bœuf pesant voudrait porter la selle, et le cheval tirer la charrue. HORACE, *Epist.* I, 14. 43.

(3) MARTIN DU BELLAY, seigneur de Langey, *Mémoires*, liv. V, fol. 227 et suiv. C.

semble qu'il en creust quelque chose, car deux ou trois fois en sa vie, depuis, il luy adveint de redire ces mesmes mots); aussi qu'il desfia le roy de le combattre en chemise, avecques l'espee et le poignard, dans un batteau : ledict seigneur de Langey, suyvant son histoire, adiouste que lesdicts ambassadeurs faisants une despesche au roy de ces choses, luy en dissimulerent la plus grande partie, mesme luy celerent les deux articles precedents. Or i'ay trouvé bien estrange qu'il feust en la puissance d'un ambassadeur de dispenser sur les advertissements qu'il doibt faire à son maistre, mesme de telle consequence, venants de telle personne, et dicts en si grand'assemblée : et m'eust semblé l'office du serviteur estre de fidelement representer les choses en leur entier, comme elles sont advenues, à fin que la liberté d'ordonner, iuger et choisir, demeurast au maistre; car de luy alterer ou cacher la verité, de peur qu'il ne la preigne aultrement qu'il ne doibt, et que cela ne le poulse à quelque mauvais party, et ce pendant le laisser ignorant de ses affaires, cela m'eust semblé appartenir à celuy qui donne la loy, non à celuy qui la receoit; au curateur et maistre d'eschole, non à celuy qui se doibt penser inferieur, non en auctorité seulement, mais aussi en prudence et bon conseil. Quoy qu'il en soit, ie ne vouldroy pas estre servy de cette façon en mon petit faict.

Nous nous soustrayons si volontiers du commandement, soubs quelque pretexte, et usurpons sur la maistrise; chascun aspire si naturellement à la liberté et auctorité, qu'au superieur nulle utilité ne doibt estre si chere, venant de ceulx qui le servent comme luy doibt estre chere leur simple et naïfve obeïssance. On corrompt l'office du commander, quand on y obeït par discretion, non par subiection (1). Et P. Crassus, celuy que les Romains estimerent cinq fois heureux, lors qu'il estoit en Asie consul, ayant mandé à un enginieur grec de luy faire mener le plus grand des deux masts de navire qu'il avoit veus à Athenes, pour quelque engin de batterie qu'il en vouloit faire; cettuy cy, soubs tiltre de sa science, se donna loy de choisir aultrement, et mena le plus petit, et selon la raison de son art, le plus commode. Crassus ayant patiemment ouy ses raisons, luy feit tres bien donner le fouet, estimant l'interest de la discipline plus que l'interest de l'ouvrage.

(1) Pensée traduite d'AULU-GELLE (I, 13), à qui Montaigne emprunte aussi le fait suivant. C.

D'aultre part pourtant, on pourroit aussi considerer que cette obeïssance si contraincte n'appartient qu'aux commandements precis et prefix. Les ambassadeurs ont une charge plus libre, qui en plusieurs parties depend souverainement de leur disposition : ils n'executent pas simplement, mais forment aussi et dressent par leur conseil la volonté du maistre. I'ay veu, en mon temps, des personnes de commandement reprins d'avoir plustost obeï aux paroles des lettres du roy, qu'à l'occasion des affaires qui estoient prez d'eulx. Les hommes d'entendement accusent encores auiourd'hui l'usage des roys de Perse, de tailler les morceaux si courts à leurs agents et lieutenants, qu'aux moindres choses ils eussent à recourir à leur ordonnance ; ce delay, en une si longue estendue de domination, ayant souvent apporté des notables dommages à leurs affaires. Et Crassus escrivant à un homme du mestier, et luy donnant advis de l'usage auquel il destinoit ce mast, sembloit il pas entrer en conference de sa deliberation, et le convier à interposer son decret ?

CHAPITRE XVII.

De la peur.

Obstupui, steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit (1).

Ie ne suis pas bon naturaliste (qu'ils disent) et ne sçay gueres par quels ressorts la peur agit en nous ; mais tant y a que c'est une estrange passion ; et disent les medecins qu'il n'en est aulcune qui emporte plustost nostre iugement hors de sa deue assiette. De vray, i'ay veu beaucoup de gents devenus insensez de peur ; et au plus rassis il est certain, pendant que son accez dure, qu'elle engendre de terribles esblouïssements. Ie laisse à part le vulgaire, à qui elle represente tantost les bisayeuls sortis du tumbeau enveloppez en leur suaire, tantost des loups garous, des lutins et des chimeres ; mais parmy les soldats mesmes, où elle debvroit trouver moins de place, combien de fois a elle changé un troupeau de brebis en esquadron de corselets (2) ? des roseaux et des cannes, en gentsdarmes et lanciers ? nos amis, en nos ennemis ?

(1) Je frémis, ma voix meurt, et mes cheveux se dressent.
VIRG. trad. par Delille, *Én.* II, 774.

(2) Les *corselets* étaient de petites cuirasses que portaient les piquiers dans les régiments des gardes. E. J.

et la croix blanche, à la rouge? Lors que monsieur de Bourbon print Rome (1), un port'enseigne, qui estoit à la garde du bourg Sainct Pierre, feut saisi de tel effroy à la premiere alarme, que par le trou d'une ruyne, il se iecta, l'enseigne au poing, hors la ville, droict aux ennemis, pensant tirer vers le dedans de la ville; et à peine enfin veoyant la trouppe de monsieur de Bourbon se renger pour le soustenir, estimant que ce feust une sortie que ceulx de la ville feissent, il se recogneut, et tournant teste, rentra par ce mesme trou, par lequel il estoit sorty plus de trois cents pas avant en la campaigne. Il n'en adveint pas du tout si heureusement à l'enseigne du capitaine Iulle, lors que Sainct Paul feut prins sur nous par le comte de Bures et monsieur du Reu; car estant si fort esperdu de frayeur, que de se iecter à tout son enseigne hors de la ville par une canoniere, il feut mis en pieces par les assaillants (2) : et, au mesme siege, feut memorable la peur qui serra, saisit et glacea si fort le cœur d'un gentilhomme, qu'il en tumba roide mort par terre, à la bresche, sans aulcune bleceure. Pareille rage poulse par fois toute une multitude : en l'une des rencontres de Germanicus contre les Allemans, deux grosses trouppes prinrent, d'effroy, deux routes opposites; l'une fuyoit d'où l'aultre partoit (3). Tantost elle nous donne des ailes aux talons, comme aux deux premiers; tantost elle nous cloue les pieds et les entrave, comme on lit de l'empereur Theophile, lequel, en une battaille qu'il perdit contre les Agarenes, deveint si estonné et si transy, qu'il ne pouvoit prendre party de s'enfuyr, *adeo pavor etiam auxilia formidat* (4); iusques à ce que Manuel, l'un des principaulx chefs de son armee, l'ayant tirassé et secoué, comme pour l'esveiller d'un profond somme, luy dict : « Si vous ne me suyvez, ie vous tueray; car il vault mieulx que vous perdiez la vie, que si estant prisonnier, vous veniez à perdre l'empire (5). » Lors exprime elle sa derniere force, quand pour son service, elle nous reiecte à la vaillance, qu'elle a soustraicte à nostre debvoir et à nostre honneur : en la premiere iuste battaille que les Romains perdirent contre Hannibal, soubs le consul Sempronius,

(1) En 1527, *Mémoires* de MARTIN DU BELLAY, liv. III, fol. 101. C.

(2) *Et celtuy cy ie le veis*, dit GUILLAUME DU BELLAY, *Mémoires*, liv. VIII, fol. 184 *vers*. Il fut aussi témoin du fait suivant, *ibid.* fol. 385. C.

(3) TACITE, *Annales*, I, 63. J. V. L.

(4) Tant la peur s'effraye même de ce qui pourrait lui donner du secours. QUINTE-CURCE, III, 11.

(5) ZONARAS, liv. III, pag. 120, éd. de Bâle, 1557. C.

une trouppe de bien dix mille hommes de pied qui print l'espouvante, ne veoyant ailleurs par où faire passage à sa lascheté, s'alla iecter au travers le gros des ennemis, lequel elle percea d'un merveilleux effort, avec grand meurtre de Carthaginois; acheptant une honteuse fuitte au mesme prix qu'elle eust eu une glorieuse victoire (1).

C'est dequoy i'ay le plus de peur que la peur : aussi surmonte elle en aigreur touts aultres accidents. Quelle affection peult estre plus aspre et plus iuste que celle des amis de Pompeius, qui estoient en son navire, spectateurs de cet horrible massacre? Si est ce que la peur des voiles aegyptiennes, qui commenceoient à les approcher, l'estouffa de maniere qu'on a remarqué qu'ils ne s'amuserent qu'à haster les mariniers de diligenter et de se sauver à coups d'aviron; iusques à ce que, arrivez à Tyr, libres de crainte, ils eurent loy de tourner leur pensee à la perte qu'ils venoient de faire, et lascher la bride aux lamentations et aux larmes que cette aultre plus forte passion avoit suspendues (2).

Tum pavor sapientiam omnem mihi ex animo expectorat (3).

Ceulx qui auront esté bien frottez en quelque estour (4) de guerre, touts blecez encores et ensanglantez, on les rameine bien landemein (5) à la charge : mais ceulx qui ont conceu quelque bonne peur des ennemis, vous ne les leur feriez pas seulement regarder en face. Ceulx qui sont en pressante crainte de perdre leur bien, d'estre exilez, d'estre subiuguez, vivent en continuelle angoisse, en perdent le boire, le manger, et le repos : là où les pauvres, les bannis, les serfs, vivent souvent aussi ioyeusement que les autres. Et tant de gents qui de l'impatience des poinctures de la peur,

(1) Tite-Live, XXI, 56. C.
(2) Cicéron. *Tuscul.* III, 26. C.
(3) L'effroi, loin de mon cœur, a chassé ma vertu.
Ennius, *ap.* Cic. *Tuscul.* IV, 8. J. V. L.
(4) Un *estour*, dit Nicot, c'est un *conflict et combat*. C.
(5) C'est ainsi que Montaigne a écrit ce mot à la marge de l'exemplaire corrigé de sa main ; il l'orthographie même *lendemein*, ou *lendemain* : et j'ai remarqué que ce mot est souvent écrit de ces deux manières dans plusieurs passages manuscrits dont il a chargé les marges de son exemplaire. Quelquefois aussi il écrit *le lendemain*, comme on parle aujourd'hui. J'ai conservé ces différentes orthographes du même mot, puisqu'il les emploie indistinctement, et qu'elles sont d'ailleurs très remarquables pour ceux qui suivent et observent curieusement les divers changements que le temps, l'usage, et le progrès des lumières, ont produits dans notre langue, dans sa syntaxe, son orthographe et sa prononciation. N.

se sont pendus, noyez, et precipitez, nous ont bien apprins qu'elle est encores plus importune et plus insupportable que la mort.

Les Grecs en recognoissent une aultre espece, qui est oultre l'erreur de nostre discours (1), venant, disent ils, sans cause apparente et d'une impulsion celeste : des peuples entiers s'en veoyent souvent frappez, et des armees entieres. Telle feut celle qui apporta à Carthage une merveilleuse desolation : on n'y oyoit que cris et voix effrayees; on veoyoit les habitants sortir de leurs maisons comme à l'alarme, et se charger, blecer et entretuer les uns les aultres, comme si ce feussent ennemis qui veinssent à occuper leur ville; tout y estoit en desordre et en fureur; iusques à ce que par oraisons et sacrifices ils eussent appaisé l'ire des dieux (2). Ils nomment cela *terreurs paniques* (3).

CHAPITRE XVIII.

Qu'il ne fault iuger de nostre heur qu'aprez la mort (4).

Scilicet ultima semper
Exspectanda dies homini est; dicique beatus
Ante obitum nemo supremaque funera debet (5).

Les enfants sçavent le conte du roy Crœsus à ce propos (6) : equel ayant esté prins par Cyrus et condemné à la mort; sur le poinct de l'execution il s'escria : « O Solon! Solon! » Cela rapporté à Cyrus, et s'estant enquis que c'estoit à dire, il luy feit entendre qu'il verifioit lors à ses despens l'advertissement qu'aultrefois luy avoit donné Solon, « que les hommes, quelque beau visage que fortune leur face, ne se peuvent appeller heureux iusques à ce qu'on leur ayt veu passer le dernier iour de leur vie, » pour l'incertitude et varieté des choses humaines, qui d'un bien legier mouvement, se changent d'un estat en aultre tout divers. Et pourtant Agesilaus, à quelqu'un qui disoit heureux le

(1) C'est-à-dire, *qui n'est pas causée par une erreur de notre jugement*. C.
(2) DIODORE DE SICILE, XV, 7. C.
(3) ID. *ibid.* PLUTARQUE, *Traité d'Isis et Osiris*, c. 8. C.
(4) Montaigne a déjà dit quelque chose à ce sujet dans le chapitre III de ce premier livre.

. . . . . Nul homme certain d'un bonheur sans retour
Ne peut se croire heureux avant son dernier jour.

OVIDE, trad. par Saint-Ange, *Métam.* III, 135.

(5) HÉRODOTE, I, 86. J. V. L.

roy de Perse, de ce qu'il estoit venu fort ieune à un si puissant estat : « Ouy; mais, dict il, Priam en tel aage ne feut pas malheureux (1). » Tantost, des roys de Macedoine, successeurs de ce grand Alexandre, il s'en faict des menuisiers et greffiers à Rome; des tyrans de Sicile, des pedantes à Corinthe; d'un conquerant de la moitié du monde et empereur de tant d'armees, il s'en faict un miserable suppliant des belitres officiers d'un roy d'Aegypte : tant cousta à ce grand Pompeius la prolongation de cinq ou six mois de vie! Et du temps de nos peres, ce Ludovic Sforce, dixiesme duc de Milan, soubs qui avoit si long temps branslé toute l'Italie, on l'a veu mourir prisonnier à Loches (2), mais aprez y avoir vescu dix ans, qui est le pis de son marché. La plus belle royne (3), veufve du plus grand roy de la chrestienté, vient elle pas de mourir par la main d'un bourreau? indigne et barbare cruauté! Et mille tels exemples; car il semble que comme les orages et tempestes se picquent contre l'orgueil et haultaineté de nos bastiments, il y ayt aussi là hault des esprits envieux des grandeurs de çà bas;

Usque adeo res humanas vis abdita quædam
Obterit, et pulchros fasces sævasque secures
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur (4)!

et semble que la fortune quelquesfois guette à poinct nommé le dernier iour de nostre vie, pour montrer sa puissance de renverser en un moment ce qu'elle avoit basty en longues annees, et nous faict crier, aprez Laberius,

Nimirum hac die
Una plus vixi mihi, quam vivendum fuit (5)!

Ainsi se peult prendre avecques raison ce bon advis de Solon : mais d'autant que c'est un philosophe (à l'endroict desquels les faveurs et disgraces de la fortune ne tiennent reng ni d'heur ny

(1) PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*. C.

(2) En Touraine, sous le règne de Louis XI, qui l'y avait fait enfermer en 1500. C. — Dans une cage de fer, que j'ai vue en 1788. E. J.

(3) Marie Stuart, reine d'Écosse, et mère de Jacques I[er], roi d'Angleterre, décapitée au château de Fotheringay, par l'ordre de la reine Élisabeth, le 18 février 1587. Elle avait été mariée trois fois; la première à François II. N. — Ce passage ne se trouve pas encore dans l'édition de 1588, fol. 27. J. V. L.

(4) Tant il est vrai qu'une force secrète se joue des choses humaines, se plaît à briser les haches consulaires, et foule aux pieds l'orgueil des faisceaux. LUCRÈCE, V, 1231.

(5) Ah! j'ai vécu trop d'un jour! MACROBE, *Saturnales*, II, 7.

de malheur, et sont les grandeurs et puissances accidents de qualité à peu prez indifferente), ie treuve vraysemblable qu'il ayt regardé plus avant, et voulu dire que ce mesme bonheur de nostre vie, qui depend de la tranquillité et contentement d'un esprit bien nay, et de la resolution et asseurance d'une ame reiglee, ne se doibve iamais attribuer à l'homme, qu'on ne luy ayt veu iouer le dernier acte de sa comedie, et sans doubte le plus difficile. En tout le reste il y peult avoir du masque : ou ces beaux discours de la philosophie ne sont en nous que par contenance, ou les accidents ne nous essayants pas iusques au vif, nous donnent loisir de maintenir tousiours nostre visage rassis; mais à ce dernier roolle de la mort et de nous, il n'y a plus que feindre : il fault parler françois, il fault montrer ce qu'il y a de bon et de net dans le fond du pot.

> Nam veræ voces tum demum pectore ab imo
> Eiiciuntur; et eripitur persona, manet res (1).

Voylà pourquoy se doibvent à ce dernier traict toucher et esprouver toutes les aultres actions de nostre vie : c'est le maistre iour; c'est le iour iuge de touts les aultres; c'est le iour, dict un ancien (2), qui doibt iuger de toutes mes annees passees. Ie remets à la mort l'essay du fruict de mes estudes : nous verrons là si mes discours me partent de la bouche ou du cœur. I'ay veu plusieurs donner par leur mort reputation en bien ou en mal à toute leur vie. Scipion, beau pere de Pompeius, rabilla en bien mourant la mauvaise opinion qu'on avoit eu de luy iusques alors (3). Epaminondas, interrogé lequel des trois il estimoit le plus, ou Chabrias, ou Iphicrates, ou soy mesme : « Il nous fault veoir mourir, dict il, avant que d'en pouvoir resouldre (4). » De vray, on desrobberoit beaucoup à celuy là, qui le poiseroit sans l'honneur et grandeur de sa fin.

Dieu l'a voulu comme il luy a pleu; mais en mon temps trois les plus exsecrables personnes que ie cogneusse en toute abomination de vie, et les plus infames, ont eu des morts reiglees, et en toute circonstance composees iusques à la perfection. Il est

(1) Alors la nécessité nous arrache des paroles sincères; alors le masque tombe, et l'homme reste. LUCRÈCE, III, 57

(2) SÉNÈQUE, *Epist.* 102.

(3) ID. *Epist.* 24. J. V. L.

(4) PLUTARQUE, *Apophthegmes*. C.

des morts braves et fortunees : ie luy ay veu (1) trencher le fil d'un progrez de merveilleux advancement, et dans la fleur de son croist, quelqu'un, d'une fin si pompeuse, qu'à mon advis ses ambitieux et courageux desseings n'avoient rien de si hault que feut leur interruption : il arriva, sans y aller, où il pretendoit, plus grandement et glorieusement que ne portoit son désir et esperance; et devancea par sa cheute le pouvoir et le nom où il aspiroit par sa course (2). Au iugement de la vie d'aultruy ie regarde tousiours comment s'en est porté le bout; et des principaulx estudes de la mienne, c'est qu'il se porte bien, c'est à dire quietement et sourdement.

CHAPITRE XIX.

Que philosopher c'est apprendre à mourir.

Cicero dict que philosopher ce n'est aultre chose que s'apprester à la mort (3). C'est d'autant que l'estude et la contemplation retirent aulcunement nostre ame hors de nous, et l'embesongnent à part du corps, qui est quelque apprentissage et ressemblance de la mort; ou bien, c'est que toute la sagesse et discours du monde se resoult enfin à ce poinct, de nous apprendre à ne craindre point à mourir. De vray, ou la raison se mocque, ou elle ne doibt viser qu'à nostre contentement, et tout son travail tendre en somme à nous faire bien vivre, et à nostre ayse, comme dict la saincte Escriture (4). Toutes les opinions du monde en sont là, que le plaisir est nostre but, quoy qu'elles en prennent divers moyens : aultrement on les chasseroit d'arrivee; car qui escouteroit celuy qui, pour sa fin, establiroit nostre peine et

(1) Mademoiselle de Gournay, dans son édition de 1635, p. 41, a refait ainsi cette phrase : « I'en ay veu quelqu'une trencher le fil d'un progrez de merveilleux advancement, et dans la fleur de son croist, d'une fin si pompeuse, qu'à mon advis les ambitieux et courageux desseings du mourant n'avoient rien de si hault que feut leur interruption. » Ce tour est peut-être un peu moins obscur, mais l'auteur doit-il être corrigé par l'éditeur ? J. V. L.

(2) Montaigne veut, sans doute, parler ici de son ami Estienne de la Boëtie, à la mort duquel il assista en 1563. Voyez, dans cette édition, la lettre qu'il fit imprimer à Paris, en 1571, où il rapporte les particularités les plus remarquables de la maladie et de la mort de cet ami. J. V. L.

(3) *Tota philosophorum vita commentatio mortis est.* Tusc. quæst. I. 31. C'est une traduction du *Phédon* de Platon. J. V. L.

(4) *Et cognovi, quod non esset melius, nisi lætari et facere bene in vita sua.* Eccles. c. III, v. 12.

mesayse? Les dissentions des sectes philosophiques en ce cas sont verbales; *transcurramus solertissimas nugas* (1); il y a plus d'opiniastreté et de picoterie qu'il n'appartient à une si saincte profession : mais quelque personnage que l'homme entrepreigne, il ioue tousiours le sien parmy.

Quoy qu'ils dient, en la vertu mesme, le dernier but de nostre visee, c'est la volupté. Il me plaist de battre leurs aureilles de ce mot, qui leur est si fort à contrecœur : et s'il signifie quelque supreme plaisir et excessif contentement, il est mieulx deu à l'assistance de la vertu qu'à nulle aultre assistance. Cette volupté, pour estre plus gaillarde, nerveuse, robuste, virile, n'en est que plus serieusement voluptueuse : et luy debvions donner le nom du plaisir, plus favorable, plus doulx et naturel, non celuy de la vigueur, duquel nous l'avons denommee. Cette aultre volupté plus basse, si elle meritoit ce beau nom, ce debvoit estre en concurrence, non par privilege : ie la treuve moins pure d'incommoditez et de traverses, que n'est la vertu; oultre que son goust est plus momentanee, fluide et caducque, elle a ses veilles, ses ieusnes et ses travaulx, et la sueur et le sang, et en oultre particulierement ses passions trenchantes de tant de sortes, et à son costé une satieté si lourde, qu'elle equipolle à penitence. Nous avons grand tort d'estimer que ces incommoditez luy servent d'aiguillon, et de condiment à sa doulceur (comme en nature le contraire se vivifie par son contraire); et de dire, quand nous venons à la vertu, que pareilles suittes et difficultez l'accablent, la rendent austere et inaccessible; là où, beaucoup plus proprement qu'à la volupté, elles anoblissent, aiguisent et rehaulsent le plaisir divin et parfaict qu'elle nous moyenne. Celuy là est certes bien indigne de son accointance, qui contrepoise son coust à son fruict; et n'en cognoist ny les graces ny l'usage. Ceulx qui nous vont instruisant que sa queste est scabreuse et laborieuse, sa iouissance agreable; que nous disent ils par là, sinon qu'elle est tousiours desagreable? car quel moyen humain arriva iamais à sa iouïssance? les plus parfaicts se sont bien contentez d'y aspirer et de l'approcher, sans la posseder. Mais ils se trompent; veu que de touts les plaisirs que nous cognoissons, la poursuitte mesme en est plaisante : l'entreprinse se sent de la qualité de la chose qu'elle regarde; car c'est une bonne portion

(1) Ne nous arrêtons pas à ces jeux d'esprit. SÉNÈQUE, *Epist.* 117.

de l'effect, et consubstantielle. L'heur et la beatitude qui reluit en la vertu remplit toutes ses appartenances et advenues, iusques à la premiere entree et extreme barriere.

Or des principaulx bienfaicts de la vertu est le mespris de la mort : moyen qui fournit nostre vie d'une molle tranquillité, et nous en donne le goust pur et amiable; sans qui toute aultre volupté est esteincte. Voylà pourquoy toutes les reigles (1) se rencontrent et conviennent à cet article. Et combien qu'elles nous conduisent aussi toutes d'un commun accord à mespriser la douleur, la pauvreté, et aultres accidents à quoy la vie humaine est subiecte, ce n'est pas d'un pareil soing : tant parce que ces accidents ne sont pas de telle necessité (la pluspart des hommes passent leur vie sans gouster de la pauvreté, et tels encores sans sentiment de douleur et de maladie, comme Xenophilus le musicien qui vescut cent et six ans d'une entiere santé) (2), qu'aussi d'autant qu'au pis aller la mort peult mettre fin, quand il nous plaira, et coupper broche à touts aultres inconvenients. Mais quant à la mort, elle est inevitable :

Omnes eodem cogimur; omnium
Versatur urna serius ocius
Sors exitura, et nos in æternum
Exsilium impositura cymbæ (3);

et par consequent, si elle nous faict peur, c'est un subiect continuel de torment, et qui ne se peult aulcunement soulager. Il n'est lieu d'où il ne nous vienne; nous pouvons tourner sans cesse la teste çà et là, comme en païs suspect : *quæ, quasi saxum Tantalo, semper impendet* (4). Nos parlements renvoyent souvent executer les criminels au lieu où le crime est commis : durant le chemin, promenez les par de belles maisons, faictes leur tant de bonne chere qu'il vous plaira,

Non Siculæ dapes
Dulcem elaborabunt saporem;

(1) Il y a dans l'édition in-4° de 1588, fol. 28, *toutes les sectes des philosophes*. C.

(2) Valère Maxime, VIII, 13, *ext.* 3. C.

(3) Nous sommes tous forcés d'arriver au même terme; le sort de chacun de nous s'agite dans l'urne, pour en sortir tôt ou tard, et nous faire passer de la barque fatale dans un éternel exil. Horace, *Od.* II, 3, 25.

(4) Elle est toujours menaçante, comme le rocher de Tantale. Cic. *de Finibus*, I, 18.

Non avium citharæque cantus
Somnum reducent (1) :

pensez vous qu'ils s'en puissent resiouir ? et que la finale intention de leur voyage leur estant ordinairement devant les yeulx, ne leur ayt alteré et affadi le goust à toutes ces commoditez?

Audit iter, numeratque dies, spatioque viarum
Metitur vitam, torquetur peste futura (2).

Le but de nostre carriere c'est la mort; c'est l'obiect necessaire de nostre visee : si elle nous effroye, comme est il possible d'aller un pas avant sans fiebvre? Le remede du vulgaire c'est de n'y penser pas : mais de quelle brutale stupidité luy peult venir un si grossier aveuglement? Il luy fault faire brider l'asne par la queue,

Qui capite ipse suo instituit vestigia retro (3).

Ce n'est pas de merveille s'il est si souvent prins au piege. On faict peur à nos gents seulement de nommer la mort; et la pluspart s'en seignent, comme du nom du diable. Et parce qu'il s'en faict mention aux testaments, ne vous attendez pas qu'ils y mettent la main, que le medecin ne leur ayt donné l'extreme sentence : et Dieu sçait lors, entre la douleur et la frayeur, de quel bon iugement ils vous le pastissent.

Parce que cette syllabe frappoit trop rudement leurs aureilles, et que cette voix leur sembloit malencontreuse, les Romains avoient apprins de l'amollir ou l'estendre en periphrases; au lieu de dire, Il est mort : « Il a cessé de vivre, disent ils, il a vescu (4); » pourveu que ce soit vie, soit elle passee, ils se consolent. Nous en avons emprunté nostre *feu maistre Iehan*. A l'adventure est ce que, comme on dict, le terme vault l'argent. Ie nasquis entre unze heures et midy, le dernier iour de febvrier, mille cinq cents trente trois, comme nous comptons à cette heure. commenceant l'an en ianvier (5). Il n'y a iustement que quinze

(1) Les mets les plus délicieux ne pourront réveiller leur goût; ni les chants des oiseaux, ni les accords de la lyre, ne leur rendront le sommeil. HOR. *Od.* III, 1, 18.

(2) Il s'inquiète du chemin, il compte les jours, et mesure sa vie sur la longueur de la route, tourmenté sans cesse par l'idée du supplice qui l'attend. CLAUDIEN, *in Ruf.* II, 137.

(3) Puisque dans sa sottise il veut avancer à reculons. LUCRÈCE, IV, 474.

(4) PLUTARQUE, *Vie de Cicéron*, c. 22. J. V. L.

(5) Par une ordonnance de Charles IX, rendue en 1563, le commencement de

iours que i'ay franchy trente neuf ans : il m'en fault, pour le moins, encores autant (1). Ce pendant s'empescher du pensement de chose si esloingnee, ce seroit folie. Mais quoy? les ieunes et les vieux laissent la vie de mesme condition : nul n'en sort aultrement que comme si tout presentement il y entroit; ioinct qu'il n'est homme si decrepite, tant qu'il veoid Mathusalem devant, qui ne pense avoir encores vingt ans dans le corps. Davantage, pauvre fol que tu es, qui t'a estably les termes de ta vie? Tu te fondes sur les contes des medecins : regarde plustost l'effect et l'experience. Par le commun train des choses, tu vis pieça (2) par faveur extraordinaire : tu as passé les termes accoutumez de vivre. Et qu'il soit ainsi, compte de tes cognoissants combien il en est mort avant ton aage plus qu'il n'en y a qui l'ayent atteint : et de ceulx mesmes qui ont anobli leur vie par renommee, fais en registre; et i'entreray en gageure d'en trouver plus qui sont morts avant qu'aprez trente cinq ans. Il est plein de raison et de pieté de prendre exemple de l'humanité mesme de Iesus Christ : or il finit sa vie à trente et trois ans. Le plus grand homme, simplement homme, Alexandre, mourut aussi à ce terme. Combien a la mort de façons de surprinse!

> Quid quisque vitet, nunquam homini satis
> Cautum est in horas (3) :

ie laisse à part les fiebvres et les pleuresies : qui eust iamais pensé qu'un duc de Bretaigne deust estre estouffé de la presse, comme feut celuy là à l'entree du pape Clement, mon voysin, à Lyon (4)? N'as tu pas veu tuer un de nos roys en se iouant (5)?

l'année fut fixé au premier janvier; auparavant elle commençait à Pâques. En conséquence, le premier janvier 1563 devint le premier jour de l'an 1564. Le parlement ne se conforma à cette ordonnance que deux ans après, et ne commença l'année le premier janvier qu'en 1567. A. D.

(1) Montaigne n'obtint pas *ce qu'il lui fallait*, puisqu'il mourut en 1592, dans la soixantième année de son âge. A. D.

(2) *Depuis longtemps*. C.

(3) L'homme ne peut jamais assez prévoir quel danger le menace à chaque instant. HOR. *Od.* II, 13, 13.

(4) En 1305, sous le règne de Philippe le Bel; ce duc de Bretagne se nommait Jean II. Le pape que Montaigne appelle *son voysin* était Bertrand de Got, archevêque de Bordeaux, qui fut élu pape le 5 juin 1305, et prit le nom de Clément V. A. D.

(5) Henri II, blessé à mort, le 10 juillet 1559, dans un tournoi, par le comte de Montgommery, un de ses capitaines des gardes. C.

et un de ses ancestres mourut il pas chocqué par un pourceau (1)? Aeschylus, menacé de la cheute d'une maison, a beau se tenir à l'airte (2); le voylà assommé d'un toict de tortue, qui eschappa des pattes d'un aigle en l'air (3) : l'aultre mourut d'un grain de raisin (4); un empereur, de l'esgratigneure d'un peigne en se testonnant; Aemilius Lepidus, pour avoir heurté du pied contre le seuil de son huys (5); et Aufidius, pour avoir chocqué, en entrant, contre la porte de la chambre du conseil; et entre les cuisses des femmes, Cornelius Gallus, preteur, Tigillinus, capitaine du guet à Rome, Ludovic, fils de Guy de Gonsague, marquis de Mantoue; et d'un encores pire exemple, Speusippus, philosophe platonicien (6), et l'un de nos papes. Le pauvre Bebius, iuge, ce pendant qu'il donne delay de huictaine à une partie, le voylà saisy, le sien de vivre estant expiré; et Caius Iulius, medecin, graissant les yeulx d'un patient, voylà la mort qui clost les siens (7) : et s'il m'y fault mesler, un mien frere, le capitaine Saint Martin, aagé de vingt et trois ans, qui avoit desia faict assez bonne preuve de sa valeur, iouant à la paulme, receut un coup d'esteuf qui l'assena un peu au dessus de l'aureille droicte, sans aulcune apparence de contusion ny de bleceure; il ne s'en assit ny reposa, mais cinq ou six heures aprez il mourut d'une apoplexie que ce coup luy causa.

Ces exemples si frequents et si ordinaires nous passants devant les yeulx, comme est il possible qu'on se puisse desfaire du pensement de la mort, et qu'à chasque instant il ne nous semble qu'elle nous tienne au collet? Qu'importe il, me direz vous, comment que ce soit, pourveu qu'on ne s'en donne point de peine? Ie suis de cet advis : et en quelque maniere qu'on se puisse mettre à l'abri des coups, feust ce soubs la peau d'un veau, ie ne suis pas homme qui y reculast; car il me suffit de passer à mon ayse, et le meilleur ieu que ie me puisse donner, ie le prends, si peu glorieux au reste et exemplaire que vous vouldrez.

(1) Philippe, fils aîné de Louis le Gros, et qui avait été couronné du vivant de son père. C.

(2) On écrit aujourd'hui *alerte;* mais les Italiens disent encore *fare all'erta*, être alerte, être au guet, prendre garde à soi. E. J.

(3) Valère Maxime, IX, 12, *ext.* 2. C.

(4) Id. *ibid. ext.* 8. C.

(5) Pline, *Nat. hist.* VII, 33. Les deux exemples suivants se trouvent au même endroit. C.

(6) Tertullien, *Apologétique*, c. 46. C.

(7) Ces deux exemples sont de Pline, VII, 53. C.

Prætulerim . . . . . . delirus inersque videri,
Dum mea delectent mala me, vel denique fallant,
Quam sapere et ringi (1).

Mais c'est folie d'y penser arriver par là. Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent; de mort, nulles nouvelles : tout cela est beau; mais aussi, quand elle arrive ou à eulx, ou à leurs femmes, enfants et amis, les surprenant en dessoude (2) et à descouvert, quels torments, quels cris, quelle rage et quel desespoir les accable! vistes vous iamais rien si rabbaissé, si changé, si confus? Il y fault prouveoir de meilleure heure : et cette nonchalance bestiale, quand elle pourroit loger en la teste d'un homme d'entendement, ce que ie treuve entierement impossible, nous vend trop cher ses denrees. Si c'estoit ennemy qui se peust eviter, ie conseilleroy d'emprunter les armes de la couardise : mais puisqu'il ne se peult, puisqu'il vous attrappe fuyant et poltron aussi bien qu'honneste homme,

Nempe et fugacem persequitur virum;
Nec parcit imbellis inventæ
Poplitibus timidoque tergo (3),

et que nulle trempe de cuirasse ne vous couvre,

Ille licet ferro cautus se condat et ære,
Mors tamen inclusum protrahet inde caput (4),

apprenons à le soustenir de pied ferme et à le combattre : et pour commencer à luy oster son plus grand advantage contre nous, prenons voye toute contraire à la commune; ostons luy l'estrangeté, practiquons le, accoustumons le; n'ayons rien si souvent en la teste que la mort, à touts instants representons la à nostre imagination et en touts visages; au broncher d'un cheval, à la cheute d'une tuile, à la moindre picqueure d'espingle, remaschons soubdain : « Et bien! quand ce seroit la mort mesme? » et là dessus, roidissons nous, et nous efforceons. Parmy les fes-

(1) Je consens à passer pour un fou, un impertinent, pourvu que mon erreur me plaise, ou que je ne m'en aperçoive pas, plutôt que d'être sage et d'enrager. HORACE, *Epist.* II, 2, 126.

(2) *A l'improuveu*, édit. de 1588; mais Montaigne a effacé ce mot, et a écrit de sa main *en dessoude* (soudainement, *de subito*). N.

(3) Il poursuit le fuyard, il frappe sans pitié le lâche qui tourne le dos. HOR. *Od.* III, 2, 14.

(4) Vous avez beau vous couvrir de fer et d'airain, la mort vous frappera sous votre armure. PROPERCE, III, 18, 25.

tes et la ioye, ayons tousiours ce refrain de la souvenance de nostre condition; et ne nous laissons pas si fort emporter au plaisir, que par fois il ne nous repasse en la memoire, en combien de sortes cette nostre alaigresse est en butte à la mort, et de combien de prinses elle la menace. Ainsi faisoient les Aegyptiens, qui au milieu de leurs festins, et parmy leur meilleure chere, faisoient apporter l'anatomie seiche d'un homme, pour servir d'advertissement aux conviez (1).

Omnem crede diem tibi diluxisse supremum :
Grata superveniet, quæ non sperabitur, hora (2).

Il est incertain où la mort nous attende; attendons la par tout. La premeditation de la mort est premeditation de la liberté : qui a apprins à mourir, il a desapprins à servir : il n'y a rien de mal en la vie pour celuy qui a bien comprins que la privation de la vie n'est pas mal : le sçavoir mourir nous affranchit de toute subiection et contraincte. Paulus Aemilius respondit à celuy que ce miserable roy de Macedoine, son prisonnier, luy envoyoit pour le prier de ne le mener pas en son triumphe : « Qu'il en face la requeste à soy mesme (3). »

A la vérité, en toutes choses, si nature ne preste un peu, il est malaysé que l'art et l'industrie aillent gueres avant. Ie suis de moy mesme non melancholique, mais songecreux : il n'est rien dequoy ie me soye, dez tousiours, plus entretenu que des imaginations de la mort; voire en la saison la plus licentieuse de mon aage,

Iucundum quum ætas florida ver ageret (4).

Parmy les dames et les ieux, tel me pensoit empesché à digerer, à part moy, quelque ialousie, ou l'incertitude de quelque esperance, ce pendant que ie m'entretenoy de ie ne sçay qui, surprins les iours precedents d'une fiebvre chaulde et de sa fin, au

(1) Hérodote, II, 78. J. V. L.

(2) Imagine-toi que chaque jour est le dernier qui luit pour toi; tu recevras avec reconnaissance le jour que tu n'espérais plus. Hor. *Epist.* I, 4, 13.

(3) Plutarque, *Vie de Paul Émile*, c. 17; Cicéron, *Tuscul.* V, 40. C.

(4) Quand mon age fleury rouloit son gay printemps.

Catulle, LXVIII, 16.

Ce vers français est de mademoiselle de Gournay : il mérite d'être conservé pour la fidélité originale de la traduction. J. V. L.

partir d'une feste pareille, la teste pleine d'oysifveté, d'amour et de bon temps, comme moy, et qu'autant m'en pendoit à l'aureille.

Iam fuerit, nec post unquam revocare licebit (1).

Ie ne ridoy non plus le front de ce pensement là que d'un aultre. Il est impossible que d'arrivee nous ne sentions des picqueures de telles imaginations; mais en les maniant et repassant, au long aller, on les apprivoise sans doubte : aultrement, de ma part, ie feusse en continuelle frayeur et frenesie; car iamais homme ne se desfia tant de sa vie, iamais homme ne feit moins d'estat de sa duree. Ny la santé, que i'ay iouy iusques à present tres vigoreuse et peu souvent interrompue, ne m'en alonge l'esperance; ny les maladies ne me l'accourcissent : à chasque minute il me semble que ie m'eschappe; et me rechante sans cesse : « Tout ce qui peult estre faict un aultre iour, le peult estre auiourd'huy. » De vray, les hazards et dangiers nous approchent peu ou rien de nostre fin : et si nous pensons combien il en reste, sans cet accident qui semble nous menacer le plus, de millions d'aultres sur nos testes, nous trouverons que, gaillards et fiebvreux, en la mer et en nos maisons, en la battaille et en repos, elle nous est egualement prez : *Nemo altero fragilior est; nemo in crastinum sui certior* (2). Ce que i'ay à faire avant mourir, pour l'achever tout loisir me semble court, feust ce d'une heure.

Quelqu'un feuilletant l'aultre iour mes tablettes, trouva un memoire de quelque chose que ie voulois estre faicte aprez ma mort : ie luy dis, comme il estoit vray, que n'estant qu'à une lieue de ma maison, et sain et gaillard, ie m'estoy hasté de l'escrire là, pour ne m'asseurer point d'arriver iusques chez moy. Comme celuy qui continuellement me couve de mes pensees et les couche en moy, ie suis à toute heure preparé environ ce que ie le puis estre, et ne m'advertira de rien de nouveau la survenance de la mort. Il fault estre tousiours botté et prest à partir entant qu'en nous est, et sur tout se garder qu'on n'aye lors affaire qu'à soy;

Quid brevi fortes iaculamur ævo
Multa (3)?

(1) Bientôt le temps présent ne sera plus, et nous ne pourrons le rappeler. LUCRÈCE, III, 928.

(2) Aucun homme n'est plus fragile que les autres, aucun plus assuré du lendemain. SÉNÈQUE, *Epist.* 19.

(3) Pourquoi, dans une vie si courte, former de si vastes projets? HOR. *Od.* II, 16, 17.

car nous y aurons assez de besongne, sans aultre surcroist. L'un se plainct, plus que de la mort, dequoy elle luy rompt le train d'une belle victoire; l'aultre, qu'il luy fault desloger avant qu'avoir marié sa fille, ou contreroollé l'institution de ses enfants : l'un plainct la compaignie de sa femme, l'aultre de son fils, comme commoditez principales de son estre. Ie suis pour cette heure en tel estat, Dieu mercy, que ie puis desloger quand il luy plaira, sans regret de chose quelconque. Ie me desnoue par tout; mes adieux sont tantost prins de chascun, sauf de moy. Iamais homme ne se prepara à quitter le monde plus purement et pleinement, et ne s'en desprint plus universellement, que ie m'attens de faire. Les plus mortes morts sont les plus saines.

Miser! o miser! (aiunt) omnia ademit
Una dies infesta mihi tot præmia vitæ (1) :

et le bastisseur,

Manent (*dict il*) opera interrupta, minæque
Murorum ingentes (2).

Il ne fault rien desseigner de si longue haleine, ou au moins avecques telle intention de se passionner pour en veoir la fin. Nous sommes nayz pour agir :

Quum moriar, medium solvar et inter opus (3);

ie veux qu'on agisse, et qu'on alonge les offices de la vie, tant qu'on peult; et que la mort me treuve plantant mes choulx, mais nonchalant d'elle, et encores plus de mon iardin imparfaict. I'en veis mourir un qui estant à l'extremité, se plaignoit incessamment dequoy sa destinee couppoit le fil de l'histoire qu'il avoit en main, sur le quinziesme ou seiziesme de nos roys.

Illud in his rebus non addunt, nec tibi earum
Iam desiderium rerum super insidet una (4).

Il fault se descharger de ces humeurs vulgaires et nuisibles. Tout

(1) O malheureux, malheureux que je suis! disent-ils, un seul jour, un instant fatal me ravit tous les biens, tous les charmes de la vie! LUCRÈCE, III. 911.

(2) Je laisserai donc imparfaits ces bâtiments superbes. *Énéide*, IV, 88. — Il y a dans VIRGILE, *pendent*.

(3) Je veux que la mort me surprenne au milieu du travail. OVIDE, *Amor*. II, 10, 36.

(4) Ils n'ajoutent pas que la mort nous ôte le regret de ce que nous quittons. LUCRÈCE, III, 913.

ainsi qu'on a planté nos cimetieres ioignant les eglises, et aux lieux les plus frequentez de la ville, pour accoustumer, disoit Lycurgus (1), le bas populaire, les femmes et les enfants à ne s'effaroucher point de veoir un homme mort, et à fin que ce continuel spectacle d'ossements, de tumbeaux et de convois nous advertisse de nostre condition;

> Quin etiam exhilarare viris convivia cæde
> Mos olim, et miscere epulis spectacula dira
> Certantum ferro, sæpe et super ipsa cadentum
> Pocula, respersis non parco sanguine mensis (2);

et comme les Aegyptiens, aprez leurs festins, faisoient presenter aux assistants une grande image de la mort par un qui leur crioit : « Boy, et t'esiouy; car, mort, tu seras tel : » aussi ay ie prins en coustume d'avoir, non seulement en l'imagination, mais continuellement la mort en la bouche. Et n'est rien dequoy ie m'informe si volontiers que de la mort des hommes, « quelle parole, quel visage, quelle contenance ils y ont eu; » ny endroict des histoires que ie remarque si attentifvement : il y paroist à la farcissure de mes exemples, et que i'ay en particuliere affection cette matiere. Si i'estoy faiseur de livres, ie ferois un registre commenté des morts diverses. Qui apprendroit les hommes à mourir, leur apprendroit à vivre. Dicearchus en feit un de pareil titre, mais d'aultre et moins utile fin (3).

On me dira que l'effect surmonte de si loing la pensee, qu'il n'y a si belle escrime qui ne se perde quand on en vient là. Laissez les dire : le premediter donne sans doubte grand avantage; et puis, n'est ce rien d'aller au moins iusques là sans alteration et sans fiebvre? Il y a plus; nature mesme nous preste la main, et nous donne courage : si c'est une mort courte et violente, nous n'avons pas loisir de la craindre; si elle est aultre, ie m'apperceoy qu'à mesure que ie m'engage dans la maladie, i'entre naturellement en quelque desdaing de la vie. Ie treuve que i'ay bien plus à faire à digerer cette resolution de mourir, quand ie suis en santé, que quand je suis en fiebvre : d'autant que ie ne tiens

(1) PLUTARQUE, *Vie de Lycurgue*, c. 20. C.

(2) C'était jadis la coutume d'égayer les festins par des meurtres, et de mettre sous les yeux des convives d'affreux combats de gladiateurs; souvent ils tombaient parmi les coupes du banquet, et inondaient les tables de sang. SILIUS ITALICUS, XI, 51.

(3) CICÉRON, *de Offic.* II, 5. C.

plus si fort aux commoditez de la vie, à raison que ie commence à en perdre l'usage et le plaisir; i'en veoy la mort d'une veue beaucoup moins effroyee. Cela me faict esperer que plus ie m'esloingneray de celle là et approcheray de cette cy, plus ayseement i'entreray en composition de leur eschange. Tout ainsi que i'ay essayé en plusieurs aultres occurrences, ce que dict Cesar (1), que les choses nous paroissent souvent plus grandes de loing que de prez; i'ay treuvé que sain j'avois eu les maladies beaucoup plus en horreur que lors que ie les ay senties. L'alaigresse où ie suis, le plaisir et la force me font paroistre l'aultre estat si disproportionné à celuy là, que par imagination ie grossis ces incommoditez de la moitié, et les conceoy plus poisantes que ie ne les treuve quand ie les ay sur les espaules. I'espere qu'il m'en adviendra ainsi de la mort.

Veoyons à ces mutations et declinaisons ordinaires que nous souffrons, comme nature nous desrobbe la veue de nostre perte et empirement. Que reste il à un vieillard de la vigueur de sa ieunesse et de sa vie passee?

Heu! senibus vitæ portio quanta manet (2)!

Cesar, à un soldat de sa garde, recreu et cassé, qui veint en la rue luy demander congé de se faire mourir, regardant son maintien decrepite, respondit plaisamment : « Tu penses doncques estre en vie (3)? » Qui y tumberoit tout à un coup, ie ne croy pas que nous feussions capables de porter un tel changement : mais conduicts par sa main, d'une doulce pente et comme insensible, peu à peu, de degré en degré, elle nous roule dans ce miserable estat, et nous y apprivoise; si que nous ne sentons aulcune secousse quand la ieunesse meurt en nous, qui est, en essence et en verité, une mort plus dure que n'est la mort entiere d'une vie languissante, et que n'est la mort de la vieillesse; d'autant que le sault n'est pas si lourd du mal estre au non estre, comme il est d'un estre doulx et fleurissant à un estre penible et douloureux. Le corps courbe et plié a moins de force à soustenir un fais : aussi a nostre ame; il la fault dresser et eslever contre

(1) *De Bello Gall.* VII, 84. C.

(2) Ah! qu'il reste aux vieillards peu de part en la vie!

MAXIMIAN. *vel Pseudo-Gallus*, I, 16.

(3) SÉNÈQUE, *Epist*, 77. C.

l'effort de cet adversaire. Car comme il est impossible qu'elle se mette en repos pendant qu'elle le craint; si elle s'en asseure aussi, elle se peult vanter (qui est chose comme surpassant l'humaine condition) qu'il est impossible que l'inquietude, le torment et la peur, non le moindre desplaisir, loge en elle :

> Non vultus instantis tyranni
> Mente quatit solida, neque Auster,
> Dux inquieti turbidus Adriæ,
> Nec fulminantis magna Iovis manus (1);

elle est rendue maistresse de ses passions et concupiscences; maistresse de l'indigence, de la honte, de la pauvreté, et de toutes aultres iniures de fortune. Gaignons cet advantage, qui pourra. C'est icy la vraye et souveraine liberté, qui nous donne dequoy faire la figue à la force et à l'iniustice, et nous mocquer des prisons et des fers.

> In manicis et
> Compedibus sævo te sub custode tenebo.
> Ipse deus, simul atque volam, me solvet. Opinor,
> Hoc sentit : Moriar. Mors ultima linea rerum est (2).

Nostre religion n'a point eu de plus asseuré fondement humain, que le mespris de la vie. Non seulement le discours de la raison nous y appelle; car pourquoy craindrions nous de perdre une chose, laquelle perdue ne peult estre regrettee? mais aussi, puis que nous sommes menacez de tant de façons de mort, n'y a il pas plus de mal à les craindre toutes qu'à en soustenir une? Que chault il quand ce soit, puis qu'elle est inevitable? A celuy qui disoit à Socrates : Les trente tyrans t'ont condemné à la mort : « Et nature, eulx, » respondit il (3). Quelle sottise de nous peiner, sur le poinct du passage à l'exemption de toute peine! Comme nostre naissance nous apporta la naissance de toutes choses: aussi fera la mort de toutes choses, nostre mort. Parquoy c'est pareille folie de pleurer de ce que d'icy à cent ans nous ne vivrons pas, que de pleurer de ce que nous ne vivions pas il y a

(1) Ni le regard cruel d'un tyran, ni l'autan furieux qui bouleverse les mers, rien ne peut ébranler sa constance, non pas même la main terrible, la main foudroyante de Jupiter. HOR. *Od.* III, 3, 3.

(2) Je te chargerai de chaînes aux pieds et aux mains, je te livrerai à un geôlier cruel. — Un dieu me délivrera, dès que je le voudrai. — Ce dieu, je pense, est la mort : la mort est le terme de toutes choses. HOR. *Epist.* I, 16, 76.

(3) Socrate ne fut pas condamné à la mort par les trente tyrans, mais par les Athéniens. DIOGÈNE LAERCE, II, 35; CIC. *Tuscul.* I, 40. C.

cent ans. La mort est origine d'une aultre vie; ainsi pleurasmes nous, ainsi nous cousta il d'entrer en cette cy, ainsi nous despouillasmes nous de nostre ancien voile en y entrant. Rien ne peult estre grief, qui n'est qu'une fois. Est ce raison de craindre si long temps chose de si brief temps? Le long temps vivre, et le peu de temps vivre, est rendu tout un par la mort : car le long et le court n'est point aux choses qui ne sont plus. Aristote dict qu'il y a des petites bestes sur la riviere Hypanis, qui ne vivent qu'un iour : celle qui meurt à huict heures du matin, elle meurt en ieunesse; celle qui meurt à cinq heures du soir, meurt en sa decrepitude (1). Qui de nous ne se mocque de veoir mettre en consideration d'heur ou de malheur ce moment de duree? Le plus et le moins en la nostre, si nous la comparons à l'eternité, ou encores à la duree des montaignes, des rivieres, des estoiles, des arbres, et mesme d'aulcuns animaulx, n'est pas moins ridicule (2).

Mais nature nous y force. « Sortez, dict elle, de ce monde, « comme vous y estes entrez. Le mesme passage que vous feis- « tes de la mort à la vie, sans passion et sans frayeur, refaictes « le de la vie à la mort. Vostre mort est une des pieces de l'or- « dre de l'univers : c'est une piece de la vie du monde.

Inter se mortales mutua vivunt,
. . . .
Et, quasi cursores, vitaï lampada tradunt (3).

« Changeray ie pas pour vous cette belle contexture des choses? « C'est la condition de vostre creation, c'est une partie de vous, « que la mort; vous vous fuyez vous mesmes. Cettuy vostre es- « tre, que vous iouïssez, est également party à la mort et à la vie. « Le premier iour de vostre naissance vous achemine à mourir « comme à vivre.

Prima, quæ vitam dedit, hora, carpsit (4).
Nascentes morimur, finisque ab origine pendet (5).

« Tout ce que vous vivez, vous le desrobbez à la vie; c'est à ses

(1) CICÉRON, *Tuscul.* I, 39. C.

(2) SÉNÈQUE, *Consol. ad Marciam,* c. 20. J. V. L.

(3) Les mortels se prêtent la vie pour un moment; c'est la course des jeux sacrés, où l'on se passe de main en main le flambeau. LUCRÈCE, II, 75, 78.

(4) L'heure qui nous a donné la vie, l'a déjà diminuée. SÉNÈQUE, *Hercul. fur.* act. 3, *chor.* v. 874.

(5) Naître, c'est commencer de mourir; le dernier moment de notre vie est la conséquence du premier. MANILIUS, *Astronom.* IV, 16.

« despens. Le continuel ouvrage de vostre vie, c'est bastir la « mort. Vous estes en la mort pendant que vous estes en vie; « car vous estes aprez la mort quand vous n'estes plus en vie; « ou, si vous l'aymez mieulx ainsi, vous estes mort aprez la vie; « mais pendant la vie, vous estes mourant; et la mort touche « bien plus rudement le mourant que le mort, et plus vifvement « et essentiellement. Si vous avez faict vostre proufit de la vie, « vous en estes repeu : allez vous en satisfaict.

Cur non ut plenus vitæ conviva recedis (1)?

« Si vous n'en avez sceu user, si elle vous estoit inutile, que vous « chault il de l'avoir perdue? à quoy faire la voulez vous en- « cores?

Cur amplius addere quæris,
Rursum quod pereat male, et ingratum occidat omne (2)?

« La vie n'est de soy ny bien ny mal; c'est la place du bien et « du mal, selon que vous la leur faictes. Et si vous avez vescu « un iour, vous avez tout veu : un iour est egual à touts iours. « Il n'y a point d'aultre lumiere ny d'aultre nuict : ce soleil, « cette lune, ces estoiles, cette disposition, c'est celle mesme que « vos ayeuls ont iouye, et qui entretiendra vos arriere-nepveux.

Non alium videre patres, aliumve nepotes
Adspicient (3).

« Et au pis aller, la distribution et varieté de touts les actes de « ma comedie se parfournit en un an. Si vous avez prins garde « au bransle de mes quatre saisons, elles embrassent l'enfance, « l'adolescence, la virilité, et la vieillesse du monde : il a ioué « son ieu; il n'y sçait aultre finesse que de recommencer; ce « sera tousiours cela mesme.

Versamur ibidem, atque insumus usque (4).
Atque in se sua per vestigia volvitur annus (5).

(1) Pourquoi ne sortez-vous pas du festin de la vie, comme un convive rassasié? LUCRÈCE, III, 951.

(2) Pourquoi vouloir multiplier des jours que vous laisseriez perdre de même sans en mieux profiter? LUCRÈCE, III, 954.

(3) Vos neveux ne verront que ce qu'ont vu vos pères.
MANIL. I, 529.

(4) L'homme tourne toujours dans le cercle qui l'enferme. LUCRÈCE, III, 1093.

(5) L'année recommence sans cesse la route qu'elle a parcourue. VIRG. *Georgic.* II, 402.

« Ie ne suis pas deliberee de vous forger aultres nouveaux pas-
« setemps :

Nam tibi præterea quod machiner, inveniamque,
Quod placeat, nihil est : eadem sunt omnia semper (1).

« Faictes place aux aultres, comme d'aultres vous l'ont faicte. « L'equalité est la premiere piece de l'equité. Qui se peult plain- « dre d'estre comprins où touts sont comprins ? Aussi avez vous « beau vivre, vous n'en rabbattrez rien du temps que vous avez « à estre mort : c'est pour neant ; aussi long temps serez vous « en cet estat là que vous craignez, comme si vous estiez mort « en nourrice :

Licet quot vis vivendo vincere secla,
Mors æterna tamen nihilominus illa manebit (2).

« Et si vous mettray en tel poinct, auquel vous n'aurez aulcun « mescontentement ;

In vera nescis nullum fore morte alium te,
Qui possit vivus tibi te lugere peremptum,
Stansque iacentem (3) ?

« ny ne desirerez la vie que vous plaignez tant ;

Nec sibi enim quisquam tum se vitamque requirit.
. . . .
Nec desiderium nostri nos afficit ullum (4).

« La mort est moins à craindre que rien, s'il y avoit quelque « chose de moins que rien :

Multo. . . . mortem minus ad nos esse putandum ;
Si minus esse potest, quam quod nihil esse videmus (5) ;

« elle ne vous concerne ny mort ny vif : vif, parce que vous es- « tes, mort, parce que vous n'estes plus. Davantage, nul ne

(1) Je ne puis rien trouver, rien produire de nouveau en votre faveur ; ce sont, ce seront toujours les mêmes plaisirs. Lucrèce, III, 957.

(2) Vivez autant de siècles que vous voudrez, la mort, après cette longue vie, n'en restera pas moins éternelle. Lucrèce, III, 1103.

(3) Ne savez-vous pas que la mort ne laissera pas subsister un autre vous-même, qui puisse, vivant, gémir sur votre trépas, et pleurer debout sur votre cadavre ? Lucrèce, III, 898.

(4) Alors nous ne nous inquiétons ni de la vie ni de nous-mêmes.... alors il ne nous reste aucun regret de l'existence. Lucrèce, III, 932, 935.

(5) Lucrèce, III, 939. La phrase précédente est la traduction de ces deux vers.

« meurt avant son heure : ce que vous laissez de temps n'estoit « non plus vostre, que celuy qui s'est passé avant vostre nais- « sance, et ne vous touche non plus.

> Respice enim quam nil ad nos anteacta vetustas
> Temporis æterni fuerit (1).

« Où que vostre vie finisse, elle y est toute. L'utilité du vivre « n'est pas en l'espace; elle est en l'usage : tel a vescu long « temps, qui a peu vescu. Attendez vous y pendant que vous y « estes : il gist en vostre volonté, non au nombre des ans, que « vous ayez assez vescu. Pensiez vous iamais n'arriver là où vous « alliez sans cesse? encores n'y a il chemin qui n'ayt son issue. « Et si la compaignie vous peult soulager, le monde ne va il pas « mesme train que vous allez?

> Omnia te, vita perfuncta, sequentur (2).

« Tout ne bransle il pas vostre bransle? y a il chose qui ne vieil- « lisse quand et vous? mille hommes, mille animaulx et mille « aultres creatures meurent en ce mesme instant que vous mou- « rez.

> Nam nox nulla diem, neque noctem aurora sequuta est.
> Quæ non audierit mixtos vagitibus ægris
> Ploratus, mortis comites et funeris atri (3).

« A quoy faire y reculez vous, si vous ne pouvez tirer arriere? « Vous en avez assez veu qui se sont bien trouvez de mourir, es- « chevant (4) par là des grandes miseres : mais quelqu'un qui s'en « soit mal trouvé, en avez vous veu? si est ce grand' simplesse « de condemner chose que vous n'avez esprouvee, ny par vous, « ny par aultre. Pourquoy te plains tu de moy et de la destinee? « Te faisons nous tort? Est ce à toy de nous gouverner, ou à « nous toy? Encores que ton aage ne soit pas achevé, ta vie « l'est : un petit homme est homme entier comme un grand; ny « les hommes ny leurs vies ne se mesurent à l'aulne. Chiron « refusa l'immortalité, informé des conditions d'icelle par le dieu

(1) Considérez les siècles sans nombre qui nous ont précédés : ne sont-ils pas pour nous comme s'ils n'avaient jamais été ? LUCRÈCE, III, 985.

(2) Les races futures vont vous suivre. LUCRÈCE, III, 981.

(3) Jamais l'aurore, jamais la sombre nuit, n'ont visité ce globe, sans entendre à la fois et les cris plaintifs de l'enfance au berceau, et les sanglots de la douleur éplorée auprès d'un cercueil. LUCRÈCE, V, 579.

(4) *Esquivant, évitant.* E. J.

« mesme du temps et de la duree, Saturne son pere. Imaginez. « de vray, combien seroit une vie perdurable moins supportable « à l'homme, et plus penible, que n'est la vie que ie luy ay don- « nee (1). Si vous n'aviez la mort, vous me mauldiriez sans cesse « de vous en avoir privé : i'y ay à escient meslé quelque peu d'amer- « tume, pour vous empescher, veoyant la commodité de son usage, « de l'embrasser trop avidement et indiscrettement. Pour vous lo- « ger en cette moderation, ny de fuyr la vie, ny de refuyr à la « mort, que ie demande de vous, i'ay temperé l'une et l'aultre « entre la doulceur et l'aigreur. I'apprins à Thales, le premier « de vos sages, que le vivre et le mourir estoit indifferent : par « où, à celuy qui luy demanda pourquoy doncques il ne mouroit, « il respondit tres sagement : *Pource qu'il est indifferent* (2). « L'eau, la terre, l'air et le feu, et aultres membres de ce mien « bastiment, ne sont non plus instruments de ta vie qu'instru- « ments de ta mort. Pourquoy crains tu ton dernier iour ? il ne « confere non plus à ta mort que chascun des aultres : le dernier « pas ne faict pas la lassitude ; il la declare. Touts les iours vont « à la mort : le dernier y arrive (3). » Voylà les bons advertisse- ments de nostre mere nature.

Or i'ay pensé souvent d'où venoit cela, qu'aux guerres le visage de la mort, soit que nous la veoyions en nous ou en aultruy, nous semble sans comparaison moins effroyable qu'en nos maisons (aultrement ce seroit une armee de medecins et de pleurars); et elle estant tousiours une, qu'il y ayt toutesfois beaucoup plus d'asseurance parmy les gents de village et de basse condition, qu'ez aultres. Ie croy, à la verité, que ce sont ces mines et appareils effroyables, dequoy nous l'entournons, qui nous font plus de peur qu'elle : une toute nouvelle forme de vivre ; les cris des meres, des femmes et des enfants ; la visitation de personnes estonnees et transies ; l'assistance d'un nombre de valets pasles et esplorez, une chambre sans iour, des cierges allumez ; nostre chevet assiegé de medecins et de prescheurs ; somme, tout hor-

(1) Si nous étions immortels, nous serions des êtres très misérables..... Si l'on nous offrait l'immortalité sur la terre, qui est-ce qui voudrait accepter ce triste présent ? etc. ROUSSEAU, *Émile*, liv. II.

(2) DIOGÈNE LAERCE, I, 35. C.

(3) Tout ce discours de la nature est imité de LUCRÈCE, III, 945, jusqu'à la fin du livre. Ces dernières paroles sont traduites de SÉNÈQUE, *Epist.* 120 ; le traité du même philosophe *de Brevitate vitæ* a fourni aussi à Montaigne quelques imitations. J. V. L.

reur et tout effroy autour de nous : nous voylà desia ensepvelis et enterrez. Les enfants ont peur de leurs amis mesmes, quand ils les veoyent masquez : aussi avons nous (1). Il fault oster le masque aussi bien des choses que des personnes : osté qu'il sera, nous ne trouverons au dessoubs que cette mesme mort, qu'un valet ou simple chambriere passerent dernierement sans peur. Heureuse la mort qui oste le loisir aux apprests de tel equipage

CHAPITRE XX.

De la force de l'imagination.

Fortis imaginatio generat casum (2), disent les clercs.

Ie suis de ceulx qui sentent tres grand effort de l'imagination : chascun en est heurté, mais aulcuns en sont renversez. Son impression me perce; et mon art est de luy eschapper, par faulte de force à luy resister. Ie vivroy de la seule assistance de personnes saines et gayes : la veue des angoisses d'aultruy m'angoisse materiellement, et a mon sentiment souvent usurpé le sentiment d'un tiers; un tousseur continuel irrite mon poulmon et mon gosier. Ie visite plus mal volontiers les malades ausquels le debvoir m'interesse, que ceulx ausquels ie m'attens moins et que ie considere moins : ie saisis le mal que i'estudie, et le couche en moy. Ie ne treuve pas estrange qu'elle donne et les fiebvres et la mort à ceulx qui la laissent faire et qui luy applaudissent. Simon Thomas estoit un grand medecin de son temps : il me souvient que me rencontrant un iour à Toulouse, chez un riche vieillard pulmonique, et traictant avec luy des moyens de sa guarison, il luy dict que c'en estoit l'un, de me donner occasion de me plaire en sa compaignie; et que fichant ses yeulx sur la frescheur de mon visage, et sa pensee sur cette alaigresse et vigueur qui regorgeoit de mon adolescence, et remplissant touts ses sens de cet estat florissant en quoy i'estoy, son habitude s'en pourroit amender : mais il oublioit à dire que la mienne s'en pourroit empirer aussi. Gallus Vibius banda si bien son ame à comprendre l'essence et les mouvements de la folie, qu'il emporta son iugement hors de son siege, si qu'oncques puis il ne l'y peut remet-

(1) Cette idée et celle de la phrase suivante appartiennent à Sénèque, *Epist.* 24. C.

(2) « Une imagination forte produit l'événement même, » disent les savants, les gens habiles.

tre, et se pouvoit vanter d'estre devenu fol par sagesse (1). Il y en a qui de frayeur anticipent la main du bourreau; et celuy qu'on desbandoit pour luy lire sa grace, se trouva roide mort sur l'eschaffaut, du seul coup de son imagination. Nous tressuons, nous tremblons, nous paslissons, et rougissons, aux secousses de nos imaginations; et renversez dans la plume, sentons nostre corps agité à leur bransle, quelquesfois iusques à en expirer : et la jeunesse bouillante s'eschauffe si avant en son harnois, toute endormie, qu'elle assouvit en songe ses amoureux desirs :

> Ut, quasi transactis sæpe omnibu' rebu', profundant
> Fluminis ingentes fluctus, vestemque cruentent (2).

Et encores qu'il ne soit pas nouveau de veoir croistre la nuict des cornes à tel qui ne les avoit pas en se couchant; toutesfois l'evenement de Cippus (3), roy d'Italie, est memorable, lequel pour avoir assisté le iour, avecques grande affection, au combat des taureaux, et avoir eu en songe toute la nuict des cornes en la teste, les produisit en son front par la force de l'imagination. La passion donna au fils de Crœsus la voix que nature luy avoit refusee (4). Et Antiochus print la fiebvre par la beaulté de Stratonicé trop vifvement empreinte en son ame (5). Pline dict avoir veu Lucius Cossitius, de femme changé en homme le iour de ses nopces (6). Pontanus et d'aultres racontent pareilles metamorphoses advenues en Italie ces siecles passez. Et par vehement desir de luy et de sa mere,

> Vota puer solvit, quæ femina voverat, Iphis (7).

Passant à Vitry le François (8), ie peus veoir un homme que l'eves-

(1) SÉNÈQUE le rhéteur (*Controv.* 9, liv. II), de qui Montaigne doit avoir pris ce fait, ne dit point que Vibius Gallus perdit la raison en tâchant de comprendre l'essence de la folie, mais en s'appliquant, avec trop de contention d'esprit, à en imiter les mouvements. C.

(2) LUCRÈCE, IV, 1029. Ces deux vers expliquent ce que vient de dire Montaigne, avec une liberté qu'on ne pourrait supporter dans notre langue. E. J.

(3) PLINE, XI, 58; VALÈRE MAXIME, V, 6. Cippus, préteur romain, n'était pas *roi d'Italie;* mais les devins avaient prédit qu'il le deviendrait s'il rentrait à Rome : il aima mieux s'exiler. J. V. L.

(4) HÉRODOTE, I, 85. J. V. L.

(5) LUCIEN, *Traité de la déesse de Syrie.* C.

(6) PLINE, *Hist. nat.* VII, 4. C.

(7) Iphis paya garçon les vœux qu'il fit pucelle.

OVIDE, *Mét.* IX, 793.

(8) Au mois de septembre 1580. Dans le *Voyage de Montaigne,* t. I, p. 13, il

que de Soissons avoit nommé Germain en confirmation, lequel touts les habitants de là ont cogneu et veu fille iusques à l'aage de vingt deux ans, nommee Marie. Il estoit à cette heure là fort barbu et vieil, et point marié. Faisant, dict il, quelque effort en saultant, ses membres virils se produisirent : et est encores en usage, entre les filles de là une chanson, par laquelle elles s'entr'advertissent de ne faire point de grandes eniambees, de peur de devenir garçons, comme Marie Germain. Ce n'est pas tant de merveille que cette sorte d'accident se rencontre frequent; car si l'imagination peult en telles choses, elle est si continuellement et si vigoreusement attachee à ce subiect, que pour n'avoir si souvent à recheoir en mesme pensee et aspreté de desir, elle a meilleur compte d'incorporer, une fois pour toutes, cette virile partie aux filles.

Les uns attribuent à la force de l'imagination les cicatrices du roy Dagobert et de sainct François. On dict que les corps s'en enlevent, telle fois, de leur place; et Celsus recite d'un presbtre qui ravissoit son ame en telle extase, que le corps en demouroit longue espace sans respiration et sans sentiment. Sainct Augustin en nomme un aultre (1), à qui il ne falloit que faire ouyr des cris lamentables et plainctifs; soubdain il defailloit, et s'emportoit si vifvement hors de soy, qu'on avoit beau le tempester, et hurler, et le pincer, et le griller, iusques à ce qu'il feust ressuscité : lors il disoit avoir ouy des voix, mais comme venants de loing; et s'appercevoit de ses eschauldures et meurtrisseures. Et que ce ne feust une obstination appostee contre son sentiment, cela le montroit, qu'il n'avoit ce pendant ny pouls ny haleine.

Il est vraysemblable que le principal credit des visions, des enchantements et de tels effects extraordinaires, vienne de la puissance de l'imagination, agissant principalement contre les ames du vulgaire, plus molles; on leur a si fort saisy la creance, qu'ils pensent veoir ce qu'ils ne veoyent pas.

Ie suis encores en ce doubte, que ces plaisantes liaisons (2) dequoy nostre monde se veoid si entravé, qu'il ne se parle d'aultre chose, ce sont volontiers des impressions de l'apprehension et de

est parlé de Marie Germain, et on y lit ces mots : « Nous ne le seumes veoir, parce qu'il estoit au village. » Il y est dit aussi que ce fut l'évêque de Châlons, le cardinal de Lenoncourt, qui lui donna le nom de Germain. J. V. L.

(1) C'est Restitutus. *De Civit Dei*, XIV, 24.

(2) C'est-à-dire, *nouements d'aiguillettes*. Il y a dans l'édition de 1588, *fol* 35, *ces plaisantes liaisons des mariages*. C.

la crainte : car ie sçay, par experience, que tel de qui ie puis respondre comme de moy mesme, en qui il ne pouvoit cheoir souspeçon aulcun de foiblesse et aussi peu d'enchantement, ayant ouy faire le conte à un sien compaignon d'une defaillance extraordinaire, en quoy il estoit tumbé, sur le poinct qu'il en avoit le moins de besoing, se trouvant en pareille occasion, l'horreur de ce conte luy veint à coup si rudement frapper l'imagination, qu'il encourut une fortune pareille; et de là en hors feut subiect à y recheoir, ce vilain souvenir de son inconvenient le gourmandant et tyrannisant. Il trouva quelque remede à cette resverie par une aultre resverie; c'est qu'advouant luy mesme et preschant avant la main cette sienne subiection, la contention de son ame se soulageoit sur ce qu'apportant ce mal comme attendu, son obligation en amoindrissoit et luy en poisoit moins. Quand il a eu loy, à son chois (sa pensee desbrouillee et desbandee, son corps se trouvant en son deu), de le faire lors premierement tenter, saisir et surprendre à la cognoissance d'aultruy, il s'est guary tout net. A qui on a esté une fois capable, on n'est plus incapable, sinon par iuste foiblesse. Ce malheur n'est à craindre qu'aux entreprinses où nostre ame se treuve oultre mesure tendue de desir et de respect, et notamment où les commoditez se rencontrent improuveues et pressantes : on n'a pas moyen de se ravoir de ce trouble. I'en sçay à qui il a servy d'y apporter le corps mesme, demy rassasié d'ailleurs, pour endormir l'ardeur de cette fureur, et qui, par l'aage, se treuve moins impuissant de ce qu'il est moins puissant; et tel aultre à qui il a servy aussi qu'un amy l'ayt asseuré d'estre fourny d'une contrebatterie d'enchantements certains à le preserver. Il vault mieulx que ie die comment ce feut.

Un comte de tres bon lieu de qui i'estoy fort privé, se mariant avecques une belle dame, qui avoit esté poursuyvie de tel qui assistoit à la feste, mettoit en grande peine ses amis, et nommeement une vieille dame sa parente, qui presidoit à ces nopces et les faisoit chez elle, craintifve de ces sorcelleries : ce qu'elle me feit entendre. Ie la priay s'en reposer sur moy. I'avoy, de fortune, en mes coffres certaine petite piece d'or platte, où estoient gravees quelques figures celestes, contre le coup du soleil, et pour oster la douleur de teste, la logeant à poinct sur la cousture du test; et pour l'y tenir, elle estoit cousue à un ruban propre à rattacher soubs le menton; resverie germaine à celle de-

quoy nous parlons. Iacques Peletier (1), vivant chez moy, m'avoit faict ce present singulier. I'advisay d'en tirer quelque usage, et dis au comte qu'il pourroit courre fortune comme les aultres, ayant là des hommes pour luy en vouloir prester une; mais que hardiment il s'allast coucher; que ie luy ferois un tour d'amy, et n'espargnerois à son besoing un miracle qui estoit en ma puissance, pourveu que sur son honneur il me promist de le tenir tres fidelement secret : seulement, comme sur la nuict on iroit luy porter le resveillon, s'il luy estoit mal allé, il me feist un tel signe. Il avoit eu l'ame et les aureilles si battues, qu'il se trouva lié du trouble de son imagination, et me feit son signe à l'heure susdicte. Ie luy dis lors à l'aureille, qu'il se levast, soubs couleur de nous chasser, et prinst en se iouant la robbe de nuict que i'avoy sur moy (nous estions de taille fort voysine), et s'en vestist tant qu'il auroit executé mon ordonnance, qui feut : Quand nous serions sortis, qu'il se retirast à tumber de l'eau, dist trois fois telles parolles, et feist tels mouvements; qu'à chascune de ces trois fois il ceignist le ruban que ie luy mettois en main, et couchast bien soigneusement la medaille qui y estoit attachee, sur ses roignons, la figure en telle posture : cela faict, ayant, à la derniere fois, bien estreinct ce ruban pour qu'il ne se peust ny desnouer ny mouvoir de sa place, qu'en toute asseurance il s'en retournast à son prix faict (2), et n'oubliast de reiecter ma robbe sur son lict, en maniere qu'elle les abriast (3) touts deux. Ces singeries sont le principal de l'effect, nostre pensee ne se pouvant desmesler que moyens si estranges ne viennent de quelque abstruse science : leur inanité leur donne poids et reverence. Somme, il feut certain que mes characteres se trouverent plus veneriens que solaires, plus en action qu'en prohibition. Ce feut une humeur prompte et curieuse qui me convia à tel effect, esloingné de ma nature. Ie suis ennemy des actions subtiles et feinctes; et hay la finesse en mes mains, non seulement recreative, mais aussi proufitable : si l'action n'est vicieuse, la route l'est.

Amasis, roi d'Aegypte, espousa Laodicé, tres belle fille grecque : et luy, qui se monstroit gentil compaignon par tout ailleurs,

(1) Médecin célèbre du temps de Montaigne. Il publia divers ouvrages de médecine, et quelques poésies assez faibles, qui furent imprimées à Paris en 1547. Il mourut en 1582, âgé de 65 ans. Voyez NICERON, tom. XXI. A. D.

(2) *A son affaire, à sa besogne.*

(3) *Couvrît.* Vieux mot, remplacé par le mot *abriter.*

se trouva court à iouyr d'elle, et menacea de la tuer, estimant que ce feust quelque sorciere. Comme ez choses qui consistent en fantasie, elle le reiecta à la devotion : et ayant faict ses vœus et promesses à Venus, il se trouva divinement remis dez la premiere nuict, d'aprez ses oblations et sacrifices (1). Or elles ont tort de nous recueillir de ces contenances mineuses, querelleuses et fuyardes, qui nous esteignent en nous allumant. La bru de Pythagoras (2) disoit que la femme qui se couche avecques un homme, doibt avecques sa cotte laisser quand et quand la honte, et la reprendre avecques sa cotte. L'ame de l'assaillant, troublee de plusieurs diverses alarmes, se perd ayseement : et à qui l'imagination a faict une fois souffrir cette honte (et elle ne la faict souffrir qu'aux premieres accointances, d'autant qu'elles sont plus ardentes et aspres, et aussi qu'en cette premiere cognoissance qu'on donne de soy, on craint beaucoup plus de faillir), ayant mal commencé, il entre en fiebvre et despit de cet accident, qui luy dure aux occasions suyvantes.

Les mariez, le temps estant tout leur, ne doibvent ny presser ny taster leur entreprinse, s'ils ne sont prests : et vault mieux faillir indecemment à estrener la couche nuptiale, pleine d'agitation et de fiebvre, attendant une et une aultre commodité plus privee et moins alarmee, que de tumber en une perpetuelle misere, pour s'estre estonné et desesperé du premier refus. Avant la possession prinse, le patient se doibt, à saillies et divers temps, legierement essayer et offrir, sans se picquer et opiniastrer à se convaincre definitivement soy mesme. Ceulx qui sçavent leurs membres de nature docile, qu'ils se soignent seulement de contrepiper leur fantasie.

On a raison de remarquer l'indocile liberté de ce membre, s'ingerant si importuneement lors que nous n'en avons que faire, et defaillant si importuneement lors que nous en avons le plus affaire, et contestant de l'auctorité si imperieusement avecques nostre volonté, refusant avecques tant de fierté et d'obstination nos sollicitations et mentales et manuelles. Si toutesfois, en ce

(1) HÉRODOTE, II, 181. Hérodote dit que ce fut Laodicé ou Ladice qui offrit ces vœux et ces sacrifices à Vénus. C.

(2) Montaigne a voulu parler de Théano, fameuse pythagoricienne, qui était la femme et non la belle-fille de Pythagore. — Telle est la remarque de Coste, d'après Ménage, *ad Diogen. Laert.* t. II, p. 500, col. 2. On trouve la même pensée dans Hérodote, I, 8. J. V. L.

qu'on gourmande sa rebellion, et qu'on en tire preuve de sa condemnation, il m'avoit payé pour plaider sa cause, à l'adventure mettroy ie en souspeçon nos aultres membres ses compaignons de luy estre allé dresser, par belle envie de l'importance et doulceur de son usage, cette querelle appostee, et avoir, par complot, armé le monde à l'encontre de luy, le chargeant malignement, seul, de leur faulte commune : car ie vous donne à penser s'il y a une seule des parties de nostre corps qui ne refuse à nostre volonté souvent son operation, et qui souvent ne s'exerce contre nostre volonté. Elles ont chascune des passions propres, qui les esveillent et endorment sans nostre congé. A quant de fois tesmoignent les mouvements forcez de nostre visage les pensees que nous tenions secrettes, et nous trahissent aux assistants! Cette mesme cause qui anime ce membre anime aussi, sans nostre sceu, le cœur, le poulmon, et le pouls; la veue d'un obiect agreable respandant imperceptiblement en nous la flamme d'une esmotion fiebvreuse. N'y a il que ces muscles et ces veines qui s'eslevent et se couchent sans l'adveu non seulement de nostre volonté, mais aussi de nostre pensee? Nous ne commandons pas à nos cheveux de se herisser, et à nostre peau de fremir de desir ou de crainte; la main se porte souvent où nous ne l'envoyons pas; la langue se transit, et la voix se fige à son heure. Lors mesme que n'ayants dequoy frire, nous le luy deffendrions volontiers, l'appetit de manger et de boire ne laisse pas d'esmouvoir les parties qui luy sont subiectes, ny plus ny moins que cet aultre appetit; et nous abandonne de mesme hors de propos, quand bon luy semble. Les utils qui servent à descharger le ventre ont leurs propres dilatations et compressions, oultre et contre nostre advis, comme ceulx cy destinés à descharger les roignons. Et ce que, pour auctoriser la puissance de nostre volonté, sainct Augustin (1) allegue avoir veu quelqu'un qui commandoit à son derriere autant de pets qu'il en vouloit, et que Vives son glossateur encherit d'un aultre exemple de son temps, de pets organisez, suyvant le ton des voix qu'on leur prononceoit, ne suppose non plus pure l'obeïssance de ce membre; car en est il ordinairement de plus indiscret et tumultuaire? ioinct que i'en cognoy un si turbulent et revesche, qu'il y a quarante ans qu'il tient son maistre à peter d'une haleine et d'une obligation constante et irremittente,

(1) Voyez *de Civit. Dei*, XIV, 24, et le commentaire de Vives sur ce passage. C.

et le meine ainsin à la mort. Et pleust à Dieu que ie ne le sceusse que par les histoires, combien de fois nostre ventre, par le refus d'un seul pet, nous meine iusques aux portes d'une mort tres angoisseuse! et que l'empereur (1) qui nous donna liberté de peter par tout, nous en eust donné le pouvoir! Mais nostre volonté, pour les droicts de qui nous mettons en avant ce reproche, combien plus vraysemblablement la pouvons nous marquer de rebellion et sedition, par son desreiglement et desobeïssance? Veult elle tousiours ce que nous vouldrions qu'elle voulsist? ne veult elle pas souvent ce que nous luy prohibons de vouloir, et à nostre evident dommage! se laisse elle non plus mener aux conclusions de nostre raison? Enfin, ie diroy pour monsieur ma partie, que plaise à considerer qu'en ce faict sa cause estant inseparablement conioincte à un consort, et indistinctement, on ne s'addresse pourtant qu'à luy, et par les arguments et charges qui ne peuvent appartenir à sondict consort : car l'effect d'iceluy est bien de convier inopportuneement par fois, mais refuser, iamais; et de convier encores tacitement et quietement : partant se veoid l'animosité et illegalité manifeste des accusateurs. Quoy qu'il en soit, protestant que les advocats et iuges ont beau quereller et sentencier, nature tirera cependant son train; qui n'auroit faict que raison, quand elle auroit doué ce membre de quelque particulier privilege; aucteur du seul ouvrage immortel des mortels : ouvrage divin, selon Socrates; et amour, desir d'immortalité et daimon immortel luy mesme.

Tel, à l'adventure, par cet effect de l'imagination, laisse icy les escrouelles, que son compaignon reporte en Espaigne. Voylà pourquoy, en telles choses, l'on a accoustumé de demander une ame preparee. Pourquoy practiquent les medecins avant main la creance de leur patient, avec tant de faulses promesses de sa guarison, si ce n'est à fin que l'effect de l'imagination supplee l'imposture de leur apozeme? Ils sçavent qu'un des maistres de ce mestier leur a laissé par escript, qu'il s'est trouvé des hommes à qui la seule veue de la medecine faisoit l'operation. Et tout ce caprice m'est tumbé presentement en main, sur le conte que me faisoit un domestique apotiquaire de feu mon père, homme simple, et Souysse, nation peu vaine et mensongiere, d'avoir cogneu

(1) Claude, cinquième empereur romain. Mais Suétone (*Claud.* c. 32) rapporte seulement que Claude avait eu dessein d'autoriser cette liberté par un édit. C.

longtemps un marchand à Toulouse, maladif et subiect à la pierre, qui avoit souvent besoing de clysteres, et se les faisoit diversement ordonner aux medecins selon l'occurrence de son mal : apportez qu'ils estoient, il n'y avoit rien obmis des formes accoustumees; souvent il tastoit s'ils estoient trop chauds; le voylà couché, renversé, et toutes les approches faictes, sauf qu'il ne s'y faisoit aulcune iniection. L'apotiquaire retiré aprez cette cerimonie, le patient accommodé comme s'il avoit veritablement prins le clystere, il en sentoit pareil effect à ceulx qui les prennent. Et si le medecin n'en trouvoit l'operation suffisante, il luy en donnoit deux ou trois aultres de mesme forme. Mon tesmoing iure que pour espargner la despense (car il les payoit comme s'il les eust receus), la femme de ce malade ayant quelquesfois essayé d'y faire seulement mettre de l'eau tiede, l'effect en descouvrit la fourbe; et pour avoir trouvé ceulx là inutiles, qu'il faulsit revenir à la premiere façon.

Une femme pensant avoir avalé une espingle avecques son pain, crioit et se tormentoit comme ayant une douleur insupportable au gosier, où elle pensoit la sentir arrestee : mais parce qu'il n'y avoit ny enfleure ny alteration par le dehors, un habile homme ayant iugé que ce n'estoit que fantasie et opinion, prinse de quelque morceau de pain qui l'avoit picquee en passant, la feit vomir, et iecta à la desrobbee dans ce qu'elle rendit une espingle tortue. Cette femme cuidant l'avoir rendue, se sentit soubdain deschargee de sa douleur. Ie sçay qu'un gentilhomme ayant traicté chez lui une bonne compaignie, se vanta trois ou quatre iours aprez, par maniere de ieu (car il n'en estoit rien), de leur avoir faict manger un chat en paste : dequoy une damoiselle de la trouppe print telle horreur, qu'en estant tumbee en un grand desvoyement d'estomach et fiebvre, il feut impossible de la sauver. Les bestes mesmes se veoyent, comme nous, subiectes à la force de l'imagination; tesmoings les chiens qui se laissent mourir de dueil de la perte de leurs maistres : nous les veoyons aussi iapper et tremousser en songe, hennir les chevaulx et se debattre.

Mais tout cecy se peult rapporter à l'estroicte cousture de l'esprit et du corps s'entrecommuniquants leurs fortunes; c'est aultre chose, que l'imagination agisse quelquesfois, non contre son corps seulement, mais contre le corps d'aultruy. Et tout ainsi qu'un corps reiecte son mal à son voysin, comme il se veoid

en la peste, en la verolle, et au mal des yeulx, qui se chargent de l'un à l'aultre :

> Dum spectant oculi læsos, læduntur et ipsi;
> Multaque corporibus transitione nocent (1) :

pareillement l'imagination, esbranlee avecques vehemence, eslance des traicts qui puissent offenser l'obiect estrangier. L'antiquité a tenu de certaines femmes en Scythie, qu'animees et courroucees contre quelqu'un, elles le tuoient du seul regard. Les tortues et les austruches couvent leurs œufs de la seule veue; signe qu'ils y ont quelque vertu eiaculatrice. Et quant aux sorciers, on les dict avoir des yeulx offensifs et nuisants :

> Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos (2).

Ce sont pour moy mauvais respondants que magiciens. Tant y a que nous veoyons par experience les femmes envoyer aux corps des enfants qu'elles portent au ventre, des marques de leurs fantasies; tesmoing celle qui engendra le More : et il feut presenté à Charles, roy de Boëme et empereur, une fille d'auprez de Pise, toute velue et herissee, que sa mere disoit avoir esté ainsi conceue à cause d'une image de sainct Iean Baptiste pendue en son lict.

Des animaulx il en est de mesme; tesmoings les brebis de Iacob, et les perdris et lievres que la neige blanchit aux montaignes. On veit dernierement chez moy un chat guettant un oyseau au hault d'un arbre, et s'estants fichez la veue ferme l'un contre l'aultre quelque espace de temps, l'oyseau s'estre laissé cheoir comme mort entre les pattes du chat; ou enyvré par sa propre imagination, ou attiré par quelque force attractive du chat. Ceulx qui ayment la volerie ont ouy faire le conte du faulconnier, qui arrestant obstineement sa veue contre un milan en l'air, gageoit, de la seule force de sa veue, le ramener contrebas, et le faisoit, à ce qu'on dict; car les histoires que i'emprunte, ie les renvoye sur la conscience de ceulx de qui ie les prens. Les discours sont à moy, et se tiennent par la preuve de la raison, non de l'experience : chascun y peult ioindre ses exemples; et

(1) En regardant des yeux malades, les yeux le deviennent eux-mêmes, et les maux se communiquent souvent d'un corps à l'autre. Ovide, *de Remedio amoris*, v. 615.

(2) Je ne sais quel malin regard ensorcelle mes tendres agneaux. Virg. *Eclog.* III, 103.

qui n'en a point, qu'il ne laisse pas de croire qu'il en est assez, veu le nombre et varieté des accidents. Si ie ne comme (1) bien, qu'un aultre comme pour moy. Aussi en l'estude que ie traicte de nos mœurs et mouvements, les tesmoignages fabuleux, pourveu qu'ils soyent possibles, y servent comme les vrays : advenu ou non advenu, à Rome ou à Paris, à Iean ou à Pierre, c'est tousiours un tour de l'humaine capacité, duquel ie suis utilement advisé par ce recit. Ie le veoy, et en fais mon proufit, egualement en umbre qu'en corps; et aux diverses leçons qu'ont souvent les histoires, ie prens à me servir de celle qui est la plus rare et memorable. Il y a des aucteurs desquels la fin c'est dire les evenements : la mienne, si i'y sçavois arriver, seroit dire sur ce qui peult advenir. Il est iustement permis aux escholes de supposer des similitudes, quand ils n'en ont point : ie n'en fais pas ainsi pourtant, et surpasse de ce costé là en religion superstitieuse toute foy historiale. Aux exemples que ie tire ceans de ce que i'ay leu, ouy, faict, ou dict, ie me suis deffendu d'oser alterer iusques aux plus legieres et inutiles circonstances : ma conscience ne falsifie pas un iota; mon inscience, ie ne sçay.

Sur ce propos, i'entre par fois en pensee qu'il puisse assez bien convenir à un theologien, à un philosophe, et telles gents d'exquise et exacte conscience et prudence, d'escrire l'histoire. Comment peuvent ils engager leur foy sur une foy populaire? comment respondre des pensees de personnes incogneues, et donner pour argent comptant leurs coniectures? Des actions à divers membres qui se passent en leur presence, ils refuseroient d'en rendre tesmoignage, assermentez par un iuge; et n'ont homme si familier, des intentions duquel ils entreprennent de pleinement respondre. Ie tiens moins hazardeux d'escrire les choses passees, que presentes : d'autant que l'escrivain n'a à rendre compte que d'une verité empruntee.

Aulcuns me convient d'escrire les affaires de mon temps, estimants que ie les veoy d'une veue moins blecee de passion qu'un aultre, et de plus prez, pour l'accez que fortune m'a donné aux chefs de divers partis. Mais ils ne disent pas, Que pour la gloire

(1) J'ai trouvé dans une des dernières éditions de Montaigne : *Si ie ne conte pas bien, qu'un aultre conte pour moy :* mais dans toutes les plus anciennes, il y a : *Si ie ne comme bien, qu'un aultre comme pour moy :* c'est-à-dire, *Si j'emploie des exemples qui ne conviennent pas exactement au sujet que je traite, qu'un autre y en substitue de plus convenables.* C.

de Salluste ie n'en prendroy pas la peine; ennemy iuré d'obligation, d'assiduité, de constance : Qu'il n'est rien si contraire à mon style, qu'une narration estendue; ie me recouppe si souvent, à faulte d'haleine, ie n'ay ny composition ny explication qui vaille; ignorant, au delà d'un enfant, des frases et vocables qui servent aux choses plus communes; pourtant ay ie prins à dire ce que ie sçay dire, accommodant la matiere à ma force; si i'en prenoy qui me guidast, ma mesure pourroit faillir à la sienne : Que ma liberté estant si libre, i'eusse publié des iugements, à mon gré mesme et selon raison, illegitimes et punissables.

Plutarque nous diroit volontiers, de ce qu'il en a faict, que c'est l'ouvrage d'aultruy que ses exemples soyent en tout et par tout veritables : qu'ils soyent utiles à la posterité, et presentez d'un lustre qui nous esclaire à la vertu, que c'est son ouvrage. Il n'est pas dangereux, comme en une drogue medicinale, en un conte ancien, qu'il soit ainsin ou ainsi.

CHAPITRE XXI.

Le proufit de l'un est dommage de l'aultre.

Demades (1), Athenien, condemna un homme de sa ville qui faisoit mestier de vendre les choses necessaires aux enterrements, soubs tiltre de ce qu'il en demandoit trop de proufit, et que ce proufit ne luy pouvoit venir sans la mort de beaucoup de gents. Ce iugement semble estre mal prins; d'autant qu'il ne se faict aulcun proufit qu'au dommage d'aultruy, et qu'à ce compte il fauldroit condemner toute sorte de gaings. Le marchand ne faict bien ses affaires qu'à la desbauche de la ieunesse; le laboureur, à la cherté des bleds; l'architecte, à la ruyne des maisons; les officiers de la iustice, aux procez et querelles des hommes : l'honneur mesme et practique des ministres de la religion se tire de nostre mort et de nos vices; nul medecin ne prend plaisir à la santé de ses amis mesmes, dit l'ancien comique grec; ny soldat, à la paix de sa ville : ainsi du reste (2). Et qui pis est, que chascun se sonde au dedans, il trouvera que nos souhaits interieurs,

(1) SÉNÈQUE, *de Beneficiis*, VI, d'où presque tout ce chapitre a été pris. C.

(2) « Le précepte de ne jamais nuire à autrui emporte celui de tenir à la société humaine le moins qu'il est possible; car dans l'état social le bien de l'un fait nécessairement le mal de l'autre. » ROUSSEAU, *Émile*, liv. III.

pour la pluspart, naissent et se nourrissent aux despens d'aultruy. Ce que considerant, il m'est venu en fantasie, comme nature ne se desment point en cela de sa generale police; car les physiciens tiennent que la naissance, nourrissement et augmentation de chasque chose, est l'alteration et corruption d'une aultre :

> Nam quodcumque suis mutatum finibus exit,
> Continuo hoc mors est illius, quod fuit ante (1).

CHAPITRE XXII.

De la coustume, et de ne changer ayseement une loy receue.

Celuy me semble avoir tres bien conceu la force de la coustume, qui premier forgea ce conte (2), qu'une femme de village ayant apprins de caresser et porter entre ses bras un veau dez l'heure de sa naissance, et continuant tousiours à ce faire, gaigna cela par l'accoustumance, que tout grand bœuf qu'il estoit, elle le portoit encores : car c'est à la verité une violente et traistresse maistresse d'eschole que la coustume. Elle establit en nous, peu à peu, à la desrobbee, le pied de son auctorité : mais par ce doulx et humble commencement, l'ayant rassis et planté avec l'ayde du temps, elle nous descouvre tantost un furieux et tyrannique visage, contre lequel nous n'avons plus la liberté de haulser seulement les yeulx. Nous luy veoyons forcer, touts les coups, les reigles de nature : *Usus efficacissimus rerum omnium magister* (3). I'en croy l'antre de Platon en sa Republique (4); et les medecins, qui quittent si souvent à son auctorité les raisons de leur art; et ce roy qui par son moyen rengea son estomach à se nourrir de poison; et la fille qu'Albert recite s'estre accoustumee à vivre d'araignees : et en ce monde des Indes nouvelles, on trouva des grands peuples, et en fort divers climats, qui en vivoient, en faisoient provision et les appastoient, comme aussi des saulterelles, formis, lezards, chauvesouris; et feut un crapaud vendu six escus en une necessité de vivres; ils les cuysent

(1) Un corps ne peut sortir de sa nature sans que ce qu'il était cesse d'être. LUCRÈCE, II, 752.

(2) On trouve ce conte dans STOBÉE (*Serm.* XXIX), qui le cite d'après Favorinus. Voy. aussi QUINTILIEN, I, 9; PÉTRONE, c. 25, et les *Adages* d'Érasme. J. V. L.

(3) En tout, l'usage est le meilleur maître. PLINE, *Nat. hist.* XXVI, 2.

(4) PLATON, *République*, VII, édit. d'Alde, t. II, p. 90; édit. d'Henri Estienne, t. II, p. 514, A. Voyez les *Pensées de Platon*, seconde édition, pag. 88. J. V. L.

et apprestent à diverses saulses : il en feut trouvé d'aultres ausquels nos chairs et nos viandes estoient mortelles et venimeuses. *Consuetudinis magna vis est : pernoctant venatores in nive; in montibus uri se patiuntur; pugiles, cæstibus contusi, ne ingemiscunt quidem* (1).

Ces exemples estrangiers ne sont pas estranges, si nous considerons, ce que nous essayons (2) ordinairement, combien l'accoustumance hebete nos sens. Il ne nous fault pas aller chercher ce qu'on dict des voysins des cataractes du Nil ; et ce que les philosophes estiment de la musique celeste, que les corps de ces cercles, estants solides, polis, et venants à se lescher et frotter l'un à l'autre en roulant, ne peuvent faillir de produire une merveilleuse harmonie, aux couppures et muances de laquelle se manient les contours et changements des carolles des astres; mais qu'universellement les ouyes des creatures de çà bas, endormies, comme celles des Aegyptiens, par la continuation de ce son, ne le peuvent apperceveoir, pour grand qu'il soit (3) : les mareschaulx, meusniers, armuriers, ne sçauroient demeurer au bruit qui les frappe, s'il les perceoit comme nous.

Mon collet de fleurs (4) sert à mon nez : mais aprez que ie m'en suis vestu trois iours de suitte, il ne sert qu'aux nez assistants. Cecy est plus estrange, que nonobstant des longs intervalles et intermissions, l'accoustumance puisse ioindre et establir l'effect de son impression sur nos sens; comme essayent les voysins des clochiers. Ie loge chez moy en une tour où, à la diane et à la retraicte, une fort grosse cloche sonne touts les iours l'*Ave Maria*. Ce tintamarre estonne ma tour mesme : et aux premiers iours me semblant insupportable, en peu de temps m'apprivoisa de maniere que ie l'oy sans offense, et souvent sans m'en esveiller.

(1) Rien de plus puissant que l'habitude. Passer les nuits au milieu des neiges, se brûler dans les montagnes au plus ardent soleil, voilà la vie des chasseurs. Ces athlètes qui se meurtrissent à coups de ceste ne poussent pas même un gémissement. Cic. *Tusc. quæst.* II, 17.

(2) C'est-à-dire, *nous éprouvons*. Montaigne emploie souvent le mot *essayer* dans ce sens-là. *Comme* essayent *les voysins des clochiers,* dit-il quelques lignes plus bas; c'est-à-dire, *Comme éprouvent les voisins des clochers*. C.

(3) Tout ce passage, depuis l'exemple des *cataractes du Nil*, est imité de Cicéron, *Songe de Scipion*. Voy. les fragments du traité *de la République,* VI, 11. J. V. L.

(4) C'est peut-être ce qu'on nommait *collet de senteur*, espèce de pourpoint de peau parfumée, à petites basques et sans manches. C.

Platon tansa un enfant qui iouoit aux noix. Il luy respondit : « Tu me tanses de peu de chose. — L'accoustumance, repliqua Platon, n'est pas chose de peu (1). » Ie treuve que nos plus grands vices prennent leur ply dez nostre plus tendre enfance, et que nostre principal gouvernement est entre les mains des nourrices. C'est passetemps aux meres de veoir un enfant tordre le col à un poulet, et s'esbattre à blecer un chien et un chat : et tel pere est si sot, de prendre à bon augure d'une ame martiale, quand il veoid son fils gourmer iniurieusement un païsan ou un laquay qui ne se deffend point; et à gentillesse, quand il le veoid affiner son compaignon par quelque malicieuse desloyauté et tromperie. Ce sont pourtant les vrayes semences et racines de la cruauté, de la tyrannie, de la trahison : elles se germent là, et s'eslevent aprez gaillardement, et proufitent à force entre les mains de la coustume. Et est une tres dangereuse institution, d'excuser ces vilaines inclinations par la foiblesse de l'aage et legiereté du subiect : premierement, c'est nature qui parle, de qui la voix est lors plus pure et plus naïfve, qu'elle est plus graile et plus neufve : secondement, la laideur de la piperie ne depend pas de la difference des escus aux espingles; elle depend de soy. Ie treuve bien plus iuste de conclure ainsi : « Pourquoy ne tromperoit il aux escus, puis qu'il trompe aux espingles ? » que comme ils font : « Ce n'est qu'aux espingles; il n'auroit garde de le faire aux escus. » Il fault apprendre soigneusement aux enfants de haïr les vices de leur propre contexture; et leur en fault apprendre la naturelle difformité, à ce qu'ils les fuyent non en leur action seulement, mais sur tout en leur cœur; que la pensee mesme leur en soit odieuse, quelque masque qu'ils portent.

Ie sçay bien que pour m'estre duict, en ma puerilité, de marcher tousiours mon grand et plain chemin, et avoir eu à contrecœur de mesler ny tricotterie ny finesse à mes ieux enfantins (comme de vray il fault noter que les ieux des enfants ne sont pas ieux, et les fault iuger en eulx comme leurs plus serieuses actions), il n'est passetemps si legier où ie n'apporte, du dedans et d'une propension naturelle et sans estude, une extreme contradiction à tromper. Ie manie les chartes pour les dou-

(1) DIOGÈNE LAERCE, III, 38. Mais Diogène ne dit pas que la personne que Platon tança, fût un enfant, et qu'il jouât aux noix. Il dit qu'il jouait aux dés, ce qui rend la réponse de Platon bien plus importante. C.

bles (1), et tiens compte, comme pour les doubles doublons; lors que le gaigner et le perdre, contre ma femme et ma fille, m'est indifferent, comme lors qu'il va de bon. En tout et par tout, il y a assez de mes yeulx à me tenir en office; il n'y en a point qui me veillent de si prez, ny que ie respecte plus.

Ie viens de veoir chez moy un petit homme natif de Nantes, nay sans bras, qui a si bien façonné ses pieds au service que luy debvoient les mains, qu'ils en ont à la verité à demy oublié leur office naturel. Au demourant, il les nomme ses mains; il trenche, il charge un pistolet et le lasche, il enfile son aiguille, il coud, il escrit, il tire le bonnet, il se peigne, il ioue aux chartes et aux dez, et les remue avecques autant de dexterité que sçauroit faire quelqu'aultre : l'argent que ie luy ay donné (car il gaigne sa vie à se faire veoir), il l'a emporté en son pied, comme nous faisons en nostre main. I'en veis un aultre, estant enfant, qui manioit une espee à deux mains, et une hallebarde, du ply du col, à faulte de mains; les iectoit en l'air, et les reprenoit; lanceoit une dague; et faisoit craqueter un fouet aussi bien que charretier de France.

Mais on descouvre bien mieulx ses effects aux estranges impressions qu'elle faict en nos ames, où elle ne treuve pas tant de resistance. Que ne peult elle en nos iugements, et en nos creances? y a il opinion si bizarre, ie laisse à part la grossiere imposture des religions dequoy tant de grandes nations et tant de suffisants personnages se sont veus enyvrez (car cette partie estant hors de nos raisons humaines, il est plus excusable de s'y perdre, à qui n'y est extraordinairement esclairé par faveur divine), mais d'aultres opinions, y en a il de si estranges, qu'elle n'aye planté et estably par loix ez regions que bon luy a semblé? et est tres iuste cette ancienne exclamation : *Non pudet physicum, id est, speculatorem venatoremque naturæ, ab animis consuetudine imbutis quærere testimonium veritatis* (2)!

I'estime qu'il ne tumbe en l'imagination humaine aulcune fantasie si forcenee, qui ne rencontre l'exemple de quelque usage

(1) Le *double* était une petite monnaie de cuivre qui ne valait qu'un double denier. Un *doublon* était une monnaie d'Espagne de la valeur d'une double pistole. E. J.

(2) Quelle honte à un physicien, qui doit poursuivre sans relâche les secrets de la nature, d'alléguer pour des preuves de la vérité, ce qui n'est que prévention et coutume! Cic. *de Nat. deor.* I, 30. — Il y a dans le texte *petere* au lieu de *quærere*.

publicque, et par consequent que nostre raison n'estaye et ne fonde. Il est des peuples où on tourne le dos à celuy qu'on salue, et ne regarde lon iamais celuy qu'on veult honnorer. Il en est où, quand le roy crache, la plus favorie des dames de sa court tend la main; et en aultre nation, les plus apparents, qui sont autour de luy, se baissent à terre pour amasser en du linge son ordure. Desrobbons icy la place d'un conte.

Un gentilhomme françois se mouchoit tousiours de sa main, chose tres ennemie de nostre usage : deffendant là dessus son faict (et estoit fameux en bons rencontres), il me demanda quel privilege avoit ce sale excrement, que nous allassions luy apprestant un beau linge delicat à le recevoir, et puis, qui plus est, à l'empaqueter et serrer soigneusement sur nous : que cela debvoit faire plus de mal au cœur, que de le veoir verser où que ce feust, comme nous faisons toutes nos aultres ordures. Ie trouvay qu'il ne parloit pas du tout sans raison : et m'avoit la coustume osté l'appercevance de cette estrangeté, laquelle pourtant nous trouvons si hideuse, quand elle est recitee d'un aultre païs. Les miracles sont selon l'ignorance en quoy nous sommes de la nature, non selon l'estre de la nature; l'assuefaction endort la veue de nostre iugement : les barbares ne nous sont de rien plus merveilleux, que nous sommes à eulx, ny avecques plus d'occasion; comme chascun advoueroit, si chascun sçavoit, aprez s'estre promené par ces loingtains exemples, se coucher sur les propres, et les conferer sainement. La raison humaine est une teincture infuse environ de pareil poids à toutes nos opinions et mœurs, de quelque forme qu'elles soyent; infinie en matiere, infinie en diversité. Ie m'en retourne.

Il est des peuples où, sauf sa femme et ses enfants, aulcun ne parle au roy que par sarbatane. En une mesme nation, et les vierges monstrent à descouvert leurs parties honteuses, et les mariees les couvrent et cachent soigneusement. A quoy cette aultre coustume, qui est ailleurs, a quelque relation : la chasteté n'y est en prix que pour le service du mariage; car les filles se peuvent abandonner à leur poste, et, engroissees, se faire avorter par medicaments propres, au veu d'un chascun. Et ailleurs, si c'est un marchand qui se marie, touts les marchands conviez à la nopce couchent avecques l'espousee avant luy; et plus il y en a, plus a elle d'honneur et de recommendation de fermeté et de capacité : si un officier se marie, il en va de mesme; de mesme

si c'est un noble; et ainsi des aultres : sauf si c'est un laboureur ou quelqu'un du bas peuple; car lors c'est au seigneur à faire : et si, on ne laisse pas d'y recommender estroictement la loyauté pendant le mariage. Il en est où il se veoid des bordeaux publics de masles, voire et des mariages : où les femmes vont à la guerre quand et leurs maris, et ont reng, non au combat seulement, mais aussi au commandement : où non seulement les bagues se portent au nez, aux levres, aux ioues, et aux orteils des pieds; mais des verges d'or bien poisantes au travers des tettins et des fesses : où en mangeant on s'essuye les doigts aux cuisses, et à la bourse des genitoires, et à la plante des pieds : où les enfants ne sont pas heritiers, ce sont les freres et nepveux, et ailleurs les nepveux seulement; sauf en la succession du prince : où pour reigler la communauté des biens, qui s'y observe, certains magistrats souverains ont charge universelle de la culture des terres et de la distribution des fruicts, selon le besoing d'un chascun : où l'on pleure la mort des enfants et festoye lon celle des vieillards : où ils couchent en des licts dix ou douze ensemble avec leurs femmes : où les femmes qui perdent leurs maris par mort violente se peuvent remarier, les aultres non : où l'on estime si mal de la condition des femmes, que l'on y tue les femelles qui y naissent, et achepte lon, des voysins, des femmes pour le besoing : où les maris peuvent repudier, sans alleguer aulcune cause; les femmes non, pour cause quelconque : où les maris ont loy de les vendre si elles sont steriles : où ils font cuyre le corps du trespassé, et puis piler, iusques à ce qu'il se forme comme en bouillie; laquelle ils meslent à leur vin, et la boivent : où la plus desirable sepulture est d'estre mangé des chiens; ailleurs, des oyseaux : où l'on croit que les ames heureuses vivent, en toute liberté, en des champs plaisants fournis de toutes commoditez, et que ce sont elles qui font cet echo que nous oyons : où ils combattent en l'eau, et tirent seurement de leurs arcs en nageant : où pour signe de subiection, il fault haulser les espaules et baisser la teste; et deschausser ses souliers quand on entre au logis du roy : où les eunuques qui ont les femmes religieuses en garde, ont encores le nez et les levres à dire (1), pour ne pouvoir estre aymez; et les presbtres se crevent les yeulx, pour accointer les daimons et prendre les oracles : où chascun faict un dieu de ce qu'il luy

(1) *De moins*. C'est de là que venait l'ancien mot du palais, titre *adiré*, pièce *adirée*.

plaist; le chasseur, d'un lyon ou d'un regnard; le pescheur, de certain poisson; et des idoles, de chasque action ou passion humaine; le soleil, la lune, et la terre, sont les dieux principaulx: la forme de iurer, c'est toucher la terre regardant le soleil; et y mange lon la chair et le poisson crud : où le grand serment, c'est iurer le nom de quelque homme trespassé qui a esté en bonne reputation au païs, touchant de la main sa tumbe : où les estrenes annuelles que le roy envoye aux princes ses vassaux, touts les ans, c'est du feu; lequel apporté, tout le vieil feu est esteinct : et de ce feu nouveau, le peuple dependant de ce prince, en doibt venir prendre chascun pour soy, sur peine de crime de leze maiesté : où, quand le roy, pour s'adonner du tout à la devotion, se retire de sa charge, ce qui advient souvent, son premier successeur est obligé d'en faire autant, et passe le droict du royaume au troisiesme successeur : où l'on diversifie la forme de la police (1), selon que les affaires semblent le requerir; on depose le roy, quand il semble bon; et luy substitue lon des anciens à prendre le gouvernail de l'estat; et le laisse lon par fois aussi ez mains de la commune : où hommes et femmes sont circoncis, et pareillement baptisez : où le soldat qui, en un ou divers combats, est arrivé à presenter à son roy sept testes d'ennemis, est faict noble : où l'on vit soubs cette opinion si rare et insociable de la mortalité des ames : où les femmes s'accouchent sans plaincte et sans effroy : où les femmes, en l'une et l'aultre iambe, portent des greves (2) de cuivre; et si un pouil les mord, sont tenues par debvoir de magnanimité de le remordre; et n'osent espouser, qu'elles n'ayent offert à leur roy, s'il le veut, leur pucellage : où l'on salue mettant le doigt à terre, et puis le haulsant vers le ciel : où les hommes portent les charges sur la teste, les femmes sur les espaules; elles pissent debout, les hommes accroupis : où ils envoyent de leur sang en signe d'amitié, et encensent, comme les dieux, les hommes qu'ils veulent honnorer : où non seulement iusques au quatriesme degré, mais en aulcun plus esloingné, la parenté n'est soufferte aux mariages : où les enfants sont quatre ans à nourrice, et souvent douze; et là mesme il est estimé mortel de donner à l'enfant à tetter tout le premier iour : où les peres ont charge du chastiement des masles; et les meres, à part, des femelles; et est le

(1) *Du gouvernement.*
(2) *Des bottines,* ou *armures de jambes.*

chastiement de les fumer pendus par les pieds : où on faict circoncire les femmes : où l'on mange toutes sortes d'herbes, sans aultre discretion que de refuser celles qui leur semblent avoir mauvaise senteur : où tout est ouvert; et les maisons, pour belles et riches qu'elles soyent, sans porte, sans fenestre, sans coffre qui ferme; et sont les larrons doublement punis qu'ailleurs : où ils tuent les pouils avec les dents comme les magots, et trouvent horrible de les veoir escacher soubs les ongles : où l'on ne couppe en toute la vie ny poil ny ongle; ailleurs où l'on ne couppe que les ongles de la droicte, ceulx de la gauche se nourrissent par gentillesse : où ils nourrissent tout le poil du costé droict, tant qu'il peult croistre, et tiennent raz le poil de l'aultre costé; et en voysines provinces, celle icy nourrit le poil de devant, celle là le poil de derriere, et rasent l'opposite : où les peres prestent leurs enfants, les maris leurs femmes, à iouyr aux hostes, en payant : où on peult honnestement faire des enfants à sa mere, les peres se mesler à leurs filles et à leurs fils : où, aux assemblees des festins, ils s'entreprestent, sans distinction de parenté, les enfants les uns aux aultres : icy on vit de chair humaine : là c'est office de pieté de tuer son pere en certain aage : ailleurs les peres ordonnent, des enfants encores au ventre des meres, ceulx qu'ils veulent estre nourris et conservez, et ceulx qu'ils veulent estre abandonnez et tuez : ailleurs les vieux maris prestent leurs femmes à la ieunesse pour s'en servir; et ailleurs elles sont communes sans peché; voire, en tel païs, portent pour marque d'honneur autant de belles houppes frangees au bord de leurs robbes, qu'elles ont accointé de masles. N'a pas faict la coustume encores une chose publicque de femmes à part? leur a elle pas mis les armes à la main? faict dresser des armees, et livrer des batailles? Et ce que toute la philosophie ne peult planter en la teste des plus sages, ne l'apprend elle pas de sa seule ordonnance au plus grossier vulgaire? car nous sçavons des nations entieres où non seulement la mort estoit mesprisee, mais festoyee; où les enfants de sept ans souffroient à estre fouettez iusques à la mort, sans changer de visage; où la richesse estoit en tel mespris, que le plus chestif citoyen de la ville n'eust daigné baisser le bras pour amasser une bourse d'escus. Et sçavons des regions tres fertiles en toutes façons de vivres, où toutesfois les plus ordinaires mets et les plus savoureux, c'estoient du pain, du nasitort et de l'eau. Feit elle pas encores ce miracle en Cio, qu'il s'y passa sept

cents ans, sans memoire que femme ny fille y eust faict faulte à son honneur (1)?

Et somme, à ma fantasie, il n'est rien qu'elle ne face, ou qu'elle ne puisse; et avecques raison l'appelle Pindarus, à ce qu'on m'a dict, « la royne et emperiere du monde (2). » Celuy qu'on rencontra battant son pere, respondit que c'estoit la coustume de sa maison; que son pere avoit ainsi battu son ayeul; son ayeul, son bisayeul; et montrant son fils : « Cettuy cy me battra, quand il sera venu au terme de l'aage où ie suis. » Et le pere, que le fils tirassoit et sabouloit emmy la rue, luy commanda de s'arrester à certain huys, car luy n'avoit traisné son pere que iusques là; que c'estoit la borne des iniurieux traictements hereditaires que les enfants avoient en usage de faire aux peres, en leur famille. Par coustume, dit Aristote (3), aussi souvent que par maladie, des femmes s'arrachent le poil, rongent leurs ongles, mangent des charbons et de la terre; et plus par coustume que par nature, les masles se meslent aux masles.

Les loix de la conscience, que nous disons naistre de nature, naissent de la coustume; chascun ayant en veneration interne les opinions et mœurs approuvees et receues autour de luy, ne s'en peult desprendre sans remors, ny s'y appliquer sans applaudissement. Quand ceulx de Crete vouloient, au temps passé, mauldire quelqu'un, ils prioient les dieux de l'engager en quelque mauvaise coustume (4). Mais le principal effect de sa puissance, c'est de nous saisir et empieter de telle sorte, qu'à peine soit il en nous de nous ravoir de sa prinse, et de rentrer en nous, pour discourir et raisonner de ses ordonnances. De vray, parce que nous les humons avec le laict de nostre naissance, et que le visage du monde se presente en cet estat à nostre premiere veue, il semble que nous soyons nayz à la condition de suyvre ce train; et les communes imaginations que nous trouvons en credit autour de nous, et infuses en nostre ame par la semence de nos peres, il semble que ce soyent les generales et naturelles : par où il advient

(1) Ces nombreux exemples sont empruntés d'Hérodote, de Xénophon, de Plutarque, de Sextus Empiricus, de Valère Maxime et des ouvrages alors publiés sur l'Amérique et sur l'Asie. J. V. L.

(2) C'est ce que Pindare a dit de la loi, Νόμος πάντων βασιλεύς, Hérodote, III, 38. Mais Hérodote, en citant ces paroles, donne aussi à νόμος le sens de coutume. J. V. L.

(3) *Morale à Nicomaque*, VII, c. 6. C.

(4) Valère Maxime, VII, 2, *ext.* 15. J. V. L.

que ce qui est hors les gonds de la coustume, on le croit hors les gonds de la raison; Dieu sçait combien desraisonnablement le plus souvent!

Si comme nous, qui nous estudions, avons apprins de faire, chascun qui oid une iuste sentence, regardoit incontinent par où elle luy appartient en son propre, chascun trouveroit que cette cy n'est pas tant un bon mot, qu'un bon coup de fouet à la bestise ordinaire de son iugement : mais on receoit les advis de la verité et ses preceptes comme addressez au peuple, non iamais à soy; et au lieu de les coucher sur ses mœurs, chascun les couche en sa memoire, tres sottement et tres inutilement. Revenons à l'empire de la coustume.

Les peuples nourris à la liberté, et à se commander eulx mesmes, estiment toute aultre forme de police monstrueuse et contre nature : ceulx qui sont duicts à la monarchie, en font de mesme; et quelque facilité que leur preste fortune au changement, lors mesme qu'ils se sont, avecques grandes difficultez, desfaicts de l'importunité d'un maistre, ils courent à en replanter un nouveau avecques pareilles difficultez, pour ne se pouvoir resouldre de prendre en haine la maistrise. C'est par l'entremise de la coustume que chascun est content du lieu où nature l'a planté; et les sauvages d'Escosse n'ont que faire de la Touraine, ny les Scythes, de la Thessalie. Darius demandoit à quelques Grecs, pour combien ils vouldroient prendre la coustume des Indes, de manger leurs peres trespassez (car c'estoit leur forme, estimants ne leur pouvoir donner plus favorable sepulture que dans eulx mesmes); ils luy respondirent, que pour chose du monde ils ne le feroient : mais s'estant aussi essayé de persuader aux Indiens de laisser leur façon, et prendre celle de Grece, qui estoit de brusler les corps de leurs peres, il leur feit encores plus d'horreur (1). Chascun en faict ainsi, d'autant que l'usage nous desrobbe le vray visage des choses.

Nil adeo magnum, nec tam mirabile quidquam
Principio, quod non minuant mirarier omnes
Paulatim (2).

Aultrefois ayant à faire valoir quelqu'une de nos observations, et receue avecques resolue auctorité bien loing autour de nous :

(1) HÉRODOTE, III, 38. J. V. L.

(2) Il n'est rien de si grand, rien de si admirable au premier abord, que peu à peu l'on ne regarde avec moins d'admiration. LUCRÈCE, II, 1027.

et ne voulant point, comme il se faict, l'establir seulement par la force des loix et des exemples, mais questant tousiours iusques à son origine, i'y trouvay le fondement si foible, qu'à peine que ie ne m'en desgoustasse, moy, qui avois à la confirmer en aultruy. C'est cette recepte, par laquelle Platon entreprend de chasser les desnaturees et preposteres amours de son temps, qu'il estime souveraine et principale; à sçavoir, que l'opinion publicque les condemme; que les poëtes, que chascun en face des mauvais contes : recepte par le moyen de laquelle les plus belles filles n'attirent plus l'amour des peres, ny les freres plus excellents en beaulté, l'amour des sœurs; les fables mesmes de Thyestes, d'Oedipus, de Macareus, ayant, avecques le plaisir de leur chant, infus cette utile creance en la tendre cervelle des enfants (1). De vray, la pudicité est une belle vertu, et de laquelle l'utilité est assez cogneue; mais de la traicter et faire valoir selon nature, il est autant malaysé, comme il est aysé de la faire valoir selon l'usage, les loix et les preceptes. Les premieres et universelles raisons sont de difficile perscrutation; et les passent nos maistres en escumant; ou en ne les osant pas seulement taster, se iectent d'abordee dans la franchise de la coustume; là ils s'enflent et triumphent à bon compte. Ceulx qui ne se veulent laisser tirer hors cette originelle source faillent encores plus, et s'obligent à des opinions sauvages; tesmoing Chrysippus (2), qui sema en tant de lieux de ses escripts, le peu de compte en quoy il tenoit les conionctions incestueuses, quelles qu'elles feussent.

Qui vouldra se desfaire de ce violent preiudice de la coustume, il trouvera plusieurs choses receues d'une resolution indubitable, qui n'ont appuy qu'en la barbe chenue et rides de l'usage qui les accompaigne : mais ce masque arraché, rapportant les choses à la verité et à la raison, il sentira son iugement comme tout bouleversé, et remis pourtant en bien plus seur estat. Pour exemple, ie luy demanderay lors, quelle chose peult estre plus estrange, que de veoir un peuple obligé à suyvre les loix qu'il n'entendit oncques; attaché en touts ses affaires domestiques, mariages, donations, testaments, ventes et achapts, à des reigles qu'il ne peult sçavoir, n'estants escriptes ny publiees en sa langue, et desquelles, par necessité, il luy faille achepter l'in-

(1) PLATON, *Lois*, VIII, 6, édit. d'Henri Estienne, t. II, p. 838; édit. de M. Ast, p. 310. J. V. L.

(2) SEXTUS EMPIRICUS, *Pyrrhon. Hypotyp.* I, 14. C.

erpretation et l'usage : non selon l'ingenieuse opinion d'Isocrates (1), qui conseille à son roy de rendre les traficques et negociations de ses subiects, libres, franches et lucratifves, et leurs debats et querelles, onereuses, chargees de poisants subsides; mais selon une opinion prodigieuse, de mettre en traficque la raison mesme, et donner aux loix cours de marchandise. Ie sçay bon gré à la fortune dequoy, comme disent nos historiens, ce feut un gentilhomme gascon et de mon pays, qui le premier s'opposa à Charlemaigne nous voulant donner des loix latines et imperiales.

Qu'est il plus farouche que de veoir une nation où, par legitime coustume, la charge de iuger se vende (2), et les iugements soyent payez à purs deniers comptants, et où legitimement la iustice soit refusee à qui n'a dequoy la payer; et ayt cette marchandise si grand credit, qu'il se face en une police un quatriesme estat de gents maniants les procez, pour le ioindre aux trois anciens, de l'eglise, de la noblesse, et du peuple; lequel estat ayant la charge des loix et souveraine auctorité des biens et des vies, face un corps à part de celuy de la noblesse : d'où il advienne qu'il y ayt doubles loix, celles de l'honneur, et celles de la iustice, en plusieurs choses fort contraires; aussi rigoreusement condemnent celles là un dementy souffert, comme celles icy un dementy revenché; par le debvoir des armes, celuy là soit degradé d'honneur et de noblesse, qui souffre une iniure, et par le debvoir civil, celuy qui s'en venge encoure une peine capitale; qui s'adresse aux loix pour avoir raison d'une offense faicte à son honneur, il se deshonnore; et qui ne s'y adresse, il en est puny et chastié par les loix : et de ces deux pieces si diverses, se rapportants toutesfois à un seul chef, ceulx là ayent la paix, ceulx cy la guerre, en charge; ceulx là ayent le gaing, ceulx cy l'honneur; ceulx là le scavoir, ceulx cy la vertu; ceulx là la parole, ceulx cy l'action; ceulx là la iustice, ceulx cy la vaillance; ceulx là la raison, ceulx cy la force; ceulx là la robbe longue, ceulx cy la courte, en partage?

Quant aux choses indifferentes, comme vestements, qui les vouldra ramener à leur vraye fin, qui est le service et commodité du corps, d'où depend leur grace et bienseance originelle : pour les plus fantastiques à mon gré qui se puissent imaginer, ie luy donray entre aultres nos bonnets quarrez; cette longue

(1) *Disc. à Nicoclès*, édit. d'Henri Estienne, p. 18. C.

(2) Depuis le chancelier du Prat, sous François Ier.

queue de veloux plissé qui pend aux testes de nos femmes avecques son attirail bigarré; et ce vain modele et inutile d'un membre que nous ne pouvons seulement honnestement nommer, duquel toutesfois nous faisons montre et parade en public. Ces considerations ne destournent pourtant pas un homme d'entendement de suyvre le style commun (1) : ains au rebours, il me semble que toutes façons escartees et particulieres partent plustost de folie ou d'affectation ambitieuse, que de vraye raison; et que le sage doibt au dedans retirer son ame de la presse, et la tenir en liberté et puissance de iuger librement des choses; mais quant au dehors, qu'il doibt suyvre entierement les façons et formes receues. La societé publicque n'a que faire de nos pensees: mais le demourant, comme nos actions, nostre travail, nos fortunes, et nostre vie, il les fault prester et abandonner à son service et aux opinions communes : comme ce bon et grand Socrates refusa de sauver sa vie, par la desobeïssance du magistrat, voire d'un magistrat tres iniuste et tres inique; car c'est la reigle des reigles, et generale loy des loix, que chascun observe celle du lieu où il est :

Νόμοις ἕπεσθαι τοῖσιν ἐγχωρίοις καλόν (2).

En voycy d'une aultre cuvee. Il y a grand doubte s'il se peult trouver si evident proufit au changement d'une loy receue, telle qu'elle soit, qu'il y a du mal à la remuer : d'autant qu'une police, c'est comme un bastiment de diverses pieces ioinctes ensemble d'une telle liaison, qu'il est impossible d'en esbranler une que tout le corps ne s'en sente. Le legislateur des Thuriens (3) ordonna que quiconque vouldroit, ou abolir une des vieilles loix, ou en establir une nouvelle, se presenteroit au peuple la chorde au col; à fin que si la nouvelleté n'estoit approuvee d'un chascun, il feust incontinent estranglé : et celuy de Lacedemone employa sa vie, pour tirer de ses citoyens une promesse asseuree de n'enfreindre aulcune de ses ordonnances (4). L'ephore qui couppa

(1) Dans le chapitre 3 du livre III, Montaigne revient sur ces idées et les développe. A. D.

(2) Il est beau d'obéir aux lois de son pays.
Excerpta ex tragœd. græcis, H. GROTIO *interpr.* 1626, in-4°, p. 937.

(3) *Charondas*. DIODORE DE SICILE, XII, 24. C.

(4) PLUTARQUE, *Lycurgue*, c. 22. C.

si rudement les deux chordes que Phrynis (1) avoit adiousté à la musique, ne s'esmoye pas si elle en vault mieulx, ou si les accords en sont mieulx remplis; il luy suffit, pour les condemner, que ce soit une alteration de la vieille façon. C'est ce que signifioit cette espee rouillee de la iustice de Marseille (2).

Ie suis desgouté de la nouvelleté, quelque visage qu'elle porte; et ay raison, car i'en ay veu des effects tres dommageables : celle qui nous presse depuis tant d'ans (3), elle n'a pas tout exploicté; mais on peult dire, avecques apparence, que par accident elle a tout produict et engendré, voire et les maulx et ruynes qui se font depuis, sans elle et contre elle : c'est à elle de s'en prendre au nez (4);

> Heu! patior telis vulnera facta meis (5);

Ceulx qui donnent le bransle à un estat, sont volontiers les premiers absorbez en sa ruyne, le fruict du trouble ne demeure gueres à celuy qui l'a esmeu; il bat et brouille l'eau pour d'aultres pescheurs. La liaison et contexture de cette monarchie et ce grand bastiment ayant esté desmis et dissoult, notamment sur ses vieux ans, par elle, donne tant qu'on veult d'ouverture et d'entree à pareilles iniures : la maiesté royale s'avalle plus difficilement du sommet au milieu, qu'elle ne se precipite du milieu à fond. Mais si les inventeurs sont plus dommageables, les imitateurs sont plus vicieux, de se iecter en des exemples desquels ils ont senty et puny l'horreur et le mal : et s'il y a quelque degré d'honneur, mesme au mal à faire, ceulx cy doibvent aux aultres la gloire de l'invention et le courage du premier effort. Toutes sortes de nouvelles desbauches puisent heureusement en cette premiere et feconde source, les images et patrons à troubler nostre police; on lit en nos loix mesmes, faictes pour le remede de ce premier mal, l'apprentissage et l'excuse de toutes sortes de mauvaises entreprinses ; et nous advient ce que Thu-

(1) *Phrynis*, de Mitylène, célèbre joueur de cithare, ajouta en effet deux cordes à cet instrument, qui n'en avait d'abord que sept; et Aristophane, dans sa comédie des *Nuées*, lui reproche d'avoir substitué des airs mous et efféminés à une musique noble et mâle. E. J.

(2) VALÈRE MAXIME, II, 6, 7. C.

(3) *Vingt-cinq ou trente ans*, édit. de 1588, in-4°, fol. 42.

(4) *A mettre tout cela sur son compte*. C.

(5) Ah! c'est de moi que vient tout le mal que j'endure !
OVIDE, *Epist. Phyllidis Demophoonti*, v. 48.

cydides (1) dict des guerres civiles de son temps, qu'en faveur des vices publicques on les baptisoit de mots nouveaux plus doulx pour leur excuse, abastardissant et amollissant leurs vrays titres : c'est pourtant pour reformer nos consciences et nos creances! *honesta oratio est* (2). Mais le meilleur pretexte de nouvelleté est tres dangereux : *adeo nihil motum ex antiquo probabile est* (3)! Si me semble il, à le dire franchement, qu'il y a grand amour de soy et presumption, d'estimer ses opinions iusques là que, pour les establir, il faille renverser une paix publicque, et introduire tant de maulx inevitables, et une si horrible corruption de mœurs que les guerres civiles apportent, et les mutations d'estat en chose de tel poids, et les introduire en son païs propre. Est ce pas mal mesnagé, d'avancer tant de vices certains et cogneus, pour combattre des erreurs contestees et debattables? est il quelque pire espece de vices, que ceulx qui chocquent la propre conscience et naturelle cognoissance? Le senat osa donner en payement cette desfaicte, sur le different d'entre luy et le peuple, pour le ministere de leur religion, *ad deos id magis, quam ad se, pertinere; ipsos visuros, ne sacra sua polluantur* (4); conformement à ce que respondit l'oracle à ceulx de Delphes, en la guerre medoise, craignants l'invasion des Perses. Ils demanderent au dieu ce qu'ils avoient à faire des tresors sacrez de son temple, ou les cacher, ou les emporter : il leur respondit, qu'ils ne bougeassent rien, qu'ils se souciassent d'eulx, qu'il estoit suffisant pour prouveoir à ce qui luy estoit propre (5).

La religion chrestienne a toutes les marques d'extreme iustice et utilité, mais nulle plus apparente que l'exacte recommendation de l'obeïssance du magistrat et manutention des polices. Quel merveilleux exemple nous en a laissé la sapience divine, qui pour establir le salut du genre humain, et conduire cette sienne glorieuse victoire contre la mort et le peché, ne l'a voulu faire qu'à la mercy de nostre ordre politique; et a soubmis son progrez, et la conduicte d'un si hault effect et si salutaire, à l'aveuglement et iniustice de nos observations et usances, y laissant cou-

(1) Liv. III, chap. 52. C.

(2) Le prétexte est honnête. TÉRENCE, *Andr.* act. I, sc. 1, v. 114.

(3) Tant il est vrai que nous avons toujours tort de changer les institutions de nos pères. TITE-LIVE, XXXIV, 54.

(4) Que cette affaire intéressait les dieux plus qu'eux-mêmes; ces dieux, disaient-ils, sauront bien empêcher la profanation de leur culte. TIT. LIV. X, 6.

(5) HÉRODOTE, VIII, 36. J. V. L.

rir le sang innocent de tant d'esleus ses favoris, et souffrant une longue perte d'annees à meurir ce fruict inestimable! Il y a grand à dire entre la cause de celuy qui suit les formes et les loix de son païs, et celuy qui entreprend de les regenter et changer : celuy là allegue pour son excuse la simplicité, l'obeïssance et l'exemple; quoy qu'il face, ce ne peult estre malice; c'est, pour le plus, malheur : *quis est enim, quem non moveat clarissimis monumentis testata consignataque antiquitas* (1)? oultre ce que dict Isocrates (2), que la defectuosité a plus de part à la moderation que n'a l'excez : l'aultre est en bien plus rude party; car qui se mesle de choisir et de changer, usurpe l'auctorité de iuger, et se doibt faire fort de veoir la faulte de ce qu'il chasse, et le bien de ce qu'il introduict.

Cette si vulgaire consideration m'a fermy en mon siege, et tenu ma ieunesse mesme, plus temeraire, en bride, de ne charger mes espaules d'un si lourd fais, que de me rendre respondant d'une science de telle importance, et oser en cette cy ce qu'en sain iugement ie ne pourrois oser en la plus facile de celles ausquelles on m'avoit instruict, et ausquelles la temerité de iuger est de nul preiudice; me semblant tres inique de vouloir soubmettre les constitutions et observances publicques et immobiles à l'instabilité d'une privee fantasie (la raison privee n'a qu'une iurisdiction privee), et entreprendre sur les loix divines ce que nulle police ne supporteroit aux civiles; ausquelles encores que l'humaine raison ayt beaucoup plus de commerce, si sont elles souverainement iuges de leurs iuges; et l'extreme suffisance sert à expliquer et estendre l'usage qui en est receu, non à le destourner et innover. Si quelquesfois la providence divine a passé par dessus les reigles ausquelles elle nous a necessairement astreincts, ce n'est pas pour nous en dispenser : ce sont coups de la main divine, qu'il nous fault non pas imiter, mais admirer; et exemples extraordinaires marquez d'un exprez et particulier adveu, du genre des miracles, qu'elle nous offre pour tesmoignage de sa toute puissance, au dessus de nos ordres et de nos forces, qu'il est folie et impieté d'essayer à representer, et que nous ne debvons pas suyvre, mais contempler avec estonnement, acte de son personnage, non pas du nostre. Cotta proteste bien oppor-

(1) Qui pourrait ne pas respecter une antiquité qui nous a été conservée et transmise par les plus éclatants témoignages? CICÉRON, *de Divin.* I, 40.
(2) *Discours à Nicoclès*, pag. 21. C.

tuneement : *Quum de religione agitur, Ti. Coruncanium, P. Scipionem, P. Scævolam, pontifices maximos, non Zenonem, aut Cleanthem, aut Chrysippum sequor* (1). Dieu le sçache, en nostre presente querelle, où il y a cent articles à oster et remettre, grands et profonds articles, combien ils sont qui se puissent vanter d'avoir exactement recogneu les raisons et fondements de l'un et l'aultre party : c'est un nombre, si c'est nombre, qui n'auroit pas grand moyen de nous troubler. Mais toute cette aultre presse, où va elle ? soubs quelle enseigne se iecte elle à quartier ? Il advient de la leur comme des aultres medecines foibles et mal appliquees : les humeurs qu'elle vouloit purger en nous, elle les a eschauffees, exasperees et aigries par le conflict; et si, nous est demeuree dans le corps : elle n'a sceu nous purger par sa foiblesse, et nous a cependant affoiblis; en maniere que nous ne la pouvons vuider non plus, et ne recevons de son operation que des douleurs longues et intestines.

Si est ce que la fortune reservant tousiours son auctorité au dessus de nos discours, nous presente aulcunesfois la necessité si urgente, qu'il est besoing que les loix lui facent quelque place : et quand on resiste à l'accroissance d'une innovation qui vient par violence à s'introduire, de se tenir en tout et par tout en bride et en reigle contre ceulx qui ont la clef des champs, ausquels tout cela est loisible qui peult advancer leur desseing, qui n'ont ny loy ny ordre que de suyvre leur advantage, c'est une dangereuse obligation et inequalité.

Aditum nocendi perfido præstat fides (2) :

d'autant que la discipline ordinaire d'un estat, qui est en sa santé, ne pourveoit pas à ces accidents extraordinaires; elle presuppose un corps qui se tient en ses principaulx membres et offices, et un commun consentement à son observation et obeïssance. L'aller legitime est un aller froid, poisant et contrainct, et n'est pas pour tenir bon à un aller licentieux et effrené. On sçait qu'il est encores reproché à ces deux grands personnages, Octavius et Caton, aux guerres civiles, l'un de Sylla, l'aultre de Cesar,

(1) En matière de religion, j'écoute Tib. Coruncanius, P. Scipion, P. Scévola, souverains pontifes, et non pas Zénon, Cléanthe, ou Chrysippe. Cic. *de Nat. deor.* III, 2.

(2) Se fier à un perfide, c'est lui donner moyen de nuire. Sénèque, *Œdip.* act. III, v. 686.

d'avoir plustost laissé encourir toutes extremitez à leur patrie, que de la secourir aux despens de ses loix, et que de rien remuer : car, à la verité, en ces dernieres necessitez où il n'y a plus que tenir, il seroit à l'adventure plus sagement faict de baisser la teste et prester un peu au coup, que s'aheurtant, oultre la possibilité, à ne rien relascher, donner occasion à la violence de fouler tout aux pieds; et vauldroit mieulx faire vouloir aux loix ce qu'elles peuvent, puis qu'elles ne peuvent ce qu'elles veulent. Ainsi feit celuy qui ordonna qu'elles dormissent vingt et quatre heures (1); et celuy qui remua pour cette fois un iour du calendrier; et cet aultre (2) qui du mois de iuin feit le second may. Les Lacedemoniens mesmes, tant religieux observateurs des ordonnances de leur païs, estants pressez de leur loy qui deffendoit d'eslire par deux fois admiral un mesme personnage, et de l'aultre part leurs affaires requerants de toute necessité que Lysander prinst derechef cette charge, ils feirent bien un Aracus admiral, mais Lysander surintendant de la marine (3) : et de mesme subtilité, un de leurs ambassadeurs estant envoyé vers les Atheniens pour obtenir le changement de quelque ordonnance, et Pericles luy alleguant qu'il estoit deffendu d'oster le tableau où une loy estoit une fois posee, luy conseilla de le tourner seulement, d'autant que cela n'estoit pas deffendu (4). C'est ce dequoy Plutarque loue Philopœmen (5), qu'estant nay pour commander, il sçavoit non seulement commander selon les loix, mais aux loix mesmes, quand la necessité publicque le requeroit.

CHAPITRE XXIII.

Divers evenements de mesme conseil.

Iacques Amyot, grand aumosnier de France, me recita un iour cette histoire à l'honneur d'un prince des nostres, et nostre estoit il à tres bonnes enseignes, encores que son origine feust estrangiere (6), que durant nos premiers troubles, au siege de Rouan,

(1) C'est *Agesilas*, dans PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*, et *Vie d'Agésilas*. C.

(2) Alexandre le Grand. Voy. PLUTARQUE, *Alex.* c. 5. C.

(3) PLUTARQUE, *Vie de Lysandre*, c. 4. C.

(4) PLUTARQUE, *Vie de Périclès*, c. 18. C.

(5) Dans la *comparaison de T. Q. Flaminius avec Philopœmen*, vers la fin. C.

(6) Le duc de Guise, surnommé *le Balafré*, de la maison de Lorraine. — *Au siège de Rouen*, en 1562.

ce prince ayant esté adverty, par la royne mere du roy, d'une entreprinse qu'on faisoit sur sa vie, et instruict particulierement, par ses lettres, de celuy qui la debvoit conduire à chef, qui estoit un gentilhomme angevin, ou manceau, frequentant lors ordinairement pour cet effect la maison de ce prince, il ne communiqua à personne cet advertissement : mais se promenant lendemain au mont Saincte Catherine, d'où se faisoit nostre batterie à Rouan (car c'estoit au temps que nous la tenions assiegee), ayant à ses costez ledit seigneur grand aumosnier et un aultre evesque, il apperceut ce gentilhomme qui luy avoit esté remarqué, et le feit appeller. Comme il feut en sa presence, il luy dict ainsi, le veoyant desia paslir et fremir des alarmes de sa conscience : « Monsieur de tel lieu, vous vous doubtez bien de ce que ie vous veulx, et vostre visage le montre. Vous n'avez rien à me cacher; car ie suis instruict de votre affaire si avant, que vous ne feriez qu'empirer vostre marché d'essayer à le couvrir. Vous sçavez bien telle chose et telle (qui estoient les tenants et aboutissants des plus secrettes pieces de cette menee) : ne faillez, sur vostre vie, à me confesser la verité de tout ce desseing. » Quand ce pauvre homme se trouva prins et convaincu (car le tout avoit esté descouvert à la royne par l'un des complices), il n'eut qu'à ioindre les mains et requerir la grace et misericorde de ce prince, aux pieds duquel il se voulut iecter; mais il l'en garda, suyvant ainsi son propos (1) : « Venez ça; vous ay ie aultrefois faict desplaisir? ay ie offensé quelqu'un des vostres par haine particuliere ? Il n'y a pas trois semaines que ie vous cognoy; quelle raison vous a peu mouvoir à entreprendre ma mort? » Le gentilhomme respondit à cela, d'une voix tremblante, que ce n'estoit aulcune occasion particuliere qu'il en eust, mais l'interest de la cause generale de son party, et qu'aulcuns luy avoient persuadé que ce seroit une execution pleine de pieté, d'extirper, en quelque maniere que ce feust, un si puissant ennemy de leur religion. « Or, suyvit ce prince, ie vous veulx montrer combien la religion que ie tiens est plus doulce que celle dequoy vous faictes profession. La vostre vous a conseillé de me tuer sans m'ouyr, n'ayant receu de moy aulcune offense; et la mienne me commande que ie vous pardonne, tout convaincu que vous estes de m'avoir voulu tuer

(1) Tout ceci se trouve dans un livre intitulé *la Fortune de la Cour*, composé par le sieur de Dampmartin, ancien courtisan du règne de Henri III (liv. II, pag. 139). C.

sans raison. Allez vous en, retirez vous; que ie ne vous veoye plus icy : et si vous estes sage, prenez doresnavant en vos entreprinses des conseillers plus gents de bien que ceulx là. »

L'empereur Auguste (1) estant en la Gaule, receut certain advertissement d'une coniuration que luy brassoit L. Cinna : il delibera de s'en venger, et manda pour cet effect au lendemain le conseil de ses amis. Mais la nuict d'entre deux, il la passa avecques grande inquietude, considerant qu'il avoit à faire mourir un ieune homme de bonne maison et nepveu du grand Pompeius, et produisoit en se plaignant plusieurs divers discours : « Quoy doncques, disoit il, sera il vray que ie demeureray en crainte et en alarme, et que ie lairray mon meurtrier se promener ce pendant à son ayse ? S'en ira il quitte, ayant assailly ma teste, que i'ay sauvee de tant de guerres civiles, de tant de batailles par mer et par terre, et aprez avoir estably la paix universelle du monde ? sera il absoult, ayant deliberé non de me meurtrir seulement, mais de me sacrifier ? » car la coniuration estoit faicte de le tuer comme il feroit quelque sacrifice. Aprez cela, s'estant tenu coy quelque espace de temps, il recommenceoit d'une voix plus forte, et s'en prenoit à soy mesme : « Pourquoy vis tu, s'il importe à tant de gents que tu meures ? n'y aura il point de fin à tes vengeances et à tes cruautez ? Ta vie vault elle que tant de dommage se face pour la conserver ? » Livia, sa femme, le sentant en ces angoisses : « Et les conseils des femmes y seront ils receus ? luy dict elle : fay ce que font les medecins; quand les receptes accoustumees ne peuvent servir, ils en essayent de contraires. Par severité, tu n'as iusques à cette heure rien proufité, Lepidus a suyvi Salvidienus ; Murena, Lepidus ; Caepio, Murena ; Egnatius, Caepio : commence à experimenter comment te succederont la doulceur et la clemence. Cinna est convaincu ; pardonne luy : de te nuire desormais, il ne pourra, et proufitera à ta gloire. » Auguste feut bien ayse d'avoir trouvé un advocat de son humeur; et ayant remercié sa femme, et contremandé ses amis qu'il avoit assignez au conseil, commanda qu'on feist venir à luy Cinna tout seul, et ayant faict sortir tout le monde de sa chambre, et faict donner un siege à Cinna, il luy parla en cette maniere : « En premier lieu, ie te demande, Cinna, paisible audience; n'interromps pas mon parler; ie te donray

(1) Voyez SÉNÈQUE, dans son traité *de la Clémence*, I, 9, d'où cette histoire a été transportée ici mot pour mot.

temps et loisir d'y respondre. Tu sçais, Cinna, que t'ayant prins au camp de mes ennemis, non seulement t'estant faict mon ennemy, mais estant nay tel, ie te sauvay, ie te meis entre mains touts tes biens, et t'ay enfin rendu si accommodé et si aysé, que les victorieux sont envieux de la condition du vaincu : l'office du sacerdoce que tu me demandas, ie te l'octroyay, l'ayant refusé à d'aultres, desquels les peres avoient tousiours combattu avecques moy. T'ayant si fort obligé, tu as entreprins de me tuer. » A quoy Cinna s'estant escrié qu'il estoit bien esloingné d'une si meschante pensee : « Tu ne me tiens pas, Cinna, ce que tu m'avois promis, suyvit Auguste; tu m'avois asseuré que ie ne seroy pas interrompu. Ouy, tu as entreprins de me tuer en tel lieu, tel iour, en telle compaignie, et de telle façon. » Et le veoyant transy de ces nouvelles, et en silence, non plus pour tenir le marché de se taire, mais de la presse de sa conscience : « Pourquoy, adiousta il, le fais tu ? Est ce pour estre empereur ? Vrayement il va bien mal à la chose publicque, s'il n'y a que moy qui t'empesche d'arriver à l'empire. Tu ne peulx pas seulement deffendre ta maison, et perdis dernierement un procez par la faveur d'un simple libertin (1). Quoy ? n'as tu moyen ny pouvoir en aultre chose qu'à entreprendre Cesar ? Ie le quitte, s'il n'y a que moy qui empesche tes esperances. Penses tu que Paulus, que Fabius, que les Cosseens et Serviliens te souffrent, et une si grande trouppe de nobles, non seulement nobles de nom, mais qui, par leur vertu. honorent leur noblesse ? » Aprez plusieurs aultres propos (car il parla à luy plus de deux heures entieres) : « Or va, luy dict il, ie te donne, Cinna, la vie à traistre et à parricide, que ie te donnay aultrefois à ennemy; que l'amitié commence de ce iourd'huy entre nous; essayons qui de nous deux de meilleure foy, moy t'aye donné ta vie, ou tu l'ayes receue. » Et se despartit d'avecques luy en cette maniere. Quelque temps aprez il luy donna le consulat, se plaignant dequoy il ne le luy avoit osé demander. Il l'eut depuis pour fort amy, et feut seul faict par luy heritier de ses biens. Or depuis cet accident, qui adveint à Auguste au quarantiesme an de son aage, il n'y eut iamais de coniuration ny d'entreprinse contre luy, et receut une iuste recompense de cette sienne clemence. Mais il n'en adveint pas de mesme au nostre (2) :

(1) *Affranchi,* du mot latin *libertus,* ou *libertinus ;* car ce dernier ne veut pas dire, comme on l'a cru longtemps, *fils d'affranchi.* J. V. L.

(2) Le même duc de Guise, dont Montaigne a parlé au commencement du cha-

car sa doulceur ne le sceut guarantir qu'il ne cheust depuis aux lacs de pareille trahison : tant c'est chose vaine et frivole que l'humaine prudence ! et au travers de touts nos proiects, de nos conseils et precautions, la fortune maintient tousiours la possession des evenements.

Nous appellons les medecins heureux, quand ils arrivent à quelque bonne fin : comme s'il n'y avoit que leur art qui ne se peust maintenir d'elle mesme, et qui eust les fondements trop frailes pour s'appuyer de sa propre force, et comme s'il n'y avoit qu'elle qui aye besoing que la fortune preste la main à ses operations. Ie croy d'elle tout le pis ou le mieulx qu'on vouldra : car nous n'avons, Dieu mercy! nul commerce ensemble. Ie suis au rebours des aultres ; car ie la mesprise bien tousiours : mais quand ie suis malade, au lieu d'entrer en composition, ie commence encores à la haïr et à la craindre ; et respons à ceulx qui me pressent de prendre medecine, qu'ils attendent au moins que ie soy rendu à mes forces et à ma santé, pour avoir plus de moyen de soustenir l'effort et le hazard de leur bruvage. Ie laisse faire nature, et presuppose qu'elle se soit pourveue de dents et de griffes, pour se deffendre des assaults qui luy viennent, et pour maintenir cette contexture dequoy elle fuit la dissolution. Ie crains, au lieu de l'aller secourir, ainsi comme elle est aux prinses bien estroictes et bien ioinctes avecques la maladie, qu'on secoure son adversaire au lieu d'elle, et qu'on la recharge de nouveaux affaires.

Or ie dis que, non en la medecine seulement, mais en plusieurs arts plus certaines, la fortune y a bonne part : les saillies poëtiques qui emportent leur aucteur et le ravissent hors de soy, pourquoy ne les attribuerons nous à son bonheur, puis qu'il confesse luy mesme qu'elles surpassent sa suffisance et ses forces, et les recognoist venir d'ailleurs que de soy, et ne les avoir aulcunement en sa puissance ; non plus que les orateurs ne disent avoir en la leur ces mouvements et agitations extraordinaires qui les poulsent au delà de leur desseing ? Il en est de mesme en la peincture, qu'il eschappe par fois des traicts de la main du peintre, surpassants sa conception et sa science, qui le tirent luy mesme en admiration, et qui l'estonnent. Mais la fortune monstre bien encores plus evidemment la part qu'elle a en

pitre. Ce duc, assiégeant Orléans en 1563, fut assassiné par un gentilhomme d'Angoumois, nommé Poltrot. C.

touts ces ouvrages, par les graces et beaultez qui s'y treuvent non seulement sans l'intention, mais sans la cognoissance mesme de l'ouvrier : un suffisant lecteur descouvre souvent ez esprits d'aultruy des perfections aultres que celles que l'aucteur y a mises et apperceues, et y preste des sens et des visages plus riches.

Quant aux entreprinses militaires, chascun veoid comment la fortune y a bonne part. En nos conseils mesmes et en nos deliberations, il fault certes qu'il y ayt du sort et du bonheur meslé parmy; car tout ce que nostre sagesse peult, ce n'est pas grand'-chose : plus elle est aiguë et vifve, plus elle treuve en soy de foiblesse, et se desfie d'autant plus d'elle mesme. Ie suis de l'advis de Sylla (1); et quand ie me prens garde de prez aux plus glorieux exploicts de la guerre, ie veoy, ce me semble, que ceulx qui les conduisent n'y employent la deliberation et le conseil que par acquit, et que la meilleure part de l'entreprinse, ils l'abbandonnent à la fortune; et sur la fiance qu'ils ont à son secours, passent à touts les coups au delà des bornes de tout discours. Il survient des alaigresses fortuites et des fureurs estrangieres parmy leurs deliberations, qui les poulsent le plus souvent à prendre le party le moins fondé en apparence, et qui grossissent leur courage au dessus de la raison. D'où il est advenu à plusieurs grands capitaines anciens, pour donner credit à ces conseils temeraires, d'alleguer à leurs gents qu'ils y estoient conviez par quelque inspiration, par quelque signe et prognosticque.

Voylà pourquoy, en cette incertitude et perplexité que nous apporte l'impuissance de veoir et choisir ce qui est plus commode, pour les difficultez que les divers accidents et circonstances de chaque chose tirent, le plus seur, quand aultre consideration ne nous y convieroit, est à mon advis, de se reiecter au party où il y a plus d'honnesteté et de iustice; et puis qu'on est en doubte du plus court chemin, tenir tousiours le droict : comme en ces deux exemples, que ie viens de proposer, il n'y a point de doubte qu'il ne feust plus beau et plus genereux à celuy qui avoit receu l'offense, de la pardonner, que s'il eust faict aultrement. S'il en est mesadvenu au premier, il ne s'en fault pas prendre à ce sien bon desseing; et ne sçait on, quand il eust prins le party

(1(Qui osta l'envie à ses faicts, en louant souvent sa bonne fortune, et finalement en se surnommant *Faustus*, etc. PLUTARQUE, *Comment on peult se louer soy mesme*, c. 9, trad. d'Amyot. C.

contraire, s'il eust eschappé à la fin à laquelle son destin l'appelloit; et si, eust perdu la gloire d'une telle humanité.

Il se veoid, dans les histoires, force gents en cette crainte; d'où la pluspart ont suyvi le chemin de courir au devant des coniurations qu'on faisoit contre eulx, par vengeance et par supplices; mais i'en veoy fort peu ausquels ce remede ayt servy; tesmoings tant d'empereurs romains. Celuy qui se treuve en ce danger, ne doibt pas beaucoup esperer ny de sa force ny de sa vigilance : car combien est il mal aysé de se guarantir d'un ennemy qui est couvert du visage du plus officieux amy que nous ayons, et de cognoistre les volontez et pensements interieurs de ceulx qui nous assistent? Il a beau employer des nations estrangieres pour sa garde, et estre tousiours ceinct d'une haye d'hommes armez; quiconque aura sa vie à mespris se rendra tousiours maistre de celle d'aultruy (1); et puis, ce continuel souspeçon qui met le prince en doubte de tout le monde, luy doibt servir d'un merveilleux torment. Pourtant Dion estant adverty que Callippus espioit les moyens de le faire mourir, n'eut iamais le cœur d'en informer, disant qu'il aymoit mieulx mourir, que vivre en cette misere, d'avoir à se garder, non de ses ennemis seulement, mais aussi de ses amis (2) : ce qu'Alexandre representa bien plus vifvement par effect, et plus roidement, quand ayant eu advis, par une lettre de Parmenion, que Philippus, son plus cher medecin, estoit corrompu par l'argent de Darius pour l'empoisonner; en mesme temps qu'il donnoit à lire sa lettre à Philippus, il avalla le bruvage qu'il luy avoit presenté (3). Feut ce pas exprimer cette resolution, que si ses amis le vouloient tuer, il consentoit qu'ils le peussent faire? Ce prince est le souverain patron des actes hazardeux; mais ie ne sçay s'il y a traict en sa vie qui ayt plus de fermeté que cettuy cy, ny une beaulté illustre par tant de visages.

Ceulx qui preschent aux princes la desfiance si attentifve, soubs couleur de leur prescher leur seureté, leur preschent leur ruyne et leur honte : rien de noble ne se faict sans hazard. I'en sçay un de courage tres martial de sa complexion, et entreprenant, de qui touts les iours on corrompt la bonne fortune par telles persuasions : « qu'il se resserre entre les siens; qu'il n'entende

(1) Sénèque, *Epist.* 4. C.
(2) Plutarque, *Apophthegmes*. C.
(3) Quinte-Curce, III, 6. C.

à aulcune reconciliation de ses anciens ennemis; se tienne à part, et ne se commette entre mains plus fortes, quelque promesse qu'on luy face, quelque utilité qu'il y veoye. » I'en sçay un aultre qui a inespereement advancé sa fortune pour avoir prins conseil tout contraire.

La hardiesse, dequoy ils cherchent si avidement la gloire, se represente, quand il est besoing, aussi magnifiquement en pourpoinct, qu'en armes; en un cabinet, qu'en un camp; le bras pendant, que le bras levé.

La prudence si tendre et circonspecte est mortelle ennemie des haultes executions. Scipion sceut, pour practiquer la volonté de Syphax, quittant son armee, et abandonnant l'Espaigne doubteuse encores sous sa nouvelle conqueste, passer en Afrique dans deux simples vaisseaux, pour se commettre, en terre ennemie, à la puissance d'un roy barbare, à une foy incognene, sans obligation, sans ostage, soubs la seule seureté de la grandeur de son propre courage, de son bonheur, et de la promesse de ses haultes esperances (1). *Habita fides ipsam plerumque fidem obligat* (2). A une vie ambitieuse et fameuse, il fault, au rebours (3), prester peu et porter la bride courte aux souspeçons: la crainte et la desfiance attirent l'offense, et la convient. Le plus desfiant de nos roys (4) establit ses affaires principalement pour avoir volontairement abbandonné et commis sa vie et sa liberté entre les mains de ses ennemis : montrant avoir entiere fiance d'eulx, à fin qu'ils la prinssent de luy. A ses legions mutinees et armees contre luy, Cesar opposoit seulement l'auctorité de son visage et la fierté de ses paroles; et se fioit tant à soy et à sa fortune, qu'il ne craignoit point de s'abbandonner et commettre à une armee seditieuse et rebelle :

> Stetit aggere fultus
> Cespitis, intrepidus vultu; meruitque timeri,
> Nil metuens (5).

(1) Tite-Live, XXVIII, 17. J. V. L.

(2) La confiance que nous accordons à un autre nous gagne souvent la sienne. Id. XXII, 22.

(3) *Au rebours* se rapporte à ces mots, *La prudence si tendre et circonspecte*, etc. Montaigne aurait dû l'effacer, lorsqu'il eut ajouté, depuis, l'exemple de Scipion. J. V. L.

(4) Louis XI. Voyez les Mémoires de Comines, liv. II, c. 5 à 7. L'historien blâme fort cette action de Louis XI, qui par là se mit en grand danger. C.

(5) Il parut sur un tertre de gazon, debout, avec un visage intrépide; il mérita d'être craint, en ne craignant pas. Lucain, V, 316.

Mais il est bien vray que cette forte asseurance ne se peult representer bien entiere et naïfve, que par ceulx ausquels l'imagination de la mort, et du pis qui peult advenir aprez tout, ne donne point d'effroy : car de la representer tremblante encores, doubteuse et incertaine, pour le service d'une importante reconciliation, ce n'est rien faire qui vaille. C'est un excellent moyen de gaigner le cœur et volonté d'aultruy, de s'y aller soubmettre et fier, pourveu que ce soit librement et sans contraincte d'aulcune necessité, et que ce soit en condition qu'on y porte une fiance pure et nette, le front au moins deschargé de tout scrupule. Ie veis, en enfance, un gentilhomme commandant à une grande ville, empressé à l'esmotion d'un peuple furieux : pour esteindre ce commencement de trouble, il print party de sortir d'un lieu tres asseuré où il estoit, et se rendre à cette tourbe mutine; d'où mal luy print, et y feut malheureusement tué. Mais il ne me semble pas que sa faulte feust tant d'estre sorty, ainsi qu'ordinairement on le reproche à sa memoire, comme ce feut d'avoir prins une voye de soubmission et de mollesse, et d'avoir voulu endormir cette rage plustost en suyvant qu'en guidant, et en requerant plustost qu'en remontrant; et estime qu'une gracieuse severité, avecques un commandement militaire plein de securité et de confiance, convenable à son reng et à la dignité de sa charge, luy eust mieulx succedé, au moins avecques plus d'honneur et de bienseance. Il n'est rien moins esperable de ce monstre ainsin agité, que l'humanité et la doulceur; il recevra bien plustost la reverence et la crainte. Ie luy reprocherois aussi, qu'ayant prins une resolution, plustost brave à mon gré que temeraire, de se iecter foible et en pourpoinct, emmy cette mer tempestueuse d'hommes insensez, il la debvoit avaller toute (1), et n'abbandonner ce personnage : au lieu qu'il luy adveint, aprez avoir recogneu le danger de prez, de saigner du nez, et d'alterer encores depuis cette contenance desmise (2) et flatteuse, qu'il avoit entreprinse, en une contenance effroyee; chargeant sa voix et ses yeulx d'estonnement et de penitence, cherchant à conniller (3) et à se desrobber, il les enflamma et appella sur soy.

(1) *Il devait soutenir jusqu'au bout sa première résolution, et ne pas abandonner son rôle.*

(2) *Soumise*, du latin *demissus*.

(3) *Conniller*, c'est s'esquiver, chercher à se cacher dans un trou, comme un timide *connil* ou lapin. E. J.

On deliberoit de faire une montre generale de diverses trouppes en armes (c'est le lieu des vengeances secrettes; et n'est poinct où, en plus grande seureté, on les puisse exercer) : il y avoit publicques et notoires apparences qu'il n'y faisoit pas fort bon pour aulcuns, ausquels touchoit la principale et necessaire charge de les recognoistre. Il s'y proposa divers conseils, comme en chose difficile, et qui avoit beaucoup de poids et de suitte. Le mien feut qu'on evitast sur tout de donner aulcun tesmoignage de ce doubte; et qu'on s'y trouvast et meslast parmy les files, la teste droicte et le visage ouvert; et qu'au lieu d'en retrencher aulcune chose (à quoy les aultres opinions visoient le plus), au contraire, l'on solicitast les capitaines d'advertir les soldats de faire leurs salves belles et gaillardes, en l'honneur des assistants, et n'espargner leur pouldre. Cela servit de gratification envers ces trouppes suspectes, et engendra dez lors en avant une mutuelle et utile confiance.

La voye qu'y teint Iulius Cesar, ie treuve que c'est la plus belle qu'on y puisse prendre. Premierement, il essaya par clemence à se faire aymer de ses ennemis mesmes, se contentant, aux coniurations qui luy estoient descouvertes, de declarer simplement qu'il en estoit adverty : cela faict, il print une tres noble resolution d'attendre sans effroy et sans solicitude ce qui luy en pourroit advenir, s'abbandonnant et se remettant à la garde des dieux et de la fortune; car certainement c'est l'estat où il estoit, quand il feut tué.

Un estrangier ayant dict et publié par tout, qu'il pourroit instruire Dionysius, tyran de Syracuse, d'un moyen de sentir et descouvrir en toute certitude les parties que ses subiects machineroient contre luy, s'il luy vouloit donner une bonne piece d'argent; Dionysius en estant adverty, le feit appeller à soy, pour s'esclaircir d'une art si necessaire à sa conservation. Cet estrangier luy dict qu'il n'y avoit pas d'aultre art, sinon qu'il luy feist delivrer un talent et se vantast d'avoir apprins de luy un singulier secret. Dionysius trouva cette invention bonne, et luy feit compter six cents escus (1). Il n'estoit pas vraysemblable qu'il eust donné si grande somme à un homme incogneu, qu'en recompense d'un tres utile apprentissage; et servoit cette reputation à tenir ses ennemis en crainte. Pourtant les princes sage-

(1) PLUTARQUE, *Apophthegmes*. C.

ment publient les advis qu'ils reçoivent des menees qu'on dresse contre leur vie; pour faire croire qu'ils sont bien advertis, et qu'il ne se peult rien entreprendre dequoy ils ne sentent le vent. Le duc d'Athenes feit plusieurs sottises, en l'establissement de sa fresche tyrannie sur Florence; mais cette cy la plus notable, qu'ayant receu le premier advis des monopoles (1) que ce peuple dressoit contre luy, par Matteo di Morozo, complice d'icelles, il le feit mourir pour supprimer cet advertissement, et ne faire sentir qu'aulcun en la ville s'ennuyast de sa domination.

Il me souvient avoir leu aultrefois (2) l'histoire de quelque Romain, personnage de dignité, lequel fuyant la tyrannie du triumvirat, avoit eschappé mille fois les mains de ceulx qui le poursuyvoient, par la subtibilité de ses inventions. Il adveint un iour qu'une trouppe de gents de cheval, qui avoit charge de le prendre, passa tout ioignant un hallier où il s'estoit tapy, et faillit de le descouvrir; mais luy, sur ce poinct là, considerant la peine et les difficultez ausquelles il avoit desia si long temps duré, pour se sauver des continuelles et curieuses recherches qu'on faisoit de luy par tout, le peu de plaisir qu'il pouvoit esperer d'une telle vie, et combien il luy valoit mieulx passer une fois le pas, que demourer tousiours en cette transe, luy mesme les rappella et leur trahit sa cachette, s'abbandonnant volontairement à leur cruauté, pour oster eulx et luy d'une plus longue peine. D'appeller les mains ennemies, c'est un conseil un peu gaillard : si croy ie qu'encores vauldroit il mieulx le prendre, que de demourer en la fiebvre continuelle d'un accident qui n'a point de remede. Mais puis que les provisions qu'on y peult apporter sont pleines d'inquietude et d'incertitude, il vault mieulx d'une belle asseurance se preparer à tout ce qui en pourra advenir, et tirer quelque consolation de ce qu'on n'est pas asseuré qu'il advienne.

CHAPITRE XXIV.

Du pedantisme.

Ie me suis souvent despité, en mon enfance, de veoir ez comedies italiennes tousiours un Pedante pour badin, et le surnom

(1) *Monopole,* conjuration, conspiration (Nicot). Rabelais a employé ce mot dans le même sens, liv. I, chap. 17. C.

(2) Dans APPIEN, liv. IV des *Guerres civiles.* J. V. L.

de Magister n'avoir gueres plus honnorable signification parmy nous : car leur estant donné en gouvernement, que pouvoy ie moins faire que d'estre ialoux de leur reputation? Ie cherchoy bien de les excuser par la disconvenance naturelle qu'il y a entre le vulgaire et les personnes rares et excellentes en iugement et en sçavoir, d'autant qu'ils vont un train entierement contraire les uns des aultres; mais en cecy perdoy ie mon latin, que les plus galants hommes c'estoient ceulx qui les avoient le plus à mespris, tesmoing nostre bon du Bellay :

Mais ie hay par sur tout un sçavoir pedantesque;

et est cette coustume ancienne; car Plutarque dict (1) que Grec et Escholier estoient mots de reproche entre les Romains, et de mespris. Depuis, avec l'aage, i'ay trouvé qu'on avoit une grandissime raison, et que *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes* (2). Mais d'où il puisse advenir qu'une ame riche de la cognoissance de tant de choses n'en devienne pas plus vifve et plus esveillee; et qu'un esprit grossier et vulgaire puisse loger en soy, sans s'amender, les discours et les iugements des plus excellents esprits que le monde ait portés, i'en suis encores en doubte. A recevoir tant de cervelles estrangieres, et si fortes et si grandes, il est necessaire (me disoit une fille, la premiere de nos princesses, parlant de quelqu'un) que la sienne se foule, se contraigne et rappetisse, pour faire place aux aultres : ie diroy volontiers que, comme les plantes s'estouffent de trop d'humeur. et les lampes de trop d'huyle; aussi faict l'action de l'esprit, par trop d'estude et de matiere : lequel, occupé et embarrassé d'une grande diversité de choses (3), perde le moyen de se desmesler, et que cette charge le tienne courbe et croupy. Mais il en va aultrement; car nostre ame s'eslargit d autant plus qu'elle se remplit : et aux exemples des vieux temps, il se veoid, tout au re-

(1) PLUTARQUE, *Vie de Cicéron*, c. 3 de la traduction d'Amyot. C.

(2) Regnier (*Sat.* 3, dernier vers) traduit ainsi ce proverbe singulier, que Rabelais (*Gargantua*, I, 39) met dans la bouche de frère Jean des Entommeures :

Pardieu, les plus grands clercs ne sont pas les plus fins.

Frère Jean, le fidèle portrait des moines de ce temps-là, s'excuse ainsi de son ignorance : « Nostre feu abbé disoit que c'est chose monstrueuse veoir un moine sçavant. Par Dieu, monsieur mon amy, *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes*. » Il y a dans ce chapitre quelques autres imitations de Rabelais. J. V. L.

(3) Les mots *il est nécessaire qu'il* sont ici sous-entendus. E. J.

bours. des suffisants hommes aux maniements des choses publicques, des grands capitaines, et grands conseillers aux affaires d'estat, avoir esté ensemble tres sçavants.

Et quant aux philosophes, retirez de toute occupation publicque, ils ont esté aussi quelquesfois, à la verité, mesprisez par la liberté comique de leur temps, leurs opinions et façons les rendants ridicules. Les voulez vous faire iuges des droicts d'un procez, des actions d'un homme? ils en sont bien prests! ils cherchent encores s'il y a vie, s'il y a mouvement, si l'homme est aultre chose qu'un bœuf; que c'est qu'agir et souffrir; quelles bestes ce sont que loix et iustice. Parlent ils du magistrat, ou parlent ils à luy? c'est d'une liberté irreverente et incivile. Oyent ils louer leur prince ou un roy? c'est un pastre pour eulx, oisif comme un pastre, occupé à pressurer et tondre ses bestes, mais bien plus rudement qu'un pastre. En estimez vous quelqu'un plus grand, pour posseder deux mille arpents de terre? eulx s'en mocquent, accoustumez d'embrasser tout le monde comme leur possession. Vous vantez vous de vostre noblesse, pour compter sept ayeulx riches? ils vous estiment de peu, ne concevant l'image universelle de nature, et combien chascun de nous a eu de predecesseurs, riches, pauvres, roys, valets, grecs, barbares; et quand vous seriez cinquantiesme descendant de Hercules, ils vous trouvent vain de faire valoir ce present de la fortune. Ainsi les desdaignoit le vulgaire, comme ignorants les premieres choses et communes, et comme presumptueux et insolents (1).

Mais cette peincture platonique est bien esloingnee de celle qu'il fault à nos hommes. On envioit ceulx là comme estants au dessus de la commune façon, comme mesprisants les actions publicques, comme ayants dressé une vie particuliere et inimitable, reiglee à certains discours haultains et hors d'usage : ceulx cy, on les desdaigne comme estants au dessoubs de la commune façon, comme incapables des charges publicques, comme traisnants une vie et des mœurs basses et viles aprez le vulgaire :

Odi homines ignava opera, philosopha sententia (2).

(1) Tout ce passage, *Et quant aux philosophes,* etc., est traduit assez fidèlément du *Théétète* de PLATON. Voy. les *Pensées de Platon,* pag. 250 de la seconde édition. J. V. L.

(2) Je hais ces hommes incapables d'agir, dont la philosophie est toute en paroles. PACUVIUS *ap.* GELLIUM, XIII, 8.

Quant à ces philosophes, dis ie, comme ils estoient grands en science, ils estoient encores plus grands en toute action. Et tout ainsi qu'on dict de ce geometrien de Syracuse (1), lequel ayant esté destourné de sa contemplation, pour en mettre quelque chose enpractique à la deffense de son païs, qu'il meit soubdain en train des engins espouvantables et des effets surpassants toute creance humaine; desdaignant toutesfois luy mesme toute cette sienne manufacture, et pensant en cela avoir corrompu la dignité de son art, de laquelle ses ouvrages n'estoient que l'apprentissage et le iouet : aussi eulx, si quelquesfois on les a mis à la preuve de l'action, on les a veu voler d'une aile si haulte, qu'il paroissoit bien leur cœur et leur ame s'estre merveilleusement grossie et enrichie par l'intelligence des choses. Mais aulcuns veoyants la place du gouvernement politique saisie par des hommes incapables, s'en sont reculez; et celuy qui demanda à Crates, iusques à quand il fauldroit philosopher, en receut cette response : « Iusques à tant que ce ne soient plus des asniers qui conduisent nos armees (2). » Heraclitus resigna la royauté à son frere; et aux Ephesiens, qui luy reprochoient à quoy il passoit son temps, à iouer avecques les enfants devant le temple : « Vaut il pas mieulx faire cecy, que gouverner les affaires en vostre compaignie (3)? » D'aultres ayants leur imagination logee au dessus de la fortune et du monde, trouverent les sieges de la iustice, et les throsnes mesmes des roys, bas et vils; et refusa Empedocles la royauté que les Agrigentins luy offrirent (4). Thales accusant quelquesfois le soing du mesnage et de s'enrichir, on luy reprocha que c'estoit à la mode du regnard, pour n'y pouvoir advenir : il luy print envie, par passetemps, d'en montrer l'experience; et ayant pour ce coup ravallé son sçavoir au service du proufit et du gaing, dressa une traficque qui dans un an rapporta telles richesses, qu'à peine en toute leur vie les plus experimentez de ce mestier là en pouvoient faire de pareilles (5). Ce qu'Aristote recite d'aulcuns, qui appelloient et celuy là, et Anaxagoras, et leurs semblables, sages et non prudents, pour n'avoir assez de soing des choses plus utiles : oultre ce que ie ne digere

(1) Archimède. PLUTARQUE, *Vie de Marcellus*, c. 6. C.
(2) DIOGÈNE LAERCE, VI, 92. C.
(3) ID. IX, 6, 3. C.
(4) ID. *Empédocle*, VIII, 63. C.
(5) ID. *Thalès*, I, 26; CIC., *de Divinat.*, I, 49. C.

pas bien cette difference de mots, cela ne sert point d'excuse à mes gents; et à veoir la basse et necessiteuse fortune dequoy ils se payent, nous aurions plustost occasion de prononcer touts les deux, qu'ils sont et non sages, et non prudents.

Ie quitte cette premiere raison, et croy qu'il vault mieulx dire que ce mal vienne de leur mauvaise façon de se prendre aux sciences; et qu'à la mode dequoy nous sommes instruicts, il n'est pas merveille, si ny les escholiers, ny les maistres, n'en deviennent pas plus habiles, quoy qu'ils s'y facent plus doctes. De vray, le soing et la despense de nos peres ne vise qu'à nous meubler la teste de science : du iugement et de la vertu, peu de nouvelles. Criez d'un passant à nostre peuple : « O le sçavant homme! » et d'un aultre : « O le bon homme (1)! » il ne fauldra pas à destourner les yeulx et son respect vers le premier. Il y fauldroit un tiers crieur : « O les lourdes testes! » Nous nous enquerons volontiers : « Sçait il du grec ou du latin? escrit il en vers ou en prose? » mais s'il est devenu meilleur ou plus advisé, c'estoit le principal, et c'est ce qui demeure derriere. Il falloit s'enquerir qui est mieulx sçavant, non qui est plus sçavant.

Nous ne travaillons qu'à remplir la memoire, et laissons l'entendement et la conscience vuides. Tout ainsi que les oyseaux vont quelquesfois à la queste du grain, et le portent au bec sans le taster pour en faire bechee à leurs petits : ainsi nos pedantes vont pillotant la science dans les livres, et ne la logent qu'au bout de leurs levres, pour la desgorger seulement et mettre au vent. C'est merveille combien proprement la sottise se loge sur mon exemple : est ce pas faire de mesme ce que ie fois en la pluspart de cette composition? ie m'en vois escorniflant, par cy par là, des livres, les sentences qui me plaisent, non pour les garder (car ie n'ay point de gardoire), mais pour les transporter en cettuy cy; où, à vray dire, elles ne sont non plus miennes qu'en leur premiere place : nous ne sommes, ce croy ie, sçavants que de la science presente; non de la passee, aussi peu que de la future. Mais, qui pis est, leurs escholiers et leurs petits ne s'en nourrissent et alimentent non plus; ains elle passe de main en main, pour cette seule fin d'en faire parade, d'en entretenir aultruy, et d'en faire des contes, comme une vaine monnoye inutile à tout aultre usage et emploite qu'à compter et iecter. *Apud*

(1) Imité de SÉNÈQUE, *Epist.* 88. J. V. L.

alios loqui didicerunt, non ipsi secum (1). *Non est loquendum, sed gubernandum* (2). Nature, pour monstrer qu'il n'y a rien de sauvage en ce qu'elle conduict, faict naistre souvent, ez nations moins cultivees par art, des productions d'esprit qui luictent les plus artistes productions. Comme, sur mon propos, le proverbe gascon, tiré d'une chalemie, est il delicat, « *Bouha prou bouha, mas à remuda lous dits qu'em?* Souffler pour souffler; mais à remuer les doigts, nous en sommes là. » Nous sçavons dire : « Cicero dict ainsi; Voylà les mœurs de Platon; Ce sont les mots mesmes d'Aristote : » mais nous, que disons nous nous mesmes? que iugeons nous? que faisons nous? Autant en diroit bien un perroquet.

Cette façon me faict souvenir de ce riche Romain (3) qui avoit esté soigneux, à fort grande despense, de recouvrer des hommes suffisants en tout genre de sciences, qu'il tenoit continuellement autour de luy, afin que quand il escheeoit entre ses amis quelque occasion de parler d'une chose ou d'aultre, ils suppleassent en sa place, et feussent touts prests à luy fournir, qui d'un discours, qui d'un vers d'Homere, chascun selon son gibbier; et pensoit ce sçavoir estre sien, parce qu'il estoit en la teste de ses gents; et comme font aussi ceulx desquels la suffisance loge en leurs sumptueuses librairies. I'en cognoy à qui quand ie demande ce qu'il sçait, il me demande un livre pour me le monstrer; et n'oseroit me dire qu'il a le derriere galeux, s'il ne va sur le champ estudier, en son lexicon, que c'est que Galeux, et que c'est que Derriere.

Nous prenons en garde les opinions et le sçavoir d'aultruy, et puis c'est tout : il les fault faire nostres. Nous semblons proprement celuy qui ayant besoing de feu, en iroit querir chez son voysin, et y en ayant trouvé un beau et grand, s'arresteroit là à se chauffer, sans plus se souvenir d'en rapporter chez soy (4). Que nous sert il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digere, si elle ne se transforme en nous, si elle ne nous augmente et fortifie? Pensons nous que Lucullus, que les lettres rendirent et

(1) Ils ont appris à parler aux autres, et non pas à eux-mêmes. Cic., *Tusc. quæst.* V, 36.

(2) Il ne s'agit pas de parler, mais de conduire le vaisseau. Sénèque, *Epist.* 108.

(3) Calvisius Sabinus. Voy. Sénèque, *Epist.* 27. C.

(4) On trouve cette comparaison à la fin du traité de Plutarque intitulé dans Amyot, *Comment il fault ouyr*. C.

formerent si grand capitaine sans l'experience (1), les eust prinses à nostre mode? Nous nous laissons si fort aller sur les bras d'aultruy, que nous aneantissons nos forces. Me veulx ie armer contre la crainte de la mort? c'est aux despens de Seneca. Veulx ie tirer de la consolation pour moy ou pour un aultre? ie l'emprunte de Cicero. Ie l'eusse prinse en moy mesme, si on m'y eust exercé. Ie n'ayme point cette suffisance relative et mendiee : quand bien nous pourrions estre sçavants du sçavoir d'aultruy, au moins sages ne pouvons nous estre que de nostre propre sagesse.

Μισῶ σοφιστὴν, ὅστις οὐχ αὑτῷ σοφός.

« Ie hay le sage qui n'est pas sage pour soy mesme (2). » *Ex quo Ennius : Nequidquam sapere sapientem, qui ipse sibi prodesse non quiret* (3) :

Si cupidus, si
Vanus, et Euganea quantumvis mollior agna (4).

Non enim paranda nobis solum, sed fruenda sapientia est (5).

Dionysius (6) se mocquoit des grammairiens qui ont soing de s'enquerir des maulx d'Ulysses, et ignorent les propres; des musiciens qui accordent leurs fleutes, et n'accordent pas leurs mœurs; des orateurs qui estudient à dire iustice, non à la faire. Si nostre ame n'en va un meilleur bransle, si nous n'en avons le iugement plus sain, i'aymerois aussi cher que mon escholier eust passé le temps à iouer à la paulme : au moins le corps en seroit plus alaigre. Voyez le revenir de là, aprez quinze ou seize ans employez; il n'est rien si mal propre à mettre en besongne : tout ce que vous y recognoissez davantage, c'est que son latin et son grec l'ont rendu plus sot et presumptueux qu'il n'estoit party de la maison. Il en debvoit rapporter l'ame pleine, il ne l'en rapporte que bouffie; et l'a seulement enflee, en lieu de la grossir.

(1) CICÉRON, *Acad.* II, 1, C.

(2) Cette traduction est de Montaigne, qui l'a insérée dans son texte, édition in-4° de 1588; mais dans l'édition in-fol. de 1595, on s'est contenté de citer le vers grec sans y joindre la traduction. C'est un vers d'Euripide, comme nous l'apprend Cicéron., *Epist. famil.* XIII, 15. N.

(3) Aussi Ennius dit-il : « Vaine est la sagesse, si elle n'est pas utile au sage. » *Apud* CIC., *de Offic.* III, 15.

(4) S'il est avare, s'il est menteur, s'il est efféminé. JUV., VIII, 14.

(5) Car il ne suffit pas d'acquérir la sagesse, il faut en user. CIC., *de Finib.* I, 1.

(6) Dans toutes les éditions, on trouve *Dionysius;* cependant les sages réflexions que Montaigne attribue ici à ce prétendu Dionysius, c'est *Diogène le Cynique* qui les a faites, comme on peut le voir dans la Vie de ce philosophe écrite par Diogène Laërce, VI, 27 et 28.

Ces maistres icy, comme Platon dict des sophistes leurs germains, sont, de touts les hommes, ceulx qui promettent d'estre les plus utiles aux hommes; et seuls, entre touts les hommes, qui non seulement n'amendent point ce qu'on leur commet, comme faict un charpentier et un masson, mais l'empirent, et se font payer de l'avoir empiré. Si la loy que Protagoras proposoit à ses disciples estoit suyvie, « ou qu'ils le payassent selon son mot, ou qu'ils iurassent au temple combien ils estimoient le proufit qu'ils avoient receu de sa discipline, et selon iceluy satisfissent sa peine (1), » mes paidagogues se trouveroient chouez (2), s'estants remis au serment de mon experience. Mon vulgaire perigordin appelle fort plaisamment *Lettreferits,* ces sçavanteaux; comme si vous disiez *Lettreferus,* ausquels les lettres ont donné un coup de marteau, comme on dict. De vray, le plus souvent ils semblent estre ravallez, mesme du sens commun: car le païsant et le cordonnier, vous leur veoyez aller simplement et naïfvement leur train, parlant de ce qu'ils sçavent; ceulx cy, pour se vouloir eslever et gendarmer de ce sçavoir qui nage en la superficie de leur cervelle, vont s'embarrassant et empestrant sans cesse. Il leur eschappe de belles paroles, mais qu'un aultre les accommode: ils cognoissent bien Galien, mais nullement le malade : ils vous ont desia remply la teste de loix, et si n'ont encores conceu le nœud de la cause : ils sçavent la theorique de toutes choses, cherchez qui la mette en practique.

I'ay veu chez moy un mien amy, par maniere de passetemps, ayant à faire à un de ceulx cy, contrefaire un iargon de galimatias, propos sans suitte, tissu de pieces rapportees, sauf qu'il estoit souvent entrelardé de mots propres à leur dispute, amuser ainsi tout un iour ce sot à debattre, pensant tousiours respondre aux obiections qu'on luy faisoit : et si estoit homme de lettres et de reputation, et qui avoit une belle robbe.

> Vos, o patricius sanguis, quos vivere par est
> Occipiti cæco, posticæ occurrite sannæ (3).

Qui regardera de bien prez à ce genre de gents, qui s'estend bien loing, il trouvera comme moy que le plus souvent ils ne s'enten-

(1) Platon, *Protagoras,* édit. d'Henri Estienne, t. I, p. 328.

(2) *Frustrés, déchus de leur espoir.* C.

(3) Nobles patriciens, qui n'avez pas le don de voir ce qui se passe derrière vous, prenez garde que ceux à qui vous tournez le dos ne rient à vos dépens. Pers., I, v. 61.

dent ny aultruy, et qu'ils ont la souvenance assez pleine, mais le iugement entierement creux; sinon que leur nature d'elle mesme le leur ayt aultrement façonné : comme i'ay veu Adrianus Turnebus, qui n'ayant faict aultre profession que de lettres, en laquelle c'estoit, à mon opinion, le plus grand homme qui feust il y a mille ans, n'ayant toutesfois rien de pedantesque que le port de sa robbe, et quelque façon externe qui pouvoit n'estre pas civilisee à la courtisane, qui sont choses de neant; et hay nos gents qui supportent plus mal ayseement une robbe qu'une ame de travers, et regardent à sa reverence, à son maintien et à ses bottes, quel homme il est; car au dedans c'estoit l'ame la plus polie du monde. Ie l'ay souvent à mon escient iecté en propos esloingnez de son usage : il y veoyoit si clair, d'une apprehension si prompte, d'un iugement si sain, qu'il sembloit qu'il n'eust iamais faict aultre mestier que la guerre et affaires d'estat. Ce sont natures belles et fortes,

> Queis arte benigna
> Et meliore luto finxit præcordia Titan (1),

qui se maintiennent au travers d'une mauvaise institution. Or ce n'est pas assez que nostre institution ne nous gaste pas; il fault qu'elle nous change en mieulx.

Il y a aulcuns de nos parlements, quand ils ont à recevoir des officiers, qui les examinent seulement sur la science : les aultres y adioustent encores l'essay du sens, en leur presentant le iugement de quelque cause. Ceulx cy me semblent avoir un beaucoup meilleur style; et encores que ces deux pieces soient necessaires, et qu'il faille qu'elles s'y treuvent toutes deux, si est ce qu'à la verité celle du sçavoir est moins prisable que celle du iugement; cette cy se peult passer de l'aultre, et non l'aultre de cette cy. Car, comme dict ce vers grec,

> Ὡς οὐδὲν ἡ μάθησις, ἢν μὴ νοῦς παρῇ (2).

« A quoy faire la science, si l'entendement n'y est? » Pleust à Dieu que pour le bien de nostre iustice, ces compaignies là se trouvassent aussi bien fournies d'entendement et de conscience, comme

(1) Que Prométhée a formées d'un meilleur limon, et douées d'un plus heureux génie. JUVÉN., XIV, 34.

(2) *Apud* STOB., tit. III, p. 37, édit. *Aurel. Allobrog.* 1609, in-fol. Montaigne a traduit ce vers grec immédiatement après l'avoir cité. C.

elles sont encores de science ! *Non vitæ, sed scholæ discimus* (1). Or il ne fault pas attacher le sçavoir à l'ame, il l'y fault incorporer; il ne l'en fault pas arrouser, il l'en fault teindre; et s'il ne la change, et meliore son estat imparfaict, certainement il vault beaucoup mieulx le laisser là : c'est un dangereux glaive, et qui empesche et offense son maistre, s'il est en main foible, et qui n'en sçache l'usage; *ut fuerit melius non didicisse* (2).

A l'adventure est ce la cause que et nous et la theologie ne requerons pas beaucoup de science aux femmes, et que François, duc de Bretaigne, fils de Iean V, comme on luy parla de son mariage avec Isabeau, fille d'Escosse, et qu'on luy adiousta qu'elle avoit esté nourrie simplement et sans aulcune instruction de lettres, respondit, « qu'il l'en aymoit mieulx, et qu'une femme estoit assez sçavante quand elle sçavoit mettre difference entre la chemise et le pourpoinct de son mary. »

Aussi ce n'est pas si grande merveille, comme on crie, que nos ancestres n'ayent pas faict grand estat des lettres, et qu'encores auiourd'huy elles ne se treuvent que par rencontre aux principaulx conseils de nos roys; et si cette fin de s'en enrichir, qui seule nous est auiourd'huy proposee, par le moyen de la iurisprudence, de la medecine, du pedantisme, et de la theologie encores, ne les tenoit en credit, vous les verriez sans doubte aussi marmiteuses qu'elles furent oncques. Quel dommage, si elles ne nous apprennent ny à bien penser ny à bien faire ! *Postquam docti prodierunt, boni desunt* (3). Toute aultre science est dommageable à celuy qui n'a la science de la bonté.

Mais la raison que ie cherchoy tantost seroit elle pas aussi de là, que nostre estude en France n'ayant quasi aultre but que le proufit, moins de ceulx (4) que nature a faict naistre à plus genereux offices que lucratifs, s'addonnants aux lettres; ou si courtement (retirez, avant que d'en avoir prins le goust, à une profession qui n'a rien de commun avecques les livres), il ne reste plus ordinairement, pour s'engager tout à faict à l'estude, que

(1) On ne nous instruit pas pour le monde, mais pour l'école. SÉNÈQUE, *Epist.* 106.

(2) De sorte qu'il aurait mieux valu n'avoir rien appris. CIC., *Tusc. quæst.* II, 4.

(3) SÉNÈQUE, *Epist.* 95, trad. ainsi par Rousseau, *Disc. sur les Lettres :* « Depuis que les savants ont commencé à paraître parmi nous, les gens de bien se sont éclipsés. » J. V. L.

(4) *A l'exception de ceux.*

les gents de basse fortune, qui y questent des moyens à vivre? et de ces gents là les ames estants, et par nature, et par institution domestique et exemple, du plus bas aloy, rapportent faulsement le fruict de la science : car elle n'est pas pour donner iour à l'ame qui n'en a point, ny pour faire veoir un aveugle; son mestier est, non de luy fournir de veue, mais de la luy dresser, de luy reigler ses allures, pourveu qu'elle ayt de soy les pieds et les iambes droictes et capables. C'est une bonne drogue que la science; mais nulle drogue n'est assez forte pour se preserver sans alteration et corruption, selon le vice du vase qui l'estuye. Tel a la veue claire, qui ne l'a pas droicte : et par consequent veoid le bien, et ne le suyt pas; et veoid la science, et ne s'en sert pas. La principale ordonnance de Platon en sa Republique, c'est « donner à ses citoyens, selon leur nature, leur charge. » Nature peult tout, et faict tout. Les boiteux sont mal propres aux exercices du corps; et aux exercices de l'esprit, les ames boiteuses : les bastardes et vulgaires sont indignes de la philosophie. Quand nous veoyons un homme mal chaussé, nous disons que ce n'est pas merveille s'il est chaussetier : de mesme il semble que l'experience nous offre souvent un medecin plus mal medeciné, un theologien moins reformé, et coustumierement un sçavant moins suffisant que tout aultre.

Aristo Chius avoit anciennement raison de dire, que les philosophes nuisoient aux auditeurs; d'autant que la pluspart des ames ne se treuvent propres à faire leur proufit de telle instruction; qui, si elle ne se met à bien, se met à mal : ἀσώτους *ex Aristippi, acerbos ex Zenonis schola exire* (1).

En cette belle institution que Xenophon preste aux Perses, nous trouvons qu'ils apprenoient la vertu à leurs enfants, comme les aultres nations font les lettres. Platon dict (2) que le fils aisné, en leur succession royale, estoit ainsi nourry : aprez sa naissance, on le donnoit, non à des femmes, mais à des eunuches de la premiere auctorité autour des roys, à cause de leur vertu. Ceulx cy prenoient charge de luy rendre le corps beau et sain; et aprez sept ans le duisoient à monter à cheval et aller à la chasse. Quand il estoit arrivé au quatorziesme, ils le deposoient entre les mains de quatre : le plus sage, le plus iuste, le plus tempe-

(1) Il sortait, disait-il, des débauchés de l'école d'Aristippe, et de celle de Zénon, des sauvages. Cic., *de Nat. deor.* III, 31.

(2) Dans le *premier Alcibiade*, p. 32. C.

rant, le plus vaillant de la nation. Le premier luy apprenoit la religion; le second, à estre tousiours veritable; le tiers, à se rendre maistre des cupiditez; le quart, à ne rien craindre.

C'est chose digne de tres grande consideration, qu'en cette excellente police de Lycurgus, et à la verité monstrueuse par sa perfection, si soigneuse pourtant de la nourriture des enfants comme de sa principale charge, et au giste mesme des Muses, il s'y face si peu de mention de la doctrine : comme si cette genereuse ieunesse desdaignant tout aultre ioug que de la vertu, on luy aye deu fournir, au lieu de nos maistres de science, seulement des maistres de vaillance, prudence et iustice : exemple que Platon a suyvy en ses loix. La façon de leur discipline, c'estoit leur faire des questions sur le iugement des hommes et de leurs actions; et s'ils condemnoient et louoient ou ce personnage ou ce faict, il falloit raisonner leur dire; et par ce moyen ils aiguisoient ensemble leur entendement, et apprenoient le droict. Astyages, en Xenophon (1), demande à Cyrus compte de sa derniere leçon : « C'est, dict il, qu'en nostre eschole un grand garçon ayant un petit saye, le donna à l'un de ses compaignons de plus petite taille, et luy osta son saye, qui estoit plus grand. Nostre precepteur m'ayant faict iuge de ce differend, ie iugeay qu'il falloit laisser les choses en cet estat, et que l'un et l'aultre sembloit estre mieulx accommodé en ce poinct : sur quoy il me remonstra que i'avoy mal faict; car ie m'estois arresté à considerer la bienseance, et il falloit premierement avoir pourveu à la iustice, qui vouloit que nul ne feust forcé en ce qui luy appartenoit. » Et dict qu'il en feust fouetté, tout ainsi que nous sommes en nos villages, pour avoir oublié le premier aoriste de τύπτω (2). Mon regent me feroit une belle harangue *in genere demonstrativo*, avant qu'il me persuadast que son eschole vault cette là. Ils ont voulu coupper chemin; et puis qu'il est ainsi que les sciences, lors mesme qu'on les prend de droict fil, ne peuvent que nous enseigner la prudence, la preud'hommie et la resolution, ils ont voulu d'arrivee mettre leurs enfants au propre des effects, et les instruire, non par ouyr dire, mais par l'essay de l'action, en les formant et moulant vifvement, non seulement de preceptes et paroles, mais principalement d'exemples et d'œu-

(1) *Cyropédie*, I, 3. C.

(2) *Je frappe*. C'est, dans les anciennes grammaires, le premier paradigme des conjugaisons grecques. E. J.

vres : à fin que ce ne feust pas une science en leur ame, mais sa complexion et habitude; que ce ne feust pas un acquest, mais une naturelle possession. A ce propos, on demandoit à Agesilaus ce qu'il seroit d'advis que les enfants apprinssent : « Ce qu'ils doibvent faire estants hommes, » respondit il (1). Ce n'est pas merveille si une telle institution a produict des effects si admirables.

On alloit, dict on, aux aultres villes de Grece chercher des rhetoriciens, des peintres et des musiciens; mais en Lacedemone, des legislateurs, des magistrats, et empereurs d'armee. A Athenes on apprenoit à bien dire, et icy à bien faire : là à se desmesler d'un argument sophistique, et à rabbattre l'imposture des mots captieusement entrelacez; icy à se desmesler des appasts de la volupté, et à rabbattre, d'un grand courage, les menaces de la fortune et de la mort : ceulx là s'embesongnoient aprez les paroles, ceulx cy aprez les choses : là c'estoit une continuelle exercitation de la langue, icy une continuelle exercitation de l'ame. Parquoy il n'est pas estrange si Antipater leur demandant cinquante enfants pour ostages, ils respondirent, tout au rebours de ce que nous ferions, qu'ils aymoient mieulx donner deux fois autant d'hommes faicts (2) : tant ils estimoient la perte de l'education de leur païs! Quand Agesilaus convie Xenophon d'envoyer nourrir ses enfants à Sparte, ce n'est pas pour y apprendre la rhetorique ou dialectique; mais « pour apprendre (ce dict il) la plus belle science qui soit, à sçavoir la science d'obeïr et de commander (3). »

Il est tres plaisant de veoir Socrates, à sa mode, se mocquant de Hippias (4), qui luy recite comment il a gaigné, specialement en certaines petites villettes de la Sicile, bonne somme d'argent à regenter; et qu'à Sparte il n'a gaigné pas un sol; que ce sont gents idiots, qui ne sçavent ny mesurer ny compter, ne font estat ny de grammaire ny de rhythme, s'amusants seulement à sçavoir la suitte des roys, establissements et decadences des estats, et tels fatras de contes : et au bout de cela, Socrates luy faisant advouer par le menu l'excellence de leur forme de gouvernement public-

(1) PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*. ROUSSEAU s'est approprié ce mot dans son *Discours sur les Lettres* : « Que faut-il donc qu'ils apprennent? Voilà, certes, une belle question. Qu'ils apprennent ce qu'ils doivent faire étant hommes. » J. V. L.

(2) PLUTARQUE, dans le même ouvrage. C.

(3) ID. *Vie d'Agésilas*, c. 7. C.

(4) PLATON, *Hippias major*, p. 96 et 97. C.

que, l'heur et vertu de leur vie privee, luy laisse deviner la conclusion de l'inutilité de ses arts.

Les exemples nous apprennent, et en cette martiale police et en toutes ses semblables, que l'estude des sciences amollit et effemine les courages plus qu'il ne les fermit et aguerrit. Le plus fort estat qui paroisse pour le present au monde est celui des Turcs, peuples egualement duicts à l'estimation des armes et mespris des lettres. Ie treuve Rome plus vaillante avant qu'elle feust sçavante. Les belliqueuses nations, en nos iours, sont les plus grossieres et ignorantes : les Scythes, les Parthes, Tamburlan, nous servent à cette preuve. Quand les Gots ravagerent la Grece, ce qui sauva toutes les librairies d'estre passees au feu, ce feut un d'entre eulx qui sema cette opinion, qu'il falloit laisser ce meuble entier aux ennemis, propre à les destourner de l'exercice militaire, et amuser à des occupations sedentaires et oysifves (1). Quand nostre roy Charles huictiesme, quasi sans tirer l'espee du fourreau, se veit maistre du royaume de Naples et d'une bonne partie de la Toscane, les seigneurs de sa suitte attribuerent cette inesperee facilité de conqueste, à ce que les princes et la noblesse d'Italie s'amusoient plus à se rendre ingenieux et sçavants, que vigoreux et guerriers (2).

CHAPITRE XXV.

De l'institution des enfants.

A MADAME DIANE DE FOIX, COMTESSE DE GURSON.

Ie ne voeis iamais pere, pour bossé ou teigneux que feust son fils, qui laissast de l'advouer; non pourtant, s'il n'est du tout enyvré de cette affection, qu'il ne s'apperceoive de sa defaillance : mais tant y a qu'il est sien. Aussi moy, je veoy mieulx que tout aultre que ce ne sont icy que resveries d'homme qui n'a gousté des sciences que la crouste premiere en son enfance, et n'en a retenu qu'un general et informe visage : un peu de chasque chose, et rien du tout, à la françoise. Car, en somme, ie sçay qu'il y a une medecine, une iurisprudence, quatre parties en la mathemati-

(1) Plusieurs auteurs citent ce fait d'après Philippe Camerarius, *Médit. Hist.* cent. III, c. 51, où il cite lui-même J. B. Egnatius. C.

(2) On peut voir sur cette question la Déclamation latine de Lilio Giraldi *adversus litteras et litteratos,* t. II, pag. 583, éd. de Leyde, 1696; la *Sagesse* de Charron, III, 14, et les célèbres paradoxes de Rousseau. J. V. L.

que, et grossierement ce à quoy elles visent; et à l'adventure encores sçay ie la pretention des sciences en general au service de nostre vie : mais d'y enfoncer plus avant, de m'estre rongé les ongles à l'estude d'Aristote, monarque de la doctrine moderne, ou opiniastré aprez quelque science, ie ne l'ay iamais faict; ny n'est art dequoy ie sceusse peindre seulement les premiers lineaments; et n'est enfant des classes moyennes qui ne se puisse dire plus sçavant que moy, qui n'ay seulement pas dequoy l'examiner sur sa premiere leçon; et si l'on m'y force, ie suis contrainct assez ineptement d'en tirer quelque matiere de propos universel, sur quoy i'examine son iugement naturel : leçon qui leur est autant incogneue comme à moy la leur.

Ie n'ay dressé commerce avecques aulcun livre solide, sinon Plutarque et Seneque, où ie puyse comme les Danaïdes, remplissant et versant sans cesse. I'en attache quelque chose à ce papier; à moy, si peu que rien. L'histoire, c'est mon gibbier en matiere de livres, ou la poësie, que i'ayme d'une particuliere inclination : car, comme disoit Cleanthes, tout ainsi que la voix, contraincte dans l'estroict canal d'une trompette, sort plus aigre et plus forte; ainsi me semble il que la sentence, pressee aux pieds nombreux de la poësie, s'eslance bien plus brusquement, et me fiert (1) d'une plus vifve secousse. Quant aux facultez naturelles qui sont en moy, dequoy c'est ici l'essay, ie les sens flechir soubs la charge : mes conceptions et mon iugement ne marche qu'à tastons, chancelant, bronchant et chopant; et quand ie suis allé le plus avant que ie puis, si ne me suis ie aulcunement satisfaict; ie veoy encores du païs au delà, mais d'une veue trouble et en nuage, que ie ne puis desmesler. Et entreprenant de parler indifferemment de tout ce qui se presente à ma fantasie, et n'y employant que mes propres et naturels moyens, s'il m'advient, comme il faict souvent, de rencontrer de bonne fortune dans les bons aucteurs ces mesmes lieux que i'ay entreprins de traicter (comme ie viens de faire chez Plutarque tout presentement son discours de la force de l'imagination), à me recognoistre, au prix de ces gents là, si foible et si chestif, si poisant et si endormy, ie me

(1) Rousseau, qui a si bien profité de ce chapitre et du précédent, eut à s'applaudir, dans sa jeunesse, d'avoir lu Montaigne, lorsqu'il se souvint que *fiert* veut dire *frappe*, du latin *ferit*, et devint ainsi l'heureux interprète de cette devise de la maison de Solar : *Tel fiert qui ne tue pas.* (*Confess.*, part. I, liv. 3.) J. V. L.

fois pitié ou desdaing à moy mesme : si me gratifie ie de cecy, que mes opinions ont cet honneur de rencontrer souvent aux leurs, et que ie vois (1) au moins de loing aprez, disant que voire (2); aussi que i'ay cela, que chascun n'a pas, de cognoistre l'extreme difference d'entre eulx et moy; et laisse, ce neantmoins, courir mes inventions ainsi foibles et basses comme ie les ay produictes, sans en replastrer et recoudre les defaults que cette comparaison m'y a descouverts.

Il fault avoir les reins bien fermes pour entreprendre de marcher front à front avecques ces gents là. Les escrivains indiscrets de nostre siecle, qui parmy leurs ouvrages de neant, vont semant des lieux entiers des anciens aucteurs, pour se faire honneur, font le contraire; car cette infinie dissemblance de lustres rend un visage si pasle, si terny et si laid à ce qui est leur, qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ils n'y gaignent.

C'estoient deux contraires fantasies : le philosophe Chrysippus mesloit à ses livres, non les passages seulement, mais des ouvrages entiers d'aultres aucteurs, et en un la Medee d'Euripides; et disoit Apollodorus que qui en retrancheroit ce qu'il y avoit d'estrangier, son papier demeureroit en blanc. Epicurus, au rebours, en trois cents volumes qu'il laissa, n'avoit pas mis une seule allegation (3).

Il m'adveint l'aultre iour de tumber sur un tel passage (4) : i'avoy traisné languissant aprez des paroles françoises si exsangues, si descharnees et si vuides de matiere et de sens, que ce n'estoit voirement que paroles françoises; au bout d'un long et ennuyeux chemin, ie veins à rencontrer une piece haulte, riche, et eslevee iusques aux nues. Si i'eusse trouvé la pente doulce, et la montee un peu alongee, cela eust esté excusable : c'estoit un precipice si droict et si couppé, que, des six premieres paroles, ie cogneus que ie m'envolois en l'aultre monde; de là ie descouvris la fondriere d'où ie venoy, si basse et si profonde, que ie n'eus oncques puis le cœur de m'y ravaller. Si i'estoffoy l'un de mes discours de ces riches despouil-

(1) *Je vais*, comme *je fois* pour *je fais*. Quelques éditeurs emploient l'orthographe *ie voys, ie foys,* qui est peut-être moins régulière.

(2) *Disant que c'est vrai ; oui, vraiment.*

(3) DIOGÈNE LAERCE, *Chrysippe,* VII, 181, 182; *Épicure,* X, 26. C.

(4) Sur un de ces beaux passages des anciens, copiés par *les écrivains indiscrets de son siècle.* J. V.-L.

les, il esclaireroit par trop la bestise des aultres. Reprendre en aultruy mes propres faultes, ne me semble non plus incompatible que de reprendre, comme ie fois souvent, celles d'aultruy en moy : il les fault accuser par tout, et leur oster tout lieu de franchise. Si sçay ie combien audacieusement i'entreprens moy mesme à touts coups, de m'egualer à mes larrecins, d'aller pair à pair quand et eulx, non sans une temeraire esperance que ie puisse tromper les yeulx des iuges à les discerner; mais c'est autant par le benefice de mon application que par le benefice de mon invention et de ma force. Et puis, ie ne luicte point en gros ces vieux champions là, et corps à corps; c'est par reprinses, menues et legieres attainctes : ie ne m'y aheurte pas; ie ne fois que les taster; et ne vois point tant, comme ie marchande d'aller. Si ie leur pouvoy tenir palot (1), ie serois honneste homme; car ie ne les entreprens que par où ils sont les plus roides. De faire ce que i'ay descouvert d'aulcuns, se couvrir des armes d'aultruy iusques à ne monstrer pas seulement le bout de ses doigts; conduire son desseing, comme il est aysé aux sçavants en une matiere commune, soubs les inventions anciennes rappiecees par cy par là : à ceulx qui les veulent cacher et faire propres, c'est premierement iniustice et lascheté, que n'ayants rien en leur vaillant par où se produire, ils cherchent à se presenter par une valeur purement estrangiere; et puis, grande sottise, se contentants par piperie de s'acquerir l'ignorante approbation du vulgaire, se descrier envers les gents d'entendement, qui hochent du nez cette incrustation empruntee; desquels seuls la louange a du poids. De ma part, il n'est rien que ie vueille moins faire : ie ne dis les aultres, sinon pour d'autant plus me dire (2). Cecy ne touche pas les centons, qui se publient pour centons; et i'en ay veu de tres ingenieux en mon temps, entre aultres un, sous le nom de Capilupus (3), oultre les anciens : ce sont des esprits qui se font veoir, et par

(1) C'est-à-dire, *si je pouvais aller de pair avec eux.* C.

(2) C'est-à-dire, *je ne cite les autres que pour mieux exprimer ma pensée.* Cette explication est en quelque sorte de Montaigne lui-même. Au livre II, ch. 10, on trouve le passage suivant, qui me paraît indiquer clairement le sens de cette phrase, *ie ne dis les aultres, sinon pour d'autant plus me dire :* « Qu'on veoye, en ce que i'emprunte, si i'ay sceu choisir dequoy rehaulser ou secourir « proprement l'invention, qui vient tousiours de moy : car *ie fois dire aux* « *aultres*, non à ma teste, mais à ma suitte, *ce que ie ne puis si bien dire,* « par foiblesse de mon langage, ou par foiblesse de mon sens. » LEF....

(3) Il y a de nombreux centons de Lelio Capilupi, de ses frères, de leur neveu; tous ces jeux d'esprit sont presque oubliés. J. V. L.

ailleurs et par là, comme Lipsius, en ce docte et laborieux tissu de ses Politiques (1).

Quoy qu'il en soit, veulx ie dire, et quelles que soient ces inepties, ie n'ay pas deliberé de les cacher, non plus qu'un mien pourtraict chauve et grisonnant où le peintre auroit mis non un visage parfaict, mais le mien. Car aussi ce sont icy mes humeurs et opinions; ie les donne pour ce qui est en ma creance, non pour ce qui est à croire : ie ne vise icy qu'à descouvrir moy mesme, qui seray par adventure aultre demain, si nouvel apprentissage me change. Ie n'ay point l'auctorité d'estre creu, ny ne le desire. me sentant trop mal instruict pour instruire aultruy.

Quelqu'un doncques ayant veu l'article precedent, me disoit chez moy l'aultre iour, que ie me debvois estre un petit estendu sur le discours de l'institution des enfants. Or, madame, si i'avoy quelque suffisance en ce subiect, ie ne pourroy la mieulx employer que d'en faire un present à ce petit homme qui vous menace de faire tantost une belle sortie de chez vous (vous estes trop genereuse pour commencer aultrement que par un masle) : car ayant eu tant de part à la conduicte de vostre mariage, i'ay quelque droict et interest à la grandeur et prosperité de tout ce qui en viendra; oultre ce que l'ancienne possession que vous avez sur ma servitude m'oblige assez à desirer honneur, bien et advantage à tout ce qui vous touche : mais à la verité ie n'y entens, sinon cela, que la plus grande difficulté et importante de l'humaine science semble estre en cet endroict, où il se traicte de la nourriture et institution des enfants. Tout ainsi qu'en l'agriculture, les façons qui vont avant le planter sont certaines et aysees, et le planter mesme; mais depuis que ce qui est planté vient à prendre vie, à l'eslever il y a une grande varieté de façons, et difficulté : pareillement aux hommes (2), il y a peu d'industrie à les planter; mais depuis qu'ils sont nayz, on se charge d'un soing divers, plein d'embesongnement et de crainte, à les dresser et nourrir. La monstre de leurs inclinations est si tendre en ce bas

(1) *Politica, sive civilis doctrinæ libri sex, qui ad principatum maxime spectant;* vaste compilation, publiée pour la première fois à Leyde en 1589, in-8° et in-4°. Montaigne, d'ailleurs, se montre ici reconnaissant; car Juste-Lipse, qui entretenait avec lui une correspondance épistolaire, lui envoya cet ouvrage en lui écrivant (*Centur.* II *miscell. Epist.* 62) : *O tui similis mihi lector sit!* Ce livre était dans l'esprit du temps, car il fut souvent traduit et commenté. J. V. L.

(2) Voyez Platon, *Theagès*, p. 88, édit. de 1602. C.

aage et si obscure, les promesses si incertaines et faulses, qu'il est mal aysé d'y establir aulcun solide iugement. Veoyez Cimon, veoyez Themistocles, et mille aultres, combien ils se sont disconvenus à eulx mesmes. Les petits des ours et des chiens monstrent leur inclination naturelle; mais les hommes se iectants incontinent en des accoustumances, en des opinions, en des loix, se changent ou se desguisent facilement : si est il difficile de forcer les propensions naturelles. D'où il advient que par faulte d'avoir bien choisy leur route, pour neant se travaille on souvent, et employe lon beaucoup d'aage, à dresser des enfants aux choses ausquelles ils ne peuvent prendre pied. Toutesfois, en cette difficulté, mon opinion est de les acheminer tousiours aux meilleures choses et plus proufitables; et qu'on se doibt peu appliquer à ces legieres divinations et prognosticques que nous prenons des mouvements de leur enfance : Platon, en sa Republique, me semble leur donner trop d'auctorité.

Madame, c'est un grand ornement que la science, et un util de merveilleux service, notamment aux personnes eslevees en tel degré de fortune, comme vous estes. A la verité, elle n'a point son vray usage en mains viles et basses : elle est bien plus fiere de prester ses moyens à conduire une guerre, à commander un peuple, à practiquer l'amitié d'un prince ou d'une nation estrangiere, qu'à dresser un argument dialectique, ou à plaider un appel, ou ordonner une masse de pilules. Ainsi, madame, parce que ie croy que vous n'oublierez pas cette partie en l'institution des vostres, vous qui en avez savouré la doulceur, et qui estes d'une race lettree (car nous avons encores les escripts de ces anciens comtes de Foix, d'où monsieur le comte vostre mary et vous estes descendus; et François monsieur de Candale, vostre oncle, en faict naistre touts les iours d'aultres qui estendront la cognoissance de cette qualité de vostre famille à plusieurs siècles); ie vous veulx dire là dessus une seule fantasie que i'ay, contraire au commun usage : c'est tout ce que ie puis conferer à vostre service en cela.

La charge du gouverneur que vous luy donnerez, du chois duquel depend tout l'effect de son institution, elle a plusieurs aultres grandes parties, mais ie n'y touche point, pour n'y sçavoir rien apporter qui vaille; et de cet article sur lequel ie me mesle de luy donner advis, il m'en croira autant qu'il y verra d'apparence. A un enfant de maison, qui recherche les lettres, non pour

le gaing (car une fin si abiecte est indigne de la grace et faveur des Muses, et puis elle regarde et depend d'aultruy), ny tant pour les commoditez externes que pour les siennes propres, et pour s'en enrichir et parer au dedans, ayant plustost envie d'en reussir (1) habile homme qu'homme sçavant, ie vouldrois aussi qu'on feust soigneux de luy choisir un conducteur qui eust plustost la teste bien faicte que bien pleine; et qu'on y requist touts les deux, mais plus les mœurs et l'entendement que la science; et qu'il se conduisist en sa charge d'une nouvelle maniere.

On ne cesse de criailler à nos aureilles, comme qui verseroit dans un entonnoir; et nostre charge, ce n'est que redire ce qu'on nous a dict : ie vouldroy qu'il corrigeast cette partie, et que de belle arrivee, selon la portee de l'ame qu'il a en main, il commenceast à la mettre sur la monstre, luy faisant gouster les choses, les choisir, et discerner d'elle mesme, quelquesfois luy ouvrant chemin, quelquesfois le luy laissant ouvrir. Ie ne veulx pas qu'il invente et parle seul; ie veulx qu'il escoute son disciple parler à son tour. Socrates, et depuis Arcesilaus, faisoient premierement parler leurs disciples, et puis ils parloient à eulx (2). *Obest plerumque iis, qui discere volunt; auctoritas eorum, qui docent* (3). Il est bon qu'il le face trotter devant luy pour iuger de son train, et iuger iusques à quel poinct il se doibt ravaller pour s'accommoder à sa force. A faulte de cette proportion, nous gastons tout; et de la sçavoir choisir et s'y conduire bien mesureement, c'est une des plus ardues besongnes que ie sçache; et est l'effect d'une haulte ame et bien forte, sçavoir condescendre à ces allures pueriles, et les guider. Ie marche plus seur et plus ferme à mont qu'à val.

Ceulx qui, comme nostre usage porte, entreprennent, d'une mesme leçon et pareille mesure de conduicte, regenter plusieurs esprits de si diverses mesures et formes; ce n'est pas merveille si en tout un peuple d'enfants, ils en rencontrent à peine deux ou trois qui rapportent quelque iuste fruict de leur discipline. Qu'il ne luy demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance; et qu'il iuge du proufit qu'il

(1) *D'en tirer un habil'homme qu'un homme sçavant,* édit. in-4° de 1588, fol. 55 verso. Montaigne, en changeant depuis la construction, a pris le mot *réussir* dans le sens italien, *riuscire*. J. V. L.

(2) Diogène Laerce, IV, 36. C.

(3) L'autorité de ceux qui enseignent nuit souvent à ceux qui veulent apprendre. Cic., *de Nat. deor.* I, 5.

aura faict, non par le tesmoignage de sa memoire, mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le luy face mettre en cent visages, et accommoder à autant de divers subiects, pour veoir s'il l'a encores bien prins et bien faict sien : prenant l'instruction de son progrez, des paidagogismes de Plato (1). C'est tesmoignage de crudité et indigestion, que de regorger la viande comme on l'a avallee : l'estomach n'a pas faict son operation, s'il n'a faict changer la façon et la forme à ce qu'on luy avoit donné à cuyre. Nostre ame ne bransle qu'à credit, liee et contraincte à l'appetit des fantasies d'aultruy, serve et captivee soubs l'auctorité de leur leçon : on nous a tant assubiectis aux chordes, que nous n'avons plus de franches allures; nostre vigueur et liberté est esteincte : *nunquam tutelæ suæ fiunt* (2).

Ie veis priveement à Pise un honneste homme, mais si aristotelicien, que le plus general de ses dogmes est, « que la touche et reigle de toutes imaginations solides et de toute verité, c'est la conformité à la doctrine d'Aristote; que hors de là, ce ne sont que chimeres et inanité; qu'il a tout veu et tout dict : » cette sienne proposition, pour avoir esté un peu trop largement et iniquement interpretee, le meit aultrefois et teint longtemps en grand accessoire (3) à l'inquisition à Rome.

Qu'il luy face tout passer par l'estamine, et ne loge rien en sa teste par simple auctorité et à credit. Les principes d'Aristote ne luy soient principes, non plus que ceulx des stoïciens ou epicuriens : qu'on luy propose cette diversité de iugements, il choisira, s'il peult; sinon il en demeurera en doubte (4).

Che non men che saper dubbiar m'aggrada (5) :

car s'il embrasse les opinions de Xenophon et de Platon par son propre discours, ce ne seront plus les leurs, ce seront les siennes : qui suyt un aultre, il ne suyt rien, il ne treuve rien, voire il ne cherche rien. *Non sumus sub rege; sibi quisque se vin-*

(1) *Jugeant de ses progrès d'après la méthode pédagogique suivie par Socrate, dans les dialogues de Platon.* Lef....

(2) Ils sont toujours en tutelle. Sénèque, *Epist.* 33.

(3) *En grand accident, en grand danger.* C.

(4) Montaigne ajoutait ici, *il n'y a que les fols certains et resolus;* mais il a rayé ensuite cette addition. N.

(5) Aussi bien que savoir, douter a son mérite.
Dante, *Inferno,* cant. XI, v. 93.

dicet (1). Qu'il sçache qu'il sçait, au moins. Il fault qu'il imboive leurs humeurs, non qu'il apprenne leurs preceptes : et qu'il oublie hardiement, s'il veult, d'où il les tient, mais qu'il se les sçache approprier. La verité et la raison sont communes à un chascun, et ne sont non plus à qui les a dictes premierement, qu'à qui les dict aprez : ce n'est non plus selon Platon que selon moy, puis que luy et moy l'entendons et veoyons de mesme. Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs; mais elles en font aprez le miel, qui est tout leur; ce n'est plus thym, ny mariolaine : ainsi les pieces empruntees d'aultruy, il les transformera et confondra pour en faire un ouvrage tout sien, à sçavoir son iugement : son institution, son travail et estude ne vise qu'à le former. Qu'il cele tout ce dequoy il a esté secouru, et ne produise que ce qu'il en a faict. Les pilleurs, les emprunteurs, mettent en parade leurs bastiments, leurs achapts; non pas ce qu'ils tirent d'aultruy : vous ne veoyez pas les espices d'un homme de parlement; vous veoyez les alliances qu'il a gaignees, et honneurs à ses enfants : nul ne met en compte publicque sa recepte; chascun y met son acquest.

Le gaing de nostre estude, c'est en estre devenu meilleur et plus sage. C'est, disoit Epicharmus (2), l'entendement qui veoid et qui oyt; c'est l'entendement qui approufite tout, qui dispose tout, qui agit, qui domine et qui regne; toutes aultres choses sont aveugles, sourdes et sans ame. Certes, nous le rendons servile et couard, pour ne luy laisser la liberté de rien faire de soy. Qui demanda iamais à son disciple ce qu'il luy semble de la rhetorique et de la grammaire, de telle ou telle sentence de Cicero? on nous les placque en la memoire toutes empennees, comme des oracles, où lesl ettres et les syllabes sont de la substance de la chose. Sçavoir par cœur n'est pas sçavoir; c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa memoire. Ce qu'on sçait droictement, on en dispose, sans regarder au patron, sans tourner les yeulx vers son livre. Fascheuse suffisance, qu'une suffisance pure livresque! Ie m'attens qu'elle serve d'ornement, non de fondement; suyvant l'advis de Platon, qui dict « la fermeté, la foy, la sincerité, estre la vraye philosophie; les aultres sciences, et qui visent ailleurs,

(1) Nous n'avons pas de roi; que chacun dispose librement de soi-même. SÉNÈQUE, *Epist.* 33.

(2) Dans les *Stromates* de S. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, l. II, et dans PLUTARQUE. *de Solertia animalium,* p. 961, éd. de Paris, 1624. C.

n'estre que fard. » Ie vouldroy que le Paluël ou Pompee, ces beaux danseurs de mon temps, apprinssent des caprioles à les veoir seulement faire, sans nous bouger de nos places; comme ceulx cy veulent instruire nostre entendement, sans l'esbranler : ou qu'on nous apprinst à manier un cheval, ou une picque, ou un luth, ou la voix, sans nous y exercer; comme ceulx cy nous veulent apprendre à bien juger et à bien parler, sans nous exercer à parler ny à iuger. Or, à cet apprentissage, tout ce qui se presente à nos yeulx sert de livre suffisant : la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matieres.

A cette cause, le commerce des hommes y est merveilleusement propre, et la visite des païs estrangiers : non pour en rapporter seulement, à la mode de nostre noblesse françoise, combien de pas a *Santa Rotonda* (1), ou la richesse des calessons de la signora Livia; ou, comme d'aultres, combien le visage de Neron, de quelque vieille ruyne de là, est plus long ou plus large que celuy de quelque pareille medaille : mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons, et pour frotter et limer nostre cervelle contre celle d'aultruy. Ie vouldroy qu'on commenceast à le promener dez sa tendre enfance; et premierement, pour faire d'une pierre deux coups, par les nations voysines où le langage est plus esloingné du nostre, et auquel, si vous ne la formez de bonne heure, la langue ne se peult plier.

Aussi bien est ce une opinion receue d'un chascun, que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parents : cette amour naturelle les attendrit trop et relasche, voire les plus sages; ils ne sont capables ny de chastier ses faultes, ny de le veoir nourry grossierement comme il fault et hazardeusement; ils ne le sçauroient souffrir revenir suant et pouldreux de son exercice, boire chauld, boire froid, ny le veoir sur un cheval rebours, ny contre un rude tireur le floret au poing, ou la premiere arquebuse. Car il n'y a remede : qui en veult faire un homme de bien, sans doubte il ne le fault espargner en cette ieunesse; et fault souvent chocquer les reigles de la medecine :

> Vitamque sub dio, et trepidis agat
> In rebus (2).

(1) C'est l'ancien *Panthéon*, qu'Agrippa fit bâtir sous le règne d'Auguste. C.
(2) Qu'il n'ait de toit que le ciel, qu'il vive au milieu des alarmes. Hor., *Od.* III, 2, 5.

Ce n'est pas assez de luy roidir l'ame; il luy fault aussi roidir les muscles : elle est trop pressee, si elle n'est secondee; et a trop à faire de, seule, fournir à deux offices. Ie sçay combien ahanne (1) la mienne en compaignie d'un corps si tendre, si sensible, qui se laisse si fort aller sur elle; et apperceoy souvent, en ma leçon (2), qu'en leurs escripts mes maistres font valoir, pour magnanimité et force de courage, des exemples qui tiennent volontiers plus de l'espessissure de la peau et dureté des os.

I'ay veu des hommes, des femmes et des enfants ainsi nayz, qu'une bastonade leur est moins qu'à moy une chiquenaude; qui ne remuent ny langue ny sourcil aux coups qu'on leur donne : quand les athletes contrefont les philosophes en patience, c'est plustost vigueur de nerfs que de cœur. Or l'accoustumance à porter le travail est accoustumance à porter la douleur : *labor callum obducit dolori* (3). Il le fault rompre à la peine et aspreté des exercices, pour le dresser à la peine et aspreté de la dislocation, de la cholique, du cautere, et de la geaule aussi et de la torture; car de ces dernieres icy, encores peult il estre en prinse, qui regardent les bons, selon le temps, comme les meschants : nous en sommes à l'espreuve; quiconque combat les loix, menace les plus gents de bien d'escourgees et de la chorde.

Et puis, l'auctorité du gouverneur, qui doibt estre souveraine sur luy, s'interrompt et s'empesche par la presence des parents : ioinct que ce respect que la famille luy porte, la cognoissance des moyens et grandeurs de sa maison, ce ne sont pas, à mon opinion, legieres incommoditez en cet aage.

En cette eschole du commerce des hommes, i'ay souvent remarqué ce vice, qu'au lieu de prendre cognoissance d'aultruy, nous ne travaillons qu'à la donner de nous; et sommes plus en peine de debiter nostre marchandise que d'en acquerir de nouvelle : le silence et la modestie sont qualitez tres commodes à la conversation. On dressera cet enfant à estre espargnant et mesnagier de sa suffisance, quand il l'aura acquise; à ne se formalizer point des sottises et fables qui se diront en sa presence : car c'est une incivile importunité de chocquer tout ce qui n'est pas de nostre appetit. Qu'il se contente de se corriger soy mesme; et ne semble pas reprocher à aultruy tout ce qu'il

(1) *Souffre, fatigue.* C.
(2) *Dans mes lectures.* C.
(3) Le travail vous endurcit à la douleur. Cicér., *Tusc. quæst.* II, 15.

refuse à faire, ny contraster aux mœurs publicques : *licet sapere sine pompa, sine invidia* (1). Fuye ces images regenteuses et inciviles, et cette puerile ambition de vouloir paroistre plus fin, pour estre aultre; et comme si ce feust marchandise mal aysee que reprehensions et nouvelletez, vouloir tirer de là nom de quelque peculiere valeur. Comme il n'affiert qu'aux grands poëtes d'user des licences de l'art, aussi n'est il supportable qu'aux grandes ames et illustres de se privilegier au dessus de la coustume. *Si quid Socrates aut Aristippus contra morem et consuetudinem fecerunt, idem sibi ne arbitretur licere : magnis enim illi et divinis bonis hanc licentiam assequebantur* (2). On luy apprendra de n'entrer en discours et contestation, que là où il verra un champion digne de sa luicte; et là mesme, à n'employer pas touts les tours qui luy peuvent servir, mais ceulx là seulement qui luy peuvent le plus servir. Qu'on le rende delicat au chois et triage de ses raisons, et aymant la pertinence, et par consequent la briefveté. Qu'on l'instruise sur tout à se rendre et à quitter les armes à la verité tout aussitost qu'il l'appercevra; soit qu'elle naisse ez mains de son adversaire, soit qu'elle naisse en luy mesme par quelque radvisement : car il ne sera pas mis en chaise pour dire un roolle prescript; il n'est engagé à aulcune cause, que parce qu'il l'appreuve; ny ne sera du mestier où se vend à purs deniers comptants la liberté de se pouvoir repentir et recognoistre : *neque, ut omnia, quæ præscripta et imperata sint, defendat, necessitate ulla cogitur* (3).

Si son gouverneur tient de mon humeur, il luy formera la volonté à estre tres loyal serviteur de son prince, et tres affectionné et tres courageux; mais il luy refroidira l'envie de s'y attacher aultrement que par un debvoir publicque. Oultre plusieurs aultres inconvenients qui blecent nostre liberté par ces obligations particulieres, le iugement d'un homme gagé et achepté, ou il est moins entier et moins libre, ou il est taché et d'imprudence et d'ingratitude. Un pur courtisan ne peult avoir ny loy ny volonté de dire et penser que favorablement d'un maistre

(1) On peut être sage sans éclat, sans orgueil. SÉNÈQUE, *Epist.* 103.

(2) Si Aristippe ou Socrate n'ont pas toujours respecté les coutumes et les mœurs de leur pays, ce serait une erreur de croire que vous puissiez les imiter. Leur mérite transcendant et presque divin autorisait cette liberté. CIC., *de Offic.* I, 41.

(3) Nulle nécessité ne l'oblige de défendre tout ce qu'on voudrait impérieusement lui prescrire. CIC., *Acad.* II, 3.

qui, parmi tant de milliers d'aultres subiects, l'a choisy pour le nourrir et eslever de sa main; cette faveur et utilité corrompent, non sans quelque raison, sa franchise, et l'esblouïssent : pourtant veoid on coustumierement le langage de ces gents là divers à tout aultre langage en un estat, et de peu de foy en telle matiere.

Que sa conscience et sa vertu reluisent en son parler, et n'ayent que la raison pour conduicte. Qu'on luy face entendre que de confesser la faulte qu'il descouvrira en son propre discours, encores qu'elle ne soit apperceue que par luy, c'est un effect de iugement et de sincerité, qui sont les principales parties qu'il cherche; que l'opiniastrer et contester sont qualitez communes, plus apparentes aux plus basses ames; que se radviser et se corriger, abandonner un mauvais party sur le cours de son ardeur, ce sont qualitez rares, fortes et philosophiques. On l'advertira, estant en compaignie, d'avoir les yeulx par tout; car ie treuve que les premiers sieges sont communement saisis par les hommes moins capables, et que les grandeurs de fortune ne se treuvent gueres meslees à la suffisance : i'ai veu, ce pendant qu'on s'entretenoit au hault bout d'une table de la beaulté d'une tapisserie ou du goust de la malvoisie, se perdre beaucoup de beaux traicts à l'aultre bout. Il sondera la portee d'un chascun : un bouvier, un masson, un passant, il fault tout mettre en besongne, et emprunter de chascun selon sa marchandise, car tout sert en mesnage; la sottise mesme et foiblesse d'aultruy luy sera instruction : à contrerooller les graces et façons d'un chascun, il s'engendrera envie des bonnes, et mespris des mauvaises.

Qu'on luy mette en fantasie une honneste curiosité de s'enquerir de toutes choses : tout ce qu'il y aura de singulier autour de luy, il le verra; un bastiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une battaille ancienne, le passage de Cesar ou de Charlemaigne;

> Quæ tellus sit lenta gelu, quæ putris ab æstu;
> Ventus in Italiam quis bene vela ferat (1);

il s'enquerra des mœurs, des moyens et des alliances de ce prince, et de celuy là : ce sont choses tres plaisantes à apprendre, et tres utiles à sçavoir.

En cette practique des hommes, i'entens y comprendre, et

(1) Quelle contrée est engourdie par le froid, ou brûlée par le soleil; quel vent propice pousse les vaisseaux en Italie. PROPERCE, IV, 3, 39.

principalement, ceulx qui ne vivent qu'en la memoire des livres : il practiquera, par le moyen des histoires, ces grandes ames des meilleurs siecles. C'est un vain estude, qui veult; mais qui veult aussi, c'est un estude de fruict inestimable, et le seul estude, comme dict Platon (1), que les Lacedemoniens eussent reservé à leur part. Quel proufit ne fera il, en cette part là, à la lecture des Vies de nostre Plutarque? Mais que mon guide se souvienne où vise sa charge; et qu'il n'imprime pas tant à son disciple la date de la ruyne de Carthage, que les mœurs de Hannibal et de Scipion; ny tant où mourut Marcellus, que pourquoy il feut indigne de son debvoir qu'il mourust là. Qu'il ne luy apprenne pas tant les histoires, qu'à en iuger. C'est à mon gré, entre toutes, la matière à laquelle nos esprits s'appliquent de plus diverse mesure : i'ay leu en Tite Live cent choses que tel n'y a pas leu; Plutarque y en a leu cent, oultre ce que i'y ay sceu lire, et à l'adventure oultre ce que l'aucteur y avoit mis : à d'aulcuns, c'est un pur estude grammairien; à d'aultres, l'anatomie de la philosophie, par laquelle les plus abstruses parties de nostre nature se penetrent. Il y a dans Plutarque beaucoup de discours estendus tres dignes d'estre sceus; car, à mon gré, c'est le maistre ouvrier de telle besongne; mais il y en a mille qu'il n'a que touchez simplement : il guigne seulement du doigt par où nous irons, s'il nous plaist; et se contente quelquesfois de ne donner qu'une attaincte dans le plus vif d'un propos. Il les fault arracher de là, et mettre en place marchande : comme ce sien mot (2), « Que les habitants d'Asie servoient à un seul, pour ne sçavoir prononcer une seule syllable, qui est Non, » donna peut estre la matiere et l'occasion à la Boëtie de sa SERVITUDE VOLONTAIRE. Cela mesme de luy veoir trier une legiere action en la vie d'un homme, ou un mot, qui semble ne porter pas cela, c'est un discours. C'est dommage que les gents d'entendement ayment tant la briefveté : sans doubte leur reputation en vault mieulx; mais nous en valons moins. Plutarque ayme mieulx que nous le vantions de son iugement, que de son sçavoir; il ayme mieulx nous laisser desir de soy, que satieté : il sçavoit qu'ez choses bonnes mesme on peult trop dire; et qu'Alexandridas reprocha iustement à celuy qui tenoit aux ephores des bons propos, mais trop longs : « O es-

(1) *Hippias major*, édit. d'Henri Estienne, t. III, pag. 249. C.
(2) Dans son traité *de la Mauvaise Honte*, ch. 7, de la traduction d'Amyot. C.

trangier, tu dis ce qu'il fault aultrement qu'il ne fault (1). » Ceulx qui ont le corps graile, le grossissent d'embourrures; ceulx qui ont la matiere exile, l'enflent de paroles.

Il se tire une merveilleuse clarté, pour le iugement humain, de la frequentation du monde : nous sommes touts contraincts et amoncellez en nous, et avons la veue raccourcie à la longueur de nostre nez. On demandoit à Socrates d'où il estoit : il ne respondit pas, d'Athenes; mais, du monde (2) : luy qui avoit l'imagination plus pleine et plus estendue, embrassoit l'univers comme sa ville, iectoit ses cognoissances, sa societé et ses affections à tout le genre humain; non pas comme nous, qui ne regardons que soubs nous (3). Quand les vignes gelent en mon village, mon prebstre en argumente l'ire de Dieu sur la race humaine, et iuge que la pepie en tienne desia les Cannibales. A veoir nos guerres civiles, qui ne crie que cette machine se bouleverse, et que le iour du iugement nous prend au collet? sans s'adviser que plusieurs pires choses se sont veues, et que les dix mille parts du monde ne laissent pas de galler le bon temps ce pendant : moy, selon leur licence et impunité, admire de les veoir si doulces et molles. A qui il gresle sur la teste, tout l'hemisphere semble estre en tempeste et orage; et disoit le Savoïard, « que si ce sot roy de France eust sceu bien conduire sa fortune, il estoit homme pour devenir maistre d'hostel de son duc : » son imagination ne concevoit aultre plus eslevee grandeur que celle de son maistre. Nous sommes insensiblement touts en cette erreur : erreur de grande suitte et preiudice. Mais qui se presente comme dans un tableau cette grande image de nostre mere nature en son entiere maiesté; qui lit en son visage une si generale et constante varieté; qui se remarque là dedans, et non soy, mais tout un royaume, comme un traict d'une poincte tres delicate, celuy là seul estime les choses selon leur iuste grandeur.

Ce grand monde, que les uns multiplient encores comme especes soubs un genre, c'est le mirouer où il nous fault regarder, pour nous cognoistre de bon biais. Somme, ie veulx que ce soit le livre de mon escholier. Tant d'humeurs, de sectes, de iugements, d'opinions, de loix et de coustumes, nous appren-

(1) PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*. C.

(2) CICÉRON, *Tusc.* V, 37; PLUTARQUE, *de l'Exil*, ch. 4. C.

(3) L'édition de 1588, fol. 58, porte *qu'à nos pieds*, leçon que Montaigne a effacée dans l'exemplaire corrigé de sa main. N.

nent à iuger sainement des nostres, et apprennent nostre iugement à recognoistre son imperfection et sa naturelle foiblesse; qui n'est pas un legier apprentissage : tant de remuements d'estat et changements de fortune publicque nous instruisent à ne faire pas grand miracle de la nostre : tant de noms, tant de victoires et conquestes ensepvelies sous l'oubliance, rendent ridicule l'esperance d'eternizer nostre nom par la prinse de dix argoulets et d'un poullier (1) qui n'est cogneu que de sa cheute : l'orgueil et la fierté de tant de pompes estrangieres, la maiesté si enflee de tant de courts et de grandeurs, nous fermit et asseure la veue à soustenir l'esclat des nostres sans ciller les yeulx : tant de milliasses d'hommes enterrez avant nous, nous encouragent à ne craindre d'aller trouver si bonne compaignie en l'aultre monde; ainsi du reste. Nostre vie, disoit Pythagoras (2), retire (3) à la grande et populeuse assemblee des ieux Olympiques : les uns s'y exercent le corps, pour en acquerir la gloire des ieux; d'aultres y portent des marchandises à vendre, pour le gaing; il en est, et qui ne sont pas les pires, lesquels n'y cherchent aultre fruict que de regarder comment et pourquoy chasque chose se faict, et estre spectateurs de la vie des aultres hommes, pour en iuger et reigler la leur.

Aux exemples se pourront proprement assortir touts les plus proufitables discours de la philosophie, à laquelle se doibvent toucher les actions humaines comme à leur reigle. On luy dira,

> Quid fas optare; quid asper
> Utile nummus habet; patriæ carisque propinquis
> Quantum elargiri deceat : quem te Deus esse
> Jussit, et humana qua parte locatus es in re;
> Quid sumus, aut quidnam victuri gignimur.... (4)

que c'est que sçavoir et ignorer, qui doibt estre le but de l'estude; que c'est que vaillance, temperance et iustice; ce qu'il y a à dire entre l'ambition et l'avarice, la servitude et la subiection, la li-

(1) *De dix chétifs soldats et d'un poulailler.* — Les *argoulets* étaient des arquebusiers à cheval; et comme ils n'étaient pas considérables en comparaison des autres cavaliers, on a dit *un argoulet* pour un homme de néant. MÉNAGE.

(2) CICÉRON, *Tuscul.* V, 3. ROUSSEAU, dans l'*Émile,* liv. IV, paraît transcrire ce passage d'après les *Essais.* J. V. L.

(3) *Retirer à,* ressembler. NICOT.

(4) Ce qu'on peut désirer; à quoi doit servir l'argent; ce qu'on doit faire pour sa patrie et sa famille; ce que Dieu a voulu que l'homme fût sur la terre, et quel rang il lui a assigné dans le monde; ce que nous sommes, et dans quel dessein il nous a donné l'être. PERS., III, 69.

cence et la liberté; à quelles marques on cognoist le vray et solide contentement; iusques où il fault craindre la mort, la douleur et la honte;

> Et quo quemque modo fugiatque feratque laborem (1);

quels ressorts nous meuvent, et le moyen de tant de divers bransles en nous : car il me semble que les premiers discours dequoy on luy doibt abbruver l'entendement, ce doibvent estre ceulx qui reiglent ses mœurs et son sens, qui luy apprendront à se cognoistre, et à sçavoir bien mourir et bien vivre. Entre les arts liberaux, commenceons par l'art qui nous faict libres : elles (2) servent toutes voirement en quelque maniere à l'instruction de nostre vie et à son usage, comme toutes aultres choses y servent en quelque maniere aussi; mais choisissons celle qui y sert directement et professoirement. Si nous sçavions restreindre les appartenances de nostre vie à leurs iustes et naturels limites, nous trouverions que la meilleure part des sciences qui sont en usage, est hors de nostre usage : et en celles mesmes qui le sont, qu'il y a des estendues et enfonceures tres inutiles que nous ferions mieulx de laisser là; et suyvant l'institution de Socrates (3), borner le cours de nostre estude en celles où fault l'utilité.

> Sapere aude,
> Incipe : vivendi recte qui prorogat horam,
> Rusticus exspectat, dum defluat amnis; at ille
> Labitur, et labetur in omne volubilis ævum (4).

C'est une grande simplesse d'apprendre à nos enfants,

> Quid moveant Pisces, animosaque signa Leonis,
> Lotus et Hesperia quid Capricornus aqua (5);

la science des astres et le mouvement de la huictiesme sphere, avant que les leurs propres :

(1) Et comment nous devons éviter ou supporter les peines. VIRG. *Énéid.* III, 459.

(2) On a déjà vu que Montaigne emploie le mot *art* au féminin; mais après avoir dit les *arts libéraux,* il est surprenant qu'il l'ait voulu faire féminin. Il est certain qu'on trouve ici *elles* dans les plus anciennes éditions. La pensée est de SÉNÈQUE, *Epist.* 88. C.

(3) DIOGÈNE LAERCE, *Vie de Socrate,* II, 21. C.

(4) Ose être vertueux; commence : différer de régler sa conduite, c'est imiter la simplicité du voyageur qui, trouvant un fleuve sur son chemin, attend qu'il soit écoulé; le fleuve coule, et coulera éternellement. HOR., *Epist.* II, 1, 40.

(5) Quelle est l'influence des Poissons, du Lion enflammé, et du Capricorne qui se plonge dans la mer occidentale. PROPERCE, IV, 1, 89.

Τί Πλειάδεσσι κἀμοί;
Τί δ' ἄστρασι Βοώτεω (1);

Anaximenes escrivant à Pythagoras (2) : « De quel sens puis ie m'amuser au secret des estoiles, ayant la mort ou la servitude tousiours presente aux yeulx? » car lors les roys de Perse preparoient la guerre contre son païs. Chascun doibt dire ainsin : « Estant battu d'ambition, d'avarice, de temerité, de superstition, et ayant au dedans tels aultres ennemis de la vie, iray ie songer au bransle du monde? »

Aprez qu'on luy aura apprins ce qui sert à le faire plus sage et meilleur, on l'entretiendra que c'est que logique, physique, geometrie, rhetorique; et la science qu'il choisira, ayant desia le iugement formé, il en viendra bientost à bout. Sa leçon se fera tantost par devis, tantost par livre : tantost son gouverneur luy fournira de l'aucteur mesme, propre à cette fin de son institution; tantost il luy en donnera la moelle et la substance toute maschee; et si de soy mesme il n'est assez familier des livres pour y trouver tant de beaux discours qui y sont, pour l'effect de son desseing, on lui pourra ioindre quelque homme de lettres qui à chaque besoing fournisse les munitions qu'il fauldra, pour les distribuer et dispenser à son nourrisson. Et que cette leçon ne soit plus aysee et naturelle que celle de Gaza (3), qui y peult faire doubte? Ce sont là preceptes espineux et mal plaisants, et des mots vains et descharnez, où il n'y a point de prinse, rien qui vous esveille l'esprit : en cette cy l'ame treuve où mordre et où se paistre. Ce fruict est plus grand sans comparaison, et si sera plustost meury.

C'est grand cas que les choses en soient là en nostre siecle, que la philosophie soit, iusques aux gents d'entendement, un nom vain et fantastique, qui se treuve de nul usage et de nul prix, par opinion et par effect. Ie croy que ces ergotismes en sont cause, qui ont saisy ses avenues. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfants, et d'un visage renfrongné, sourcilleux et terrible : qui me l'a masquee de ce fauls visage, pasle et hi-

(1) Que m'importent les Pléiades, ou les étoiles du Bouvier ? ANACR., *Od.* XVII. 10.

(2) DIOGÈNE LAERCE, II, 4. C.

(3) Savant du quinzième siècle, né à Thessalonique, qui passa en Italie avec plusieurs autres savants de la Grèce. Il est auteur d'une grammaire grecque, un peu obscure pour les commençants. C.

deux? Il n'est rien plus gay, plus gaillard, plus enioué, et à peu que ie ne die folastre; elle ne presche que feste et bon temps : une mine triste et transie monstre que ce n'est pas là son giste. Demetrius le grammairien (1) rencontrant dans le temple de Delphes une trouppe de philosophes assis ensemble, il leur dict : « Ou ie me trompe, ou, à vous veoir la contenance si paisible et si gaye, vous n'estes pas en grand discours entre vous. » A quoy l'un d'eulx, Heracleon le Megarien, respondit : « C'est à faire à ceulx qui cherchent si le futur du verbe βάλλω (2) a double λ, ou qui cherchent la dérivation des comparatifs χεῖρον et βέλτιον (3), et des superlatifs χείριστον et βέλτιστον (4), qu'il fault rider le front, s'entretenants de leur science : mais quant aux discours de la philosophie, ils ont accoustumé d'esgayer et resiouyr ceulx qui les traictent, non les renfrongner et contrister. »

> Deprendas animi tormenta latentis in ægro
> Corpore; deprendas et gaudia : sumit utrumque
> Inde habitum facies (5).

L'ame qui loge la philosophie doibt, par sa santé, rendre sain encores le corps : elle doibt faire luire iusques au dehors son repos et son ayse; doibt former à son moule le port exterieur, et l'armer, par consequent, d'une gratieuse fierté, d'un maintien actif et alaigre, et d'une contenance contente et debonnaire. La plus expresse marque de la sagesse, c'est une esiouïssance constante; son estat est, comme des choses au dessus de la lune, tousiours serein : c'est *baroco* et *baralipton* (6) qui rendent leurs sup-

(1) PLUTARQUE, *des Oracles qui ont cessé,* c. 5. C.

(2) Βάλλω, *lancer,* dont le futur fait βαλῶ E. J.

(3) C'est-à-dire, qui cherchent d'où dérivent les comparatifs χεῖρον et βέλτιον, *pejus* et *melius*, comparatifs neutres, l'un de χέρευς, *mancus,* et non pas de κακὸς, *mauvais;* l'autre vrai positif qui sert de comparatif à ἀγαθός. E. J.

(4) Χείριστον et βέλτιστον, *pessimum* et *optimum,* superlatifs neutres dérivés des mêmes primitifs. C'est ainsi qu'en latin *pejor* et *pessimus*, *melior* et *optimus,* servent de comparatifs et de superlatifs, les deux premiers à *malus,* les deux autres à *bonus,* et n'en dérivent pas. E. J.

(5) Les tourments d'un esprit inquiet percent à l'extérieur aussi bien que la joie; le visage réfléchit ces diverses affections de l'âme. JUVÉNAL. IX, 18.

(6) Deux termes de l'ancienne logique scolastique :

> *Barbara, celarent, darii, ferio, baralipton,*
> *Celantes. dabitis, fapesmo, frisesomorum,*
> *Cesare, camestres, festino, baroco, darapti,*
> *Felapton, disamis, datisi, bocardo, ferison.*

Ces dix-neuf mots factices exprimaient les dix-neuf formes du syllogisme.- J. V. L.

posts ainsi crottez et enfumez ; ce n'est pas elle : ils ne la cognoissent que par ouyr dire. Comment! elle faict estat de sereiner les tempestes de l'ame, et d'apprendre la faim et les fiebvres à rire, non par quelques epicycles imaginaires, mais par raisons naturelles et palpables : elle a pour son but la vertu, qui n'est pas, comme dict l'eschole, plantee à la teste d'un mont couppé, rabotteux et inaccessible : ceulx qui l'ont approchee la tiennent, au rebours, logee dans une belle plaine fertile et fleurissante, d'où elle veoid bien soubs soy toutes choses; mais si peult on y arriver, qui en sçait l'addresse, par des routes ombrageuses, gazonnees et doux fleurantes, plaisamment, et d'une pente facile et polie, comme est celle des voultes celestes. Pour n'avoir hanté cette vertu supreme, belle, triumphante, amoureuse, delicieuse pareillement et courageuse, ennemie professe et irreconciliable d'aigreur, de desplaisir, de crainte et de contraincte, ayant pour guide nature, fortune et volupté pour compaignes; ils sont allez, selon leur foiblesse, feindre cette sotte image, triste, querelleuse, despite, menaceuse, mineuse, et la placer sur un rochier à l'escart, emmy des ronces; fantosme à estonner les gents.

Mon gouverneur, qui cognoist debvoir remplir la volonté de son disciple autant ou plus d'affection que de reverence envers la vertu, luy sçaura dire que les poëtes (1) suyvent les humeurs communes, et luy faire toucher au doigt que les dieux ont mis plustost la sueur aux advenues des cabinets de Venus, que de Pallas. Et quand il commencera de se sentir, luy presentant Bradamante ou Angelique (2), pour maistresse à iouyr; et d'une beaulté naïfve, actifve, genereuse, non hommasse, mais virile, au prix d'une beaulté molle, affettee, delicate, artificielle; l'une travestie en garson, coiffee d'un morion luisant; l'aultre vestue en garse (3), coiffee d'un attiffet emperlé : il iugera masle son amour mesme, s'il choisit tout diversement à cet effeminé pasteur de Phrygie.

Il luy fera cette nouvelle leçon : Que le prix et haulteur de la vraye vertu est en la facilité, utilité et plaisir de son exercice; si esloingné de difficulté, que les enfants y peuvent comme les hommes, les simples comme les subtils. Le reiglement c'est son util, non pas la force. Socrates, son premier mignon, quitte à

(1) HÉSIODE, Ἔργ. καὶ ἡμ. v. 287. J. V. L.
(2) Deux héroïnes du poëme de l'Arioste. C.
(3) *En jeune fille*. E. J.

escient sa force, pour glisser en la naïfveté et aysance de son progrez. C'est la mere nourrice des plaisirs humains : en les rendant iustes, elle les rend seurs et purs; les moderant, elle les tient en haleine et en appetit; retranchant ceulx qu'elle refuse, elle nous aiguise envers ceulx qu'elle nous laisse; et nous laisse abondamment touts ceulx que veult nature, et iusques à la satieté, sinon iusques à la lasseté, maternellement : si d'adventure nous ne voulons dire que le regime qui arreste le beuveur avant l'yvresse, le mangeur avant la crudité, le paillard avant la pelade, soit ennemy de nos plaisirs. Si la fortune commune luy fault, elle luy eschappe (1), ou elle s'en passe, et s'en forge une aultre toute sienne, non plus flottante et roulante. Elle sçait estre riche, et puissante, et sçavante, et coucher en des matelats musquez; elle aime la vie, elle aime la beaulté, et la gloire, et la santé : mais son office propre et particulier, c'est sçavoir user de ces biens là reigleement, et les sçavoir perdre constamment; office plus noble qu'aspre, sans lequel tout cours de vie est desnaturé, turbulent et difforme, et y peut on iustement attacher ces escueils, ces halliers, et ces monstres.

Si ce disciple se rencontre de si diverse condition, qu'il ayme mieulx ouyr une fable que la narration d'un beau voyage, ou un sage propos, quand il l'entendra; qui, au son du tabourin qui arme la ieune ardeur de ses compaignons, se destourne à un aultre qui l'appelle au ieu des batteleurs; qui, par souhait, ne treuve plus plaisant et plus doulx revenir pouldreux et victorieux d'un combat, que de la paulme ou du bal, avecques le prix de cet exercice : ie n'y treuve aultre remede, sinon (2) qu'on le mette pastissier dans quelque bonne ville, feust il fils d'un duc; suy-

(1) C'est-à-dire, *la vertu se dérobe à l'influence de la fortune commune*, ou *même elle s'en sépare tout à fait, et se forge une autre fortune que la sienne*, etc. Lef....

(2) L'édition de 1802 porte : *Ie n'y treuve aultre remede, sinon que de bonne heure son gouverneur l'estrangle, s'il est sans tesmoings; ou qu'on le mette pastissier dans*, etc. Et en note : « Ce passage très remarquable ne se trouve dans aucune édition des *Essais;* mais il est écrit de la main de Montaigne à la marge de l'exemplaire qu'il a corrigé... » N. — Si ce passage, en effet très remarquable, ne se trouve point dans les anciennes éditions, c'est que sans doute il ne fut point conservé par Montaigne, dont l'esprit était trop éclairé pour ne pas reconnaître, après quelques réflexions, les abus horribles que produirait l'usage d'un tel *remède.* Cette suppression est une nouvelle preuve que le manuscrit publié par mademoiselle de Gournay est postérieur aux annotations écrites par Montaigne sur l'exemplaire de l'édition de 1588, que M. Naigeon a suivi Lef....

vant le precepte de Platon, « qu'il fault colloquer les enfants, non selon les facultez de leur pere, mais selon les facultez de leur ame. »

Puis que la philosophie est celle qui nous instruit à vivre, et que l'enfance y a sa leçon comme les aultres aages, pourquoy ne la luy communique lon?

> Udum et molle lutum est; nunc nunc properandus, et acri
> Fingendus sine fine rota (1).

On nous apprend à vivre quand la vie est passee. Cent escholiers ont prins la verole, avant que d'estre arrivez à leur leçon d'Aristote, De la temperance. Cicero disoit (2) que quand il vivroit la vie de deux hommes, il ne prendroit pas le loisir d'estudier les poëtes lyriques; et ie treuve ces ergotistes plus tristement encores inutiles. Notre enfant est bien plus pressé : il ne doibt au paidagogisme que les premiers quinze ou seize ans de sa vie, le demourant est deu à l'action. Employons un temps si court aux instructions necessaires. Ce sont abus : ostez toutes ces subtilitez espineuses de la dialectique, dequoy nostre vie ne se peult amender; prenez les simples discours de la philosophie; sçachez les choisir et traicter à poinct : ils sont plus aysez à concevoir qu'un conte de Boccace; un enfant en est capable au partir de la nourrice, beaucoup mieulx que d'apprendre à lire ou escrire. La philosophie a des discours pour la naissance des hommes, comme pour la decrepitude.

Ie suis de l'advis de Plutarque, qu'Aristote n'amusa pas tant son grand disciple à l'artifice de composer syllogismes, ou aux principes de geometrie, comme à l'instruire des bons preceptes touchant la vaillance, prouesse, la magnanimité et temperance, et l'asseurance de ne rien craindre; et avecques cette munition, il l'envoya encores enfant subiuguer l'empire du monde à tout trente mille hommes de pied, quatre mille chevaulx, et quarante-deux mille escus seulement. Les aultres arts et sciences, dict il, Alexandre les honnoroit bien, et louoit leur excellence et gentil-

(1) L'argile est encore molle et humide : vite, hâtons-nous, et, sans perdre un instant, façonnons-la sur la roue. PERS. III, 23.

(2) Dans un passage cité par Sénèque, *Epist.* 49, M. Mai a placé ce fragment parmi ceux du quatrième livre de la *République*. Voyez notre édition de Cicéron, tom. XXIX, pag. 334. La réflexion suivante est aussi de Sénèque : *Eodem modo dialecticos; tristius inepti sunt.* J. V. L.

lesse; mais pour plaisir qu'il y prinst, il n'estoit pas facile à se laisser surprendre à l'affection de les vouloir exercer.

Petite hinc, iuvenesque senesque,
Finem animo certum, miserisque viatica canis (1).

C'est ce que dict Epicurus au commencement de sa lettre à Meniceus : « Ny le plus ieune refuye à philosopher, ny le plus vieil s'y lasse (2). » Qui faict aultrement, il semble dire, ou qu'il n'est pas encores saison d'heureusement vivre, ou qu'il n'en est plus saison. Pour tout cecy, ie ne veulx pas qu'on emprisonne ce garson; ie ne veulx pas qu'on l'abbandonne à la cholere et humeur melancholique d'un furieux maistre d'eschole; ie ne veulx pas corrompre son esprit à le tenir à la gehenne et au travail, à la mode des aultres, quatorze ou quinze heures par iour, comme un portefais; ny ne trouveroy bon, quand, par quelque complexion solitaire et melancholique, on le verroit addonné d'une application trop indiscrette à l'estude des livres, qu'on la luy nourrist : cela les rend ineptes à la conversation civile, et les destourne de meilleures occupations. Et combien ay ie veu de mon temps d'hommes abbestis par temeraire avidité de science? Carneades s'en trouva si affolé (3), qu'il n'eut plus le loisir de se faire le poil et les ongles. Ny ne veulx gaster ses mœurs genereuses par l'incivilité et barbarie d'aultruy. La sagesse françoise a esté anciennement en proverbe, pour une sagesse qui prenoit de bonne heure, et n'avoit gueres de tenue. A la verité, nous veoyons encores qu'il n'est rien si gentil que les petits enfants en France; mais ordinairement ils trompent l'esperance qu'on en a conceue; et hommes faicts, on n'y veoid aulcune excellence : i'ay ouy tenir à gents d'entendement que ces colleges où on les envoye, dequoy ils ont foison, les abbrutissent ainsin.

Au nostre, un cabinet, un iardin, la table et le lict, la solitude, la compaignie, le matin et le vespre, toutes heures luy seront unes, toutes places luy seront estude : car la philosophie, qui comme formatrice des iugements et des mœurs, sera sa principale leçon, a ce privilege de se mesler par tout. Isocrates l'orateur estant prié en un festin de parler de son art, chascun treuve qu'il eut raison de respondre : « Il n'est pas maintenant temps de ce

(1) Jeunes gens, vieillards, tirez de là de quoi régler votre conduite; faites-vous des provisions pour le triste hiver de la vie. PERS., V, 64.
(2) DIOGÈNE LAERCE, X, 122. C.
(3) DIOGÈNE LAERCE, IV, 62. C.

que ie sçay faire; et ce dequoy il est maintenant temps, ie ne le sçay pas faire (1) : » car de presenter des harangues ou des disputes de rhetorique à une compaignie assemblee pour rire et faire bonne chere, ce seroit un meslange de trop mauvais accord; et autant en pourroit on dire de toutes les aultres sciences. Mais quant à la philosophie, en la partie où elle traicte de l'homme et de ses debvoirs et offices, ç'a esté le iugement commun de touts les sages, que pour la doulceur de sa conversation, elle ne debvoit estre refusee ny aux festins ny aux ieux; et Platon l'ayant invitee à son Convive (2), nous veoyons comme elle entretient l'assistance, d'une façon molle et accommodee au temps et au lieu, quoy que ce soit de ses plus haults discours et plus salutaires.

Æque pauperibus prodest, locupletibus æque;
Et, neglecta, æque pueris senibusque nocebit (3).

Ainsi, sans doubte, il choumera moins que les aultres (4). Mais comme les pas que nous employons à nous promener dans une gallerie, quoy qu'il y en ayt trois fois autant, ne nous lassent pas comme ceulx que nous mettons à quelque chemin desseigné : aussi nostre leçon se passant comme par rencontre, sans obligation de temps et de lieu, et se meslant à toutes nos actions, se coulera sans se faire sentir; les ieux mesmes et les exercices seront une bonne partie de l'estude, la course, la luicte, la musique, la danse, la chasse, le maniement des chevaulx et des armes. Ie veulx que la bienseance exterieure, et l'entregent, et la disposition de la personne, se façonne quand et quand l'ame. Ce n'est pas une ame, ce n'est pas un corps qu'on dresse; c'est un homme : il n'en fault pas faire à deux; et comme dict Platon (5), il ne fault pas les dresser l'un sans l'aultre, mais les conduire egualement, comme une couple de chevaulx attellez à mesme timon; et, à l'ouyr, semble il pas prester plus de temps et plus de solicitude aux exercices du corps, et estimer que l'esprit s'en exerce quand et quand, et non au contraire?

(1) PLUTARQUE, *Symposiaques*, I, 1. C.
(2) Ici *convive* signifie *festin*, *repas*. Amyot emploie souvent ce mot en ce sens-là dans sa traduction de Plutarque. C.
(3) Elle est utile aux riches; elle l'est également aux pauvres : jeunes gens, vieillards, ne la négligeront pas sans s'en repentir. HOR. *Epist.* I, 1, 25.
(4) *L'enfant ainsi élevé sera moins désœuvré que les autres.*
(5) Cité par Plutarque, dans le traité *des Moyens de conserver la santé*, vers la fin. C.

Au demourant, cette institution se doibt conduire par une severe doulceur, non comme il se faict : au lieu de convier les enfants aux lettres, on ne leur presente, à la verité, qu'horreur et cruauté. Ostez moy la violence et la force : il n'est rien, à mon advis, qui abbastardisse et estourdisse si fort une nature bien nee. Si vous avez envie qu'il craigne la honte et le chastiement, ne l'y endurcissez pas : endurcissez le à la sueur et au froid, au vent, au soleil, et aux hazards qu'il luy fault mespriser; ostez luy toute mollesse et délicatesse au vestir et coucher, au manger et au boire; accoustumez le à tout; que ce ne soit pas un beau garson et dameret, mais un garson vert et vigoreux. Enfant, homme vieil, i'ay touiours creu et jugé de mesme. Mais, entre aultres choses, cette police de la pluspart de nos colleges m'a tousiours despleu : on eust failly, à l'adventure, moins dommageablement, s'inclinant vers l'indulgence. C'est une vraye geaule (1) de ieunesse captifve : on la rend desbauchee, l'en punissant avant qu'elle le soit. Arrivez y sur le poinct de leur office (2); vous n'oyez que cris, et d'enfants suppliciez, et de maistres enyvrez en leur cholere. Quelle maniere pour esveiller l'appetit envers leur leçon, à ces tendres ames et craintifves, de les y guider d'une trongne effroyable, les mains armees de fouets! Inique et pernicieuse forme! ioinct, ce que Quintilian (3) en a tres bien remarqué, que cette imperieuse auctorité tire des suittes perilleuses, et nommeement à nostre façon de chastiement. Combien leurs classes seroient plus decemment ionchees de fleurs et de feuillees, que de tronçons d'osier sanglants! I'y feroy pourtraire la Ioie, l'Alaigresse, et Flora, et les Graces, comme feit en son eschole le philosophe Speusippus (4). Où est leur proufit, que là feust aussi leur esbat : on doibt ensucrer les viandes salubres à l'enfant, et enfieller celles qui luy sont nuisibles. C'est merveille combien Platon se monstre soigneux, en ses loix, de la gayeté et passetemps de la ieunesse de sa cité; et combien il s'arreste à leurs courses, ieux, chansons, saults et danses, desquelles il dict que l'antiquité a donné la conduicte et le patronnage aux dieux mesmes, Apollon, les Muses et Minerve : il s'estend à mille pre-

(1) *Prison,* de l'italien *gabbia, gabbiola,* cage. BOREL, dans son *Thresor des Recherches gauloises,* etc. C.

(2) *De leur devoir* (pendant leurs études ou leçons).

(3) *Instit. orat.* I, 3. C.

(4) DIOGÈNE LAERCE, IV, 1. C.

ceptes pour ses gymnases; pour les sciences lettrees, il s'y amuse fort peu, et semble ne recommender particulierement la poësie que pour la musique.

Toute estrangeté et particularité en nos mœurs et conditions est evitable, comme ennemie de societé. Qui ne s'estonneroit de la complexion de Demophon, maistre d'hostel d'Alexandre, qui suoit à l'umbre, et trembloit au soleil (1)? I'en ay veu fuyr la senteur des pommes plus que les arquebusades; d'aultres s'effrayer pour une souris; d'aultres rendre la gorge à veoir de la cresme; d'aultres, à veoir brasser un lict de plume; comme Germanicus (2) ne pouvoit souffrir ny la veue ny le chant des coqs. Il y peult avoir, à l'adventure, à cela quelque proprieté occulte; mais on l'esteindroit, à mon advis, qui s'y prendroit de bonne heure. L'institution a gaigné cela sur moy (il est vray que ce n'a point esté sans quelque soing) que, sauf la biere, mon appetit est accommodable indifferemment à toutes choses dequoy on se paist.

Le corps est encores soupple; on le doibt, à cette cause, plier à toutes façons et coustumes; et pourveu qu'on puisse tenir l'appetit et la volonté soubs boucle, qu'on rende hardiement un ieune homme commode à toutes nations et compaignies, voire au desreiglement et aux excez, si besoing est. Son exercitation suyve l'usage : qu'il puisse faire toutes choses, et n'ayme à faire que les bonnes. Les philosophes mesmes ne treuvent pas louable en Callisthenes d'avoir perdu la bonne grace du grand Alexandre, son maistre, pour n'avoir voulu boire d'autant à luy. Il rira, il folastrera, il se desbauchera avecques son prince. Ie veulx qu'en la desbauche mesme il surpasse en vigueur et en fermeté ses compaignons; et qu'il ne laisse à faire le mal ny à faulte de force ny de science, mais à faulte de volonté : *multum interest, utrum peccare aliquis nolit, an nesciat* (3). Ie pensoy faire honneur à un seigneur aussi esloingné de ces desbordements qu'il en soit en France, de m'enquerir à luy en bonne compaignie, combien de fois en sa vie il s'estoit enyvré pour la necessité des affaires du roy en Allemaigne : il le print de cette façon, et me respondit que c'estoit trois fois, lesquelles il recita. I'en sçay qui, à faulte de cette faculté, se sont mis en grand'peine, ayants à practiquer

(1) SEXTUS EMPIRICUS, *Pyrrh. Hyp.* I, 14. C.

(2) PLUTARQUE, *de l'Envie et de la Haine*, vers le commencement. C.

(3) Il y a une grande différence entre ne vouloir pas et ne savoir pas faire le mal. SÉNÈQUE, *Epist.* 90.

cette nation. I'ay souvent remarqué avecques grande admiration la merveilleuse nature d'Alcibiades (1), de se transformer si aysee-ment à des façons si diverses, sans interest de sa santé; surpassant tantost la sumptuosité et pompe persienne, tantost l'austerité et frugalité lacedemonienne; autant reformé à Sparte comme voluptueux en Ionie :

> Omnis Aristippum decuit color, et status, et res (2);

tel vouldroy ie former mon disciple.

> Quem duplici panno patientia velat,
> Mirabor, vitæ via si conversa decebit,
> Personamque feret non inconcinnus utramque (3).

Voycy mes leçons : celuy là y a mieulx proufité, qui les faict, que qui les sçait. Si vous le veoyez, vous l'oyez; si vous l'oyez, vous le veoyez. Ia à Dieu ne plaise, dict quelqu'un en Platon (4), que philosopher ce soit apprendre plusieurs choses, et traicter les arts! *Hanc amplissimam omnium artium bene vivendi disciplinam, vita magis, quam litteris, persecuti sunt* (5)! Leon, prince des Phliasiens, s'enquerant à Heraclides Ponticus (6), de quelle science, de quelle art il faisoit profession : « Ie ne sçay, dict il, ny art ny science; mais ie suis philosophe. » On reprochoit à Diogenes, comment estant ignorant, il se mesloit de la philosophie : « Ie m'en mesle, dict il, d'autant mieulx à propos. » Hegesias le prioit de luy lire quelque chose : « Vous estes plaisant, luy respondit il : vous choisissez les figues vrayes et naturelles, non peinctes; que ne choisissez vous aussi les exercitations naturelles, vrayes, et non escriptes (7)? » Il ne dira pas tant sa

(1) PLUTARQUE, *Vie d'Alcibiade*, c. 14. C.

(2) Aristippe sut s'accommoder de tout état et de toute fortune. HOR. *Epist.* I, 17, 23.

(3) J'admirerai celui qui ne rougit pas de ses haillons, qui change de fortune sans s'étonner, et qui joue les deux rôles avec grâce. HOR. *Epist.* I, 17, 25. — Montaigne prête à ces vers un sens directement opposé à celui que leur donne Horace.

(4) Dans le dialogue intitulé *les Rivaux*, pag. 97 et suiv. édit. de Francfort. 1602. J. V. L.

(5) C'est par leurs mœurs plutôt que par leurs études qu'ils se sont dévoués au plus grand de tous les arts, à celui de bien vivre. CIC. *Tusc. Quæst.* IV, 3.

(6) Ce n'est pas Héraclide de Pont, mais Pythagore, qui fit cette réponse à Léon, prince des Phliasiens; mais c'est d'un livre d'Héraclide, disciple de Platon, que Cicéron a tiré ce fait, comme il nous l'apprend dans ses *Tusculanes*. V, 3, *ut scribit auditor Platonis Ponticus Heraclides*. Platon ne vint au monde que plus de cent ans après Pythagore. C.

(7) DIOGÈNE LAERCE, VI, 48. C.

leçon comme il la fera; il la repetera en ses actions : on verra s'il y a de la prudence en ses entreprinses; s'il y a de la bonté, de la iustice en ses deportements; s'il a du iugement et de la grace en son parler, de la vigueur en ses maladies, de la modestie en ses ieux, de la temperance en ses voluptez, de l'ordre en son œconomie, de l'indifference en son goust, soit chair, poisson, vin ou eau : *qui disciplinam suam non ostentationem scientiæ, sed legem vitæ putet; quique obtemperet ipse sibi, et decretis pareat* (1). Le vrai mirouer de nos discours est le cours de nos vies. Zeuxidamus respondit à un qui luy demanda pourquoy les Lacedemoniens ne redigeoient par escript les ordonnances de la prouesse, et ne les donnoient à lire à leurs ieunes gents, « Que c'estoit parce qu'ils les vouloient accoustumer aux faicts, non pas aux paroles (2). » Comparez, au bout de quinze ou seize ans, à cettuy cy un de ces latineurs de college, qui aura mis autant de temps à n'apprendre simplement qu'à parler. Le monde n'est que babil; et ne veis iamais homme qui ne die plustost plus, que moins qu'il ne doibt. Toutesfois la moitié de nostre aage s'en va là : on nous tient quatre ou cinq ans à entendre les mots et les coudre en clauses (3); encores autant à en proportionner un grand corps, estendu en quatre ou cinq parties; aultres cinq, pour le moins, à les sçavoir briefvement mesler et entrelacer de quelque subtile façon : laissons le à ceulx qui en font profession expresse.

Allant un iour à Orleans, ie trouvay dans cette plaine, au deçà de Clery, deux regents qui venoient à Bourdeaux, environ à cinquante pas l'un de l'aultre : plus loing derriere eulx ie veoyois une trouppe, et un maistre en teste, qui estoit feu M. le comte de la Rochefoucault. Un de mes gents s'enquit au premier de ces regents, qui estoit ce gentilhomme qui venoit aprez luy : luy qui n'avoit pas veu ce train qui le suyvoit, et qui pensoit qu'on luy parlast de son compaignon, respondit plaisamment : « Il n'est pas gentilhomme; c'est un grammairien; et ie suis logicien. » Or nous qui cherchons icy, au rebours, de former, non un grammairien ou logicien, mais un gentilhomme, laissons les abuser

(1) Si ce qu'il sait lui sert, non à montrer qu'il sait, mais à régler ses mœurs ; s'il s'obéit à lui-même, et agit conformément à ses principes. CIC. *Tusc. quæst.* II, 4.

(2) PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens.* C.

(3) *En phrases, en périodes.* Ainsi, dans le chap. 30 de ce premier livre : « Un des vieillards.... presche en commun toute la grangee, en se promenant d'un bout à aultre, et redisant une mesme *clause* à plusieurs fois. » J. V. L.

de leur loisir : nous avons affaire ailleurs. Mais que nostre disciple soit bien pourveu de choses, les paroles ne suyvront que trop; il les traisnera, si elles ne veulent suyvre. I'en oy qui s'excusent de ne se pouvoir exprimer, et font contenance d'avoir la teste pleine de plusieurs belles choses, mais, à faulte d'eloquence, ne les pouvoir mettre en evidence : c'est une baye. Sçavez vous, à mon advis, que c'est que cela? ce sont des umbrages qui leur viennent de quelques conceptions informes, qu'ils ne peuvent desmesler et esclaircir au dedans, ny par consequent produire au dehors; ils ne s'entendent pas encores eulx mesmes; et veoyez les un peu bégayer sur le poinct de l'enfanter, vous iugez que leur travail n'est point à l'accouchement, mais à la conception, et qu'ils ne font que leicher cette matiere imparfaicte. De ma part, ie tiens, et Socrates l'ordonne, que qui a dans l'esprit une vifve imagination et claire, il la produira, soit en bergamasque, soit par mines, s'il est muet :

> Verbaque prævisam rem non invita sequentur (1).

Et comme disoit celuy là, aussi poëtiquement en sa prose, *quum res animum occupavere, verba ambiunt* (2); et cet aultre, *ipsæ res verba rapiunt* (3). Il ne sçait pas ablatif, coniunctif, substantif, ny la grammaire : ne faict (4) pas son laquay ou une harangiere du Petit pont; et si, vous entretiendront tout vostre saoul, si vous en avez envie, et se desferreront aussi peu, à l'adventure, aux reigles de leur langage, que le meilleur maistre ez arts de France. Il ne sçait pas la rhetorique, ny, pour avant ieu, capter la benevolence du candide lecteur; ny ne luy chault de le sçavoir. De vray, toute cette belle peincture s'efface ayseement par le lustre d'une verité simple et naïfve : ces gentillesses ne servent que pour amuser le vulgaire, incapable de prendre la viande plus massifve et plus ferme, comme Afer monstre bien

(1) Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.
Hor. *Art. poét.* v. 311, imité par Boileau.

(2) Quand les choses ont saisi l'esprit, les mots viennent en foule. Sénèque, *Controvers.* III, *proem.*

(3) Les choses entraînent les paroles. Cic. *de Finib.* III, 5.

(4) Toutes les éditions que j'ai pu consulter sont conformes à cette leçon; mais comme elle est assez obscure, je proposerais de lire : *Ne le sçait pas son laquay, ou,* etc. C'est du moins ainsi que la phrase doit être entendue. Lef....

clairement chez Tacitus (1). Les ambassadeurs de Samos estoient venus à Cleomenes, roy de Sparte, preparez d'une belle et longue oraison, pour l'esmouvoir à la guerre contre le tyran Polycrates; aprez qu'il les eut bien laissez dire, il leur respondit : « Quant à vostre commencement et exorde, il ne m'en souvient plus, ny par consequent du milieu; et quant à vostre conclusion, ie n'en veulx rien faire (2). » Voylà une belle response, ce me semble, et des harangueurs bien camus! Et quoy cet aultre? Les Atheniens estoient à choisir de deux architectes à conduire une grande fabrique : le premier, plus affetté, se presenta avecques un beau discours premedité sur le subiect de cette besongne, et tiroit le iugement du peuple en sa faveur; mais l'aultre en trois mots : « Seigneurs Atheniens, ce que cettuy a dict, ie le feray (3). » Au fort de l'eloquence de Cicero, plusieurs en entroient en admiration; mais Caton n'en faisant que rire : « Nous avons, disoit il, un plaisant consul (4). » Aille devant ou aprez, une utile sentence, un beau traict, est tousiours de saison : s'il n'est pas bien pour ce qui va devant, ny pour ce qui vient aprez, il est bien en soy. Ie ne suis pas de ceulx qui pensent la bonne rhythme faire le bon poëme : laissez lui alonger une courte syllabe, s'il veult; pour cela, non force : si les inventions y rient, si l'esprit et le iugement y ont bien faict leur office; voylà un bon poëte, diray ie, mais un mauvais versificateur,

Emunctæ naris, durus componere versus (5).

Qu'on face, dict Horace, perdre à son ouvrage toutes ses coustures et mesures,

Tempora certa modosque, et quod prius ordine verbum est,
Posterius facias, præponens ultima primis....
Invenias etiam disiecti membra poetæ (6) :

il ne se desmentira point pour cela; les pieces mesmes en seront belles. C'est ce que respondit Menander, comme on le tansa, ap-

(1) Dialogue *des Orateurs*, c. 19. Mais il faut lire *Aper* dans le texte de Montaigne. J. V. L.

(2) PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*. C.

(3) PLUTARQUE, *Instruction pour ceulx qui manient affaires d'estat*, chap. 4 d'Amyot. C.

(4) PLUTARQUE, *Vie de Caton*, c. 6. C.

(5) Ses vers sont négligés, mais il a de la verve. HOR. *Sat.* I, 4, 8.

(6) Otez-en le rythme et la mesure, changez l'ordre des mots; vous retrouverez le poëte dans ses membres dispersés. HOR. *Sat.* I, 4, 58.

prochant le iour auquel il avoit promis une comedie, dequoy il n'y avoit encores mis la main : « Elle est composee et preste; il ne reste qu'à y adiouster les vers (1). » Ayant les choses et la matiere disposee en l'ame, il mettoit en peu de compte le demourant. Depuis que Ronsard et du Bellay ont donné credit à nostre poësie françoise, ie ne veoy si petit apprenty qui n'enfle des mots, qui ne renge les cadences à peu prez comme eulx : *plus sonat, quam valet* (2). Pour le vulgaire, il ne feut iamais tant de poëtes; mais comme il leur a esté bien aysé de representer leurs rhythmes, ils demeurent bien aussi court à imiter les riches descriptions de l'un, et les delicates inventions de l'aultre.

Voire mais, que fera il (3) si on le presse de la subtilité sophistique de quelque syllogisme? « Le iambon faict boire; le boire desaltere : parquoy le iambon desaltere. » Qu'il s'en mocque : il est plus subtil de s'en mocquer que d'y respondre (4). Qu'il emprunte d'Aristippus cette plaisante contrefinesse : « Pourquoy le deslieray ie, puis que tout lié il m'empesche (5)? » Quelqu'un proposoit contre Cleanthes des finesses dialectiques; à qui Chrysippus dict : « Ioue toy de ces battelages avecques les enfants; et ne destourne à cela les pensees serieuses d'un homme d'aage (6). » Si ces sottes arguties, *contorta et aculeata sophismata* (7), luy doibvent persuader un mensonge, cela est dangereux; mais si elles demeurent sans effect, et ne l'esmeuvent qu'à rire, ie ne veoy pas pourquoy il s'en doibve donner garde. Il en est de si sots, qu'ils se destournent de leur voye un quart de lieue pour courir aprez un beau mot; *aut qui non verba rebus aptant, sed res extrinsecus arcessunt, quibus verba conveniant* (8) : et l'aultre, *qui, alicuius verbi decore placentis, vocentur ad id, quod non proposuerant scribere* (9). Ie tors bien plus vo-

(1) PLUTARQUE, *Si les Athéniens ont esté plus excellents en armes qu'en lettres*, c. 4, trad. d'Amyot. C.

(2) Dans tout cela, plus de son que de sens. SÉNÈQUE, *Epist.* 40.

(3) C'est-à-dire, *Mais que fera notre jeune élève si on le presse, etc.* — Montaigne revient à son principal sujet, qu'il semblait avoir entièrement perdu de vue. C.

(4) SÉNÈQUE, *Epist.* 49. C.

(5) DIOGÈNE LAERCE, II, 70. C.

(6) *Id.* VII, 183. C.

(7) Ces sophismes entortillés et épineux. CIC. *Acad.* II, 24.

(8) Ou qui ne choisissent pas les mots pour les choses, mais qui vont chercher, hors du sujet, des choses auxquelles les mots puissent convenir. QUINTIL. VIII, 3.

(9) Qui, pour ne pas perdre un mot qui leur plaît, s'engagent dans une matière qu'ils n'avaient pas dessein de traiter. SÉNÈQUE, *Epist.* 59.

lontiers une bonne sentence, pour la coudre sur moy, que ie ne destors mon fil pour l'aller querir. Au rebours, c'est aux paroles à servir et à suyvre ; et que le gascon y arrive, si le françois n'y peult aller (1). Ie veulx que les choses surmontent, et qu'elles remplissent de façon l'imagination de celuy qui escoute, qu'il n'aye aulcune souvenance des mots. Le parler que i'ayme, c'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche ; un parler succulent et nerveux, court et serré ; non tant delicat et peigné, comme vehement et brusque ;

Hæc demum sapiet dictio, quæ feriet (2) ;

plustost difficile qu'ennuyeux ; esloingné d'affectation, desreiglé, descousu et hardy : chasque loppin y face son corps ; non pedantesque, non fratesque (3), non plaideresque, mais plustost soldatesque, comme Suetone appelle celuy de Iulius Cesar (4) ; et si, ne sens pas bien pourquoy il l'en appelle.

I'ay volontiers imité cette desbauche qui se veoid en nostre ieunesse au port de leurs vestements : un manteau en escharpe, la cape sur une espaule, un bas mal tendu, qui represente une fierté desdaigneuse de ces parements estrangiers, et nonchalante de l'art ; mais ie la treuve encores mieulx employee en la forme de parler. Toute affectation, nommeement en la gayeté et liberté françoise, est mesadvenante au courtisan ; et en une monarchie, tout gentilhomme doibt estre dressé au port d'un courtisan : parquoy nous faisons bien de gauchir un peu sur le naïf et mesprisant. Ie n'ayme point de tissure où les liaisons et les coustures paroissent : tout ainsi qu'en un beau corps il ne fault pas qu'on y puisse compter les os et les veines. *Quæ veritati operam dat*

(1) J.-J. Rousseau a dit aussi quelque part : « Toutes les fois qu'à l'aide d'un solécisme je pourrai me faire mieux entendre, ne pensez pas que j'hésite. » Il s'est bien fait entendre sans avoir besoin de solécismes, et sa phrase est exagérée ; mais elle prouve qu'il était aussi peu esclave du purisme que l'écrivain gascon. J. V. L.

(2) Que l'expression frappe, elle plaira. *Épitaphe de Lucain, citée dans la Bibliothèque latine de Fabricius,* II, 10. C.

(3) *Non monacal. Fratesque,* de l'italien *fratesco,* adjectif dérivé de *frate,* moine. C.

(4) C'est dans sa Vie, c. 55, au commencement. Mais Montaigne a été trompé par les éditions vulgaires, où on lisait *Eloquentia militari ; qua re aut æquavit, etc.*, au lieu que, dans les dernières et meilleures éditions, on lit aujourd'hui *Eloquentia, militarique re, aut æquavit, etc.* Ainsi, ce qui lui faisait de la peine disparaît avec la fausse leçon. C.

oratio, incomposita sit et simplex (1). *Quis accurate loquitur, nisi qui vult putide loqui* (2)? L'eloquence faict iniure aux choses, qui nous destourne à soy. Comme aux accoustrements, c'est pusillanimité de se vouloir marquer par quelque façon particuliere et inusitee : de mesme au langage, la recherche des frases nouvelles et des mots peu cogneus, vient d'une ambition scholastique et puerile. Peusse ie ne me servir que de ceulx qui servent aux hales à Paris! Aristophanes le grammairien n'y entendoit rien, de reprendre en Epicurus la simplicité de ses mots, et la fin de son art oratoire, qui estoit perspicuité de langage seulement (3). L'imitation du parler, par sa facilité, suit incontinent tout un peuple : l'imitation du iuger, de l'inventer, ne va pas si viste. La pluspart des lecteurs, pour avoir trouvé une pareille robbe, pensent tres faulsement tenir un pareil corps : la force et les nerfs ne s'empruntent point; les atours et le manteau s'empruntent. La pluspart de ceulx qui me hantent parlent de mesme les Essais ; mais ie ne sçay s'ils pensent de mesme. Les Atheniens, dict Platon (4), ont pour leur part le soing de l'abondance et elegance du parler; les Lacedemoniens, de la briefveté; et ceulx de Crete, de la fecondité des conceptions, plus que du langage : ceulx cy sont les meilleurs. Zenon disoit (5) qu'il avoit deux sortes de disciples : les uns, qu'il nommoit φιλολόγους, curieux d'apprendre les choses, qui estoient ses mignons; les aultres λογοφίλους, qui n'avoient soing que du langage. Ce n'est pas à dire que ce ne soit une belle et bonne chose que le bien dire; mais non pas si bonne qu'on la faict; et suis despit dequoy nostre vie s'embesongne toute à cela. Ie vouldroy premierement bien sçavoir ma langue, et celle de mes voysins où i'ay plus ordinaire commerce.

C'est un bel et grand adgencement sans doubte que le grec et latin, mais on l'achepte trop cher. Ie diray icy une façon d'en avoir meilleur marché que de coustume, qui a esté essayee en moy mesme : s'en servira qui vouldra. Feu mon pere ayant faict toutes les recherches qu'homme peult faire parmy les gents sçavants et d'entendement, d'une forme d'institution exquise, feut

(1) La vérité doit parler un langage simple et sans art. SÉNÈQUE, *Epist.* 40.

(2) Quiconque parle avec affectation est sûr de causer du dégoût et de l'ennui. SÉNÈQUE, *Epist.* 75.

(3) DIOGÈNE LAERCE, X, 13. C.

(4) *Des Lois*, I, p. 641, édit. d'Estienne, 1578; chap. 11, p. 32, édit. de M. Ast, 1814. J. V. L.

(5) STOBÉE, *Serm.* 34. C.

advisé de cet inconvenient qui estoit en usage; et luy disoit on que cette longueur que nous mettions à apprendre les langues qui ne leur coustoient rien, est la seule cause pourquoy nous ne pouvons arriver à la grandeur d'ame et de cognoissance des anciens Grecs et Romains. Ie ne croy pas que c'en soit la seule cause. Tant y a que l'expedient que mon pere y trouva, ce feut qu'en nourrice, et avant le premier desnouement de ma langue, il me donna en charge à un Allemand, qui depuis est mort fameux medecin en France, du tout ignorant de nostre langue, et tres bien versé en la latine. Cettuy cy, qu'il avoit faict venir exprez, et qui estoit bien cherement gagé, m'avoit continuellement entre les bras. Il en eut aussi avecques luy deux aultres moindres en sçavoir, pour me suyvre, et soulager le premier : ceulx cy ne m'entretenoient d'aultre langue que latine. Quant au reste de sa maison, c'estoit une reigle inviolable que ny luy mesme, ny ma mere, ny valet, ny chambriere, ne parloient en ma compaignie qu'autant de mots de latin que chascun avoit apprins pour iargonner avec moy. C'est merveille du fruict que chascun y feit : mon pere et ma mere y apprindrent assez de latin pour l'entendre, et en acquirent à suffisance pour s'en servir à la necessité, comme feirent aussi les aultres domestiques qui estoient plus attachez à mon service. Somme, nous nous latinizasmes tant, qu'il en regorgea iusques à nos villages tout autour, où il y a encores, et ont prins pied par l'usage, plusieurs appellations latines d'artisans et d'utils. Quant à moy, i'avoy plus de six ans avant que i'entendisse non plus de françois ou de perigordin que d'arabesque; et sans art, sans livre, sans grammaire ou precepte, sans fouet, sans larmes, i'avois apprins du latin tout aussi pur que mon maistre d'eschole le sçavoit : car ie ne le pouvois avoir meslé ny alteré. Si par essay on me vouloit donner un theme, à la mode des colleges; on le donne aux aultres en françois, mais à moy il me le falloit donner en mauvais latin pour le tourner en bon. Et Nicolas Grouchy, qui a escript *de Comitiis Romanorum* (1); Guillaume Guerente, qui a commenté Aristote; George Buchanan, ce grand poëte escossois; Marc Antoine Muret, que la France et l'Italie recognoist pour le meilleur orateur du temps, mes precepteurs domestiques, m'ont dict souvent que i'avoy ce langage en mon

(1) Ouvrage estimé. Paris, Vascosan, 1555, reproduit dans le tome I[er] des *Antiquités romaines* de Grévius. J. V. L.

enfance si prest et si à main, qu'ils craignoient à m'accoster. Buchanan, que ie veis depuis à la suitte de feu monsieur le mareschal de Brissac, me dict qu'il estoit aprez à escrire de l'institution des enfants, et qu'il prenoit l'exemplaire de la mienne: car il avait lors en charge ce comte de Brissac que nous avons veu depuis si valeureux et si brave.

Quant au grec, duquel ie n'ay quasi du tout point d'intelligence, mon pere desseigna me le faire apprendre par art, mais d'une voye nouvelle, par forme d'esbat et d'exercice : nous pelotions nos declinaisons, à la maniere de ceulx qui, par certains ieux de tablier (1), apprennent l'arithmetique et la geometrie. Car entre aultres choses, il avoit esté conseillé de me faire gouster la science et le debvoir par une volonté non forcee, et de mon propre desir; et d'eslever mon ame en doulceur et liberté, sans rigueur et contraincte : ie dis iusques à telle superstition, que par ce qu'aulcuns tiennent que cela trouble la cervelle tendre des enfants de les esveiller le matin en sursault, et de les arracher du sommeil (auquel ils sont plongez beaucoup plus que nous ne sommes) tout à coup et par violence; il me faisoit esveiller par le son de quelque instrument; et ne feus iamais sans homme qui m'en servist.

Cet exemple suffira pour en iuger le reste, et pour recommender aussi et la prudence et l'affection d'un si bon pere; auquel il ne se fault prendre, s'il n'a recueilly aulcuns fruicts respondants à une si exquise culture. Deux choses en feurent cause : en premier, le champ sterile et incommode; car quoy que i'eusse la santé ferme et entiere, et quand et quand un naturel doulx et traictable, i'estoy parmy cela si poisant, mol et endormy, qu'on ne me pouvoit arracher de l'oysifveté, non pas pour me faire iouer. Ce que ie veoyoy, ie le veoyoy bien; et soubs cette complexion lourde, nourrissoy des imaginations hardies et des opinions au dessus de mon aage. L'esprit, ie l'avoy lent, et qui n'alloit qu'autant qu'on le menoit; l'apprehension, tardifve; l'invention, lasche; et aprez tout, un incroyable default de memoire. De tout cela, il n'est pas merveille s'il ne sceut rien tirer qui vaille. Secondement, comme ceulx que presse un furieux desir de guarison se laissent aller à toute sorte de conseils, le bon homme ayant extreme peur de faillir en chose qu'il avoit tant à cœur, se laissa

(1) *Damier*. On appelait jadis le jeu de dames *jeu de tables*. A. D.

enfin emporter à l'opinion commune, qui suit tousiours ceulx qui vont devant, comme les grues, et se rengea à la coustume, n'ayant plus autour de luy ceulx qui luy avoient donné ces premieres institutions, qu'il avoit apportees d'Italie; et m'envoya environ mes six ans au college de Guienne, tres florissant pour lors, et le meilleur de France : et là, il n'est possible de rien adiouster au soing qu'il eut, et à me choisir des precepteurs de chambre suffisants, et à toutes les aultres circonstances de ma nourriture, en laquelle il reserva plusieurs façons particulieres, contre l'usage des colleges; mais tant y a que c'estoit tousiours college. Mon latin s'abbastardit incontinent, duquel depuis par desaccoustumance i'ay perdu tout usage; et ne me servit cette mienne inaccoustumee institution, que de me faire eniamber d'arrivee aux premieres classes; car à treize ans que ie sortis du college, i'avois achevé mon cours (qu'ils appellent), et à la verité sans aulcun fruict que ie peusse à present mettre en compte.

Le premier goust que i'eus aux livres, il me veint du plaisir des fables de la Metamorphose d'Ovide : car environ l'aage de sept ou huict ans, ie me desrobboy de tout aultre plaisir pour les lire; d'autant que cette langue estoit la mienne maternelle, et que c'estoit le plus aysé livre que ie cogneusse, et le plus accommodé à la foiblesse de mon aage, à cause de la matiere : car des Lancelots du Lac, des Amadis, des Huons de Bourdeaux, et tels fatras de livres à quoy l'enfance s'amuse, ie n'en cognoissoy pas seulement le nom, ny ne fois encores le corps : tant exacte estoit ma discipline! Ie m'en rendoy plus nonchalant à l'estude de mes aultres leçons prescriptes. Là il me veint singulierement à propos d'avoir affaire à un homme d'entendement de precepteur, qui sceut dextrement conniver à cette mienne desbauche et aultres pareilles : car par là i'enfilay tout d'un train Virgile en l'Aeneide; et puis Terence, et puis Plaute, et des comedies italiennes, leurré tousiours par la doulceur du subiect. S'il eust esté si fol de rompre ce train, i'estime que ie n'eusse rapporté du college que la haine des livres, comme faict quasi toute nostre noblesse. Il s'y gouverna ingenieusement, faisant semblant de n'en veoir rien : il aiguisoit ma faim, ne me laissant qu'à la desrobbee gourmander ces livres, et me tenant doulcement en office pour les aultres estudes de la reigle : car les principales parties que mon pere cherchoit à ceulx à qui il donnoit charge de moy, c'estoit la debonnaireté et facilité de

complexion. Aussi n'avoit la mienne aultre vice que langueur et paresse. Le danger n'estoit pas que ie feisse mal, mais que ie ne feisse rien : nul ne prognosticquoit que ie deusse devenir mauvais, mais inutile; on y preveoyoit de la faineantise, non pas de la malice. Ie sens qu'il en est advenu de mesme : les plainctes qui me cornent aux aureilles sont telles : « Il est oysif, froid aux offices d'amitié et de parenté; et aux offices publicques, trop particulier, trop desdaigneux. » Les plus iniurieux mesmes ne disent pas : « Pourquoy a il prins? pourquoy n'a il payé? » mais, « Pourquoy ne quitte il? pourquoy ne donne il? » Ie recevrois à faveur qu'on ne desirast en moy que tels effects de supererogation; mais ils sont iniustes d'exiger ce que ie ne doy pas, plus rigoreusement beaucoup qu'ils n'exigent d'eulx ce qu'ils doibvent. En m'y condemnant, ils effacent la gratification de l'action, et la gratitude qui m'en seroit deue : là où le bien faire actif debvroit plus poiser de ma main, en consideration de ce que ie n'en ay de passif nul qui soit. Ie puis d'autant plus librement disposer de ma fortune, qu'elle est plus mienne; et de moy, que ie suis plus mien. Toutesfois, si i'estoy grand enlumineur de mes actions, à l'adventure rembarreroy ie bien ces reproches; et à quelques uns apprendroy qu'ils ne sont pas si offensez que ie ne face pas assez, que dequoy ie puisse faire assez plus que ie ne fois.

Mon ame ne laissoit pourtant en mesme temps d'avoir, à part soy, des remuements fermes, et des iugements seurs et ouverts autour des obiects qu'elle cognoissoit; et les digeroit seule, sans aulcune communication; et entre aultres choses, ie croy, à la verité, qu'elle eust esté du tout incapable de se rendre à la force et violence. Mettray ie en compte cette faculté de mon enfance? une asseurance de visage, et soupplesse de voix et de geste à m'appliquer aux roolles que i'entreprenoy : car, avant l'aage,

Alter ab undecimo tum me vix ceperat annus (1),

i'ay soustenu les premiers personnages ez tragedies latines de Buchanan, de Guerente, et de Muret, qui se representerent en nostre college de Guienne avecques dignité : en cela, Andreas Goveanus (2), nostre principal, comme en toutes aultres parties de sa

(1) A peine étais-je alors dans ma douzième année.
VIRG. *Eclog.* VIII, 39.

(2) André de Gouvéa, né à Béja, en Portugal, vers la fin du quinzième siècle

charge, feut sans comparaison le plus grand principal de France; et m'en tenoit on maistre ouvrier. C'est un exercice que ie ne mesloue point aux ieunes enfants de maison; et ay veu nos princes s'y addonner depuis en personne, à l'exemple d'aulcuns des anciens, honnestement et louablement : il estoit loisible mesme d'en faire mestier aux gents d'honneur, et en Grece : *Aristoni tragico actori rem aperit : huic et genus et fortuna honesta erant; nec ars, quia nihil tale apud Græcos pudori est, ea deformabat* (1) : car i'ay tousiours accusé d'impertinence ceulx qui condemnent ces esbattements; et d'iniustice ceulx qui refusent l'entree de nos bonnes villes aux comediens qui le valent, et envient au peuple ces plaisirs publicques. Les bonnes polices prennent soing d'assembler les citoyens, et de les rallier, comme aux offices serieux de la devotion, aussi aux exercices et ieux; la societé et amitié s'en augmente; et puis on ne leur sçauroit conceder des passetemps plus reiglez que ceulx qui se font en presence d'un chascun, et à la veue mesme du magistrat : et trouveroy raisonnable que le prince, à ses despens, en gratifiast quelquesfois la commune, d'une affection et bonté comme paternelle; et qu'aux villes populeuses il y eust des lieux destinez et disposez pour ces spectacles, quelque divertissement de pires actions et occultes.

Pour revenir à mon propos, il n'y a rien tel que d'alleicher l'appetit et l'affection : aultrement on ne faict que des asnes chargez de livres; on leur donne à coups de fouet en garde leur pochette pleine de science; laquelle, pour bien faire, il ne fault pas seulement loger chez soy, il la fault espouser (2).

fut nommé principal du collège de Guienne, à Bordeaux, en 1534. Il le dirigea pendant treize ans, et ne le quitta que pour l'université de Coïmbre, où il mourut en 1548. Il n'a point laissé d'ouvrages. Aussi le jurisconsulte Antoine de Gouvéa, son frère, est-il beaucoup plus célèbre que lui. J. V. L.

(1) Il découvre son projet à l'acteur tragique Ariston. C'était un homme distingué par sa naissance et sa fortune, et son art ne lui ôtait point l'estime de ses concitoyens; car il n'a rien de honteux chez les Grecs. TITE-LIVE, XXIV, 24.

(2) Ce chapitre ne saurait être ni trop loué, ni trop lu, ni trop médité. La partie de l'*Émile* où Rousseau traite de l'éducation n'est qu'un long commentaire de ce beau chapitre de Montaigne et de celui qui le précède... Les seuls conseils véritablement utiles et praticables sur l'éducation des enfants, que puisse fournir le livre de Rousseau, sont précisément ceux qu'il doit à Montaigne. N.

CHAPITRE XXVI.

C'est folie de rapporter le vray et le fauls au iugement de nostre suffisance.

Ce n'est pas à l'adventure sans raison que nous attribuons à simplesse et ignorance la facilité de croire et de se laisser persuader : car il me semble avoir apprins aultrefois que la creance estoit comme une impression qui se faisoit en nostre ame; et à mesure qu'elle se trouvoit plus molle et de moindre resistance, il estoit plus aysé à y empreindre quelque chose. *Ut necesse est, lancem in libra, ponderibus impositis, deprimi; sic animum perspicuis cedere* (1). D'autant que l'ame est plus vuide et sans contrepoids, elle se baisse plus facilement soubs la charge de la premiere persuasion : voylà pourquoy les enfants, le vulgaire, les femmes et les malades sont plus subiects à estre menez par les aureilles. Mais aussi, de l'aultre part, c'est une sotte presumption d'aller desdaignant et condemnant pour fauls ce qui ne nous semble pas vraysemblable : qui est un vice ordinaire de ceulx qui pensent avoir quelque suffisance oultre la commune. I'en faisois ainsin aultrefois; et si i'oyoy parler ou des esprits qui reviennent, ou du prognosticque des choses futures, des enchantements, des sorcelleries, ou faire quelque aultre conte où ie ne peusse pas mordre,

> Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
> Nocturnos lemures, portentaque Thessala (2),

il me venoit compassion du pauvre peuple abusé de ces folies. Et à present ie treuve que i'estoy pour le moins autant à plaindre moy mesme; non que l'experience m'aye depuis rien faict veoir au dessus de mes premieres creances, et si n'a pas tenu à ma curiosité; mais la raison m'a instruict que, de condemner ainsi resoluement une chose pour faulse et impossible, c'est se donner l'advantage d'avoir dans la teste les bornes et limites de la volonté de Dieu et de la puissance de nostre nature; et qu'il n'y a point de plus notable folie au monde, que de les ramener

(1) Comme le poids fait nécessairement pencher la balance, ainsi l'évidence entraîne l'esprit. Cic. *Academ.* II, 12.

(2) De songes, de visions magiques, de miracles, de sorcières, d'apparitions nocturnes, et d'autres prodiges de Thessalie. Hor. *Epist.* II, 2, 208.

à la mesure de nostre capacité et suffisance. Si nous appellons monstres ou miracles ce où nostre raison ne peult aller, combien s'en presente il continuellement à nostre veue? Considerons au travers de quels nuages, et comment à tastons, on nous meine à la cognoissance de la pluspart des choses qui nous sont entre mains : certes nous trouverons que c'est plustost accoustumance que science qui nous en oste l'estrangeté :

> Iam nemo, fessus saturusque videndi,
> Suspicere in cœli dignatur lucida templa (1) :

et que ces choses là, si elles nous estoient presentees de nouveau, nous les trouverions autant ou plus incroyables qu'aulcunes aultres.

> Si nunc primum mortalibus adsint
> Ex improviso, ceu sint obiecta repente,
> Nil magis his rebus poterat mirabile dici,
> Aut minus ante quod auderent fore credere gentes (2).

Celuy qui n'avoit iamais veu de riviere, à la premiere qu'il rencontra, il pensa que ce feust l'Ocean; et les choses qui sont à nostre cognoissance les plus grandes, nous les iugeons entre les extremes que nature face en ce genre :

> Scilicet et fluvius qui non est maximus, ei est
> Qui non ante aliquem maiorem vidit; et ingens
> Arbor, homoque videtur; et omnia de genere omni
> Maxima quæ vidit quisque, hæc ingentia fingit (3).

Consuetudine oculorum assuescunt animi; neque admirantur, neque requirunt rationes earum rerum, quas semper vident (4). La nouvelleté des choses nous incite, plus que leur gran-

(1) Fatigués et rassasiés du spectacle des cieux, nous ne daignons plus lever les yeux vers ces palais de lumière. LUCRÈCE, II, 1037. — Montaigne refait le vers de Lucrèce, où l'on trouve *fessus satiate videndi*. *Satias* est un mot employé aussi par Térence, Plaute, Salluste, et même par TITE-LIVE, XXX, 3. Je crains, au contraire, que *saturus* ne puisse pas se dire pour *satur*, et que l'élève de Gouvéa, de Buchanan, de Muret, n'ait fait un barbarisme. J. V. L.

(2) Si, par une apparition soudaine, ces merveilles frappaient nos regards pour la première fois, que pourrions-nous leur comparer dans la nature? Avant de les avoir vues, nous n'aurions pu rien imaginer de semblable. LUCRÈCE, II, 1032.

(3) Un fleuve paraît grand à qui n'en a pas vu de plus grand; il en est de même d'un arbre, d'un homme, et de tout autre objet, quand on n'a vu rien de plus grand dans la même espèce. LUCRÈCE, VI, 674.

(4) Notre esprit, familiarisé avec les objets qui frappent tous les jours notre vue, ne les admire point, et ne songe pas à en rechercher les causes. CIC. *de Nat. deor.* II, 38.

deur, à en rechercher les causes. Il fault iuger avecques plus de reverence de cette infinie puissance de nature, et plus de recognoissance de nostre ignorance et foiblesse. Combien y a il de choses peu vraysemblables, tesmoignees par gents dignes de foy, desquelles si nous ne pouvons estre persuadez, au moins les faut il laisser en suspens? car de les condemner impossibles, c'est se faire fort par une temeraire presumption, de sçavoir iusques où va la possibilité. Si l'on entendoit bien la difference qu'il y a entre l'impossible et l'inusité, et entre ce qui est contre l'ordre du cours de nature et contre la commune opinion des hommes, en ne croyant pas temerairement, ny aussi ne descroyant pas facilement, on observeroit la reigle de Rien trop, commandee par Chilon.

Quand on treuve dans Froissard (1) que le comte de Foix sceut, en Bearn, la defaicte du roy Iean de Castille à Iuberoth, le lendemain qu'elle feut advenue, et les moyens qu'il en allegue, on s'en peult mocquer; et de ce mesme que nos annales disent, que le pape Honorius, le propre iour que le roy Philippe Auguste mourut à Mante, feit faire ses funerailles publicques, et les manda faire par toute l'Italie : car l'auctorité de ces tesmoings n'a pas à l'adventure assez de reng pour nous tenir en bride. Mais quoy! si Plutarque, oultre plusieurs exemples qu'il allegue de l'antiquité, dict sçavoir de certaine science que, du temps de Domitian, la nouvelle de la battaille perdue par Antonius en Allemaigne, à plusieurs iournees de là (2), feut publiee à Rome, et semee par tout le monde, le mesme iour qu'elle avoit esté perdue; et si Cesar tient qu'il est souvent advenu que la renommee a devancé l'accident (3), dirons nous pas que ces simples gents là se sont laissez piper aprez le vulgaire, pour n'estre pas clairvoyants comme nous? Est il rien plus delicat, plus net et plus vif que le iugement de Pline, quand il luy plaist de le mettre en ieu? rien plus esloingné de vanité? ie laisse à part l'excellenee de son sçavoir, duquel ie fois moins de compte : en quelle partie de ces deux là le surpassons-nous? toutesfois il n'est si petit escholier qui ne le convainque de mensonge, et qui ne luy vueille faire leçon sur le progrez des ouvrages de nature.

(1) Vol. III, ch. 17, p. 63. Ce fait est de l'an 1385. C.

(2) A plus de huit cent quarante lieues, dit PLUTARQUE, *Vie de Paul Émile*. Mais il n'y avait réellement que deux cent cinquante lieues. A. D.

(3) *Nam plerumque in novitate fama antecedit*. CÉSAR, *Guerre civile*, III, 36.

Quand nous lisons dans Bouchet les miracles des reliques de sainct Hilaire, passe; son credit n'est pas assez grand pour nous oster la licence d'y contredire : mais de condemner d'un train toutes pareilles histoires, me semble singuliere impudence. Ce grand sainct Augustin tesmoigne (1) avoir veu sur les reliques sainct Gervais et Protaise à Milan, un enfant aveugle recouvrer la veue; une femme, à Carthage, estre guarie d'un cancer par le signe de la croix qu'une femme nouvellement baptisee lui feit; Hesperius, un sien familier, avoir chassé les esprits qui infestoient sa maison, avecques un peu de terre du sepulchre de nostre Seigneur; et cette terre depuis transportee à l'eglise, un paralytique en avoir esté soubdain guary; une femme en une procession ayant touché à la chasse sainct Estienne d'un bouquet, et de ce bouquet s'estant frotté les yeulx, avoir recouvré la veue pieça perdue; et plusieurs aultres miracles, où il dict luy mesme avoir assisté. De quoy accuserons nous et luy et deux saincts evesques Aurelius et Maximinus, qu'il appelle pour ses recors (2)? sera ce d'ignorance, simplesse, facilité? ou de malice et imposture? Est il homme en nostre siecle si impudent, qui pense leur estre comparable, soit en vertu et pieté, soit en sçavoir, iugement et suffisance? *Qui ut rationem nullam afferrent, ipsa auctoritate me frangerent* (3).

C'est une hardiesse dangereuse et de consequence, oultre l'absurde temerité qu'elle traisne quand et soy, de mespriser ce que nous ne concevons pas : car aprez que selon vostre bel entendement, vous avez estably les limites de la verité et de la mensonge, et qu'il se treuve que vous avez necessairement à croire des choses où il y a encores plus d'estrangeté qu'en ce que vous niez, vous vous estes desia obligé de les abbandonner. Or ce qui me semble apporter autant de desordre en nos consciences, en ces troubles où nous sommes de la religion, c'est cette dispensation que les catholiques font de leur creance. Il leur semble faire bien les moderez et les entendus quand ils quittent aux adversaires aulcuns articles de ceulx qui sont en debat : mais oultre ce qu'ils ne veoyent pas quel advantage c'est à celuy qui vous charge, de commencer à luy ceder et vous tirer arriere, et

(1) *De Civit. Dei*, XXII, 8. C.
(2) Témoins. *Recors*, du verbe latin *recordari*, se souvenir. C.
(3) Quand même ils n'apporteraient aucune raison, ils me persuaderaient par leur seule autorité. Cic. *Tusc. quæst.* I, 21.

combien cela l'anime à poursuyvre sa poincte; ces articles là qu'ils choisissent pour les plus legiers, sont aulcunefois tres importants. Ou il fault se soubmettre du tout à l'auctorité de nostre police ecclesiastique, ou du tout s'en dispenser : ce n'est pas à nous à establir la part que nous luy debvons d'obeïssance. Et davantage, ie le puis dire pour l'avoir essayé, ayant aultrefois usé de cette liberté de mon chois et triage particulier, mettant à nonchaloir certains poincts de l'observance de nostre eglise qui semblent avoir un visage ou plus vain ou plus estrange; venant à en communiquer aux hommes sçavants, i'ay trouvé que ces choses là ont un fondement massif et tres solide, et que ce n'est que bestise et ignorance qui nous faict les recevoir avecques moindre reverence que le reste. Que ne nous souvient il combien nous sentons de contradiction en nostre iugement mesme! combien de choses nous servoient hier d'articles de foy, qui nous sont fables auiourd'hui! La gloire et la curiosité sont les fleaux de nostre ame : cette cy nous conduict à mettre le nez par tout; et celle là nous deffend de rien laisser irresolu et indecis.

CHAPITRE XXVII.

De l'amitié.

Considerant la conduicte de la besongne d'un peintre que i'ay, il m'a prins envie de l'ensuyvre. Il choisit le plus bel endroict et milieu de chasque paroy, pour y loger un tableau eslaboré de toute sa suffisance; et le vuide tout autour, il le remplit de crotesques, qui sont peinctures fantasques, n'ayants grace qu'en la varieté et estrangeté. Que sont ce icy aussi, à la verité, que crotesques et corps monstrueux, rappiecez de divers membres, sans certaine figure, n'ayants ordre, suitte, ny proportion que fortuite?

> Desinit in piscem mulier formosa superne (1).

Ie vay bien iusques à ce second poinct avecques mon peintre : mais ie demeure court en l'aultre et meilleure partie; car ma suffisance ne va pas si avant que d'oser entreprendre un tableau riche, poly et formé selon l'art. Ie me suis advisé d'en emprun-

(1) La partie supérieure est une belle femme, et le reste un poisson. HORACE, *Art poétique*, v. 4.

ter un d'Estienne de la Boëtie, qui honnorera tout le reste de cette besongne : c'est un discours auquel il donna nom LA SERVITUDE VOLONTAIRE ; mais ceulx qui l'ont ignoré l'ont bien proprement depuis rebaptisé, LE CONTR'UN. Il l'escrivit par maniere d'essay en sa premiere ieunesse (1), à l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court pieça ez mains des gents d'entendement, non sans bien grande et meritee recommendation; car il est gentil et plein ce qu'il est possible. Si y a il bien à dire que ce ne soit le mieulx qu'il peust faire : et si en l'aage que ie l'ay cogneu plus avancé, il eust prins un tel desseing que le mien, de mettre par escript ses fantasies, nous verrions plusieurs choses rares, et qui approcheroient bien prez de l'honneur de l'antiquité; car notamment en cette partie des dons de nature, ie n'en cognoy point qui luy soit comparable. Mais il n'est demeuré de luy que ce discours, encores par rencontre, et croy qu'il ne le veit oncques depuis qu'il luy eschappa; et quelques memoires sur cet edict de ianvier (2), fameux par nos guerres civiles, qui trouveront encores ailleurs peut estre leur place. C'est tout ce que i'ay peu recouvrer de ses reliques, moy qu'il laissa, d'une si amoureuse recommendation, la mort entre les dents, par son testament, heritier de sa bibliotheque et de ses papiers, oultre le livret de ses œuvres que i'ay faict mettre en lumiere (3). Et si, suis obligé particulierement à cette piece, d'autant qu'elle a servy de moyen à nostre premiere accointance; car elle me feut monstree longue espace avant que ie l'eusse veu, et me donna la premiere cognoissance de son nom, acheminant ainsi cette amitié que nous avons nourrie, tant que Dieu a voulu, entre nous, si entiere et si parfaicte, que certainement il ne s'en lit gueres de pareilles, et entre nos hommes il ne s'en veoid aulcune trace en usage. Il fault tant de rencontres à la bastir, que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siecles.

(1) *N'ayant pas attainct le dix huictiesme an de son aage*, édit. de 1588, in-4°. A la fin du chapitre, il dit que la Boëtie n'avait alors que seize ans. J. V. L.

(2) Donné en 1562, sous le règne de Charles IX, encore mineur. Cet édit accordait aux huguenots l'exercice public de leur religion. Le parlement refusa d'abord de l'enregistrer, en disant : *Nec possumus, nec debemus;* mais il y consentit après deux lettres de jussion. Il y a dans cet édit une espèce de règle de conduite pour les protestants ; et il y est dit *qu'ils n'avanceront rien de contraire au concile de Nicée, au symbole, ni au livre de l'Ancien et du Nouveau Testament.*

(3) A Paris, en 1571, chez Frédéric Morel. C.

Il n'est rien à quoy il semble que nature nous aye plus acheminez qu'à la societé; et dict Aristote (1), que les bons legislateurs ont eu plus de soing de l'amitié que de la iustice. Or le dernier poinct de sa perfection est cettuy cy : car en general toutes celles que la volupté, ou le proufit, le besoing publicque ou privé, forge et nourrit, en sont d'autant moins belles et genereuses, et d'autant moins amitiez, qu'elles meslent aultre cause et but et fruict en l'amitié, qu'elle mesme. Ny ces quatre especes anciennes, naturelle, sociale, hospitaliere, venerienne, particulierement n'y conviennent, ny conioinctement.

Des enfants aux peres, c'est plustost respect. L'amitié se nourrit de communication, qui ne peult se trouver entre eulx pour la trop grande disparité, et offenseroit à l'adventure les debvoirs de nature : car ny toutes les secrettes pensees des peres ne se peuvent communiquer aux enfants, pour n'y engendrer une messeante privauté, ny les advertissements et corrections, qui est un des premiers offices d'amitié, ne se pourroient exercer des enfants aux peres. Il s'est trouvé des nations où, par usage, les enfants tuoient leurs peres, et d'aultres où les peres tuoient leurs enfants, pour eviter l'empeschement qu'ils se peuvent quelquesfois entreporter; et naturellement l'un depend de la ruyne de l'aultre. Il s'est trouvé des philosophes desdaignants cette cousture naturelle : tesmoing Aristippus (2), qui quand on le pressoit de l'affection qu'il debvoit à ses enfants pour estre sortis de luy, il se meit à cracher, disant que cela en estoit aussi bien sorty; que nous engendrions bien des pouils et des vers : et cet aultre que Plutarque (3) vouloit induire à s'accorder avecques son frere : « Ie n'en fais pas, dict il, plus grand estat pour estre sorty de mesme trou. » C'est à la verité un beau nom et plein de dilection, que le nom de frere, et à cette cause en feismes nous luy et moy nostre alliance : mais ce meslange de biens, ces partages, et que la richesse de l'un soit la pauvreté de l'aultre, cela destrempe merveilleusement et relasche cette soudure fraternelle; les freres ayants à conduire le progrez de leur advancement en mesme sentier et mesme train, il est force qu'ils se heurtent et chocquent souvent. Davantage, la correspondance et relation qui engendre ces vrayes et parfaictes amitiez, pourquoy se trouvera elle en

(1) *Morale à Nicomaque*, VIII, 1, p. 147, édit. de M. Coray, 1822. J. V. L.
(2) Diogène Laerce, II, 81. C.
(3) Plutarque, *de l'Amitié fraternelle*, c. 4, de la traduction d'Amyot. C

ceulx cy? Le pere et le fils peuvent estre de complexion entierement esloingnee, et les freres aussi : c'est mon fils, c'est mon parent; mais c'est un homme farouche, un meschant, ou un sot. Et puis, à mesure que ce sont amitiez que la loy et l'obligation naturelle nous commande, il y a d'autant moins de nostre chois et liberté volontaire; et nostre liberté volontaire n'a point de production qui soit plus proprement sienne que celle de l'affection et amitié. Ce n'est pas que ie n'aye essayé de ce costé là tout ce qui en peult estre, ayant eu le meilleur pere qui feut oncques, et le plus indulgent iusques à son extreme vieillesse; et estant d'une famille fameuse de pere en fils, et exemplaire en cette partie de la concorde fraternelle :

Et ipse
Notus in fratres animi paterni (1).

D'y comparer l'affection envers les femmes, quoy qu'elle naisse de nostre chois, on ne peult, ny la loger en ce roolle. Son feu, ie le confesse,

(Neque enim est dea nescia nostri,
Quæ dulcem curis miscet amaritiem) (2),

est plus actif, plus cuysant et plus aspre; mais c'est un feu temeraire et volage, ondoyant et divers, feu de fiebvre, subiect à accez et remises, et qui ne nous tient qu'à un coing. En l'amitié, c'est une chaleur generale et universelle, temperee, au demourant, et eguale; une chaleur constante et rassise, toute doulceur et polissure, qui n'a rien d'aspre et de poignant. Qui plus est, en l'amour, ce n'est qu'un desir forcené aprez ce qui nous fuit :

Come segue la lepre il cacciatore
Al freddo, al caldo, alla montagna, al lito ;
Nè più la stima poi che presa vede ;
E sol dietro a chi fugge affretta il piede (3) :

aussitost qu'il entre aux termes de l'amitié, c'est à dire en la convenance des volontez, il s'esvanouït et s'alanguit; la iouïssance

(1) Connu moi-même par mon affection paternelle pour mes frères. Hor. *Od.* II, 2, 6.

(2) Car je ne suis pas inconnu à la déesse qui mêle une douce amertume aux peines de l'amour. Catulle, LXVIII, 17.

(3) Tel, à travers les frimas et les chaleurs, à travers les montagnes et les vallées, le chasseur poursuit le lièvre; il ne désire l'atteindre qu'autant qu'il fuit, et n'en fait plus de cas dès qu'il l'atteint. Ariosto, cant. X, stanz. 7.

le perd, comme ayant la fin corporelle et subiecte à satieté. L'amitié, au rebours, est iouye à mesure qu'elle est desiree; ne s'esleve, se nourrit, ny ne prend accroissance qu'en la iouïssance, comme estant spirituelle, et l'ame s'affinant par l'usage. Soubs cette parfaicte amitié, ces affections volages ont aultrefois trouvé place chez moy, à fin que ie ne parle de luy, qui n'en confesse que trop par ses vers : ainsi ces deux passions sont entrees chez moy en cognoissance l'une de l'aultre, mais en comparaison, iamais; la premiere maintenant sa route d'un vol haultain et superbe, et regardant desdaigneusement cette cy passer ses poinctes bien loing au dessoubs d'elle.

Quant au mariage, oultre ce que c'est un marché qui n'a que l'entree libre, sa duree estant contraincte et forcee, dependant d'ailleurs que de nostre vouloir, et marché qui ordinairement ne se faict à aultres fins; il y survient mille fusees estrangieres à desmesler parmy, suffisantes à rompre le fil et troubler le cours d'une vifve affection : là où, en l'amitié, il n'y a affaire ny commerce que d'elle mesme. Ioinct qu'à dire vray, la suffisance ordinaire des femmes n'est pas pour respondre à cette conference et communication, nourrice de cette saincte cousture; ny leur ame ne semble assez ferme pour soustenir l'estreincte d'un nœud si pressé et si durable. Et certes, sans cela, s'il se pouvoit dresser une telle accointance libre et volontaire, où non seulement les ames eussent cette entiere iouïssance, mais encores où les corps eussent part à l'alliance, où l'homme feust engagé tout entier, il est certain que l'amitié en seroit plus pleine et plus comble : mais ce sexe, par nul exemple, n'y est encores peu arriver, et par le commun consentement des escholes anciennes, en est reiecté.

Et cette aultre licence grecque est iustement abhorree par nos mœurs : laquelle pourtant, pour avoir, selon leur usage, une si necessaire disparité d'aages et difference d'offices entre les amants, ne respondoit non plus assez à la parfaicte union et convenance qu'icy nous demandons. *Quis est enim iste amor amicitiæ? Cur neque deformem adolescentem quisquam amat, neque formosum senem* (1)? Car la peincture mesme qu'en faict l'Academie ne me desadvouera pas, comme ie pense, de dire ainsi

(1) Qu'est-ce, en effet, que cet amour d'amitié ? d'où vient qu'il ne s'attache ni à un jeune homme laid, ni à un beau vieillard ? Cic. *Tusc. quæst.* IV, 34.

de sa part : Que cette premiere fureur, inspiree par le fils de Venus au cœur de l'amant sur l'obiect de la fleur d'une tendre ieunesse, à laquelle ils permettent tous les insolents et passionnez efforts que peult produire une ardeur immoderee, estoit simplement fondee en une beaulté externe, faulse image de la generation corporelle ; car elle ne se pouvoit fonder en l'esprit, duquel la monstre estoit encores cachee, qui n'estoit qu'en sa naissance et avant l'aage de germer : Que si cette fureur saisissoit un bas courage, les moyens de sa poursuitte, c'estoient richesses, presents, faveur à l'advancement des dignitez, et telle aultre basse marchandise qu'ils reprouvent ; si elle tumboit en un courage plus genereux, les entremises estoient genereuses de mesme, instructions philosophiques, enseignements à reverer la religion, obeïr aux loix, mourir pour le bien de son païs, exemples de vaillance, prudence, iustice ; s'estudiant l'amant de se rendre acceptable par la bonne grace et beaulté de son ame, celle de son corps estant fanee, et esperant, par cette societé mentale, establir un marché plus ferme et durable. Quand cette poursuitte arrivoit à l'effect en sa saison (car ce qu'ils ne requierent point en l'amant, qu'il apportast loisir et discretion en son entreprinse, ils le requierent exactement en l'aymé ; d'autant qu'il luy falloit iuger d'une beaulté interne, de difficile cognoissance et abstruse descouvorte), lors naissoit en l'aymé le desir d'une conception spirituelle, par l'entremise d'une spirituelle beaulté. Cette cy estoit icy principale ; la corporelle, accidentale et seconde : tout le rebours de l'amant. A cette cause preferent ils l'aymé, et verifient que les dieux aussi le preferent ; et tansent grandement le poëte Aeschylus d'avoir en l'amour d'Achilles et de Patroclus donné la part de l'amant à Achilles, qui estoit en la premiere et imberbe verdeur de son adolescence, et le plus beau des Grecs. Aprez cette communauté generale, la maistresse et plus digne partie d'icelle exerçant ses offices et predominant, ils disent qu'il en provenoit des fruicts tres utiles au privé et au public ; que c'estoit la force des païs qui en recevoient l'usage, et la principale deffense de l'equité et de la liberté : tesmoings les salutaires amours de Harmodius et d'Aristogiton. Pourtant la nomment ils sacree et divine ; et n'est, à leur compte, que la violence des tyrans et lascheté des peuples qui luy soit adversaire. Enfin tout ce qu'on peult donner à la faveur de l'Academie, c'est dire que c'estoit un amour se terminant en amitié ; chose qui ne se rapporte pas mal à la definition

stoïque de l'amour : *Amorem conatum esse amicitiæ faciendæ ex pulchritudinis specie* (1).

Ie reviens à ma description de façon plus equitable et plus equable (2). *Omnino amicitiæ, corroboratis iam confirmatisque et ingeniis et ætatibus, iudicandæ sunt* (3). Au demourant, ce que nous appellons ordinairement amis et amitiez, ce ne sont qu'accointances et familiaritez nouees par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entretiennent. En l'amitié dequoy ie parle, elles se meslent et confondent l'une en l'aultre d'un meslange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la cousture qui les a ioinctes. Si on me presse de dire pourquoy ie l'aymoy, ie sens que cela ne se peult exprimer qu'en respondant : « Parce que c'estoit luy; parce que c'estoit moy. » Il y a, au delà de tout mon discours et de ce que i'en puis dire particulierement, ie ne sçay quelle force inexplicable et fatale, mediatrice de cette union. Nous nous cherchions avant que de nous estre veus, et par des rapports que nous oyions l'un de l'aultre, qui faisoient en nostre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports; ie croy par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms : et à nostre premiere rencontre, qui feut par hazard en une grande feste et compaignie de ville, nous nous trouvasmes si prins, si cogneus, si obligez entre nous, que rien dez lors ne nous feut si proche que l'un à l'aultre. Il escrivit une satyre latine excellente, qui est publiee (4), par laquelle il excuse et explique la precipitation de nostre intelligence si promptement parvenue à sa perfection. Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé (car nous estions touts deux hommes faicts, et luy plus de quelque annee), elle n'avoit

(1) L'amour est l'envie d'obtenir l'amitié d'une personne qui nous attire par sa beauté. Cic. *Tuscul. quæst.* IV, 34.

(2) C'est-à-dire, *d'une espèce d'amitié plus juste et plus égale* que celle dont il vient de parler. C.

(3) L'amitié ne peut être solide que dans la maturité de l'âge et de l'esprit. Cic. *de Amicit.* c. 20.

(4) Dans le recueil déjà cité plus haut, Paris, 1571. Voici quelques-uns des vers dont Montaigne veut parler :

Prudentum bona pars vulgo male credula nulli
Fidit amicitiæ, nisi quam exploraverit ætas,
Et vario casus luctantem exercuit usu.
At nos jungit amor paullo magis annuus, et qui
Nil tamen ad summum reliqui sibi fecit amorem....
Te, Montane, mihi casus sociavit in omnes
Et natura potens, et amoris gratior illex
Virtus. . . . . J. V. L.

point à perdre temps ; et n'avoit à se reigler au patron des amitiez molles et regulieres, ausquelles il fault tant de precautions de longue et prealable conversation. Cette cy n'a point d'aultre idee que d'elle mesme, et ne se peult rapporter qu'à soy : ce n'est pas une speciale consideration, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille ; c'est ie ne sçay quelle quintessence de tout ce meslange, qui ayant saisy toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille : ie dis perdre, à la verité, ne nous reservant rien qui nous feust propre, ny qui feust ou sien ou mien.

Quand Lelius (1), en presence des consuls romains, lesquels, aprez la condemnation de Tiberius Gracchus, poursuyvoient touts ceulx qui avoient esté de son intelligence, veint à s'enquerir de Caius Blosius (qui estoit le principal de ses amis), combien il eust voulu faire pour luy, et qu'il eut respondu, Toutes choses : « Comment toutes choses ? suyvit il : et quoy ! s'il t'eust commandé de mettre le feu en nos temples ? — Il ne me l'eust iamais commandé, » repliqua Blosius. « Mais s'il l'eust faict ? » adiousta Lelius. « I'y eusse obey, » respondit il. S'il estoit si parfaictement amy de Gracchus, comme disent les histoires, il n'avoit que faire d'offenser les consuls par cette derniere et hardie confession ; et ne se debvoit despartir de l'asseurance qu'il avoit de la volonté de Gracchus. Mais toutesfois ceulx qui accusent cette response comme seditieuse, n'entendent pas bien ce mystere, et ne presupposent pas, comme il est, qu'il tenoit la volonté de Gracchus en sa manche, et par puissance et par cognoissance : ils estoient plus amis que citoyens, plus amis qu'amis ou qu'ennemis de leur païs, qu'amis d'ambition et de trouble ; s'estants parfaictement commis l'un à l'aultre, ils tenoient parfaictement les resnes de l'inclination l'un de l'aultre : et faictes guider ce harnois par la vertu et conduicte de la raison, comme aussi est il du tout impossible de l'atteller sans cela, la response de Blosius est telle qu'elle debvoit estre. Si leurs actions se desmancherent, ils n'estoient ny amis, selon ma mesure, l'un de l'aultre, ny amis à eulx mesmes. Au demourant, cette response ne sonne non plus que feroit la mienne à qui s'enquerroit à moy de cette façon : « Si vostre volonté vous commandoit de tuer vostre fille, la tue-

(1) CICÉRON, *de l'Amitié*, c. 11 ; PLUTARQUE, *Vie des Gracques*, c. 5 ; VALÈRE MAXIME, IV, 7, 1. J. V. L.

riez vous? » et que ie l'accordasse : car cela ne porte aulcun tesmoignage de consentement à ce faire; parce que ie ne suis point en doubte de ma volonté, et tout aussi peu de celle d'un tel amy. Il n'est pas en la puissance de touts les discours du monde de me desloger de la certitude que i'ay des intentions et iugements du mien : aulcune de ses actions ne me sçauroit estre presentee, quelque visage qu'elle eust, que ie n'en trouvasse incontinent le ressort. Nos ames ont charié si uniement ensemble; elles se sont considerees d'une si ardente affection, et de pareille affection descouvertes iusques au fin fond des entrailles l'une de l'aultre, que non seulement ie cognoissoy la sienne comme la mienne, mais ie me feusse certainement plus volontiers fié à luy de moy, qu'à moy.

Qu'on ne mette pas en ce reng ces aultres amitiez communes; i'en ay autant de cognoissance qu'un aultre, et des plus parfaictes de leur genre : mais ie ne conseille pas qu'on confonde leurs reigles; on s'y tromperoit. Il fault marcher en ces aultres amitiez la bride à la main, avecques prudence et precaution : la liaison n'est pas nouee en maniere qu'on n'ayt aulcunement à s'en desfier. « Aymez le, disoit Chilon, comme ayant quelque iour à le haïr; haïssez le comme ayant à l'aymer (1). » Ce precepte, qui est si abominable en cette souveraine et maistresse amitié, il est salubre en l'usage des amitiez ordinaires et coustumieres; à l'endroict desquelles il fault employer le mot qu'Aristote avoit tres familier : « O mes amis! il n'y a nul amy (2). » En ce noble commerce, les offices et les bienfaicts, nourriciers des aultres amitiez, ne meritent pas seulement d'estre mis en compte; cette confusion si pleine de nos volontez en est cause : car tout ainsi que l'amitié que ie me porte ne reçoit point augmentation pour le secours que ie me donne au besoing, quoy que dient les stoïciens, et comme ie ne me sçay aulcun gré du service que ie me fois, aussi l'union de tels amis estant veritablement parfaicte, elle leur faict perdre le sentiment de tels debvoirs, et haïr et chasser d'entre eulx ces mots de division et de difference, bienfaict, obligation, recognoissance, priere, remer-

(1) D'autres, comme Aristote, *Rhétorique,* II, 13; CICÉRON, *de l'Amitié*, c. 16; DIOGÈNE LAERCE, I, 87, attribuent cette maxime à Bias. C'est AULU-GELLE, I, 3, qui la donne à Chilon. Elle se retrouve dans l'*Ajax* de SOPHOCLE, v. 687, et dans les sentences de PUBLIUS SYRUS, cité par Aulu-Gelle, XVII, 14. Sacy l'a combattue dans son traité *de l'Amitié,* liv. II, p. 62, éd. de 1704. J. V. L.

(2) DIOGÈNE LAERCE, V, 21.

ciement, et leurs pareils. Tout estant, par effect, commun entre eulx, volontez, pensements, iugements, biens, femmes, enfants, honneur et vie, et leur convenance n'estant qu'une ame en deux corps, selon la tres propre definition d'Aristote (1), ils ne se peuvent ny prester ny donner rien. Voylà pourquoy les faiseurs de loix, pour honnorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de cette divine liaison, deffendent les donations entre le mary et la femme, voulants inferer par là que tout doibt estre à chascun d'eulx, et qu'ils n'ont rien à diviser et partir ensemble.

Si, en l'amitié dequoy ie parle, l'un pouvoit donner à l'aultre, ce seroit celuy qui recevroit le bienfaict qui obligeroit son compaignon : car cherchant l'un et l'autre, plus que toute aultre chose, de s'entrebienfaire, celuy qui en preste la matiere et l'occasion est celuy là qui faict le liberal, donnant ce contentement à son amy, d'effectuer en son endroict ce qu'il desire le plus. Quand le philosophe Diogenes avoit faulte d'argent, il disoit, qu'il le redemandoit à ses amis, non qu'il le demandoit (2). Et pour monstrer comment cela se practique par effect, i'en reciteray un ancien exemple singulier (3). Eudamidas, Corinthien, avoit deux amis, Charixenus, Sicyonien, et Areteus, Corinthien : venant à mourir estant pauvre, et ses deux amis riches, il feit ainsi son testament : « Ie legue à Areteus de nourrir ma mere, et l'entretenir en sa vieillesse ; à Charixenus, de marier ma fille, et luy donner le douaire le plus grand qu'il pourra : et au cas que l'un d'eulx vienne à defaillir, ie substitue en sa part celuy qui survivra. » Ceulx qui premiers veirent ce testament, s'en mocquerent ; mais ses heritiers en ayants esté advertis, l'accepterent avec un singulier contentement : et l'un d'eulx, Charixenus, estant trespassé cinq iours aprez, la substitution estant ouverte en faveur d'Areteus, il nourrit curieusement cette mere ; et de cinq talents qu'il avoit en ses biens, il en donna les deux et demy en mariage à une sienne fille unique, et deux et demy pour le mariage de la fille d'Eudamidas, desquelles il feit les nopces en mesme iour.

Cet exemple est bien plein ; si, une condition en estoit à dire, qui est la multitude d'amis ; car cette parfaicte amitié dequoy ie parle est indivisible : chascun se donne si entier à son amy, qu'il

(1) Diogène Laerce, V, 20. C.
(2) *Id.* VI, 46. C.
(3) Extrait du *Toxaris* de Lucien, c. 22. J. V. L.

ne luy reste rien à despartir ailleurs; au rebours, il est marry qu'il ne soit double, triple ou quadruple, et qu'il n'ayt plusieurs ames et plusieurs volontez, pour les conferer toutes à ce subiect. Les amitiez communes, on les peult despartir : on peult aymer en cettuy cy la beaulté; en cet aultre, la facilité de ses mœurs; en l'aultre, la liberalité; en celuy là, la paternité; en cet aultre, la fraternité; ainsi du reste : mais cette amitié qui possede l'ame et la regente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double. Si deux en mesme temps demandoient à estre secourus, auquel courriez-vous? S'ils requeroient des offices contraires, quel ordre y trouveriez vous? Si l'un commettoit à vostre silence chose qui feust utile à l'aultre de sçavoir, comment vous en desmesleriez vous? L'unique et principale amitié descoust toutes aultres obligations : le secret que i'ay iuré de ne deceler à un aultre, ie le puis sans pariure communiquer à celuy qui n'est pas aultre, c'est moy. C'est un assez grand miracle de se doubler; et n'en cognoissent pas la haulteur ceulx qui parlent de se tripler. Rien n'est extreme, qui a son pareil : et qui presupposera que de deux i'en ayme autant l'un que l'aultre, et qu'ils s'entr'ayment et m'ayment autant que ie les ayme, il multiplie en confrairie la chose la plus une et unie, et dequoy une seule est encores la plus rare à trouver au monde. Le demourant de cette histoire convient tres bien à ce que ie disoy : car Eudamidas donne pour grace et pour faveur à ses amis de les employer à son besoing; il les laisse heritiers de cette sienne liberalité, qui consiste à leur mettre en main les moyens de luy bienfaire : et sans doubte la force de l'amitié se montre bien plus richement en son faict qu'en celui d'Areteus. Somme, ce sont effects inimaginables à qui n'en a gousté, et qui me font honnorer à merveille la response de ce ieune soldat à Cyrus, s'enquerant à luy pour combien il vouldroit donner un cheval par le moyen duquel il venoit de gaigner le prix de la course, et s'il le vouldroit eschanger à un royaume : « Non certes, sire; mais bien le lairroy ie volontiers pour en acquerir un amy, si ie trouvois homme digne de telle alliance (1). » Il ne disoit pas mal, « si ie trouvoy; » car on treuve facilement des hommes propres à une superficielle accointance : mais en cette cy, en laquelle on negocie du fin fond de son courage, qui ne faict rien de reste, cer-

(1) XÉNOPHON, *Cyropédie*, VIII, 3. C.

tes il est besoing que tous les ressorts soient nets et seurs parfaictement.

Aux confederations qui ne tiennent que par un bout, on n'a à pourveoir qu'aux imperfections qui particulierement interessent ce bout là. Il n'importe de quelle religion soit mon medecin, et mon advocat; cette consideration n'a rien de commun avecques les offices de l'amitié qu'ils me doibvent : et en l'accointance domestique que dressent avecques moy ceulx qui me servent, i'en fois de mesme; et m'enquiers peu d'un laquay s'il est chaste, ie cherche s'il est diligent; et ne crains pas tant un muletier ioueur qu'imbecille, ny un cuisinier iureur qu'ignorant. Ie ne me mesle pas de dire ce qu'il fault faire au monde, d'aultres assez s'en meslent, mais ce que i'y fois.

Mihi sic usus est : tibi, ut opus est facto, face (1).

A la familiarité de la table i'associe le plaisant, non le prudent; au lict, la beaulté avant la bonté; en la societé du discours, la suffisance, voire sans la preud'hommie : pareillement ailleurs. Tout ainsi que cil qui feut rencontré à chevauchons sur un baston, se iouant avecques ses enfants, pria l'homme qui l'y surprint de n'en rien dire iusques à ce qu'il feust pere luy mesme (2), estimant que la passion qui luy naistroit lors en l'ame, le rendroit iuge equitable d'une telle action; ie souhaiterois aussi parler à des gents qui eussent essayé ce que ie dis : mais sçachant combien c'est chose esloingnee du commun usage qu'une telle amitié, et combien elle est rare, ie ne m'attens pas d'en trouver aulcun bon iuge; car les discours mesmes que l'antiquité nous a laissez sur ce subiect, me semblent lasches au prix du sentiment que i'en ay, et en ce poinct les effects surpassent les preceptes mesmes de la philosophie.

Nil ego contulerim iucundo sanus amico (3).

L'ancien Menander disoit celuy là heureux qui avoit peu rencontrer seulement l'umbre d'un amy (4) : il avoit certes raison de le dire, mesme s'il en avoit tasté. Car, à la verité, si ie com-

(1) C'est ainsi que j'en use; vous, faites comme vous l'entendrez. TÉRENCE, *Heautont.* act. I, sc. 1, v. 28.

(2) PLUTARQUE, *Vie d'Agésilas*, c. 9. C.

(3) Tant que j'aurai ma raison, je ne trouverai rien de comparable à un tendre ami. HORACE, *Sat.* I, 5, 44.

(4) PLUTARQUE, *de l'Amitié fraternelle*, c. 3. C.

pare tout le reste de ma vie, quoy qu'avecques la grace de Dieu ie l'aye passee doulce, aysee, et, sauf la perte d'un tel amy, exempte d'affliction poisante, pleine de tranquillité d'esprit, ayant prins en payement mes commoditez naturelles et originelles, sans en rechercher d'aultres; si ie la compare, dis ie, toute, aux quatre annees qu'il m'a esté donné de iouyr de la doulce compaignie et societé de ce personnage, ce n'est que fumee, ce n'est qu'une nuict obscure et ennuyeuse. Depuis le iour que ie le perdis,

Quem semper acerbum,
Semper honoratum (sic dî voluistis !) habebo (1),

ie ne fois que traisner languissant; et les plaisirs mesmes qui s'offrent à moy, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte : nous estions à moitié de tout; il me semble que ie luy desrobbe sa part :

Nec fas esse ulla me voluptate hic frui
Decrevi, tantisper dum ille abest meus particeps (2).

I'estoy desia si faict et accoustumé à estre deuxiesme par tout, qu'il me semble n'estre plus qu'à demy.

Illam meæ si partem animæ tulit
Maturior vis, quid moror altera.
Nec carus æque, nec superstes
Integer? Ille dies utramque
Duxit ruinam (3).

Il n'est action ou imagination où ie ne le treuve à dire; comme si eust il bien faict à moy : car de mesme qu'il me surpassoit d'une distance infinie en toute aultre suffisance et vertu, aussi faisoit il au debvoir de l'amitié.

Quis desiderio sit pudor, aut modus
Tam cari capitis (4)?
O misero frater adempte mihi!
Omnia tecum una perierunt gaudia nostra,
Quæ tuus in vita dulcis alebat amor.

(1) Jour fatal que je dois pleurer, que je dois honorer à jamais, puisque telle a été, grands dieux, votre volonté suprême! VIRG. *Énéide*, V, 49.

(2) Et je ne pense pas qu'aucun plaisir me soit permis, maintenant que je n'ai plus celui avec qui je devais tout partager. TÉRENCE, *Heautont.* act. I, sc. 1, v. 97. Montaigne, comme il fait souvent, a changé ici plusieurs mots.

(3) Puisqu'un sort cruel m'a ravi trop tôt cette douce moitié de mon âme, qu'ai-je à faire de l'autre moitié, séparée de celle qui m'était bien plus chère? Le même jour nous a perdus tous deux. HOR. *Od.* II, 17, 5.

(4) Puis-je rougir ou cesser de pleurer une tête si chère? HOR. *Od.* I, 24, 1.

Tu mea, tu moriens fregisti commoda, frater;
Tecum una tota est nostra sepulta anima :
Cuius ego interitu tota de mente fugavi
Hæc studia, atque omnes delicias animi.
Alloquar? audiero nunquam tua verba loquentem?
Nunquam ego te, vita frater amabilior,
Adspiciam posthac? At certe semper amabo (1).

Mais oyons un peu parler ce garson de seize ans.

Parce que i'ay trouvé que cet ouvrage (2) a esté depuis mis en lumiere, et à mauvaise fin, par ceulx qui cherchent à troubler et changer l'estat de nostre police, sans se soucier s'ils l'amenderont qu'ils ont meslé à d'aultres escripts de leur farine, ie me suis desdict de le loger icy. Et à fin que la memoire de l'aucteur n'en soit interessee en l'endroict de ceulx qui n'ont peu cognoistre de prez ses opinions et ses actions, ie les advise que ce subiect feut traicté par luy en son enfance par maniere d'exercitation seulement, comme subiect vulgaire et tracassé en mille endroicts des livres. Ie ne fois nul doubte qu'il ne creust ce qu'il escrivoit; car il estoit assez conscientieux pour ne mentir pas mesme en se iouant : et sçay davantage que s'il eust eu à choisir, il eust mieulx aymé estre nay à Venise qu'à Sarlac; et avecques raison. Mais il avoit une aultre maxime souverainement empreinte en son ame, d'obeïr et de se soubmettre tres religieusement aux loix sous lesquelles il estoit nay. Il ne feut iamais un meilleur citoyen, ny plus affectionné au repos de son païs, ny plus ennemy des remuements et nouvelletez de son temps; il eust bien plustost employé sa suffisance à les esteindre qu'à leur fournir dequoy les esmouvoir davantage : il avoit son esprit moulé aux patrons d'aultres siecles que ceulx cy. Or, en eschange de cet ouvrage serieux, i'en subs-

(1) O mon frère! que je suis malheureux de t'avoir perdu! Ta mort a détruit tous nos plaisirs. Avec toi s'est évanoui tout le bonheur que me donnait ta douce amitié! avec toi mon âme est tout entière ensevelie! Depuis que tu n'es plus, j'ai dit adieu aux Muses, à tout ce qui faisait le charme de ma vie!.... Ne pourrai-je donc plus te parler ni t'entendre? O toi qui m'étais plus cher que la vie, ô mon frère! ne pourrai-je plus te voir? Ah! du moins je t'aimerai toujours! CATULLE, LXVIII, 20; LXV, 9.

(2) Le traité *de la Servitude volontaire*, imprimé pour la première fois en 1578, dans le troisième tome des *Mémoires de l'estat de la France sous Charles IX*. On le trouvera dans ce volume, à la suite des *Essais*. Comme cet ouvrage de la Boëtie a pour second titre, *le Contr'un* (traduit par de Thou, *Ant-Henoticon*), Vernier, dans sa *Notice sur les Essais de Montaigne*, t. I, p. 176, l'appelle, sans doute par méprise, *les Quatre contre un*. J. V. L.

titueray un aultre (1), produict en cette mesme saison de son aage, plus gaillard et plus enioué.

CHAPITRE XXVIII.

Vingt et neuf sonnets d'Estienne de la Boëtie.

A MADAME DE GRAMMONT, COMTESSE DE GUISSEN (2).

Madame, ie ne vous offre rien du mien, ou parce qu'il est desia vostre, ou pour ce que ie n'y treuve rien digne de vous; mais i'ay voulu que ces vers, en quelque lieu qu'ils se veissent, portassent vostre nom en teste, pour l'honneur que ce leur sera d'avoir pour guide cette grande Corisande d'Andoins. Ce present m'a semblé vous estre propre, d'autant qu'il est peu de dames en France qui iugent mieulx, et se servent plus à propos que vous de la poësie; et puis, qu'il n'en est point qui la puissent rendre vifve et animee comme vous faictes par ces beaux et riches accords dequoy, parmy un million d'aultres beaultez, nature vous a estrenee. Madame, ces vers meritent que vous les cherissiez; car vous serez de mon advis, qu'il n'en est point sorty de Gascoigne qui eussent plus d'invention et de gentillesse, et qui tesmoignent estre sortis d'une plus riche main. Et n'entrez pas en ialousie dequoy vous n'avez que le reste de ce que pieça (3) i'en ay faict imprimer soubs le nom de monsieur de Foix, vostre bon parent : car, certes, ceulx cy ont ie ne sçay quoy de plus vif et de plus bouillant; comme il les feit en sa plus verte ieunesse, et eschauffé d'une belle et noble ardeur que ie vous diray, madame, un iour à l'aureille. Les aultres furent faicts depuis, comme il estoit à la poursuitte de son mariage, en faveur de sa femme; et sentent desia ie ne sçay quelle froideur maritale. Et moy ie suis de ceulx qui tiennent que la poësie ne rid point ailleurs, comme elle faict en un subiect folastre et desreiglé.

(1) Les vingt-neuf sonnets de la Boëtie qui se trouvent dans le chapitre suivant.

(2) Diane, vicomtesse de Louvigni, dite *la belle Corisande* d'Andouins, mariée, en 1567, à Philibert, comte de Grammont et de Guiche, qui mourut au siège de la Fère en 1580. Andoins, ou Andouins, était une baronnie du Béarn, à trois lieues de Pau. Le roi de Navarre, depuis Henri IV, aima cette belle veuve, et eut même l'intention de l'épouser. Hamilton, dans son épître au comte de Grammont, dont il a écrit les Mémoires, lui rappelle son illustre aïeule :

Honneur des rives éloignées
Où Corisande vit le jour, etc. J. V. L.

(3) En 1571 et 1572, à Paris. Voyez la lettre de Montaigne à M. de Foix. J. V. L.

SONNETS (1).

I.

Pardon, amour, pardon ; ô seigneur ! ie te voue
Le reste de mes ans, ma voix et mes escrits,
Mes sanglots, mes souspirs, mes larmes et mes cris ;
Rien, rien tenir d'aulcun, que de toy, ie n'advoue.

Helas ! comment de moy ma fortune se ioue !
De toy n'a pas long temps, amour, ie me suis ris (2).
I'ay failly, ie le veoy, ie me rends, ie suis pris.
I'ay trop gardé mon cœur, or' ie le desadvoue.

Si i'ay pour le garder retardé ta victoire,
Ne l'en traicte plus mal, plus grande en est ta gloire ;
Et si du premier coup tu ne m'as abbattu,

Pense qu'un bon vainqueur, et nay pour estre grand,
Son nouveau prisonnier, quand un coup il se rend,
Il prise et l'ayme mieulx, s'il a bien combattu.

II.

C'est amour, c'est amour, c'est luy seul, ie le sens :
Mais le plus vif amour, la poison la plus forte,
A qui oncq pauvre cœur ait ouverte la porte.
Ce cruel n'a pas mis un de ses traicts perçants,

Mais arc, traicts et carquois, et luy tout dans mes sens.
Encor un mois n'a pas que ma franchise est morte,
Que ce venin mortel dans mes veines ie porte,
Et desia i'ay perdu et le cœur et le sens.

Et quoy ! si cet amour à mesure croissoit,
Qui en si grand tourment dedans moy se conceoit ?
O crois, si tu peulx croistre, et amende en croissant.

Tu te nourris de pleurs, des pleurs ie te promets,
Et pour te refreschir, des souspirs pour iamais :
Mais que le plus grand mal soit au moins en naissant.

III.

C'est faict, mon cœur, quittons la liberté.
Dequoy meshuy serviroit la deffense,
Que d'aggrandir et la peine et l'offense ?
Plus ne suis fort, ainsi que i'ay esté.

(1) Supprimés dans la plupart des éditions qui suivirent celle de 1588 ; on y a substitué cette note : « Ces vingt-neuf sonnets d'Estienne de la Boëtie, qui estoient mis en ce lieu, ont esté depuis imprimez avec ses œuvres. »

(2) Les irrégularités orthographiques de ces vers sont nécessitées par la rime ou par la mesure. Ici, par exemple, il fallait *ie me suis ry ;* le poëte a écrit *ris* avec une *s*, pour rimer exactement à *pris*. Plus loin, c'est la mesure qui l'oblige à écrire *or'* pour *ores*, *oncq* pour *oncques*, *astheure* pour *à cette heure*, etc. DD.

La raison feut un temps de mon costé :
Or' revoltee, elle veult que ie pense
Qu'il fault servir, et prendre en recompense
Qu'oncq d'un tel nœud nul ne feut arresté.

S'il se fault rendre, alors il est saison,
Quand on n'a plus devers soy la raison.
Ie veoy qu'amour, sans que ie le deserve,

Sans aulcun droict, se vient saisir de moy ;
Et veoy qu'encor il fault à ce grand roy,
Quand il a tort, que la raison luy serve.

IV.

C'estoit alors, quand les chaleurs passees,
Le sale Automne aux cuves va foulant
Le raisin gras dessoubs le pied coulant,
Que mes douleurs feurent encommencees.

Le paisan bat ses gerbes amassees,
Et aux caveaux ses bouillants muys roulant,
Et des fruictiers son automne croulant,
Se venge lors des peines advancees.

Seroit ce point un presage donné
Que mon espoir est desia moissonné ?
Non, certes, non. Mais pour certain ie pense,

I'auray, si bien à deviner i'entens,
Si lon peult rien prognosticquer du temps,
Quelque grand fruict de ma longue esperance.

V.

I'ay veu ses yeulx perçants, i'ay veu sa face claire ;
Nul iamais, sans son dam, ne regarde les dieux :
Froid, sans cœur me laissa son œil victorieux,
Tout estourdy du coup de sa forte lumière.

Comme un surpris de nuict aux champs, quand il esclaire,
Estonné, se palit, si la fleche des cieulx
Sifflant luy passe contre, et luy serre les yeulx ;
Il tremble, et veoid, transy, Iupiter en cholere.

Dy moy, ma dame, au vray, dy moy, si tes yeulx verts
Ne sont pas ceulx qu'on dict que l'amour tient couverts.
Tu les avois, ie croy, la fois que ie t'ay veue ;

Au moins il me souvient qu'il me feut lors advis
Qu'amour, tout à un coup, quand premier ie te vis,
Desbanda dessus moy et son arc et ta veue.

VI.

Ce dict maint un de moy : Dequoy se plainct il tant,
Perdant ses ans meilleurs en chose si legiere ?
Qu'a il tant à crier, si encor il espere ?
Et s'il n'espere rien, pourquoy n'est il content ?

Quand i'estoy libre et sain, i'en disoy bien autant.
Mais, certes, celuy là n'a la raison entière,
Ains a le cœur gasté de quelque rigueur fiere,
S'il se plainct de ma plaincte, et mon mal il n'entend.

Amour tout à un coup de cent douleurs me poinct,
Et puis lon m'advertit que ie ne crie point.
Si vain ie ne suis pas que mon mal i'aggrandisse

A force de parler : s'on m'en peult exempter,
Ie quitte les sonnets, ie quitte le chanter;
Qui me deffend le dueil, celuy là me guerisse.

VII.

Quand à chanter ton loz par fois ie m'adventure,
Sans oser ton grand nom dans mes vers exprimer,
Sondant le moins profond de cette large mer,
Ie tremble de m'y perdre, et aux rives m'asseure.

Ie crains, en louant mal, que ie te face iniure.
Mais le peuple estonné d'ouyr tant t'estimer,
Ardant de te cognoistre, essaye à te nommer,
Et cherchant ton sainct nom ainsin à l'adventure,

Esblouy n'attainct pas à veoir chose si claire;
Et ne te trouve point ce grossier populaire,
Qui n'ayant qu'un moyen, ne veoid pas celuy là :

C'est que, s'il peult trier, la comparaison faicte
Des parfaictes du monde, une la plus parfaicte,
Lors, s'il a voix, qu'il crie hardiment, La voylà.

VIII.

Quand viendra ce iour là, que ton nom au vray passe
Par France, dans mes vers? combien et quantesfois
S'en empresse mon cœur, s'en demangent mes doigts?
Souvent dans mes escrits de soy mesme il prend place.

Maugré moy je t'escris, maugré moy ie t'efface.
Quand Astree viendroit, et la foy, et le droict,
Alors ioyeux, ton nom au monde se rendroit.
Ores, c'est à ce temps, que cacher il te face,

C'est à ce temps maling une grande vergoigne.
Donc, ma dame, tandis tu seras ma Dourdoigne.
Toutesfois laisse moy, laisse moy ton nom mettre;

Aye pitié du temps : si au iour ie te mets,
Si le temps te cognoist, lors ie te le promets,
Lors il sera doré, s'il le doibt iamais estre.

IX.

O, entre tes beaultez, que ta constance est belle!
C'est ce cœur asseuré, ce courage constant,
C'est parmy tes vertus ce que l'on prise tant.
Aussi qu'est il plus beau qu'une amitié fidelle?

Or ne charge donc rien de ta sœur infidelle,
De Vesere (1) ta sœur : elle va s'escartant
Tousiours flottant mal seure en son cours inconstant.
Veois tu comme à leur gré les vents se iouent d'elle?

Et ne te repens point, pour droict de ton aisnage,
D'avoir desia choisy la constance en partage.
Mesme race porta l'amitié souveraine

Des bons iumeaux, desquels l'un à l'aultre despart
Du ciel et de l'enfer la moitié de sa part,
Et l'amour diffamé de la trop belle Heleine.

X.

Ie veoy bien, ma Dourdoigne, encor humble tu vas;
De te montrer Gasconne en France, tu as honte.
Si du ruisseau de Sorgue on faict ores grand conte,
Si a il bien esté quelquesfois aussi bas.

Veois tu le petit Loir comme il haste le pas?
Comme desia parmy les plus grands il se conte?
Comme il marche haultain d'une course plus prompte
Tout à costé du Mince, et il ne s'en plainct pas?

Un seul Olivier d'Arne, enté au bord de Loire,
Le faict courir plus brave et lui donne sa gloire (2).
Laisse, laisse moy faire, et un iour, ma Dourdoigne,

Si ie devine bien, on te cognoistra mieulx;
Et Garonne, et le Rhône, et ces aultres grands dieux,
En auront quelque envie, et possible vergoigne.

XI.

Toy qui oys mes souspirs, ne me sois rigoureux
Si mes larmes à part toutes miennes ie verse,
Si mon amour ne suit en sa douleur diverse
Du Florentin transy les regrets langoureux,

Ny de Catulle aussi, le folastre amoureux,
Qui le cœur de sa dame en chatouillant luy perce,
Ny le sçavant amour du migregeois Properce (3);
Ils n'ayment pas pour moy, ie n'ayme pas pour eulx.

Qui pourra sur aultruy ses douleurs limiter,
Celuy pourra d'aultruy les plainctes imiter :
Chascun sent son tourment, et sçait ce qu'il endure;

Chascun parla d'amour ainsi qu'il l'entendit.
Ie dis ce que mon cœur, ce que mon mal me dict.
Que celuy ayme peu, qui ayme à la mesure!

(1) La *Vézère* est une rivière qui se jette dans la *Dordogne*, à Limeuil, à trois lieues de Belvez, en Périgord. On a vu, dans le sonnet précédent, que la Boëtie adoptait le nom de *Dordogne* pour désigner celle qu'il aimait. J. V. L.

(2) C'est, je crois, une allusion aux *Amours* de Ronsard. J. V. L.

(3) Properce, imitateur des poëtes grecs, et surtout de Callimaque et de Philétas. J. V. L.

XII.

Quoy? qu'est ce? ô vents! ô nues! ô l'orage!
A poinct nommé, quand d'elle m'approchant,
Les bois, les monts, les baisses vois trenchant,
Sur moy d'aguet vous poussez vostre rage.

Ores mon cœur s'embrase davantage.
Allez, allez faire peur au marchand,
Qui dans la mer les thresors va cherchant ;
Ce n'est ainsi qu'on m'abbat le courage.

Quand i'oy les vents, leur tempeste, et leurs cris,
De leur malice en mon cœur ie me ris.
Me pensent ils pour cela faire rendre ?

Face le ciel du pire, et l'air aussi :
Ie veulx, ie veulx, et le declaire ainsi,
S'il fault mourir, mourir comme Leandre.

XIII.

Vous qui aymer encores ne sçavez,
Ores m'oyant parler de mon Leandre,
Ou iamais non, vous y debvez apprendre,
Si rien de bon dans le cœur vous avez.

Il osa bien, branslant ses bras lavez,
Armé d'amour, contre l'eau se deffendre,
Qui pour tribut la fille voulut prendre,
Ayant le frere et le mouton sauvez (1).

Un soir, vaincu par les flots rigoureux,
Voyant desia, ce vaillant amoureux,
Que l'eau maistresse à son plaisir le tourne,

Parlant aux flots, leur iecta cette voix :
Pardonnez moy maintenant que i'y vois,
Et gardez moy la mort quand ie retourne.

XIV.

O cœur legier ! ô courage mal seur !
Penses tu plus que souffrir ie te puisse ?
O bonté creuse ! ô couverte malice,
Traistre beaulté, venimeuse doulceur !

Tu estois donc tousiours sœur de ta sœur ?
Et moy, trop simple, il falloit que i'en fisse
L'essay sur moy, et que tard i'entendisse
Ton parler double et tes chants de chasseur ?

Depuis le iour que i'ay prins à t'aymer,
I'eusse vaincu les vagues de la mer.
Qu'est ce meshuy que ie pourrois attendre ?

(1) Pour entendre ces deux vers, il faut se rappeler que Hellé tomba dans les flots, et y périt, en passant la mer sur le dos du bélier à la toison d'or, avec son frère Phryxus. E. J.

Comment de toy pourroy ie estre content?
Qui apprendra ton cœur d'estre constant,
Puis que le mien ne le luy peult apprendre?

XV.

Ce n'est pas moy que l'on abuse ainsi;
Qu'à quelque enfant ses ruses on employe,
Qui n'a nul goust, qui n'entend rien qu'il oye :
Ie sçay aimer, ie sçay haïr aussi.

Contente toy de m'avoir iusqu'icy
Fermé les yeulx; il est temps que i'y veoye,
Et que meshuy las et honteux ie soye
D'avoir mal mis mon temps et mon soucy.

Oserois tu, m'ayant ainsi traicté,
Parler à moy iamais de fermeté?
Tu prens plaisir à ma douleur extreme;

Tu me deffens de sentir mon tourment;
Et si veulx bien que ie meure en t'aymant.
Si ie ne sens, comment veulx tu que i'ayme?

XVI.

O l'ay ie dict? Helas! l'ay ie songé?
Ou si pour vray i'ai dict blaspheme telle?
Çà, faulse langue, il fault que l'honneur d'elle,
De moy, par moy, dessus moy, soit vengé.

Mon cœur chez toy, ô ma dame, est logé :
Là, donne luy quelque geine nouvelle;
Fay luy souffrir quelque peine cruelle;
Fay, fay luy tout, fors luy donner congé.

Or seras tu (ie le sçay) trop humaine,
Et ne pourras longuement veoir ma peine.
Mais un tel faict, faut il qu'il se pardonne?

A tout le moins, hault ie me desdiray
De mes sonnets, et me desmentiray :
Pour ces deux fauls, cinq cents vrays ie t'en donne.

XVII.

Si ma raison en moy s'est peu remettre,
Si recouvrer astheure ie me puis,
Si i'ay du sens, si plus homme ie suis,
Ie t'en mercie, ô bienheureuse lettre!

Qui m'eust, helas! qui m'eust sçeu recognoistre
Lors qu'enragé, vaincu de mes ennuis,
En blasphemant ma dame ie poursuis?
De loing, honteux, ie te veis lors paroistre,

O sainct papier! alors ie me reveins,
Et devers toy devotement ie veins.
Ie te donrois un autel pour ce faict,

Qu'on veist les traicts de cette main divine.
Mais de les veoir aulcun homme n'est digne;
Ny moy aussi, s'elle ne m'en eust faict.

XVIII.

I'estoy prest d'encourir pour iamais quelque blasme ;
De cholere eschauffé mon courage brusloit,
Ma folle voix au gré de ma fureur bransloit,
Ie despitoy les dieux, et encores ma dame :

Lors qu'elle de loing iecte un brevet (1) dans ma flamme;
Ie le sentis soubdain comme il me rabilloit,
Qu'aussitost devant luy ma fureur s'en alloit,
Qu'il me rendoit, vainqueur, en sa place mon âme.

Entre vous, qui de moy ces merveilles oyez,
Que me dictes vous d'elle? et, ie vous pri', veoyez
S'ainsi comme ie fais, adorer ie la dois?

Quels miracles en moy pensez vous qu'elle face,
De son œil tout puissant, ou d'un ray de sa face,
Puis qu'en moy firent tant les traces de ses doigts?

XIX.

Ie trembloy devant elle, et attendoy, transy,
Pour venger mon forfaict quelque iuste sentence,
A moy mesme consent du poids de mon offense,
Lors qu'elle me dict : Va, ie te prens à mercy.

Que mon loz desormais par tout soit esclaircy :
Employe là tes ans; et sans plus, meshuy pense
D'enrichir de mon nom par tes vers nostre France;
Couvre de vers ta faulte, et paye moy ainsi.

Sus donc, ma plume, il fault, pour iouyr de ma peine,
Courir par sa grandeur d'une plus large veine.
Mais regarde à son œil, qu'il ne nous abbandonne.

Sans ses yeulx, nos esprits se mourroient languissants :
Ils nous donnent le cœur, ils nous donnent le sens.
Pour se payer de moy, il faut qu'elle me donne.

XX.

O vous, mauldicts sonnets, vous qui prinstes l'audace
De toucher à ma dame! ô malings et pervers,
Des Muses le reproche, et honte de mes vers!
Si ie vous feis iamais, s'il fault que ie me face

Ce tort de confesser vous tenir de ma race,
Lors pour vous les ruisseaux ne furent pas ouverts
D'Apollon le doré, des Muses aux yeulx verts;
Mais vous reçeut naissants Tisiphone en leur place.

(1) *Un billet*, qui a la vertu d'un talisman. E. J.

Si i'ay oncq quelque part à la postérité,
Ie veulx que l'un et l'aultre en soit desherité.
Et si au feu vengeur dez or' ie ne vous donne,

C'est pour vous diffamer : vivez, chestifs, vivez;
Vivez aux yeulx de tous, de tout honneur privez;
Car c'est pour vous punir qu'ores ie vous pardonne.

XXI.

N'ayez plus, mes amis, n'ayez plus cette envie
Que ie cesse d'aymer; laissez moy, obstiné,
Vivre et mourir ainsi, puis qu'il est ordonné :
Mon amour, c'est le fil auquel se tient ma vie.

Ainsi me dict la fee; ainsin en Oeagrie
Elle feit Meleagre à l'amour destiné,
Et alluma sa souche à l'heure qu'il feut né,
Et dict : Toy et ce feu, tenez vous compaignie.

Elle le dict ainsin, et la fin ordonnee
Suyvit aprez le fil de cette destinee.
La souche (ce dict lon) au feu feut consommee;

Et dez lors (grand miracle!), en un mesme moment
On veid, tout à un coup, du miserable amant
La vie et le tison s'en aller en fumée.

XXII.

Quand tes yeulx conquerants estonné ie regarde,
I'y veoy dedans à clair tout mon espoir escrit,
I'y veoy dedans amour luy mesme qui me rit,
Et m'y monstre mignard le bonheur qu'il me garde.

Mais quand de te parler par fois ie me hazarde,
C'est lors que mon espoir desseiché se tarit;
Et d'advouer iamais ton œil, qui me nourrit,
D'un seul mot de faveur, cruelle, tu n'as garde.

Si tes yeulx sont pour moy, or veoy ce que ie dis :
Ce sont ceulx là, sans plus, à qui ie me rendis.
Mon Dieu, quelle querelle en toy mesme se dresse,

Si ta bouche et tes yeulx se veulent desmentir!
Mieulx vault, mon doulx tourment, mieulx vault les despartir,
Et que ie prenne au mot de tes yeulx la promesse.

XXIII.

Ce sont tes yeulx trenchants qui me font le courage
Ie veoy saulter dedans la gaye liberté,
Et mon petit archer, qui meine à son costé
La belle gaillardise et le plaisir volage.

Mais aprez, la rigueur de ton triste langage
Me monstre dans ton cœur la fiere honnesteté;
Et condamné, ie veoy la dure chasteté
Là gravement assise, et la vertu sauvage.

Ainsi mon temps divers par ces vagues se passe;
Ores son œil m'appelle, or' sa bouche me chasse.
Helas! en cet estrif, combien ay ie enduré!

Et puis, qu'on pense avoir d'amour quelque asseurance :
Sans cesse nuict et iour à la servir ie pense,
Ny encor de mon mal ne puis estre asseuré.

XXIV.

Or dis ie bien, mon esperance est morte;
Or' est ce faict de mon ayse et mon bien.
Mon mal est clair : maintenant ie veoy bien,
I'ay espousé la douleur que ie porte.

Tout me court sus, rien ne me reconforte,
Tout m'abbandonne, et d'elle ie n'ay rien,
Sinon tousiours quelque nouveau soustien,
Qui rend ma peine et ma douleur plus forte.

Ce que i'attens, c'est un iour d'obtenir
Quelques souspirs des gents de l'advenir;
Quelqu'un dira dessus moy par pitié :

Sa dame et lui nasquirent destinez,
Egualement de mourir obstinez,
L'un en rigueur, et l'aultre en amitié.

XXV.

I'ay tant vescu, chestif, en ma langueur,
Qu'or' i'ay veu rompre, et suis encor en vie,
Mon esperance avant mes yeulx ravie,
Contre l'escueil de sa fiere rigueur.

Que m'a servy de tant d'ans la longueur?
Elle n'est pas de ma peine assouvie :
Elle s'en rit, et n'a point d'aultre envie
Que de tenir mon mal en sa vigueur.

Doncques i'auray, malheureux en aymant,
Tousiours un cœur, tousiours nouveau tourment.
Ie me sens bien que i'en suis hors d'haleine,

Prest à laisser la vie soubs le fais :
Qu'y feroit on, sinon ce que ie fais?
Piqué du mal, ie m'obstine en ma peine.

XXVI.

Puis qu'ainsi sont mes dures destinees,
I'en saouleray, si ie puis, mon soucy.
Si i'ay du mal, elle le veult aussi :
I'accompliray mes peines ordonnees.

Nymphes des bois, qui avez, estonnees,
De mes douleurs, ie croy, quelque mercy,
Qu'en pensez vous ? puis ie durer ainsi,
Si à mes maulx trefves ne sont donneés?

Or si quelqu'une à m'escouter s'encline,
Oyez, pour Dieu, ce qu'ores ie devine :
Le iour est prez que mes forces ia vaines

Ne pourront plus fournir à mon tourment.
C'est mon espoir : si ie meurs en aymant,
Adonc, ie croy, failliray ie à mes peines.

XXVII.

Lors que lasse est de me lasser ma peine,
Amour, d'un bien mon mal refreschissant,
Flatte au cœur mort ma playe languissant,
Nourrit mon mal, et luy faict prendre haleine;

Lors ie conceoy quelque esperance vaine :
Mais aussitost ce dur tyran, s'il sent
Que mon espoir se renforce en croissant,
Pour l'estouffer, cent tourments il m'ameine

Encor tout frez ; lors ie me vois blasmant
D'avoir esté rebelle à mon tourment.
Vive le mal, ô dieux ! qui me devore !

Vive à son gré mon tourment rigoureux !
O bienheureux et bienheureux encore,
Qui sans relasche est tousiours malheureux !

XXVIII.

Si contre amour ie n'ay aultre deffense,
Ie m'en plaindray, mes vers le mauldiront,
Et aprez moy les roches rediront
Le tort qu'il faict à ma dure constance.

Puis que de luy i'endure cette offense,
Au moins tout hault mes rhythmes le diront,
Et nos nepveus, alors qu'ils me liront,
En l'oultrageant, m'en feront la vengeance.

Ayant perdu tout l'ayse que i'avois,
Ce sera peu que de perdre ma voix.
S'on sçait l'aigreur de mon triste soucy,

Et feust celuy qui m'a faict cette playe,
Il en aura, pour si dur cœur qu'il aye,
Quelque pitié, mais non pas de mercy.

XXIX.

Ia reluisoit la benoiste iournee
Que la nature au monde te debvoit,
Quand des thresors qu'elle te reservoit
Sa grande clef te feut abbandonnee.

Tu prins la grace à toi seule ordonnee ;
Tu pillas tant de beaultez qu'elle avoit,
Tant qu'elle, fiere, alors qu'elle te veoid,
En est par fois elle mesme estonnee.

Ta main de prendre enfin se contenta :
Mais la nature encor te presenta,
Pour t'enrichir, cette terre où nous sommes.

Tu n'en prins rien ; mais en toy tu t'en ris,
Te sentant bien en avoir assez pris
Pour estre icy royne du cœur des hommes.

CHAPITRE XXIX.

De la moderation.

Comme si nous avions l'attouchement infect, nous corrompons par nostre maniement les choses qui d'elles mesmes sont belles et bonnes. Nous pouvons saisir la vertu de façon qu'elle en deviendra vicieuse, si nous l'embrassons d'un desir trop aspre et violent. Ceulx qui disent qu'il n'y a iamais d'excez en la vertu, d'autant que ce n'est plus vertu si l'excez y est, se iouent des paroles :

Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,
Ultra quam satis est, virtutem si petat ipsam (1).

C'est une subtile consideration de la philosophie : on peult et trop aymer la vertu, et se porter excessifvement en une action iuste. A ce biais s'accommode la voix divine : « Ne soyez pas plus sages qu'il ne fault ; mais soyez sobrement sages (2). » I'ay veu tel grand (3) blecer la reputation de sa religion, pour se monstrer religieux oultre tout exemple des hommes de sa sorte. I'ayme des natures temperees et moyennes : l'immoderation vers le bien mesme, si elle ne m'offense, elle m'estonne, et me met en peine de la baptizer. Ny la mere de Pausanias (4), qui donna la premiere instruction, et porta la premiere pierre, à la mort de son fils ; ny le dictateur Posthumius (5), qui feit mourir le sien, que

(1) Le sage n'est plus sage, le juste n'est plus juste, si son amour pour la vertu va trop loin. Hor. *Epist.* I, 6, 15.

(2) S. Paul, *Ép. aux Romains*, XII, 3.

(3) Il y a apparence que Montaigne veut parler ici de Henri III, roi de France. Sixte V disait au cardinal de Joyeuse : « Il n'y a rien que votre roi n'ait fait et ne fasse pour être moine ; ni que je n'aie fait, moi, pour ne l'être point. » C.

(4) Diodore de Sicile, XI, 45 ; le scoliaste de Thucydide, I, 134 ; Cornélius Népos, *Pausanias*, c. 5 ; Stobée, *Serm.* 38 ; Tzetzès, *Chiliad.* XII, 477, etc. J. V. L.

(5) Valère Maxime, II, 7 ; Diodore de Sicile, XII, 17, trad. d'Amyot ; Tite-Live, IV, 29, etc. C.

l'ardeur de ieunesse avoit heureusement poulsé sur les ennemis un peu avant son reng, ne me semble si iuste comme estrange : et n'ayme ny à conseiller ny à suyvre une vertu si sauvage et si chere. L'archer qui oultrepasse le blanc fault, comme celuy qui n'y arrive pas; et les yeulx me troublent à monter à coup vers une grande lumiere, egualement comme à devaller à l'umbre. Callicles, en Platon (1), dict l'extremité de la philosophie estre dommageable, et conseille de ne s'y enfoncer oultre les bornes du proufit; que prinse avec moderation, elle est plaisante et commode; mais qu'enfin elle rend un homme sauvage et vicieux, desdaigneux des religions et loix communes, ennemy de la conversation civile, ennemy des voluptez humaines, incapable de toute administration politique, et de secourir aultruy et de se secourir soy mesme, propre à estre impuneement souffletté. Il dict vray; car en son excez, elle esclave nostre naturelle franchise, et nous desvoye, par une importune subtilité, du beau et plain chemin que nature nous trace.

L'amitié que nous portons à nos femmes, elle est tres legitime : la theologie ne laisse pas de la brider pourtant et de la restreindre. Il me semble avoir leu aultrefois chez sainct Thomas (2), en un endroict où il condemne les mariages des parents ez degrez deffendus, cette raison parmy les aultres, qu'il y a dangier que l'amitié qu'on porte à une telle femme soit immoderee; car si l'affection maritale s'y treuve entiere et parfaicte comme elle doibt, et qu'on la surcharge encores de celle qu'on doibt à la parentele, il n'y a point de doubte que ce surcroist n'emporte un tel mary hors les barrieres de la raison.

Les sciences qui reiglent les mœurs des hommes, comme la theologie et la philosophie, elles se meslent de tout : il n'est action si privee et secrette qui se desrobbe de leur cognoissance et iurisdiction. Bien apprentis sont ceulx qui syndicquent leur liberté : ce sont les femmes qui communiquent tant qu'on veult leurs pieces à garsonner; à medeciner, la honte le deffend. Ie veulx donc, de leur part, apprendre cecy aux maris, s'il s'en treuve encores qui y soient trop acharnez : c'est que les plaisirs mesmes qu'ils ont à l'accointance de leurs femmes sont reprouvez, si la moderation n'y est observee, et qu'il y a dequoy fail-

(1) Dans le *Gorgias*. Voyez AULU-GELLE, X, 22. J. V. L.
(2) Dans la *Secunda Secundæ*, quæst. 154, art. 9. C.

lir en licence et desbordement en ce subiect là, comme en un subiect illegitime. Ces encheriments deshontez, que la chaleur premiere nous suggere en ce ieu, sont non indecemment seulement, mais dommageablement employez envers nos femmes. Qu'elles apprennent l'impudence au moins d'une aultre main : elles sont tousiours assez esveillees pour nostre besoing. Ie ne m'y suis servy que de l'instruction naturelle et simple.

C'est une religieuse liaison et devote que le mariage : voylà pourquoy le plaisir qu'on en tire ce doibt estre un plaisir retenu, serieux, et meslé à quelque severité; ce doibt estre une volupté aulcunement prudente et consciencieuse. Et parce que sa principale fin c'est la generation, il y en a qui mettent en doubte si, lors que nous sommes sans l'esperance de ce fruict, comme quand elles sont hors d'aage ou enceinctes, il est permis d'en rechercher l'embrassement : c'est un homicide à la mode de Platon (1). Certaines nations, et entre aultres la mahumetane, abominent la conionction avecques les femmes enceinctes; plusieurs aussi avecques celles qui ont leurs flueurs. Zenobia ne recevoit son mary que pour une charge; et cela faict, elle le laissoit courir tout le temps de sa conception, luy donnant lors seulement loy de recommencer (2) : brave et genereux exemple de mariage. C'est de quelque poëte (3) disetteux et affamé de ce deduit, que Platon emprunta cette narration : Que Iupiter feit à sa femme une si chaleureuse charge un iour, que ne pouvant avoir patience qu'elle eust gaigné son lict, il la versa sur le plancher; et par la vehemence du plaisir, oublia les resolutions grandes et importantes qu'il venoit de prendre avec les aultres dieux en sa cour celeste; se vantant qu'il l'avoit trouvé aussi bon ce coup là, que lors que premierement il la depucella à cachettes de leurs parents.

Les roys de Perse appelloient leurs femmes à la compaignie de leurs festins; mais quand le vin venoit à les eschauffer en bon escient, et qu'il falloit tout à faict lascher la bride à la volupté, ils les renvoyoient en leur privé, pour ne les faire participantes de leurs appetits immoderez; et faisoient venir en leur lieu des femmes ausquelles ils n'eussent point cette obligation de

(1) *Lois*, VIII, pag. 912, éd. de Francfort, 1602. C.
(2) Trébellius Pollion, *Triginta tyrann.* c. 30. C.
(3) Ce poète est Homère. Voyez l'*Iliade*, XIV, 294; et Platon, *République*, III, p. 612, éd. de 1602. Voyez aussi Bayle, à l'article *Junon*, note 1. C.

respect (1). Touts plaisirs et toutes gratifications ne sont pas bien logees en toute sorte de gents. Epaminondas avoit faict emprisonner un garson desbauché; Pelopidas le pria de le mettre en liberté en sa faveur : il l'en refusa, et l'accorda à une sienne garse qui aussi l'en pria; disant, « que c'estoit une gratification deue à une amie, non à un capitaine (2). » Sophocles estant compaignon en la preture avecques Pericles, voyant de cas de fortune passer un beau garson : « O le beau garson que voylà! » dict il à Pericles. « Cela seroit bon à un aultre qu'à un preteur, luy dict Pericles, qui doibt avoir non les mains seulement, mais aussi les yeulx chastes (3). » Aelius Verus l'empereur respondit à sa femme, comme elle se plaignoit dequoy il se laissoit aller à l'amour d'aultres femmes, « qu'il le faisoit par occasion conscientieuse, d'autant que le mariage estoit un nom d'honneur et dignité, non de folastre et lascive concupiscence (4). » Et nostre histoire ecclesiastique a conservé avecques honneur la memoire de cette femme qui repudia son mary, pour ne vouloir seconder et soustenir ses attouchements trop insolents et desbordez. Il n'est, en somme, aulcune si iuste volupté en laquelle l'excez et l'intemperance ne nous soit reprochable.

Mais, à parler en bon escient, est ce pas un miserable animal que l'homme? A peine est il en son pouvoir, par sa condition naturelle, de gouster un seul plaisir entier et pur; encores se met il en peine de le retrencher par discours : il n'est pas assez chestif, si par art et par estude il n'augmente sa misere :

Fortunæ miseras auximus arte vias (5).

La sagesse humaine faict bien sottement l'ingenieuse, de s'exercer à rabbattre le nombre et la doulceur des voluptez qui nous appartiennent; comme elle faict favorablement et industrieusement, d'employer ses artifices à nous peigner et farder les maulx, et en alleger le sentiment. Si i'eusse esté chef de part, i'eusse prins aultre voye plus naturelle, qui est à dire, vraye, commode et saincte; et me feusse peut estre rendu assez fort pour la bor-

(1) Plutarque, *Préceptes de mariage*, c. 14. C.
(2) Id. *Instruction pour ceulx qui manient affaires d'estat,* c. 9, trad. d'Amyot. C.
(3) Cicéron, *de Officiis*, I, 40. C.
(4) Spartien, *Verus*, c. 5. J. V. L.
(5) Nous avons travaillé nous-mêmes à augmenter la misère de notre condition. Properce, III, 7, 44.

ner : quoy que nos medecins spirituels et corporels, comme par complot faict entre eulx, ne treuvent aulcune voye à la guarison, ny remede aux maladies du corps et de l'ame, que par le torment, la douleur et la peine. Les veilles, les ieusnes, les haires, les exils loingtains et solitaires, les prisons perpetuelles, les verges, et aultres afflictions, ont esté introduictes pour cela : mais en telle condition, que ce soient veritablement afflictions, et qu'il y ayt de l'aigreur poignante; et qu'il n'en advienne point comme à un Gallio (1), lequel ayant esté envoyé en exil en l'isle de Lesbos, on feut adverty à Rome qu'il s'y donnoit du bon temps, et que ce qu'on luy avoit enioinct pour peine luy tournoit à commodité : parquoy ils se radviserent de le rappeller prez de sa femme et en sa maison, et luy ordonnerent de s'y tenir, pour accommoder leur punition à son ressentiment. Car à qui le ieusne aiguiseroit la santé et l'alaigresse, à qui le poisson seroit plus appetissant que la chair, ce ne seroit plus recepte salutaire : non plus qu'en l'aultre medecine, les drogues n'ont point d'effect à l'endroict de celuy qui les prend avecques appetit et plaisir; l'amertume et la difficulté sont circonstances servants à leur operation. Le naturel qui accepteroit la rubarbe comme familiere, en corromproit l'usage; il fault que ce soit chose qui blece nostre estomach pour le guarir : et icy fault la reigle commune, que les choses se guarissent par leurs contraires; car le mal y guarit le mal.

Cette impression se rapporte aulcunement à cette aultre si ancienne, de penser gratifier au ciel et à la nature par nostre massacre et homicide, qui feut universellement embrassee en toutes religions. Encores du temps de nos peres, Amurat, en la prinse de l'Isthme, immola six cents ieunes hommes grecs à l'ame de son pere, à fin que ce sang servist de propitiation à l'expiation des pechez du trespassé. Et en ces nouvelles terres descouvertes en nostre aage, pures encores et vierges au prix des nostres, l'usage en est aulcunement receu par tout; toutes leurs idoles s'abbruvent de sang humain, non sans divers exemples d'horrible cruauté : on les brusle vifs, et demy rostis on les retire du brasier pour leur arracher le cœur et les entrailles; à d'aultres, voire aux femmes, on les escorche vifves, et de leur peau ainsi sanglante en revest on et masque d'aultres. Et non moins d'exem-

(1) Sénateur romain exilé pour avoir déplu à Tibère. TACITE, *Annales*, VI, 3. C.

ples de constance et resolution; car ces pauvres gents sacrifiables, vieillards, femmes, enfants, vont, quelques iours avant, questants eulx mesmes les aumosnes pour l'offrande de leur sacrifice, et se presentent à la boucherie, chantants et dansants avecques les assistants.

Les ambassadeurs du roy de Mexico, faisants entendre à Fernand Cortez la grandeur de leur maistre, aprez luy avoir dict qu'il avoit trente vassaulx, desquels chascun pouvoit assembler cent mille combattants, et qu'il se tenoit en la plus belle et forte ville qui feust soubs le ciel, luy adiousterent qu'il avoit à sacrifier aux dieux cinquante mille hommes par an. De vray, ils disent qu'il nourrissoit la guerre avecques certains grands peuples voysins, non seulement pour l'exercice de la ieunesse du païs, mais principalement pour avoir dequoy fournir à ses sacrifices par des prisonniers de guerre. Ailleurs, en certain bourg, pour la bienvenue dudict Cortez, ils sacrifierent cinquante hommes tout à la fois. Ie diray encores ce conte : aulcuns de ces peuples ayants esté battus par luy, envoyerent le recognoistre et rechercher d'amitié; les messagers luy presenterent trois sortes de presents, en cette maniere : « Seigneur, voylà cinq esclaves : si tu es un dieu fier, qui te paisses de chair et de sang, mange les, et nous t'en amerrons davantage; si tu es un dieu debonnaire, voylà de l'encens et des plumes; si tu es homme, prens les oyseaux et les fruicts que voycy. »

CHAPITRE XXX.

Des Cannibales.

Quand le roy Pyrrhus passa en Italie, aprez qu'il eut recogneu l'ordonnance de l'armee que les Romains luy envoyoient au devant : « Ie ne sçay, dict il, quels barbares sont ceulx cy (car les Grecs appelloient ainsi toutes les nations estrangieres), mais la disposition de cette armee que ie veoy n'est aulcunement barbare (1). » Autant en dirent les Grecs de celle que Flaminius feit passer en leur païs (2); et Philippus, voyant d'un tertre l'ordre et distribution du camp romain, en son royaume, soubs

(1) PLUTARQUE, *Vie de Pyrrhus*, c. 8, trad. d'Amyot. C.

(2) ID. *Vie de Flaminius*, c. 3. Mais Montaigne altère un peu le récit de l'historien. C.

Publius Sulpicius Galba (1). Voylà comment il se fault garder de s'attacher aux opinions vulgaires, et les fault iuger par la voye de la raison, non par la voix commune.

I'ay eu long temps avecques moy un homme qui avoit demeuré dix ou douze ans en cet aultre monde qui a esté descouvert en nostre siecle, en l'endroict où Villegaignon print terre (2), qu'il surnomma la France antartique. Cette descouverte d'un païs infiny semble estre de consideration. Ie ne sçay si ie me puis respondre qu'il ne s'en face à l'advenir quelque aultre, tant de personnages plus grands que nous ayants esté trompez en cette cy. I'ay peur que nous ayons les yeulx plus grands que le ventre, et plus de curiosité que nous n'avons de capacité : nous embrassons tout, mais nous n'estreignons que du vent.

Platon (3) introduict Solon racontant avoir apprins des presbtres de la ville de Saïs en Aegypte, que iadis et avant le deluge, il y avoit une grande isle nommee Atlantide, droict à la bouche du destroict de Gibaltar (4), qui tenoit plus de païs que l'Afrique et l'Asie toutes deux ensemble; et que les roys de cette contree là, qui ne possedoient pas seulement cette isle, mais s'estoient estendus dans la terre ferme si avant, qu'ils tenoient de la largeur d'Afrique iusques en Aegypte, et de l'Europe iusques en la Toscane, entreprinrent d'eniamber iusques sur l'Asie, et subiuguer toutes les nations qui bordent la mer Mediterranee iusques au golfe de la mer Maiour (5); et pour cet effect, traverserent les Espaignes, la Gaule, l'Italie, iusques en Grece, où les Atheniens les sousteinrent : mais que quelque temps aprez, et les Athéniens, et eulx, et leur isle, feurent engloutis par le deluge. Il est bien vraysemblable que cet extreme ravage d'eau ayt faict des changements estranges aux habitations de la terre, comme on tient que la mer a retrenché la Sicile d'avecques l'Italie;

> Hæc loca, vi quondam et vasta convulsa ruina,
> . . . .
> Dissiluisse ferunt, quum protenus utraque tellus
> Una foret (6).

(1) TITE-LIVE, XXXI, 34. C.

(2) Au Brésil, où il arriva en 1557. Voyez BAYLE, au mot *Villegaignon*.

(3) Dans le *Timée*. On trouve la traduction de tout ce récit dans les *Pensées de Platon*, seconde édition, page 384. J. V. L.

(4) Ou *Gibraltar*, comme nous disons aujourd'hui. Nicot met l'un et l'autre. C.

(5) Qu'on nomme à présent la mer Noire. C.

(6) Autrefois ces terres n'étaient, dit-on, qu'un même continent; par un violent effort, l'onde en fureur les sépara. VIRG. *Énéide*, III, 414 sq.

Chypre, d'avecques la Surie; l'isle de Negrepont, de la terre ferme de la Bœoce; et ioinct ailleurs les terres qui estoient divisees, comblant de limon et de sable les fosses d'entre deux :

> Sterilisque diu palus, aptaque remis,
> Vicinas urbes alit, et grave sentit aratrum (1).

Mais il n'y a pas grande apparence que cette isle soit ce monde nouveau que nous venons de descouvrir : car elle touchoit quasi l'Espaigne (2), et ce seroit un effect incroyable d'inondation, de l'en avoir reculée comme elle est, de plus de douze cents lieues; oultre ce que les navigations des modernes ont desia presque descouvert que ce n'est point une isle, ains terre ferme et continente avecques l'Inde orientale d'un costé, et avecques les terres qui sont soubs les deux poles, d'aultre part; ou si elle en est separee, que c est d'un si petit destroict et intervalle, qu'elle ne merite pas d'estre nommee isle pour cela.

Il semble qu'il y aye des mouvements, naturels les uns, les aultres fiebvreux, en ces grands corps comme aux nostres. Quand ie considere l'impression que ma riviere de Dourdoigne faict, de mon temps, vers la rive droicte de sa descente, et qu'en vingt ans elle a tant gaigné, et desrobbé le fondement à plusieurs bastiments, ie veoy bien que c'est une agitation extraordinaire; car si elle feust tousiours allee ce train, ou deust aller à l'advenir, la figure du monde seroit renversee : mais il leur prend des changements; tantost elles s'espandent d'un costé, tantost d'un aultre, tantost elles se contiennent. Ie ne parle pas des soubdaines inondations dequoy nous manions les causes. En Medoc, le long de la mer, mon frere, sieur d'Arsac, veoid une sienne terre ensepvelie soubs les sables que la mer vomit devant elle; le faiste d'aulcuns bastiments paroist encores : ses rentes et domaines se sont eschangez en pasquages bien maigres. Les habitants disent que, depuis quelque temps, la mer se poulse si fort vers eulx, qu'ils ont perdu quatre lieues de terre. Ces sables sont ses fourriers; et veoyons de grandes montioyes d'arene mouvante, qui marchent d'une demie lieue devant elle, et gaignent païs.

L'aultre tesmoignage de l'antiquité auquel on veult rapporter

(1) Un marais longtemps stérile, et traversé par les rames, connaît maintenant la charrue, et nourrit les villes voisines. Hor. *Art poétique*, 6, 65.

(2) Platon ne dit rien de semblable. On trouve aussi dans les phrases suivantes quelques erreurs géographiques répandues sans doute par les premiers voyageurs qui parcoururent le nouveau monde. J. V. L.

cette descouverte, est dans Aristote, au moins si ce petit livret des Merveilles inouyes est à luy. Il raconte là que certains Carthaginois s'estants iectez au travers de la mer Atlantique, hors le destroict de Gibaltar, et navigé long temps, avoient descouvert enfin une grande isle fertile, toute revestue de bois, et arrousée de grandes et profondes rivieres, fort esloingnee de toutes terres fermes; et qu'eulx, et aultres depuis, attirez par la bonté et fertilité du terroir, s'y en allerent avecques leurs femmes et enfants, et commencerent à s'y habituer. Les seigneurs de Carthage, voyants que leur païs se despeuploit peu à peu, feirent deffense expresse, sur peine de mort, que nul n'eust plus à aller là; et en chasserent ces nouveaux habitants, craignants, à ce qu'on dict, que par succession de temps ils ne veinssent à mutiplier tellement, qu'ils les supplantassent eulx mesmes et ruinassent leur estat. Cette narration d'Aristote n'a non plus d'accord avecques nos terres neufves.

Cet homme que i'avois, estoit homme simple et grossier, qui est une condition propre à rendre veritable tesmoignage; car les fines gents regardent bien plus curieusement et plus de choses, mais ils les glosent; et pour faire valoir leur interpretation, et la persuader, ils ne se peuvent garder d'alterer un peu l'histoire: ils ne vous representent iamais les choses pures; ils les inclinent et masquent selon le visage qu'ils leur ont veu; et pour donner credit à leur iugement et vous y attirer, prestent volontiers de ce costé là à la matiere, l'alongent et l'amplifient. Ou il fault un homme tres fidelle, ou si simple, qu'il n'ayt pas dequoy bastir et donner de la vraysemblance à des inventions faulses, et qui n'ayt rien espousé. Le mien estoit tel; et oultre cela, il m'a faict veoir à diverses fois plusieurs matelots et marchands qu'il avoit cogneus en ce voyage : ainsi ie me contente de cette information, sans m'enquerir de ce que les cosmographes en disent. Il nous fauldroit des topographes qui nous feissent narration particuliere des endroicts où ils ont esté : mais pour avoir cet advantage sur nous d'avoir veu la Palestine, ils veulent iouyr du privilege de nous conter des nouvelles de tout le demourant du monde. Ie vouldroy que chascun escrivist ce qu'il sçait, et autant qu'il en sçait, non en cela seulement, mais en touts aultres subiects : car tel peult avoir quelque particuliere science ou experience de la nature d'une riviere ou d'une fontaine, qui ne sçait au reste que ce que chascun sçait; il entreprendra toutesfois, pour faire

courir ce petit loppin, d'escrire toute la physique. De ce vice sourdent plusieurs grandes incommoditez.

Or ie treuve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté, sinon que chascun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. Comme de vray nous n'avons aultre mire de la vérité et de la raison, que l'exemple et idee des opinions et usances de païs où nous sommes; là est tousiours la parfaicte religion, la parfaicte police, le parfaict et accomply usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de mesme que nous appellons sauvages les fruicts que nature de soy et de son progrez ordinaire a produicts; tandis qu'à la verité ce sont ceulx que nous avons alterez par nostre artifice, et destournez de l'ordre commun, que nous debvrions appeller plustost sauvages : en ceux là sont vifves et vigoreuses les vrayes et plus utiles et naturelles vertus et proprietez; lesquelles nous avons abbastardies en ceulx cy, les accommodants au plaisir de nostre goust corrompu; et si pourtant, la saveur mesme et delicatesse se treuve, à nostre goust mesme, excellente, à l'envi des nostres, en divers fruicts de ces contrees là, sans culture. Ce n'est pas raison que l'art gaigne le poinct d'honneur sur nostre grande et puissante mere nature. Nous avons tant rechargé la beaulté et la richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout estouffee : si est ce que partout où sa pureté reluict, elle faict une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprinses (1).

Et veniunt hederæ sponte sua melius;
Surgit et in solis formosior arbutus antris;
. . . .
Et volucres nulla dulcius arte canunt (2).

Touts nos efforts ne peuvent seulement arriver à representer le nid du moindre oyselet, sa contexture, sa beaulté, et l'utilité de son usage; non pas la tissure de la chestifve araignee.

Toutes choses, dict Platon (3), sont produictes ou par la nature, ou par la fortune, ou par l'art : les plus grandes et plus

(1) J.-J. Rousseau a sans doute puisé dans ces réflexions de Montaigne le célèbre morceau qui commence l'*Émile :* « Tout est bien, sortant des mains de l'Auteur des choses; tout dégénère entre les mains de l'homme, etc. » A. D.

(2) Le lierre aime à croître sans culture; l'arbousier n'est jamais plus beau que dans les antres solitaires; le chant des oiseaux est plus doux sans le secours de l'art. PROPERCE, I, 2, 10 sq.

(3) *Lois*, X, pag. 947, édit. de 1602. J. V. L.

belles, par l'une ou l'aultre des deux premieres; les moindres et imparfaictes, par la derniere.

Ces nations me semblent doncques ainsi barbares pour avoir receu fort peu de façon de l'esprit humain, et estre encores fort voysines de leur naïfveté originelle. Les loix naturelles leur commandent encores, fort peu abbastardies par les nostres; mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelquesfois desplaisir dequoy la cognoissance n'en soit venue plustost, du temps qu'il y avoit des hommes qui en eussent sceu mieulx iuger que nous : il me desplaist que Lycurgus et Platon ne l'ayent eue; car il me semble que ce que nous veoyons par experience en ces nations là surpasse non seulement toutes les peinctures dequoy la poësie a embelly l'aage doré, et toutes ses inventions à feindre une heureuse condition d'hommes, mais encores la conception et le desir mesme de la philosophie : ils n'ont peu imaginer une naïfveté si pure et simple comme nous la veoyons par experience; ny n'ont peu croire que nostre societé se peust maintenir avecques si peu d'artifice et de soudeure humaine. « C'est une nation, diroy ie à Platon, en laquelle il n'y a aulcune espece de traficque, nulle cognoissance de lettres, nulle science de nombres, nul nom de magistrat ny de superiorité politique, nul usage de service, de richesse ou de pauvreté, nuls contracts, nulles successions, nuls partages, nulles occupations qu'oysifves, nul respect de parenté que commun, nuls vestements, nulle agriculture, nul metal, nul usage de vin ou de bled; les paroles mesmes qui signifient le mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la detraction, le pardon, inouyes. » Combien trouveroit il la republique qu'il a imaginee, esloingnee de cette perfection! [*Viri a diis recentes* (1).]

Hos natura modos primum dedit (2).

Au demourant, ils vivent en une contree de païs tres plaisante et bien temperee : de façon qu'à ce que m'ont dit mes tesmoings, il est rare d'y veoir un homme malade; et m'ont asseuré n'en y avoir veu aulcun tremblant, chassieux, esdenté, ou courbé de vieillesse. Ils sont assis le long de la mer, et fermez du costé de la terre de grandes et haultes montaignes, ayants, entre

(1) Voilà des hommes qui sortent de la main des dieux. SÉNÈQUE, *Ép.* 90. Cette citation ne se trouve que dans l'exemplaire dont s'est servi Naigeon. Montaigne la supprima peut-être à cause de la suivante. J. V. L.

(2) Telles furent les premières lois de la nature. VIRG. *Géorg.* II, 20.

deux, cent lieues ou environ d'estendue en large. Ils ont grande abondance de poisson et de chairs qui n'ont aulcune ressemblance aux nostres; et les mangent sans aultre artifice que de les cuyre. Le premier qui y mena un cheval, quoy qu'il les eust practiquez à plusieurs aultres voyages, leur feit tant d'horreur en cette assiette, qu'ils le tuerent à coups de traicts, avant que le pouvoir recognoistre. Leurs bastiments sont fort longs, et capables de deux ou trois cents ames, estoffez d'escorce de grands arbres, tenants à terre par un bout, et se soustenants et appuyants l'un contre l'aultre par le faiste, à la mode d'aulcunes de nos granges, desquelles la couverture pend iusques à terre et sert de flancq. Ils ont du bois si dur qu'ils en couppent, et en font leurs espees et des grils à cuyre leur viande. Leurs licts sont d'un tissu de cotton, suspendus contre le toict comme ceulx de nos navires, à chascun le sien; car les femmes couchent à part des maris. Ils se levent avec le soleil, et mangent soubdain apres s'estre levez pour toute la iournee : car ils ne font aultre repas que celuy là. Ils ne boivent pas lors, comme Suidas dict de quelques aultres peuples d'Orient, qui beuvoient hors du manger; ils boivent à plusieurs fois sur iour, et d'autant. Leur bruvage est faict de quelque racine, et est de la couleur de nos vins clairets; ils ne le boivent que tiede. Ce bruvage ne se conserve que deux ou trois iours; il a le goust un peu picquant, nullement fumeux, salutaire à l'estomach, et laxatif à ceulx qui ne l'ont accoustumé : c'est une boisson tres agreable à qui y est duict. Au lieu de pain, ils usent d'une certaine matiere blanche comme du coriandre confict : i'en ay tasté; le goust en est doulx et un peu fade. Toute la iournee se passe à dancer. Les plus ieunes vont à la chasse des bestes, à tout des arcs. Une partie des femmes s'amusent ce pendant à chauffer leur bruvage, qui est leur principal office. Il y a quelqu'un des vieillards qui, le matin, avant qu'ils se mettent à manger, presche en commun toute la grangee, en se promenant d'un bout à aultre, et redisant une mesme clause à plusieurs fois, iusques à ce qu'il ayt achevé le tour; car ce sont bastiments qui ont bien cent pas de longueur. Il ne leur recommende que deux choses, la vaillance contre les ennemis, et l'amitié à leurs femmes : et ne faillent iamais de remarquer cette obligation pour leur refrain, « que ce sont elles qui leur maintiennent leur boisson tiede et assaisonnee. » Il se veoid en plusieurs lieux, et entre aultres chez moy, la forme de leurs licts,

de leurs cordons, de leurs espees, et brasselets de bois, dequoy ils couvrent leurs poignets aux combats, et des grandes cannes ouvertes par un bout, par le son desquelles ils soustiennent la cadence en leur dance. Ils sont raz par tout, et se font le poil beaucoup plus nettement que nous, sans aultre rasoir que de bois ou de pierre. Ils croient les ames eternelles; et celles qui ont bien merité des dieux, estre logees à l'endroict du ciel où le soleil se leve; les mauldictes, du costé de l'occident.

Ils ont ie ne sçay quels presbtres et prophetes, qui se presentent bien rarement au peuple, ayants leur demeure aux montaignes. A leur arrivee, il se faict une grande feste et assemblee solennelle de plusieurs villages : chasque grange, comme ie l'ai descripte, faict un village, et sont environ à une lieue françoise l'une de l'aultre. Ce prophete parle à eulx en publicque, les exhortant à la vertu et à leur debvoir : mais toute leur science ethique ne contient que ces deux articles : de la resolution à la guerre, et affection à leurs femmes. Cettuy cy leur prognosticque les choses à venir, et les evenements qu'ils doibvent esperer de leurs entreprinses; les achemine ou destourne de la guerre : mais c'est par tel si, que où il fault à bien deviner, et s'il leur advient aultrement qu'il ne leur a predict, il est haché en mille pieces s'ils l'attrappent, et condemné pour fauls prophete. A cette cause, celuy qui s'est une fois mesconté, on ne le veoid plus.

C'est don de Dieu que la divination : voylà pourquoy ce debvroit estre une imposture punissable d'en abuser. Entre les Scythes, quand les devins avoient failly de rencontre, on les couchoit, enforgez de pieds et de mains, sur des chariotes pleines de bruyere, tirees par des bœufs, en quoy on les faisoit brusler (1). Ceulx qui manient les choses subiectes à la conduicte de l'humaine suffisance sont excusables d'y faire ce qu'ils peuvent : mais ces aultres, qui nous viennent pipant des asseurances d'une faculté extraordinaire qui est hors de nostre cognoissance, fault il pas les punir de ce qu'ils ne maintiennent l'effect de leur promesse, et de la temerité de leur imposture?

Ils ont leurs guerres contre les nations qui sont au delà de leurs montaignes, plus avant en la terre ferme; ausquelles ils vont touts nuds, n'ayants aultres armes que des arcs ou des espees de bois appoinctees par un bout, à la mode des langues de

(1) HÉRODOTE, IV, 69. J. V. L.

nos espieux. C'est chose esmerveillable que de la fermeté de leurs combats, qui ne finissent iamais que par meurtre et effusion de sang : car de routes et d'effroy, ils ne sçavent que c'est. Chascun rapporte pour son trophee la teste de l'ennemy qu'il a tué, et l'attache à l'entree de son logis. Aprez avoir long temps bien traicté leurs prisonniers, et de toutes les commoditez dont ils se peuvent adviser, celuy qui en est le maistre faict une grande assemblee de ses cognoissants. Il attache une chorde à l'un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient esloingné de quelques pas, de peur d'en estre offensé, et donne au plus cher de ses amis l'aultre bras à tenir de mesme; et eulx deux, en presence de toute l'assemblee, l'assomment à coups d'espee. Cela faict, ils le rostissent, et en mangent en commun, et en envoyent des loppins à ceulx de leurs amis qui sont absents. Ce n'est pas, comme on pense, pour s'en nourrir, ainsi que faisoient anciennement les Scythes; c'est pour representer une extreme vengeance : et qu'il soit ainsin, ayants apperceu que les Portugais, qui s'estoient ralliez à leurs adversaires, usoient d'une aultre sorte de mort contre eulx, quand ils les prenoient, qui estoit de les enterrer iusques à la ceincture, et tirer au demourant du corps force coups de traicts, et les pendre aprez; ils penserent que ces gents icy de l'aultre monde (comme ceulx qui avoient semé la cognoissance de beaucoup de vices parmy leur voysinage, et qui estoient beaucoup plus grands maistres qu'eulx en toute sorte de malice), ne prenoient pas sans occasion cette sorte de vengeance, et qu'elle debvoit estre plus aigre que la leur; dont ils commencerent de quitter leur façon ancienne pour suyvre cette cy. Ie ne suis pas marry que nous remarquions l'horreur barbaresque qu'il y a en une telle action; mais ouy bien dequoy, iugeants à poinct de leurs faultes, nous soyons si aveuglez aux nostres. Ie pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant, qu'à le manger mort; à deschirer par torments et par gehennes un corps encores plein de sentiment, le faire rostir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement leu, mais veu de fresche memoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voysins et concitoyens, et qui pis est, soubs pretexte de pieté et de religion), que de le rostir et manger aprez qu'il est trespassé.

Chrysippus et Zenon, chefs de la secte stoïcque, ont bien pensé

qu'il n'y avoit aulcun mal de se servir de nostre charongne à quoy que ce feust pour nostre besoing, et d'en tirer de la nourriture (1); comme nos ancestres, estants assiegez par Cesar en la ville d'Alexia, se resolurent de soustenir la faim de ce siege par les corps des vieillards, des femmes et aultres personnes inutiles au combat.

> Vascones, fama est, alimentis talibus usi
> Produxere animas (2).

Et les medecins ne craignent pas de s'en servir à toute sorte d'usage pour nostre santé, soit pour l'appliquer au dedans ou au dehors. Mais il ne se trouva iamais aulcune opinion si desreiglee qui excusast la trahison, la desloyauté, la tyrannie, la cruauté, qui sont nos faultes ordinaires. Nous les pouvons donc bien appeller barbares, eu esgard aux reigles de la raison; mais non pas eu esgard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. Leur guerre est toute noble et genereuse, et a autant d'excuse et de beaulté que cette maladie humaine en peult recevoir : elle n'a aultre fondement parmy eulx, que la seule ialousie de la vertu. Ils ne sont pas en debat de la conqueste de nouvelles terres, car ils iouïssent encores de cette uberté naturelle qui les fournit, sans travail et sans peine, de toutes choses necessaires, en telle abondance, qu'ils n'ont que faire d'aggrandir leurs limites. Ils sont encores en cet heureux poinct de ne desirer qu'autant que leurs necessitez naturelles leur ordonnent: tout ce qui est au delà est superflu pour eulx. Ils s'entr'appellent generalement, ceulx de mesme aage, freres; enfants, ceulx qui sont au dessoubs; et les vieillards sont peres à touts les aultres. Ceulx cy laissent à leurs heritiers en commun cette pleine possession de bien par indivis, sans aultre tiltre que celuy tout pur que nature donne à ses creatures, les produisant au monde. Si leurs voysins passent les montaignes pour les venir assaillir, et qu'ils emportent la victoire sur eulx, l'acquest du victorieux c'est la gloire et l'advantage d'estre demouré maistre en valeur et en vertu : car aultrement ils n'ont que faire des biens des vaincus; et s'en retournent à leurs païs, où ils n'ont faulte d'aulcune chose necessaire, ny faulte encores de cette grande partie,

(1) Diogène Laerce, VII, 188. C.

(2) On dit que les Gascons prolongèrent leur vie en se nourrissant de chair humaine. Juv. *Sat.* XV, 93.

de sçavoir heureusement iouyr de leur condition et s'en contenter. Autant en font ceulx cy à leur tour; ils ne demandent à leurs prisonniers aultre rançon que la confession et la recognoissance d'estre vaincus; mais il ne s'en treuve pas un en tout un siecle qui n'ayme mieulx la mort que de relascher, ny par contenance ny de parole, un seul poinct d'une grandeur de courage invincible; il ne s'en veoid aulcun qui n'ayme mieulx estre tué et mangé, que de requerir seulement de ne l'estre pas. Ils les traictent en toute liberté, à fin que la vie leur soit d'autant plus chere; et les entretiennent communement des menaces de leur mort future, des torments qu'ils y auront à souffrir, des apprests qu'on dresse pour cet effect, du destrenchement de leurs membres, et du festin qui se fera à leurs despens. Tout cela se faict pour cette seule fin, d'arracher de leur bouche quelque parole molle ou rabbaissee, ou de leur donner envie de s'enfuyr, pour gaigner cet advantage de les avoir espouvantez et d'avoir faict force à leur constance. Car aussi, à le bien prendre, c'est en ce seul poinct que consiste la vraye victoire :

Victoria nulla est,
Quam quæ confessos animo quoque subiugat hostes (1).

Les Hongres, tres belliqueux combattants, ne poursuyvoient iadis leur poincte oultre ces termes, d'avoir rendu l'ennemy à leur mercy; car en ayants arraché cette confession, ils le laissoient aller sans offense, sans rançon : sauf, pour le plus, d'en tirer parole de ne s'armer dez lors en avant contre eulx. Assez d'advantages gaignons nous sur nos ennemis, qui sont advantages empruntez, non pas nostres; c'est la qualité d'un portefais, non de la vertu, d'avoir les bras et les iambes plus roides : c'est une qualité morte et corporelle, que la disposition; c'est un coup de la fortune, de faire broncher nostre ennemy, et de luy esblouyr les yeulx par la lumiere du soleil; c'est un tour d'art et de science, et qui peult tumber en une personne lasche et de neant, d'estre suffisant à l'escrime. L'estimation et le prix d'un homme consiste au cœur et en la volonté : c'est là où gist son vray honneur. La vaillance, c'est la fermeté, non pas des iambes et des bras, mais du courage et de l'ame; elle ne consiste pas en la valeur de nostre cheval, ny de nos armes, mais en la nostre. Celuy qui tumbe

(1) Il n'y a de véritable victoire que celle qui force l'ennemi à s'avouer vaincu. CLAUDIEN, *de sexto Consulatu Honorii*, v. 248.

obstiné en son courage, *si succiderit, de genu pugnat* (1); qui pour quelque danger de la mort voysine, ne relasche aulcun poinct de son asseurance; qui regarde encores, en rendant l'ame, son ennemy d'une veue ferme et desdaigneuse, il est battu, non pas de nous, mais de la fortune (2); il est tué, non pas vaincu : les plus vaillants sont par fois les plus infortunez. Aussi y a il des pertes triumphantes à l'envi des victoires. Ny ces quatre victoires sœurs, les plus belles que le soleil aye oncques veu de ses yeulx, de Salamine, de Platee, de Mycale, de Sicile, n'oserent oncques opposer toute leur gloire ensemble à la gloire de la desconfiture du roy Leonidas et des siens au pas des Thermopyles. Qui courut iamais d'une plus glorieuse envie et plus ambitieuse au gaing du combat, que le capitaine Ischolas à la perte (3)? qui plus ingenieusement et curieusement s'est assuré de son salut, que luy de sa ruyne? Il estoit commis à deffendre certain passage du Peloponnese contre les Arcadiens : pour quoy faire se trouvant du tout incapable, veu la nature du lieu et inegualité des forces, et se resolvant que tout ce qui se presenteroit aux ennemis auroit de necessité à y demourer; d'aultre part, estimant indigne et de sa propre vertu et magnanimité, et du nom lacedemonien, de faillir à sa charge, il print entre ces deux extremités un moyen party, de telle sorte : les plus ieunes et dispos de sa trouppe, il les conserva à la tuition et service de leur païs, et les y renvoya; et avecques ceulx desquels le default estoit moins important, il delibera de soustenir ce pas, et par leur mort en faire achepter aux ennemis l'entree la plus chere qu'il luy seroit possible, comme il adveint; car estant tantost environné de toutes parts par les Arcadiens, aprez en avoir faict une grande boucherie, luy et les siens feurent touts mis au fil de l'espee. Est il quelque trophee assigné pour les vainqueurs qui ne soit mieulx deu à ces vaincus? Le vray vaincre a pour son roolle l'estour (4), non pas le salut; et consiste l'honneur de la vertu à combattre, non à battre.

Pour revenir à nostre histoire, il s'en fault tant que ces prisonniers se rendent pour tout ce qu'on leur faict, qu'au rebours,

(1) S'il tombe, il combat à genoux. SÉNÈQUE, *de Providentia*, c. 2. Le texte porte, *etiam si ceciderit*. J. V. L.

(2) SÉNÈQUE, *de Constantia sapientis*, c. 6. C.

(3) DIODORE DE SICILE, XV, 64. J. V. L.

(4) *Estour* ou *estor*, vieux mot qui signifie *choc*, *mêlée*, *combat*. C.

pendant ces deux ou trois mois qu'on les garde, ils portent une contenance gaye, ils pressent leurs maistres de se haster de les mettre en cette espreuve, ils les desfient, les iniurient, leur reprochent leur lascheté et le nombre des battailles perdues contres les leurs. I'ay une chanson faicte par un prisonnier, où il y a ce traict : « Qu'ils viennent hardiement trestouts, et s'assemblent pour disner de luy; car ils mangeront quand et quand leurs peres et leurs ayeulx, qui ont servy d'aliment et de nourriture à son corps : ces muscles, dict il, cette chair et ces veines, ce sont les vostres, pauvres fols que vous estes; vous ne recognoissez pas que la substance des membres de vos ancestres s'y tient encores; savourez les bien, vous y trouverez le goust de vostre propre chair. » Invention qui ne sent aulcunement la barbarie. Ceulx qui les peignent mourants, et qui representent cette action quand on les assomme, ils peignent le prisonnier crachant au visage de ceulx qui le tuent, et leur faisant la moue. De vray, ils ne cessent iusques au dernier souspir de les braver et desfier de parole et de contenance. Sans mentir, au prix de nous, voylà des hommes bien sauvages; car ou il faut qu'ils le soyent bien à bon escient, ou que nous le soyons : il y a une merveilleuse distance entre leur forme et la nostre.

Les hommes y ont plusieurs femmes, et en ont d'autant plus grand nombre, qu'ils sont en meilleure reputation de vaillance. C'est une beaulté remarquable en leurs mariages, que la mesme ialousie que nos femmes ont pour nous empescher de l'amitié et bienveillance d'aultres femmes, les leurs l'ont toute pareille pour la leur acquerir : estants plus soigneuses de l'honneur de leurs maris que de toute aultre chose, elles cherchent et mettent leur solicitude à avoir le plus de compaignes qu'elles peuvent, d'autant que c'est un tesmoignage de la vertu du mary. Les nostres crieront au miracle : ce ne l'est pas; c'est une vertu proprement matrimoniale, mais du plus hault estage. Et en la Bible, Lia, Rachel, Sara, et les femmes de Iacob, fournirent leurs belles servantes à leurs maris : et Livia seconda les appetits d'Auguste (1), à son interest (2) : et la femme du roy Deiotarus, Stratonique, presta non seulement à l'usage de son mary une fort belle ieune fille de chambre qui la servoit, mais en nourrit soigneusement les enfants, et leur feit espaule à succeder aux es-

(1) Suétone, *August.* c. 71. C.

(2) *Contre son intérêt, à son détriment, à ses dépens.* E. J.

tats de leur pere (1). Et à fin qu'on ne pense point que tout cecy se face par une simple et servile obligation à leur usance, et par l'impression de l'auctorité de leur ancienne coustume, sans discours et sans iugement, et pour avoir l'ame si stupide que de ne pouvoir prendre aultre party, il fault alleguer quelques traicts de leur suffisance. Oultre celuy que ie viens de reciter de l'une de leurs chansons guerrieres, i'en ay une aultre amoureuse, qui commence en ce sens : « Couleuvre, arreste toy; arreste toy, couleuvre, à fin que ma sœur tire sur le patron de ta peincture la façon et l'ouvrage d'un riche cordon que ie puisse donner à ma mie : ainsi soit en tout temps ta beaulté et ta disposition preferee à touts les aultres serpents. » Ce premier couplet, c'est le refrain de la chanson. Or i'ay assez de commerce avec la poësie pour iuger cecy, que non seulement il n'y a rien de barbarie en cette imagination, mais qu'elle est tout à faict anacreontique. Leur langage, au demourant, c'est un langage doulx, et qui a le son agreable, retirant aux terminaisons grecques.

Trois d'entre eulx, ignorants combien coustera un iour à leur repos et à leur bonheur la cognoissance des corruptions de deçà, et que de ce commerce naistra leur ruyne, comme ie presuppose qu'elle soit desia avancee (bien miserables de s'estre laissez piper au desir de la nouvelleté, et avoir quitté la doulceur de leur ciel pour venir veoir le nostre!), feurent à Rouan du temps que le feu roy Charles neufviesme y estoit. Le roy parla à eulx long temps. On leur feit veoir nostre façon, nostre pompe, la forme d'une belle ville. Aprez cela, quelqu'un en demanda leur advis, et voulut sçavoir d'eulx ce qu'ils y avoient trouvé de plus admirable : ils respondirent trois choses, dont i'ay perdu la troisiesme, et en suis bien marry; mais i'en ay encores deux en memoire. Ils dirent qu'ils trouvoient en premier lieu fort estrange que tant de grands hommes portants barbe, forts et armez, qui estoient autour du roy (il est vraysemblable qu'ils parloient des Souisses de sa garde), se soubmissent à obeïr à un enfant, et qu'on ne choisissoit plustost quelqu'un d'entre eulx pour commander. Secondement (ils ont une façon de langage telle, qu'ils nomment les hommes moitié les uns des aultres), qu'ils avoient apperceu qu'il y avoit parmy nous des hommes pleins et gorgez de toutes sortes de commoditez, et que leurs moitiez estoient mendiants

(1) Plutarque, *Des vertueux faicts des femmes*, à l'article *Stratonice*. C.

à leurs portes, descharnez de faim et de pauvreté; et trouvoient estrange comme ces moitiez icy necessiteuses pouvoient souffrir une telle iniustice, qu'ils ne prinssent les aultres à la gorge, ou meissent le feu à leurs maisons.

Ie parlay à l'un d'eulx fort long temps; mais i'avois un truchement qui me suyvoit si mal et qui estoit si empesché à recevoir mes imaginations, par sa bestise, que ie n'en peus tirer rien qui vaille. Sur ce que ie luy demanday, Quel fruict il recevoit de la superiorité qu'il avoit parmy les siens? (car c'estoit un capitaine. et nos matelots le nommoient roy), il me dict « que c'estoit. marcher le premier à la guerre : » De combien d'hommes il estoit suyvi? il me monstra une espace de lieu, pour signifier que c'estoit autant qu'il en pourroit en une telle espace; ce pouvoit estre quatre ou cinq mille hommes : Si hors la guerre toute son auctorité estoit expiree? il dict « qu'il luy en restoit cela, que quand il visitoit les villages qui dependoient de luy, on luy dressoit des sentiers au travers des hayes de leurs bois, par où il peust passer bien à l'ayse. » Tout cela ne va pas trop mal : mais quoy! ils ne portent point de hault de chausses.

CHAPITRE XXXI.

Qu'il fault sobrement se mesler de iuger des ordonnances divines.

Le vray champ et subiect de l'imposture sont les choses incogneues : d'autant qu'en premier lieu l'estrangeté mesme donne credit; et puis, n'estants point subiectes à nos discours ordinaires, elles nous ostent le moyen de les combattre. A cette cause. dict Platon (1), est il bien plus aysé de satisfaire, parlant de la nature des dieux, que de la nature des hommes; parce que l'ignorance des auditeurs preste une belle et large carriere, et toute liberté au maniement d'une matiere cachee. Il advient de là qu'il n'est rien creu si fermement que ce qu'on sçait le moins; ny gents si asseurez que ceulx qui nous content des fables, comme alchymistes, prognosticqueurs iudiciaires, chiromantiens, medecins, *id genus omne* (2) : ausquels ie ioindroy volontiers, si i'osois, un tas de gents, interpretes et contrerooolleurs ordinaires

(1) Dans le dialogue intitulé *Critias*, p. 107, éd. d'Estienne. C.
(2) Et tous les gens de cette espèce. Hor. *Sat.* I, 2, 2.

des desseings de Dieu, faisants estat de trouver les causes de chasque accident, et de veoir dans les secrets de la volonté divine les motifs incomprehensibles de ses œuvres; et quoy que la varieté et discordance continuelle des evenements les reiecte de coing en coing, et d'orient en occident, ils ne laissent de suyvre pourtant leur esteuf (1), et de mesme creon peindre le blanc et le noir.

En une nation indienne, il y a cette louable observance : quand il leur mesadvient en quelque rencontre ou battaille, ils en demandent publicquement pardon au soleil, qui est leur dieu, comme d'une action iniuste; rapportants leur heur ou malheur à la raison divine, et luy soubmettants leur iugement et discours. Suffit à un chrestien croire toutes choses venir de Dieu, les recevoir avecques recognoissance de sa divine et inscrutable sapience; pourtant les prendre en bonne part, en quelque visage qu'elles luy soyent envoyees. Mais ie treuve mauvais, ce que ie veoy en usage, de chercher à fermir et appuyer nostre religion par la prosperité de nos entreprinses. Nostre creance a assez d'aultres fondements, sans l'auctoriser par les evenements; car le peuple accoustumé à ces arguments plausibles et proprement de son goust, il est dangier, quand les evenements viennent à leur tour contraires et desadvantageux, qu'il en esbranle sa foy : comme aux guerres où nous sommes pour la religion, ceulx qui eurent l'advantage à la rencontre de la Rochelabeille (2), faisants grand'feste de cet accident, et se servants de cette fortune pour certaine approbation de leur party; quand ils viennent aprez à excuser leurs desfortunes de Montcontour et de Iarnac (3), sur ce que ce sont verges et chastiements paternels, s'ils n'ont un peuple du tout à leur mercy, ils luy font assez ayseement sentir que c'est prendre d'un sac deux moultures, et de mesme bouche souffler le chauld et le froid. Il vauldroit mieulx l'entretenir des vrays fondements de la verité. C'est une belle battaille navale qui s'est gaignee ces mois passez (4) contre les Turcs, soubs la conduicte de dom Ioan d'Austria : mais il a bien pleu à Dieu en faire aul-

(1) Au propre, *leur balle;* au figuré, *leur jeu.* E. J.

(2) Grande escarmouche entre les troupes de l'amiral de Coligny et celles du duc d'Anjou, au mois de mai 1569. C.

(3) La bataille de Montcontour gagnée par le duc d'Anjou, en 1569, au mois d'octobre. Ce prince avait gagné celle de Jarnac au mois de mars de la même année. C.

(4) Dans le golfe de Lépante, le 7 octobre 1571. J. V. L.

trefois veoir d'aultres telles à nos despens. Somme, il est mal aysé de ramener les choses divines à nostre balance, qu'elles n'y souffrent du deschet. Et qui vouldroit rendre raison de ce que Arius, et Leon son pape (1), chefs principaulx de cette heresie, moururent en divers temps de morts si pareilles et si estranges (car retirez de la dispute, par douleur de ventre, à la garderobbe (2), touts deux y rendirent subitement l'ame), et exaggerer cette vengeance divine par la circonstance du lieu, y pourroit bien encores adiouster la mort de Heliogabalus, qui feut aussi tué en un retraict (3) : mais quoy! Irenee se treuve engagé en mesme fortune. Dieu nous voulant apprendre que les bons ont aultre chose à esperer, et les mauvais aultre chose à craindre, que les fortunes ou infortunes de ce monde : il les manie et applique selon sa disposition occulte, et nous oste le moyen d'en faire sottement nostre proufit. Et se mocquent ceulx qui s'en veulent prevaloir selon l'humaine raison : ils n'en donnent iamais une touche, qu'ils n'en reçoivent deux. Sainct Augustin en faict une belle preuve sur ses adversaires. C'est un conflict qui se decide par les armes de la memoire, plus que par celles de la raison. Il se fault contenter de la lumiere qu'il plaist au soleil nous communiquer par ses rayons; et qui eslevera ses yeux pour en prendre une plus grande dans son corps mesme, qu'il ne treuve pas estrange, si pour la peine de son oultrecuidance, il y perd la veue. *Quis hominum potest scire consilium Dei? aut quis poterit cogitare, quid velit Dominus* (4)?

CHAPITRE XXXII.

De fuyr les voluptez, au prix de la vie.

I'avoy bien veu convenir en cecy la pluspart des anciennes opinions : Qu'il est heure de mourir lors qu'il y a plus de mal que de bien à vivre; et que de conserver nostre vie à nostre torment

(1) Voyez SANDIUS, *Nucleus Hist. eccles.* II, pag. 110 ; et les *Centuriateurs de Magdebourg,* cent. IV, c. 10. C.

(2) Athanase, *Epist. ad Serapionem*, et Épiphane, *de Morte Arii*, lib. II, rapportent ainsi la mort d'Arius. C.

(3) *In latrina*, dit Lampride. *Heliogabal.* c. 17. C.

(4) Quel homme peut connaître les desseins de Dieu, ou imaginer ce que veut le Seigneur? *Sapient.* IX, 13.

et incommodité, c'est chocquer les reigles mesmes de nature, comme disent ces vieux enseignements :

> Ἢ ζῆν ἀλύπως, ἢ θανεῖν εὐδαιμόνως.
> Καλὸν τὸ θνήσκειν οἷς ὕβριν τὸ ζῆν φέρει.
> Κρεῖσσον τὸ μὴ ζῆν ἐστιν, ἢ ζῆν ἀθλίως (1).

Mais de poulser le mespris de la mort iusques à tel degré, que de l'employer pour se distraire des honneurs, richesses, grandeurs et aultres faveurs et biens que nous appellons de la fortune (comme si la raison n'avoit pas assez à faire à nous persuader de les abbandonner, sans y adiouster cette nouvelle recharge), ie ne l'avoy veu ny commander ny practiquer, iusques lors que ce passage de Seneca (2) me tumba entre mains, auquel conseillant à Lucilius, personnage puissant et de grande auctorité autour de l'empereur, de changer cette vie voluptueuse et pompeuse, et de se retirer de cette ambition du monde à quelque vie solitaire, tranquille et philosophique; sur quoy Lucilius alleguoit quelques difficultez : « Ie suis d'advis, dict il, que tu quittes cette vie là, ou la vie tout à faict : bien te conseille ie de suyvre la plus doulce voye, et de destacher plustost que de rompre ce que tu as mal noué; pourveu que, s'il ne se peult aultrement destacher, tu le rompes : il n'y a homme si couard qui n'ayme mieulx tumber une fois, que de demourer tousiours en bransle. » I'eusse trouvé ce conseil sortable à la rudesse stoïcque; mais il est plus estrange qu'il soit emprunté d'Epicurus, qui escript à ce propos choses toutes pareilles à Idomeneus. Si est ce que ie pense avoir remarqué quelque traict semblable parmy nos gents, mais avec la moderation chrestienne.

Sainct Hilaire, evesque de Poictiers, ce fameux ennemy de l'heresie arienne, estant en Syrie, feut adverty qu'Abra, sa fille unique, qu'il avoit par deçà avecques sa mere, estoit poursuyvie en mariage par les plus apparents seigneurs du païs, comme fille tres bien nourrie, belle, riche, et en la fleur de son aage : il luy escrivit (comme nous veoyons) qu'elle ostast son affection de touts ces plaisirs et advantages qu'on luy presentoit; qu'il luy

(1) Ou une vie tranquille, ou une mort heureuse.
Il est beau de mourir lorsque la vie est un opprobre.
Il vaut mieux cesser de vivre que de vivre dans le malheur. — On trouve dans Stobée, *Serm.* 20, des sentences toutes semblables à ces trois-là. C.

(2) *Epist.* 22. C.

avoit trouvé en son voyage un party bien plus grand et plus digne, d'un mary de bien aultre pouvoir et magnificence, qui luy feroit present de robbes et de ioyaux de prix inestimable. Son desseing estoit de luy faire perdre l'appetit et l'usage des plaisirs mondains, pour la ioindre toute à Dieu; mais à cela le plus court et le plus certain moyen luy semblant estre la mort de sa fille, il ne cessa par vœux, prieres et oraisons, de faire requeste à Dieu de l'oster de ce monde, et de l'appeller à soy, comme il adveint; car bientost aprez son retour, elle luy mourut, dequoy il monstra une singuliere ioye. Cettuy cy semble encherir sur les aultres, de ce qu'il s'adresse à ce moyen de prime face, lequel ils ne prennent que subsidiairement; et puis, que c'est à l'endroict de sa fille unique. Mais ie ne veulx obmettre le bout de cette histoire, encores qu'il ne soit pas de mon propos. La femme de sainct Hilaire ayant entendu par luy comme la mort de leur fille s'estoit conduicte par son desseing et volonté, et combien elle avoit plus d'heur d'estre deslogee de ce monde que d'y estre, print une si vifve apprehension de la beatitude eternelle et celeste, qu'elle solicita son mary avecques extreme instance d'en faire autant pour elle. Et Dieu, à leurs prieres communes, l'ayant retiree à soy bientost aprez, ce feut une mort embrassee avecques singulier contentement commun.

CHAPITRE XXXIII.

La fortune (1) *se rencontre souvent au train de la raison.*

L'inconstance du bransle divers de la fortune faict qu'elle nous doibve presenter toute espece de visages. Y a il action de ius-

(1) Ce mot de *fortune*, employé souvent par Montaigne, et dans des passages même où il aurait pu se servir de celui de *providence*, fut censuré par les *docteurs moines* qui examinèrent les *Essais*, pendant son séjour à Rome en 1581. (*Voyages*, t. II, p. 35 et 76.) Dans les pays d'inquisition, à Rome surtout, il était défendu de dire *fatum* ou *fata*. Un auteur fit imprimer *facta*; et dans l'errata il fit mettre : *facta*, lisez *fata*. On a eu plus d'une fois recours à ce stratagème pour tromper la cour de Rome; c'est ainsi que le protestant Daniel Heinsius, envoyant dans cette ville un ouvrage où il parle du pape Urbain VIII, l'appela, dans le texte, *Ecclesiæ caput*, et dans l'errata, *Ecclesiæ Romanæ caput*. (BALZAC, *Dissert.* 26.) Il paraît que cette censure de livres n'était pas toujours exercée par des gens fort habiles. La Mothe le Vayer dit tenir de Naudé même, que dans un ouvrage que celui-ci voulait faire imprimer à Rome, et où se trouvaient ces mots : *Virgo fata est*, l'inquisiteur mit en marge : *Propositio hære-*

tice plus expresse que celle cy? Le duc de Valentinois (1) ayant resolu d'empoisonner Adrian, cardinal de Cornete, chez qui le pape Alexandre sixiesme son pere et luy alloient souper au Vatican, envoya devant quelque bouteille de vin empoisonné, et commanda au sommelier qu'il la gardast bien soigneusement : le pape y estant arrivé avant le fils, et ayant demandé à boire, ce sommelier, qui pensoit ce vin ne luy avoir esté recommendé que pour sa bonté, en servit au pape; et le duc mesme y arrivant sur le poinct de la collation, et se fiant qu'on n'auroit pas touché à sa bouteille, en print à son tour : en maniere que le pere en mourut soubdain; et le fils, aprez avoir esté longuement tormenté de maladie, feut reservé à une aultre pire fortune.

Quelquesfois il semble à poinct nommé qu'elle se ioue à nous : le seigneur d'Estree, lors guidon de monsieur de Vandosme, et le seigneur de Licques, lieutenant de la compaignie du duc d'Ascot, estants touts deux serviteurs de la sœur du sieur de Foungueselles (2), quoy que de divers partis (comme il advient aux voysins de la frontiere), le sieur de Licques l'emporta; mais le mesme iour des nopces, et qui pis est, avant le coucher, le marié ayant envie de rompre un bois en faveur de sa nouvelle espouse, sortit à l'escarmouche prez de Sainct Omer, où le sieur d'Estree se trouvant le plus fort, le feit son prisonnier : et pour faire valoir son advantage, encores fallut il que la damoiselle

> Coniugis ante coacta novi dimittere collum,
> Quam veniens una atque altera rursus hyems
> Noctibus in longis avidum saturasset amorem (3),

tica; nam non datur fatum. (MÉNAGIANA.) La défense était si sérieuse, qu'Addison, dans son voyage d'Italie, lut à Florence, à la tête d'un opéra, cette protestation solennelle, dont il ne put s'empêcher de sourire (*I could not but smile*): PROTESTA. *Le voci*, *Fato*, *Deità*, *Destino*, *e simili*, *che per entro questo dramma troverai, son messe per ischerzo poetico, è non per sentimento vero, credendo sempre in tutto quello, che crede e comanda santa madre Chiesa.* Montaigne se justifie dans le chap. 56 de ce premier livre d'avoir employé quelques-uns de ces mots prohibés, *verba indisciplinata*, comme il les appelle : on voit, par les anciennes éditions, qu'il n'a composé cette espèce d'apologie que depuis son retour de Rome. J. V. L.

(1) En 1503. *Historia di Francesco Guicciardini*, l. VI, p. 267. *In Vinegia, appresso Gabriel Giolito*, 1568. C.

(2) Ou plutôt *Fouquerolles*. MARTIN DU BELLAY, *Mémoires*, liv. II, fol. 85 et 87. C.

(3) Contrainte de renoncer aux embrassements de son nouvel époux, avant que les longues nuits d'un ou de deux hivers eussent rassasié l'avidité de leur amour. CATULLE, LXVIII, 81.

luy feist elle mesme requeste par courtoisie de luy rendre son prisonnier; comme il feit, la noblesse françoise ne refusant iamais rien aux dames.

Semble il pas que ce soit un sort artiste? Constantin, fils de Helene, fonda l'empire de Constantinople; et tant de siecles aprez, Constantin, fils de Helene, le finit. Quelquesfois il luy plaist envier sur nos miracles : nous tenons que le roy Clovis assiegeant Angoulesme, les murailles cheurent d'elles mesmes par faveur divine : et Bouchet emprunte de quelque aucteur, que le roy Robert assiegeant une ville, et s'estant desrobbé du siege pour aller à Orleans solenniser la feste Sainct Aignan; comme il estoit en devotion sur certain poinct de la messe, les murailles de la ville assiegee s'en allerent sans aulcun effort en ruyne. Elle feit tout à contrepoil en nos guerres de Milan : car le capitaine Rense assiegeant pour nous la ville d'Eronne (1), et ayant faict mettre la mine soubs un grand pan de mur, et le mur en estant brusquement enlevé hors de terre, recheut toutesfois tout empenné (2), si droict dans son fondement, que les assiegez n'en vaulsirent pas moins.

Quelquesfois elle faict la medecine : Iason Phereus (3) estant abbandonné des medecins pour une aposteme qu'il avoit dans la poictrine, ayant envie de s'en desfaire, au moins par la mort, se iecta dans une battaille à corps perdu dans la presse des ennemis, où il feut blessé à travers le corps si à poinct, que son aposteme en creva, et guarit. Surpassa elle pas le peintre Protogenes en la science de son art? Cettuy cy (4) ayant parfaict l'image d'un chien las et recreu, à son contentement en toutes les aultres parties, mais ne pouvant representer à son gré l'escume et la bave, despité contre sa besongne, print son esponge, et comme elle estoit abbruvee de diverses peinctures, la iecta contre, pour tout effacer : la fortune porta tout à propos le coup à l'endroict de la bouche du chien, et y parfournit ce à quoy l'art n'avoit pu attaindre. N'adresse (5) elle pas quelquesfois nos conseils et les corrige? Isabelle, royne d'Angleterre, ayant à repasser de

(1) *Mémoires* de MARTIN DU BELLAY, liv. II, fol. 86, où cette ville est nommée *Arone, sur le lac Majeur*. C.

(2) Tout d'une pièce, comme une *flèche empennée* qui tomberait perpendiculairement dans l'endroit d'où elle aurait été lancée vers le ciel. C.

(3) Ou mieux, de *Phères* en Thessalie. PLINE, *Nat. Hist.* VII, 50. J. V. L.

(4) PLINE, *Nat. Hist.* XXXV, 10. C.

(5) *Ne redresse-t-elle pas*, etc. E. J.

Zelande en son royaume (1), avecques une armee, en faveur de son fils, contre son mary, estoit perdue, si elle feust arrivee au port qu'elle avoit proiecté, y estant attendue par ses ennemis : mais la fortune la iecta contre son vouloir ailleurs, où elle print terre en toute seureté. Et cet ancien qui ruant la pierre à un chien, en assena et tua sa marastre, eut il pas raison de prononcer ce vers,

Ταὐτόματον ἡμῶν καλλίω βουλεύεται (2),
La fortune a meilleur advis que nous ?

Icetes (3) avoit practiqué deux soldats pour tuer Timoleon, seiournant à Adrane en la Sicile. Ils prinrent heure sur le poinct qu'il feroit quelque sacrifice ; et se meslants parmy la multitude, comme ils se guignoient (4) l'un l'aultre que l'occasion estoit propre à leur besongne, voycy un tiers qui d'un grand coup d'espee en assene l'un par la teste et le rue mort par terre, et s'enfuit. Le compaignon se tenant pour descouvert et perdu, recourut à l'autel, requerant franchise, avecques promesse de dire toute la verité. Ainsi qu'il faisoit le conte de la coniuration, voycy le tiers qui avoit esté attrappé, lequel, comme meurtrier, le peuple poulse et saboule (5) au travers la presse, vers Timoleon et les plus apparents de l'assemblee. Là il crie mercy, et dict avoir iustement tué l'assassin de son pere, verifiant sur le champ, par des tesmoings que son bon sort luy fournit tout à propos, qu'en la ville des Leontins son pere, de vray, avoit esté tué par celui sur lequel il s'estoit vengé. On luy ordonna dix mines attiques pour avoir eu cet heur, prenant raison de la mort de son pere, d'avoir retiré de mort le pere commun des Siciliens. Cette fortune surpasse en reiglement les reigles de l'humaine prudence.

Pour la fin, en ce faict icy se descouvre il pas une bien expresse application de sa faveur, de bonté et pieté singuliere ? Ignatius (6) pere et fils, proscripts par les triumvirs à Rome, se resolurent à ce genereux office de rendre leurs vies entre les

(1) En 1326. Voyez FROISSART. C.

(2) Ici Montaigne traduit exactement le vers grec qu'il vient de citer. Ce vers est de Ménandre, et il était passé en proverbe. Voyez les commentateurs sur les lettres de Cicéron à Atticus, I, 12. C.

(3) Sicilien, né à Syracuse, qui voulait opprimer la liberté de sa patrie, dont Timoléon était le défenseur. PLUTARQUE, *Vie de Timoléon*, c. 7. C.

(4) *Se faisaient signe du coin de l'œil.* E. J.

(5) *Foule aux pieds.* NICOT : Sabouler, *proculcare.*

(6) APPIEN, *Guerres civiles*, IV, p. 969, éd. de 1670. C.

mains l'un de l'aultre, et en frustrer la cruauté des tyrans; ils se coururent sus l'espee au poing : elle en dressa les poinctes, et en feit deux coups egualement mortels; et donna à l'honneur d'une si belle amitié, qu'ils eussent iustement la force de retirer encores des playes leurs bras sanglants et armez, pour s'entr'embrasser en cet estat d'une si forte estreincte, que les bourreaux coupperent ensemble leurs deux testes, laissant les corps tousiours prins en ce noble nœud, et les playes ioinctes, humants amoureusement le sang et les restes de la vie l'une de l'aultre.

CHAPITRE XXXIV.

D'un default de nos polices.

Feu mon pere, homme, pour n'estre aydé que de l'experience et du naturel, d'un iugement bien net, m'a dict aultrefois qu'il avoit desiré mettre en train qu'il y eust ez villes certain lieu designé, auquel ceulx qui auroient besoing de quelque chose se peussent rendre, et faire enregistrer leur affaire à un officier estably pour cet effect; comme : « Ie cherche à vendre des perles; Ie cherche des perles à vendre; Tel veult compaignie pour aller à Paris; Tel s'enquiert d'un serviteur de telle qualité; Tel, d'un maistre; Tel demande un ouvrier; » qui cecy, qui cela, chascun selon son besoing. Et semble que ce moyen de nous entr'advertir apporteroit non legiere commodité au commerce publicque; car à touts coups il y a des conditions qui s'entrecherchent, et pour ne s'entr'entendre, laissent les hommes en extreme necessité.

I'entens, avecques une grande honte de nostre siecle, qu'à nostre veue deux tres excellents personnages en sçavoir sont morts en estat de n'avoir pas leur saoul à manger, Lilius Gregorius Giraldus (1) en Italie, et Sebastianus Castalio (2) en Allemaigne; et croy qu'il y a mille hommes qui les eussent appellez avecques tres advantageuses conditions, ou secourus où ils

(1) Giglio Gregorio Giraldi, né à Ferrare en 1489, y mourut en 1552. Ses ouvrages, dont les principaux sont l'*Histoire des dieux* et les *Dialogues sur les poètes,* ont été recueillis par Jensius dans la belle édition de Leyde, 2 vol. in-fol. 1696. J. V. L.

(2) Sébastien Chasteillon, Dauphinois, né en 1515, mort en 1563. Il est connu surtout par sa version latine de la Bible, où il affecte de ne parler que la langue cicéronienne. Voyez BAYLE, au mot *Castalion.* J. V. L.

estoient, s'ils l'eussent sceu. Le monde n'est pas si generalement corrompu, que ie ne sçache tel homme qui souhaitteroit, de bien grande affection, que les moyens que les siens luy ont mis en main, se peussent employer, tant qu'il plaira à la fortune qu'il en iouïsse, à mettre à l'abri de la necessité les personnages rares et remarquables en quelque espece de valeur, que le malheur combat quelquesfois iusques à l'extremité; et qui les mettroit pour le moins en tel estat, qu'il ne tiendroit qu'à faulte de bon discours, s'ils n'estoient contents.

En la police œconomique, mon pere avoit cet ordre, que ie sçay louer, mais nullement ensuyvre : c'est qu'oultre le registre des negoces du mesnage où se logent les menus comptes, payements, marchez qui ne requierent la main du notaire, lequel registre un receveur a en charge; il ordonnoit à celuy de ses gents qui luy servoit à escrire, un papier iournal à inserer toutes les survenances de quelque remarque, et, iour par iour, les memoires de l'histoire de sa maison; tres plaisante à veoir quand le temps commence à en effacer la souvenance, et tres à propos pour nous oster souvent de peine : « Quand feut entamee telle besongne, quand achevee; Quels trains y ont passé, combien arresté; Nos voyages, nos absences, mariages, morts; La reception des heureuses ou malencontreuses nouvelles; Changement des serviteurs principaulx; » telles matieres. Usage ancien, que ie treuve bon à refreschir, chascun en sa chascuniere : et me treuve un sot d'y avoir failly.

CHAPITRE XXXV.

De l'usage de se vestir.

Où que ie vueille donner, il me fault forcer quelque barriere de la coustume : tant elle a soigneusement bridé toutes nos advenues! Ie devisois en cette saison frilleuse, si la façon d'aller tout nud de ces nations dernierement trouvees, est une façon forcee par la chaulde temperature de l'air, comme nous disons des Indiens et des Mores, ou si c'est l'originelle des hommes. Les gents d'entendement, d'autant que tout ce qui est soubs le ciel, comme dict la saincte parole, est subiect à mesmes loix, ont accoustumé en pareilles considerations à celles icy, où il fault distinguer les loix naturelles des controuvees, de recourir à la gene-

rale police du monde, où il n'y peult avoir rien contrefaict. Or tout estant exactement fourny ailleurs de filet et d'aiguille, pour maintenir son estre, il est mescreable que nous soyons seuls produicts en estat defectueux et indigent, et en estat qui ne se puisse maintenir sans secours estrangier. Ainsi ie tiens que comme les plantes, arbres, animaulx, et tout ce qui vit, se treuve naturellement equippé de suffisante couverture pour se deffendre de l'iniure du temps,

> Proptereaque fere res omnes aut corio sunt,
> Aut seta, aut conchis, aut callo, aut cortice tectæ (1),

aussi estions nous : mais comme ceulx qui esteignent par artificielle lumiere celle du iour, nous avons esteinct nos propres moyens par les moyens empruntez. Et est aysé à veoir que c'est la coustume qui nous faict impossible ce qui ne l'est pas : car de ces nations qui n'ont aulcune cognoissance de vestements, il s'en treuve d'assises environ soubs mesme ciel que le nostre, et soubs bien plus rude ciel que le nostre; et puis la plus delicate partie de nous est celle qui se tient tousiours descouverte, les yeulx, la bouche, le nez, les aureilles; à nos contadins (2), comme à nos ayeulx, la partie pectorale et le ventre. Si nous feussions nayz avecques condition de cotillons et de greguesques, il ne fault faire doubte que nature n'eust armé d'une peau plus espesse ce qu'elle eust abbandonné à la batterie des saisons, comme elle a faict le bout des doigts et plante des pieds. Pourquoy semble il difficile à croire? entre ma façon d'estre vestu, et celle d'un païsan de mon païs, ie treuve bien plus de distance, qu'il n'y a de sa façon à celle d'un homme qui n'est vestu que de sa peau. Combien d'hommes, et en Turquie sur tout, vont nuds par devotion! Ie ne sçay qui demandoit à un de nos gueux, qu'il veoyoit en chemise en plein hyver, aussi scarbillat (3) que tel qui se tient emmitonné dans les martes iusques aux aureilles, comme il pouvoit avoir patience : « Et vous, monsieur, respon-« dit il, vous avez bien la face descouverte : or moy, ie suis tout « face. » Les Italiens content du fol du duc de Florence, ce me semble, que son maistre s'enquerant comment ainsi mal vestu il pouvoit porter le froid, à quoy il estoit bien empesché luy mesme :

(1) Et que, pour cette raison, presque tous les êtres sont couverts ou de cuir, ou de poil, ou de coquilles, ou d'écorce, ou de callosités. LUCRÈCE, IV, 936.
(2) *Paysans*, de l'italien *contadino*, qui a la même signification. C.
(3) Ou *escarbillat*, c'est-à-dire *éveillé*, *gai*, *de bonne humeur*. C.

« Suyvez, dict il, ma recepte, de charger sur vous touts vos ac-
« coutrements, comme ie fois les miens, vous n'en souffrirez
« non plus que moy. » Le roy Massinissa (1), iusques à l'extreme vieillesse, ne peut estre induict à aller la teste couverte, par froid, orage et pluye qu'il feist; ce qu'on dict aussi de l'empereur Severus. Aux battailles donnees entre les Aegyptiens et les Perses, Herodote (2) dict avoir esté remarqué, et par d'aultres et par luy, que de ceulx qui y demeuroient morts, le test estoit sans comparaison plus dur aux Aegyptiens qu'aux Persiens; à raison que ceulx icy portent leurs testes tousiours couvertes de beguins et puis de turbans; ceulx là razes dez l'enfance et descouvertes. Et le roy Agesilaus observa iusques à sa decrepitude de porter pareille vesture en hyver qu'en esté (3). Cesar, dict Suetone (4), marchoit tousiours devant sa trouppe, et le plus souvent à pied, la teste descouverte, soit qu'il feist soleil ou qu'il pleust; et autant en dict on de Hannibal,

> Tum vertice nudo
> Excipere insanos imbres, cœlique ruinam (5).

Un Venitien qui s'y est tenu long temps, et qui ne faict que d'en venir, escrit qu'au royaume du Pegu, les aultres parties du corps vestues, les hommes et les femmes vont tousiours les pieds nuds, mesme à cheval. Et Platon conseille merveilleusement, pour la santé de tout le corps, de ne donner aux pieds et à la teste aultre couverture que celle que la nature y a mise. Celuy que les Polonnois ont choisy pour leur roy (6) aprez le nostre, qui est à la verité l'un des plus grands princes de nostre siecle, ne porte iamais gants, ny ne change, pour hyver et temps qu'il face, le mesme bonnet qu'il porte au couvert. Comme ie ne puis souffrir d'aller desboutonné et destaché, les laboureurs de mon voysinage se sentiroient entravez de l'estre. Varro (7) tient que quand on ordonna que nous teinssions la teste descouverte en presence des dieux ou du magistrat, on le feit plus

(1) Cic., *de Senectute*, c. 10. C.
(2) Liv. III, c. 12. J. V. L.
(3) Plutarque, *Vie d'Agésilas*. J. V. L.
(4) *Vie de César*, c. 58. C.
(5) Qui, tête nue, bravait les torrents du ciel. Silius Italicus, I, 250.
(6) Étienne Bathory. Et c'est à lui, et non pas à Henri III, qu'il faut rapporter ces paroles, *qui est à la verité l'un des plus grands princes de nostre siecle*. C.
(7) Pline, *Nat. Hist.* XXVIII, 6. C.

pour nostre santé et nous fermir contre les iniures du temps, que pour compte de la reverence. Et puisque nous sommes sur le froid, et François accoustumez à nous bigarrer (non pas moy, car ie ne m'habille gueres que de noir ou de blanc, à l'imitation de mon pere), adioustons d'une aultre piece, que le capitaine Martin du Bellay recite, au voyage de Luxembourg, avoir veu les gelees si aspres (1), que le vin de la munition se couppoit à coups de hache et de congnee, se debitoit aux soldats par poids, et qu'ils l'emportoient dans des panniers : et Ovide,

> Nudaque consistunt, formam servantia testæ,
> Vina; nec hausta meri, sed data frusta, bibunt (2).

Les gelees sont si aspres en l'emboucheure des Palus Maeotides, qu'en la mesme place où le lieutenant de Mithridates avoit livré battaille aux ennemis à pied sec et les y avoit desfaicts, l'esté venu il y gaigna contre eulx encores une battaille navale Les Romains souffrirent grand desadvantage au combat qu'ils eurent contre les Carthaginois prez de Plaisance, de ce qu'ils allerent à la charge, le sang figé et les membres contraincts de froid : là où Hannibal avoit faict espandre du feu par tout son ost pour eschauffer ses soldats, et distribuer de l'huyle par les bandes, à fin que s'oignants ils rendissent leurs nerfs plus soupples et desgourdis, et encroustassent les pores contre les coups de l'air et du vent gelé qui tiroit lors (4).

La retraicte des Grecs, de Babylone en leur païs, est fameuse des difficultez et mesayses qu'ils eurent à surmonter : cette cy en feut, qu'accueillis aux montaignes d'Armenie d'un horrible ravage de neiges, ils en perdirent la cognoissance du païs et des chemins; et en estants assiegez tout court, feurent un iour et une nuict sans boire et sans manger, la pluspart de leurs bestes mortes, d'entre eulx plusieurs morts, plusieurs aveugles du coup du gresil et lueur de la neige, plusieurs stropiez par les extremitez, plusieurs roides, transis et immobiles de froid, ayants encores le sens entier (5).

(1) En 1543. *Mémoires* de MARTIN DU BELLAY, liv. X, fol. 478. Philippe de Comines, liv. II, c. 14, parle d'un pareil froid arrivé de son temps (en 1469) dans le pays de Liège. C.

(2) Le vin glacé retient la forme du vase qui le renfermait; on ne boit pas le vin liquide, mais on le partage en morceaux. OVID. *Trist.* III, 10, 23.

(3) STRABON, liv. VII, p. 307, éd. de Paris; p. 472, éd. d'Amsterdam. C.

(4) TITE-LIVE, XX, 54. On lit aussi, *qui courait lors*.

(5) XÉNOPHON, *Expédition de Cyrus*, IV, 5. C.

Alexandre veid une nation en laquelle on enterre les arbres fruictiers en hyver pour les deffendre de la gelee (1); et nous en pouvons aussi veoir.

Sur le subiect de vestir, le roy de la Mexique changeoit quatre fois par iour d'accoustrements, iamais ne les reïteroit, employant sa desferre (2) à ses continuelles liberalitez et recompenses; comme aussi ny pot, ny plat, ny ustensile de sa cuisine et de sa table, ne luy estoient servis à deux fois.

CHAPITRE XXXVI.

Du ieune Caton.

Ie n'ay point cette erreur commune, de iuger d'un aultre selon que ie suis : i'en croy ayseement des choses diverses à moy. Pour me sentir engagé à une forme, ie n'y oblige pas le monde, comme chascun faict; et croy et conçoy mille contraires façons de vie; et au rebours du commun, receoy plus facilement la difference que la ressemblance en nous. Ie descharge, tant qu'on veult, un aultre estre de mes conditions et principes, et le considere simplement en lui mesme, sans relation, l'estoffant sur son propre modelle. Pour n'estre continent, ie ne laisse d'advouer sincerement la continence des feuillants et des capuchins, et de bien trouver l'air de leur train : ie m'insinue par imagination fort bien en leur place; et les ayme et les honnore d'autant plus qu'ils sont aultres que moy. Ie desire singulierement qu'on nous iuge chascun à part soy, et qu'on ne me tire en consequence des communs exemples. Ma foiblesse n'altere aulcunement les opinions que ie dois avoir de la force et vigueur de ceulx qui le meritent. *Sunt qui nihil suadent, quam quod se imitari posse confidunt* (3). Rampant au limon de la terre, ie ne laisse pas de remarquer iusques dans les nues la haulteur inimitable d'aulcunes ames heroïques. C'est beaucoup pour moy d'avoir le iugement reiglé, si les effects ne le peuvent estre, et maintenir au moins

(1) Quinte-Curce, VII, 3. C.

(2) C'est-à-dire *sa défroque* ou *sa dépouille*. E. J.

(3) Il y a des gens qui ne conseillent que ce qu'ils croient pouvoir imiter. — Montaigne paraît citer de mémoire cette phrase de Cicéron, *Orator*, c. 7 : *Nunc tantum quisque laudat, quantum se posse sperat imitari;* ou plutôt ce passage des *Tusculanes*, II, 1 : *Reperiebantur nonnulli, qui nihil laudarent, nisi quod se imitari posse confiderent*. J. V. L.

13.

cette maistresse partie exempte de corruption : c'est quelque chose d'avoir la volonté bonne, quand les iambes me faillent. Ce siecle auquel nous vivons, au moins pour nostre climat, est si plombé, que, ie ne dis pas l'execution, mais l'imagination mesme de la vertu en est à dire : et semble que ce ne soit aultre chose qu'un iargon de college;

> Virtutem verba putant, ut
> Lucum ligna (1);

quam vereri deberent, etiam si percipere non possent (2); c'est un affiquet à pendre en un cabinet, ou au bout de la langue, comme au bout de l'aureille, pour parement. Il ne se recognoist plus d'action vertueuse : celles qui en portent le visage, elles n'en ont pas pourtant l'essence; car le proufit, la gloire, la crainte, l'accoustumance, et aultres telles causes estrangieres, nous acheminent à les produire. La iustice, la vaillance, la debonnaireté que nous exerceons lors, elles peuvent estre ainsi nommees pour la consideration d'aultruy et du visage qu'elles portent en publicque; mais chez l'ouvrier, ce n'est aulcunement vertu : il y a une aultre fin proposee, aultre cause mouvante. Or la vertu n'advoue rien, que ce qui se faict par elle et pour elle seule.

En cette grande battaille de Potidee (3), que les Grecs soubs Pausanias gaignerent contre Mardonius et les Perses, les victorieux, suyvant leur coustume, venants à partir entre eulx la gloire de l'exploict, attribuerent à la nation spartiate la precellence de valeur en ce combat. Les Spartiates, excellents iuges de la vertu, quand ils veindrent à decider à quel particulier de leur nation debvoit demourer l'honneur d'avoir le mieulx faict en cette iournee, trouverent qu'Aristodeme s'estoit le plus courageusement hazardé; mais pourtant ils ne luy en donnerent point de prix, parce que sa vertu avoit esté incitee du desir de se purger du reproche qu'il avoit encouru au faict des Thermopyles, et d'un appetit de mourir courageusement pour guarantir sa honte passee.

(1) Ils croient que la vertu n'est qu'un mot, comme ils ne voient que du bois à brûler dans un bois sacré. HORACE, *Epist.* I, 6, 31.

(2) La vertu qu'ils devraient respecter, quand même ils ne pourraient la comprendre. CIC., *Tusc. quæst.* V, 2. Montaigne applique à la vertu ce que Cicéron dit de la philosophie et de ceux qui osent la blâmer. C.

(3) L'auteur a mis par méprise *Potidée,* au lieu de *Platée.* Voyez CORNÉLIUS NÉPOS, *Paus.* c. 1; et surtout HÉRODOTE, IX, 70. J. V. L.

Nos iugements sont encores malades, et suyvent la depravation de nos mœurs. Ie veoy la pluspart des esprits de mon temps faire les ingenieux à obscurcir la gloire des belles et genereuses actions anciennes, leur donnant quelque interpretation vile, et leur controuvant des occasions et des causes vaines : grande subtilité ! Qu'on me donne l'action la plus excellente et pure, ie m'en vois y fournir vraysemblablement cinquante vicieuses intentions. Dieu sçait, à qui les veult estendre, quelle diversité d'images ne souffre nostre interne volonté ! Ils ne font pas tant malicieusement que lourdement, et grossierement, les ingenieux à tout leur mesdisance.

La mesme peine qu'on prend à detracter de ces grands noms, et la mesme licence, ie la prendroy volontiers à leur prester quelque tour d'espaule pour les haulser. Ces rares figures, et triees pour l'exemple du monde par le consentement des sages, ie ne me feindroy pas de les recharger d'honneur, autant que mon invention pourroit, en interpretation et favorable circonstance : et il fault croire que les efforts de nostre invention sont loing au dessoubs de leur merite. C'est l'office des gents de bien, de peindre la vertu la plus belle qui se puisse ; et ne nous messieroit pas, quand la passion nous transporteroit à la faveur de si sainctes formes. Ce que ceulx cy font au contraire, ils le font ou par ce vice de ramener leur creance à leur portee, dequoy ie viens de parler ; ou comme ie pense plustost, pour n'avoir pas la veue assez forte et assez nette, ny dressee à concevoir la splendeur de la vertu en sa pureté naïfve : comme Plutarque dict que de son temps aulcuns attribuoient la cause de la mort du ieune Caton à la crainte qu'il avoit eue de Cesar ; dequoy il se picque avecques raison : et peult on iuger par là combien il se feust encore plus offensé de ceulx qui l'ont attribuee à l'ambition. Sottes gents ! Il eust bien faict une belle action, genereuse et iuste, plustost avecques ignominie que pour la gloire. Ce personnage là feut veritablement un patron que nature choisit pour monstrer iusques où l'humaine vertu et fermeté pouvoit attaindre.

Mais ie ne suis pas icy à mesme pour traicter ce riche argument : ie veulx seulement faire luicter ensemble les traicts de cinq poëtes latins sur la louange de Caton, et pour l'interest de Caton, et par incident pour le leur aussi. Or debvra l'enfant bien nourry trouver, au prix des aultres, les deux premiers traisnants ; le troisiesme plus verd, mais qui s'est abbattu par l'extra-

vagance de sa force : il estimera que là il y auroit place à un ou deux degrez d'invention encores pour arriver au quatriesme, sur le poinct duquel il ioindra ses mains par admiration : au dernier, premier de quelque espace, mais laquelle espace il iugera ne pouvoir estre remplie par nul esprit humain, il s'estonnera, il se transira.

Voycy merveille : nous avons bien plus de poëtes que de iuges et interpretes de poësie; il est plus aysé de la faire que de la cognoistre. A certaine mesure basse, on la peult iuger par les preceptes et par art : mais la bonne, la supreme, la divine, est au dessus des reigles et de la raison. Quiconque en discerne la beaulté d'une veue ferme et rassise, il ne la veoid pas, non plus que la splendeur d'un esclair : elle ne practique point nostre iugement; elle le ravit et ravage. La fureur qui espoinçonne celuy qui la sçait penetrer, fiert encores un tiers à la luy ouyr traicter et reciter; comme l'aimant non seulement attire une aiguille, mais infond encores en icelle sa faculté d'en attirer d'aultres : et il se veoid plus clairement aux theatres, que l'inspiration sacree des Muses, ayant premierement agité le poëte à la cholere, au dueil, à la hayne, et hors de soy, où elles veulent, frappe encores par le poëte l'acteur, et par l'acteur consecutivement tout un peuple; c'est l'enfileure de nos aiguilles suspendues l'une de l'aultre (1). Dez ma premiere enfance, la poësie a eu cela, de me transpercer et transporter; mais ce ressentiment bien vif, qui est naturellement en moy, a esté diversement manié par diversité de formes, non tant plus haultes et plus basses (car c'estoient tousiours des plus haultes en chasque espece), comme differentes en couleur : premierement, une fluidité gaye et ingenieuse; depuis, une subtilité aiguë et relevee; enfin, une force meure et constante. L'exemple le dira mieulx; Ovide, Lucain, Virgile.

Mais voylà nos gents sur la carriere :

> Sit Cato, dum vivit, sane vel Cæsare maior (2),

dict l'un;

> Et invictum, devicta morte, Catonem (3),

(1) Toutes ces images sont prises de l'*Ion* de Platon. Voyez les *Pensées* de ce philosophe, p. 162, éd. de 1824. J. V. L.

(2) Que Caton soit pendant sa vie plus grand même que César. MARTIAL. VI, 32.

(3) Et Caton indomptable, ayant dompté la mort. MANILIUS, *Astronom.* IV, 87.

dict l'aultre; et l'aultre, parlant des guerres civiles d'entre Cesar et Pompeius,

> Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni (1);

et le quatriesme sur les louanges de Cesar,

> Et cuncta terrarum subacta,
> Præter atrocem animum Catonis (2);

et le maistre du chœur, aprez avoir estalé les noms des plus grands Romains en sa peincture, finit en cette maniere,

> His dantem iura Catonem (3).

CHAPITRE XXXVII.

Comme nous pleurons et rions d'une mesme chose.

Quand nous rencontrons dans les histoires qu'Antigonus sceut tres mauvais gré à son fils de luy avoir presenté la teste du roy Pyrrhus, son ennemy, qui venoit sur l'heure mesme d'estre tué combattant contre luy, et que l'ayant veue, il se print bien fort à pleurer (4); et que le duc René de Lorraine plaingnit aussi la mort du duc Charles de Bourgoigne qu'il venoit de desfaire (5), et en porta le dueil en son enterrement; et qu'en la battaille d'Auroy (6), que le comte de Montfort gaigna contre Charles de Blois, sa partie pour le duché de Bretaigne, le victorieux rencontrant le corps de son ennemy trespassé, en mena grand dueil, il ne fault pas s'escrier soubdain,

> E così avven, che l'animo ciascuna
> Sua passion sotto 'l contrario manto
> Ricopre, con la vista or' chiara, or' bruna (7).

Quand on presenta à Cesar la teste de Pompeius, les histoires (8)

(1) Les dieux sont pour César, mais Caton suit Pompée. LUCAIN, I, 128.
(2) Tout le monde à ses pieds, hormis le fier Caton. HORACE, *Od.* II, 1, 23.
(3) Et Caton, qui leur dicte des lois. VIRG. *Énéid.* VIII, 670.
(4) PLUTARQUE, *Vie de Pyrrhus,* vers la fin. C.
(5) Devant Nanci, en 1477. C.
(6) Ou d'*Auray*, près de Vannes. Cette bataille fut livrée sous Charles V, le 29 septembre 1364. J. V. L.
(7) C'est ainsi que l'âme couvre ses mouvements secrets sous une apparence contraire, triste sous un visage gai, gaie sous un visage triste. PÉTRARQUE, fol. 23 de l'éd. de Gab. Giolito, 1545.
(8) PLUTARQUE, *Vie de César,* c. 13. C.

disent qu'il en destourna sa veue, comme d'un vilain et mal plaisant spectacle. Il y avoit eu entre eulx une si longue intelligence et societé au maniement des affaires publicques, tant de communauté de fortunes, tant d'offices reciproques et d'alliances, qu'il ne fault pas croire que cette contenance feust toute faulse et contrefaicte, comme estime cet aultre :

Tutumque putavit
Iam bonus esse socer; lacrymas non sponte cadentes
Effudit, gemitusque expressit pectore læto (1);

car bien qu'à la verité la pluspart de nos actions ne soient que masque et fard, et qu'il puisse quelquesfois estre vray,

Heredis fletus sub persona risus est (2),

si est ce qu'au iugement de ces accidents, il fault considerer comme nos ames se treuvent souvent agitees de diverses passions. Et tout ainsi qu'en nos corps ils disent qu'il y a une assemblee de diverses humeurs, desquelles celle là est maistresse, qui commande le plus ordinairement en nous, selon nos complexions : aussi en nos ames, bien qu'il y ayt divers mouvements qui les agitent, si fault il qu'il y en ayt un à qui le champ demeure; mais ce n'est pas avecques si entier advantage, que pour la volubilité et soupplesse de nostre ame, les plus foibles par occasion ne regaignent encores la place, et ne facent une courte charge à leur tour. D'où nous veoyons non seulement les enfants, qui vont tout naïfvement aprez la nature, pleurer et rire souvent de mesme chose : mais nul d'entre nous ne se peult vanter, quelque voyage qu'il face à son souhait, qu'encores, au despartir de sa famille et de ses amis, il ne se sente frissonner le courage: et si les larmes ne luy en eschappent tout à faict, au moins met il le pied à l'estrier d'un visage morne et contristé. Et quelque gentille flamme qui eschauffe le cœur des filles bien nees, encores les depend on à force du col de leurs meres pour les rendre à leurs espoux, quoy que die ce bon compaignon :

Estne novis nuptis odio Venus? anne parentum
Frustrantur falsis gaudia lacrymulis,

(1) Dès qu'il crut pouvoir sans péril se montrer sensible aux malheurs de son gendre, il répandit quelques larmes forcées, et arracha quelques gémissements d'un cœur rempli de joie. LUCAIN, IX, 1037.

(2) Les pleurs d'un héritier sont des ris sous le masque.
PUBLIUS SYRUS, *apud A. Gellium*, XVII, 14.
(Traduction de mademoiselle de Gournay.)

Ubertim thalami quas intra limina fundunt?
Non, ita me divi, vera gemunt, iuverint (1).

Ainsin il n'est pas estrange de plaindre celuy là mort, qu'on ne vouldroit aulcunement estre en vie. Quand ie tanse avecques mon valet, ie tanse du meilleur courage que i'aye; ce sont vrayes et non feinctes imprecations : mais cette fumee passee, qu'il ayt besoing de moy, ie luy bienferay volontiers; ie tourne à l'instant le feuillet. Quand ie l'appelle un badin (2), un veau, ie n'entreprens pas de luy coudre à iamais ces tiltres; ny ne pense me desdire, pour le nommer honneste homme tantost aprez. Nulle qualité ne nous embrasse purement et universellement. Si ce n'estoit la contenance d'un fol de parler seul, il n'est iour ny heure à peine en laquelle on ne m'ouïst gronder en moi mesme et contre moy, « Bran du fat! » et si n'entens pas que ce soit ma definition. Qui, pour me veoir une mine tantost froide, tantost amoureuse envers ma femme, estime que l'une ou l'aultre soit feincte, il est un sot. Neron prenant congé de sa mere, qu'il envoyoit noyer (3), sentit toutesfois l'esmotion de cet adieu maternel, et en eut horreur et pitié. On dict que la lumiere du soleil n'est pas d'une piece continue, mais qu'il nous eslance si dru, sans cesse, nouveaux rayons les uns sur les aultres, que nous n'en pouvons appercevoir l'entredeux :

Largus enim liquidi fons luminis, ætherius sol
Inrigat assidue cœlum candore recenti,
Suppeditatque novo confestim lumine lumen (4).

Ainsin eslance nostre ame ses poinctes diversement et imperceptiblement.

(1) Vénus est-elle odieuse aux nouvelles mariées? ou se jouent-elles de leurs parents par ces feintes larmes qu'elles versent en abondance à l'entrée de la chambre nuptiale? Que je meure, si ces larmes sont sincères! CATULLE, LXVI, 15.

(2) Ce mot, du temps de Montaigne, avait, à ce qu'il paraît, la signification de diseur de balivernes, de niaiseries. On a dit *bade* et *badise*, pour baliverne, bêtise. En Sologne et dans la Beauce, on dit encore *bader*, pour *dire des riens*. A. D.

(3) C'est ce que dit Tacite, mais sans l'assurer si positivement que Montaigne : *Nero... prosequitur abeuntem, arctius oculis et pectori hærens, sive explenda simulatione, seu perituræ matris supremus adspectus quamvis ferum animum retinebat.* Annal. XIV, 4. C.

(4) Le soleil, source féconde de lumière, inonde le ciel d'un éclat sans cesse renaissant, et remplace continuellement ses rayons par des rayons nouveaux. LUCRÈCE, V, 282.

Artabanus surprint Xerxes son nepveu, et le tansa de la soubdaine mutation de sa contenance. Il estoit à considerer la grandeur desmesuree de ses forces au passage de l'Hellespont pour l'entreprinse de la Grece : il luy print premierement un tressaillement d'ayse à veoir tant de milliers d'hommes à son service, et le tesmoigna par l'alaigresse et feste de son visage; et tout soubdain, en mesme instant, sa pensee luy suggerant comme tant de vies avoient à desfaillir au plus loing dans un siecle, il refrongna son front, et s'attrista iusques aux larmes (1).

Nous avons poursuyvi avecques resolue volonté la vengeance d'une iniure, et ressenty un singulier contentement de la victoire; nous en pleurons pourtant. Ce n'est pas de cela que nous pleurons; il n'y a rien de changé : mais nostre ame regarde la chose d'un aultre œil, et se la represente par un aultre visage; car chasque chose a plusieurs biais et plusieurs lustres.

La parenté, les anciennes accointances et amitiez saisissent nostre imagination, et la passionnent pour l'heure, selon leur condition; mais le contour en est si brusque qu'il nous eschappe.

> Nil adeo fieri celeri ratione videtur,
> Quam si mens fieri proponit et inchoat ipsa.
> Ocius ergo animus quam res se perciet ulla,
> Ante oculos quorum in promptu natura videtur (2);

et à cette cause, voulants de toute cette suitte continuer un corps, nous nous trompons. Quand Timoleon (3) pleure le meurtre qu'il avoit commis d'une si meure et genereuse deliberation, il ne pleure pas la liberté rendue à sa patrie, il ne pleure pas le tyran; mais il pleure son frere. L'une partie de son debvoir est iouee; laissons luy en iouer l'aultre.

CHAPITRE XXXVIII.

De la solitude.

Laissons à part cette longue comparaison de la vie solitaire à l'actifve : et quant à ce beau mot dequoy se couvre l'ambition et

(1) HÉRODOTE, VII, 45 et 46; PLINE, *Epist.* III, 7; VALÈRE MAXIME, IX, 13, ext. 1. J. V. L.

(2) Rien de si prompt que l'âme quand elle conçoit ou qu'elle agit : elle est plus mobile que tout ce que la nature nous met sous les yeux. LUCRÈCE, III, 183. D'autres lisent, *quarum*.

(3) CORNÉLIUS NÉPOS, XX, 1; DIODORE, XVI, 65; PLUTARQUE, *Timoléon*, etc. J. V. L.

l'avarice, « que nous ne sommes pas nayz pour nostre particulier, ains pour le publicque (1), » rapportons nous en hardiement à ceulx qui sont en la dance ; et qu'ils se battent la conscience, si au contraire les estats, les charges, et cette tracasserie du monde ne se recherche plustost pour tirer du publicque son proufit particulier. Les mauvais moyens par où on s'y poulse en nostre siecle, monstrent bien que la fin n'en vault gueres. Respondons à l'ambition, que c'est elle mesme qui nous donne goust de la solitude : car que fuit elle tant que la societé ? que cherche elle tant que ses coudees franches ? Il y a dequoy bien et mal faire par tout. Toutesfois, si le mot de Bias est vray, « que la pire part c'est la plus grande (2), » ou ce que dict l'Ecclesiastique, « que de mille il n'en est pas un bon, »

> Rari quippe boni : numero vix sunt totidem quot
> Thebarum portæ, vel divitis ostia Nili (3),

la contagion est tres dangereuse en la presse. Il fault ou imiter les vicieux, ou les haïr. Touts les deux sont dangereux : et de leur ressembler, parce qu'ils sont beaucoup ; et d'en haïr beaucoup, parce qu'ils nous sont dissemblables (4). Et les marchands qui vont en mer ont raison de regarder que ceulx qui se mettent en mesme vaisseau ne soyent dissolus, blasphemateurs, meschants ; estimants telle societé infortunee. Parquoy Bias plaisamment, à ceulx qui passoient avecques luy le dangier d'une grande tormente, et appelloient le secours des dieux : « Taisez vous, dict il ; qu'ils ne sentent point que vous soyez icy avecques moy (5). » Et d'un plus pressant exemple, Albuquerque, viceroy en l'Inde pour Emmanuel, roy de Portugal, en un extreme peril de fortune de mer, print sur ses espaules un ieune garson, pour cette seule fin, qu'en la societé de leur peril, son innocence luy servist de guarant et de recommendation envers la faveur divine pour le mettre en sauveté. Ce n'est pas que le sage ne puisse par tout vivre content, voire et seul en la foule d'un palais ; mais s'il est à choisir, il en fuyra, dict l'eschole, mesme la veue :

(1) C'est l'éloge que Lucain (II, 383) fait de Caton d'Utique :

Nec sibi, sed toti genitum se credere mundo. C.

(2) Diogène Laerce, *Vie de Bias*, à la fin. J. V. L.

(3) Les gens de bien sont rares ; à peine en pourrait-on compter autant que Thèbes a de portes, ou le Nil d'embouchures. Juvénal, XIII, 26.

(4) Ces réflexions sont fidèlement traduites de Sénèque, *Epist.* 7. C.

(5) Diogène Laerce, *Vie de Bias*, I, 86. C.

il portera, s'il est besoing, cela; mais s'il est en luy, il eslira cecy. Il ne luy semble point suffisamment s'estre desfaict des vices, s'il fault encores qu'il conteste avecques ceulx d'aultruy. Charondas chastioit pour mauvais ceulx qui estoient convaincus de hanter mauvaise compaignie (1). Il n'est rien si dissociable et sociable que l'homme : l'un par son vice, l'aultre par sa nature. Et Antisthenes ne me semble avoir satisfaict à celuy qui luy reprochoit sa conversation avecques les meschants, en disant, « que les medecins vivent bien entre les malades (2) : » car s'ils servent à la santé des malades, ils deteriorent la leur par la contagion, la veue continuelle, et practique des maladies.

Or la fin, ce croy ie, en est toute une, d'en vivre plus à loisir et à son ayse : mais on n'en cherche pas tousiours bien le chemin. Souvent on pense avoir quitté les affaires, on ne les a que changez : il n'y a gueres moins de torment au gouvernement d'une famille, que d'un estat entier. Où que l'ame soit empeschee, elle y est toute : et pour estre les occupations domestiques moins importantes, elles n'en sont pas moins importunes. Davantage, pour estre desfaicts de la court et du marché, nous ne sommes pas desfaicts des principaulx torments de nostre vie :

> Ratio et prudentia curas,
> Non locus effusi late maris arbiter, aufert (3) :

l'ambition, l'avarice, l'irresolution, la peur et les concupiscences ne nous abbandonnent point, pour changer de contree,

> Et
> Post equitem sedet atra cura (4) ;

elles nous suyvent souvent iusques dans les cloistres et dans les escholes de philosophie : ny les deserts, ny les rochiers creusez, ny la haire, ny les ieusnes, ne nous en desmeslent :

> Hæret lateri lethalis arundo (5).

On disoit à Socrates que quelqu'un ne s'estoit aulcunement amendé

(1) Diodore de Sicile, XII, 4. C.
(2) Diogène Laerce, *Vie d'Antisthène*. C.
(3) Ce qui dissipe les chagrins, ce ne sont pas ces belles solitudes qui dominent l'étendue des mers : c'est la raison, c'est la sagesse. Hor. *Epist.* I, 11, 25.
(4) Le chagrin monte en croupe et galope avec nous.
Hor. *Od.* III, 1, 40.
(5) Le trait mortel reste attaché au flanc. Virg. *Én.* IV, 73.

en son voyage : « Ie croy bien, dict il ; il s'estoit emporté avecques soy (1). »

> Quid terras alio calentes
> Sole mutamus? Patriæ quis exsul
> Se quoque fugit (2)?

Si on ne se descharge premierement et son ame du fais qui la presse, le remuement la fera fouler davantage : comme en un navire les charges empeschent moins, quand elles sont rassises. Vous faictes plus de mal que de bien au malade, de luy faire changer de place : vous ensachez le mal en le remuant ; comme les pals s'enfoncent plus avant et s'affermissent en les branslant et secouant. Parquoy ce n'est pas assez de s'estre escarté du peuple ; ce n'est pas assez de changer de place : il se fault escarter des conditions populaires qui sont en nous ; il se fault sequestrer et ravoir de soy.

> Rupi iam vincula, dicas :
> Nam luctata canis nodum arripit ; attamen illi,
> Quum fugit, a collo trahitur pars longa catenæ (3).

Nous emportons nos fers quand et nous. Ce n'est pas une entiere liberté ; nous tournons encores la veue vers ce que nous avons laissé ; nous en avons la fantasie pleine :

> Nisi purgatum est pectus, quæ prælia nobis
> Atque pericula tunc ingratis insinuandum?
> Quantæ conscindunt hominem cuppedinis acres
> Sollicitum curæ? quantique perinde timores?
> Quidve superbia, spurcitia, ac petulantia, quantas
> Efficiunt clades? quid luxus, desidiesque (4)?

Nostre mal nous tient en l'ame : or elle ne se peult eschapper à elle mesme :

> In culpa est animus, qui se non effugit unquam (5);

(1) SÉNÈQUE, *Epist.* 104. C.

(2) Pourquoi aller chercher des régions éclairées d'un autre soleil? Est-ce assez pour se fuir soi-même, que de fuir son pays? HOR. *Od.* II, 16, 18.

(3) J'ai rompu mes fers, direz-vous. Mais le chien qui, après de longs efforts, parvient enfin à s'échapper, traîne souvent une grande partie de son lien. PERSE, *Sat.* V, 158.

(4) Si notre âme n'est point réglée, que de combats intérieurs à soutenir, que de périls à vaincre! De quels soucis, de quelles craintes, de quelles inquiétudes n'est pas déchiré l'homme en proie à ses passions! quels ravages ne font pas dans son âme l'orgueil, la débauche, l'emportement, le luxe, l'oisiveté! LUCRÈCE, V. 44.

(5) HOR. *Epist.* I, 14, 13. Montaigne traduit fidèlement ce vers avant de le citer. C.

ainsin il la fault ramener et retirer en soy : c'est la vraye solitude, et qui se peult iouyr au milieu des villes et des courts des roys; mais elle se iouït plus commodement à part. Or puis que nous entreprenons de vivre seuls, et de nous passer de compaignie, faisons que nostre contentement depende de nous; desprenons nous de toutes les liaisons qui nous attachent à aultruy; gaignons sur nous de pouvoir à bon escient vivre seuls, et y vivre à nostre ayse.

Stilpon estant eschappé de l'embrasement de sa ville, où il avoit perdu femme, enfants et chevance; Demetrius Poliorcetes le veoyant en une si grande ruyne de sa patrie, le visage non effroyé, luy demanda s'il n'avoit pas eu du dommage; il respondit « que non; et qu'il n'y avoit, Dieu mercy! rien perdu du sien (1). » C'est ce que le philosophe Antisthenes disoit plaisamment : « Que l'homme se debvoit pourveoir de munitions qui flottassent sur l'eau, et peussent à nage eschapper avecques luy du naufrage (2). » Certes, l'homme d'entendement n'a rien perdu, s'il a soy mesme. Quand la ville de Nole feut ruinee par les barbares, Paulinus, qui en estoit evesque, y ayant tout perdu, et leur prisonnier, prioit ainsi Dieu : « Seigneur, garde moy de sentir cette perte; car tu sçais qu'ils n'ont encores rien touché de ce qui est à moy (3) : » les richesses qui le faisoient riche, et les biens qui le faisoient bon, estoient encores en leur entier. Voylà que c'est de bien choisir les thresors qui se puissent affranchir de l'iniure, et de les cacher en lieu où personne n'aille, et lequel ne puisse estre trahy que par nous mesmes. Il fault avoir femmes, enfants, biens, et sur tout de la santé, qui peult; mais non pas s'y attacher en maniere que nostre heur en depende : il se fault reserver une arriereboutique, toute nostre, toute franche, en laquelle nous establissions nostre vraye liberté et principale retraicte et solitude. En cette cy fault il prendre nostre ordinaire entretien de nous à nous mesmes, et si privé, que nulle accointance ou communication estrangiere y treuve place; discourir et y rire, comme sans femme, sans enfants et sans biens, sans train et sans valets : à fin que quand l'occasion adviendra de leur

(1) Sénèque, *Ep.* 9, vers la fin. Plutarque et Diogène Laërce, en racontant ce fait, ne disent point que Stilpon eût perdu sa femme et ses enfants, et probablement ils ont raison. Le stoïcisme de Sénèque a voulu exagérer la résignation du philosophe. Voyez Bayle, remarque F de l'article *Stilpon*. J. V. L.

(2) Diogène Laerce, VI, 6. C.

(3) S. Augustin, *de Civit. Dei*, I, 10. C.

perte, il ne nous soit pas nouveau de nous en passer. Nous avons une ame contournable en soy mesme; elle se peult faire compaignie; elle a dequoy assaillir et dequoy deffendre, dequoy recevoir et dequoy donner. Ne craignons pas en cette solitude nous croupir d'oysifveté ennuyeuse :

In solis sis tibi turba locis (1).

La vertu se contente de soy, sans disciplines, sans paroles, sans effects. En nos actions accoustumees, de mille il n'en est pas une qui nous regarde. Celuy que tu veois grimpant contremont les ruynes de ce mur, furieux et hors de soy, en bute de tant d'arquebusades; et cet aultre tout cicatricé, transy et palle de faim, deliberé de crever plustost que de luy ouvrir la porte; penses tu qu'ils y soyent pour eulx? pour tel, à l'adventure, qu'ils ne veirent oncques, et qui ne se donne aulcune peine de leur faict, plongé ce pendant en l'oysifveté et aux delices. Cettuy cy, tout pituiteux, chassieux et crasseux, que tu veois sortir aprez minuict d'un estude, penses tu qu'il cherche parmy les livres comme il se rendra plus homme de bien, plus content et plus sage? nulles nouvelles : il y mourra, ou il apprendra à la posterité la mesure des vers de Plaute, et la vraye orthographe d'un mot latin. Qui ne contrechange volontiers la santé, le repos et la vie, à la reputation et à la gloire, la plus inutile, vaine et faulse monnoye qui soit en nostre usage? Nostre mort ne nous faisoit pas assez de peur, chargeons nous encores de celle de nos femmes, de nos enfants et de nos gents : nos affaires ne nous donnoient pas assez de peine, prenons encores, à nous tormenter et rompre la teste, de ceulx de nos voysins et amis.

Vah! quemquamne hominem in animum instituere, aut
Parare, quod sit carius quam ipse est sibi (2)?

La solitude me semble avoir plus d'apparence et de raison à ceulx qui ont donné au monde leur aage plus actif et fleurissant; suyvant l'exemple de Thales. C'est assez vescu pour aultruy; vivons pour nous, au moins ce bout de vie : ramenons à nous et à nostre ayse nos pensees et nos intentions. Ce n'est pas une

(1) Aux solitaires lieux sois un monde à toi-même.
TIBULLE, IV, 13, 12.

(2) Est-il possible qu'un homme aille se mettre en tête d'aimer quelque chose plus que soi-même? TÉRENCE, *Adelph.* acte I, sc. 1, v. 13.

legiere partie que de faire seurement sa retraicte : elle nous empesche assez, sans y mesler d'autres entreprinses. Puis que Dieu nous donne loisir de disposer de nostre deslogement, preparons nous y, plions bagage, prenons de bonne heure congé de la compaignie; despestrons nous de ces violentes prinses qui nous engagent ailleurs et esloingnent de nous.

Il fault desnouer ces obligations si fortes; et meshuy aymer cecy et cela, mais n'espouser rien que soy : c'est à dire, le reste soit à nous, mais non pas ioinct et collé en façon qu'on ne le puisse desprendre sans nous escorcher, et arracher ensemble quelque piece du nostre. La plus grande chose du monde c'est de sçavoir estre à soy. Il est temps de nous desnouer de la societé, puis que nous n'y pouvons rien apporter : et qui ne peult prester, qu'il se deffende d'emprunter. Nos forces nous faillent : retirons les et resserrons en nous. Qui peult renverser et confondre en soy les offices de l'amitié et de la compaignie, qu'il le face. En cette cheute qui le rend inutile, poisant et importun aux aultres, qu'il se garde d'estre importun à soy mesme, et poisant et inutile. Qu'il se flatte et caresse, et sur tout se regente, respectant et craignant sa raison et sa conscience, si bien qu'il ne puisse sans honte buncher en leur presence. *Rarum est enim, ut satis se quisque vereatur* (1). Socrates dict (2), que les ieunes se doibvent faire instruire; les hommes, s'exercer à bien faire; les vieils, se retirer de toute occupation civile et militaire, vivants à leur discretion, sans obligation à certain office. Il y a des complexions plus propres à ces preceptes de la retraicte les unes que les aultres. Celles qui ont l'apprehension molle et lasche, et une affection et volonté delicate, et qui ne s'asservit ny s'employe pas ayseement, desquelles ie suis et par naturelle condition et par discours, ils se plieront mieulx à ce conseil que les ames actifves et occupees, qui embrassent tout, et s'engagent par tout, qui se passionnent de toutes choses, qui s'offrent, qui se presentent, et qui se donnent à toutes occasions. Il se fault servir de ces commoditez accidentales et hors de nous, en tant qu'elles nous sont plaisantes, mais sans en faire nostre principal fondement; ce ne l'est pas : ny la raison ny la nature ne le veulent. Pourquoy, contre ses loix, asservirons nous nostre conten-

(1) Il est rare qu'on se respecte assez soi-même. QUINTILIEN, X, 7.

(2) STOBÉE, *Serm.* 41. Montaigne attribue à Socrate cet apophthegme des pythagoriciens, parce qu'il y a avant cette maxime un mot de Socrate. C.

tement à la puissance d'aultruy? D'anticiper aussi les accidents de fortune; se priver des commoditez qui nous sont en main, comme plusieurs ont faict par devotion, et quelques philosophes par discours; se servir soy mesme, coucher sur la dure, se crever les yeulx, iecter ses richesses emmy la riviere, rechercher la douleur : ceulx là pour, par le torment de cette vie, en acquerir la beatitude d'une aultre; ceulx cy pour, s'estants logez en la plus basse marche, se mettre en seureté de nouvelle cheute; c'est l'action d'une vertu excessifve. Les natures roides et plus fortes facent leur cachette mesme glorieuse et exemplaire :

Tuta et parvula laudo,
Quum res deficiunt, satis inter vilia fortis :
Verum, ubi quid melius contingit et unctius, idem
Hos sapere, et solos aio bene vivere, quorum
Conspicitur nitidis fundata pecunia villis (1) :

il y a pour moy assez à faire, sans aller si avant. Il me suffit, soubs la faveur de la fortune, me preparer à sa desfaveur, et me representer, estant à mon ayse, le mal advenir, autant que l'imagination y peult attaindre : tout ainsi que nous nous accoustumons aux ioustes et tournois, et contrefaisons la guerre en pleine paix. Ie n'estime point Arcesilaus le philosophe moins reformé, pour le sçavoir avoir usé d'ustensiles d'or et d'argent, selon que la condition de sa fortune le luy permettoit (2); et l'estime mieulx de ce qu'il en usoit modereement et liberalement, que s'il s'en feust desmis. Ie veoy iusques à quels limites va la necessité naturelle : et considerant le pauvre mendiant à ma porte, souvent plus enioué et plus sain que moy, ie me plante en sa place; i'essaye de chausser mon ame à son biais : et couvant ainsi par les aultres exemples, quoy que ie pense la mort, la pauvreté, le mespris et la maladie à mes talons, ie me resouls ayseement de n'entrer en effroy de ce qu'un moindre que moy prend avecques telle patience; et ne veulx croire que la bassesse de l'entendement puisse plus que la vigueur, ou que les effects du discours ne puissent arriver aux effects de l'accoustumance. Et cognoissant combien ces commoditez accessoires tiennent à

(1) Pour moi, quand je ne puis avoir mieux, je sais me contenter de peu, et je vante la paisible médiocrité : si mon sort devient meilleur, je dis qu'il n'y a de sages et d'heureux que ceux dont le revenu est fondé sur de belles terres. Hor. *Epist.* I, 15, 42.

(2) Diogène Laerce, IV, 38. C.

peu, ie ne laisse pas en pleine iouïssance, de supplier Dieu, pour ma souveraine requeste, qu'il me rende content de moy mesme et des biens qui naissent de moy. Ie veoy des ieunes hommes gaillards qui portent nonobstant, dans leurs coffres, une masse de pilules pour s'en servir quand le rheume les pressera, lequel ils craignent d'autant moins qu'ils en pensent avoir le remede en main : ainsi fault il faire; et encores, si on se sent subiect à quelque maladie plus forte, se garnir de ces medicaments qui assopissent et endorment la partie.

L'occupation qu'il fault choisir à une telle vie, ce doibt estre une occupation non penible ny ennuyeuse; aultrement pour neant ferions nous estat d'y estre venus chercher le seiour. Cela depend du goust particulier d'un chascun. Le mien ne s'accommode aulcunement au mesnage : ceulx qui l'ayment, ils s'y doibvent addonner avecques moderation;

Conentur sibi res, non se submittere rebus (1) :

c'est, aultrement, un office servile que la mesnagerie, comme le nomme Salluste (2). Elle a des parties plus excusables, comme le soing des iardinages, que Xenophon attribue à Cyrus (3) : et se peult trouver un moyen entre ce bas et vil soing, tendu et plein de solicitude, qu'on veoid aux hommes qui s'y plongent du tout, et cette profonde et extreme nonchalance laissant tout aller à l'abbandon, qu'on veoid en d'aultres :

Democriti pecus edit agellos
Cultaque, dum peregre est animus sine corpore velox (4).

Mais oyons le conseil que donne le ieune Pline à Cornelius Rufus (5), son amy, sur ce propos de la solitude : « Ie te conseille, en cette pleine et grasse retraicte où tu es, de quitter à tes gents ce bas et abiect soing du mesnage, et t'adonner à l'estude des lettres, pour en tirer quelque chose qui soit toute tienne. » Il entend la reputation : d'une pareille humeur à celle de Cicero, qui dict vouloir employer sa solitude et seiour des af-

(1) Qu'ils tâchent de se mettre au-dessus des choses, plutôt que de s'y assujettir. Hor. *Epist.* I, 1, 19.

(2) *Catil.* c. 4, au commencement. C.

(3) Xénophon, *Économiq.* IV, 20; Cicéron, *De la vieillesse*, c. 17. J. V. L.

(4) Les troupeaux venaient manger les moissons de Démocrite, pendant que son esprit, dégagé de son corps, voyageait dans l'espace. Hor. *Epist.* I, 12, 12.

(5) Ce n'est pas à *Cornelius Rufus*, mais à *Caninius Rufus*. Pline, *Epist.* I, 3.

faires publicques, à s'en acquerir par ses escripts une vie immortelle (1).

> Usque adeone
> Scire tuum nihil est, nisi te scire hoc sciat alter (2)?

Il semble que ce soit raison, puis qu'on parle de se retirer du monde, qu'on regarde hors de luy. Ceulx cy ne le font qu'à demy : ils dressent bien leur partie, pour quand ils n'y seront plus; mais le fruict de leur desseing, ils pretendent le tirer encores lors du monde, absents, par une ridicule contradiction.

L'imagination de ceulx qui, par devotion, recherchent la solitude, remplissants leur courage de la certitude des promesses divines en l'aultre vie, est bien plus sainement assortie. Ils se proposent Dieu, obiect infiny en bonté et en puissance; l'ame a dequoy y rassasier ses desirs en toute liberté : les afflictions, les douleurs leur viennent à proufit, employees à l'acquest d'une santé et resiouïssance eternelle; la mort, à souhait, passage à un si parfaict estat : l'aspreté de leurs reigles (3) est incontinent

(1) Cicéron, *Orator*, c. 43, et dans plusieurs prologues de ses traités philosophiques. J. V. L.

(2) Quoi donc! votre savoir n'est-il rien, si l'on ne sait que vous avez du savoir? Perse, *Sat.* I, 23.

(3) Nous écrivons ainsi *reigle* et ses dérivés avec un *i*, d'après l'orthographe qui était le plus en usage au temps de Montaigne, et même après lui, au commencement du dix-septième siècle (voyez le *Thresor* de Nicot, édition de 1606). Toutefois nous devons dire que, pour se conformer à l'intention de l'auteur, il aurait fallu supprimer l'*i*; car, dans un *avis à l'imprimeur* écrit de sa main sur l'exemplaire qui porte ses dernières corrections, il prescrit ce retranchement; il veut aussi que *monstrer* et ses dérivés perdent l'*s*, puisque cette lettre ne s'y prononce pas. Mais sa réforme orthographique ne va pas plus loin : c'était trop peu pour qu'elle valût d'être admise dans le seul peut-être des livres en vieux français que toutes les bibliothèques doivent posséder, le seul par conséquent où la plupart des lecteurs puissent voir quel était sous Montaigne l'état de la langue écrite. Si nous avions adopté les changements qu'il demande, en conservant d'ailleurs tout l'ancien système orthographique, on eût été fondé à croire que les mots dont il s'agit avaient dès lors la forme qu'ils n'ont prise que plus tard, et nous aurions encouru le reproche d'anachronisme; ce qu'il fallait surtout éviter.

L'observation qui précède atteste le soin que nous avons mis à reproduire l'orthographe ancienne, dont les bizarreries ont souvent une originalité fort instructive. Mais nous avons rencontré de grandes et quelquefois même d'insurmontables difficultés. Si maintenant, et malgré l'autorité de l'Académie, plusieurs mots n'ont pas une forme bien arrêtée, qu'on juge de l'anarchie orthographique à laquelle était alors livrée notre langue encore indécise! Nous avons dû nous attacher surtout à l'uniformité, qui met sur la voie des règles, mais sans exclure les variantes qui indiquent des différences de prononciation sur lesquelles il ne nous appartenait pas de décider, comme *trouve* et *treuve*, *ef-*

applanie par l'accoustumance; et les appetits charnels rebutez et endormis par leur refus; car rien ne les entretient que l'usage et exercice. Cette seule fin d'une aultre vie heureusement immortelle, merite loyalement que nous abbandonnions les commoditez et doulceurs de cette vie nostre; et qui peult embraser son ame de l'ardeur de cette vifve foy et esperance, reellement et constamment, il se bastit en la solitude une vie voluptueuse et delicieuse, au delà de toute aultre sorte de vie.

Ny la fin doncques, ny le moyen de ce conseil (1) ne me contente : nous retumbons tousiours de fiebvre en chauld mal. Cette occupation des livres est aussi penible que toute aultre, et autant ennemie de la santé, qui doibt estre principalement consideree : et ne se fault point laisser endormir au plaisir qu'on y prend; c'est ce mesme plaisir qui perd le mesnager, l'avaricieux, le voluptueux et l'ambitieux. Les sages nous apprennent assez à nous garder de la trahison de nos appetits, et à discerner les vrays plaisirs et entiers, des plaisirs meslez et bigarrez de plus de peine: car la pluspart des plaisirs, disent ils, nous chatouillent et embrassent pour nous estrangler, comme faisoient les larrons que les Aegyptiens appelloient Philistas (2) : et si la douleur de teste nous venoit avant l'yvresse, nous nous garderions de trop boire: mais la volupté, pour nous tromper, marche devant, et nous cache sa suitte. Les livres sont plaisants; mais si de leur frequentation nous en perdons enfin la gayeté et la santé, nos meilleures pieces, quittons les : ie suis de ceulx qui pensent leur fruict ne pouvoir contrepoiser cette perte. Comme les hommes qui se sentent de long temps affoiblis par quelque indisposition, se rengent à la fin à la mercy de la medecine, et se font desseigner par art certaines reigles de vivre, pour ne les plus oultrepasser : aussi celuy qui se retire ennuyé et desgousté de la vie commune, doibt former cette cy aux reigles de la raison, l'or-

frayer et *effroyer*, *ie fais* et *ie fois*, *qu'il ayt* et *qu'il aye*, etc. : c'est bien sciemment que nous les avons maintenues ; elles font partie des innombrables matériaux qui serviront à l'histoire des révolutions du langage, si jamais cette histoire peut s'écrire. DD.

(1) Le conseil de Pline à Rufus. C.

(2) Ceci est traduit de Sénèque, excepté le mot de *Philetas*, que Montaigne ou ses imprimeurs ont changé mal à propos en *Philistas*. *Latronum more* (dit SÉNÈQUE, *Epist.* 51), *quos* Philetas *Ægyptii vocant, in hoc nos amplectuntur* (voluptates), *ut strangulent*. C. — Ce nom, que les Égyptiens donnaient aux voleurs, vient probablement de φηλήτης, *insidiator;* d'où paraissent aussi venir *fallo, Philistin, filou,* etc. A. D.

donner et renger par premeditation et discours. Il doibt avoir prins congé de toute espece de travail, quelque visage qu'il porte; et fuyr en general les passions qui empeschent la tranquillité du corps et de l'ame, et « choisir la route qui est plus selon son humeur; »

Unusquisque sua noverit ire via (1).

Au mesnage, à l'estude, à la chasse et tout aultre exercice, il fault donner iusques aux derniers limites du plaisir; et garder de s'engager plus avant, où la peine commence à se mesler parmy. Il fault reserver d'embesongnement et d'occupation autant seulement qu'il en est besoing pour nous tenir en haleine, et pour nous guarantir des incommoditez que tire aprez soy l'aultre extremité d'une lasche oysifveté et assopie. Il y a des sciences steriles et espineuses, et la pluspart forgees pour la presse (2); il les fault laisser à ceulx qui sont au service du monde. Ie n'ayme pour moy que des livres ou plaisants et faciles qui me chatouillent, ou ceulx qui me consolent et conseillent à reigler ma vie et ma mort :

Tacitum silvas inter reptare salubres,
Curantem, quidquid dignum sapiente bonoque est (3).

Les gents plus sages peuvent se forger un repos tout spirituel, ayant l'ame forte et vigoreuse : moy qui l'ay commune, il fault que i'ayde à me soustenir par les commoditez corporelles; et l'aage m'ayant tantost desrobbé celles qui estoient plus à ma fantasie, i'instruis et aiguise mon appetit à celles qui restent plus sortables à cette aultre saison. Il fault retenir, à tout nos dents et nos griffes, l'usage des plaisirs de la vie, que nos ans nous arrachent des poings les uns aprez les aultres :

Carpamus dulcia; nostrum est,
Quod vivis : cinis, et manes, et fabula fies (4).

Or, quant à la fin que Pline et Cicero nous proposent de la gloire, c'est bien loing de mon compte. La plus contraire humeur à la

(1) Properce, II, 25, 38. Montaigne a traduit ce vers avant de le citer. C.

(2) *Pour le monde, pour la vie publique.* Ainsi, un peu plus bas : « Ceulx cy n'ont que les bras et les iambes hors de la *presse.* » J. V. L.

(3) Me promenant en silence dans les bois, et m'occupant de tout ce qui mérite les soins d'un homme sage et vertueux. Hor. *Epist.* I, 4, 4.

(4) Jouissons; les seuls jours que nous donnons au plaisir sont à nous. Tu ne seras bientôt qu'un peu de cendre, une ombre, une fable. Perse, *Sat.* V, 151.

retraicte, c'est l'ambition : la gloire et le repos sont choses qui ne peuvent loger en mesme giste. A ce que ie veoy, ceulx cy n'ont que les bras et les iambes hors de la presse; leur ame, leur intention y demeure engagee plus que iamais :

Tun', vetule, auriculis alienis colligis escas (1)?

ils se sont seulement reculez pour mieulx saulter, et pour, d'un plus fort mouvement, faire une plus vifve faulsee dans la troupe (2). Vous plaist il veoir comme ils tirent court d'un grain? mettons au contrepoids l'advis de deux philosophes (3), et de deux sectes tres differentes, escrivants l'un à Idomeneus, l'aultre à Lucilius, leurs amis, pour, du maniement des affaires et des grandeurs, les retirer à la solitude. « Vous avez, disent ils, vescu nageant et flottant iusques à present; venez vous en mourir au port. Vous avez donné le reste de vostre vie à la lumiere, donnez cecy à l'umbre. Il est impossible de quitter les occupations, si vous n'en quittez le fruict : à cette cause, desfaictes vous de tout soing de nom et de gloire; il est dangier que la lueur de vos actions passees ne vous esclaire que trop, et vous suyve iusques dans vostre taniere. Quittez avecques les aultres voluptez celle qui vient de l'approbation d'aultruy : et quant à vostre science et suffisance, ne vous chaille; elle ne perdra pas son effect, si vous en valez mieulx vous mesme (4). Souvienne vous de celuy à qui, comme on demanda à quoy faire il se peinoit si fort en un art qui ne pouvoit venir à la cognoissance de gueres de gents : « I'en ay assez de peu, respondit il; i'en ay assez d'un; i'en ay assez de pas un. » Il disoit vray. Vous et un compaignon estes assez suffisant theatre l'un à l'aultre, ou vous à vous mesme : que le peuple vous soit un, et un vous soit tout le peuple. C'est une lasche ambition de vouloir tirer gloire de son oisifveté et de sa cachette : il fault faire comme les animaulx qui effacent la trace à la porte de leur taniere (5). Ce n'est plus ce qu'il vous

(1) Vieux radoteur, ne travailles-tu que pour amuser l'oisiveté du peuple ? Perse, *Sat.* I, 22.

(2) C'est-à-dire, *se jeter plus avant dans la foule. Faulsee* est un vieux mot qui signifie *choc, charge, incursion, irruption*. Voyez le dictionnaire de Cotgrave. C.

(3) Épicure et Sénèque. Voyez sur cela Sénèque lui-même (*Epist.* 21), qui cite un passage de la lettre d'Épicure à Idoménée, différente de celle que nous a conservée Diogène Laërce. J. V. L.

(4) Sénèque, *Epist.* 7. C.

(5) Id. 68. C.

fault chercher, que le monde parle de vous, mais comme il fault que vous parliez à vous mesme. Retirez vous en vous; mais preparez vous premierement de vous y recevoir : ce seroit folie de vous fier à vous mesme, si vous ne vous sçavez gouverner (1). Il y a moyen de faillir en la solitude, comme en la compaignie. Iusques à ce que vous vous soyez rendu tel devant qui vous n'osiez clocher, et iusques à ce que vous ayez honte et respect de vous mesme, *obversentur species honestæ animo* (2); presentez vous tousiours en l'imagination Caton, Phocion et Aristides, en la presence desquels les fols mesmes cacheroient leurs faultes, et establissez les contreroolleurs de toutes vos intentions : si elles se destracquent, leur reverence vous remettra en train; ils vous contiendront en cette voye, de vous contenter de vous mesme, de n'emprunter rien que de vous, d'arrester et fermir vostre ame en certaines et limitees cogitations où elle se puisse plaire, et ayant comprins et entendu les vrays biens desquels on iouït à mesure qu'on les entend, s'en contenter, sans desir de prolongement de vie ny de nom. » Voylà le conseil de la vraye et naïfve philosophie, non d'une philosophie ostentatrice et parliere, comme est celle des deux premiers (3).

CHAPITRE XXXIX.

Consideration sur Cicero.

Encores un traict à la comparaison de ces couples. Il se tire des escripts de Cicero, et de ce Pline, peu retirant à mon advis aux humeurs de son oncle, infinis tesmoignages de nature oultre mesure ambitieuse, entre aultres qu'ils solicitent, au sceu de tout le monde, les historiens de leur temps de ne les oublier en leurs registres : et la fortune, comme par despit, a faict durer iusques à nous la vanité de ces requestes (4), et pieça faict perdre ces histoires. Mais cecy surpasse toute bassesse de cœur, en personnes de tel reng, d'avoir voulu tirer quelque principale gloire du caquet et de la parlerie, iusques à y employer les let-

(1) SÉNÈQUE, *Epist.* 25. C.

(2) Remplissez-vous l'esprit d'images nobles et vertueuses. CIC. *Tusc. quæst.* II. 22.

(3) De Pline le jeune et de Cicéron. C.

(4) CICÉRON, lettre à Luccéius, *Ep. fam.* V, 12; PLINE, lettre à Tacite, VII, 33. C.

..res privees escriptes à leurs amis; en maniere qu'aulcunes ayants failly leur saison pour estre envoyees, ils les font ce neantmoins publier, avecques cette digne excuse, qu'ils n'ont pas voulu perdre leur travail et veillees. Sied il pas bien à deux consuls romains, souverains magistrats de la chose publicque emperiere du monde, d'employer leur loisir à ordonner et fagotter gentiment une belle missive, pour en tirer la reputation de bien entendre le langage de leur nourrice (1)! Que feroit pis un simple maistre d'eschole qui en gaignast sa vie? Si les gestes de Xenophon et de Cesar n'eussent de bien loing surpassé leur eloquence, ie ne croy pas qu'ils les eussent iamais escripts : ils ont cherché à recommender, non leur dire, mais leur faire. Et si la perfection du bien parler pouvoit apporter quelque gloire sortable à un grand personnage, certainement Scipion et Laelius n'eussent pas resigné l'honneur de leurs comedies, et toutes les mignardises et delices du langage latin, à un serf africain : car que cet ouvrage soit leur, sa beaulté et son excellence le maintient assez, et Terence l'advoue lui mesme (2); et me feroit on desplaisir de me desloger de cette creance.

C'est une espece de mocquerie et d'iniure, de vouloir faire valoir un homme par des qualitez mesadvenantes à son reng, quoy qu'elles soient aultrement louables, et par les qualitez aussi qui ne doibvent pas estre les siennes principales; comme qui loueroit un roy d'estre bon peinctre ou bon architecte, ou encores bon arquebusier, ou bon coureur de bague. Ces louanges ne font honneur, si elles ne sont presentees en foule et à la suitte de celles qui luy sont propres; à sçavoir de la iustice, et de la science de conduire son peuple en paix et en guerre. De cette façon faict honneur à Cyrus l'agriculture, et à Charlemaigne l'eloquence et cognoissance des bonnes lettres. I'ay veu de mon temps, en plus forts termes, des personnages qui tiroient d'escrire et leurs tiltres et leur vocation, desadvouer leur apprentissage, corrompre leur plume, et affecter l'ignorance de qualité si vulgaire, et que nostre peuple tient ne se rencontrer gueres en mains sça-

(1) Montaigne se trompe fort de croire que les lettres de Cicéron aient été écrites pour le public; Cicéron n'en avait conservé que soixante et dix (*ad Attic.* XVI, 5), et ce fut Tiron qui recueillit toutes les autres. Il suffit de lire surtout les lettres à Atticus, pour être persuadé qu'elles ne s'adressaient qu'à lui. Ce que dit Montaigne n'est vrai que de Pline le jeune. J. V. L.

(2) Il ne l'avoue pas, mais il s'en défend faiblement. Voyez le prologue des *Adelphes,* v. 15. J. V. L.

vantes, se recommendants par meilleures qualitez. Les compaignons de Demosthenes, en l'ambassade vers Philippus, louoient ce prince d'estre beau, eloquent et bon beuveur : Demosthenes disoit que c'estoient louanges qui appartenoient mieulx à une femme, à un advocat, à une esponge, qu'à un roy (1).

Imperet bellante prior, iacentem
Lenis in hostem (2).

Ce n'est pas sa profession de sçavoir ou bien chasser, ou bien dancer :

Orabunt causas alii, cœlique meatus
Describent radio, et fulgentia sidera dicent;
Hic regere imperio populos sciat (3).

Plutarque dict davantage, que de paroistre si excellent en ces parties moins necessaires, c'est produire contre soy le tesmoignage d'avoir mal dispensé son loisir, et l'estude qui debvoit estre employé à choses plus necessaires et utiles. De façon que Philippus, roy de Macedoine, ayant ouy ce grand Alexandre, son fils, chanter en un festin à l'envy des meilleurs musiciens : « N'as tu pas honte, lui dict il, de chanter si bien (4)? » Et à ce mesme Philippus, un musicien contre lequel il debattoit de son art : « Ia à Dieu ne plaise, sire, dict il, qu'il t'advienne iamais tant de mal, que tu entendes ces choses là mieux que moy (5)! » Un roy doibt pouvoir respondre comme Iphicrates respondit à l'orateur qui le pressoit, en son invective, de cette maniere : « Eh bien! qu'es tu, pour faire tant le brave? es tu homme d'armes? es tu archer? es tu picquier? — Ie ne suis rien de tout cela; mais ie suis celuy qui sçait commander à touts ceulx là (6). » Et Antisthenes print pour argument de peu de valeur en Ismenias, dequoy on le vantoit d'estre excellent ioueur de fleutes (7).

(1) Plutarque, *Vie de Démosthène*, c. 4. C.

(2) Qu'il terrasse l'ennemi qui résiste, qu'il pardonne à l'ennemi terrassé. Hor. *Carm. sæcul.* v. 51.

(3) Que d'autres plaident avec éloquence; que d'autres, armés du compas, mesurent la route des astres : mais lui, qu'il sache gouverner les empires. Virg. *Énéid.* VI, 849. Montaigne fait ici quelques changements aux vers de Virgile.

(4) Plutarque, *Vie de Périclès*, c. 1. C.

(5) Plutarque, traité intitulé : *Comment on pourra discerner le flatteur d'avecques l'amy*, c. 25. C.

(6) Id. traité *de la Fortune*, vers la fin.

(7) Id. préambule de la *Vie de Périclès*. C.

Ie sçay bien, quand i'oy quelqu'un qui s'arreste au langage des Essais, que i'aimeroy mieulx qu'il s'en teust : ce n'est pas tant eslever les mots, comme deprimer le sens; d'autant plus picquamment que plus obliquement. Si suis ie trompé, si gueres d'aultres donnent plus à prendre en la matiere, et comment que ce soit, mal ou bien, si nul escrivain l'a semee ny gueres plus materielle, ny au moins plus drue, en son papier. Pour en renger davantage, ie n'en entasse que les testes : que i'y attache leur suitte, ie multiplieray plusieurs fois ce volume. Et combien y ay ie espandu d'histoires qui ne disent mot, lesquelles qui vouldra esplucher un peu plus curieusement, en produira infinis Essais. Ny elles, ny mes allegations, ne servent pas tousiours simplement d'exemple, d'auctorité, ou d'ornement; ie ne les regarde pas seulement par l'usage que i'en tire : elles portent souvent, hors de mon propos, la semence d'une matiere plus riche et plus hardie; et souvent, à gauche, un ton plus delicat, et pour moy qui n'en veulx en ce lieu exprimer davantage, et pour ceulx qui rencontreront mon air.

Retournant à la vertu parliere, ie ne treuve pas grand chois entre Ne sçavoir dire que mal, ou Ne sçavoir rien que bien dire. *Non est ornamentum virile concinnitas* (1). Les sages disent que pour le regard du sçavoir, il n'est que la philosophie, et pour le regard des effects, que la vertu, qui generalement soit propre à touts degrez et à touts ordres.

Il y a quelque chose de pareil en ces aultres deux philosophes (2); car ils promettent aussi eternité aux lettres qu'ils escrivent à leurs amis : mais c'est d'aultre façon, et s'accommodants, pour une bonne fin, à la vanité d'aultruy; car ils leur mandent que si le soing de se faire cognoistre aux siecles advenir, et de la renommee, les arreste encores au maniement des affaires, et leur faict craindre la solitude et la retraicte où ils les veulent appeller, qu'ils ne s'en donnent plus de peine, d'autant qu'ils ont assez de credit avec la posterité pour leur respondre que quand ce ne seroit que par les lettres qu'ils leur escrivent, ils rendront leur nom aussi cogneu et fameux que pourroient faire leurs actions publicques (3). Et oultre cette difference, encores ne sont ce pas

(1) La symétrie n'est pas un ornement digne d'un homme. SÉNÈQUE, *Epist.* 115.

(2) Épicure et Sénèque. C.

(3) SÉNÈQUE, *Epist.* 21.

lettres vuides et descharnees, qui ne se soustiennent que par un delicat chois de mots entassez et rengez à une iuste cadence (1), ains farcies et pleines de beaux discours de sapience, par lesquelles on se rend non plus eloquent, mais plus sage, et qui nous apprennent non à bien dire, mais à bien faire. Fy de l'eloquence qui nous laisse envie de soy, non des choses! si ce n'est qu'on die que celle de Cicero, estant en si extreme perfection, se donne corps elle mesme.

I'adiousteray encores un comte que nous lisons de luy à ce propos, pour nous faire toucher au doigt son naturel. Il avoit à orer en publicque, et estoit un peu pressé du temps pour se preparer à son ayse. Eros, l'un de ses serfs, le veint advertir que l'audience estoit remise au lendemain : il en feut si ayse, qu'il luy donna liberté pour cette bonne nouvelle (2).

Sur ce subiect de lettres, ie veulx dire ce mot, que c'est un ouvrage auquel mes amis tiennent que ie puis quelque chose (3) : et eusse prins plus volontiers cette forme à publier mes verves, si i'eusse eu à qui parler. Il me falloit, comme ie l'ay eu aultrefois, un certain commerce qui m'attirast, qui me soustinst et souslevast; car de negocier au vent comme d'aultres, je ne sçauroy que de songe; ny forger des vains noms à entretenir en chose serieuse : ennemy iuré de toute espece de falsification. I'eusse esté plus attentif et plus seur, ayant une addresse forte et amie, que regardant les divers visages d'un peuple : et suis deceu s'il ne m'eust mieulx succedé. I'ay naturellement un style comique et privé; mais c'est d'une forme mienne, inepte aux negociations publicques, comme en toutes façons est mon langage, trop serré, desordonné, couppé, particulier : et ne m'entens pas en lettres cerimonieuses, qui n'ont aultre substance que d'une belle enfileure de paroles courtoises. Ie n'ay ny la faculté ny le goust de ces longues offres d'affection et de service : ie n'en croy pas tant, et me

(1) Montaigne s'imagine-t-il donc que ce soit là l'unique mérite des *Lettres* de Cicéron, qui, au témoignage même de Cornélius Népos, son contemporain, « peuvent en quelque sorte remplacer l'histoire, et qui offrent tant de détails sur les hommes célèbres du temps, sur leurs vertus et leurs vices, sur les révolutions de Rome, qu'elles semblent en révéler tous les secrets? » (*Vie d'Atticus*, c. 16.) J. V. L.

(2) PLUTARQUE, *Apophthegmes*, à l'article *Ciceron*.

(3) On trouvera dans cette édition neuf lettres de Montaigne; la plus intéressante est la cinquième, où il raconte à son père la mort d'Estienne de la Boëtie. La plupart des autres sont des lettres *cerimonieuses*, qui s'accordaient moins avec son caractère et son talent. J. V. L.

desplaist d'en dire gueres oultre ce que i'en croy. C'est bien loing de l'usage present; car il ne feut iamais si abiecte et servile prostitution de presentations : la Vie, l'Ame, Devotion, Adoration, Serf, Esclave; touts ces mots y courent si vulgairement, que quand ils veulent faire sentir une plus expresse volonté et plus respectueuse, ils n'ont plus de maniere pour l'exprimer.

Ie hay à mort de sentir le flatteur : qui faict que ie me iecte naturellement à un parler sec, rond et crud, qui tire, à qui ne me cognoist d'ailleurs, un peu vers le desdaigneux. I'honnore le plus ceulx que i'honnore le moins; et où mon ame marche d'une grande alaigresse, i'oublie les pas de la contenance; et m'offre maigrement et fierement à ceulx à qui ie suis, et me presente moins à qui ie me suis le plus donné : il me semble qu'ils le doibvent lire en mon cœur, et que l'expression de mes paroles faict tort à ma conception. A bienveigner (1), à prendre congé, à remercier, à saluer, à presenter mon service, et tels compliments verbeux des loix cerimonieuses de nostre civilité, ie ne cognoy personne si sottement sterile de langage que moy : et n'ay iamais esté employé à faire des lettres de faveur et recommendation, que celuy pour qui c'estoit n'aye trouvees seiches et lasches. Ce sont grands imprimeurs de lettres que les Italiens; i'en ay, ce croy ie, cent divers volumes : celles de Annibale Caro (2) me semblent les meilleures. Si tout le papier que i'ay aultrefois barbouillé pour les dames estoit en nature, lorsque ma main estoit veritablement emportee par ma passion, il s'en trouveroit à l'adventure quelque page digne d'estre communiquee à la ieunesse oysifve, embabouinée de cette fureur. I'escris mes lettres tousiours en poste, et si precipiteusement, que quoy que ie peigne insupportablement mal (3), i'ayme mieulx escrire de ma main que d'y en employer une aultre; car ie n'en treuve point qui me puisse suyvre, et ne les transcris iamais. I'ay accoustumé les grands qui me cognois-

(1) C'est-à-dire, *à complimenter, à féliciter quelqu'un sur son heureuse arrivée, sur sa* bienvenue. E. J.

(2) Le célèbre traducteur de l'*Énéide,* né en 1507 à Citta-Nova, dans la marche d'Ancône, mort à Rome en 1566. La première partie de ses *Lettres* parut en 1572, et la seconde en 1574. On les compte parmi les modèles de la prose italienne. J. V. L.

(3) Il ne faut pas trop croire Montaigne lorsqu'il dit *qu'il peignoit insupportablement mal.* J'ai eu longtemps sous les yeux l'exemplaire de ses *Essais* corrigé de sa main, sur lequel a été faite l'édition de Naigeon, et je puis affirmer que son écriture est très lisible, bien rangée, et, ce qui est remarquable, indique très peu l'extrême vivacité de son caractère. A. D.

sent à y supporter des litures et des trasseures, et un papier sans plieure et sans marge. Celles qui me coustent le plus sont celles qui valent le moins : depuis que ie les traisne, c'est signe que ie n'y suis pas. Ie commence volontiers sans proiect; le premier traict produict le second. Les lettres de ce temps sont plus en bordures et prefaces qu'en matiere. Comme i'ayme mieulx composer deux lettres que d'en clorre et plier une, et resigne tousiours cette commission à quelque aultre : de mesme, quand la matiere est achevee, ie donneroy volontiers à quelqu'un la charge d'y adiouster ces longues harangues, offres et prieres que nous logeons sur la fin; et desire que quelque nouvel usage nous en descharge, comme aussi de les inscrire d'une legende de qualitez et tiltres; pour ausquels ne bruncher i'ay maintesfois laissé d'escrire, et notamment à gents de iustice et de finance : tant d'innovations d'offices, une si difficile dispensation et ordonnance de divers noms d'honneur, lesquels estants si cherement acheptez, ne peuvent estre eschangez ou oubliez sans offense. Ie treuve pareillement de mauvaise grace d'en charger le front et inscription des livres que nous faisons imprimer.

CHAPITRE XL.

Que le goust des biens et des maulx depend, en bonne partie, de l'opinion que nous en avons.

« Les hommes, dict une sentence grecque ancienne (1), sont tormentez par les opinions qu'ils ont des choses, non par les choses mesmes. » Il y auroit un grand poinct gaigné pour le soulagement de nostre miserable condition humaine, qui pourroit establir cette proposition vraye tout par tout. Car si les maulx n'ont entree en nous que par nostre iugement, il semble qu'il soit en nostre pouvoir de les mespriser ou contourner à bien : si les choses se rendent à nostre mercy, pourquoy n'en chevirons nous (2), ou ne les accommoderons nous à nostre advantage? Si ce que nous appellons mal et torment n'est ny mal ny torment de soy, ains seulement que nostre fantasie luy donne cette qualité, il est en nous de la changer; et en ayants le chois, si nul ne nous force, nous sommes estrangement fols de nous bander pour le party qui nous

(1) *Manuel* d'ÉPICTÈTE, c. 10. C.

(2) *Pourquoi n'en viendrons-nous à* chef, *à bout, n'en jouirons-nous?* E. J.

est le plus ennuyeux, et de donner aux maladies, à l'indigence et au mespris, un aigre et mauvais goust, si nous le leur pouvons donner bon, et si la fortune fournissant simplement de matiere, c'est à nous de luy donner la forme. Or que ce que nous appelions mal ne le soit pas de soy; ou au moins, tel qu'il soit, qu'il depende de nous de luy donner aultre saveur et aultre visage (car tout revient à un), veoyons s'il se peult maintenir.

Si l'estre originel de ces choses que nous craignons avoit credit de se loger en nous de son auctorité, il logeroit pareil et semblable en touts; car les hommes sont touts d'une espece, et sauf le plus et le moins, se treuvent garnis de pareils utils et instruments pour concevoir et iuger : mais la diversité des opinions que nous avons de ces choses là, monstre (1) clairement qu'elles n'entrent en nous que par composition; tel à l'adventure les loge chez soy en leur vray estre, mais mille aultres leur donnent un estre nouveau et contraire chez eulx. Nous tenons la mort, la pauvreté et la douleur pour nos principales parties (2) : or cette mort, que les uns appellent « des choses horribles la plus horrible, » qui ne sçait que d'aultres la nomment « l'unique port des torments de cette vie, le souverain bien de nature, seul appuy de nostre liberté, et commune et prompte recepte à touts maulx? » Et comme les uns l'attendent tremblants et effroyez, d'aultres la supportent plus ayseement que la vie; celuy là se plainct de sa facilité,

> Mors, utinam pavidos vitæ subducere nolles,
> Sed virtus te sola daret (3)!

Or laissons ces glorieux courages. Theodorus respondit à Lysimachus menaceant de le tuer : « Tu feras un grand coup, d'arriver à la force d'une cantharide (4)! » La pluspart des philosophes se treuvent avoir ou prevenu par desseing, ou hasté et secouru leur mort. Combien veoid on de personnes populaires, conduictes à la mort, et non à une mort simple, mais meslee de honte et quelques fois de griefs torments, y apporter une telle asseurance, qui par opiniastreté, qui par simplesse naturelle, qu'on n'y apperceoit rien de changé de leur estat ordinaire; establis-

(1) Voyez, sur l'orthographe de *monstrer*, p. 241, note 3. DD.
(2) Ou *ennemies*, mot que l'on a substitué dans quelques éditions. C.
(3) O mort! plût aux dieux que tu dédaignasses de frapper les lâches, et que la vertu seule te pût donner! LUCAIN, IV, 580.
(4) CIC. *Tusc. quæst.* V, 40. C.

sants leurs affaires domestiques, se recommendants à leurs amis, chantants, preschants et entretenants le peuple, voire y meslants quelquesfois des mots pour rire, et beuvants à leurs cognoissants, aussi bien que Socrates !

Un qu'on menoit au gibet, disoit, « qu'on gardast de passer par telle rue, car il y avoit dangier qu'un marchand lui feist mettre la main sur le collet, à cause d'un vieux debte. » Un aultre disoit au bourreau, « qu'il ne le touchast pas à la gorge, de peur de le faire tressaillir de rire, tant il estoit chatouilleux. » L'aultre respondit à son confesseur, qui luy promettoit qu'il soupperoit ce iour là avecques nostre Seigneur : « Allez vous y en, vous ; car de ma part ie ieusne (1). » Un aultre ayant demandé à boire, et le bourreau ayant beu le premier, dict ne vouloir boire aprez luy, de peur de prendre la verole. Chascun a ouy faire le conte du Picard auquel, estant à l'eschelle, on presenta une garse, et que (comme nostre iustice permet quelquesfois) s'il la vouloit espouser, on luy sauveroit la vie ; luy l'ayant un peu contemplee, et apperceu qu'elle boittoit : « Attache ! attache ! dict il ; elle cloche. » Et on dict de mesme qu'en Dannemarc, un homme condemné à avoir la teste trenchee, estant sur l'eschaffaut, comme on luy presenta une pareille condition, la refusa, parce que la fille qu'on luy offrit avoit les ioues avallees, et le nez trop poinctu. Un valet, à Toulouse, accusé d'heresie, pour toute raison de sa creance, se rapportoit à celle de son maistre, ieune escholier prisonnier avecques luy, et ayma mieulx mourir que se laisser persuader que son maistre peust errer. Nous lisons de ceulx de la ville d'Arras, lors que le roy Louys unziesme la print, qu'il s'en trouva bon nombre parmy le peuple qui se laisserent pendre plustost que de dire, Vive le roy ! Et de ces viles ames de bouffons, il s'en est trouvé qui n'ont voulu abbandonner leur gaudisserie en la mort mesme. Celuy à qui le bourreau donnoit le bransle, s'escria : « Vogue la gallee ! » qui estoit son refrain ordinaire. Et l'aultre qu'on avoit couché, sur le poinct de rendre sa vie, le long du foyer sur une paillasse, à qui le medecin demandant où le mal le tenoit : « Entre le banc et le feu, » respondit il ; et le presbtre, pour luy donner l'extreme onction, cherchant ses pieds, qu'il avoit resserrez et contraincts par la maladie : « Vous les trouverez, dict il, au bout

(1) C'est le sujet d'une des *Épigrammes* d'Owen, I, 123. A. D.

de mes iambes. » A l'homme qui l'exhortoit de se recommender à Dieu : « Qui y va ? » demanda il ; et l'aultre respondant : « Ce sera tantost vous mesme, s'il luy plaist ; — Y fusse ie bien demain au soir ? » repliqua il. « Recommendez vous seulement à luy, suyvit l'aultre, vous y serez bientost. — Il vault doncques mieulx, adiousta il, que ie lui porte mes recommendations moy mesme. »

Au royaume de Narsingue, encores auiourd'huy, les femmes de leurs presbtres sont vifves ensepvelies avecques le corps de leurs maris : toutes aultres femmes sont bruslees aux funerailles des leurs, non constamment seulement, mais gayement : à la mort du roy, ses femmes et concubines, ses mignons, et touts ses officiers et serviteurs, qui font un peuple, se presentent si alaigrement au feu où son corps est bruslé, qu'ils monstrent prendre à grand honneur d'y accompaigner leur maistre. Pendant nos dernieres guerres de Milan, et tant de prinses et rescousses (1), le peuple, impatient de si divers changements de fortune, print telle résolution à la mort, que i'ay ouy dire à mon pere qu'il y veit tenir compte de bien vingt et cinq maistres de maison qui s'estoient desfaicts eulx mesmes en une sepmaine : accident approchant à celuy des Xanthiens, lesquels assiegez par Brutus, se precipiterent peslemesle, hommes, femmes et enfants, à un si furieux appetit de mourir, qu'on ne faict rien pour fuyr la mort que ceulx cy ne feissent pour fuyr la vie : de maniere qu'à peine Brutus en peut sauver un bien petit nombre (2).

Toute opinion est assez forte pour se faire espouser au prix de la vie. Le premier article de ce courageux serment que la Grece iura et mainteint en la guerre medoise, ce feut que chascun changeroit plustost la mort à la vie, que les loix persiennes aux leurs (3). Combien veoid on de monde en la guerre des Turcs et des Grecs accepter plustost la mort tres aspre, que de se descirconcire pour se baptiser ! exemple dequoy nulle sorte de religion n'est incapable.

Les roys de Castille ayants banny de leurs terres les Iuifs, le

(1) *De prises et de reprises.* E. J.

(2) Cinquante seulement, qui furent sauvés malgré eux, dit Plutarque, *Vie de Brutus,* c. 8. C.

(3) Ce sont les premières paroles du serment prononcé par les Grecs avant la bataille de Platée. DIODORE DE SICILE, V, 29 ; LYCURGUE, *contre Léocrate,* p. 158 ; THÉON, *Progymnasm.* c. 2, etc. J. V. L.

roy Iehan de Portugal leur vendit, à huict escus pour teste, la retraicte aux siennes pour un certain temps; à condition que iceluy venu, ils auroient à les vuider; et luy, promettoit leur fournir de vaisseaux à les traiecter en Afrique. Le iour arrivé, lequel passé il estoit dict que ceulx qui n'auroient obeï demeureroient esclaves, les vaisseaux leur feurent fournis escharcement (1), et ceulx qui s'y embarquerent rudement et vilainement traictez par les passagiers, qui, oultre plusieurs aultres indignitez, les amuserent sur mer, tantost avant, tantost arriere, iusques à ce qu'ils eussent consommé leurs victuailles, et feussent contraincts d'en achepter d'eulx si cherement et si longuement, qu'on ne les meit à bord qu'ils ne feussent du tout en chemise. La nouvelle de cette inhumanité rapportee à ceulx qui estoient en terre, la pluspart se resolurent à la servitude; aulcuns feirent contenance de changer de religion. Emmanuel, successeur de Iehan, venu à la couronne, les meit premierement en liberté; et changeant d'advis depuis, leur ordonna de sortir de ses païs, assignant trois ports à leur passage. Il esperoit, dict l'evesque Osorius, non mesprisable historien (2) latin de nos siecles, que la faveur de la liberté qu'il leur avoit rendue ayant failly de les convertir au christianisme, la difficulté de se commettre à la volerie des mariniers, et d'abbandonner un païs où ils estoient habituez avecques grandes richesses, pour s'aller iecter en region incogneue et estrangiere, les y rameneroit. Mais se voyant descheu de son esperance, et eulx touts deliberez au passage, il retrencha deux des ports qu'il leur avoit promis, à fin que la longueur et incommodité du traiect en reduisist aulcuns, ou qu'il eust moyen de les amonceller touts à un lieu pour une plus grande commodité de l'execution qu'il avoit destinee : ce feut qu'il ordonna qu'on arrachast d'entre les mains des peres et des meres touts les enfants au dessoubs de quatorze ans pour les transporter, hors de leur veue et conversation, en lieu où ils feussent instruicts à nostre religion (3). Ils disent que cet effect produisit un horrible spectacle : la naturelle affection d'entre les peres et les enfants, et de plus, le zele à leur ancienne creance combattant à l'encontre de cette violente

(1) *Chichement, avec trop d'épargne.* C.

(2) L'exemplaire de Naigeon porte, *le meilleur historien.* C'est là certainement une phrase que Montaigne a dû corriger. Ici, comme presque partout, l'édition de 1595 est bien préférable. J. V. L.

(3) Mariana, XXVI, 13, désapprouve hautement ce despotisme sacrilège. C.

ordonnance, il y feut veu communement des peres et meres se desfaisants eulx mesmes, et d'un plus rude exemple encores, precipitants, par amour et compassion, leurs ieunes enfants dans des puits, pour fuyr à la loy. Au demourant, le terme qu'il leur avoit prefix expiré, par faulte de moyens, ils se remeirent en servitude. Quelques uns se feirent chrestiens; de la foy desquels ou de leur race, encores auiourd'huy cent ans aprez, peu de Portugais s'asseurent, quoy que la coustume et la longueur du temps soyent bien plus fortes conseilleres à telles mutations, que toute aultre contrainete.

En la ville de Castelnau Darry, cinquante Albigeois heretiques souffrirent à la fois, d'un courage determiné, d'estre bruslez vifs en un feu, avant que desadvouer leurs opinions (1). *Quoties non modo ductores nostri,* dict Cicero, *sed universi etiam exercitus, ad non dubiam mortem concurrerunt* (2)! I'ay veu quelqu'un de mes intimes amis courre la mort à force, d'une vraye affection, et enracinee en son cœur par divers visages de discours que ie ne luy sceus rabbattre; et à la premiere qui s'offrit coeffee d'un lustre d'honneur, s'y precipiter, hors de toute apparence, d'une faim aspre et ardente. Nous avons plusieurs exemples en nostre temps de ceulx, iusques aux enfants, qui de crainte de quelque legiere incommodité, se sont donnez à la mort. Et à ce propos : « Que ne craindrons nous, dict un ancien (3), si nous craignons ce que la couardise mesme a choisy pour sa retraicte ? »

D'enfiler icy un grand roolle de ceulx de touts sexes et conditions et de toutes sectes, ez siecles plus heureux, qui ont ou attendu la mort constamment, ou recherché volontairement, et cherché non seulement pour fuyr les maulx de cette vie, mais aulcuns pour fuyr simplement la satieté de vivre, et d'aultres pour l'esperance d'une meilleure condition ailleurs, ie n'auroy iamais faict; et en est le nombre si infiny, qu'à la verité i'auroy meilleur marché de mettre en compte ceulx qui l'ont crainte. Cecy seulement : Pyrrho le philosophe se trouvant, un iour de grande tormente, dans un bateau, monstroit à ceulx qu'il

(1) Ces mots, *En la ville.... opinions,* manquent dans l'exemplaire de Naigeon, où se trouvent beaucoup d'autres lacunes. J. V. L.

(2) Combien de fois n'a-t-on pas vu courir à une mort certaine, non pas nos généraux seulement, mais nos armées entières! Cic. *Tusc. quæst.* I, 37.

(3) Le fond de cette pensée est dans Sénèque, *Epist.* 70. J. V. L.

veoyoit les plus effroyez autour de luy, et les encourageoit par l'exemple d'un pourceau qui y estoit, nullement soulcieux de cet orage (1). Oserons nous doncques dire que cet advantage de la raison, dequoy nous faisons tant de feste, et pour le respect duquel nous nous tenons maistres et empereurs du reste des creatures, ayt esté mis en nous pour nostre torment? A quoy faire la cognoissance des choses, si nous en devenons plus lasches? si nous en perdons le repos et la tranquillité où nous serions sans cela? et si elle nous rend de pire condition que le pourceau de Pyrrho? L'intelligence qui nous a esté donnee pour nostre plus grand bien, l'employerons nous à nostre ruyne; combattants le desseing de nature et l'universel ordre des choses, qui porte que chascun use de ses utils et moyens pour sa commodité?

Bien, me dira lon, vostre reigle serve à la mort : mais que direz vous de l'indigence? que direz vous encores de la douleur? qu'Aristippus, Hieronymus et la pluspart des sages ont estimé le dernier mal; et ceulx qui le nioient de parole, le confessoient par effect (2). Posidonius estant extremement tormenté d'une maladie aiguë et douloureuse, Pompeius le feut veoir, et s'excusa d'avoir prins heure si importune pour l'ouyr deviser de la philosophie. « Ia à Dieu ne plaise, luy dict Posidonius, que la douleur gaigne tant sur moy, qu'elle m'empesche d'en discourir ! » et se iecta sur ce mesme propos du mespris de la douleur (3) : mais ce pendant elle iouoit son roolle, et le pressoit incessamment; à quoy il s'escrioit : « Tu as beau faire, douleur, si ne diray ie pas que tu sois mal. » Ce conte, qu'ils font tant valoir, que porte il pour le mespris de la douleur? il ne debat que du mot : et ce pendant si ces poinctures ne l'esmeuvent, pourquoy en rompt il son propos? pourquoy pense il faire beaucoup de ne l'appeller pas Mal? Icy tout ne consiste pas en l'imagination : nous opinons du reste; c'est icy la certaine science qui ioue son roolle; nos sens mesmes en sont iuges;

Qui nisi sunt veri, ratio quoque falsa sit omnis (4).

Ferons nous accroire à nostre peau que les coups d'estriviere la

(1) Diogène Laerce, IX, 68. C.

(2) Cic. *Tuscul.* II, 13. J. V. L.

(3) Cicéron dit, *ib.* c. 25, *de hoc ipso, nihil esse bonum, nisi quod honestum esset.* La question de la douleur pouvait faire partie de cette thèse du stoïcisme. J. V. L.

(4) Et si les sens ne sont vrais, toute raison est fausse. Lucrèce, IV, 486.

chatouillent? et à nostre goust que l'aloé soit du vin de Graves? Le pourceau de Pyrrho est icy de nostre escot : il est bien sans effroy à la mort; mais si on le bat, il crie et se tormente. Forcerons nous la generale loy de nature, qui se veoid en tout ce qui est vivant soubs le ciel, de trembler soubs la douleur? les arbres mesmes semblent gemir aux offenses. La mort ne se sent que par le discours, d'autant que c'est le mouvement d'un instant;

> Aut fuit, aut veniet; nihil est præsentis in illa :
> Morsque minus pœnæ, quam mora mortis, habet (1) :

mille bestes, mille hommes sont plustost morts que menacez. Aussi, ce que nous disons craindre principalement en la mort, c'est la douleur, son avantcoureuse coustumiere. Toutesfois, s'il en fault croire un sainct Pere, *malam mortem non facit, nisi quod sequitur mortem* (2) : et ie dirois encores plus vraysemblablement, que ny ce qui va devant, ny ce qui vient aprez n'est des appartenances de la mort.

Nous nous excusons faulsement : et ie treuve par experience que c'est plustost l'impatience de l'imagination de la mort qui nous rend impatients de la douleur, et que nous la sentons doublement griefve de ce qu'elle nous menace de mourir; mais la raison accusant nostre lascheté de craindre chose si soubdaine, si inevitable, si insensible, nous prenons cet aultre pretexte plus excusable. Touts les maulx qui n'ont aultre dangier que du mal, nous les disons sans dangier : celuy des dents ou de la goutte, pour grief qu'il soit, d'autant qu'il n'est pas homicide, qui le met en compte de maladie?

Or bien presupposons le, qu'en la mort nous regardons principalement la douleur; comme aussi la pauvreté n'a rien à craindre que cela, qu'elle nous iecte entre ses bras par la soif, la faim, le froid, le chauld, les veilles qu'elle nous faict souffrir : ainsi n'ayons à faire qu'à la douleur. Ie leur donne que ce soit le pire accident de nostre estre; et volontiers, car ie suis l'homme du

(1) Ou elle a été, ou elle sera; il n'y a rien de présent en elle. La mort est moins cruelle que l'attente de la mort. — Le premier de ces deux vers latins est pris d'une satire qu'Estienne de la Boëtie, ami de Montaigne, lui avait adressée, et dont nous avons cité quelque chose dans le chapitre XXVII de ce livre. Le second vers est d'Ovide, *Épître d'Ariane à Thésée*, v. 82. C.

(2) La mort n'est un mal que par ce qui vient après elle. AUGUST. *de Civit. Dei*, I, 11.

monde qui luy veulx autant de mal et qui la fuis autant, pour iusques à present n'avoir pas eu, Dieu mercy, grand commerce avec elle : mais il est en nous, sinon de l'aneantir, au moins de l'amoindrir par patience; et quand bien le corps s'en esmouveroit, de maintenir ce neantmoins l'ame et la raison en bonne trempe. Et s'il ne l'estoit, qui auroit mis en credit la vertu, la vaillance, la force, la magnanimité et la résolution? ou ioueroient elles leur roolle, s'il n'y a plus de douleur à desfier? *Avida est periculi virtus* (1). S'il ne fault coucher sur la dure, soustenir armé de toutes pieces la chaleur du midy, se paistre d'un cheval et d'un asne, se veoir detailler en pieces et arracher une balle d'entre les os, se souffrir recoudre, cauterizer et sonder, par où s'acquerra l'advantage que nous voulons avoir sur le vulgaire? C'est bien loing de fuyr le mal et la douleur, ce que disent les sages, « que des actions egualement bonnes, celle là est plus souhaittable à faïre où il y a plus de peine. » *Non enim hilaritate, nec lascivia, nec risu, aut ioco, comite levitatis, sed sæpe etiam tristes firmitate et constantia sunt beati* (2). Et à cette cause, il a esté impossible de persuader à nos peres que les conquestes faictes par vifve force au hazard de la guerre, ne feussent plus advantageuses que celles qu'on faict en toute seureté par practiques et menees.

Lætius est, quoties magno sibi constat honestum (3).

Davantage, cela nous doibt consoler, que naturellement, « si la douleur est violente, elle est courte; si elle est longue, elle est legiere : » *si gravis, brevis; si longus, levis* (4). Tu ne la sentiras gueres long temps, si tu la sens trop; elle mettra fin à soy ou à toy : l'un et l'aultre revient à un; si tu ne la portes, elle t'emportera. *Memineris maximos morte finiri; parvos multa habere intervalla requietis; mediocrium nos esse dominos : ut si tolerabiles sint, feramus; sin minus, e vita, quum ea non placeat, tanquam e theatro, exeamus* (5). Ce qui nous faict

(1) La vertu est avide de péril. SÉNÈQUE, *de Providentia*, c. 4.

(2) Ce n'est point par la joie et les plaisirs, par les jeux et les ris, compagnie ordinaire de la frivolité, qu'on est heureux; les âmes austères trouvent le bonheur dans la constance et la fermeté. CICÉRON, *de Finib.* II, 10.

(3) La vertu est d'autant plus douce qu'elle nous a plus coûté. LUCAIN, IX, 404.

(4) CIC. *de Finib.* II, 29.

(5) Souviens-toi que les grandes douleurs se terminent par la mort; que les

souffrir avecques tant d'impatience la douleur, c'est de n'estre pas accoustumez de prendre nostre principal contentement en l'ame, de ne nous fonder point assez sur elle, qui est seule et souveraine maistresse de nostre condition. Le corps n'a, sauf le plus et le moins, qu'un train et qu'un pli : elle est variable en toute sorte de formes, et renge à soy, et à son estat, quel qu'il soit, les sentiments du corps et touts aultres accidents; pourtant la fault il estudier et enquerir, et esveiller en elle ses ressorts touts puissants. Il n'y a raison, ny prescription, ny force qui vaille contre son inclination et son chois. De tant de milliers de biais qu'elle a en sa disposition, donnons luy en un propre à nostre repos et conservation : nous voylà, non couverts seulement de toute offense, mais gratifiez mesme, et flattez, si bon luy semble, des offenses et des maulx. Elle faict son proufit de tout indifferemment : l'erreur, les songes, luy servent utilement comme une loyale matiere, à nous mettre à guarant et en contentement. Il est aysé à veoir que ce qui aiguise en nous la douleur et la volupté, c'est la poincte de nostre esprit : les bestes, qui le tiennent soubs boucle, laissent aux corps leurs sentiments libres et naïfs, et par consequent uns, à peu prez, en chasque espece, ainsi qu'elles monstrent par la semblable application de leurs mouvements. Si nous ne troublions pas en nos membres la iurisdiction qui leur appartient en cela, il est à croire que nous en serions mieulx, et que nature leur a donné un iuste et moderé temperament envers la volupté et envers la douleur; et ne peult faillir d'estre iuste, estant egual et commun. Mais puisque nous nous sommes emancipez de ses reigles, pour nous abbandonner à la vagabonde liberté de nos fantasies, au moins aydons nous à les plier du costé le plus agreable. Platon (1) craint nostre engagement aspre à la douleur et à la volupté, d'autant qu'il oblige et attache par trop l'ame au corps : moy plustost, au rebours, d'autant qu'il l'en desprend et descloue. Tout ainsi que l'ennemy se rend plus aspre à nostre fuitte, aussi s'enorgueillit la douleur à nous veoir trembler soubs elle. Elle se rendra de bien meilleure composition à qui luy fera teste : il se fault opposer et bander

petites ont plusieurs intervalles de repos, et que nous sommes maîtres des médiocres : ainsi, tant qu'elles seront supportables, nous souffrirons patiemment; si elles ne le sont pas, si la vie nous déplaît, nous en sortirons comme d'un théâtre. Cic. *de Fin.* I, 15.

(1) Dans le *Phédon*, t. I, p. 63. C.

contre. En nous acculant et tirant arriere, nous appellons à nous et attirons la ruyne qui nous menace. Comme le corps est plus ferme à la charge en le roidissant, aussi est l'ame.

Mais venons aux exemples, qui sont proprement du gibbier des gents foibles de reins comme moy; où nous trouverons qu'il va de la douleur comme des pierres, qui prennent couleur ou plus haulte, ou plus morne, selon la feuille où lon les couche, et qu'elle ne tient qu'autant de place en nous que nous luy en faisons. *Tantum doluerunt, quantum doloribus se inseruerunt* (1). Nous sentons plus un coup de rasoir du chirurgien, que dix coups d'espee en la chaleur du combat. Les douleurs de l'enfantement, par les medecins et par Dieu mesme estimees grandes (2), et que nous passons avecques tant de cerimonies, il y a des nations entieres qui n'en font nul compte. Ie laisse à part les femmes lacedemoniennes; mais aux souisses, parmy nos gents de pied, quel changement y trouvez-vous? sinon que trottants aprez leurs maris, vous leur veoyez auiourd'huy porter au col l'enfant qu'elles avoient hier au ventre : et ces Aegyptiennes contrefaictes, ramassees d'entre nous, vont elles mesmes laver les leurs qui viennent de naistre, et prennent leur bain en la plus prochaine riviere. Oultre tant de garses qui desrobbent touts les iours leurs enfants en la generation comme en la conception, cette belle et noble femme de Sabinus, patricien romain, pour l'interest d'aultruy, supporta seule, sans secours et sans voix et gemissement, l'enfantement de deux iumeaux (3). Un simple garsonnet de Lacedemone ayant desrobbé un regnard (car ils craignoient encores plus la honte de leur sottise au larrecin, que nous ne craignons la peine de nostre malice), et l'ayant mis sous sa cape, endura plustost qu'il luy eust rongé le ventre, que de se descouvrir (4). Et un aultre donnant de l'encens à un sacrifice, se laissa brusler iusques à l'os par un charbon tumbé dans sa manche, pour ne troubler le mystere (5) : et s'en est veu un grand nombre, pour le seul essay de vertu, suyvant leur institution, qui ont souffert en l'aage de sept ans d'estre fouettez iusques à la mort sans al-

(1) Autant ils se sont livrés à la douleur, autant a-t-elle eu de prise sur eux. S. Augustin, *de Civit. Dei*, I, 10. — Montaigne a détourné le sens de ce passage. C.

(2) *In dolore paries filios*. Genèse, III, 16. J. V. L.

(3) Plutarque, traité *de l'Amour*, c. 34. C.

(4) Id. *Vie de Lycurgue*, c. 14. C.

(5) Valère Maxime, III, 3, *ext*. 1. C'était un jeune Macédonien. J. V. L.

terer leur visage. Et Cicero (1) les a veus se battre à trouppes, de poings, de pieds et de dents, iusques à s'esvanouïr, avant que d'advouer estre vaincus. *Nunquam naturam mos vinceret; est enim ea semper invicta : sed nos umbris, deliciis, otio, languore, desidia, animum infecimus; opinionibus maloque more delinitum mollivimus* (2). Chascun sçait l'histoire de Scevola, qui s'estant coulé dans le camp ennemy pour en tuer le chef, et ayant failly d'attaincte, pour reprendre son effect d'une plus estrange invention, et descharger sa patrie, confessa à Porsenna, qui estoit le roy qu'il vouloit tuer, non seulement son desseing, mais adiousta qu'il y avoit en son camp un grand nombre de Romains complices de son entreprinse, tels que luy : et pour monstrer quel il estoit, s'estant faict apporter un brasier, veit et souffrit griller et rostir son bras, iusques à ce que l'ennemy mesme en ayant horreur, commanda oster le brasier (3). Quoy! celuy qui ne daigna interrompre la lecture de son livre pendant qu'on l'incisoit (4)? et celuy qui s'obstina à se mocquer et à rire à l'envy des maulx qu'on luy faisoit (5), de façon que la cruauté irritee des bourreaux qui le tenoient, et toutes les inventions des torments redoublez les uns sur les aultres, luy donnerent gaigné? Mais c'estoit un philosophe. Quoy! un gladiateur de Cesar endura tousiours riant, qu'on luy sondast et detaillast ses playes. *Quis mediocris gladiator ingemuit? quis vultum mutavit unquam? Quis non modo stetit, verum etiam decubuit turpiter? Quis, quum decubuisset, ferrum recipere iussus, collum contraxit* (6)? Meslons y les femmes. Qui n'a ouy parler à Paris de celle qui se feit escorcher, pour seulement en acquerir le teint plus frais d'une nouvelle peau? Il y en a qui se sont faict arracher des dents vifves et saines, pour en former la voix plus

(1) Cic. *Tusc. quæst.* V, 27. C.

(2) Jamais l'usage ne pourrait vaincre la nature; elle est invincible : mais parmi nous elle est corrompue par la mollesse, par les délices, par l'oisiveté, par l'indolence; elle est altérée par des opinions fausses et de mauvaises habitudes. Cic. *Tusc. quæst.* V, 27.

(3) Tite-Live, II, 12. J. V. L.

(4) Sénèque, *Epist.* 78. C.

(5) Id. *ibid.* Si je ne me trompe, il s'agit ici d'Anaxarque, que Nicocréon, tyran de Chypre, fit mettre en pièces, sans pouvoir vaincre sa constance. Voyez, dans Diogène Laerce, la *Vie d'Anaxarque*, IX, 58 et 59. C.

(6) Jamais le dernier des gladiateurs a-t-il gémi, ou changé de visage? Quel art dans sa chute même, pour en dérober la honte aux yeux du public! Renversé enfin aux pieds de son adversaire, détourne-t-il la tête lorsqu'on lui ordonne de recevoir le coup mortel? Cic. *Tusc. quæst.* II, 17.

molle et plus grasse, ou pour les renger en meilleur ordre. Combien d'exemples du mespris de la douleur avons nous en ce genre! Que ne peuvent elles, que craignent elles, pour peu qu'il y ayt d'adgencement à esperer en leur beaulté!

> Vellere queis cura est albos a stirpe capillos,
> Et faciem, dempta pelle, referre novam (1).

I'en ay veu engloutir du sable, de la cendre, et se travailler à poinct nommé de ruyner leur estomach, pour acquerir les pasles couleurs. Pour faire un corps bien espagnolé, quelle gehenne ne souffrent elles, guindees et cenglees, à tout de grosses coches (2) sur les costez, iusques à la chair vifve! ouy, quelquesfois à en mourir.

Il est ordinaire à beaucoup de nations de nostre temps de se blecer à escient pour donner foy à leur parole : et nostre roy (3) en recite des notables exemples de ce qu'il en a veu en Poloigne, et en l'endroict de luy mesme. Mais oultre ce que ie sçay en avoir esté imité en France par aulcuns, quand ie veins de ces fameux estats de Blois, i'avoy veu peu auparavant une fille, en Picardie, pour tesmoigner la sincerité de ses promesses et aussi sa constance, se donner, du poinçon qu'elle portoit en son poil, quatre ou cinq bons coups dans le bras, qui luy faisoient craqueter la peau, et la saignoient bien en bon escient. Les Turcs se font des grandes escarres pour leurs dames, et à fin que la marque y demeure, ils portent soubdain du feu sur la playe, et l'y tiennent un temps incroyable, pour arrester le sang et former la cicatrice; gents qui l'ont veu l'ont escript, et me l'ont iuré : mais pour dix aspres (4), il se treuve tous les iours entre eulx personne qui se donnera une bien profonde taillade dans le bras ou dans les cuisses. Ie suis bien ayse que les tesmoings nous sont plus à main où nous avons plus à faire; car la chrestienté nous en fournit à suffisance : et aprez l'exemple de nostre sainct guide, il y en a eu force qui, par devotion, ont voulu porter la croix. Nous apprenons, par tesmoing tres digne de foy (5), que le roy

(1) Il s'en trouve qui ont le courage d'arracher leurs cheveux gris, et de s'écorcher tout le visage pour se faire une nouvelle peau. TIBULLE, I, 8, 45.

(2) C'est-à-dire des *éclisses*, qui, pressées fortement sur les côtés par des ceintures, y rendaient la chair insensible, et aussi dure que la corne ou le cal qui vient aux mains de certains ouvriers. C.

(3) Henri III. Voyez DE THOU, *Hist.* liv. LVIII, ann. 1574. C.

(4) Monnaie turque, qui vaut à peu près un sou. E. J.

(5) Le sire de Joinville, dans ses *Mémoires*, t. I, p. 54 et 55. C.

sainct Louys porta la haire iusques à ce que, sur sa vieillesse, son confesseur l'en dispensa; et que touts les vendredis il se faisoit battre les espaules, par son presbtre, de cinq chaisnettes de fer, que pour cet effect on portoit emmy ses besongnes de nuict.

Guillaume, nostre dernier duc de Guienne, pere de cette Alienor qui transmeit ce duché aux maisons de France et d'Angleterre, porta, les dix ou douze derniers ans de sa vie, continuellement, un corps de cuirasse soubs un habit de religieux, par penitence. Foulques, comte d'Aniou, alla iusques en Ierusalem, pour là se faire fouetter à deux de ses valets, la chorde au col, devant le sepulchre de nostre Seigneur. Mais ne veoid on encores touts les iours, au vendredi sainct, en divers lieux, un grand nombre d'hommes et femmes se battre iusques à se deschirer la chair et percer iusques aux os? cela ay ie veu souvent, et sans enchantement : et disoit on (car ils vont masquez) qu'il y en avoit qui pour de l'argent entreprenoient en cela de guarantir la religion d'aultruy, par un mespris de la douleur d'autant plus grand, que plus peuvent les aiguillons de la devotion que de l'avarice. Q. Maximus enterra son fils consulaire, M. Cato le sien preteur designé, et L. Paulus les siens deux en peu de iours, d'un visage rassis, et ne portant nul tesmoignage de dueil (1). Ie disois, en mes iours, de quelqu'un, en gaussant, qu'il avoit choué (2) la divine iustice; car la mort violente de trois grands enfants luy ayant esté envoyee en un iour pour un aspre coup de verge, comme il est à croire, peu s'en fallut qu'il ne la prinst à faveur et gratification singuliere du ciel. Ie n'ensuy pas ces humeurs monstrueuses; mais i'en ay perdu en nourrice deux ou trois (3), sinon sans regret, au moins sans fascherie : si n'est il gueres d'accident qui touche plus au vif les hommes. Ie veoy assez d'aultres communes occasions d'affliction, qu'à peine sentiroy ie si elles me venoient; et en ay mesprisé, quand elles me sont venues, de celles ausquelles le monde donne une si atroce figure, que ie n'oseroy m'en vanter au peuple sans rougir : *ex quo intelligitur, non in natura, sed in opinione, esse ægritudi-*

(1) Cic. *Tuscul.* III, 28. C.

(2) C'est-à-dire *désappointé*, comme on parlait autrefois; ou *éludé*, comme on parle présentement. Voyez le dictionnaire de Cotgrave, au mot *Choué*. C.

(3) Cette indifférence est remarquable. *Deux ou trois!* il ne sait pas combien d'enfants il a perdus. J. V. L.

nem (1). L'opinion est une puissante partie, hardie, et sans mesure. Qui rechercha iamais de telle faim la seureté et le repos, qu'Alexandre et Cesar ont faict l'inquietude et les difficultez? Terez, le pere de Sitalcez (2), souloit dire, « que quand il ne faisoit point la guerre, il luy estoit advis qu'il n'y avoit point difference entre luy et son palefenier (3). » Caton, consul, pour s'assurer d'aulcunes villes en Espaigne, ayant seulement interdict aux habitants d'icelles de porter les armes, grand nombre se tuerent : *ferox gens, nullam vitam rati sine armis esse* (4). Combien en sçavons nous qui ont fuy la doulceur d'une vie tranquille en leurs maisons, parmy leurs cognoissants, pour suyvre l'horreur des deserts inhabitables; et qui se sont iectez à l'abiection, vilité et mespris du monde, et s'y sont pleus iusques à l'affectation! Le cardinal Borromee (5), qui mourut dernierement à Milan; au milieu de la desbauche à quoy le convioit et sa noblesse, et ses grandes richesses, et l'air de l'Italie, et sa ieunesse, se mainteint en une forme de vie si austere, que la mesme robbe qui luy servoit en esté luy servoit en hyver; n'avoit pour son coucher que la paille; et les heures qui luy restoient des occupations de sa charge, il les passoit estudiant continuellement, planté sur ses genouils, ayant un peu d'eau et de pain à costé de son livre, qui estoit toute la provision de ses repas, et tout le temps qu'il y employoit.

I'en sçay qui, à leur escient, ont tiré et proufit et advancement du cocuage, dequoy le seul nom effroye tant de gents.

Si la veue n'est le plus necessaire de nos sens, il est au moins le plus plaisant : mais les plus plaisants et utiles de nos membres semblent estre ceulx qui servent à nous engendrer; toutesfois assez de gens les ont prins en haine mortelle, pour cela seulement qu'ils estoient trop aymables, et les ont reiectez à cause de leur prix : autant en opina des yeulx celuy qui se les creva. La plus commune et plus saine part des hommes tient à grand heur l'abondance des enfants; moy et quelques aultres à pareil heur

(1) D'où l'on peut voir que l'affliction n'est pas un effet de la nature, mais de l'opinion. Cic. *Tusc.* III, 28.

(2) Roi de Thrace dont il est parlé dans Thucydide, II, 95, et dans Diodore de Sicile, XII, 50. J. V. L.

(3) Plutarque, *Apophthegmes*. C.

(4) Peuple féroce, qui ne croyait pas qu'on pût vivre sans combattre. Tite-Live, XXXIV, 17.

(5) Archevêque de Milan, honoré par l'Église sous le nom de *S. Charles*, né en 1538, mort en 1584. Ses ouvrages ont été recueillis en 5 vol. in-fol. Milan, 1747. J. V. L.

le default : et quand on demande à Thales pourquoy il ne se marie point, il respond, « qu'il n'ayme point à laisser lignee de soy (1). »

Que nostre opinion donne prix aux choses, il se veoid par celles en grand nombre ausquelles nous ne regardons pas seulement pour les estimer, ains à nous; et ne considerons ny leurs qualitez, ny leurs utilitez, mais seulement nostre coust à les recouvrer, comme si c'estoit quelque piece de leur substance; et appellons valeur en elles, non ce qu'elles apportent, mais ce que nous y apportons. Sur quoy ie m'advise que nous sommes grands mesnagiers de nostre mise : selon qu'elle poise, elle sert, de ce mesme qu'elle poise. Nostre opinion ne la laisse iamais courir à fauls fret (2) : l'achapt donne tiltre au diamant; et la difficulté, à la vertu; et la douleur, à la devotion; et l'aspreté, à la medecine. Tel (3), pour arriver à la pauvreté, iecta ses escus en cette mesme mer, que tant d'aultres fouillent de toutes parts, pour y pescher des richesses. Epicurus dict (4), « que l'estre riche n'est pas soulagement, mais changement d'affaires. » De vray, ce n'est pas la disette, c'est plustost l'abondance qui produict l'avarice. Ie veulx dire mon experience autour de ce subiect.

I'ai vescu en trois sortes de conditions depuis estre sorty de l'enfance. Le premier temps, qui a duré prez de vingt annees, ie le passay n'ayant aultres moyens que fortuits, et dependant de l'ordonnance et secours d'aultruy, sans estat certain et sans prescription. Ma despense se faisoit d'autant plus alaigrement et avecques moins de soing, qu'elle estoit toute en la temerité de la fortune. Ie ne feus iamais mieulx. Il ne m'est oncques advenu de trouver la bourse de mes amis close; m'estant enioinct, au delà de toute aultre necessité, la necessité de ne faillir au terme que i'avoy prins à m'acquitter, lequel ils m'ont mille fois alongé, voyant l'effort que ie me faisoy pour leur satisfaire : en maniere que i'en rendoy ma loyauté mesnagiere, et aulcunement piperesse (5). Ie sens naturellement quelque volupté à payer; comme

(1) DIOGÈNE LAERCE, I, 26. Le texte grec présente un double sens. C.

(2) C'est-à-dire, *ne laisse jamais courir notre mise* (le prix que nous mettons aux choses) *comme une simple non-valeur*. Le *fret* est le louage d'un navire pour transporter des marchandises d'un port à un autre. *A fauls fret* signifie ici *d'après une trop faible appréciation*. C.

(3) Aristippe, dans DIOGÈNE LAERCE, II, 77, et dans HORACE, *Sat.* II, 3, 100. J. V. L.

(4) Dans SÉNÈQUE, *Epist.* 17. C.

(5) *De manière que par loyauté je devenais économe, et inspirais ainsi plus*

ie deschargeoy mes espaules d'un ennuyeux poids et de cette image de servitude : aussi qu'il y a quelque contentement qui me chatouille à faire une action iuste et contenter aultruy. I'excepte les payements où il fault venir à marchander et compter; car si ie ne treuve à qui en commettre la charge, ie les esloingne honteusement et iniurieusement, tant que ie puis, de peur de cette altercation, à laquelle et mon humeur et ma forme de parler est du tout incompatible. Il n'est rien que je haïsse comme à marchander : c'est un pur commerce de trichoterie et d'impudence; aprez une heure de debat et de barguignage, l'un et l'aultre abbandonne sa parole et ses serments pour cinq sous d'amendement. Et si empruntois avec desadvantage : car n'ayant point le cœur de requerir en presence, i'en renvoyoy le hasard sur le papier, qui ne faict gueres d'effort, et qui preste grandement la main au refuser. Ie me remettoy de la conduicte de mon besoing plus gayement aux astres et plus librement, que ie n'ay faict depuis à ma providence et à mon sens. La pluspart des mesnagiers estiment horrible de vivre ainsin en incertitude, et ne s'advisent pas, premierement, que la pluspart du monde vit ainsi : combien d'honnestes hommes ont reiecté tout leur certain à l'abbandon, et le font touts les iours, pour chercher le vent de la faveur des roys et de la fortune! Cesar s'endebta d'un million d'or, oultre son vaillant, pour devenir Cesar : et combien de marchands commencent leur traficque par la vente de leur metairie, qu'ils envoyent aux Indes,

Tot per impotentia freta (1)!

En une si grande siccité de devotion, nous avons mille et mille colleges (2) qui la passent commodement, attendants tous les iours de la liberalité du ciel ce qu'il fault à eulx disner. Secondement, ils ne s'advisent pas que cette certitude, sur laquelle ils se fondent, n'est gueres moins incertaine et hazardeuse que le hazard mesme. Ie veoy d'aussi prez la misere au delà de deux mille escus de rente, que si elle estoit tout contre moy : car oultre ce que le sort a dequoy ouvrir cent bresches à la pauvreté au tra-

de confiance à mes créanciers. Coste approuve avec raison la traduction anglaise de Ch. Cotton : *So that I practised at once a thrifty and withal a kind of alluring honesty.* J. V. L.

(1) A travers tant de mers orageuses. CATULLE, IV, 18.

(2) *Congrégations, couvents, qui passent la vie,* etc.

vers de nos richesses, n'y ayant souvent nul moyen entre la supreme et infime fortune,

Fortuna vitrea est : tum, quum splendet, frangitur (1),

et envoyer cul sur poincte (2) toutes nos deffenses et levees, ie treuve que, par diverses causes, l'indigence se veoid autant ordinairement logee chez ceulx qui ont des biens, que chez ceulx qui n'en ont point; et qu'à l'adventure est elle aulcunement moins incommode, quand elle est seule, que quand elle se rencontre en compaignie des richesses. Elles viennent plus de l'ordre que de la recepte; *faber est suæ quisque fortunæ* (3) : et me semble plus miserable un riche mal aysé, necessiteux, affaireux, que celuy qui est simplement pauvre. *In divitiis inopes, quod genus egestatis gravissimum est* (4). Les plus grands princes et plus riches sont, par pauvreté et disette, poulsez ordinairement à l'extreme necessité; car en est il de plus extreme que d'en devenir tyrans et iniustes usurpateurs des biens de leurs subiects?

Ma seconde forme, ça esté d'avoir de l'argent : à quoy m'estant prins, i'en feis bientost des reserves notables, selon ma condition; n'estimant pas que ce feust avoir, sinon autant qu'on possede oultre sa despense ordinaire, ny qu'on se puisse fier du bien qui est encores en esperance de recepte, pour claire qu'elle soit. Car, quoy! disoy ie, si i'estoy surprins d'un tel ou d'un tel accident? Et à la suitte de ces vaines et vicieuses imaginations, i'alloy faisant l'ingenieux à pourveoir par cette superflue reserve, à touts inconvenients : et sçavois encores respondre, à celuy qui m'alleguoit que le nombre des inconvenients estoit trop infiny, « que si ce n'estoit à touts, c'estoit à aulcuns et plusieurs. » Cela ne se passoit pas sans penible solicitude : i'en faisois un secret; et moy, qui ose tant dire de moy, ne parloy de mon argent qu'en mensonge, comme font les aultres qui s'appauvrissent riches, s'en-

(1) *Ex Mim. P. Syri.* Godeau, évêque de Grasse, a traduit ainsi ce vers :

Et comme elle a l'éclat du verre,
Elle en a la fragilité.

Corneille a transporté cette traduction dans *Polyeucte*.

(2) *Renverser, bouleverser toutes nos défenses et levées.* On trouve dans le dictionnaire de Cotgrave, *cul sur poincte*, *cul sur teste*, deux expressions synonymes rendues par cette expression anglaise *topsy-turvy*, laquelle répond exactement à notre *sens dessus dessous*. C.

(3) Chacun est l'artisan de sa fortune. SALLUSTE, *de Rep. ordin.* l. 1.

(4) L'indigence au sein des richesses est la plus à plaindre. SÉNÈQUE, *Epist.* 74.

richissent pauvres, dispensent leur conscience de iamais tesmoigner sincerement de ce qu'ils ont : ridicule et honteuse prudence! Alloy ie en voyage? il ne me sembloit estre iamais suffisamment pourveu; et plus ie m'estoy chargé de monnoye, plus aussi ie m'estoy chargé de crainte; tantost de la seureté des chemins, tantost de la fidelité de ceulx qui conduisoient mon bagage, duquel, comme d'aultres que ie cognoy, ie ne m'asseuroy iamais assez si ie ne l'avoy devant mes yeulx. Laissoy ie ma boiste chez moy? combien de souspeçons et pensements espineux, et qui pis est, incommunicables! i'avoy tousiours l'esprit de ce costé. Tout compté, il y a plus de peine à garder l'argent qu'à l'acquerir. Si ie n'en faisoy du tout tant que i'en dis, au moins il me coustoit à m'empescher de le faire. De commodité, i'en tiroy peu ou rien : pour avoir plus de moyens de despense, elle ne m'en poisoit pas moins; car, comme disoit Bion (1) : « Autant se fasche le chevelu comme le chauve, qu'on luy arrache le poil : » et depuis que vous estes accoustumé et avez planté vostre fantasie sur certain monceau, il n'est plus à vostre service; vous n'oseriez l'escorner; c'est un bastiment qui, comme il vous semble, croulera tout, si vous y touchez; il fault que la necessité nous prenne à la gorge pour l'entamer : et auparavant i'engageoy mes hardes et vendois un cheval avecques bien moins de contraincte et moins envy (2), que lors ie ne faisoy bresche à cette bourse favorie que ie tenois à part. Mais le dangier estoit que mal ayseement peult on establir bornes certaines à ce desir (elles sont difficiles à trouver ez choses qu'on croit bonnes), et arrester un poinct à l'espargne : on va tousiours grossissant cet amas, et l'augmentant d'un nombre à aultre, iusques à se priver vilainement de la iouïssance de ses propres biens, et l'establir toute en la garde, et n'en user point. Selon cette espece d'usage, ce sont les plus riches gents du monde ceulx qui ont charge de la garde des portes et murs d'une bonne ville. Tout homme pecunieux est avaricieux, à mon gré. Platon (3) renge ainsi les biens corporels ou humains : la santé, la beaulté, la force, la richesse : et la richesse, dict il, n'est pas aveugle, mais tres clairvoyante, quand elle est illuminee par la prudence. Dionysius le fils (4) eut bonne grace : on l'adver-

(1) SÉNÈQUE, *de Tranquillitate animi*, c. 8. C.
(2) C'est-à-dire *et moins à contre-cœur*, minus invitus. C.
(3) *Lois*, I, p. 631. C.
(4) Ou *Denys le père*, selon Plutarque, dans les *Apophthegmes*. C.

tit que l'un de ses Syracusains avoit caché dans terre un thresor; il luy manda de le luy apporter; ce qu'il feit, s'en reservant à la desrobbee quelque partie, avecques laquelle il s'en alla en une aultre ville, ou ayant perdu cet appetit de thesauriser, il se meit à vivre plus liberalement : ce qu'entendant, Dionysius lui feit rendre le demourant de son thresor, disant que puis qu'il avoit apprins à en sçavoir user, il le luy rendoit volontiers.

Ie feus quelques annees en ce poinct : ie ne sçay quel bon daimon m'en iecta hors tres utilement, comme le Syracusain, et m'envoya toute cette conserve à l'abbandon ; le plaisir de certain voyage de grande despense (1) ayant mis au pied cette sotte imagination : par où ie suis retumbé à une tierce sorte de vie (ie dis ce que i'en sens), certes plus plaisante beaucoup, et plus reiglee; c'est que ie fois courir ma despense quand et quand ma recepte; tantost l'une devance, tantost l'aultre, mais c'est de peu qu'elles s'abbandonnent. Ie vis du iour à la iournee, et me contente d'avoir dequoy suffire aux besoings presents et ordinaires : aux extraordinaires, toutes les provisions du monde n'y sçauroient suffire. Et est folie de s'attendre que fortune elle mesme nous arme iamais suffisamment contre soy : c'est de nos armes qu'il la fault combattre; les fortuites nous trahiront au bon du faict. Si i'amasse, ce n'est que pour l'esperance de quelque voysine emploite; non pour achepter des terres dequoy ie n'ay que faire, mais pour achepter du plaisir. *Non esse cupidum, pecunia est; non esse emacem, vectigal est* (2). Ie n'ay ny gueres peur que bien me faille, ny nul desir qu'il augmente : *divitiarum fructus est in copia; copiam declarat satietas* (3) : et me gratifie singulierement que cette correction me soit arrivee en un aage naturellement enclin à l'avarice, et que ie me veoye desfaict de cette folie si commune aux vieux, et la plus ridicule de toutes les humaines folies.

Feraulez, qui avoit passé par les deux fortunes, et trouvé que l'accroist de chevance n'estoit pas accroist d'appetit au boire, manger, dormir, et embrasser sa femme; et qui, d'aultre part, sentoit poiser sur ses espaules l'importunité de l'œconomie, ainsi

(1) Il s'agit probablement du voyage d'Italie, en 1580 et 81. J. V. L.

(2) C'est être riche que de n'être pas avide de richesses; c'est un revenu que de n'avoir pas la passion d'acheter. Cic. *Paradox*. VI, 3.

(3) Le fruit des richesses est dans l'abondance; et la preuve de l'abondance, c'est le contentement. Id. *ibid*. 2.

qu'elle faict à moy, delibera de contenter un ieune homme pauvre, son fidele amy, abboyant aprez les richesses; et luy feit present de toutes les siennes, grandes et excessifves, et de celles encores qu'il estoit en train d'accumuler touts les iours par la liberalité de Cyrus son bon maistre, et par la guerre; moyennant qu'il prinst la charge de l'entretenir et nourrir honnestement comme son hoste et son amy. Ils vescurent ainsi depuis tres heureusement, et egualement contents du changement de leur condition (1).

Voylà un tour que i'imiteroy de grand courage : et loue grandement la fortune d'un vieil prelat que ie veoy s'estre si purement desmis de sa bourse, de sa recepte et de sa mise, tantost à un serviteur choisy, tantost à un aultre, qu'il a coulé un long espace d'annees, autant ignorant cette sorte d'affaires de son mesnage comme un estrangier. La fiance de la bonté d'aultruy est un non legier tesmoignage de la bonté propre; partant la favorise Dieu volontiers. Et pour son regard, ie ne veoy point d'ordre de maison ny plus dignement ny plus constamment conduict que le sien. Heureux qui aye reiglé à si iuste mesure son besoing, que ses richesses y puissent suffire sans son soing et empeschement, et sans que leur dispensation ou assemblage interrompe d'aultres occupations qu'il suit, plus convenables, plus tranquilles, et selon son cœur!

L'aysance donc et l'indigence dependent de l'opinion d'un chascun; et non plus la richesse que la gloire, que la santé, n'ont qu'autant de beaulté et de plaisir que leur en preste celuy qui les possede. Chascun est bien ou mal, selon qu'il s'en treuve : non de qui on le croid, mais qui le croid de soy, est content; et en cela seul la creance se donne essence et verité. La fortune ne nous faict ny bien ny mal; elle nous en offre seulement la matiere et la semence : laquelle nostre ame, plus puissante qu'elle, tourne et applique comme il luy plaist; seule cause et maistresse de sa condition heureuse ou malheureuse. Les accessions externes prennent saveur et couleur de l'interne constitution : comme les accoustrements nous eschauffent, non de leur chaleur, mais de la nostre, laquelle ils sont propres à couver et nourrir; qui en abrieroit un corps froid, il en tireroit mesme service pour la froidur : ainsi se conserve la neige et la glace. Certes, tout en la maniere qu'à un faineant l'estude sert de torment; à un yvron-

(1) Xénophon, *Cyropédie*, VIII, 5. C.

gne, l'abstinence du vin ; la frugalité est supplice au luxurieux ; et l'exercice, gehenne à un homme delicat et oysif : ainsin est il du reste. Les choses ne sont pas si douloureuses ny difficiles d'elles mesmes ; mais nostre foiblesse et lascheté les faict telles. Pour iuger des choses grandes et haultes, il fault une ame de mesme ; aultrement nous leur attribuons le vice qui est le nostre : un aviron droict semble courbe en l'eau ; il n'importe pas seulement qu'on veoye la chose, mais comment on la veoid (1).

Or sus, pourquoy, de tant de discours qui persuadent diversement les hommes de mespriser la mort et de porter la douleur, n'en trouvons nous quelqu'un qui face pour nous ? et de tant d'especes d'imaginations qui l'ont persuadé à aultruy, que chascun n'en applique il à soy une le plus selon son humeur ? S'il ne peult digerer la drogue forte et abstersive pour desraciner le mal, au moins qu'il la prenne lenitive pour le soulager. *Opinio est quædam effeminata ac levis, nec in dolore magis, quam eadem in voluptate : qua quum liquescimus, fluimusque mollitia, apis aculeum sine clamore ferre non possumus..... Totum in eo est, ut tibi imperes* (2). Au demourant, on n'eschappe pas à la philosophie, pour faire valoir oultre mesure l'aspreté des douleurs et l'humaine foiblesse ; car on la contrainct de se reiecter à ces invincibles repliques : « S'il est mauvais de vivre en necessité, au moins de vivre en necessité il n'est aulcune necessité (3) : » « Nul n'est mal long temps qu'à sa faulte. » Qui n'a le cœur de souffrir ny la mort ny la vie, qui ne veult ny resister ny fuyr, que luy feroit-on ?

CHAPITRE XLI.

De ne communiquer sa gloire.

De toutes les resveries du monde, la plus receue et plus universelle est le soing de la reputation et de la gloire, que nous espousons iusques à quitter les richesses, le repos, la vie et la

(1) Depuis ces mots, *Certes, tout en la maniere*, etc., Montaigne traduit Sénèque, *Epist.* 81. C.

(2) Par la douleur, comme par le plaisir, nos âmes s'amollissent ; elles n'ont plus rien de mâle ni de solide, et une piqûre d'abeille nous arrache des cris... Tout consiste à savoir se commander. Cic. *Tusc. quæst.* II, 22.

(3) Sénèque, *Epist.* 12. J. V. L.

santé, qui sont biens effectuels et substantiaux, pour suyvre cette vaine image et cette simple voix qui n'a ny corps ny prinse :

> La fama, ch' invaghisce a un dolce suono
> Voi superbi mortali, e par sì bella,
> È un' eco, un sogno, anzi del sogno un' ombra
> Ch' ad ogni vento si dilegua et sgombra (1);

et des humeurs desraisonnables des hommes, il semble que les philosophes mesmes se desfacent plus tard et plus envy de cette cy que de nulle aultre (2) : c'est la plus revesche et opiniastre; *quia etiam bene proficientes animos tentare non cessat* (3). Il n'en est gueres de laquelle la raison accuse si clairement la vanité; mais elle a ses racines si vifves en nous, que ie ne sçay si iamais aulcun s'en est peu nettement descharger. Aprez que vous avez tout dict et tout creu pour la desadvouer, elle produict contre vostre discours une inclination si intestine, que vous avez peu (4) que tenir à l'encontre : car, comme dict Cicero (5), ceulx mesmes qui la combattent, encores veulent ils que les livres qu'ils en escrivent portent au front leur nom, et se veulent rendre glorieux de ce qu'ils ont mesprisé la gloire. Toutes les aultres choses tumbent en commerce : nous prestons nos biens et nos vies au besoing de nos amis; mais de communiquer son honneur, et d'estrener aultruy de sa gloire, il ne se veoid gueres.

Catulus Luctatius, en la guerre contre les Cimbres, ayant faict touts ses efforts pour arrester ses soldats qui fuyoient devant les ennemis, se meit luy mesme entre les fuyards, et contrefeit le couard, à fin qu'ils semblassent plustost suyvre leur capitaine que fuyr l'ennemy (6) : c'estoit abbandonner sa reputation pour couvrir la honte d'aultruy. Quand Charles cinquiesme passa en Provence l'an mil cinq cents trente sept, on tient que Antoine de Leve veoyant l'empereur resolu de ce voyage, et l'estimant luy

(1) La renommée, qui, par la douceur de sa voix, enchante les superbes mortels, et paraît si ravissante, n'est qu'un écho, un songe, ou plutôt l'ombre d'un songe qui se dissipe et s'évanouit en un moment. TASSO, *Gerus.* cant. XIV, st. 63.

(2) Cette idée paraît empruntée de TACITE, *Hist.* IV, 6: *Etiam sapientibus cupido gloriæ novissima exuitur.* C.

(3) Parce qu'elle ne cesse de tenter ceux mêmes qui ont fait des progrès dans la vertu. S. AUGUST. *de Civit. Dei*, V, 14.

(4) C'est-à-dire, *que vous avez peu de moyens de tenir à l'encontre.* E. J.

(5) Dans le plaidoyer *pour Archias*, c. 11 ; pensée reproduite aussi par Pascal. J. V. L.

(6) PLUTARQUE, *Vie de Marius*, c. 8. C.

estre merveilleusement glorieux, opinoit toutesfois le contraire et le desconseilloit, à cette fin que toute la gloire et honneur de ce conseil en feust attribué à son maistre, qu'il feust dict son bon advis et sa prevoyance avoir esté telle, que contre l'opinion de touts, il eust mis à fin une si belle entreprinse (1) : qui estoit l'honnorer à ses despens. Les ambassadeurs thraciens consolants Archileonide, mere de Brasidas, de la mort de son fils, et le hault louants iusques à dire qu'il n'avoit point laissé son pareil, elle refusa cette louange privee et particuliere, pour la rendre au publicque. « Ne me dictes pas cela, feit elle; ie sçay que la ville de Sparte a plusieurs citoyens plus grands et plus vaillants qu'il n'estoit (2). » En la bataille de Crecy (3), le prince de Galles, encores fort ieune, avoit l'avantgarde à conduire; le principal effort de la rencontre feut en cet endroict : les seigneurs qui l'accompagnoient se trouvants en dur party d'armes, manderent au roy Edouard de s'approcher pour les secourir. Il s'enquit de l'estat de son fils; et luy ayant esté respondu qu'il estoit vivant et à cheval : « Ie lui feroy, dict il, tort de luy aller maintenant desrobber l'honneur de la victoire de ce combat, qu'il a si long temps soustenu; quelque hazard qu'il y ayt, elle sera toute sienne; » et n'y voulut aller ny envoyer, sçachant, s'il y feust allé, qu'on eust dict que tout estoit perdu sans son secours, et qu'on luy eust attribué l'advantage de cet exploict. *Semper enim quod postremum adiectum est, id rem totam videtur traxisse* (4). Plusieurs estimoient à Rome, et se disoit communement, que les principaulx beaux faicts de Scipion estoient en partie deus à Laelius, qui toutesfois alla tousiours promouvant et secondant la grandeur et gloire de Scipion, sans aulcun soing de la sienne (5). Et Theopompus, roy de Sparte, à celuy qui luy disoit que la chose publicque demeuroit sur ses pieds pour autant qu'il sçavoit bien commander : « C'est plustost, dict il, parce que le peuple sçait bien obeïr (6). »

Comme les femmes qui succedoient aux pairies avoient, nonobs-

(1) Voyez GUILLAUME DU BELLAY, f° 290 ; et BRANTÔME, *Vies des hommes illustres,* à l'article *Antoine de Lève,* t. I, p. 138. C.

(2) PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens,* à l'article *Brasidas*. C.

(3) Donnée en 1346. Voyez FROISSART, vol. I, c. 40. C.

(4) Car ceux qui arrivent les derniers au combat semblent seuls avoir décidé la victoire. TITE-LIVE, XXVII, 45.

(5) PLUTARQUE, *Instruction pour ceulx qui manient affaires d'estat,* c. 7. C.

(6) ID. *Apophthegmes des Lacédémoniens,* à l'article *Théopompus*. C.

tant leur sexe, droict d'assister et opiner aux causes qui appartiennent à la iurisdiction des pairs : aussi les pairs ecclesiastiques nonobstant leur profession, estoient tenus d'assister nos roys en leurs guerres, non seulement de leurs amis et serviteurs, mais de leur personne. Aussi l'evesque de Beauvais se trouvant avecques Philippe Auguste en la battaille de Bouvines (1), participoit bien fort courageusement à l'effect; mais il luy sembloit ne debvoir toucher au fruict et gloire de cet exercice sanglant et violent. Il mena de sa main plusieurs des ennemis à raison, ce iour là; et les donnoit au premier gentilhomme qu'il trouvoit, à esgosiller ou prendre prisonniers, luy en resignant toute l'execution : et le feit ainsi de Guillaume, comte de Salsberi, à messire Iehan de Nesle. D'une pareille subtilité de conscience à cette aultre (2), il vouloit bien assommer, mais non pas blecer, et pourtant ne combattoit que de masse. Quelqu'un, en mes iours, estant reproché par le roy d'avoir mis les mains sur un presbtre, le nioit fort et forme : c'estoit qu'il l'avoit battu et foulé aux pieds.

CHAPITRE XLII.

De l'inequalité qui est entre nous.

Plutarque dict, en quelque lieu (3), qu'il ne treuve point si grande distance de beste à beste, comme il treuve d'homme à homme. Il parle de la suffisance de l'ame et qualitez internes. A la verité, ie treuve si loing d'Epaminondas, comme ie l'imagine, iusques à tel que ie cognoy, ie dis capable de sens commun, que i'encheriroy volontiers sur Plutarque; et diroy qu'il y a plus de distance de tel à tel homme, qu'il n'y en a de tel homme à telle beste;

Hem! vir viro quid præstat (4)!

et qu'il y a autant de degrez d'esprits, qu'il y a d'icy au ciel de brasses, et autant innumerables. Mais à propos de l'estimation

(1) Donnée en 1214, entre Lille et Tournay.

(2) C'est-à-dire, *par une subtilité de conscience pareille à cette autre dont je viens de parler, cet évêque voulait bien assommer*, etc. Voyez MÉZERAY, et les *Mémoires* de J. DU TILLET, p. 220, édit. de 1578. C.

(3) Dans le traité intitulé, *Que les bestes brutes usent de la raison*, vers la fin. C.

(4) Ah! qu'un homme peut être supérieur à un autre homme! TÉRENCE, *Eunuque*, acte II, sc. 2, v. 1.

des hommes, c'est merveille que, sauf nous, aulcune chose ne s'estime que par ses propres qualitez : nous louons un cheval de ce qu'il est vigoreux et adroict,

> Volucrem
> Sic laudamus equum, facili cui plurima palma
> Fervet, et exsultat rauco victoria circo (1),

non de son harnois; un levrier, de sa vistesse, non de son collier; un oyseau (2), de son aile, non de ses longes et sonnettes : pourquoy de mesme n'estimons nous un homme par ce qui est sien? Il a un grand train, un beau palais, tant de credit, tant de rente : tout cela est autour de luy, non en luy. Vous n'acheptez pas un chat en poche : si vous marchandez un cheval (3), vous luy ostez ses bardes, vous le veoyez nud et à descouvert; ou s'il est couvert, comme on les presentoit anciennement aux princes à vendre, c'est par les parties moins necessaires, à fin que vous ne vous amusiez pas à la beaulté de son poil ou largeur de sa croupe, et que vous vous arrestiez principalement à considerer les iambes, les yeulx et le pied, qui sont les membres les plus utiles :

> Regibus hic mos est : ubi equos mercantur, opertos
> Inspiciunt, ne, si facies, ut sæpe, decora
> Molli fulta pede est, emptorem inducat hiantem,
> Quod pulchræ clunes, breve quod caput, ardua cervix (4).

Pourquoy estimant un homme, l'estimez vous tout enveloppé et empacqueté? Il ne nous faict monstre que des parties qui ne sont aulcunement siennes, et nous cache celles par lesquelles seules on peut vrayement iuger de son estimation. C'est le prix de l'espee que vous cherchez, non de la gaine : vous n'en donnerez à l'adventure pas un quatrain (5), si vous l'avez despouillee. Il le fault iuger par luy mesme, non par ses atours; et comme

(1) On fait cas d'un coursier qui, fier et plein de cœur,
Fait paraître, en courant, sa bouillante vigueur;
Qui jamais ne se lasse, et qui, dans la carrière,
S'est couvert mille fois d'une noble poussière.
JUV. VIII, 57, imité par Boileau.

(2) *Un oiseau de fauconnerie.* E. J.

(3) SÉNÈQUE, *Epist.* 80. C.

(4) Lorsque les princes achètent des chevaux, ils les examinent couverts, de peur que si le cheval a les pieds mauvais et la tête belle, comme il arrive souvent, l'acheteur ne se laisse séduire en lui voyant une croupe arrondie, une tête effilée, et une encolure relevée et hardie. HOR. *Sat.* I, 2, 86.

(5) Le quatrain, selon le Dictionnaire de Trévoux, est une ancienne monnaie qui valait un liard. E. J.

dict tres plaisamment un ancien (1) : « Sçavez vous pourquoy vous l'estimez grand ? vous y comptez la haulteur de ses patins. » La base n'est pas de la statue. Mesurez le sans ses eschasses : qu'il mette à part ses richesses et honneurs ; qu'il se presente en chemise. A il le corps propre à ses fonctions, sain et alaigre ? Quelle ame a il ? est elle belle, capable et heureusement pourveue de toutes ses pieces ? est elle riche du sien, ou de l'aultruy ? la fortune n'y a elle que veoir ? Si les yeulx ouverts elle attend les espees traictes (2), s'il ne luy chault par où luy sorte la vie, par la bouche ou par le gosier ; si elle est rassise, equable et contente : c'est ce qu'il fault veoir, et iuger par là les extremes differences qui sont entre nous. Est il

Sapiens, sibique imperiosus ;
Quem neque pauperies, neque mors, neque vincula terrent ;
Responsare cupidinibus, contemnere honores
Fortis ; et in se ipso totus teres atque rotundus,
Externi ne quid valeat per læve morari ;
In quem manca ruit semper fortuna (3) ?

un tel homme est cinq cents brasses au dessus des royaumes et des duchez ; il est luy mesme à soy son empire :

Sapiens.... pol ipse fingit fortunam sibi (4) ;

que luy reste il à desirer ?

Nonne videmus
Nil aliud sibi naturam latrare, nisi ut, quoi
Corpore seiunctus dolor absit, mente fruatur
Iucundo sensu, cura semotu' metuque (5) ?

Comparez luy la tourbe de nos hommes, stupide, basse, servile, instable, et continuellement flottante en l'orage des passions diverses qui la poulsent et repoulsent, pendante toute d'aultruy ; il y a plus d'esloingnement que du ciel à la terre : et toutesfois

(1) SÉNÈQUE, *Epist.* 76. C.

(2) *Les épées nues, tirées du fourreau.* On trouve dans NICOT, l'espee traicte *ensis destrictus.* C.

(3) Est-il sage et maître de lui-même ? verrait-il sans peur l'indigence, les fers, la mort ? sait-il résister à ses passions, mépriser les honneurs ? renfermé tout entier en lui-même, et semblable au globe parfait qu'aucune aspérité n'empêche de rouler, ne laisse-t-il aucune prise à la fortune ? HOR. *Sat.* II, 7, 83.

(4) Le sage est l'artisan de son propre bonheur.

PLAUTE, *Trinummus*, acte II, sc. 2, v. 84.

(5) Écoutez le cri de la nature. Qu'exige-t-elle de vous ? un corps exempt de douleur, une âme libre de terreurs et d'inquiétudes. LUCRÈCE, II, 16.

l'aveuglement de nostre usage est tel, que nous en faisons peu ou point d'estat; là où, si nous considerons un païsan et un roy, un noble et un vilain, un magistrat et un homme privé, un riche et un pauvre, il se presente soubdain à nos yeulx une extreme disparité, qui ne sont differents (1), par maniere de dire, qu'en leurs chausses.

En Thrace, le roy estoit distingué de son peuple d'une plaisante maniere et bien rencherie : il avoit une religion à part, un dieu tout à luy, qu'il n'appartenoit à ses subiects d'adorer, c'estoit Mercure; et luy desdaignoit (2) les leurs, Mars, Bacchus, Diane. Ce ne sont pourtant que peinctures (3), qui ne font aulcune dissemblance essentielle : car, comme les ioueurs de comedie, vous les veoyez sur l'eschaffaut faire une mine de duc et d'empereur; mais tantost aprez, les voylà devenus valets et crocheteurs miserables, qui est leur naïfve et originelle condition : aussi l'empereur, duquel la pompe vous esblouït en public,

Scilicet et grandes viridi cum luce smaragdi
Auro includuntur, teriturque thalassina vestis
Assidue, et Veneris sudorem exercita potat (4) :

veoyez le derriere le rideau; ce n'est rien qu'un homme commun, et à l'adventure plus vil que le moindre de ses subiects : *ille beatus introrsum est; istius bracteata felicitas est* (5); la couardise, l'irresolution, l'ambition, le despit et l'envie l'agitent comme un aultre;

Non enim gazæ, neque consularis
Summovet lictor miseros tumultus
Mentis, et curas laqueata circum
Tecta volantes (6) :

(1) *Quoiqu'ils ne soient différents, par manière,* etc. Ici Montaigne a un peu négligé la construction, aussi bien qu'en plusieurs autres endroits. C.

(2) Hérodote dit bien, V, 7, que les rois de Thrace adoraient *Mercure* sur tout autre dieu; qu'ils ne juraient que par lui seul, et se croyaient descendus de lui : mais il ne dit point qu'ils méprisassent *Mars, Bacchus* et *Diane*, les seuls dieux de leurs sujets. C.

(3) Montaigne revient à sa principale idée, que les rois et les grands ne sont différents des autres hommes que par les habits.

(4) Parce qu'à ses doigts brillent enchâssées dans l'or les émeraudes les plus grandes et du vert le plus éclatant, parce qu'il est toujours paré de riches habits qu'il use dans de honteux plaisirs. LUCRÈCE, IV, 1123.

(5) Le bonheur du sage est en lui-même; l'autre n'a qu'un bonheur superficiel. SÉNÈQUE, *Epist.* 115.

(6) Les trésors entassés, les faisceaux consulaires, ne peuvent chasser les cruelles agitations de l'esprit, ni les soucis qui voltigent sous les lambris dorés. HOR. *Od.* II, 16, 9.

et le soing et la crainte le tiennent à la gorge au milieu de ses armees.

> Re veraque metus hominum, curæque sequaces,
> Nec metuunt sonitus armorum, nec fera tela ;
> Audacterque inter reges, rerumque potentes
> Versantur, neque fulgorem reverentur ab auro (1).

La fiebvre, la migraine et la goutte l'espargnent elles non plus que nous? Quand la vieillesse luy sera sur les espaules, les archers de sa garde l'en deschargeront ils? quand la frayeur de la mort le transira, se rasseurera il par l'assistance des gentilshommes de sa chambre? quand il sera en ialousie et caprice, nos bonnettades (2) le remettront elles? Ce ciel de lict tout enflé d'or et de perles, n'a aulcune vertu à rappaiser les trenchees d'une verte cholique.

> Nec calidæ citius decedunt corpore febres,
> Textilibus si in picturis, ostroque rubenti
> Iactaris, quam si plebeia in veste cubandum est (3).

Les flatteurs du grand Alexandre luy faisoient accroire qu'il estoit fils de Iupiter : un iour estant blecé, regardant escouler le sang de sa playe : « Eh bien! qu'en dictes vous? dict il; est ce pas icy un sang vermeil et purement humain? il n'est pas de la trempe de celuy que Homere faict escouler de la playe des dieux (4). » Hermodorus le poëte avoit faict des vers en l'honneur d'Antigonus, où il l'appelloit fils du soleil : et luy, au contraire : « Celuy, dict il, qui vuide ma chaize percee, sçait bien qu'il n'en est rien (5). » C'est un homme pour touts potages : et si de soy mesme c'est un homme mal nay, l'empire de l'univers ne le sçauroit rabiller.

> Puellæ
> Hunc rapiant; quidquid calcaverit hic, rosa fiat (6) :

(1) Les craintes et les soucis, inséparables de l'homme, ne s'effrayent point du fracas des armes; ils se présentent hardiment à la cour des rois, et, sans respect pour le trône, s'asseyent à leurs côtés. LUCRÈCE, II, 47.

(2) *Nos salutations à coups de bonnet.* E. J.

(3) La fièvre ne vous quittera pas plus tôt, si vous êtes étendu sur la pourpre, ou sur ces tapis tissus à si grands frais, que si vous êtes couché sur un lit plébéien. LUCRÈCE, II, 34.

(4) PLUTARQUE, *Apophthegmes*, à l'article *Alexandre*. C.

(5) ID. *ibid.* à l'article *Antigonus*. C.

(6) Que les jeunes filles se l'enlèvent, que partout les roses naissent sous ses pas. PERSE, *Sat.* II, 38.

quoy pour cela, si c'est une ame grossiere et stupide? La volupté mesme et le bonheur ne se perceoivent point sans vigueur et sans esprit.

> Hæc perinde sunt, ut illius animus qui ea possidet :
> Qui uti scit, ei bona; illi, qui non utitur recte, mala (1).

Les biens de la fortune, touts tels qu'ils sont, encores faut il avoir le sentiment propre à les savourer. C'est le iouyr, non le posseder, qui nous rend heureux.

> Non domus et fundus, non æris acervus et auri,
> Ægroto domini deduxit corpore febres,
> Non animo curas. Valeat possessor oportet,
> Qui comportatis rebus bene cogitat uti :
> Qui cupit, aut metuit, iuvat illum sic domus, aut res,
> Ut lippum pictæ tabulæ, fomenta podagram (2).

Il est un sot, son goust est mousse et hebeté; il n'en iouït non plus qu'un morfondu de la doulceur du vin grec, ou qu'un cheval de la richesse du harnois duquel on l'a paré : tout ainsi, comme Platon dict (3), que la santé, la beaulté, la force, les richesses, et tout ce qui s'appelle bien, est egualement mal à l'iniuste, comme bien au iuste; et le mal, au rebours. Et puis, où le corps et l'ame sont en mauvais estat, à quoy faire ces commoditez externes? veu que la moindre picqueure d'esplingue, et passion de l'ame, est suffisante à nous oster le plaisir de la monarchie du monde. A la premiere strette (4) que lui donne la goutte, il a beau estre sire et maiesté,

> Totus et argento conflatus, totus et auro (5),

perd il pas le souvenir de ses palais et de ses grandeurs? s'il est en cholere, sa principaulté le garde elle de rougir, de palir, de

(1) Ces choses sont tout ce que leur possesseur les fait être; des biens pour qui sait en user, des maux pour qui en fait un mauvais usage. TÉRENCE, *Heautont*, acte I, sc. 3, v. 21.

(2) Cette maison superbe, ces terres immenses, ces tas d'or et d'argent, chassent-ils la fièvre et les soucis du maître? Pour jouir de ce qu'on possède, il faut être sain de corps et d'esprit. Pour quiconque est tourmenté de crainte ou de désir, toutes ces richesses sont comme des fomentations pour un goutteux, comme des tableaux pour des yeux qui ne peuvent souffrir la lumière. HOR. *Epist.* I, 2, 47.

(3) *Lois*, II, p. 579. C.

(4) C'est-à-dire *étreinte*. — *Strette* vient de l'italien *stretta*, qui signifie la même chose. C.

(5) Tout couvert d'argent, tout brillant d'or. TIBULLE, I, 2, 70.

grincer les dents comme un fol? Or si c'est un habile homme et bien nay, la royauté adiouste peu à son bonheur;

> Si ventri bene, si lateri est, pedibusque tuis, nil
> Divitiæ poterunt regales addere maius (1);

il veoid que ce n'est que biffe (2) et piperie. Ouy, à l'adventure, il sera de l'advis du roy Seleucus, « que qui sçauroit le poids d'un sceptre ne daigneroit l'amasser, quand il le trouveroit à terre (3) : » il le disoit pour les grandes et penibles charges qui touchent un bon roy. Certes, ce n'est pas peu de chose que d'avoir à reigler aultruy, puis qu'à reigler nous mesmes il se presente tant de difficultez. Quant au commander, qui semble estre si doulx, considerant l'imbecillité du iugement humain, et la difficulté du chois ez choses nouvelles et doubteuses, ie suis fort de cet avis, qu'il est bien plus aysé et plus plaisant de suyvre que de guider; et que c'est un grand seiour d'esprit de n'avoir à tenir qu'une voie tracee, et à respondre que de soy :

> Ut satius multo iam sit parere quietum,
> Quam regere imperio res velle (4).

Ioinct que Cyrus disoit qu'il n'appartenoit de commander, à homme qui ne vaille mieulx que ceulx à qui il commande. Mais le roy Hieron, en Xenophon (5), dict davantage, Qu'en la iouïssance des voluptez mesmes, ils sont de pire condition que les privez; d'autant que l'aysance et la facilité leur oste l'aigredoulce poincte que nous y trouvons.

> Pinguis amor, nimiumque potens, in tædia nobis
> Vertitur, et, stomacho dulcis ut esca, nocet (6).

Pensons nous que les enfants de chœur prennent grand plaisir à la musique? la satieté la leur rend plustost ennuyeuse. Les festins, les danses, les masquarades, les tournois, resiouïssent

(1) Avez-vous l'estomac bon, la poitrine excellente? n'êtes-vous point tourmenté de la goutte? les richesses des rois ne pourraient ajouter à votre bonheur. HOR. *Epist.* I, 2, 5.

(2) *Trompeuse apparence.* Ce mot, qui vient sans doute de l'italien *beffa*, niche, moquerie, veut dire proprement *une pierre fausse*, selon Nicot. C.

(3) PLUTARQUE, *Si l'homme sage doibt se mesler des affaires d'estat*, c. 12. C.

(4) Il vaut bien mieux obéir tranquillement que de prendre le fardeau des affaires publiques. LUCRÈCE, V, 1126.

(5) Dans le traité intitulé *Hiéron*, ou *de la Condition des rois*. C.

(6) L'amour déplaît, s'il est trop bien traité; c'est un aliment agréable dont l'excès devient nuisible. OVIDE, *Amor.* II, 19, 25.

ceulx qui ne les veoyent pas souvent, et qui ont desiré de les veoir; mais à qui en faict ordinaire, le goust en devient fade et mal plaisant : ny les dames ne chatouillent celuy qui en iouït à cœur saoul : qui ne se donne loisir d'avoir soif, ne sçauroit prendre plaisir à boire : les farces des batteleurs nous resiouïssent; mais aux ioueurs elles servent de corvee. Et qu'il soit ainsi, ce sont delices aux princes, c'est leur feste, de se pouvoir quelquesfois travestir et desmettre à la façon de vivre basse et populaire :

> Plerumque gratæ principibus vices,
> Mundæque parvo sub lare pauperum
> Cœnæ, sine aulæis et ostro,
> Sollicitam explicuere frontem (1).

Il n'est rien si empeschant, si desgousté, que l'abondance. Quel appetit ne se rebuteroit à veoir trois cents femmes à sa mercy, comme les a le Grand Seigneur en son serrail? Et quel appetit et visage de chasse s'estoit reservé celuy de ses ancestres, qui n'alloit iamais aux champs à moins de sept mille faulconniers? Et oultre cela, ie croy que ce lustre de grandeur apporte non legieres incommoditez à la iouïssance des plaisirs plus doulx; ils sont trop esclairez et trop en bute : et ie ne sçay comment on requiert plus d'eulx de cacher et couvrir leur faulte; car ce qui est à nous indiscretion, à eulx le peuple iuge que ce soit tyrannie, mespris et desdaing des loix : et oultre l'inclination au vice, il semble qu'ils adioustent encores le plaisir de gourmander et soubmettre à leurs pieds les observances publicques. De vray, Platon, en son Gorgias (2), definit tyran celuy qui a licence en une cité de faire tout ce qui luy plaist : et souvent, à cette cause, la monstre et publication de leur vice blece plus que le vice mesme (3). Chascun craint à estre espié et contreroollé : ils le sont iusques à leurs contenances et à leurs pensees, tout le peuple estimant avoir droict et interest d'en iuger; oultre ce que les taches s'aggrandissent selon l'eminence et clarté du lieu où elles sont assises, et qu'un seing et une verrue au front paroissent plus que ne faict ailleurs une balafre. Voilà pourquoy les poëtes feignent les amours de Iupiter conduictes soubs aultre

(1) Le changement plaît aux grands : une table propre, sans tapis, sans pourpre, un repas frugal sous le toit du pauvre, leur a souvent déridé le front. Hor. *Od.* III, 29, 13.

(2) Tome I, p. 469, C, édition d'Estienne. C.

(3) *Plusque exemplo, quam peccato, nocent.* Cic. *de Leg.* III, 14.

visage que le sien; et de tant de practiques amoureuses qu'ils luy attribuent, il n'en est qu'une seule, ce me semble, où il se treuve en sa grandeur et maiesté.

Mais revenons à Hieron : il recite aussi combien il sent d'incommoditez en sa royauté, pour ne pouvoir aller et voyager en liberté, estant comme prisonnier dans les limites de son païs, et qu'en toutes ses actions il se treuve enveloppé d'une fascheuse presse. De vray, à veoir les nostres touts seuls à table, assiegez de tant de parleurs et regardants incogneus, i'en ay eu souvent plus de pitié que d'envie. Le roy Alphonse disoit que les asnes estoient en cela de meilleure condition que les roys; leurs maistres les laissent paistre à leur ayse : là où les roys ne peuvent pas obtenir cela de leurs serviteurs. Et ne m'est iamais tumbé en fantasie que ce feust quelque notable commodité, à la vie d'un homme d'entendement, d'avoir une vingtaine de contreroolleurs à sa chaize percee; ny que les services d'un homme qui a dix mille livres de rente, ou qui a prins Casal ou deffendu Siene, luy soient plus commodes et acceptables que d'un bon valet et bien experimenté. Les advantages principesques sont quasi advantages imaginaires; chasque degré de fortune a quelque image de principaulté; Cesar appelle roytelets touts les seigneurs ayants iustice en France de son temps (1). De vray, sauf le nom de sire, on va bien avant avecques nos roys. Et veoyez, aux provinces esloingnees de la court, nommons Bretaigne pour exemple, le train, les subiects, les officiers, les occupations, le service et cerimonie d'un seigneur retiré et casanier, nourry entre ses valets; et veoyez aussi le vol de son imagination : il n'est rien plus royal. Il oyt parler de son maistre une fois l'an, comme du roi de Perse, et ne le recognoist que par quelque vieux cousinage que son secretaire tient en registre. A la verité, nos loix sont libres assez; et le poids de la souveraineté ne touche un gentilhomme françois à peine deux fois en sa vie. La subiection essentielle et effectuelle ne regarde, d'entre nous, que ceulx qui

(1) Comme César ne dit rien de semblable des Gaulois, Coste a prétendu, d'après Barbeyrac, que Montaigne, par une inadvertance qu'il a commise encore ailleurs, liv. II, c. 8, avait rapporté ici aux Gaulois ce que César a dit des Germains (*de Bell. gall.* VI, 23) : *In pace nullus communis est magistratus; sed principes regionum atque pagorum inter suos jus dicunt, controversiasque minuunt.* Il est possible aussi que Montaigne fasse allusion à ce passage que Cicéron (*Ep. fam.* VII, 5) nous a conservé d'une lettre de César : *M. Orfium, quem mihi commendas, vel* regem *Galliæ faciam, vel hunc Leptæ delega.* J. V. L.

s'y convient, et qui ayment à s'honnorer et enrichir par tel service : car qui se veult tapir en son foyer, et sçait conduire sa maison sans querelle et sans procez, il est aussi libre que le duc de Venise. *Paucos servitus, plures servitutem tenent* (1).

Mais sur tout Hieron faict cas dequoy il se veoid privé de toute amitié et societé mutuelle, en laquelle consiste le plus parfaict et doulx fruict de la vie humaine. Car quel tesmoignage d'affection et de bonne volonté puis ie tirer de celuy qui me doibt, vueille il ou non, tout ce qu'il peult? Puis ie faire estat de son humble parler et courtoise reverence, veu qu'il n'est pas en luy de me la refuser? L'honneur que nous recevons de ceulx qui nous craignent, ce n'est pas honneur; ces respects se doibvent à la royauté, non à moy.

Maximum hoc regni bonum est,
Quod facta domini cogitur populus sui
Quam ferre, tam laudare (2).

Veoy ie pas que le meschant, le bon roy, celuy qu'on hait, celuy qu'on aime, autant en a l'un que l'aultre? De mesmes apparences, de mesme cerimonie estoit servy mon predecesseur, et le sera mon successeur. Si mes subiects ne m'offensent pas, ce n'est tesmoignage d'aulcune bonne affection : pourquoy le prendroy ie en cette part là, puisqu'ils ne pourroient quand ils vouldroient? Nul ne me suit pour l'amitié qui soit entre luy et moy; car il ne s'y sçauroit coudre amitié où il y a si peu de relation et de correspondance : ma haulteur m'a mis hors du commerce des hommes; il y a trop de disparité et de disproportion. Ils me suyvent par contenance et par coustume, ou, plustost que moy, ma fortune, pour en accroistre la leur. Tout ce qu'ils me dient et font, ce n'est que fard, leur liberté estant bridee de toutes parts par la grande puissance que i'ay sur eulx : ie ne veoy rien autour de moy que couvert et masqué.

Ses courtisans louoient un iour Iulian l'empereur de faire bonne iustice : « Ie m'enorgueilliroy volontiers, dict il, de ces louanges, si elles venoient de personnes qui osassent accuser ou meslouer mes actions contraires, quand elles y seroient (3). » Toutes les

(1) Peu d'hommes sont enchaînés à la servitude, un grand nombre s'y enchaînent. SÉNÈQUE, *Epist.* 22.

(2) Le plus grand avantage de la royauté, c'est que les peuples sont obligés non seulement de souffrir, mais de louer les actions de leurs maîtres. SÉNÈQUE, *Thyest.* acte II, sc. 1, v. 30.

(3) AMMIEN MARCELLIN, XXII, 10. C.

vrayes commoditez qu'ont les princes leur sont communes avecques les hommes de moyenne fortune (c'est à faire aux dieux de monter des chevaulx aislez, et se paistre d'ambrosie) : ils n'ont point d'aultre sommeil et d'aultre appetit que le nostre; leur acier n'est pas de meilleure trempe que celuy dequoy nous nous armons; leur couronne ne les couvre ny du soleil ny de la pluie.

Diocletian, qui en portoit une si reveree et si fortunee, la resigna, pour se retirer au plaisir d'une vie privee; et quelque temps aprez, la necessité des affaires publicques requerant qu'il reveinst en prendre la charge, il respondit à ceulx qui l'en prioient : « Vous n'entreprendriez pas de me persuader cela, si vous aviez veu le bel ordre des arbres que i'ay moy mesme plantez chez moy, et les beaux melons que i'y ay semez (1). »

A l'advis d'Anacharsis (2), le plus heureux estat d'une police seroit où, toutes aultres choses estants eguales, la precedence se mesureroit à la vertu, et le rebut au vice.

Quand le roy Pyrrhus entreprenoit de passer en Italie, Cineas, son sage conseiller, luy voulant faire sentir la vanité de son ambition : « Eh bien ! sire, luy demanda il, à quelle fin dressez vous cette grande entreprinse ? — Pour me faire maistre de l'Italie, » respondit il soubdain. « Et puis, suyvit Cineas, cela faict ? — Ie passeray, dict l'aultre, en Gaule et en Espaigne. — Et aprez ? — Ie m'en iray subiuguer l'Afrique; et enfin, quand i'auray mis le monde en ma subiection, ie me reposeray, et vivray content et à mon ayse. — Pour Dieu, sire, rechargea lors Cineas, dictes-moy à quoy il tient que vous ne soyez dez à present, si vous voulez, en cet estat ? pourquoy ne vous logez vous dez cette heure où vous dictes aspirer, et vous espargnez tant de travail et de hazard, que vous iectez entre deux (3) ? »

Nimirum, quia non bene norat, quæ esset habendi
Finis, et omnino quoad crescat vera voluptas (4).

Ie m'en vais clorre ce pas par un verset ancien que ie treuve singulierement beau à ce propos : *Mores cuique sui fingunt fortunam* (5).

(1) AURÉL. VICTOR, à l'article *Dioclétien*. C.
(2) PLUTARQUE, *Banquet des sept sages*, c. 13. C.
(3) ID. *Vie de Pyrrhus*, c. 7. On connaît l'imitation de Boileau, dans sa première *Épître*.
(4) C'est qu'il ne connaissait pas les bornes qu'on doit mettre à ses désirs; c'est qu'il ignorait jusqu'où va le plaisir véritable. LUCRÈCE, V, 1431.
(5) Chacun se fait à soi-même sa destinée. CORN. NÉP. *Vie d'Atticus*, c. 11.

CHAPITRE XLIII.

Des loix sumptuaires.

La façon dequoy nos loix essayent à reigler les folles et vaines despenses des tables et vestements, semble estre contraire à sa fin. Le vray moyen, ce seroit d'engendrer aux hommes le mespris de l'or et de la soye, comme de choses vaines et inutiles; et nous leur augmentons l'honneur et le prix, qui est une bien inepte façon pour en desgouster les hommes. Car dire ainsi, qu'il n'y aura que les princes qui mangent du turbot, et qui puissent porter du velours et de la tresse d'or, et l'interdire au peuple, qu'est ce aultre chose que mettre en credit ces choses là, et faire croistre l'envie à chascun d'en user? Que les roys quittent hardiement ces marques de grandeur; ils en ont assez d'aultres : tels excez sont plus excusables à tout aultre qu'à un prince. Par l'exemple de plusieurs nations, nous pouvons apprendre assez de meilleures façons de nous distinguer exterieurement, et nos degrez (1) (ce que i'estime à la verité estre bien requis en un estat), sans nourrir pour cet effect cette corruption et incommodité si apparente. C'est merveille comme la coustume en ces choses indifferentes plante ayseement et soubdain le pied de son auctorité. A peine feusmes nous un an, pour le dueil du roy Henry second, à porter du drap à la court, il est certain que desia, à l'opinion d'un chascun, les soyes estoient venues à telle vilité, que si vous en veoyiez quelqu'un vestu, vous en faisiez incontinent quelque homme de ville; elles estoient demeurees en partage aux medecins et aux chirurgiens : et quoy qu'un chascun feust à peu prez vestu de mesme, si y avoit il d'ailleurs assez de distinctions apparentes des qualitez des hommes. Combien soubdainement viennent en honneur parmy nos armees les pourpoincts crasseux de chamois et de toile, et la polisseure et richesse des vestements, à reproche et à mespris! Que les roys commencent à quitter ces despenses, ce sera faict en un mois, sans edict et sans ordonnance : nous irons touts aprez. La loy debvroit dire, au rebours, que le cramoisy et l'orfevrerie est deffendue à toute espece de gents, sauf aux batteleurs et aux courtisanes.

(1) *Nous, et le rang que nous occupons.*

De pareille invention corrigea Zeleucus les mœurs corrompues des Locriens (1). Ses ordonnances estoient telles : « Que la femme de condition libre ne puisse mener aprez elle plus d'une chambriere, sinon lors qu'elle sera yvre; ny ne puisse sortir hors la ville de nuict, ny porter ioyaux d'or à l'entour de sa personne, ny robbe enrichie de broderie, si elle n'est publicque et putain : Que, sauf les ruffiens, à homme ne loise porter en son doigt anneau d'or, ny robbe delicate, comme sont celles des draps tissus en la ville de Milet. » Et ainsi, par ces exceptions honteuses, il divertissoit ingenieusement ses citoyens des superfluitez et delices pernicieuses : c'estoit une tres utile maniere d'attirer, par honneur et ambition, les hommes à leur debvoir et à l'obeïssance.

Nos roys peuvent tout en telles reformations externes; leur inclination y sert de loy : *quidquid principes faciunt, præcipere videntur* (2) : le reste de la France prend pour reigle la reigle de la court. Qu'ils se desplaisent de cette vilaine chausseure, qui monstre si à descouvert nos membres occultes; ce lourd grossissement de pourpoincts, qui nous faict touts aultres que nous ne sommes, si incommode à s'armer; ces longues tresses de poil, effeminees; cet usage de baiser ce que nous presentons à nos compaignons, et nos mains en les saluant, cerimonie deue aultrefois aux seuls princes; et qu'un gentilhomme se treuve en lieu de respect sans espee à son costé, tout esbraillé et destaché, comme s'il venoit de la garderobbe; et que contre la forme de nos peres et la particuliere liberté de la noblesse de ce royaume, nous nous tenons descouverts bien loing autour d'eulx, en quelque lieu qu'ils soient; et comme autour d'eulx, autour de cent aultres, tant nous avons de tiercelets et quartelets de roys; et ainsi d'aultres pareilles introductions nouvelles et vicieuses : elles se verront incontinent esvanouïes et descriees. Ce sont erreurs superficielles, mais pourtant de mauvais prognosticque; et sommes advertis que le massif se desment quand nous veoyons fendiller l'enduict et la crouste de nos parois.

Platon, en ses loix (3), n'estime peste au monde plus dommageable à sa cité, que de laisser prendre liberté à la ieunesse de

(1) Diodore de Sicile, XII, 20. C.

(2) Tout ce que les princes font, il semble qu'ils le commandent. Quintilien, *Declam.* 3, p. 38, éd. de 1665.

(3) Liv. VII, p. 631. C.

changer, en accoustrements, en gestes, en dances, en exercices et en chansons, d'une forme à une aultre, remuant son iugement tantost en cette assiette, tantost en cette là; courant aprez les nouvelletez, honnorant leurs inventeurs : par où les mœurs se corrompent, et toutes institutions viennent à desdaing et à mespris. En toutes choses, sauf simplement aux mauvaises, la mutation est à craindre; la mutation des saisons, des vents, des vivres, des humeurs. Et nulles loix ne sont en leur vray credit que celles ausquelles Dieu a donné quelque ancienne duree, de mode que personne ne sçache leur naissance, ny qu'elles ayent iamais esté aultres.

CHAPITRE XLIV.

Du dormir.

La raison nous ordonne bien d'aller tousiours mesme chemin, mais non toutesfois mesme train : et ores que (1) le sage ne doibve donner aux passions humaines de se fourvoyer de la droicte carriere, il peult bien, sans interest de son debvoir, leur quitter aussi cela, d'en haster ou retarder son pas, et ne se planter comme un colosse immobile et impassible. Quand la vertu mesme seroit incarnee, ie croy que le pouls luy battroit plus fort allant à l'assault qu'allant disner : voire il est necessaire qu'elle s'eschauffe et s'esmeuve. A cette cause, i'ay remarqué pour chose rare, de veoir quelquesfois les grands personnages, aux plus haultes entreprinses et importants affaires, se tenir si entiers en leur assiette, que de n'en accourcir pas seulement leur sommeil. Alexandre le Grand, le iour assigné à cette furieuse battaille contre Darius, dormit si profondement et si haulte matinee, que Parmenion feut contrainct d'entrer en sa chambre, et approchant de son lict, l'appeller deux ou trois fois par son nom pour l'esveiller, le temps d'aller au combat le pressant (2). L'empereur Othon ayant resolu de se tuer, cette mesme nuict, aprez avoir mis ordre à ses affaires domestiques, partagé son argent à ses serviteurs, et affilé le trenchant d'une espee dequoy il se vouloit donner, n'at-

(1) *Quoique le sage ne doive pas permettre aux*, etc. C.

(2) PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre,* c. 11 de la traduction d'Amyot. Il en fut ainsi de Condé avant la bataille de Rocroi : « Le lendemain, à l'heure marquée, il fallut réveiller d'un profond sommeil cet autre Alexandre. » BOSSUET, *Or. fun. de Condé.* J. V. L.

tendant plus qu'à sçavoir si chascun de ses amis s'estoit retiré en seureté, se print si profondement à dormir, que ses valets de chambre l'entendoient ronfler (1). La mort de cet empereur a beaucoup de choses pareilles à celle du grand Caton, et mesme cecy : car Caton estant prest à se desfaire, ce pendant qu'il attendoit qu'on luy rapportast nouvelles si les senateurs qu'il faisoit retirer s'estoient eslargis du port d'Utique, se meit si fort à dormir, qu'on l'oyoit souffler de la chambre voysine, et celuy qu'il avoit envoyé vers le port l'ayant esveillé pour luy dire que la tormente empeschoit les senateurs de faire voile à leur ayse, il y en renvoya encores un aultre, et se renfonceant dans le lict, se remeit encores à sommeiller iusques à ce que ce dernier l'asseura de leur partement (2). Encores avons nous dequoy le comparer au faict d'Alexandre, en ce grand et dangereux orage qui le menaceoit par la sedition du tribun Metellus, voulant publier le decret du rappel de Pompeius dans la ville avecques son armee, lors de l'esmotion de Catilina; auquel decret Caton seul resistoit; et en avoient eu Metellus et luy de grosses paroles et grandes menaces au senat : mais c'estoit au lendemain, en la place, qu'il falloit venir à l'execution; où Metellus, oultre la faveur du peuple et de Cesar, conspirant lors aux advantages de Pompeius, se debvoit trouver accompaigné de force esclaves estrangiers et escrimeurs à oultrance, et Caton fortifié de sa seule constance; de sorte que ses parents, ses domestiques et beaucoup de gents de bien en estoient en grand soulcy, et en y eut qui passerent la nuict ensemble sans vouloir reposer, ny boire, ny manger, pour le dangier qu'ils luy veoyoient preparé; mesme sa femme et ses sœurs ne faisoient que pleurer et se tormenter en sa maison : là ou luy, au contraire, reconfortoit tout le monde; et aprez avoir souppé comme de coustume, s'en alla coucher, et dormir de fort profond sommeil iusques au matin, que l'un de ses compaignons au tribunat le veint esveiller pour aller à l'escarmouche (3). La cognoissance que nous avons de la grandeur de courage de cet homme, par le reste de sa vie, nous peult faire iuger, en toute seureté, que cecy luy partoit d'une ame si loing eslevee au dessus de tels accidents, qu'il n'en daignoit entrer en cervelle, non plus que d'accidents ordinaires.

(1) PLUTARQUE, *Vie d'Othon*, c. 8. C.
(2) ID. *Vie de Caton d'Utique*, c. 19. C.
(3) ID. *Vie de Caton d'Utique*, c. 8. C.

En la battaille navale qu'Augustus gaigna contre Sextus Pompeius en Sicile, sur le poinct d'aller au combat (1), il se trouva pressé d'un si profond sommeil, qu'il fallut que ses amis l'esveillassent pour donner le signe de la battaille : cela donna occasion à M. Antonius de luy reprocher, depuis, qu'il n'avoit pas eu le cœur seulement de regarder les yeulx ouverts l'ordonnance de son armee, et de n'avoir osé se presenter aux soldats, iusques à ce qu'Agrippa luy veinst annoncer la nouvelle de la victoire qu'il avoit eue sur ses ennemis. Mais quant au ieune Marius, qui feit encores pis, car le iour de sa derniere iournee contre Sylla, aprez avoir ordonné son armee et donné le mot et signe de la battaille, il se coucha dessoubs un arbre à l'umbre pour se reposer, et s'endormit si serré, qu'à peine se peut il esveiller de la route et fuitte de ses gents, n'ayant rien veu du combat; ils disent que ce feut pour estre si extremement aggravé de travail et de faulte de dormir, que nature n'en pouvoit plus (2). Et à ce propos, les medecins adviseront si le dormir est si necessaire, que nostre vie en depende : car nous trouvons bien qu'on feit mourir le roy Perseus de Macedoine prisonnier à Rome, luy empeschant le sommeil; mais Pline (3) en allegue qui ont vescu longtemps sans dormir. Chez Herodote (4), il y a des nations ausquelles les hommes dorment et veillent par demy annees. Et ceulx qui escrivent la vie du sage Epimenides, disent qu'il dormit cinquante sept ans de suitte (5).

CHAPITRE XLV.

De la battaille de Dreux.

Il y eut tout plein de rares accidents en nostre battaille de Dreux (6); mais ceulx qui ne favorisent pas fort la reputation de monsieur de Guyse, mettent volontiers en avant, qu'il ne se peult excuser d'avoir faict alte et temporisé avecques les forces

(1) SUÉTONE, *Vie d'Auguste*, c. 16. C.
(2) PLUTARQUE, *Vie de Sylla*, c. 13. C.
(3) *Hist. Nat.* VII, 52. C.
(4) Liv. IV, p. 264. Hérodote n'en parle que par ouï-dire, et déclare positivement qu'il ne le croit point. C.
(5) DIOGÈNE LAERCE, I, 109; PLINE, VII, 52. J. V. L.
(6) Donnée en 1562, sous le règne de Charles IX, et gagnée par la conduite et la valeur du duc de Guise.

qu'il commandoit, ce pendant qu'on enfonceoit monsieur le connestable, chef de l'armee, avecques l'artillerie; et qu'il valoit mieulx se hazarder, prenant l'ennemy par flanc, que, attendant l'advantage de le veoir en queue, souffrir une si lourde perte. Mais oultre ce que l'issue en tesmoigna, qui en debattra sans passion me confessera ayseement, à mon advis, que le but et la visee, non seulement d'un capitaine, mais de chasque soldat, doibt regarder la victoire en gros; et que nulles occurrences particulieres, quelque interest qu'il y ait, ne le doibvent divertir de ce poinct là. Philopœmen (1), en une rencontre de Machanidas, ayant envoyé devant, pour attaquer l'escarmouche, bonne trouppe d'archers et gents de traict; et l'ennemy, aprez les avoir renversez, s'amusant à les poursuyvre à toute bride, et coulant, aprez sa victoire, le long de la battaille où estoit Philopœmen, quoy que ses soldats s'en esmeussent, il ne feut d'advis de bouger de sa place, ny de se presenter à l'ennemy pour secourir ses gents; ains les ayant laissé chasser et mettre en pieces à sa veue, commencea la charge sur les ennemis au battaillon de leurs gents de pied, lors qu'il les veid tout à faict abbandonnez de leurs gents de cheval; et bien que ce feussent Lacedemoniens, d'autant qu'il les print à l'heure que, pour tenir tout gaigné, ils commenceoient à se desordonner, il en veint ayseement à bout; et cela faict, se meit à poursuyvre Machanidas. Ce cas est germain à celuy de monsieur de Guyse.

En cette aspre battaille d'Agesilaus contre les Bœotiens, que Xenophon (2), qui y estoit, dict estre la plus rude qu'il eust oncques veue, Agesilaus refusa l'advantage que fortune luy presentoit, de laisser passer le battaillon des Bœotiens et les charger en queue, quelque certaine victoire qu'il en preveist, estimant qu'il y avoit plus d'art que de vaillance; et pour monstrer sa prouesse d'une merveilleuse ardeur de courage, choisit plustost de leur donner en teste : mais aussi feut il bien battu et bien blecé, et contrainct enfin de se desmesler, et prendre le party qu'il avoit refusé au commencement, faisant ouvrir ses gents pour donner passage à ce torrent de Bœotiens; puis quand ils feurent passez, prenant garde qu'ils marchoient en desordre comme ceulx qui cuidoient bien estre hors de tout dangier, il les feit

(1) PLUTARQUE, *Vie de Philopœmen*, c. 6. C.
(2) Cité par PLUTARQUE, *Vie d'Agésilas*, p. 605, éd. de 1599. C.

suyvre et charger par les flancs : mais pour cela ne les peut il tourner en fuitte à val de route; ains se retirerent le petit pas, monstrant tousiours les dents, iusques à ce qu'ils se feurent rendus à sauveté.

CHAPITRE XLVI.

Des noms.

Quelque diversité d'herbes qu'il y ayt, tout s'enveloppe sous le nom de salade : de mesme, sous la consideration des noms, ie m'en vois faire icy une galimafree de divers articles.

Chasque nation a quelques noms qui se prennent, ie ne sçay comment, en mauvaise part : et à nous Iehan, Guillaume (1), Benoist. Item, il semble y avoir en la genealogie des princes, certains noms fatalement affectez : comme des Ptolomees à ceulx d'Aegypte, des Henrys en Angleterre, Charles en France, Baudoins en Flandres; et en nostre ancienne Aquitaine, des Guillaumes, d'où l'on dict que le nom de Guienne est venu (2), par un froid rencontre, s'il n'en y avoit d'aussi cruds dans Platon mesme.

Item, c'est une chose legiere, mais toutesfois digne de memoire pour son estrangeté, et escripte par tesmoing oculaire, que Henry, duc de Normandie, fils de Henry second, roy d'Angleterre, faisant un festin en France, l'assemblee de la noblesse y feut si grande, que, pour passetemps, s'estant divisee en bandes par la ressemblance des noms; en la premiere trouppe, qui feut des Guillaumes, il se trouva cent dix chevaliers assis à table portants ce nom, sans mettre en compte les simples gentilshommes et serviteurs.

Il est autant plaisant de distribuer les tables par le nom des assistants, comme il estoit à l'empereur Geta de faire distribuer le service de ses mets par la consideration des premieres lettres du nom des viandes (3) : on servoit celles qui se commenceoient par M : mouton, marcassin, merlus, marsoin; ainsi des aultres.

(1) *Guillaume*, dit le Dictionnaire de Trévoux, se disait autrefois par mépris des gens dont on ne faisait pas grand cas. E. J.

(2) Le nom de *Guienne* ne vient point de *Guillaume*, mais bien du mot *Aquitania*, l'Aquitaine, dont on a fait d'abord l'*Aquienne*, et ensuite la *Guienne* A. D.

(3) SPARTIEN, *Geta*, c. 5. J. V. L.

Item, il se dict qu'il faict bon avoir bon nom, c'est à dire credit et reputation; mais encores, à la verité, est il commode d'avoir un nom beau, et qui ayseement se puisse prononcer et retenir, car les roys et les grands nous en cognoissent plus ayseement, et oublient plus mal volontiers; et de ceulx mesmes qui nous servent, nous commandons plus ordinairement et employons ceulx desquels les noms se presentent le plus facilement à la langue. I'ay veu le roy Henry second ne pouvoir nommer à droict un gentilhomme de ce quartier de Gascoigne; et à une fille de la royne, il feut luy mesme d'advis de donner le nom general de la race, parce que celuy de la maison paternelle luy sembla trop divers. Et Socrates estime digne du soing paternel de donner un beau nom aux enfants.

Item, on dict que la fondation de nostre Dame la grand, à Poictiers, print origine de ce qu'un ieune homme desbauché, logé en cet endroict, ayant recouvré une garse, et luy ayant d'arrivee demandé son nom, qui estoit Marie, se sentit si vifvement esprins de religion et de respect de ce nom sacrosainct de la Vierge mere de nostre Sauveur, que non seulement il la chassa soubdain, mais en amenda tout le reste de sa vie, et qu'en consideration de ce miracle, il feut basty, en la place où estoit la maison de ce ieune homme, une chapelle au nom de nostre Dame, et depuis l'eglise que nous y veoyons. Cette correction voyelle et auriculaire, devotieuse, tira droict à l'ame : cette aultre suyvante, de mesme genre, s'insinua par les sens corporels. Pythagoras estant en compaignie de ieunes hommes, lesquels il sentit complotter, eschauffez de la feste, d'aller violer une maison pudique, commanda à la menestriere de changer de ton; et par une musique poisante, severe et spondaïque, enchanta tout doulcement leur ardeur, et l'endormit (1).

Item, dira pas la posterité que nostre reformation d'auiourd'huy ayt esté delicate et exacte, de n'avoir pas seulement combattu les erreurs et les vices, et remply le monde de devotion, d'humilité, d'obeïssance, de paix, et de toute espece de vertu; mais d'avoir passé iusques à combattre ces anciens noms de nos baptesmes, Charles, Louys, François, pour peupler le monde de Mathusalem, Ezechiel, Malachie, beaucoup mieulx sentants de la foy? Un gentilhomme, mien voisin, estimant les commoditez du

(1) Sextus Empiricus, *adversus Mathem.* liv. VI, p. 128. C.

vieux temps au prix du nostre, n'oublioit pas de mettre en compte la fierté et magnificence des noms de la noblesse de ce temps là, Dom Grumedan, Quedragan, Agesilan; et qu'à les ouyr seulement sonner, il se sentoit qu'ils avoient esté bien aultres gents que Pierre, Guillot et Michel.

Item, ie sçay bon gré à Iacques Amyot d'avoir laissé dans le cours d'une oraison françoise, les noms latins touts entiers, sans les bigarrer et changer pour leur donner une cadence françoise. Cela sembloit un peu rude au commencement; mais desia l'usage, par le credit de son Plutarque, nous en a osté toute l'estrangeté. I'ay souhaitté souvent que ceulx qui escrivent les histoires en latin nous laissassent nos noms touts tels qu'ils sont (1); car en faisant de Vaudemont *Vallemontanus*, et les metamorphosant pour les garber à la grecque ou à la romaine, nous ne sçavons où nous en sommes, et en perdons la cognoissance.

Pour clorre nostre compte, c'est un vilain usage, et de tres mauvaise consequence en nostre France, d'appeller chascun par le nom de sa terre et seigneurie, et la chose du monde qui faict plus mesler et mescognoistre les races. Un cadet de bonne maison ayant eu pour son appanage une terre sous le nom de laquelle il a esté cogneu et honnoré, ne peult honnestement l'abbandonner : dix ans aprez sa mort, la terre s'en va à un estrangier qui en faict de mesme; devinez où nous sommes de la cognoissance de ces hommes. Il ne fault pas aller querir d'aultres exemples que de nostre maison royale, où autant de partages, autant de surnoms : ce pendant l'originel de la tige nous est eschappé. Il y a tant de liberté en ces mutations, que de mon temps ie n'ay veu personne eslevé par la fortune à quelque grandeur extraordinaire, à qui on n'ayt attaché incontinent des tiltres genealogiques nouveaux et ignorez à son pere, et qu'on n'ayt enté en quelque illustre tige : et de bonne fortune, les plus obscures familles sont plus idoines à falsification. Combien avons nous de gentilshommes en France qui sont de royale race, selon leurs comptes! plus, ce croy ie, que d'aultres. Feut il pas dict de bonne grace par un de mes amis? Ils estoient plusieurs assemblez pour la querelle d'un seigneur contre un aultre, lequel aultre avoit, à la verité, quelque prerogative de tiltres et d'al-

(1) Comme aurait dû faire le président de Thou dans son histoire, d'ailleurs si estimée de tout sincère amateur de la vérité. C.

liances eslevees au dessus de la commune noblesse. Sur le propos de cette prerogative, chascun cherchant à s'egualer à luy, alleguoit, qui une origine, qui une aultre, qui la ressemblance du nom, qui des armes, qui une vieille pancharte domestique; et le moindre se trouvoit arrierefils de quelque roy d'oultremer. Comme ce feut à disner, cettuy cy, au lieu de prendre sa place, se recula en profondes reverences, suppliant l'assistance de l'excuser de ce que par temerité il avoit iusques lors vescu avec eulx en compaignon; mais qu'ayant esté nouvellement informé de leurs vieilles qualitez, il commenceoit à les honnorer selon leurs degrez, et qu'il ne luy appartenoit pas de se seoir parmy tant de princes. Aprez sa farce, il leur dict mille iniures : « Contentons nous, de par Dieu! de ce dequoy nos peres se sont contentez, et de ce que nous sommes; nous sommes assez, si nous le sçavons bien maintenir : ne desadvouons pas la fortune et condition de nos ayeulx, et ostons ces sottes imaginations, qui ne peuvent faillir à quiconque a l'impudence de les alleguer. »

Les armoiries n'ont de seureté non plus que les surnoms. Ie porte d'azur semé de trefles d'or, à une patte de lyon de mesme, armee de gueules, mise en fasce (1). Quel privilege a cette figure pour demourer particulierement en ma maison? un gendre la transportera en une aultre famille : quelque chestif achepteur en fera ses premieres armes. Il n'est chose où il se rencontre plus de mutation et de confusion.

Mais cette consideration me tire par force à un aultre champ. Sondons un peu de prez, et pour Dieu! regardons à quel fondement nous attachons cette gloire et reputation pour laquelle se boulleverse le monde : où asseons nous cette renommee que nous allons questants avecques si grand' peine? c'est en somme Pierre ou Guillaume qui la porte, prend en garde, et à qui elle touche. O la courageuse faculté que l'espérance, qui en un subiect mortel, et en un moment, va usurpant l'infinité, l'immensité, l'eternité, et remplissant l'indigence de son maistre de la possession de toutes les choses qu'il peult imaginer et desirer, autant qu'elle

(1) Montaigne, comme on le voit dans le *Journal de ses voyages*, laissa ses armoiries à Plombières, à Augsbourg, et dans plusieurs autres villes ; à Pise, il les fit *blasonner et dorer avecques de belles et vives couleurs*; ensuite il les encadra, et les cloua au mur de sa chambre, *soubs la condition qu'elles y resteroient :* son hôte, le capitaine Paulino, le lui promit, *et en feit serment.* J. V. L.

veult ! Nature nous a là donné un plaisant iouet ! Et ce Pierre ou Guillaume, qu'est ce qu'une voix pour touts potages, ou trois ou quatre traicts de plume, premierement si aysez à varier, que ie demanderoy volontiers : A qui touche l'honneur de tant de victoires, à Guesquin, à Glesquin, ou à Gueaquin (1) ? Il y auroit bien plus d'apparence icy qu'en Lucien, que Σ meist T en procez (2) ; car

Non levia aut ludicra petuntur
Præmia (3) :

il y va de bon ; il est question laquelle de ces lettres doibt estre payee de tant de sieges, battailles, bleceures, prisons et services faicts à la couronne de France par ce sien fameux connestable. Nicolas Denisot (4) n'a eu soing que des lettres de son nom, et en a changé toute la contexture pour en bastir le conte (5) d'Alsinois, qu'il a estrené de la gloire de sa poësie et peincture. Et l'historien Suetone n'a aymé que le sens du sien ; et en ayant privé Lenis. qui estoit le surnom de son pere (6), a laissé Tranquillus successeur de la reputation de ses escripts. Qui croiroit que le capitaine Bayard n'eust honneur que celuy qu'il a emprunté des faicts de Pierre Terrail ? et qu'Antoine Escalin se laisse voler, à sa veue, tant de navigations et charges par mer et par terre, au capitaine Poulin et au baron de la Garde (7) ?

Secondement, ce sont traicts de plume communs à mille hommes. Combien y a il, en toutes les races, de personnes de mesme nom et surnom ? et en diverses races, siecles et païs, combien? L'histoire a cogneu trois Socrates, cinq Platons, huict Aristotes, sept Xenophons, vingt Demetrius, vingt Theodores : et pensez combien elle n'en a pas cogneu. Qui empesche mon palefrenier

(1) Ménage a remarqué qu'on nommait le célèbre *du Guesclin* de quatorze façons différentes : *du Guéclin*, *du Gayaquin*, *du Guesquin*, *Guesquinius*, *Guesclinius*, *Guesquinas*, etc. On peut voir, à ce propos, un récit assez plaisant de Froissart, vol. III, c. 75. C.

(2) Allusion au *Jugement des voyelles*, par Lucien. J. V. L.

(3) Il ne s'agit pas ici d'un prix de peu de valeur. VIRG. *Énéide*, XII, 764.

(4) Peintre et poète, né au Mans l'an 1515. Voyez LACROIX DU MAINE et DUVERDIER. C.

(5) *Conte* pour *comte*, titre de noblesse. DD.

(6) SUÉTONE, *Othon*, c. 10. J. V. L.

(7) Antoine *Iscalin* (c'était son véritable nom) fut aussi appelé *le capitaine Poulin* et *baron de la Garde*. C'était un officier de fortune, qui se distingua dans la carrière militaire et dans celle des ambassades, sous les règnes de François Ier et de ses successeurs, jusqu'à Charles IX. C.

de s'appeller Pompee le Grand ? Mais, aprez tout, quels moyens, quels ressorts y a il qui attachent à mon palefrenier trespassé, ou à cet aultre homme qui eust la teste trenchee en Aegypte, et qui ioignent à eulx cette voix glorifiee et ces traicts de plume ainsin honnorez, à fin qu'ils s'en advantagent ?

Id cinerem et manes credis curare sepultos (1) !

Quel ressentiment ont les deux compaignons en principale valeur entre les hommes, Epaminondas, de ce glorieux vers qui court tant de siecles pour luy en nos bouches,

Consiliis nostris laus est attrita Laconum (2) ;

et Africanus, de cet aultre,

A sole exoriente, supra Mæoti' paludes,
Nemo est qui factis me æquiparare queat (3) ?

Les survivants se chatouillent de la doulceur de ces voix, et par icelles solicitez de jalousie et desir, transmettent inconsidereement par fantasie aux trespassez cettuy leur propre ressentiment ; et d'une pipeuse esperance se donnent à croire d'en estre capables à leur tour. Dieu le sçait. Toutesfois,

Ad hæc se
Romanus, Graiusque, et Barbarus induperator
Erexit ; causas discriminis, atque laboris
Inde habuit : tanto maior famæ sitis est, quam
Virtutis (4) !

(1) Croyez-vous que tout cela puisse toucher une froide cendre et des mânes ensevelis ? Virg. *Énéide*, IV, 34.

(2) Sparte devant ma gloire abaissa son orgueil.

Ce vers, traduit du grec par Cicéron, *Tuscul.* V, 17, est le premier des quatre vers élégiaques qui furent gravés au bas de la statue d'Épaminondas (Pausan. IX, 15). On y lit *attonsa,* et non pas *attrita,* qui traduirait mal ἐκείρατος. J. V. L.

(3) De l'aurore au couchant il n'est point de guerriers
Dont le front soit couvert de si nobles lauriers.

Cic. *Tusc.* V, 17.

(4) Voilà l'espérance qui enflamma les généraux grecs, romains et barbares ; voilà ce qui leur fit endurer mille travaux, affronter mille dangers : tant il est vrai que l'homme est plus altéré de gloire que de vertu ! Juv. *Sat.* X, 137.

CHAPITRE XLVII.

De l'incertitude de nostre iugement

C'est bien ce que dict ce vers.

Ἐπέων δὲ πολὺς νομὸς ἔνθα καὶ ἔνθα (1).

« Il y a prou de loy (2) de parler, par tout, et pour et contre. » Pour exemple :

Vince Hannibal, et non seppe usar poi
Ben la vittoriosa sua ventura (3).

Qui vouldra estre de ce party, et faire valoir avecques nos gents la faulte de n'avoir dernierement poursuyvy nostre poincte à Montcontour; ou qui vouldra accuser le roi d'Espaigne (4) de n'avoir sceu se servir de l'advantage qu'il eut contre nous à Sainct Quentin; il pourra dire cette faulte partir d'une ame enyvree de sa bonne fortune, et d'un courage, lequel plein et gorgé de ce commencement de bonheur, perd le goust de l'accroistre, desia par trop empesché à digerer ce qu'il en a : il en a sa brassee toute comble, il n'en peult saisir davantage; indigne que la fortune luy aye mis un tel bien entre mains : car quel proufit en sent il, si neantmoins il donne à son ennemy moyen de se remettre sus? Quelle esperance peult on avoir qu'il ose une aultre fois attaquer ceulx cy ralliez et remis, et de nouveau armez de despit et de vengeance, qui ne les a osé ou sceu poursuyvre touts rompus et effroyez,

Dum fortuna calet, dum conficit omnia terror (5)?

Mais enfin que peult il attendre de mieulx que ce qu'il vient de perdre? Ce n'est pas comme à l'escrime, où le nombre des touches donne gaing : tant que l'ennemy est en pieds, c'est à recommencer de plus belle; ce n'est pas victoire, si elle ne met

(1) HOMÈRE, *Iliade*, XX, 249.

(2) C'est-à-dire, *il y a beaucoup de liberté de parler,* ou *on peut parler à son aise.* E. J.

(3) Annibal vainquit les Romains; mais il ne sut pas profiter de sa victoire. PETRARCA, troisième partie des *Sonnets*, fol. 141, ed. di Gabriel Giolito.

(4) Philippe II, qui battit les Français près de Saint-Quentin en 1556, le 10 d'août, fête de saint Laurent. C.

(5) Lorsque la fortune entraîne tout, lorsque tout cède à la terreur. LUCAIN, VII, 734.

fin à la guerre. En cette escarmouche où Cesar eut du pire prez la ville d'Oricum, il reprochoit aux soldats de Pompeius qu'il eust esté perdu, si leur capitaine eust sceu vaincre (1), et luy chaussa bien aultrement les esperons quand ce feut à son tour.

Mais pourquoy ne dira on aussi au contraire, Que c'est l'effect d'un esprit precipiteux et insatiable, de ne sçavoir mettre fin à sa convoitise; Que c'est abuser des faveurs de Dieu, de leur vouloir faire perdre la mesure qu'il leur a prescripte; et Que de se reiecter au dangier aprez la victoire, c'est la remettre encores un coup à la mercy de la fortune; Que l'une des plus grandes sagesses en l'art militaire, c'est de ne poulser son ennemy au desespoir? Sylla et Marius, en la guerre sociale, ayants desfaict les Marses, en voyants encores une trouppe de reste, qui par desespoir se revenoient iecter sur eulx comme bestes furieuses, ne feurent pas d'advis de les attendre. Si l'ardeur de monsieur de Foix ne l'eust emporté à poursuyvre trop asprement les restes de la victoire de Ravenne, il ne l'eust pas souillee de sa mort : toutesfois encores servit la recente memoire de son exemple à conserver monsieur d'Anguien de pareil inconvenient à Serisoles. Il faict dangereux assaillir un homme à qui vous avez osté tout aultre moyen d'eschapper que par les armes : car c'est une violente maistresse d'eschole que la necessité : *gravissimi sunt morsus irritatæ necessitatis* (2).

Vincitur haud gratis, iugulo qui provocat hostem (3).

Voylà pourquoy Pharax empescha le roy de Lacedemone, qui venoit de gaigner la iournee contre les Mantineens, de n'aller affronter mille Argiens qui estoient eschappez entiers de la desconfiture; ains les laisser couler en liberté, pour ne venir à essayer la vertu picquee et despitee par le malheur (4). Clodomire, roy d'Aquitaine, aprez sa victoire, poursuyvant Gondemar, roy de Bourgoigne, vaincu et fuyant, le forcea de tourner teste; mais son opiniastreté lui osta le fruict de sa victoire, car il y mourut.

Pareillement, qui auroit à choisir, ou de tenir ses soldats ri-

(1) PLUTARQUE, *Vie de César*, c. 11. C.

(2) C'est ce que Montaigne vient de dire en français. Le texte latin est extrait de la *Déclamation* de PORCIUS LATRO, qui se trouve dans quelques éditions de Salluste. C.

(3) Celui qui défie la mort ne la reçoit guère sans la donner. LUCAIN, IV, 275.

(4) DIODORE DE SICILE, XII, 25. C.

chement et sumptueusement armez, ou armez seulement pour la necessité, il se presenteroit en faveur du premier party, duquel estoient Sertorius, Philopœmen, Brutus, Cesar (1), et aultres, que c'est tousiours un aiguillon d'honneur et de gloire au soldat, de se veoir paré, et une occasion de se rendre plus obstiné au combat, ayant à sauver ses armes, comme ses biens et heritages; raison, dict Xenophon (2), pourquoy les Asiatiques menoient en leurs guerres femmes, concubines, avecques leurs ioyaux et richesses plus cheres. Mais il s'offriroit aussi, de l'aultre part, qu'on doibt plustost oster au soldat le soing de se conserver, que de le luy accroistre; qu'il craindra, par ce moyen, doublement à se hazarder : ioinct que c'est augmenter à l'ennemy l'envie de la victoire par ces riches despouilles; et a lon remarqué que d'aultres fois cela encouragea merveilleusement les Romains à l'encontre des Samnites. Antiochus monstrant à Hannibal l'armee qu'il preparoit contre eulx, pompeuse et magnifique en toute sorte d'equipage, et luy demandant : « Les Romains se contenteront-ils de cette armee? — S'ils s'en contenteront? respondit il : vrayement ouy, pour avares qu'ils soyent (3). » Lycurgus deffendoit aux siens non seulement la somptuosité en leur equipage, mais encores de despouiller leurs ennemis vaincus; voulant, disoit il, que la pauvreté et frugalité reluisist avecques le reste de la battaille (4).

Aux sieges et ailleurs où l'occasion nous approche de l'ennemy, nous donnons volontiers licence aux soldats de le braver, desdaigner et iniurier de toutes façons de reproches : et non sans apparence de raison; car ce n'est pas faire peu de leur oster toute esperance de grace et de composition, en leur representant qu'il n'y a plus ordre de l'attendre de celuy qu'ils ont si fort oultragé, et qu'il ne reste remede que de la victoire : si est ce qu'il en mesprint à Vitellius (5); car ayant affaire à Othon, plus foible en valeur de soldats desaccoustumez de longue main du faict de la guerre, et amollis par les delices de la ville, il les agassa tant enfin par ses paroles picquantes, leur reprochant leur pusillani-

(1) Suétone, *César*, c. 67. C.
(2) *Cyropédie*, IV, 4. C.
(3) Aulu-Gelle, V, 5. C.
(4) Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens*, à la fin de ceux de *Lycurgue*. C.
(5) Ou plutôt à ses lieutenants, qui commandaient en son absence. Voyez Plutarque, *Vie d'Othon*, c. 3. C.

mité, et le regret des dames et festes qu'ils venoient de laisser à Rome, qu'il leur remeit par ce moyen le cœur au ventre, ce que nuls exhortements n'avoient sceu faire, et les attira luy mesme sur ses bras où lon ne les pouvoit poulser. Et de vray, quand ce sont iniures qui touchent au vif, elles peuvent faire ayseement que celuy qui alloit laschement à la besongne pour la querelle de son roy, y aille d'une aultre affection pour la sienne propre.

A considerer de combien d'importance est la conservation d'un chef en une armee, et que la visee de l'ennemy regarde principalement cette teste à laquelle tiennent toutes les aultres et en dependent, il semble qu'on ne puisse mettre en doubte ce conseil, que nous veoyons avoir esté prins par plusieurs grands chefs, de se travestir et desguiser sur le poinct de la meslee : toutesfois l'inconvenient qu'on encourt par ce moyen n'est pas moindre que celuy qu'on pense fuyr; car le capitaine venant à estre mescogneu des siens, le courage qu'ils prennent de son exemple et de sa presence, vient aussi quand et quand à leur faillir, et perdant la veue de ses marques et enseignes accoustumees, ils le iugent ou mort, ou s'estre desrobbé desesperant de l'affaire. Et quant à l'experience, nous luy veoyons favoriser tantost l'un, tantost l'aultre party. L'accident de Pyrrhus, en la battaille qu'il eut contre le consul Levinus en Italie, nous sert à l'un et l'aultre visage; car pour s'estre voulu cacher sous les armes de Megacles (1), et luy avoir donné les siennes, il sauva bien sans doubte sa vie, mais aussi il en cuida encourir l'aultre inconvenient de perdre la iournee. Alexandre, Cesar, Lucullus, aymoient à se marquer au combat par des accoustrements et armes riches, de couleur reluisante et particuliere : Agis, Agesilaus, et ce grand Gylippus (2), au rebours, alloient à la guerre obscurement couverts, et sans atour imperial.

A la battaille de Pharsale, entre aultres reproches qu'on donne à Pompeius, c'est d'avoir arresté son armee pied coy, attendant l'ennemy. « Pour autant que cela » (ie desrobberay icy les mots mesmes de Plutarque (3), qui valent mieulx que les miens) « af-« foiblit la violence que le courir donne aux premiers coups; et

(1) Les éditions portent *Demogacles;* mais c'est une faute évidente de copiste ou d'imprimeur. Voyez Plutarque, *Vie de Pyrrhus*, c. 8. C.

(2) Voyez Diodore de Sicile, XIII, 33. C.

(3) C'est-à-dire de son traducteur Amyot, dans la *Vie de Pompée*, c. 19. César blâme aussi Pompée de cette faute, *de Bello civ.* III, 17. C.

« quand et quand oste l'eslancement des combattants les uns « contre les aultres, qui a accoustumé de les remplir d'impetuo- « sité et de fureur, plus qu'aultre chose, quand ils viennent à « s'entrechocquer de roideur, leur augmentant le courage par « le cry et la course; et rend la chaleur des soldats, en maniere « de dire, refroidie et figee. » Voylà ce qu'il dict pour ce roolle. Mais si Cesar eust perdu, qui n'eust peu aussi bien dire, Qu'au contraire la plus forte et roide assiette est celle en laquelle on se tient planté sans bouger; et Que qui est en sa marche arresté, resserrant et espargnant pour le besoing sa force en soy mesme, a grand advantage contre celuy qui est esbranlé, et qui a desia consommé à la course la moitié de son haleine? oultre ce que l'armee estant un corps de tant de diverses pieces, il est impossible qu'elle s'esmeuve, en cette furie, d'un mouvement si iuste, qu'elle n'en altere ou rompe son ordonnance, et que le plus dispos ne soit aux prinses avant que son compaignon le secoure. En cette vilaine battaille des deux freres perses, Clearchus, Lacedemonien, qui commandoit les Greces du party de Cyrus, les mena tout bellement à la charge, sans se haster : mais à cinquante pas prez, il les meit à la course, esperant, par la briefveté de l'espace, mesnager et leur ordre et leur haleine; leur donnant cependant l'advantage de l'impetuosité pour leurs personnes et pour leurs armes à traict (1). D'aultres ont reiglé ce doubte en leurs armees, de cette maniere : « Si les ennemis vous courent sus, attendez les de pied coy; s'ils vous attendent de pied coy, courez leur sus (2). »

Au passage que l'empereur Charles cinquiesme feit en Provence, le roy François feut au propre d'eslire, ou de luy aller au devant en Italie, ou de l'attendre en ses terres : et bien qu'il considerast, Combien c'est d'advantage de conserver sa maison pure et nette des troubles de la guerre, à fin qu'entiere en ses forces, elle puisse continuellement fournir deniers et secours au besoing; Que la necessité des guerres porte à touts les coups de faire le gast (3), ce qui ne se peult faire bonnement en nos biens propres; et si, le païsan ne porte pas si doulcement ce ravage de ceulx de son party que de l'ennemy, en maniere qu'il s'en peult

(1) Voyez Xénophon, *Anab.* I, 8. J. V. L.

(2) Plutarque, dans les *Préceptes de mariage*, c. 34. C.

(3) Mot qui se trouve aussi dans Amyot, pour *degast*, comme on a mis dans quelques éditions. C.

ayseement allumer des seditions et des troubles parmy nous; Que la licence de desrobber et piller, qui ne peult estre permise en son païs, est un grand support aux ennuis de la guerre; et qui n'a aultre esperance de gaing que sa solde, il est mal aysé qu'il soit tenu en office, estant à deux pas de sa femme et de sa retraicte; Que celuy qui met la nappe tumbe tousiours des despens; Qu'il y a plus d'alaigresse à assaillir qu'à deffendre; et Que la secousse de la perte d'une battaille dans nos entrailles est si violente, qu'il est mal aysé qu'elle ne croule tout le corps, attendu qu'il n'est passion contagieuse comme celle de la peur, ny qui se prenne si ayseement à credit, et qui s'espande plus brusquement; et que les villes qui auront ouy l'esclat de cette tempeste à leurs portes, qui auront recueilly leurs capitaines et soldats tremblants encores et hors d'haleine, il est dangereux sur la chaulde qu'elles ne se iectent à quelque mauvais party : si est ce (1) qu'il choisit de rappeller les forces qu'il avoit delà les monts, et de veoir venir l'ennemy. Car il peut imaginer, au contraire, Qu'estant chez luy et entre ses amis, il ne pouvoit faillir d'avoir planté (2) de toutes commoditez; Les rivieres, les passages, à sa devotion, luy conduiroient et vivres et deniers en toute seureté, et sans besoing d'escorte; Qu'il auroit ses subiects d'autant plus affectionnez, qu'ils auroient le dangier plus prez; Qu'ayant tant de villes et de barrieres pour sa seureté, ce seroit à luy de donner loy au combat, selon son opportunité et advantage; Et s'il luy plaisoit de temporiser, qu'à l'abry et à son ayse, il pourroit veoir morfondre son ennemy, et se desfaire soy mesme, par les difficultez qui le combattroient engagé en une terre contraire, où il n'auroit devant, ny derriere luy, ny à costé, rien qui ne luy feist guerre, ny le moyen de refreschir ou d'eslargir son armee, si les maladies s'y mettoient, ny de loger à couvert ses blecez; nuls deniers, nuls vivres, qu'à poincte de lance, nul loisir de se reposer et prendre haleine, nulle science de lieux ny de païs qui le sceust deffendre d'embusches et surprinses; et s'il venoit à la perte d'une battaille, aulcun moyen

(1) *Quoi qu'il en soit, François Ier se détermina à rappeler*, etc. Tout ce qui suit, jusqu'à la fin du paragraphe, est tiré presque mot pour mot d'un discours fait en plein conseil par François Ier, tel qu'on le trouve dans les *Mémoires* de GUILLAUME DU BELLAY, l. VI, fol. 258. C.

(2) C'est-à-dire *abondance*. — *Planté* et *plenté*, de *plénité*, qui vient de *plenitas*, abondance. C.

d'en sauver les reliques. Et n'avoit pas faulte d'exemples pour l'un et pour l'aultre party.

Scipion trouva bien meilleur d'aller assaillir les terres de son ennemy en Afrique, que de deffendre les siennes, et le combattre en Italie, où il estoit; d'où bien luy print. Mais au rebours. Hannibal en cette mesme guerre, se ruyna d'avoir abbandonné la conqueste d'un païs estrangier pour aller deffendre le sien. Les Atheniens, ayants laissé l'ennemy en leurs terres pour passer en la Sicile, eurent la fortune contraire : mais Agathocles, roy de Syracuse, l'eut favorable, ayant passé en Afrique, et laissé la guerre chez soy.

Ainsi nous avons bien accoustumé de dire, avecques raison. que les evenements et issues dependent, notamment en la guerre, pour la pluspart, de la fortune; laquelle ne se veult pas renger et assubiectir à nostre discours et prudence, comme disent ces vers :

> Et male consultis pretium est; prudentia fallax :
> Nec fortuna probat causas, sequiturque merentes;
> Sed vaga per cunctos nullo discrimine fertur.
> Scilicet est aliud, quod nos cogatque regatque
> Maius, et in proprias ducat mortalia leges (1).

Mais à le bien prendre, il semble que nos conseils et deliberations en dependent bien autant : et que la fortune engage en son trouble et incertitude aussi nos discours. « Nous raisonnons hazardeusement et temerairement, dict Timæus en Platon (2), parce que, comme nous, nos discours ont grande participation à la temerité du hazard. »

CHAPITRE XLVIII.

Des destriers.

Me voycy devenu grammairien, moy qui n'apprins iamais langue que par routine, et qui ne sçay encores que c'est d'adiectif. coniunctif, et d'ablatif. Il me semble avoir ouy dire que les Ro-

(1) Souvent l'imprudence réussit, et la prudence nous trompe; souvent la fortune ne favorise pas les plus dignes : toujours inconstante, elle voltige çà et là au gré de ses caprices. C'est qu'il y a une puissance supérieure qui nous maîtrise, et qui tient sous sa dépendance toutes les choses mortelles. MANILIUS. IV, 95.

(2) Dans le *Timée*, p. 528. C.

mains avoient des chevaulx qu'ils appelloient *funales*, ou *dextrarios* (1), qui se menoient à dextre, ou à relais, pour les prendre touts frais au besoing : et de là vient que nous appellons *destriers* les chevaulx de service ; et nos romans disent ordinairement *adestrer*, pour *accompaigner*. Ils appelloient aussi *desultorios equos*, des chevaulx qui estoient dressez de façon que courants de toute leur roideur, accouplez coste à coste l'un de l'aultre, sans bride, sans selle, les gentilshommes romains, voire touts armez, au milieu de la course se iectoient et reiectoient de l'un à l'aultre. Les Numides gendarmes menoient en main un second cheval, pour changer au plus chauld de la meslee : *quibus, desultorum in modum, binos trahentibus equos, inter acerrimam sæpe pugnam, in recentem equum, ex fesso, armatis transsultare mos erat : tanta velocitas ipsis, tamque docile equorum genus* (2) ! Il se treuve plusieurs chevaulx dressez à secourir leur maistre, courir sus à qui leur presente une espee nue, se iecter des pieds et des dents sur ceulx qui les attaquent et affrontent : mais il leur advient plus souvent de nuire aux amis qu'aux ennemis ; ioinct que vous ne les desprenez pas à vostre poste, quand ils se sont une fois harpez, et demeurez à la misericorde de leur combat. Il mesprint lourdement à Artybius, general de l'armee de Perse, combattant contre Onesilus, roy de Salamine, de personne à personne, d'estre monté sur un cheval façonné en cette eschole ; car il feut cause de sa mort, le coustillier (3) d'Onesilus l'ayant accueilly d'une faulx entre les deux espaules, comme il s'estoit cabré sur son maistre (4). Et ce que les Italiens disent, qu'en la battaille de Fornuove, le cheval du roy Charles le deschargea, à ruades et pennades, des ennemis qui le pressoient, et qu'il estoit perdu sans cela ; ce feut un grand coup de hazard, s'il est vray. Les Mammelus se

(1) *D'attelage, ou de main*. Suétone, *Tibère*, c. 6, et Stace, *Thébaïde*, VI, 461, ont employé *funalis* dans ce sens. Quant à *dextrarius*, c'est un barbarisme, usité seulement dans les auteurs du moyen âge. Ainsi l'érudition de Montaigne se trouve encore en défaut. J. V. L.

(2) Comme ceux de nos cavaliers qui sautent d'un cheval sur l'autre, les Numides avaient coutume de mener deux chevaux ; et tout armés, dans le fort du combat, ils se jetaient souvent d'un cheval fatigué sur un cheval frais : telle était leur agilité, et la docilité de leurs chevaux ! TITE-LIVE, XXIII, 29.

(3) On nommait *coustilliers*, dit Fauchet, les valets qui portaient la *coustille*, et se tenaient près de l'homme d'armes. *Coustille* était une épée, ou long poignard. BOREL, dans son *Thresor des recherches gauloises*, etc. C.

(4) HÉRODOTE, V, 111 et 112. J. V. L.

vantent d'avoir les plus adroicts chevaulx de gendarmes du monde; que par nature et par coustume ils sont faicts à cognoistre et distinguer l'ennemy, sur qui il fault qu'ils se ruent de dents et de pieds, selon la voix ou signe qu'on leur faict; et pareillement à relever, de la bouche, les lances et dards emmy la place, et les offrir au maistre, selon qu'il le commande. On dict de Cesar, et aussi du grand Pompeius, que parmy leurs aultres excellentes qualitez, ils estoient fort bons hommes de cheval : et de Cesar, qu'en sa ieunesse, monté à dos sur un cheval, et sans bride, il luy faisoit prendre carriere, les mains tournees derriere le dos (1). Comme nature a voulu faire, de ce personnage et d'Alexandre, deux miracles en l'art militaire, vous diriez qu'elle s'est aussi efforcee à les armer extraordinairement : car chascun sçait, du cheval d'Alexandre, Bucephal, qu'il avoit la teste retirant à celle d'un taureau; qu'il ne se souffroit monter à personne qu'à son maistre, ne peut estre dressé que par luy mesme, feut honnoré aprez sa mort, et une ville bastie en son nom (2). Cesar en avoit aussi un aultre qui avoit les pieds de devant comme un homme, ayant l'ongle couppé en forme de doigts, lequel ne peut estre monté ny dressé que par Cesar, qui dedia son image aprez sa mort à la deesse Venus (3).

Ie ne desmonte pas volontiers quand ie suis à cheval; car c'est l'assiette en laquelle ie me treuve le mieulx, et sain, et malade. Platon (4) la recommende pour la santé; aussi dict Pline qu'elle est salutaire à l'estomach et aux ioinctures. Poursuyvons doncques, puisque nous y sommes.

On lit en Xenophon (5) la loy deffendant de voyager à pied à homme qui eust cheval. Trogus et Iustinus (6) disent que les Parthes avoient accoustumé de faire à cheval non seulement la guerre, mais aussi touts leurs affaires publicques et privez, marchander, parlementer, s'entretenir et se promener; et que la plus notable difference des libres et des serfs parmy eulx, c'est que les uns vont à cheval, les autres à pied : institution nee du roy Cyrus.

(1) Plutarque, *Vie de César*, c. 5. C.
(2) Aulu-Gelle, V, 2. J. V. L.
(3) Suétone, *César*, c. 61. C.
(4) *Lois*, liv. VII, vers le commencement. Le passage de Pline se trouve au liv. XXVIII, c. 4. C.
(5) *Cyropédie*, l. IV, c. 3. C.
(6) Justin, l. XLI. C.

Il y a plusieurs exemples en l'histoire romaine (et Suetone le remarque plus particulierement de Cesar) (1) des capitaines qui commandoient à leurs gents de cheval de mettre pied à terre, quand ils se trouvoient pressez de l'occasion, pour oster aux soldats toute esperance de fuitte, et pour l'advantage qu'ils esperoient en cette sorte de combat : *quo, haud dubie, superat Romanus* (2), dict Tite Live. Si est il que la premiere provision dequoy ils se servoient à brider la rebellion des peuples de nouvelle conqueste, c'estoit leur oster armes et chevaulx. Pourtant veoyons nous si souvent en Cesar : *arma proferri, iumenta produci, obsides dari iubet* (3). Le Grand Seigneur ne permet auiourd'huy ny à chrestien, ny à iuif, d'avoir cheval à soy, soubs son empire.

Nos ancestres, et notamment du temps de la guerre des Anglois, ez combats solennels et iournees assignees, se mettoient, la pluspart du temps, touts à pied, pour ne se fier à aultre chose qu'à leur force propre, et vigueur de leur courage et de leurs membres, de chose si chere que l'honneur et la vie. Vous engagez, quoy qu'en die Chrysanthes en Xenophon (4), vostre valeur et vostre fortune à celle de vostre cheval : ses playes et sa mort tirent la vostre en consequence; son effroy ou sa fougue vous rendent ou temeraire ou lasche; s'il a faulte de bouche ou d'esperon, c'est à vostre honneur à en respondre. A cette cause, ie ne treuve pas estrange que ces combats là feussent plus fermes et plus furieux que ceulx qui se font à cheval :

Cædebant pariter, pariterque ruebant
Victores victique ; neque his fuga nota, neque illis (5) :

leurs battailles se veoyent bien mieulx contestees; ce ne sont à cette heure que routes, *primus clamor atque impetus rem decernit* (6). Et chose que nous appellons à la societé d'un si grand hazard, doibt estre en nostre puissance le plus qu'il se peult; comme ie conseilleroy de choisir les armes les plus courtes, et

(1) SUÉTONE, *César*, c. 60. C.

(2) Où, sans aucun doute, les Romains excellent. TITE-LIVE, IX, 22.

(3) Il commande qu'on livre armes, chevaux, otages. *De Bello gallico*, VII, 11.

(4) *Cyropédie*, IV, 3. C.

(5) Personne ne songeait à fuir; les vainqueurs, les vaincus, avançaient, combattaient, frappaient, mouraient ensemble. VIRG. *Énéide*, X, 756.

(6) Les premiers cris et la première charge décident de la victoire. TITE-LIVE, XXV, 41.

celles dequoy nous nous pouvons le mieulx respondre. Il est bien plus apparent de s'asseurer d'une espee que nous tenons au poing, que du boulet qui eschappe de nostre pistole, en laquelle il y a plusieurs pieces, la pouldre, la pierre, le rouet, desquelles la moindre qui vienne à faillir vous fera faillir vostre fortune. On assene peu seurement le coup que l'air vous conduict,

> Et, quo ferre velint, permittere vulnera ventis :
> Ensis habet vires; et gens quæcumque virorum est
> Bella gerit gladiis (1).

Mais quant à cette arme là, i'en parleray plus amplement, où ie feray comparaison des armes anciennes aux nostres; et sauf l'estonnement des aureilles, à quoy desormais chascun est apprivoisé, ie croy que c'est une arme de fort peu d'effect, et espere que nous en quitterons un iour l'usage. Celle dequoy les Italiens se servoient, de iect et à feu, estoit plus effroyable : ils nommoient *phalarica* une certaine espece de iaveline, armee par le bout d'un fer de trois pieds, à fin qu'il peust percer d'oultre en oultre un homme armé; et se lanceoit tantost de la main en la campaigne, tantost à tout des engeins, pour deffendre les lieux assiegez : la hante, revestue d'estouppe empoixee et huylee, s'enflammoit de sa course; et s'attachant au corps ou au bouclier, ostoit tout usage d'armes et de membres. Toutesfois il me semble que pour venir au ioindre, elle portast aussi empeschement à l'assaillant, et que le champ ionché de ces tronçons bruslants peust produire en la meslee une commune incommodité :

> Magnum stridens contorta phalarica venit,
> Fulminis acta modo (2).

Ils avoient d'aultres moyens, à quoy l'usage les dressoit, et qui nous semblent incroyables par inexperience; par où ils suppleoient au default de nostre pouldre et de nos boulets. Ils dardoient leurs piles de telle roideur, que souvent ils en enfiloient deux boucliers et deux hommes armez, et les cousoient. Les coups de leurs fondes n'estoient pas moins certains et loingtains : *saxis globosis... funda, mare apertum incessentes... coronas*

(1) Lorsqu'on laisse aux vents le soin de diriger ses coups. L'épée est la force du soldat; toutes les nations guerrières combattent avec l'épée. LUCAIN, VIII, 384.

(2) Semblable à la foudre, la *phalarique* fendait l'air avec un horrible sifflement. VIRG. *Énéide*, IX, 705.

modici circuli, magno ex intervallo loci, assueti traiicere, non capita modo hostium vulnerabant, sed quem locum destinassent (1). Leurs pieces de batteries representoient, comme l'effect, aussi le tintamarre des nostres : *ad ictus mœnium cum terribili sonitu editos, pavor et trepidatio cepit* (2). Les Gaulois nos cousins, en Asie, haïssoient ces armes traistresses et volantes; duicts à combattre main à main avecques plus de courage. *Non tam patentibus plagis moventur... ubi latior quam altior plaga est, etiam gloriosius se pugnare putant : iidem, quum aculeus sagittæ aut glandis abditæ introrsus tenui vulnere in speciem urit... tum, in rabiem et pudorem tam parvæ perimentis pestis versi, prosternunt corpora humi* (3) : peincture bien voysine d'une arquebusade. Les dix mille Grecs, en leur longue et fameuse retraicte, rencontrerent une nation qui les endommagea merveilleusement à coups de grands arcs et forts, et de sagettes si longues, qu'à les reprendre à la main, on les pouvoit reiecter à la mode d'un dard, et perceoient de part en part un bouclier et un homme armé (4). Les engeins (5), que Dionysius inventa à Syracuse, à tirer des gros traicts massifs et des pierres d'horrible grandeur, d'une si longue volee et impetuosité, representoient de bien prez nos inventions.

Encores ne fault il pas oublier la plaisante assiette qu'avoit sur sa mule un maistre Pierre Pol, docteur en theologie, que Monstrelet recite avoir accoustumé se promener par la ville de Paris, assis de costé comme les femmes. Il dict aussi ailleurs que

(1) Exercés à lancer sur la mer les cailloux ronds que l'on trouve sur les rivages, et à tirer d'une distance considérable dans un cercle de médiocre grandeur, ils blessaient leurs ennemis non seulement à la tête, mais à telle partie du visage qu'il leur plaisait. TITE-LIVE, XXXVIII, 29.

(2) Au retentissement des murailles frappées avec un bruit terrible, le trouble et l'effroi s'empara des assiégés. TITE-LIVE, XXXVIII, 5.

(3) La largeur des plaies ne les effraye pas ; lorsque la blessure est plus large que profonde, ils s'en font gloire comme d'une preuve de valeur. Mais lorsque la pointe d'un dard ou une balle de plomb pénètre fort avant dans les chairs en laissant une ouverture peu apparente, alors furieux de périr par une atteinte si légère, ils se roulent par terre de rage et de honte. TITE-LIVE, XXXVIII, 21.

(4) XÉNOPHON, *Anabase*, V, 2. C.

(5) La *catapulte*, dont Élien attribue l'invention à Denys lui-même, *Var. hist.* VI, 12. Diodore de Sicile, XIV, 42, dit simplement que la catapulte fut inventée à Syracuse du temps de Denys l'Ancien. Pline, VII, 56, prétend que les Syro-Phéniciens s'en servirent les premiers. Voyez Juste-Lipse, *Poliorcet* III, 2. J. V. L.

les Gascons (1) avoient des chevaulx terribles, accoustumez de virer en courant, dequoy les François, Picards, Flamands et Brabançons faisoient grand miracle, « pour n'avoir accoustumé de les veoir; » ce sont ses mots. Cesar parlant de ceulx de Suede (2) : « Aux rencontres qui se font à cheval, dict il (3), ils se iectent souvent à terre pour combattre à pied, ayant accoustumé leurs chevaulx de ne bouger ce pendant de la place, ausquels ils recourent promptement, s'il en est besoing; et selon leur coustume, il n'est rien si vilain et si lasche que d'user de selles et bardelles; et mesprisent ceulx qui en usent : de maniere que, fort peu en nombre, ils ne craignent pas d'en assaillir plusieurs. » Ce que i'ay admiré aultrefois (4), de veoir un cheval dressé à se manier à toutes mains avecques une baguette, la bride avallee sur ses aureilles, estoit ordinaire aux Massyliens, qui se servoient de leurs chevaulx sans selle et sans bride :

> Et gens quæ nudo residens Massylia dorso,
> Ora levi flectit, frænorum nescia, virga (5).
>
> Et Numidæ infræni cingunt (6).

Equi sine frænis; deformis ipse cursus, rigida cervice, et extento capite currentium (7).

Le roy Alphonse (8), celuy qui dressa en Espaigne l'ordre des chevaliers de la Bande ou de l'Escharpe, leur donna, entre aultres reigles, de ne monter ny mule ny mulet, sur peine d'un marc d'argent d'amende, comme ie viens d'apprendre dans les

(1) Monstrelet, vol. I, c. 66, y joint les *Lombards*. C.

(2) Lisez *de Suève* ou *de Souabe*, peuple d'Allemagne que César nomme expressément *Suevorum gens* (*de Bell. gall.* IV, 1). La Suède était inconnue aux Romains du temps de César, ce qu'apparemment Montaigne savait fort bien. *Suède* doit donc être ici une faute d'impression, mais qui se trouve dans toutes les éditions que j'ai pu consulter. C.

(3) *De Bell. gall.* IV, 2. Les Bretons avaient un usage semblable, *ibid.* c. 33. J. V. L.

(4) Montaigne, dans son *Voyage en Italie*, t. II, p. 508, édit. de 1774, dit qu'il fut témoin de ce spectacle donné à Rome, aux thermes de Dioclétien, le 8 octobre 1581, par un Italien qui avait été longtemps esclave en Turquie. J. V. L.

(5) Les Massyliens montent leurs chevaux à nu, et les font obéir à une simple verge, qui leur tient lieu de frein. LUCAIN, IV, 682.

(6) Et les Numides conduisant leurs chevaux sans frein. VIRG. *Énéide*, IV, 41.

(7) Leurs chevaux sans frein ont l'allure désagréable, l'encolure roide, et la tête tendue en avant. TITE-LIVE, XXXV, 11.

(8) Alphonse XI, roi de Léon et de Castille, mort en 1350, à trente-huit ans.

Lettres de Guevara, desquelles ceulx qui les ont appellees Dorees faisoient iugement bien aultre que celuy que i'en fois (1). Le Courtisan (2) dict qu'avant son temps c'estoit reproche à un gentilhomme d'en chevaucher. Les Abyssins, au rebours, à mesure qu'ils sont les plus advancez prez le Pretteian leur prince, affectent pour la dignité et pompe de monter de grandes mules.

Xenophon (3) recite que les Assyriens tenoient tousiours leurs chevaux entravez au logis, tant ils estoient fascheux et farouches; et qu'il falloit tant de temps à les destacher et harnacher, que pour que cette longueur ne leur apportast dommage, s'ils venoient à estre en desordre surprins par les ennemis, ils ne logeoient iamais en camp qui ne feust fossoyé et remparé. Son Cyrus, si grand maistre au faict de chevalerie, mettoit les chevaulx de son escot, et ne leur faisoit bailler à manger qu'ils ne l'eussent gaigné par la sueur de quelque exercice. Les Scythes, où la necessité les pressoit en la guerre, tiroient du sang de leurs chevaulx, et s'en abbruvoient et nourrissoient :

Venit et epoto Sarmata pastus equo (4).

Ceulx de Crete, assiegez par Metellus, se trouverent en telle disette de tout aultre bruvage, qu'ils eurent à se servir de l'urine de leurs chevaulx (5).

Pour verifier combien les armees turquesques se conduisent et maintiennent à meilleure raison que les nostres, ils disent qu'oultre ce que les soldats ne boivent que de l'eau, et ne mangent que riz et de la chair salee mise en pouldre (dequoy chascun porte ayseement sur soy provision pour un mois), ils sçavent aussi vivre du sang de leurs chevaulx, comme les Tartares et Moscovites, et le salent.

Ces nouveaux peuples des Indes, quand les Espaignols y arriverent, estimerent, tant des hommes que des chevaulx, que ce feussent ou dieux, ou animaulx en noblesse au dessus de leur nature : aulcuns, aprez avoir esté vaincus, venants demander

(1) Voyez BAYLE, au mot *Guevara*, note H.

(2) C'est un ouvrage publié en italien par Balthasar Castiglione en 1528, sous le titre *del Cortegiano*. Le passage cité par Montaigne est au commencement du second livre. C.

(3) *Cyropédie*, III, 3. C.

(4) On y voit le Sarmate qui se nourrit du sang de cheval. MARTIAL, *Spectacul. lib.* épigr. 3, v. 4.

(5) VALÈRE MAXIME, VII, 6, *ext.* 1. C.

paix et pardon aux hommes, et leur apporter de l'or et des viandes, ne faillirent d'en aller autant offrir aux chevaulx, avecques une toute pareille harangue à celle des hommes, prenants leur hennissement pour langage de composition et de trefve.

Aux Indes de deçà, c'estoit anciennement le principal et royal honneur de chevaucher un elephant; le second, d'aller en coche traisné à quatre chevaulx; le tiers, de monter un chameau; le dernier et plus vil degré, d'estre porté ou charrié par un cheval seul (1). Quelqu'un de nostre temps escrit avoir veu, en ce climat là, des païs où on chevauche les bœufs avecques bastines, estriers et brides, et s'estre bien trouvé de leur porture.

Quintus Fabius Maximus Rutilianus (2), contre les Samnites, voyant que ses gents de cheval, à trois ou quatre charges, avoient failly d'enfoncer le battaillon des ennemis, print ce conseil : qu'ils desbridassent leurs chevaulx, et brochassent (3) à toute force des esperons; si que rien ne les pouvant arrester au travers des armes et des hommes renversez, ils ouvrirent le pas à leurs gents de pied, qui parfirent une tres sanglante desfaicte. Autant en commanda Quintus Fulvius Flaccus contre les Celtiberiens : *Id cum maiore vi equorum facietis, si effrænatos in hostes equos immittitis; quod sæpe romanos equites cum laude fecisse sua, memoriæ proditum est... Detractisque frænis, bis ultro citroque cum magna strage hostium, infractis omnibus hastis, transcurrerunt* (4).

Le duc de Moscovie debvoit anciennement cette reverence aux Tartares, quand ils envoyoient vers luy des ambassadeurs, qu'il leur alloit au devant à pied, et leur presentoit un gobeau de laict de iument (bruvage qui leur est en delices); et si en beuvant, quelque goutte en tumboit sur le crin de leurs chevaulx, il estoit tenu de la leicher avec la langue (5). En Russie, l'ar-

(1) Arrien, *Hist. Ind.* c. 17. C.

(2) Ou plutôt *Rullianus*. Tite-Live, VII, 30. C.

(3) *Piquassent*. E. J.

(4) Pour que leur choc soit plus impétueux, débridez vos chevaux, dit-il : c'est une manœuvre dont le succès a souvent fait le plus grand honneur à la cavalerie romaine... A peine l'ordre est-il donné, qu'ils débrident leurs chevaux, percent les rangs ennemis, brisent toutes les lances, reviennent sur leurs pas, et font un grand carnage. Tite-Live, XL, 40.

(5) Voyez la *Chronique de Moscovie*, par P. Petrius, Suédois, imprimée en allemand, à Leipsick, en 1620, in-4°, part. II, p. 159. Cette espèce d'esclavage commença vers le milieu du treizième siècle, et dura près de deux cent soixante ans. C.

mee que l'empereur Baiazet y avoit envoyee, feut accablee d'un si horrible ravage de neiges, que pour s'en mettre à couvert et sauver du froid, plusieurs s'adviserent de tuer et esventrer leurs chevaulx pour se iecter dedans, et iouyr de cette chaleur vitale. Baiazet, aprez cet aspre estour où il feut rompu par Tamburlan (1), se sauvoit belle erre (2) sur une iument arabesque, s'il n'eust esté contrainct de la laisser boire son saoul au passage d'un ruisseau; ce qui la rendit si flacque et refroidie, qu'il feut bien ayseement aprez acconsuyvi par ceulx qui le poursuyvoient. On dict bien qu'on les lasche les laissant pisser; mais le boire, i'eusse plustost estimé qu'il l'eust renforcee.

Crœsus passant le long de la ville de Sardis, y trouva des pastis où il y avoit grande quantité de serpents, desquels les chevaulx de son armee mangeoient de bon appetit; qui feut un mauvais prodige à ses affaires, dict Herodote (3).

Nous appellons un cheval entier, qui a crin et aureille; et ne passent les aultres à la monstre (4) : les Lacedemoniens ayants desfaicts les Atheniens en la Sicile, retournants de la victoire en pompe en la ville de Syracuse, entre aultres bravades, feirent tondre les chevaulx vaincus, et les menerent ainsin en triumphe (5). Alexandre combattit une nation, *Dahas* (6) : ils alloient deux à deux armez à cheval à la guerre; mais en la meslee, l'un descendoit à terre, et combattoient ores à pied, ores à cheval, l'un aprez l'aultre.

Ie n'estime point qu'en suffisance et en grace à cheval, nulle nation nous emporte. Bon homme de cheval, à l'usage de nostre parler, semble plus regarder au courage qu'à l'adresse. Le plus sçavant, le plus seur, le mieulx advenant à mener un che-

(1) En 1401. On dit plus communément aujourd'hui *Tamerlan*. C.

(2) *En grande hâte*. Ce mot est singulièrement placé dans une ballade de la Fontaine :

> Et je maintiens, comme article de foi,
> Qu'en débridant matines à grand'erre,
> Les augustins sont serviteurs du roi.

Si l'on en croyait le Dictionnaire de l'Académie, *grand'erre* et *belle erre* seraient encore en usage. J. V. L. — Dans l'édit. de 1835, l'Académie dit formellement que ces locutions ont vieilli. DD.

(3) Liv. I, c. 78. J. V. L.

(4) *Et on n'en admet point d'autres dans les montres ou revues*. Il me semble que les commentateurs n'avaient point compris cette phrase. J. V. L.

(5) PLUTARQUE, *Vie de Nicias*, c. 10. C.

(6) Montaigne emploie l'accusatif de *Dahæ*, les Dahes. Voyez QUINTE-CURCE, VII, 7. C.

val à raison, que i'aye cogneu, feut, à mon gré, monsieur de Carnavalet, qui en servoit nostre roy Henry second. I'ay veu homme (1) donner carriere à deux pieds sur sa selle, desmonter sa selle, et au retour la relever, reaccommoder, et s'y rasseoir, fuyant tousiours à bride avallee; ayant passé par dessus un bonnet, y tirer par derriere des bons coups de son arc; amasser ce qu'il vouloit, se iectant d'un pied à terre, tenant l'aultre en l'estrier; et aultres pareilles singeries, dequoy il vivoit.

On a veu de mon temps, à Constantinople, deux hommes sur un cheval, lesquels, en sa plus roide course, se reiectoient, à tours (2), à terre, et puis sur la selle : et un qui, seulement des dents, bridoit et enharnachoit son cheval : un aultre qui, entre deux chevaulx, un pied sur une selle, l'aultre sur l'aultre, portant un second sur ses bras, picquoit à toute bride; ce second, tout debout sur luy, tirant, en la course, des coups bien certains de son arc : plusieurs qui, les iambes contremont, donnoient carriere, la teste plantee sur leurs selles entre les poinctes des cimeterres attachez au harnois. En mon enfance, le prince de Sulmone, à Naples, maniant un rude cheval de toute sorte de maniements, tenoit soubs ses genouils et soubs ses orteils, des reales (3), comme si elles y eussent esté clouees, pour montrer la fermeté de son assiette.

CHAPITRE XLIX.

Des coustumes anciennes.

I'excuseroy volontiers, en nostre peuple, de n'avoir aultre patron et reigle de perfection, que ses propres mœurs et usances : car c'est un commun vice, non du vulgaire seulement, mais quasi de touts hommes, d'avoir leur visee et leur arrest sur le train auquel ils sont nayz. Ie suis content, quand il verra Fabricius ou Lælius, qu'il leur treuve la contenance et le port barbare, puis qu'ils ne sont ny vestus ny façonnez à nostre mode : mais ie me plains de sa particuliere indiscretion de se laisser si fort piper et aveugler à l'auctorité de l'usage present, qu'il soit

(1) C'est cet Italien que Montaigne vit à Rome en 1581, et dont il est déjà parlé dans une des notes sur ce chapitre. J. V. L.
(2) *Tour à tour*, comme on a mis dans quelques éditions. C.
(3) Sorte de monnaie d'Espagne. E. J.

capable de changer d'opinion et d'advis touts les mois, s'il plaist à la coustume, et qu'il iuge si diversement de soy mesme. Quand il portoit le busc de son pourpoinct entre les mammelles, il mainteuoit, par vifves raisons, qu'il estoit en son vray lieu : quelques annees aprez, le voylà avallé iusques entre les cuisses; il se mocque de son aultre usage, le treuve inepte et insupportable. La façon de se vestir presente luy faict incontinent condemner l'ancienne, d'une resolution si grande et d'un consentement si universel, que vous diriez que c'est quelque espece de manie qui luy tourneboule ainsi l'entendement. Parce que nostre changement est si subit et si prompt en cela, que l'invention de touts les tailleurs du monde ne sçauroit fournir assez de nouvelletez, il est force que bien souvent les formes mesprisees reviennent en credit, et celles là mesmes tumbent en mespris tantost aprez; et qu'un mesme iugement prenne, en l'espace de quinze ou vingt ans, deux ou trois, non diverses seulement, mais contraires opinions, d'une inconstance et legiereté incroyable. Il n'y a si fin entre nous qui ne se laisse embabouiner de cette contradiction, et esblouïr tant les yeulx internes que les externes insensiblement.

Ie veulx icy entasser aulcunes façons anciennes que i'ay en memoire, les unes de mesme les nostres, les aultres differentes; à fin qu'ayant en l'imagination cette continuelle variation des choses humaines, nous en ayons le iugement plus esclaircy et plus ferme.

Ce que nous disons de combattre à l'espee et la cape, il s'usoit encores entre les Romains, ce dict Cesar : *sinistras sagis involvunt, gladiosque distringunt* (1); et remarque dez lors en nostre nation ce vice, qui y est encores, d'arrester les passants que nous rencontrons en chemin (2), et de les forcer de nous dire qui ils sont, et de recevoir à iniure et occasion de querelle, s'ils refusent de nous respondre.

Aux bains que les anciens prenoient touts les iours avant le repas, et les prenoient aussi ordinairement que nous faisons de l'eau à laver les mains, ils ne se lavoient du commencement que les bras et les iambes (3); mais depuis, et d'une coustume qui

(1) Ils s'enveloppent la main gauche de leurs saies, et tirent l'épée. César, *de Bello civili*, I, 75.
(2) César, *de Bello gallico*, IV, 5. J. V. L.
(3) Sénèque, *Epist.* 86. C.

a duré plusieurs siecles et en la pluspart des nations du monde, ils se lavoient touts nuds d'eau mixtionnee et parfumee, de maniere qu'ils employoient pour tesmoignage de grande simplicité, de se laver d'eau simple. Les plus affettez et delicats se parfumoient tout le corps bien trois ou quatre fois par iour. Ils se faisoient souvent pinceter tout le poil, comme les femmes françoises ont prins en usage, depuis quelque temps, de faire leur front,

> Quod pectus, quod crura tibi, quod brachia vellis (1),

quoy qu'ils eussent des oignements propres à cela :

> Psilotro nitet, aut acida latet oblita creta (2).

Ils aymoient à se coucher mollement, et alleguent, pour preuve de patience, de coucher sur le matelats. Ils mangeoient couchez sur des licts, à peu prez en mesme assiette que les Turcs de nostre temps :

> Inde toro pater Æneas sic orsus ab alto (3).

Et dict on du ieune Caton (4), que depuis la battaille de Pharsale, estant entré en dueil du mauvais estat des affaires publicques, il mangea tousiours assis, prenant un train de vie austere. Ils baisoient les mains aux grands, pour les honnorer et caresser. Et entre les amis, ils s'entrebaisoient en se saluant, comme font les Venitiens :

> Gratatusque darem cum dulcibus oscula verbis (5);

et touchoient aux genouils pour requerir et saluer un grand. Pasiclez le philosophe, frere de Crates, au lieu de porter la main au genouil, la porta aux genitoires : celuy à qui il s'addressoit l'ayant rudement repoulsé : « Comment! dict il, cette partie n'est elle pas vostre, aussi bien que l'aultre (6)? » Ils mangeoient, comme nous, le fruict à l'issue de la table (7). Ils

(1) Tu t'épiles la poitrine, les jambes et les bras. MARTIAL, II, 62, 1.
(2) Elle oint sa peau d'onguents dépilatoires, ou l'enduit de craie détrempée dans du vinaigre. ID. VI, 93, 9.
(3) Alors, du lit élevé où il était placé, Énée parla ainsi. VIRG. *Énéide*, II. 2.
(4) PLUTARQUE, *Caton d'Utique*, c. 15 de la version d'Amyot. C.
(5) Je te baiserais en te félicitant dans les termes les plus touchants. OVIDE, *de Ponto*, IV, 9, 13.
(6) DIOGÈNE LAERCE, VI, 89. C.
(7) *Ab ovo usque ad mala*. HORACE. *Sat.* I, 3, 6. J. V. L.

se torchoient le cul (il faut laisser aux femmes cette vaine superstition des paroles) avecques une esponge; voylà pourquoy *spongia* est un mot obscœne en latin : et estoit cette esponge attachee au bout d'un baston, comme tesmoigne l'histoire de celuy qu'on menoit pour estre presenté aux bestes devant le peuple, qui demanda congé d'aller à ses affaires; et n'ayant aultre moyen de se tuer, il se fourra ce baston et esponge dans le gosier, et s'en estouffa (1). Ils s'essuyoient le catze de laine parfumee, quand ils en avoient faict :

> At tibi nil faciam, sed lota mentula lana (2).

Il y avoit aux carrefours à Rome des vaisseaux et demy cuves pour y apprester à pisser aux passants :

> Pusi sæpe lacum propter, se, ac dolia curta,
> Somno devincti, credunt extollere vestem (3).

Ils faisoient collation entre les repas. Et y avoit en esté des vendeurs de neige pour refreschir le vin; et y en avoit qui se servoient de neige en hyver, ne trouvants pas le vin encores lors assez froid. Les grands avoient leurs eschansons et trenchants, et leurs fols pour leur donner du plaisir. On leur servoit en hyver la viande sur les fouyers qui se portoient sur la table; et avoient des cuisines portatives, comme i'en ay veu, dans lesquelles tout leur service se traisnoit aprez eulx.

> Has vobis epulas habete, lauti :
> Nos offendimur ambulante cœna (4).

Et en esté, ils faisoient souvent, en leurs salles basses, couler de l'eau fresche et claire dans des canaulx au dessoubs d'eulx, où il y avoit force poisson en vie, que les assistants choisissoient et prenoient en la main, pour le faire apprester, chascun à sa poste (5). Le poisson a tousiours eu ce privilege, comme il a en-

(1) SÉNÈQUE, *Epist.* 70. C.

(2) Ce que Montaigne vient de dire nous dispense de traduire ce vers. MARTIAL, XI, 58, 11.

(3) Les petits enfants endormis croient souvent lever leur robe pour uriner dans les réservoirs publics destinés à cet usage. LUCRÈCE, IV, 1024.

(4) Riches voluptueux, gardez ces mets pour vous : je n'aime pas un souper ambulant. MARTIAL, VII, 47, 4. Voyez aussi SÉNÈQUE, *Epist.* 78.

(5) Ou *à son goust*, comme dans la première édition des *Essais* (Bordeaux, 1580), et dans celle de 1587, à Paris, chez J. Richer, laquelle ne contient aussi que deux livres. C.

cores, que les grands se meslent de le sçavoir apprester : aussi en est le goust beaucoup plus exquis que de la chair, au moins pour moy. Mais en toute sorte de magnificence, desbauche, et d'inventions voluptueuses, de mollesse et de sumptuosité, nous faisons à la verité ce que nous pouvons pour les egualer (car nostre volonté est bien aussi gastee que la leur); mais nostre suffisance n'y peult arriver : nos forces ne sont non plus capables de les ioindre en ces parties là vicieuses, qu'aux vertueuses; car les unes et les aultres partent d'une vigueur d'esprit qui estoit sans comparaison plus grande en eulx qu'en nous : et les ames, à mesure qu'elles sont moins fortes, elles ont d'autant moins de moyen de faire ny fort bien ny fort mal.

Le hault bout d'entre eulx, c'estoit le milieu. Le devant et derriere n'avoient, en escrivant et parlant, aulcune signification de grandeur, comme il se veoid evidemment par leurs escripts : ils diront Oppius et Cesar aussi volontiers que Cesar et Oppius; et diront Moy et Toy indifferemment, comme Toy et Moy. Voylà pourquoy i'ay aultrefois remarqué, en la vie de Flaminius de Plutarque françois (1), un endroict où il semble que l'aucteur, parlant de la ialousie de gloire qui estoit entre les Aetoliens et les Romains, pour le gaing d'une battaille qu'ils avoient obtenu en commun, face quelque poids de ce qu'aux chansons grecques on nommoit les Aetoliens avant les Romains, s'il n'y a de l'amphibologie aux mots françois.

Les dames estant aux estuves, y recevoient quand et quand des hommes; et se servoient, là mesme, de leurs valets à les frotter et oindre.

> Inguina succinctus nigra tibi servus aluta
> Stat, quoties calidis nuda foveris aquis (2).

Elles se saulpouldroient de quelque pouldre pour reprimer les sueurs.

Les anciens Gaulois, dict Sidonius Apollinaris (3), portoient le poil long par le devant, et le derriere de la teste tondu, qui est cette façon qui vient à estre renouvellee par l'usage effeminé et lasche de ce siecle.

(1) Chap. 5 de la traduction d'Amyot. C.

(2) Un esclave, ceint d'un tablier de peau noire, se tient debout pour te servir, lorsque tu prends un bain chaud. MARTIAL, VII, 35, 1.

(3) *Carm.* V, v. 239 et suiv. C.

Les Romains payoient ce qui estoit deu aux bateliers pour leur noleage, dez l'entree du bateau; ce que nous faisons aprez estre rendus à port :

> Dum æs exigitur, dum mula ligatur,
> Tota abit hora (1).

Les femmes couchoient au lict du costé de la ruelle : voylà pourquoy on appelloit Cesar, *spondam regis Nicomedis* (2). Ils prenoient haleine en beuvant. Ils baptisoient le vin :

> Quis puer ocius
> Restinguet ardentis Falerni
> Pocula prætereunte lympha (3)?

Et ces champisses (4) contenances de nos laquais y estoient aussi :

> O Iane! a tergo quem nulla ciconia pinsit,
> Nec manus auriculas imitata est mobilis albas,
> Nec linguæ, quantum sitiat canis Appula, tantum (5).

Les dames argiennes et romaines (6) portoient le dueil blanc, comme les nostres avoient accoustumé, et debvroient continuer de faire, si i'en estoy creu. Mais il y a des livres entiers faicts sur cet argument.

CHAPITRE L.

De Democritus et Heraclitus.

Le iugement est un util à tous subiects, et se mesle par tout : à cette cause, aux Essais que i'en fois icy, i'y employe toute sorte d'occasion. Si c'est un subiect que ie n'entende point, à cela mesme ie l'essaye, sondant le gué de bien loing; et puis le trouvant trop profond pour ma taille, ie me tiens à la rive : et cette recognoissance de ne pouvoir passer oultre, c'est un traict de son effect, ouy de ceulx (7) dont il se vante le plus. Tantost,

(1) Une heure entière se passe à atteler la mule et à faire payer les passagers. HOR. *Sat.* I, 5, 13.

(2) La ruelle du roi Nicodème. SUÉTONE, *César*, c. 49.

(3) Esclaves, hâtez-vous de tempérer l'ardeur de ce vin de Falerne, en y mêlant l'eau de cette source qui coule auprès de nous. HOR. *Od.* II, 11, 18.

(4) *Malignes*, *goguenardes*. C.

(5) O Janus! on n'avait garde de vous faire les cornes, les oreilles d'âne, ou de vous tirer la langue; vous aviez deux visages! PERSE, *Sat.* I, 58.

(6) HÉRODIEN, IV, 2, 6. J. V. L.

(7) *Même de ceux*, etc. Il y a dans l'édition de 1588, *voire de ceulx dequoy il se vante le plus*. C.

à un subiect vain et de neant, i'essaye veoir s'il trouvera dequoy luy donner corps, et dequoy l'appuyer et l'estansonner : tantost ie le promeine à un subiect noble et tracassé, auquel il n'a rien à trouver de soy, le chemin en estant si frayé, qu'il ne peult marcher que sur la piste d'aultruy : là il faict son ieu à eslire la route qui luy semble la meilleure; et de mille sentiers, il dict que cettuy cy ou cettuy là a esté le mieulx choisy. Ie prens de la fortune le premier argument; ils me sont egualement bons, et ne desseigne iamais de les traicter entiers : car ie ne veoy le tout de rien; ne font pas ceulx qui nous promettent de nous le faire veoir. De cent membres et visages qu'a chasque chose, i'en prens un, tantost à leicher seulement, tantost à efflorer, et par fois à pincer iusques à l'os : i'y donne une poincte, non pas le plus largement, mais le plus profondement que ie sçay; et ayme plus souvent à les saisir par quelque lustre inusité. Ie me hazarderoy de traicter à fond quelque matiere, si ie me cognoissoy moins, et me trompois en mon impuissance. Semant icy un mot, icy un aultre, eschantillons desprins de leur piece, escartez, sans desseing, sans promesse; ie ne suis pas tenu d'en faire bon, ny de m'y tenir moy mesme, sans varier quand il me plaist, et me rendre au doubte et incertitude, et à ma maistresse forme, qui est l'ignorance.

Tout mouvement nous descouvre : cette mesme ame de Cesar qui se faict veoir à ordonner et dresser la battaille de Pharsale, elle se faict aussi veoir à dresser des parties oysifves et amoureuses : on iuge un cheval non seulement à le veoir manier sur une carriere, mais encores à luy veoir aller le pas, voire et à le veoir en repos à l'estable.

Entre les functions de l'ame, il en est de basses : qui ne la veoid encores par là n'acheve pas de la cognoistre; et à l'adventure la remarque lon mieulx où elle va son pas simple. Les vents des passions la prennent plus en ses haultes assiettes : ioinct qu'elle se couche entiere sur chasque matiere, et s'y exerce entiere; et n'en traicte iamais plus d'une à la fois, et la traicte non selon elle, mais selon soy. Les choses, à part elles, ont peultestre leurs poids, mesures et conditions; mais au dedans, en nous, elle les leur taille comme elle l'entend. La mort est effroyable à Cicero, desirable à Caton, indifferente à Socrates. La santé, la conscience, l'auctorité, la science, la richesse, la beaulté, et leurs contraires, se despouillent à l'entree, et re-

ceoivent de l'ame nouvelle vesture, et de la teincture qu'il luy plaist; brune, claire, verte, obscure, aigre, doulce, profonde, superficielle, et qu'il plaist à chascune d'elles : car elles n'ont pas verifié en commun leurs styles, reigles et formes; chascune est royne en son estat. Parquoy ne prenons plus excuse des externes qualitez des choses; c'est à nous à nous en rendre compte. Nostre bien et nostre mal ne tient qu'à nous. Offrons y nos offrandes et nos vœus, non pas à la fortune : elle ne peult rien sur nos mœurs; au rebours, elles l'entraisnent à leur suitte, et la moulent à leur forme. Pourquoy ne iugeray ie d'Alexandre à table, devisant et beuvant d'autant; ou s'il manioit des eschecs? quelle chorde de son esprit ne touche et n'employe ce niais et puerile ieu? ie le hay et fuis de ce qu'il n'est pas assez ieu, et qu'il nous esbat trop serieusement, ayant honte d'y fournir l'attention qui suffiroit à quelque bonne chose. Il ne feut pas plus embesongné à dresser son glorieux passage aux Indes; ny cet aultre, à desnouer un passage duquel depend le salut du genre humain. Voyez combien nostre ame trouble (1) cet amusement ridicule, si touts ses nerfs ne bandent : combien amplement elle donne loy à chascun, en cela, de se cognoistre et iuger droictement de soy. Ie ne me veoy et retaste plus universellement en nulle aultre posture : quelle passion ne nous y exerce? la cholere, le despit, la hayne, l'impatience, et une vehemente ambition de vaincre en chose en laquelle il seroit plus excusable de se rendre ambitieux d'estre vaincu; car la precellence rare et au dessus du commun, messied à un homme d'honneur en chose frivole. Ce que ie dis en cet exemple se peult dire en touts aultres. Chasque parcelle, chasque occupation de l'homme l'accuse et le monstre egualement qu'un' aultre (2).

Democritus et Heraclitus ont esté deux philosophes, desquels le premier trouvant vaine et ridicule l'humaine condition, ne sortoit en publicque qu'avecques un visage mocqueur et riant :

(1) Au lieu de *trouble*, Montaigne avait mis dans l'exemplaire dont s'est servi Naigeon, *grossit et espessit*. Coste explique fort bien cette phrase : « Voyez « combien notre âme jette de confusion dans cet amusement ridicule, si elle ne « s'y applique tout entière. » J. V. L.

(2) *Autant que toute aultre parcelle ou occupation*. J'ai trouvé dans toutes les meilleures éditions, *qu'un aultre;* mais c'est sans doute une faute d'impression, au lieu de *qu'un' aultre*, manière d'écrire fort usitée dans les plus anciennes éditions de Montaigne, aussi bien que dans celle des écrivains de son temps. C.

Heraclitus ayant pitié et compassion de cette mesme condition nostre, en portoit le visage continuellement triste, et les yeulx chargez de larmes :

> Alter
> Ridebat, quoties a limine moverat unum
> Protuleratque pedem; flebat contrarius alter (1).

I'ayme mieulx la premiere humeur ; non parce qu'il est plus plaisant de rire que de plorer, mais parce qu'elle est plus desdaigneuse, et qu'elle nous condemne plus que l'aultre; et il me semble que nous ne pouvons iamais estre assez mesprisez selon nostre merite. La plaincte et la commiseration sont meslees à quelque estimation de la chose qu'on plainct : les choses dequoy on se mocque, on les estime sans prix. Ie ne pense point qu'il y ayt tant de malheur en nous, comme il y a de vanité; ny tant de malice, comme de sottise : nous ne sommes pas si pleins de mal, comme d'inanité; nous ne sommes pas si miserables, comme nous sommes vils. Ainsi Diogenes, qui baguenaudoit à part soy, roulant son tonneau, et hochant du nez le grand Alexandre, nous estimant des mouches, ou des vessies pleines de vent, estoit bien iuge plus aigre et plus poignant, et par consequent plus iuste à mon humeur, que Timon, celuy qui feut surnommé le Haïsseur des hommes : car ce qu'on hait, on le prend à cœur. Cettuy cy nous souhaittoit du mal, estoit passionné du desir de nostre ruyne, fuyoit nostre conversation comme dangereuse, de meschants et de nature despravee : l'aultre nous estimoit si peu, que nous ne pourrions ny le troubler ny l'alterer par nostre contagion; nous laissoit de compaignie, non pour la crainte, mais pour le desdaing de nostre commerce; il ne nous estimoit capables ny de bien ny de mal faire.

De mesme marque feut la response de Statilius, auquel Brutus parla pour le ioindre à la conspiration contre Cesar : il trouva l'entreprinse iuste; mais il ne trouva pas les hommes dignes pour lesquels on se meist aulcunement en peine (2); conformement à la discipline de Hegesias, qui disoit, « le sage ne debvoir rien faire que pour soy; d'autant que seul il est digne pour qui on face (3); » et à celle de Theodorus, « que c'est iniustice, que

(1) Dès qu'ils avaient mis le pied hors de la maison, l'un riait, l'autre pleurait. Juv. *Sat.* X, 28.

(2) Plutarque, *Vie de M. Brutus*, c. 3. C.

(3) Diogène Laerce, II, 95. C.

le sage se hazarde pour le bien de son pays, et qu'il mette en peril la sagesse pour des fols (1). » Nostre propre condition est autant ridicule que risible.

CHAPITRE LI.

De la vanité des paroles.

Un rhetoricien du temps passé disoit que son mestier estoit « De choses petites, les faire paroistre et trouver grandes. » C'est un cordonnier qui sçait faire de grands souliers à petit pied (2). On luy eust faict donner le fouet en Sparte, de faire profession d'un' art piperesse et mensongiere : et croy qu'Archidamus, qui en estoit roy, n'ouït pas sans estonnement la response de Thucydides, auquel il s'enqueroit qui estoit plus fort à la luicte, ou Pericles, ou luy : « Cela, feit il, seroit mal aysé à verifier; car quand ie l'ay porté par terre en luictant, il persuade à ceulx qui l'ont veu qu'il n'est pas tumbé, et le gaigne (3). » Ceulx qui masquent et fardent les femmes font moins de mal; car c'est chose de peu de perte de ne les veoir pas en leur naturel : là où ceulx cy font estat de tromper, non pas nos yeulx, mais nostre iugement, et d'abbastardir et corrompre l'essence des choses. Les republiques qui se sont maintenues en un estat reiglé et bien policé, comme la cretense ou lacedemonienne, elles n'ont pas faict grand compte d'orateurs (4). Ariston definit sagement la rhetorique, « Science à persuader le peuple (5) : » Socrates, Platon, « Art de tromper et de flatter (6). » Et ceulx qui le nient en la generale description, le verifient par tout en leurs preceptes. Les mahometans en deffendent l'instruction à leurs enfants, pour son inutilité; et les Atheniens s'appercevants combien son usage, qui avoit tout credit en leur ville, estoit pernicieux, ordonnerent que sa principale partie, qui est esmouvoir les affections, feust ostee, ensemble les exordes et perorations. C'est un

(1) Diogène Laerce, II, 95. C.
(2) Ce mot est d'Agésilas. Voyez Plutarque, *Apophthegmes des Lacédémoniens*. C.
(3) Plutarque, *Vie de Périclès*, c. 5. C.
(4) Sextus Empiricus, *advers. Mathem.* l. II, p. 68, édit. de 1621. C.
(5) Quintilien, II, 16. C.
(6) Dans le *Gorgias*, p. 287, etc. C.

util inventé pour manier et agiter une tourbe et une commune desreiglee : et est util qui ne s'employe qu'aux estats malades, comme la medecine. En ceulx où le vulgaire, où les ignorants, où touts ont tout peu, comme celuy d'Athenes, de Rhodes et de Rome, et où les choses ont esté en perpetuelle tempeste, là ont afflué les orateurs. Et à la verité, il se veoid peu de personnages en ces republiques là qui se soient poulsez en grand credit sans le secours de l'eloquence. Pompeius, Cesar, Crassus, Lucullus, Lentulus, Metellus, ont prins de là leur grand appuy à se monter à cette grandeur d'auctorité où ils sont enfin arrivez, et s'en sont aydez plus que des armes, contre l'opinion des meilleurs temps; car L. Volumnius parlant en publicque en faveur de l'election au consulat, faicte des personnes de Q. Fabius et P. Decius : « Ce sont gens nayz à la guerre, grands aux effects; au combat du babil, rudes; esprits vrayement consulaires : les subtils, eloquents et sçavants, sont bons pour la ville, preteurs à faire iustice, » dict-il (1). L'eloquence a flori le plus à Rome lorsque les affaires ont esté en plus mauvais estat, et que l'orage des guerres civiles les agitoit : comme un champ libre et indompté porte les herbes plus gaillardes. Il semble par là que les polices qui dependent d'un monarque en ont moins de besoing que les aultres : car la bestise et facilité qui se treuve en la commune, et qui la rend subiecte à estre maniee et contournee par les aureilles au doulx son de cette harmonie, sans venir à poiser et cognoistre la verité des choses par la force de raison; cette facilité, dis ie, ne se treuve pas si ayseement en un seul, et est plus aysé de le guarantir, par bonne institution et bon conseil, de l'impression de cette poison. On n'a pas veu sortir de Macedoine, ny de Perse, aulcun orateur de renom.

I'en ay dict ce mot sur le subiect d'un Italien que ie viens d'entretenir, qui a servy le feu cardinal Caraffe de maistre d'hostel iusques à sa mort. Ie lui faisoy conter de sa charge : il m'a faict un discours de cette science de gueule, avecques une gravité et contenance magistrale, comme s'il m'eust parlé de quelque grand poinct de theologie; il m'a dechifré une difference d'appetits : celuy qu'on a à ieun, qu'on a aprez le second et tiers service; les moyens tantost de luy plaire simplement, tantost de l'esveiller et picquer; la police de ses saulces; premierement en

(1) Tite-Live, X, 22. C.

general, et puis particularizant les qualitez des ingredients et leurs effects; les differences des salades selon leur saison, celle qui doibt estre reschauffee, celle qui veult estre servie froide; la façon de les orner et embellir pour les rendre encores plaisantes à la veue. Aprez cela il est entré sur l'ordre du service, plein de belles et importantes considerations :

> Nec minimo sane discrimine refert,
> Quo gestu lepores, et quo gallina secetur (1);

et tout cela enflé de riches et magnifiques paroles, et celles mesmes qu'on employe à traicter du gouvernement d'un empire. Il m'est souvenu de mon homme :

> Hoc salsum est, hoc adustum est, hoc lautum est parum :
> Illud recte; iterum sic memento : sedulo
> Moneo, quæ possum, pro mea sapientia.
> Postremo, tanquam in speculum, in patinas, Demea,
> Inspicere iubeo, et moneo, quid facto usus sit (2).

Si est ce que les Grecs mesmes louerent grandement l'ordre et la disposition que Paulus Aemilius observa au festin qu'il leur feit au retour de Macedoine (3). Mais ie ne parle point icy des effects, ie parle des mots.

Ie ne sçay s'il en advient aux aultres comme à moy; mais ie ne me puis garder, quand i'oy nos architectes s'enfler de ces gros mots de Pilastres, Architraves, Corniches, d'ouvrage Corinthien et Dorique, et semblables de leur iargon, que mon imagination ne se saisisse incontinent du palais d'Apollidon (4) : et par effect ie treuve que ce sont les chestifves pieces de la porte de ma cuisine.

Oyez dire Metonymie, Metaphore, Allegorie, et aultres tels noms de la grammaire, semble il pas qu'on signifie quelque forme

(1) Car ce n'est pas une chose indifférente que la manière dont on s'y prend pour découper un lièvre ou un poulet. JUV. *Sat.* V, 123.

(2) Cela est trop salé; ceci est brûlé; cela n'est pas d'un goût assez relevé; ceci est fort bien : souvenez-vous de le faire de même une autre fois. Je leur donne les meilleurs avis que je puis, selon mes faibles lumières. Enfin, Déméa, je les exhorte à se mirer dans leur vaisselle comme dans un miroir, et je les avertis de tout ce qu'ils ont à faire. TÉRENCE, *Adelph.* acte III, sc. 3, v. 71.

(3) PLUTARQUE, *Vie de Paul Émile*, c. 15 de la version d'Amyot. C.

(4) Qui voudra connaître les merveilles de ce palais, et Apollidon, qui le fit par art de négromance, doit prendre la peine de lire le premier chapitre du second livre d'*Amadis de Gaule*, et le chapitre second du quatrième livre. C.

de langage rare et pellegrin (1)? ce sont tiltres qui touchent le babil de vostre chambriere.

C'est une piperie voysine à cette cy, d'appeller les offices de nostre estat par les tiltres superbes des Romains, encores qu'ils n'ayent aulcune ressemblance de charge, et encores moins d'auctorité et de puissance. Et cette cy aussi, qui servira, à mon advis, un iour de reproche à nostre siecle, d'employer indignement, à qui bon nous semble, les surnoms les plus glorieux dequoy l'anciennété ait honnoré un ou deux personnages en plusieurs siecles. Platon a emporté ce surnom de Divin, par un consentement universel qu'aulcun n'a essayé luy envier : et les Italiens, qui se vantent, et avecques raison, d'avoir communement l'esprit plus esveillé et le discours plus sain que les aultres nations de leur temps, en viennent d'estrener l'Aretin, auquel, sauf une façon de parler bouffie et bouillonnee de poinctes, ingenieuses à la verité, mais recherchees de loing et fantastiques, et oultre l'eloquence enfin, telle qu'elle puisse estre, ie ne veoy qu'il y ait rien au dessus des communs aucteurs de son siecle : tant s'en fault qu'il approche de cette divinité ancienne. Et le surnom de Grand, nous l'attachons à des princes qui n'ont rien au dessus de la grandeur populaire.

CHAPITRE LII.

De la parcimonie des anciens.

Attilius Regulus (2), general de l'armee romaine en Afrique, au milieu de sa gloire et de ses victoires contre les Carthaginois, escrivit à la chose publicque qu'un valet de labourage qu'il avoit laissé seul au gouvernement de son bien, qui estoit en tout sept arpents de terre, s'en estoit enfuy, ayant desrobbé ses utils à labourer; et demandoit congé pour s'en retourner et y pourveoir, de peur que sa femme et ses enfants n'en eussent à souffrir. Le senat pourveut à commettre une aultre à la conduicte de ses

(1) *Fin, poli, délicat*, de l'italien *pellegrino*, qui signifie la même chose :

Nulla di *pellegrino*, o di gentile,
Gli piacque mai.

Il n'eut jamais de goût pour rien de fin ni de délicat. TASSO, *Gerusaleme liberata*, canto IV, stanza 46. C.

(2) VALÈRE MAXIME, IV, 4, 6. C.

biens, et luy feit restablir ce qui luy avoit esté desrobbé, et ordonna que sa femme et ses enfants seroient nourris aux despens du publicque.

Le vieux Caton (1) revenant d'Espaigne consul, vendit son cheval de service pour espargner l'argent qu'il eust cousté à le ramener par mer en Italie; et estant au gouvernement de Sardaigne, faisoit ses visitations à pied, n'ayant avecques luy aultre suitte qu'un officier de la chose publicque qui lui portoit sa robbe et un vase à faire des sacrifices; et le plus souvent il portoit sa male luy mesme. Il se vantoit de n'avoir iamais eu robbe qui eust cousté plus de dix escus, ny avoir envoyé au marché plus de dix sols pour un iour; et de ses maisons aux champs, qu'il n'en avoit aulcune qui feust crepie et enduite par dehors.

Scipion Aemilianus (2), aprez deux triumphes et deux consulats, alla en legation avec sept serviteurs seulement. On tient qu'Homere n'en eut iamais qu'un; Platon, trois; Zenon, le chef de la secte stoïque, pas un (3). Il ne feut taxé que cinq sols et demy pour iour à Tiberius Gracchus (4) allant en commission pour la chose publicque, estant lors le premier homme des Romains.

CHAPITRE LIII.

D'un mot de Cesar.

Si nous nous amusions par fois à nous considerer; et le temps que nous mettons à contrerooller aultruy, et à cognoistre les choses qui sont hors de nous, que nous l'employissions à nous sonder nous mesmes, nous sentirions ayseement combien toute cette nostre contexture est bastie de pieces foibles et desfaillantes. N'est ce pas un singulier tesmoignage d'imperfection, ne pouvoir rasseoir nostre contentement en aulcune chose; et que par desir mesme et imagination, il soit hors de nostre puissance de choisir ce qu'il nous fault? Dequoy porte bon tesmoignage cette

(1) PLUTARQUE, *Caton le Censeur*, c. 3. C.
(2) VALÈRE MAXIME, IV, 3, 13. C.
(3) SÉNÈQUE, *Consol. ad Helviam*, c. 12. C.
(4) PLUTARQUE, dans la *Vie des Gracques*, c. 4. Mais ici Montaigne abuse de ce passage, qui ne fait rien à son sujet; car Plutarque y déclare expressément qu'on ne donna cette petite somme à Tibérius Gracchus *que pour luy faire despit et honte*, comme parle Amyot. C.

grande dispute qui a tousiours esté entre les philosophes, pour trouver le souverain bien de l'homme, et qui dure encores, et durera eternellement, sans resolution et sans accord.

> Dum abest quod avemus, id exsuperare videtur
> Cætera; post aliud, quum contigit illud, avemus
> Et sitis æqua tenet (1).

Quoy que ce soit qui tumbe en nostre cognoissance et iouïssance, nous sentons qu'il ne nous satisfaict pas, et allons beant aprez les choses advenir et incogneues, d'autant que les presentes ne nous saoulent point; non pas, à mon advis, qu'elles n'ayent assez dequoy nous saouler, mais c'est que nous les saisissons d'une prinse malade et desreiglee :

> Nam quum vidit hic, ad victum quæ flagitat usus,
> Omnia iam ferme mortalibus esse parata;
> Divitiis homines, et honore, et laude potentes
> Affluere, atque bona natorum excellere fama;
> Nec minus esse domi cuiquam tamen anxia corda,
> Atque animum infestis cogi servire querelis :
> Intellexit ibi vitium vas efficere ipsum,
> Omniaque illius vitio corrumpier intus,
> Quæ collata foris et commoda quæque venirent (2).

Nostre appetit est irresolu et incertain; il ne sçait rien tenir ny rien iouyr de bonne façon. L'homme estimant que ce soit le vice de ces choses qu'il tient, se remplit et se paist d'aultres choses qu'il ne sçait point et qu'il ne cognoist point, où il applique ses desirs et ses esperances, les prend en honneur et reverence, comme dict Cesar : *Communi fit vitio naturæ, ut invisis, latitantibus atque incognitis rebus magis confidamus, vehementiusque exterreamur* (3).

(1) Le bien qu'on n'a pas paraît toujours le bien suprême. En jouit-on, c'est pour soupirer après un autre avec la même ardeur. LUCRÈCE, III, 1095.

(2) Épicure considérant que les mortels ont à peu près tout ce qui leur est nécessaire, et que cependant, avec des richesses, des honneurs, de la gloire, et des enfants bien nés, ils n'en sont pas moins en proie à mille chagrins intérieurs, et qu'ils ne peuvent s'empêcher de gémir comme des esclaves dans les fers, comprit que tout le mal vient du vase même, qui, corrompu d'avance, aigrit et altère ce qu'on y verse de plus précieux. LUCRÈCE, VI, 9.

(3) Il se faict, par un vice ordinaire de nature, que nous ayons et plus de fiance et plus de crainte des choses que nous n'avons pas veu, et qui sont cachees et incogneues. *De Bello civil.* II, 4. — C'est Montaigne qui traduit ainsi ce passage dans deux éditions de ses *Essais*, 1580 et 1588. C.

CHAPITRE LIV.

Des vaines subtilitez.

Il est de ces subtilitez frivoles et vaines, par le moyen desquelles les hommes cherchent quelquesfois de la recommendation : comme les poëtes qui font des ouvrages entiers de vers commenceants par une mesme lettre; nous veoyons des œufs, des boules, des aisles, des haches, façonnees anciennement par les Grecs avecques la mesure de leurs vers, en les alongeant ou accourcissant, en maniere qu'ils viennent à representer telle ou telle figure : telle estoit la science de celuy qui s'amusa à compter en combien de sortes se pouvoient renger les lettres de l'alphabet, et y en trouva ce nombre incroyable qui se veoid dans Plutarque. Ie treuve bonne l'opinion de celuy à qui on presenta un homme apprins à iecter de la main un grain de mil avecques telle industrie, que, sans faillir, il le passoit tousiours dans le trou d'une aiguille; et luy demanda lon, aprez, quelque present pour loyer d'une si rare suffisance : sur quoy il ordonna bien plaisamment et iustement, à mon advis, qu'on feist donner à cet ouvrier deux ou trois minots de mil, à fin qu'un si bel art ne demeurast sans exercice (1). C'est un tesmoignage merveilleux de la foiblesse de nostre iugement, qu'il recommende les choses par la rareté ou nouvelleté, ou encores par la difficulté, si la bonté et utilité n'y sont ioinctes.

Nous venons presentement de nous iouer chez moy, à qui pourroit trouver plus de choses qui se teinssent par les deux bouts extremes, comme Sire : c'est un tiltre qui se donne à la plus eslevee personne de nostre estat, qui est le roy; et se donne aussi au vulgaire, comme aux marchands, et ne touche point ceulx d'entre deux. Les femmes de qualité, on les nomme Dames; les moyennes, Damoiselles; et Dames encores, celles de la plus basse marche. Les daiz qu'on estend sur les tables ne sont permis qu'aux maisons des princes et aux tavernes. Democritus disoit (2) que les dieux et les bestes avoient leurs senti-

(1) Suivant QUINTILIEN, II, 20, c'est Alexandre qui fit cette réponse; mais il s'agit de *pois chiches*, grana ciceris, et non de *grains de mil*. C.

(2) PLUTARQUE, *de Placit. philosoph.* IV, 10. C.

ments plus aigus que les hommes, qui sont au moyen estage. Les Romains portoient mesme accoustrement les iours de dueil et les iours de festes. Il est certain que la peur extreme, et l'extreme ardeur de courage, troublent egualement le ventre et le laschent. Le saubriquet de Tremblant, duquel le douziesme roy de Navarre Sancho feut surnommé, apprend que la hardiesse, aussi bien que la peur, engendrent du tremoussement aux membres. Ceulx qui armoient ou luy, ou quelque aultre de pareille nature, à qui la peau frissonnoit, essayerent à le rasseurer, appetissants le dangier auquel il s'alloit iecter : « Vous me cognoissez mal, leur dict il; si ma chair sçavoit iusques où mon courage la portera tantost, elle s'en transiroit tout à plat. » La foiblesse qui nous vient de froideur et desgoustement aux exercices de Venus, elle nous vient aussi d'un appetit trop vehement, et d'une chaleur desreiglee. L'extreme froideur et l'extreme chaleur cuysent et rostissent : Aristote dict que les cueux (1) de plomb se fondent et coulent de froid et de la rigueur de l'hyver, comme d'une chaleur vehemente (2). Le desir et la satieté remplissent de douleur les sieges au dessus et au dessoubs de la volupté. La bestise et la sagesse se rencontrent en mesme poinct de sentiment et de resolution à la souffrance des accidents humains. Les sages gourmandent et commandent le mal, et les aultres l'ignorent : ceulx cy sont, par maniere de dire, au deçà des accidents; les aultres au delà, lesquels, aprez en avoir bien poisé et consideré les qualitez, les avoir mesurez et iugez tels qu'ils sont, s'eslancent au dessus par la force d'un vigoreux courage; ils les desdaignent et foulent aux pieds, ayants une ame forte et solide, contre laquelle les traicts de la fortune venants à donner, il est force qu'ils reiaillissent et s'esmoussent, trouvants un corps dans lequel ils ne peuvent faire impression : l'ordinaire et moyenne condition des hommes loge entre ces deux extremitez; qui est de ceulx qui apperceoivent les maux, les sentent, et ne les peuvent supporter. L'enfance et la decrepitude

(1) C'est-à-dire *des masses de plomb*, telles qu'elles sortent de la première fonte. Je n'ai trouvé ce mot que dans Cotgrave, qui l'écrit *queuse*, et le fait féminin. Ce que Montaigne appelle *cueux*, et Cotgrave *queuse*, se nomme à présent *gueuse*. C.

(2) Ici Montaigne ne rapporte pas exactement la pensée d'Aristote, qui, après avoir dit que l'étain des Celtes se fond plus tôt que le plomb, puisqu'il se fond même dans l'eau, ajoute : « L'étain se fond aussi par le froid, quand il gèle, etc. » *De Mirabil. auscult.*, p. 1154, t. I, éd. de Paris. C.

se rencontrent en imbecillité de cerveau; l'avarice et la profusion, en pareil desir d'attirer et d'acquerir.

Il se peult dire, avecques apparence, qu'il y a ignorance abecedaire, qui va devant la science : une aultre doctorale, qui vient aprez la science; ignorance que la science faict et engendre, tout ainsi comme elle desfaict et destruict la premiere. Des esprits simples, moins curieux et moins instruicts, il s'en faict de bons chrestiens, qui, par reverence et obeïssance, croyent simplement, et se maintiennent soubs les loix. En la moyenne vigueur des esprits et moyenne capacité, s'engendre l'erreur des opinions; ils suyvent l'apparence du premier sens, et ont quelque tiltre d'interpreter à niaiserie et bestise que nous soyons arrestez en l'ancien train, regardants à nous, qui n'y sommes pas instruicts par estude. Les grands esprits, plus rassis et clairvoyants, font un aultre genre de biencroyants; lesquels, par longue et religieuse investigation, penetrent une plus profonde et abstruse lumiere ez Escriptures, et sentent le mysterieux et divin secret de nostre police ecclesiastique; pourtant en veoyons nous aulcuns estre arrivez à ce dernier estage par le second, avecques merveilleux fruict et confirmation, comme à l'extreme limite de la chrestienne intelligence, et iouyr de leur victoire avecques consolation, actions de graces, reformation de mœurs, et grande modestie. Et en ce reng n'entens ie pas loger ces aultres qui, pour se purger du souspeçon de leur erreur passee, et pour nous asseurer d'eulx, se rendent extremes, indiscrets et iniustes à la conduicte de nostre cause, et la tachent d'infinis reproches de violence. Les païsans simples sont honnestes gents; et honnestes gents les philosophes, ou, selon que nostre temps les nomme, des natures fortes et claires, enrichies d'une large instruction de sciences utiles : les mestis, qui ont desdaigné le premier siege de l'ignorance des lettres, et n'ont peu ioindre l'aultre (le cul entre deux selles, desquels ie suis et tant d'aultres), sont dangereux, ineptes, importuns; ceulx cy troublent le monde. Pourtant, de ma part, ie me recule tant que ie puis dans le premier et naturel siege, d'où ie me suis pour neant essayé de partir.

La poësie populaire et purement naturelle a des naïfvetez et graces, par où elle se compare à la principale beaulté de la poësie parfaicte selon l'art : comme il se veoid ez villanelles de Gascoigne, et aux chansons qu'on nous rapporte des nations

qui n'ont cognoissance d'aulcune science, ny mesme d'escripture : la poësie mediocre, qui s'arreste entre deux, est desdaignee, sans honneur et sans prix.

Mais parce qu'aprez que le pas a esté ouvert à l'esprit, i'ay trouvé, comme il advient ordinairement, que nous avions prins pour un exercice mal aysé et d'un rare subiect, ce qui ne l'est aulcunement, et qu'aprez que nostre invention a esté eschauffee, elle descouvre un nombre infiny de pareils exemples, ie n'en adiousteray que cettuy cy : Que si ces Essais estoient dignes qu'on en iugeast, il en pourroit advenir, à mon advis, qu'ils ne plairoient gueres aux esprits communs et vulgaires, ny gueres aux singuliers et excellents; ceulx là n'y entendroient pas assez; ceulx cy y entendroient trop : ils pourroient vivoter en la moyenne region.

CHAPITRE LV.

Des senteurs.

Il se dict d'aulcuns, comme d'Alexandre le Grand (1), que leur sueur espandoit une odeur souefve, par quelque rare et extraordinaire complexion : dequoy Plutarque et aultres recherchent la cause. Mais la commune façon des corps est au contraire; et la meilleure condition qu'ils ayent, c'est d'estre exempts de senteur : la doulceur mesme des haleines plus pures, n'a rien de plus parfaict que d'estre sans aulcune odeur qui nous offense, comme sont celles des enfants bien sains. Voylà pourquoy, dict Plaute,

> Mulier tum bene olet, ubi nihil olet (2);

« la plus exquise senteur d'une femme, c'est ne sentir rien. » Et les bonnes senteurs estrangieres, on a raison de les tenir pour suspectes à ceulx qui s'en servent, et d'estimer qu'elles soyent employees pour couvrir quelque default naturel de ce costé là. D'où naissent ces rencontres des poëtes anciens, C'est puïr que sentir bon.

> Rides nos, Coracine, nil olentes :
> Malo, quam bene olere, nil olere (3).

(1) Plutarque, *Vie d'Alexandre*, c. 1. C.

(2) *Mostell.* acte I, sc. 3, v. 116. Il y a dans Plaute : *Ecastor ! mulier recte olet, ubi nihil olet.* Montaigne a traduit ce vers après l'avoir cité. C.

(3) Tu te moques de moi, Coracinus, parce que je ne suis point parfumé; et moi j'aime mieux ne rien sentir que de sentir bon. Martial, VI, 55, 4.

Et ailleurs,

> Postume, non bene olet, qui bene semper olet (1).

I'ayme pourtant bien fort à estre entretenu de bonnes senteurs; et hay oultre mesure les mauvaises, que ie tire de plus loing que tout aultre :

> Namque sagacius unus odoror,
> Polypus, an gravis hirsutis cubet hircus in alis,
> Quam canis acer, ubi lateat sus (2).

Les senteurs plus simples et naturelles me semblent plus agreables. Et touche ce soing principalement les dames : en la plus espesse barbarie, les femmes scythes, aprez s'estre lavees, se saulpouldrent et encroustent tout le corps et le visage de certaine drogue qui naist en leur terroir, odoriferante; et pour approcher les hommes, ayant osté ce fard, elles s'en treuvent et polies et parfumees. Quelque odeur que ce soit, c'est merveille combien elle s'attache à moy, et combien i'ay la peau propre à s'en abbruver. Celuy qui se plainct de nature, dequoy elle a laissé l'homme sans instrument à porter les senteurs au nez, a tort; car elles se portent elles mesmes : mais à quoy particulierement, les moustaches que i'ay pleines m'en servent; si i'en approche mes gants ou mon mouchoir, l'odeur y tiendra tout un iour : elles accusent le lieu d'où ie viens. Les estroicts baisers de la ieunesse, savoureux, gloutons et gluants, s'y colloient aultrefois, et s'y tenoient plusieurs heures aprez. Et si pourtant ie me treuve peu subiect aux maladies populaires, qui se chargent par la conversation, et qui naissent de la contagion de l'air; et me suis sauvé de celles de mon temps, dequoy il y en a eu plusieurs sortes en nos villes et en nos armees. On lit de Socrates (3), que n'estant iamais party d'Athenes pendant plusieurs recheutes de peste qui la tormenterent tant de fois, luy seul ne s'en trouva iamais plus mal.

Les medecins pourroient, ce croy ie, tirer des odeurs plus d'usage qu'ils ne font; car i'ay souvent apperceu qu'elles me changent, et agissent en mes esprits, selon qu'elles sont : qui me faict approuver ce qu'on dict, que l'invention des encens et

(1) Celui qui sent toujours bon, Postumus, sent mauvais. MARTIAL, II, 12, 4.

(2) Mon odorat distingue les mauvaises odeurs plus subtilement qu'un chien d'excellent nez ne reconnaît la bauge du sanglier. HOR. *Epod.* 12, 4.

(3) DIOGÈNE LAERCE, II, 25. C.

parfums aux eglises, si ancienne et si espandue en toutes nations et religions, regarde à cela, de nous resiouyr, esveiller et purifier le sens, pour nous rendre plus propres à la contemplation.

Ie vouldroy bien, pour en iuger, avoir eu ma part de l'ouvrage de ces cuisiniers qui sçavent assaisonner les odeurs estrangieres avecques la saveur des viandes; comme on remarqua singulierement au service du roi de Thunes (1), qui de nostre aage print terre à Naples, pour s'aboucher avecques l'empereur Charles. On farcissoit ses viandes de drogues odoriferantes, de telle sumptuosité, qu'un paon et deux faisands se trouverent sur ses parties revenir à cent ducats, pour les apprester selon leur maniere; et quand on les despeceoit, non la salle seulement, mais toutes les chambres de son palais, et les rues d'autour, estoient remplies d'une tres souefve vapeur, qui ne s'esvanouïssoit pas si soubdain.

Le principal soing que i'aye à me loger, c'est de fuyr l'air puant et poisant. Ces belles villes, Venise et Paris, alterent la faveur que ie leur porte, par l'aigre senteur, l'une de son marais, l'aultre de sa boue.

CHAPITRE LVI.

Des prieres.

Ie propose des fantasies informes et irresolues, comme font ceulx qui publient des questions doubteuses à debattre aux escholes, non pour establir la verité, mais pour la chercher; et les soubmets aux iugements de ceulx à qui il touche de reigler, non seulement mes actions et mes escripts, mais encores mes pensees. Egualement m'en sera acceptable et utile la condemnation comme l'approbation, tenant pour absurde et impie, si rien se rencontre ignoramment ou inadvertamment couché en cette rapsodie, contraire aux sainctes resolutions et prescriptions de l'Eglise catholique, apostolique et romaine, en laquelle ie meurs, et en laquelle ie suis nay : et pourtant me remettant tousiours à l'auctorité de leur censure, qui peult tout sur moy, ie

(1) Muley-Hassan, roi de Tunis, que Montaigne appelle, dans le chapitre VIII du second livre, *Muleasses*. Il prit terre à Naples en 1543; mais il n'y trouva point Charles-Quint, dont il venait implorer une seconde fois l'appui contre ses sujets révoltés. J. V. L.

me mesle ainsi temerairement à toute sorte de propos, comme icy.

Ie ne sçay si ie me trompe; mais puisque par une faveur particuliere de la bonté divine, certaine façon de priere nous a esté prescripte et dictee mot à mot par la bouche de Dieu, il m'a tousiours semblé que nous en debvions avoir l'usage plus ordinaire que nous n'avons; et si i'en estoy creu, à l'entree et à l'issue de nos tables, à nostre lever et coucher, et à toutes actions particulieres ausquelles on a accoustumé de mesler des prieres, ie vouldroy que ce feust le Patenostre que les chrestiens y employassent, sinon seulement, au moins tousiours. L'Eglise peult estendre et diversifier les prieres, selon le besoing de nostre instruction; car ie sçay bien que c'est tousiours mesme substance et mesme chose : mais on debvoit donner à celle là le privilege, que le peuple l'eust continuellement en la bouche; car il est certain qu'elle dict tout ce qu'il fault, et qu'elle est tres propre à toutes occasions. C'est l'unique priere dequoy ie me sers par tout, et la repete au lieu d'en changer : d'où il advient que ie n'en ay aussi bien en memoire que celle là.

I'avoy presentement en la pensee d'où nous venoit cette erreur, de recourir à Dieu en touts nos desseings et entreprinses, et l'appeller à toute sorte de besoing, et en quelque lieu que nostre foiblesse veult de l'ayde, sans considerer si l'intention est iuste ou iniuste; et d'escrier son nom et sa puissance, en quelque estat et action que nous soyons, pour vicieuse qu'elle soit. Il est bien nostre seul et unique protecteur, et peult toutes choses à nous ayder : mais encores qu'il daigne nous honnorer de cette doulce alliance paternelle, il est pourtant autant iuste comme il est bon et comme il est puissant; mais il use bien plus souvent de sa iustice que de son pouvoir, et nous favorise selon la raison d'icelle, non selon nos demandes.

Platon, en ses loix (1), faict trois sortes d'iniurieuse creance des dieux : « Qu'il n'y en aye point; Qu'ils ne se meslent point de nos affaires; Qu'ils ne refusent rien à nos vœux, offrandes et sacrifices. » La premiere erreur, selon son advis, ne dura iamais immuable en homme, depuis son enfance iusques à sa vieillesse. Les deux suyvantes peuvent souffrir de la constance.

(1) Liv. X, au commencement, p. 887, édit. d'Henri Estienne; p. 378, éd. de M. Ast, Leipsick, 1814. Tout ce passage des *Lois* est traduit et commenté dans les *Pensées de Platon*, p. 98 et suiv. seconde édition. J. V. L.

Sa iustice et sa puissance sont inseparables : pour neant implorons nous sa force en une mauvaise cause. Il fault avoir l'ame nette, au moins en ce moment auquel nous le prions, et deschargee de passions vicieuses; aultrement nous luy presentons nous mesmes les verges dequoy nous chastier : au lieu de rabiller nostre faulte, nous la redoublons, presentants à celuy à qui nous avons à demander pardon, une affection pleine d'irreverence et de haine. Voylà pourquoy ie ne loue pas volontiers ceulx que ie veoy prier Dieu plus souvent et plus ordinairement, si les actions voysines de la priere ne me tesmoignent quelque amendement et reformation,

> Si nocturnus adulter,
> Tempora santonico velas adoperta cucullo (1).

Et l'assiette d'un homme meslant à une vie exsecrable la devotion, semble estre aulcunement plus condemnable que celle d'un homme conforme à soy, et dissolu par tout : pourtant refuse nostre Eglise touts les iours la faveur de son entree et societé aux mœurs obstinees à quelque insigne malice. Nous prions par usage et coustume, ou, pour mieulx dire, nous lisons ou prononceons nos prieres; ce n'est enfin que mine : et me desplaist de veoir faire trois signes de croix au Benedicite, autant à Graces (et plus m'en desplaist il de ce que c'est un signe que i'ay en reverence et continuel usage, mesmement quand ie baaille); et ce pendant, toutes les aultres heures du iour, les veoir occupees à la haine, l'avarice, l'iniustice : aux vices leur heure; son heure à Dieu, comme par compensation et composition. C'est miracle de veoir continuer des actions si diverses, d'une si pareille teneur, qu'il ne s'y sente point d'interruption et d'alteration, aux confins mesmes et passage de l'une à l'aultre. Quelle prodigieuse conscience se peult donner repos, nourrissant en mesme giste, d'une societé si accordante et paisible, le crime et le iuge?

Un homme de qui la paillardise sans cesse regente la teste, et qui la iuge tres odieuse à la veue divine, que dict il à Dieu, quand il luy en parle? Il se rameine, mais soubdain il recheoit. Si l'obiect de la divine iustice et sa presence frappoient, comme il dict, et chastioient son ame; pour courte qu'en feust la peni-

(1) Si pour assouvir la nuit tes désirs adultères, tu te couvres la tête d'une cape gauloise. JUVÉNAL, VIII, 144.

tence, la crainte mesme y reiecteroit si souvent sa pensee, qu'incontinent il se verroit maistre de ces vices qui sont habituez et acharnez en luy. Mais quoy (1) ! ceulx qui couchent une vie entiere sur le fruict et emolument du peché qu'ils sçavent mortel? Combien avons nous de mestiers et vocations recenes, dequoy l'essence est vicieuse? Et celuy qui se confessant à moy, me recitoit avoir, tout un aage, fait profession et les effects d'une religion damnable selon luy, et contradictoire à celle qu'il avoit en son cœur, pour ne perdre son credit et l'honneur de ses charges, comment pastissoit il ce discours en son courage? de quel langage entretiennent ils sur ce subiect la iustice divine? Leur repentance consistant en visible et maniable reparation, ils perdent et envers Dieu et envers nous le moyen de l'alleguer : sont ils si hardis de demander pardon, sans satisfaction et sans repentance? Ie tiens que de ces premiers il en va comme de ceulx icy; mais l'obstination n'y est pas si aysee à convaincre. Cette contrarieté et volubilité d'opinion si soubdaine, si violente qu'ils nous feignent, sent pour moy son miracle : ils nous representent l'estat d'une indigestible agonie.

Que l'imagination me sembloit fantastique de ceulx qui, ces annees passees, avoient en usage de reprocher à chascun en qui il reluisoit quelque clarté d'esprit, professant la religion catholique, que c'estoit à feincte! et tenoient mesme, pour luy faire honneur, quoy qu'il dist par apparence, qu'il ne pouvoit faillir au dedans d'avoir sa creance reformee à leur pied. Fascheuse maladie, de se croire si fort, qu'on se persuade qu'il ne se puisse croire au contraire! et plus fascheuse encores, qu'on se persuade d'un tel esprit, qu'il prefere ie ne sçay quelle disparité de fortune presente, aux esperances et menaces de la vie eternelle! Ils m'en peuvent croire : si rien eust deu tenter ma ieunesse, l'ambition du hazard et de la difficulté qui suyvoient cette recente entreprinse, y eust eu bonne part.

Ce n'est pas sans grande raison, ce me semble, que l'Eglise deffend l'usage promiscue, temeraire et indiscret des sainctes et divines chansons que le sainct Esprit a dicté en David. Il ne fault mesler Dieu en nos actions qu'avecques reverence et attention pleine d'honneur et de respect : cette voix est trop divine pour n'avoir aultre usage que d'exercer les poulmons et plaire à

(1) *Mais que dire de ceux qui fondent leur vie entière sur le fruit*, etc.

nos aureilles; c'est de la conscience qu'elle doibt estre produicte, et non pas de la langue. Ce n'est pas raison qu'on permette qu'un garson de boutique, parmy ses vains et frivoles pensements, s'en entretienne et s'en ioue; ny n'est certes raison de veoir tracasser, par une salle et par une cuisine, le sainct livre des sacrez mysteres de nostre creance : c'estoient aultrefois mysteres, ce sont à present deduits et esbats. Ce n'est pas en passant et tumultuairement qu'il fault manier un estude si serieux et venerable; ce doibt estre une action destinee et rassise, à laquelle on doibt tousiours adiouster cette preface de nostre office, *Sursum corda*, et y apporter le corps mesme disposé en contenance qui tesmoigne une particuliere attention et reverence. Ce n'est pas l'estude de tout le monde; c'est l'estude des personnes qui y sont vouees, que Dieu y appelle; les meschants, les ignorants, s'y empirent : ce n'est pas une histoire à conter; c'est une histoire à reverer, craindre et adorer. Plaisantes gents, qui pensent l'avoir rendue palpable au peuple, pour l'avoir mise en langage populaire! Ne tient il qu'aux mots, qu'ils n'entendent tout ce qu'ils treuvent par escript? Diray ie plus? pour l'en approcher de ce peu, ils l'en reculent : l'ignorance pure, et remise toute en aultruy, estoit bien plus salutaire et plus sçavante que n'est cette science verbale et vaine, nourrice de presumption et de temerité.

Ie croy aussi que la liberté à chascun de dissiper une parole si religieuse et importante, à tant de sortes d'idiomes, a beaucoup plus de dangier que d'utilité. Les Iuifs, les mahometans, et quasi touts aultres, ont espousé et reverent le langage auquel originellement leurs mysteres avoient esté conceus; et en est deffendue l'alteration et changement, non sans apparence. Sçavons nous bien qu'en Basque et en Bretaigne, il y ayt des iuges assez pour establir cette traduction faicte en leur langue? L'Eglise universelle n'a point de iugement plus ardu à faire, et plus solenne. En preschant et parlant, l'interpretation est vague, libre, muable, et d'une parcelle; ainsi ce n'est pas de mesme.

L'un de nos historiens grecs accuse iustement son siecle, de ce que les secrets de la religion chrestienne estoient espandus emmy la place, ez mains des moindres artisans; que chascun en pouvoit debattre et dire selon son sens; et que ce nous debvoit estre grande honte, nous qui, par la grâce de Dieu, iouïssons des purs mysteres de la pieté, de les laisser profaner en la bouche des personnes ignorantes et populaires, veu que les Gentils in-

terdisoient à Socrates, à Platon, et aux plus sages, de s'enquerir et parler des choses commises aux presbtres de Delphes : dict aussi que les factions des princes sur le subiect de la theologie, sont armees non de zele, mais de cholere; que le zele tient de la divine raison et iustice, se conduisant ordonneement et modereement; mais qu'il se change en haine et envie, et produict, au lieu de froment et de raisin, de l'ivroye et des orties, quand il est conduict d'une passion humaine. Et iustement aussi, cet aultre conseillant l'empereur Theodose, disoit les disputes n'endormir pas tant les schismes de l'Eglise, que les esveiller, et animer les heresies; que pourtant il falloit fuyr toutes contentions et argumentations dialectiques, et se rapporter nuement aux prescriptions et formules de la foy establies par les anciens. Et l'empereur Andronicus (1) ayant rencontré en son palais des principaulx hommes aux prinses de parole contre Lapodius, sur un de nos poincts de grande importance, les tansa iusques à menacer de les iecter en la riviere s'ils continuoient. Les enfants et les femmes, en nos iours, regentent les hommes plus vieux et experimentez sur les loix ecclesiastiques : là où la premiere de celles de Platon (2) leur deffend de s'enquerir seulement de la raison des loix civiles. qui doibvent tenir lieu d'ordonnances divines; et permettant aux vieux d'en communiquer entre eulx, et avecques le magistrat, il adiouste : « Pourveu que ce ne soit pas en presence des ieunes, et personnes profanes. »

Un evesque (3) a laissé par escript, qu'en l'aultre bout du monde il y a une isle, que les anciens nommoient Dioscoride, commode

(1) Andronic Comnène. Voyez NICÉTAS, II, 4, où il n'y a pas un mot de Lapodius. C.

(2) *Lois*, liv. I, p. 569. C.

(3) Osorius, évêque de Silvès en Algarves, auteur du livre intitulé *de Rebus gestis Emmanuelis regis Lusitaniæ*. Mais c'est du sieur Goulart, son traducteur, et non d'Osorius même, que Montaigne a extrait ce qu'il nous dit ici des habitants de l'île *Dioscoride* : ce qui est si vrai, qu'on n'en trouve rien du tout dans la première édition des *Essais*, publiée en 1580. Lorsque Montaigne dit que les habitants de l'île Dioscoride sont si chastes, *que nul d'eulx ne peult cognoistre qu'une femme en sa vie*, il a mal pris le sens de Goulart, qui, conformément au latin d'Osorius, *unam tantum uxorem ducunt*, a dit, *ils n'espousent qu'une femme;* ce qui ne signifie pas qu'ils n'en épousent qu'une en toute leur vie, mais qu'ils n'en épousent qu'une à la fois, le christianisme dont ils font profession leur défendant la polygamie. Le nom moderne de cette île est *Zocotora*, où l'on retrouve des vestiges de l'ancien nom. C. — Voyez, sur tout ce passage de Montaigne, les observations de Bayle, au mot *Dioscoride*, note B.

en fertilité de toutes sortes d'arbres, fruicts et salubrité d'air: de laquelle le peuple est chrestien, ayant des eglises et des autels qui ne sont parez que de croix sans aultres images, grand observateur de ieusnes et de festes, exact payeur de dismes aux presbtres, et si chaste, que nul d'eulx ne peult cognoistre qu'une femme en sa vie; au demourant, si content de sa fortune, qu'au milieu de la mer il ignore l'usage des navires, et si simple, que de la religion qu'il observe si soigneusement, il n'en entend pas un seul mot : chose incroyable à qui ne sçauroit les païens, si devots idolastres, ne cognoistre de leurs dieux que simplement le nom et la statue. L'ancien commencement de *Menalippe*, tragedie d'Euripides, portait ainsin,

> O Jupiter! car de toy rien sinon
> Je ne cognoy seulement que le nom (1).

I'ay veu aussi de mon temps faire plaincte d'aulcuns escripts, de ce qu'ils sont purement humains et philosophiques, sans meslange de theologie. Qui diroit au contraire, ce ne seroit pourtant sans quelque raison, Que la doctrine divine tient mieulx son reng à part comme royne et dominatrice; Qu'elle doibt estre principale par tout, point suffragante et subsidiaire; et Qu'à l'adventure se prendroient les exemples à la grammaire, rhetorique, logique, plus sortablement d'ailleurs, que d'une si saincte matiere; comme aussi les arguments des theatres, ieux et spectacles publicques; Que les raisons si divines se considerent plus venerablement et reveremment seules et en leur style, qu'appariees aux discours humains; Qu'il se veoid plus souvent cette faulte, que les theologiens escrivent trop humainement, que cette aultre, que les humanistes escrivent trop peu theologalement : la philosophie, dict sainct Chrysostome, est pieça bannie de l'eschole saincte comme servante inutile, et estimee indigne de veoir, seulement en passant de l'entree, le sacraire des saincts thresors de la doctrine celeste; Que le dire humain a ses formes plus basses, et ne se doibt servir de la dignité, maiesté, regence, du parler divin. Ie luy laisse, pour moy, dire *verbis indisciplinatis* (2). Fortune, Destinee, Accident, Heur, et Malheur, et les Dieux. et aultres frases, selon sa mode. Ie propose les fantasies humaines,

(1) Plutarque, traité *de l'Amour*, c. 12. C.

(2) En termes vulgaires et non approuvés. S. Augustin, *de Civit. Dei*, X, 29. Voyez plus haut la note première sur le chapitre 33. J. V. L.

et miennes, simplement comme humaines fantasies, et separeement considerees; non comme arrestees et reiglees par l'ordonnance celeste, incapable de doubte et d'altercation; matiere d'opinion, non matiere de foy; ce que ie discours selon moy, non ce que ie croy selon Dieu; d'une façon laïque, non clericale, mais tousiours tres religieuse; comme les enfants proposent leurs essais, instruisables, non instruisants.

Et ne diroit on pas aussi sans apparence, que l'ordonnance de ne s'entremettre que bien reserveement d'escrire de la religion à touts aultres qu'à ceulx qui en font expresse profession, n'auroit pas faulte de quelque image d'utilité et de iustice; et à moy avecques, peultestre, de m'en taire. On m'a dict que ceulx mesmes qui ne sont pas des nostres, deffendent pourtant entre eulx l'usage du nom de Dieu en leurs propos communs; ils ne veulent pas qu'on s'en serve par une maniere d'interiection ou d'exclamation, ny pour tesmoignage, ny pour comparaison : en quoy ie treuve qu'ils ont raison; et en quelque maniere que ce soit que nous appellons Dieu à nostre commerce et societé, il fault que ce soit serieusement et religieusement.

Il y a, ce me semble, en Xenophon (1), un tel discours où il monstre que nous debvons plus rarement prier Dieu; d'autant qu'il n'est pas aysé que nous puissions si souvent remettre nostre ame en cette assiette reiglee, reformee et devotieuse, où il fault qu'elle soit pour ce faire : aultrement nos prieres ne sont pas seulement vaines et inutiles, mais vicieuses. « Pardonne nous, disons nous, comme nous pardonnons à ceulx qui nous ont offensez : » que disons nous par là, sinon que nous luy offrons nostre ame exempte de vengeance et de rancune? Toutesfois nous invoquons Dieu et son ayde au complot de nos faultes, et le convions à l'iniustice :

Quæ, nisi seductis, nequeas committere divis (2) :

l'avaricieux le prie pour la conservation vaine et superflue de ses thresors; l'ambitieux, pour ses victoires et conduicte de sa fortune: le voleur l'employe à son ayde, pour franchir le hazard et les difficultez qui s'opposent à l'execution de ses meschantes en-

(1) Montaigne n'est pas sûr de sa mémoire; c'est peut-être du *second Alcibiade* de Platon qu'il se souvient ici confusément. J. V. L.

(2) En demandant des choses qu'on ne peut dire aux dieux qu'en les prenant à part. PERSE, *Sat.* II, 4.

treprinses, ou le remercie de l'aysance qu'il a trouvé à desgosiller un passant : au pied de la maison qu'ils vont escheller ou petarder, ils font leurs prieres, l'intention et l'esperance pleine de cruauté, de luxure, et d'avarice.

> Hoc ipsum, quo tu Iovis aurem impellere tentas,
> Dic agedum Staio : Proh Iuppiter! o bone, clamet,
> Iuppiter! At sese non clamet Iuppiter ipse (1)?

La royne de Navarre Marguerite (2) recite d'un ieune prince, et encores qu'elle ne le nomme pas, sa grandeur l'a rendu cognoissable assez, qu'allant à une assignation amoureuse, et coucher avecques la femme d'un advocat de Paris, son chemin s'addonnant au travers d'une eglise, il ne passoit iamais en ce lieu sainct, allant ou retournant de son entreprinse, qu'il ne feist ses prieres et oraisons. Ie vous laisse à iuger, l'ame pleine de ce beau pensement, à quoy il employait la faveur divine. Toutesfois elle allegue cela pour un tesmoignage de singuliere devotion (3). Mais ce n'est pas par cette preuve seulement qu'on pourroit verifier que les femmes ne sont gueres propres à traicter les matieres de la theologie.

Une vraye priere et une religieuse reconciliation de nous à Dieu, elle ne peult tumber en une ame impure, et soubmise, lors mesme, à la domination de Satan. Celuy qui appelle Dieu à son assistance pendant qu'il est dans le train du vice, il faict comme le couppeur de bourse qui appelleroit la iustice à son ayde, ou comme ceulx qui produisent le nom de Dieu en tesmoignage de mensonge.

> Tacito mala vota susurro
> Concipimus (4).

Il est peu d'hommes qui osassent mettre en evidence les requestes secrettes qu'ils font à Dieu :

(1) Dis à Staïus ce que tu voudrais obtenir de Jupiter : « Grand Jupiter! s'écriera Staïus, peut-on vous faire de telles demandes? » Et tu crois que Jupiter lui-même ne dira pas comme Staïus? PERSE, *Sat.* II, 21.

(2) Sœur unique de François Ier, et femme de Henri d'Albret, roi de Navarre. C.

(3) Elle dit cependant qu'il ne s'arrêtait dans l'église qu'à son retour : ce qui nous donne une idée assez naïve de la dévotion de ce prince. Elle ajoute : « Et neantmoins qu'il menast la vie que ie vous dis, si estoit il prince craignant et aymant Dieu. » *Journée III*, *Nouvelle* 25, p. 272, éd. de 1515. C.

(4) Nous murmurons à voix basse des prières criminelles. LUCAIN, V, 105.

Haud cuivis promptum est, murmurque, humilesque susurros
Tollere de templis, et aperto vivere voto (1) :

voylà pourquoy les pythagoriens vouloient qu'elles feussent publicques et ouïes d'un chascun; à fin qu'on ne le requist de chose indecente et iniuste, comme celuy là,

Clare quum dixit, Apollo!
Labra movet, metuens audiri : Pulchra Laverna,
Da mihi fallere, da iustum sanctumque videri;
Noctem peccatis, et fraudibus obiice nubem (2).

Les dieux punirent griefvement les iniques vœus d'Oedipus, en les luy octroyant : il avoit prié que ses enfants vuidassent entre eulx, par armes, la succession de son estat; il feut si miserable de se veoir prins au mot (3). Il ne fault pas demander que toutes choses suyvent nostre volonté, mais qu'elles suyvent la prudence.

Il semble, à la verité, que nous nous servons de nos prieres comme d'un iargon, et comme ceulx qui employent les paroles sainctes et divines à des sorcelleries et effects magiciens; et que nous facions nostre compte que ce soit de la contexture, ou son, ou suitte des mots, ou de nostre contenance, que depende leur effect : car ayants l'ame pleine de concupiscence, non touchee de repentance ny d'aulcune nouvelle reconciliation envers Dieu, nous luy allons presenter ces paroles que la memoire preste à nostre langue, et esperons en tirer une expiation de nos faultes. Il n'est rien si aysé, si doulx et si favorable que la loy divine; elle nous appelle à soy, ainsi faultiers et detestables comme nous sommes; elle nous tend les bras, et nous receoit en son giron pour vilains, ords et bourbeux que nous soyons et que nous ayons à estre à l'advenir : mais encores, en recompense, la fault il regarder de bon œil, encores fault il recevoir ce pardon avec action de graces; et au moins, pour cet instant que nous nous addressons à elle, avoir l'ame desplaisante de ses faultes, et ennemie des passions qui nous ont poulsé à l'offenser. Ny les dieux, ny

(1) Il est peu d'hommes qui n'aient pas besoin de prier à voix basse, et qui puissent exprimer tout haut les vœux qu'ils adressent aux dieux. PERSE, *Sat.* II, 6.

(2) Qui, après avoir invoqué Apollon à haute voix, ajoute aussitôt tout bas, en remuant à peine les lèvres : « Belle Laverne, donne-moi les moyens de tromper, et de passer pour un homme de bien; couvre d'un nuage épais, d'une nuit obscure, mes secrètes friponneries. » HOR. *Epist.* I, 16, 59.

(3) Cet exemple est de Platon, au commencement du *second Alcibiade*. J. V. L.

les gents de bien, dict Platon (1), n'acceptent le present d'un meschant.

Immunis aram si tetigit manus,
Non sumptuosa blandior hostia,
Mollivit aversos Penates
Farre pio, et saliente mica (2).

CHAPITRE LVII.

De l'aage.

Ie ne puis recevoir la façon dequoy nous establissons la duree de nostre vie. Ie veoy que les sages l'accourcissent bien fort, au prix de la commune opinion. « Comment, dict le ieune Caton à ceulx qui le vouloient empescher de se tüer, suis ie à cette heure en aage où l'on me puisse reprocher d'abbandonner trop tost la vie? » Si n'avoit il que quarante et huict ans (3). Il estimoit cet aage là bien meur et bien advancé, considerant combien peu d'hommes y arrivent. Et ceulx qui s'entretiennent de ce que ie ne sçay quel cours, qu'ils nomment naturel, promet quelques annees au delà; ils le pourroient faire, s'ils avoient privilege qui les exemptast d'un si grand nombre d'accidents ausquels chascun de nous est en bute par une naturelle subiection, qui peuvent interrompre ce cours qu'ils se promettent. Quelle resverie est ce de s'attendre de mourir d'une defaillance de forces que l'extreme vieillesse apporte, et de se proposer ce but à nostre duree! veu que c'est l'espece de mort la plus rare de toutes, et la moins en usage. Nous l'appellons seule naturelle, comme si c'estoit contre nature de veoir un homme se rompre le col d'une cheute, s'estouffer d'un nauffrage, se laisser surprendre à la peste ou à une pleuresie; et comme si nostre condition ordinaire ne nous presentoit à touts ces inconvenients. Ne nous flattons pas de ces beaux mots : on doibt à l'adventure appeller plustost naturel ce qui est general, commun et universel.

Mourir de vieillesse, c'est une mort rare, singuliere et extraordinaire, et d'autant moins naturelle que les aultres; c'est la

(1) *Lois*, IV, p. 716, éd. d'Estienne. C.

(2) Que des mains innocentes touchent l'autel; elles apaisent aussi sûrement les dieux pénates avec un gâteau de fleur de farine et quelques grains de sel, qu'en immolant de riches victimes. HOR. *Od.* III, 23, 17.

(3) PLUTARQUE, *Vie de Caton d'Utique*, c. 20. C.

derniere et extreme sorte de mourir : plus elle est esloingnee de nous, d'autant est elle moins esperable. C'est bien la borne au delà de laquelle nous n'irons pas, et que la loy de nature a prescript pour n'estre point oultrepassee : mais c'est un sien rare privilege de nous faire durer iusques là; c'est une exemption qu'elle donne par faveur particuliere à un seul, en l'espace de deux ou trois siecles, le deschargeant des traverses et difficultez qu'elle a iecté entre deux en cette longue carriere. Par ainsi, mon opinion est de regarder que l'aage auquel nous sommes arrivez, c'est un aage auquel peu de gents arrivent. Puisque d'un train ordinaire les hommes ne viennent pas iusques là, c'est signe que nous sommes bien avant; et puis que nous avons passé les limites accoustumez, qui est la vraye mesure de nostre vie, nous ne debvons esperer d'aller gueres oultre : ayant eschappé tant d'occasions de mourir où nous veoyons tresbucher le monde, nous debvons recognoistre qu'une fortune extraordinaire, comme celle là qui nous maintient, et hors de l'usage commun, ne nous doibt gueres durer.

C'est un vice des loix mesmes d'avoir cette faulse imagination; elles ne veulent pas qu'un homme soit capable du maniement de ses biens, qu'il n'ayt vingt et cinq ans : et à peine conservera il iusques lors le maniement de sa vie. Auguste retrencha cinq ans des anciennes ordonnances romaines, et declara qu'il suffisoit à ceulx qui prenoient charge de iudicature d'avoir trente ans (1). Servius Tullius dispensa les chevaliers qui avoient passé quarante sept ans, des courvees de la guerre (2) : Auguste les remeit à quarante et cinq. De renvoyer les hommes au seiour avant cinquante cinq ou soixante ans, il me semble n'y avoir pas grande apparence. Ie seroy d'advis qu'on estendist nostre vacation et occupation autant qu'on pourroit, pour la commodité publicque : mais ie treuve la faulte en l'aultre costé, de ne nous y embesongner pas assez tost. Cettuy cy avoit esté iuge universel du monde à dix neuf ans, et veult que pour iuger de la place d'une gouttiere, on en ayt trente.

Quant à moy, i'estime que nos ames sont desnouees, à vingt ans, ce qu'elles doibvent estre, et qu'elles promettent tout ce qu'elles pourront : iamais ame qui n'ayt donné, en cet aage là

(1) Suétone, *Auguste*, c. 12. C.
(2) Aulu-Gelle, X, 28. C.

arrhe bien evidente de sa force, n'en donna depuis la preuve. Les qualitez et vertus naturelles produisent dans ce terme là, ou iamais, ce qu'elles ont de vigoreux et de beau :

> Si l'espine nou picque quand nai,
> A pene que picque iamai (1),

disent ils en Daulphiné. De toutes les belles actions humaines à ma cognoissance, de quelque sorte qu'elles soyent, ie penserois en avoir plus grande part à nombrer en celles qui ont esté produictes, et aux siecles anciens et au nostre, avant l'aage de trente ans, que aprez : ouy, en la vie des mesmes hommes souvent. Ne le puis ie pas dire en toute seureté de celles de Hannibal et de Scipion son grand adversaire? La belle moitié de leur vie, ils la vescurent de la gloire acquise en leur ieunesse : grands hommes depuis au prix de touts aultres, mais nullement au prix d'eulx mesmes. Quant à moy, ie tiens pour certain que, depuis cet aage, et mon esprit et mon corps ont plus diminué qu'augmenté, et plus reculé qu'advancé. Il est possible qu'à ceulx qui employent bien le temps, la science et l'experience croissent avecques la vie; mais la vivacité, la promptitude, la fermeté, et aultres parties bien plus nostres, plus importantes et essentielles, se fanissent et s'alanguissent.

> Ubi iam validis quassatum est viribus ævi
> Corpus, et obtusis ceciderunt viribus artus,
> Claudicat ingenium, delirat linguaque, mensque (2).

Tantost c'est le corps qui se rend le premier à la vieillesse; parfois aussi c'est l'ame : et en ay assez veu qui ont eu la cervelle affoiblie avant l'estomach et les iambes; et d'autant que c'est un mal peu sensible à qui le souffre, et d'une obscure monstre, d'autant est il plus dangereux. Pour ce coup, ie me plains des loix, non pas dequoy elles nous laissent trop tard à la besongne, mais dequoy elles nous y employent trop tard. Il me semble que considerant la foiblesse de nostre vie, et à combien d'escueils ordinaires et naturels elle est exposée, on n'en debvroit pas faire si grande part à la naissance, à l'oysifveté, et à l'apprentissage.

(1) Si l'épine ne pique point en naissant, à peine piquera-t-elle jamais.

(2) Lorsque l'effort puissant des années a courbé le corps, et usé les ressorts d'une machine épuisée, le jugement chancelle, l'esprit s'obscurcit, la langue bégaye. LUCRÈCE, III, 452.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

De l'inconstance de nos actions.

Ceulx qui s'exercent à contrerooller les actions humaines ne se treuvent en aulcune partie si empeschez, qu'à les rapiecer et mettre à mesme lustre ; car elles se contredisent communement de si estrange façon, qu'il semble impossible qu'elles soient parties de mesme boutique. Le ieune Marius se treuve tantost fils de Mars, tantost fils de Venus (1) : le pape Boniface huictiesme entra, dict on, en sa charge comme un regnard, s'y porta comme un lyon, et mourut comme un chien : et qui croiroit que ce feust Neron, cette vraye image de cruauté, qui comme on luy presenta à signer, suyvant le style, la sentence d'un criminel condemné, eust respondu, « Pleust à Dieu que ie n'eusse iamais sceu escrire (2)! » tant le cœur luy serroit de condemner un homme à mort! Tout est si plein de tels exemples, voire chascun en peult tant fournir à soy mesme, que ie treuve estrange de veoir quelquesfois des gents d'entendement se mettre en peine d'assortir ces pieces; veu que l'irresolution me semble le plus commun et apparent vice de nostre nature : tesmoing ce fameux verset de Publius le farceur,

> Malum consilium est, quod mutari non potest (3).

Il y a quelque apparence de faire iugement d'un homme par les plus communs traicts de sa vie, mais veu la naturelle instabilité de nos mœurs et opinions, il m'a semblé souvent que les bons

(1) PLUTARQUE, *Vie de C. Marius*, à la fin. C.

(2) *Vellem nescire litteras!* SÉNÈQUE, *de Clementia*, II, 1.

(3) C'est un mauvais plan que celui qu'on ne peut changer. *Ex Publii Mimis, apud* A. GELL. XVII, 14.

aucteurs mesmes ont tort de s'opiniastrer à former de nous une constante et solide contexture : ils choisissent un air universel; et suyvant cette image, vont rengeant et interpretant toutes les actions d'un personnage; et s'ils ne les peuvent assez tordre, les renvoyent à la dissimulation. Auguste leur est eschappé; car il se treuve en cet homme une varieté d'actions si apparente, soubdaine et continuelle, tout le cours de sa vie, qu'il s'est faict lascher entier, et indecis, aux plus hardis iuges. Ie croy, des hommes, plus mal ayseement la constance que toute aultre chose, et rien plus ayseement que l'inconstance. Qui en iugeroit en detail et distinctement piece à piece, rencontreroit plus souvent à dire vray. En toute l'ancienneté, il est mal aysé de choisir une douzaine d'hommes qui ayent dressé leur vie à un certain et asseuré train, qui est le principal but de la sagesse : car, pour la comprendre toute en un mot, dict un ancien (1), et pour embrasser en une toutes les reigles de nostre vie, « C'est vouloir, et ne vouloir pas tousiours mesme chose : ie ne daigneroy, dict il, adiouster pourveu que la volonté soit iuste; car si elle n'est iuste, il est impossible qu'elle soit tousiours une. » De vray, i'ay aultrefois apprins que le vice n'est que desreiglement et faulte de mesure; et par consequent il est impossible d'y attacher la constance. C'est un mot de Demosthenes (2), dict on, « que le commencement de toute vertu, c'est consultation et deliberation; et la fin et perfection, constance. » Si, par discours, nous entreprenions certaine voye, nous la prendrions la plus belle; mais nul n'y a pensé :

> Quod petiit, spernit; repetit, quod nuper omisit;
> Æstuat, et vitæ disconvenit ordine toto (3).

Nostre façon ordinaire, c'est d'aller aprez les inclinations de nostre appetit, à gauche, à dextre, contremont, contrebas, selon que le vent des occasions nous emporte. Nous ne pensons ce que nous voulons qu'à l'instant que nous le voulons, et changeons comme cet animal qui prend la couleur du lieu où on le couche. Ce que nous avons à cette heure proposé, nous le changeons

(1) SÉNÈQUE, *Epist.* 20. C.

(2) Dans le *Discours funèbre,* attribué à Démosthène, sur les guerriers morts à Chéronée. C.

(3) Il quitte ce qu'il voulait avoir; il retourne à ce qu'il a quitté; toujours flottant, il se contredit sans cesse lui-même. HOR. *Epist.* I, 1, 98.

tantost; et tantost encores retournons sur nos pas : ce n'est que bransle et inconstance;

Ducimur, ut nervis alienis mobile lignum (1).

Nous n'allons pas; on nous emporte : comme les choses qui flottent, ores doulcement, ores avecques violence, selon que l'eau est ireuse ou bonasse;

Nonne videmus,
Quid sibi quisque velit, nescire, et quærere semper;
Commutare locum, quasi onus deponere possit (2)?

chasque iour nouvelle fantasie; et se meuvent nos humeurs avecques les mouvements du temps :

Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
Iuppiter auctiferas lustravit lumine terras (3).

Nous flottons entre divers advis; nous ne voulons rien librement, rien absoluement, rien constamment (4). A qui auroit prescript et estably certaines loix et certaine police en sa teste, nous verrions tout par tout en sa vie reluire une egualité de mœurs, un ordre et une relation infaillible des unes choses aux aultres (Empedocles (5) remarquoit cette difformité aux Agrigentins, qu'ils s'abbandonnoient aux delices comme s'ils avoient landemein (6) à mourir, et bastissoient comme si iamais ils ne debvoient mourir) : le discours en seroit bien aysé à faire; comme il se veoid du ieune Caton : qui en a touché une marche (7), a tout touché;

(1) Nous nous laissons conduire comme l'automate suit la corde qui le dirige. HOR. *Sat.* II, 7, 82.

(2) Ne voyons-nous pas que l'homme cherche toujours, sans savoir ce qu'il désire; et qu'il change sans cesse de place, comme s'il pouvait se délivrer du fardeau qui l'accable ? LUCRÈCE, III, 1070.

(3) Les pensers des mortels, et leur deuil et leur joie,
Changent avec les jours que le ciel leur envoie.

Les deux vers du texte, conservés par S. Augustin (*Cité de Dieu*, V. 8), ont été traduits par Cicéron de l'*Odyssée*, XVIII, 135. On croit qu'il les avait placés dans ses *Académiques*, en rapportant sur l'âme humaine le sentiment d'Aristote, qui les a cités lui-même dans son traité *de l'Ame*, III, 3. Je me sers de ma traduction, *Œuvres de Cicéron*, t. XXIX, p. 481. J. V. L.

(4) Phrase traduite de SÉNÈQUE, *Epist.* 52. C.

(5) DIOGÈNE LAERCE, VIII, 83. Élien donne ce mot à Platon, *Var. hist.* XII, 29. C.

(6) C'est ainsi que ce mot est écrit dans l'exemplaire corrigé par Montaigne. Il y a apparence que de son temps, et en Gascogne, on disait et on écrivait indifféremment *lendemain*, *landemein*, ou *l'endemain* au lieu de *le lendemain*, comme on parle aujourd'hui. Voyez ci-dessus, liv. I, c. 17. N.

(7) C'est-à-dire, *celui qui a posé le doigt sur une des touches du clavier, les*

c'est une harmonie de sons tres accordants, qui ne se peult desmentir. A nous, au rebours, autant d'actions, autant fault il de iugements particuliers. Le plus seur, à mon opinion, seroit de les rapporter aux circonstances voysines, sans entrer en plus longue recherche, et sans en conclure aultre consequence.

Pendant les desbauches de nostre pauvre estat, on me rapporta qu'une fille, de bien prez de là où i'estoy, s'estoit precipitee du hault d'une fenestre pour eviter la force d'un belitre de soldat, son hoste : elle ne s'estoit pas tuee à la cheute, et pour redoubler son entreprinse, s'estoit voulu donner d'un coulteau par la gorge; mais on l'en avoit empeschee : toutesfois, aprez s'y estre bien fort blecee, elle mesme confessoit que le soldat ne l'avoit encores pressee que de requestes, solicitations et presents; mais qu'elle avoit eu peur qu'enfin il en veinst à la contraincte : et là dessus les paroles, la contenance, et ce sang tesmoing de sa vertu, à la vraye façon d'une aultre Lucrece. Or i'ay sceu, à la verité, qu'avant et depuis elle avoit esté garse de non si difficile composition. Comme dict le conte : « Tout beau et honneste que vous estes, quand vous aurez failly vostre poincte, n'en concluez pas incontinent une chasteté inviolable en vostre maistresse; ce n'est pas à dire que le muletier n'y treuve son heure. »

Antigonus ayant prins en affection un de ses soldats pour sa vertu et vaillance, commanda à ses medecins de le panser d'une maladie longue et interieure qui l'avoit tormenté longtemps; et s'appercevant, aprez sa guarison, qu'il alloit beaucoup plus froidement aux affaires, luy demanda qui l'avoit ainsi changé et encouardy. « Vous mesme, sire, luy respondit il, m'ayant deschargé des maulx pour lesquels ie ne tenoy compte de ma vie (1). » Le soldat de Lucullus ayant esté desvalisé par les ennemis, feit sur eulx, pour se revencher, une belle entreprinse : quand il se feut remplumé de sa perte, Lucullus l'ayant prins en bonne opinion, l'employoit à quelque exploict hazardeux, par toutes les plus belles remonstrances dequoy il se pouvoit adviser;

Verbis, quæ timido quoque possent addere mentem (2).

a fait résonner toutes. On donnait autrefois le nom de *marches* aux touches du clavier des orgues, etc. A. D.

(1) PLUTARQUE, *Vie de Pélopidas*, c. 1. C.

(2) En termes capables d'inspirer du courage au plus timide. HOR. *Epist.* II, 2, 36.

« Employez-y, respondit il, quelque miserable soldat desvalisé; »

> Quantumvis rusticus, Ibit,
> Ibit eo, quo vis, qui zonam perdidit, inquit (1).

et refusa resoluement d'y aller. Quand nous lisons que Mahomet ayant oultrageusement rudoyé Chasan, chef de ses ianissaires, de ce qu'il veoyoit sa trouppe enfoncee par les Hongres, et luy se porter laschement au combat; Chasan alla, pour toute response, se ruer furieusement, seul, en l'estat qu'il estoit, les armes au poing, dans le premier corps des ennemis qui se presenta, où il feut soubdain englouty : ce n'est à l'adventure pas tant iustification que radvisement ny tant prouesse naturelle qu'un nouveau despit. Celuy que vous veistes hier si avantureux, ne trouvez pas estrange de le veoir aussi poltron le lendemain; ou la cholere, ou la necessité, ou la compaignie, ou le vin, ou le son d'une trompette, luy avoit mis le cœur au ventre : ce n'est pas un cœur ainsi formé par discours, ces circonstances le luy ont fermy; ce n'est pas merveille si le voylà devenu aultre par aultres circonstances contraires. Cette variation et contradiction qui se veoid en nous, si soupple, a faict que aulcuns nous songent deux ames, d'aultres deux puissances, qui nous accompaignent et agitent chascune à sa mode, vers le bien l'une, l'aultre vers le mal; une si brusque diversité ne se pouvant bien assortir à un subiect simple (2).

Non seulement le vent des accidents me remue selon son inclination, mais en oultre ie me remue et trouble moy mesme par l'instabilité de ma posture; et qui y regarde primement, ne se treuve gueres deux fois en mesme estat. Ie donne à mon ame tantost un visage, tantost un aultre, selon le costé où ie la couche. Si ie parle diversement de moy, c'est que ie me regarde diversement : toutes les contrarietez s'y treuvent selon quelque tour et en quelque façon; honteux, insolent; chaste, luxurieux; bavard, taciturne; laborieux, delicat; ingenieux, hebeté; chagrin, debonnaire; menteur, veritable; sçavant, ignorant; et li-

(1) Tout grossier qu'il était, il répondit : « Ira là qui aura perdu sa bourse. » Hor. *Epist.* II, 2, 39.

(2) Cette duplicité de l'homme est si visible, qu'il y en a qui ont pensé que nous avions deux âmes : un sujet simple leur paraissant incapable de telles et si soudaines variétés, d'une présomption démesurée à un horrible abattement de cœur. » Pascal, *Pensées*.

beral, et avare et prodigue : tout cela ie le veoy en moy aulcunement, selon que ie me vire; et quiconque s'estudie bien attentifvement treuve en soy, voire et en son iugement mesme, cette volubilité et discordance. Ie n'ay rien à dire de moy entierement, simplement et solidement, sans confusion et sans meslange, ny en un mot : *Distinguo*, est le plus universel membre de ma logique.

Encores que ie soy tousiours d'advis de dire du bien le bien. et d'interpreter plustost en bonne part les choses qui le peuvent estre, si est ce que l'estrangeté de nostre condition porte que nous soyons souvent, par le vice mesme, poulsez à bien faire; si le bien faire ne se iugeoit par la seule intention : parquoy un faict courageux ne doibt pas conclure un homme vaillant; celuy qui le seroit bien à poinct, il le seroit tousiours et à toutes occasions. Si c'estoit une habitude de vertu, et non une saillie, elle rendroit un homme pareillement resolu à touts accidents, tel seul qu'en compaignie, tel en camp clos qu'en une battaille; car, quoy qu'on die, il n'y a pas aultre vaillance sur le pavé, et aultre au camp; aussi courageusement porteroit il une maladie en son lict, qu'une bleceure au camp; et ne craindroit non plus la mort en sa maison, qu'en un assault : nous ne verrions pas un mesme homme donner dans la bresche d'une brave asseurance, et se tormenter aprez, comme une femme, de la perte d'un procez ou d'un fils. Quand estant lasche à l'infamie, il est ferme à la pauvreté; quand estant mol contre les rasoirs des barbiers. il se treuve roide contre les espees des adversaires : l'action est louable, non pas l'homme. Plusieurs Grecs, dict Cicero (1), ne peuvent veoir les ennemis, et se treuvent constants aux maladies; les Cimbres et les Celtiberiens, tout au rebours : *nihil enim potest esse æquabile, quod non a certa ratione proficiscatur* (2). Il n'est point de vaillance plus extreme en son espece que celle d'Alexandre; mais elle n'est qu'en espece, ny assez pleine par tout, et universelle. Toute incomparable qu'elle est, si a elle encores ses taches : qui faict que nous le veoyons se troubler si esperduement aux plus legiers souspeçons qu'il prend des machinations des siens contre sa vie, et se porter en cette recherche d'une si vehemente et indiscrette iniustice, et

(1) *Tusc. quæst.* II, 27. C.
(2) Pour avoir une conduite uniforme, il faut partir d'un principe invariable. Cic. *ibid.*

d'une crainte qui subvertit sa raison naturelle. La superstition aussi dequoy il estoit si fort attainct, porte quelque image de pusillanimité; et l'excez de la penitence qu'il feit du meurtre de Clitus, est aussi tesmoignage de l'inegualité de son courage. Nostre faict, ce ne sont que pieces rapportees (1), et voulons acquerir un honneur à faulses enseignes. La vertu ne veult estre suyvie que pour elle mesme; et si on emprunte par fois son masque pour aultre occasion, elle nous l'arrache aussitost du visage. C'est une vifve et forte teincture, quand l'ame en est une fois abbruvee; et qui ne s'en va, qu'elle n'emporte la piece. Voylà pourquoy, pour iuger d'un homme, il fault suyvre longuement et curieusement sa trace : si la constance ne s'y maintient de son seul fondement, *cui vivendi via considerata atque provisa est* (2); si la varieté des occurrences luy faict changer de pas (ie dis de voye, car le pas s'en peult ou haster, ou appesantir), laissez le courre; celuy là s'en va avau le vent (3), comme dict la devise de nostre Talebot.

Ce n'est pas merveille, ce dict un ancien (4), que le hazard puisse tant sur nous, puis que nous vivons par hazard. A qui n'a dressé en gros sa vie à une certaine fin, il est impossible de disposer les actions particulières : il est impossible de renger les pieces, à qui n'a une forme du total en sa teste : à quoy faire la provision des couleurs, à qui ne sçait ce qu'il a à peindre ? Aulcun ne faict certain desseing de sa vie, et n'en deliberons qu'à parcelles. L'archer doibt premierement savoir où il vise, et puis y accommoder la main, l'arc, la chorde, la flesche, et les mouvements : nos conseils fourvoyent, parce qu'ils n'ont pas d'ad-

(1) On trouve cette intercalation interlinéaire dans l'exemplaire de l'édition in-4° de 1588, corrigé par Montaigne : *Voluptatem contemnunt ; in dolore sunt molles : gloriam negligunt ; franguntur infamia.* N.

(2) De sorte qu'il suive, sans jamais s'écarter, la route qu'il s'est choisie. CIC. *Paradox.* V, 1.

(3) Régulièrement, ces mots devraient être écrits ainsi, *à vau le vent*, aussi bien que dans cette expression, *à vau de route*, dont on se sert encore pour signifier une déroute entière, comme si l'ennemi qui est mis en fuite était poussé du haut d'une montagne vers le bas; ce qui précipiterait sa fuite, et le jetterait dans la dernière confusion. *A vau le vent*, c'est, selon le cours du vent, lequel soufflant sur l'eau, lui donne un cours déterminé, assez semblable à celui d'un torrent, ou d'une rivière qui coule de haut en bas. *A vau, à val*, en bas, comme qui dirait du haut d'une montagne vers la vallée, *a monte ad vallem*. C. — L'ancien mot, *amont*, ou *à mont*, qu'on trouvera dans le chapitre suivant, signifie le contraire. J. V. L.

(4) SÉNÈQUE, *Epist.* 71 et 72. C.

dresse et de but : nul vent ne faict, pour celuy qui n'a point de port destiné. Ie ne suis pas d'advis de ce iugement qu'on feit pour Sophocles (1), de l'avoir argumenté suffisant au maniement des choses domestiques, contre l'accusation de son fils, pour avoir veu l'une de ses tragedies; ny ne treuve la coniecture des Pariens, envoyez pour reformer les Milesiens, suffisante à la consequence qu'ils en tirerent (2) : visitants l'isle, ils remarquoient les terres mieulx cultivees et maisons champestres mieulx gouvernees; et ayants enregistré le nom des maistres d'icelles, comme ils eurent faict l'assemblee des citoyens en la ville, ils nommerent ces maistres là pour nouveaux gouverneurs et magistrats; iugeants que soigneux de leurs affaires privees, ils le seroient des publicques. Nous sommes tous de loppins, et d'une contexture si informe et diverse, que chasque piece, chasque moment, faict son ieu; et se treuve autant de difference de nous à nous mesmes, que de nous à aultruy. *Magnam rem puta, unum hominem agere* (3). Puis que l'ambition peult apprendre aux hommes et la vaillance, et la temperance, et la liberalité, voire et la iustice; puis que l'avarice peult planter au courage d'un garson de boutique, nourry à l'umbre et à l'oysifveté, l'asseurance de se iecter, si loing du foyer domestique, à la mercy des vagues et de Neptune courroucé, dans un fraile bateau; et qu'elle apprend encores la discretion et la prudence; et que Venus mesme fournit de resolution et de hardiesse la ieunesse encores soubs la discipline et la verge, et gendarme le tendre cœur des pucelles au giron de leurs meres :

> Hac duce, custodes furtim transgressa iacentes,
> Ad iuvenem tenebris sola puella venit (4) :

ce n'est pas tour d'entendement rassis, de nous iuger simplement par nos actions de dehors; il fault sonder iusques au dedans, et veoir par quels ressorts se donne le bransle. Mais d'autant que c'est une hazardeuse et haulte entreprinse, ie vouldroy que moins de gents s'en meslassent.

(1) Cic. *de Senectute*, c. 7. C.
(2) Hérodote, V, 29. J. V. L.
(3) Soyez persuadé qu'il est bien difficile d'être toujours le même homme. Sénèque, *Epist.* 120.
(4) Sous la conduite de Vénus, la jeune fille passa furtivement au travers de ses surveillants endormis, et seule, pendant la nuit, va trouver son amant. Tibulle, II, 1, 75.

CHAPITRE II.

De l'yvrongnerie.

Le monde n'est que varieté et dissemblance : les vices sont touts pareils, en ce qu'ils sont touts vices; et de cette façon l'entendent à l'adventure les stoïciens : mais encores qu'ils soyent egualement vices, ils ne sont pas eguaux vices; et que celuy qui a franchy de cent pas les limites,

> Quos ultra, citraque nequit consistere rectum (1),

ne soit de pire condition que celuy qui n'en est qu'à dix pas, il n'est pas croyable, et que le sacrilege ne soit pire que le larrecin d'un chou de nostre iardin :

> Nec vincet ratio hoc, tantumdem ut peccet, idemque,
> Qui teneros caules alieni fregerit horti,
> Et qui nocturnus divum sacra legerit (2).

Il y a autant en cela de diversité qu'en aulcune aultre chose. La confusion de l'ordre et mesure des pechez est dangereuse : les meurtriers, les traistres, les tyrans, y ont trop d'acquest; ce n'est pas raison que leur conscience se soulage sur ce que tel aultre ou est oysif, ou est lascif, ou moins assidu à la devotion. Chascun poise sur le peché de son compaignon, et esleve (3) le sien. Les instructeurs mesmes les rengent souvent mal, à mon gré. Comme Socrates disoit que le principal office de la sagesse estoit distinguer les biens et les maulx; nous aultres, chez qui le meilleur est tousiours en vice, debvons dire de mesme de la science de distinguer les vices, sans laquelle bien exacte, le vertueux et le meschant demeurent meslez et incogneus.

Or l'yvrongnerie, entre les aultres, me semble un vice grossier et brutal. L'esprit a plus de part ailleurs; et il y a des vices qui ont ie ne sçay quoy de genereux, s'il le fault ainsi dire; il y en a où la science se mesle, la diligence, la vaillance, la prudence,

(1) Dont on ne peut s'écarter en aucun sens, qu'on ne s'égare du droit chemin. HOR. *Sat.* I, 1, 107.

(2) On ne prouvera jamais, par de bonnes raisons, que voler des choux dans un jardin soit un aussi grand crime que de piller un temple pendant la nuit. HOR. *Sat.* I, 3, 115.

(3) *Cherche à rendre le sien plus léger.* Du latin *elevat;* image prise des deux plateaux d'une balance. J. V. L.

l'adresse et la finesse : cettuy cy est tout corporel et terrestre. Aussi la plus grossiere nation de celles qui sont auiourd'huy, c'est celle là seule qui le tient en credit. Les aultres vices alterent l'entendement; cettuy cy le renverse, et estonne le corps.

> Quum vini vis penetravit...
> Consequitur gravitas membrorum, præpediuntur
> Crura vacillanti, tardescit lingua, madet mens,
> Nant oculi; clamor, singultus, iurgia, gliscunt (1).

Le pire estat de l'homme, c'est où il perd la cognoissance et gouvernement de soy. Et en dict on, entre aultres choses, que comme le moust bouillant dans un vaisseau, poulse à mont tout ce qu'il y a dans le fond; aussi le vin faict desbonder les plus intimes secrets à ceux qui en ont prins oultre mesure.

> Tu sapientium
> Curas, et arcanum iocoso
> Consilium retegis Lyæo (2).

Iosephe recite (3) qu'il tira le ver du nez à un certain ambassadeur que les ennemis luy avoient envoyé, l'ayant faict boire d'autant. Toutesfois Auguste s'estant fié à Lucius Piso, qui conquit la Thrace, des plus privez affaires qu'il eust, ne s'en trouva iamais mescompté; ny Tiberius, de Cossus, à qui il se deschargeoit de touts ses conseils; quoy que nous les sçachions avoir esté si fort subiects au vin, qu'il en a fallu rapporter souvent du senat et l'un et l'aultre yvre (4),

> Hesterno inflatum venas, de more, Lyæo (5);

et commeit on, aussi fidellement qu'à Cassius, beuveur d'eau, à Cimber le desseing de tuer Cesar, quoy qu'il s'enyvrast souvent (6); d'où il respondit plaisamment : « Que ie portasse un tyran! moy, qui ne puis porter le vin! » Nous veoyons nos Allemans, noyez

(1) Lorsque l'homme est dompté par la force du vin, ses membres deviennent pesants, sa démarche est incertaine, ses pas chancellent, sa langue s'embarrasse; son âme semble noyée, et ses yeux flottants; il pousse d'impurs hoquets, il bégaye des injures. LUCRÈCE, III, 475.

(2) Dans tes joyeux transports, ô Bacchus! le sage se laisse arracher son secret. HOR. *Od.* III, 21, 14.

(3) *De Vita sua*, p. 1016. A. C.

(4) Ces deux exemples appartiennent à SÉNÈQUE, *Epist.* 83, d'où Montaigne a tiré plusieurs idées de ce chapitre. C.

(5) Ces veines encore enflées du vin qu'il avait bu la veille. VIRG. *Eclog.* VI, 15. Ce vers est un peu différent dans Virgile. J. V. L.

(6) SÉNÈQUE, *Epist.* 83. C.

dans le vin, se souvenir de leur quartier, du mot et de leur reng :

> Nec facilis victoria de madidis, et
> Blæsis, atque mero titubantibus (1).

Ie n'eusse pas creu d'yvresse si profonde, estouffee et ensepvelie, si ie n'eusse leu cecy dans les histoires (2) : qu'Attalus ayant convié à souper, pour lui faire une notable indignité, ce Pausanias qui, sur ce mesme subiect, tua depuis Philippus, roy de Macedoine (roy portant, par ses belles qualitez, tesmoignage de la nourriture qu'il avoit prinse en la maison et compaignie d'Epaminondas), il le feit tant boire, qu'il peust abbandonner sa beaulté, insensiblement, comme le corps d'une putain buissonniere, aux muletiers et nombre d'abiects serviteurs de sa maison : et ce que m'apprint une dame que i'honnore et prise fort, que prez de Bourdeaux, vers Castres, où est sa maison, une femme de village, veufve, de chaste reputation, sentant des premiers umbrages de grossesse, disoit à ses voysines qu'elle penseroit estre enceincte, si elle avoit un mary; mais, du iour à la iournee croissant l'occasion de ce souspeçon, et enfin iusques à l'evidence, elle en veint là de faire declarer au prosne de son eglise, que qui seroit consent de ce faict, en l'advouant, elle promettoit de le luy pardonner, et s'il le trouvoit bon, de l'espouser : un sien ieune valet de labourage, enhardy de cette proclamation, declara l'avoir trouvee un iour de feste ayant bien largement prins son vin, endormie si profondement prez de son foyer, et si indecemment, qu'il s'en estoit peu servir sans l'esveiller : ils vivent encores mariez ensemble.

Il est certain que l'antiquité n'a pas fort descrié ce vice : les escripts mesmes de plusieurs philosophes en parlent bien mollement; et iusques aux stoïciens, il y en a qui conseillent de se dispenser quelquesfois à boire d'autant, et de s'enyvrer, pour relascher l'ame.

> Hoc quoque virtutum quondam certamine, magnum
> Socratem palmam promeruisse ferunt (3).

(1) Et quoique noyés dans le vin, bégayants et chancelants, il n'est pas facile de les vaincre. JUV. XV, 47.

(2) JUSTIN, IX, 6. C.

(3) Dans ce noble combat, le grand Socrate remporta, dit-on, la palme. PSEUDO-GALLUS, I, 47.

Ce censeur et correcteur des aultres, Caton, a esté reproché de bien boire :

> Narratur et prisci Catonis
> Sæpe mero caluisse virtus (1).

Cyrus, roy tant renommé, allegue, entre ses aultres louanges pour se preferer à son frere Artaxerxes, qu'il sçavoit beaucoup mieulx boire que luy (2). Et ez nations les mieulx reiglees et policees, cet essay de boire d'autant estoit fort en usage. I'ay ouy dire à Silvius, excellent medecin de Paris (3), que pour garder que les forces de nostre estomach ne s'apparessent, il est bon, une fois le mois, de les esveiller par cet excez et les picquer, pour les garder de s'engourdir. Et escrit on que les Perses, aprez le vin, consultoient de leurs principaulx affaires (4).

Mon goust et ma complexion est plus ennemie de ce vice que mon discours; car oultre ce que ie captive ayseement mes creances soubs l'auctorité des opinions anciennes, ie le treuve bien un vice lasche et stupide, mais moins malicieux et dommageable que les aultres, qui chocquent quasi touts, du plus droict fil, la societé publicque. Et si nous ne pouvons nous donner du plaisir qu'il ne nous couste quelque chose, comme ils tiennent, ie treuve que ce vice couste moins à nostre conscience que les aultres: oultre ce qu'il n'est point de difficile apprest, ny mal aysé à trouver : consideration non mesprisable. Un homme avancé en dignité et en aage, entre trois principales commoditez qu'il me disoit luy rester en la vie, comptoit cette cy; et où les veult on trouver plus iustement qu'entre les naturelles? mais il la prenoit mal : la delicatesse y est à fuyr, et le soigneux triage du vin; si vous fondez vostre volupté à le boire friand, vous vous obligez à la douleur de le boire aultre. Il fault avoir le goust plus lasche et plus libre : pour estre bon beuveur, il fault un palais moins tendre. Les Allemans boivent quasi egualement de tout vin avecques plaisir; leur fin, c'est l'avaller, plus que le gouster : ils en ont bien meilleur marché; leur volupté est bien plus plantureuse et plus en main. Secondement, boire à la françoise, à deux repas

(1) On raconte aussi du vieux Caton que le vin réchauffait souvent sa vertu. Hor. *Od.* III, 21, 11. Voyez J.-B. Rousseau, *Odes*, II, 1.

(2) Plutarque, *Vie d'Artaxerxès*, c. 2. C.

(3) Célèbre par son avarice, qui lui a valu cette épitaphe de Buchanan :

> *Silvius hic situs est, gratis qui nil dedit unquam :*
> *Mortuus est; gratis quod legis ista, dolet.*

(4) Hérodote, I, 133, et autres auteurs. C.

et modereement, c'est trop restreindre les faveurs de ce dieu; il y fault plus de temps et de constance : les anciens franchissoient des nuicts entieres à cet exercice, et y attachoient souvent les iours; et si fault dresser son ordinaire plus large et plus ferme. I'ay veu un grand seigneur de mon temps, personnage de haultes entreprinses et fameux succez, qui sans effort, et au train de ses repas communs, ne beuvoit gueres moins de cinq lots de vin (1); et ne se monstroit, au partir de là, que trop sage et advisé aux despens de nos affaires. Le plaisir, duquel nous voulons tenir compte au cours de nostre vie, doit en employer plus d'espace. Il fauldroit, comme des garsons de boutique et gents de travail, ne refuser nulle occasion de boire, et avoir ce desir tousiours en teste; il semble que touts les iours nous raccourcissons l'usage de cettuy cy : et qu'en nos maisons, comme i'ay veu en mon enfance, les desieuners, les ressiners (2) et les collations feussent plus frequentes et ordinaires qu'à present. Seroit ce qu'en quelque chose nous allassions vers l'amendement? Vrayement non : mais ce peult estre que nous sommes beaucoup plus iectez à la paillardise, que nos peres. Ce sont deux occupations qui s'entr'empeschent en leur vigueur : elle a affoibly nostre estomach, d'une part; et d'aultre part, la sobrieté sert à nous rendre plus coints (3), plus damerets, pour l'exercice de l'amour.

C'est merveille des contes que i'ay ouy faire à mon pere, de la chasteté de son siecle. C'estoit à luy d'en dire, estant tres advenant, et par art et par nature, à l'usage des dames. Il parloit peu et bien; et si mesloit son langage de quelque ornement des livres vulgaires, sur tout espaignols; et entre les espaignols, luy estoit ordinaire celuy qu'ils nommoient Marc Aurele (4). Le port, il l'avoit d'une gravité doulce, humble et tres modeste; singulier soing de l'honnesteté et decence de sa personne et de ses habits, soit à pied, soit à cheval : monstrueuse foy en ses paroles; et une conscience et religion, en general, penchant plustost vers la superstition que vers l'aultre bout : pour un homme de petite

(1) Environ dix bouteilles.

(2) Le *ressiner*, ou plutôt *reciner*, du latin *recœnare*, d'après le Duchat sur Rabelais, c'est le goûter, la collation qu'on fait quelque temps après le dîner. « Il n'est desieuner que d'escholiers; dipner que d'advocats; *ressiner* que de vignerons; soupper que de marchands. » RABELAIS, IV, 46. C.

(3) *Coint* et *joli*, termes synonymes, selon Nicot : *cultus*, *comptus*. — *Coint*, c'est, dit Borel, *beau, galant, ajusté*. C.

(4) *L'Horloge des princes*, ou *le Marc-Aurèle*, par Antoine Guevara. Voyez BAYLE, à l'article *Guevara*. C.

taille, plein de vigueur, et d'une stature droicte et bien proportionnee; d'un visage agreable, tirant sur le brun; adroict et exquis en touts nobles exercices. I'ay veu encores des cannes farcies de plomb, desquelles on dict qu'il exerceoit ses bras pour se preparer à ruer la barre, ou la pierre, ou à l'escrime; et des souliers aux semelles plombees, pour s'alleger au courir et au saulter. Du primsault (1) il a laissé en memoire des petits miracles: ie l'ay veu, par delà soixante ans, se mocquer de nos alaigresses (2), se iecter avecques sa robbe fourree sur un cheval, faire le tour de la table sur son poulce, ne monter gueres en sa chambre sans s'eslancer trois ou quatre degrez à la fois. Sur mon propos, il disoit qu'en toute une province, à peine y avoit il une femme de qualité qui feust mal nommee; recitoit des estranges privautez, nommeement siennes, avec des honnestes femmes, sans souspeçon quelconque: et de soy, iuroit sainctement estre venu vierge à son mariage; et si, c'estoit aprez avoir eu longue part aux guerres delà les monts, desquelles il nous a laissé un papier iournal de sa main, suyvant poinct par poinct ce qui s'y passa et pour le publicque, et pour son privé. Aussi se maria il bien avant en aage, l'an mil cinq cents vingt et huict, qui estoit son trente et troisiesme, sur le chemin de son retour d'Italie. Revenons à nos bouteilles.

Les incommoditez de la vieillesse, qui ont besoing de quelque appuy et refreschissement, pourroient m'engendrer avecques raison desir de cette faculté; car c'est quasi le dernier plaisir que le cours des ans nous desrobbe. La chaleur naturelle, disent les bons compaignons, se prend premierement aux pieds; celle là touche l'enfance: de là elle monte à la moyenne region, où elle se plante long temps, et y produict, selon moy, les seuls vrays plaisirs de la vie corporelle; les aultres voluptez dorment au prix: sur la fin, à la mode d'une vapeur qui va montant et s'exhalant, elle arrive au gosier, où elle faict sa derniere pose. Ie ne puis pourtant entendre comment on vienne à alonger le plaisir de boire oultre la soif, et se forger en l'imagination un appetit artificiel et contre nature: mon estomach n'iroit pas iusques là;

(1) C'est-à-dire *du premier saut*. *Prin*, vieux mot qui signifie *premier*. Ce mot nous est resté dans *printemps*, primum tempus. *De primsault* on a fait *primsaultier*, dont Montaigne se sert ailleurs en parlant de lui-même. C.

(2) *De notre agilité*. — *Alaigre* et *deliberé*, alacer, vegetus. *Alegresse*, *alaigreté*, agilitas, alacritas. NICOT. C.

il est assez empesché à venir à bout de ce qu'il prend pour son besoing. Ma constitution est ne faire cas du boire que pour la suitte du manger; et boy, à cette cause, le dernier coup tousiours le plus grand. Et parce qu'en la vieillesse nous apportons le palais encrassé de rheume, ou alteré par quelque aultre mauvaise constitution, le vin nous semble meilleur, à mesme que nous avons ouvert et lavé nos pores : au moins il ne m'advient gueres que, pour la premiere fois, i'en prenne bien le goust. Anacharsis (1) s'estonnoit que les Grecs beussent, sur la fin du repas, en plus grands verres qu'au commencement : c'estoit, comme ie pense, pour la mesme raison que les Allemans le font, qui commencent lors le combat à boire d'autant.

Platon (2) deffend aux enfants de boire vin avant dix huict ans, et avant quarante de s'enyvrer; mais à ceulx qui ont passé les quarante, il pardonne de s'y plaire, et de mesler un peu largement en leurs convives l'influence de Dionysius, ce bon dieu qui redonne aux hommes la gayeté, et la ieunesse aux vieillards, qui addoulcit et amollit les passions de l'ame, comme le fer s'amollit par le feu : et en ses loix, treuve telles assemblees à boire utiles, pourveu qu'il y aye un chef de bande à les contenir et reigler; l'yvresse estant, dict il, une bonne espreuve et certaine de la nature d'un chascun, et quand et quand propre à donner aux personnes d'aage le courage de s'esbaudir en dances et en la musique; choses utiles, et qu'ils n'osent entreprendre en sens rassis : Que le vin est capable de fournir à l'ame de la temperance, au corps de la santé. Toutesfois ces restrictions, en partie empruntees des Carthaginois, luy plaisent : Qu'on s'en espargne en expedition de guerre (3); Que tout magistrat et tout iuge s'en abstienne sur le poinct d'executer sa charge, et de consulter des affaires publicques; Qu'on n'y employe le iour, temps deu à d'aultres occupations, ny celle nuict qu'on destine à faire des enfants.

Ils disent que le philosophe Stilpon, aggravé de vieillesse, hasta sa fin à escient par le bruvage de vin pur (4). Pareille cause, mais non du propre desseing, suffoqua aussi les forces abbattues par l'aage du philosophe Arcesilaus (5).

(1) Diogène Laerce, I, 104. C.
(2) *Lois*, liv. II, p. 581. C.
(3) *Lois*, liv. II, vers la fin. C.
(4) Diogène Laerce, II, 120. C.
(5) Id. IV, 44. C.

Mais c'est une vieille et plaisante question, « si l'ame du sage seroit pour se rendre à la force du vin, »

Si munitæ adhibet vim sapientiæ (1).

A combien de vanité nous poulse cette bonne opinion que nous avons de nous! La plus reiglee ame du monde et la plus parfaicte n'a que trop à faire à se tenir en pieds, et à se garder de s'emporter par terre de sa propre foiblesse : de mille il n'en est pas une qui soit droicte et rassise un instant de sa vie; et se pourroit mettre en doubte, si selon sa naturelle condition, elle y peult iamais estre : mais d'y ioindre la constance, c'est sa derniere perfection; ie dis quand rien ne la chocqueroit, ce que mille accidents peuvent faire : Lucrece, ce grand poëte, a beau philosopher et se bander; le voylà rendu insensé par un bruvage amoureux. Pensent ils qu'une apoplexie n'estourdisse aussi bien Socrates qu'une portefais? Les uns ont oublié leur nom mesme par la force d'une maladie; et une legiere bleceure a renversé le iugement à d'aultres. Tant sage qu'il vouldra, mais enfin c'est un homme; qu'est il plus caducque, plus miserable, et plus de neant? La sagesse ne force pas nos conditions naturelles :

Sudores itaque, et pallorem existere toto
Corpore, et intringi linguam, vocemque aboriri,
Caligare oculos, sonere aures, succidere artus,
Denique concidere, ex animi terrore, videmus (2) :

il fault qu'il cille les yeulx au coup qui le menace; il fault qu'il fremisse planté au bord d'un precipice, comme un enfant; nature ayant voulu se reserver ces legieres marques de son auctorité, inexpugnables à nostre raison et à la vertu stoïque, pour luy apprendre sa mortalité et nostre fadeze (3) : il palit à la peur, il rougit à la honte, il gemit à la cholique, sinon d'une voix desesperee et esclatante, au moins d'une voix cassee et enrouee :

Humani a se nihil alienum putet (4).

(1) Si le vin peut terrasser la sagesse la plus ferme. HOR. *Od.* III, 28, 4. — C'est ici une parodie plutôt qu'une citation. C.

(2) Aussi, lorsque l'esprit est frappé de terreur, tout le corps pâlit et se couvre de sueur, la langue bégaye, la voix s'éteint, la vue se trouble, les oreilles tintent, la machine se relâche et s'affaisse. LUCRÈCE, III, 155.

(3) *Notre folie, notre sottise, notre faiblesse.* E. J.

(4) Qu'il ne se croie donc à l'abri d'aucun accident humain. TÉRENCE, *Heautontim.* act. I, sc. 1, v. 25. — Montaigne détourne ici ce vers de son vrai sens, pour l'adapter à sa pensée. C.

Les poëtes, qui feignent tout à leur poste, n'osent pas descharger seulement des larmes leurs heros :

Sic fatur lacrymans, classique immittit habenas (1).

Luy suffise de brider et moderer ses inclinations; car de les emporter, il n'est pas en luy. Cettuy mesme nostre Plutarque, si parfaict et excellent iuge des actions humaines, à veoir Brutus et Torquatus tuer leurs enfants, est entré en doubte si la vertu pouvoit donner iusques là, et si ces personnages n'avoient pas esté plustost agitez par quelque aultre passion (2). Toutes actions hors les bornes ordinaires sont subiectes à sinistre interpretation; d'autant que nostre goust n'advient non plus à ce qui est au dessus de luy, qu'à ce qui est au dessoubs.

Laissons cette aultre secte (3) faisant expresse profession de fierté : mais quand en la secte mesme estimee la plus molle (4), nous oyons ces vanteries de Metrodorus : *Occupavi te, Fortuna, atque cepi; omnesque aditus tuos interclusi, ut ad me adspirare non posses* (5) : quand Anaxarchus, par l'ordonnance de Nicocreon, tyran de Cypre, couché dans un vaisseau de pierre, et assommé à coups de mail de fer, ne cesse de dire, « Frappez, rompez; ce n'est pas Anaxarchus, c'est son estuy que vous pilez (6) : » quand nous oyons nos martyrs crier au tyran, au milieu de la flamme, « C'est assez rosti de ce costé là; hache le, mange le, il est cuit; recommence de l'aultre (7) : » quand nous oyons, en Iosephe (8), cet enfant tout deschiré de tenailles mordantes, et percé des alesnes d'Antiochus, le desfier encores, criant d'une voix ferme et asseuree : « Tyran, tu perds temps, me voicy tousiours à mon ayse; où est cette douleur, où sont ces torments dequoy tu me menaceois? n'y sçais tu que cecy? ma constance te donne plus de peine que ie n'en sens de ta cruauté : ô lasche belitre! tu te rens, et ie me renforce :

(1) Ainsi parlait Énée, les larmes aux yeux; et sa flotte voguait à pleines voiles. VIRG. *Énéid.* VI, 1.

(2) PLUTARQUE, *Vie de Publicola*, c. 3. C.

(3) Celle des stoïciens, ou de Zénon, son fondateur. C.

(4) Celle d'Épicure. C.

(5) Je t'ai prévenue, je t'ai domptée, ô Fortune! j'ai fortifié toutes les avenues par où tu pouvais venir jusqu'à moi. CIC. *Tusc. quæst.* V, 9.

(6) DIOGÈNE LAERCE, IX, 58. C.

(7) C'est ce que fait dire Prudence à saint Laurent, livre *des Couronnes*, hymn. 2, v. 401. C.

(8) *De Machab.* c. 8. C.

fois moy plaindre, fois moy flechir, fois moy rendre, si tu peulx: donne courage à tes satellites et à tes bourreaux; les voylà defaillis de cœur, ils n'en peuvent plus; arme les, acharne les : » certes, il fault confesser qu'en ces ames là il y a quelque alteration et quelque fureur, tant saincte soit elle. Quand nous arrivons à ces saillies stoïques, « I'ayme mieulx estre furieux que voluptueux; » mot d'Antisthenes, Μανείην μᾶλλον, ἢ ἡσθείην (1): quand Sextius nous dict, « qu'il ayme mieulx estre enferré de la douleur que de la volupté : » quand Epicurus entreprend de se faire mignarder à la goutte; et refusant le repos et la santé, que de gayeté de cœur il desfie les maulx; et mesprisant les douleurs moins aspres, desdaignant les luicter et les combattre, qu'il en appelle et desire des fortes, poignantes, et dignes de luy (2);

> Spumantemque dari, pecora inter inertia, votis
> Optat aprum, aut fulvum descendere monte leonem (3) :

qui ne iuge que ce sont boutees d'un courage eslancé hors de son giste? Nostre ame ne sçauroit de son siege attaindre si hault; il fault qu'elle le quitte et s'esleve, et que prenant le frein aux dents, elle emporte et ravisse son homme si loing, qu'aprez il s'estonne luy mesme de son faict : comme aux exploicts de la guerre, la chaleur du combat poulse les soldats genereux souvent à franchir des pas si hazardeux, qu'estants revenus à eulx, ils en transissent d'estonnement les premiers : comme aussi les poëtes sont esprins souvent d'admiration de leurs propres ouvrages, et ne recognoissent plus la trace par où ils ont passé une si belle carriere; c'est ce qu'on appelle aussi en eulx ardeur et manie. Et comme Platon dict (4), que pour neant heurte à la porte de la poësie un homme rassis : aussi dict Aristote (5), qu'aulcune ame excellente n'est exempte de meslange de folie; et a raison d'appeller folie tout eslancement, tant louable soit il, qui surpasse nostre propre iugement et dis-

(1) AULU-GELLE, IX, 5; DIOGÈNE LAERCE, VI, 3. — Montaigne a traduit ces mots avant de les citer. C.

(2) SÉNÈQUE, *Epist.* 66 et 92; *de Otio sapientis*, c. 32, etc. J. V. L.

(3) Dédaignant ces animaux timides, il voudrait qu'un sanglier écumant vînt s'offrir à lui, ou qu'un lion descendît de la montagne. VIRG. *Enéid.* IV, 158. Cette application est aussi empruntée de SÉNÈQUE, *Epist.* 64. J. V. L.

(4) SÉNÈQUE, *de Tranquillitate animi*, c. 15, d'après l'*Ion.* J. V. L.

(5) ARISTOTE, *Problem.* sect. 30; CICÉRON, *Tuscul.* I, 33; SÉNÈQUE, *ibid.* J. V. L.

cours; d'autant que la sagesse est un maniement reiglé de nostre ame, et qu'elle conduict avecques mesure et proportion, et s'en respond. Platon (1) argumente ainsi, « que la faculté de prophetizer est au dessus de nous; qu'il fault estre hors de nous quand nous la traictons; il fault que nostre prudence soit offusquee ou par le sommeil, ou par quelque maladie, ou enlevee de sa place par un ravissement celeste. »

CHAPITRE III.

Coustume de l'isle de Cea.

Si philosopher c'est doubter, comme ils disent, à plus forte raison niaiser et fantastiquer, comme ie fois, doibt estre doubter; car c'est aux apprentifs à enquerir et à debattre, et au cathedrant de resoudre. Mon cathedrant, c'est l'auctorité de la volonté divine, qui nous reigle sans contredict, et qui a son reng au dessus de ces humaines et vaines contestations.

Philippus (2) estant entré à main armee au Peloponnese, quelqu'un disoit à Damindas que les Lacedemoniens auroient beaucoup à souffrir, s'ils ne se remettoient en sa grace : « Eh! poltron! respondit il, que peuvent souffrir ceulx qui ne craignent point la mort? » On demandoit aussi à Agis comment un homme pourroit vivre libre : « Mesprisant, dit il, le mourir. » Ces propositions, et mille pareilles qui se rencontrent à ce propos, sonnent evidemment quelque chose au delà d'attendre patiemment la mort, quand elle nous vient : car il y a en la vie plusieurs accidents pires à souffrir que la mort mesme; tesmoing cet enfant lacedemonien prins par Antigonus, et vendu pour serf, lequel pressé par son maistre de s'employer à quelque service abiect : « Tu verras, dit il, qui tu as acheté : ce me seroit honte de servir ayant la liberté si à main; » et ce disant, se precipita du hault de la maison. Antipater menaceant asprement les Lacedemoniens, pour les renger à certaine sienne demande : « Si tu nous menaces de pis que la mort, respondirent ils, nous mourrons plus volontiers : » et à Philippus leur ayant escript qu'il empescheroit toutes leurs entreprinses : « Quoy!

(1) Dans le *Timée*, p. 543, G. C.
(2) Cet exemple et les quatre suivants sont tirés de PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*. C.

nous empescheras tu aussi de mourir ? » C'est ce qu'on dict (1), que le sage vit tant qu'il doibt, non pas tant qu'il peult ; et que le present que nature nous ayt faict le plus favorable, et qui nous oste tout moyen de nous plaindre de nostre condition, c'est de nous avoir laissé la clef des champs : elle n'a ordonné qu'une entree à la vie, et cent mille yssues. Nous pouvons avoir faulte de terre pour y vivre ; mais de terre pour y mourir, nous n'en pouvons avoir faulte, comme respondit Boiocalus aux Romains (2). Pourquoy te plains tu de ce monde ? il ne te tient pas : si tu vis en peine, ta lascheté en est cause. A mourir, il ne reste que le vouloir :

> Ubique mors est ; optime hoc cavit Deus.
> Eripere vitam nemo non homini potest ;
> At nemo mortem : mille ad hanc aditus patent (3).

Et ce n'est pas la recepte à une seule maladie (4) : la mort est la recepte à touts maulx ; c'est un port tres asseuré, qui n'est iamais à craindre, et souvent à rechercher. Tout revient à un, que l'homme se donne sa fin, ou qu'il la souffre ; qu'il coure au devant de son iour, ou qu'il l'attende ; d'où qu'il vienne, c'est tousiours le sien : en quelque lieu que le filet se rompe, il y est tout ; c'est le bout de la fusee. La plus volontaire mort, c'est la plus belle. La vie depend de la volonté d'aultruy ; la mort, de la nostre. En aulcune chose nous ne debvons tant nous accommoder à nos humeurs, qu'en celle là. La reputation ne touche pas une telle entreprinse ; c'est folie d'y avoir respect. Le vivre, c'est servir, si la liberté de mourir en est à dire. Le commun train de la guarison se conduict aux depens de la vie : on nous incise, on nous cauterize, on nous destrenche les membres, on nous soustraict l'aliment et le sang ; un pas plus oultre, nous voylà guaris tout à faict. Pourquoy n'est la veine du gosier autant à nostre commandement que la mediane (5) ? Aux plus fortes maladies, les plus forts remedes. Servius le grammairien ayant la goutte, n'y trouva meilleur conseil que de s'appliquer

(1) SÉNÈQUE, *Epist.* 70. C.
(2) TACITE, *Annal.* XIII, 56 : *Deesse nobis terra, in qua moriamur non potest.*
(3) Par un effet de la sagesse divine, la mort est partout. Chacun peut ôter la vie à l'homme, personne ne peut lui ôter la mort : mille chemins ouverts y conduisent. SÉNÈQUE, *Thebaïs*, act. I, sc. 1, v. 151.
(4) La plupart de ces idées sont de SÉNÈQUE, *Epist.* 69 et 70. C.
(5) *Veine du pli du coude.* E. J.

du poison à tuer ses iambes (1) : qu'elles feussent podagriques à leur poste, pourvu qu'elles feussent insensibles. Dieu nous donne assez de congé, quand il nous met en tel estat, que le vivre est pire que le mourir. C'est foiblesse de ceder aux maulx, mais c'est folie de les nourrir. Les stoïciens disent (2) que c'est vivre convenablement à nature, pour le sage, de se despartir de la vie, encores qu'il soit en plein heur, s'il le faict opportunement ; et au fol, de maintenir sa vie, encores qu'il soit miserable, pourveu qu'il soit en la plus grande part des choses qu'ils disent estre selon nature. Comme ie n'offense les loix qui sont faictes contre les larrons, quand i'emporte le mien, et que ie couppe ma bourse ; ny des boutefeux quand ie brusle mon bois : aussi ne suis ie tenu aux loix faictes contre les meurtriers, pour m'estre osté ma vie. Hegesias disoit (3) que, comme la condition de la vie, aussi la condition de la mort debvoit dependre de nostre eslection. Et Diogenes rencontrant le philosophe Speusippus affligé de longue hydropisie, se faisant porter en lictiere, qui luy escria : « Le bon salut, Diogenes ; — A toy, point de salut, respondit il, qui souffres le vivre, estant en tel estat. » De vray, quelque temps aprez, Speusippus se feit mourir, ennuyé d'une si penible condition de vie (4).

Mais cecy ne s'en va pas sans contraste : car plusieurs tiennent, Que nous ne pouvons abbandonner cette garnison du monde, sans le commandement exprez de celuy qui nous y a mis ; et que c'est à Dieu, qui nous a icy envoyez, non pour nous seulement, ouy bien pour sa gloire et service d'aultruy, de nous donner congé quand il luy plaira, non à nous de le prendre : Que nous ne sommes pas nayz pour nous, ains aussi pour nostre païs : les loix nous redemandent compte de nous pour leur interest, et ont action d'homicide contre nous ; aultrement, comme déserteurs de nostre charge, nous sommes punis en l'aultre monde :

> Proxima deinde tenent mœsti loca, qui sibi lethum
> Insontes peperere manu, lucemque perosi
> Proiecere animas (5).

(1) PLINE, *Nat. Hist.* XXV, 3 ; SUÉTONE, *de Illustr. Gramm.* c. 2 et 3. C.
(2) CIC. *de Finibus*, III, 18. C.
(3) DIOGÈNE LAERCE, II, 94. C.
(4) ID. IV, 3. C.
(5) Plus loin, on voit accablés de tristesse les malheureux qui ont tranché, par une mort volontaire, des jours jusqu'alors innocents, et qui, détestant la lumière, ont rejeté le fardeau de la vie. VIRG. *Énéid.* VI, 434.

Il y a bien plus de constance à user la chaisne qui nous tient, qu'à la rompre, et plus d'espreuve de fermeté en Regulus qu'en Caton; c'est l'indiscretion et l'impatience qui nous haste le pas. Nuls accidents ne font tourner le dos à la vifve vertu; elle cherche les maulx et la douleur comme son aliment, les menaces des tyrans, les gehennes et les bourreaux, l'animent et la vivifient;

> Duris ut ilex tonsa bipennibus
> Nigræ feraci frondis in Algido,
> Per damna, per cædes, ab ipso
> Ducit opes, animumque ferro (1) :

et comme dict l'aultre,

> Non est, ut putas, virtus, pater,
> Timere vitam; sed malis ingentibus
> Obstare, nec se vertere, ac retro dare (2).
> Rebus in adversis facile est contemnere mortem :
> Fortius ille facit, qui miser esse potest (3).

C'est le roolle de la couardise, non de la vertu, de s'aller tapir dans un creux, soubs une tumbe massifve, pour eviter les coups de la fortune; la vertu ne rompt son chemin ny son train, pour orage qu'il fasse :

> Si fractus illabatur orbis,
> Impavidum ferient ruinæ (4).

Le plus communement, la fuitte d'aultres inconvenients nous poulse à cettuy cy; voire quelquesfois la fuitte de la mort faict que nous y courons :

> Hic, rogo, non furor est, ne moriare, mori (5)?

comme ceulx qui, de peur du precipice, s'y lancent eulx mesmes :

> Multos in summa pericula misit
> Venturi timor ipse mali : fortissimus ille est,

(1) Tel le chêne, dans les noires forêts de l'Algide, se fortifie sous les coups redoublés de la hache; ses pertes, ses blessures, le fer même qui le frappe, lui donnent une nouvelle vigueur. HOR. *Od.* IV, 4, 57.

(2) La vertu, mon père, ne consiste pas, comme vous le pensez, à craindre la vie, mais à ne pas fuir honteusement, à faire face à l'adversité. SÉNÈQUE, *Thebaïs*, acte I, v. 190.

(3) Dans l'adversité il est facile de mépriser la mort : il a bien plus de courage, celui qui sait être malheureux. MARTIAL, XI, 56, 15.

(4) Que l'univers brisé s'écroule, les ruines le frapperont sans l'effrayer. HOR. *Od.* III, 3, 7.

(5) Dites-moi, je vous prie, mourir de peur de mourir, n'est-ce pas folie? MARTIAL, II, 80, 2.

Qui promptus metuenda pati, si cominus instent,
Et differre potest (1).

Usque adeo, mortis formidine, vitæ
Percipit humanos odium, lucisque videndæ,
Ut sibi consciscant mœrenti pectore lethum,
Obliti fontem curarum hunc esse timorem (2).

Platon, en ses loix (3), ordonne sepulture ignominieuse à celuy qui a privé son plus proche et plus amy, sçavoir est soy mesme, de la vie et du cours des destinees, non contrainct par iugement publicque, ny par quelque triste et inevitable accident de la fortune, ni par une honte insupportable, mais par lascheté et foiblesse d'une ame craintifve. Et l'opinion qui desdaigne nostre vie, elle est ridicule; car enfin c'est nostre estre, c'est nostre tout. Les choses qui ont un estre plus noble et plus riche, peuvent accuser le nostre : mais c'est contre nature que nous nous mesprisons et mettons nous mesmes à nonchaloir; c'est une maladie particuliere, et qui ne se veoid en aulcune aultre creature, de se haïr et desdaigner. C'est de pareille vanité que nous desirons estre aultre chose que ce que nous sommes : le fruict d'un tel desir ne nous touche pas, d'autant qu'il se contredict et s'empesche en soy. Celuy qui desire d'estre faict, d'un homme, ange, il ne faict rien pour luy : il n'en vauldroit de rien mieulx : car n'estant plus, qui se resiouira et ressentira de cet amendement pour luy?

Debet enim, misere cui forte, ægreque futurum est,
Ipse quoque esse in eo tum tempore, quum male possit
Accidere (4).

La securité, l'indolence, l'impassibilité, la privation des maulx de cette vie, que nous acheptons au prix de la mort, ne nous apporte aulcune commodité : pour neant evite la guerre, celuy qui ne peult iouyr de la paix; et pour neant fuit la peine, qui n'a dequoy savourer le repos.

(1) La crainte même du péril fait souvent qu'on se hâte de s'y précipiter. L'homme courageux est celui qui brave le danger s'il le faut, et qui l'évite s'il est possible. Lucain, VII, 104.

(2) La crainte de la mort inspire souvent aux hommes un tel dégoût de la vie, qu'ils tournent contre eux-mêmes des mains désespérées, oubliant que la crainte de la mort était l'unique source de leurs peines. Lucrèce, III, 79.

(3) Liv. IX, et dans les *Pensées de Platon*, troisième partie, p. 374, seconde édition. J. V. L.

(4) On n'a rien à craindre du malheur, si l'on n'existe plus dans le temps où il pourrait arriver. Lucrèce, III, 874.

Entre ceulx du premier advis, il y a eu grand doubte sur cecy, Quelles occasions sont assez iustes pour faire entrer un homme en ce party de se tuer? ils appellent cela εὔλογον ἐξαγωγήν (1). Car quoy qu'ils dient qu'il fault souvent mourir pour causes legieres, puis que celles qui nous tiennent en vie ne sont gueres fortes, si y faut il quelque mesure. Il y a des humeurs fantastiques et sans discours qui ont poulsé, non des hommes particuliers seulement, mais des peuples, à se desfaire : i'en ay allegué par cy devant des exemples; et nous lisons en oultre (2) des vierges milesiennes, que par une conspiration furieuse, elles se pendoient les unes aprez les aultres, iusques à ce que le magistrat y pourveust, ordonnant que celles qui se trouveroient ainsi pendues, feussent traisnees du mesme licol toutes nues par la ville. Quand Threicion (3) presche Cleomenes de se tuer pour le mauvais estat de ses affaires, et ayant fuy la mort plus honnorable en la battaille qu'il venoit de perdre, d'accepter cette aultre qui luy est seconde en honneur, et ne donner point de loisir aux victorieux de luy faire souffrir ou une mort ou une vie honteuse; Cleomenes, d'un courage lacedemonien et stoïque, refuse ce conseil, comme lasche et effeminé : « C'est une recepte, dict il, qui ne me peult iamais manquer, et de laquelle il ne se fault pas servir tant qu'il y a un doigt d'esperance de reste; que le vivre est quelquesfois constance et vaillance; qu'il veult que sa mort mesme serve à son païs, et en veult faire un acte d'honneur et de vertu. » Threicion se creut dez lors, et se tua. Cleomenes en feit aussi autant depuis, mais ce feut aprez avoir essayé le dernier poinct de la fortune. Touts les inconvenients ne valent pas qu'on vueille mourir pour les eviter : et puis y ayant tant de soubdains changements aux choses humaines, il est mal aysé à iuger à quel poinct nous sommes iustement au bout de nostre esperance :

> Sperat et in sæva victus gladiator arena,
> Sit licet infesto pollice turba minax (4).

(1) Εὔλογον ἐξαγωγήν, *sortie raisonnable.* C'était l'expression des stoïciens. Voyez DIOGÈNE LAERCE, VIII, 130; et les observations de MÉNAGE, p. 311 et 312. C.

(2) PLUTARQUE, *Des faicts vertueux des femmes*, à l'article des *Milésiennes*. C.

(3) Ou plutôt *Therycion;* car Plutarque (*Vie d'Agis et de Cléomène*, c. 14) le nomme Θηρυκίων. C.

(4) Renversé sur l'arène, le gladiateur vaincu espère encore, quoique, par le

Toutes choses, disoit un mot ancien (1), sont esperables à un homme, pendant qu'il vit. « Ouy, mais, respond Seneca, pourquoy auroy ie plustost en la teste cela, Que la fortune peult toutes choses pour celuy qui est vivant; que cecy, Que fortune ne peult rien sur celuy qui sçait mourir? » On veoid Iosephe (2) engagé en un si apparent dangier et si prochain, tout un peuple s'estant eslevé contre luy, que par discours il n'y pouvoit avoir aulcune ressource; toutesfois estant, comme il dict, conseillé sur ce poinct, par un de ses amis, de se desfaire, bien luy servit de s'opiniastrer encores en l'esperance; car la fortune contourna, oultre toute raison humaine, cet accident, si bien qu'il s'en veid delivré sans aulcun inconvenient. Et Cassius et Brutus, au contraire, acheverent de perdre les reliques de la romaine liberté, de laquelle ils estoient protecteurs, par la precipitation et temerité dequoy ils se tuerent avant le temps et l'occasion. A la iournee de Serisolles, monsieur d'Anguien essaya deux fois de se donner de l'espee dans la gorge, desesperé de la fortune du combat qui se porta mal en l'endroict où il estoit; et cuida par precipitation se priver de la iouïssance d'une si belle victoire (3). I'ay veu cent lievres se sauver soubs les dents des levriers. *Aliquis carnifici suo superstes fuit* (4).

> Multa dies, variusque labor mutabilis ævi
> Rettulit in melius; multos alterna revisens
> Lusit, et in solido rursus fortuna locavit (5).

Pline (6) dict qu'il n'y a que trois sortes de maladies pour lesquelles eviter on aye droict de se tuer; la plus aspre de toutes, c'est la pierre à la vessie, quand l'urine en est retenue : Seneque, celles seulement qui esbranlent pour long temps les offices de l'ame. Pour eviter une pire mort, il y en a qui sont d'advis de la prendre à leur poste. Democritus, chef des Aeto-

signe ordinaire, le peuple ordonne qu'il meure. PENTADIUS, *de Spe, ap. Virg. Catalecta, ed. Scaligero*, p. 223, C.

(1) SÉNÈQUE, *Epist.* 70. C.

(2) *De Vita sua*, p. 1009. C.

(3) Blaise de Montluc, qui eut beaucoup de part au gain de la bataille, l'assure positivement dans ses *Commentaires*, fol. 95, verso. Cette bataille se donna en 1544. C.

(4) Tel a survécu à son bourreau. SÉNÈQUE, *Epist.* 13.

(5) Les temps, les événements divers, ont souvent amené des changements heureux; capricieuse dans ses jeux, la fortune abaisse souvent les hommes pour les relever avec plus d'éclat. VIRG. *Én.* XI, 425.

(6) PLINE, XXV, 3. — SÉNÈQUE, *Epist.* 58, C.

liens, mené prisonnier à Rome, trouva moyen, de nuict, d'eschapper; mais suyvi par ses gardes, avant que se laisser reprendre, il se donna de l'espee au travers du corps (1). Antinoüs et Theodotus, leur ville d'Epire reduicte à l'extremité par les Romains, feurent d'advis au peuple de se tuer touts : mais le conseil de se rendre plustost ayant gaigné, ils allerent chercher la mort, se ruants sur les ennemis en intention de frapper, non de se couvrir. L'isle de Goze (2) forcee par les Turcs il y a quelques annees, un Sicilien qui avoit deux belles filles prestes à marier, les tua de sa main, et leur mere aprez, qui accourut à leur mort : cela faict, sortant en rue avecques une arbaleste et une arquebuse, de deux coups il en tua les deux premiers Turcs qui s'approcherent de sa porte, et puis mettant l'espee au poing, s'alla mesler furieusement, où il feut soubdain enveloppé et mis en pieces, se sauvant ainsi du servage aprez en avoir delivré les siens. Les femmes iuifves, aprez avoir faict circoncire leurs enfants, s'alloient precipiter quand et eulx, fuyants la cruauté d'Antiochus (3). On m'a conté qu'un prisonnier de qualité estant en nos conciergeries, ses parents, advertis qu'il seroit certainement condemné, pour eviter la honte de telle mort, apposterent un presbtre pour luy dire que le souverain remede de sa delivrance estoit qu'il se recommendast à tel sainct avec tel et tel vœu, et qu'il feust huict iours sans prendre aulcun aliment, quelque defaillance et foiblesse qu'il sentist en soy. Il l'en creut, et par ce moyen se desfeit, sans y penser, de sa vie et du dangier. Scribonia conseillant Libo, son nepveu, de se tuer plustost que d'attendre la main de la iustice, luy disoit (4) que c'estoit proprement faire l'affaire d'aultruy, que de conserver sa vie pour la remettre entre les mains de ceulx qui la viendroient chercher trois ou quatre iours aprez; et que c'estoit servir ses ennemis, de garder son sang pour leur en faire curee.

Il se lit dans la Bible (5), que Nicanor, persecuteur de la loy de Dieu, ayant envoyé ses satellites pour saisir le bon vieillard Razias, surnommé, pour l'honneur de sa vertu, le pere aux Iuifs;

(1) Tite-Live, XXXVII, 46. L'exemple suivant est pris du même historien, XLV, 26. C.

(2) Petite île à l'occident de celle de Malte, dont elle n'est pas fort éloignée. C.

(3) Josèphe, *Antiquités judaïques*, XII, 5, 4. J. V. L.

(4) Sénèque, *Epist.* 70. C.

(5) *Machabées*, II, 14, v. 37-46. C.

comme ce bon homme n'y veid plus d'ordre, sa porte bruslee, ses ennemis prests à le saisir, choisissant de mourir genereusement plustost que de venir entre les mains des meschants, et de se laisser mastiner contre l'honneur de son reng, il se frappa de son espee : mais le coup, pour la haste, n'ayant pas esté bien assené, il courut se precipiter du hault d'un mur au travers de la troupe, laquelle s'escartant et luy faisant place, il cheut droictement sur la teste; ce neantmoins, se sentant encores quelque reste de vie, il ralluma son courage, et s'eslevant en pieds, tout ensanglanté et chargé de coups, et faulsant la presse, donna iusques à certain rochier couppé et precipiteux, où n'en pouvant plus, il print par l'une de ses plaies à deux mains ses entrailles, les deschirant et froissant, et les iecta à travers les poursuyvants, appellant sur eulx et attestant la vengeance divine.

Des violences qui se font à la conscience, la plus à eviter, à mon advis, c'est celle qui se faict à la chasteté des femmes, d'autant qu'il y a quelque plaisir corporel naturellement meslé parmy; et à cette cause, le dissentiment n'y peut estre assez entier, et semble que la force soit meslee à quelque volonté. L'histoire ecclesiastique a en reverence plusieurs tels exemples de personnes devotes qui appellerent la mort à guarant contre les oultrages que les tyrans preparoient à leur religion et conscience. Pelagia (1) et Sophronia (2), toutes deux canonisees, celle là se precipita dans la riviere avecques sa mere et ses sœurs, pour eviter la force de quelques soldats; et cette cy se tua aussi, pour eviter la force de Maxentius l'empereur.

Il nous sera à l'adventure honnorable aux siecles advenir, qu'un savant aucteur de ce temps, et notamment parisien, se mette en peine de persuader aux dames de nostre siecle de prendre plustost tout aultre party, que d'entrer en l'horrible conseil d'un tel desespoir. Ie suis marry qu'il n'a sceu, pour mesler à ses contes, le bon mot que i'apprins à Toulouse, d'une femme passee par les mains de quelques soldats : « Dieu soit loué, disoit elle, qu'au moins une fois en ma vie ie m'en suis saoulee sans peché ! » A la verité, ces cruautez ne sont pas dignes de la doulceur françoise. Aussi, Dieu mercy, nostre air s'en veoid infiniment purgé depuis ce bon advertissement. Suffit

(1) S. Ambroise, *de Virgin.* III, p. 97, éd. de Paris, 1569. C.

(2) Rufin, *Hist. eccles.* VIII, 27; Eusèbe, *Hist. eccles.* VIII, 14. Mais celui-ci ne la nomme pas, quoique ce soit la même. C.

qu'elles dient « Nenny, » en le faisant, suivant la reigle du bon Marot (1).

L'histoire est toute pleine de ceulx qui, en mille façons, ont changé à la mort une vie peineuse. Lucius Aruntius se tua, « pour, disoit il, fuyr et l'advenir et le passé (2). » Granius Silvanus et Statius Proximus, aprez estre pardonnez par Neron, se tuerent (3); ou pour ne vivre de la grace d'un si meschant homme, ou pour n'estre en peine une aultre fois d'un second pardon, veu sa facilité aux souspeçons et accusations à l'encontre des gents de bien. Spargapizez, fils de la royne Tomyris, prisonnier de guerre de Cyrus, employa à se tuer la premiere faveur que Cyrus luy feit de le faire destacher, n'ayant pretendu aultre fruict de sa liberté que de venger sur soy la honte de sa prinse (4). Bogez, gouverneur en Eione de la part du roy Xerxes, assiegé par l'armee des Atheniens soubs la conduite de Cimon, refusa la composition de s'en retourner seurement en Asie à tout sa chevance, impatient de survivre à la perte de ce que son maistre luy avoit donné en garde; et aprez avoir deffendu iusques à l'extremité sa ville, n'y restant plus que manger, iecta premierement en la riviere de Strymon tout l'or et tout ce dequoy il luy sembla l'ennemy pouvoir faire plus de butin; et puis ayant ordonné d'allumer un grand buchier, et d'esgosiller femmes, enfants, concubines et serviteurs, les meit dans le feu, et puis soy mesme.

Ninachetuen, seigneur indois, ayant senty le premier vent de la deliberation du viceroy portugais de le desposseder, sans aulcune cause apparente, de la charge qu'il avoit en Malaca, pour la donner au roy de Campar, print à part soy cette resolution : il feit dresser un eschaffaut plus long que large, appuyé sur des colonnes, royalement tapissé et orné de fleurs et de parfums en abondance; et puis s'estant vestu d'une robbe de drap d'or,

(1) DE OUY ET NENNY.

Un doulx Nenny, avec un doulx sourire,
Est tant honneste! il le vous fault apprendre.
Quant est d'Ouy, si veniez à le dire,
D'avoir trop dict ie vouldroy vous reprendre :
Non que ie sois ennuyé d'entreprendre
D'avoir le fruict dont le desir me poinct;
Mais ie vouldroy qu'en le me laissant prendre,
Vous me disiez : Non, vous ne l'aurez point. MAROT.

(2) TACITE, *Annal.* VI, 48. C.

(3) ID. *ibid.* XV, 71.

(4) HÉRODOTE, I, 213. — *Bogez.* HÉRODOTE, VII, 107. J. V. L.

chargee de quantité de pierreries de hault prix, sortit en rue, et par des degrez monta sur l'eschaffaut, en un coing duquel il y avoit un buchier de bois aromatiques allumé. Le monde accourut veoir à quelle fin ces preparatifs inaccoustumez : Ninachetuen remonstra, d'un visage hardy et mal content, l'obligation que la nation portugaloise luy avoit; combien fidelement il avoit versé en sa charge; qu'ayant si souvent tesmoigné pour aultruy, les armes en main, que l'honneur luy estoit beaucoup plus cher que la vie, il n'estoit pas pour en abbandonner le soing pour soy mesme; que la fortune luy refusant tout moyen de s'opposer à l'iniure qu'on luy vouloit faire, son courage au moins luy ordonnoit de s'en oster le sentiment, et de ne servir de fable au peuple, et de triumphe à des personnes qui valoient moins que luy : ce disant, il se iecta dans le feu.

Sextilia, femme de Scaurus, et Paxea, femme de Labeo, pour encourager leurs maris à eviter les dangiers qui les pressoient, ausquels elles n'avoient part que par l'interest de l'affection coniugale, engagerent volontairement la vie, pour leur servir, en cette extreme necessité, d'exemple et de compaignie (1). Ce qu'elles feirent pour leurs maris, Cocceius Nerva le feit pour sa patrie, moins utilement, mais de pareil amour : ce grand iurisconsulte, fleurissant en santé, en richesse, en reputation, en credit prez de l'empereur, n'eut aultre cause de se tuer, que la compassion du miserable estat de la chose publicque romaine. Il ne se peult rien adiouster à la delicatesse de la mort de la femme de Fulvius, familier d'Auguste. Auguste ayant descouvert qu'il avoit esventé un secret important qu'il luy avoit fié, un matin qu'il le veint veoir, luy en feit une maigre mine : il s'en retourne au logis plein de desespoir, et dict tout piteusement à sa femme, qu'estant tumbé en ce malheur, il estoit resolu de se tuer; elle tout franchement : « Tu ne feras que raison, veu qu'ayant assez souvent experimenté l'incontinence de ma langue, tu ne t'en es point donné de garde. Mais laisse, que ie me tue la premiere : » et sans aultrement marchander, se donna d'une espee dans le corps (2). Vibius Virius, desesperé du salut de sa ville, assiegee par les Romains, et de leur misericorde, en la derniere deliberation de leur senat, aprez plu-

(1) Tacite, *Annal.* VI, 29. — *Cocceius Nerva.* Id. VI, 26. C.

(2) Plutarque, *Du trop parler*, c. 9. Tacite, *Annal.* I, 5, fait un récit un peu différent, au suiet de Marcia, femme de Fabius Maximus.

sieurs remonstrances employees à cette fin, conclud que le plus beau estoit d'eschapper à la fortune par leurs propres mains; les ennemis les auroient en honneur, et Hannibal sentiroit de combien fideles amis il auroit abbandonnés : conviant ceulx qui approuveroient son advis, d'aller prendre un bon soupper qu'on avoit dressé chez luy, où aprez avoir faict bonne chere, ils boiroient ensemble de ce qu'on luy presenteroit; bruvage qui delivrera nos corps des torments, nos ames des iniures, nos yeulx et nos aureilles du sentiment de tant de vilains maulx que les vaincus ont à souffrir des vainqueurs tres cruels et offensez; i'ay, disoit il, mis ordre qu'il y aura personnes propres à nous iecter dans un buchier au devant de mon huys, quand nous serons expirez. Assez de gents approuverent cette haulte resolution; peu l'imiterent : vingt et sept senateurs le suyvirent; et après avoir essayé d'estouffer dans le vin cette fascheuse pensée, finirent leur repas par ce mortel mets; et s'entr'embrassants, aprez avoir en commun deploré le malheur de leur païs, les uns se retirerent en leurs maisons, les aultres s'arresterent pour estre enterrez dans le feu de Vibius avec luy : et eurent touts la mort si longue, la vapeur du vin ayant occupé les veines et retardant l'effect du poison, qu'aulcuns feurent à une heure prez de veoir les ennemis dans Capoue, qui feut emportee le lendemein, et d'encourir les miseres qu'ils avoient si cherement fuy (1). Taurea Iubellius, un aultre citoyen de là (2), le consul Fulvius retournant de cette honteuse boucherie qu'il avoit faicte de deux cents vingt cinq senateurs, le rappella fierement par son nom, et l'ayant arresté : « Commande, feit il, qu'on me massacre aussi aprez tant d'aultres, à fin que tu te puisses vanter d'avoir tué un beaucoup plus vaillant homme que toy. » Fulvius le desdaignant comme insensé, aussi que sur l'heure il venoit de recevoir lettres de Rome, contraires à l'inhumanité de son execution, qui luy lioient les mains; Iubellius continua : « Puis que, mon païs prins, mes amis morts, et ayant occis de ma main ma femme et mes enfants pour les soustraire à la desolation de cette ruyne, il m'est interdict de mourir de la mort de mes concitoyens, empruntons de la vertu la vengeance de cette vie odieuse : » et tirant un glaive qu'il avoit caché, s'en donna au travers la poictrine, tumbant renversé et mourant aux pieds du consul.

(1) Tite-Live, XXVI, 13-15. C.

(2) De Capoue, ou de la Campanie, *Campanus,* comme dit Tite-Live, XXVI, 15. C.

Alexandre assiegeoit une ville aux Indes; ceulx de dedans se trouvants pressez, se resolurent vigoreusement à le priver du plaisir de cette victoire, et s'embraiserent universellement touts quand et leur ville, en despit de son humanité : nouvelle guerre; les ennemis combattoient pour les sauver, eulx pour se perdre, et faisoient pour guarantir leur mort, toutes les choses qu'on faict pour guarantir sa vie (1).

Astapa, ville d'Espaigne, se trouvant foible de murs et de deffenses pour soustenir les Romains, les habitants feirent un amas de leurs richesses et meubles en la place; et ayants rengé au dessus de ce monceau les femmes et les enfants, et l'ayants entouré de bois et matière propre à prendre feu soubdainement, et laissé cinquante ieunes hommes d'entre eulx pour l'execution de leur resolution, feirent une sortie où, suyvant leur vœu, à faulte de pouvoir vaincre, ils se feirent touts tuer. Les cinquante, aprez avoir massacré toute ame vivante esparse par leur ville, et mis le feu en ce monceau, s'y lancerent aussi, finissants leur genereuse liberté en un estat insensible, plustost que douloureux et honteux, et monstrants aux ennemis que si fortune l'eust voulu, ils eussent eu aussi bien le courage de leur oster la victoire, comme ils avoient eu de la leur rendre et frustratoire et hideuse, voire et mortelle à ceulx qui, amorcez par la lueur de l'or coulant en cette flamme, s'en estants approchez en nombre, y feurent suffoquez et bruslez, le reculer leur estant interdict par la foule qui les suyvoit (2).

Les Abydeens, pressez par Philippus, se resolurent de mesme : mais estants prins de trop court, le roy ayant horreur de veoir la precipitation temeraire de cette execution (les thresors et les meubles, qu'ils avoient diversement condemnez au feu et au nauffrage, saisis), retirant ses soldats, leur conceda trois iours à se tuer avecques plus d'ordre et plus à l'ayse; lesquels ils remplirent de sang et de meurtre au delà de toute hostile cruauté, et ne s'en sauva une seule personne qui eust pouvoir sur soy (3). Il y a infinis exemples de pareilles conclusions populaires, qui semblent plus aspres d'autant que l'effect en est plus universel : elles le sont moins que separees; ce que le discours ne feroit en chascun, il le faict en touts, l'ardeur de la societé ravissant les particuliers iugements.

(1) Diodore de Sicile, XVII, 18. C.
(2) Tite-Live, XXVIII, 22, 23.
(3) Id. XXXI, 17 et 18. C.

Les condemnez qui attendoient l'execution, du temps de Tibere, perdoient leurs biens, et estoient privez de sepulture : ceux qui l'anticipoient en se tuants eulx mesmes, estoient enterrez, et pouvoient faire testament (1).

Mais on desire aussi quelquesfois la mort pour l'esperance d'un plus grand bien. « Ie desire, dict sainct Paul (2), estre dissoult, pour estre avecques Iesus Christ : » et, « Qui me desprendra de ces liens ? » Cleombrotus Ambraciota (3), ayant leu le Phædon de Platon, entra en si grand appetit de la vie advenir, que sans aultre occasion, il s'alla precipiter en la mer. Par où il appert combien improprement nous appellons desespoir cette dissolution volontaire, à laquelle la chaleur de l'espoir nous porte souvent, et souvent une tranquille et rassise inclination de iugement. Iacques du Chastel, evesque de Soissons, au voyage d'oultremer que feit sainct Louys, veoyant le roy et toute l'armee en train de revenir en France, laissant les affaires de la religion imparfaictes, print resolution de s'en aller plustost en paradis; et ayant dict adieu à ses amis, donna seul, à la vue d'un chascun, dans l'armee des ennemis, où il feut mis en pieces. En certain royaume de ces nouvelles terres, au iour d'une solenne procession, auquel l'idole qu'ils adorent est promenee en publicque sur un char de merveilleuse grandeur; oultre ce qu'il se veoid plusieurs se detaillants les morceaux de leur chair vifve à luy offrir, il s'en veoid nombre d'aultres, se prosternants emmy la place, qui se font mouldre et briser sous les roues pour en acquerir aprez leur mort veneration de saincteté, qui leur est rendue. La mort de cet evesque, les armes au poing, a de la generosité plus, et moins de sentiment, l'ardeur du combat en amusant une partie.

Il y a des polices qui se sont meslees de reigler la iustice et opportunité des morts volontaires. En nostre Marseille il se gardoit, au temps passé, du venin preparé à tout de la ciguë, aux despens publicques, pour ceulx qui vouldroient haster leurs iours; ayant premierement approuvé aux six cents, qui estoit leur senat, les raisons de leur entreprinse : et n'estoit loisible, aultrement que par congé du magistrat et par occasions

(1) Tacite, *Annal.* VI, 29. C.
(2) *Epist. ad Philipp.* c. 1, v. 233. — *Ad Rom.* c. 7, v. 24. C.
(3) Ou d'Ambracie. Voyez Cic. *Tusc. quæst.* I, 34. C.

legitimes, de mettre la main sur soy (1). Cette loy estoit encores ailleurs.

Sextus Pompeius allant en Asie, passa par l'isle de Cea de Negrepont; il adveint, de fortune, pendant qu'il y estoit, comme nous l'apprend l'un de ceulx de sa compaignie (2), qu'une femme de grande auctorité, ayant rendu compte à ses citoyens pourquoy elle estoit resolue de finir sa vie, pria Pompeius d'assister à sa mort, pour la rendre plus honnorable : ce qu'il feit; et ayant long temps essayé pour neant, à force d'eloquence, qui luy estoit merveilleusement à main, et de persuasion, de la destourner de ce desseing, souffrit enfin qu'elle se contentast. Elle avoit passé quatre vingts dix ans en tres heureux estat d'esprit et de corps; mais lors couchee sur son lict, mieulx paré que de coustume, et appuyee sur le coude : « Les dieux, dict elle, ô Sextus Pompeius, et plustost ceulx que ie laisse que ceulx que ie vois trouver, te sçachent gré dequoy tu n'as desdaigné d'estre et conseiller de ma vie, et tesmoing de ma mort! De ma part, ayant tousiours essayé le favorable visage de fortune, de peur que l'envie de trop vivre ne m'en face veoir un contraire, ie m'en vois d'une heureuse fin donner congé aux restes de mon ame, laissant de moy deux filles et une legion de nepveux. » Cela faict, ayant presché et exhorté les siens à l'union et à la paix, leur ayant desparty ses biens, et recommendé les dieux domestiques à sa fille aisnee, elle print d'une main asseuree la coupe où estoit le venin, et ayant faict ses vœus à Mercure, et les prieres de la conduire en quelque heureux siege en l'aultre monde, avalla brusquement ce mortel bruvage. Or entreteint elle la compaignie du progrez de son operation, et comme les parties de son corps se sentoient saisies de froid l'une aprez l'aultre; iusques à ce qu'ayant dict enfin qu'il arrivoit au cœur et aux entrailles, elle appella ses filles pour luy faire le dernier office et luy clorre les yeulx.

Pline (3) recite de certaine nation hyperboree, qu'en icelle, pour la doulce temperature de l'air, les vies ne se finissent communement que par la propre volonté des habitants; mais qu'estants las et saouls de vivre, ils ont en coustume, au bout d'un long aage, aprez avoir faict bonne chere, se precipiter en la mer,

(1) Valère Maxime, II, 6, 7. C.
(2) Id. II, 6, 8. C.
(3) *Nat. Hist.* IV, 12. C.

du hault d'un certain rochier destiné à ce service. La douleur (1) et une pire mort me semblent les plus excusables incitations.

CHAPITRE IV.

A demain les affaires.

Ie donne avecques raison, ce me semble, la palme à Iacques Amyot sur touts nos escrivains françois, non seulement pour la naïfveté et pureté du langage, en quoy il surpasse touts aultres, ny pour la constance d'un si long travail, ny pour la profondeur de son sçavoir, ayant peu desvelopper si heureusement un aucteur si espineux et ferré (car on m'en dira ce qu'on vouldra, ie n'entens rien au grec, mais ie veoy un sens si bien ioinct et entretenu par tout en sa traduction, que, ou il a certainement entendu l'imagination vraye de l'aucteur, ou ayant, par longue conversation, planté vifvement dans son ame une generale idee de celle de Plutarque, il ne luy a au moins rien presté qui le desmente ou qui le desdie); mais, sur tout, ie luy sçay bon gré d'avoir sceu trier et choisir un livre si digne et si à propos, pour en faire present à son païs. Nous aultres ignorants estions perdus, si ce livre ne nous eust relevé du bourbier : sa mercy, nous osons à cette heure et parler et escrire; les dames en regentent les maistres d'eschole; c'est nostre breviaire. Si ce bon homme vit, ie luy resigne Xenophon, pour en faire autant : c'est une occupation plus aysee, et d'autant plus propre à sa vieillesse; et puis, ie ne sçay comment il me semble, quoy qu'il se desmesle bien brusquement et nettement d'un mauvais pas, que toutesfois son style est plus chez soy, quand il n'est pas pressé et qu'il roule à son ayse.

I'estois à cette heure sur ce passage où Plutarque (2) dict de soy mesme, que Rusticus assistant à une sienne declamation à Rome, y receut un pacquet de la part de l'empereur, et temporisa de l'ouvrir iusques à ce que tout feust faict : « En quoy, dict il, toute l'assistance loua singulierement la gravité de ce personnage. » De vray, estant sur le propos de la curiosité, et de cette

(1) Cic. *Tusc. quæst.* I, 27. C. — J.-J. Rousseau, dans ses deux fameuses lettres pour et contre le suicide (*Nouv. Héloïse*, liv. II, lettres 1 et 2), a fait usage de plusieurs des arguments que contient ce chapitre de Montaigne. A. D.

(2) Traité *de la Curiosité*, c. 14 de la traduction d'Amyot. C.

passion avide et gourmande de nouvelles, qui nous faict, avec tant d'indiscretion et d'impatience, abbandonner toutes choses pour entretenir un nouveau venu, et perdre tout respect et contenance pour crocheter soubdain, où que nous soyons, les lettres qu'on nous apporte, il a eu raison de louer la gravité de Rusticus; et pouvoit encores y ioindre la louange de sa civilité et courtoisie, de n'avoir voulu interrompre le cours de sa declamation. Mais ie fois doubte qu'on le peust louer de prudence; car recevant à l'improveu lettres, et notamment d'un empereur, il pouvoit bien advenir que le differer à les lire eust esté d'un grand preiudice. Le vice contraire à la curiosité, c'est la nonchalance, vers laquelle ie penche evidemment de ma complexion, et en laquelle i'ay veu plusieurs hommes si extremes, que trois ou quatre iours aprez, on retrouvoit encores en leur pochette les lettres toutes closes qu'on leur avoit envoyees.

Ie n'en ouvris iamais non seulement de celles qu'on m'eust commises, mais de celles mesmes que la fortune m'eust faict passer par les mains; et fois conscience si mes yeulx desrobbent, par mesgarde, quelque cognoissance des lettres d'importance qu'il lit quand ie suis à costé d'un grand. Iamais homme ne s'enquit moins et ne fureta moins ez affaires d'aultruy.

Du temps de nos peres, monsieur de Boutieres (1) cuida perdre Turin pour, estant en bonne compaignie à soupper, avoir remis à lire un advertissement qu'on luy donnoit des trahisons qui se dressoient contre cette ville, où il commandoit. Et ce mesme Plutarque (2) m'a apprins que Iulius Cesar se feust sauvé, si allant au senat le iour qu'il y feust tué par les coniurez, il eust leu un memoire qu'on luy presenta; et faict aussi (3) le conte d'Archias, tyran de Thebes : que le soir avant l'execution de l'entreprinse que Pelopidas avoit faicte de le tuer, pour remettre son païs en liberté, il luy feut escript par un aultre Archias, Athenien, de poinct en poinct, ce qu'on luy preparoit; et que ce pacquet luy ayant esté rendu pendant son soupper, il remeit à l'ouvrir, disant ce mot, qui depuis passa en proverbe en Grece : « A demain les affaires. »

Un sage homme peult, à mon opinion, pour l'interest d'aultruy, comme pour ne rompre indecemment compaignie, ainsi que

(1) Voyez *Mémoires* de G. DU BELLAY, liv. IX, fol. 451. C.
(2) Dans la *Vie de J. César*, c. 17. C.
(3) Dans son traité *de l'Esprit familier de Socrate*, c. 27. C.

Rusticus, ou pour ne discontinuer une aultre affaire d'importance, remettre à entendre ce qu'on luy apporte de nouveau; mais pour son interest ou plaisir particulier, mesme s'il est homme ayant charge publicque, pour ne rompre son disner, voire ny son sommeil, il est inexcusable de le faire. Et anciennement estoit à Rome la place consulaire (1), qu'ils appelloient, la plus honnorable à table, pour estre plus à delivre, et plus accessible à ceulx qui surviendroient pour entretenir celuy qui y seroit assis : tesmoignage que, pour estre à table, ils ne se despartoient pas de l'entremise d'aultres affaires et survenances. Mais quand tout est dict, il est mal aysé ez actions humaines de donner reigle si iuste par discours de raison, que la fortune n'y maintienne son droict.

CHAPITRE V.

De la conscience.

Voyageant un iour, mon frere sieur de la Brousse et moy, durant nos guerres civiles, nous rencontrasmes un gentilhomme de bonne façon. Il estoit du party contraire au nostre; mais ie n'en sçavoy rien, car il se contrefaisoit aultre : et le pis de ces guerres, c'est que les chartes sont si meslees, vostre ennemy n'estant distingué d'avecques vous d'aulcune marque apparente, ny de langage, ny de port, nourry en mesmes loix, mœurs et mesme air, qu'il est mal aysé d'y eviter confusion et desordre. Cela me faisoit craindre à moy mesme de rencontrer nos trouppes en lieu où ie ne feusse cogneu, pour n'estre en peine de dire mon nom, et de pis à l'adventure, comme il m'estoit aultrefois advenu; car en un tel mescompte ie perdis et hommes et chevaulx, et m'y tua lon miserablement, entre aultres, un page, gentilhomme italien, que ie nourrissoy soigneusement, et feut esteincte en luy une tres belle enfance et pleine de grande esperance. Mais cettuy cy en avoit une frayeur si esperdue, et ie le veoyoy si mort, à chasque rencontre d'hommes à cheval et passage de villes qui tenoient pour le roy, que ie devinay enfin que c'estoient alarmes que sa conscience luy donnoit. Il sembloit à ce pauvre homme qu'au travers de son masque, et des croix de

(1) PLUTARQUE, *Propos de table,* I, 3, 2, de la traduction d'Amyot. J. V. L.

sa casaque, on iroit lire iusques dans son cœur ses secrettes intentions : tant est merveilleux l'effort de la conscience ! Elle nous faict trahir, accuser et combattre nous mesmes, et à faulte de tesmoing estrangier, elle nous produict contre nous,

Occultum quatiens animo tortore flagellum (1).

Ce conte est en la bouche des enfants : Bessus, Pæonien, reproché d'avoir de gayeté de cœur abbattu un nid de moyneaux, et les avoir tuez, disoit avoir eu raison, parce que ces oysillons ne cessoient de l'accuser faulsement du meurtre de son pere. Ce parricide, iusques lors, avoit esté occulte et incogneu : mais les furies vengeresses de la conscience le feirent mettre hors à celuy mesme qui en debvoit porter la penitence (2). Hesiode corrige le dire de Platon, « que la peine suit de bien prez le peché ; » car il dict « qu'elle naist en l'instant et quand et quand le peché (3). » Quiconque attend la peine, il la souffre ; et quiconque l'a meritee, l'attend (4). La meschanceté fabrique des torments contre soy :

Malum consilium, consultori pessimum (5) :

comme la mouche guespe picque et offense aultruy, mais plus soy mesme ; car elle y perd son aiguillon et sa force pour iamais,

Vitasque in vulnere ponunt (6).

Les cantharides ont en elles quelque partie qui sert contre leur poison de contrepoison, par une contrarieté de nature (7) : aussi à mesme qu'on prend le plaisir au vice, il s'engendre un desplaisir contraire en la conscience, qui nous tormente de plusieurs imaginations penibles, veillants et dormants :

Quippe ubi se multi, per somnia sæpe loquentes,
Aut morbo delirantes, procraxe ferantur,
Et celata diu in medium peccata dedisse (8).

Apollodorus songeoit qu'il se veoyoit escorcher par les Scythes,

(1) Elle nous sert elle-même de bourreau, et nous frappe sans cesse de fouets invisibles. JUVÉN. XIII, 195.

(2) PLUTARQUE, *Pourquoy la justice divine*, etc. c. 8. C.

(3) ID. *ibid.* c. 9. C.

(4) SÉNÈQUE, *Epist.* 105, à la fin. C.

(5) Le mal retombe sur celui qui l'a médité. *Apud* A. GELLIUM, IV, 5.

(6) Et laisse sa vie dans la blessure qu'elle a faite. VIRG. *Géorg.* IV, 238.

(7) PLUTARQUE, *Pourquoy la justice divine*, etc. c. 9. C.

(8) Souvent les coupables se sont accusés eux-mêmes en songe, ou dans le délire de la fièvre, et ont révélé des crimes longtemps cachés. LUCRÈCE, V, 1157.

et puis bouillir dedans une marmite, et que son cœur murmuroit en disant : « Ie te suis cause de touts ces maulx (1). » Aulcune cachette ne sert aux meschants, disoit Epicurus, parce qu'ils ne se peuvent asseurer d'estre cachez, la conscience les descouvrant à eulx mesmes (2).

> Prima est hæc ultio, quod se
> Iudice nemo nocens absolvitur (3).

Comme elle nous remplit de crainte, aussi faict elle d'asseurance et de confiance ; et ie puis dire avoir marché en plusieurs hazards d'un pas bien plus ferme, en consideration de la secrette science que i'avoy de ma volonté et innocence de mes desseings :

> Conscia mens ut cuique sua est, ita concipit intra
> Pectora pro facto spemque, metumque suo (4).

Il y en a mille exemples ; il suffira d'en alleguer trois de mesme personnage. Scipion estant un iour accusé devant le peuple romain d'une accusation importante, au lieu de s'excuser ou de flatter ses iuges : « Il vous siera bien, leur dict il, de vouloir entreprendre de iuger de la teste de celuy par le moyen duquel vous avez l'auctorité de iuger de tout le monde (5) ! » Et une aultre fois, pour toute response aux imputations que luy mettoit sus un tribun du peuple, au lieu de plaider sa cause : « Allons, dict il, mes citoyens, allons rendre graces aux dieux de la victoire qu'ils me donnerent contre les Carthaginois en pareil iour que cettuy cy ; » et se mettant à marcher devant, vers le temple, voylà toute l'assemblee et son accusateur mesme à sa suitte (6). Et Petilius ayant esté suscité par Caton pour luy demander compte de l'argent manié en la province d'Antioche, Scipion estant venu au senat pour cet effect, produisit le livre de raisons, qu'il avoit dessoubs sa robbe, et dit que ce livre en contenoit au vray la recepte et la mise : mais comme on le luy demanda pour le mettre au greffe, il le refusa, disant ne se vou-

(1) Plutarque, *Pourquoy la justice divine*, etc. c. 9 ; Polyen, V, 6, 18. C.

(2) Sénèque, *Epist.* 97. J. V. L.

(3) Le premier châtiment du coupable, c'est qu'il ne saurait s'absoudre à son propre tribunal. Juv. *Sat.* XIII, 2.

(4) Selon le témoignage que l'homme se rend à soi-même, il a le cœur rempli de crainte ou d'espérance. Ovide, *Fast.* I, 485.

(5) Plutarque, *Comment on se peult louer soy mesme*, c. 5. C.

(6) Valère Maxime, III, 7, 1. C.

loir pas faire cette honte à soy mesme; et de ses mains, en la presence du senat, le deschira et meit en pieces (1). Ie ne croy pas qu'une ame cauterizee sceust contrefaire une telle asseurance. Il avoit le cœur trop gros de nature, et accoustumé à trop haulte fortune, dict Tite Live, pour sçavoir estre criminel et se desmettre à la bassesse de deffendre son innocence.

C'est une dangereuse invention que celle des gehennes, et semble que ce soit plustost un essay de patience que de verité. Et celuy qui les peult souffrir cache la verité, et celuy qui ne les peult souffrir : car pourquoy la douleur me fera elle plustost confesser ce qui en est, qu'elle ne me forcera de dire ce qui n'est pas? Et au rebours, si celuy qui n'a pas faict ce dequoy on l'accuse, est assez patient pour supporter ces torments; pourquoy ne le sera celuy qui l'a faict, un si beau guerdon (2) que de la vie luy estant proposé? Ie pense que le fondement de cette invention vient de la consideration de l'effort de la conscience : car, au coulpable, il semble qu'elle ayde à la torture pour luy faire confesser sa faulte, et qu'elle l'affoiblisse; et de l'aultre part, qu'elle fortifie l'innocent contre la torture. Pour dire vray, c'est un moyen plein d'incertitude et de dangier : que ne diroit on, que ne feroit on pour fuyr à si griefves douleurs?

Etiam innocentes cogit mentiri dolor (3) :

d'où il advient que celuy que le iuge a gehenné, pour ne le faire mourir innocent, il le face mourir et innocent et gehenné. Mille et mille en ont chargé leur teste de faulses confessions, entre lesquels ie loge Philotas, considerant les circonstances du procez qu'Alexandre luy feit, et le progrez de sa gehenne (4). Mais tant y a que c'est, dict on, le moins mal que l'humaine foiblesse aye peu inventer : bien inhumainement pourtant, et bien inutilement, à mon advis.

Plusieurs nations, moins barbares en cela que la grecque et la romaine, qui les appellent ainsi, estiment horrible et cruel de tormenter et desrompre un homme, de la faulte duquel vous estes encores en doubte. Que peult il mais de vostre ignorance?

(1) Tite-Live, XXXVIII, 54 et 55. C.
(2) *Une si belle récompense que celle*, etc. E. J.
(3) La douleur force à mentir ceux mêmes qui sont innocents. *Sentences de* Publius Syrus.
(4) Quinte-Curce, VI, 7. C.

Estes vous pas iniuste, qui pour ne le tuer sans occasion, luy faictes pis que le tuer? Qu'il soit ainsi, veoyez combien de fois il ayme mieulx mourir sans raison, que de passer par cette information plus penible que le supplice, et qui souvent, par son aspreté, devance le supplice, et l'execute. Ie ne sçay d'où ie tiens ce conte (1), mais il rapporte exactement la conscience de nostre iustice. Une femme de village accusoit devant un general d'armée (2), grand iusticier, un soldat pour avoir arraché à ses petits enfants ce peu de bouillie qui luy restoit à les substanter, cette armee ayant tout ravagé. De preuve, il n'y en avoit point. Le general, aprez avoir sommé la femme de regarder bien à ce qu'elle disoit, d'autant qu'elle seroit coulpable de son accusation, si elle mentoit; et elle persistant, il feit ouvrir le ventre au soldat pour s'esclaircir de la verité du faict : et la femme se trouva avoir raison. Condemnation instructive.

CHAPITRE VI.

De l'exercitation.

Il est mal aysé que le discours et l'instruction, encores que nostre creance s'y applique volontiers, soient assez puissants pour nous acheminer iusques à l'action, si, oultre cela, nous n'exerceons et formons nostre ame par experience au train auquel nous la voulons renger : aultrement, quand elle sera au propre des effects, elle s'y trouvera sans doubte empeschee. Voylà pourquoy, parmy les philosophes, ceulx qui ont voulu attaindre à quelque plus grande excellence, ne se sont pas contentez d'attendre à couvert et en repos les rigueurs de la fortune, de peur qu'elle ne les surprinst inexperimentez et nouveaux au combat; ains ils luy sont allez au devant, et se sont iectez, à escient, à la preuve des difficultez : les uns en ont abbandonné les richesses, pour s'exercer à une pauvreté volontaire; les aultres

(1) Il est dans FROISSART, vol. 4, c. 87; et c'est là sans doute que Montaigne l'avait lu, quoiqu'il ne s'en souvînt plus quand il composa ce chapitre. C.

(2) Bajazet Ier, que Froissart nomme l'*Amorabaquin*. Je viens d'apprendre de l'ingénieux commentateur de Rabelais (le Duchat), t. V, p. 217, que Bajazet fut ainsi nommé, parce qu'il était fils d'*Amurat*. Ce que je remarque en faveur de ceux qui pourraient l'ignorer, comme je faisais avant d'avoir jeté les yeux sur cette page du *Rabelais* imprimé à Amsterdam, chez Henri Desbordes, en 1711. C.

ont recherché le labeur et une austerité de vie penible, pour se durcir au mal et au travail; d'aultres se sont privez des parties du corps les plus cheres, comme de la veue, et des membres propres à la generation, de peur que leur service, trop plaisant et trop mol, ne relaschast et n'attendrist la fermeté de leur ame.

Mais à mourir, qui est la plus grande besongne que nous ayons à faire, l'exercitation ne nous y peult ayder. On se peult, par usage et par experience, fortifier contre les douleurs, la honte, l'indigence, et tels aultres accidents : mais quant à la mort, nous ne la pouvons essayer qu'une fois, nous y sommes touts apprentifs quand nous y venons.

Il s'est trouvé anciennement des hommes si excellents mesnagiers du temps, qu'ils ont essayé, en la mort mesme, de la gouster et savourer, et ont bandé leur esprit pour veoir que c'estoit de ce passage; toutesfois ils ne sont pas revenus nous en dire des nouvelles :

Nemo expergitus exstat,
Frigida quem semel est vitaï pausa sequuta (1).

Canius Iulius (2), noble romain, de vertu et fermeté singuliere, ayant esté condemné à la mort par ce maraud de Caligula; oultre plusieurs merveilleuses preuves qu'il donna de sa resolution, comme il estoit sur le poinct de souffrir la main du bourreau, un philosophe son amy luy demanda : « Eh bien, Canius, en quelle desmarche est à cette heure vostre ame? que faict elle? en quels pensements estes vous? — Ie pensoy, luy respondit il, à me tenir prest et bandé de toute ma force, pour veoir si en cet instant de la mort, si court et si brief, ie pourray appercevoir quelque deslogement de l'ame, et si elle aura quelque ressentiment de son yssue; pour, si i'en apprens quelque chose, en revenir donner aprez, si ie puis, advertissement à mes amis. » Cettuy cy philosophe, non seulement iusques à la mort, mais en la mort mesme. Quelle asseurance estoit ce, et quelle fierté de courage, de vouloir que sa mort luy servist de leçon, et avoir loisir de penser ailleurs en un si grand affaire!

Ius hoc animi morientis habebat (3).

(1) On ne se réveille jamais, dès qu'une fois on a senti le froid repos de la mort. LUCRÈCE, III, 942.

(2) Voyez SÉNÈQUE, *de Tranquillitate animi*, c. 14. C.

(3) Tant il exerçait d'empire sur son âme, à l'heure même de la mort! LUCAIN, VIII, 636.

Il me semble toutesfois qu'il y a quelque façon de nous apprivoiser à elle, et de l'essayer aulcunement. Nous en pouvons avoir experience, sinon entiere et parfaicte, au moins telle qu'elle ne soit pas inutile, et qui nous rende plus fortifiez et asseurez : si nous ne la pouvons ioindre, nous la pouvons approcher, nous la pouvons recognoistre; et si nous ne donnons iusques à son fort, au moins verrons nous et en practiquerons les advenues. Ce n'est pas sans raison qu'on nous faict regarder à nostre sommeil mesme, pour la ressemblance qu'il a de la mort : combien facilement nous passons du veiller au dormir! avecques combien peu d'interest nous perdons la cognoissance de la lumiere et de nous! A l'adventure pourroit sembler inutile et contre nature la faculté du sommeil, qui nous prive de toute action et de tout sentiment, n'estoit que par ce moyen nature nous instruict qu'elle nous a pareillement faicts pour mourir que pour vivre, et dez la vie nous presente l'eternel estat qu'elle nous garde aprez icelle, pour nous y accoustumer et nous en oster la crainte. Mais ceulx qui sont tumbez par quelque violent accident en defaillance de cœur, et qui y ont perdu touts sentiments, ceulx là, à mon advis, ont esté bien prez de veoir son vray et naturel visage : car quant à l'instant et au poinct du passage, il n'est pas à craindre qu'il porte avecques soy aulcun travail ou desplaisir, d'autant que nous ne pouvons avoir nul sentiment sans loisir : nos souffrances ont besoing de temps, qui est si court et si precipité en la mort, qu'il fault necessairement qu'elle soit insensible (1). Ce sont les approches que nous avons à craindre; et celles là peuvent tumber en experience.

Plusieurs choses nous semblent plus grandes par imagination que par effect : i'ay passé une bonne partie de mon aage en une parfaicte et entiere santé; ie dis non seulement entiere, mais encores alaigre et bouillante; cet estat, plein de verdeur et de feste, me faisoit trouver si horrible la consideration des maladies, que quand ie suis venu à les experimenter, i'ay trouvé leurs

(1) « Une douleur très vive, pour peu qu'elle dure, conduit à l'évanouissement ou à la mort. Nos organes, n'ayant qu'un certain degré de force, ne peuvent résister que pendant un certain temps à un certain degré de douleur : si elle devient excessive, elle cesse, parce qu'elle est plus forte que le corps, qui, ne pouvant la supporter, peut encore moins la transmettre à l'âme, avec laquelle il ne peut correspondre que quand les organes agissent, etc., etc. » BUFFON. — Il y aurait quelque intérêt à continuer ce parallèle. BUFFON s'est rappelé certainement plusieurs idées de ce chapitre des *Essais*. J. V. L.

poinctures molles et lasches au prix de ma crainte. Voycy que i'espreuve touts les iours : suis ie à couvert chauldement, dans une bonne salle, pendant qu'il se passe une nuict orageuse et tempestueuse, ie m'estonne et m'afflige pour ceulx qui sont lors en la campaigne : y suis ie moy mesme, ie ne desire pas seulement d'estre ailleurs. Cela seul d'estre tousiours enfermé dans une chambre, me sembloit insupportable : ie feus incontinent dressé à y estre une sepmaine et un mois, plein d'esmotion, d'alteration et de foiblesse; et ay trouvé que lors de ma santé, ie plaignoy les malades beaucoup plus que ie ne me treuve à plaindre moy mesme, quand i'en suis; et que la force de mon apprehension encherissoit prez de moitié l'essence et verité de la chose. I'espere qu'il m'en adviendra de mesme de la mort, et qu'elle ne vault pas la peine que ie prens à tant d'apprests que ie dresse, et tant de secours que i'appelle et assemble pour en soustenir l'effort. Mais, à toutes adventures, nous ne pouvons nous donner trop d'advantage.

Pendant nos troisiesmes troubles, ou deuxiesmes (il ne me souvient pas bien de cela), m'estant allé un iour promener à une lieue de chez moy, qui suis assis dans le moïau (1) de tout le trouble des guerres civiles de France; estimant estre en toute seureté, et si voysin de ma retraicte, que ie n'avoy point besoing de meilleur equipage, i'avoy prins un cheval bien aysé, mais non gueres ferme. A mon retour, une occasion soubdaine s'estant presentee de m'ayder de ce cheval à un service qui n'estoit pas bien de son usage, un de mes gents, grand et fort, monté sur un puissant roussin qui avoit une bouche desesperee, frais au demourant et vigoreux, pour faire le hardy et devancer ses compaignons, vient à le poulser à toute bride droict dans ma route, et fondre comme un colosse sur le petit homme et petit cheval, et le fouldroyer de sa roideur et de sa pesanteur, nous envoyant l'un et l'aultre les pieds contremont : si que voylà le cheval abbattu et couché tout estourdy; moy dix ou douze pas au delà, estendu à la renverse, le visage tout meurtry et tout escorché, mon espee, que i'avois à la main, à plus de dix pas au delà, ma ceincture en pieces, n'ayant ny mouvement ny sentiment non plus qu'une souche. C'est le seul esvanouïssement que i'aye senty iusques à cette heure. Ceulx qui estoient avecques moy, aprez

(1) *Le milieu, ou le centre.* COTGRAVE, Dict. franç. et angl.

avoir essayé, par touts les moyens qu'ils peurent, de me faire revenir, me tenants pour mort, me prindrent entre leurs bras, et m'emportoient avecques beaucoup de difficulté en ma maison, qui estoit loing de là, environ une demy lieue françoise. Sur le chemin, et aprez avoir esté plus de deux grosses heures tenu pour trespassé, ie commenceay à me mouvoir et respirer; car il estoit tumbé si grande abondance de sang dans mon estomach, que pour l'en descharger, nature eut besoing de ressusciter ses forces. On me dressa sur mes pieds, où ie rendis un plein seau de bouillons de sang pur; et plusieurs fois par le chemin il m'en fallut faire de mesme. Par là, ie commenceay à reprendre un peu de vie; mais ce feut par les menus, et par un si long traict de temps, que mes premiers sentiments estoient beaucoup plus approchants de la mort que de la vie :

Perchè, dubbiosa ancor del suo ritorno,
Non s'assicura attonita la mente (1).

Cette recordation, que i'en ay fort empreinte en mon ame, me representant son visage et son idee si prez du naturel, me concilie aulcunement à elle. Quand ie commenceay à y veoir, ce feut d'une veue si trouble, si foible et si morte, que ie ne discernois encores rien que la lumiere,

Come quel ch' or apre, or chiude
Gli occhi, mezzo tra 'l sonno e l'esser desto (2).

Quant aux functions de l'ame, elles naissoient avecques mesme progrez que celles du corps. Ie me veis tout sanglant; car mon pourpoinct estoit taché partout du sang que i'avoy rendu. La premiere pensee qui me veint, ce feut que i'avois une arquebusade en la teste : de vray, en mesme temps, il s'en tiroit plusieurs autour de nous. Il me sembloit que ma vie ne me tenoit plus qu'au bout des levres; ie fermoy les yeulx pour ayder, ce me sembloit, à la poulser hors, et prenoy plaisir à m'alanguir et à me laisser aller. C'estoit une imagination qui ne faisoit que nager superficiellement en mon ame, aussi tendre et aussi foible que tout le reste; mais, à la verité, non seulement exempte de desplaisir, ains meslee à cette doulceur que sentent ceulx qui se laissent glisser au sommeil.

(1) Car l'âme abattue, encore incertaine de son retour, ne peut se raffermir. TORQ. TASSO, *Gerus. liberata*, cant. XII, stanz. 74.

(2) Comme un homme qui, moitié endormi et moitié éveillé, tantôt ouvre et tantôt ferme les yeux. ID. *ibid.* cant. VIII, stanz. 26.

Ie croy que c'est ce mesme estat où se treuvent ceulx qu'on veoid defaillants de foiblesse en l'agonie de la mort; et tiens que nous les plaignons sans cause, estimants qu'ils soyent agitez de griefves douleurs, ou qu'ils ayent l'ame pressee de cogitations penibles. Ç'a esté tousiours mon advis, contre l'opinion de plusieurs, et mesme d'Estienne de la Boëtie, que ceulx que nous veoyons ainsi renversez et assopis aux approches de leur fin, ou accablez de la longueur du mal, ou par accident d'une apoplexie, ou mal caducque,

Vi morbi sæpe coactus
Ante oculos aliquis nostros, ut fulminis ictu,
Concidit, et spumas agit; ingemit, et fremit artus;
Desipit, extentat nervos, torquetur, anhelat,
Inconstanter et in iactando membra fatigat (1),

ou blecez en la teste, que nous oyons rommeller (2) et rendre par fois des soupirs trenchants, quoy que nous en tirons aulcuns signes par où il semble qu'il leur reste encore de la cognoissance, et quelques mouvements que nous leur veoyons faire du corps; i'ay tousiours pensé, dis ie, qu'ils avoient et l'ame et le corps ensepveli et endormi,

Vivit, et est vitæ nescius ipse suæ (3);

et ne pouvoy croire qu'à un si grand estonnement de membres, et si grande defaillance des sens, l'ame peust maintenir aulcune force au dedans pour se recognoistre; et que par ainsin ils n'avoient aucun discours qui les tormentast, et qui leur peust faire iuger et sentir la misere de leur condition; et que, par consequent, ils n'estoient pas fort à plaindre.

Ie n'imagine aulcun estat pour moy si insupportable et horrible, que d'avoir l'ame vifve et affligee, sans moyen de se declarer, comme ie diroy de ceulx qu'on envoie au supplice, leur ayant couppé la langue (si ce n'estoit qu'en cette sorte de mort, la plus muette me semble la mieulx seante, si elle est accompaignee d'un ferme visage et grave); et comme ces miserables pri-

(1) Souvent un malheureux, attaqué d'un mal subit, tombe tout à coup à vos pieds, comme frappé de la foudre; sa bouche écume, sa poitrine gémit, ses membres palpitent. Hors de lui, il se roidit, il se débat, il respire à peine; il se roule et s'agite en tous sens. LUCRÈCE, III, 485.

(2) *Rommeller*, pour *grommeler*, se trouve dans le dictionnaire de Cotgrave. C.

(3) Il vit, mais sans savoir s'il jouit de la vie.

OVID. *Trist.* I, 3, 12.

sonniers qui tumbent ez mains des vilains bourreaux soldats de ce temps, desquels ils sont tormentez de toute espece de cruel traictement, pour les contraindre à quelque rançon excessifve et impossible; tenus ce pendant en condition et en lieu où ils n'ont moyen quelconque d'expression et signification de leurs pensees et de leur misere. Les poëtes ont feinct quelques dieux favorables à la delivrance de ceulx qui traisnoient ainsin une mort languissante;

> Hunc ego Diti
> Sacrum iussa fero, teque isto corpore solvo (1) :

et les voix et responses courtes et descousues qu'on leur arrache quelquesfois, à force de crier autour de leurs aureilles et de les tempester, ou des mouvements qui semblent avoir quelque consentement à ce qu'on leur demande, ce n'est pas tesmoignage qu'ils vivent pourtant, au moins une vie entiere. Il nous advient ainsi sur le begueyement du sommeil, avant qu'il nous ayt du tout saisis, de sentir comme en songe ce qui se faict autour de nous, et suyvre les voix, d'une ouye trouble et incertaine qui semble ne donner qu'aux bords de l'ame; et faisons des responses, à la suitte des dernieres paroles qu'on nous a dictes, qui ont plus de fortune que de sens.

Or à present que ie l'ay essayé par effect, ie ne fois nul doubte que ie n'en aye bien iugé iusques à cette heure : car, premierement, estant tout esvanouy, ie me travailloy d'entr'ouvrir mon pourpoinct à beaux ongles (car i'estoy desarmé), et si sçay que e ne sentois en l'imagination rien qui me bleceast : car il y a plusieurs mouvements en nous qui ne partent pas de nostre ordonnance;

> Semianimesque micant digiti, ferrumque retractant (2) :

ceulx qui tumbent eslancent ainsi les bras au devant de leur cheute, par une naturelle impulsion qui faict que nos membres se prestent des offices et ont des agitations à part de nostre discours.

> Falciferos memorant currus abscindere membra...
> Ut tremere in terra videatur ab artubus id quod

(1) J'exécute, dit Iris, l'ordre que j'ai reçu; j'enlève cette âme dévouée au dieu des enfers, et je brise ses chaînes mortelles. Virg. *Énéid.* IV, 702.

(2) Les doigts mourants s'agitent, ressaisissent le fer qui leur échappe. Virg. *Énéid.* X, 396.

> Decidit abscissum, quum mens tamen atque hominis vis,
> Mobilitate mali, non quit sentire dolorem (1).

I'avoy mon estomach pressé de ce sang caillé : mes mains y couroient d'elles mesmes, comme elles font souvent où il nous demange, contre l'advis de nostre volonté. Il y a plusieurs animaulx, et des hommes mesmes, aprez qu'ils sont trespassez, ausquels on veoid resserrer et remuer des muscles : chascun sçait par experience qu'il a des parties qui se branslent, dressent et couchent souvent sans son congé. Or ces passions, qui ne nous touchent que par l'escorce, ne se peuvent dire nostres : pour les faire nostres, il fault que l'homme y soit engagé tout entier; et les douleurs que le pied ou la main sentent pendant que nous dormons, ne sont pas à nous.

Comme i'approchay de chez moy, où l'alarme de ma cheute avoit desia couru, et que ceulx de ma famille m'eurent rencontré avecques les cris accoustumez en telles choses, non seulement ie respondoy quelque mot à ce qu'on me demandoit, mais encores ils disent que ie m'advisay de commander qu'on donnast un cheval à ma femme, que ie veoyoy s'empestrer et tracasser dans le chemin, qui est montueux et mal aysé. Il semble que cette consideration deust partir d'une ame esveillee; si est ce que ie n'y estoit aulcunement : c'estoient des pensements vains, en nue (2), qui estoiens esmeus par les sens des yeulx et des aureilles; ils ne venoient pas de chez moy. Ie ne sçavoy pourtant ny d'où ie venoy, ny où i'alloy; ny ne pouvoy poiser et considerer ce qu'on me demandoit : ce sont de legiers effects que les sens produisoient d'eulx mesmes, comme d'un usage (3); ce que l'ame y prestoit c'estoit en songe, touchee bien legierement, et comme leichee seulement et arrousee par la molle impression des sens. Cependant, mon assiette estoit à la verité tres doulce et paisible : ie n'avois affliction ny pour aultruy ny pour moy; c'estoit une langueur et une extreme foiblesse sans aulcune douleur. Ie veis ma maison sans la recognoistre. Quand on m'eut couché, ie sentis une infinie doulceur à ce repos; car i'avois esté vilainement tirassé par ces pauvres gents, qui avoient prins la

(1) On dit qu'au fort de la mêlée les chars armés de faux coupent les membres avec tant de rapidité, qu'on les voit palpitants à terre, avant que la douleur d'un coup si prompt ait pu parvenir jusqu'à l'âme. LUCRÈCE, III, 643.

(2) *En l'air*. C.

(3) *Comme par habitude*. C.

peine de me porter sur leurs bras par un long et tres mauvais chemin, et s'y estoient lassez deux ou trois fois les uns aprez les aultres. On me presenta force remedes, dequoy ie n'en receus aulcun, tenant pour certain que i'estoy blecé à mort par la teste. C'eust esté, sans mentir, une mort bien heureuse; car la foiblesse de mon discours me gardoit d'en rien iuger, et celle du corps d'en rien sentir; ie me laissoy couler si doulcement, et d'une façon si molle et si aysee, que ie ne sens gueres aultre action moins poisante que celle là estoit. Quand ie veins à revivre et à reprendre mes forces,

Ut tandem sensus convaluere mei (1),

qui feut deux ou trois heures aprez, ie me sentis tout d'un train rengager aux douleurs, ayant les membres touts moulus et froissez de ma cheute; et en feus si mal deux ou trois nuicts aprez, que i'en cuiday remourir encores un coup, mais d'une mort plus vifve; et me sens encores de la secousse de cette froissure. Ie ne veulx pas oublier cecy, que la derniere chose en quoy ie me peus remettre, ce feut la souvenance de cet accident; et me feis redire plusieurs fois où i'alloy, d'où ie venoy, à quelle heure cela m'estoit advenu, avant que de le pouvoir concevoir. Quant à la façon de ma cheute, on me la cachoit en faveur de celuy qui en avoit esté cause, et m'en forgeoit on d'aultres. Mais long temps aprez, et le lendemain, quand ma memoire veint à s'entr'ouvrir, et me representer l'estat où ie m'estoy trouvé, en l'instant que i'avois apperceu ce cheval fondant sur moy (car ie l'avoy veu à mes talons, et me teins pour mort; mais ce pensement avoit esté si soubdain, que la peur n'eut pas loisir de s'y engendrer), il me sembla que c'estoit un esclair qui me frappoit l'ame de secousse, et que ie revenois de l'aultre monde.

Ce conte d'un evenement si legier est assez vain, n'estoit l'instruction que i'en ay tiree pour moy : car, à la verité, pour s'apprivoiser à la mort, ie treuve qu'il n'y a que de s'en avoysiner. Or, comme dict Pline (2), chascun est à soy mesme une tres bonne discipline, pourveu qu'il ayt la suffisance de s'espier de prez. Ce n'est pas icy ma doctrine, c'est mon estude; et n'est pas la leçon d'aultruy, c'est la mienne; et ne me doibt on pourtant sçavoir mauvais gré si ie la communique; ce qui me sert peult aussi, par

(1) Lorsque enfin mes sens reprirent quelque vigueur. Ovid. *Trist.* I, 3, 14.
(2) *Nat. Hist.* XXII, 24. C.

accident, servir à un aultre. Au demourant, ie ne gaste rien, ie n'use que du mien; et si ie fois le fol, c'est à mes despens, et sans l'interest de personne; car c'est en folie qui meurt en moy, qui n'a point de suitte. Nous n'avons nouvelles que de deux ou trois anciens qui ayent battu ce chemin; et si, ne pouvons dire si c'est du tout en pareille maniere à cette cy, n'en cognoissant que les noms. Nul depuis ne s'est iecté sur leur trace. C'est une espineuse entreprinse, et plus qu'il ne semble, de suyvre une allure si vagabonde que celle de nostre esprit, de penetrer les profondeurs opaques de ses replis internes, de choisir et arrester tant de menus airs de ses agitations; et est un amusement nouveau et extraordinaire qui nous retire des occupations communes du monde, ouy, et des plus recommendees. Il y a plusieurs annees que ie n'ay que moy pour visee à mes pensees, que ie ne contreroolle et n'estudie que moy; et si i'estudie aultre chose, c'est pour soubdain le coucher sur moy, ou en moy, pour mieulx dire : et ne me semble point faillir, si, comme il se faict des aultres sciences sans comparaison moins utiles, ie fois part de ce que i'ay apprins en cette cy, quoy que ie ne me contente gueres du progrez que i'y ay faict. Il n'est description pareille en difficulté à la description de soy mesme, ny certes en utilité : encores se fault il testonner (1), encores se fault il ordonner et renger, pour sortir en place : or ie me pare sans cesse, car ie me descris sans cesse. La coustume a faict le parler de soy vicieux (2), et le prohibe obstineement, en hayne de la ventance qui semble tousiours estre attachee aux propres tesmoignages : au lieu qu'on doibt moucher l'enfant, cela s'appelle l'enaser;

> In vitium ducit culpæ fuga (3);

ie treuve plus de mal que de bien à ce remede. Mais quand il seroit vray que ce feust necessairement presumption d'entretenir le peuple de soy, ie ne dois pas, suyvant mon general desseing, refuser une action qui publie cette maladifve qualité, puisqu'elle

(1) *Se friser les cheveux, se parer la tête, pour se montrer en public.*

(2) « Le *moi* est haïssable, » a dit Pascal. Et ailleurs : « Le sot projet que Montaigne a eu de se peindre! » On verra plus bas, dans les notes sur le chapitre 8, la réponse de Voltaire. J. V. L.

(3) Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.
Hor. *de Arte poet.* v. 31. (Trad. de Boileau.)

est en moy; et ne dois cacher cette faulte, que i'ay non seulement en usage, mais en profession. Toutesfois, à dire ce que i'en croy, cette coustume a tort de condemner le vin, parce que plusieurs s'y enyvrent : on ne peult abuser que des choses qui sont bonnes; et croy de cette reigle, qu'elle ne regarde que la populaire defaillance. Ce sont brides à veaux, desquelles ny les saincts, que nous oyons si haultement parler d'eulx, ny les philosophes, ny les theologiens, ne se brident; ne fois ie moy, quoy que ie soye aussi peu l'un que l'aultre. S'ils n'en escrivent à poinct nommé, au moins, quand l'occasion les y porte, ne feignent ils pas de se iecter bien avant sur le trottoir. De quoy traicte Socrates plus largement que de soy? à quoy achemine il plus souvent les propos de ses disciples, qu'à parler d'eulx, non pas de la leçon de leur livre, mais de l'estre et bransle de leur ame? Nous nous disons religieusement à Dieu et à nostre confesseur, comme nos voysins (1) à tout le peuple. « Mais nous n'en disons, me respondra on, que les accusations. » Nous disons donc tout; car nostre vertu mesme est faultive et repentable. Mon mestier et mon art, c'est vivre (2) : qui me deffend d'en parler selon mon sens, experience et usage, qu'il ordonne à l'architecte de parler des bastiments non selon soy, mais selon son voysin, selon la science d'un aultre, non selon la sienne. Si c'est gloire (3), de soy mesme publier ses valeurs, que ne met Cicero en avant l'eloquence de Hortense, Hortense, celle de Cicero? A l'adventure entendent ils que ie tesmoigne de moy par ouvrage et effects, non nuement par des paroles. Ie peins principalement mes cogitations, subiect informe qui ne peult tumber en production ouvragiere; à toute peine le puis ie coucher en ce corps aëré de la voix : des plus sages hommes et des plus devots ont vescu fuyants touts apparents effects. Les effects diroient plus de la fortune que de moy : ils tesmoignent leur roolle, non pas le mien, si ce n'est coniecturalement et incertainement; eschantillons d'une monstre particuliere. Ie m'estale entier : c'est un skeletos où, d'une veue, les veines, les muscles, les tendons, paroissent, chasque piece en son siege : l'effect de la toux en pro-

(1) *Les protestants*. C.

(2) « Vivre est le métier que je lui veux apprendre. » ROUSSEAU, *Émile*, liv. I.

(3) *Si c'est être vain et glorieux que de publier soi-même ses bonnes qualités*, etc. *Gloire* signifie ici *vanité, présomption* : c'est dans ce sens que Philippe de Comines a souvent employé ce mot. C.

duisoit une partie; l'effect de la palleur ou battement de cœur, une aultre, et doubteusement. Ce ne sont mes gestes que i'escris; c'est moy, c'est mon essence.

Ie tiens qu'il fault estre prudent à estimer de soy, et pareillement conscientieux à en tesmoigner, soit bas, soit hault, indifferemment. Si ie me sembloy bon et sage tout à faict, ie l'entonnerois à pleine teste. De dire moins de soy qu'il n'y en a, c'est sottise, non modestie; se payer de moins qu'on ne vault, c'est lascheté et pusillanimité, selon Aristote (1) : nulle vertu ne s'ayde de la faulseté, et la verité n'est iamais matiere d'erreur. De dire de soy plus qu'il n'y en a, ce n'est pas tousiours presumption, c'est encores souvent sottise : se complaire oultre mesure de ce qu'on est, en tumber en amour de soy indiscrette, est à mon advis la substance de ce vice. Le supreme remede à le guarir, c'est faire tout le rebours de ce que ceulx icy ordonnent, qui en deffendant le parler de soy, deffendent par consequent encores plus de penser à soy. L'orgueil gist en la pensée, la langue n'y peult avoir qu'une bien legiere part.

De s'amuser à soy, il leur semble que c'est se plaire en soy; de se hanter et practiquer, que c'est se trop cherir : mais cet excez naist seulement en ceulx qui ne se tastent que superficiellement; qui se veoyent aprez leurs affaires; qui appellent resverie et oysifveté, de s'entretenir de soy; et s'estoffer et bastir, faire des chasteaux en Espaigne; s'estimants chose tierce et estrangiere à eulx mesmes. Si quelqu'un s'enyvre de sa science, regardant soubs soy, qu'il tourne les yeulx au dessus, vers les siecles passez, il baissera les cornes, y trouvant tant de milliers d'esprits qui le foulent aux pieds : s'il entre en quelque flatteuse presumption de sa vaillance, qu'il se ramentoive les vies de Scipion, d'Epaminondas, de tant d'armees, de tant de peuples, qui le laissent si loing derriere eulx. Nulle particuliere qualité n'enorgueillira celuy qui mettra quand et quand en compte tant d'imparfaictes et foibles qualitez aultres qui sont en luy, et au bout la nihilité de l'humaine condition. Parce que Socrates avoit seul mordu à certes (2) au precepte de son dieu, « de se cognoistre, » et par cet estude estoit arrivé à se mespriser, il feut estimé seul digne du nom de sage. Qui se cognoistra ainsi, qu'il se donne hardiement à cognoistre par sa bouche.

(1) *Morale à Nicomaque*, IV, 7. C.

(2) *Sincèrement, sérieusement.* Expression commune dans Amyot. C.

CHAPITRE VII.

Des recompenses d'honneur.

Ceulx qui escrivent la vie d'Auguste Cesar (1) remarquent cecy en sa discipline militaire, que des dons il estoit merveilleusement liberal envers ceulx qui le meritoient; mais que des pures recompenses d'honneur, il en estoit bien autant espargnant : si est ce qu'il avoit esté luy mesme gratifié par son oncle de toutes les recompenses militaires, avant qu'il eust iamais esté à la guerre. C'a esté une belle invention, et receue en la pluspart des polices du monde, d'establir certaines marques vaines et sans prix pour en honnorer et recompenser la vertu, comme sont les couronnes de laurier, de chesne, de meurte (2), la forme de certain vestement, le privilege d'aller en coche par ville, ou de nuict avecques flambeau, quelque assiette particuliere aux assemblees publicques, la prerogative d'aulcuns surnoms et tiltres, certaines marques aux armoiries, et choses semblables, dequoy l'usage a esté diversement receu selon l'opinion des nations, et dure encores.

Nous avons pour nostre part, et plusieurs de nos voysins, les ordres de chevalerie, qui ne sont establis qu'à cette fin. C'est, à la verité, une bien bonne et proufitable coustume de trouver moyen de recognoistre la valeur des hommes rares et excellents, et de les contenter et satisfaire par des payements qui ne chargent aulcunement le publicque, et qui ne coustent rien au prince. Et ce qui a esté tousiours cogneu par experience ancienne, et que nous avons aultrefois aussi peu veoir entre nous, que les gents de qualité avoient plus de ialousie de telles recompenses, que de celles où il y avoit du gaing et du proufit, cela n'est pas sans raison et grande apparence. Si au prix, qui doibt estre simplement d'honneur, on y mesle d'aultres commoditez et de la richesse, ce meslange, au lieu d'augmenter l'estimation, la ravalle et en retrenche. L'ordre Sainct Michel, qui a esté si long temps en credit parmy nous, n'avoit point de plus grande commodité que celle là, de n'avoir communication d'aulcune aultre commodité : cela faisoit qu'aultrefois il n'y avoit ny charge ny

(1) Suétone, *Vie d'Auguste*, c. 23. C.
(2) *Meurte*, myrtus, signifie *myrte* dans Nicot. C.

estat, quel qu'il feust, auquel la noblesse pretendist avecques tant de desir et d'affection qu'elle faisoit à l'ordre, ny qualité qui apportast plus de respect et de grandeur; la vertu embrassant et aspirant plus volontiers à une recompense purement sienne, plustost glorieuse qu'utile. Car, à la verité, les aultres dons n'ont pas leur usage si digne, d'autant qu'on les employe à toutes sortes d'occasions. Par des richesses, on satisfaict le service d'un valet, la diligence d'un courrier, le dancer, le voltiger, le parler, et les plus vils offices qu'on receoive; voire et le vice s'en paye, la flatterie, le maquerelage, la trahison : ce n'est pas merveille si la vertu receoit et desire moins volontiers cette sorte de monnoye commune, que celle qui luy est propre et particuliere, toute noble et genereuse. Auguste avoit raison d'estre beaucoup plus mesnagier et espargnant de cette cy que de l'aultre; d'autant que l'honneur est un privilege qui tire sa principale essence de la rareté; et la vertu mesme.

Cui malus est nemo, quis bonus esse potest (1)?

On ne remarque pas, pour la recommendation d'un homme, qu'il ayt soing de la nourriture de ses enfants, d'autant que c'est une action commune, quelque iuste qu'elle soit; non plus qu'un grand arbre, où la forest est toute de mesme. Ie ne pense pas qu'aulcun citoyen de Sparte se glorifiast de sa vaillance, car c'estoit une vertu populaire en leur nation; et aussi peu de la fidelité, et mespris des richesses. Il n'escheoit pas de recompense à une vertu, pour grande qu'elle soit, qui est passee en coustume; et ne sçay avecques, si nous l'appellerions iamais grande, estant commune.

Puis donc que ces loyers d'honneur n'ont aultre prix et estimation que cette là, que peu de gents en iouïssent, il n'est, pour les aneantir, que d'en faire largesse. Quand il se trouveroit plus d'hommes qu'au temps passé qui meritassent nostre ordre (2), il n'en falloit pas pourtant corrompre l'estimation : et peult ayseement advenir que plus le meritent; car il n'est aulcune des vertus qui s'espande si ayseement que la vaillance militaire. Il

(1) A qui nul ne paraît méchant,
Nul ne saurait paraître juste.

MARTIAL, XII, 82.

(2) L'ordre de Saint-Michel, institué par une ordonnance de Louis XI, à Amboise, le 1er août 1469. J. V. L.

y en a une aultre vraye, parfaicte et philosophique, dequoy ie ne parle point, et me sers de ce mot selon nostre usage, bien plus grande que cette cy et plus pleine, qui est une force et asseurance de l'ame, mesprisant egualement toute sorte de contraires accidents, equable, uniforme et constante, de laquelle la nostre n'est qu'un bien petit rayon. L'usage, l'institution, l'exemple et la coustume, peuvent tout ce qu'elles veulent en l'establissement de celle dequoy ie parle, et la rendent ayseement vulgaire, comme il est tres aysé à veoir par l'experience que nous en donnent nos guerres civiles : et qui nous pourroit ioindre à cette heure, et acharner à une entreprinse commune tout nostre peuple, nous ferions refleurir nostre ancien nom militaire. Il est bien certain que la recompense de l'ordre ne touchoit pas, au temps passé, seulement la vaillance ; elle regardoit plus loing : ce n'a iamais esté le payement d'un valeureux soldat, mais d'un capitaine fameux ; la science d'obeïr ne meritoit pas un loyer si honnorable. On y requeroit anciennement une expertise bellique plus universelle, et qui embrassast la pluspart et les plus grandes parties d'un homme militaire : *neque enim eædem, militares et imperatoriæ, artes sunt* (1) ; qui feust encores, oultre cela, de condition accommodable à une telle dignité. Mais ie dis, quand plus de gents en seroient dignes qu'il ne s'en trouvoit aultrefois, qu'il ne falloit pas pourtant s'en rendre plus liberal ; et eust mieulx vallu faillir à n'en estrener pas touts ceulx à qui il estoit deu, que de perdre pour iamais, comme nous venons de faire, l'usage d'une invention si utile. Aulcun homme de cœur ne daigne s'advantager de ce qu'il a de commun avec plusieurs ; et ceulx d'auiourd'huy qui ont moins merité cette recompense, font plus de contenance de la desdaigner, pour se loger par là au reng de ceulx à qui on faict tort d'espandre indignement et avilir cette marque qui leur estoit particulierement deue.

Or, de s'attendre, en effaceant et abolissant cette cy, de pouvoir soubdain remettre en credit et renouveller une semblable coustume, ce n'est pas entreprinse propre à une saison si licentieuse et malade qu'est celle où nous nous trouvons à present : et en adviendra que la derniere (2) encourra, dez sa naissance, les incommoditez qui viennent de ruyner l'aultre. Les reigles de

(1) Car les talents du soldat et ceux du général ne sont pas les mêmes. Tite Live, XXV, 19.

(2) L'ordre du Saint-Esprit, institué par Henri III, en 1578.

la dispensation de ce nouvel ordre auroient besoing d'estre extremement tendues et contrainctes, pour luy donner auctorité; et cette saison tumultuaire n'est pas capable d'une bride courte et reiglee : oultre ce qu'avant qu'on luy puisse donner credit, il est besoing qu'on ayt perdu la memoire du premier, et du mespris auquel il est cheu.

Ce lieu pourroit recevoir quelque discours sur la consideration de la vaillance, et difference de cette vertu auxa ultres ; mais Plutarque estant souvent retumbé sur ce propos, ie me mesleroy pour neant de rapporter icy ce qu'il en dict. Cecy est digne d'estre consideré, que nostre nation donne à la vaillance le premier degré des vertus, comme son nom monstre, qui vient de Valeur : et qu'à nostre usage, quand nous disons un homme qui vault beaucoup, où un homme de bien, au style de nostre court et de nostre noblesse, ce n'est à dire aultre chose qu'un vaillant homme, d'une façon pareille à la romaine; car la generale appellation de vertu prend chez eulx etymologie de la force (1). La forme propre, et seule, et essentielle, de noblesse en France, c'est la vacation militaire. Il est vraysemblable que la premiere vertu qui se soit faict paroistre entre les hommes, et qui a donné advantage aux uns sur les aultres, ç'a esté cette cy, par laquelle les plus forts et courageux se sont rendus maistres des plus foibles, et ont acquis reng et reputation particuliere, d'où luy est demeuré cet honneur et dignité de langage; ou bien, que ces nations estants tres belliqueuses, ont donné le prix à celle des vertus qui leur estoit plus familiere, et le plus digne tiltre : tout ainsi que nostre passion, et cette fiebvreuse solicitude que nous avons de la chasteté des femmes, faict aussi que Une bonne femme, Une femme de bien, et Femme d'honneur et de vertu, ce ne soit en effect à dire aultre chose pour nous que Une femme chaste; comme si, pour les obliger à ce debvoir, nous mettions à nonchaloir touts les aultres, et leur laschions la bride à toute aultre faulte, pour entrer en composition de leur faire quitter cette cy.

(1) *Virtus*, *vis*. J.-J. Rousseau, dans l'*Émile*, liv. V : « Le mot de *vertu* vient de *force;* la force est la base de toute vertu; la vertu n'appartient qu'à un être faible par sa nature, et fort par sa volonté. » J. V. L.

CHAPITRE VIII.

De l'affection des peres aux enfants.

A MADAME D'ESTISSAC (1).

Madame, si l'estrangeté ne me sauve et la nouvelleté, qui ont accoustumé de donner prix aux choses, ie ne sors iamais à mon honneur de cette sotte entreprinse; mais elle est si fantastique, et a un visage si esloingné de l'usage commun, que cela luy pourra donner passage. C'est une humeur melancholique, et une humeur par consequent tres ennemie de ma complexion naturelle, produicte par le chagrin de la solitude en laquelle il y a quelques annees que ie m'estoy iecté, qui m'a mis premierement en teste cette resverie de me mesler d'escrire. Et puis me trouvant entierement despourveu et vuide de toute aultre matiere, ie me suis presenté moy mesme à moy pour argument et pour subiect. C'est le seul livre au monde de son espece, d'un desseing farouche et extravagant (2). Il n'y a rien aussi en cette besongne digne d'estre remarqué que cette bizarrerie; car à un subiect si vain et si vil, le meilleur ouvrier de l'univers n'eust sceu donner façon qui merite qu'on en face compte. Or, madame, ayant à m'y pourtraire au vif, i'en eusse oublié un traict d'importance, si ie n'y eusse representé l'honneur que i'ay tousiours rendu à vos merites : et l'ay voulu dire signamment à la teste de ce chapitre; d'autant que parmy vos aultres bonnes qualitez, celle de l'amitié que vous avez monstree à vos enfants, tient l'un des premiers rengs. Qui sçaura l'aage auquel monsieur d'Estissac, vostre mary, vous laissa veufve, les grands et honnora-

(1) Il paraît que le fils de cette dame accompagna Montaigne en 1580, dans son voyage à Rome. « Le pape, d'un visage courtois, admonesta M. d'Estissac à l'estude et à la vertu. » *Voyages*, t. I, p. 287. J. V. L.

(2) Pascal avait dit : « Le sot projet que Montaigne a eu de se peindre! » Voltaire lui répond : « Le charmant projet que Montaigne a eu de se peindre naïvement, comme il a fait! car il peint la nature humaine. Si Nicole et Malebranche avaient toujours parlé d'eux-mêmes, ils n'auraient pas réussi. Mais un gentilhomme campagnard du temps de Henri III, qui est savant dans un siècle d'ignorance, philosophe parmi les fanatiques, et qui peint sous son nom nos faiblesses et nos folies, est un homme qui sera toujours aimé. » VOLTAIRE, *Rem. 41 sur les Pensées de Pascal.*

bles partis qui vous ont esté offerts autant qu'à dame de France de vostre condition, la constance et fermeté dequoy vous avez soustenu, tant d'annees, et au travers de tant d'espineuses difficultez, la charge et conduicte de leurs affaires, qui vous ont agitee par touts les coings de France, et vous tiennent encores assiegee, l'heureux acheminement que vous y avez donné par vostre seule prudence ou bonne fortune; il dira ayseement, avecques moy, que nous n'avons poinct d'exemple d'affection maternelle en nostre temps plus exprez que le vostre. Ie loue Dieu, madame, qu'elle aye esté si bien employee; car les bonnes esperances que donne de soy monsieur d'Estissac, vostre fils, asseurent assez que quand il sera en aage, vous en tirerez l'obeïssance et recognoissance d'un tres bon enfant. Mais d'autant qu'à cause de sa puerilité, il n'a peu remarquer les extremes offices qu'il a receus de vous en si grand nombre, ie veulx, si ces escripts viennent un iour à luy tumber en main, lorsque ie n'auray plus ni bouche ni parole qui le puisse dire, qu'il receoive de moy ce tesmoignage en toute verité, qui luy sera encores plus vifvement tesmoigné par les bons effects dequoy, si Dieu plaist, il se ressentira, qu'il n'est gentilhomme en France qui doibve plus à sa mere qu'il faict; et qu'il ne peult donner à l'advenir plus certaine preuve de sa bonté et de sa vertu, qu'en vous recognoissant pour telle.

S'il y a quelque loy vrayement naturelle, c'est à dire quelque instinct qui se veoye universellement et perpetuellement empreint aux bestes et en nous (ce qui n'est pas sans controverse), ie puis dire, à mon advis, qu'aprez le soing que chasque animal a de sa conservation et de fuyr ce qui nuit, l'affection que l'engendrant porte à son engeance tient le second lieu en ce reng. Et parce que nature semble nous l'avoir recommendee, regardant à estendre et faire aller avant les pieces successifves de cette sienne machine, ce n'est pas merveille, si, à reculons, des enfants aux peres, elle n'est pas si grande : ioinct cette aultre consideration aristotelique (1), que celuy qui bien faict à quelqu'un, l'ayme mieulx qu'il n'en est aymé; et celuy à qui il est deu, ayme mieulx que celuy qui doibt; et tout ouvrier ayme mieulx son ouvrage qu'il n'en seroit aymé, si l'ouvrage avoit du sentiment : d'autant que nous avons cher Estre; et Estre consiste en

(1) Aristote, *Morale à Nicomaque*, IX, 7. C.

mouvement et action; parquoy chascun est aulcunement en son ouvrage. Qui bien faict, exerce une action belle et honneste; qui receoit, l'exerce utile seulement. Or l'utile est de beaucoup moins aymable que l'honneste : l'honneste est stable et permanent, fournissant à celuy qui l'a faict une gratification constante; l'utile se perd et eschappe facilement, et n'en est la memoire ny si fresche ny si doulce. Les choses nous sont plus cheres, qui nous ont plus cousté; et le donner est de plus de coust que le prendre.

Puis qu'il a pleu à Dieu nous douer de quelque capacité de discours, à fin que, comme les bestes, nous ne feussions pas servilement assubiectis aux loix communes, ains que nous nous y appliquassions par iugement et liberté volontaire, nous debvons bien prester un peu à la simple auctorité de nature, mais non pas nous laisser tyranniquement emporter à elle : la seule raison doibt avoir la conduicte de nos inclinations. I'ay, de ma part, le goust estrangement mousse à ces propensions qui sont produictes en nous sans l'ordonnance et entremise de nostre iugement; comme, sur ce subiect duquel ie parle, ie ne puis recevoir cette passion dequoy on embrasse les enfants à peine encore nayz, n'ayants ny mouvement en l'ame, ny forme recognoissable au corps, par où ils se puissent rendre aymables, et ne les ay pas souffert volontiers nourrir prez de moy. Une vraye affection et bien reiglee debvroit naistre et s'augmenter avecques la cognoissance qu'ils nous donnent d'eulx; et lors, s'ils le valent, la propension naturelle marchant quand et quand la raison, les cherir d'une amitié vrayement paternelle : et en iuger de mesme, s'ils sont aultres; nous rendants tousiours à la raison, nonobstant la force naturelle. Il en va fort souvent au rebours; et le plus communement nous nous sentons plus esmeus des trepignements, ieux et niaiseries pueriles de nos enfants, que nous ne faisons aprez de leurs actions toutes formees; comme si nous les avions aymez pour nostre passetemps, ainsi que des guenons, non ainsi que des hommes : et tel fournit bien liberalement de iouets à leur enfance, qui se treuve resserré à la moindre despense qu'il leur fault estants en aage. Voire il semble que la ialousie que nous avons de les veoir paroistre et iouyr du monde quand nous sommes à mesme (1) de le quitter, nous rende plus espargnants et retrains envers eulx : il nous fasche qu'ils nous

(1) *Au moment même, sur le point de le quitter.* — Retrains, *resserrés.*

marchent sur les talons, comme pour nous soliciter de sortir; et si nous avions à craindre cela, puis que l'ordre des choses porte qu'ils ne peuvent, à dire verité, estre ny vivre qu'aux despens de nostre estre et de nostre vie, nous ne debvions pas nous mesler d'estre peres.

Quant à moy, ie treuve que c'est cruauté et iniustice de ne les recevoir au partage et societé de nos biens, et compaignons en l'intelligence de nos affaires domestiques, quand ils en sont capables, et de ne retrencher et resserrer nos commoditez pour prouveoir aux leurs, puis que nous les avons engendrez à cet effect. C'est iniustice de veoir qu'un pere vieil, cassé et demy mort, iouïsse seul, à un coing du foyer, des biens qui suffiroient à l'advancement et entretien de plusieurs enfants, et qu'il les laisse cependant, par faulte de moyens, perdre leurs meilleures annees sans se poulser au service publicque et cognoissance des hommes. On les iecte au desespoir de chercher par quelque voye, pour iniuste qu'elle soit, à prouveoir à leur besoing : comme i'ay veu, de mon temps, plusieurs ieunes hommes de bonne maison si addonnez au larrecin, que nulle correction les en pouvoit destourner. I'en cognoy un, bien apparenté, à qui, par la priere d'un sien frere tres honneste et brave gentilhomme, ie parlay une fois pour cet effect. Il me respondit et confessa tout rondement, qu'il avoit esté acheminé à cette ordure par la rigueur et avarice de son pere; mais qu'à present il y estoit si accoustumé, qu'il ne s'en pouvoit garder. Et lors il venoit d'estre surprins en larrecin des bagues d'une dame, au lever de laquelle il s'estoit trouvé avecques beaucoup d'aultres. Il me feit souvenir du conte que i'avois ouy faire d'un aultre gentilhomme, si faict et façonné à ce beau mestier du temps de sa ieunesse, que venant aprez à estre maistre de ses biens, deliberé d'abbandonner cette traficque, il ne se pouvoit garder pourtant, s'il passoit prez d'une boutique où il y eust chose dequoy il eust besoing, de la desrobber, en peine de l'envoyer payer aprez. Et en ay veu plusieurs si dressez et duicts à cela, que parmy leurs compaignons mesmes, ils desrobboient ordinairement des choses qu'ils vouloient rendre. Ie suis Gascon, et si n'est vice auquel ie m'entende moins : ie le hay un peu plus par complexion, que ie ne l'accuse par discours; seulement par desir, ie ne soustrais rien à personne. Ce quartier en est, à la verité, un peu plus descrié que les aultres de la françoise nation : si est ce que nous

avons veu de nostre temps, à diverses fois, entre les mains de la iustice, des hommes de maison, d'aultres contrees, convaincus de plusieurs horribles voleries. Ie crains que de cette desbauche, il s'en faille aulcunement prendre à ce vice des peres.

Et si, on me respond ce que feit un iour un seigneur de bon entendement : « qu'il faisoit espargne des richesses, non pour en tirer aultre fruict et usage que pour se faire honnorer et rechercher aux siens; et que l'aage luy ayant osté toutes aultres forces, c'estoit le seul remede qui luy restoit pour se maintenir en auctorité dans sa famille, et pour eviter qu'il ne veinst à mespris et desdaing à tout le monde; » de vray, non la vieillesse seulement, mais toute imbecillité, selon Aristote (1), est promotrice de l'avarice : cela est quelque chose; mais c'est la medecine à un mal duquel on debvroit eviter la naissance. Un pere est bien miserable, qui ne tient l'affection de ses enfants que par le besoing qu'ils ont de son secours, si cela se doibt nommer affection : il fault se rendre respectable par sa vertu et par sa suffisance, et aymable par sa bonté et doulceur de ses mœurs; les cendres mesmes d'une riche matiere, elles ont leur prix; et les os et reliques des personnes d'honneur, nous avons accoustumé de les tenir en respect et reverence. Nulle vieillesse peult estre si caducque et si rance à un personnage qui a passé en honneur son aage, qu'elle ne soit venerable, et notamment à ses enfants, desquels il fault avoir reiglé l'ame à leur debvoir par raison, non par necessité et par le besoing, ny par rudesse et par force :

Et errat longe, mea quidem sententia,
Qui imperium credat esse gravius, aut stabilius,
Vi quod fit, quam illud, quod amicitia adiungitur (2).

I'accuse toute violence en l'education d'une ame tendre, qu'on dresse pour l'honneur et la liberté. Il y a ie ne sçay quoy de servile en la rigueur et en la contraincte; et tiens que ce qui ne se peult faire par la raison, et par prudence et adresse, ne se faict iamais par la force. On m'a ainsin eslevé : ils disent qu'en tout mon premier aage, ie n'ay tasté des verges qu'à deux coups, et bien mollement. I'ay deu la pareille aux enfants que i'ay eu : ils me meurent touts en nourrice; mais Leonor, une

(1) *Morale à Nicomaque*, IV, 3. C.
(2) C'est se tromper fort, à mon avis, que de croire mieux établir son autorité par la force que par l'affection. TÉRENCE, *Adelph.* act. I, sc. 1, v. 40.

seule fille qui est eschappee à cette infortune (1), a attainct six ans et plus, sans qu'on ayt employé à sa conduicte et pour le chastiement de ses faultes pueriles (l'indulgence de sa mere s'y appliquant ayseement), aultre chose que paroles, et bien doulces : et quand mon desir y seroit frustré, il est assez d'aultres causes ausquelles nous prendre, sans entrer en reproche avecques ma discipline, que ie scay estre iuste et naturelle. I'eusse esté beaucoup plus religieux encores en cela envers des masles, moins nayz à servir, et de condition plus libre : i'eusse aymé à leur grossir le cœur d'ingenuité et de franchise. Ie n'ay veu aultre effect aux verges, sinon de rendre les ames plus lasches, ou plus malicieusement opiniastres.

Voulons nous estre aymez de nos enfants ? leur voulons nous oster l'occasion de souhaiter nostre mort (combien que nulle occasion d'un si horrible souhait ne peult estre ny iuste ny excusable, *nullum scelus rationem habet*) (2) ? accommodons leur vie raisonnablement de ce qui est en nostre puissance. Pour cela, il ne nous fauldroit pas marier si ieunes, que nostre aage vienne quasi à se confondre avecques le leur; car cet inconvenient nous iecte à plusieurs grandes difficultez : ie dis specialement à la noblesse, qui est d'une condition oysifve, et qui ne vit, comme on dict, que de ses rentes; car ailleurs, où la vie est questuaire (3), la pluralité et compaignie des enfants, c'est un adgencement de mesnage, ce sont autant de nouveaux utils et instruments à s'enrichir.

Ie me mariay à trente trois ans, et loue l'opinion de trente cinq, qu'on dict estre d'Aristote (4). Platon ne veult pas qu'on se marie avant les trente (5) ; mais il a raison de se mocquer de ceulx qui font les œuvres de mariage aprez cinquante cinq, et condemne leur engeance indigne d'aliment et de vie. Thales y donna les plus vrayes bornes; qui, ieune, respondit à sa mere le pressant de se marier, « qu'il n'estoit pas temps; » et, devenu sur l'aage, « qu'il n'estoit plus temps (6). » Il fault refuser l'oppor-

(1) Montaigne parle encore de sa fille au chapitre 5 du troisième livre des *Essais*. Elle fut mariée depuis au vicomte de Gamaches.

(2) Car nul crime n'est fondé en raison. TITE-LIVE, XXVIII, 28.

(3) De *quæstuarius*, mercenaire, qui travaille pour vivre.

(4) Aristote, *Politic.* VII, 16, dit *trente-sept*, et non *trente-cinq*. C.

(5) C'est à la fin du sixième livre de la *République*, où il dit *depuis trente jusqu'à trente-cinq*. C.

(6) DIOGÈNE LAERCE, I, 26. C.

tunité à toute action importune. Les anciens Gaulois (1) estimoient à extreme reproche d'avoir eu accointance de femme avant l'aage de vingt ans, et recommendoient singulierement aux hommes qui se vouloient dresser pour la guerre, de conserver bien avant en aage leur pucelage, d'autant que les courages s'amollissent et divertissent par l'accouplage des femmes :

> Mà or congiunto a giovinetta sposa,
> E lieto omai de' figli, era invilito
> Ne gli affetti di padre e di marito (2).

Muleasses, roy de Thunes (3), celuy que l'empereur Charles cinquiesme remeit en ses estats, reprochoit la memoire de Mahomet son pere, de sa hantise avecques les femmes, l'appellant brode (4), effeminé, engendreur d'enfants. L'histoire grecque remarque de Iccus, Tarentin, de Crisso, d'Astyllus, de Diopompus, et d'aultres (5), que pour maintenir leurs corps fermes au service de la course des ieux Olympiques, de la palestrine (6), et tels exercices, ils se priverent, autant que leur dura ce soing, de toute sorte d'acte venerien. En certaine contree des Indes espaignoles, on ne permettoit aux hommes de se marier qu'aprez quarante ans; et si le permettoit on aux filles à dix ans. Un gentilhomme qui a trente cinq ans, il n'est pas temps qu'il face place à son fils qui en a vingt : il est luy mesme au train de paroistre et aux voyages des guerres, et en la court de son prince : il a besoing de ses pieces ; il en doibt certainement faire part, mais telle part qu'il ne s'oublie pas pour aultruy. Et à celuy là peult servir iustement cette response, que les peres ont ordinairement en la bouche : « Ie ne me veulx pas despouiller devant que de m'aller coucher.. »

Mais un pere, atterré d'annees et de maulx, privé, par sa foi-

(1) Ce que Montaigne attribue ici aux Gaulois, César le dit expressément des Germains, *de Bello gallico*, VI, 21. C.

(2) Uni à une jeune épouse, il goûtait le bonheur d'être père; et ces sentiments si doux avaient amolli son courage. T. TASSO, *Gerusal. liber.* canto X, stanz. 39.

(3) *Muley-Hassan, roi de Tunis.* Voyez la dernière note du chapitre 55 du premier livre. J. V. L.

(4) *Lâche, efféminé;* COTGRAVE, dans son *Dictionnaire françois et anglois.* Si je ne me trompe, *brode*, pris en ce sens, est un terme purement gascon. C. — Le père de ce roi de Tunis avait eu, de différentes femmes, trente-quatre enfants.

(5) PLATON, *de Legibus*, liv. VIII, p. 647. C.

(6) *Palestrine,* pour *lutte* ou *palestre*, se trouve aussi dans Brantôme. C.

blesse et faulte de santé, de la commune societé des hommes, il se faict tort, et aux siens, de couver inutilement un grand tas de richesses. Il est assez en estat, s'il est sage, pour avoir desir de se despouiller, à fin de se coucher, non pas iusques à la chemise, mais iusques à une robbe de nuict bien chaulde : le reste des pompes, dequoy il n'a plus que faire, il doibt en estrener volontiers ceulx à qui, par ordonnance naturelle, cela doibt appartenir. C'est raison qu'il leur en laisse l'usage, puis que nature l'en prive : aultrement sans doubte il y a de la malice et de l'envie. La plus belle des actions de l'empereur Charles cinquiesme feut celle là, à l'imitation d'aulcuns anciens de son qualibre, d'avoir sceu recognoistre que la raison nous commande assez de nous despouiller, quand nos robbes nous chargent et empeschent, et de nous coucher quand les iambes nous faillent : il resigna ses moyens, grandeur et puissance à son fils, lorsqu'il sentit defaillir en soy la fermeté et la force pour conduire les affaires avecques la gloire qu'il y avoit acquise.

Solve senescentem mature sanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus, et ilia ducat (1).

Cette faulte, de ne sçavoir recognoistre de bonne heure, et ne sentir l'impuissance et extreme alteration que l'aage apporte naturellement et au corps et à l'ame (qui, à mon opinion, est eguale, si l'ame n'en a plus de la moitié) a perdu la reputation de la pluspart des grands hommes du monde. I'ay veu, de mon temps, et cogneu familierement, des personnages de grande auctorité, qu'il estoit bien aysé à veoir estre merveilleusement descheus de cette ancienne suffisance que ie cognoissoy par la reputation qu'ils en avoient acquise en leurs meilleurs ans : ie les eusse, pour leur honneur, volontiers souhaittez retirez en leur maison à leur ayse, et deschargez des occupations publicques et guerrieres, qui n'estoient plus pour leurs espaules. I'ay aultrefois esté privé en la maison d'un gentilhomme veuf et fort vieil, d'une vieillesse toutesfois assez verte; cettuy cy avoit plusieurs filles à marier, et un fils desia en aage de paroistre : cela chargeoit sa maison de plusieurs despenses et visites estrangieres, à quoy il prenoit peu

(1) Malheureux, laisse en paix ton cheval vieillissant,
De peur que tout à coup, efflanqué, hors d'haleine,
Il ne laisse, en tombant, son maître sur l'arène.
HOR. *Epist.* I, 1, 8 (imitation de Boileau).

de plaisir, non seulement pour le soing de l'espargne, mais encores plus pour avoir, à cause de l'aage, prins une forme de vie fort esloingnee de la nostre. Ie luy dis un iour, un peu hardiement, comme i'ay accoustumé, qu'il luy sieroit mieulx de nous faire place, et de laisser à son fils sa maison principale (car il n'avoit que celle là de bien logee et accommodee), et se retirer en une sienne terre voysine, où personne n'apporteroit incommodité à son repos, puisqu'il ne pouvoit aultrement eviter nostre importunité, veu la condition de ses enfants. Il m'en creut depuis, et s'en trouva bien.

Ce n'est pas à dire qu'on leur donne par telle voye d'obligation, de laquelle on ne se puisse plus desdire : ie leur lairroy, moy qui suis à mesme de iouer ce roolle, la iouïssance de ma maison et de mes biens, mais avecques liberté de m'en repentir, s'ils m'en donnoient occasion ; ie leur en lairroy l'usage, parce qu'il ne me seroit plus commode ; et de l'auctorité des affaires en gros, ie m'en reserverois autant qu'il me plairoit : ayant tousiours iugé que ce doibt estre un grand contentement à un pere vieil, de mettre luy mesme ses enfants en train du gouvernement de ses affaires, et de pouvoir, pendant sa vie, contrerooller leurs deportements, leur fournissant d'instruction et d'advis suyvant l'experience qu'il en a, et d'acheminer luy mesme l'ancien honneur et ordre de sa maison en la main de ses successeurs, et se respondre par là des esperances qu'il peult prendre de leur conduicte à venir. Et pour cet effect, ie ne vouldroy pas fuyr leur compaignie ; ie vouldroy les esclairer de prez, et iouyr, selon la condition de mon aage, de leur alaigresse et de leurs festes. Si ie ne vivoy parmy eulx (comme ie ne pourroy, sans offenser leur assemblee par le chagrin de mon aage et la subiection de mes maladies, et sans contraindre aussi et forcer les reigles et façons de vivre que i'auroy lors), ie vouldrois au moins vivre prez d'eulx, en un quartier de ma maison, non pas le plus en parade, mais le plus en commodité. Non comme ie veis, il y a quelques annees, un doyen de Sainct Hilaire de Poictiers, rendu à telle solitude par l'incommodité de sa melancholie, que lorsque i'entray en sa chambre, il y avoit vingt et deux ans qu'il n'en estoit sorty un seul pas ; et si avoit toutes ses actions libres et aysees, sauf un rheume qui luy tumboit sur l'estomach : à peine une fois la sepmaine vouloit il permettre qu'aulcun entrast pour le veoir ; il se tenoit tousiours enfermé par le dedans de sa chambre, seul, sauf qu'un valet

luy portoit une fois le jour à manger, qui ne faisoit qu'entrer et sortir : son occupation estoit de se promener, et lire quelque livre, car il cognoissoit aulcunement les lettres, obstiné, au demourant, de mourir en cette desmarche, comme il feit bientost aprez. I'essayeroy, par une doulce conversation, de nourrir en mes enfants une vifve amitié et bienveillance, non feincte, en mon endroict, ce qu'on gaigne ayseement envers des natures bien nees : car si ce sont bestes furieuses, comme nostre siecle en produict à milliers, il les fault haïr et fuyr pour telles.

Ie veulx mal à cette coustume d'interdire aux enfants l'appellation paternelle, et leur en enioindre une estrangiere, comme plus reverentiale, nature n'ayant volontiers pas suffisamment pourveu à nostre auctorité (1). Nous appellons Dieu tout puissant, Pere; et desdaignons que nos enfants nous en appellent : i'ay reformé cette erreur en ma famille (2). C'est aussi folie et iniustice de priver les enfants qui sont en aage, de la familiarité des peres, et vouloir maintenir en leur endroict une morgue austere et desdaigneuse, esperant par là les tenir en crainte et obeïssance : car c'est une farce tres inutile, qui rend les peres ennuyeux aux enfants, et qui pis est, ridicules. Ils ont la ieunesse et les forces en la main, et par consequent le vent et la faveur du monde; et receoivent avec mocquerie ces mines fieres et tyranniques d'un homme qui n'a plus de sang ny au cœur ny aux veines, vrays espoventails de cheneviere. Quand ie pourroy me faire craindre, i'aimerois encores mieulx me faire aymer : il y a tant de sortes de defaults en la vieillesse, tant d'impuissance, elle est si propre au mespris, que le meilleur acquest qu'elle puisse faire, c'est l'affection et amour des siens; le commandement et la crainte, ce ne sont plus ses armes. I'en ay veu quelqu'un, duquel la ieunesse avoit esté tres imperieuse; quand c'est venu sur l'aage, quoy qu'il le passe sainement ce qui se peult, il frappe, il mord, il iure, le plus tempestatif maistre de France; il se ronge de soing et de vigilance. Tout cela n'est qu'un battelage, auquel la famille mesme complotte : du grenier, du cellier, voire et de sa bourse, d'aultres ont la meilleure part de l'usage, ce pendant qu'il en a les clefs

(1) *Comme si la nature n'avait pas assez bien pourvu à notre autorité.* C.

(2) Le bon roi Henri IV la réforma aussi dans sa famille : « car il ne voulait « pas, dit Péréfixe, que ses enfants l'appelassent *monsieur*, nom qui semble « rendre les enfants étrangers à leur père, et qui marque la servitude et la « sujétion, mais qu'ils l'appelassent *papa*, nom de tendresse et d'amour. » (*Histoire de Henri le Grand.*) C.

en sa gibbeciere, plus cherement que ses yeulx. Ce pendant qu'il se contente de l'espargne et chicheté de sa table, tout est en desbauche en divers reduicts de sa maison, en ieu, et en despense, et en l'entretien des contes de sa vaine cholere et pourvoyance. Chascun est en sentinelle contre luy. Si, par fortune, quelque chestif serviteur s'y addonne (1), soubdain il luy est mis en souspeçon, qualité à laquelle la vieillesse mord si volontiers de soy mesme. Quantes fois s'est il vanté à moy de la bride qu'il donnoit aux siens, et exacte obeïssance et reverence qu'il en recevoit; combien il veoyoit clair en ses affaires!

Ille solus nescit omnia (2).

Ie ne sçache homme qui peust apporter plus de parties, et naturelles et acquises, propres à conserver la maistrise, qu'il faict; et si en est descheu comme un enfant : partant l'ay ie choisy, parmy plusieurs telles conditions que ie cognoy, comme plus exemplaire. Ce seroit matiere à une question scholastique, « s'il est ainsi mieulx, ou aultrement. » En presence, toutes choses luy cedent; et laisse lon ce vain cours à son auctorité, qu'on ne luy resiste iamais. On le croit, on le craint, on le respecte, tout son saoul. Donne il congé à un valet? il plie son paquet, le voylà party, mais hors de devant luy seulement : les pas de la vieillesse sont si lents, les sens si troubles, qu'il vivra et fera son office en mesme maison, un an, sans estre apperceu. Et quand la saison en est, on faict venir des lettres loingtaines, piteuses, suppliantes, pleines de promesses de mieulx faire : par où on le remet en grace. Monsieur faict il quelque marché ou quelque despesche qui desplaise? on la supprime, forgeant tantost aprez assez de causes pour excuser la faulte d'execution ou de response. Nulles lettres estrangieres ne luy estants premierement apportees, il ne veoid que celles qui semblent commodes à sa science. Si, par cas d'adventure, il les saisit, ayant en coustume de se reposer sur certaine personne de les luy lire, on y treuve sur le champ ce qu'on veult; et faict on, à touts coups, que tel luy demande pardon, qui l'iniurie par sa lettre. Il ne veoid enfin ses affaires que par une image disposee et desseignee (3), et satisfactoire le plus

(1) *S'attache à lui.* C.

(2) Il ignore, seul, tout ce qu'on fait chez lui. TÉRENCE, *Adelph.* act. IV, sc. 2, v. 9.

(3) *Faite à dessein, préparée d'avance.*

qu'on peult, pour n'esveiller son chagrin et son courroux. I'ay veu, soubs des figures differentes, assez d'œconomies longues, constantes, de tout pareil effect.

Il est tousiours proclive (1) aux femmes de disconvenir à leurs maris : elles saisissent à deux mains toutes couvertures de leur contraster; la premiere excuse leur sert de pleniere iustification. I'en ay veu une qui desrobboit gros à son mary, pour, disoit elle à son confesseur, faire ses aumosnes plus grasses. Fiez vous à cette religieuse dispensation! Nul maniement leur semble avoir assez de dignité, s'il vient de la concession du mary; il fault qu'elles l'usurpent, ou finement, ou fierement, et tousiours iniurieusement, pour luy donner de la grace et de l'auctorité. Comme en mon propos, quand c'est contre un pauvre vieillard, et pour des enfants, lors empoignent elles ce tiltre, et en servent leur passion avecques gloire; et comme en un commun servage, monopolent facilement contre sa domination et gouvernement. Si ce sont masles grands et fleurissants, ils subornent aussi incontinent, ou par force ou par faveur, et maistre d'hostel, et receveur, et tout le reste. Ceulx qui n'ont ny femme ny fils tumbent en ce malheur plus difficilement, mais plus cruellement aussi et indignement. Le vieil Caton disoit en son temps, « qu'Autant de valets, autant d'ennemis (2) : » veoyez si, selon la distance de la pureté de son siecle au nostre, il ne nous a pas voulu advertir que femme, fils et valets, autant d'ennemis à nous. Bien sert à la decrepitude de nous fournir le doulx benefice d'inappercevance et d'ignorance, et facilité à nous laisser tromper. Si nous y mordions, que seroit ce de nous, mesme en ce temps, où les iuges qui ont à decider nos controverses, sont communement partisans de l'enfance, et interessez? Au cas que cette piperie m'eschappe à veoir, au moins ne m'eschappe il pas à veoir que ie suis tres pipable. Et aura lon iamaïs assez dict de quel prix est un amy, à comparaison de ces liaisons civiles? L'image mesme que i'en veoy aux bestes, si pure, avecques quelle religion ie la respecte! Si les aultres me pipent, au moins ne me pipe ie pas moy mesme à m'estimer capable de m'en garder, ny à me ronger la cervelle pour m'en rendre : ie me sauve de telles trahisons en mon pro-

(1) *Les femmes ont toujours du penchant à contrarier la volonté de leurs maris.* Ce que je dis là n'est pas pour approuver, mais seulement pour expliquer la pensée de Montaigne. C.

(2) SÉNÈQUE, *Epist.* 47; MACROBE, *Saturnal.* I, 11, etc. J. V. L.

pre giron, non par une inquiete et tumultuaire curiosité, mais par diversion plustost et resolution. Quand i'oy reciter l'estat de quelqu'un, ie ne m'amuse pas à luy; ie tourne incontinent les yeulx à moy, veoir comment i'en suis : tout ce qui le touche me regarde; son accident m'advertit, et m'esveille de ce costé là. Touts les iours et à toutes heures, nous disons d'un aultre ce que nous dirions plus proprement de nous, si nous sçavions replier, aussi bien qu'estendre, nostre consideration. Et plusieurs aucteurs blecent en cette maniere la protection de leur cause, courant en avant temerairement à l'encontre de celles qu'ils attaquent, et lanceant à leurs ennemis des traicts propres à leur estre relancez plus advantageusement.

Feu monsieur le mareschal de Montluc ayant perdu son fils, qui mourut en l'isle de Maderes, brave gentilhomme, à la verité, et de grande esperance, me faisoit fort valoir, entre ses aultres regrets, le desplaisir et crevecœur qu'il sentoit, de ne s'estre iamais communiqué à luy; et sur cette humeur d'une gravité et grimace paternelle, avoir perdu la commodité de gouster et bien cognoistre son fils, et aussi de lui declarer l'extreme amitié qu'il luy portoit, et le digne iugement qu'il faisoit de sa vertu. « Et ce pauvre garson, disoit il, n'a rien veu de moy qu'une contenance renfrongnee et pleine de mespris; et a emporté cette creance, que ie n'ay sceu ny l'aimer ny l'estimer selon son merite. A qui gardoy ie à descouvrir cette singuliere affection que ie luy portoy dans mon ame? estoit ce pas luy qui en debvoit avoir tout le plaisir et toute l'obligation? Ie me suis contrainct et gehenné pour maintenir ce vain masque; et y ay perdu le plaisir de sa conversation, et sa volonté quand et quand, qu'il ne me peult avoir portee aultre que bien froide, n'ayant iamais receu de moy que rudesse, ny senty qu'une façon tyrannique (1). » Ie treuve que cette plaincte estoit bien prinse et raisonnable : car, comme ie sçay par une trop certaine experience, il n'est aulcune si doulce consolation en la perte de nos amis, que celle que nous apporte la science de n'avoir rien oublié à leur dire, et d'avoir eu avec-

(1) « Je ne puis lire qu'avec les larmes aux yeux (dans les *Essais* de Montaigne) ce que dit le maréchal de Montluc du regret qu'il a de ne s'être pas communiqué à son fils, et de lui avoir laissé ignorer la tendresse qu'il avait pour lui. C'est à madame d'Estissac, *De l'amour des pères envers leurs enfants*. Mon Dieu! que ce livre est plein de bons sens! » Madame DE SÉVIGNÉ, *Lettre à sa fille*. J. V. L.

ques eulx une parfaicte et entiere communication. O mon amy (1)! en vaulx ie mieulx d'en avoir le goust? ou si i'en vaulx moins? I'en vaulx certes bien mieulx; son regret me console et m'honnore : est ce pas un pieux et plaisant office de ma vie, d'en faire à tout iamais les obseques? est il iouïssance qui vaille cette privation?

Ie m'ouvre aux miens tant que ie puis, et leur signifie tres volontiers l'estat de ma volonté et de mon iugement envers eulx, comme envers un chascun : ie me haste de me produire et de me presenter; car ie ne veulx pas qu'on s'y mescompte, de quelque part que ce soit. Entre aultres coustumes particulieres qu'avoient nos anciens Gaulois, à ce que dict Cesar (2), cette cy en estoit l'une, que les enfants ne se presentoient aux peres, ny s'osoient trouver en publicque en leur compaignie, que lorsqu'ils commenceoient à porter les armes; comme s'ils eussent voulu dire que lors il estoit aussi saison que les peres les receussent en leur familiarité et accointance.

I'ay veu encores une aultre sorte d'indiscretion en aulcuns peres de mon temps, qui ne se contentent pas d'avoir privé, pendant leur longue vie, leurs enfants de la part qu'ils debvoient avoir naturellement en leurs fortunes, mais laissent encores aprez eulx à leurs femmes cette mesme auctorité sur touts leurs biens, et loy d'en disposer à leur fantasie. Et ay cogneu tel seigneur, des premiers officiers de nostre couronne, ayant, par esperance de droict à venir, plus de cinquante mille escus de rente, qui est mort necessiteux, et accablé de debtes, aagé de plus de cinquante ans, sa mere, en son extreme decrepitude, iouïssant encore de touts ses biens par l'ordonnance du pere, qui avoit de sa part vescu prez de quatre vingts ans. Cela ne me semble aulcunement raisonnable. Pourtant treuve ie peu d'advancement à un homme de qui les affaires se portent bien, d'aller chercher une femme qui le charge d'un grand dot; il n'est point de debte estrangiere qui apporte plus de ruyne aux maisons : mes predecesseurs ont communement suyvi ce conseil bien à propos, et moy aussi. Mais ceulx qui nous desconseillent les femmes riches, de peur qu'elles soient moins traictables et recognoissantes, se trompent de faire perdre quelque reelle commodité pour une si frivole coniecture.

(1) La Boëtie. Toute cette éloquente apostrophe manque dans l'exemplaire de Naigeon, où l'on trouve à tout moment de semblables lacunes. J. V. L.
(2) *De Bello. gall.* VI, 18. C.

A une femme desraisonnable, il ne couste non plus de passer par dessus une raison que par dessus une aultre ; elles s'ayment le mieulx où elles ont plus de tort : l'iniustice les alleiche ; comme les bonnes, l'honneur de leurs actions vertueuses ; et en sont debonnaires d'autant plus qu'elles sont plus riches ; comme plus volontiers et glorieusement chastes, de ce qu'elles sont belles.

C'est raison de laisser l'administration des affaires aux meres pendant que les enfants ne sont pas en l'aage, selon les loix, pour en manier la charge ; mais le pere les a bien mal nourris, s'il ne peult esperer qu'en leur maturité ils auront plus de sagesse et de suffisance que sa femme, veu l'ordinaire foiblesse du sexe. Bien seroit il toutesfois, à la verité, plus contre nature de faire dependre les meres de la discretion de leurs enfants. On leur doibt donner largement dequoy maintenir leur estat, selon la condition de leur maison et de leur aage ; d'autant que la necessité et l'indigence est beaucoup plus malseante et mal aysee à supporter à elles qu'aux masles : il fault plustost en charger les enfants que la mere.

En general, la plus saine distribution de nos biens, en mourant, me semble estre les laisser distribuer à l'usage du pays : les loix y ont mieulx pensé que nous ; et vault mieulx les laisser faillir en leur eslection, que de nous hazarder de faillir temerairement en la nostre. Ils ne sont pas proprement nostres, puisque, d'une prescription civile, et sans nous, ils sont destinez à certains successeurs. Et encores que nous ayons quelque liberté au delà, ie tiens qu'il fault une grande cause, et bien apparente, pour nous faire oster à un ce que sa fortune luy avoit acquis, et à quoy la iustice commune l'appelloit ; et que c'est abuser, contre raison, de cette liberté, d'en servir nos fantasies frivoles et privees. Mon sort m'a faict grace de ne m'avoir presenté des occasions qui me peussent tenter, et divertir mon affection de la commune et legitime ordonnance. I'en veoy envers qui c'est temps perdu d'employer un long soing de bons offices : un mot receu de mauvais biais efface le merite de dix ans. Heureux qui se treuve à poinct pour leur oindre la volonté sur ce dernier passage ! la voysine action l'emporte : non pas les meilleurs et plus frequents offices, mais les plus recents et presents, font l'operation. Ce sont gents qui se iouent de leurs testaments, comme de pommes ou de verges, à gratifier ou chastier chasque action de ceulx qui y pretendent interest. C'est chose de trop longue suitte, et de trop de

poids, pour estre ainsi promenee à chasque instant; et en laquelle les sages se plantent une fois pour toutes, regardants surtout à la raison et observance publicque. Nous prenons un peu trop à cœur ces substitutions masculines, et proposons une eternité ridicule à nos noms. Nous poisons aussi trop les vaines coniectures de l'advenir, que nous donnent les esprits pueriles. A l'adventure eut on faict iniustice de me desplacer de mon reng, pour avoir esté le plus lourd et plombé, le plus long et desgousté en ma leçon, non seulement que touts mes freres, mais que touts les enfants de ma province, soit leçon d'exercice d'esprit, soit leçon d'exercice de corps. C'est folie de faire des triages extraordinaires sur la foy de ces divinations, ausquelles nous sommes si souvent trompez. Si on peult blecer cette reigle, et corriger les destinees au chois qu'elles ont faict de nos heritiers, on le peult, avecques plus d'apparence, en consideration de quelque remarquable et enorme difformité corporelle, vice constant, inamendable, et selon nous, grands estimateurs de la beaulté, d'important preiudice.

Le plaisant dialogue du legislateur de Platon (1) avecques ses citoyens, fera honneur à ce passage. « Comment doncques, disent ils, sentants leur fin prochaine, ne pourrons-nous point disposer de ce qui est à nous à qui il nous plaira? O dieux! quelle cruauté, qu'il ne nous soit loisible, selon que les nostres nous auront servy en nos maladies, en nostre vieillesse, en nos affaires, de leur donner plus et moins, selon nos fantasies! » A quoy le legislateur respond en cette maniere : « Mes amis, qui avez sans doubte bientost à mourir, il est mal aysé et que vous vous cognoissiez, et que vous cognoissiez ce qui est à vous, suyvant l'inscription delphique. Moy, qui fois les loix, tiens que ny vous n'estes à vous, ny n'est à vous ce que vous iouïssez. Et vos biens et vous estes à vostre famille, tant passee que future; mais encores plus sont au publicque et vostre famille et vos biens. Parquoy, de peur que quelque flatteur en vostre vieillesse ou en vostre maladie, ou quelque passion, vous solicite mal à propos de faire testament iniuste, ie vous en garderay : mais ayant respect et à l'interest universel de la cité et à celuy de vostre maison, i'establiray des loix, et feray sentir, comme de raison, que la commodité parti-

(1) Traité *des Lois*, liv. XI, p. 969 et 970, éd. de Francfort, 1602; de Leipsick, 1814, p. 429. J. V. L.

culiere doibt ceder à la commune. Allez vous en ioyeusement où la necessité humaine vous appelle. C'est à moy, qui ne regarde pas l'une chose plus que l'aultre, qui, autant que ie puis, me soigne du general, d'avoir soucy de ce que vous laissez. »

Revenant à mon propos, il me semble, en toutes façons, qu'il naist rarement des femmes à qui la maistrise soit deue sur des hommes, sauf la maternelle et naturelle; si ce n'est pour le chastiement de ceulx qui, par quelque humeur fiebvreuse, se sont volontairement soubmis à elles : mais cela ne touche aulcunement les vieilles, dequoy nous parlons icy. C'est l'apparence de cette consideration qui nous a faict forger et donner pied si volontiers à cette loy, que nul ne veit oncques, qui prive les femmes de la succession de cette couronne; et n'est gueres seigneurie au monde où elle ne s'allegue, comme icy, par une vraysemblance de raison qui l'auctorise : mais la fortune luy a donné plus de credit en certains lieux qu'aux aultres. Il est dangereux de laisser à leur iugement la dispensation de nostre succession selon le chois qu'elles feront des enfants, qui est à touts les coups inique et fantastique : car cet appetit desreiglé et goust malade qu'elles ont au temps de leurs groisses (1), elles l'ont en l'ame en tout temps. Communement on les veoid s'addonner aux plus foibles et malotrus, ou à ceulx, si elles en ont, qui leur pendent encores au col. Car n'ayant point assez de force de discours pour choisir et embrasser ce qui le vault, elles se laissent plus volontiers aller où les impressions de nature sont plus seules; comme les animaulx, qui n'ont cognoissance de leurs petits que pendant qu'ils tiennent à leurs mammelles. Au demourant, il est aysé à veoir, par experience, que cette affection naturelle, à qui nous donnons tant d'auctorité, a les racines bien foibles : pour un fort legier proufit, nous arrachons touts les iours leurs propres enfants d'entre les bras des meres, et leur faisons prendre les nostres en charge; nous leur faisons abbandonner les leurs à quelque chestifve nourrice à qui nous ne voulons pas commettre les nostres, ou à quelque chevre, leur deffendant non seulement de les allaicter, quelque dangier qu'ils en puissent encourir, mais encores d'en avoir aulcun soing, pour s'employer du tout au service des nostres : et veoid on, en la pluspart d'entre elles, s'engendrer bientost, par accoustumance, une affection bastarde plus vehe-

(1) *De leurs grossesses*. C.

mente que la naturelle, et plus grande solicitude de la conservation des enfants empruntez, que des leurs propres. Et ce que i'ay parlé des chevres, c'est d'autant qu'il est ordinaire, autour de chez moy, de veoir les femmes de village, lorsqu'elles ne peuvent nourrir les enfants de leurs mammelles, appeller des chevres à leur secours : et i'ay à cette heure deux laquais qui ne tetterent iamais que huict iours laict de femmes. Ces chevres sont incontinent duictes à venir allaicter ces petits enfants, recognoissent leur voix quand ils crient, et y accourent : si on leur en presente un aultre que leur nourrisson, elles le refusent; et l'enfant en faict de mesme d'une aultre chevre. I'en veis un l'aultre iour à qui on osta la sienne, parce que son pere ne l'avoit qu'empruntee d'un sien voysin : il ne peut iamais s'addonner à l'aultre qu'on luy presenta, et mourut, sans doubte de faim. Les bestes alterent et abbastardissent, aussi ayseement que nous, l'affection naturelle. Ie croy qu'en ce que recite Herodote (1), de certain destroict de la Libye, il y a souvent du mescompte; il dict qu'on s'y mesle aux femmes indifferemment, mais que l'enfant ayant force de marcher, treuve son pere celuy vers lequel, en la presse, la naturelle inclination porte ses premiers pas.

Or, à considerer cette simple occasion d'aymer nos enfants pour les avoir engendrez, pour laquelle nous les appellons aultres nous mesmes, il semble qu'il y ayt bien une aultre production venant de nous qui ne soit pas de moindre recommendation; car ce que nous engendrons par l'ame, les enfantements de nostre esprit, de nostre courage et suffisance, sont produicts par une plus noble partie que la corporelle, et sont plus nostres : nous sommes pere et mere ensemble en cette generation. Ceulx cy nous coustent bien plus cher, et nous apportent plus d'honneur, s'ils ont quelque chose de bon : car la valeur de nos aultres enfants est beaucoup plus leur que nostre, la part que nous y avons est bien legiere; mais de ceulx cy, toute la beaulté, toute la grace et le prix, est nostre. Par ainsin, ils nous representent et nous rapportent bien plus vifvement que les aultres. Platon (2) adiouste que ce sont icy des enfants immortels qui immortalisent leurs peres, voire et les deïfient, comme Lycurgus, Solon, Minos. Or

(1) *Melpomène*, ou liv. IV, c. 180. Hérodote dit que l'on regarde alors comme le père de chaque enfant celui à qui il ressemble le plus, τῷ ἂν οἴκῃ τῶν ἀνδρῶν. L'autre leçon, ἥκῃ, ne peut être admise. J. V. L.

(2) Dans le *Phédrus*, éd. d'Estienne, t. III, p. 258. C.

les histoires estants pleines d'exemples de cette amitié commune des peres envers les enfants, il ne m'a pas semblé hors de propos d'en trier aussi quelqu'un de cette cy. Heliodorus, ce bon evesque de Tricca (1), aima mieulx perdre la dignité, le proufit, la devotion d'une prelature si venerable, que de perdre sa fille, fille qui dure encores bien gentille, mais à l'adventure pourtant un peu trop curieusement et mollement goderonnee (2) pour fille ecclesiastique et sacerdotale, et de trop amoureuse façon. Il y eut un Labienus à Rome, personnage de grande valeur et auctorité, et entre aultres qualitez, excellent en toute sorte de litterature, qui estoit, ce croy ie, fils de ce grand Labienus, le premier des capitaines qui feurent soubs Cesar en la guerre des Gaules, et qui depuis s'estant iecté au party du grand Pompeius, s'y mainteint si valeureusement, iusques à ce que Cesar le desfeit en Espaigne : ce Labienus dequoy ie parle, eut plusieurs envieux de sa vertu, et comme il est vraysemblable, les courtisans et favoris des empereurs de son temps pour ennemis de sa franchise, et des humeurs paternelles qu'il retenoit encores contre la tyrannie, desquelles il est croyable qu'il avoit teinct ses escripts et ses livres. Ses adversaires poursuyvirent devant le magistrat à Rome, et obteindrent de faire condemner plusieurs siens ouvrages qu'il avoit mis en lumiere, à estre bruslez. Ce feut par luy que commencea ce nouvel exemple de peine, qui depuis feut continué à Rome à plusieurs aultres, de punir de mort les escripts mesmes et les estudes (3). Il n'y avoit point assez de moyen et matiere de cruauté, si nous n'y meslions des choses que nature a exemptees de tout sentiment et de toute souffrance, comme la reputation et les inventions de nostre esprit, et si nous n'allions communiquer les maulx corporels aux disciplines et monuments des Muses. Or Labienus ne peut souffrir cette perte, ny de survivre à cette sienne si chere geniture : il se feit porter et enfermer tout vif dans le monument de ses ancestres; là où il pourveut tout d'un train à se tuer et à s'enterrer ensemble. Il est mal aysé de monstrer aulcune aultre plus vehemente affection pater-

(1) *Tricca*, maintenant *Triccala*, en Thessalie. — *Sa fille*, son histoire amoureuse de *Théagène et Chariclée*. Voyez NICÉPHORE, XII, 34. Bayle, au mot *Héliodore*, combat cette tradition. J. V. L.

(2) *Ajustée, parée.* C.

(3) Passage traduit de SÉNÈQUE le rhéteur (*Controv.* V, *init.*), comme presque tout ce récit. Il est fort douteux que ce Labiénus ait été fils de l'ancien lieutenant de César. Voyez VOSSIUS, *de Hist. Lat.* I, 23. J. V. L.

nelle que celle là. Cassius Severus, homme tres eloquent, et son familier, veoyant brusler ses livres, crioit que, par mesme sentence, on le debvoit quand et quand condemner à estre beuslé tout vif; car il portoit et conservoit en sa memoire ce qu'ils contenoient. Pareil accident adveint à Cremutius Cordus, accusé d'avoir en ses livres loué Brutus et Cassius : ce senat vilain, servile et corrompu, et digne d'un pire maistre que Tibere, condemna ses escripts au feu. Il feut content de faire compaignie à leur mort, et se tua par abstinence de manger (1). Le bon Lucanus estant iugé par ce coquin de Neron, sur les derniers traicts de sa vie, comme la pluspart du sang feut desia escoulé par les veines des bras, qu'il s'estoit faictes tailler à son medecin pour mourir, et que la froideur eut saisy les extremitez de ses membres, et commencea à s'approcher des parties vitales, la derniere chose qu'il eut en sa memoire, ce feurent aulcuns des vers de son livre de la guerre de Pharsale, qu'il recitoit; et mourut ayant cette derniere voix en la bouche (2). Cela qu'estoit ce, qu'un tendre et paternel congé qu'il prenoit de ses enfants, representant les adieux et les estroicts embrassements que nous donnons aux nostres en mourant, et un effect de cette naturelle inclination qui rappelle en nostre souvenance, en cette extremité, les choses que nous avons eu les plus cheres pendant nostre vie ?

Pensons nous qu'Epicurus (3), qui en mourant, tormenté, comme il dit, des extremes douleurs de la cholique, avoit toute sa consolation en la beaulté de la doctrine qu'il laissoit au monde, eust receu autant de contentement d'un nombre d'enfants bien nayz et bien eslevez, s'il en eust eu, comme il faisoit de la production de ses riches escripts ? et que s'il eust esté au chois de laisser, aprez luy, un enfant contrefaict et mal nay, ou un livre sot et inepte, il ne choisist plustost, et non luy seulement, mais tout homme de pareille suffisance, d'encourir le premier malheur que l'aultre? Ce seroit à l'adventure impieté en sainct Augustin (pour exemple), si, d'un costé, on lui proposoit d'enterrer ses escripts, dequoy nostre religion receoit un si grand fruict, ou d'enterrer ses enfants, au cas qu'il en eust, s'il n'aymoit mieulx enterrer ses enfants (4). Et ie ne sçay si ie n'aymeroy pas mieulx

(1) TACITE, *Annales*, IV, 34. C.
(2) TACITE, *Annales*, XV, 70. C.
(3) DIOGÈNE LAERCE, X, 22; CICÉRON, *de Finibus*, II, 30. J. V. L.
(4) On aurait tort, je crois de prendre au sérieux cette décision singulière,

beaucoup en avoir produict un, parfaictement bien formé, de l'accointance des Muses que de l'accointance de ma femme. A cettuy cy, tel qu'il est, ce que ie donne, ie le donne purement et irrevocablement, comme on donne aux enfants corporels. Ce peu de bien que ie luy ay faict, il n'est plus en ma disposition : il peult sçavoir assez de choses que ie ne sçay plus, et tenir de moy ce que ie n'ay point retenu, et qu'il fauldroit que, tout ainsi qu'un estrangier, i'empruntasse de luy, si besoing m'en venoit; si ie suis plus sage que luy, il est plus riche que moy. Il est peu d'hommes addonnez à la poësie, qui ne se gratifiassent plus d'estre peres de l'Aeneïde, que du plus beau garson de Rome, et qui ne souffrissent plus ayseement une perte que l'aultre : car, selon Aristote (1), de touts ouvriers, le poëte est nommeement le plus amoureux de son ouvrage. Il est mal aysé à croire qu'Epaminondas, qui se vantoit de laisser pour toute posterité des filles (2) qui feroient un iour honneur à leur pere (c'estoient les deux nobles victoires qu'il avoit gaigné sur les Lacedemoniens), eust volontiers consenti d'eschanger celles là aux plus gorgiases (3) de toute la Grece; ou qu'Alexandre et Cesar ayent iamais souhaitté d'estre privez de la grandeur de leurs glorieux faicts de guerre, pour la commodité d'avoir des enfants et heritiers, quelque parfaicts et accomplis qu'ils peussent estre. Voire ie fais grand doubte que Phidias, ou aultre excellent statuaire, aymast autant la conservation et la duree de ses enfants naturels, comme il feroit d'une image excellente qu'avecques long travail et estude il auroit parfaicte selon l'art. Et quant à ces passions vicieuses et furieuses qui ont eschauffé quelquesfois les peres à l'amour de leurs filles, ou les meres envers leurs fils, encores s'en treuve il de pareilles en cette aultre sorte de parenté : tesmoing ce que l'on recite de

qui révolte la nature, et qui n'est pas dans le caractère de Montaigne : son égoïsme ne va pas jusque-là. Mais trop souvent il a été jugé par des critiques superficiels, qui l'ont pris à la lettre. Supposons que des censeurs de cette force parcourent son troisième livre; ils voient dans la même page, chap. 9 : *Les dieux s'esbattent de nous à la pelote, et nous agitent à toutes mains....* Plus bas : *Les astres ont fatalement destiné l'estat de Rome pour exemplaire de ce qu'ils peuvent en ce genre.* Et voilà Montaigne astrologue et polythéiste. J. V. L.

(1) *Morale à Nicomaque*, IX, 7. C.

(2) C'est ainsi que le mot est rapporté par DIODORE DE SICILE, XV, 87; car, selon CORNÉLIUS NÉPOS, dans la *Vie d'Épaminondas*, c. 10, ce grand capitaine ne parle que d'une fille, savoir la bataille de *Leuctres*. C.

(3) Aux plus belles, aux plus aimables. *Gorgias* signifie mignon, propre, selon Nicot; *gorgiase* ou *gorgiasse*, agréable, belle, selon Borel. C.

Pygmalion, qu'ayant basty une statue de femme, de beaulté singuliere, il deveint si esperduement esprins de l'amour forcené de ce sien ouvrage, qu'il fallut qu'en faveur de sa rage les dieux la luy vivifiassent :

> Tentatum mollescit ebur, positoque rigore
> Subsidit digitis (1).

CHAPITRE IX.

Des armes des Parthes.

C'est une façon vicieuse de la noblesse de nostre temps, et pleine de mollesse, de ne prendre les armes que sur le poinct d'une extreme necessité, et s'en descharger aussitost qu'il y a tant soit peu d'apparence que le dangier soit esloingné : d'où il survient plusieurs desordres; car chascun criant et courant à ses armes sur le poinct de la charge, les uns sont à lacer encores leur cuirasse, que leurs compaignons sont desia rompus. Nos peres donnoient leur salade (2), leur lance et leurs gantelets à porter, et n'abbandonnoient le reste de leur equipage tant que la courvee duroit. Nos trouppes sont à cette heure toutes troublees et difformees par la confusion du bagage et des valets, qui ne peuvent esloingner leurs maistres à cause de leurs armes. Tite Live parlant des nostres, *Intolerantissima laboris corpora vix arma humeris gerebant* (3). Plusieurs nations vont encores, et alloient anciennement à la guerre sans se couvrir, ou se couvroient d'inutiles deffenses :

> Tegmina queis capitum raptus de subere cortex (4).

Alexandre, le plus hazardeux capitaine qui feut iamais, s'armoit fort rarement. Et ceulx d'entre nous qui les mesprisent, n'empirent pour cela de gueres leur marché : s'il se veoid quelqu'un tué par le default d'un harnois, il n'en est gueres moindre nom-

(1) Il touche l'ivoire, et l'ivoire, oubliant sa dureté naturelle, cède et s'amollit sous ses doigts. OVIDE, *Métamorph.* X, 283.

(2) « Du mot italien *celata*, qui signifie *elmo*, casque, armet, les soldats français firent en Italie le mot *salade*. » VOLTAIRE, *Dict. philos.* art. *Langues*, sect. 3.

(3) Incapables de souffrir la fatigue, ils avaient peine à porter leurs armes. TITE-LIVE, X, 28.

(4) Ils se faisaient des casques avec la molle écorce du liège. VIRG. *Énéid.* VII, 742.

bre que l'empeschement des armes a faict perdre, engagez soubs leur pesanteur, ou froissez et rompus, ou par un contrecoup, ou aultrement. Car il semble, à la verité, à veoir le poids des nostres et leur espesseur, que nous ne cherchions qu'à nous deffendre, et en sommes plus chargez que couverts. Nous avons assez à faire à en soustenir le fais, entravez et contrainets, comme si nous n'avions à combattre que du choc de nos armes; et comme si nous n'avions pareille obligation à les deffendre, qu'elles ont à nous. Tacitus (1) peinct plaisamment des gents de guerre de nos anciens Gaulois, ainsin armez pour se maintenir seulement, n'ayants moyen ny d'offenser, ny d'estre offensez, ny de se relever abbattus. Lucullus (2) veoyant certains hommes d'armes medois qui faisoient front en l'armee de Tigranes, poisamment et mal ayseement armez, comme dans une prison de fer, print de là opinion de les desfaire ayseement, et par eulx commencea sa charge et sa victoire. Et à present que nos mousquetaires sont en credit, ie croy que l'on trouvera quelque invention de nous emmurer pour nous en guarantir, et nous faire traisner à la guerre enfermez dans des bastions, comme ceulx que les anciens faisoient porter à leurs elephants.

Cette humeur est bien esloingnee de celle du ieune Scipion, lequel accusa aigrement ses soldats de ce qu'ils avoient semé des chaussetrapes soubs l'eau (3), à l'endroict du fossé par où ceulx d'une ville qu'il assiegeoit pouvoient faire des sorties sur luy; disant que ceulx qui assailloient debvoient penser à entreprendre, non pas à craindre : et craignoit, avecques raison, que cette provision endormist leur vigilance à se garder. Il dit aussi à un ieune homme qui luy faisoit monstre de son beau bouclier : « Il est vrayement beau, mon fils; mais un soldat romain doibt avoir plus de fiance en sa main dextre qu'en la gauche (4). »

Or il n'est que la coustume qui nous rende insupportable la charge de nos armes,

L'usbergo in dosso haveano, e l'elmo in testa,
Duo di questi guerrier, dei quali io canto;
Nè notte o dì, dopo ch' entraro in questa
Stanza, gl' haveano mai messi da canto;

(1) *Annales*, III, 43. C.
(2) PLUTARQUE, *Lucullus*, c. 13. C.
(3) VALÈRE MAXIME, III, 7, 2. Le texte latin dit seulement que l'on proposa ce stratagème à Scipion, et qu'il refusa de s'en servir. J. V. L.
(4) PLUTARQUE, *Apophthegmes de Scipion le jeune*, § 18.

Che facile a portar come la vesta
Era lor, perchè in uso l'havean tanto (1).

L'empereur Caracalla alloit par pais à pied, armé de toutes pieces, conduisant son armee (2). Les pietons romains portoient non seulement le morion (3), l'espee et l'escu (car quant aux armes, dict Cicero, ils estoient si accoustumez à les avoir sur le dos, qu'elles ne les empeschoient non plus que leurs membres, *arma enim, membra militis esse dicunt* (4), mais quand et quand encores ce qu'il leur falloit de vivres pour quinze iours, et certaine quantité de paulx (5) pour faire leurs remparts, iusques à soixante livres de poids. Et les soldats de Marius (6), ainsi chargez, marchants en battaille, estoient duicts à faire cinq lieues en cinq heures, et six s'il y avoit haste. Leur discipline militaire estoit beaucoup plus rude que la nostre; aussi produisoit elle de bien aultres effects. Le ieune Scipion (7) reformant son armee en Espaigne, ordonna à ses soldats de ne manger que debout, et rien de cuict. Ce traict est merveilleux à ce propos, qu'il feut reproché à un soldat lacedemonien, qu'estant à l'expedition d'une guerre, on l'avoit veu soubs le couvert d'une maison : ils estoient si durcis à la peine, que c'estoit honte d'estre veu soubs un autre toict que celui du ciel, quelque temps qu'il feist. Nous ne meinerions gueres loing nos gents à ce prix là?

Au demourant, Marcellinus (8), homme nourry aux guerres romaines, remarque curieusement la façon que les Parthes avoient de s'armer, et la remarque d'autant qu'elle estoit esloingnee de la romaine. « Ils avoient, dict-il, des armes tissues en maniere de petites plumes, qui n'empeschoient pas le mouvement de leur

(1) Deux des guerriers que je chante ici avaient la cuirasse sur le dos et le casque en tête: depuis qu'ils étaient dans ce château, ils n'avaient quitté ni jour ni nuit cette double armure, qu'ils portaient aussi aisément que leurs habits, tant ils y étaient accoutumés. ARIOSTO, cant. XII, stanz. 30.

(2) Voyez XIPHILIN, *Vie de Caracalla*. C.

(3) Le *morion* est une sorte de casque semblable à celui qu'on appelait *salade;* mais l'un est à l'usage des soldats de pied, l'autre des chevau-légers. Voyez la première note de ce chapitre. E. J.

(4) Ils disent que les armes du soldat sont ses membres. CIC. *Tusc. quæst.* II, 16. De là, en latin, l'analogie d'*arma*, armes, avec *armus*, épaule, et *armilla*, bracelets. E. J.

(5) *Pieux* ou *palissades;* au singulier, *pal*, du latin *palus*.

(6) PLUTARQUE, *Marius*, c. 4. C.

(7) PLUTARQUE, *Apophthegmes*, article du second *Scipion*. C.

(8) AMMIEN MARCELLIN, XXIV, 7. C.

corps ; et si estoient si fortes, que nos dards reiaillissoient venants à les heurter» (ce sont les escailles dequoy nos ancestres avoient fort accoustumé de se servir). Et en un aultre lieu (1) : « Ils avoient, dict il, leurs chevaulx forts et roides, couverts de gros cuir : et eulx estoient armez, de cap à pied, de grosses lames de fer, rengees de tel artifice, qu'à l'endroict des ioinctures des membres elles prestoient au mouvement. On eust dict que c'estoient des hommes de fer ; car ils avoient des accoustrements de teste si proprement assis, et representants au naturel la forme et parties du visage, qu'il n'y avoit moyen de les assener que par des petits trous ronds qui respondoient à leurs yeulx, leur donnant un peu de lumiere, et par des fentes qui estoient à l'endroict des naseaux, par où ils prenoient assez mal ayseement haleine. »

Flexilis inductis animatur lamina membris,
Horribilis visu ; credas simulacra moveri
Ferrea, cognatoque viros spirare metallo.
Par vestitus equis : ferrata fronte minantur,
Ferratosque movent securi vulneris armos (2).

Voylà une description qui retire bien fort à l'equipage d'un homme d'armes françois, à tout ses bardes. Plutarque dict que Demetrius feit faire, pour luy et pour Alcimus, le premier homme de guerre qui feust prez de luy, à chascun un harnois complet du poids de six vingt livres, là où les communs harnois n'en poisoient que soixante (3).

CHAPITRE X.

Des livres.

Ie ne fois point de doubte qu'il ne m'advienne souvent de parler de choses qui sont mieulx traictees chez les maistres du metier, et plus veritablement. C'est icy purement l'essay de mes facultez naturelles, et nullement des acquises (4) : et qui me surpren-

(1) AMMIEN MARCELLIN, liv. XXV, c. 1. C.

(2) Leur cuirasse flexible semble recevoir la vie du corps qu'elle enferme ; les yeux étonnés voient marcher des statues de fer : on dirait que le métal est incorporé avec le guerrier qui le porte. Les coursiers ont aussi leur armure : le fer couvre leur front superbe ; et leurs flancs, sous un rempart de fer, bravent les traits impuissants. CLAUDIEN, *contre Rufin*, II, 358.

(3) PLUTARQUE, *Démétrius*, c. 6. Montaigne change quelque chose au récit de l'historien. C.

(4) Comment Montaigne peut-il parler ainsi, après la lecture infinie dont

dra d'ignorance, il ne fera rien contre moy; car à peine respondroy ie à aultruy de mes discours, qui ne m'en responds point à moy, ny n'en suis satisfaict. Qui sera en cherche de science, si la pesche où elle se loge : il n'est rien dequoy ie face moins de profession. Ce sont icy mes fantasies, par lesquelles ie ne tasche point de donner à cognoistre les choses, mais moy : elles me seront à l'adventure cogneues un iour, ou l'ont aultrefois esté, selon que la fortune m'a peu porter sur les lieux où elles estoient esclaircies; mais il ne m'en souvient plus; et si ie suis homme de quelque leçon, je suis homme de nulle retention : ainsi ie ne pleuvis (1) aulcune certitude, si ce n'est de faire cognoistre iusques à quel poinct monte, pour cette heure, la cognoissance que i'en ay. Qu'on ne s'attende pas aux matieres, mais à la façon que i'y donne : qu'on veoye, en ce que i'emprunte, si i'ay sceu choisir dequoy rehaulser ou secourir proprement l'invention, qui vient tousiours de moy; car ie fois dire aux aultres, non à ma teste, mais à ma suitte, ce que ie ne puis si bien dire, par foiblesse de mon langage, ou par foiblesse de mon sens. Ie ne compte pas mes emprunts, ie les poise; et si ie les eusse voulu faire valoir par nombre, ie m'en feusse chargé deux fois autant : ils sont touts, ou fort peu s'en fault, de noms si fameux et anciens, qu'ils me semblent se nommer assez sans moy. Ez raisons, comparaisons, arguments, si i'en transplante quelqu'un en mon solage (2), et confonds aux miens; à escient i'en cache l'aucteur, pour tenir en bride la temerité de ces sentences hastifves qui se iectent sur toute sorte d'escripts, notamment ieunes escripts d'hommes encore vivants, et en vulgaire (3), qui receoit tout le monde à en parler, et qui semble convaincre la conception et le desseing vulgaire de mesme : ie veulx qu'ils donnent une nazarde à Plutarque sur mon nez, et qu'ils s'eschauldent à iniurier Seneque en moy. Il fault musser (4) ma foiblesse soubs ces grands credits. I'aymeray quelqu'un qui me sçache desplumer, ie dis par clarté de iugement, et par la seule distinction de la force et beaulté

son ouvrage même est la preuve? n'est-ce pas acquérir que de lire beaucoup, et surtout de réfléchir, comme lui, sur tout ce qu'on a lu? SERVAN.

(1) C'est-à-dire *je ne garantis*. — *Pleuvir*, promettre. *Serviteur qu'on a* pleuvi *franc et quitte de tout larrecin et aultres crimes*. NICOT. — *Plevir*, c'est, dit Borel, *cautionner, promettre*. C.

(2) *Sol, terrain, terroir*. E. J.

(3) *En langage vulgaire*. C.

(4) *Cacher*. — Musser, *abdere*. NICOT. C.

des propos : car moy, qui, à faulte de memoire, demeure court touts les coups à les trier par cognoissance de nation, sçay tres bien cognoistre, à mesurer ma portee, que mon terroir n'est aulcunement capable d'aulcunes fleurs trop riches que i'y treuve semees, et que touts les fruicts de mon creu ne les sçauroien payer. De cecy suis ie tenu de respondre : si ie m'empesche moy mesme; s'il y a de la vanité et vice en mes discours, que ie ne sente point ou que ie ne soye capable de sentir en me le representant : car il eschappe souvent des faultes à nos yeulx; mais la maladie du iugement consiste à ne les pouvoir appercevoir lorsqu'un aultre nous les descouvre. La science et la verité peuvent loger chez nous sans iugement; et le iugement y peult aussi estre sans elles : voire la recognoissance de l'ignorance est l'un des plus beaux et plus seurs tesmoignages de iugement que ie treuve. Ie n'ay point d'aultre sergeant de bande à renger mes pieces, que la fortune : à mesme que mes resveries se presentent, ie les entasse; tantost elles se pressent en foule, tantost elles se traisnent à la file. Ie veulx qu'on veoye mon pas naturel et ordinaire, ainsi destracqué qu'il est; ie me laisse aller comme ie me treuve aussi ne sont ce point icy matieres qu'il ne soit pas permis d'ignorer, et d'en parler casuellement et temerairement. Ie souhaitterois avoir plus parfaicte intelligence des choses; mais ie ne la veulx pas acheter si cher qu'elle couste. Mon desseing est de passer doulcement, et non laborieusement, ce qui me reste de vie : il n'est rien pour quoy ie me vueille rompre la teste, non pas pour la science, de quelque grand prix qu'elle soit.

Je ne cherche aux livres qu'à m'y donner du plaisir par un honneste amusement : ou si i'estudie, ie ne cherche que la science qui traicte de la cognoissance de moy mesme, et qui m'instruise à bien mourir et à bien vivre :

Has meus ad metas sudet oportet equus (1).

Les difficultez, si i'en rencontre en lisant, ie n'en ronge pas mes ongles; ie les laisse là, aprez leur avoir faict une charge ou deux. Si ie m'y plantoy, ie m'y perdroy, et le temps : car i'ay un esprit primsaultier (2); ce que ie ne veoy de la premiere charge, ie le veoy moins en m'y obstinant. Ie ne fois rien sans gayeté, et

(1) C'est vers ce but que doivent tendre mes coursiers. PROPERCE, IV, 1, 70.

(2) *Qui fait ses plus grands efforts du premier coup, de prime saut*, a primo saltu. C.

la continuation et contention trop ferme esblouït mon iugement, l'attriste et le lasse ; ma veue s'y confond et s'y dissipe (1) ; il fault que ie la retire, et que ie l'y remette à secousses : tout ainsi que pour iuger du lustre de l'escarlatte, on nous ordonne de passer les yeulx par dessus, en la parcourant à diverses veues, soubdaines reprinses et reïterees. Si ce livre me fasche, i'en prens un aultre, et ne m'y addonne qu'aux heures où l'ennuy de rien faire commence à me saisir. Ie ne me prens gueres aux nouveaux, pource que les anciens me semblent plus pleins et plus roides : ny aux grecs, parce que mon iugement ne sçait pas faire ses besongnes d'une puerile et apprentisse intelligence (2).

Entre les livres simplement plaisants, ie treuve des modernes, le Decameron de Boccace, Rabelais, et les Baisers de Iehan Second (3), s'il les fault loger soubs ce tiltre, dignes qu'on s'y amuse. Quant aux Amadis, et telles sortes d'escripts, ils n'ont pas eu le credit d'arrester seulement mon enfance. Ie diray encores cecy, ou hardiement, ou temerairement, que cette vieille ame poisante ne se laisse plus chatouiller, non seulement à l'Arioste, mais encores au bon Ovide : sa facilité et ses inventions, qui m'ont ravy aultrefois, à peine m'entretiennent elles à cette heure. Ie dis librement mon advis de toutes choses, voire et de celles qui surpassent à l'adventure ma suffisance, et que ie ne tiens aulcunement estre de ma iurisdiction : ce que i'en opine, c'est aussi pour declarer la mesure de ma veue, non la mesure des choses. Quand ie me treuve desgousté de l'Axioche de Platon (4), comme d'un ouvrage sans force, eu esgard à un tel auc-

(1) Montaigne ajoutait ici : *Mon esprit pressé se iecte au rouet :* mais il a rayé ensuite cette addition. Voyez l'exemplaire corrigé de sa main, p. 169, *verso*. N.

(2) Dans l'édition in-4° de 1588, Montaigne disait ici : *parce que mon iugement ne se satisfaict pas d'une moyenne intelligence*, ce qui peut servir de commentaire à cette nouvelle phrase. Il veut nous apprendre par là qu'il n'avait qu'une médiocre intelligence de la langue grecque. C. — Il déclare positivement (l. II, c. 4) *qu'il n'entendoit rien au grec*, et (l. I, c. 25) *qu'il n'avoit quasi du tout point d'intelligence du grec ;* ce qui ne l'empêche pas d'en citer assez souvent des passages. E. J.

(3) Jean Second était né à la Haye, en 1511 ; il mourut à Tournay, en 1536, n'ayant pas encore vingt-cinq ans. On peut voir sur ce poëte la préface de la nouvelle édition de ses Œuvres, par Bosscha ; *Leyde*, 1821, 2 vol. in-8°. J. V. L.

(4) L'*Axiochus* n'est point de Platon, et Diogène Laërce l'avait déjà reconnu. On a longtemps attribué cet ouvrage à Eschine le socratique (voyez l'édition de Jean le Clerc, *Amsterdam*, 1711) ; d'autres l'ont donné à Xénocrate de Chalcédoine. Il est certain que ce dialogue est d'une très haute antiquité. J. V. L.

teur, mon iugement ne s'en croit pas : il n'est pas si oultrecuidé (1) de s'opposer à l'auctorité de tant d'aultres fameux iugements anciens, qu'il tient ses regents et ses maistres, et avecques lesquels il est plustost content de faillir; il s'en prend à soy, et se condemne, ou de s'arrester à l'escorce, ne pouvant penetrer iusques au fond, ou de regarder la chose par quelque fauls lustre. Il se contente de se guarantir seulement du trouble et du desreiglement : quant à sa foiblesse, il la recognoist et advoue volontiers. Il pense donner iuste interpretation aux apparences que sa conception luy presente; mais elles sont imbecilles et imparfaictes. La pluspart des fables d'Esope ont plusieurs sens et intelligences : ceulx qui les mythologizent, en choisissent quelque visage qui quadre bien à la fable; mais pour la pluspart, ce n'est que le premier visage et superficiel; il y en a d'aultres plus vifs, plus essentiels et internes, ausquels ils n'ont sçeu penetrer : voylà comme i'en fois.

Mais, pour suivre ma route, il m'a tousiours semblé qu'en la poësie, Virgile, Lucrece, Catulle et Horace tiennent de bien loing le premier reng, et signamment Virgile en ses Georgiques, que i'estime le plus accomply ouvrage de la poësie : à comparaison duquel on peult recognoistre ayseement qu'il y a des endroicts de l'Aeneïde ausquels l'aucteur eust donné encores quelque tour de pigne (2), s'il en eust eu loisir; et le cinquiesme livre en l'Aeneïde me semble le plus parfaict. I'ayme aussi Lucain; et le practique volontiers, non tant pour son style que pour sa valeur propre et verité de ses opinions et iugements. Quant au bon Terence, la mignardise et les graces du langage latin, ie le treuve admirable à representer au vif les mouvements de l'ame et la condition de nos mœurs; à toute heure nos actions me reiectent à luy : ie ne le puis lire si souvent, que ie n'y treuve quelque beaulté et grace nouvelle. Ceulx des temps voysins à Virgile se plaignoient dequoy aulcuns luy comparoient Lucrece : ie suis d'opinion que c'est à la verité une comparaison ineguale; mais i'ay bien à faire à me rasseurer en cette creance, quand ie me treuve attaché à quelque beau lieu de ceulx de Lucrece. S'ils se picquoient de cette comparaison, que diroient ils de la bestise

(1) Ou *il n'est pas si vain*, comme avait mis Montaigne dans l'édition in-4° de 1588. *Oultrecuidé* est de l'édition de 1595. Celle de Naigeon porte, *il n'est pas si sot*. J. V. L.

(2) *Peigne*. E. J.

et stupidité barbaresque de ceulx qui luy comparent à cette heure Arioste ? et qu'en diroit Arioste luy mesme ?

O seclum insipiens et inficetum (1) !

I'estime que les anciens avoient encores plus à se plaindre de ceulx qui apparioient Plaute à Terence (cettuy cy sent bien mieulx son gentilhomme), que Lucrece à Virgile. Pour l'estimation et preference de Terence, faict beaucoup que le pere de l'eloquence romaine l'a si souvent en la bouche, seul de son reng ; et la sentence que le premier iuge des poëtes romains (2) donne de son compaignon. Il m'est souvent tumbé en fantasie comme, en nostre temps, ceulx qui se meslent de faire des comedies (ainsi que les Italiens, qui y sont assez heureux), employent trois ou quatre arguments de celles de Terence ou de Plaute pour en faire une des leurs : ils entassent en une seule comedie cinq ou six contes de Boccace. Ce qui les faict ainsi se charger de matiere, c'est la desfiance qu'ils ont de se pouvoir soustenir de leurs propres graces : il fault qu'ils treuvent un corps où s'appuyer ; et n'ayants pas du leur assez dequoy nous arrester, ils veulent que le conte nous amuse. Il en va de mon aucteur tout au contraire : les perfections et beaultez de sa façon de dire nous font perdre l'appetit de son subiect ; sa gentillesse et sa mignardise nous retiennent par tout ; il est par tout si plaisant,

Liquidus, puroque simillimus amni (3),

et nous remplit tant l'ame de ses graces, que nous en oublions celles de sa fable. Cette mesme consideration me tire plus avant : ie veoy que les bons et anciens poëtes ont evité l'affectation et la recherche, non seulement des fantastiques eslevations espaignoles et petrarchistes, mais des poinctes mesmes plus doulces et plus retenues, qui sont l'ornement de touts les ouvrages poëtiques des siecles suyvants. Si n'y a il bon iuge qui les treuve à dire en ces anciens, et qui n'admire plus sans comparaison l'eguale polissure et cette perpetuelle doulceur et beaulté fleurissante des epigrammes de Catulle, que touts les aiguillons dequoy Martial aiguise la queue des siens. C'est cette mesme raison que ie disoy tantost, comme Martial de soy, *minus illi ingenio la-*

(1) O siècle sans jugement et sans goût ! CATULLE, XLIII, 8.
(2) HORACE, *Art poétique*, v. 270. C.
(3) Il coule avec tant d'aisance et de pureté. HORACE, *Epist.* II, 2, 120.

borandum fuit, in cuius locum materia successerat (1). Ces premiers là, sans s'esmouvoir et sans se picquer, se font assez sentir; ils ont dequoy rire par tout, il ne fault pas qu'ils se chatouillent : ceulx cy ont besoing de secours estrangier; à mesure qu'ils ont moins d'esprit, il leur fault plus de corps; ils montent à cheval parce qu'ils ne sont assez forts sur leurs iambes : tout ainsi qu'en nos bals, ces hommes de vile condition qui en tiennent eschole, pour ne pouvoir representer le port et la decence de nostre noblesse, cherchent à se recommender par des saults perilleux, et aultres mouvements estranges et batteleresques; et les dames ont meilleur marché de leur contenance aux dances où il y a diverses decouppeures et agitations de corps, qu'en certaines aultres dances de parade, où elles n'ont simplement qu'à marcher un pas naturel, et representer un port naïf et leur grace ordinaire : et comme i'ay veu aussi les badins excellents, vestus en leur à touts les iours (2) et en une contenance commune, nous donner tout le plaisir qui se peult tirer de leur art : les apprentifs et qui ne sont de si haulte leçon, avoir besoing de s'enfariner le visage, de se travestir, se contrefaire en mouvements de grimaces sauvages, pour nous apprester à rire. Cette mienne conception se recognoist, mieulx qu'en tout aultre lieu, en la comparaison de l'Aeneïde et du Furieux (3) : celuy là on le veoit aller à tire d'aile, d'un vol hault et ferme, suyvant tousiours sa poincte; cettuy cy, voleter et saulteler de conte en conte, comme de branche en branche, ne se fiant à ses ailes que pour une bien courte traverse, et prendre pied à chasque bout de champ, de peur que l'haleine et la force luy faille;

Excursusque breves tentat (4).

Voylà doncques, quant à cette sorte de subiect, les aucteurs qui me plaisent le plus.

Quant à mon aultre façon, qui mesle un peu plus de fruict au plaisir, par où i'apprens à renger mes opinions et conditions, les livres qui m'y servent, c'est Plutarque, depuis qu'il est françois, et Seneque. Ils ont touts deux cette notable commodité

(1) Il n'avait pas de grands efforts à faire : le sujet même lui tenait lieu d'esprit. MARTIAL, *Préface du liv. VIII.*

(2) *A leur ordinaire*, édit. in-4° de 1588, p. 171, *verso*. C.

(3) L'*Orlando furioso* de l'Arioste. C.

(4) Il tente de petites courses. VIRG. *Géorg.* IV, 194.

pour mon humeur, que la science que i'y cherche y est traictée à pieces descousues, qui ne demandent pas l'obligation d'un long travail, dequoy ie suis incapable : ainsi sont les opuscules de Plutarque, et les epistres de Seneque, qui sont la plus belle partie de leurs escripts et la plus proufitable. Il ne fault pas grande entreprinse pour m'y mettre; et les quitte où il me plaist : car elles n'ont point de suitte et dependance des unes aux aultres. Ces aucteurs se rencontrent en la pluspart des opinions utiles et vrayes; comme aussi leur fortune les feit naistre environ mesme siecle, touts deux precepteurs de deux empereurs romains, touts deux venus de païs estrangier, touts deux riches et puissants. Leur instruction est de la cresme de la philosophie, et presentee d'une simple façon, et pertinente. Plutarque est plus uniforme et constant; Seneque, plus ondoyant et divers : cettuy cy se peine, se roidit et se tend, pour armer la vertu contre la foiblesse, la crainte et les vicieux appetits; l'aultre semble n'estimer pas tant leurs efforts, et desdaigner d'en haster son pas et se mettre sur sa garde. Plutarque a les opinions platoniques, doulces et accommodables à la societé civile; l'aultre les a stoïques et epicuriennes, plus esloingnees de l'usage commun, mais selon moy plus commodes en particulier et plus fermes. Il paroist en Seneque qu'il preste un peu à la tyrannie des empereurs de son temps; car ie tiens pour certain que c'est d'un iugement forcé qu'il condemne la cause de ces genereux meurtriers de Cesar : Plutarque est libre par tout. Seneque est plein de poinctes et saillies; Plutarque, de choses : celuy là vous eschauffe plus et vous esmeut; cettuy cy vous contente davantage et vous paye mieulx; il nous guide, l'autre nous poulse.

Quant à Cicero, les ouvrages qui me peuvent servir chez luy à mon desseing, ce sont ceulx qui traictent de la philosophie specialement morale. Mais, à confesser hardiement la verité (car puis qu'on a franchy les barrieres de l'impudence, il n'y a plus de bride), sa façon d'escrire me semble ennuyeuse; et toute aultre pareille façon : car ses prefaces, definitions, partitions, etymologies, consument la pluspart de son ouvrage; ce qu'il y a de vif et de mouelle est estouffé par ses longueries d'apprests. Si i'ay employé une heure à le lire, qui est beaucoup pour moy, et que ie ramentoive ce que i'en ay tiré de suc et de substance, la pluspart du temps ie n'y treuve qne du vent; car il n'est pas encores venu aux arguments qui servent à son propos, et aux

raisons qui touchent proprement le nœud que ie cherche. Pour moy, qui ne demande qu'à devenir plus sage, non plus sçavant ou eloquent, ces ordonnances logiciennes et aristoteliques ne sont pas à propos; ie veulx qu'on commence par le dernier poinct : i'entens assez que c'est que Mort et Volupté; qu'on ne s'amuse pas à les anatomizer. Ie cherche des raisons bonnes et fermes, d'arrivee, qui m'instruisent à en soustenir l'effort; ny les subtilitez grammairiennes, ny l'ingenieuse contexture de paroles et d'argumentations, n'y servent. Ie veulx des discours qui donnent la premiere charge dans le plus fort du doubte : les siens languissent autour du pot; ils sont bons pour l'eschole, pour le barreau et pour le sermon, où nous avons loisir de sommeiller, et sommes encores, un quart d'heure aprez, assez à temps pour en retrouver le fil. Il est besoing de parler ainsin aux iuges qu'on veult gaigner à tort ou à droict, aux enfants et au vulgaire, à qui il fault tout dire, et veoir ce qui portera. Ie ne veulx pas qu'on s'employe à me rendre attentif, et qu'on me crie cinquante fois, « Or oyez ! » à la mode de nos heraults. Les Romains disoient en leur religion, *Hoc age*, que nous disons en la nostre, *Sursum corda :* ce sont autant de paroles perdues pour moy; i'y viens tout preparé du logis. Il ne me fault point d'alleichement ny de saulse; ie mange bien la viande toute crue : et au lieu de m'aiguiser l'appetit par ces preparatoires et avant ieux, on me le lasse et affadit. La licence du temps m'excusera elle de cette sacrilege audace, d'estimer aussi traisnants les dialogismes de Platon mesme, estouffant par trop sa matiere; et de plaindre le temps que met à ces longues interlocutions vaines et preparatoires, un homme qui avoit tant de meilleures choses à dire? mon ignorance m'excusera mieulx, sur ce que ie ne veoy rien en la beaulté de son langage. Ie demande en general les livres qui usent des sciences, non ceulx qui les dressent. Les deux premiers (1), et Pline, et leurs semblables, ils n'ont point de *Hoc age;* ils veulent avoir à faire à gents qui s'en soyent advertis eulx mesmes : ou s'ils en ont, c'est un *Hoc age* substantile, et qui a son corps à part. Ie veoy aussi volontiers les epistres *ad Atticum,* non seulement parce qu'elles contiennent une tres ample instruction de l'histoire et affaires de son temps; mais beaucoup plus pour y descouvrir ses humeurs privees : car i'ay une singu-

(1) Plutarque et Sénèque. C.

liere curiosité, comme i'ay dict ailleurs, de cognoistre l'ame et les naïfs iugements de mes aucteurs. Il fault bien iuger leur suffisance, mais non pas leurs mœurs ny eulx, par cette monstre de leurs escripts qu'ils estalent au theatre du monde. I'ay mille fois regretté que nous ayons perdu le livre que Brutus avoit escript de la vertu : car il faict beau apprendre la theorique de ceulx qui sçavent bien la practique. Mais d'autant que c'est aultre chose le presche que le prescheur, i'ayme bien autant veoir Brutus chez Plutarque que chez luy mesme : ie choisiroy plustost de sçavoir au vray les devis qu'il tenoit en sa tente à quelqu'un de ses privez amis, la veille d'une battaille, que les propos qu'il teint le lendemain à son armee; et ce qu'il faisoit en son cabinet et en sa chambre, que ce qu'il faisoit emmy la place et au senat. Quant à Cicero, ie suis du iugement commun, que hors la science, il n'y avoit pas beaucoup d'excellence en son ame : il estoit bon citoyen, d'une nature debonnaire, comme sont volontiers les hommes gras et gosseurs, tel qu'il estoit; mais de mollesse et de vanité ambitieuse, il en avoit, sans mentir, beaucoup. Et si ne sçay comment l'excuser d'avoir estimé sa poësie digne d'estre mise en lumiere : ce n'est pas grande imperfection que de faire mal des vers; mais c'est imperfection de n'avoir pas senty combien ils estoient indignes de la gloire de son nom. Quant à son eloquence, elle est du tout hors de comparaison : ie croy que iamais homme ne l'egualera. Le ieune Cicero, qui n'a ressemblé son pere que de nom, commandant en Asie, il se trouva un iour en sa table plusieurs estrangiers, et entre aultres Cestius, assis au bas bout, comme on se fourre souvent aux tables ouvertes des grands. Cicero s'informa qui il estoit, à l'un de ses gents, qui luy dict son nom : mais, comme celuy qui songeoit ailleurs, et qui oublioit ce qu'on luy respondoit, il le luy redemanda encores, depuis, deux ou trois fois. Le serviteur, pour n'estre plus en peine de luy redire si souvent mesme chose, et pour le luy faire cognoistre par quelque circonstance : « C'est, dit il, ce Cestius, de qui on vous a dict qu'il ne faict pas grand estat de l'eloquence de vostre pere, au prix de la sienne. » Cicero s'estant soubdain picqué de cela, commanda qu'on empoignast ce pauvre Cestius, et le feit tres bien fouetter en sa presence (1). Voylà un mal courtois hoste! Entre ceulx mesmes qui ont estimé, toutes cho-

(1) SÉNÈQUE, *Suasor*. 8. C.

ses comptees, cette sienne eloquence incomparable, il y en a eu qui n'ont pas laissé d'y remarquer des faultes; comme ce grand Brutus, son amy, disoit que c'estoit une eloquence cassee et esrenee, *fractam et elumbem* (1). Les orateurs voysins de son siecle, reprenoient aussi en luy ce curieux soing de certaine longue cadence au bout de ses clauses, et notoient ces mots *esse videatur*, qu'il y employe si souvent (2). Pour moy, i'ayme mieulx une cadence qui tumbe plus court, couppee en iambes. Si mesle il par fois bien rudement ses nombres, mais rarement; i'en ay remarqué ce lieu à mes aureilles : *Ego vero me minus diu senem esse mallem, quam esse senem ante, quam essem* (3).

Les historiens sont ma droicte bale (4) : car ils sont plaisants et aysez; et quand et quand l'homme en general, de qui ie cherche la cognoissance, y paroist plus vif et plus entier qu'en nul aultre lieu; la varieté et verité de ses conditions internes, en gros et en detail; la diversité des moyens de son assemblage, et des accidents qui le menacent. Or ceulx qui escrivent les vies, d'autant qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux evenements, plus à ce qui part du dedans qu'à ce qui arrive au dehors, ceulx là me sont plus propres : voylà pourquoy, en toutes sortes, c'est mon homme que Plutarque. Ie suis bien marry que nous n'ayons une douzaine de Laërtius, ou qu'il ne soit plus estendu, ou plus entendu : car ie suis pareillement curieux de cognoistre les fortunes et la vie de ces grands precepteurs du monde, comme de cognoistre la diversité de leurs dogmes et fantasies. En ce genre d'estude des histoires, il fault feuilleter, sans distinction, toutes sortes d'aucteurs et vieils et nouveaux, et barragouins et françois, pour y apprendre les choses dequoy diversement ils traictent. Mais Cesar singulierement me semble meriter qu'on l'estudie,

(1) Voyez le dialogue *de Oratoribus*, c. 18. C.

(2) *Ibid.* c. 23. C.

(3) Pour moi, j'aimerais mieux être vieux moins longtemps que de vieillir avant la vieillesse. Cic. *de Senectute*, c. 10. — Voyez quelques observations sur cette critique de Montaigne, *Œuvres complètes de Cicéron*, éd. in-8°, t. XXVIII p. 91. — Montaigne lui-même a traduit cette phrase latine dans le troisième livre de ses *Essais*, au commencement du chap. 5. J. V. L.

(4) Montaigne appelle ici la lecture des historiens, *sa droicte bale*, pour nous apprendre que c'est le plus doux et le plus aisé de ses amusements, par allusion à ce qui arrive à un joueur de paume qui, lorsque la *balle* lui vient du côté droit, la renvoie naturellement et sans peine, réduit, lorsqu'elle lui vient du côté opposé, à la chasser d'un coup de revers, qui, pour l'ordinaire, est un coup moins sûr et plus malaisé. — Il y avait dans les premières éditions : *Les historiens sont le vray gibbier de mon estude.* C.

non pour la science de l'histoire seulement, mais pour luy mesme : tant il a de perfection et d'excellence par dessus touts les aultres, quoy que Salluste soit du nombre. Certes, ie lis cet aucteur avecques un peu plus de reverence et de respect, qu'on ne lict les humains ouvrages; tantost le considerant luy mesme par ses actions et le miracle de sa grandeur; tantost la pureté et inimitable polissure de son langage, qui a surpassé non seulement touts les historiens, comme dict Cicero (1), mais à l'adventure Cicero mesme : avecques tant de sincerité en ses iugements, parlant de ses ennemis, que sauf les faulses couleurs dequoy il veult couvrir sa mauvaise cause et l'ordure de sa pestilente ambition, ie pense qu'en cela seul on y puisse trouver à redire qu'il a esté trop espargnant à parler de soy; car tant de grandes choses ne peuvent avoir esté executees par luy, qu'il n'y soit allé beaucoup plus du sien qu'il n'y en met.

I'ayme les historiens ou fort simples ou excellents. Les simples, qui n'ont point dequoy y mesler quelque chose du leur, et qui n'y apportent que le soing et la diligence de ramasser tout ce qui vient à leur notice, et d'enregistrer, à la bonne foy, toutes choses sans chois et sans triage, nous laissent le iugement entier pour la cognoissance de la verité : tel est entre aultres, pour exemple, le bon Froissard, qui a marché en son entreprinse d'une si franche naïfveté, qu'ayant faict une faulte, il ne craint aulcunement de la recognoistre et corriger en l'endroict où il en a esté adverty; et qui nous represente la diversité mesme des bruits qui couroient, et les differents rapports qu'on luy faisoit : c'est la matiere de l'histoire nue et informe; chascun en peult faire son proufit autant qu'il a d'entendement. Les bien excellents ont la suffisance de choisir ce qui est digne d'estre sceu; peuvent trier, de deux rapports, celuy qui est plus vraysemblable; de la condition des princes et de leurs humeurs, ils en concluent les conseils, et leur attribuent les paroles convenables : ils ont raison de prendre l'auctorité de reigler nostre creance à la leur : mais certes cela n'appartient à gueres de gents. Ceulx d'entre deux (qui est la plus commune façon) nous gastent tout : ils veulent nous mascher les morceaux; ils se donnent loy de iuger, et par consequent d'incliner l'histoire à leur fantasie; car depuis que le iugement pend d'un costé, on ne se peult garder de

(1) Cicéron, *Brutus*, c. 75. J. V. L.

contourner et tordre la narration à ce biais (1) : ils entreprennent de choisir les choses dignes d'estre sceues, et nous cachent souvent telle parole, telle action privée, qui nous instruiroit mieulx; obmettent, pour choses incroyables, celles qu'ils n'entendent pas, et peultestre encores telle chose, pour ne la sçavoir dire en bon latin ou françois. Qu'ils estalent hardiement leur eloquence et leur discours, qu'ils iugent à leur poste : mais qu'ils nous laissent aussi dequoy iuger aprez eulx; et qu'ils n'alterent ny dispensent, par leurs raccourciments et par leur chois, rien sur le corps de la matiere; ains qu'ils nous la renvoyent pure et entiere en toutes ses dimensions.

Le plus souvent on trie, pour cette charge, et notamment en ces siecles icy, des personnes d'entre le vulgaire, pour cette seule consideration de sçavoir bien parler; comme si nous cherchions d'y apprendre la grammaire : et eulx ont raison, n'ayants esté gagez que pour cela, et n'ayants mis en vente que le babil, de ne se soulcier aussi principalement que de cette partie; ainsin, à force beaux mots, ils nous vont pastissant une belle contexture des bruits qu'ils ramassent ez carrefours des villes. Les seules bonnes histoires sont celles qui ont esté escriptes par ceulx mesmes qui commandoient aux affaires, ou qui estoient participants à les conduire, ou au moins qui ont eu la fortune d'en conduire d'aultres de mesme sorte : telles sont quasi toutes les grecques et romaines; car plusieurs tesmoings oculaires ayants escript de mesme subiect (comme il advenoit en ce temps là que la grandeur et le sçavoir se rencontroient communement), s'il y a de la faulte, elle doibt estre merveilleusement legiere, et sur un accident fort doubteux. Que peult on esperer d'un medecin traictant de la guerre, ou d'un escholier traictant les desseings des princes? Si nous voulons remarquer la religion que les Romains avoient en cela, il n'en fault que cet exemple : Asinius Pollio trouvoit ez histoires mesmes de Cesar quelque mescompte en quoy il estoit tumbé, pour n'avoir peu iecter les yeulx en touts les endroicts de son armee, et en avoir creu les particuliers qui luy rapportoient souvent des choses non assez verifiees; ou bien pour n'avoir esté assez curieusement adverty par ses lieutenants des choses qu'ils avoient conduictes en son absence (2). On peult veoir

(1) « Les faits changent de forme dans la tête de l'historien : ils se moulent sur ses intérêts; ils prennent la teinte de ses préjugés. » ROUSSEAU, *Émile*, liv. IV.
(2) SUÉTONE, *César*, c. 56. C.

par là si cette recherche de la verité est delicate, qu'on ne se puisse pas fier d'un combat à la science de celuy qui y a commandé, ny aux soldats, de ce qui s'est passé prez d'eulx, si à la mode d'une information iudiciaire, on ne confronte les tesmoings et receoit les obiects sur la preuve des ponctilles de chasque accident (1). Vrayement la cognoissance que nous avons de nos affaires est bien plus lasche : mais cecy a esté suffisamment traicté par Bodin (2), et selon ma conception.

Pour subvenir un peu à la trahison de ma memoire, et à son default, si extreme qu'il m'est advenu plus d'une fois de reprendre en main des livres comme recents et à moy incogneus, que i'avoy leu soigneusement quelques annees auparavant, et barbouillé de mes notes, i'ay prins en coustume, depuis quelque temps, d'adiouster au bout de chasque livre (ie dis de ceulx desquels ie ne me veulx servir qu'une fois) le temps auquel i'ay achevé de le lire, et le iugement que i'en ay retiré en gros; à fin que cela me represente au moins l'air et idee generale que i'avoy conceu de l'aucteur en le lisant. Ie veulx icy transcrire aulcunes de ces annotations.

Voycy ce que ie meis, il y a environ dix ans, en mon Guicciardin (car quelque langue que parlent mes livres, ie leur parle en la mienne) : « Il est historiographe diligent, et duquel, à mon advis, autant exactement que de nul aultre, on peult apprendre la verité des affaires de son temps : aussi, en la pluspart, en a il esté acteur luy mesme, et en reng honnorable. Il n'y a aulcune apparence que par haine, faveur ou vanité, il ayt desguisé les choses; dequoy font foy les libres iugements qu'il donne des grands, et notamment de ceulx par lesquels il avoit esté advancé et employé aux charges, comme du pape Clement septiesme. Quant à la partie dequoy il semble se vouloir prevaloir le plus, qui sont ses digressions et discours, il y en a de bons et enrichir de beaux traicts : mais il s'y est trop pleu; car pour ne vouloir rien laisser à dire, ayant un subiect si plein et ample, et à peu prez infiny, il en devient lasche, et sentant un peu le cacquet scholastique. I'ay aussi remarqué cecy, que de tant d'ames et effects qu'il iuge, de tant de mouvements et conseils, il n'en rap-

(1) *Si l'on ne confronte les témoignages, si l'on ne reçoit les objections, lorsqu'il s'agit de prouver les moindres détails de chaque fait.* J. V. L.

(2) Le célèbre jurisconsulte, dans l'ouvrage qu'il publia, en 1566, sous le titre de *Methodus ad facilem historiarum cognitionem.*

porte iamais un seul à la vertu, religion et conscience, comme si ces parties là estoient du tout esteinctes au monde; et de toutes les actions, pour belles par apparence qu'elles soient d'elles mesmes, il en reiecte la cause à quelque occasion vicieuse ou à quelque proufit. Il est impossible d'imaginer que parmy cet infiny nombre d'actions dequoy il iuge, il n'y en ayt eu quelqu'une produicte par la voye de la raison : nulle corruption peult avoir saisy les hommes si universellement, que quelqu'un n'eschappe de la contagion. Cela me faict craindre qu'il y aye un peu du vice de son goust; et peult estre advenu qu'il ayt estimé d'aultruy selon soy. »

En mon Philippe de Comines il y a cecy : « Vous y trouverez le langage doulx et agreable, d'une naïfve simplicité; la narration pure, et en laquelle la bonne foy de l'aucteur reluict evidemment, exempte de vanité parlant de soy, et d'affection et d'envie parlant d'aultruy; ses discours et enhortements accompaignez plus de bon zele et de verité, que d'aulcune exquise suffisance; et, tout par tout, de l'auctorité et gravité, representant son homme de bon lieu, et eslevé aux grands affaires. »

Sur les Memoires du monsieur du Bellay (1) : « C'est tousiours plaisir de veoir les choses escriptes par ceulx qui ont essayé comme il les fault conduire; mais il ne se peult nier qu'il ne se descouvre evidemment, en ces deux seigneurs icy, un grand deschet de la franchise et liberté d'escrire, qui reluict ez anciens de leur sorte, comme au sire de Iouinville, domestique de sainct Louys; Eginard, chancelier de Charlemaigne; et de plus fresche memoire, en Philippe de Comines. C'est icy plustost un plaidoyer pour le roy François contre l'empereur Charles cinquiesme, qu'une histoire. Ie ne veulx pas croire qu'ils ayent rien changé quant au gros du faict; mais de contourner le iugement des evenements, souvent contre raison, à nostre advantage, et d'obmettre tout ce qu'il y a de chatouilleux en la vie de leur maistre, ils

(1) Ces Mémoires, publiés par messire *Martin du Bellay*, et moins connus que les ouvrages précédents, contiennent dix livres, dont les quatre premiers et les trois derniers sont de *Martin du Bellay*, et les autres de son frère *Guillaume de Langey*, et ont été tirés de sa cinquième Ogdoade, depuis l'an 1536 jusqu'en 1540. Ils sont intitulés : *Mémoires de messire Martin du Bellay, contenant le discours de plusieurs choses advenues au royaume de France, depuis l'an* 1513 *jusqu'au trespas de François Ier, arrivé en* 1547. De tout cela il est aisé de juger pourquoi Montaigne parle de *deux seigneurs du Bellay*, après avoir dit, *les Mémoires de monsieur du Bellay*. C.

en font mestier : tesmoing les reculements de messieurs de Montmorency et de Byron (1), qui y sont oubliez; voire le seul nom de madame d'Estampes ne s'y treuve point. On peult couvrir les actions secrettes; mais de taire ce que tout le monde sçait, et les choses qui ont tiré des effects publicques et de telle consequence, c'est un default inexcusable. Somme, pour avoir l'entiere cognoissance du roy François et des choses advenues de son temps, qu'on s'addresse ailleurs, si on m'en croit. Ce qu'on peult faire ici de proufit, c'est par la deduction particuliere des battailles et exploicts de guerre où ces gentilshommes se sont trouvez; quelques paroles et actions privees d'aulcuns princes de leur temps; et les practiques et negociations conduictes par le seigneur de Langeay, où il y a tout plein de choses dignes d'estre sceues, et des discours non vulgaires. »

CHAPITRE XI.

De la cruauté.

Il me semble que la vertu est chose aultre, et plus noble, que les inclinations à la bonté qui naissent en nous. Les ames reiglees d'elles mesmes et bien nees, elles suyvent mesme train, et representent en leurs actions mesme visage que les vertueuses : mais la vertu sonne ie ne sçay quoy de plus grand et de plus actif que de se laisser, par une heureuse complexion, doulcement et paisiblement conduire à la suitte de la raison. Celuy qui, d'une doulceur et facilité naturelle, mespriseroit les offenses receues, feroit chose tres belle et digne de louange : mais celuy qui, picqué et oultré iusques au vif d'une offense, s'armeroit des armes de la raison contre ce furieux appetit de vengeance, et aprez un grand conflict, s'en rendroit enfin maistre, feroit sans doubte beaucoup

(1) Il y a *Brion* dans l'édition de 1588, dans celle de 1595, dans celle de 1635; et c'est la vraie leçon. L'autre n'a pour autorité que l'édition de 1598. Philippe Chabot, amiral de France, longtemps connu sous le nom de *seigneur de Brion*, pris à la bataille de Pavie en 1525, ambassadeur en Angleterre en 1532, chargé, en 1535, de commander l'armée en Piémont, après de brillants succès, s'arrêta tout court à Verceil : François I[er] ne lui pardonna jamais cette faute. Condamné en 1540 comme concussionnaire, il fut sauvé par la protection de la duchesse d'Étampes. On conserve à la Bibliothèque royale un recueil manuscrit des *Lettres de l'amiral de Brion*, écrites en 1525. Le témoignage de Brantôme sur ce général paraît plus véridique que celui de Martin du Bellay. J. V. L.

plus. Celuy là feroit bien; et cettuy cy vertueusement : l'une action se pourroit dire bonté; l'aultre, vertu; car il semble que le nom de la vertu presuppose de la difficulté et du contraste, et qu'elle ne peult s'exercer sans partie (1). C'est à l'adventure pourquoy nous nommons Dieu, bon, fort, et liberal, et iuste, mais nous ne le nommons pas *vertueux* (2); ses operations sont toutes naïfves et sans effort. Des philosophes, non seulement stoïciens, mais encores epicuriens (3) [et cette enchere ie l'emprunte de l'opinion commune, qui est faulse, quoy que die ce subtil rencontre d'Arcesilaus à celuy qui luy reprochoit que beaucoup de gents passoient de son eschole en l'epicurienne; mais iamais au rebours : « Ie croy bien : des coqs il se faict des chappons assez; mais des chappons il ne s'en faict iamais des coqs (4) : » car, à la verité, en fermeté et rigueur d'opinions et de preceptes, la secte epicurienne ne cede aulcunement à la stoïque; et un stoïque recognoissant (5) meilleure foy que ces disputateurs, qui pour combattre Epicurus et se donner beau ieu, luy font dire ce à quoy il ne pensa iamais, contournants ses paroles à gauche, argumentants par la loy grammairienne aultre sens de sa façon de parler, et aultre creance que celle qu'ils sçavent qu'il avoit en l'ame et en ses mœurs, dict qu'il a laissé d'estre epicurien pour cette consideration, entre aultres, qu'il treuve leur route trop haultaine et inaccessible : *et ii, qui* φιλήδονοι *vocantur, sunt* φιλόκαλοι *et* φιλοδίκαιοι, *omnesque virtutes et colunt et retinent* (6)]; des philosophes stoïciens et epicuriens, dis ie, il y en a plusieurs qui ont iugé que ce n'estoit pas assez d'avoir l'ame en bonne assiette, bien reiglee et bien disposee à la vertu; ce n'estoit pas assez d'avoir nos resolutions et nos discours au dessus de touts les efforts de fortune; mais qu'il falloit encores rechercher les occasions d'en venir à la preuve : ils veulent quester de la douleur, de la necessité, et du mespris, pour les combattre, et pour

(1) *Sans partie adverse, sans opposition.* E. J.

(2) « Quoique nous appelions Dieu *bon*, nous ne l'appelons pas *vertueux*, parce qu'il n'a pas besoin d'effort pour bien faire. » ROUSSEAU, *Émile*, liv. V.

(3) L'édition de 1635 ajoute ici deux ou trois lignes pour préparer à la longue parenthèse qui suit : ces changements ont été faits sans autorité. J. V. L.

(4) DIOGÈNE LAERCE, IV, 43. C.

(5) *Montrant.* C.

(6) Car ceux qu'on appelle *amoureux de la volupté* sont en effet *amoureux de l'honnêteté et de la justice*, et ils respectent et pratiquent toutes les vertus. CIC. *Epist. fam.* XV, 19.

tenir leur ame en haleine : *multum sibi adiicit virtus lacessita* (1). C'est l'une des raisons pourquoy Epaminondas, qui estoit encores d'une tierce secte (2), refuse des richesses que la fortune luy met en main par une voye tres legitime, pour avoir, dict il, à s'escrimer contre la pauvreté, en laquelle extreme il se mainteint tousiours. Socrates s'essayoit, ce me semble, encores plus rudement, conservant pour son exercice la malignité de sa femme, qui est un essay à fer esmoulu. Metellus ayant, seul de touts les senateurs romains, entreprins, par l'effort de sa vertu, de soustenir la violence de Saturninus, tribun du peuple à Rome, qui vouloit à toute force faire passer une loy iniuste en faveur de la commune (3), et ayant encouru par là les peines capitales que Saturninus avoit establies contre les refusants, entretenoit ceulx qui en cette extremité le conduisoient en la place, de tels propos : « Que c'estoit chose trop facile et trop lasche que de mal faire; et que de faire bien où il n'y eust point de dangier, c'estoit chose vulgaire : mais de faire bien où il y eust dangier, c'estoit le propre office d'un homme de vertu (4). » Ces paroles de Metellus nous representent bien clairement ce que ie vouloy verifier, que la vertu refuse la facilité pour compaigne; et que cette aysee, doulce et penchante voye, par où se conduisent les pas reiglez d'une inclination de nature, n'est pas celle de la vraye vertu : elle demande un chemin aspre et espineux; elle veult avoir, ou des difficultez estrangieres à luicter, comme celle de Metellus, par le moyen desquelles fortune se plaist à luy rompre la roideur de sa course, ou des difficultez internes que luy apportent les appetits desordonnez et imperfections de nostre condition.

Ie suis venu iusques icy bien à mon ayse : mais au bout de ce discours, il me tumbe en fantasie que l'ame de Socrates, qui est la plus parfaicte qui soit venue à ma cognoissance, seroit, à mon compte, une ame de peu de recommendation : car ie ne puis concevoir en ce personnage aulcun effort de vicieuse concupiscence; au train de sa vertu, ie n'y puis imaginer aulcune difficulté ny aulcune contraincte; ie cognoy sa raison si puissante et si maistresse chez luy, qu'elle n'eust iamais donné moyen à un

(1) La vertu se perfectionne par les combats. SÉNÈQUE, *Ep.* 13.
(2) De la secte pythagoricienne. Voyez CICÉRON, *de Offic.* I, 44. C.
(3) *Du peuple* ou *des plébéiens.* E. J.
(4) PLUTARQUE, *Vie de Marius*, c. 10. C.

appetit vicieux seulement de naistre; à une vertu si eslevee que la sienne, ie ne puis rien mettre en teste; il me semble la veoir marcher d'un victorieux pas et triumphant, en pompe et à son ayse, sans empeschement ne destourbier (1). Si la vertu ne peult luire que par le combat des appetits contraires, dirons nous doncques qu'elle ne se puisse passer de l'assistance du vice; et qu'elle luy doibve cela, d'en estre mise en credit et en honneur? Que deviendroit aussi cette brave et genereuse volupté epicurienne, qui faict estat de nourrir mollement en son giron et y faire folastrer la vertu, luy donnant pour ses iouets la honte, les fiebvres, la pauvreté, la mort et les gehennes? Si ie presuppose que la vertu parfaicte se cognoist à combattre et porter patiemment la douleur, à soustenir les efforts de la goutte sans s'esbranler de son assiette; si ie luy donne pour son obiect necessaire l'aspreté et la difficulté : que deviendra la vertu qui sera montee à tel poinct, que de non seulement mespriser la douleur, mais de s'en esiouyr, et de se faire chatouiller aux poinctes d'une forte cholique; comme est celle que les epicuriens ont establie, et de laquelle plusieurs d'entre eulx nous ont laissé par leurs actions des preuves tres certaines (2)? comme ont bien d'aultres, que ie treuve avoir surpassé par effect les reigles mesmes de leur discipline; tesmoing le ieune Caton : quand ie le veoy mourir et se deschirer les entrailles, ie ne me puis contenter de croire simplement qu'il eust lors son ame exempte totalement de trouble et d'effroy; ie ne puis croire qu'il se mainteint seulement en cette desmarche, que les reigles de la secte stoïque luy ordonnoient, rassise, sans esmotion et impassible; il y avoit, ce me semble, en la vertu de cet homme trop de gaillardise et de verdeur, pour s'en arrester là. Ie croy sans doubte qu'il sentit du plaisir et de la volupté en une si noble action, et qu'il s'y agrea plus qu'en aultre de celles de sa vie : *sic abiit e vita, ut causam moriendi nactum se esse gauderet* (3). Ie le croy si avant, que i'entre en doubte s'il eust voulu que l'occasion d'un si bel exploict luy feust ostee; et si la bonté qui luy faisoit embrasser les commoditez publicques plus que les siennes, ne me tenoit en bride, ie tumberois ayseement en cette opinion, Qu'il sçavoit bon gré à la fortune d'avoir mis

(1) *Ni trouble*, du latin *disturbare*. E. J.
(2) Cic. *de Finibus*, II, 30, etc. J. V. L.
(3) Il sortit de la vie, heureux d'avoir trouvé un motif pour se donner la mort. Cic. *Tusc. quæst.* I, 30.

sa vertu à une si belle espreuve, et d'avoir favorisé ce brigand (1) à fouler aux pieds l'ancienne liberté de sa patrie. Il me semble lire en cette action ie ne scay quelle esiouïssance de son ame, et une esmotion de plaisir extraordinaire et d'une volupté virile, lorsqu'elle consideroit la noblesse et la haulteur de leur entreprinse :

Deliberata morte ferocior (2) :

non pas aiguisee par quelque esperance de gloire, comme les iugements populaires et effeminez d'aulcuns hommes ont iugé (car cette consideration est trop basse pour toucher un cœur si genereux, si haultain et si roide); mais pour la beaulté de la chose mesme en soy, laquelle il veoyoit bien plus claire et en sa perfection, luy qui en manioit les ressorts, que nous ne pouvons faire. La philosophie m'a faict plaisir, de iuger qu'une si belle action eust esté indecemment logee en toute aultre vie qu'en celle de Caton, et qu'à la sienne seule il appartenoit de finir ainsi : pourtant ordonna il, selon raison, et à son fils et aux senateurs qui l'accompagnoient, de prouveoir aultrement à leur faict. *Catoni quum incredibilem natura tribuisset gravitatem, eamque ipse perpetua constantia roboravisset, semperque in proposito.... consilio permansisset, moriendum potius, quam tyranni vultus adspiciendus, erat* (3). Toute mort doibt estre de mesme sa vie : nous ne devenons pas aultres pour mourir. I'interprete tousiours la mort par la vie : et si on m'en recite quelqu'une, forte par apparence, attachee à une vie foible, ie tiens qu'elle est produicte de cause foible et sortable à sa vie. L'aysance doncques de cette mort, et cette facilité qu'il avoit acquise par la force de son ame, dirons nous qu'elle doibve rabbattre quelque chose du lustre de sa vertu? Et qui, de ceulx qui ont la cervelle tant soit peu teincte de la vraye philosophie, peult se contenter d'imaginer Socrates seulement franc de crainte et de

(1) César, que Montaigne admire souvent, est ici mis à sa place, comme auteur du plus grand des crimes. Cicéron l'appelle aussi *perditus latro* (ad Attic. VII, 18). J. V. L.

(2) Plus fière, parce qu'elle avait résolu de mourir. Hor. *Od.* I, 37, 29. — Ce que le poète a dit de Cléopâtre, Montaigne l'applique à l'âme de Caton. C.

(3) Caton, qui avait reçu de la nature une sévérité inflexible, et qui, toujours inébranlable dans ses principes et ses devoirs, avait fortifié par l'habitude la fermeté de son caractère, Caton dut mourir plutôt que de soutenir l'aspect d'un tyran. Cic. *de Officiis*, I, 31.

passion en l'accident de sa prison, de ses fers et de sa condemnation? et qui ne recognoist en luy, non seulement de la fermeté et de la constance (c'estoit son assiette ordinaire que celle là), mais encores ie ne sçay quel contentement nouveau, et une alaigresse eniouee en ses propos et façons dernieres? A ce tressaillir, du plaisir qu'il sent à gratter sa iambe aprez que les fers en feurent hors, accuse il pas une pareille doulceur et ioye en son ame, pour estre desenforgee (1) des incommoditez passees, et à mesme d'entrer en cognoissance des choses à venir? Caton me pardonnera, s'il luy plaist; sa mort est plus tragique et plus tendue, mais cette cy est encores, ie ne sçay comment, plus belle. Aristippus, à ceulx qui la plaignoient, « Les dieux m'en envoyent une telle! » dict il (2). On veoid aux ames de ces deux personnages (3) et de leurs imitateurs (car, de semblables, ie fois grand doubte qu'il y en ait eu), une si parfaicte habitude à la vertu, qu'elle leur est passee en complexion. Ce n'est plus vertu penible, ny des ordonnances de la raison, pour lesquelles maintenir il faille que leur ame se roidisse; c'est l'essence mesme de leur ame, c'est son train naturel et ordinaire; ils l'ont rendue telle par un long exercice des preceptes de la philosophie, ayants rencontré une belle et riche nature : les passions vicieuses qui naissent en nous ne treuvent plus par où faire entree en eulx; la force et roideur de leur ame estouffe et esteinct les concupiscences aussitost qu'elles commencent à s'esbranler.

Or, qu'il ne soit plus beau, par une haulte et divine resolution, d'empescher la naissance des tentations, et de s'estre formé à la vertu, de maniere que les semences mesmes des vices en soyent desracinees, que d'empescher à vifve force leur progrez, et s'estant laissé surprendre aux esmotions premieres des passions, s'armer et se bander pour arrester leur course et les vaincre; et que ce second effect ne soit encores plus beau, que d'estre simplement garny d'une nature facile et debonnaire, et desgoustee par soy mesme de la desbauche et du vice, ie ne pense point qu'il y ait doubte : car cette tierce et derniere façon, il semble bien qu'elle rende un homme innocent, mais non pas vertueux; exempt de mal faire, mais non assez apte à bien faire : ioinct que cette

(1) *Dégagée.* — *Desenforgé* se trouve dans le Dictionnaire français et anglais de Cotgrave. C.

(2) Diogène Laerce, II, 76. C.

(3) Socrate et Caton. C.

condition est si voysine à l'imperfection et à la foiblesse, que ie ne sçay pas bien comment en desmesler les confins et les distinguer; les noms mesmes de Bonté et d'Innocence sont à cætte cause aulcunement noms de mespris. Ie veoy que plusieurs vertus, comme la chasteté, sobrieté et temperance, peuvent arriver à nous par defaillance corporelle; la fermeté aux dangiers (si fermeté il la faut appeller), le mespris de la mort, la patience aux infortunes, peuvent venir et se treuvent souvent aux hommes par faulte de bien iuger de tels accidents, et ne les concevoir tels qu'ils sont : la faulte d'apprehension et la bestise contrefont ainsi par fois les effects vertueux; comme i'ay veu souvent advenir qu'on a loué des hommes de ce dequoy ils meritoient du blasme. Un seigneur italien tenoit une fois ce propos en ma presence, au desadvantage de sa nation : Que la subtilité des Italiens et la vivacité de leurs conceptions estoit si grande, qu'ils preveoyoient les dangiers et accidents qui leur pouvoient advenir, de si loing, qu'il ne falloit pas trouver estrange si on les veoyoit souvent à la guerre prouveoir à leur seureté, voire avant que d'avoir recogneu le peril : Que nous et les Espaignols, qui n'estions pas si fins, allions plus oultre; et qu'il nous falloit faire veoir à l'œil et toucher à la main le dangier, avant que de nous en effroyer; et que lors aussi nous n'avions plus de tenue : mais que les Allemans et les Souysses, plus grossiers et plus lourds, n'avoient le sens de se radviser, à peine lors mesme qu'ils estoient accablez soubs les coups. Ce n'estoit à l'adventure que pour rire. Si est il bien vray qu'au mestier de la guerre les apprentifs se iectent bien souvent aux hazards, d'aultre inconsideration qu'ils ne font aprez y avoir esté eschauldez :

> Haud ignarus... quantum nova gloria in armis,
> Et prædulce decus, primo certamine, possit (1).

Voylà pourquoy, quand on iuge d'une action particuliere, il fault considerer plusieurs circonstances, et l'homme tout entier qui l'a produicte, avant la baptizer.

Pour dire un mot de moy mesme : i'ay veu quelquesfois mes amis appeller prudence en moy ce qui estoit fortune; et estimer advantage de courage et de patience ce qui estoit advantage de iugement et opinion; et m'attribuer un tiltre pour aultre, tantost

(1) On sait ce que peut sur un jeune guerrier la soif de la gloire, et la douce espérance d'un premier triomphe. Virg. *Énéid.* XI, 154.

à mon gaing, tantost à ma perte. Au demourant, il s'en fault tant que ie sois arrivé à ce premier et plus parfaict degré d'excellence, où de la vertu il se faict une habitude, que du second mesme ie n'en ay faict gueres de preuves. Ie ne me suis mis en grand effort pour brider les desirs dequoy ie me suis trouvé pressé : ma vertu, c'est une vertu, ou innocence, pour mieulx dire, accidentale et fortuite. Si ie feusse nay d'une complexion plus desreiglée, ie crains qu'il feust allé piteusement de mon faict; car ie n'ay essayé gueres de fermeté en mon ame pour soustenir des passions, si elles eussent esté tant soit peu vehementes : ie ne sçay point nourrir des querelles et du debat chez moy. Ainsi, ie ne me puis dire nul grand mercy dequoy ie me treuve exempt de plusieurs vices;

Si vitiis mediocribus et mea paucis
Mendosa est natura, alioqui recta : velut si
Egregio inspersos reprehendas corpore nævos (1) :

ie le dois plus à ma fortune qu'à ma raison. Elle m'a faict naistre d'une race fameuse en preud'hommie, et d'un tres bon pere : ie ne sçay s'il a escoulé en moy partie de ses humeurs, ou bien si les exemples domestiques, et la bonne institution de mon enfance, y ont insensiblement aydé, ou si ie suis aultrement ainsi nay,

Seu Libra, seu me Scorpius adspicit
Formidolosus, pars violentior
Natalis horæ, seu tyrannus
Hesperiæ Capricornus undæ (2) ;

mais tant y a que la pluspart des vices, ie les ay de moy mesme en horreur. Le mot d'Antisthenes à celuy qui luy demandoit le meilleur apprentissage, « Desapprendre le mal (3), » semble s'arrester à cette image. Ie les ay, dis ie, en horreur, d'une opinion si naturelle et si mienne, que ce mesme instinct et impression que i'en ay apporté de la nourrice, ie l'ay conservé sans qu'aulcunes occasions me l'ayent sceu faire alterer; voire non pas mes discours propres, qui pour s'estre desbandez en aulcunes choses

(1) Si je n'ai que des défauts peu considérables et en petit nombre, comme quelques taches légères qui seraient éparses sur un beau visage. Hor. *Sat.* I, 6, 65.

(2) Soit que je sois né sous le signe de la Balance, ou sous celui du Scorpion, dont le regard est si terrible au moment de la naissance, ou sous le Capricorne, qui règne sur les mers d'Occident. Hor. *Od.* II, 17, 17. C.

(3) Diogène Laerce, VI, 17. C.

de la route commune, me licentieroient ayseement à des actions que cette naturelle inclination me faict haïr. Je diray un monstre, mais ie le diray pourtant : ie treuve par là en plusieurs choses plus d'arrest et de reigle en mes mœurs qu'en mon opinion ; et ma concupiscence moins desbauchee que ma raison. Aristippus establit des opinions si hardies en faveur de la volupté et des richesses, qu'il meit en rumeur toute la philosophie à l'encontre de luy : mais quant à ses mœurs, Dionysius le tyran luy ayant presenté trois belles garses pour qu'il en feist le chois, il respondit qu'il les choisissoit toutes trois, et qu'il avoit mal prins à Paris d'en preferer une à ses compaignes ; mais les ayant conduictes à son logis, il les renvoya sans en taster (1). Son valet se trouvant surchargé en chemin de l'argent qu'il portoit aprez luy, il luy ordonna qu'il en versast et iectast là ce qui luy faschoit (2). Et Epicurus, duquel les dogmes sont irreligieux et delicats, se porta en sa vie tres devotieusement et laborieusement : il escrit à un sien amy qu'il ne vit que de pain bis et d'eau ; le prie de luy envoyer un peu de fromage, pour quand il vouldra faire quelque sumptueux repas (3). Seroit il vray que pour estre bon tout à faict, il nous le faille estre par occulte, naturelle et universelle proprieté, sans loy, sans raison, sans exemple ? Les desbordements ausquels ie me suis trouvé engagé ne sont pas, Dieu mercy, des pires ; ie les ay bien condemnez chez moy selon qu'ils le valent, car mon iugement ne s'est pas trouvé infecté par eulx ; au rebours, ie les accuse plus rigoureusement en moy qu'en un aultre : mais c'est tout ; car, au demourant, i'y apporte trop peu de resistance et me laisse trop ayseement pencher à l'autre part de la balance, sauf pour les reigler et empescher du meslange d'aultres vices, lesquels s'entretiennent et s'entr'enchaisnent pour la pluspart les uns aux aultres, qui ne s'en prend garde ; les miens, ie les ay retrenchez et contraincts les plus seuls et les plus simples que i'ay peu ;

Nec ultra
Errorem foveo (4).

Car quant à l'opinion des stoïciens, qui disent, « le sage œuvrer. quand il œuvre, par toutes les vertus ensemble, quoy qu'il y en

(1) Diogène Laerce, II, 67. C.
(2) Id. *ibid.* 17 ; et Horace, *Sat.* II, 3, 100. C.
(3) Diogène Laerce, X, 11. C.
(4) Hors de là, je ne suis pas vicieux. Juvénal, *Sat.* VIII, 164.

ayt une plus apparente, selon la nature de l'action » (et à cela leur pourroit servir aulcunement la similitude du corps humain; car l'action de la cholere ne se peult exercer que toutes les humeurs ne nous y aydent, quoy que la cholere predomine) : si de là ils veulent tirer pareille consequence, que quand le faultier fault, il fault par touts les vices ensemble, ie ne les en croy pas ainsi simplement, ou ie ne les entens pas; car ie sens par effect le contraire : ce sont subtilitez aiguës, insubstantielles, ausquelles la philosophie s'arreste par fois. Ie suy quelques vices; mais i'en fuy d'aultres autant que sçauroit faire un sainct. Aussi desadvouent les peripateticiens cette connexité et cousture indissoluble; et tient Aristote, qu'un homme prudent et iuste peult estre et intemperant et incontinent. Socrates advouoit à ceulx qui recognoissoient en sa physionomie quelque inclination au vice, que c'estoit, à la verité, sa propension naturelle, mais qu'il l'avoit corrigee par discipline (1) : et les familiers du philosophe Stilpo disoient qu'estant nay subiect au vin et aux femmes, il s'estoit rendu par estude tres abstinent de l'un et de l'aultre (2).

Ce que i'ay de bien, ie l'ay, au rebours, par le sort de ma naissance; ie ne le tiens ny de loy, ny de precepte, ou aultre apprentissage : l'innocence qui est en moy est une innocence niaise; peu de vigueur, et point d'art. Ie hay, entre aultres vices, cruellement la cruauté, et par nature et par iugement, comme l'extreme de touts les vices; mais c'est iusques à telle mollesse, que ie ne veoy pas esgorger un poulet sans desplaisir, et oy impatiemment gemir un lievre soubs les dents de mes chiens, quoy que ce soit un plaisir violent que la chasse. Ceulx qui ont à combattre la volupté usent volontiers de cet argument, pour monstrer qu'elle est toute vicieuse et desraisonnable, « Que lorsqu'elle est en son plus grand effort, elle nous maistrise de façon que la raison n'y peult avoir accez (3); » et alleguent l'experience que nous en sentons en l'accointance des femmes,

Quum iam præsagit gaudia corpus,
Atque in eo est Venus, ut muliebria conserat arva (4) :

(1) Cic. *Tusc. quæst.* IV, 37. C.
(2) Cic. *de Fato,* c. 5. C.
(3) Cic. *de Senect.* c. 12. J. V. L.
(4) Aux approches du plaisir, au moment où Vénus va féconder son domaine. Lucrèce, IV, 1099.

où il leur semble que le plaisir nous transporte si fort hors de nous, que nostre discours ne sçauroit lors faire son office, tout perclus et ravy en la volupté. Ie sçay qu'il en peult aller aultrement, et qu'on arrivera par fois, si on veult, à reiecter l'ame, sur ce mesme instant, à aultres pensements : mais il la fault tendre et roidir d'aguet (1). Ie sçay qu'on peult gourmander l'effort de ce plaisir : et m'y cognoy bien; et n'ay point trouvé Venus si imperieuse deesse, que plusieurs et plus reformez que moy la tesmoignent. Ie ne prens pour miracle, comme faict la royne de Navarre en l'un des contes de son Heptameron (qui est un gentil livre pour son estoffe), ny pour chose d'extreme difficulté, de passer des nuicts entieres, en toute commodité et liberté, avecques une maistresse de long temps desiree, maintenant la foy qu'on luy aura engagee de se contenter des baisers et simples attouchements. Ie croy que l'exemple du plaisir de la chasse y seroît plus propre : comme il y a moins de plaisir, il y a plus de ravissement et de surprinse, par où nostre raison estonnee perd ce loisir de se preparer à l'encontre, lors qu'aprez une longue queste la beste vient en sursault à se presenter en lieu où à l'adventure nous l'esperions le moins; cette secousse, et l'ardeur de ces huees, nous frappe si bien, qu'il seroit mal aysé à ceulx qui ayment cette sorte de petite chasse, de retirer sur ce poinct la pensee ailleurs : et les poëtes font Diane victorieuse du brandon et des fleches de Cupidon :

> Quis non malarum, quas amor curas habet,
> Hæc inter obliviscitur (2) ?

Pour revenir à mon propos, ie me compassionne fort tendrement des afflictions d'aultruy, et pleurerois ayseement par compaignie si, pour occasion que ce soit, ie sçavoy pleurer. Il n'est rien qui tente mes larmes que les larmes, non vrayes seulement.

(1) C'est-à-dire *de guet à pens*, *appensé*, ou *pourpensé*, *de propos deliberé*, ex præparato, dedita opera. NICOT. — De *guetter* on a fait le composé *aguetter*, d'où *aguet* et *d'aguet*. MÉNAGE, dans son *Dictionnaire étymologique*. — Au lieu *d'aguet*, nous disons aujourd'hui *de guet-apens;* et cela par corruption pour *de guet appensé*, dont on se servait autrefois pour dire *de propos délibéré*. — *Appenser* est un vieux mot qui se trouve souvent dans les Grandes Chroniques de France, pour *délibérer*. MÉNAGE, *ibid.* C.

(2) Peut-on, au milieu de ces distractions, ne pas oublier les soucis du cruel amour? HOR. *Epod.* II, 37. Dans les premières éditions des *Essais*, Montaigne disait, après cette citation : « C'est icy un fagotage de pieces descousues : ie me suis destourné de ma voye pour dire ce mot de la chasse. »

mais comment que ce soit, ou feinctes ou peinctes. Les morts, ie ne les plains gueres, et les envieroy plustost; mais ie plains bien fort les mourants. Les sauvages ne m'offensent pas tant de rostir et manger les corps des trespassez, que ceulx qui les tormentent et persecutent vivants. Les executions mesmes de la iustice, pour raisonnables qu'elles soient, ie ne les puis veoir d'une veue ferme. Quelqu'un ayant à tesmoigner la clemence de Iulius Cesar : « Il estoit, dict il, doulx en ses vengeances : ayant forcé les pirates de se rendre à luy, qui l'avoient auparavant prins prisonnier et mis à rançon; d'autant qu'il les avoit menacez de les faire mettre en croix, il les y condemna, mais ce feut aprez les avoir faict estrangler. Philemon, son secretaire, qui l'avoit voulu empoisonner, il ne le punit pas plus aigrement que d'une mort simple. » Sans dire qui est cet aucteur latin (1), qui ose alleguer pour tesmoignage de clemence, de seulement tuer ceulx desquels on a esté offensé, il est aysé à deviner qu'il est frappé des vilains et horribles exemples de cruauté que les tyrans romains meirent en usage.

Quant à moy, en la iustice mesme, tout ce qui est au delà de la mort simple me semble pure cruauté; et notamment à nous, qui debvrions avoir respect d'envoyer les ames en bon estat; ce qui ne se peult, les ayants agitees et desesperees par torments insupportables. Ces iours passez, un soldat prisonnier ayant apperceu, d'une tour où il estoit, que le peuple s'assembloit en la place, et que des charpentiers y dressoient leurs ouvrages, creut que c'estoit pour luy; et entré en la resolution de se tuer, ne trouva qui l'y peust secourir, qu'un vieux clou de charrette rouillé, que la fortune luy offrit : dequoy il se donna premierement deux grands coups autour de la gorge; mais veoyant que ce avoit esté sans effect, bientost aprez il s'en donna un tiers dans le ventre, où il laissa le clou fiché. Le premier de ses gardes qui entra où il estoit, le trouva en cet estat, vivant encores, mais couché, et tout affoibly de ses coups. Pour employer le temps avant qu'il defaillist, on se hasta de luy prononcer sa sentence; laquelle ouïe, et qu'il n'estoit condemné qu'à avoir la teste trenchee, il sembla reprendre un nouveau courage, accepta du vin qu'il avoit refusé, remercia ses iuges de la doulceur inesperee de leur condemnation; qu'il avoit prins party d'ap-

(1) SUÉTONE, *César*, c. 74. C.

peller la mort, pour la crainte d'une mort plus aspre et insupportable, ayant conceu opinion, par les apprests qu'il avoit veu faire en la place, qu'on le voulsist tormenter de quelque horrible supplice; et sembla estre delivré de la mort, pour l'avoir changee (1).

Ie conseilleroy que ces exemples de rigueur, par le moyen desquels on veult tenir le peuple en office, s'exerceassent contre les corps des criminels : car de les veoir priver de sepulture, de les veoir bouillir et mettre à quartiers, cela toucheroit quasi autant le vulgaire, que les peines qu'on faict souffrir aux vivants; quoyque, par effect, ce soit peu ou rien, comme Dieu dict, *qui corpus occidunt, et postea non habent, quod faciant* (2) : et les poëtes font singulierement valoir l'horreur de cette peincture, et au dessus de la mort :

> Heu! reliquias semiassi regis, dinudatis ossibus,
> Per terram sanie delibutas fœde divexarier (3)!

Ie me rencontray un iour à Rome, sur le poinct qu'on desfaisoit Catena, un voleur insigne : on l'estrangla, sans aulcune esmotion de l'assistance; mais quand on veint à le mettre à quartiers, le bourreau ne donnoit coup, que le peuple ne suyvist d'une voix plaintifve et d'une exclamation, comme si chascun eust presté son sentiment à cette charongne. Il fault exercer ces inhumains excez contre l'escorce, non contre le vif. Ainsin amollit, en cas aulcunement pareil, Artaxerxes, l'aspreté des loix anciennes de Perse, ordonnant que les seigneurs qui avoient failly en leur charge, au lieu qu'on les souloit fouetter, feussent despouillez, et leurs vestements fouettez pour eulx; et au lieu qu'on leur souloit arracher les cheveux, qu'on leur ostast leur hault chapeau (4) seulement. Les Aegyptiens, si devotieux, estimoient bien satisfaire à la iustice divine, luy sacrifiant des pourceaux

(1) Les gens de goût qui voudront comparer ce récit dans l'édition de 1595, p. 277, et dans celle de 1802, t. II, p. 128, ne douteront pas que la première n'ait donné le vrai texte. J. V. L.

(2) Ils tuent le corps, et après cela ne peuvent rien faire de plus. S. LUC, c. XII, v. 4.

(3) Ah! ne leur laissez pas sur ces champs désolés
Traîner d'un roi sanglant les os demi-brûlés.

CIC. *Tuscul.* I, 44.

(4) *Leur tiare.* PLUTARQUE, *Apophthegmes.* C.

en figure et representez (1) : invention hardie, de vouloir payer en peincture et en umbrage Dieu, substance si essentielle !

Ie vis en une saison en laquelle nous abondons en exemples incroyables de ce vice, par la licence de nos guerres civiles ; et ne veoid on rien aux histoires anciennes de plus extreme, que ce que nous en essayons touts les iours : mais cela ne m'y a nullement apprivoisé. A peine me pouvoy ie persuader, avant que ie l'eusse veu, qu'il se feust trouvé des ames si farouches, qui pour le seul plaisir du meurtre, le voulussent commettre ; hacher et destrencher les membres d'aultruy ; aiguiser leur esprit à inventer des torments inusitez et des morts nouvelles, sans inimitié, sans proufit, et pour cette seule fin de iouyr du plaisant spectacle des gestes et mouvements pitoyables, des gemissements et voix lamentables d'un homme mourant en angoisse. Car voylà l'extreme poinct où la cruauté puisse attaindre : *ut homo hominem, non iratus, non timens, tantum spectaturus, occidat* (2). De moy, ie n'ay pas sceu veoir seulement sans desplaisir poursuyvre et tuer une beste innocente qui est sans deffense, et de qui nous ne recevons aulcune offense ; et comme il advient communement que le cerf se sentant hors d'haleine et de force, n'ayant plus aultre remede, se reiecte et rend à nous mesmes qui le poursuyvons, nous demandant mercy par ses larmes,

> Questuque, cruentus,
> Atque imploranti similis (3) ;

ce m'a tousiours semblé un spectacle tres desplaisant. Ie ne prens gueres beste en vie, à qui ie ne redonne les champs ; Pythagoras les acheptoit des pescheurs et des oyseleurs, pour en faire autant :

> Primoque a cæde ferarum
> Incaluisse puto maculatum sanguine ferrum (4).

Les naturels sanguinaires à l'endroict des bestes tesmoignent une propension naturelle à la cruauté. Aprez qu'on se feut ap-

(1) Hérodote, II, 47. J. V. L.

(2) Que l'homme tue un homme sans y être poussé par la colère ou par la crainte, mais par le seul plaisir de le voir expirer. Sénèque, *Epist.* 90.

(3) Et, sanglant, par ses pleurs semble demander grâce.
Virg. *Énéid.* VII, 501.

(4) C'est, je crois, du sang des animaux que le premier glaive a été teint. Ovide, *Métam.* XV, 106.

privoisé à Rome aux spectacles des meurtres des animaulx, on veint aux hommes et aux gladiateurs. Nature a, ce crains ie, elle mesme attaché à l'homme quelque instinct à l'inhumanité : nul ne prend son esbat à veoir des bestes s'entreiouer et caresser; et nul ne fault de le prendre à les veoir s'entredeschirer et desmembrer. Et à fin qu'on ne se mocque de cette sympathie que i'ay avecques elles, la theologie mesme nous ordonne quelque faveur en leur endroict; et considerant qu'un mesme maistre nous a logez en ce palais pour son service, et qu'elles sont comme nous de sa famille, elle a raison de nous enioindre quelque respect et affection envers elles. Pythagoras emprunta la metempsychose des Aegyptiens; mais depuis elle a esté receue par plusieurs nations, et notamment par nos Druydes :

> Morte carent animæ; semperque, priore relicta
> Sede, novis domibus vivunt, habitantque receptæ (1) :

la religion de nos anciens Gaulois portoit que les ames estants eternelles, ne cessoient de se remuer et changer de place d'un corps à un aultre ; meslant en oultre à cette fantasie quelque consideration de la iustice divine; car selon les deportements de l'ame, pendant qu'elle avoit esté chez Alexandre, ils disoient que Dieu luy ordonnoit un aultre corps à habiter, plus ou moins pénible, et rapportant à sa condition :

> Muta ferarum
> Cogit vincla pati : truculentos ingerit ursis,
> Prædonesque lupis ; fallaces vulpibus addit.
> . . . .
> Atque ubi per varios annos, per mille figuras
> Egit, Lethæo purgatos flumine, tandem
> Rursus ad humanæ revocat primordia formæ (2) :

et si elle avoit esté vaillante, ils la logeoient au corps d'un lyon; si voluptueuse, en celuy d'un pourceau; si lasche, en celuy d'un cerf ou d'un lievre; si malicieuse, en celuy d'un regnard; ainsi du reste, iusques à ce que, purifiee par ce chastiement, elle reprenoit le corps de quelque aultre homme :

(1) Les âmes ne meurent point; mais, après avoir quitté leur premier domicile, elles vont habiter et vivre dans de nouvelles demeures. OVID. *Métam.* XV, 158.

(2) Il emprisonne les âmes dans le corps des animaux : le cruel habite au sein d'un ours; le ravisseur, dans les flancs d'un loup; le renard est le cachot du fourbe... Soumises, pendant un long cercle d'années, à mille diverses métamorphoses, les âmes sont enfin purifiées dans le fleuve de l'Oubli, et Dieu les rend à leur forme première. CLAUDIEN, *in Rufin.* II, 482-491.

Ipse ego, nam memini, Troiani tempore belli,
Panthoïdes Euphorbus eram (1).

Quant à ce cousinage là d'entre nous et les bestes, ie n'en fois pas grande recepte : ny de ce aussi que plusieurs nations, et notamment des plus anciennes et plus nobles, ont non seulement receu des bestes à leur societé et compaignie, mais leur ont donné un reng bien loing au dessus d'eulx, les estimants tantost familieres et favories de leurs dieux, et les ayants en respect et reverence plus qu'humaine; et d'aultres ne recognoissants aultre dieu ny aultre divinité qu'elles. *Belluæ a barbaris propter beneficium consecratæ* (2) :

Crocodilon adorat
Pars hæc : illa pavet saturam serpentibus ibin :
Effigies sacri hic nitet aurea cercopitheci;
. . . . hic piscem fluminis, illic
Oppida tota canem venerantur (3).

Et l'interpretation mesme que Plutarque (4) donne à cette erreur, qui est tres bien prinse, leur est encores honnorable : car il dict que ce n'estoit pas le chat ou le bœuf (pour exemple) que les Aegyptiens adoroient, mais qu'ils adoroient en ces bestes là quelque image des facultez divines : en cette cy, la patience et l'utilité; en cette là, la vivacité, ou comme nos voysins les Bourguignons, avecques toute l'Allemaigne, l'impatience de se veoir enfermez; par où ils representoient la Liberté, qu'ils aymoient et adoroient au delà de toute aultre faculté divine; et ainsi des aultres. Mais quand ie rencontre, parmy les opinions plus moderees, les discours qui essayent à monstrer la prochaine ressemblance de nous aux animaulx, et combien ils ont de part à nos plus grands privileges, et avecques combien de vraysemblance on nous les apparie, certes, i'en rabbats beaucoup de nostre presumption, et me desmets volontiers de cette royauté imaginaire qu'on nous donne sur les aultres creatures.

(1) Moi-même (il m'en souvient encore), au temps de la guerre de Troie, j'étais Euphorbe, fils de Panthée. — C'est Pythagore qui parle ainsi de lui-même, dans Ovide, *Métam.* XV, 160.

(2) Les barbares ont divinisé les bêtes, parce qu'ils en recevaient du bien. Cic. *de Nat. deor.* I, 36.

(3) Les uns adorent le crocodile : les autres regardent avec une frayeur religieuse un ibis engraissé de serpents : ici, sur les autels, brille la statue d'or d'un singe à longue queue; là on adore un poisson du Nil, et des villes entières se prosternent devant un chien. Juvén. XV, 2-7.

(4) Dans son traité *d'Isis et d'Osiris*, c. 39. C.

Quand tout cela en seroit à dire, si y a il un certain respect qui nous attache, et un general debvoir d'humanité, non aux bestes seulement qui ont vie et sentiment, mais aux arbres mesmes et aux plantes. Nous debvons la iustice aux hommes, et la grace et la benignité aux aultres creatures qui en peuvent estre capables : il y a quelque commerce entre elles et nous, et quelque obligation mutuelle. Ie ne crains point à dire la tendresse de ma nature si puerile, que ie ne puis pas bien refuser à mon chien la feste qu'il m'offre hors de saison, ou qu'il me demande. Les Turcs ont des aumosnes et des hospitaulx pour les bestes. Les Romains avoient un soing publicque de la nourriture des oyes (1), par la vigilance desquelles leur Capitole avoit esté sauvé. Les Atheniens ordonnerent que les mules et mulets qui avoient servy au bastiment du temple appellé Hecatompedon, feussent libres, et qu'on les laissast paistre par tout sans empeschement (2). Les Agrigentins avoient en usage commun d'enterrer serieusement les bestes qu'ils avoient eu cheres, comme les chevaulx de quelque rare merite, les chiens et les oyseaux utiles, ou mesme qui avoient servi de passetemps à leurs enfants : et la magnificence qui leur estoit ordinaire en toutes aultres choses, paroissoit aussi singulierement à la sumptuosité et nombre des monuments eslevez à cette fin, qui ont duré en parade plusieurs siecles depuis (3). Les Aegyptiens enterroient les loups, les ours, les crocodiles, les chiens et les chats, en lieux sacrez, embasmoient leurs corps, et portoient le dueil à leur trespas (4). Cimon feit une sepulture honnorable aux iuments avec lesquelles il avoit gaigné par trois fois le prix de la course aux ieux Olympiques (5). L'ancien Xanthippus feit enterrer son chien sur un chef (6), en la coste de la mer qui en a depuis retenu le nom (7). Et Plutarque faisoit, dict il (8), conscience de vendre et envoyer à la boucherie, pour un legier proufit, un bœuf qui l'avoit long temps servy.

(1) Cic. *pro Rosc. Am.* c. 20; Tite-Live, V, 47; Pline, X, 22. J. V. L.
(2) Plutarque, *Vie de Caton le Censeur*, c. 3. C.
(3) Diodore de Sicile, XIII, 17. C.
(4) Hérodote, II, 65, 66, etc. J. V. L.
(5) Id. VI, 103; Élien, *Hist. des animaux*, XII, 40. J. V. L.
(6) *Sur un cap ou promontoire.* C.
(7) *Cynosséma.* Plutarque, *Vie de Caton le Censeur*, c. 3.
(8) *Ibid.* C.

CHAPITRE XII.

Apologie de Raimond Sebond (1).

C'est, à la verité, une tres utile et grande partie que la science; ceulx qui la mesprisent tesmoignent assez leur bestise : mais ie n'estime pas pourtant sa valeur iusques à cette mesure extreme qu'aulcuns luy attribuent, comme Herillus le philosophe, qui logeoit en elle le souverain bien, et tenoit qu'il feust en elle de nous rendre sages et contents (2); ce que ie ne croy pas : ny ce que d'aultres ont dict que la science est mere de toute vertu, et que tout vice est produict par l'ignorance. Si cela est vray, il est subiect à une longue interpretation. Ma maison a esté dez long temps ouverte aux gents de sçavoir, et en est fort cogneue; car mon pere, qui l'a commandee cinquante ans et plus, eschauffé de cette ardeur nouvelle dequoy le roy François premier embrassa les lettres et les meit en credit, rechercha avecques grand soing et despense l'accointance des hommes doctes, les recevant chez luy comme personnes sainctes et ayants quelque particuliere inspiration de sagesse divine, recueillant leurs sentences et leurs discours comme des oracles, et avecques d'autant plus de reverence et de religion, qu'il avoit moins de loy d'en iuger; car il n'avoit aulcune cognoissance des lettres, non plus que ses predecesseurs. Moy ie les ayme bien, mais ie ne les adore pas. Entre aultres, Pierre Bunel (3), homme de grande reputation de sçavoir en son temps, ayant arresté quelques iours à Montaigne, en la compaignie de mon pere, avecques d'aultres hommes de sa sorte, luy feit present, au desloger, d'un livre qui s'intitule : *Theologia naturalis, sive Liber creaturarum, magistri Raimondi de*

(1) Appelé aussi *Sebon, Sebeyde, Sabonde,* ou *de Sebonde;* né à Barcelone, dans le quatorzième siècle; mort en 1432, à Toulouse, où il professait la médecine et la théologie. Joseph Scaliger disait de cette apologie de Sebond : « Eo omnia faciunt, ut *Magnificat à matines.* » SCALIGERANA, II. On peut voir, sur ce chapitre des *Essais,* les *Pensées* de Pascal, première partie, art. XI, et l'ouvrage de M. Labouderie, intitulé : *le Christianisme de Montaigne,* Paris, 1819. J. V. L.

(2) DIOGÈNE LAERCE, VII, 165. C.

(3) Toulousain, un des plus habiles cicéroniens du seizième siècle, au jugement d'Henri Estienne (*Dedicat. Epist. P. Bunelli,* etc. 1581); né en 1499; mort à Turin en 1546. Il fut précepteur de Pibrac. Voyez son article dans BAYLE. J. V. L.

Sebonde (1); et parce que la langue italienne et espaignole estoient familieres à mon pere, et que ce livre est basty d'un espaignol barragouiné en terminaisons latines, il esperoit qu'avecques bien peu d'ayde il en pourroit faire son proufit, et le luy recommenda comme livre tres utile et propre à la saison en laquelle il le luy donna; ce feut lors que les nouvelletez de Luther commenceoient d'entrer en credit, et esbranler en beaucoup de lieux nostre ancienne creance : en quoy il avoit un tres bon advis, preveoyant bien par discours de raison, que ce commencement de maladie declineroit ayseement en un exsecrable atheïsme; car le vulgaire n'ayant pas la faculté de iuger des choses par elles mesmes, se laissant emporter à la fortune et aux apparences, aprez qu'on luy a mis en main la hardiesse de mespriser et contrerooller les opinions qu'il avoit eues en extreme reverence, comme sont celles où il va de son salut, et qu'on a mis aulcuns articles de sa religion en doubte et à la balance, il iecte tantost aprez ayseement en pareille incertitude toutes les aultres pieces de sa creance, qui n'avoient pas chez luy plus d'auctorité ny de fondement que celles qu'on luy a esbranlees, et secoue, comme un ioug tyrannique toutes les impressions qu'il avoit receues par l'auctorité des loix ou reverence de l'ancien usage,

Nam cupide conculcatur nimis ante metutum (2);

entreprenant dez lors en avant de ne recevoir rien à quoy il n'ayt interposé son decret, et presté particulier consentement.

Or, quelques iours avant sa mort, mon pere ayant, de fortune, rencontré ce livre soubs un tas d'aultres papiers abbandonnez, me commanda de le luy mettre en françois. Il faict bon traduire les aucteurs comme celuy là, où il n'y a gueres que la matiere à representer : mais ceulx qui ont donné beaucoup à la grace et à l'elegance du langage, ils sont dangereux à entreprendre, nommeement pour les rapporter à un idiome plus foible. C'estoit une occupation bien estrange et nouvelle pour moy : mais estant, de fortune, pour lors de loisir, et ne pouvant rien refuser au commandement du meilleur pere qui feut oncques,

(1) Dans la première édition des *Essais* et dans celle de 1588, in-4°, il y a simplement ici, *la Théologie naturelle de Raimond Sebond*. L'ouvrage latin du théologien espagnol, publié pour la première fois à Deventer, en 1487, a été souvent réimprimé en France dans le cours du seizième et du dix-septième siècle. J. V. L.

(2) On foule aux pieds avec joie ce qu'on a craint et révéré. LUCRÈCE, V, 1139.

i'en veins à bout, comme ie peus : à quoy il print un singulier plaisir, et donna charge qu'on le feist imprimer; ce qui feut executé aprez sa mort (1). Ie trouvay belles les imaginations de cet aucteur, la contexture de son ouvrage bien suyvie, et son desseing plein de pieté. Parce que beaucoup de gents s'amusent à le lire, et notamment les dames, à qui nous debvons plus de service, ie me suis trouvé souvent à mesme de les secourir, pour descharger leur livre de deux principales obiections qu'on luy faict. Sa fin est hardie et courageuse; car il entreprend, par raisons humaines et naturelles, d'establir et verifier contre les atheïstes touts les articles de la religion chrestienne : en quoy, à dire la verité, ie le treuve si ferme et si heureux, que ie ne pense point qu'il soit possible de mieulx faire en cet argument là; et croy que nul ne l'a egualé. Cet ouvrage me semblant trop riche et trop beau pour un aucteur duquel le nom soit si peu cogneu, et duquel tout ce que nous sçavons, c'est qu'il estoit Espaignol, faisant profession de medecine, à Toulouse, il y a environ deux cents ans; ie m'enquis aultrefois à Adrianus Turnebus, qui sçavoit toutes choses, que ce pouvoit estre de ce livre : il me respondit qu'il pensoit que ce feut quelque quintessence tiree de sainct Thomas d'Aquin; car, de vray, cet esprit là, plein d'une erudition infinie, et d'une subtilité admirable, estoit seul capable de telles imaginations. Tant y a que, quiconque en soit l'aucteur ou inventeur (et ce n'est pas raison d'oster sans plus grande occasion à Sebond ce tiltre), c'estoit un tres suffisant homme, et ayant plusieurs belles parties.

La premiere reprehension qu'on faict de son ouvrage, c'est que les chrestiens se font tort de vouloir appuyer leur creance par des raisons humaines, qui ne se conceoit que par foy, et par une inspiration particuliere de la grace divine. En cette obiection il semble qu'il y ayt quelque zele de pieté; et à cette cause, nous fault il, avecques autant plus de doulceur et de respect, essayer de satisfaire ceulx qui la metteut en avant. Ce seroit mieulx la charge d'un homme versé en la theologie, que de moy, qui n'y sçay rien : toutesfois ie iuge ainsi, qu'à une chose si divine et si haultaine, et surpassant de si loing l'humaine intelli-

(1) A Paris, chez Gabriel Buon, en 1569. Montaigne se plaignait ici de *l'infiny nombre de faultes que l'imprimeur y laissa, qui en eut la conduicte luy seul.* (*Essais* de 1580 et de 1588.) L'édition de Paris, 1581, est assez correcte : c'est celle dont je me servirai pour quelques citations. J. V. L.

gence, comme est cette Verité de laquelle il a pleu à la bonté de Dieu nous esclairer, il est bien besoing qu'il nous preste encores son secours, d'une faveur extraordinaire et privilegiee, pour la pouvoir concevoir et loger en nous; et ne croy pas que les moyens purement humains en soient aulcunement capables; et s'ils l'estoient, tant d'ames rares et excellentes et si abondamment garnies de forces naturelles ez siecles anciens, n'eussent pas failly, par leur discours, d'arriver à cette cognoissance. C'est la foy seule qui embrasse vifvement et certainement les haults mysteres de nostre religion : mais ce n'est pas à dire que ce ne soit une tres belle et tres louable entreprinse, d'accommoder encores au service de nostre foy les utils naturels et humains que Dieu nous a donnez; il ne fault pas doubter que ce ne soit l'usage le plus honnorable que nous leur sçaurions donner, et qu'il n'est occupation ny desseing plus digne d'un homme chrestien, que de viser, par touts ses estudes et pensements, à embellir, estendre et amplifier la verité de sa creance. Nous ne nous contentons point de servir Dieu d'esprit et d'ame; nous luy debvons encores et rendons une reverence corporelle; nous appliquons nos membres mesmes, et nos mouvements, et les choses externes, à l'honnorer : il en fault faire de mesme, et accompaigner nostre foy de toute la raison qui est en nous; mais tousiours avecques cette reservation, de n'estimer pas que ce soit de nous qu'elle depende, ny que nos efforts et arguments puissent attaindre à une si supernaturelle et divine science. Si elle n'entre chez nous par une infusion extraordinaire; si elle y entre non seulement par discours, mais encores par moyens humains, elle n'y est pas en sa dignité ny en sa splendeur : et certes ie crains pourtant que nous ne la iouïssions que par cette voye. Si nous tenions à Dieu par l'entremise d'une foy vifve; si nous tenions à Dieu par luy, non par nous; si nous avions un pied et un fondement divin : les occasions humaines n'auroient pas le pouvoir de nous esbranler comme elles ont; nostre fort ne seroit pas pour se rendre à une si foible batterie; l'amour de la nouvelleté, la contraincte des princes, la bonne fortune d'un party, le changement temeraire et fortuit de nos opinions, n'auroient pas la force de secouer et alterer nostre croyance; nous ne la lairrions pas troubler à la mercy d'un nouvel argument, et à la persuasion, non pas de toute la rhetorique qui feut oncques; nous soustiendrions ces flots d'une fermeté inflexible et immobile :

Illisos fluctus rupes ut vasta refundit,
Et varias circum latrantes dissipat undas
Mole sua (1).

Si ce rayon de la Divinité nous touchoit aulcunement, il y paroistroit par tout : non seulement nos paroles, mais encores nos operations en porteroient la lueur et le lustre; tout ce qui partiroit de nous, on le verroit illuminé de cette noble clarté. Nous debvrions avoir honte qu'ez sectes humaines il ne feut iamais partisan, quelque difficulté et estrangeté que mainteinst sa doctrine qui n'y conformast aulcunement ses deportements et sa vie : et une si divine et celeste institution ne marque les chrestiens que par la langue! Voulez vous veoir cela? comparez nos mœurs à un mahometan, à un païen; vous demeurez tousiours au dessoubs : là où, au regard de l'advantage de nostre religion, nous debvrions luire en excellence, d'une extreme et incomparable distance; et debvroit on dire : « Sont ils si iustes, si charitables, si bons? ils sont donc chrestiens. » Toutes aultres apparences sont communes à toutes religions; esperance, confiance, evenements, cerimonies, penitence, martyres : la marque peculiere de nostre Verité debvroit estre nostre vertu, comme elle est aussi la plus celeste marque et la plus difficile, et comme c'est la plus digne production de la Verité. Pourtant eut raison nostre bon sainct Louys, quand ce roy tartare qui s'estoit faict chrestien desseignoit de venir à Lyon baiser les pieds au pape, et y recognoistre la sanctimonie qu'il esperoit trouver en nos mœurs, de l'en destourner instamment, de peur qu'au contraire nostre desbordee façon de vivre ne le desgoustast d'une si saincte creance (2) : combien que depuis il adveint tout diversement à cet aultre, lequel estant allé à Rome pour mesme effect, y veoyant la dissolution des prelats et peuple de ce temps là, s'establit d'autant plus fort en nostre religion, considerant combien elle debvoit avoir de force et de divinité, à maintenir sa dignité et sa splendeur parmy tant de corruption, et en mains si vicieuses (3). Si

(1) Tel, inébranlable sur ses bases profondes, un vaste rocher repousse les flots qui grondent autour de lui, et brise leur rage impuissante. (Vers imités de VIRGILE, *Énéid.* VII, 587, et qui ont été faits par un anonyme à la louange de RONSARD, tom. X des œuvres de ce poëte, *Paris,* 1609, in-12. C.)

(2) JOINVILLE, c. 19, p. 88 et 89. C.

(3) Montaigne pourrait bien avoir emprunté cette belle histoire d'un conte de Boccace, où l'on assure qu'un juif se convertit au christianisme par la raison qu'on nous dit ici. *Giornata prima, novella* 2. C.

nous avions une seule goutte de foy, nous remuerions les montaignes de leur place, dict la saincte parole (1) : nos actions, qui seroient guidees et accompaignees de la Divinité, ne seroient pas simplement humaines; elles auroient quelque chose de miraculeux comme nostre croyance. *Brevis est institutio vitæ honestæ beatæque, si credas* (2). Les uns font accroire au monde qu'ils croyent ce qu'ils ne croyent pas; les aultres, en plus grand nombre, se le font accroire à eulx mesmes, ne sçachants pas penetrer que c'est que croire : et nous trouvons estrange si, aux guerres qui pressent à cette heure nostre estat, nous veoyons flotter les evenements, et diversifier d'une maniere commune et ordinaire; c'est que nous n'y apportons rien que le nostre. La iustice, qui est en l'un des partis, elle n'y est que pour ornement et couverture : elle y est bien alleguee; mais elle n'y est ny receue, ny logee, ny espousee : elle y est comme en la bouche de l'advocat, non comme dans le cœur et affection de la partie. Dieu doibt son secours extraordinaire à la foy et à la religion, non pas à nos passions : les hommes y sont conducteurs, et s'y servent de la religion; ce debvroit estre tout le contraire. Sentez si ce n'est par nos mains que nous la menons : à tirer, comme de cire, tant de figures contraires d'une reigle si droicte et si ferme, quand s'est il veu mieulx, qu'en France, en nos iours? Ceulx qui l'ont prinse à gauche, ceulx qui l'ont prinse à droicte, ceulx qui en disent le noir, ceulx qui en disent le blanc, l'employent si pareillement à leurs violentes et ambitieuses entreprinses, s'y conduisent d'un progrez si conforme en desbordement et iniustice, qu'ils rendent doubteuse et mal aysee à croire la diversité qu'ils pretendent de leurs opinions, en chose de laquelle depend la conduicte et loy de nostre vie : peult on veoir partir de mesme eschole et discipline des mœurs plus unies, plus unes? Voyez l'horrible impudence dequoy nous pelotons les raisons divines; et combien irreligieusement nous les avons et reiectees et reprinses, selon que la fortune nous a changé de place en ces orages publicques. Cette proposition si solenne, « S'il est permis au subiect de se rebeller et armer contre son prince pour la deffense de la religion : » souvienne vous en quelles bouches, cette

(1) *Évang. S. Matth.* XVII, 19. N.

(2) Crois, et tu connaîtras bientôt la route de la vertu et du bonheur. QUINTILIEN, XII, 11. Il n'est pas besoin de dire que Montaigne détourne à un autre sens le texte de Quintilien. J. V. L.

annee passee, l'affirmative d'icelle estoit l'arc boutant d'un party; la négative, de quel aultre party c'estoit l'arc boutant : et oyez à present de quel quartier vient la voix et instruction de l'une et de l'aultre; et si les armes bruyent moins pour cette cause que pour celle là. Et nous bruslons les gents qui disent qu'il fault faire souffrir à la Verité le ioug de nostre besoing : et de combien faict la France pis que de le dire (1)? Confessons la verité : qui trieroit de l'armee mesme legitime ceulx qui y marchent par le seul zele d'une affection religieuse, et encores ceulx qui regardent seulement la protection des loix de leur païs, ou service du prince, il n'en sçauroit bastir une compaignie de gents d'armes complette. D'où vient cela, qu'il s'en treuve si peu qui ayent maintenu mesme volonté et mesme progrez en nos mouvements publicques, et que nous les veoyons tantost n'aller que le pas, tantost y courir à bride avallee; et mesmes hommes tantost gaster nos affaires par leur violence et aspreté, tantost par leur froideur, mollesse et pesanteur; si ce n'est qu'ils y sont poulsez par des considerations particulieres et casuelles, selon la diversité desquelles ils se remuent?

Ie veoy cela evidemment, que nous ne prestons volontiers à la devotion que les offices qui flattent nos passions : il n'est point d'hostilité excellente comme la chrestienne; nostre zele faict merveilles, quand il va secondant nostre pente vers la haine, la cruauté, l'ambition, l'avarice, la detraction, la rebellion : à contrepoil, vers la bonté, la benignité, la temperance, si, comme par miracle, quelque rare complexion ne l'y porte, il ne va ny de pied ny d'aile. Nostre religion est faicte pour extirper les vices : elle les couvre, les nourrit, les incite. Il ne fault point faire barbe de foarre à Dieu, comme on dict (2). Si nous le croyions, ie ne dis pas par foy, mais d'une simple croyance, voire (et ie le dis à nostre grande confusion) si nous le croyions et cognoissions comme une aultre histoire, comme l'un de nos compaignons, nous l'aymerions au dessus de toutes aultres choses, pour l'infinie bonté et beaulté qui reluict en luy; au moins marcheroit il en

(1) Bayle cite et commente tout ce passage dans son Dictionnaire, remarque I de l'article *Hotman*. C.

(2) Vieux proverbe, dont le sens est qu'il ne faut pas se moquer de Dieu, et *lui faire barbe de paille*. On trouve dans Nicot, *faire à Dieu gerbe de foarre*, pour, *frauder la dixme, ne baillant que de la paille sans grain*. On disait, du temps de Rabelais, *faire gerbe de feurre*. « Gargantua, dit-il, faisoit gerbe de feurre aux dieux. » L. I, c. 11. C.

mesme reng de nostre affection que les richesses, les plaisirs, la gloire et nos amis. Le meilleur de nous ne craint point de l'oultrager, comme il craint d'oultrager son voysin, son parent, son maistre. Est il si simple entendement, lequel ayant d'un costé l'obiect d'un de nos vicieux plaisirs, et de l'aultre, en pareille cognoissance et persuasion, l'estat d'une gloire immortelle, entrast en bigue (1) de l'un pour l'aultre? et si, nous y renonceons souvent de pur mespris : car quelle envie nous attire au blasphemer, sinon à l'adventure l'envie mesme de l'offense? Le philosophe Antisthenes, comme on l'initioit aux mysteres d'Orpheus, le presbtre luy disant que ceulx qui se vouoient à cette religion avoient à recevoir, aprez leur mort, des biens eternels et parfaicts : « Pourquoy, si tu le crois, ne meurs tu doncques toy mesme? » luy feit il (2). Diogenes, plus brusquement, selon sa mode, et plus loing de nostre propos, au presbtre qui le preschoit de mesme de se faire de son ordre pour parvenir aux biens de l'aultre monde : « Veulx tu pas que ie croye qu'Agesilaus et Epaminondas, si grands hommes, seront miserables, et que toy, qui n'es qu'un veau, et qui ne fais rien qui vaille, seras bienheureux, parce que tu es presbtre (3)? » Ces grandes promesses de la beatitude eternelle, si nous les recevions de pareille auctorité qu'un discours philosophique, nous n'aurions pas la mort en telle horreur que nous avons :

> Non iam se moriens dissolvi conquereretur;
> Sed magis ire foras, vestemque relinquere, ut anguis,
> Gauderet, prælonga senex aut cornua cervus (4).

« Ie veulx estre dissoult, dirions nous, et estre avecques Iesus Christ (5). » La force du discours de Platon, de l'immortalité de l'ame, poulsa bien aulcuns de ses disciples à la mort, pour iouyr plus promptement des esperances qu'il leur donnoit (6).

(1) On lit dans l'édition de 1802, *entrast en troque*, qui veut dire la même chose. *Biguer*, pour *troquer, échanger*, est resté longtemps dans le Dictionnaire de l'Académie. J. V. L.

(2) DIOGÈNE LAERCE, VI, 4. C.

(3) ID. VI, 39. C.

(4) Bien loin de gémir de notre dissolution, nous nous en irions avec joie; nous laisserions notre enveloppe, comme le serpent quitte sa dépouille, comme le cerf se défait de son vieux bois. LUCRÈCE, III, 612.

(5) S. Paul, dans son *Épître aux Philipp.* c. I, v. 23. C.

(6) CICÉRON, *Tuscul.* I, 34; CALLIMAQUE, *Epigr.* 24; OVIDE, *in Ibin*, v. 495; S. AUGUSTIN, *de Civ. Dei*, I, 22. J. V. L.

Tout cela, c'est un signe tres evident que nous ne recevons nostre religion qu'à nostre façon, et par nos mains, et non aultrement que comme les aultres religions se receoivent. Nous nous sommes rencontrez au païs où elle estoit en usage; ou nous regardons son ancienneté, ou l'auctorité des hommes qui l'ont maintenue; ou craignons les menaces qu'elle attache aux mescreants, ou suyvons ses promesses. Ces considerations là doibvent estre employees à nostre creance, mais comme subsidiaires; ce sont liaisons humaines : une aultre religion, d'aultres tesmoings, pareilles promesses et menaces nous pourroient imprimer, par mesme voye, une creance contraire; nous sommes chrestiens à mesme tiltre que nous sommes ou Perigordins, ou Allemans. Et ce que dict Plato (1), qu'il est peu d'hommes si fermes en l'atheïsme, qu'un dangier pressant ne rameine à la recognoissance de la divine puissance, ce roolle ne touche point un vrai chrestien; c'est à faire aux religions mortelles et humaines, d'estre receues par une humaine conduicte. Quelle foy doibt ce estre, que la lascheté et la foiblesse de cœur plantent en nous et establissent? plaisante foy, qui ne croid ce qu'elle croid, que pour n'avoir pas le courage de le descroire! Une vicieuse passion, comme celle de l'inconstance et de l'estonnement, peult elle faire en nostre ame aulcune production reiglee? Ils establissent, dict il (2), par la raison de leur iugement, que ce qui se recite des enfers et des peines futures, est feinct : mais l'occasion de l'experimenter s'offrant, lors que la vieillesse ou les maladies les approchent de leur mort, sa terreur les remplit d'une nouvelle creance, par l'horreur de leur condition à venir. Et parce que telles impressions rendent les courages craintifs, il deffend, en ses loix (3), toute instruction de telles menaces, et la persuasion que des dieux il puisse venir à l'homme aulcun mal, sinon pour son plus grand bien, quand il y escheoit, et pour un medecinal effect. Ils recitent de Bion, qu'infect des atheïsmes de Theodorus, il avoit esté long temps se mocquant des hommes religieux : mais la mort le surprenant, qu'il se rendit aux plus extremes superstitions : comme si les dieux s'ostoient et se remettoient selon

(1) *Lois*, au commencement du livre X; passage déjà cité dans les *Essais*, liv. I, c. 56. J. V. L.

(2) PLATON, *République*, I, p. 330. C.

(3) C'est le résultat de ce que dit Platon sur la fin du second livre, et au commencement du troisième de sa *République*. C.

l'affaire de Bion (1). Platon, et ces exemples, veulent conclurre que nous sommes ramenez à la creance de Dieu ou par raison ou par force. L'atheïsme estant une proposition comme desnaturee et monstrueuse, difficile aussi et mal aysee d'establir en l'esprit humain, pour insolent et desreiglé qu'il puisse estre, il s'en est veu assez, par vanité et par fierté de concevoir des opinions non vulgaires et reformatrices du monde, en affecter la profession par contenance, qui, s'ils sont assez fols, ne sont pas assez forts pour l'avoir plantee en leur conscience : pourtant ils ne lairront de ioindre leurs mains vers le ciel, si vous leur attachez un bon coup d'espee en la poictrine; et quand la crainte ou la maladie aura abbattu et appesanty cette licentieuse ferveur d'humeur volage, ils ne lairront pas de se revenir, et se laisser tout discrettement manier aux creances et exemples publicques. Aultre chose est un dogme serieusement digeré; aultre chose ces impressions superficielles, lesquelles, nees de la desbauche d'un esprit desmanché, vont nageant temerairement et incertainement en la fantasie. Hommes bien miserables et escervellez, qui taschent d'estre pires qu'ils ne peuvent!

L'erreur du paganisme, et l'ignorance de nostre saincte Verité, laissa tumber cette grande ame de Platon, mais grande d'humaine grandeur seulement, encores en cet aultre voysin abus, « que les enfants et les vieillards se treuvent plus susceptibles de religion : » comme si elle naissoit et tiroit son credit de nostre imbecillité. Le nœud qui debvroit attacher nostre iugement et nostre volonté, qui debvroit estreindre nostre ame, et ioindre à nostre createur, ce debvroit estre un nœud prenant ses replis et ses forces, non pas de nos considerations, de nos raisons et passions, mais d'une estreincte divine et supernaturelle, n'ayant qu'une forme, un visage et un lustre, qui est l'auctorité de Dieu et sa grace. Or nostre cœur et nostre ame estant regie et commandee par la foy, c'est raison qu'elle tire au service de son desseing toutes nos aultres pieces, selon leur portee. Aussi n'est il pas croyable que toute cette machine n'ayt quelques marques empreintes de la main de ce grand architecte, et qu'il n'y ayt quelque image ez choses du monde rapportant aulcunement à l'ouvrier qui les a basties et formees. Il a laissé en ces haults ou-

(1) DIOGÈNE LAERCE, IV, 4. Cette réflexion même, si juste et si naturelle, est de Diogène Laërce, *ibid.* segm. 55. Comme il n'est pas riche de son fonds, il serait cruel de lui ravir le peu qu'il a. C.

vrages le charactere de sa divinité, et ne tient qu'à nostre imbecillité que nous ne le puissions descouvrir : c'est ce qu'il nous dict luy mesme, « Que ses operations invisibles, il nous les manifeste par les visibles. » Sebond s'est travaillé à ce digne estude, et nous monstre comment il n'est piece du monde qui desmente son facteur (1). Ce seroit faire tort à la bonté divine, si l'univers ne consentoit à nostre creance : le ciel, la terre, les elements, nostre corps et nostre ame, toutes choses y conspirent; il n'est que de trouver le moyen de s'en servir : elles nous instruisent, si nous sommes capables d'entendre; car ce monde est un temple tres sainct, dedans lequel l'homme est introduict pour y contempler des statues, non ouvrees de mortelle main, mais celles que la divine pensee a faict sensibles, le soleil, les estoiles, les eaux et la terre, pour nous representer les intelligibles. « Les choses invisibles de Dieu, dict sainct Paul (2), apparoissent par la creation du monde, considerant sa sapience eternelle, et sa divinité par ses œuvres. »

Atque adeo faciem cœli non invidet orbi
Ipse Deus, vultusque suos, corpusque recludit
Semper volvendo; seque ipsum inculcat, et offert :
Ut bene cognosci possit, doceatque videndo
Qualis eat, doceatque suas attendere leges (3).

Or nos raisons et nos discours humains, c'est comme la matiere lourde et sterile : la grace de Dieu en est la forme; c'est elle qui y donne la façon et le prix. Tout ainsi que les actions vertueuses de Socrates et de Caton demeurent vaines et inutiles pour n'avoir eu leur fin, et n'avoir regardé l'amour et obeïssance du vray createur de toutes choses, et pour avoir ignoré Dieu : ainsin est il de nos imaginations et discours; ils ont quelque corps, mais une masse informe sans façon et sans iour, si la foy et grace de Dieu n'y sont ioinctes. La foy venant à teindre et illustrer les arguments de Sebond, elle les rend fermes et solides : ils sont capables de servir d'acheminement et de premier guide à un ap-

(1) « Tout ainsi que par ce peu de lumiere que nous avons la nuict, nous imaginons la lumiere du soleil, qui est esloigné de nous; de mesme, par l'estre du monde que nous cognoissons, nous argumentons l'estre de Dieu, qui nous est caché, etc. » R. Sebond, *Théolog. naturelle*, c. 24, traduction de Montaigne.

(2) *Épître aux Romains*, c. I, v. 20. C.

(3) Dieu n'envie pas à la terre l'aspect du ciel : en le faisant sans cesse rouler sur nos têtes, il se montre à nous face à face; il s'offre à nous, il s'imprime en nous; il veut être clairement connu, il nous apprend à contempler sa marche et à méditer ses lois. Manilius, IV, 907.

prentif, pour le mettre à la voye de cette cognoissance; ils le façonnent aulcunement, et rendent capable de la grace de Dieu, par le moyen de laquelle se parfournit et se perfect aprez nostre creance. Ie sçay un homme d'auctorité, nourry aux lettres, qui m'a confessé avoir esté ramené des erreurs de la mescreance, par l'entremise des arguments de Sebond. Et quand on les despouillera de cet ornement et du secours et approbation de la foy, et qu'on les prendra pour fantasies pures humaines, pour en combattre ceux qui sont precipitez aux espoventables et horribles tenebres de l'irreligion, ils se trouveront encores lors aussi solides et autant fermes que nuls aultres de mesme condition qu'on leur puisse opposer : de façon que nous serons sur les termes de dire à nos parties,

Si melius quid habes, arcesse; vel imperium fer (1);

qu'ils souffrent la force de nos preuves, ou qu'ils nous en facent veoir ailleurs, et sur quelque aultre subiect, de mieulx tissues et mieulx estoffees. Ie me suis, sans y penser, à demy desia engagé dans la seconde obiection à laquelle i'avoy proposé de respondre pour Sebond.

Aulcuns disent que ses arguments sont foibles et ineptes à verifier ce qu'il veult; et entreprennent de les chocquer ayseement. Il fault secouer ceux cy un peu plus rudement; car ils sont plus dangereux et plus malicieux que les premiers. On couche volontiers les dicts d'aultruy à la faveur des opinions qu'on a preiugees en soy : à un atheïste, touts escripts tirent à l'atheïsme; il infecte de son propre venin la matiere innocente. Ceulx cy ont quelque preoccupation de iugement qui leur rend le goust fade aux raisons de Sebond. Au demourant, il leur semble qu'on leur donne beau ieu, de les mettre en liberté de combattre nostre religion par les armes pures humaines, laquelle ils n'oseroient attaquer en sa maiesté pleine d'auctorité et de commandement. Le moyen que ie prens pour rabbattre cette frenesie, et qui me semble le plus propre, c'est de froisser et fouler aux pieds l'orgueil et l'humaine fierté; leur faire sentir l'inanité, la vanité et deneantise de l'homme; leur arracher des poings les chestifves armes de leur raison; leur faire baisser la teste et mordre la terre soubs l'auctorité et reverence de la maiesté divine. C'est à elle seule

(1) Si vous avez quelque chose de meilleur, produisez-le; ou bien soumettez-vous. Hor. *Epist.* I, 5, 6.

qu'appartient la science et la sapience; elle seule qui peult estimer de soy quelque chose, et à qui nous desrobbons ce que nous nous comptons et ce que nous nous prisons. Οὐ γὰρ ἐᾷ φρονέειν ἄλλον μέγα, ὁ Θεὸς, ἢ ἑωυτον (1). Abbattons ce cuider, premier fondement de la tyrannie du maling esprit : *Deus superbis resistit; humilibus autem dat gratiam* (2). L'intelligence est en touts les dieux, dict Platon (3), et point ou peu aux hommes. Or c'est ce pendant beaucoup de consolation à l'homme chrestien, de veoir nos utils mortels et caducques si proprement assortis à nostre foy saincte et divine, que lorsqu'on les employe aux subiects de leur nature mortels et caducques, ils n'y soyent pas appropriez plus uniement, ny avec plus de force. Veoyons donc si l'homme a en sa puissance d'aultres raisons plus fortes que celles de Sebond; voire s'il est en luy d'arriver à aulcune certitude par argument et par discours. Car sainct Augustin (4) plaidant contre ces gents icy, a occasion de reprocher leur iniustice, en ce qu'ils tiennent faulses les parties de nostre creance que nostre raison fault à establir; et pour monstrer qu'assez de choses peuvent estre et avoir esté, desquelles nostre discours ne sçauroit fonder la nature et les causes, il leur met en avant certaines experiences cogneues et indubitables ausquelles l'homme confesse ne rien veoir; et cela faict il, comme toutes aultres choses, d'une curieuse et ingenieuse recherche. Il fault plus faire, et leur apprendre que pour convaincre la foiblesse de leur raison, il n'est besoing d'aller triant des rares exemples; et qu'elle est si manque et si aveugle, qu'il n'y a nulle si claire facilité qui luy soit assez claire; que l'aysé et le mal aysé luy sont un; que touts subiects egualement, et la nature en general desadvoue sa iurisdiction et entremise.

Que nous presche la Verité, quand elle nous presche fuyr la mondaine philosophie (5); quand elle nous inculque si souvent (6) Que nostre sagesse n'est que folie devant Dieu; Que de toutes les vanitez, la plus vaine c'est l'homme; Que l'homme qui pre-

(1) Car Dieu ne veut pas qu'un autre que lui s'enorgueillisse. — Ainsi parle Artaban à Xerxès, dans HÉRODOTE, VII, 10. J. V. L.

(2) Dieu résiste aux superbes, et fait grâce aux humbles. *I Epist. S. Petri*, c. V, v. 5.

(3) Dans le *Timée*, tom. III de l'éd. d'Estienne, p. 51. C.

(4) *De Civit. Dei*, XXI, 5. C.

(5) S. PAUL *aux Colossiens*, II, 8. C.

(6) ID. *aux Corinthiens*, I, 3, 19. C.

sume de son sçavoir, ne sçait pas encores que c'est que sçavoir; et Que l'homme, qui n'est rien, s'il pense estre quelque chose, se seduict soy mesme et se trompe? Ces sentences du sainct Esprit expriment si clairement et si vifvement ce que ie veulx maintenir, qu'il ne me fauldroit aulcune aultre preuve contre des gents qui se rendroient avecques toute soubmission et obeïssance à son auctorité : mais ceulx cy veulent estre fouettez à leurs propres despens, et ne veulent souffrir qu'on combatte leur raison que par elle mesme.

Considerons doncques pour cette heure l'homme seul, sans secours estrangier, armé seulement de ses armes, et despourveu de la grace et cognoissance divine, qui est tout son honneur, sa force, et le fondement de son estre : veoyons combien il a de tenue en ce bel equippage. Qu'il me face entendre, par l'effort de son discours, sur quels fondements il a basty ces grands advantages qu'il pense avoir sur les aultres creatures. Qui luy a persuadé que ce bransle admirable de la voulte celeste, la lumiere eternelle de ces flambeaux roulants si fierement sur sa teste, les mouvements espoventables de cette mer infinie, soyent establis, et se continuent tant de siecles, pour sa commodité et pour son service? Est il possible de rien imaginer si ridicule, que cette miserable et chestifve creature, qui n'est pas seulement maistresse de soy, exposee aux offenses de toutes choses, se die maistresse et emperiere de l'univers, duquel il n'est pas en sa puissance de cognoistre la moindre partie, tant s'en fault de la commander? Et ce privilege qu'il s'attribue d'estre seul en ce grand bastiment qui ayt la suffisance d'en recognoistre la beaulté et les pieces, seul qui en puisse rendre graces à l'architecte, et tenir compte de la recepte et mise du monde; qui luy a scellé ce privilege? Qu'il nous monstre lettres de cette belle et grande charge : ont elles esté octroyees en faveur des sages seulement? elles ne touchent gueres de gents : les fols et les meschants sont ils dignes de faveur si extraordinaire, et estants la pire piece du monde, d'estre preferez à tout le reste? En croirons nous cettuy là (1)? *Quorum igitur causa quis dixerit effectum esse mundum? Eorum scilicet animantium, quæ ratione utuntur; hi*

(1) Le stoïcien Balbus, qui dans Cicéron, *de Nat. deor.* II, 54, parle ainsi : *Quorum igitur*, etc. « Pour qui dirons-nous donc que le monde a été fait? C'est sans doute pour les êtres animés qui ont l'usage de la raison, savoir, les dieux et les hommes, qui sont les plus parfaits de tous les êtres. »

sunt dii et homines, quibus profecto nihil est melius : nous n'aurons iamais assez baffoué l'impudence de cet accouplage. Mais, pauvret, qu'a il en soy digne d'un tel advantage? A considerer cette vie incorruptible des corps celestes, leur beaulté, leur grandeur, leur agitation continuee d'une si iuste reigle;

> Quum suspicimus magni cœlestia mundi
> Templa super, stellisque micantibus æthera fixum,
> Et venit in mentem lunæ solisque viarum (1);

à considerer la domination et puissance que ces corps là ont, non seulement sur nos vies et conditions de nostre fortune,

> Facta etenim et vitas hominum suspendit ab astris (2),

mais sur nos inclinations mesmes, nos discours, nos volontez, qu'ils regissent, poulsent et agitent à la mercy de leurs influences, selon que nostre raison nous l'apprend et le treuve;

> Speculataque longe
> Deprendit tacitis dominantia legibus astra,
> Et totum alterna mundum ratione moveri,
> Fatorumque vices certis discurrere signis (3);

à veoir que non un homme seul, non un roy, mais les monarchies, les empires, et tout ce bas monde se meut au bransle des moindres mouvements celestes;

> Quantaque quam parvi faciant discrimina motus...
> Tantum est hoc regnum, quod regibus imperat ipsis (4)!

si nostre vertu, nos vices, nostre suffisance et science, et ce mesme discours que nous faisons de la force des astres, et cette comparaison d'eulx à nous, elle vient, comme iuge nostre raison, par leur moyen et de leur faveur :

> Furit alter amore,
> Et pontum tranare potest, et vertere Troiam;

(1) Quand on contemple au-dessus de sa tête ces immenses voûtes du monde, et les astres dont elles étincellent; quand on réfléchit sur le cours réglé de la lune et du soleil. LUCRÈCE, V, 1203.

(2) Car la vie et les actions des hommes dépendent de l'influence des astres. MANIL. III, 58.

(3) Elle reconnaît que ces astres que nous voyons si éloignés de nous, ont sur l'homme un secret empire; que les mouvements de l'univers sont assujettis à des lois périodiques, et que l'enchaînement des destinées est déterminé par des signes certains. MANIL. I, 60.

(4) Que les plus grands changements sont produits par ces mouvements insensibles, dont l'empire suprême s'étend jusque sur les rois. MANIL. I, 55; IV, 93.

Alterius sors est scribendis legibus apta.
Ecce patrem nati perimunt, natosque parentes;
Mutuaque armati coeunt in vulnera fratres.
Non nostrum hoc bellum est; coguntur tanta movere
Inque suas ferri pœnas, lacerandaque membra.
. . . .
Hoc quoque fatale est, sic ipsum expendere fatum (1) :

si nous tenons de la distribution du ciel cette part de raison que nous avons, comment nous pourra elle egualer à luy? comment soubmettre à nostre science son essence et ses conditions? Tout ce que nous veoyons en ces corps là nous estonne : *quæ molitio, quæ ferramenta, qui vectes, quæ machinæ, qui ministri tanti operis fuerunt* (2)? Pourquoy les privons nous et d'ame, et de vie, et de discours? y avons nous recogneu quelque stupidité immobile et insensible, nous qui n'avons aulcun commerce avecques eulx, que l'obeïssance? Dirons nous que nous n'avons veu, en nulle aultre creature qu'en l'homme, l'usage d'une ame raisonnable? Eh quoy! avons nous veu quelque chose semblable au soleil? laisse il d'estre, parce que nous n'avons rien veu de semblable? et ses mouvements, d'estre, parce qu'il n'en est point de pareils? Si ce que nous n'avons pas veu n'est pas, nostre science est merveilleusement raccourcie : *quæ sunt tantæ animi angustiæ* (3)! Sont ce pas des songes de l'humaine vanité, de faire de la lune une terre celeste? y songer des montaignes, des vallees, comme Anaxagoras? y planter des habitations et demeures humaines, et y dresser des colonies pour nostre commodité, comme faict Platon et Plutarque? et de nostre terre, en faire un astre esclairant et lumineux? *Inter cætera mortalitatis incommoda, et hoc est, caligo mentium; nec tantum necessitas errandi, sed errorum amor* (4). *Corruptibile corpus aggravat ani-*

(1) L'un, furieux d'amour, brave une mer orageuse pour causer la ruine de Troie, sa patrie. L'autre est destiné, par le sort, à composer des lois. Ici les fils assassinent leurs pères; là les pères égorgent leurs fils, et les frères arment contre leurs frères des mains sacrilèges. N'accusons point les hommes de ces crimes : le destin les entraîne, et les force à se déchirer, à se punir de leurs propres mains... Et si je parle ainsi du destin, c'est que le destin l'a voulu. MANIL. IV, 79, 118.

(2) Quels instruments, quels leviers, quelles machines, quels ouvriers ont élevé un si vaste édifice? CIC. *de Nat. deor.* I, 8.

(3) Ah! que les bornes de notre esprit sont étroites! CIC. *de Nat. deor.* I, 31.

(4) Entre autres maux attachés à la nature humaine, est cet aveuglement de l'âme qui force l'homme à errer, et qui lui fait encore chérir ses erreurs. SÉNÈQUE, *de Ira*, II, 9.

mam, et deprimit terrena inhabitatio sensum multa cogitantem (1).

La presumption est nostre maladie naturelle et originelle. La plus calamiteuse et fragile de toutes les creatures, c'est l'homme, et quand et quand la plus orgueilleuse : elle se sent et se veoid logee icy parmy la bourbe et le fient du monde, attachee et clouee à la pire, plus morte et croupie partie de l'univers, au dernier estage du logis et le plus esloingné de la voulte celeste, avecques les animaulx de la pire condition des trois ; et se va plantant par imagination au dessus du cercle de la lune, et ramenant le ciel soubs ses pieds. C'est par la vanité de cette mesme imagination qu'il s'eguale à Dieu, qu'il s'attribue les conditions divines, qu'il se trie soy mesme et separe de la presse des aultres creatures, taille les parts aux animaulx ses confreres et compaignons, et leur distribue telle portion de facultez et de forces que bon luy semble. Comment cognoist il, par l'effort de son intelligence, les bransles internes et secrets des animaulx ? par quelle comparaison d'eulx à nous conclud il la bestise qu'il leur attribue ? Quand ie me ioue à ma chatte, qui sçait si elle passe son temps de moy, plus que ie ne fois d'elle ? nous nous entretenons de singeries reciproques : si i'ay mon heure de commencer ou de refuser, aussi a elle la sienne. Platon, en sa peincture de l'aage doré soubs Saturne (2), compte entre les principaulx advantages de l'homme de lors, la communication qu'il avoit avecques les bestes, desquelles s'enquerant et s'instruisant, il sçavoit les vrayes qualitez et differences de chascune d'icelles ; par où il acqueroit une tres parfaicte intelligence et prudence, et en conduisoit de bien loing plus heureusement sa vie que nous ne sçaurions faire. Nous fault il meilleure preuve à iuger l'impudence humaine sur le faict des bestes ? Ce grand aucteur a opiné qu'en la pluspart de la forme corporelle que nature leur a donnee, elle a regardé seulement l'usage des prognostications qu'on en tiroit en son temps. Ce default qui empesche la communication d'entre elles et nous, pourquoy n'est il aussi bien à nous qu'à elles ? c'est à deviner à qui est la faulte de ne nous entendre point ; car nous ne les entendons non plus qu'elles nous : par cette mesme raison, elles nous

(1) Le corps, sujet à la corruption, appesantit l'âme de l'homme, et cette enveloppe grossière abaisse sa pensée ambitieuse et l'attache à la terre. Liv. de la *Sagesse*, IX, 15, cité par saint Augustin, *de Civit. Dei*, XII, 15.

(2) Dans le *Politique*, t. II, p. 272. C.

peuvent estimer bestes, comme nous les en estimons. Ce n'est pas grand'merveille si nous ne les entendons pas : aussi ne faisons nous les Basques et les Troglodytes. Toutesfois aulcuns se sont vantez de les entendre, comme Appollonius Tyaneus (1), Melampus, Tiresias, Thales, et aultres. Et puis qu'il est ainsi, comme disent les cosmographes, qu'il y a des nations qui receoivent un chien pour leur roy (2), il fault bien qu'ils donnent certaine interpretation à sa voix et mouvements. Il nous fault remarquer la parité qui est entre nous : nous avons quelque moyenne intelligence de leurs sens; aussi ont les bestes des nostres, environ à mesme mesure : elles nous flattent, nous menacent, et nous requierent; et nous elles. Au demourant, nous descouvrons bien evidemment qu'entre elles il y a une pleine et entiere communication, et qu'elles s'entr'entendent, non seulement celles de mesme espece, mais aussi d'especes diverses :

> Et mutæ pecudes, et denique secla ferarum
> Dissimiles suerunt voces variasque ciere,
> Quum metus aut dolor est, aut quum iam gaudia gliscunt (3).

En certain abbayer du chien, le cheval cognoist qu'il y a de la cholere; de certaine aultre sienne voix, il ne s'effroye point. Aux bestes mesmes qui n'ont point de voix, par la societé d'offices que nous veoyons entre elles, nous argumentons ayseement quelque aultre moyen de communication; leurs mouvements discourent et traictent :

> Non alia longe ratione atque ipsa videtur
> Protrahere ad gestum pueros infantia lingua (4).

Pourquoy non? tout aussi bien que nos muets disputent, argumentent, et content des histoires par signes : i'en ay veu de si soupples et formez à cela, qu'à la verité il ne leur manquoit rien à la perfection de se sçavoir faire entendre. Les amoureux se courroucent, se reconcilient, se prient, se remercient, s'assignent, et disent enfin toutes choses des yeulx :

(1) PHILOSTRATE, *Vie d'Apollonius de Tyane,* I, 20. — *Melampus,* APOLLODORE, I, 9, 11. — *Tiresias,* ID. III, 6, 7, etc. C.

(2) PLINE, *Nat. Hist.* VI, 30. C.

(3) Les animaux domestiques et les bêtes féroces font entendre des sons différents, selon que la crainte, la douleur ou la joie agissent en eux. LUCRÈCE, V, 1058.

(4) Ainsi l'impuissance de se faire entendre par des bégayements force les enfants à recourir aux gestes. LUCRÈCE, V, 1029.

E 'l silenzio ancor suole
Aver prieghi e parole (1).

Quoy des mains? nous requerons, nous promettons, appellons, congedions, menaceons, prions, supplions, nions, refusons, interrogeons, admirons, nombrons, confessons, repentons, craignons, vergoignons, doubtons, instruisons, commandons, incitons, encourageons, iurons, tesmoignons, accusons, condemnons, absolvons, iniurions, mesprisons, desfions, despitons, flattons, applaudissons, benissons, humilions, mocquons, reconcilions, recommendons, exaltons, festoyons, resiouïssons, complaignons, attristons, desconfortons, desesperons, estonnons, escrions, taisons, et quoy non? d'une variation et multiplication à l'envy de la langue. De la teste, nous convions, renvoyons, advouons, desadvouons, desmentons, bienveignons, honnorons, venerons, desdaignons, demandons, esconduisons, esguayons, lamentons, caressons, tansons, soubmettons, bravons, enhortons, menaceons, asseurons, enquerons. Quoy des sourcils? quoy des espaules? Il n'est mouvement qui ne parle, et un langage intelligible sans discipline, et un langage publicque; qui faict, veoyant la varieté et usage distingué des aultres, que cettuy cy doibt plustost estre iugé le propre de l'humaine nature. Ie laisse à part ce que particulierement la necessité en apprend soubdain à ceulx qui en ont besoing; et les alphabets des doigts, et grammaires en gestes; et les sciences qui ne s'exercent et ne s'expriment que par iceulx; et les nations que Pline dict n'avoir point d'aultre langue (2). Un ambassadeur de la ville d'Abdere, aprez avoir longuement parlé au roy Agis de Sparte, luy demanda : « Et bien, sire, quelle response veulx tu que ie rapporte à nos citoyens? — Que ie t'ay laissé dire tout ce que tu as voulu, et tant que tu as voulu, sans iamais dire un mot (3). » Voylà pas un taire parlier, et bien intelligible?

Au reste, quelle sorte de nostre suffisance ne recognoissons nous aux operations des animaulx? Est il police reiglee avecques plus d'ordre, diversifiee à plus de charges et d'offices, et plus constamment entretenue que celle des mouches à miel? cette

(1) Le silence même a son langage; il sait prier, il sait se faire entendre. *Aminta* del TASSO, atto II, nel choro, v. 34.

(2) Liv. VI, c. 30. C.

(3) PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*. C.

disposition d'actions et de vacations si ordonnee, la pouvons nous imaginer se conduire sans discours et sans prudence?

> His quidam signis atque hæc exempla sequuti,
> Esse apibus partem divinæ mentis, et haustus
> Æthereos, dixere (1).

Les arondelles, que nous veoyons au retour du printemps fureter touts les coings de nos maisons, cherchent elles sans iugement, et choisissent elles sans discretion, de mille places, celle qui leur est la plus commode à se loger? Et en cette belle et admirable contexture de leurs bastiments, les oyseaux peuvent ils se servir plustost d'une figure quarree que de la ronde, d'un angle obtus que d'un angle droit, sans en sçavoir les conditions et les effects? prennent ils tantost de l'eau, tantost de l'argille, sans iuger que la dureté s'amollit en l'humectant? planchent ils de mousse leur palais, ou de duvet, sans preveoir que les membres tendres de leurs petits y seront plus mollement et plus à l'ayse? se couvrent ils du vent pluvieux, et plantent leur loge à l'orient, sans cognoistre les conditions differentes de ces vents, et considerer que l'un leur est plus salutaire que l'aultre? Pourquoy espessit l'araignee sa toile en un endroict, et relasche en un aultre; se sert à cette heure de cette sorte de nœud, tantost de celle là, si elle n'a et deliberation, et pensement, et conclusion? Nous recognoissons assez, en la pluspart de leurs ouvrages, combien les animaulx ont d'excellence au dessus de nous, et combien nostre art est foible à les imiter : nous veoyons toutesfois aux nostres, plus grossiers, les facultez que nous y employons, et que nostre ame s'y sert de toutes ses forces; pourquoy n'en estimons nous autant d'eulx? pourquoy attribuons nous à ie ne sçay quelle inclination naturelle et servile les ouvrages qui surpassent tout ce que nous pouvons par nature et par art? En quoy, sans y penser, nous leur donnons un tres grand advantage sur nous, de faire que nature, par une doulceur maternelle, les accompaigne et guide, comme par la main, à toutes les actions et commoditez de leur vie; et qu'à nous elle nous abbandonne au hazard et à la fortune, et à quester par art les choses necessaires à nostre conservation; et nous refuse quand et quand les moyens de pouvoir arriver, par aulcune institution et contention d'esprit, à la

(1) Frappés de ces merveilles, des sages ont pensé qu'il y avait dans les abeilles une parcelle de la divine intelligence. VIRG. *Georg.* IV, 219.

suffisance naturelle des bestes : de maniere que leur stupidité brutale surpasse en toutes commoditez tout ce que peult nostre divine intelligence. Vrayement, à ce compte, nous aurions bien raison de l'appeller une tres iniuste marastre : mais il n'en est rien; notre police n'est pas si difforme et desreiglee.

Nature a embrassé universellement toutes ses creatures; et n'en est aulcune qu'elle n'ayt bien pleinement fournie de touts moyens necessaires à la conservation de son estre : car ces plainctes vulgaires que i'oy faire aux hommes (comme la licence de leurs opinions les esleve tantost au dessus des nues, et puis les ravalle aux antipodes), Que nous sommes le seul animal abbandonné, nud sur la terre nue, lié, garrotté, n'ayant dequoy s'armer et couvrir que de la despouille d'aultruy; là où toutes les aultres creatures, nature les a revestues de coquilles, de gousses, d'escorce, de poil, de laine, de poinctes, de cuir, de bourre, de plume, d'escaille, de toison et de soye, selon le besoing de leur estre : les a armees de griffes, de dents, de cornes, pour assaillir et pour deffendre, et les a elle mesme intruictes à ce qui leur est propre, à nager, à courir, à voler, à chanter; là où l'homme ne sçait ny cheminer, ny parler, ny manger, ny rien que pleurer, sans apprentissage;

Tum porro puer, ut sævis proiectus ab undis
Navita, nudus humi iacet, infans, indigus omni
Vitali auxilio, quum primum in luminis oras
Nixibus ex alvo matris natura profudit,
Vagituque locum lugubri complet; ut æquum est,
Cui tantum in vita restet transire malorum.
At variæ crescunt pecudes, armenta, feræque,
Nec crepitacula eis opus est, nec cuiquam adhibenda est
Almæ nutricis blanda atque infracta loquela;
Nec varias quærunt vestes pro tempore cœli;
Denique non armis opus est, non mœnibus altis,
Queis sua tutentur, quando omnibus omnia large
Tellus ipsa parit, naturaque dædala rerum (1) :

(1) Semblable au nautonier qu'une affreuse tempête a jeté sur le rivage, l'enfant est étendu à terre, nu, sans parole, dénué de tous les secours de la vie, dès le moment que la nature l'a arraché avec effort du sein maternel pour lui faire voir la lumière. Il remplit de ses cris plaintifs le lieu de sa naissance : et n'a-t-il pas raison de pleurer, l'infortuné, à qui il reste tant de maux à souffrir? Au contraire, les animaux domestiques et les bêtes féroces croissent sans peine; ils n'ont besoin ni du hochet bruyant, ni du langage enfantin d'une nourrice caressante; la différence des saisons ne les force pas à changer de vêtements; il ne leur faut ni armes pour défendre leurs biens, ni forteresses pour les mettre à couvert, puisque de son sein fécond la nature leur prodigue ses inépuisables bienfaits. LUCRÈCE, V, 223.

ces plainctes là sont faulses; il y a en la police du monde une egualité plus grande et une relation plus uniforme. Nostre peau est pourveue, aussi suffisamment que la leur, de fermeté contre les iniures du temps : tesmoing plusieurs nations qui n'ont encores gousté aulcun usage de vestements; nos anciens Gaulois n'estoient gueres vestus; ne sont pas les Irlandois nos voysins, soubs un ciel si froid : mais nous le iugeons mieulx par nous mesmes; car touts les endroicts de la personne qu'il nous plaist descouvrir au vent et à l'air, se treuvent propres à le souffrir, le visage, les pieds, les mains, les iambes, les espaules, la teste, selon que l'usage nous y convie : car s'il y a partie en nous foible, et qui semble debvoir craindre la froidure, ce debvroit estre l'estomach, où se faict la digestion; nos peres le portoient descouvert; et nos dames, ainsi molles et delicates qu'elles sont, elles s'en vont tantost entr'ouvertes iusques au nombril. Les liaisons et emmaillottements des enfants ne sont non plus necessaires; et les meres lacedemoniennes eslevoient les leurs en toute liberté de mouvements de membres, sans les attacher ne plier (1). Nostre pleurer est commun à la pluspart des aultres animaulx, et n'en est gueres qu'on ne veoye se plaindre et gemir long temps aprez leur naissance; d'autant que c'est une contenance bien sortable à la foiblesse en quoy ils se sentent. Quant à l'usage du manger, il est en nous comme en eulx, naturel et sans instruction;

Sentit enim vim quisque suam quam possit abuti (2) :

qui faict doubte qu'un enfant, arrivé à la force de se nourrir, ne sceust quester sa nourriture? et la terre en produict et luy en offre assez pour sa necessité, sans aultre culture et artifice; et si non en tout temps, aussi ne faict elle pas aux bestes, tesmoing les provisions que nous veoyons faire aux fourmis et aultres, pour les saisons steriles de l'annee. Ces nations que nous venons de descouvrir, si abondamment fournies de viande et de bruvage naturel, sans soing et sans façon, nous viennent d'apprendre que le pain n'est pas nostre seule nourriture, et que sans labourage, nostre mere nature nous avoit munis à planté (3) de tout ce qu'il nous falloit; voire, comme il est vraysemblable, plus plaine-

(1) PLUTARQUE, *Vie de Lycurgue*, c. 13. C.
(2) Car chaque animal sent sa force et ses besoins. LUCRÈCE, V, 1032.
(3) *A planté,* c'est-à-dire *avec plénitude :* du latin *plenitas,* et non du français *plante :* l'expression de *plus plainement,* qui suit, le prouve. E. J.

ment et plus richement qu'elle ne faict à present que nous y avons meslé nostre artifice;

> Et tellus nitidas fruges, vinetaque læta
> Sponte sua primum mortalibus ipsa creavit;
> Ipsa dedit dulces fœtus, et pabula læta;
> Quæ nunc vix nostro grandescunt aucta labore,
> Conterimusque boves, et vires agricolarum (1):

le desbordement et desreiglement de nostre appetit devanceant toutes les inventions que nous cherchons de l'assouvir.

Quant aux armes, nous en avons plus de naturelles que la pluspart des aultres animaulx, plus de divers mouvements de membres, et en tirons plus de service naturellement et sans leçon; ceulx qui sont duicts à combattre nuds, on les veoid se iecter aux hazards pareils aux nostres : si quelques bestes nous surpassent en cet advantage, nous en surpassons plusieurs aultres. Et l'industrie de fortifier le corps et le couvrir par moyens acquis, nous l'avons par un instinct et precepte naturel : qu'il soit ainsi, l'elephant aiguise et esmould ses dents, desquelles il se sert à la guerre (car il en a de particulieres pour cet usage, lesquelles il espargne, et ne les employe aulcunement à ses aultres services); quand les taureaux vont au combat, ils respandent et iectent de la poussiere à l'entour d'eulx; les sangliers affinent leurs deffenses; et l'ichneumon, quand il doibt venir aux prinses avecques le crocodile, munit son corps, l'enduict et le crouste tout à l'entour de limon bien serré et bien paistry, comme d'une cuirasse : pourquoy ne dirons nous qu'il est aussi naturel de nous armer de bois et de fer?

Quant au parler, il est certain que s'il n'est pas naturel, il n'est pas necessaire. Toutesfois, ie croy qu'un enfant qu'on auroit nourry en pleine solitude, esloingné de tout commerce (qui seroit un essay mal aysé à faire), auroit quelque espece de parole pour exprimer ses conceptions : et n'est pas croyable que nature nous ayt refusé ce moyen qu'elle a donné à plusieurs aultres animaulx; car qu'est ce aultre chose que parler, cette faculté que nous leur veoyons de se plaindre, de se resiouyr, de s'entr'appeller au secours, se convier à l'amour, comme ils font par l'usage de

(1) La terre produisit d'elle-même, et offrit d'abord aux mortels, les humides pâturages, les moissons jaunissantes et les riants vignobles. A peine accorde-t-elle aujourd'hui les trésors de son sein à nos longues fatigues; et nous épuisons les forces des laboureurs et des taureaux. LUCRÈCE, II, 1157.

leur voix? Comment ne parleroient elles entr'elles? elles parlent bien à nous, et nous à elles : en combien de sortes parlons nous à nos chiens? et ils nous respondent : d'aultre langage, d'aultres appellations, devisons nous avecques eulx qu'avecques les oyseaux, avecques les pourceaux, les bœufs, les chevaulx; et changeons d'idiome selon l'espece.

> Così per entro loro schiera bruna
> S'ammusa l'una con l'altra formica,
> Forse a spiar lor via e lor fortuna (1).

Il me semble que Lactance (2) attribue aux bestes, non le parler seulement, mais le rire encores. Et la difference de langage qui se veoid entre nous, selon la difference des contrees, elle se treuve aussi aux animaulx de mesme espece : Aristote (3) allegue à ce propos le chant divers des perdrix, selon la situation des lieux :

> Variæque volucres...
> Longe alias alio iaciunt in tempore voces...
> Et partim mutant cum tempestatibus una
> Raucisonos cantus (4).

Mais cela est à sçavoir, quel langage parleroit cet enfant : et ce qui s'en dict par divination n'a pas beaucoup d'apparence. Si on m'allegue, contre cette opinion, que les sourds naturels ne parlent point : ie responds que ce n'est pas seulement pour n'avoir peu recevoir l'instruction de la parole par les aureilles, mais plustost pource que le sens de l'ouye, duquel ils sont privez, se rapporte à celuy du parler, et se tiennent ensemble d'une cousture naturelle; en façon que ce que nous parlons, il fault que nous le parlions premierement à nous, et que nous le facions sonner au dedans à nos aureilles, avant que de l'envoyer aux estrangieres.

I'ay dict tout cecy pour maintenir cette ressemblance qu'il y a aux choses humaines, et pour nous ramener et ioindre à la presse : nous ne sommes ny au dessus, ny au dessoubs du reste.

(1) Ainsi, dans le noir essaim des fourmis, on en voit qui semblent s'aborder et se parler entre elles, peut-être pour épier les desseins et la fortune l'une de l'autre. DANTE, nel *Purg.* c. XXVI, v. 34.

(2) *Inst. divin.* III, 10. C.

(3) *Hist. des anim.* l. IV, c. 9, vers la fin. C.

(4) Les oiseaux changent de voix, selon les différents temps... Il en est à qui une saison nouvelle inspire un nouveau ramage. LUCRÈCE, V, 1077, 1080, 1082, 1083.

Tout ce qui est soubs le ciel, dict le sage, court une loy et fortune pareille :

> Indupedita suis fatalibus omnia vinclis (1) :

il y a quelque difference, il y a des ordres et des degrez ; mais c'est soubs le visage d'une mesme nature :

> Res... quæque suo ritu procedit ; et omnes
> Fœdere naturæ certo discrimina servant (2).

Il fault contraindre l'homme, et le renger dans les barrieres de cette police. Le miserable n'a garde d'eniamber par effect au delà : il est entravé et engagé, il est assubiecty de pareille obligation que les aultres creatures de son ordre, et d'une condition fort moyenne, sans aulcune prerogative, preexcellence, vraye et essentielle ; celle qu'il se donne, par opinion et par fantasie, n'a ny corps ny goust. Et s'il est ainsi, que luy seul de touts les animaulx ayt cette liberté de l'imagination, et ce desreiglement de pensees, luy representant ce qui est, ce qui n'est pas, et ce qu'il veult, le fauls et le veritable ; c'est un advantage qui luy est bien cher vendu, et duquel il a bien peu à se glorifier : car de là naist la source principale des maulx qui le pressent, peché, maladie, irresolution, trouble, desespoir. Ie dis donc, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a point d'apparence d'estimer que les bestes facent par inclination naturelle et forcee, les mesmes choses que nous faisons par nostre chois et industrie : nous debvons conclure de pareils effects, pareilles facultez ; et de plus riches effects, des facultez plus riches ; et confesser, par conséquent, que ce mesme discours, cette mesme voye que nous tenons à ouvrer, aussi la tiennent les animaulx, ou quelque aultre meilleure. Pourquoy imaginons nous en eulx cette contraincte naturelle, nous qui n'en esprouvons aulcun pareil effect ? ioinct qu'il est plus honnorable d'estre acheminé et obligé à reigleement agir par naturelle et inevitable condition, et plus approchant de la Divinité, que d'agir reigleement par liberté temeraire et fortuite ; et plus seur de laisser à nature, qu'à nous, les resnes de nostre conduicte. La vanité de nostre presumption faict que nous ay-

(1) Tout est enchaîné par les liens de la destinée. LUCRÈCE, V, 874.

(2) Tous les êtres ont leur caractère propre, tous gardent les différences que les lois de la nature ont établies entre eux. LUCRÈCE, V, 921.

mons mieulx debvoir à nos forces, qu'à sa liberalité, nostre suffisance: et enrichissons les aultres animaulx des biens naturels, et les leur renonceons, pour nous honnorer et ennoblir des biens acquis : par une humeur bien simple, ce me semble; car ie priseroy bien autant des graces toutes miennes et naïfves, que celles que i'aurois esté mendier et quester de l'apprentissage : il n'est pas en nostre puissance d'acquerir une plus belle recommendation, que d'estre favorisé de Dieu et de nature.

Par ainsi, le regnard, dequoy se servent les habitants de la Thrace, quand ils veulent entreprendre de passer par dessus la glace de quelque riviere gelee, et le laschent devant eulx pour cet effect; quand nous le verrions au bord de l'eau approcher son aureille bien prez de la glace, pour sentir s'il orra, d'une longue ou d'une voysine distance, bruire l'eau courant au dessoubs, et selon qu'il treuve par là qu'il y a plus ou moins d'espesseur en la glace, se reculer ou s'advancer (1), n'aurions nous pas raison de iuger qu'il luy passe par la teste ce mesme discours qu'il feroit en la nostre, et que c'est une ratiocination et consequence tiree du sens naturel : « Ce qui faict bruict se remue; ce qui se remue n'est pas gelé, ce qui n'est pas gelé est liquide; et ce qui est liquide plie soubs le fais? » car d'attribuer cela seulement à une vivacité du sens de l'ouye, sans discours et sans consequence, c'est une chimere, et ne peult entrer en nostre imagination. De mesme fault il estimer de tant de sortes de ruses et d'inventions dequoy les bestes se couvrent des entreprinses que nous faisons sur elles.

Et si nous voulons prendre quelque advantage de cela mesme, qu'il est en nous de les saisir, de nous en servir, et d'en user à nostre volonté; ce n'est que ce mesme advantage que nous avons les uns sur les aultres : nous avons à cette condition nos esclaves; et les Climacides (2), estoient ce pas des femmes, en Syrie, qui servoient, couchees à quatre pattes, de marchepied et d'eschelle aux dames à monter en coche? Et la pluspart des personnages libres abbandonnent, pour bien legieres commoditez, leur vie et leur estre à la puissance d'aultruy : les femmes et concubines des Thraces plaident à qui sera choisie pour estre tuee au tumbeau de son mary (3) : les tyrans ont ils iamais failly de trou-

(1) Plutarque, *De l'industrie des animaulx*, c. 12. C.
(2) Id. *Comment on peult discerner le flatteur d'avecques l'amy*, c. 3. C.
(3) Hérodote, V, 5; Pomponius Méla, II, 2, etc. J. V. L.

ver assez d'hommes vouez à leur devotion, aulcuns d'eulx adioustants davantage cette necessité de les accompaigner à la mort comme en la vie? des armees entieres se sont ainsin obligees à leurs capitaines (1) : la formule du serment, en cette rude eschole des escrimeurs à oultrance, portoit ces promesses : « Nous iurons de nous laisser enchaisner, brusler, battre, et tuer de glaive, et souffrir tout ce que les gladiateurs legitimes souffrent de leur maistre; engageants tres religieusement et le corps et l'ame à son service (2) : »

Ure meum, si vis, flamma caput, et pete ferro
Corpus, et intorto verbere terga seca (3) :

c'estoit une obligation veritable; et si, il s'en trouvoit dix mille, telle annee, qui y entroient et s'y perdoient. Quand les Scythes enterroient leur roy, ils estrangloient sur son corps la plus favorie de ses concubines, son eschanson, escuyer d'escuirie, chambellan, huyssier de chambre et cuisinier; et en son anniversaire, ils tuoient cinquante chevaulx montez de cinquante pages, qu'ils avoient empalez par l'espine du dos iusques au gosier, et les laissoient ainsi plantez en parade autour de la tumbe (4). Les hommes qui nous servent le font à meilleur marché, et pour un traictement moins curieux et moins favorable que celuy que nous faisons aux oyseaux, aux chevaulx et aux chiens. A quel soulcy ne nous desmettons nous pour leur commodité? il ne me semble point que les plus abiects serviteurs facent volontiers pour leurs maistres ce que les princes s'honnorent de faire pour ces bestes. Diogenes voyant ses parents en peine de le rachepter de servitude : « Ils sont fols, disoit ils; c'est celuy qui me traicte et nourrit, qui me sert (5) : » et ceulx qui entretiennent les bestes, se doibvent dire plustost les servir, qu'en estre servis. Et si, elles ont cela de plus genereux, que iamais lyon ne s'asservit à un aultre lyon, ny un cheval à un aultre cheval, par faulte de cœur. Comme nous allons à la chasse des bestes, ainsi vont les tigres et les lyons à la chasse des hommes; et ont un pareil exercice les unes sur les aultres, les chiens sur les lievres, les brochets sur

(1) César, *de Bello gall.* III, 22. J. V. L.
(2) Pétrone, *Sat.* c. 117. C.
(3) Brûle-moi la tête, j'y consens, perce-moi le corps d'un coup de glaive, et déchire-moi le dos à coups de fouet. Tibulle, I, 9, 21.
(4) Hérodote, IV, 71 et 72. J. V. L.
(5) Diogène Laerce, VI, 75. C.

les tenches, les arondelles sur les cigales, les esperviers sur les merles et sur les allouettes :

> Serpente ciconia pullos
> Nutrit, et inventa per devia rura lacerta...
> Et leporem aut capream famulæ Iovis et generosæ
> In saltu venantur aves (1).

Nous partons (2) le fruict de nostre chasse avecques nos chiens et oyseaux, comme la peine et l'industrie : et au dessus d'Amphipolis, en Thrace, les chasseurs (3) et les faulcons sauvages partent iustement le butin par moitié; comme le long des Palus Mæotides, si le pescheur ne laisse aux loups, de bonne foy, une part eguale de sa prinse, ils vont incontinent deschirer ses rets. Et comme nous avons une chasse qui se conduict plus par subtilité que par force, comme celle des colliers (4), de nos lignes, et de l'hamesson, il s'en veoid aussi de pareilles entre les bestes : Aristote (5) dict que la seiche iecte de son col un boyau long comme une ligne, qu'elle estend au loing en le laschant, et le retire à soy quand elle veult : à mesure qu'elle apperceoit quelque petit poisson s'approcher, elle luy laisse mordre le bout de ce boyau, estant cachee dans le sable ou dans la vase, et petit à petit le retire, iusques à ce que ce petit poisson soit si prez d'elle, que d'un sault elle puisse l'attrapper.

Quant à la force, il n'est animal au monde en bute de tant d'offenses que l'homme : il ne nous fault point une baleine, un elephant et un crocodile, ny tels aultres animaulx, desquels un seul est capable de desfaire un grand nombre d'hommes; les pouils sont suffisants pour faire vacquer la dictature de Sylla (6); c'est le desieuner d'un petit ver, que le cœur et la vie d'un grand et triumphant empereur.

Pourquoy disons nous que c'est à l'homme science et cognoissance, bastie par art et par discours, de discerner les choses utiles à son vivre et au secours de ses maladies, de celles qui ne

(1) La cigogne nourrit ses petits de serpents et de lézards qu'elle trouve loin des routes frayées... L'aigle, ministre de Jupiter, chasse dans les forêts le lièvre et le chevreuil. JUVÉNAL, XIV, 74, 81.

(2) Du verbe *partir*, diviser en plusieurs parts. Ce mot vieilli n'est plus d'usage que dans cette phrase proverbiale : « Ils ont toujours maille *à partir* entre eux. » C.

(3) PLINE, X, 8. C.

(4) Des *collets*, sorte de lacs à prendre des lièvres. C.

(5) PLUTARQUE, *De l'industrie des animaulx*, c. 28. C.

(6) Allusion à la maladie pédiculaire, dont Sylla mourut à l'âge de soixante ans.

le sont pas; de cognoistre la force de la rubarbe et du polypode? et quand nous veoyons les chevres de Candie, si elles ont receu un coup de traict, aller, entre un million d'herbes, choisir le dictame pour leur guarison; et la tortue, quand elle a mangé de la vipere, chercher incontinent de l'origanum pour se purger; le dragon, fourbir et esclairer ses yeulx avecques du fenoil; les cigoignes, se donner elles mesmes des clysteres à tout de l'eau marine; les elephants, arracher non seulement de leurs corps, et de leurs compaignons, mais des corps aussi de leurs maistres (tesmoing celuy du roy Porus (1), qu'Alexandre desfeit), les iavelots et les dards qu'on leur a iectez au combat, et les arracher si dextrement, que nous ne le sçaurions faire avecques si peu de douleur; pourquoy ne disons nous de mesme que c'est science et prudence? Car d'alleguer, pour les deprimer, que c'est par la seule instruction et maistrise de nature qu'elles le sçavent; ce n'est pas leur oster le tiltre de science et de prudence, c'est la leur attribuer à plus forte raison qu'à nous, pour l'honneur d'une si certaine maistresse d'eschole. Chrysippus (2), bien qu'en toutes aultres choses autant desdaigneux iuge de la condition des animaulx que nul aultre philosophe, considerant les mouvements du chien qui se rencontrant en un carrefour à trois chemins, ou à la queste de son maistre qu'il a esgaré, ou à la poursuitte de quelque proye qui fuyt devant luy, va essayant un chemin aprez l'aultre, et aprez s'estre asseuré des deux, et n'y avoir trouvé la trace de ce qu'il cherche, s'eslance dans le troisiesme sans marchander; il est contrainct de confesser qu'en ce chien là un tel discours se passe : « I'ay suivy iusques à ce carrefour mon maistre à la trace; il fault necessairement qu'il passe par l'un de ces trois chemins : ce n'est ny par cettuy cy, ny par celuy là; il fault doncques infailliblement qu'il passe par cet aultre : » et que s'asseurant par cette conclusion et discours, il ne se sert plus de son sentiment au troisiesme chemin, ny ne le sonde plus, ains s'y laisse emporter par la force de la raison. Ce traict, purement dialecticien, et cet usage de propositions divisees et conioinctes, et de la suffisante enumeration des parties, vault il pas autant que le chien le sçache de soy, que de Trapezonce (3)?

(1) Plutarque, *De l'industrie des animaulx*, c. 13. C.
(2) Sextus Empiricus, *Pyrrh. Hypotyp.* I, 14. C.
(3) *Georgius Trapezuntius*, que nous appelons *Georges de Trébizonde*, un de

Si ne sont pas les bestes incapables d'estre encores instruictes à nostre mode : les merles, les corbeaux, les pies, les perroquets, nous leur apprenons à parler; et cette facilité que nous recognoissons à nous fournir leur voix et haleine si soupple et si maniable, pour la former et l'astreindre à certain nombre de lettres et de syllabes, tesmoigne qu'ils ont un discours au dedans qui les rend ainsi disciplinables et volontaires à apprendre. Chacun est saoul, ce croy ie, de veoir tant de sortes de singeries que les batteleurs apprennent à leurs chiens; les dances où ils ne faillent une seule cadence du son qu'ils oyent; plusieurs divers mouvements et saults qu'ils leur font faire par le commandement de leur parole. Mais ie remarque avecques plus d'admiration cet effect, qui est toutesfois assez vulgaire, des chiens dequoy se servent les aveugles, et aux champs et aux villes : ie me suis prins garde comme ils s'arrestent à certaines portes d'où ils ont accoustumé de tirer l'aumosne; comme ils evitent le choc des coches et des charrettes, lors mesme que, pour leur regard, ils ont assez de place pour leur passage; i'en ay veu, le long d'un fossé de ville, laisser un sentier plain et uny, et en prendre un pire, pour esloingner son maistre du fossé : comment pouvoit on avoir faict concevoir à ce chien, que c'estoit sa charge de regarder seulement à la seureté de son maistre, et mespriser ses propres commoditez pour le servir? et comment avoit il la cognoissance que tel chemin luy estoit bien assez large, qui ne le seroit pas pour un aveugle? Tout cela se peult il comprendre sans ratiocination?

Il ne fault pas oublier ce que Plutarque (1) dict avoir veu à Rome d'un chien, avecques l'empereur Vespasian le pere, au theatre de Marcellus : ce chien servoit à un batteleur qui iouoit une fiction à plusieurs mines et à plusieurs personnages, et y avoit son roolle. Il falloit, entre aultres choses, qu'il contrefeist pour un temps le mort, pour avoir mangé de certaine drogue : aprez avoir avallé le pain qu'on feignoit estre cette drogue, il commencea tantost à trembler et bransler, comme s'il eust esté estourdy : finalement, s'estendant et se roidissant comme mort, il se laissa tirer et traisner d'un lieu à aultre, ainsi que portoit le

ces savants grecs qui, forcés de quitter l'Orient dans le quinzième siècle, se réfugièrent en Occident, où ils firent revivre les lettres. Eugène IV lui confia la direction d'un des collèges de Rome. C.

(1) *De l'industrie des animaulx*, c. 18. C.

subiect du ieu; et puis, quand il cogneut qu'il estoit temps, il commencea premierement à se remuer tout bellement, ainsi que s'il se feust revenu (1) d'un profond sommeil, et levant la teste, regarda çà et là, d'une façon qui estonnoit touts les assistants.

Les bœufs qui servoient aux iardins royaux de Suse, pour les arrouser et tourner certaines grandes roues à puiser de l'eau, ausquelles il y avoit des bacquets attachez (comme il s'en veoid plusieurs en Languedoc), on leur avoit ordonné d'en tirer par iour iusques à cent tours chascun, dont ils estoient si accoustumez à ce nombre, qu'il estoit impossible, par aulcune force, de leur en faire tirer un tour davantage; et ayant faict leur tasche, ils s'arrestoient tout court (2). Nous sommes en l'adolescence avant que nous sçachions compter iusques à cent, et venons de descouvrir des nations qui n'ont aulcune cognoissance des nombres.

Il y a encores plus de discours à instruire aultruy qu'à estre instruict : or laissant à part ce que Democritus (3) iugeoit et prouvoit, que la pluspart des arts, les bestes nous les ont apprinses, comme l'araignee à tistre et à coudre, l'arondelle à bastir, le cygne et le rossignol la musique, et plusieurs animaulx, par leur imitation, à faire la medecine; Aristote (4) tient que les rossignols instruisent leurs petits à chanter, et y employent du temps et du soing; d'où il advient que ceulx que nous nourrissons en cage, qui n'ont point eu loisir d'aller à l'eschole soubs leurs parents, perdent beaucoup de la grace de leur chant : nous pouvons iuger par là qu'il receoit de l'amendement par discipline et par estude; et entre les libres mesme il n'est pas un et pareil, chascun en a prins selon sa capacité; et sur la ialousie de leur apprentissage, ils se debattent à l'envy, d'une contention si courageuse, que par fois le vaincu y demeure mort, l'haleine luy faillant plustost que la voix. Les plus ieunes ruminent pensifs, et prennent à imiter certains couplets de chanson : le disciple escoute la leçon de son precepteur, et en rend compte avecques grand soing; ils se taisent, l'un tantost, tantost l'aultre;

(1) *Se revenir*, se recolligere. NICOT. — On ne dit plus aujourd'hui *se revenir*, mais *revenir d'un profond sommeil, d'une pâmoison, d'un évanouissement*, etc. C.

(2) PLUTARQUE, *De l'industrie des animaulx*, c. 20. C.

(3) ID. *ibid.* c. 14. C.

(4) ID. *ibid.* c. 18. C.

on oid corriger les faultes, et sent on aulcunes reprehensions du precepteur (1). I'ay veu, dict Arrianus (2), aultrefois un elephant ayant à chascune cuisse un cymbale pendu, et un aultre attaché à sa trompe, au son desquels touts les aultres danceoient en rond, s'eslevants et s'inclinants à certaines cadences, selon que l'instrument les guidoit; et y avoit plaisir à ouyr cette harmonie. Aux spectacles de Rome, il se veoyoit ordinairement des elephants dressez à se mouvoir, et dancer, au son de la voix, des dances à plusieurs entrelasseures, couppeures, et diverses cadences tres difficiles à apprendre (3). Il s'en est veu qui, en leur privé, rememoroient leur leçon, et s'exerceoient, par soing et par estude, pour n'estre tansez et battus de leurs maistres (4).

Mais cette aultre histoire de la pie, de laquelle nous avons Plutarque mesme pour respondant (5), est estrange : elle estoit en la boutique d'un barbier, à Rome, et faisoit merveilles de contrefaire avecques la voix tout ce qu'elle oyoit. Un iour, il adveint que certaines trompettes s'arresterent à sonner long temps devant cette boutique. Depuis cela, et tout le lendemain, voylà cette pie pensifve, muette et melancholique; dequoy tout le monde estoit esmerveillé, et pensoit on que le son des trompettes l'eust ainsin estourdie et estonnee, et qu'avecques l'ouye, la voix se feust quand et quand esteincte : mais on trouva enfin que c'estoit une estude profonde, et une retraicte en soy mesme, son esprit s'exercitant, et preparant sa voix à representer le son de ces trompettes; de maniere que sa premiere voix ce feut celle là d'exprimer parfaictement leurs reprinses, leurs poses et leurs muances, ayant quitté, par ce nouvel apprentissage, et prins à desdaing, tout ce qu'elle sçavoit dire auparavant.

Ie ne veulx pas obmettre d'alleguer aussi cet aultre exemple d'un chien que ce mesme Plutarque (6) dict avoir veu (car quant à l'ordre, ie sens bien que ie le trouble; mais ie n'en observe non plus à renger ces exemples, qu'au reste de toute ma besongne),

(1) Tout ce passage sur le chant des rossignols est extrait de Pline, *Nat. Hist.* X, 29. J. V. L.

(2) *Hist. Indic.* c. 14, p. 328, édit. de Gronovius. Il y a ici *Arrius* dans toutes les éditions de Montaigne. Pourquoi ne pas corriger cette faute évidente de ses imprimeurs ou de ses copistes? J. V. L.

(3) Plutarque, *De l'industrie des animaulx,* c. 12. C.

(4) Id. *ibid.;* Pline, VIII, 3. C.

(5) Plutarque, *De l'industrie des animaulx,* c. 18. C.

(6) Id. *ibid.* c. 12. C.

luy estant dans un navire : ce chien estant en peine d'avoir l'huyle qui estoit dans le fond d'une cruche, où il ne pouvoit arriver de la langue, pour l'estroicte emboucheure du vaisseau, alla querir des cailloux, et en meit dans cette cruche iusques à ce qu'il eust faict haulser l'huyle plus prez du bord, où il la peust attaindre. Cela, qu'est ce, si ce n'est l'effect d'un esprit bien subtil ? On dict que les corbeaux de Barbarie en font de mesme, quand l'eau qu'ils veulent boire est trop basse (1). Cette action est aulcunement voysine de ce que recitoit des elephants un roy de leur nation, Iuba (2), que quand, par la finesse de ceulx qui les chassent, l'un d'entre eulx se treuve prins dans certaines fosses profondes qu'on leur prepare, et les recouvre lon de menues brossailles pour les tromper, ses compaignons y apportent en diligence force pierres et pieces de bois, à fin que cela l'ayde à s'en mettre hors. Mais cet animal rapporte en tant d'aultres effects à l'humaine suffisance, que si ie vouloy suyvre par le menu ce que l'experience en a apprins, ie gaignerois ayseement ce que ie mantiens ordinairement, qu'il se treuve plus de difference de tel homme à tel homme, que de tel animal à tel homme. Le gouverneur d'un elephant, en une maison privee de Syrie, desrobboit à touts les repas la moitié de la pension qu'on luy avoit ordonnee : un iour le maistre voulut luy mesme le panser, versa dans sa mangeoire la iuste mesure d'orge qu'il luy avoit prescripte pour sa nourriture ; l'elephant regardant de mauvais œil ce gouverneur, separa avecques la trompe et en meit à part la moitié, declarant par là le tort qu'on luy faisoit. Et un aultre ayant un gouverneur qui mesloit dans sa mangeaille des pierres pour en croistre la mesure, s'approcha du pot où il faisoit cuyre sa chair pour son disner, et le luy remplit de cendre (3). Cela, ce sont des effects particuliers : mais ce que tout le monde a veu, et que tout le monde sçait, qu'en toutes les armees qui se conduisoient du païs de Levant, l'une des plus grandes forces consistoit aux elephants, desquels on tiroit des effects sans comparaison plus grands que nous ne faisons à present de nostre artillerie, qui tient à peu prez leur place en une battaille ordonnee (cela est aysé à iuger à ceulx qui cognoissent les histoires anciennes) ;

(1) PLUTARQUE, *De l'industrie des animaulx,* c. 12. C.
(2) ID. *ibid.* c. 10. C.
(3) ID. *ibid.* c. 12. C.

Siquidem Tyrio servire solebant
Annibali, et nostris ducibus, regique Molosso,
Horum maiores, et dorso ferre cohortes,
Partem aliquam belli, et euntem in prælia turrim (1) :

il falloit bien qu'on se respondist à bon escient de la creance de ces bestes et de leur discours, leur abbandonnant la teste d'une battaille, là où le moindre arrest qu'elles eussent sceu faire pour la grandeur et pesanteur de leur corps, le moindre effroy qui leur eust faict tourner la teste sur leurs gents, estoit suffisant pour tout perdre : et s'est veu peu d'exemples où cela soit advenu, qu'ils se reiectassent sur leurs trouppes, au lieu que nous mesmes nous reiectons les uns sur les aultres, et nous rompons. On leur donnoit charge, non d'un mouvement simple, mais de plusieurs diverses parties, au combat; comme faisoient aux chiens les Espaignols à la nouvelle conqueste des Indes (2), ausquels ils payoient solde, et faisoient partage au butin : et monstroient ces animaulx autant d'adresse et de iugement à poursuyvre et arrester leur victoire, à charger ou à reculer, selon les occasions, à distinguer les amis des ennemis, comme ils faisoient d'ardeur et d'aspreté.

Nous admirons et poisons mieulx les choses estrangieres que les ordinaires; et sans cela, ie ne me feusse pas amusé à ce long registre : car, selon mon opinion, qui contreroollera de prez ce que nous veoyons ordinairement ez animaulx qui vivent parmy nous, il y a dequoy y trouver des effects autant admirables que ceulx qu'on va recueillant ez païs et siecles estrangiers. C'est une mesme nature qui roule son cours : qui en auroit suffisamment iugé le present estat, en pourroit seurement conclurre et tout l'advenir et tout le passé. I'ay veu aultrefois parmy nous des hommes amenez par mer de loingtains païs, desquels parce que nous n'entendions aulcunement le langage, et que leur façon, au demourant, et leur contenance, et leurs vestements, estoient du tout esloingnez des nostres, qui de nous ne les estimoit et sauvages et brutes? qui n'attribuoit à stupidité et à bestise de les veoir muets, ignorants la langue françoise, ignorants

(1) Les ancêtres de nos éléphants combattaient dans les armées d'Annibal, du roi d'Épire, et des généraux de Rome; ils portaient sur leur dos des cohortes entières, et des tours que l'on voyait s'avancer au milieu des batailles. Juv. XII, 107.

(2) C'est ce que plusieurs peuples avaient fait longtemps auparavant. Voyez Pline, VIII, 40; Élien, *Var. Hist.* XIV, 46; etc. etc. C.

nos baisemains et nos inclinations serpentees, nostre port et nostre maintien, sur lequel, sans faillir, doibt prendre son patron la nature humaine? Tout ce qui nous semble estrange, nous le condemnons, et ce que nous n'entendons pas. Il nous advient ainsin au iugement que nous faisons des bestes. Elles ont plusieurs conditions qui se rapportent aux nostres; de celles là, par comparaison, nous pouvons tirer quelque coniecture : mais de ce qu'elles ont particulier, que sçavons nous que c'est? Les chevaulx, les chiens, les bœufs, les brebis, les oyseaux, et la pluspart des animaulx qui vivent avecques nous, recognoissent nostre voix, et se laissent conduire par elle : si faisoit bien encores la murene de Crassus (1), et venoit à luy quand il l'appelloit; et le font aussi les anguilles qui se treuvent en la fontaine d'Arethuse; et i'ay veu des gardoirs assez où les poissons accourent, pour manger, à certain cry de ceulx qui les traictent,

> Nomen habent, et ad magistri
> Vocem quisque sui venit citatus (2) :

nous pouvons iuger de cela. Nous pouvons aussi dire que les elephants ont quelque participation de religion (3), d'autant qu'aprez plusieurs ablutions et purifications, on les veoid haulsants leur trompe, comme des bras; et tenants les yeulx fichez vers le soleil levant, se planter longtemps en meditation et contemplation, à certaines heures du iour, de leur propre inclination, sans instruction et sans precepte. Mais pour ne veoir aulcune telle apparence ez aultres animaulx, nous ne pouvons pourtant establir qu'ils soient sans religion, et ne pouvons prendre en aulcune part ce qui nous est caché; comme nous veoyons quelque chose en cette action que le philosophe Cleanthes remarqua, parce qu'elle retire aux nostres : il veit (4), dict il, des fourmis partir de leur fourmilliere, portants le corps d'un fourmy (5) mort vers une aultre fourmilliere, de laquelle plusieurs aultres fourmis leur veindrent au devant, comme pour parler à eulx; et aprez avoir esté ensemble quelque piece, ceulx cy s'en re-

(1) Plutarque, *De l'industrie des animaulx*, c. 24. C.

(2) Ils ont un nom; et chacun d'eux vient à la voix du maître qui l'appelle. Martial, IV, 30, 6.

(3) Pline, VIII, 1. C.

(4) Plutarque, *De l'industrie des animaulx*, c. 15. C.

(5) *Fourmi*, que nous faisons féminin, était masculin autrefois, comme on voit ici, et dans Nicot. C.

tournerent pour consulter, pensez, avecques leurs concitoyens; et feirent ainsi deux ou trois voyages, pour la difficulté de la capitulation : enfin, ces derniers venus apporterent aux premiers un ver de leur taniere, comme pour la rançon du mort; lequel ver les premiers chargerent sur leur dos, et emporterent chez eulx, laissants aux aultres le corps du trespassé. Voylà l'interpretation que Cleanthes y donna, tesmoignant par là que celles qui n'ont point de voix ne laissent pas d'avoir practique et communication mutuelle, de laquelle c'est nostre default que nous ne soyons participants; et nous meslons, à cette cause, sottement d'en opiner. Or elles produisent encore d'aultres effects qui surpassent de bien loing nostre capacité; ausquels il s'en fault tant que nous puissions arriver par imitation, que par imagination mesme nous ne les pouvons concevoir. Plusieurs tiennent qu'en cette grande et derniere battaille navale qu'Antonius perdit contre Auguste, sa galere capitainesse feut arrestee au milieu de sa course par ce petit poisson que les Latins nomment *Remora*, à cause de cette sienne proprieté d'arrester toute sorte de vaisseaux ausquels il s'attache (1). Et l'empereur Caligula, voguant avecques une grande flotte en la coste de la Romanie, sa seule galere feut arrestee tout court par ce mesme poisson: lequel il feit prendre attaché comme il estoit au bas de son vaisseau, tout despit dequoy un si petit animal pouvoit forcer et la mer et les vents, et la violence de touts ses avirons, pour estre seulement attaché par le bec à sa galere (car c'est un poisson à coquille); et s'estonna encores, non sans grande raison, de ce que luy estant apporté dans le bateau, il n'avoit plus cette force qu'il avoit au dehors (2). Un citoyen de Cyzique acquit iadis reputation de bon mathematicien, pour avoir apprins la condition de l'herisson : il a sa taniere ouverte à divers endroicts et à divers vents, et preveoyant le vent advenir, il va boucher le trou du costé de ce vent là; ce que remarquant, ce citoyen apportoit en sa ville certaines predictions du vent qui avoit à tirer (3). Le cameleon prend la couleur du lieu où il est assis (4); mais le poulpe se donne luy mesme la couleur qu'il luy plaist, selon les occasions, pour se cacher de ce qu'il craint, et attrapper ce qu'il

(1) PLINE, XXXII, 1. C.
(2) ID. *ibid.* C.
(3) PLUTARQUE, *De l'industrie des animaulx,* c. 15. C.
(4) ID. *ibid.* c. 28. C.

cherche : au cameleon, c'est changement de passion; mais au poulpe, c'est changement d'action. Nous avons quelques mutations de couleur, à la frayeur, la cholere, la honte, et aultres passions, qui alterent le teinct de nostre visage; mais c'est par l'effect de la souffrance, comme au cameleon : il est bien en la iaunisse de nous faire iaunir, mais il n'est pas en la disposition de nostre volonté. Or ces effects, que nous recognoissons aux aultres animaulx, plus grands que les nostres, tesmoignent en eulx quelque faculté plus excellente qui nous est occulte; comme il est vraysemblable que sont plusieurs aultres de leurs conditions et puissances, desquelles nulles apparences ne viennent iusques à nous.

De toutes les predictions du temps passé, les plus anciennes et plus certaines estoient celles qui se tiroient du vol des oyseaux (1) : nous n'avons rien de pareil, ny de si admirable. Cette reigle, cet ordre du bransler de leur aile, par lequel on tire des consequences des choses à venir, il fault bien qu'il soit conduict par quelque excellent moyen à une si noble operation : car c'est prester à la lettre, d'aller attribuant ce grand effect à quelque ordonnance naturelle, sans l'intelligence, consentement et discours de qui le produict; et est une opinion evidemment faulse. Qu'il soit ainsi : la torpille a cette condition, non seulement d'endormir les membres qui la touchent, mais au travers des filets et de la seine, elle transmet une pesanteur endormie aux mains de ceulx qui la remuent et manient; voire, dict on davantage, que si on verse de l'eau dessus, on sent cette passion qui gaigne contremont iusques à la main et endort l'attouchement au travers de l'eau. Cette force est merveilleuse; mais elle n'est pas inutile à la torpille : elle la sent, et s'en sert, de maniere que pour attrapper la proye qu'elle queste, on la veoid se tapir soubs le limon, à fin que les aultres poissons se coulants par dessus, frappez et endormis de cette sienne froideur, tumbent en sa puissance. Les grues, les arondelles, et aultres oyseaux passagiers, changeants de demeure selon les saisons de l'an, monstrent assez la cognoissance qu'elles ont de leur faculté divinatrice, et la mettent en usage. Les chasseurs nous asseurent que, pour choisir d'un nombre de petits chiens celuy qu'on doibt conserver pour le meilleur, il ne fault que mettre la mere au

(1) Sext. Empiric. *Pyrrh. Hypotyp.* I, 14. C.

propre de le choisir elle mesme; comme si on les emporte hors de leur giste, le premier qu'elle y rapportera sera tousiours le meilleur; ou bien, si on fait semblant d'entourner de feu leur giste de toutes parts, celuy des petits au secours duquel elle courra premierement : par où il appert qu'elles ont un usage de prognosticque que nous n'avons pas, ou qu'elles ont quelque vertu à iuger de leurs petits, aultre et plus vifve que la nostre.

La maniere de naistre, d'engendrer, nourrir, agir, mouvoir, vivre et mourir, des bestes, estant si voysine de la nostre, tout ce que nous retrenchons de leurs causes motrices, et que nous adioustons à nostre condition au dessus de la leur, cela ne peult aulcunement partir du discours de nostre raison. Pour reiglement de nostre santé, les medecins nous proposent l'exemple du vivre des bestes, et leur façon; car ce mot est de tout temps en la bouche du peuple :

Tenez chaulds les pieds et la teste;
Au demourant, vivez en beste.

La generation est la principale des actions naturelles; nous avons quelque disposition de membres qui nous est plus propre à cela : toutesfois ils nous ordonnent de nous renger à l'assiette et disposition brutale;

More ferarum,
Quadrupedumque magis ritu, plerumque putantur
Concipere uxores : quia sic loca sumere possunt,
Pectoribus positis, sublatis semina lumbis (1) :

et reiectent, comme nuisibles, ces mouvements indiscrets et insolents que les femmes y ont meslé de leur creu; les ramenants à l'exemple et usage des bestes de leur sexe, plus modeste et rassis :

Nam mulier prohibet se concipere atque repugnat,
Clunibus ipsa viri Venerem si læta retractet,
Atque exossato ciet omni pectore fluctus.
Eicit enim sulci recta regione viaque
Vomerem, atque locis avertit seminis ictum (2).

(1) On croit communément que pour être féconde, l'union des époux doit se faire dans l'attitude des quadrupèdes, parce qu'alors la situation horizontale de la poitrine et l'élévation des reins favorisent la direction du fluide générateur. LUCRÈCE, IV, 1261.

(2) Les mouvements lascifs par lesquels la femme excite l'ardeur de son époux, sont un obstacle à la fécondation; ils ôtent le soc du sillon, et détournent les germes de leur but. LUCRÈCE, IV, 1266.

Si c'est iustice de rendre à chascun ce qui luy est deu, les bestes qui servent, ayment et deffendent leurs bienfaicteurs, et qui poursuyvent et oultragent les estrangiers et ceulx qui les offensent, elles representent en cela quelque air de nostre iustice : comme aussi en conservant une egualité tres equitable en la dispensation de leurs biens à leurs petits. Quant à l'amitié, elles l'ont, sans comparaison, plus vifve et plus constante que n'ont pas les hommes. Hyrcanus (1), le chien du roy Lysimachus, son maistre mort, demeura obstiné sur son lict, sans vouloir boire ne manger; et le iour qu'on en brusla le corps, il print sa course, et se iecta dans le feu, où il feut bruslé : comme feit aussi le chien d'un nommé Pyrrhus (2); car il ne bougea de dessus le lict de son maistre depuis qu'il feut mort; et quand on l'emporta, il se laissa enlever quand et luy, et finalement se lancea dans le buchier où on brusloit le corps de son maistre. Il y a certaines inclinations d'affection qui naissent quelquesfois en nous sans le conseil de la raison, qui viennent d'une temerité fortuite que d'aultres nomment sympathie; les bestes en sont capables comme nous : nous veoyons les chevaulx prendre certaines accointances des uns aux aultres, iusques à nous mettre en peine pour les faire vivre ou voyager separeement : on les veoid appliquer leur affection à certain poil de leurs compaignons, comme à certain visage, et où ils le rencontrent, s'y ioindre incontinent avecques feste et demonstration de bienvueillance; et prendre quelque aultre forme à contrecœur et en haine. Les animaulx ont chois, comme nous, en leurs amours, et font quelque triage de leurs femelles; ils ne sont pas exempts de nos ialousies et d'envies extremes et irreconciliables.

Les cupiditez sont ou naturelles et necessaires, comme le boire et le manger; ou naturelles et non necessaires, comme l'accointance des femelles; ou elles ne sont ny naturelles ny necessaires : de cette derniere sorte sont quasi toutes celles des hommes; elles sont toutes superflues et artificielles; car c'est merveille combien peu il fault à nature pour se contenter, combien peu elle nous a laissé à desirer : les apprests de nos cuisines ne touchent pas son ordonnance; les stoïciens disent qu'un homme auroit dequoy se substanter d'une olive par iour : la delicatesse de nos

(1) Plutarque, *De l'industrie des animaulx*, c. 13.
(2) Id. *ibid.* C.

vins n'est pas de sa leçon, ny la recharge que nous adioustons aux appetits amoureux :

> Neque illa
> Magno prognatum deposcit consule cunnum (1).

Ces cupiditez estrangieres, que l'ignorance du bien et une faulse opinion ont coulees en nous, sont en si grand nombre, qu'elles chassent presque toutes les naturelles : ny plus ny moins que si en une cité il y avoit si grand nombre d'estrangiers, qu'ils en meissent hors les naturels habitants, ou esteignissent leur auctorité et puissance ancienne, l'usurpant entierement et s'en saisissant. Les animaulx sont beaucoup plus reiglez que nous ne sommes, et se contiennent avec plus de moderation soubs les limites que nature nous a prescripts ; mais non pas si exactement, qu'ils n'ayent encores quelque convenance à nostre desbauche ; et tout ainsi comme il s'est trouvé des desirs furieux qui ont poulsé les hommes à l'amour des bestes, elles se treuvent aussi par fois esprinses de nostre amour, et receoivent des affections monstrueuses d'une espece à aultre : tesmoing l'elephant corrival d'Aristophanes le grammairien, en l'amour d'une ieune bouquetiere en la ville d'Alexandrie, qui ne luy cedoit en rien aux offices d'un poursuyvant bien passionné ; car se promenant par le marché où l'on vendoit des fruicts, il en prenoit avecques sa trompe, et les luy portoit ; il ne la perdoit de veue que le moins qu'il luy estoit possible ; et luy mettoit quelquesfois la trompe dans le sein par dessoubs son collet, et luy tastoit les tettins (2). Ils recitent aussi d'un dragon amoureux d'une fille ; et d'une oye esprinse de l'amour d'un enfant, en la ville d'Asope ; et d'un belier serviteur de la menestriere Glaucia (3) : et il se veoid touts les iours des magots furieusement esprins de l'amour des femmes. On veoid aussi certains animaulx s'addonner à l'amour des masles de leur sexe. Oppianus (4) et aultres, recitent quelques exemples pour monstrer la reverence que les bestes, en leurs mariages, portent à la parenté ; mais l'experience nous faict bien souvent veoir le contraire :

(1) La volupté ne lui semble pas plus vive dans les bras de la fille d'un consul. Hor. *Sat.* I, 2, 69.
(2) Plutarque, *De l'industrie des animaulx*, c. 17.
(3) Id. *ibid.* C.
(4) Poème *de la Chasse*, I, 256. C.

Nec habetur turpe iuvencæ
Ferre patrem tergo; fit equo sua filia coniux;
Quasque creavit, init pecudes caper; ipsaque cuius
Semine concepta est, ex illo concipit ales (1).

De subtilité malicieuse, en est il une plus expresse que celle du mulet du philosophe Thales (2)? lequel passant au travers d'une riviere, chargé de sel, et de fortune y estant brunché, si que les sacs qu'il portoit en feurent touts mouillez, s'estant apperceu que le sel, fondu par ce moyen, luy avoit rendu sa charge plus legiere, ne failloit iamais, aussitost qu'il rencontroit quelque ruisseau, de se plonger dedans avecques sa charge; iusques à ce que son maistre descouvrant sa malice, ordonna qu'on le chargeast de laine; à quoy se trouvant mesconté, il cessa de plus user de cette finesse. Il y en a plusieurs qui representent naïfvement le visage de nostre avarice; car on leur veoid un soing extreme de surprendre tout ce qu'elles peuvent, et de le curieusement cacher, quoy qu'elles n'en tirent point d'usage. Quant à la mesnagerie, elles nous surpassent non seulement en cette prevoyance d'amasser et espargner pour le temps à venir, mais elles ont encores beaucoup de parties de la science qui y est necessaire : les fourmis estendent au dehors de l'aire leurs grains et semences pour les esventer, refreschir, et seicher, quand ils veoyent qu'ils commencent à se moisir et à sentir le rance, de peur qu'ils ne se corrompent et pourrissent. Mais la caution et prevention dont ils usent à ronger le grain de froment, surpasse toute imagination de prudence humaine : parce que le froment ne demeure pas tousiours sec ny sain, ains s'amollit, se resoult, et destrempe comme en laict, s'acheminant à germer et produire; de peur qu'il ne devienne semence, et perde sa nature et proprieté de magasin pour leur nourriture, ils rongent le bout par où le germe a coustume de sortir.

Quant à la guerre, qui est la plus grande et pompeuse des actions humaines, ie sçauroy volontiers si nous nous en voulons servir pour argument de quelque prerogative, ou au rebours, pour tesmoignage de nostre imbecillité et imperfection : comme de vray, la science de nous entredesfaire et entretuer, de ruyner

(1) La génisse se livre sans honte à son père; la cavale assouvit les désirs du cheval dont elle est née; le bouc s'unit aux chèvres qu'il a engendrées; et l'oiseau féconde l'oiseau à qui il a donné l'être. OVIDE, *Métam.* X, 325.

(2) PLUTARQUE, *De l'industrie des animaulx*, c. 15; ÉLIEN, *Hist. des anim.*, VII, 42. C.

et perdre nostre propre espece, il semble qu'elle n'a beaucoup dequoy se faire desirer aux bestes qui ne l'ont pas :

Quando leoni
Fortior eripuit vitam leo? quo nemore unquam
Exspiravit aper maioris dentibus apri (1)?

mais elles n'en sont pas universellement exemptes pourtant; tesmoing les furieuses rencontres des mouches à miel, et les entreprinses des princes des deux armees contraires :

Sæpe duobus
Regibus incessit magno discordia motu;
Continuoque animos vulgi et trepidantia bello
Corda licet longe præsciscere (2).

Ie ne veoy iamais cette divine description, qu'il ne m'y semble lire peincte l'ineptie et vanité humaine : car ces mouvements guerriers, qui nous ravissent de leur horreur et espoventement, cette tempeste de sons et de cris,

Fulgur ibi ad cœlum se tollit, totaque circum
Ære renidescit tellus, subterque virum vi
Excitur pedibus sonitus, clamoreque montes
Icti reiectant voces ad sidera mundi (3);

cette effroyable ordonnance de tant de milliers d'hommes armez, tant de fureur, d'ardeur et de courage, il est plaisant à considerer par combien vaines occasions elle est agitee, et par combien legieres occasions esteinte :

Paridis propter narratur amorem
Græcia Barbariæ diro collisa duello (4) :

toute l'Asie se perdit et se consomma en guerres pour le maquerelage de Paris : l'envie d'un seul homme, un despit, un plaisir, une ialousie domestique, causes qui ne debvroient pas esmouvoir deux harengieres à s'esgratigner, c'est l'ame et le mouve-

(1) Vit-on jamais un lion déchirer un lion plus faible que lui? dans quelle forêt un sanglier a-t-il expiré sous la dent d'un sanglier plus vigoureux? JUVÉN. XV, 160.

(2) Souvent, dans une ruche, il s'élève entre deux rois de sanglantes querelles : dès lors on peut pressentir la fureur des combats dont le peuple est agité. VIRG. *Géorg.* IV, 67.

(3) L'acier renvoie ses éclairs au ciel; les campagnes étincellent des reflets de l'airain; la terre retentit sous les pas des soldats, et les monts voisins repoussent leurs cris guerriers jusqu'aux voûtes du monde. LUCRÈCE, II, 323.

(4) On raconte qu'une guerre funeste, allumée par l'amour de Pâris, précipita les Grecs sur les barbares. HOR. *Epist.* I, 2, 6.

ment de tout ce grand trouble. Voulons nous en croire ceulx mesmes qui en sont les principaulx aucteurs et motifs? oyons le plus grand, le plus victorieux empereur, et le plus puissant qui feut oncques, se iouant et mettant en risee tres plaisamment et tres ingenieusement plusieurs battailles hazardees et par mer et par terre, le sang et la vie de cinq cents mille hommes qui suyvirent sa fortune, et les forces et richesses des deux parties du monde espuisees, pour le service de ses entreprinses :

Quod futuit Glaphyran Antonius, hanc mihi pœnam
Fulvia constituit, se quoque uti futuam.
Fulviam ego ut futuam! quid, si me Manius oret
Pædicem, faciam? non puto, si sapiam.
Aut futue, aut pugnemus, ait. Quid, si mihi vita
Carior est ipsa mentula? signa canant (1).

[I'use en liberté de conscience de mon latin, avecques le congé que vous m'en avez donné (2).] Or ce grand corps, à tant de visages et de mouvements, qui semble menacer le ciel et la terre;

Quam multi Libyco volvuntur marmore fluctus,
Sævus ubi Orion hibernis conditur undis;
Vel quam sole novo densæ torrentur aristæ,
Aut Hermi campo, aut Lyciæ flaventibus arvis;
Scuta sonant, pulsuque pedum tremit excita tellus (3) :

(1) Cette épigramme, composée par Auguste, nous a été conservée par Martial, *Épigr.* XI, 21, 3. Voici l'imitation que Fontenelle en a faite dans ses *Dialogues des morts :*

Parce qu'Antoine est charmé de Glaphyre,
Fulvie à ses beaux yeux me veut assujettir.
Antoine est infidèle. Eh bien donc! est-ce à dire
Que des fautes d'Antoine on me fera pâtir?
Qui? moi! que je serve Fulvie!
Suffit-il qu'elle en ait envie?
A ce compte, on verrait se retirer vers moi
Mille épouses mal satisfaites.
Aime-moi, me dit-elle, ou combattons. Mais quoi?
Elle est bien laide! Allons, sonnez, trompettes. C.

(2) On croit que cette longue *Apologie de Sebond* était adressée par l'auteur à la reine Marguerite de France, femme du roi de Navarre (depuis Henri IV), connue par ses poésies et ses mémoires. C'est une tradition des deux derniers siècles, recueillie dans une note manuscrite de M. Jamet, mort en 1778, et qui devait beaucoup de renseignements sur Montaigne au fils de Montesquieu; à l'abbé Bertin, conseiller au parlement de Bordeaux, et grand vicaire de Périgueux; à Antoine Lancelot, de l'Académie des inscriptions. J. V. L.

(3) Comme les flots innombrables qui roulent en mugissant sur la mer de Libye, quand l'orageux Orion, au retour de l'hiver, se plonge dans les eaux; ou comme les innombrables épis que dore le soleil de l'été, soit dans les champs de l'Hermus, soit dans la féconde Lycie : les boucliers résonnent, et la terre tremble sous les pas des guerriers. VIRG. *Énéide*, VII, 718.

ce furieux monstre, à tant de bras et à tant de testes, c'est tousiours l'homme, foible, calamiteux et miserable; ce n'est qu'une fourmilliere esmeue et eschauffee;

> It nigrum campis agmen (1) :

un souffle de vent contraire, le croassement d'un vol de corbeaux, le fauls pas d'un cheval, le passage fortuite d'un aigle, un songe, une voix, un signe, une brouee (2) matiniere, suffisent à le renverser et porter par terre. Donnez luy seulement d'un rayon de soleil par le visage, le voylà fondu et esvanouy; qu'on luy esvente seulement un peu de poulsiere aux yeulx, comme aux mouches à miel de nostre poëte, voylà toutes nos enseignes, nos legions, et le grand Pompeius mesme à leur teste, rompu et fracassé; car ce feut luy, ce me semble (3), que Sertorius battit en Espaigne avecques ces belles armes, qui ont aussi servy à Eumenes contre Antigonus, à Surena contre Crassus :

> Hi motus animorum, atque hæc certamina tanta,
> Pulveris exigui iactu compressa quiescent (4).

Qu'on descouple mesme de nos mouches aprez, elles auront et la force et le courage de le dissiper. De fresche memoire, les Portugais assiegeants la ville de Tamly, au territoire de Xiatine, les habitants d'icelle porterent sur la muraille grand'quantité de ruches, dequoy ils sont riches; et avec du feu chasserent les abeilles si vifvement sur leurs ennemis, qu'ils abbandonnerent leur entreprinse, ne pouvants soustenir leurs assaults et piqueures : ainsi demeura la victoire et liberté de leur ville à ce nouveau secours; avecques telle fortune, qu'au retour du combat il ne s'en trouva une seule à dire. Les ames des empereurs et des savatiers (5)

(1) Le noir essaim marche dans la plaine. VIRG. *Énéide*, IV, 404.

(2) *Un brouillard, une brume du matin.*

(3) Ici Montaigne se défie un peu de sa mémoire, et avec raison; car ce ne fut pas contre Pompée que Sertorius employa cette ruse, mais contre les *Caracitaniens*, peuples d'Espagne qui habitaient dans de profondes cavernes creusées dans le roc, où il était impossible de les forcer. Voy. dans PLUTARQUE, la *Vie de Sertorius*, c. 6. C.

(4) Et tout ce fier courroux, tout ce grand mouvement,
Qu'on jette un peu de sable, il cesse en un moment.
Georg. trad. par Delille, IV, 86.

(5) *Savatier*, ou *savetier*, dit Cotgrave. — *Savatier* a été en usage longtemps avant Montaigne, car du temps de Villon, on disait :

> Et vous, Blanche la savatiere.

Savatier vient fort naturellement de *savate*, mot très usité encore aujourd'hui. C.

sont iectees à mesme moule. Considerants l'importance des actions des princes et leur poids, nous nous persuadons qu'elles soient produictes par quelques causes aussi poisantes et importantes; nous nous trompons : ils sont menez et ramenez en leurs mouvements par les mesmes ressorts que nous sommes aux nostres; la mesme raison qui nous faict tanser avecques un voysin, dresse entre les princes une guerre; la mesme raison qui nous faict fouetter un laquay, tumbant en un roy, luy faict ruyner une province; ils veulent aussi legierement que nous, mais ils peuvent plus; pareils appetits agitent un ciron et un elephant.

Quant à la fidelité, il n'est animal au monde traistre au prix de l'homme. Nos histoires racontent la vifve poursuitte que certains chiens ont faict de la mort de leurs maistres. Le roy Pyrrhus ayant rencontré un chien qui gardoit un homme mort, et ayant entendu qu'il y avoit trois iours qu'il faisoit cet office, commanda qu'on enterrast ce corps, et mena ce chien quand et luy. Un iour qu'il assistoit aux monstres generales de son armee, ce chien appercevant les meurtriers de son maistre, leur courut sus avecques grands abbays et aspreté de courroux, et par ce premier indice achemina la vengeance de ce meurtre, qui en feut faicte bientost aprez par la voye de la iustice (1). Autant en feit le chien du sage Hesiode, ayant convaincu les enfants de Ganyctor, Naupactien, du meurtre commis en la personne de son maistre (2). Un aultre chien estant à la garde d'un temple à Athenes, ayant apperceu un larron sacrilege qui emportoit les plus beaux ioyaux, se meit à abbayer contre luy tant qu'il peut; mais les marguilliers ne s'estants point esveillez pour cela, il se meit à le suyvre, et le iour estant venu, se teint un peu plus esloingné de luy, sans le perdre iamais de veue : s'il luy offroit à manger, il n'en vouloit pas; et aux aultres passants qu'il rencontroit en son chemin, il leur faisoit feste de la queue, et prenoit de leurs mains ce qu'ils luy donnoient à manger : si son larron s'arrestoit pour dormir, il s'arrestoit quand et quand au lieu mesme. La nouvelle de ce chien estant venue aux marguilliers de cette eglise, ils se meirent à le suyvre à la trace, s'enquerants des nouvelles du poil de ce chien, et enfin le rencontrerent en la ville de Cromyon, et le larron aussi, qu'ils ramenerent en la ville

(1) PLUTARQUE, *De l'industrie des animaulx*, c. 12.
(2) ID. *ibid.;* PAUSANIAS, IX, 31 : POLLUX, *Onomastic.* V, 3, etc. J. V. L.

d'Athenes, où il feut puny : et les iuges, en recognoissance de ce bon office, ordonnerent, du publicque, certaine mesure de bled pour nourrir le chien, et aux presbtres d'en avoir soing. Plutarque tesmoingne cette histoire comme chose tres averee et advenue en son siecle (1).

Quant à la gratitude (car il me semble que nous avons besoing de mettre ce mot en credit), ce seul exemple y suffira, qu'Apion (2) recite comme en ayant esté luy mesme spectateur. Un iour, dict il, qu'on donnoit à Rome, au peuple, le plaisir du combat de plusieurs bestes estranges, et principalement de lyons de grandeur inusitee, il y en avoit un, entre aultres, qui par son port furieux, par la force et grosseur de ses membres, et un rugissement haultain et espoventable, attiroit à soy la veue de toute l'assistance. Entre les aultres esclaves qui feurent presentez au peuple en ce combat des bestes, feut un Androdus, de Dace, qui estoit à un seigneur romain de qualité consulaire. Ce lyon l'ayant apperceu de loing, s'arresta premierement tout court, comme estant entré en admiration, et puis s'approcha tout doulcement, d'une façon molle et paisible, comme pour entrer en recognoissance avecques luy : cela faict, et s'estant asseuré de ce qu'il cherchoit, il commencea à battre de la queue, à la mode des chiens qui flattent leur maistre, et à baiser et leicher les mains et les cuisses de ce pauvre miserable, tout transy d'effroy, et hors de soy. Androdus ayant reprins ses esprits par la benignité de ce lion, et rasseuré sa veue pour le considerer et recognoistre; c'estoit un singulier plaisir de veoir les caresses et les festes qu'ils s'entrefaisoient l'un à l'aultre. Dequoy le peuple ayant eslevé des cris de ioye, l'empereur feit appeller cet esclave pour entendre de luy le moyen d'un si estrange evenement. Il luy recita une histoire nouvelle et admirable. « Mon maistre, dict il, estant proconsul en Afrique, ie feus contrainct, par la cruauté et rigueur qu'il me tenoit, me faisant iournellement battre, me desrobber de luy et m'enfuyr ; et pour me cacher seurement d'un personnage ayant si grande auctorité en la province, ie trouvay mon plus court de gaigner les solitudes et les contrees sa-

(1) *De l'industrie des animaulx*, c. 12. Voy. aussi ÉLIEN, *de Animal.* VII, 13. C.

(2) Dans AULU-GELLE, V, 14. SÉNÈQUE, *de Benef.* II, 19, semble rappeler le même fait. Quelques éditeurs d'Aulu-Gelle nomment le héros de cette histoire *Androclus*, ou plutôt *Androclès*, d'après ÉLIEN, *Hist. des anim.* VII, 48. Nous suivons, comme Montaigne, les anciennes éditions. J. V. L.

blonneuses et inhabitables de ce païs là; resolu, si le moyen de me nourrir venoit à me faillir, de trouver quelque façon de me tuer moy mesme. Le soleil estant extremement aspre sur le midy, et les chaleurs insupportables, ie m'embatis (1) sur une caverne cachee et inaccessible, et me iectay dedans. Bientost aprez y surveint ce lyon ayant une patte sanglante et blecee, tout plaintif et gemissant des douleurs qu'il y souffroit. A son arrivee, i'eus beaucoup de frayeur; mais luy me veoyant mussé dans un coing de sa loge, s'approcha tout doulcement de moy, me presentant sa patte offensee et me la monstrant comme pour demander secours : ie luy ostay lors un grand escot (2) qu'il y avoit, et m'estant un peu apprivoisé à luy, pressant sa playe, en feis sortir l'ordure qui s'y amassoit, l'essuyay et nettoyay le plus proprement que ie peus. Luy se sentant allegé de son mal et soulagé de cette douleur, se print à reposer et à dormir, ayant tousiours sa patte entre mes mains. De là en hors, luy et moy vesquismes ensemble en cette caverne, trois ans entiers, de mesmes viandes; car des bestes qu'il tuoit à sa chasse il m'en apportoit les meilleurs endroicts, que ie faisoy cuyre au soleil, à faulte de feu, et m'en nourrissoy. A la longue m'estant ennuyé de cette vie brutale et sauvage, comme ce lyon estoit allé un iour à sa queste accoustumee, ie partis de là; et à ma troisiesme iournee, feus surprins par les soldats, qui me menerent d'Afrique en cette ville à mon maistre, lequel soubdain me condemna à mort, et à estre abbandonné aux bestes. Or, à ce que ie veoy, ce lyon feut aussi prins bientost aprez, qui m'a à cette heure voulu recompenser du bienfaict et guarison qu'il avoit receu de moy. » Voylà l'histoire qu'Androdus recita à l'empereur, laquelle il feit aussi entendre de main à main au peuple : parquoy, à la requeste de touts, il feut mis en liberté, et absoult de cette condemnation; et par ordonnance du peuple, luy feut faict present de ce lyon. Nous veoyions depuis, dict Apion, Androdus conduisant ce lyon à tout une petite lesse, se promenant par les

(1) *Je rencontrai une caverne,* etc. *S'embatre* signifie *arriver en quelque lieu, soit par dessein, soit par aventure.* Qui sont ces gents qui ainsi *se sont embatus* en ces païs, c'est-à-dire, *sont entrez* ou *se sont ruez dedans?* NICOT. — *Ie m'embatis sur luy,* je le rencontrai par hasard. COTGRAVE. C.

(2) *Un grand éclat de bois.* — *Escot* signifie ici *une écharde, un piquant de chardon* ou *de bois :* et, pris dans ce sens-là, il se trouve dans le Dictionnaire français et anglais de Cotgrave. *Ibi ego stirpem ingentem vestigio pedis ejus hærentem revelli,* dit Androdus dans AULU-GELLE, V, 14. C.

tavernes à Rome, recevoir l'argent qu'on luy donnoit, le lyon se laisser couvrir des fleurs qu'on luy iectoit, et chascun dire en les rencontrant : « Voylà le lyon hoste de l'homme ; voylà l'homme medecin du lyon. »

Nous pleurons souvent la perte des bestes que nous aymons ; aussi font elles la nostre :

> Post, bellator equus, positis insignibus, Æthon
> It lacrymans, guttisque humectat grandibus ora (1).

Comme aulcunes de nos nations ont les femmes en commun, aulcunes à chascun la sienne ; cela ne se veoid il pas aussi entre les bestes, et des mariages mieulx gardez que les nostres ? Quant à la societé et confederation qu'elles dressent entre elles pour se liguer ensemble et s'entresecourir, il se veoid, des bœufs, des porceaux, et aultres animaulx, qu'au cry de celuy que vous offensez, toute la trouppe accourt à son ayde, et se rallie pour sa deffense : l'escare, quand il a avallé l'hamesson du pescheur, ses compaignons s'assemblent en foule autour de luy, et rongent la ligne ; et si d'adventure il y en a un qui ayt donné dedans la nasse, les aultres luy baillent la queue par dehors, et luy la serre tant qu'il peult à belles dents ; ils le tirent ainsin au dehors, et l'entraisnent (2). Les barbiers, quand l'un de leurs compaignons est engagé, mettent la ligne contre leur dos, dressants une espine, qu'ils ont dentelee comme une scie, à l'ayde de laquelle ils la scient et couppent (3). Quant aux particuliers offices que nous tirons l'un de l'aultre pour le service de la vie, il s'en veoid plusieurs pareils exemples parmy elles : ils tiennent que la baleine ne marche iamais qu'elle n'ayt au devant d'elle un petit poisson semblable au gouion de mer, qui s'appelle pour cela la Guide : la baleine le suit, se laissant mener et tourner, aussi facilement que le timon faict retourner la navire ; et en recompense aussi, au lieu que toute aultre chose, soit beste, ou vaisseau, qui entre dans l'horrible chaos de la bouche de ce monstre, est incontinent perdu et englouty, ce petit poisson s'y retire en toute seureté, et y dort ; et pendant son sommeil la baleine ne

(1) Ensuite venait, dépouillé de toute parure, Éthon, son cheval de bataille pleurant, et laissant tomber de ses yeux de grosses larmes. VIRG. *Énéide*, XI, 89. — Voyez PLINE, VIII, 42.

(2) PLUTARQUE, *De l'industrie des animaulx*, c. 26.

(3) ID. *ibid.*

bouge : mais aussitost qu'il sort, elle se met à le suyvre sans cesse; et si, de fortune, elle l'escarte, elle va errant çà et là, et souvent se froissant contre les rochiers, comme un vaisseau qui n'a point de gouvernail : ce que Plutarque tesmoigne avoir veu en l'isle d'Anticyre (1). Il y a une pareille societé entre le petit oyseau qu'on nomme le roytelet, et le crocodile : le roytelet sert de sentinelle à ce grand animal; et si l'ichneumon, son ennemy, s'approche pour le combattre, ce petit oyseau, de peur qu'il ne le surprenne endormy, va, de son chant, et à coups de bec, l'esveillant et l'advertissant de son dangier : il vit des demeurants de ce monstre, qui le receoit familierement en sa bouche, et luy permet de becqueter dans ses machoueres et entre ses dents, et y recueillir les morceaux de chair qui y sont demeurez; et s'il veult fermer la bouche, il l'advertit premierement d'en sortir en la serrant peu à peu, sans l'estreindre et l'offenser (2). Cette coquille qu'on nomme la Nacre, vit aussi ainsin avecques le pinnotere, qui est un petit animal de la sorte d'un cancre, luy servant d'huyssier et de portier, assis à l'ouverture de cette coquille, qu'il tient continuellement entrebaaillee et ouverte, iusques à ce qu'il y veoye entrer quelque petit poisson propre à leur prinse : car lors il entre dans la nacre, et luy va pinceant la chair vifve, et la contrainct de fermer sa coquille : lors eulx deux ensemble mangent la proye enfermee dans leur fort (3). En la maniere de vivre des thuns, on y remarque une singuliere science des trois parties de la mathematique : quant à l'astrologie, ils l'enseignent à l'homme ; car ils s'arrestent au lieu où le solstice d'hyver les surprend, et n'en bougent iusques à l'equinoxe ensuyvant; voylà pourquoy Aristote mesme leur concede volontiers cette science : quant à la geometrie et arithmetique, ils font tousiours leur bande de figure cubique, quarree en touts sens, et en dressent un corps de battaillon solide, clos et environné tout à l'entour, à six faces toutes eguales; puis nagent en cette ordonnance quarree, autant large derriere que devant; de façon que qui en veoid et compte un reng, il peult ayseement nombrer toute la trouppe, d'autant que le nombre de la pro-

(1) PLUTARQUE, *De l'industrie des animaulx,* c. 32.

(2) ID. *ibid.;* PLINE, VIII, 25; ÉLIEN, *Hist. des anim.,* III, 11; VIII, 25; X, 47. J. V. L.

(3) PLUTARQUE, *De l'industrie des animaulx,* c. 32; CICÉRON, *de Nat. deor.* II, 48. C.

fondeur est egual à la largeur, et la largeur à la longueur (1).

Quant à la magnanimité, il est mal aysé de luy donner un visage plus apparent qu'en ce faict du grand chien qui feut envoyé des Indes au roy Alexandre : on luy presenta premierement un cerf pour le combattre, et puis un sanglier, et puis un ours; il n'en feit compte, et ne daigna se remuer de sa place : mais quand il veid un lyon, il se dressa incontinent sur ses pieds, monstrant manifestement qu'il declaroit celuy là seul digne d'entrer en combat avecques luy (2). Touchant la repentance et recognoissance des faultes, on recite d'un elephant, lequel ayant tué son gouverneur par impetuosité de cholere, en print un dueil si extreme, qu'il ne voulut oncques puis manger, et se laissa mourir (3). Quant à la clemence, on recite d'un tigre, la plus inhumaine beste de toutes, que luy ayant esté baillé un chevreau, il souffrit deux iours la faim avant que de le vouloir offenser; et le troisiesme il brisa la cage où il estoit enfermé, pour aller chercher aultre pasture, ne se voulant prendre au chevreau, son familier et son hoste (4). Et quant aux droicts de la familiarité et convenance, qui se dresse par la conversation, il nous advient ordinairement d'apprivoiser des chats, des chiens et des lievres ensemble.

Mais ce que l'experience apprend à ceulx qui voyagent par mer, et notamment en la mer de Sicile, de la condition des halcyons, surpasse toute humaine cogitation : de quelle espece d'animaulx a iamais nature tant honnoré les couches, la naissance et l'enfantement? car les poëtes disent bien qu'une seule isle de Delos, estant auparavant vagante, feut affermie pour le service de l'enfantement de Latone; mais Dieu a voulu que toute la mer feust arrestee, affermie et applanie, sans vagues, sans vents et sans pluye, ce pendant que l'halcyon faict ses petits, qui est iustement environ le solstice, le plus court iour de l'an; et par son privilege, nous avons sept iours et sept nuicts, au fin cœur de l'hyver, que nous pouvons naviguer sans dangier. Leurs femelles ne recognoissent aultre masle que le leur propre; l'assistent toute leur vie, sans iamais l'abbandonner : s'il vient à estre de-

(1) Plutarque, *De l'industrie des animaulx*, c. 29, 31; Aristote, *de Animal.* VIII, 13; Élien, *de Animal.* IX, 42. C.

(2) Plutarque, *ibid.* c. 14. C.

(3) Arrien, *Hist. Indic.* c. 14. C.

(4) Plutarque, *De l'industrie des animaulx*, c. 49. C.

bile et cassé, elles le chargent sur leurs espaules, le portent par tout, et le servent iusques à la mort. Mais aulcune suffisance n'a encores peu attaindre à la cognoissance de cette merveilleuse fabrique dequoy l'halcyon compose le nid pour ses petits, ny en deviner la matiere. Plutarque (1), qui en a veu et manié plusieurs, pense que ce soient des arestes de quelque poisson qu'elle conioinct et lie ensemble, les entrelaceant, les unes de long, les aultres de travers, et adioustant des courbes et des arrondissements, tellement qu'enfin elle en forme un vaisseau rond prest à voguer : puis quand elle a parachevé de le construire, elle le porte au battement du flot marin, là où la mer le battant tout doulcement, luy enseigne à radouber ce qui n'est pas bien lié, et à mieulx fortifier aux endroicts où elle veoid que sa structure se desmeut et se lasche par les coups de mer; et au contraire, ce qui est bien ioinct, le battement de la mer le vous estreinct et vous le serre, de sorte qu'il ne se peult ny rompre, ny dissouldre, ou endommager à coups de pierre, ny de fer, si ce n'est à toute peine. Et ce qui plus est à admirer, c'est la proportion et figure de la concavité du dedans : car elle est composee et proportionnee de maniere qu'elle ne peult recevoir ny admettre aultre chose que l'oyseau qui l'a bastie; car à toute aultre chose elle est impenetrable, close et fermee, tellement qu'il n'y peult rien entrer, non pas l'eau de la mer seulement. Voylà une description bien claire de ce bastiment, et empruntee de bon lieu : toutesfois il me semble qu'elle ne nous esclaircit pas encores suffisamment la difficulté de cette architecture. Or de quelle vanité nous peult il partir, de loger au dessoubs de nous, et d'interpreter desdaigneusement les effects que nous ne pouvons imiter ny comprendre?

Pour suyvre encores un peu plus loing cette egualité et correspondance de nous aux bestes : le privilege dequoy nostre ame se glorifie, de ramener à sa condition tout ce qu'elle conçeoit, de despouiller de qualitez mortelles et corporelles tout ce qui vient à elle; de renger les choses qu'elle estime dignes de son accointance, à desvestir et despouiller leurs conditions corruptibles, et leur faire laisser à part, comme vestements superflus et vils, l'espesseur, la longueur, la profondeur, le poids, la

(1) Plutarque, *De l'industrie des animaulx*, c. 34. Voy. aussi Pline, X, 32; Élien, *Hist. des anim.*, IX, 17. J. V. L.

couleur, l'odeur, l'aspreté, la polisseure, la dureté, la mollesse, et touts accidents sensibles, pour les accommoder à sa condition immortelle et spirituelle; de maniere que Rome et Paris, que i'ay en l'ame, Paris que i'imagine, ie l'imagine et le comprens sans grandeur et sans lieu, sans pierre, sans plastre et sans bois : ce mesme privilege, dis ie, semble estre bien evidemment aux bestes; car un cheval accoustumé aux trompettes, aux arquebusades et aux combats, que nous veoyons tremousser et fremir en dormant, estendu sur sa lictiere, comme s'il estoit en la meslee, il est certain qu'il conceoit en son ame un son de tabourin sans bruict, une armee sans armes et sans corps :

Quippe videbis equos fortes, quum membra iacebunt
In somnis, sudare tamen, spirareque sæpe,
Et quasi de palma summas contendere vires (1) :

ce lievre qu'un levrier imagine en songe, aprez lequel nous le veoyons haleter en dormant, alonger la queue, secouer les iarrets, et representer parfaictement les mouvements de sa course, c'est un lievre sans poil et sans os :

Venantumque canes in molli sæpe quiete
Iactant crura tamen subito, vocesque repente
Mittunt, et crebras reducunt naribus auras,
Ut vestigia si teneant inventa ferarum :
Expergefactique sequuntur inania sæpe
Cervorum simulacra, fugæ quasi dedita cernant;
Donec discussis redeant erroribus ad se (2) :

les chiens de garde que nous veoyons souvent gronder en songeant, et puis iapper tout à faict, et s'esveiller en sursault, comme s'ils appercevoient quelque estrangier arriver; cet estrangier, que leur ame veoid, c'est un homme spirituel et imperceptible, sans dimension, sans couleur, et sans estre :

Consueta domi catulorum blanda propago
Degere, sæpe levem ex oculis volucremque soporem
Discutere, et corpus de terra corripere instant,
Proinde quasi ignotas facies atque ora tuantur (3).

(1) Vous verrez des coursiers, quoique profondément endormis, se baigner de sueur, souffler fréquemment, et tendre tous leurs muscles, comme s'ils disputaient le prix de la course. Lucrèce, IV, 988.

(2) Souvent, au milieu du sommeil, les chiens de chasse agitent tout à coup les pieds, aboient, et aspirent l'air à plusieurs reprises, comme s'ils étaient sur la trace de la proie : souvent même, en se réveillant, ils continuent de poursuivre les vains simulacres d'un cerf qu'ils s'imaginent voir fuir devant eux, jusqu'à ce que, revenus à eux, ils reconnaissent leur erreur. Lucrèce, IV, 992.

(3) Souvent le gardien fidèle et caressant qui vit sous nos toits, dissipe tout

Quant à la beaulté du corps, avant passer oultre, il me fauldroit sçavoir si nous sommes d'accord de sa description. Il est vraysemblable que nous ne sçavons gueres que c'est que beaulté en nature et en general, puis que à l'humaine et nostre beaulté nous donnons tant de formes diverses; de laquelle s'il y avoit quelque prescription naturelle, nous la recognoistrions en commun, comme la chaleur du feu. Nous en fantasions les formes à nostre appetit :

Turpis romano belgicus ore color (1) :

les Indes la peignent noire et basanée, aux levres grosses et enflees, au nez plat et large; et chargent de gros anneaux d'or le cartilage d'entre les nazeaux, pour le faire pendre iusques à la bouche; comme aussi la balievre (2), de gros cercles enrichis de pierreries, si qu'elle leur tumbe sur le menton, et est leur grace de monstrer leurs dents iusques au dessoubs des racines. Au Peru, les plus grandes aureilles sont les plus belles, et les estendent autant qu'ils peuvent par artifice : et un homme d'auiourd'huy dict avoir veu, en une nation orientale, ce soing de les aggrandir, en tel credit, et de les charger de poisants ioyaux, qu'à touts coups il passoit son bras vestu au travers d'un trou d'aureille. Il est ailleurs des nations qui noircissent les dents avecques grand soing, et ont à mespris de les veoir blanches : ailleurs ils les teignent de couleur rouge. Non seulement en Basque, les femmes se treuvent plus belles la teste raze, mais assez ailleurs, et qui plus est, en certaines contrees glaciales, comme dict Pline (3). Les Mexicanes comptent entre les beaultez la peti-

à coup le sommeil léger qui couvrait ses paupières, se dresse avec précipitation sur ses pieds, croyant voir un visage étranger et des traits inconnus. LUCRÈCE, IV, 999.

(1) Le teint belgique dépare un visage romain. PROP. II, 17, 26.

(2) J'estime, dit Borel dans son *Thresor des recherches gauloises*, que le mot de *baleures* (car c'est ainsi qu'il l'a écrit) dénote les joues ou mâchoires. FROISSARD : *Perceoient bras, testes et baleures*. Il signifie la même chose, selon Cotgrave, qui écrit *balieures*, comme a fait Montaigne. Mais, selon Nicot, *levres* et *balieures* sont termes synonymes. Et pour moi, je crois que, par *balieure*, Montaigne entend ici la *lèvre d'en bas*, qui, percée de gros cercles enrichis de pierreries, tombe sur le menton, et découvre les dents jusqu'au-dessous des racines. C. — Il n'est pas inutile de faire observer que, dans les mots dont il s'agit, l'*u* se prononçait comme *v* (*balevres*, *balievres*); c'est la raison de l'orthographe que nous avons adoptée dans le texte. Ajoutons que, pour l'exactitude, il fallait, en citant Nicot, écrire *leures* et *balieures*, et non *levres* et *balieures*, qui implique faussement une différence de prononciation. DD.

(3) Liv. VI, c. 13. C.

tesse du front; et où elles se font le poil par tout le reste du corps, elles le nourrissent au front et peuplent par art; et ont en si grande recommendation la grandeur des tettins, qu'elles affectent de pouvoir donner la mammelle à leurs enfants par dessus l'espaule : nous formerions ainsi la laideur. Les Italiens la façonnent grosse et massifve; les Espaignols, vuidee et estrillee : et entre nous. l'un la faict blanche, l'aultre brune; l'un molle et delicate, l'aultre forte et vigoreuse; qui y demande de la mignardise et de la doulceur; qui, de la fierté et maiesté. Tout ainsi que la preference en beaulté que Platon attribue à la figure spherique, les epicuriens la donnent à la pyramidale plustost, ou quarree, et ne peuvent avaller un dieu en forme de boule (1). Mais quoy qu'il en soit, nature ne nous a non plus privilegiez en cela qu'au demourant, sur ses loix communes : et si nous nous iugeons bien, nous trouverons que s'il est quelques animaulx moins favorisez en cela que nous, il y en a d'aultres, et en grand nombre, qui le sont plus, *a multis animalibus decore vincimur* (2), voire des terrestres nos compatriotes; car quant aux marins, laissant la figure, qui ne peult tumber en proportion, tant elle est aultre, en couleur, netteté, polisseure, disposition, nous leur cedons assez; et non moins, en toutes qualitez, aux aërez. Et cette prerogative que les poëtes font valoir de nostre stature droicte, regardant vers le ciel son origine,

> Pronaque quum spectent animalia cetera terram,
> Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
> Iussit, et erectos ad sidera tollere vultus (3),

elle est vrayement poëtique; car il y a plusieurs bestioles qui ont la veue renversee tout à faict vers le ciel; et l'encoleure des chameaux et des austruches, ie la treuve encores plus relevee et droicte que la nostre. Quels animaulx n'ont la face au hault, et ne l'ont devant, et ne regardent vis à vis, comme nous, et ne descouvrent, en leur iuste posture, autant du ciel et de la terre, que l'homme? et quelles qualitez de nostre corporelle constitution (4), en Platon et en Cicero, ne peuvent servir à mille sor-

(1) PLATON, *Timée*, pag. 94, D; CICÉRON, *de Nat. deor.* I, 10. C.

(2) Plusieurs animaux nous surpassent en beauté. SÉNÈQUE, *Epist.* 124.

(3) Dieu a courbé les animaux, et attaché leurs regards à la terre : mais il a donné à l'homme un front sublime; il a voulu qu'il regardât le ciel et qu'il levât, pour contempler les astres, sa face majestueuse. OVIDE, *Métam.* I, 84.

(4) Décrites par Platon et par Cicéron : par le premier, dans son *Timée;* et par le dernier, dans son traité *de la Nature des dieux*, II, 54, etc. C.

tes de bestes? Celles qui nous retirent le plus, ce sont les plus laides et les plus abiectes de toute la bande; car pour l'apparence exterieure et forme du visage, ce sont les magots :

> Simia quam similis, turpissima bestia, nobis (1)!

pour le dedans et parties vitales, c'est le porceau. Certes, quand i'imagine l'homme tout nud (ouy en ce sexe qui semble avoir plus de part à la beaulté), ses tares, sa subiection naturelle et ses imperfections, ie treuve que nous avons eu plus de raison que nul aultre animal de nous couvrir. Nous avons esté excusables d'emprunter ceulx que nature avoit favorisez en cela plus que nous, pour nous parer de leur beaulté, et nous cacher soubs leur despouille, de laine, plume, poil, soye. Remarquons au demourant que nous sommes le seul animal duquel le default offense nos propres compaignons, et seuls qui avons à nous desrobber, en nos actions naturelles, de nostre espece. Vrayement c'est aussi un effect digne de consideration, que les maistres du mestier ordonnent pour remede aux passions amoureuses, l'entiere veue et libre du corps qu'on recherche; et que pour refroidir l'amitié, il ne faille que veoir librement ce qu'on ayme :

> Ille quod obscœnas in aperto corpore partes
> Viderat, in cursu qui fuit, hæsit amor (2) :

or, encores que cette recepte puisse à l'adventure partir d'une humeur un peu delicate et refroidie, si est ce un merveilleux signe de nostre defaillance, que l'usage et la cognoissance nous desgouste les uns des aultres. Ce n'est pas tant pudeur, qu'art et prudence, qui rend nos dames si circonspectes à nous refuser l'entree de leurs cabinets, avant qu'elles soyent peinctes et parees pour la monstre publicque :

> Nec Veneres nostras hoc fallit : quo magis ipsæ
> Omnia summopere hos vitæ postscenia celant,
> Quos retinere volunt, adstrictoque esse in amore (3) :

là où, en plusieurs animaulx, il n'est rien d'eulx que nous n'ay-

(1) Tout difforme qu'il est, le singe nous ressemble.
ENNIUS, apud CIC. *de Nat. deor.* I, 35.

(2) Tel, pour avoir vu à découvert les plus secrètes parties du corps de l'objet aimé, a senti, au milieu des plus vifs transports, s'éteindre sa passion. OVIDE, *de Remed. amor.* v. 429.

(3) C'est ce que les femmes savent bien : elles ont grand soin de cacher ces arrière-scènes de la vie aux amants qu'elles veulent retenir dans leurs chaînes. LUCRÈCE, IV, 1182.

mions, et qui ne plaise à nos sens; de façon que de leurs excrements mesmes et de leur descharge nous tirons non seulement de la friandise au manger, mais nos plus riches ornements et parfums. Ce discours ne touche que nostre commun ordre, et n'est pas si sacrilege d'y vouloir comprendre ces divines, supernaturelles et extraordinaires beaultez qu'en veoid par fois reluire entre nous, comme des astres soubs un voile corporel et terrestre.

Au demourant, la part mesme que nous faisons aux animaulx des faveurs de nature, par nostre confession, elle leur est bien advantageuse : nous nous attribuons des biens imaginaires et fantastiques, des biens futurs et absents, desquels l'humaine capacité ne se peult d'elle mesme respondre, ou des biens que nous nous attribuons faulsement par la licence de nostre opinion, comme la raison, la science et l'honneur; et à eulx nous laissons en partage des biens essentiels, maniables et palpables, la paix, le repos, la securité, l'innocence et la santé : la santé, dis ie, le plus beau et le plus riche present que nature nous sçache faire. De façon que la philosophie, voire la stoïque (1), ose bien dire que Heraclitus et Pherecydes, s'ils eussent peu eschanger leur sagesse avecques la santé, et se delivrer, par ce marché, l'un de l'hydropisie, l'aultre de la maladie pediculaire qui le pressoit, ils eussent bien faict. Par où ils donnent encores plus grand prix à la sagesse, la comparant et contrepoisant à la santé, qu'ils ne font en cette aultre proposition, qui est aussi des leurs : ils disent que si Circé eust presenté à Ulysses deux bruvages, l'un pour faire devenir un homme de fol sage, l'aultre de sage fol, qu'Ulysses eust deu plustost accepter celuy de la folie, que de consentir que Circé eust changé sa figure humaine en celle d'une beste; et disent que la sagesse mesme eust parlé à luy en cette maniere : « Quitte moy, laisse moy là, plustost que de me loger soubs la figure et corps d'un asne. » Comment! cette grande et divine sapience, les philosophes la quittent donc pour ce voile corporel et terrestre? ce n'est doncques plus par la raison, par le discours et par l'ame, que nous excellons sur les bestes; c'est par nostre beaulté, nostre beau teinct, et nostre belle disposition de membres, pour laquelle il nous fault mettre nostre intelligence, nostre prudence, et tout le reste à l'abbandon. Or i'accepte cette naïfve et franche confession : certes, ils ont cogneu

(1) PLUTARQUE, *Des communes conceptions contre les stoïques*, c. 8. C.

que ces parties là, dequoy nous faisons tant de feste, ce n'est que vaine fantasie. Quand les bestes auroient doncques toute la vertu, la science, la sagesse et suffisance stoïque, ce seroient tousiours des bestes; ny ne seroient pourtant comparables à un homme miserable, meschant et insensé. Car enfin tout ce qui n'est comme nous sommes, n'est rien qui vaille; et Dieu mesme, pour se faire valoir, il fault qu'il y retire, comme nous dirons tantost : par où il appert que ce n'est pas par vray discours, mais par une fierté folle et opiniastreté, que nous nous preferons aux aultres animaulx, et nous sequestrons de leur condition et societé.

Mais pour revenir à mon propos, nous avons pour nostre part l'inconstance, l'irresolution, l'incertitude, le dueil, la superstition, la solicitude des choses à venir, voire aprez nostre vie, l'ambition, l'avarice, la ialousie, l'envie, les appetits desreiglez, forcenez et indomptables, la guerre, le mensonge, la desloyauté, la detraction et la curiosité. Certes, nous avons estrangement surpayé ce beau discours (1) dequoy nous nous glorifions, et cette capacité de iuger et cognoistre, si nous l'avons acheptee au prix de ce nombre infiny de passions ausquelles nous sommes incessamment en prinse : s'il ne nous plaist de faire encores valoir, comme faict bien Socrates (2), cette notable prerogative sur les aultres animaulx, que où nature leur a prescript certaines raisons et limites à la volupté venerienne, elle nous en a lasché la bride à toutes heures et occasions. *Ut vinum ægrotis, quia prodest raro, nocet sæpissime, melius est non adhibere omnino, quam, spe dubiæ salutis, in apertam perniciem incurrere : sic haud scio, an melius fuerit, humano generi motum istum celerem cogitationis, acumen, solertiam, quam rationem vocamus, quoniam pestifera sint multis, admodum paucis salutaria, non dari omnino, quam tam munifice et tam large dari* (3).

(1) *Exalté cette belle raison.* — *Surpayer une chose,* c'est la payer au delà de son juste prix. C.

(2) XÉNOPHON, *Mémoires sur Socrate,* I, 4, 12. C.

(3) Il vaut mieux ne point donner de vin aux malades, parce qu'en leur donnant ce remède quelquefois utile, mais le plus souvent nuisible, on les exposerait, pour une espérance incertaine, à un véritable danger : de même il vaudrait peut-être mieux, à mon avis, que la nature nous eût refusé cette activité de pensée, cette pénétration, cette industrie, que nous appelons raison, et qu'elle nous a si libéralement accordée ; puisque cette noble faculté n'est salutaire qu'à un petit nombre d'hommes, tandis qu'elle est funeste à tous les autres. CIC. *de Nat. deor.* III, 27.

De quel fruict pouvons nous estimer avoir esté à Varro et Aristote cette intelligence de tant de choses? Les a elle exemptez des incommoditez humaines? ont ils esté deschargez des accidents qui pressent un crocheteur? ont ils tiré de la logique quelque consolation à la goutte? pour avoir sceu comme cette humeur se loge aux ioinctures, l'en ont ils moins sentie? sont ils entrez en composition de la mort, pour sçavoir qu'aulcunes nations s'en resiouïssent; et du cocuage, pour sçavoir les femmes estre communes en quelque region? Au rebours, ayants tenu le premier reng en sçavoir, l'un entre les Romains, l'aultre entre les Grecs, et en la saison où la science fleurissoit le plus, nous n'avons pas pourtant apprins qu'ils ayent eu aulcune particuliere excellence en leur vie; voire le Grec a assez à faire à se descharger d'aulcunes taches notables en la sienne. A lon trouvé que la volupté et la santé soyent plus savoureuses à celuy qui sçait l'astrologie et la grammaire?

Illitterati num minus nervi rigent (1)?

et la honte et pauvreté moins importunes?

Scilicet et morbis et debilitate carebis,
Et luctum et curam effugies, et tempora vitæ
Longa tibi post hæc fato meliore dabuntur (2).

I'ay veu en mon temps cent artisans, cent laboureurs, plus sages et plus heureux que des recteurs de l'université; et lesquels i'aimeroy mieulx ressembler. La doctrine, ce m'est advis, tient reng entre les choses necessaires à la vie, comme la gloire, la noblesse, la dignité, ou pour le plus, comme la beaulté, la richesse, et telles aultres qualitez qui y servent voirement, mais de loing, et plus par fantasie que par nature. Il ne nous fault gueres plus d'offices, de reigles et de loix de vivre en nostre communauté, qu'il en fault aux grues et fourmis en la leur; et ce neantmoins nous veoyons qu'elles s'y conduisent tres ordonneement, sans erudition. Si l'homme estoit sage, il prendroit le vray prix de chasque chose, selon qu'elle seroit la plus utile et

(1) Un ignorant soutient-il avec moins de vigueur les combats de l'amour? Hor. *Epod.* 8, v. 17.

(2) C'est par là, sans doute, que vous serez exempt d'infirmités et de maladies; vous ne connaîtrez ni le chagrin ni l'inquiétude; vous jouirez d'une vie plus longue et plus heureuse. Juvén. XIV, 156.

propre à sa vie. Qui nous comptera par nos actions et deportements, il s'en trouvera plus grand nombre d'excellents entre les ignorants qu'entre les sçavants : ie dis en toute sorte de vertu. La vieille Rome me semble en avoir bien porté de plus grande valeur, et pour la paix et pour la guerre, que cette Rome sçavante, qui se ruyna soy mesme : quand le demourant seroit tout pareil, au moins la preud'hommie et l'innocence demeureroient du costé de l'ancienne ; car elle loge singulierement bien avecques la simplicité. Mais ie laisse ce discours, qui me tireroit plus loing que ie ne vouldroy suyvre. I'en diray seulement encores cela, que c'est la seule humilité et soubmission qui peult effectuer un homme de bien. Il ne fault pas laisser au iugement de chascun la cognoissance de son debvoir ; il le luy fault prescrire, non pas le laisser choisir à son discours : aultrement, selon l'imbecillité et varieté infinie de nos raisons et opinions, nous nous forgerions enfin des debvoirs qui nous mettroient à nous manger les uns les aultres, comme dict Epicurus (1).

La premiere loy que Dieu donna iamais à l'homme, ce feut une loy de pure obeïssance ; ce feut un commandement nud et simple, où l'homme n'eust rien à cognoistre et à causer, d'autant que l'obeïr est le propre office d'une ame raisonnable, recognoissant un celeste superieur et bienfacteur. De l'obeïr et ceder naist toute aultre vertu ; comme du cuider, tout peché. Et au rebours, la premiere tentation qui veint à l'humaine nature de la part du diable, sa premiere poison, s'insinua en nous par les promesses qu'il nous feit de science et de cognoissance : *Eritis sicut dii, scientes bonum et malum* (2) : et les sireines, pour piper Ulysse en Homere, et l'attirer en leurs dangereux et ruyneux laqs, luy offrent en don la science (3). La peste de l'homme, c'est l'opinion de sçavoir : voylà pourquoy l'ignorance nous est tant recommendee par nostre religion, comme piece propre à la creance et à l'obeïssance. *Cavete ne quis vos decipiat per philosophiam et inanes seductiones, secundum elementa mundi* (4). En cecy, y a il une generale convenance entre touts les philoso-

(1) Ou plutôt l'épicurien *Colotès*, comme on peut voir dans le traité que Plutarque a écrit contre lui, c. 27 de la traduction d'Amyot. C.

(2) Vous serez comme des dieux, sachant le bien et le mal. *Genèse*, III, 5.

(3) HOMÈRE, *Odyss.* XII, 188 ; CIC. *de Finib.* V, 18. J. V. L.

(4) Prenez garde que personne ne vous séduise par la philosophie, et par de vaines et trompeuses subtilités, selon les doctrines du monde. S. PAUL, *ad Coloss.* II, 8.

phes de toutes sectes, que le souverain bien consiste en la tranquillité de l'ame et du corps : mais où la trouvons nous ?

> Ad summum, sapiens uno minor est Iove, dives,
> Liber, honoratus, pulcher, rex denique regum ;
> Præcipue sanus, nisi quum pituita molesta est (1).

Il semble, à la verité, que nature, pour la consolation de nostre estat miserable et chestif, ne nous ayt donné en partage que la presumption; c'est ce que dict Epictete, « que l'homme n'a rien proprement sien que l'usage de ses opinions (2) : » nous n'avons que du vent et de la fumee en partage. Les dieux ont la santé en essence, dict la philosophie, et la maladie en intelligence : l'homme, au contraire, possede ses biens par fantasie, les maulx en essence. Nous avons eu raison de faire valoir les forces de nostre imagination; car touts nos biens ne sont qu'en songe. Oyez braver ce pauvre et calamiteux animal. « Il n'est rien, dict Cicero, si doulx que l'occupation des lettres, de ces lettres, dis ie, par le moyen desquelles l'infinité des choses, l'immense grandeur de nature, les cieux en ce monde mesme, et les terres et les mers nous sont descouvertes : ce sont elles qui nous ont apprins la religion, la moderation, la grandeur de courage, et qui ont arraché nostre ame des tenebres, pour luy faire veoir toutes choses haultes, basses, premieres, dernieres et moyennes; ce sont elles qui nous fournissent dequoy bien et heureusement vivre, et nous guident à passer nostre aage sans desplaisir et sans offense (3) : » cettuy cy ne semble il pas parler de la condition de Dieu tout vivant et tout puissant? Et quant à l'effect, mille femmelettes ont vescu au village une vie plus equable, plus doulce et plus constante que ne feut la sienne.

> Deus ille fuit, deus, inclute Memmi,
> Qui princeps vitæ rationem invenit eam, quæ
> Nunc appellatur Sapientia; quique per artem
> Fluctibus e tantis vitam, tantisque tenebris,
> In tam tranquilla et tam clara luce locavit (4) :

(1) Le sage ne voit au-dessus de lui que Jupiter; il est riche, beau, comblé d'honneurs, libre; il est le roi des rois, et surtout il jouit d'une santé merveilleuse, si ce n'est quand la pituite le tourmente. HOR. *Epist.* I, 1, 106.

(2) *Manuel*, c. 11. C.

(3) CIC. *Tusc. quæst.* I, 26. C.

(4) Il fut un dieu, illustre Memmius, oui, il fut un dieu, celui qui le premier trouva cet art de vivre auquel on donne aujourd'hui le nom de Sagesse, celui qui, par cet art vraiment divin, a fait succéder le calme et la lumière à l'orage et aux ténèbres. LUCRÈCE, V, 8.

voylà des paroles tres magnifiques et belles; mais un bien legier accident meit l'entendement de cettuy cy (1) en pire estat que celuy du moindre berger, nonobstant ce dieu precepteur, et cette divine sapience. De mesme impudence est cette promesse du livre de Democritus, « Ie m'en vois parler de toutes choses (2); » et ce sot tiltre qu'Aristote nous preste de « dieux mortels (3); » et ce iugement de Chrysippus, « que Dion estoit aussi vertueux que Dieu (4) : » et mon Seneca recognoist, dict il, « que Dieu luy a donné le vivre, mais qu'il a de soy le bien vivre; » conformement à cet aultre : *In virtute vere gloriamur; quod non contingeret, si id donum a deo, non a nobis haberemus* (5). Cecy est aussi de Seneca : « Que le sage a la fortitude pareille à Dieu, mais en l'humaine foiblesse; par où il le surmonte (6). » Il n'est rien si ordinaire que de rencontrer des traicts de pareille temerité; il n'y a aulcun de nous qui s'offense tant de se veoir apparier à Dieu, comme il faict de se veoir deprimer au reng des aultres animaulx : tant nous sommes plus ialoux de nostre interest, que de celuy de nostre createur!

Mais il fault mettre aux pieds cette sotte vanité, et secouer vifvement et hardiement les fondements ridicules sur quoy ces faulses opinions se bastissent. Tant qu'il pensera avoir quelque moyen et quelque force de soy, iamais l'homme ne recognoistra ce qu'il doibt à son maistre; il fera tousiours de ses œufs poules, comme on dict : il le fault mettre en chemise. Veoyons quelque notable exemple de l'effect de sa philosophie. Posidonius estant pressé d'une si douloureuse maladie qu'elle luy faisoit tordre les bras et grincer les dents, pensoit bien faire la figue à la douleur, pour s'escrier contre elle : « Tu as beau faire, si ne diray ie pas que tu sois mal (7). » Il sent mesmes passions que mon laquay;

(1) De Lucrèce, qui, dans les vers précédents, parle si magnifiquement d'Épicure et de sa doctrine; car un breuvage, que lui donna sa femme ou sa maîtresse, lui troubla si fort la raison, que la violence du mal ne lui laissa que quelques intervalles lucides, qu'il employa à composer son poëme, et le porta enfin à se tuer lui-même. *Chron.* d'Eusèbe. C.

(2) Cic. *Acad.* II, 23.

(3) Id. *de Fin.* II, 13.

(4) Plutarque, *Des communes conceptions*, etc. c. 30.

(5) C'est avec raison que nous nous glorifions de notre vertu; ce qui ne serait point, si nous la tenions d'un dieu, et non pas de nous-mêmes. Cic. *de Nat. deor.* III, 36.

(6) Sénèque, *Epist.* 53, à la fin. C.

(7) Cic. *Tusc. quæst.* II, 25.

mais il se brave, sur ce qu'il contient au moins sa langue soubs les loix de sa secte : *re succumbere non oportebat, verbis gloriantem* (1). Arcesilaus estant malade de la goutte, Carneades, qui le veint visiter, s'en retournoit tout fasché; il le rappella, et luy monstrant ses pieds et sa poictrine : « Il n'est rien venu de là icy, » luy dict il (2). Cettuy cy a un peu meilleure grace; car il sent avoir du mal, et en vouldroit estre despestré; mais de ce mal pourtant son cœur n'en est pas abbattu ny affoibly : l'aultre se tient en sa roideur, plus, ce crains ie, verbale qu'essentielle. Et Dionysius Heracleotes, affligé d'une cuison vehemente des yeulx, feut rengé à quitter ces resolutions stoïques (3). Mais quand la science feroit par effect ce qu'ils disent, d'esmousser et rabbattre l'aigreur des infortunes qui nous suyvent, que faict elle que ce que faict beaucoup plus purement l'ignorance, et plus evidemment? Le philosophe Pyrrho courant en mer le hazard d'une grande tormente, ne presentoit à ceulx qui estoient avecques luy à imiter, que la securité d'un porceau qui voyageoit avecques eulx, regardant cette tempeste sans effroy (4). La philosophie, au bout de ses preceptes, nous renvoie aux exemples d'un athlete et d'un muletier, ausquels on veoid ordinairement beaucoup moins de ressentiment de mort, de douleur et d'aultres inconvenients, et plus de fermeté, que la science n'en fournit oncques à aulcun qui n'y feust nay et preparé de soy mesme par habitude naturelle (5). Qui faict qu'on incise et taille les tendres membres d'un enfant, et ceulx d'un cheval, plus ayseement que les nostres, si ce n'est l'ignorance? Combien en a rendu de malades la seule force de l'imagination? Nous en veoyons ordinairement se faire saigner, purger et medeciner, pour guarir des maulx qu'ils ne sentent qu'en leur discours. Lorsque les vrays maulx nous faillent, la science nous preste les siens : « Cette couleur et ce teinct vous presagent quelque defluxion catarrheuse; cette saison chaulde vous menace d'une esmotion fiebvreuse; cette couppeure de la ligne vitale de vostre main gauche vous advertit

(1) Faisant le brave en paroles, il ne fallait pas succomber en effet. Cic. *Tusc. quæst.* II, 13.

(2) Cic. *de Fin.* V, 51.

(3) Id. *ibid.* 31; *Tusc.* II, 25. C.

(4) Diog. Laerce, IX, 69. C.

(5) Montaigne ajoutait ici dans l'édition in-4° de 1588, fol. 204 *verso :* « La cognoissance nous aiguise plustost au ressentiment des maulx qu'elle ne les allege. » J. V. L.

de quelque notable et voysine indisposition; » et enfin elle s'en addresse tout destrousseement (1) à la santé mesme : « Cette alaigresse et vigueur de ieunesse ne peult arrester en une assiette; il luy fault desrobber du sang et de la force, de peur qu'elle ne se tourne contre vous mesme. » Comparez la vie d'un homme asservy à telles imaginations, à celle d'un laboureur se laissant aller aprez son appetit naturel, mesurant les choses au seul sentiment present, sans science et sans prognosticque, qui n'a du mal que lorsqu'il l'a; où l'aultre a souvent la pierre en l'ame avant qu'il l'ayt aux reins : comme s'il n'estoit point assez à temps de souffrir le mal lorsqu'il y sera, il l'anticipe par fantasie, et luy court au devant. Ce que ie dis de la medecine se peult tirer par exemple generalement à toute science : de là est venue cette ancienne opinion des philosophes (2), qui logeoient le souverain bien à la recognoissance de la foiblesse de nostre iugement. Mon ignorance me preste autant d'occasion d'esperance que de crainte; et n'ayant aultre reigle de ma santé que celle des exemples d'aultruy et des evenements que ie veoy ailleurs en pareille occasion, i'en treuve de toutes sortes, et m'arreste aux comparaisons qui me sont plus favorables. Ie receoy la santé les bras ouverts, libre, plaine et entiere; et aiguise mon appetit à la iouyr, d'autant plus qu'elle m'est à present moins ordinaire et plus rare : tant s'en fault que ie trouble son repos et sa doulceur par l'amertume d'une nouvelle et contraincte forme de vivre. Les bestes nous monstrent assez combien l'agitation de nostre esprit nous apporte de maladies : ce qu'on nous dict de ceulx du Bresil, qu'ils ne mouroient que de vieillesse, on l'attribue à la serenité et tranquillité de leur air; ie l'attribue plustost à la tranquillité et serenité de leur ame, deschargee de toute passion, pensee et occupation tendue ou desplaisante; comme gents qui passoient leur vie en une admirable simplicité et ignorance, sans lettres, sans loy, sans roy, sans religion quelconque. Et d'où vient, ce qu'on veoid par experience, que les plus grossiers et plus lourds sont plus fermes et plus desirables aux executions amoureuses; et que l'amour d'un muletier se rend souvent plus acceptable que celle d'un gallant homme; sinon qu'en cettuy cy l'agitation de l'ame trouble sa force corporelle, la rompt et lasse, comme elle lasse aussi et trouble ordinairement soy mesme? Qui la desmeut, qui

(1) *Ouvertement*, dans COTGRAVE. C.
(2) Des sceptiques.

la iecte plus coustumierement à la manie, que sa promptitude, sa poincte, son agilité, et enfin sa force propre? Dequoy se faict la plus subtile folie, que de la plus subtile sagesse? Comme des grandes amitiez naissent des grandes inimitiez, des santez vigoreuses les mortelles maladies; ainsi des rares et vifves agitations de nos ames, les plus excellentes manies et plus destracquees; il n'y a qu'un demy tour de cheville à passer de l'un à l'aultre. Aux actions des hommes insensez, nous veoyons combien proprement la folie convient avecques les plus vigoreuses operations de nostre ame. Qui ne sçait combien est imperceptible le voysinage d'entre la folie avecques les gaillardes eslevations d'un esprit libre, et les effects d'une vertu supreme et extraordinaire? Platon dict les melancholiques plus disciplinables et excellents : aussi n'en est il point qui ayent tant de propension à la folie. Infinis esprits se treuvent ruynez par leur propre force et soupplesse : quel sault vient de prendre, de sa propre agitation et alaigresse, l'un des plus iudicieux, ingenieux, et plus formez à l'air de cette antique et pure poësie, qu'aultre poëte italien aye iamais esté? n'a il pas dequoy sçavoir gré à cette sienne vivacité meurtriere? à cette clarté qui l'a aveuglé? à cette exacte et tendue apprehension de la raison, qui l'a mis sans raison? à la curieuse et laborieuse queste des sciences, qui l'a conduict à la bestise? à cette rare aptitude aux exercices de l'ame, qui l'a rendu sans exercice et sans ame? I'eus plus de despit encores que de compassion, de le veoir à Ferrare en si piteux estat, survivant à soy mesme, mescognoissant et soy et ses ouvrages, lesquels, sans son sceu, et toutesfois à sa veue, on a mis en lumiere incorrigez et informes (1).

Voulez vous un homme sain, le voulez vous reiglé, et en ferme et seure posture? affublez le de tenebres, d'oysifveté et de pesanteur : il nous fault abbestir pour nous assagir, et nous esblouïr pour nous guider. Et si on me dict que la commodité d'avoir l'appetit froid et mousse aux douleurs et aux maulx, tire aprez soy cette incommodité, de nous rendre aussi, par consequent, moins aigus et friands à la iouïssance des biens et des

(1) Montaigne vit à Ferrare, en novembre 1580, le célèbre Torquato Tasso, l'auteur de la *Jérusalem délivrée*, enfermé dans l'hôpital Sainte-Anne au mois de mars 1579, et qui n'en sortit qu'au mois de juillet 1586. Quoiqu'il en parle ici avec beaucoup d'intérêt, il n'en dit rien dans le Journal de son voyage en Italie, t. I, p. 228. Il se contente de faire mention d'une effigie de l'Arioste, *un peu plus plein de visage qu'il n'est en ses livres*. J. V. L.

plaisirs; cela est vray : mais la misere de nostre condition porte que nous n'avons pas tant à iouyr qu'à fuyr, et que l'extreme volupté ne nous touche pas comme une legiere douleur; *segnius homines bona quam mala sentiunt* (1) : nous ne sentons point l'entiere santé, comme la moindre des maladies;

Pungit
In cute vix summa violatum plagula corpus;
Quando valere nihil quemquam movet. Hoc iuvat unum,
Quod me non torquet latus, aut pes; cetera quisquam
Vix queat aut sanum sese, aut sentire valentem (2) :

nostre bien estre, ce n'est que la privation d'estre mal. Voylà pourquoy la secte de philosophie qui a le plus faict valoir la volupté, encores l'a elle rengee à la seule indolence. Le n'avoir point de mal, c'est le plus avoir de bien que l'homme puisse esperer, comme disoit Ennius,

Nimium boni est, cui nihil est mali (3);

car ce mesme chatouillement et aiguisement qui se rencontre en certains plaisirs, et semble nous enlever au dessus de la santé simple et de l'indolence; cette volupté actifve, mouvante, et ie ne sçay comment cuysante et mordante, celle là mesme ne vise qu'à l'indolence, comme à son but; l'appetit qui nous ravit à l'accointance des femmes, il ne cherche qu'à chasser la peine que nous apporte le desir ardent et furieux, et ne demande qu'à l'assouvir, et se loger en repos et en l'exemption de cette fiebvre : ainsi des aultres. Ie dis doncques que si la simplesse nous achemine à n'avoir point de mal, elle nous achemine à un tres heureux estat, selon nostre condition. Si ne la fault il point imaginer si plombee, qu'elle soit du tout sans sentiment; car Crantor avoit bien raison de combattre l'indolence d'Epicurus, si on la bastissoit si profonde, que l'abord mesme et la naissance des maulx en feust à dire. « Ie ne loue point cette indolence qui n'est ny

(1) Les hommes sont moins sensibles au plaisir qu'à la douleur. TITE-LIVE. XXX, 21.

(2) Nous sentons vivement la piqûre qui nous effleure à peine, et nous ne sommes pas sensibles au plaisir de la santé. L'homme se félicite de n'avoir ni la pleurésie ni la goutte; mais à peine sait-il qu'il est sain est plein de vigueur. *Stephani Boetiani poemata,* au revers de la page 115, ligne 11. etc. — Ces vers latins, qu'on a attribués à Ennius, sont tirés d'une satire latine d'Estienne de la Boëtie, dont nous avons cité un passage dans les notes sur le chap. 27 du premier livre. C.

(3) ENNIUS, ap. CIC. *de Finib.* II, 13.

possible ny desirable : ie suis content de n'estre pas malade; mais si ie le suis, ie veulx sçavoir que ie le suis; et si on me cauterize ou incise, ie le veulx sentir (1). » De vray, qui desracineroit la cognoissance du mal, il extirperoit quand et quand la cognoissance de la volupté, et enfin aneantiroit l'homme. *Istud nihil dolere, non sine magna mercede contingit immanitatis in animo, stuporis in corpore* (2). Le mal est, à l'homme, bien à son tour : ny la douleur ne luy est tousiours à fuyr, ny la volupté tousiours à suyvre.

C'est un tres grand advantage pour l'honneur de l'ignorance, que la science mesme nous reiecte entre ses bras, quand elle se treuve empeschee à nous roidir contre la pesanteur des maulx; elle est contraincte de venir à cette composition, de nous lascher la bride, et donner congé de nous sauver en son giron, et nous mettre, soubs sa faveur, à l'abri des coups et iniures de la fortune : car que veult elle dire aultre chose, quand elle nous presche « De retirer nostre pensee des maulx qui nous tiennent, et l'entretenir des voluptez perdues; De nous servir, pour consolation des maulx presents, de la souvenance des biens passez; et D'appeller à nostre secours un contentement esvanouy, pour l'opposer à ce qui nous presse ? » *Levationes ægritudinum in avocatione a cogitanda molestia, et revocatione ad contemplandas voluptates, ponit* (3) : si ce n'est que où la force luy manque, elle veult user de ruse, et donner un tour de soupplesse et de iambe, où la vigueur du corps et des bras vient à luy faillir; car non seulement à un philosophe, mais simplement à un homme rassis, quand il sent par effect l'alteration cuysante d'une fiebvre chaulde, quelle monnoye est ce de le payer de la soubvenance de la doulceur du vin grec? ce seroit plustost luy empirer son marché :

Che ricordarsi il ben doppia la noia (4).

De mesme condition est cet aultre conseil que la philosophie donne, « De maintenir en la memoire seulement le bonheur

(1) Cic. *Tuscul.* III, 7.

(2) Cette indolence ne se peut acquérir qu'il n'en coûte cher à l'esprit et au corps; il faut que l'esprit devienne féroce et le corps léthargique. Cic. *Tuscul.* III, 6.

(3) Pour bannir le chagrin, il faut, dit Épicure, écarter toute idée fâcheuse, et se rappeler les idées riantes. Cic. *Tuscul.* III, 6.

(4) Le souvenir du bien double le mal.

passé, et d'en effacer les desplaisirs que nous avons soufferts (1); » comme si nous avions en nostre pouvoir la science de l'oubly : et conseil duquel nous valons moins, encores un coup.

Suavis est laborum præteritorum memoria (2).

Comment! la philosophie, qui me doibt mettre les armes à la main pour combattre la fortune; qui me doibt roidir le courage pour fouler aux pieds toutes les adversitez humaines, vient elle à cette mollesse de me faire conniller par ces destours couards et ridicules? car la memoire nous represente, non pas ce que nous choisissons, mais ce qui luy plaist; voire, il n'est rien qui imprime si vifvement quelque chose en nostre souvenance, que le desir de l'oublier : c'est une bonne maniere de donner en garde, et d'empreindre en nostre ame quelque chose, que de la soliciter de la perdre. Et cela est fauls, *Est situm in nobis, ut et adversa quasi perpetua oblivione obruamus, et secunda iucunde et suaviter meminerimus* (3); et cecy est vray, *Memini etiam quæ nolo : oblivisci non possum quæ volo* (4). Et de qui est ce conseil? de celuy, *qui se unus sapientem profiteri sit ausus* (5);

Qui genus humanum ingenio superavit, et omnes
Præstinxit, stellas exortus uti ætherius sol (6).

De vuider et desmunir la memoire, est ce pas le vray et propre chemin à l'ignorance?

Iners malorum remedium ignorantia est (7).

Nous veoyons plusieurs pareils preceptes, par lesquels on nous permet d'emprunter du vulgaire des apparences frivoles, où la raison vifve et forte ne peult assez, pourveu qu'elles nous servent

(1) Cic. *Tusc. quæst.* III, 15. C.

(2) Des maux passés le souvenir est doux.
Euripid. apud Cic. *de Finib.* II, 32.

(3) Il est en notre puissance d'effacer entièrement nos malheurs de notre mémoire, et de rappeler dans notre esprit l'agréable souvenir de tout ce qui nous est arrivé d'heureux. Cic. *de Finib.* I, 47.

(4) Je me souviens des choses que je voudrais oublier, et je ne puis oublier celles dont je voudrais perdre le souvenir. Cic. *de Finib.* II, 32.

(5) Qui, seul entre les hommes, a osé se dire sage (Épicure). Cic. *de Finib.* II, 3.

(6) Qui par son génie, supérieur à tous les hommes, les a tous effacés; comme le soleil, en se levant, éteint tous les feux célestes. Lucrèce, III, 1056.

(7) Et l'ignorance n'est à nos maux qu'un faible remède. Sénèque, *Œdipe*, acte III, v. 7.

de contentement et de consolation : où ils ne peuvent guarir la playe, ils sont contents de l'endormir et pallier. Ie croy qu'ils ne me nieront pas cecy, que s'ils pouvoient adiouster de l'ordre et de la constance en un estat de vie qui se mainteinst en plaisirs et en tranquillité par quelque foiblesse et maladie de iugement, qu'ils ne l'acceptassent :

Potare, et spargere flores
Incipiam, patiarque vel inconsultus haberi (1).

Il se trouveroit plusieurs philosophes de l'advis de Lycas : cettuy cy ayant, au demourant, ses mœurs bien reiglees, vivant doulcement et paisiblement en sa famille, ne manquant à nul office de son debvoir envers les siens et les estrangiers, se preservant tres bien des choses nuisibles, s'estoit, par quelque alteration de sens, imprimé en la cervelle une resverie : c'est qu'il pensoit estre perpetuellement aux theatres à veoir des passetemps, des spectacles, et des plus belles comedies du monde. Guary qu'il feut, par les medecins, de cette humeur peccante, à peine qu'il ne les meist en procez pour le restablir en la doulceur de ces imaginations :

Pol! me occidistis, amici,
Non servastis, ait; cui sic extorta voluptas,
Et demptus per vim mentis gratissimus error (2) :

d'une pareille resverie à celle de Thrasylaus, fils de Pythodorus, qui se faisoit accroire que touts les navires qui relaschoient du port de Piree et y abordoient, ne travailloient que pour son service; se resiouïssant de la bonne fortune de leur navigation, les recueillant avecques ioye. Son frere Crito l'ayant faict remettre en son meilleur sens, il regrettoit cette sorte de condition en laquelle il avoit vescu en liesse, et deschargé de tout desplaisir (3). C'est ce que dict ce vers ancien grec, « qu'il y a beaucoup de commodité à n'estre pas si advisé, »

Ἐν τῷ φρονεῖν γὰρ μηδὲν, ἥδιστος βίος (4).

(1) Au hasard de passer pour fou, je veux boire, je veux répandre des fleurs autour de moi. Hor. *Epist.* I, 5, 14.

(2) Ah! mes amis, qu'avez-vous fait? en me guérissant, vous m'avez tué! C'est m'ôter tous mes plaisirs, que de m'arracher de l'âme cette douce erreur dont j'étais enchanté. Hor. *Epist.* II, 2, 138.

(3) Toute cette histoire est prise d'Athénée, liv. XII, à la fin. Elle est aussi dans Élien, *Var. hist.* IV, 25, où l'on trouve *Thrasyllus* au lieu de *Trasylaus*. C.

(4) Sophocle, *Ajax*, v. 552. C.

Et l'Ecclesiaste : « En beaucoup de sagesse, beaucoup de desplaisirs ; et, Qui acquiert science, s'acquiert du travail et du torment (1). »

Cela mesme à quoy la philosophie consent en general, cette derniere recepte qu'elle ordonne à toute sorte de necessitez, qui est De mettre fin à la vie que nous ne pouvons supporter (*Placet ? pare. Non placet ? quacumque vis, exi... Pungit dolor ? vel fodiat sane : si nudus es, da iugulum ; sin tectus armis Vulcaniis, id est fortitudine, resiste*) (2) ; et ce mot des Grecs convives qu'ils y appliquent, *Aut bibat, aut abeat* (3), qui sonne plus sortablement en la langue d'un Gascon, qui change volontiers en V le B, qu'en celle de Cicero :

> Vivere si recte nescis, decede peritis.
> Lusisti satis, edisti satis, atque bibisti ;
> Tempus abire tibi est, ne potum largius æquo
> Rideat, et pulset lasciva decentius ætas (4) :

qu'est ce aultre chose qu'une confession de son impuissance, et un renvoy non seulement à l'ignorance, pour y estre à couvert, mais à la stupidité mesme, au non sentir et au non estre ?

> Democritum postquam matura vetustas
> Admonuit memorem, motus languescere mentis ;
> Sponte sua letho caput obvius obtulit ipse (5).

C'est ce que disoit Antisthenes, « qu'il falloit faire provision ou de sens pour entendre, ou de licol pour se pendre (6) ; » et ce que Chrysippus alleguoit sur ce propos du poëte Tyrtæus,

> De la vertu ou de mort approcher (7) :

(1) *Ecclesiast.* chap. I, vers. 18. C.

(2) Te plaît-elle encore ? supporte-la. En es-tu las ? sors-en par où tu voudras... La douleur te pique ? je suppose même qu'elle te déchire : prête le flanc, si tu es sans défense ; mais si tu es couvert des armes de Vulcain, c'est-à-dire armé de force et de courage, résiste. — Les premières paroles sont un passage altéré de SÉNÈQUE, *Epist.* 70 : *Placet ? vive. Non placet ? licet eo reverti, unde venisti.* Le reste est de CICÉRON, *Tusc. quæst.* II, 14. C.

(3) Qu'il boive, ou qu'il s'en aille. CIC. *Tusc. quæst.* V, 4.

(4) Si tu ne sais point user de la vie, cède la place à ceux qui le savent. Tu as assez folâtré, assez bu, assez mangé ; il est temps pour toi de faire retraite. Ne crains-tu pas de t'enivrer, et de devenir la risée et le jouet des jeunes gens, à qui la gaieté convient mieux qu'à toi ? HOR. *Epist.* II, 2, 213.

(5) Démocrite, averti par l'âge que les ressorts de son esprit commençaient à s'user, alla lui-même au-devant de la mort. LUCRÈCE, III, 1052.

(6) PLUTARQUE, *Contredicts des philosophes stoïques*, c. 14. C.

(7) ID. *ibid.*

et Crates disoit, « que l'amour se guarissoit par la faim, sinon par le temps; et à qui ces deux moyens ne plairoient, par la hart (1). » Celuy Sextius, duquel Seneque et Plutarque (2) parlent avecques si grande recommendation, s'estant iecté, toutes choses laissees, à l'estude de la philosophie, delibera de se precipiter en la mer, veoyant le progrez de ses estudes trop tardif et trop long : il couroit à la mort, au default de la science. Voycy les mots de la loy sur ce subiect : « Si d'adventure il survient quelque grand inconvenient qui ne se puisse remedier, le port est prochain, et se peult on sauver, à nage, hors du corps, comme hors d'un esquif qui faict eau; car c'est la crainte de mourir, non pas le desir de vivre, qui tient le fol attaché au corps. »

Comme la vie se rend par la simplicité plus plaisante, elle s'en rend aussi plus innocente et meilleure, comme ie commenceoy tantost à dire. « Les simples, dict sainct Paul, et les ignorants, s'eslevent et se saisissent du ciel; » et nous, à tout nostre sçavoir, nous plongeons aux abysmes infernaux. Ie ne m'arreste ny à Valentian (3), ennemy declaré de la science et des lettres; ny à Licinius, touts deux empereurs romains, qui les nommoient le venin et la peste de tout estat politique; ny à Mahumet qui, comme i'ay entendu, interdict la science à ses hommes : mais l'exemple de ce grand Lycurgus, et son auctorité, doibt certes avoir grand poids, et la reverence de cette divine police lacedemonienne, si grande, si admirable, et si long temps fleurissante en vertu et en bonheur, sans aulcune institution ny exercice de lettres. Ceulx qui reviennent de ce monde nouveau qui a esté descouvert du temps de nos peres par les Espaignols, nous peuvent tesmoigner combien ces nations, sans magistrat et sans loy, vivent plus legitimement et plus reigleement que les nostres, où il y a plus d'officiers et de loix, qu'il n'y a d'aultres hommes, et qu'il n'y a d'actions :

Di cittatorie piene, e di libelli,
D'esamine, e di carte di procure,

(1) DIOG. LAERCE, VI, 86. C.

(2) PLUTARQUE, *Comment on pourra appercevoir si on amende*, etc. c. 5 de la version d'Amyot. — Sextus le pythagoricien est cité par SÉNÈQUE, *Epist.* 59, 64, 73, 98, 108; *de Ira*, II, 36; III, 36; *Nat. quæst.* VII, 32, etc. J. V. L.

(3) Comme on ne connaît point d'empereur romain de ce nom, je crois qu'il s'agit ici de *Valens*, empereur qui vivait dans la seconde moitié du quatrième siècle, et qui fut en effet, comme Licinius, un ennemi déclaré des sciences et de la philosophie. A. D.

Hanno le mani e il seno, e gran fastelli
Di chiose, di consigli, e di letture :
Per cui le facultà de' poverelli
Non sono mai nelle città sicure;
Hanno dietro, et dinanzi, et d'ambi i lati,
Notai, procuratori, ed avvocati (1).

C'estoit ce que disoit un senateur romain des derniers siecles, Que leurs predecesseurs avoient l'haleine puante à l'ail, et l'estomach musqué de bonne conscience (2); et qu'au rebours, ceulx de son temps ne sentoient au dehors que le parfum, puants au dedans à toute sorte de vices : c'est à dire, comme ie pense, qu'ils avoient beaucoup de sçavoir et de suffisance, et grande faulte de preud'hommie. L'incivilité, l'ignorance, la simplesse, la rudesse, s'accompaignent volontiers de l'innocence; la curiosité, la subtilité, le sçavoir, traisnent la malice à leur suitte : l'humilité, la crainte, l'obeïssance, la debonnaireté, qui sont les pieces principales pour la conservation de la societé humaine, demandent une ame vuide, docile, et presumant peu de soy. Les chrestiens ont une particuliere cognoissance, combien la curiosité est un mal naturel et originel en l'homme : le soing de s'augmenter en sagesse et en science, ce feut la premiere ruyne du genre humain; c'est la voye par où il s'est precipité à la damnation eternelle; l'orgueil est sa perte et sa corruption : c'est l'orgueil qui iecte l'homme à quartier des voyes communes, qui luy faict embrasser les nouvelletez, et aymer mieulx estre chef d'une trouppe errante et desvoyee au sentier de perdition, aymer mieulx estre regent et precepteur d'erreur et de mensonge, que d'estre disciple en l'eschole de verité, se laissant mener et conduire par la main d'aultruy à la voye battue et droicturiere. C'est à l'adventure ce que dict ce mot grec ancien, « que la superstition suit l'orgueil, et lui obeït comme à son pere : » ἡ δεισιδαιμονία καθάπερ πατρὶ τῷ τύφῳ πείθεται (3). O cuider! combien tu nous empesches!

Aprez que Socrates feut adverty que le dieu de sagesse luy

(1) Ils ont le sein et les mains pleines d'ajournements, de requêtes, d'informations, et de lettres de procuration; ils marchent chargés de sacs remplis de gloses, de consultations et de procédures. Grâce à eux, le pauvre peuple n'est jamais en sûreté dans les villes; par devant, par derrière, des deux côtés, il est assiégé d'une foule de notaires, de procureurs et d'avocats. Ariost. *Orlando furioso*, c. 14, stanz. 84.

(2) C'est un passage de Varron, qu'on trouve dans Nonius Marcellus, au mot *Cepe*, p. 201, éd. de Mercier. C.

(3) C'est un mot de Socrate, s'il faut en croire Stobée, qui le lui attribue. *Serm.* XXII, p. 189. C.

avoit attribué le nom de Sage, il en feut estonné (1); et se recherchant et secouant par tout, n'y trouvoit aulcun fondement à cette divine sentence : il en sçavoit de iustes, temperants, vaillants, sçavants comme luy, et plus eloquents, et plus beaux, et plus utiles au païs. Enfin il se resolut qu'il n'estoit distingué des aultres, et n'estoit sage, que parce qu'il ne se tenoit pas tel; et que son dieu estimoit bestise singuliere à l'homme l'opinion de science et de sagesse; et que sa meilleure doctrine estoit la doctrine de l'ignorance, et la simplicité sa meilleure sagesse. La saincte parole declare miserables ceulx d'entre nous qui s'estiment : « Bourbe et cendre, leur dict elle, qu'as tu à te glorifier? » Et ailleurs : « Dieu a faict l'homme semblable à l'umbre; » de laquelle qui iugera, quand par l'esloingnement de la lumiere elle sera esvanouïe? Ce n'est rien que de nous.

Il s'en fault tant que nos forces conceoivent la haulteur divine, que des ouvrages de nostre createur, ceulx là portent mieulx sa marque, et sont mieulx siens, que nous entendons le moins. C'est aux chrestiens une occasion de croire, que de rencontrer une chose incroyable; elle est d'autant plus selon raison, qu'elle est contre l'humaine raison : si elle estoit selon raison, ce ne seroit plus miracle; et si elle estoit selon quelque exemple, ce ne seroit plus chose singuliere. *Melius scitur Deus nesciendo* (2), dict sainct Augustin; et Tacitus : *Sanctius est ac reverentius de actis deorum credere, quam scire* (3); et Platon estime qu'il y ayt quelque vice d'impieté à trop curieusement s'enquerir et de Dieu, et du monde, et des causes premieres des choses. *Atque illum quidem parentem huius universitatis invenire, difficile; et quum iam inveneris, indicare in vulgus, nefas* (4), dict Cicero. Nous disons bien, Puissance, Verité, Iustice : ce sont paroles qui signifient quelque chose de grand; mais cette chose là, nous ne la veoyons aulcunement, ny ne la concevons. Nous disons que Dieu craint, que Dieu se courrouce, que Dieu ayme,

Immortalia mortali sermone notantes (5) :

(1) Voyez PLATON, *Apologie de Socrate*, p. 360. C.

(2) On connaît mieux ce qu'est la Divinité quand on se soumet à l'ignorer. S. AUGUSTIN, *de Ordine*, II, 16.

(3) A l'égard de ce que font les dieux, il est plus respectueux et plus saint de croire que d'approfondir. TACITE, *de Mor. German.* c. 34.

(4) Il est difficile de connaître l'auteur de cet univers; et si on parvient à le découvrir, il est impossible de le dire à tous. CIC. trad. du *Timée* de Platon. c. 2.

(5) Exprimant des choses divines en termes humains. LUCRÈCE, V, 122.

ce sont toutes agitations et esmotions qui ne peuvent loger en Dieu, selon nostre forme; ny nous, l'imaginer selon la sienne. C'est à Dieu seul de se cognoistre, et interpreter ses ouvrages; et le faict en nostre langue improprement, pour s'avaller et descendre à nous, qui sommes à terre couchez. « La prudence (1), comment luy peult elle convenir, qui est l'eslite entre le bien et le mal; veu que nul mal ne le touche? quoy! la raison et l'intelligence, desquelles nous nous servons pour arriver, par les choses obscures, aux apparentes; veu qu'il n'y a rien d'obscur à Dieu? La iustice, qui distribue à chascun ce qui luy appartient, engendree pour la societé et communauté des hommes, comment est elle en Dieu? la temperance, comment? qui est la moderation des voluptez corporelles, qui n'ont nulle place en la Divinité. La fortitude à porter la douleur, le labeur, les dangiers, luy appartiennent aussi peu; ces trois choses n'ayants nul accez prez de luy. » Parquoy Aristote (2) le tient egualement exempt de vertu et de vice. *Neque gratia, neque ira teneri potest; quod quæ talia essent, imbecilla essent omnia* (3).

La participation que nous avons à la cognoissance de la Verité, quelle qu'elle soit, ce n'est point par nos propres forces que nous l'avons acquise : Dieu nous a assez apprins cela par les tesmoings qu'il a choisis du vulgaire, simples et ignorants, pour nous instruire de ses admirables secrets. Nostre foy, ce n'est pas nostre acquest; c'est un pur present de la liberalité d'aultruy : ce n'est pas par discours, ou par nostre entendement, que nous avons receu nostre religion; c'est par auctorité et par commandement estrangier : la foiblesse de nostre iugement nous y ayde plus que la force, et nostre aveuglement plus que nostre clairvoyance; c'est par l'entremise de nostre ignorance, plus que de nostre science, que nous sommes sçavants de ce divin sçavoir. Ce n'est pas merveille, si nos moyens naturels et terrestres ne peuvent concevoir cette cognoissance supernaturelle et celeste : apportons y seulement, du nostre, l'obeïssance et la subiection; car, comme il est escript : « Ie destruiray la sapience des sages, et abbattray la prudence des prudents : où est le sage? où est

(1) Montaigne transcrit ici un long passage de Cicéron, sans le nommer. Voy. *de Nat. deor.* III, 15. C.

(2) *Morale à Nicomaque*, VII, 1. C.

(3) Il n'est susceptible ni de haine ni d'amour, parce que ces passions décèlent des êtres faibles. Cic. *de Nat. deor.* I, 17.

l'escrivain? où est le disputateur de ce siecle? Dieu n'a il pas abbesty la sapience de ce monde? car puis que le monde n'a point cogneu Dieu par sapience, il luy a pleu, par l'ignorance et simplesse de la predication, sauver les croyants (1). »

Si me fault il veoir enfin s'il est en la puissance de l'homme de trouver ce qu'il cherche, et si cette queste qu'il y a employee depuis tant de siecles l'a enrichy de quelque nouvelle force et de quelque verité solide. Ie croy qu'il me confessera, s'il parle en conscience, que tout l'acquest qu'il a retiré d'une si longue poursuitte, c'est d'avoir apprins à recognoistre sa foiblesse. L'ignorance, qui estoit naturellement en nous, nous l'avons, par longue estude, confirmee et averee. Il est advenu aux gents veritablement sçavants ce qui advient aux espics de bled; ils vont s'eslevant, et haulsant la teste droicte et fiere, tant qu'ils sont vuides; mais quand ils sont pleins et grossis de grains en leur maturité, ils commencent à s'humilier et baisser les cornes : pareillement (2), les hommes ayants tout essayé, tout sondé, et n'ayants trouvé, en cet amas de science et provision de tant de choses diverses, rien de massif et ferme, et rien que vanité, ils ont renoncé à leur presumption, et recogneu leur condition naturelle. C'est ce que Velleius reproche à Cotta et à Cicero, « qu'ils ont apprins de Philo n'avoir rien apprins (3). » Pherecydes, l'un des sept sages, escrivant à Thales, comme il expiroit : « I'ay, dict il, ordonné aux miens, aprez qu'ils m'auront enterré, de te porter mes escripts. S'ils contentent et toy et les aultres sages, publie les; sinon, supprime les : ils ne contiennent nulle certitude qui me satisface à moy mesme; aussi ne fois ie pas profession de sçavoir la verité ny d'y attaindre : i'ouvre les choses plus que ie ne les descouvre (4). » Le plus sage homme qui feut oncques, quand on luy demanda ce qu'il sçavoit, respondit, « Qu'il sçavoit cela, qu'il ne sçavoit rien (5). » Il verifioit ce qu'on dict, que la plus grand'part de ce que nous sçavons est la moindre

(1) S. PAUL, *Épître aux Corinth.* I, 1, 19. C.

(2) Similitude prise du traité de Plutarque, Πῶς ἄν τις αἴσθοιτο, etc. c. 10 de la version d'Amyot. L'expression appartient à Montaigne. J. V. L.

(3) CIC. *de Nat. deor.* I, 17. C.

(4) Cette lettre, vraie ou fausse, est dans DIOGÈNE LAERCE, I, 122. C.

(5) Mot de Socrate. CIC. *Academ.* I, 4. Dans l'édition in-4° de 1588, fol. 209 *verso*, après *Le plus sage homme qui feut oncques*, Montaigne ajoutait : « et qui n'eut aultre plus iuste occasion d'estre appellé sage, que cette sienne sentence. » J. V. L.

de celle que nous ignorons; c'est à dire, que ce mesme que nous pensons sçavoir, c'est une piece, et bien petite, de nostre ignorance. Nous sçavons les choses en songe, dict Platon, et les ignorons en verité. *Omnes pene veteres, nihil cognosci, nihil percipi, nihil sciri posse dixerunt; angustos sensus, imbecilles animos, brevia curricula vitæ* (1). Cicero mesme, qui debvoit au sçavoir tout son vaillant, Valerius dict que sur sa vieillesse, il commencea à desestimer les lettres (2) : et pendant qu'il les traictoit, c'estoit sans obligation d'aulcun party; suyvant ce qui luy sembloit probable, tantost en l'une secte, tantost en l'aultre; se tenant tousiours soubs la dubitation de l'Academie. *Dicendum est, sed ita, ut nihil affirmem, quæram omnia, dubitans plerumque, et mihi diffidens* (3).

I'auroy trop beau ieu, si ie vouloy considerer l'homme en sa commune façon et en gros; et le pourroy faire pourtant par sa reigle propre, qui iuge la verité, non par le poids des voix, mais par le nombre. Laissons là le peuple,

> Qui vigilans stertit...
> Mortua cui vita et prope iam, vivo atque videnti (4);

qui ne se sent point, qui ne se iuge point, qui laisse la pluspart de ses facultez naturelles oysifves : ie veulx prendre l'homme en sa plus haulte assiette. Considerons le en ce petit nombre d'hommes excellents et triez, qui ayants esté douez d'une belle et particuliere force naturelle, l'ont encores roidie et aiguisee par soing, par estude et par art, et l'ont montee au plus hault poinct de sagesse où elle puisse attaindre; ils ont manié leur ame à touts sens et à touts biais, l'ont appuyee et estansonnee de tout le secours estrangier qui luy a esté propre, et enrichie et ornee de tout ce qu'ils ont peu emprunter, pour sa commodité, du dedans et dehors du monde : c'est en eulx que loge la haulteur extreme

(1) Presque tous les anciens ont dit qu'on ne pouvait rien connaître, rien comprendre, rien savoir; que nos sens étaient bornés, notre intelligence faible, et notre vie trop courte. Cic. *Acad.* I, 12.

(2) La Monnoye pensait avec raison que l'erreur de Montaigne, qui fait dire à Valère Maxime ce qu'il n'a pas dit, venait d'un passage incorrect dans les anciennes éditions de cet auteur, II, 2, 3; et Barbeyrac, dans une note citée aussi par Coste, prouvait que ce passage avait déjà trompé Jean de Salisbury (*Polycrat.* VIII, 12), que Montaigne s'est peut-être contenté de traduire. J. V. L.

(3) Je vais parler, mais sans rien affirmer; je chercherai toujours, je douterai souvent, et je me défierai de moi-même. Cic. *de Divinat.* II, 3.

(4) Qui dort en veillant, qui est presque mort, quoiqu'il vive et qu'il ait les yeux ouverts. Lucrèce, III, 1061, 1059.

de l'humaine nature. Ils ont reiglé le monde de polices et de loix; ils l'ont instruict par arts et sciences, et instruict encores par l'exemple de leurs mœurs admirables. Ie ne mettray en compte que ces gents là, leur tesmoignage et leur experience; veoyons iusques où ils sont allez, et à quoy ils se sont tenus : les maladies et les defaults que nous trouverons en ce college là, le monde les pourra hardiement bien advouer pour siens.

Quiconque cherche quelque chose, il en vient à ce poinct (1), ou qu'il dict qu'il l'a trouvee, ou qu'elle ne se peult trouver, ou qu'il en est encores en queste. Toute la philosophie est despartie en ces trois genres : son desseing est de chercher la verité, la science et la certitude. Les peripateticiens, epicuriens, stoïciens, et aultres, ont pensé l'avoir trouvee : ceulx cy ont estably les sciences que nous avons, et les ont traictees comme notices certaines. Clitomachus, Carneades, et les academiciens, ont desesperé de leur queste, et iuge que la verité ne se pouvoit concevoir par nos moyens : la fin de ceulx cy, c'est la foiblesse et humaine ignorance; ce party a eu la plus grande suitte et les sectateurs les plus nobles. Pyrrho, et aultres sceptiques ou epechistes, les dogmes de qui plusieurs anciens ont tenu estre tirez d'Homere, des sept sages, et d'Archilochus et d'Euripides, et y attachent Zeno, Democritus, Xenophanes, disent « qu'ils sont encores en cherche de la verité : » ceulx cy iugent que ceulx là qui pensent l'avoir trouvée se trompent infiniement, et qu'il y a encores de la vanité trop hardie en ce second degré qui asseure que les forces humaines ne sont pas capables d'y attaindre; car cela, d'establir la mesure de nostre puissance, de cognoistre et iuger la difficulté des choses, c'est une grande et extreme science, de laquelle ils doubtent que l'homme soit capable :

> Nil sciri si quis putat, id quoque nescit,
> An sciri possit quo se nil scire fatetur (2).

L'ignorance qui se sçait, qui se iuge, et qui se condemne, ce n'est pas une entiere ignorance; pour l'estre, il fault qu'elle s'ignore

(1) C'est présisément par là que Sextus Empiricus, d'où Montaigne a tiré bien des choses, commence son livre des *Hypotyposes pyrrhoniennes*. De là il infère, comme Montaigne, qu'il y a trois manières générales de philosopher, l'une *dogmatique*, l'autre *académique*, et l'autre *sceptique ;* les uns assurent qu'ils ont trouvé la vérité, les autres déclarent qu'elle est au-dessus de notre compréhension, et les autres la cherchent encore. C.

(2) Celui qui croit qu'on ne peut rien savoir, ne sait pas même si on peut rien savoir qui lui permette d'avouer qu'il ne sait rien. LUCRÈCE, IV, 470.

soy mesme : de façon que la profession des pyrrhoniens est de bransler, doubter, et enquerir, ne s'asseurer de rien, de rien ne se respondre. Des trois actions de l'ame, l'imaginatifve, l'appetitifve, et la consentante, ils en receoivent les deux premieres; la derniere, ils la soustiennent et la maintiennent ambiguë, sans inclination ny approbation d'une part ou d'aultre, tant soit elle legiere. Zenon peignoit de geste son imagination sur cette partition des facultez de l'ame : la main espandue et ouverte, c'estoit Apparence; la main à demy serree, et les doigts un peu croches, Consentement; le poing fermé, Comprehension; quand de la main gauche il venoit encores à clorre ce poing plus estroict, Science (1). Or cette assiette de leur iugement, droicte et inflexible, recevant touts obiects sans application et consentement, les achemine à leur Ataraxie, qui est une condition de vie paisible, rassise, exempte des agitations que nous recevons par l'impression de l'opinion et science que nous pensons avoir des choses; d'où naissent la crainte, l'avarice, l'envie, les desirs immoderez, l'ambition, l'orgueil, la superstition, l'amour de nouvelleté, la rebellion, la desobeïssance, l'opiniastreté, et la pluspart des maulx corporels : voire ils s'exemptent par là de la ialousie de leur discipline; car ils debattent d'une bien molle façon. Ils ne craignent point la revenche à leur dispute : quand ils disent que le poisant va contrebas, ils seroient bien marris qu'on les en creust; et cherchent qu'on les contredie, pour engendrer la dubitation et surseance de iugement, qui est leur fin. Ils ne mettent en avant leurs propositions, que pour combattre celles qu'ils pensnet que nous ayons en nostre creance. Si vous prenez la leur, ils prendront aussi volontiers la contraire à soustenir : tout leur est un; ils n'y ont aulcun chois. Si vous establissez que la neige soit noire, ils argumentent, au rebours, qu'elle est blanche : si vous dites qu'elle n'est ny l'un ny l'aultre, c'est à eulx à maintenir qu'elle est touts les deux : si, par certain iugement, vous tenez que vous n'en sçavez rien, ils vous maintiendront que vous le sçavez; ouy : et si, par un axiome affirmatif, vous asseurez que vous en doubtez, ils vous iront debattant que vous n'en doubtez pas, ou que vous ne pouvez iuger et establir que vous en doubtez. Et par cette extremité de doubte, qui se secoue soy mesme, ils se separent et se divisent de plusieurs opinions, de

(1) Cic. *Academ.* II, 47. C.

celles mesmes qui ont maintenu en plusieurs façons le doubte et l'ignorance. Pourquoy ne leur sera il permis, disent ils, comme il est entre les dogmatistes, à l'un dire vert, à l'aultre iaulne, à eulx aussi de doubter? Est il chose qu'on vous puisse proposer pour l'advouer ou refuser, laquelle il ne soit pas loisible de considerer comme ambiguë? et où les aultres sont portez, ou par la coustume de leurs païs, ou par l'institution des parents, ou par rencontre, comme par une tempeste, sans iugement et sans chois, voire le plus souvent avant l'aage de discretion, à telle ou telle opinion, à la secte ou stoïque ou epicurienne, à laquelle ils se treuvent hypothequez, asservis et collez, comme à une prinse qu'ils ne peuvent desmordre, *ad quamcumque disciplinam, velut tempestate, delati, ad eam, tanquam ad saxum, adhærescunt* (1); pourquoy à ceulx cy ne sera il pareillement concedé de maintenir leur liberté, et considerer les choses sans obligation et servitude? *hoc liberiores et solutiores, quod integra illis est iudicandi potestas* (2). N'est ce pas quelque advantage de se trouver desengagé de la necessité qui bride les aultres? vault il pas mieulx demeurer en suspens, que de s'infrasquer (3) en tant d'erreurs que l'humaine fantasie a produictes? vault il pas mieulx suspendre sa persuasion, que de se mesler à ces divisions seditieuses et querelleuses? Qu'iray ie choisir? « Ce qu'il vous plaira, pourveu que vous choisissiez (4). » Voylà une sotte response; à laquelle pourtant il semble que tout le dogmatisme arrive, par qui il ne nous est pas permis d'ignorer ce que nous ignorons. Prenez le plus fameux party, iamais il ne sera si seur, qu'il ne vous faille, pour le deffendre, attaquer et combattre cent et cent contraires partis : vault il pas mieulx se tenir hors de cette meslee? Il vous est permis d'espouser, comme vostre honneur et vostre vie, la creance d'Aristote sur l'eternité de l'ame, et desdire et desmentir Platon là dessus; et à eulx il sera interdict d'en doubter? S'il est loisible à Panætius (5) de soustenir

(1) Ils s'attachent à la première secte que leur offre le hasard, comme à un rocher sur lequel la tempête les aurait jetés. Cic. *Academ.* II, 3.

(2) D'autant plus libres et plus indépendants, qu'ils ont une pleine puissance de juger. Cic. *Academ.* II, 3.

(3) *S'embarrasser, s'embrouiller.* — *Infrasquer* vient de l'italien *infrascare,* qui signifie *couvrir de feuillage,* et par métaphore, *embrouiller, embarrasser.* C.

(4) Cic. *Academ.* II, 43. J. V. L.

(5) Montaigne continue de traduire Cicéron, *Acad.* II, 33. C.

son iugement autour des aruspices, songes, oracles, vaticinations, desquelles choses les stoïciens ne doubtent aulcunement; pourquoy un sage n'osera il, en toutes choses, ce que cettuy cy ose en celles qu'il a apprinses de ses maistres, establies du commun consentement de l'eschole de laquelle il est sectateur et professeur? Si c'est un enfant qui iuge, il ne sçait que c'est; si c'est un sçavant, il est preoccupé. Ils se sont reservé un merveilleux advantage au combat, s'estants deschargez du soing de se couvrir : il ne leur importe qu'on les frappe, pourveu qu'ils frappent : et font leurs besongnes de tout : s'ils vaincquent, votre proposition cloche; si vous, la leur : s'ils faillent, ils verifient l'ignorance; si vous faillez, vous la verifiez : s'ils prouvent que rien ne se sçache, il va bien; s'ils ne le sçavent pas prouver, il est bon de mesme : *ut quum in eadem re paria contrariis in partibus momenta inveniuntur, facilius ab utraque parte assertio sustineatur* (1) : et font estat de trouver bien plus facilement pourquoy une chose soit faulse, que non pas qu'elle soit vraye; et ce qui n'est pas, que ce qui est; et ce qu'ils ne croyent pas, que ce qu'ils croyent. Leurs façons de parler sont : « Ie n'establis rien : Il n'est non plus ainsi qu'ainsin, ou que ny l'un ny l'aultre : Ie ne le comprens point : Les apparences sont eguales par tout : La loy de parler, et pour et contre, est pareille : Rien ne semble vray, qui ne puisse sembler fauls. » Leur mot sacramental, c'est ἐπέχω, c'est à dire, « ie soustiens, ie ne bouge : » voylà leurs refrains, et aultres de pareille substance. Leur effect, c'est une pure, entiere, et tres parfaicte surseance et suspension de iugement : ils se servent de leur raison pour enquerir et pour debattre, mais non pas pour arrester et choisir. Quiconque imaginera une perpetuelle confession d'ignorance, un iugement sans pente et sans inclination, à quelque occasion que ce puisse estre, il conceoit le pyrrhonisme. I'exprime cette fantasie autant que ie puis, parce que plusieurs la treuvent difficile à concevoir; et les aucteurs mesmes la representent un peu obscurement et diversement.

Quant aux actions de la vie, ils sont en cela de la commune façon : ils se prestent et accommodent aux inclinations naturel-

(1) Afin que, trouvant sur un même sujet des raisons égales pour et contre, il soit plus facile, sur un point ou sur l'autre, de suspendre son jugement. CIC. *Acad.* I, 12. — Il faut lire dans le texte latin *assensio*, comme tous les critiques en conviennent aujourd'hui. J. V. L.

les (1), à l'impulsion et contraincte des passions, aux constitutions des loix et des coustumes, et à la tradition des arts : *non enim nos Deus ista scire, sed tantummodo uti, voluit* (2). Ils laissent guider à ces choses là leurs actions communes, sans aulcune opination ou iugement : qui faict que ie ne puis pas bien assortir à ce discours ce qu'on dict de Pyrrho (3); ils le peignent stupide et immobile, prenant un train de vie farouche et inassociable, attendant le heurt des charrettes, se presentant aux precipices, refusant de s'accommoder aux loix. Cela est encherir sur sa discipline : il n'a pas voulu se faire pierre ou souche (4); il a voulu se faire homme vivant, discourant et raisonnant, iouïssant de touts plaisirs et commoditez naturelles, et se servant de toutes ses pieces corporelles et spirituelles, en reigle et droicture : les privileges fantastiques, imaginaires et fauls, que l'homme s'est usurpé, de regenter, d'ordonner, d'establir, il les a de bonne foy renoncez et quittez. Si n'est il point de secte (5) qui ne soit contraincte de permettre à son sage de suyvre assez de choses non comprinses, ny perceues, ny consenties, s'il veult vivre : et quand il monte en mer, il suit ce desseing, ignorant s'il luy sera utile; et se plie à ce que le vaisseau est bon, le pilote experimenté, la saison commode; circonstances probables seulement, aprez lesquelles il est tenu d'aller, et se laisser remuer aux apparences, pourveu qu'elles n'ayent point d'expresse contrarieté. Il a un corps, il a une ame; les sens le poulsent, l'esprit l'agite. Encores qu'il ne treuve point en soy cette propre et singuliere marque de iuger, et qu'il s'apperceoive qu'il ne doibt engager son consentement, attendu qu'il peult estre quelque fauls pareil à ce vray, il ne laisse de conduire les offices de sa vie pleinement et commodement. Combien y a il d'arts qui font profession de consister en la coniecture plus qu'en la science; qui ne decident pas

(1) C'est ce que Sextus Empiricus déclare expressément, et en autant de mots. *Pyrrh. Hypot.* I, 6, p. 11. C.

(2) Car Dieu nous a refusé la connaissance de ces choses, et ne nous en a accordé que l'usage. Cic. *de Divinat.* I, 18.

(3) Édition de 1588, fol. 212 : « ce que Laërtius dict de la vie de Pyrrho, et à quoy Lucianus, Aulus Gellius, et aultres, semblent s'incliner : car ils le peignent stupide et immobile, etc. »

(4) Montaigne, qui se déclare ici tout ouvertement, et avec raison, contre cette aveugle insensibilité qu'on a imputée à Pyrrhon, semble la reconnaître ailleurs, quoiqu'elle lui paraisse, dit-il, *quasi incroyable*, l. II, c. 29, vers le commencement. C.

(5) L'auteur copie encore Cicéron, *Academ.* II, 31. C.

du vray et du fauls, et suyvent seulement ce qu'il semble ! Il y a, disent ils, et vray et fauls ; et y a en nous dequoy le chercher, mais non pas dequoy l'arrester à la touche. Nous en valons bien mieulx de nous laisser manier, sans inquisition, à l'ordre du monde : une ame guarantie de preiugez a un merveilleux advancement vers la tranquillité ; gents qui iugent et contreroollent leurs iuges, ne s'y soubmettent iamais deuement.

Combien, et aux loix de la religion et aux loix politiques, se treuvent plus dociles et aysez à mener les esprits simples et incurieux, que ces esprits surveillants et paidagogues des causes divines et humaines ! Il n'est rien en l'humaine invention où il y ayt tant de verisimilitude et d'utilité : cette cy presente l'homme nud et vuide ; recognoissant sa foiblesse naturelle ; propre à recevoir d'en hault quelque force estrangiere ; desgarny d'humaine science, et d'autant plus apte à loger en soy la divine ; aneantissant son iugement pour faire plus de place à la foy ; ny mescreant, ny establissant aulcun dogme contre les observances communes ; humble, obeïssant, disciplinable, studieux, ennemy iuré de l'heresie, et s'exemptant par consequent des vaines et irreligieuses opinions introduictes par les faulses sectes : c'est une charte blanche, preparee à prendre du doigt de Dieu telles formes qu'il luy plaira d'y graver. Plus nous nous renvoyons et commettons à Dieu, et renonceons à nous, mieulx nous en valons. « Accepte, dict l'Ecclesiaste (1), en bonne part, les choses au visage et au goust qu'elles se presentent à toy, du iour à la iournee ; le demourant est hors de ta cognoissance. » *Dominus scit cogitationes hominum, quoniam vanæ sunt* (2).

Voylà comment, des trois generales sectes de philosophie, les deux font expresse profession de dubitation et d'ignorance ; et en celle des dogmatistes, qui est troisiesme, il est aysé à descouvrir que la pluspart n'ont prins le visage de l'asseurance que pour avoir meilleure mine ; ils n'ont pas tant pensé nous establir quelque certitude, que nous monstrer iusques où ils estoient allez en cette chasse de la verité, *quam docti fingunt magis, quam norunt* (3). Timæus ayant à instruire Socrates de ce qu'il sçait des dieux, du monde et des hommes, propose d'en parler comme

(1) III, 22 ; V, 17, etc. J. V. L.

(2) Dieu sait que les pensées des hommes ne sont que vanité. *Psaume* XCIII, vers. 11.

(3) Que les savants supposent, plutôt qu'ils ne la connaissent.

un homme à un homme; et qu'il suffit, si ses raisons sont probables comme les raisons d'un aultre : car les exactes raisons n'estre en sa main ny en mortelle main (1). Ce que l'un de ses sectateurs a ainsin imité : *Ut potero, explicabo : nec tamen, ut Pythius Apollo, certa ut sint et fixa, quæ dixero; sed, ut homunculus, probabilia coniectura sequens* (2); et cela sur le discours du mespris de la mort, discours naturel et populaire. Ailleurs il l'a traduict sur le propos mesme de Platon : *Si forte, de deorum natura ortuque mundi disserentes, minus id, quod habemus in animo, consequimur, haud erit mirum : æquum est enim meminisse, et me, qui disseram, hominem esse, et vos, qui iudicetis; ut, si probabilia dicentur, nihil ultra requiratis* (3). Aristote nous entasse ordinairement un grand nombre d'aultres opinions et d'aultres creances, pour y comparer la sienne, et nous faire veoir de combien il est allé plus oultre, et combien il approche de plus prez la verisimilitude : car la verité ne se iuge point par auctorité et tesmoignage d'aultruy; et pourtant evita religieusement Epicurus d'en alleguer en ses escripts. Cettuy là est le prince des dogmatistes : et si, nous apprenons de luy que le beaucoup sçavoir apporte l'occasion de plus doubter (4) : on le veoid à escient se couvrir souvent d'obscurité si espesse et inextricable, qu'on n'y peult rien choisir de son advis; c'est par effect un pyrrhonisme soubs une forme resolutifve. Oyez la protestation de Cicero, qui nous explique la fantasie d'aultruy par la sienne : *Qui requirunt, quid de quaque re ipsi sentiamus, curiosius id faciunt, quam necesse est... Hæc in philosophia ratio contra omnia disserendi, nullamque rem aperte iudicandi, profecta a Socrate, repetita ab Arcesila, confirmata a Carneade, usque ad nostram viget ætatem... Hi sumus, qui omnibus veris falsa quædam adiuncta esse dicamus*,

(1) Platon, *Timée*, page 526. C.

(2) Je m'expliquerai comme je pourrai; mais en m'écoutant, ne croyez pas entendre Apollon sur son trépied, et ne prenez pas ce que je dirai pour des vérités indubitables : faible mortel, je cherche, par des conjectures, à découvrir la vraisemblance. Cic. *Tuscul.* I, 9.

(3) Si, en discourant sur la nature des dieux et sur l'origine du monde, je ne puis atteindre le but que je me propose, il ne faut pas vous en étonner; car vous devez vous souvenir qu moi qui parle, et vous qui jugez, nous sommes des hommes; et si je vous donne des probabilités, ne demandez rien de plus. Cic. trad. du *Timée* de Platon, c. 3.

(4) *Qui plura novit, eum majora sequuntur dubia.* Cette pensée n'est point d'Aristote. On l'attribue à Æneas Silvius, qui a été pape sous le nom de Pie II. N.

tanta similitudine, ut in iis nulla insit certe iudicandi et assentiendi nota (1). Pourquoy, non Aristote seulement, mais la pluspart des philosophes ont ils affecté la difficulté, si ce n'est pour faire valoir la vanité du subiect, et amuser la curiosité de nostre esprit, luy donnant où se paistre, à ronger cet os creux et descharné ? Clitomachus affermoit n'avoir iamais sceu, par les escripts de Carneades, entendre de quelle opinion il estoit (2) : pourquoy a evité aux siens Epicurus, la facilité; et Heraclitus en a esté surnommé σκοτεινός (3). La difficulté est une monnoye que les sçavants employent, comme les ioueurs de passepasse, pour ne descouvrir l'inanité de leur art, et de laquelle l'humaine bestise se paye ayseement :

Clarus, ob obscuram linguam, magis inter inanes...
Omnia enim stolidi magis admirantur, amantque,
Inversis quæ sub verbis latitantia cernunt (4).

Cicero (5) reprend aulcuns de ses amis d'avoir accoustumé de mettre à l'astrologie, au droict, à la dialectique et à la geometrie, plus de temps que ne meritoient ces arts, et que cela les divertissoit des debvoirs de la vie, plus utiles et honnestes : les philosophes cyrenaïques mesprisoient egualement la physique et la dialectique (6) : Zenon, tout au commencement des livres de la Republique, declaroit inutiles toutes les liberales disciplines (7) : Chrysippus disoit que ce que Platon et Aristote avoient escript de la logique, ils l'avoient escript par ieu et par exercice; et ne pouvoit croire qu'ils eussent parlé à certes d'une si vaine matiere (8) : Plutarque le dict de la metaphysique; Epicurus

(1) Ceux qui voudraient savoir ce que nous pensons sur chaque matière, poussent trop loin la curiosité... La secte des académiciens, dont le caractère est de tout soumettre à la dispute, sans décider sur rien; cette secte, fondée par Socrate, rétablie par Arcésilas, affermie par Carnéade, a fleuri jusqu'à nos jours... Voici donc notre sentiment : Le faux est partout mêlé avec le vrai, et lui ressemble si fort, qu'il n'y a point de marque certaine pour les distinguer. Cic. *de Nat. deor.* I, 5.

(2) Cic. *Academ.* II, 45. C.

(3) *Ténébreux.* Cic. *de Finib.* II, 5. J. V. L.

(4) C'est par l'obscurité de son langage qu'Héraclite s'est attiré la vénération des ignorants; car la sottise n'estime et n'admire que les opinions cachées sous des termes mystérieux. Lucrèce, I, 640.

(5) *De Offic.* I, 6. C.

(6) Diogène Laerce, II, 92. C.

(7) Id. VIII, 32. C.

(8) Plutarque, *Contredicts des philosophes stoïques,* c. 25. — Ici Montaigne a été trompé par sa mémoire : Chrysippe, dans Plutarque, dit le contraire de ce qu'il lui fait dire. C

l'eust encores dict de la rhetorique, de la grammaire, poësie, mathematique, et, hors la physique, de toutes les sciences; et Socrates, de toutes aussi, sauf celle seulement qui traicte des mœurs et de la vie : de quelque chose qu'on s'enquist à luy, il ramenoit en premier lieu tousiours l'enquerant à rendre compte des conditions de sa vie presente et passee, lesquelles il examinoit et iugeoit, estimant tout aultre apprentissage subsecutif à celuy là et supernumeraire : *parum mihi placeant ex litteræ, quæ ad virtutem doctoribus nihil profuerunt* (1); la pluspart des arts ont esté ainsi mesprisees par le mesme sçavoir : mais ils n'ont pas pensé qu'il feust hors de propos d'exercer leur esprit ez choses mesmes où il n'y avoit aulcune solidité proufitable.

Au demourant, les uns ont estimé Plato dogmatiste; les aultres, dubitateur; les aultres, en certaines choses l'un, et en certaines choses l'aultre : le conducteur de ses dialogismes, Socrates, va tousiours demandant et esmouvant la dispute, non iamais l'arrestant, iamais satisfaisant; et dict n'avoir aultre science que la science de s'opposer. Homere, leur aucteur, a planté egualement les fondements à toutes les sectes de philosophie, pour monstrer combien il estoit indifferent par où nous allassions. De Platon nasquirent dix sectes diverses, dict on; aussi, à mon gré, iamais instruction ne feut titubante et rien asseverante, si la sienne ne l'est.

Socrates disoit (2) que les sages femmes, en prenant ce mestier de faire engendrer les aultres, quittent le mestier d'engendrer, elles : que luy, par le tiltre de Sage homme que les dieux luy ont deferé, s'estoit aussi desfaict, en son amour virile et mentale, de la faculté d'enfanter; se contentant d'ayder et favorir de son secours les engendrants, ouvrir leur nature, graisser leurs conduicts, faciliter l'yssue de leur enfantement, iuger d'iceluy, le baptizer, le nourrir, le fortifier, l'emmailloter, et circoncire ; exerceant et maniant son engein aux perils et fortunes d'aultruy.

Il est ainsi de la pluspart des aucteurs de ce tiers genre, comme les anciens ont remarqué des escripts d'Anaxagoras, Democri-

(1) J'estime peu ces arts qui n'ont point servi à rendre vertueux ceux qui les possèdent. SALLUSTE, Discours de Marius, *Bell. Jug.* c. 85. — Il est inutile d'avertir de nouveau que Montaigne altère fort souvent, comme ici, le texte de ses citations. J. V. L.

(2) Dans le *Théétète* de PLATON.

tus, Parmenides, Xenophanes et aultres : ils ont une forme d'escrire doubteuse en substance et en desseing, enquerant plustost qu'instruisant, encores qu'ils entresement leur style de cadences dogmatistes. Cela se veoid il pas aussi bien en Seneque et en Plutarque? combien disent ils tantost d'un visage, tantost d'un aultre, pour ceulx qui y regardent de prez! Et les reconciliateurs des iurisconsultes debvoient premierement les concilier chascun à soy. Platon me semble avoir aymé cette forme de philosopher par dialogues, à escient, pour loger plus decemment en diverses bouches la diversité et variation de ses propres fantasies. Diversement traicter les matieres, est aussi bien les traicter que conformement, et mieulx; à sçavoir, plus copieusement et utilement. Prenons exemple de nous : les arrests font le poinct extreme du parler dogmatiste et resolutif; si est ce que ceulx que nos parlements presentent au peuple, les plus exemplaires, propres à nourrir en luy la reverence qu'il doibt à cette dignité, principalement par la suffisance des personnes qui l'exercent, prennent leur beaulté, non de la conclusion, qui est à eulx quotidienne, et qui est commune à tout iuge, tant comme de la disceptation et agitation des diverses et contraires ratiocinations, que la matiere du droict souffre : et le plus large champ aux reprehensions des uns philosophes à l'encontre des aultres, se tire des contradictions et diversitez en quoy chascun d'eulx se treuve empestré; ou par desseing, pour monstrer la vacillation de l'esprit humain autour de toute matiere, ou forcé ignoramment par la volubilité et incomprehensibilité de toute matiere; que signifie ce refrain, « En un lieu glissant et coulant suspendons nostre creance; » car, comme dict Euripides,

> Les œuvres de Dieu, en diverses
> Façons, nous donnent des traverses (1);

semblable à celuy qu'Empedocles semoit souvent en ses livres, comme agité d'une divine fureur, et forcé de la vérité : « Non, non, nous ne sentons rien, nous ne veoyons rien; toutes choses nous sont occultes; il n'en est aulcune de laquelle nous puissions establir quelle elle est (2); » revenant à ce mot divin : *Cogitationes mortalium timidæ, et incertæ adinventiones nos-*

(1) PLUTARQUE, *Des oracles qui ont cessé,* c. 25, traduction d'Amyot. C.
(2) CIC. *Academ.* II, 5; SEXTUS EMPIRICUS, *Advers. mathem.* p. 160. C.

træ et providentiæ (1). Il ne fault pas trouver estrange, si gents desesperez de la prinse n'ont pas laissé d'avoir plaisir à la chasse, l'estude estant de soy une occupation plaisante; et si plaisante, que parmy les voluptez, les stoïciens deffendent aussi celle qui vient de l'exercitation de l'esprit, y veulent de la bride, et treuvent de l'intemperance à trop sçavoir.

Democritus ayant mangé à sa table des figues qui sentoient le miel, commencea soubdain à chercher en son esprit d'où leur venoit cette doulceur inusitee; et pour s'en esclaircir, s'alloit lever de table pour veoir l'assiette du lieu où ces figues avoient esté cueillies : sa chambriere ayant entendu la cause de ce remuement, luy dict, en riant, qu'il ne se peinast plus pour cela; car c'estoit qu'elle les avoit mises en un vaisseau où il y avoit eu du miel. Il se despita dequoy elle luy avoit osté l'occasion de cette recherche, et desrobbé matiere à sa curiosité. « Va, luy dict il, tu m'as faict desplaisir; ie ne lairray pourtant d'en chercher la cause, comme si elle estoit naturelle (2) : » et volontiers n'eust failly de trouver quelque raison vraye à un effect fauls et supposé. Cette histoire d'un fameux et grand philosophe nous represente bien clairement cette passion studieuse qui nous amuse à la poursuitte des choses, de l'acquest desquelles nous sommes desesperez. Plutarque recite un pareil exemple de quelqu'un qui ne vouloit pas estre esclaircy de ce dequoy il estoit en doubte, pour ne perdre le plaisir de le chercher; comme l'aultre, qui ne vouloit pas que son medecin luy ostast l'alteration de la fiebvre, pour ne perdre le plaisir de l'assouvir en beuvant. *Satius est supervacua discere, quam nihil* (3). Tout ainsi qu'en toute pasture, il y a le plaisir souvent seul; et tout ce que nous prenons, qui est plaisant, n'est pas tousiours nutritif ou sain : pareillement ce que nostre esprit tire de la science, ne laisse pas d'estre voluptueux, encores qu'il ne soit ny alimentant ny salutaire. Voycy comme ils disent : « La consideration de la nature est une pasture propre à nos esprits; elle nous esleve et enfle, nous faict desdaigner les choses basses et terriennes, par la comparai-

(1) Les pensées des hommes sont timides; leur prévoyance et leurs inventions sont incertaines. *Sagesse*, IX, 14.

(2) PLUTARQUE (*Propos de table*, l. I, quest. 10) fait manger un concombre à Démocrite, τὸν σίκυον, et non pas une figue, τὸ σῦκον. Montaigne a suivi la version française d'Amyot, ou le latin de Xylander. C.

(3) Il vaut mieux apprendre des choses inutiles, que de ne rien apprendre. SÉNÈQUE, *Epist.* 88.

son des superieures et celestes; la recherche mesme des choses occultes et grandes est tres plaisante, voire à celuy qui n'en acquiert que la reverence et crainte d'en iuger : » ce sont des mots de leur profession (1). La vaine image de cette maladifve curiosité se veoid plus expressement encores en cet aultre exemple, qu'ils ont par honneur si souvent en la bouche : Eudoxus souhaittoit et prioit les dieux, qu'il peust une fois veoir le soleil de prez, comprendre sa forme, sa grandeur et sa beaulté, à peine d'en estre bruslé soubdainement (2). Il veult, au prix de sa vie, acquerir une science de laquelle l'usage et possession luy soit quand et quand ostee; et pour cette soubdaine et volage cognoissance, perdre toutes aultres cognoissances qu'il a, et qu'il peult acquerir par aprez.

Ie ne me persuade pas ayseement qu'Epicurus, Platon et Pythagoras, nous ayent donné pour argent comptant leurs Atomes, leurs Idees, et leurs Nombres : ils estoient trop sages pour establir leurs articles de foy de chose si incertaine et si debattable. Mais en cette obscurité et ignorance du monde, chascun de ces grands personnages s'est travaillé d'apporter une telle quelle image de lumiere; et ont promené leur ame à des inventions qui eussent au moins une plaisante et subtile apparence, pourveu que, toute faulse, elle se peust maintenir contre les oppositions contraires : *unicuique ista pro ingenio finguntur, non ex scientiæ vi* (3).

Un ancien à qui on reprochoit qu'il faisoit profession de la philosophie, de laquelle pourtant en son iugement il ne tenoit pas grand compte, respondit « que cela c'estoit vrayement philosopher. » Ils ont voulu considerer tout, balancer tout, et ont trouvé cette occupation propre à la naturelle curiosité qui est en nous : aulcunes choses ils les ont escriptes pour le besoing de la societé publicque, comme leurs religions; et a esté raisonnable, pour cette consideration, que les communes opinions ils n'ayent voulu les espelucher au vif, aux fins de n'engendrer du

(1) Ainsi s'expriment Cicéron, *Academ.* II, 41; Sénèque, *Nat. quæst.* I, *proem.* etc. J. V. L.

(2) Plutarque, *Qu'on ne sçauroit vivre joyeusement selon la doctrine d'Épicure,* c. 8 de la traduction d'Amyot. Vous trouverez dans Diogène Laerce, l. VIII, segm. 86-91, la *Vie d'Eudoxus,* célèbre philosophe pythagoricien, qui était contemporain de Platon. C.

(3) Ces systèmes sont les fictions du génie de chaque philosophe, plutôt que le résultat de leurs découvertes. M. Senec. *Suasor.* 4.

trouble en l'obeïssance des loix et coustumes de leur païs. Platon traicte ce mystere d'un ieu assez descouvert : car où il escript selon soy, il ne prescript rien à certes : quand il faict le legislateur, il emprunte un style regentant et asseverant, et si y mesle hardiement les plus fantastiques de ses inventions, autant utiles à persuader à la commune, que ridicules à persuader à soy mesme; sçachant combien nous sommes propres à recevoir toutes impressions, et, sur toutes, les plus farouches et enormes : et pourtant, en ses loix, il a grand soing qu'on ne chante en publicque que des poësies desquelles les fabuleuses feinctes tendent à quelque utile fin; estant si facile d'imprimer toute sorte de phantosmes en l'esprit humain, que c'est iniustice de ne le paistre plustost de mensonges proufitables, que de mensonges ou inutiles ou dommageables; il dict tout destrousseement (1), en sa Republique (2), « que pour le proufit des hommes, il est souvent besoing de les piper. » Il est aysé à distinguer quelques sectes avoir plus suyvy la verité, quelques aultres l'utilité, par où celles cy ont gaigné credit. C'est la misere de nostre condition, que souvent ce qui se presente à nostre imagination pour le plus vray, ne s'y presente pas pour le plus utile à nostre vie : les plus hardies sectes, epicurienne, pyrrhonienne, nouvelle academique, encores sont elles contrainctes de se plier à la loy civile, au bout du compte.

Il y a d'aultres subiects qu'ils ont beluttez (3), qui à gauche, qui à dextre, chascun se travaillant d'y donner quelque visage, à tort ou à droict; car n'ayant rien trouvé de si caché dequoy ils n'ayent voulu parler, il leur est souvent force de forger des coniectures foibles et folles, non qu'ils les prinssent eulx mesmes pour fondement, ny pour establir quelque verité, mais pour l'exercice de leur estude : *non tam id sensisse quod dicerent, quam exercere ingenia materiæ difficultate videntur voluisse* (4). Et si on ne le prenoit ainsi, comment couvririons nous une si grande inconstance, varieté et vanité d'opinions, que nous veoyons avoir esté produictes par ces ames excellentes et admirables? Car, pour exemple, qu'est il plus vain que de vouloir deviner

(1) *Tout ouvertement.* C.
(2) Liv. V, pag. 459. C.
(3) *Blutés, passés au sas, au tamis, au blutoir.* E. J.
(4) Ils semblent avoir écrit, moins par suite d'une conviction profonde, que pour exercer leur esprit par la difficulté du sujet.

Dieu par nos analogies et coniectures? le reigler, et le monde, à nostre capacité et à nos loix? et nous servir, aux despens de la Divinité, de ce petit eschantillon de suffisance qu'il luy a pleu despartir à nostre naturelle condition? et parce que nous ne pouvons estendre nostre veue iusques en son glorieux siege, l'avoir ramené çà bas à nostre corruption et à nos miseres?

De toutes les opinions humaines et anciennes touchant la religion, celle là me semble avoir eu plus de vraysemblance et plus d'excuse, qui recognoissoit Dieu comme une puissance incomprehensible, origine et conservatrice de toutes choses, toute bonté, toute perfection, recevant et prenant en bonne part l'honneur et la reverence que les humains luy rendoient, soubs quelque visage, soubs quelque nom et en quelque maniere que ce feust :

> Iupiter omnipotens, rerum, regumque, deumque
> Progenitor, genitrixque (1).

Ce zele universellement a esté veu du ciel de bon œil. Toutes polices ont tiré fruict de leur devotion; les hommes, les actions impies, ont eu par tout les evenements sortables (2). Les histoires païennes recognoissent de la dignité, ordre, iustice, et des prodiges et oracles employez à leur proufit et instruction, en leurs religions fabuleuses : Dieu par sa misericorde, daignant, à l'adventure, fomenter, par ces benefices temporels, les tendres principes d'une telle quelle brute cognoissance, que la raison naturelle leur donnoit de luy au travers des faulses images de leurs songes. Non seulement faulses, mais impies aussi et iniurieuses, sont celles que l'homme a forgé de son invention; et de toutes les religions que sainct Paul trouva en credit à Athenes, celle qu'ils avoient dediee « à une divinité cachee et incogneue, » luy sembla la plus excusable (3).

Pythagoras adumbra la verité de plus prez, iugeant que la cognoissance de cette Cause premiere et Estre des estres debvoit estre indefinie, sans prescription, sans declaration; que ce n'es-

(1) Tout-puissant Jupiter, père et mère du monde, et des dieux, et des rois. VALERIUS SORANUS, *ap.* S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, VII, 9 et 11.

(2) Montaigne lui-même, au l. I, c. 31, blâme l'usage *de chercher à fermir et appuyer nostre religion par la prosperité de nos entreprinses*. « Nostre creance, dit-il, a assez d'aultres fondements, sans l'auctoriser par les evenements. » D. A.

(3) *Actes des Apôtres*, XVII, 23.

toit aultre chose que l'extreme effort de nostre imagination vers la perfection, chascun en amplifiant l'idee selon sa capacité. Mais si Numa entreprint de conformer à ce proiect la devotion de son peuple, l'attacher à une religion purement mentale, sans obiect prefix et sans meslange materiel, il entreprint chose de nul usage : l'esprit humain ne se sçauroit maintenir, vaguant en cet infiny de pensees informes; il les luy fault compiler en certaine image à son modelle. La maiesté divine s'est ainsi, pour nous, aulcunement laissé circonscrire aux limites corporelles : ses sacrements supernaturels et celestes ont des signes de nostre terrestre condition; son adoration s'exprime par offices et paroles sensibles : car c'est l'homme qui croit et qui prie. Ie laisse à part les aultres arguments qui s'employent à ce subiect : mais à peine me feroit on accroire que la veue de nos crucifix et peincture de ce piteux supplice, que les ornements et mouvements cerimonieux de nos eglises, que les voix accommodees à la devotion de nostre pensee, et cette esmotion des sens, n'eschauffent l'ame des peuples d'une passion religieuse de tres utile effect.

De celles (1) ausquelles on a donné corps, comme la necessité l'a requis parmy cette cecité universelle, ie me feusse, ce me semble, plus volontiers attaché à ceulx qui adoroient le soleil,

La lumière commune,
L'œil du monde; et si Dieu au chef porte des yeulx,
Les rayons du soleil sont ses yeulx radieux,
Qui donnent vie à touts, nous maintiennent et gardent,
Et les faicts des humains en ce monde regardent :
Ce beau, ce grand soleil qui nous faict les saisons,
Selon qu'il entre ou sort de ses douze maisons;
Qui remplit l'univers de ses vertus cogneues;
Qui d'un traict de ses yeulx nous dissipe les nues :
L'esprit, l'ame du monde, ardent et flamboyant,
En la course d'un iour tout le ciel tournoyant :
Plein d'immense grandeur, rond, vagabond, et ferme;
Lequel tient dessoubs luy tout le monde pour terme :
En repos, sans repos; oysif, et sans seiour;
Fils aisné de nature, et le pere du iour (2) :

d'autant qu'oultre cette sienne grandeur et beaulté, c'est la piece de cette machine que nous descouvrons la plus esloingnee de nous, et par ce moyen si peu cogneue, qu'ils estoient pardonnables d'en entrer en admiration et reverence.

(1) *Des divinités.* — Dans l'édition in-4° de 1588, cette phrase suit immédiatement celle où il est parlé de la *divinité incogneue* adorée à Athènes. A. D.
(2) Ces vers sont empruntés de Ronsard. DD.

Thales (1), qui le premier s'enquit de telle matiere, estima Dieu un esprit qui feit d'eau toutes choses : Anaximander, que les dieux estoient mourants et naissants à diverses saisons, et que c'estoient des mondes infinis et sans nombre : Anaximenes, que l'air estoit dieu, qu'il estoit produict et immense, tousiours mouvant. Anaxagoras, le premier, a tenu la description et maniere de toutes choses estre conduicte par la force et raison d'un esprit infiny. Alcmæon a donné la divinité au soleil, à la lune, aux astres, et à l'ame. Pythagoras a faict Dieu un esprit espandu par la nature de toutes choses, d'où nos ames sont desprinses : Parmenides, un cercle entourant le ciel et maintenant le monde par l'ardeur de la lumiere. Empedocles disoit estre des dieux, les quatre natures, desquelles toutes choses sont faictes : Protagoras, n'avoir rien que dire s'ils sont ou non, ou quels ils sont : Democritus, tantost que les images et leurs circuitions sont dieux; tantost cette nature qui eslance ces images; et puis nostre science et intelligence. Platon dissipe sa creance à divers visages : il dict, au Timee, le pere du monde ne se pouvoir nommer; aux Loix, qu'il ne se fault enquerir de son estre; et ailleurs, en ces mêmes livres, il faict le monde, le ciel, les astres, la terre, et nos ames, dieux; et receoit en oultre ceulx qui ont esté receus par l'ancienne institution, en chasque republique. Xenophon rapporte un pareil trouble de la discipline de Socrates : tantost qu'il ne se fault enquerir de la forme de Dieu; et puis il luy faict establir que le soleil est dieu, et l'ame dieu; qu'il n'y en a qu'un; et puis, qu'il y en a plusieurs. Speusippus, nepveu de Platon, faict dieu certaine force gouvernant les choses, et qu'elle est animale : Aristote, asture que c'est l'esprit, asture le monde; asture il donne un aultre maistre à ce monde, et asture faict dieu l'ardeur du ciel. Xenocrates en faict huict : les cinq nommez entre les planetes; le sixiesme, composé de toutes les estoiles fixes, comme de ses membres; le septiesme et huictiesme, le soleil et la lune. Heraclides Ponticus ne faict que vaguer entre ses advis, et enfin prive Dieu de sentiment, et le faict remuant de forme à aultre; et puis dict que c'est le ciel et la terre. Theophraste se promeine, de pareille irresolution, entre toutes ses fantasies; attribuant l'intendance du monde, tantost à l'entende-

(1) Cette analyse de la théologie païenne est extraite surtout de Cicéron, *de Nat. deor.* I, 10, 11, 12, etc. Il est inutile de multiplier les renvois. J. V. L.

ment, tantost au ciel, tantost aux estoiles : Strato, que c'est nature ayant la force d'engendrer, augmenter, et diminuer, sans forme et sentiment : Zeno, la loy naturelle, commandant le bien et prohibant le mal; laquelle loy est un animant; et oste les dieux accoustumez, Iupiter, Iuno, Vesta : Diogenes Apolloniates, que c'est l'aage (1). Xenophanes faict Dieu rond, voyant, oyant, non respirant, n'ayant rien de commun avecques l'humaine nature. Ariston estime la forme de Dieu incomprenable, le prive de sens, et ignore s'il est animant ou aultre chose : Cleanthes, tantost la raison, tantost le monde, tantost l'ame de nature, tantost la chaleur supreme entourant et enveloppant tout. Perseus, auditeur de Zeno, a tenu qu'on a surnommé dieux ceulx qui avoient apporté quelque notable utilité à l'humaine vie, et les choses mesmes proufitables. Chrysippus faisoit un amas confus de toutes les precedentes sentences, et compte entre mille formes de dieux qu'il faict, les hommes aussi qui sont immortalisez. Diagoras et Theodorus nioient tout sec qu'il y eust des dieux. Epicurus faict les dieux luisants, transparents et perflables (2), logez, comme entre deux forts, entre deux mondes, à couvert des coups; revestus d'une humaine figure et de nos membres, lesquels membres leur sont de nul usage :

Ego deum genus esse semper duxi, et dicam cœlitum;
Sed eos non curare opinor, quid agat humanum genus (3).

Fiez vous à vostre philosophie; vantez vous d'avoir trouvé la febve au gasteau, à veoir ce tintamarre de tant de cervelles philosophiques ! Le trouble des formes mondaines a gaigné sur moy, que les diverses mœurs et fantasies aux miennes ne me desplaisent pas tant comme elles m'instruisent, ne m'enorgueillissent pas tant comme elles m'humilient en les conferant; et tout aul-

(1) On a essayé en vain de défendre ce texte. Celui de CICÉRON, *de Nat. deor.* I, 12, « Aër, quo Diogenes Apolloniates utitur deo, » prouve incontestablement qu'il faut ici *l'air*, au lieu de *l'aage*; et Coste n'avait pas même besoin de citer encore à l'appui de cette opinion saint Augustin, *de Civ. Dei*, VIII, 2, et Bayle, à l'article *Diogène d'Apollonie*. Montaigne lui-même dit plus bas dans ce chapitre : « Ou l'infinité de nature d'Anaximander, ou *l'air* de Diogenes, ou les nombres et symmetries de Pythagoras, etc. » J. V. L.

(2) *Perlucidos et perflabiles*. CIC. *de Divinat.* II, 17. C.

(3) Il est des dieux, des dieux sans amour, sans courroux,
Dont les regards jamais ne s'abaissent sur nous.

J'ai traduit ainsi les deux vers d'Ennius, rapportés par CICÉRON, *de Divinat.* II, 50. J. V. L.

tre chois que celui qui vient de la main expresse de Dieu, me semble chois de peu de prerogative. Les polices du monde ne sont pas moins contraires en ce subiect que les escholes : par où nous pouvons apprendre que la fortune mesme n'est pas plus diverse et variable que nostre raison, ny plus aveugle et inconsideree. Les choses les plus ignorees sont plus propres à estre deïfiees : parquoy, de faire de nous des dieux, comme l'ancienneté, cela surpasse l'extreme foiblesse de discours. I'eusse encores plustost suyvy ceulx qui adoroient le serpent, le chien et le bœuf; d'autant que leur nature et leur estre nous est moins cogneu, et avons plus de loy d'imaginer ce qu'il nous plaist de ces bestes là, et leur attribuer des facultez extraordinaires : mais d'avoir faict des dieux de nostre condition, de laquelle nous debvons cognoistre l'imperfection, leur avoir attribué le desir, la cholere, les vengeances, les mariages, les generations et les parenteles, l'amour et la ialousie, nos membres et nos os, nos fiebvres et nos plaisirs, nos morts, nos sepultures, il fault que cela soit party d'une merveilleuse yvresse de l'entendement humain;

Quæ procul usque adeo divino ab numine distant,
Inque deum numero quæ sint indigna videri (1) :

Formæ, ætates, vestitus, ornatus noti sunt; genera, coniugia, cognationes, omniaque traducta ad similitudinem imbecillitatis humanæ : nam et perturbatis animis inducuntur; accipimus enim deorum cupiditates, ægritudines, iracundias (2); comme d'avoir attribué la divinité non seulement à la foy, à la vertu, à l'honneur, concorde, liberté, victoire, pieté, mais aussi à la volupté, fraude, mort, envie, vieillesse, misere, à la peur, à la fiebvre et à la male fortune, et aultres iniures de nostre vie fraile et caducque :

Quid iuvat hoc, templis nostros inducere mores?
O curvæ in terris animæ, et cœlestium inanes (3)!

(1) Toutes choses qui sont indignes des dieux, et qui n'ont rien de commun avec leur nature. LUCRÈCE, V, 123.

(2) On connaît les différentes figures de ces dieux, leur âge, leurs habillements, leurs ornements, leurs généalogies, leurs mariages, leurs alliances; et on les représente, à tous égards, sur le modèle de l'infirmité humaine, sujets aux mêmes passions, amoureux, chagrins, colères. CIC. *de Nat. deor*. II, 28.

(3) Pourquoi consacrer dans les temples la corruption de nos mœurs? O âmes attachées à la terre, et vides de célestes pensées! PERSE, *Sat*. II, 62 et 61.

Les Aegyptiens, d'une imprudente prudence, deffendoient, sur peine de la hart, que nul eust à dire que Serapis et Isis, leurs dieux, eussent aultrefois esté hommes; et nul n'ignoroit qu'ils ne l'eussent esté : et leur effigie, representee le doigt sur la bouche, signifioit, dict Varro (1), cette ordonnance mysterieuse à leurs presbtres, de taire leur origine mortelle, comme, par raison necessaire, annullant toute leur veneration. Puis que l'homme desiroit tant de s'apparier à Dieu, il eust mieulx faict, dict Cicero (2), de ramener à soy les conditions divines et les attirer çà bas, que d'envoyer là hault sa corruption et sa misere : mais, à le bien prendre, il a faict, en plusieurs façons, et l'un et l'aultre, de pareille vanité d'opinion.

Quand les philosophes espeluchent la hierarchie de leurs dieux, et font les empressez à distinguer leurs alliances, leurs charges et leur puissance, ie ne puis pas croire qu'ils parlent à certes. Quand Platon nous deschiffre le vergier de Pluton, et les commoditez ou peines corporelles qui nous attendent encores aprez la ruyne et aneantissement de nos corps, et les accommode au ressentiment que nous avons en cette vie :

> Secreti celant calles, et myrtea circum
> Silva tegit : curæ non ipsa in morte relinquunt (3);

quand Mahumet promet aux siens un paradis tapissé, paré d'or et de pierreries, peuplé de garses d'excellente beaulté, de vins et vivres singuliers : je veoy bien que ce sont des mocqueurs qui se plient à nostre bestise, pour nous emmieller et attirer par ces opinions et esperances, convenables à nostre mortel appetit. Si sont aulcuns des nostres tumbez en pareil erreur, se promettants, aprez la resurrection, une vie terrestre et temporelle, accompaignee de toutes sortes de plaisirs et commoditez mondaines. Croyons nous que Platon, luy qui a eu ses conceptions si celestes, et si grande accointance à la divinité, que le surnom luy en est demeuré, ayt estimé que l'homme, cette pauvre creature, eust rien en luy d'applicable à cette incomprehensible puissance? et qu'il ayt cru que nos prinses languissantes feussent capables, ny la force de nostre sens assez robuste, pour participer à la beati-

(1) Cité par S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XVIII, 5. C.
(2) *Tusc. quæst.* I, 26. C.
(3) Ils se cachent dans un bois de myrtes, coupé de sentiers solitaires; la mort même ne les a pas délivrés de leurs soucis. VIRG. *Énéid.* VI, 443.

tude ou peine eternelle? Il fauldroit luy dire, de la part de la raison humaine : Si les plaisirs que tu nous promets en l'aultre vie sont de ceulx que i'ay sentis çà bas, cela n'a rien de commun avecques l'infinité. Quand touts mes cinq sens de nature seroient combles de liesse, et cette ame saisie de tout le contentement qu'elle peult desirer et esperer, nous sçavons ce qu'elle peult; cela, ce ne seroit encores rien : s'il y a quelque chose du mien, il n'y a rien de divin : si cela n'est aultre que ce qui peult appartenir à cette nostre condition presente, il ne peult estre mis en compte; tout contentement des mortels est mortel : la recognoissance de nos parents, de nos enfants et de nos amis, si elle nous peult toucher et chatouiller en l'aultre monde, si nous tenons encores à un tel plaisir, nous sommes dans les commoditez terrestres et finies. Nous ne pouvons dignement concevoir la grandeur de ces haultes et divines promesses, si nous les pouvons aulcunement concevoir; pour dignement les imaginer, il les fault imaginer inimaginables, indicibles, et incomprehensibles, et parfaictement aultres que celles de nostre miserable experience. « OEil ne sçauroit veoir, dict sainct Paul (1); et ne peult monter en cœur d'homme, l'heur que Dieu prepare aux siens. » Et si pour nous en rendre capables, on reforme et rechange nostre estre (comme tu dis, Platon, par tes purifications), ce doibt estre d'un si extreme changement et si universel, que par la doctrine physique, ce ne sera plus nous;

> Hector erat tunc quum bello certabat; at ille
> Tractus ab Æmonio, non erat Hector, equo (2);

ce sera quelque aultre chose qui recevra ces recompenses :

> Quod mutatur... dissolvitur; interit ergo :
> Traiiciuntur enim partes, atque ordine migrant (3).

Car en la metempsychose de Pythagoras et changement d'habitation qu'il imaginoit aux ames, pensons nous que le lyon dans lequel est l'ame de Cesar, espouse les passions qui touchoient Cesar, ny que ce soit luy? Si c'estoit encores luy, ceulx là auroient raison, qui combattants cette opinion contre Platon, luy

(1) *Corinth.* I, 2, 9, d'après Isaïe, LXIV, 4. J. V. L.
(2) C'était Hector qui combattait les armes à la main; mais le corps qui fut traîné par les chevaux d'Achille, ce n'était plus Hector. Ovid. *Trist.* III, 11, 27.
(3) Ce qui est changé, se dissout; donc il périt : en effet, les corps sont séparés par d'autres corps, et l'organisation est détruite. Lucrèce, III, 756.

reprochent que le fils se pourroit trouver à chevaucher sa mere revestue d'un corps de mule; et semblables absurditez. Et pensons nous qu'ez mutations qui se font des corps des animaulx en aultres de mesme espece, les nouveaux venus ne soyent aultres que leurs predecesseurs? Des cendres d'un phœnix s'engendre, dict on (1), un ver, et puis un aultre phœnix; ce second phœnix, qui peult imaginer qu'il ne soit aultre que le premier? Les vers qui font nostre soye, on les veoid comme mourir et asseicher, et de ce mesme corps se produire un papillon, et de là un aultre ver, qu'il seroit ridicule estimer estre encores le premier; ce qui a cessé une fois d'estre, n'est plus :

Nec, si materiam nostram collegerit ætas
Post obitum, rursumque redegerit, ut sita nunc est,
Atque iterum nobis fuerint data lumina vitæ,
Pertineat quidquam tamen ad nos id quoque factum,
Interrupta semel quum sit repetentia nostra (2).

Et quand tu dis ailleurs, Platon, que ce sera la partie spirituelle de l'homme à qui il touchera de iouyr des recompenses de l'aultre vie, tu nous dis chose d'aussi peu d'apparence :

Scilicet, avolsis radicibus, ut nequit ullam
Dispicere ipse oculus rem, seorsum corpore toto (3);

car, à ce compte, ce ne sera plus l'homme, ny nous, par consequent, à qui touchera cette iouïssance; car nous sommes bastis de deux pieces principales essentielles, desquelles la separation c'est la mort et ruyne de nostre estre :

Inter enim iecta est vitaï pausa, vageque
Deerrarunt passim motus ab sensibus omnes (4) :

nous ne disons pas que l'homme souffre, quand les vers luy rongent ses membres dequoy il vivoit, et que la terre les consomme :

Et nihil hoc ad nos, qui coitu coniugioque
Corporis atque animæ consistimus uniter apti (5).

(1) PLINE, *Nat. Hist.* X, 2. C.

(2) Et si le temps rassemblait la matière de notre corps après qu'il a été dissous, de sorte qu'il remît cette matière dans la situation où elle est à présent, et qu'il nous rendît à la vie, tout cela ne serait rien à notre égard, dès que le cours de notre existence a été une fois interrompu. LUCRÈCE, III, 859.

(3) De même l'œil, arraché de son orbite, et séparé du corps, ne peut voir aucun objet. LUCRÈCE, III, 562.

(4) En effet, dès que le cours de la vie est interrompu, le mouvement abandonne tous les sens, et se dissipe. LUCRÈCE, III, 872.

(5) Cela ne nous touche pas, puisque nous sommes un tout formé du mariage du corps et de l'âme. LUCRÈCE, III, 857.

Davantage, sur quel fondement de leur iustice peuvent les dieux recognoistre et recompenser à l'homme, aprez sa mort, ses actions bonnes et vertueuses, puis que ce sont eulx mesmes qui les ont acheminees et produictes en luy? et pourquoy s'offensent ils et vengent sur luy les vicieuses, puis qu'ils l'ont eulx mesmes produict en cette condition faultiere, et que d'un seul clin de leur volonté ils le peuvent empescher de faillir? Epicurus opposeroit il pas cela à Platon, avecques grand'apparence de l'humaine raison, s'il ne se couvroit souvent par cette sentence, « Qu'il est impossible d'establir quelque chose de certain de l'immortelle nature, par la mortelle? » Elle ne faict que fourvoyer par tout, mais specialement quand elle se mesle des choses divines. Qui le sent plus evidemment que nous? car encores que nous luy ayons donné des principes certains et infaillibles, encores que nous esclairions ses pas par la saincte lampe de la Verité, qu'il a pleu à Dieu nous communiquer, nous veoyons pourtant iournellement, pour peu qu'elle se desmente du sentier ordinaire, et qu'elle se destourne ou escarte de la voye tracee et battue par l'Eglise, comme tout aussitost elle se perd, s'embarrasse et s'entrave, tournoyant et flottant dans cette mer vaste, trouble et ondoyante, des opinions humaines, sans bride et sans but : aussitost qu'elle perd ce grand et commun chemin, elle se va divisant en mille routes diverses.

L'homme ne peult estre que ce qu'il est, ny imaginer que selon sa portee. C'est plus grande presumption, dict Plutarque (1), à ceulx qui ne sont qu'hommes, d'entreprendre de parler et discourir des dieux et des demy dieux, que ce n'est à un homme ignorant de musique, vouloir iuger de ceulx qui chantent, ou à un homme qui ne feut iamais au camp, vouloir disputer des armes et de la guerre, en presumant comprendre, par quelque legiere coniecture, les effects d'un art qui est hors de sa cognoissance. L'ancienneté pensa, ce croy ie, faire quelque chose pour la grandeur divine, de l'apparier à l'homme, la vestir de ses facultez, et estrener de ses belles humeurs et plus honteuses necessitez, luy offrant de nos viandes à manger, de nos dances, mommeries et farces à la resiouyr, de nos vestements à se couvrir, et maisons à loger, la caressant par l'odeur des encens et

(1) Dans le traité *Pourquoy la iustice divine differe quelquesfois la punition des malefices*, c. 4 de la version d'Amyot. C.

sons de la musique, festons et bouquets; et pour l'accommoder à nos vicieuses passions, flattant sa iustice d'une inhumaine vengeance, l'esiouïssant de la ruyne et dissipation des choses par elle creees et conservees : comme Tiberius Sempronius (1), qui feit brusler, pour sacrifice à Vulcan, les riches despouilles et armes qu'il avoit gaigné sur les ennemis en la Sardaigne; et Paul Emile (2), celles de Macedoine, à Mars et à Minerve; et Alexandre (3), arrivé à l'ocean indique, iecta en mer, en faveur de Thetis, plusieurs grands vases d'or; remplissant en oultre ses autels d'une boucherie, non de bestes innocentes seulement, mais d'hommes aussi; ainsi que plusieurs nations, et entre aultres la nostre, avoient en usage ordinaire; et croy qu'il n'en est aulcune exempte d'en avoir faict essay :

> Sulmone creatos
> Quatuor hic iuvenes, totidem, quos educat Ufens,
> Viventes rapit, inferias quos immolet umbris (4).

Les Getes (5) se tiennent immortels; et leur mourir n'est que s'acheminer vers leur dieu Zamolxis. De cinq en cinq ans, ils despeschent vers luy quelqu'un d'entre eulx pour le requerir des choses necessaires. Ce deputé est choisy au sort; et la forme de le despescher, aprez l'avoir, de bouche, informé de sa charge, est que de ceulx qui l'assistent, trois tiennent debout autant de iavelines, sur lesquelles les aultres le lancent à force de bras. S'il vient à s'enferrer en lieu mortel, et qu'il trespasse soubdain, ce leur est certain argument de faveur divine : s'il en eschappe, ils l'estiment meschant et exsecrable, et en deputent encores un aultre de mesme. Amestris (6), mere de Xerxes, devenue vieille, feit, pour une fois, ensepvelir touts vifs quatorze iouvenceaux des meilleures maisons de Perse, suyvant la religion du païs, pour gratifier à quelque dieu soubterrain. Encores auiourd'hui

(1) Tite-Live, XLI, 16.

(2) Id. XLV, 33. C.

(3) Arrien, VI, 19, et Diodore de Sicile, XVII, 104, sont les seuls historiens d'Alexandre qui parlent des *vases d'or* jetés dans l'Océan; mais ils ne disent rien de la *boucherie d'hommes*. C.

(4) Énée saisit quatre jeunes guerriers, fils de Sulmone, et quatre, nourris sur les bords de l'Ufens, pour les immoler vivants aux mânes de Pallas. Virg. *Énéid.* X, 517.

(5) Hérodote, IV, 94. J. V. L.

(6) Plutarque, *De la superstition*, c. 13; et Hérodote, VII, 114. Amestris était *femme* de Xerxès. C.

les idoles de Themixtitan se cimentent du sang des petits enfants; et n'ayment sacrifice que de ces pueriles et pures ames : iustice affamee du sang de l'innocence !

> Tantum relligio potuit suadere malorum (1) !

Les Carthaginois (2) immoloient leurs propres enfants à Saturne; et qui n'en avoit point, en acheptoit : estants cependant le pere et la mere tenus d'assister à cet office avecques contenance gaye et contente.

C'estoit une estrange fantasie, de vouloir payer la bonté divine de nostre affliction; comme les Lacedemoniens (3), qui mignardoient leur Diane par le bourrellement des ieunes garsons qu'ils faisoient fouetter en sa faveur, souvent iusques à la mort : c'estoit une humeur farouche, de vouloir gratifier l'architecte de la subversion de son bastiment, et de vouloir guarantir la peine deue aux coulpables, par la punition des non coulpables; et que la pauvre Iphigenia, au port d'Aulide, par sa mort et par son immolation, deschargeast envers Dieu l'armee des Grecs des offenses qu'ils avoient commises;

> Et casta inceste, nubendi tempore in ipso,
> Hostia concideret mactatu mœsta parentis (4) :

et ces deux belles et genereuses ames des deux Decius, pere et fils, pour propitier la faveur des dieux envers les affaires romaines, s'allassent iecter, à corps perdu, à travers le plus espez des ennemis. *Quæ fuit tanta deorum iniquitas, ut placari populo romano non possent, nisi tales viri occidissent* (5)? Ioinct que ce n'est pas au criminel de se faire fouetter à sa mesure et à son heure; c'est au iuge, qui ne met en compte de chastiement que la peine qu'il ordonne, et ne peult attribuer à punition ce qui vient à gré à celuy qui le souffre : la vengeance divine presuppose nostre dissentement entier, pour sa iustice et pour nostre peine. Et feut ridicule l'humeur de Polycrates (6), tyran de Samos, lequel, pour interrompre le cours de son con-

(1) Tant la superstition a pu conseiller de crimes! LUCRÈCE, I, 102.
(2) PLUTARQUE, *De la superstition*, c. 13. C.
(3) ID. *Apophthegmes des Lacédémoniens*, vers la fin. C.
(4) Que cette vierge infortunée, au moment destiné à son hymen, expirât sous les coups impitoyables d'un père. LUCRÈCE, I, 99.
(5) Comment les dieux étaient-ils si irrités contre le peuple romain, qu'ils ne pussent être satisfaits qu'au prix d'un sang si généreux? CIC. *de Nat. deor.* III, 6.
(6) HÉRODOTE, III, 41 et 42. J. V. L.

tinuel bonheur, et le compenser, alla iecter en mer le plus cher et pretieux ioyau qu'il eust, estimant que par ce malheur apposté, il satisfaisoit à la revolution et vicissitude de la fortune : et elle, pour se mocquer de son ineptie, feit que ce mesme ioyau reveint encores en ses mains, trouvé au ventre d'un poisson. Et puis, à quel usage les deschirements et desmembrements des Corybantes, des Menades, et, en nos temps, des mahumetans, qui se balaffrent le visage, l'estomach, les membres, pour gratifier leur prophete ; veu que l'offense consiste en la volonté, non en la poictrine, aux yeulz, aux genitoires, en l'embonpoinct, aux espaules et au gosier? *Tantus est perturbatæ mentis et sedibus suis pulsæ furor, ut sic dii placentur, quemadmodum ne homines quidem sæviunt* (1). Cette contexture naturelle regarde, par son usage, non seulement nous, mais aussi le service de Dieu et des aultres hommes ; c'est iniustice de l'affoler à nostre escient, comme de nous tuer pour quelque pretexte que ce soit : ce semble estre grande lascheté et trahison de mastiner et corrompre les functions du corps, stupides et serves, pour espargner à l'ame la solicitude de les conduire selon raison. *Ubi iratos deos timent, qui sic propitios habere merentur?... In regiæ libidinis voluptatem castrati sunt quidem; sed nemo sibi, ne vir esset, iubente domino, manus intulit* (2). Ainsi remplissoient ils leur religion de plusieurs mauvais effects :

Sæpius olim
Relligio peperit scelerosa atque impia facta (3).

Or rien du nostre ne se peult apparier ou rapporter, en quelque façon que ce soit, à la nature divine, qui ne la tache et marque d'autant d'imperfection. Cette infinie beaulté, puissance et bonté, comment peult elle souffrir quelque correspondance et similitude à chose si abiecte que nous sommes, sans un extreme interest et deschet de sa divine grandeur? *Infirmum Dei for-*

(1) Tel est leur délire, telle est leur fureur, qu'ils pensent apaiser les dieux en surpassant toutes les cruautés des hommes. S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, VI, 10.

(2) De quelles actions pensent-ils que les dieux s'irritent, ceux qui croient se les rendre propices par des crimes?... On a vu des hommes qui ont été faits eunuques pour servir aux plaisirs des rois; mais jamais esclave ne s'est mutilé lui-même, lorsque son maître lui commandait de ne plus être homme. S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, VI, 10, d'après Sénèque.

(3) Autrefois la superstition a souvent inspiré des actions impies et détestables. LUCRÈCE, I, 83.

tius est hominibus; et stultum Dei sapientius est hominibus (1). Stilpon le philosophe, interrogé si les dieux s'esiouïssent de nos honneurs et sacrifices : « Vous estes indiscret, respondit il (2); retirons nous à part, si vous voulez parler de cela. » Toutesfois, nous luy prescrivons des bornes, nous tenons sa puissance assiegee par nos raisons (i'appelle raison nos resveries et nos songes, avecques la dispense de la philosophie, qui dict, « le fol mesme, et le meschant, forcener par raison; mais que c'est une raison de particuliere forme »); nous le voulons asservir aux apparences vaines et foibles de nostre entendement, luy qui a faict et nous et nostre cognoissance. Parce que rien ne se faict de rien, Dieu n'aura sceu bastir le monde sans matiere. Quoi! Dieu nous a il mis en main les clefs et les derniers ressorts de sa puissance? s'est il obligé à n'oultrepasser les bornes de nostre science? Mets le cas, ô homme, que tu ayes peu remarquer icy quelques traces de ses effects; penses tu qu'il y ayt employé tout ce qu'il a peu, et qu'il ayt mis toutes ses formes et toutes ses idees en cet ouvrage? Tu ne veois que l'ordre et la police de ce petit caveau où tu es logé; au moins si tu la veois : sa divinité a une iurisdiction infinie au delà; cette piece n'est rien au prix du tout :

> Omnia cum cœlo, terraque, marique,
> Nil sunt ad summam summaï totius omnem (3) :

c'est une loy municipale que tu allegues; tu ne sçais pas quelle est l'universelle. Attache toy à ce à quoy tu es subiect, mais non pas luy; il n'est pas ton confrere, ou concitoyen, ou compaignon. S'il s'est aulcunement communiqué à toy, ce n'est pas pour se ravaller à ta petitesse, ny pour te donner le contreroolle de son pouvoir : le corps humain ne peult voler aux nues; c'est pour toy. Le soleil bransle, sans seiour, sa course ordinaire; les bornes des mers et de la terre ne se peuvent confondre; l'eau est instable et sans fermeté; un mur est, sans froissure, impenetrable à un corps solide; l'homme ne peult conserver sa vie dans les flammes; il ne peult estre et au ciel, et en la terre, et en mille lieux ensemble corporellement : c'est pour toy qu'il a faict ces reigles; c'est

(1) La faiblesse de Dieu est plus forte que la force des hommes; sa folie est plus sage que leur sagesse. S. PAUL, *Corinth.* I, 1, 25.

(2) DIOG. LAERCE, II, 117. C.

(3) Le ciel, la terre et la mer, pris ensemble, ne sont rien, en comparaison de l'immensité du grand tout. LUCRÈCE, VI, 679.

toy qu'elles attachent : il a tesmoigné aux chrestiens qu'il les a toutes franchies, quand il luy a pleu. De vray, pourquoy, tout puissant comme il est, auroit il restreinct ses forces à certaine mesure? en faveur de qui auroit il renoncé son privilege? Ta raison n'a en aulcune aultre chose plus de verisimilitude et de fondement, qu'en ce qu'elle te persuade la pluralité des mondes;

Terramque, et solem, lunam, mare, cetera quæ sunt,
Non esse unica, sed numero magis innumerali (1) :

les plus fameux esprits du temps passé l'ont creue, et aulcuns des nostres mesmes, forcez par l'apparence de la raison humaine; d'autant qu'en ce bastiment que nous veoyons, il n'y a rien seul et un,

Quum in summa res nulla sit una,
Unica quæ gignatur, et unica solaque crescat (2);

et que toutes les especes sont multipliees en quelque nombre : par où il semble n'estre pas vraysemblable que Dieu ayt faict ce seul ouvrage sans compaignon, et que la matiere de cette forme ayt esté toute espuisee en ce seul individu;

Quare etiam atque etiam tales fateare necesse est,
Esse alios alibi congressus materiaï,
Qualis hic est, avido complexu quem tenet æther (3) :

notamment si c'est un animant, comme ses mouvements le rendent si croyable, que Platon l'asseure (4), et plusieurs des nostres ou le confirment, ou ne l'osent infirmer; non plus que cette ancienne opinion, que le ciel, les estoiles et aultres membres du monde, sont creatures composees de corps et ame, mortelles en consideration de leur composition, mais immortelles par la determination du createur. Or s'il y a plusieurs mondes, comme Democritus, Epicurus, et presque toute la philosophie a pensé, que sçavons nous si les principes et les reigles de cettuy cy touchent pareillement les aultres? ils ont, à l'adventure, aultre vi-

(1) Que la terre, le soleil, la lune, la mer, et tous les êtres, ne sont point uniques, mais en nombre infini. Lucrèce, II, 1085.

(2) Qu'il n'y a point, dans la nature, d'être unique de son espèce, qui naisse et qui croisse isolé. Lucrèce, II, 1077.

(3) On ne peut donc s'empêcher de convenir qu'il a dû se faire ailleurs d'autres agrégations de matière, semblables à celle que l'éther embrasse dans son vaste contour. Lucrèce, II, 1064.

(4) Dans son *Timée*, pag. 527. C.

sage et aultre police. Epicurus (1) les imagine ou semblables ou dissemblables. Nous veoyons en ce monde une infinie difference et varieté, pour la seule distance des lieux : ny le bled ny le vin ne se veoid, ny aulcun de nos animaulx, en ce nouveau coing du monde que nos peres ont descouvert; tout y est divers : et au temps passé, veoyez en combien de parties du monde on n'avoit cognoissance ny de Bacchus ny de Ceres. Qui en vouldra croire Pline et Herodote (2), il y a des especes d'hommes, en certains endroicts, qui ont fort peu de ressemblance à la nostre; et y a des formes mestisses et ambiguës entre l'humaine nature et la brutale : il y a des contrees où les hommes naissent sans teste, portants les yeulx et la bouche en la poictrine; où ils sont tous androgynes; où ils marchent de quatre pattes; où ils n'ont qu'un œil au front, et la teste plus semblable à celle d'un chien qu'à la nostre; où ils sont moitié poisson par embas, et vivent en l'eau; où les femmes accouchent à cinq ans, et n'en vivent que huict; où ils ont la teste si dure en la peau du front, que le fer n'y peult mordre, et rebouche contre; où les hommes sont sans barbe; des nations sans usage de feu; d'aultres qui rendent le sperme de couleur noire; quoy, ceulx qui naturellement se changent en loups, en iuments, et puis encores en hommes? et s'il est ainsi comme dict Plutarque (3), qu'en quelque endroict des Indes il y aye des hommes sans bouche, se nourrissants de la senteur de certaines odeurs, combien y a il de nos descriptions faulses? Il n'est plus risible, ny à l'adventure capable de raison et de societé; l'ordonnance et la cause de nostre bastiment interne seroient, pour la pluspart, hors de propos.

Davantage, combien y a il de choses de nostre cognoissance qui combattent ces belles reigles que nous avons taillees et prescriptes à nature! Et nous entreprendrons d'y attacher Dieu mesme! Combien de choses appellons nous miraculeuses et contre nature! cela se faict par chasque homme et par chasque nation, selon la mesure de son ignorance : combien trouvons nous de proprietez occultes et de quintessences! car « aller selon nature, » pour nous, ce n'est qu'aller selon nostre intelligence.

(1) Diogène Laerce, X, 85. C.

(2) Les exemples suivants sont tirés du troisième et du quatrième livre d'Hérodote, et du sixième, septième et huitième livre de Pline. Mais la plupart de ces traditions sont révoquées en doute par l'un et l'autre. J. V. L.

(3) Plutarque, *De la face de la lune:* et Pline, VII, 2. C.

autant qu'elle peult suyvre, et autant que nous y veoyons : ce qui est au delà est monstrueux et desordonné. Or, à ce compte, aux plus advisez et aux plus habiles, tout sera doncques monstrueux : car à ceulx là l'humaine raison a persuadé qu'elle n'avoit ny pied ny fondement quelconque, non pas seulement pour asseurer si la neige est blanche, et Anaxagoras la disoit noire (1); s'il y a quelque chose, ou s'il n'y a nulle chose; s'il y a science ou ignorance, ce que Metrodorus Chius (2) nioit l'homme pouvoir dire; ou si nous vivons, comme Euripides est en doubte, « si la vie que nous vivons est vie, ou si c'est ce que nous appellons mort qui soit vie : »

Τίς δ' οἶδεν εἰ ζῆν τοῦθ', ὃ κέκληται θανεῖν,
Τὸ ζῆν δὲ, θνήσκειν ἐστί (3);

et non sans apparence : car pourquoy prenons nous tiltre d'estre, de cet instant qui n'est qu'une eloise (4) dans le cours infiny d'une nuict eternelle, et une interruption si briefve de nostre perpetuelle et naturelle condition, la mort occupant tout le devant et tout le derriere de ce moment, et encores une bonne partie de ce moment? D'aultres iurent, Qu'il n'y a point de mouvement (5), que rien ne bouge, comme les suyvants de Melissus; car s'il n'y a rien qu'Un, ny ce mouvement spherique ne luy peult servir, ny le mouvement de lieu à aultre, comme Platon preuve : d'aultres, Qu'il n'y a ny generation ny corruption en nature. Protagoras (6) dict, Qu'il n'y a rien en nature que le doubte; que de toutes choses on peult egualement disputer; et de cela mesme, si on peult egualement disputer de toutes choses : Nausiphanes (7), Que des choses qui semblent, rien

(1) CICÉRON, *Academ.* II, 23 et 31; *Epist. ad Quint. fr.* II, 13. On peut consulter, sur cette opinion d'Anaxagore, Sextus Empiricus, *Hypotyp. pyrrhon.* I, 13; Gallien, *de Simpl. medicam.* II, 1; Lactance, *Divin. Instit.* III, 23, V, 3, etc. Un Allemand, Voigt, a publié aussi une dissertation *Adversus alborem nivis*. J. V. L.

(2) CIC. *Acad.* II, 23; SEXT. EMPIRICUS, p. 146. C.

(3) PLATON, *Gorgias*, p. 300; DIOGÈNE LAERCE, IX, 73; SEXTUS EMPIRICUS, *Hypotyp.* III, 24. C.

(4) C'est-à-dire *un éclair*. Borel, qui sur ce mot cite Montaigne, le fait venir de *elucere*. En Languedoc, ajoute-t-il, *un liaus* veut dire un éclair; et *lieussa*, faire des éclairs : deux mots qui viennent aussi du latin *lucere*. C.

(5) DIOG. LAERCE, IX, 24. C.

(6) ID. *ibid.* 51; SÉNÈQUE, *Epist.* 99. C.

(7) SÉNÈQUE, *Epist.* 88. C.

n'est non plus que non est; qu'il n'y a aultre certain que l'incertitude : Parmenides, Que de ce qu'il semble, il n'est aulcune chose en general; qu'il n'est qu'Un : Zenon, Qu'Un mesme n'est pas, et qu'il n'y a rien; si Un estoit, il seroit ou en un aultre ou en soy mesme; s'il est en un aultre, ce sont deux; s'il est en soy mesme, ce sont encores deux, le comprenant et le comprins (1). Selon ces dogmes, la nature des choses n'est qu'une umbre ou faulse ou vaine.

Il m'a tousiours semblé qu'à un homme chrestien cette sorte de parler est pleine d'indiscretion et d'irreverence : « Dieu ne peult mourir; Dieu ne se peult desdire; Dieu ne peult faire cecy ou cela. » Ie ne treuve pas bon d'enfermer ainsi la puissance divine soubs les loix de nostre parole; et l'apparence qui s'offre à nous en ces propositions, il la fauldroit representer plus reveremment et plus religieusement.

Nostre parler a ses foiblesses et ses defaults, comme tout le reste : la pluspart des occasions des troubles du monde sont grammairiennes; nos procez ne naissent que du debat de l'interpretation des loix; et la pluspart des guerres, de cette impuissance de n'avoir sceu clairement exprimer les conventions et traictez d'accord des princes : combien de querelles et combien importantes a produict au monde le doubte du sens de cette syllabe, *Hoc* (2)? Prenons la clause que la logique mesme nous presentera pour la plus claire : si vous dictes, « Il faict beau temps, » et que vous dissiez (3) verité, il faict doncques beau temps. Voylà pas une forme de parler certaine? encores nous trompera elle : qu'il soit ainsi, suyvons l'exemple; si vous dictes, « Ie mens, » et que vous dissiez vray, vous mentez doncques (4). L'art, la raison, la force de la conclusion de cette cy, sont pareilles à l'aultre; toutesfois nous voylà embourbez. Ie veoy les

(1) Cicéron, *Academ.* II, 37; Sénèque, *Epist.* 88. C.

(2) Montaigne veut parler ici des controverses des catholiques et des protestants sur la transsubstantiation. A. D.

(3) C'est ainsi que Montaigne a orthographié deux fois de suite ce mot dans l'exemplaire corrigé de sa main. Nous écririons aujourd'hui *disiez* : mais c'est bien plus la précision et l'énergie, que la correction et la pureté du style, qu'il faut chercher dans Montaigne. Ce philosophe n'est pas un guide plus sûr en fait d'orthographe et de ponctuation : aussi dit-il expressément qu'il ne se mêle ni de l'une ni de l'autre, et qu'il recommande seulement aux imprimeurs de suivre *l'orthografe antiene*. N. — Voyez cependant p. 241. note 3. DD.

(4) C'est le sophisme appelé *le menteur*, ψευδόμενος. Cic. *Acad.* II, 29; Aulu-Gelle, XVIII, 2, etc. J. V. L.

philosophes pyrrhoniens qui ne peuvent exprimer leur generale conception en aulcune maniere de parler; car il leur fauldroit un nouveau langage : le nostre est tout formé de propositions affirmatifves, qui leur sont du tout ennemies; de façon que quand ils disent, « Ie doubte, » on les tient incontinent à la gorge, pour leur faire avouer qu'au moins asseurent et sçavent ils cela, « qu'ils doubtent. » Ainsin on les a contraincts de se sauver dans cette comparaison de la medecine, sans laquelle leur humeur seroit inexplicable : quand ils prononcent, « I'ignore, » ou « Ie doubte, » ils disent que cette proposition s'emporte elle mesme quand et quand le reste; ny plus ny moins que la rubarbe, qui poulse hors les mauvaises humeurs, et s'emporte hors quand et quand elle mesme (1). Cette fantasie est plus seurement conceue par interrogation : QUE SÇAY IE? comme ie la porte à la devise d'une balance.

Veoyez comment on se prevault de cette sorte de parler, pleine d'irreverence (2) : aux disputes qui sont à present en nostre religion, si vous pressez trop les adversaires, ils vous diront tout destrousseement, « qu'il n'est pas en la puissance de Dieu de faire que son corps soit en paradis et en la terre, et en plusieurs lieux ensemble. » Et ce mocqueur ancien (3), comment il en faict son proufit! « Au moins, dict il, est ce une non legiere consolation à l'homme de ce qu'il veoid Dieu ne pouvoir pas toutes choses : car il ne se peult tuer, quand il le vouldroit, qui est la plus grande faveur que nous ayons en nostre condition; il ne peult faire les mortels immortels, ny revivre les trespassez, ny que celuy qui a eu des honneurs ne les ayt point eus; n'ayant aultre droict sur le passé que de l'oubliance : et afin que cette societé de l'homme à Dieu s'accouple encores par des exemples plaisants, il ne peult faire que deux fois dix ne soyent vingt. » Voylà ce qu'il dict, et qu'un chrestien debvroit eviter de passer par sa bouche : là où, au rebours, il semble que les hommes recherchent cette folle fierté de langage, pour ramener Dieu à leur mesure :

(1) DIOGÈNE LAERCE, IX, 76. C.

(2) Dont il est question plus haut, savoir : *Dieu ne peut faire ceci ou cela*. C.

(3) Dans la première édition des *Essais*, publiée en 1580, et dans l'édition in-4° de 1588, chez *Abel l'Angelier*, Montaigne avait mis : *Et ce mocqueur de Pline, comment il en faict son proufit!* Mais il a rayé lui-même *de Pline*, et a écrit au-dessus, *antien*. Voyez le passage auquel il fait allusion, PLINE, II, 7. N.

Cras vel atra
Nube polum pater occupato,
Vel sole puro; non tamen irritum,
Quodcumque retro est, efficiet; neque
Diffinget, infectumque reddet,
Quod fugiens semel hora vexit (1).

Quand nous disons, Que l'infinité des siecles, tant passez qu'à venir, n'est à Dieu qu'un instant; que sa bonté, sapience, puissance, sont mesme chose avecques son essence; nostre parole le dict, mais nostre intelligence ne l'apprehende (2) point. Et toutesfois nostre oultrecuidance veult faire passer la Divinité par nostre estamine; et de là s'engendrent toutes les resveries et les erreurs desquelles le monde se treuve saisy, ramenant et poisant à sa balance chose si esloingnee de son poids (3). *Mirum, quo procedat improbitas cordis humani, parvulo aliquo invitata successu* (4). Combien insolemment rebrouent Epicurus les stoïciens sur ce qu'il tient l'estre veritablement bon et heureux n'appartenir qu'à Dieu, et l'homme sage n'en avoir qu'un umbrage et similitude! Combien temerairement ont ils attaché Dieu à la destinee! (à la mienne volonté, qu'aulcuns du surnom de chrestiens ne le facent pas encores!) et Thales, Platon et Pythagoras l'ont asservy à la necessité. Cette fierté de vouloir descouvrir Dieu par nos yeulx, a faict qu'un grand personnage des nostres (5) a attribué à la Divinité une forme corporelle; et est cause de ce qui nous advient touts les iours, d'attribuer à Dieu les evenements d'importance, d'une particuliere assignation : parce qu'ils nous poisent, il semble qu'ils luy poisent aussi, et qu'il y regarde plus entier et plus attentif qu'aux evenements qui nous sont legiers,

(1) Que demain l'air soit couvert de nuages épais, ou que le soleil brille dans un ciel pur; les dieux ne peuvent faire que ce qui a été n'ait point été, ni détruire ce que le temps rapide a emporté sur ses ailes. Hor. *Od.* III, 29, 43.

(2) *Ne le comprend point.* Du mot latin *apprehendere, prendre, saisir*, on a fait *appréhender*, pour dire, *comprendre, saisir une idée, une pensée;* et du temps de Montaigne, le mot *appréhender* n'était employé que dans ce sens-là. *Appréhender*, pour dire *craindre*, était absolument inconnu. C.

(3) Montaigne, dans tout ce passage, contredit l'auteur qu'il a traduit et qu'il défend. « L'homme, dit Sebond, est, par sa nature, en tant qu'il est homme, la vraye et vifve image de Dieu. Tout ainsi que le cachet engrave sa figure dans la cire, ainsi Dieu empreint en l'homme sa semblance, etc. » *Théologie naturelle*, c. 121, traduction de Montaigne. J. V. L.

(4) Il est étonnant jusqu'où se porte l'arrogance du cœur de l'homme, lorsqu'elle est encouragée par le moindre succès. Pline, *Nat. Hist.* II, 23.

(5) C'est Tertullien, dans ce passage si souvent cité : *Quis negat Deum esse corpus, et si Deus spiritus sit?* N.

ou d'une suitte ordinaire. *Magna dii curant, parva negligunt* (1). Escoutez son exemple; il vous esclaircira de sa raison : *Nec in regnis quidem reges omnia minima curant* (2), comme si à ce roy là c'estoit plus et moins de remuer un empire, ou la feuille d'un arbre; et si sa providence s'exerceoit aultrement, inclinant l'evenement d'une battaille, que le sault d'une pulce. La main de son gouvernement se preste à toutes choses, de pareille teneur, mesme force, et mesme ordre : nostre interest n'y apporte rien; nos mouvements et nos mesures ne le touchent pas. *Deus ita artifex magnus in magnis, ut minor non sit in parvis* (3). Nostre arrogance nous remet tousiours en avant cette blasphemeuse apariation. Parce que nos occupations nous chargent, Straton a estrené les dieux de toute immunité d'offices, comme sont leurs presbtres; il faict produire et maintenir toutes choses à nature; et de ses poids et mouvements construit les parties du monde, deschargeant l'humaine nature de la crainte des iugements divins : *quod beatum æternumque sit, id nec habere negotii quidquam, nec exhibere alteri* (4). Nature veult qu'en choses pareilles il y ayt relation pareille : le nombre doncques infiny des mortels conclud un pareil nombre d'immortels; les choses infinies qui tuent et ruynent, en presupposent autant qui conservent et proufitent. Comme les ames des dieux, sans langue, sans yeulx, sans aureilles, sentent entre elles chascune ce que l'aultre sent, et iugent nos pensees : ainsi les ames des hommes, quand elles sont libres et desprinses du corps par le sommeil ou par quelque ravissement, divinent, prognosticquent, et veoyent choses qu'elles ne sçauroient veoir meslees aux corps. « Les hommes, dict sainct Paul (5), sont devenus fols, pensants estre sages, et ont mué la gloire de Dieu incorruptible, en l'image de l'homme corruptible. » Veoyez un peu ce battelage des deïfications anciennes : aprez la grande et superbe pompe de l'enterrement (6), comme le feu venoit à prendre au hault de

(1) Les dieux prennent soin des grandes choses, et négligent les petites. Cic. *de Nat. deor*. II, 66.

(2) Les rois mêmes n'entrent pas dans les petits détails de l'administration. Cic. *de Nat. deor*. III, 35.

(3) Dieu, qui est si parfait ouvrier dans les grandes choses, ne l'est pas moins dans les petites. S. Augustin, *de Civit. Dei*, XI, 22.

(4) Un être heureux et éternel n'a point de peine, et n'en fait à personne. Cic. *de Nat. deor*. I, 17.

(5) *Épître aux Romains*, c. I, v. 22, 23.

(6) Tout cela est exactement décrit par Hérodien, l. IV. C.

la pyramide et saisir le lict du trespassé, ils laissoient en mesme temps eschapper un aigle, lequel s'envolant à mont, signifioit que l'ame s'en alloit en paradis; nous avons mille medailles, et notamment de cette honneste femme de Faustine (1), où cet aigle est representé emportant à la chevremorte (2) vers le ciel ces ames deïfiees. C'est pitié que nous nous pipons de nos propres singeries et inventions;

Quod finxere, timent (3) :

comme les enfants qui s'effroyent de ce mesme visage qu'ils ont barbouillé et noircy à leur compaignon; *quasi quidquam infelicius sit homine, cui sua figmenta dominantur* (4). C'est bien loing d'honnorer celuy qui nous a faicts, que d'honnorer celuy que nous avons faict. Auguste eut plus de temples que Iupiter, servis avec autant de religion et creance de miracles. Les Thasiens, en recompense des bienfaicts qu'ils avoient receus d'Agesilaus, lui veindrent dire qu'ils l'avoient canonisé : « Vostre nation, leur dict il (5), a elle ce pouvoir de faire dieu qui bon luy semble? Faictes en, pour veoir, l'un d'entre vous : et puis, quand i'auray veu comme il s'en sera trouvé, ie vous diray grand mercy de vostre offre. » L'homme est bien insensé! il ne sçauroit forger un ciron, et forge des dieux à douzaine! Oyez Trismegiste (6) louant nostre suffisance : « De toutes les choses admirables, cecy a surmonté l'admiration, que l'homme ayt peu trouver la divine nature et la faire. » Voicy des arguments de l'eschole mesme de la philosophie,

Nosse cui divos et cœli numina soli
Aut soli nescire, datum (7) :

« Si Dieu est, il est animal (8); s'il est animal, il a sens; et s'il

(1) C'est par ironie que Montaigne l'appelle *honnête femme*. Ses honteuses débauches n'étaient ignorées, dans l'empire, que de Marc-Aurèle, son mari. A. D.

(2) Celui qui est porté *à la chevremorte* est couché sur le dos de celui qui le porte, et lui embrasse le cou, en tenant ses cuisses et ses jambes autour de son corps. C.

(3) Ils redoutent ce qu'ils ont eux-mêmes inventé. LUCAIN, I, 486.

(4) Quoi de plus malheureux que l'homme, esclave des chimères qu'il s'est faites!

(5) PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens*. C.

(6) *Asclepius dialog. ap.* L. APULEIUM, *ed. Bipont.* t. II. p. 306. J. V. L.

(7) Qui seule peut connaître les dieux et les puissances célestes, ou savoir qu'on ne peut les connaître. LUCAIN, I, 452.

(8) C'est-à-dire *animé*. — Voy. CICÉRON, *de Nat. deor.* III, 13, 14. Tous les ar-

a sens, il est subiect à corruption. S'il est sans corps, il est sans ame, et par consequent sans action; et s'il a corps, il est perissable. » Voylà pas triumphé! « Nous sommes incapables d'avoir faict le monde : il y a doncques quelque nature plus excellente qui y a mis la main. Ce seroit une sotte arrogance de nous estimer la plus parfaicte chose de cet univers : il y a doncques quelque chose de meilleur; cela c'est Dieu. Quand vous veoyez une riche et pompeuse demeure, encores que vous ne sçachiez qui en est le maistre, si ne direz vous pas qu'elle soit faicte pour des rats : et cette divine structure que nous veoyons du palais celeste, n'avons nous pas à croire que ce soit le logis de quelque maistre plus grand que nous ne sommes? Le plus hault est il pas tousiours le plus digne? et nous sommes placez au plus bas. Rien sans ame et sans raison ne peult produire un animant capable de raison : le monde nous produict; il a doncques ame et raison. Chasque part de nous est moins que nous : nous sommes part du monde; le monde est donc fourny de sagesse et de raison, et plus abondamment que nous ne sommes. C'est belle chose que d'avoir un grand gouvernement : le gouvernement du monde appartient doncques à quelque heureuse nature. Les astres ne nous font pas de nuisance : ils sont doncques pleins de bonté. Nous avons besoing de nourriture : aussi ont doncques les dieux, et se paissent des vapeurs de çà bas. Les biens mondains ne sont pas biens à Dieu : ce ne sont doncques pas biens à nous. L'offenser et l'estre offensé sont egualement tesmoignages d'imbecillité : c'est doncques folie de craindre Dieu. Dieu est bon par sa nature; l'homme par son industrie, qui est plus. La sagesse divine et l'humaine sagesse n'ont aultre distinction, sinon que celle là est eternelle : or la duree n'est aulcune accession à la sagesse; parquoy nous voylà compaignons. Nous avons vie, raison et liberté, estimons la bonté, la charité et la iustice : ces qualitez sont doncques en luy. » Somme, le bastiment et le desbastiment (1), les conditions de la Divinité, se forgent par l'homme, selon la relation à soy. Quel patron et quel modelle! Estirons (2), eslevons et grossissons les qualitez humaines tant qu'il nous

guments qui suivent sont extraits aussi du même ouvrage, II, 6, 8, 11, 12, 16, etc. C.

(1) *Le théisme et l'athéisme, tous ces arguments pour et contre la Divinité, se forgent*, etc. C.

(2) *Étendons, allongeons*. E. J.

plaira : enfle toy, pauvre homme, et encores, et encores, et encores ;

Non, si te ruperis, inquit (1).

Profecto non Deum, quem cogitare non possunt, sed semetipsos pro illo cogitantes, non illum, sed seipsos, non illi, sed sibi comparant (2). Ez choses naturelles, les effects ne rapportent qu'à demy leurs causes : quoy cette cy? elle est au dessus de l'ordre de nature; sa condition est trop haultaine, trop esloingnee et trop maistresse, pour souffrir que nos conclusions l'attachent et la garrottent. Ce n'est point par nous qu'on y arrive : cette route est trop basse; nous ne sommes non plus prez du ciel sur le mont Cenis, qu'au fond de la mer : consultez en pour veoir avecques vostre astrolabe. Ils rameinent Dieu iusques à l'accointance charnelle des femmes, à combien de fois, à combien de generations. Paulina, femme de Saturninus, matrone de grande reputation à Rome, pensant coucher avec le dieu Serapis (3), se trouva entre les bras d'un sien amoureux, par le maquerelage des presbtres de ce temple. Varro, le plus subtil et le plus sçavant aucteur latin, en ses livres de la theologie, escrit (4) que le sacristain de Hercules, iectant au sort d'une main pour soy, de l'aultre pour Hercules, ioua contre luy un soupper et une garse; s'il gaignoit, aux despens des offrandes; s'il perdoit, aux siens : il perdit, paya son soupper et sa garse; son nom feut Laurentine, qui veid de nuict ce dieu entre ses bras, luy disant au surplus que, le lendemain, le premier qu'elle rencontreroit la payeroit celestement de son salaire : ce feut Taruncius (5), ieune homme riche, qui la mena chez luy, et avecques le temps la laissa heritiere. Elle, à son tour, esperant faire chose agréable à ce dieu, laissa heritier le peuple romain : pourquoy on lui attribua des honneurs divins. Comme s'il ne suffisoit

(1) Quand tu crèverais, tu n'en approcherais pas. Hor. *Sat.* II, 3, 19.

(2) Certes les hommes, croyant penser à Dieu, dont ils ne peuvent se former l'idée, ne pensent point à lui, mais à eux-mêmes ; ils ne voient qu'eux, et non pas lui ; c'est à eux, non à lui-même, qu'ils le comparent. S. Augustin, *de Civit. Dei,* XII, 15.

(3) Ou *Anubis,* selon Josèphe, *Ant. jud.* XVIII, 4. C. — Voy. Fontenelle, Dialogues des morts, *Pauline et Callirhoé.* J. V. L.

(4) Dans S. Augustin, *de Civit. Dei,* VI, 7. C. — Voyez aussi sur cette tradition, Macrobe, *Saturnales,* I, 10 ; et Baudelot, *De l'utilité des voyages,* tome II, p. 141. J. V. L.

(5) Ou *Tarutius.* Voyez Plutarque, *Vie de Romulus,* c. 3 de la traduction d'Amyot. C.

pas que, par double estoc (1), Platon feust originellement descendu des dieux, et avoir pour aucteur commun de sa race Neptune; il estoit tenu pour certain à Athenes, qu'Ariston ayant voulu iouyr de la belle Perictione, n'avoit sceu; et feut adverty en songe par le dieu Apollo de la laisser impollue et intacte iusques à ce qu'elle feust accouchee : c'estoient les pere et mere de Platon (2). Combien y a il, ez histoires, de pareils cocuages procurez par les dieux contre les pauvres humains! et des maris iniurieusement descriez en faveur des enfants! En la religion de Mahumet, il se treuve, par la creance de ce peuple, assez de Merlins, à sçavoir, enfants sans pere, spirituels, nayz divinement au ventre des pucelles; et portent un nom qui le signifie en leur langue.

Il nous fault noter qu'à chasque chose il n'est rien plus cher et plus estimable que son estre (le lyon, l'aigle, le daulphin, ne prisent rien au dessus de leur espece); et que chascune rapporte les qualitez de toutes aultres choses à ses propres qualitez; lesquelles nous pouvons bien estendre et raccourcir, mais c'est tout; car hors de ce rapport et de ce principe, nostre imagination ne peult aller, ne peult rien diviner aultre, et est impossible qu'elle sorte de là et qu'elle passe au delà : d'où naissent ces anciennes conclusions : « De toutes formes, la plus belle est celle de l'homme; Dieu doncques est de cette forme. Nul ne peult estre heureux sans vertu; ny la vertu estre sans raison; et nulle raison loger ailleurs qu'en l'humaine figure : Dieu est doncques revestu de l'humaine figure (3). » *Ita est informatum anticipatumque mentibus nostris, ut homini, quum de Deo cogitet, forma occurrat humana* (4). Pourtant disoit plaisamment Xenophanes (5), que si les animaulx se forgent des dieux, comme il est vraysemblable qu'ils facent, ils les forgent certainement de mesme eulx, et se glorifient comme nous. Car pourquoy ne dira un oyson ainsi : « Toutes les pieces de l'univers me regardent; la terre me sert à marcher, le soleil à

(1) *Des deux côtés, du côté paternel et maternel.* — *Estoc,* ligne d'extraction, *la source d'une lignée, où toute la lignée rapporte son commencement,* dit NICOT. C.

(2) DIOG. LAERCE, III, 2; PLUTARQUE, *Symposiaques,* VIII, 1. C.

(3) CIC. *de Nat. deor.* I, 18. C.

(4) C'est une habitude et un préjugé de notre esprit, que nous ne pouvons penser à Dieu sans nous le représenter sous une forme humaine. CIC. *ibid.* 27.

(5) EUSÈBE, *Prép. évangél.* XIII, 13. C.

m'esclairer, les estoiles à m'inspirer leurs influences; i'ay telle commodité des vents, telle des eaux; il n'est rien que cette voulte regarde si favorablement que moy; ie suis le mignon de nature? Est-ce pas l'homme qui me traicte, qui me loge, qui me sert? c'est pour moy qu'il faict et semer et mouldre; s'il me mange, aussi faict il bien l'homme son compaignon, et si fois ie moy les vers qui le tuent et qui le mangent. » Autant en diroit une grue (1); et plus magnifiquement encores, pour la liberté de son vol, et la possession de cette belle et haulte region. *Tam blanda conciliatrix, et tam sui est lena ipsa natura* (2)!

Or doncques, par ce mesme train, pour nous sont les destinées, pour nous le monde; il luict, il tonne pour nous; et le createur et les creatures, tout est pour nous : c'est le but et le poinct où vise l'université des choses. Regardez le registre que la philosophie a tenu, deux mille ans et plus, des affaires celestes : les dieux n'ont agi, n'ont parlé que pour l'homme; elle ne leur attribue aultre consultation et aultre vacation. Les voylà contre nous en guerre :

Domitosque Herculea manu
Telluris iuvenes, unde periculum
Fulgens contremuit domus
Saturni veteris (3) :

Les voycy partisans de nos troubles, pour nous rendre la pareille de ce que tant de fois nous sommes partisans des leurs :

Neptunus muros, magnoque emota tridenti
Fundamenta quatit, totamque a sedibus urbem

(1) Montaigne se trouve ici de nouveau en contradiction avec celui dont il fait l'apologie. Sebond, dans sa *Théologie naturelle*, s'exprime ainsi, chap. 97, fol. 99, édit. de 1581 : « Le ciel te dict (à l'homme) : Ie te fournis de lumière le iour, à fin que tu veilles, d'umbre la nuict, à fin que tu dormes et reposes : pour ta recreation et commodité, ie renouvelle les saisons, ie te donne la fleurissante doulceur du printemps, la chaleur de l'esté, la fertilité de l'automne, les froidures de l'hiver... L'air : Ie te communique la respiration vitale, et offre à ton obeïssance tout le genre de mes oyseaux. L'eau : Ie te fournis dequoy boire, dequoy te laver. La terre : Ie te soutiens; tu as de moi le pain dequoy se nourrissent tes forces, le vin dequoy tu esiouïs tes esprits, etc., etc. » Montaigne, plusieurs fois encore, semble réfuter plutôt que défendre l'auteur qu'il a traduit. Lorsqu'il intitula ce chapitre *Apologie de Raimond Sebond*, il avait sans doute oublié de le relire; car on sait qu'il manquait de mémoire. J. V. L.

(2) Tant la nature, adroite et indulgente, porte tous les êtres à s'aimer eux-mêmes! Cic. *de Nat. deor*. I, 27.

(3) Les enfants de la terre firent trembler l'auguste palais du vieux Saturne, et tombèrent enfin sous le bras d'Hercule. Hor. *Od.* II, 12, 6.

Eruit; hic Iuno Scæas sævissima portas
Prima tenet (1).

Les Cauniens, pour la ialousie de la domination de leurs dieux propres, prennent armes en dos le iour de leur devotion, et vont courant toute leur banlieue, frappants l'air par cy par là, à tout leurs glaives, pourchassants ainsin à oultrance, et bannissants les dieux estrangiers de leur territoire (2). Leurs puissances sont retrenchees selon nostre necessité : qui guarit les chevaulx, qui les hommes, qui la peste, qui la teigne, qui la toux, qui une sorte de galle, qui une aultre; *adeo minimis etiam rebus prava religio inserit deos* (3)! qui faict naistre les raisins, qui les aulx; qui a la charge de la paillardise, qui de la marchandise; à chasque race d'artisans, un dieu; qui a sa province en orient et son credit, qui en ponent :

Hic illius arma,
Hic currus fuit (4);
O sancte Apollo, qui umbilicum certum terrarum obtines (5)!
Pallada Cecropidæ, Minoïa Creta Dianam,
Vulcanum tellus Hypsipylea colit,
Iunonem Sparte, Pelopeïadesque Mycenæ;
Pinigerum Fauni Mænalis ora caput;
Mars Latio venerandus erat (6) :

qui n'a qu'un bourg ou une famille en sa possession; qui loge seul, qui en compaignie ou volontaire ou necessaire,

Iunctaque sunt magno templa nepotis avo (7) :

il en est de si chestifs et si populaires (car le nombre s'en monte iusques à trente six mille) (8), qu'il en fault entasser bien

(1) Neptune, de son trident redoutable, ébranle les murs de Troie, et renverse de fond en comble cette cité superbe; plus loin, l'impitoyable Junon occupe les portes Scées. VIRGILE, *Énéide*, II, 610.
(2) HÉRODOTE, I, 172. J. V. L.
(3) Tant la superstition aime à placer la Divinité même dans les plus petites choses! TITE-LIVE, XXVII, 23.
(4) Là étaient les armes et le char de Junon. *Énéide*, I, 16.
(5) Vénérable Apollon, qui habitez le centre du monde. CIC. *de Divin.* II, 56. — Delphes passait pour le *nombril* ou le centre de la terre, peut-être par un abus du mot δελφὺς, *uterus*. Voyez TITE-LIVE, XXXVIII, 48, XLI, 23; OVIDE. *Métam.* X, 168, XV, 630; STACE, *Thébaïde*, I, 118, etc. J. V. L.
(6) Athènes adore Pallas; l'île de Minos, Diane; Lemnos, le dieu du feu. Sparte et Mycène honorent Junon. Pan est le dieu du Ménale, et Mars celui du Latium. OVIDE, *Fast.* III, 81.
(7) Et le temple du petit-fils est réuni à celui de son divin aïeul. ID. *ibid.* I, 294.
(8) Montaigne a pris cela dans Hésiode, *Opera et Dies*, vers 252; mais Hésiode

cinq ou six à produire un espic de bled, et en prennent leurs noms divers : trois à une porte, celuy de l'ais, celuy du gond, celuy du seuil; quatre à un enfant, protecteurs de son maillot, de son boire, de son manger, de son tetter : aulcuns certains, aulcuns incertains et doubteux; aulcuns qui n'entrent pas encores en paradis :

> Quos, quoniam cœli nondum dignamur honore,
> Quas dedimus, certe terras habitare sinamus (1) :

il en est de physiciens, de poëtiques, de civils : aulcuns, moyens entre la divine et l'humaine nature, mediateurs, entremetteurs de nous à Dieu; adorez par certain second ordre d'adoration et diminutif; infinis en tiltres et offices; les uns bons, les aultres mauvais : il en est de vieux et cassez, et en est de mortels; car Chrysippus (2) estimoit qu'en la derniere conflagration du monde, touts les dieux auroient à finir, sauf Iupiter. L'homme forge mille plaisantes societez entre Dieu et luy : est il pas son compatriote?

> Iovis incunabula Creten (3).

Voycy l'excuse que nous donnent, sur la consideration de ce subiect, Scevola, grand pontife, et Varron, grand theologien, en leur temps : « Qu'il est besoing que le peuple ignore beaucoup de choses vrayes, et en croye beaucoup de faulses : » *quum veritatem, qua liberetur, inquirat; credatur ei expedire, quod fallitur* (4). Les yeulx humains ne peuvent appercevoir les choses que par les formes de leur cognoissance : et ne nous souvient pas quel sault print le miserable Phaëthon, pour avoir voulu manier les resnes des chevaulx de son pere d'une main

n'en compte que trente mille : sur quoi Maxime de Tyr observe qu'Hésiode a fait trop petit le nombre des dieux, vu qu'il y en a une multitude innombrable. (*Dissert.* 1). Voyez aussi Varron, dans S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, IV, 31. N.

(1) Puisque nous ne les jugeons pas encore dignes d'être admis dans le ciel, permettons-leur d'habiter les terres que nous leur avons accordées. OVIDE, *Métam.* I, 194.

(2) PLUTARQUE, *Des communes conceptions*, etc. c. 27. C.

(3) L'île de Crète, berceau de Jupiter. OVIDE, *Métam.* VIII, 99.

(4) Comme il ne cherche la vérité que pour se délivrer du joug, croyons qu'il lui est avantageux d'être trompé. S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, IV, 31. — Montesquieu, *Politique des Romains dans la religion*, cite l'opinion de Scévola et de Varron presque dans les mêmes termes que Montaigne, et il ajoute : « Saint Augustin dit que Varron avait découvert par là tout le secret des politiques et des ministres d'État. » J. V. L.

mortelle? Nostre esprit retumbe en pareille profondeur, se dissipe et se froisse de mesme, par sa temerité. Si vous demandez à la philosophie de quelle matiere est le ciel et le soleil : que vous respondra elle, sinon de fer, ou, avecques Anaxagoras (1), de pierre, ou aultre estoffe de son usage? S'enquiert on à Zenon, que c'est que nature? « Un feu, dict il (2), artiste, propre à engendrer, procedant reigleement. » Archimedes, maistre de cette science qui s'attribue la presseance sur toutes les aultres en verité et certitude : « Le soleil, dict il, est un dieu de fer enflammé. » Voylà pas une belle imagination produicte de la beaulté et inevitable necessité des demonstrations geometriques! non pourtant si inevitable et utile, que Socrates (3) n'ayt estimé qu'il suffisoit d'en sçavoir iusques à pouvoir arpenter la terre qu'on donnoit et recevoit; et que Polyænus (4), qui en avoit esté fameux et illustre docteur, ne les ayt prinses à mespris, comme pleines de faulseté et de vanité apparente, aprez qu'il eut gousté les doulx fruicts des iardins poltronesques d'Epicurus. Socrates, en Xenophon (5), sur ce propos d'Anaxagoras, estimé par l'antiquité entendu au dessus de touts aultres ez choses celestes et divines, dict qu'il se troubla du cerveau, comme font touts hommes qui perscrutent immodereement les cognoissances qui ne sont de leur appartenance : sur ce qu'il faisoit le soleil une pierre ardente, il ne s'advisoit pas qu'une pierre ne luict point au feu; et qui pis est, qu'elle s'y consomme : en ce qu'il faisoit un du soleil et du feu; que le feu ne noircit pas ceulx qu'il regarde; que nous regardons fixement le feu; que le feu tue les plantes et les herbes. C'est à l'advis de Socrates, et au mien aussi, le plus sagement iugé du ciel, que n'en iuger point. Platon ayant à parler des daimons, au Timee (6) : « C'est entreprinse, dict il, qui surpasse nostre portee; il en fault croire ces anciens qui se sont dicts engendrez d'eulx : c'est contre raison de refuser foy aux enfants des dieux, encores que leur dire ne soit estably par raisons necessaires ny vraysemblables, puis qu'ils nous respondent de parler de choses domestiques et familieres. »

(1) XÉNOPHON, *Memor.* IV, 7, 7; PLUTARQUE, *de Plac. philos.* II, 20. J. V. L.
(2) CIC. *de Nat. deor.* II, 22. C.
(3) XÉNOPHON, *Mémoires sur Socrate*, IV, 7, 2. C.
(4) CIC. *Acad.* II, 38. C.
(5) XÉNOPHON, *Mémoires sur Socrate*, IV, 5, 6 et 7. C.
(6) Pag. 1053, E, édit. de 1602; *Pensées de Platon*, édit. de 1824, pag. 80, et les notes, pag. 469. J. V. L.

Veoyons si nous avons quelque peu plus de clarté en la cognoissance des choses humaines et naturelles. N'est ce pas une ridicule entreprinse, à celles ausquelles, par nostre propre confession, nostre science ne peult attaindre, leur aller forgeant un aultre corps, et prestant une forme faulse, de nostre invention; comme il se veoid au mouvement des planetes, auquel d'autant que nostre esprit ne peult arriver, ny imaginer sa naturelle conduicte, nous leur prestons, du nostre, des ressorts materiels, lourds, et corporels :

Temo aureus, aurea summæ
Curvatura rotæ, radiorum argenteus ordo (1) :

vous diriez que nous avons eu des cochers, des charpentiers, et des peintres, qui sont allez dresser là hault des engeins à divers mouvements, et renger les rouages et entrelassements des corps celestes bigarrez en couleur, autour du fuseau de la necessité, selon Platon (2) :

Mundus domus est maxima rerum,
Quam quinque altitonæ fragmine zonæ
Cingunt, per quam limbus pictus bis sex signis
Stellimicantibus, altus in obliquo æthere, lunæ
Bigas acceptat (3) :

ce sont touts songes et fanatiques folies. Que ne plaist il un iour à nature nous ouvrir son sein, et nous faire veoir au propre les moyens et la conduicte de ses mouvements, et y preparer nos yeulx? ô Dieu! quels abus, quels mescomptes nous trouverions en nostre pauvre science! Ie suis trompé si elle tient une seule chose droictement en son poinct : et m'en partiray d'icy plus ignorant toute aultre chose que mon ignorance.

Ay ie pas veu, en Platon, ce divin mot, « que nature n'est rien qu'une poësie ainigmatique (4)? » comme, peultestre, qui

(1) Le timon était d'or, les roues de même métal, et les rayons étaient d'argent. Ovide, *Métam.* II, 107.

(2) *République,* X, 12, ou tom. II, pag. 616 de l'éd. d'Estienne; *Pensées de Platon,* pag. 122. J. V. L.

(3) Le monde est une maison immense, environnée de cinq zones, et traversée obliquement par une bordure enrichie de douze signes rayonnants d'étoiles, où sont admis le char et les deux coursiers de la lune. — Ces vers sont de Varron, et c'est le grammairien Valérius Probus qui les rapporte, dans ses notes sur la sixième églogue de Virgile. Mais il y a, dans le premier, *maxima homulli;* et dans le dernier, *Bigas solisque receptat.* C.

(4) Montaigne a mal pris le sens de Platon, dont voici les propres paroles :

diroit une peincture voilee et tenebreuse, entreluisant d'une infinie varieté de fauls iours à exercer nos coniectures. *Latent ista omnia crassis occultata et circumfusa tenebris; ut nulla acies humani ingenii tanta sit, quæ penetrare in cœlum, terram intrare possit* (1). Et certes, la philosophie n'est qu'une poësie sophistique. D'où tirent ses aucteurs anciens toutes leurs auctoritez, que des poëtes? et les premiers feurent poëtes eulx mesmes, et la traicterent en leur art. Platon n'est qu'un poëte descousu : Timon (2) l'appelle, par iniure, Grand forgeur de miracles. Toutes les sciences surhumaines s'accoustrent du style poëtique. Tout ainsi que les femmes employent des dents d'yvoire, où les leurs naturelles leur manquent; et au lieu de leur vray teinct, en forgent un de quelque matiere estrangiere; comme elles font des cuisses de drap et de feutre, et de l'embonpoinct de coton; et au veu et sceu d'un chascun, s'embellissent d'une beaulté faulse et empruntee, ainsi faict la science (et nostre droict mesme a, dict on, des fictions legitimes sur lesquelles il fonde la verité de sa iustice); elle nous donne en payement, et en presupposition, les choses qu'elle mesme nous apprend estre inventees; car ces epicycles excentriques, concentriques, dequoy l'astrologie s'ayde à conduire le bransle de ses estoiles, elle nous les donne pour le mieulx qu'elle ayt sceu inventer en ce subiect : comme aussi, au reste, la philosophie nous presente, non pas ce qui est, ou ce qu'elle croit, mais ce qu'elle forge ayant plus d'apparence et de gentillesse. Platon (3), sur le discours de l'estat de nostre corps et de celuy des bestes : « Que ce que nous avons dict soit vray, nous en asseurerions, si nous avions sur cela confirmation d'un oracle; seulement nous asseurons que c'est le plus vraysemblablement que nous ayons sceu dire. »

Ce n'est pas au ciel seulement qu'elle envoye ses chordages, ses engeins et ses roues; considerons un peu ce qu'elle dict de

Ἐστί τε φύσει ποιητικὴ ἡ ξύμπασα αἰνιγματώδης, *second Alcibiade*. p. 42; ce qui signifie : « Toute poésie est, de sa nature, énigmatique. » C.

(1) Toutes ces choses sont enveloppées des plus épaisses ténèbres, et il n'y a point d'esprit assez perçant pour pénétrer dans le ciel, ou dans les profondeurs de la terre. CIC. *Acad.* II, 39.

(2) Timon le sillographe, cité par DIOGÈNE LAERCE dans la *Vie de Platon*. La phrase suivante, *Toutes les sciences*, etc, manque dans l'exemplaire vanté par les éditeurs de 1802. On donnerait, en ne suivant que cet exemplaire, un fort mauvais texte de Montaigne. J. V. L.

(3) Dans le *Timée*, édition d'Estienne, tom. III, pag. 72. J. V. L.

nous mesmes et de nostre contexture : il n'y a pas plus de retrogradation, trepidation, accession, reculement, ravissement, aux astres et corps celestes, qu'ils en ont forgé en ce pauvre petit corps humain. Vrayement ils ont eu par là raison de l'appeler le Petit Monde (1); tant ils ont employé de pieces et de visages à le massonner et bastir. Pour accommoder les mouvements qu'ils veoyent en l'homme, les diverses functions et facultez que nous sentons en nous, en combien de parties ont ils divisé nostre ame! en combien de sieges logee! à combien d'ordres et d'estages ont ils desparty ce pauvre homme, oultre les naturels et perceptibles! et à combien d'offices et de vacations! Ils en font une chose publicque imaginaire : c'est un subiect qu'ils tiennent et qu'ils manient; on leur laisse toute puissance de le descoudre, renger, rassembler et estoffer, chascun à sa fantasie ; et si ne le possedent pas encores. Non seulement en verité, mais en songe mesme, ils ne le peuvent reigler, qu'il ne s'y treuve quelque cadence, ou quelque son, qui eschappe à leur architecture, toute enorme qu'elle est, et rapiecee de mille loppins fauls et fantastiques. Et ce n'est pas raison de les excuser : car aux peintres, quand ils peignent le ciel, la terre, les mers, les monts, les isles escartees, nous leur condonnons (2) qu'ils nous en rapportent seulement quelque marque legiere, et, comme de choses ignorees, nous contentons d'un tel quel umbrage et feincte; mais quand ils nous tirent aprez le naturel, ou aultre subiect qui nous est familier et cogneu, nous exigeons d'eulx une parfaicte et exacte representation des lineaments et des couleurs; et les mesprisons, s'ils y faillent.

Ie sçay bon gré à la garse (3) milesienne qui voyant le philosophe Thales s'amuser continuellement à la contemplation de la voulte celeste, et tenir tousiours les yeulx eslevez contremont, lui meit en son passage quelque chose à le faire bruncher, pour l'advertir qu'il seroit temps d'amuser son pensement aux choses qui estoient dans les nues, quand il auroit prouveu à celles qui estoient à ses pieds : elle lui conseilloit certes bien de regarder

(1) *Microcosme.*
(2) *Nous leur accordons*, mot pris du latin.
(3) *A la jeune servante*, non pas de Milet, mais de Thrace, Θρᾶττα θεραπαινίς, comme dit Platon dans le *Théétète*, édition d'Estienne, tom. I, pag. 173. Montaigne imagine aussi qu'elle mit quelque chose sur le passage de Thalès, *pour le faire bruncher* : Platon n'en dit rien. J. V. L.

plustost à soy qu'au ciel; car, comme dict Democritus, par la bouche de Cicero,

> Quod est ante pedes, nemo spectat : cœli scrutantur plagas (1).

Mais nostre condition porte que la cognoissance de ce que nous avons entre mains est aussi esloingnee de nous, et aussi bien au dessus des nues, que celle des astres : comme dict Socrates, en Platon (2), que à quiconque se mesle de la philosophie, on peult faire le reproche que faict cette femme à Thales, qu'il ne veoid rien de ce qui est devant luy : car tout philosophe ignore ce que faict son voysin; ouy, et ce qu'il faict luy mesme; et ignore ce qu'ils sont touts deux, ou bestes, ou hommes.

Ces gents icy, qui treuvent les raisons de Sebond trop foibles, qui n'ignorent rien, qui gouvernent le monde, qui sçavent tout.

> Quæ mare compescant causæ; quid temperet annum;
> Stellæ sponte sua, iussæve, vagentur et errent;
> Quid premat obscurum lunæ, quid proferat orbem;
> Quid velit et possit rerum concordia discors (3);

n'ont ils pas quelquesfois sondé, parmy leurs livres, les difficultez qui se presentent à cognoistre leur estre propre? Nous veoyons bien que le doigt se meut, et que le pied se meut, qu'aulcunes parties se branslent d'elles mesmes, sans nostre congé, et que d'aultres nous les agitons par nostre ordonnance; que certaine apprehension engendre la rougeur, certaine aultre la palleur; telle imagination agit en la rate seulement, telle aultre au cerveau; l'une nous cause le rire, l'aultre le pleurer; telle aultre transit et estonne touts nos sens, et arreste le mouvement de nos membres; à tel obiect l'estomach se soubleve, à tel aultre quelque partie plus basse : mais comme une impression spirituelle face une telle faulsee dans un subiect massif et solide (4), et la nature de la liaison et cousture de ces admira-

(1) Sans rien voir sur la terre, on se perd dans les cieux.

Le vers latin, imité par la Fontaine, *Fables,* II, 13, n'exprime pas une pensée de Démocrite; mais il est dirigé par Cicéron contre Démocrite lui-même, *de Divinat.* II, 13. Les nouveaux fragments de la *République*, I, 18, où ce vers est cité, nous apprennent qu'il est extrait d'une tragédie d'*Iphigénie*. J. V. L.

(2) Dans le même endroit du *Théétète*, édition d'Estienne, t. I, p. 173; *Pensées de Platon,* p. 251. J. V. L.

(3) Ce qui retient la mer dans ses bornes, ce qui règle les saisons; si les astres ont un mouvement propre, ou sont emportés par une force étrangère; d'où vient que la lune croît et décroît régulièrement; et comment la discorde des éléments fait l'harmonie de l'univers. Hor. *Epist.* I, 12, 16.

(4) *Mais comment une impression spirituelle peut s'insinuer ainsi dans un*

bles ressorts, iamais homme ne l'a sceu. *Omnia incerta ratione, et in naturæ maiestate abdita* (1), dict Pline; et saint Augustin : *Modus, quo corporibus adhærent spiritus... omnino mirus est, nec comprehendi ab homine potest; et hoc ipse homo est* (2); et si ne le met on pas pourtant en doubte; car les opinions des hommes sont receues à la suitte des creances anciennes, par auctorité et à credit, comme si c'estoit religion et loix : on receoit comme un iargon ce qui en est communement tenu; on receoit cette verité avec tout son bastiment et attelage d'arguments et de preuves, comme un corps ferme et solide qu'on n'esbranle plus, qu'on ne iuge plus; au contraire, chascun, à qui mieulx mieulx, va plastrant et confortant cette creance receue, de tout ce que peult sa raison, qui est un util soupple, contournable, et accommodable à toute figure : ainsi se remplit le monde, et se confit en fadese et en mensonge. Ce qui faict qu'on ne doubte de gueres de choses, c'est que les communes impressions, on ne les essaye iamais; on n'en sonde poinct le pied, où gist la faulte et la foiblesse; on ne debat que sur les branches : on ne demande pas si cela est vray, mais s'il a esté ainsin ou ainsin entendu; on ne demande pas si Galen a rien dict qui vaille, mais s'il a dict ainsin ou aultrement. Vrayement c'estoit bien raison que cette bride et contraincte de la liberté de nos iugements, et cette tyrannie de nos creances, s'estendist iusques aux escholes et aux arts : le dieu de la science scholastique, c'est Aristote; c'est religion de debattre de ses ordonnances, comme de celles de Lycurgus à Sparte; sa doctrine nous sert de loy magistrale, qui est, à l'adventure, autant faulse qu'une aultre. Ie ne sçay pas pourquoy ie n'acceptasse autant volontiers, ou les idees de Platon, ou les atomes d'Epicurus, ou le plein et le vuide de Leucippus et Democritus, ou l'eau de Thales, ou l'infinité de nature d'Anaximander, ou l'air de Diogenes (3), ou les nombres et symmetrie de Pythagoras, ou

sujet corporel et solide, c'est ce que l'homme n'a jamais su, etc. — *Faulsee* vient de *fausser* ou *faulser*, lorsqu'il signifie *percer tout outre*, comme dans cet exemple : *Il luy donna un si grand coup de lance, qu'il faulsa escu et haubert*. NICOT. C.

(1) Tous ces mystères sont impénétrables à la raison humaine, et restent cachés dans la majesté de la nature. PLINE, II, 37.

(2) La manière dont les esprits sont unis aux corps est tout à fait merveilleuse, et ne peut être comprise par l'homme; et cette union est l'homme même. S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XXI, 10.

(3) De Diogène d'Apollonie. SEXT. EMPIRIC. *Pyrrhon. hypotyp.* III, 4. C.

l'infiny de Parmenides, ou l'Un de Musæus, ou l'eau et le feu d'Apollodorus, ou les parties similaires d'Anaxagoras, ou la discorde et amitié d'Empedocles, ou le feu de Heraclitus, ou toute aultre opinion de cette confusion infinie d'advis et de sentences que produict cette belle raison humaine, par sa certitude et clairvoyance, en tout ce dequoy elle se mesle, que ie feroy l'opinion d'Aristote sur ce subiect des principes des choses naturelles : lesquels principes il bastit de trois pieces, matiere, forme et privation. Et qu'est il plus vain que de faire l'inanité mesme cause de la production des choses; la privation, c'est une negatifve; de quelle humeur en a il peu faire la cause et origine des choses qui sont? Cela toutesfois ne s'oseroit esbranler que pour l'exercice de la logique; on n'y debat rien pour le mettre en doubte, mais pour deffendre l'aucteur de l'eschole des obiections estrangieres : son auctorité, c'est le but au delà duquel il n'est pas permis de s'enquerir.

Il est bien aysé, sur des fondements advouez, de bastir ce qu'on veult; car selon la loy et ordonnance de ce commencement, le reste des pieces du bastiment se conduict ayseement sans se desmentir. Par cette voye, nous trouvons nostre raison bien fondee, et discourons à bouleveue : car nos maistres preoccupent et gaignent avant main autant de lieu en nostre creance qu'il leur en fault pour conclure aprez ce qu'ils veulent; à la mode des geometriens, par leurs demandes advouees; le consentement et approbation que nous leur prestons, leur donnant dequoy nous traisner à gauche et à dextre, et nous pirouetter à leur volonté. Quiconque est creu de ses presuppositions, il est nostre maistre et nostre dieu; il prendra le plan de ses fondements, si ample et si aysé, que par iceulx il nous pourra monter, s'il veult, iusques aux nues. En cette practique et negociation de science, nous avons prins pour argent comptant le mot de Pythagoras, « Que chasque expert doibt estre creu en son art : » le dialecticien se rapporte au grammairien de la signification des mots; le rhetoricien emprunte du dialecticien les lieux des arguments; le poëte, du musicien, les mesures; le geometrien, de l'arithmeticien, les proportions; les metaphysiciens prennent pour fondement les coniectures de la physique : car chasque science a ses principes presupposez, par où le iugement humain est bridé de toutes parts. Si vous venez à chocquer cette barriere en laquelle gist la principale erreur, ils ont

incontinent cette sentence en la bouche, « Qu'il ne fault pas debattre contre ceulx qui nient les principes; » or n'y peult il avoir des principes aux hommes, si la Divinité ne les leur a revelez : de tout le demourant, et le commencement, et le milieu, et la fin, ce n'est que songe et fumee. A ceulx qui combattent par presupposition, il leur fault presupposer au contraire le mesme axiome dequoy on debat : car toute presupposition humaine, et toute enunciation, a autant d'auctorité que l'aultre, si la raison n'en faict la difference. Ainsin il les fault toutes mettre à la balance, et premierement les generales, et celles qui nous tyrannizent. La persuasion de la certitude est un certain tesmoignage de folie et d'incertitude extreme; et n'est point de plus folles gents ny moins philosophes que les philodoxes (1) de Platon : il faut sçavoir si le feu est chauld, si la neige est blanche, s'il y a rien de dur ou de mol en nostre cognoissance.

Et quant à ces responses, dequoy il se faict des contes anciens; comme à celuy qui mettoit en doubte la chaleur, à qui on dict qu'il se iectast dans le feu; à celuy qui nioit la froideur de la glace, qu'il s'en meist dans le sein; elles sont tres indignes de la profession philosophique. S'ils nous eussent laissé en nostre estat naturel, recevants les apparences estrangieres, selon qu'elles se presentent à nous par nos sens, et nous eussent laissé aller aprez nos appetits simples et reiglez par la condition de nostre naissance, ils auroient raison de parler ainsi; mais c'est d'eulx que nous avons apprins de nous rendre iuges du monde; c'est d'eulx que nous tenons cette fantasie, « Que la raison humaine est contreroolleuse generale de tout ce qui est au dehors et au dedans de la voulte celeste; qui embrasse tout, qui peult tout, par le moyen de laquelle tout se sçait et cognoist. » Cette response seroit bonne parmy les Cannibales, qui iouïssent l'heur d'une longue vie, tranquille et paisible, sans les preceptes d'Aristote, et sans la cognoissance du nom de la physique : cette response vauldroit mieulx, à l'adventure, et auroit plus de fermeté, que toutes celles qu'ils emprunteront de leur raison et de leur invention : de cette cy seroient capables avecques nous touts les animaulx, et tout ce où le com-

(1) Gens qui se remplissent l'esprit d'opinions dont ils ignorent les fondements, qui s'entêtent de mots, qui n'aiment et ne voient que les apparences des choses. — Cette définition est prise de Platon, qui les a caractérisés très particulièrement à la fin du cinquième livre de sa *République*. C.

mandement est encores pur et simple de la loy naturelle; mais eulx, ils y ont renoncé. Il ne fault pas qu'ils me dient : « Il est vray; car vous le veoyez et sentez ainsin : » il fault qu'ils me dient si ce que ie pense sentir, ie le sens pourtant en effect; et si ie le sens, qu'ils me dient aprez pourquoy ie le sens, et comment, et quoy; qu'ils me dient le nom, l'origine, les tenants et aboutissants de la chaleur, du froid, les qualitez de celuy qui agit et de celuy qui souffre; ou qu'ils me quittent leur profession, qui est de ne recevoir ny approuver rien que par la voye de la raison : c'est leur touche à toutes sortes d'essais; mais, certes, c'est une touche pleine de faulseté, d'erreur, de foiblesse et defaillance.

Par où la voulons nous mieulx esprouver que par elle mesme? S'il ne la fault croire parlant de soy, à peine sera elle propre à iuger des choses estrangieres : si elle cognoist quelque chose, au moins sera ce son estre et son domicile; elle est en l'ame, et partie ou effect d'icelle : car la vraye raison et essentielle, de qui nous desrobbons le nom à faulses enseignes, elle loge dans le sein de Dieu; c'est là son giste et sa retraicte; c'est de là où elle part quand il plaist à Dieu nous en faire veoir quelque rayon, comme Pallas saillit de la teste de son pere pour se communiquer au monde.

Or veoyons ce que l'humaine raison nous a apprins de soy et de l'ame; non de l'ame en general, de laquelle quasi toute la philosophie rend les corps celestes et les premiers corps participants, ni de celle que Thales (1) attribuoit aux choses mesmes qu'on tient inanimees, convié par la consideration de l'aimant; mais de celle qui nous appartient, que nous debvons mieulx cognoistre :

Ignoratur enim, quæ sit natura animaï;
Nata sit; an, contra, nascentibus insinuetur;
Et simul intereat nobiscum morte dirempta;
An tenebras Orci visat, vastasque lacunas,
An pecudes alias divinitus insinuet se (2).

A Crates et Dicæarchus (3), qu'il n'y en avoit du tout point,

(1) Diog. Laerce, I, 24.

(2) La nature de l'âme est un problème : naît-elle avec le corps? s'y insinue-t-elle au moment de la naissance? périt-elle avec nous par la dissolution de ses parties? va-t-elle visiter le sombre empire? enfin, les dieux la font-ils passer dans les corps des animaux? On l'ignore. Lucrèce, I, 113.

(3) C'est-à-dire, *La raison humaine a appris à Cratès et à Dicéarque qu'il*

mais que le corps s'esbranloit ainsi d'un mouvement naturel : à Platon (1), que c'estoit une substance se mouvant de soy mesme : à Thales, une nature sans repos (2) : à Asclepiades, une exercitation des sens : à Hesiodus et Anaximander, chose composee de terre et d'eau : à Parmenides (3), de terre et de feu : à Empedocles (4) de sang;

Sanguineam vomit ille animam (5) :

à Posidonius (6), Cleanthes et Galen (7), une chaleur ou complexion chaleureuse,

Igneus est ollis vigor, et cœlestis origo (8) :

à Hippocrates (9), un esprit espandu par le corps : à Varro (10), un air receu par la bouche, eschauffé au poulmon, attrempé au cœur, et espandu par tout le corps : à Zeno (11), la quintessence des quatre elements : à Heraclides Ponticus (12), la lumiere : à Xenocrates (13) et aux Aegyptiens, un nombre mobile : aux Chaldeens, une vertu sans forme determinee;

Habitum quemdam vitalem corporis esse,
Harmoniam Græci quam dicunt (14) :

n'oublions pas Aristote, Ce qui naturellement faict mouvoir le

n'y avait absolument point d'âme, mais que le corps s'ébranlait, etc. Voy. SEXTUS EMPIR. *Pyrrhon. hypotyp.* II, 5; CIC. *Tuscul.* I, 10. C.

(1) Traité *des Lois*, X, pag. 668. C.

(2) Thalès entendait aussi, *et qui se meut de soi-même*, φυσὶν ἀεικίνητον, ἢ αὐτοκίνητον. PLUTARQUE, *de Plac. philos.* IV, 2. Là se trouve ensuite l'opinion du médecin Asclépiade, συγγυμνασίαν τῶν αἰσθήσεων. J. V. L.

(3) MACROBE, *in Somn. Scip.* I, 14. C.

(4) CIC. *Tusc.* I, 9. C.

(5) Il vomit son âme de sang. VIRG. *Énéid.* IX, 349.

(6) DIOG. LAERCE, VIII, 156. C.

(7) On cite là-dessus le traité de Galien, *Quod animi mores sequantur corporis temperamentum :* mais Némésius, *de Natura hominis*, c. 2, p. 57, éd. d'Oxford, rapporte un passage de Galien où ce médecin déclare qu'il n'ose rien affirmer sur la nature de l'âme; et les notes de cette édition font connaître plusieurs passages qui prouvent clairement la même chose. C.

(8) Les âmes ont la force et la vivacité du feu, et leur origine est céleste. VIRG. *Énéid.* VI, 730.

(9) MACROBE, *in Somn. Scip.* I, 14. C.

(10) LACTANCE, *de Opif. Dei*, c. 17, n° 5. C.

(11) Montaigne paraît attribuer ici à Zénon l'opinion d'Aristote. CIC. *Tusc.* I, 10. C.

(12) STOBÉE, *Eclog. phys.* I, 40. C.

(13) MACROBE, *in Somn. Scip.* I, 14. C.

(14) Une certaine habitude vitale, nommée par les Grecs *harmonie*. LUCRÈCE, III, 100.

corps, qu'il nomme Entelechie (1), d'une autant froide invention que nulle aultre ; car il ne parle ny de l'essence, ny de l'origine, ny de la nature de l'ame, mais en remarque seulement l'effect. Lactance (2), Seneque (3), et la meilleure part entre les dogmatistes, ont confessé que c'estoit chose qu'ils n'entendoient pas. Et aprez tout ce denombrement d'opinions, *harum sententiarum quæ vera sit, deus aliquis viderit,* dict Cicero (4). Ie cognoy par moy, dict sainct Bernard (5), combien Dieu est incomprehensible; puis que les pieces de mon estre propre, ie ne les puis comprendre. Heraclitus (6), qui tenoit tout estre plein d'ames et de daimons, maintenoit pourtant qu'on ne pouvoit aller tant avant vers la cognoissance de l'ame, qu'on y peust arriver; si profonde estre son essence.

Il n'y a pas moins de dissention ny de debat à la loger. Hippocrates et Herophilus (7) la mettent au ventricule du cerveau : Democritus et Aristote (8), par tout le corps;

> Ut bona sæpe valetudo quum dicitur esse
> Corporis, et non est tamen hæc pars ulla valentis (9) :

Epicurus, en l'estomach;

> Hic exsultat enim pavor ac metus; hæc loca circum
> Lætitiæ mulcent (10) :

les stoïciens (11), autour et dedans le cœur : Erasistratus (12), ioignant la membrane de l'epicrane : Empedocles (13), au sang; comme aussi Moïse (14), qui feut la cause pourquoy il deffendit de manger le sang des bestes, auquel leur ame est ioincte. Galen a pensé que chasque partie du corps ayt son ame. Strato (15)

(1) CIC. *Tuscul.* I, 10. C.
(2) *De Opif. Dei*, c. 17, au commencement. C.
(3) *Natur. quæst.* VII, 14. C.
(4) Un Dieu seul peut savoir quelle est la vraie. CIC. *Tusc.* I, 11.
(5) *Lib. de Anima,* c. 1, pag. 1048, éd. de Paris, 1604. C.
(6) DIOG. LAERCE, IX, 7. C.
(7) PLUTARQUE, *Des opinions des philos.* IV, 5. C.
(8) SEXTUS EMPIRICUS, *Adv. mathem.* p. 201. C.
(9) Ainsi l'on dit que la santé appartient à tout le corps, et pourtant elle n'est pas une partie de l'homme en santé. LUCRÈCE, III, 103.
(10) C'est là qu'on sent palpiter la crainte et la terreur; c'est là que l'on éprouve les douces émotions du plaisir. LUCRÈCE, III, 142.
(11) PLUTARQUE, *Des opinions des philos.* IV, 5. C.
(12) ID. *ibid.*
(13) ID. *ibid.*
(14) *Genes.* IX, 4; *Levitic.* VII, 26, XVII, 11; *Deuteronom.* XII, 23, etc. J. V. L.
(15) PLUTARQUE, *Des opinions des philos.* IV, 5. C.

l'a logee entre les deux sourcils. *Qua facie quidem sit animus, aut ubi habitet, ne quærendum quidem est* (1), dict Cicero (ie laisse volontiers à cet homme ses mots propres : iroy ie à l'eloquence alterer son parler? ioinct qu'il y a peu d'acquest à desrobber la matiere de ses inventions; elles sont et peu frequentes, et peu roides, et peu ignorees). Mais la raison pourquoy Chrysippus l'argumente autour du cœur, comme les aultres de sa secte, n'est pas pour estre oubliee : c'est par ce, dict il (2), que quand nous voulons asseurer quelque chose, nous mettons la main sur l'estomach, et quand nous voulons prononcer Εγὼ, qui signifie Moy, nous baissons vers l'estomach la maschouere d'en bas. Ce lieu ne se doibt passer sans remarquer la vanité d'un si grand personnage; car oultre ce que ces considerations sont d'elles mesmes infiniement legieres, la derniere ne preuve qu'aux Grecs qu'ils ayent l'ame en cet endroict là : il n'est iugement humain, si tendu, qui ne sommeille par fois. Que craignons nous à dire? voylà les stoïciens (3), peres de l'humaine prudence, qui treuvent que l'ame d'un homme accablé soubs une ruyne, traisne et ahanne long temps à sortir, ne se pouvant desmesler de la charge, comme une souris prinse à la trappelle (4). Aulcuns tiennent que le monde feut faict pour donner corps, par punition, aux esprits descheus par leur faulte de la pureté en quoy ils avoient esté creez, la premiere creation n'ayant esté qu'incorporelle; et que, selon qu'ils se sont plus ou moins esloingnez de leur spiritualité, on les incorpore plus et moins alaigrement ou lourdement : de là vient la varieté de tant de matiere creee. Mais l'esprit qui feut, pour sa peine, investy du corps du soleil, debvoit avoir une mesure d'alteration bien rare et particuliere.

Les extremitez de nostre perquisition tumbent toutes en esblouïssement, comme dict Plutarque (5) de la teste des histoires, qu'à la mode des chartes, l'oree (6) des terres cognenes est saisie de marests, forests profondes, deserts et lieux inhabi-

(1) Pour la figure de l'âme et le lieu où elle réside, c'est ce qu'il ne faut pas chercher à connaître. Cic. *Tusc.* I, 28.

(2) Galien, *de Placitis Hippocratis et Platonis*, II, 2. C.

(3) Sénèque, *Epist.* 57. C.

(4) De l'italien *trappola*, une souricière. C.

(5) *Vie de Thésée*, préambule. C.

(6) *Le bord, l'extrémité*, ora, Nicot. Le dictionnaire de l'Académie admet encore cette phrase. *Il était à l'orée du bois.* J. V. L.

tables : voylà pourquoy les plus grossieres et pueriles ravasseries se treuvent plus en ceulx qui traictent les choses plus haultes et plus avant, s'abysmants en leur curiosité et presumption. La fin et le commencement de science se tiennent en pareille bestise : veoyez prendre à mont l'essor à Platon en ses nuages poëtiques, veoyez chez luy le iargon des dieux; mais à quoy songeoit il, quand il definit l'homme « un animal à deux peids, sans plumes (1)? » fournissant à ceulx qui avoient envie de se mocquer de luy une plaisante occasion; car ayants plumé un chapon vif, ils alloient le nommant « l'homme de Platon. »

Et quoy les epicuriens? de quelle simplicité estoient ils allez premierement imaginer que leurs atomes, qu'ils disoient estre des corps ayants quelque poisanteur et un mouvement naturel contrebas, eussent basty le monde : iusques à ce qu'ils feussent advisez par leurs adversaires, que par cette description il n'estoit pas possible qu'ils se ioignissent et se prinssent l'un à l'aultre, leur cheute estant ainsi droicte et perpendiculaire, et engendrant par tout des lignes paralleles? parquoy il feut force qu'ils y adioustassent depuis un mouvement de costé, fortuite, et qu'ils fournissent encores à leurs atomes des queues courbes et crochues, pour les rendre aptes à s'attacher et se coudre : et lors mesme, ceulx qui les poursuyvent de cette aultre consideration, les mettent ils pas en peine? « Si les atomes ont, par sort, formé tant de sortes de figures, pourquoy ne se sont ils iamais rencontrez à faire une maison et un soulier? pourquoy de mesme ne croit on qu'un nombre infiny de lettres grecques versees emmy la place, seroient pour arriver à la contexture de l'Iliade (2)? »

« Ce qui est capable de raison, dit Zeno (3), est meilleur que ce qui n'en est point capable : il n'est rien meilleur que le monde; il est doncques capable de raison. » Cotta (4), par cette mesme argumentation, faict le monde mathematicien; et le faict musicien et organiste par cette aultre argumentation aussi de Zeno : « Le tout est plus que la partie : nous sommes capables de sagesse, et sommes parties du monde; il est doncques sage. » Il se veoid infinis pareils exemples, non d'arguments fauls seule-

(1) Diog. Laerce, IV, 40. C.
(2) Cic. *de Nat. deor.* II, 37. J. V. L.
(3) Id. *ibid.* III, 9. C.
(4) Id. *ibid.* III, 9; II, 12. J. V. L.

ment, mais ineptes, ne se tenants point, et accusants leurs aucteurs, non tant d'ignorance que d'imprudence, ez reproches que les philosophes se font les uns aux aultres, sur les dissentions de leurs opinions et de leurs sectes.

Qui fagoteroit suffisamment un amas des asneries de l'humaine sapience, il diroit merveilles. I'en assemble volontiers, comme une monstre, par quelque biais non moins utile que les instructions plus moderees. Iugeons par là ce que nous avons à estimer de l'homme, de son sens et de sa raison, puis qu'en ces grands personnages, et qui ont porté si hault l'humaine suffisance, il s'y treuve des defaults si apparents et si grossiers.

Moy i'ayme mieulx croire qu'ils ont traicté la science casuellement, ainsi qu'un iouet à toutes mains, et se sont esbattus de la raison, comme d'un instrument vain et frivole, mettants en avant toutes sortes d'inventions et de fantasies, tantost plus tendues, tantost plus lasches. Ce mesme Platon, qui definit l'homme comme une poule, dict ailleurs (1), aprez Socrates, « Qu'il ne sçait à la verité que c'est que l'homme; et que c'est l'une des pieces du monde d'autant difficile cognoissance. » Par cette varieté et instabilité d'opinions, ils nous meinent comme par la main tacitement à cette resolution de leur irresolution. Ils font profession de ne presenter pas tousiours leur advis à visage descouvert et apparent; ils l'ont caché tantost soubs des umbrages fabuleux de la poësie, tantost soubs quelque aultre masque : car nostre imperfection porte encores cela, que la viande crue n'est pas tousiours propre à nostre estomach; il la fault asseicher, alterer et corrompre : ils font de mesme; ils obscurcissent par fois leurs naïfves opinions et iugements, et les falsifient, pour s'accommoder à l'usage publicque. Ils ne veulent pas faire profession expresse d'ignorance, et de l'imbecillité de la raison humaine, pour ne faire peur aux enfants; mais ils nous la descouvrent assez soubs l'apparence d'une science trouble et inconstante.

Ie conseillois, en Italie, à quelqu'un qui estoit en peine de parler italien, que pourveu qu'il ne cherchast qu'à se faire entendre, sans y vouloir aultrement exceller, qu'il employast seulement les premiers mots qui lui viendroient à la bouche, latins,

(1) Dans le premier *Alcibiade*, pag. 129, E. C'est Socrate qui, par ses arguments, réduit Alcibiade à le dire. C.

françois, espaignols ou gascons, et qu'en y adioustant la terminaison italienne il ne fauldroit iamais à rencontrer quelque idiome du pays, ou toscan, ou romain, ou venitien, ou piemontois, ou napolitain, et de se ioindre à quelqu'une de tant de formes. Ie dis de mesme de la philosophie : elle a tant de visages et de varieté, et a tant dict, que touts nos songes et resveries s'y treuvent; l'humaine fantasie ne peult rien concevoir, en bien et en mal, qui n'y soit; *nihil tam absurde dici potest, quod non dicatur ab aliquo philosophorum* (1). Et i'en laisse plus librement aller mes caprices en publicque : d'autant que bien qu'ils soient nayz chez moy et sans patron, ie sçay qu'ils trouveront leur relation à quelque humeur ancienne, et ne fauldra quelqu'un de dire : « Voylà d'où il le print. » Mes mœurs sont naturelles; ie n'ay point appellé à les bastir le secours d'aulcune discipline : mais toutes imbecilles qu'elles sont, quand l'envie m'a prins de les reciter, et que pour les faire sortir en publicque un peu plus decemment, ie me suis mis en debvoir de les assister et de discours et d'exemples ; ç'a esté merveille à moy mesme de les rencontrer, par cas d'adventure, conformes à tant d'exemples et discours philosophiques. De quel regiment estoit ma vie, ie ne l'ay apprins qu'aprez qu'elle est exploictee et employee : nouvelle figure, Un philosophe impremedité et fortuite.

Pour revenir à nostre ame (2) : ce que Platon a mis la raison au cerveau, l'ire au cœur, et la cupidité au foye, il est vraysemblable que ç'a esté plustost une interpretation des mouvements de l'ame, qu'une division et separation qu'il en ayt voulu faire, comme d'un corps en plusieurs membres. Et la plus vraysemblable de leurs opinions est, Que c'est tousiours une ame qui, par sa faculté, ratiocine, se souvient, comprend, iuge, desire, et exerce toutes ses aultres operations par divers instruments du corps; comme le nocher gouverne son navire selon l'experience qu'il en a, ores tendant ou laschant une chorde, ores haulsant l'antenne ou remuant l'aviron, par une seule puissance conduisant divers effects : et Qu'elle loge au cerveau; ce qui appert de

(1) On ne peut rien dire de si absurde qui n'ait été dit par quelque philosophe. Cic. *de Divinat.* II, 58.

(2) L'édition de 1588, fol. 328, ajoute ici : « car i'ay choisy ce seul exemple pour le plus commode à tesmoigner nostre foiblesse et vanité. » L'analyse suivante de la doctrine de Platon est prise de la seconde partie du *Timée*, ou simplement de Diogène Laerce, III, 67. J. V. L.

ce que les bleceures et accidents qui touchent cette partie, offensent incontinent les facultez de l'ame : de là il n'est pas inconvenient qu'elle s'escoule par le reste du corps;

Medium non deserit unquam
Cœli Phœbus iter; radiis tamen omnia lustrat (1);

comme le soleil espand du ciel en hors sa lumiere et ses puissances, et en remplit le monde :

Cetera pars animæ, per totum dissita corpus,
Paret, et ad numen mentis momenque movetur (2).

Aulcuns ont dict qu'il y avoit une ame generale, comme un grand corps, duquel toutes les ames particulieres estoient extraictes, et s'y en retournoient, se remeslant tousiours à cette matiere universelle :

Deum namque ire per omnes
Terrasque, tractusque maris, cœlumque profundum :
Hinc pecudes, armenta, viros, genus omne ferarum,
Quemque sibi tenues nascentem arcessere vitas :
Scilicet huc reddi deinde, ac resoluta referri
Omnia; nec morti esse locum (3) :

d'aultres, qu'elles ne faisoient que s'y reioindre et rattacher; d'aultres, qu'elles estoient produictes de la substance divine; d'aultres, par les anges, de feu et d'air : aulcuns, de toute ancienneté; aulcuns, sur l'heure mesme du besoing. Aulcuns les font descendre du rond de la lune, et y retourner. Le commun des anciens croyoit qu'elles sont engendrees de pere en fils, d'une pareille maniere et production que toutes aultres choses naturelles; argumentants cela par la ressemblance des enfants aux peres;

(1) Le soleil ne s'écarte jamais, dans sa course, du milieu des cieux, et pourtant il éclaire tout de ses rayons. CLAUDIEN, *de Sexto consul. Honorii*, v. 411.

(2) L'autre partie de l'âme, répandue par tout le corps, est soumise à l'intelligence, et se meut au gré de cette puissance suprême. LUCRÈCE, III, 144.

(3) Dieu remplit, disent-ils, le ciel, la terre et l'onde,
Dieu circule partout, et son âme féconde
A tous les animaux prête un souffle léger :
Aucun ne doit périr, mais tous doivent changer,
Et retournant aux cieux en globes de lumière,
Vont rejoindre leur être à la masse première.

VIRG. *Géorg.* IV, 221, trad. de Delille.

Instillata patris virtus tibi (1);
Fortes creantur fortibus, et bonis (2);

et de ce qu'on veoid escouler des peres aux enfants, non seulement les marques du corps, mais encores une ressemblance d'humeurs, de complexions, et inclinations de l'ame :

Denique cur acris violentia triste leonum
Seminium sequitur? dolu' vulpibus, et fuga cervis
A patribus datur, et patrius pavor incitat artus?
. . . .
Si non certa suo quia semine seminioque
Vis animi pariter crescit cum corpore toto (3)?

que là dessus se fonde la iustice divine, punissant aux enfants la faulte des peres; d'autant que la contagion des vices paternels est aulcunement empreinte en l'ame des enfants, et que le desreiglement de leur volonté les touche (4) : davantage, que si les ames venoient d'ailleurs que d'une suitte naturelle, et qu'elles eussent esté quelque aultre chose hors du corps, elles auroient recordation de leur estre premier, attendu les naturelles facultez qui luy sont propres, de discourir, raisonner et se souvenir :

Si in corpus nascentibus insinuatur,
Cur super anteactam ætatem meminisse nequimus,
Nec vestigia gestarum rerum ulla tenemus (5)?

car pour faire valoir la condition de nos ames, comme nous voulons, il les fault presupposer toutes sçavantes, lors qu'elles sont en leur simplicité et pureté naturelle : par ainsin elles eussent esté telles, estants exemptes de la prison corporelle, aussi bien avant que d'y entrer, comme nous esperons qu'elles seront aprez qu'elles en seront sorties; et de ce sçavoir, il fauldroit qu'elles se ressouvinssent encores estants au corps, comme disoit Platon (6), « Que ce que nous apprenions n'estoit qu'un ressouvenir

(1) La vertu de ton père t'a été transmise avec la vie. — *Je ne connais pas l'auteur de ce vers*. C.

(2) D'un père plein de valeur naît un fils courageux. HOR. *Od.* IV, 4, 29.

(3) Enfin, pourquoi le lion transmet-il à sa race sa férocité? pourquoi la ruse est-elle héréditaire aux renards; aux cerfs, la fuite et la timidité?... si ce n'est que, l'âme ayant, comme le corps, son germe et ses éléments, les qualités de l'âme croissent et se développent en même temps que celles du corps? LUCRÈCE, III, 741, 746.

(4) PLUTARQUE, *Pourquoy la iustice divine*, etc. c. 19. C.

(5) Si l'âme s'insinue dans le corps au moment où il naît, pourquoi ne pouvons-nous nous rappeler notre vie passée? pourquoi ne conservons-nous aucune trace de nos anciennes actions? LUCRÈCE, III, 671.

(6) Dans le *Phédon*, pag. 382. C.

de ce que nous avions sceu : » chose que chascun par experience peult maintenir estre faulse; en premier lieu, d'autant qu'il ne nous ressouvient iustement que de ce qu'on nous apprend, et que si la memoire faisoit purement son office, au moins nous suggereroit elle quelque traict oultre l'apprentissage; secondement, ce qu'elle sçavoit estant en sa pureté, c'estoit une vraye science, cognoissant les choses comme elles sont, par sa divine intelligence : là où icy on luy faict recevoir la mensonge et le vice, si on l'en instruict; en quoy elle ne peult employer sa reminiscence, cette image et conception n'ayant iamais logé en elle. De dire que la prison corporelle estouffe de maniere ses facultez naïfves, qu'elles y sont toutes esteinctes : cela est premierement contraire à cette aultre creance, de recognoistre ses forces si grandes, et les operations que les hommes en sentent en cette vie, si admirables, que d'en avoir conclu cette divinité et eternité passee, et l'immortalité à venir :

> Nam si tantopere est animi mutata potestas,
> Omnis ut actarum exciderit retinentia rerum,
> Non, ut opinor, ea ab letho iam longior errat (1).

En oultre, c'est icy, chez nous, et non ailleurs, que doibvent estre considerees les forces et les effects de l'ame; tout le reste de ses perfections luy est vain et inutile : c'est de l'estat present que doibt estre payee et recogneue toute son immortalité, et de la vie de l'homme qu'elle est comptable seulement. Ce seroit iniustice de luy avoir retrenché ses moyens et ses puissances; de l'avoir desarmee, pour, du temps de sa captivité et de sa prison, de sa foiblesse et maladie, du temps où elle auroit esté forcee et contraincte, tirer le iugement et une condemnation de duree infinie et perpetuelle; et de s'arrester à la consideration d'un temps si court, qui est à l'adventure d'une ou de deux heures, ou au pis aller d'un siecle, qui n'ont non plus de proportion à l'infinité qu'un instant; pour, de ce moment d'intervalle, ordonner et establir definitifvement de tout son estre : ce seroit une disproportion inique aussi, de tirer une recompense eternelle en consequence d'une si courte vie. Platon (2), pour se sauver de cet inconvenient, veult que les payements futurs se

(1) Car si ses facultés sont tellement altérées, qu'elle ait entièrement perdu le souvenir de tout ce qu'elle a fait, cet état diffère bien peu, ce me semble, de celui de la mort. LUCRÈCE, III, 674.
(2) *République*, X, pag. 615. C.

limitent à la duree de cent ans, relatifvement à l'humaine duree; et des nostres assez leur ont donné bornes temporelles : par ainsin ils iugeoient que sa generation suyvoit la commune condition des choses humaines; comme aussi sa vie, par l'opinion d'Epicurus et de Democritus, qui a esté la plus receue : suyvant ces belles apparences, Qu'on la veoyoit naistre à mesme que le corps en estoit capable; on veoyoit eslever ses forces comme les corporelles; on y recognoissoit la foiblesse de son enfance, et avecques le temps sa vigueur et sa maturité, et puis sa declination et sa vieillesse, et enfin sa decrepitude :

Gigni pariter cum corpore, et una
Crescere sentimus, pariterque senescere mentem (1) :

ils l'appercevoient capable de diverses passions, et agitee de plusieurs mouvements penibles, d'où elle tumboit en lassitude et en douleur; capable d'alteration et de changement, d'alaigresse, d'asopissement et de langueur; subiecte à ses maladies et aux offenses, comme l'estomach ou le pied;

Mentem sanari, corpus ut ægrum,
Cernimus, et flecti medicina posse videmus (2);

esblouïe et troublee par la force du vin; desmeue (3) de son assiette par les vapeurs d'une fiebvre chaulde; endormie par l'application d'aulcuns medicaments, et reveillee par d'aultres;

Corpoream naturam animi esse necesse est,
Corporeis quoniam telis ictuque laborat (4) :

on luy veoyoit estonner et renverser toutes ses facultez par la seule morsure d'un chien malade, et n'y avoir nulle si grande fermeté de discours, nulle suffisance, nulle vertu, nulle resolution philosophique, nulle contention de ses forces, qui la peust exempter de la subiection de ces accidents; la salive d'un chestif mastin versee sur la main de Socrates, secouer toute sa sagesse et toutes ses grandes et si reiglees imaginations, les anean-

(1) Nous sentons qu'elle naît avec le corps, qu'elle croît et vieillit avec lui. Lucrèce, III, 446.

(2) Nous voyons l'esprit se guérir comme un corps malade, et se rétablir par les secours de la médecine. Lucrèce, III, 509.

(3) *Déplacée, tirée de son assiette.* « Estre desmeu et destourné de son opinion, *demoveri de sententia.* » Nicot. C.

(4) Il faut que l'âme soit corporelle, puisque nous la voyons sensible à toutes les impressions des corps. Lucrèce, III, 176.

tir de maniere qu'il ne restast aulcune trace de sa cognoissance premiere,

> Vis. . . . . animaï
> Conturbatur, et. . . . . divisa seorsum
> Disiectatur, eodem illo distracta veneno (1);

et ce venin ne trouver non plus de resistance en cette ame, qu'en celle d'un enfant de quatre ans : venin capable de faire devenir toute la philosophie, si elle estoit incarnee, furieuse et insensee; de sorte que Caton, qui tordoit le col à la mort mesme et à la fortune, ne peust souffrir la veue d'un mirouer ou de l'eau, accablé d'espoventement et d'effroy, quand il seroit tumbé, par la contagion d'un chien enragé, en la maladie que les medecins nomment hydrophobie :

> Vis morbi distracta per artus
> Turbat agens animam, spumantes æquore salso
> Ventorum ut validis fervescunt viribus undæ (2).

Or, quant à ce poinct, la philosophie a bien armé l'homme pour la souffrance de touts aultres accidents, ou de patience, ou si elle couste trop à trouver, d'une desfaicte infaillible, en se desrobbant tout à faict du sentiment : mais ce sont moyens qui servent à une ame estant à soy et en ses forces, capable de discours et de deliberation; non pas à cet inconvenient (3) où, chez un philosophe, une ame devient l'ame d'un fol, troublee, renversee et perdue : ce que plusieurs occasions produisent, comme une agitation trop vehemente, que par quelque forte passion, l'ame peult engendrer en soy mesme, ou une bleceure en certain endroict de la personne, ou une exhalation de l'estomach, nous iectant à un esblouïssement et tournoyement de teste.

> Morbis in corporis avius errat
> Sæpe animus; dementit enim, deliraque fatur :
> Interdumque gravi lethargo fertur in altum
> Æternumque soporem, oculis nutuque cadenti (4).

(1) L'âme est troublée, bouleversée, brisée par la force de ce poison. LUCRÈCE, III, 498.

(2) La violence du mal, répandue dans les membres, trouble l'âme et la tourmente, comme le souffle impétueux des vents fait bouillonner la mer agitée. LUCRÈCE, III, 491.

(3) *Accident*, qui est le mot qu'on trouve ici dans l'édition de 1587, à Paris, chez *Jean Richer*. — *Accident par lequel l'âme d'un philosophe devient l'âme d'un fou*, etc. C.

(4) Souvent, dans les maladies du corps, la raison s'égare, la démence et le

Les philosophes n'ont, ce me semble, gueres touché cette chorde, non plus qu'une aultre de pareille importance; ils ont ce dilemme tousiours en la bouche, pour consoler nostre mortelle condition : « Ou l'ame est mortelle, ou immortelle : si mortelle, elle sera sans peine; si immortelle, elle ira en amendant. » Ils ne touchent iamais l'aultre branche : « Quoy, si elle va en empirant? » et laissent aux poëtes les menaces des peines futures; mais par là ils se donnent un beau ieu. Ce sont deux omissions qui s'offrent à moy souvent en leurs discours. Ie reviens à la premiere.

Cette ame perd l'usage du souverain bien stoïque, si constant et si ferme : il fault que nostre belle sagesse se rende en cet endroict, et quitte les armes. Au demourant, ils consideroient aussi, par la vanité de l'humaine raison, que le meslange et societé de deux pieces si diverses, comme est le mortel et l'immortel, est inimaginable :

> Quippe etenim mortale æterno iungere, et una
> Consentire putare, et fungi mutua posse,
> Desipere est. Quid enim diversius esse putandum est,
> Aut magis inter se disiunctum discrepitansque,
> Quam, mortale quod est, immortali atque perenni
> Iunctum, in concilio sævas tolerare procellas (1)?

Davantage, ils sentoient l'ame s'engager en la mort comme le corps :

> Simul ævo fessa fatiscit (2) :

ce que, selon Zeno, l'image du sommeil nous monstre assez; car il estime « que c'est une defaillance et cheute de l'ame, aussi bien que du corps, » *contrahi animum, et quasi labi putat atque decidere* (3) : et ce qu'on appercevoit en aulcuns, sa force et sa vigueur se maintenir en la fin de la vie, ils le rapportoient à la diversité des maladies; comme on veoid les hommes, en cette extremité, maintenir qui un sens, qui un aultre, qui l'ouyr,

délire paraissent dans les discours; quelquefois une pesante léthargie plonge l'âme dans un assoupissement profond et éternel; les yeux se ferment, la tête s'abat. LUCRÈCE, III, 464.

(1) Quelle folie d'unir le mortel à l'immortel, de supposer entre eux un mutuel accord, une communauté de fonctions! Qu'y a-t-il de plus différent, de plus distinct et de plus opposé que ces deux substances, l'une périssable, l'autre indestructible, que vous prétendez réunir, pour les exposer ensemble aux plus funestes orages? LUCRÈCE, III, 801.

(2) Elle succombe avec lui sous le poids des ans. LUCR. III, 459.

(3) CIC. *de Divinat.* II, 58. C.

qui le fleurer, sans alteration; et ne se veoid point d'affoiblissement si universel, qu'il n'y reste quelques parties entieres et vigoreuses :

> Non alio pacto, quam si, pes quum dolet ægri,
> In nullo caput interea sit forte dolore (1).

La veue de nostre iugement se rapporte à la verité, comme faict l'œil du chat huant à la splendeur du soleil, ainsi que dict Aristote (2). Par où le sçaurions nous mieulx convaincre, que par si grossiers aveuglements en une si apparente lumiere? car l'opinion contraire, de l'immortalité de l'ame, laquelle Cicero dict avoir esté premierement introduicte, au moins selon le tesmoignage des livres, par Pherecydes Syrius (3), du temps du roy Tullus (d'aultres en attribuent l'invention à Thales, et aultres à d'aultres); c'est la partie de l'humaine science traictee avecques plus de reservation et de doubte. Les dogmatistes les plus fermes sont contraincts, en cet endroict principalement, de se reiecter à l'abry des umbrages de l'Academie. Nul ne sçait ce qu'Aristote a estably de ce subiect, non plus que touts les anciens, en general, qui le manient d'une vacillante creance; *rem gratissimam promittentium magis, quam probantium* (4): il s'est caché soubs le nuage des paroles et sens difficiles et non intelligibles, et a laissé à ses sectateurs autant à debattre sur son iugement que sur la matiere.

Deux choses leur rendoient cette opinion plausible : l'une, que sans l'immortalité des ames, il n'y auroit plus dequoy asseoir les vaines esperances de la gloire, qui est une consideration de merveilleux credit au monde; l'aultre, que c'est une tres utile impression, comme dict Platon (5), que les vices, quand ils se desrobberont de la veue et cognoissance de l'humaine iustice, demeurent tousiours en bute à la divine, qui les poursuyvra, voire aprez la mort des coulpables. Un soing extreme tient l'homme d'alonger son estre : il y a pourveu par toutes pieces:

(1) Ainsi quelquefois les pieds sont malades sans que la tête ressente aucune douleur. LUCRÈCE, III, 111.

(2) *Metaphys.* II, 1. C.

(3) *De Syros.* CIC. *Tuscul.* I, 16. Il est probable, d'après le passage de Cicéron, qu'il faut lire dans Montaigne, *du temps du roy Tullius.* J. V. L.

(4) C'est la promesse agréable d'un bien dont ils ne nous prouvent guère la certitude. SÉNÈQUE, *Epist.* 102.

(5) *Lois*, X, 13, éd. d'Estienne, tom. II. p. 905. A; *Pensées de Platon*, pag. 110. J. V. L.

et pour la conservation du corps sont les sepultures; pour la conservation du nom, la gloire : il a employé toute son opinion à se rebastir, impatient de sa fortune, et à s'estansonner (1) par ses inventions. L'ame, par son trouble et sa foiblesse, ne se pouvant tenir sur son pied, va questant de toutes parts des consolations, esperances et fondements, et des circonstances estrangieres où elle s'attache et se plante; et pour legiers et fantastiques que son invention les lui forge, s'y repose plus seurement qu'en soy, et plus volontiers. Mais les plus aheurtez à cette si iuste et claire persuasion de l'immortalité de nos esprits, c'est merveille comme ils se sont trouvez courts et impuissants à l'establir par leurs humaines forces : *somnia sunt non docentis, sed optantis,* disoit un ancien (2). L'homme peult recognoistre, par ce tesmoignage, qu'il doibt à la fortune et au rencontre la verité qu'il descouvre luy seul; puis que, lors mesme qu'elle luy est tumbee en main, il n'a pas dequoy la saisir et la maintenir, et que sa raison n'a pas la force de s'en prevaloir. Toutes choses produictes par nostre propre discours et suffisance, autant vrayes que faulses, sont subiectes à incertitude et debat. C'est pour le chastiement de nostre fierté, et instruction de nostre misere et incapacité, que Dieu produisit le trouble et la confusion de l'ancienne tour de Babel : tout ce que nous entreprenons sans son assistance, tout ce que nous veoyons sans la lampe de sa grace, ce n'est que vanité et folie; l'essence mesme de la verité, qui est uniforme et constante, quand la fortune nous en donne la possession, nous la corrompons et abbastardissons par nostre foiblesse. Quelque train que l'homme prenne de soy, Dieu permet qu'il arrive tousiours à cette mesme confusion, de laquelle il nous represente si vifvement l'image par le iuste chastiement dequoy il battit l'oultrecuidance de Nembroth, et aneantit les vaines entreprinses du bastiment de sa pyramide. *Perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo* (3). La diversité d'idiomes et de langues dequoy il troubla cet ouvrage, qu'est ce aultre chose que cette infinie et perpetuelle altercation et discor-

(1) *Estansonner*, appuyer, étayer. NICOT. — *S'estansonner par ses inventions*, c'est assurer, renforcer son existence par ses propres imaginations. C.

(2) Ce sont les rêves d'un homme qui désire, mais qui ne prouve pas. CIC. *Academ.* II, 38.

(3) Je confondrai la sagesse des sages, et je réprouverai la prudence des prudents. S. PAUL, *Corinth.* I, I, 19.

dance d'opinions et de raisons, qui accompagne et embrouille le vain bastiment de l'humaine science? Et l'embrouille utilement. Qui nous tiendroit, si nous avions un grain de cognoissance? Ce sainct m'a faict grand plaisir : *Ipsa veritatis occultatio aut humilitatis exercitatio est, aut elationis attritio* (1). Iusques à quel poinct de presumption et d'insolence ne portons nous nostre aveuglement et nostre bestise?

Mais pour reprendre mon propos, c'estoit vrayement bien raison que nous feussions tenus à Dieu seul, et au benefice de sa grace, de la verité d'une si noble creance, puis que de sa seule liberalité nous recevons le fruict de l'immortalité, lequel consiste en la iouïssance de la beatitude eternelle. Confessons ingenuement que Dieu seul nous l'a dict, et la foy; car leçon n'est ce pas de nature et de nostre raison : et qui retentera (2) son estre et ses forces, et dedans et dehors, sans ce privilege divin, qui verra l'homme sans le flatter, il n'y verra ny efficace ny faculté qui sente aultre chose que la mort et la terre. Plus nous donnons, et debvons, et rendons à Dieu, nous en faisons d'autant plus chrestiennement. Ce que ce philosophe stoïcien dict tenir du fortuite consentement de la voix populaire, valoit il pas mieulx qu'il le tinst de Dieu? *Quum de animorum æternitate disserimus, non leve momentum apud nos habet consensus hominum aut timentium inferos, aut colentium. Utor hac publica persuasione* (3).

Or la foiblesse des arguments humains sur ce subiect, se cognoist singulierement par les fabuleuses circonstances qu'ils ont adioustees à la suitte de cette opinion, pour trouver de quelle condition estoit cette nostre immortalité. Laissons les stoïciens (*usuram nobis largiuntur tanquam cornicibus : diu mansuros aiunt animos; semper, negant*) (4), qui donnent aux ames une vie au delà de cette cy, mais finie. La plus universelle et plus

(1) Les ténèbres dans lesquelles la vérité se cache, exercent l'humilité, ou domptent l'orgueil. S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XI, 22.

(2) *Et qui sondera de nouveau.* — *Retenter*, du latin *retentare*, éprouver, essayer à plusieurs reprises. SÉNÈQUE, *Epist.* 72 : « Sed diu non *retentavi* memoriam meam. » J. V. L.

(3) Lorsque nous traitons de l'immortalité de l'âme, nous comptons beaucoup sur le consentement général des hommes qui craignent les dieux infernaux, ou qui les honorent. Je profite de cette persuasion publique. SÉNÈQUE, *Epist.* 117.

(4) Ils prétendent que nos âmes ne vivent que comme des corneilles, longtemps, mais non pas toujours. CIC. *Tusc.* I, 31.

receue fantasie, et qui dure iusques à nous en divers lieux (1), c'a esté celle de laquelle on faict aucteur Pythagoras; non qu'il en feust le premier inventeur, mais d'autant qu'elle receut beaucoup de poids et de credit par l'auctorité de son approbation : c'est « que les ames, au partir de nous, ne faisoient que rouler d'un corps à un aultre, d'un lyon à un cheval, d'un cheval à un roy, se promenants ainsi sans cesse de maison en maison : » et luy, disoit « se souvenir avoir esté Aethalides (2), depuis Euphorbus, puis aprez Hermotimus, enfin de Pyrrhus estre passé en Pythagoras; ayant memoire de soy de deux cents six ans. » Adioustoient aulcuns que ces mesmes ames remontent au ciel par fois, et aprez en devallent encores :

> O pater, anne aliquas ad cœlum hinc ire putandum est
> Sublimes animas, iterumque ad tarda reverti
> Corpora? Quæ lucis miseris tam dira cupido (3)?

Origene les faict aller et venir eternellement du bon au mauvais estat. L'opinion que Varro recite (4) est, qu'en quatre cents quarante ans de revolution, elles se reioignent à leur premier corps : Chrysippus (5), que cela doibt advenir aprez certain espace de temps incogneu et non limité. Platon (6) (qui dict tenir de Pindare et de l'ancienne poësie cette croyance des infinies vicissitudes de mutation ausquelles l'ame est preparee, n'ayant ny les peines ny les recompenses en l'aultre monde que temporelles, comme sa vie en cettuy cy n'est que temporelle) conclud en elle une singuliere science des affaires du ciel, de l'enfer, et d'icy, où elle a passé, repassé, et seiourné à plusieurs voyages; matiere à sa reminiscence. Voycy son progrez ailleurs (7) : « Qui a bien vescu, il se reioinct à l'astre auquel il est assigné : qui mal, il passe en femme; et si lors mesme il ne se corrige point, il se rechange en beste de condition convenable à ses mœurs vicieuses; et ne verra fin à ses punitions qu'il ne soit revenu à sa naïfve

(1) En Perse, dans l'Indoustan, et ailleurs. C.

(2) DIOGÈNE LAERCE, VIII, 4, 5. C.

(3) O mon père! est-il vrai que des âmes retournent d'ici sur la terre, et qu'une enveloppe corporelle les appesantit de nouveau ? Qui peut inspirer à ces malheureux cet excès d'amour pour la vie? VIRG. *Énéid.* VI, 719.

(4) De quelques faiseurs d'horoscope, *genethliaci quidam*. Le passage se trouve dans S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei,* XXXII, 28. C.

(5) LACTANCE, *Div. Instit.* VII, 23. C.

(6) Dans le *Ménon*, pag. 16 et 17. C.

(7) Dans le *Timée.* Voy. les *Pensées de Platon,* pag. 86. J. V. L.

constitution, s'estant, par la force de la raison, desfaict des qualitez grossieres, stupides et elementaires qui estoient en luy. » Mais ie ne veulx oublier l'obiection que font les epicuriens à cette transmigration de corps en aultre; elle est plaisante : ils demandent « Quel ordre il y auroit si la presse des mourants venoit à estre plus grande que des naissants? car les ames deslogees de leur giste seroient à se fouler à qui prendroit place la premiere dans ce nouvel estuy; » et demandent aussi « A quoy elles asseroient leur temps, cependant qu'elles attendroient qu'un logis leur feust apresté? » Ou, au rebours, s'il naissoit plus d'animaulx qu'il n'en mourroit, ils disent « que les corps seroient en mauvais party, attendants l'infusion de leur ame; et en adviendroit qu'aulcuns d'iceux se mourroient avant que d'avoir esté vivants. »

> Denique connubia ad veneris partusque ferarum
> Esse animas præsto, deridiculum esse videtur;
> Et spectare immortales mortalia membra
> Innumero numero, certareque præproperanter
> Inter se, quæ prima potissimaque insinuetur (1).

D'aultres ont arresté l'ame au corps des trespassez, pour en animer les serpents, les vers, et aultres bestes qu'on dict s'engendrer de la corruption de nos membres, voire et de nos cendres : d'aultres la divisent en une partie mortelle, et l'aultre immortelle : aultres la font corporelle, et ce neantmoins immortelle : aulcuns la font immortelle, sans science et sans cognoissance. Il y en a aussi qui ont estimé que des ames des condemnez il s'en faisoit des diables; et aulcuns des nostres l'ont ainsi iugé : comme Plutarque pense qu'il se face des dieux de celles qui sont sauvees; car il est peu de choses que cet aucteur là establisse d'une façon de parler si resolue qu'il faict cette cy, maintenant par tout ailleurs une maniere dubitatrice et ambiguë. « Il fault estimer, dict il (2), et croire fermement que les ames des hommes vertueux, selon nature et selon iustice divine, deviennent d'hommes, saincts; et de saincts, demy dieux; et de demy dieux, aprez qu'ils sont parfaictement, comme ez sacrifices de purgation, nettoyez et purifiez, estants delivrez de toute passibilité et de

(1) Il est ridicule de s'imaginer que les âmes se trouvent prêtes au moment précis de l'accouplement des animaux et de leur naissance; qu'un nombreux essaim de substances immortelles s'empressent autour d'un germe mortel, et que chacune se dispute l'avantage d'être introduite la première. LUCRÈCE, III, 777.

(2) *Vie de Romulus*, c. 14, traduction d'Amyot. C.

toute mortalité, ils deviennent, non par aulcune ordonnance civile, mais à la vérité, et selon raison vraysemblable, dieux entiers et parfaicts, en recevant une fin tres heureuse et tres glorieuse. » Mais qui le vouldra veoir, luy qui est des plus retenus pourtant et moderez de la bande, s'escarmoucher avecques plus de hardiesse, et nous conter ses miracles sur ce propos, ie le renvoye à son discours de la Lune, et du Daimon de Socrates, où, aussi evidemment qu'en nul aultre lieu, il se peult adverer les mysteres de la philosophie avoir beaucoup d'estrangetez communes avecques celles de la poësie : l'entendement humain se perdant à vouloir sonder et contrerooller toutes choses iusques au bout; tout ainsi comme, lassez et travaillez de la longue course de nostre vie, nous retumbons en enfantillage. Voylà les belles et certaines instructions que nous tirons de la science humaine sur le subiect de nostre ame!

Il n'y a pas moins de temerité en ce qu'elle nous apprend des parties corporelles. Choisissons en un ou deux exemples; car aultrement nous nous perdrions dans cette mer trouble et vaste des erreurs medecinales. Sçachons si on s'accorde au moins en cecy, De quelle matiere les hommes se produisent les uns des aultres : car quant à leur premiere production, ce n'est pas merveille si, en chose si haulte et ancienne, l'entendement humain se trouble et dissipe. Archelaüs le physicien, duquel Socrates feut le disciple et le mignon, selon Aristoxenus, disoit (1), et les hommes et les animaulx avoir esté faicts d'un limon laicteux, exprimé par la chaleur de la terre. Pythagoras dict (2) nostre semence estre l'escume de nostre meilleur sang : Platon, l'escoulement de la moëlle de l'espine du dos; ce qu'il argumente de ce que cet endroict se sent le premier de la lasseté de la besongne : Alcmeon, partie de la substance du cerveau; et qu'il soit ainsi, dict il, les yeulx troublent à ceulx qui se travaillent oultre mesure à cet exercice : Democritus, une substance extraicte de toute la masse corporelle : Epicurus, extraicte de l'ame et du corps : Aristote, un excrement tiré de l'aliment du sang, le dernier qui s'espand en nos membres : aultres, du sang cuict et digeré par la chaleur des genitoires; ce qu'ils iugent de ce qu'aux extremes efforts, on rend des gouttes de pur sang; en quoy il semble

(1) DIOG. LAERCE, II, 17. C.

(2) PLUTARQUE, *Des opinions des philos.* V, 3. Les citations suivantes sont prises dans le même chapitre. C.

qu'il y ait plus d'apparence, si on peult tirer quelque apparence d'une confusion si infinie. Or, pour mener à effect cette semence, combien en font ils d'opinions contraires! Aristote (1) et Democritus tiennent Que les femmes n'ont point de sperme, et que ce n'est qu'une sueur qu'elles eslancent par la chaleur du plaisir et du mouvement, et qui ne sert de rien à la generation : Galen, au contraire, et ses suyvants, Que sans la rencontre des semences, la generation ne se peult faire. Voylà les medecins, les philosophes, les iurisconsultes et les theologiens, aux prinses pesle-mesle avecques nos femmes, sur la dispute, « A quels termes les femmes portent leur fruict; » et moy ie secours, par l'exemple de moy mesme, ceulx d'entre eulx qui maintiennent la grossesse d'unze mois (2). Le monde est basty de cette experience; il n'est si simple femmelette qui ne puisse dire son advis sur toutes ces contestations : et si, nous n'en sçaurions estre d'accord.

En voylà assez pour verifier que l'homme n'est non plus instruict de la cognoissance de soy en la partie corporelle, qu'en la spirituelle. Nous l'avons proposé luy mesme à soy; et sa raison à sa raison, pour veoir ce qu'elle nous en diroit. Il me semble assez avoir monstré combien peu elle s'entend en elle mesme; et qui ne s'entend en soy, en quoy se peult il entendre? *Quasi vero mensuram ullius rei possit agere, qui sui nesciat* (3). Vrayement, Protagoras (4) nous en contoit de belles, faisant l'homme la mesure de toutes choses, qui ne sceut iamais seulement la sienne : si ce n'est luy, sa dignité ne permettra pas qu'aultre creature aye cet advantage; or luy estant en soy si contraire, et l'un iugement subvertissant l'aultre sans cesse, cette favorable proposition n'estoit qu'une risee, qui nous menoit à conclurre, par necessité, la neantise du compas et du compasseur. Quand Thales (5) estime la cognoissance de l'homme tres difficile à l'homme, il luy apprend la cognoissance de toute aultre chose luy estre impossible.

(1) Plutarque, ou l'auteur du traité *Des opinions des philosophes,* V, 5, joint sur cet article Zénon avec Aristote, et dit expressément que Démocrite était de l'opinion contraire. C.

(2) On peut conclure de ce passage que la mère de Montaigne était ou croyait être accouchée de lui au onzième mois de sa grossesse. A. D.

(3) Comme si celui qui ignore sa propre mesure, pouvait entreprendre de mesurer quelque autre chose. PLINE, *Nat. Hist.* II, 1.

(4) SEXTUS EMPIR. *Adv. math.* pag. 148. C.

(5) DIOG. LAERCE, I, 36. C.

Vous (1), pour qui i'ay prins la peine d'estendre un si long corps, contre ma coustume, ne refuyrez point de maintenir vostre Sebond par la forme ordinaire d'argumenter dequoy vous estes touts les iours instruicte, et exercerez en cela vostre esprit et vostre estude : car ce dernier tour d'escrime icy, il ne le fault employer que comme un extreme remede; c'est un coup desesperé, auquel il fault abbandonner vos armes, pour faire perdre à vostre adversaire les siennes; et un tour secret, duquel il se fault servir rarement et reserveement (2). C'est grande temerité de vous perdre pour perdre un aultre : il ne fault pas vouloir mourir pour se venger, comme feit Gobrias; car estant aux prinses bien estroictes avecques un seigneur de Perse, Darius y survenant l'espee au poing, qui craignoit de frapper de peur d'assener Gobrias, il luy cria qu'il donnast hardiement, quand il debvroit donner au travers de touts les deux (3). I'ay veu reprouver pour iniustes des armes et conditions de combat singulier, desesperees, et ausquelles celuy qui les offroit mettoit luy et son compaignon en termes d'une fin à touts deux inevitable. Les Portugais prindrent, en la mer des Indes, certains Turcs prisonniers, lesquels, impatients de leur captivité, se resolurent, et leur succeda, de mettre et eulx et leurs maistres, et le vaisseau, en cendre, frottants des clous de navire l'un contre l'aultre, tant qu'une estincelle de feu tumbast dans les caques de pouldre qu'il y avoit dans l'endroict où ils estoient gardez. Nous secouons icy les limites et dernieres clostures des sciences, ausquelles l'extremité est vicieuse, comme en la vertu. Tenez vous dans la route commune; il ne faict pas bon estre si subtil et si fin. Souvienne vous de ce que dict le proverbe toscan :

Chi troppo s'assottiglia
Si scavezza (4).

(1) On croit, comme nous l'avons dit plus haut, que Montaigne adressait cette *Apologie de Sebond* à la reine Marguerite de France, femme du roi de Navarre. J. V. L.

(2) Cet aveu de Montaigne est très remarquable. On peut conclure de ses propres paroles que, dans les disputes philosophiques en général, mais particulièrement dans celles où la religion est intéressée, il ne faut faire valoir l'incertitude de nos connaissances et se réfugier sous l'étendard du pyrrhonisme, que lorsque, pressé de toutes parts, on n'a plus aucune bonne raison à alléguer en faveur de son opinion. N.

(3) Hérodote, III, 78. J. V. L.

(4) Par trop subtiliser, on s'égare soi-même.
Petrarca, canz. XI, v. 48, éd. de Venise, 1756.

Ie vous conseille, en vos opinions et en vos discours, autant qu'en vos mœurs et en toute aultre chose, la moderation et l'attrempance (1), et la fuite de la nouvelleté et de l'estrangeté : toutes les voyes extravagantes me faschent. Vous qui, par l'auctorité que vostre grandeur vous apporte, et encores plus par les advantages que vous donnent les qualitez plus vostres, pouvez, d'un clin d'œil, commander à qui il vous plaist, debviez donner cette charge à quelqu'un qui feist profession des lettres, qui vous eust bien aultrement appuyé et enrichy cette fantasie. Toutesfois, en voycy assez pour ce que vous en avez à faire.

Epicurus (2) disoit des loix, que les pires nous estoient si necessaires, que sans elles, les hommes s'entremangeroient les uns les aultres; et Platon (3) verifie que sans loix, nous vivrions comme bestes. Nostre esprit est un util vagabond, dangereux et temeraire; il est mal aysé d'y ioindre l'ordre et la mesure : et de mon temps, ceulx qui ont quelque rare excellence au dessus des aultres, et quelque vivacité extraordinaire, nous les veoyons quasi touts desbordez en licence d'opinions et de mœurs; c'est miracle s'il s'en rencontre un rassis et sociable. On a raison de donner à l'esprit humain les barrieres les plus contrainctes qu'on peult : en l'estude, comme au reste, il luy fault compter et reigler ses marches; il luy fault tailler par art les limites de sa chasse. On le bride et garrotte de religions, de loix, de coustumes, de science, de preceptes, de peines et recompenses mortelles et immortelles; encores veoid on que, par sa volubilité et dissolution, il eschappe à toutes ces liaisons : c'est un corps vain, qui n'a par où estre saisy et assené; un corps divers et difforme, auquel on ne peult asseoir nœud ni prinse. Certes, il est peu d'ames, si reiglees, si fortes et bien nees, à qui on se puisse fier de leur propre conduicte, et qui puissent, avecques moderation et sans temerité, voguer en la liberté de leurs iugements, au delà des opinions communes : il est plus expedient de les mettre en tutelle. C'est un oultrageux glaive, à son possesseur mesme, que l'esprit, à qui ne sçait s'en armer ordonneement et discrettement; et n'y a point de beste à qui plus iustement il

(1) *La réserve.* — « *Homme attrempé,* qui garde mesure en tout ce qu'il fait et dit. » NICOT.

(2) PLUTARQUE, *contre Colotès*, c. 27. J. V. L.

(3) *Lois,* IX, p. 874. C.

faille donner des orbieres (1), pour tenir sa veue subiecte et contraincte devant ses pas, et la garder d'extravaguer ny çà ny là, hors les ornieres que l'usage et les loix luy tracent : parquoy il vous siera mieulx de vous resserrer dans le train accoustumé, quel qu'il soit, que de iecter vostre vol à cette licence effrenee (2). Mais si quelqu'un de ces nouveaux docteurs entreprend de faire l'ingenieux en vostre presence, aux despens de son salut et du vostre; pour vous desfaire de cette dangereuse peste qui se respand touts les iours en vos courts, ce preservatif, à l'extreme necessité, empeschera que la contagion de ce venin n'offensera ny vous ny vostre assistance.

La liberté doncques et gaillardise de ces esprits anciens produisoit en la philosophie et sciences humaines, plusieurs sectes d'opinions differentes; chascun entreprenant de iuger et de choisir, pour prendre party. Mais à present que les hommes vont touts un train, *qui certis quibusdam destinatisque sententiis addicti et consecrati sunt, ut etiam, quæ non probant, cogantur defendere* (3), et que nous recevons les arts par civile auctorité et ordonnance, si bien que les escholes n'ont qu'un patron et pareille institution et discipline circonscripte, on ne regarde plus ce que les monnoyes poisent et valent, mais chascun à son tour les receoit selon le prix que l'approbation commune et le cours leur donne; on ne plaide pas de l'alloy, mais de l'usage. Ainsi se mettent egualement toutes choses : on receoit la medecine, comme la geometrie; et les battelages, les enchantements, les liaisons, le commerce des esprits des trespassez, les prognostications, les domifications (4), et iusques à cette ridicule poursuitte de la pierre philosophale, tout se met sans contredict. Il ne fault que sçavoir que le lieu de Mars loge au milieu du triangle de la main, celuy de Venus au poulce, et de Mercure au petit doigt; et que quand la mensale (5) coupe le tubercle de l'enseigneur, c'est si-

(1) *Des œillères, des garde-vue.* E. J.

(2) Ou, comme dans l'édition in-4° de 1588, fol. 234, *que de iecter vostre iugement à cette liberté desreiglee.*

(3) Qu'ayant épousé certains dogmes dont ils ne peuvent se départir, ils sont forcés d'admettre et de défendre des conséquences qu'ils n'approuvent pas. Cic. *Tusc.* II, 2.

(4) Ce mot est formé de *domifier,* terme d'astrologie, qui signifie partager le ciel en douze maisons, pour dresser un thème céleste ou un horoscope : du latin, *domus,* maison, et *facere,* faire. E. J.

(5) *La mensale* est, en termes de chiromancie, une ligne qui traverse le mi-

gne de cruauté; quand elle fault soubs le mitoyen, et que la moyenne naturelle faict un angle avecques la vitale soubs mesme endroict, que c'est signe d'une mort miserable; que si, à une femme, la naturelle est ouverte et ne ferme point l'angle avecques la vitale, cela denote qu'elle sera mal chaste : ie vous appelle vous mesme à tesmoing, si avecques cette science un homme ne peult passer, avec reputation et faveur, parmy toutes compaignies.

Theophrastus disoit que l'humaine cognoissance, acheminee par les sens, pouvoit iuger des causes des choses à certaine mesure; mais qu'estant arrivee aux causes extremes et premieres, il falloit qu'elle s'arrestast, et qu'elle rebouchast, à raison ou de sa foiblesse, ou de la difficulté des choses. C'est une opinion moyenne et doulce, Que nostre suffisance nous peult conduire iusques à la cognoissance d'aulcunes choses, et qu'elle a certaines mesures de puissance, oultre lesquelles c'est temerité de l'employer : cette opinion est plausible, et introduicte par gents de composition. Mais il est mal aysé de donner bornes à nostre esprit; il est curieux et avide, et n'a point occasion de s'arrester plustost à mille pas qu'à cinquante : ayant essayé, par experience, que ce à quoy l'un s'estoit failly, l'aultre y est arrivé, et que ce qui estoit incogneu à un siecle, le siecle suyvant l'a esclaircy, et que les sciences et les arts ne se iectent pas en moule, ains se forment et figurent peu à peu en les maniant et polissant à plusieurs fois, comme les ours façonnent leurs petits en les leichant à loisir; ce que ma force ne peult descouvrir, ie ne laisse pas de le sonder et essayer; et en retastant et pestrissant cette nouvelle matiere, la remuant et l'eschauffant, i'ouvre à celuy qui me suit quelque facilité pour en iouyr plus à son ayse, et la luy rens plus soupple et plus maniable,

Ut Hymettia sole
Cera remollescit, tractataque pollice multas
Vertitur in facies, ipsoque fit utilis usu (1) :

autant en fera le second au tiers : qui est cause que la difficulté ne me doibt pas desesperer, ny aussi peu mon impuissance; car ce n'est que la mienne.

lieu de la main, depuis l'index jusqu'au petit doigt. — *L'enseigneur*, l'indicateur. E. J.

(1) Comme la cire du mont Hymette s'amollit au soleil, et prenant sous le doigt qui la presse mille formes différentes, devient plus maniable à mesure qu'elle est maniée. Ovide, *Métam.* X, 284.

L'homme est capable de toutes choses, comme d'aulcunes : et s'il advoue, comme dict Theophrastus, l'ignorance des causes premieres et des principes, qu'il me quitte hardiement tout le reste de sa science; si le fondement luy fault, son discours est par terre : le disputer et l'enquerir n'a aultre but et arrest que les principes; si cette fin n'arreste son cours, il se iecte à une irresolution infinie. *Non potest aliud alio magis minusve comprehendi, quoniam omnium rerum una est definitio comprehendendi* (1). Or il est vraysemblable que si l'ame sçavoit quelque chose, elle se sçauroit premierement elle-mesme; et si elle sçavoit quelque chose hors d'elle, ce seroit son corps et son estuy, avant toute aultre chose : si on veoid iusques auiourd'huy, les dieux de la medecine se debattre de nostre anatomie,

Mulciber in Troiam, pro Troia stabat Apollo (2);

quand attendons nous qu'ils en soient d'accord ? Nous nous sommes plus voysins, que ne nous est la blancheur de la neige, ou la pesanteur de la pierre; si l'homme ne se cognoist, comment cognoist il ses functions et ses forces ? Il n'est pas, à l'adventure, que quelque notice veritable ne loge chez nous; mais c'est par hazard : et d'autant que par mesme voye, mesme façon et conduicte, les erreurs se receoivent en nostre ame, elle n'a pas dequoy les distinguer, ny dequoy choisir la verité, du mensonge.

Les academiciens recevoient quelque inclination de iugement, et trouvoient trop crud de dire « qu'il n'estoit pas plus vraysemblable que la neige feust blanche que noire; et que nous ne feussions non plus asseurez du mouvement d'une pierre qui part de nostre main, que de celuy de la huictiesme sphere : » et pour eviter cette difficulté et estrangeté, qui ne peult à la verité loger en nostre imagination que mal ayseement, quoy qu'ils establissent que nous n'estions aulcunement capables de sçavoir, et que la verité est engouffree dans de profonds abysmes où la veue humaine ne peult penetrer; si advouoient ils aulcunes choses estre plus vraysemblables que les aultres, et recevoient en leur iugement cette faculté de se pouvoir incliner plustost à une apparence qu'à une aultre : ils luy permettoient cette propension,

(1) Une chose ne peut être plus ou moins comprise qu'une autre : la compréhension est la même pour tout; elle n'a point de degrés. Cic. *Acad.* II, 41.
(2) Vulcain combattait contre Troie, mais Troie avait pour elle Apollon. Ovid. *Trist.* I, 2, 5.

luy deffendant toute resolution. L'advis des pyrrhoniens est plus hardy, et quand et quand plus vraysemblable (1) : car cette inclination academique, et cette propension à une proposition plus tost qu'à une aultre, qu'est ce aultre chose que la recognoissance de quelque plus apparente verité en cette cy qu'en celle là ? Si nostre entendement est capable de la forme, des lineaments, du port et du visage de la verité, il la verroit entiere, aussi bien que demie, naissante et imperfecte : cette apparence de verisimilitude, qui les faict prendre plustost à gauche qu'à droicte, augmentez la; cette once de verisimilitude qui incline la balance, multipliez la de cent, de mille onces; il en adviendra enfin que la balance prendra party tout à faict, et arrestera un chois et une verité entiere. Mais comment se laissent ils plier à la vraysemblance, s'ils ne cognoissent le vray ? comment cognoissent ils la semblance de ce dequoy ils ne cognoissent pas l'essence? Ou nous pouvons iuger tout à faict; ou tout à faict nous ne le pouvons pas. Si nos facultez intellectuelles et sensibles sont sans fondement et sans pied, si elles ne font que flotter et venter, pour neant laissons nous emporter nostre iugement à aulcune partie de leur operation, quelque apparence qu'elle semble nous presenter; et la plus seure assiette de nostre entendement, et la plus heureuse, ce seroit celle là où il se maintiendroit rassis, droict, inflexible, sans bransle et sans agitation : *inter visa, vera aut falsa, ad animi assensum, nihil interest* (2). Que les choses ne logent pas chez nous en leur forme et en leur essence, et n'y facent leur entree de leur force propre et auctorité, nous le veoyons assez : parce que s'il estoit ainsi, nous les recevrions de mesme façon; le vin seroit tel en la bouche du malade qu'en la bouche du sain; celuy qui a des crevasses aux doigts, ou qui les a gourds, trouveroit une pareille dureté au bois ou au fer qu'il manie, que faict un aultre : les subiects estrangiers se rendent doncques à nostre mercy; ils logent chez nous comme il nous plaist. Or si de nostre part nous recevions quelque chose sans alteration, si les prinses humaines estoient assez capables et fermes pour saisir la verité par nos propres moyens, ces moyens estants communs à touts

(1) Ou, *beaucoup plus veritable et plus ferme,* comme il y a dans l'édition in-4° de 1588, fol. 235 *verso.* Montaigne veut dire ici que l'opinion des pyrrhoniens est plus liée et se soutient mieux que celle des académiciens. C.

(2) Entre les apparences vraies ou fausses, pour l'assentiment de l'esprit, il n'y a point de différence. Cic. *Acad.* II, 28.

les hommes, cette verité se reiecteroit de main en main de l'un à l'aultre; et au moins se trouveroit il une chose au monde, de tant qu'il y en a, qui se croiroit par les hommes d'un consentement universel : mais ce qu'il ne se veoid aulcune proposition qui ne soit debattue et controversee entre nous, ou qui ne le puisse estre, monstre bien que nostre iugement naturel ne saisit pas bien clairement ce qu'il saisit; car mon iugement ne le peult faire recevoir au iugement de mon compaignon : qui est signe que ie l'ay saisy par quelque aultre moyen que par une naturelle puissance qui soit en moy et en touts les hommes.

Laissons à part cette infinie confusion d'opinions qui se veoid entre les philosophes mesmes, et ce debat perpetuel et universel en la cognoissance des choses : car cela est presupposé tres veritablement, Que d'aulcune chose les hommes, ie dis les sçavants les mieulx nayz, les plus suffisants, ne sont d'accord, non pas que le ciel soit sur nostre teste; car ceulx qui doubtent de tout, doubtent aussi de cela; et ceulx qui nient que nous puissions comprendre aulcune chose, disent que nous n'avons pas comprins que le ciel soit sur nostre teste : et ces deux opinions sont, en nombre, sans comparaison les plus fortes.

Oultre cette diversité et division infinie, par le trouble que nostre iugement nous donne à nous mesmes, et l'incertitude que chascun sent en soy, il est aysé à veoir qu'il a son assiette bien mal asseuree. Combien diversement iugeons nous des choses! combien de fois changeons nous nos fantasies! Ce que ie tiens auiourd'huy, et ce que ie croy, ie le tiens et le croy de toute ma croyance; touts mes utils et touts mes ressorts empoignent cette opinion, et m'en respondent sur tout ce qu'ils peuvent : ie ne sçaurois embrasser aulcune verité, ny la conserver avecques plus d'asseurance, que ie fois cette cy; i'y suis tout entier, i'y suis voirement : mais ne m'est il pas advenu, non une fois, mais cent, mais mille, et touts les iours, d'avoir embrassé quelque aultre chose, à tout ces mesmes instruments, en cette mesme condition, que depuis i'ay iugee faulse? Au moins fault il devenir sage à ses propres despens : si ie me suis trouvé souvent trahy soubs cette couleur; si ma touche se treuve ordinairement faulse, et ma balance inegale et iniuste, quelle asseurance en puis ie prendre à cette fois plus qu'aux aultres? n'est-ce pas sottise de me laisser tant de fois piper à un guide? Toutesfois, que la fortune nous remue cinq cents fois de place, qu'elle ne face que

vuider et remplir sans cesse, comme dans un vaisseau, dans nostre creance aultres et aultres opinions; tousiours la presente et la derniere, c'est la certaine et l'infaillible : pour cette cy il fault abbandonner les biens, l'honneur, la vie et le salut, et tout;

> Posterior. . . . . res illa reperta
> Perdit et immutat sensus ad pristina quæque (1).

Quoy qu'on nous presche, quoy que nous apprenions, il fauldroit tousiours se souvenir que c'est l'homme qui donne, et l'homme qui receoit : c'est une mortelle main qui nous le presente; c'est une mortelle main qui l'accepte. Les choses qui nous viennent du ciel ont seules droict et auctorité de persuasion; seules, la marque de verité : laquelle aussi ne veoyons nous pas de nos yeulx, ny ne la recevons par nos moyens; cette saincte et grande image ne pourroit pas (2) en un si chestif domicile, si Dieu pour cet usage ne le prepare, si Dieu ne le reforme et fortifie par sa grace et faveur particuliere et supernaturelle. Au moins debvroit nostre condition faultiere (3) nous faire porter plus modereement et retenuement en nos changements : il nous debvroit souvenir, quoy que nous receussions en l'entendement, que nous recevons souvent des choses faulses, et que c'est par ces mesmes utils qui se desmentent et qui se trompent souvent.

Or n'est il pas merveille s'ils se desmentent, estants si aysez à incliner et à tordre par bien legieres occurrences. Il est certain que nostre apprehension, nostre iugement, et les facultez de nostre ame, en general, souffrent selon les mouvements et alterations du corps, lesquelles alterations sont continuelles : n'avons nous pas l'esprit plus esveillé, la memoire plus prompte, le discours plus vif, en santé qu'en maladie? la ioye et la gayeté ne nous font elles pas recevoir les subiects qui se presentent à nostre ame, de tout aultre visage que le chagrin et la melancholie? Pensez vous que les vers de Catulle ou de Sappho rient à un vieillard avaricieux et rechigné, comme à un ieune homme vigoreux et ardent? Cleomenes, fils d'Anaxandridas, estant malade,

(1) La dernière nous dégoûte des premières, et les décrédite dans notre esprit. LUCRÈCE, V, 1413.

(2) Montaigne emploie ici ce mot elliptiquement, et peut-être d'après l'usage de son pays et de son temps, pour, *ne pourrait pas tenir*. Nous disons encore, par une ellipse presque semblable, *Il n'en peut plus*. J. V. L.

(3) Texte de 1588; celui de 1595, pag. 370, porte *fautive*. J. V. L.

ses amis lui reprochoient qu'il avoit des humeurs et fantasies nouvelles et non accoustumees : « Ie croy bien, repliqua il (1); aussi ne suis ie pas celuy que ie suis estant sain : estant aultre, aussi sont aultres mes opinions et fantasies.» En la chicane de nos palais, ce mot est en usage, qui se dict des criminels qui rencontrent les iuges en quelque bonne trempe, doulce et debonnaire, *Gaudeat de bona fortuna* (2); car il est certain que les iugements se rencontrent par fois plus tendus à la condemnation, plus espineux et aspres, tantost plus faciles, aysez, et enclins à l'excuse : tel qui rapporte de sa maison la douleur de la goutte, la ialousie, ou le larrecin de son valet, ayant toute l'ame teincte et abbruvee de cholere, il ne fault pas doubter que son iugement ne s'en altere vers cette part là. Ce venerable senat d'Areopage iugeoit de nuict, de peur que la veue des poursuyvants corrompist sa iustice. L'air mesme et la serenité du ciel nous apporte quelque mutation, comme dict ce vers grec, en Cicero,

> Tales sunt hominum mentes, quali pater ipse
> Iuppiter auctifera lustravit lampade terras (3).

Ce ne sont pas seulement les fiebvres, les bruvages, et les grands accidents, qui renversent nostre iugement; les moindres choses du monde le tournevirent (4) : et ne fault pas doubter, encores que nous ne le sentions pas, que si la fiebvre continue peult atterrer nostre ame, que la tierce n'y apporte quelque alteration selon sa mesure et proportion; si l'apoplexie assopit et esteinct tout à faict la veue de nostre intelligence, il ne fault pas doubter que le morfondement ne l'esblouïsse : et par consequent, à peine se peult il rencontrer une seule heure en la vie où nostre iugement se treuve en sa deue assiette, nostre corps estant subiect à tant de continuelles mutations, et estoffé de tant de sortes de ressorts, que i'en croy les medecins, combien il est mal aysé qu'il n'y en ayt tousiours quelqu'un qui tire de travers.

Au demourant, cette maladie ne se descouvre pas si aysee-

(1) PLUTARQUE, *Apophthegmes des Lacédémoniens.* Montaigne change la traduction d'Amyot. J. V. L.

(2) Qu'il jouisse de ce bonheur. *Traduction de Montaigne, dans son édition de Bordeaux,* 1580, *pag.* 336, *et dans celle de Paris,* 1588, fol. 237 verso.

(3) Les pensers des mortels, et leur deuil, et leur joie,
Changent avec les jours que le ciel leur envoie.

Vers traduits par Cicéron de l'*Odyssée* d'Homère, XVIII, 135, et que saint Augustin a conservés, *de Civ. Dei,* V, 8. J. V. L.

(4) *Le tournent et le virent en tout sens.* E. J.

ment, si elle n'est du tout extreme et irremediable; d'autant que la raison va tousiours, et torte, et boiteuse, et deshanchee, et avecques le mensonge, comme avecques la verité : par ainsin, il est mal aysé de descouvrir son mescompte et desreiglement. I'appelle tousiours raison cette apparence de discours que chascun forge en soy : cette raison, de la condition de laquelle il y en peult avoir cent contraires autour d'un mesme subiect, c'est un instrument de plomb et de cire, alongeable, ployable, et accommodable à touts biais et à toutes mesures; il ne reste que la suffisance de le sçavoir contourner. Quelque bon desseing qu'ayt un iuge, s'il ne s'escoute de prez, à quoy peu de gents s'amusent, l'inclination à l'amitié, à la parenté, à la beaulté et à la vengeance, et non pas seulement choses si poisantes, mais cet instinct fortuite, qui nous faict favoriser une chose plus qu'une aultre, et qui nous donne sans le congé de la raison le chois en deux pareils subiects, ou quelque umbrage de pareille vanité, peuvent insinuer insensiblement en son iugement la recommendation ou desfaveur d'une cause, et donner pente à la balance.

Moy, qui m'espie de plus prez, qui ay les yeulx incessamment tendus sur moy, comme celuy qui n'a pas fort à faire ailleurs,

> Quis sub Arcto
> Rex gelidæ metuatur oræ,
> Quid Tiridatem terreat, unice
> Securus (1),

à peine oseroy ie dire la vanité et la foiblesse que ie treuve chez moy : i'ay le pied si instable et si mal assis, ie le treuve si aysé à crouler et si prest au bransle, et ma veue si desreiglee, que à ieun ie me sens aultre qu'aprez le repas; si ma santé me rid et la clarté d'un beau iour, me voylà honneste homme; si i'ay un cor qui me presse l'orteil, me voylà renfrongné, mal plaisant et inaccessible : un mesme pas de cheval me semble tantost rude, tantost aysé; et mesme chemin à cette heure plus court, une aultre fois plus long; et une mesme forme, ores plus, ores moins agreable : maintenant ie suis à tout faire, maintenant à rien faire; ce qui m'est plaisir à cette heure, me sera quelquesfois peine. Il se faict mille agitations indiscrettes et casuelles chez moy : ou l'humeur melancholique me tient, ou la choleri-

(1) Qui ne m'inquiète guère de savoir quel roi fait tout trembler sous l'Ourse glacée, et pourquoi Tiridate est dans les alarmes. Hor. *Od.* I, 26, 3.

que ; et de son auctorité privee, à cette heure le chagrin predomine en moy, à cette heure l'alaigresse. Quand ie prens des livres, i'auray apperceu, en tel passage, des graces excellentes, et qui auront feru mon ame : qu'une aultre fois i'y retumbe, i'ay beau le tourner et virer, i'ay beau le plier et le manier, c'est une masse incogneue et informe pour moy. En mes escripts mesmes, ie ne retreuve pas tousiours l'air de ma premiere imagination : ie ne sçay ce que i'ay voulu dire ; et m'eschaulde souvent à corriger et y mettre un nouveau sens, pour avoir perdu le premier, qui valoit mieulx. Ie ne fois qu'aller et venir : mon iugement ne tire pas tousiours avant ; il flotte, il vague,

> Velut minuta magno
> Deprensa navis in mari, vesaniente vento (1).

Maintesfois, comme il m'advient de faire volontiers, ayant prins pour exercice et pour esbat, à maintenir une contraire opinion à la mienne, mon esprit s'appliquant et tournant de ce costé là, m'y attache si bien, que ie ne treuve plus la raison de mon premier advis, et m'en despars. Ie m'entraisne quasi où ie penche, comment que ce soit, et m'emporte de mon poids.

Chascun à peu prez en diroit autant de soy, s'il se regardoit comme moy : les prescheurs sçavent que l'esmotion qui leur vient en parlant, les anime vers la creance ; et qu'en cholere nous nous addonnons plus à la deffense de nostre proposition, l'imprimons en nous, et l'embrassons avecques plus de vehemence et d'approbation, que nous ne faisons estants en nostre sens froid et reposé. Vous recitez simplement une cause à l'advocat : il vous y respond chancellant et doubteux ; vous sentez qu'il luy est indifferent de prendre à soustenir l'un ou l'aultre party : l'avez vous bien payé pour y mordre et pour s'en formalizer, commence il d'en estre interessé, y a il eschauffé sa volonté ? sa raison et sa science s'y eschauffent quand et quand ; voylà une apparente et indubitable verité qui se presente à son entendement ; il y descouvre une toute nouvelle lumiere, et le croit à bon escient, et se le persuade ainsi. Voire, ie ne sçay si l'ardeur qui naist du despit et de l'obstination à l'encontre de l'impression et violence du magistrat et du dangier, ou l'interest de la reputation, n'ont envoyé tel homme soustenir iusques au feu

(1) Comme une faible barque surprise en pleine mer par la fureur de la tempête. CATULLE, *Epigr.* XXV, 12.

l'opinion pour laquelle, entre ses amis et en liberté, il n'eust pas voulu s'eschaulder le bout du doigt. Les secousses et esbranlements que nostre ame receoit par les passions corporelles, peuvent beaucoup en elle; mais encores plus les siennes propres, ausquelles elle est si fort en prinse, qu'il est à l'adventure soustenable qu'elle n'a aulcune aultre allure et mouvement que du souffle de ses vents, et que sans leur agitation elle resteroit sans action, comme un navire en pleine mer, que les vents abbandonnent de leur secours : et qui maintiendroit cela, suyvant le party des peripateticiens, ne nous feroit pas beaucoup de tort, puis qu'il est cogneu que la pluspart des plus belles actions de l'ame procedent et ont besoing de cette impulsion des passions. La vaillance, disent ils, ne se peult parfaire sans l'assistance de la cholere; *semper Aiax fortis, fortissimus tamen in furore* (1); ny ne court on sus aux meschants et aux ennemis assez vigoreusement, si on n'est courroucé; et veulent que l'advocat inspire le courroux aux iuges, pour en tirer iustice.

Les cupiditez esmeurent Themistocles, esmeurent Demosthenes, et ont poulsé les philosophes aux travaulx, veillees et peregrinations, nous meinent à l'honneur, à la doctrine, à la santé, fins utiles : et cette lascheté d'ame à souffrir l'ennuy et la fascherie, sert à nourrir en la conscience la penitence et la repentance, et à sentir les fleaux de Dieu pour nostre chastiement, et les fleaux de la correction politique : la compassion sert d'aiguillon à la clemence : et la prudence de nous conserver et gouverner est esveillee par nostre crainte; et combien de belles actions par l'ambition! combien par la presumption! aulcune eminente et gaillarde vertu enfin n'est sans quelque agitation desreiglee. Seroit ce pas l'une des raisons qui auroit meu les epicuriens à descharger Dieu de tout soing et solicitude de nos affaires; d'autant que les effects mesmes de sa bonté ne se pouvoient exercer envers nous, sans esbranler son repos par le moyen des passions, qui sont comme des picqueures et solicitations acheminants l'ame aux actions vertueuses? ou bien ont ils creu aultrement, et les ont prinses comme tempestes qui desbauchent honteusement l'ame de sa tranquillité? *ut maris tranquillitas intelligitur, nulla, ne minima quidem, aura*

(1) Ajax fut toujours brave; mais il ne le fut jamais tant que dans sa fureur. Cic. *Tusc.* IV, 23.

fluctus commovente : sic animi quietus et placatus status cernitur, quum perturbatio nulla est, qua moveri queat (1).

Quelles differences de sens et de raison, quelle contrarieté d'imaginations, nous presente la diversité de nos passions! Quelle asseurance pouvons nous doncques prendre de chose si instable et si mobile, subiecte par sa condition à la maistrise du trouble, n'allant iamais qu'un pas forcé et emprunté? Si nostre iugement est en main à la maladie mesme et à la perturbation; si c'est de la folie et de la temerité qu'il est tenu de recevoir l'impression des choses, quelle seureté pouvons nous attendre de luy?

N'y a il point de hardiesse à la philosophie d'estimer des hommes, qu'ils produisent leurs plus grands effects et plus approchants de la Divinité, quand ils sont hors d'eux, et furieux, et insensez (2)? Nous nous amendons par la privation de nostre raison et son assopissement; les deux voyes naturelles pour entrer au cabinet des dieux, et y preveoir le cours des destinees, sont la fureur et le sommeil (3). Cecy est plaisant à considerer : par la dislocation que les passions apportent à nostre raison, nous devenons vertueux; par son extirpation, que la fureur ou l'image de la mort apporte, nous devenons prophetes et devins. Iamais plus volontiers ie ne l'en creus. C'est un pur enthousiasme que la saincte Verité a inspiré en l'esprit philosophique, qui luy arrache, contre sa proposition, que l'estat tranquille de nostre ame, l'estat rassis, l'estat plus sain que la philosophie luy puisse acquerir, n'est pas son meilleur estat : nostre veillee est plus endormie que le dormir; nostre sagesse moins sage que la folie; nos songes valent mieulx que nos discours; la pire place que nous puissions prendre, c'est en nous. Mais pense elle (4) pas que nous ayons l'advisement de remarquer que la voix qui faict l'esprit, quand il est desprins de l'homme, si clairvoyant, si grand, si parfaict, et pendant qu'il est en l'homme, si terrestre, ignorant et tenebreux, c'est une voix partant de l'esprit qui est en l'homme terrestre, ignorant et tenebreux; et à cette cause, voix infiable (5) et incroyable?

(1) De même que l'on juge du calme de la mer quand sa surface n'est agitée par aucun souffle de vent, ainsi l'on peut assurer que l'âme est tranquille quand nulle passion ne peut l'émouvoir. Cic. *Tusc.* V, 6.

(2) Platon, *Phédrus*, pag. 244. C.

(3) Cic. *de Divinat.* I, 57. C.

(4) *La philosophie.*

(5) *Infidèle, peu digne de foi.* E. J.

Ie n'ay point grande experience de ces agitations vehementes, estant d'une complexion molle et poisante, desquelles la pluspart surprennent subitement nostre ame, sans luy donner loisir de se recognoistre; mais cette passion, qu'on dict estre produicte par l'oysifveté au cœur des ieunes hommes, quoy qu'elle s'achemine avecques loisir et d'un progrez mesuré, elle represente bien evidemment, à ceulx qui ont essayé de s'opposer à son effort, la force de cette conversion et alteration que nostre iugement souffre. I'ay aultrefois entreprins de me tenir bandé pour la soustenir et rabbattre; car il s'en fault tant que ie sois de ceulx qui convient les vices, que ie ne les suy pas seulement, s'ils ne m'entraisnent : ie la sentoy naistre, croistre, et s'augmenter en despit de ma resistance, et enfin, tout voyant et vivant, me saisir et posseder, de façon que, comme d'une yvresse, l'image des choses me commenceoit à paroistre aultre que de coustume; ie veoyois evidemment grossir et croistre les advantages du subiect que i'alloy desirant, et les sentois aggrandir et enfler par le vent de mon imagination; les difficultez de mon entreprinse s'ayser et se planir (1); mon discours et ma conscience se tirer arriere : mais ce feu estant evaporé, tout à un instant, comme de la clarté d'un esclair, mon ame reprendre une aultre sorte de veue, aultre estat et aultre iugement; les difficultez de la retraicte me sembler grandes et invincibles, et les mesmes choses de bien aultre goust et visage que la chaleur du desir ne me les avoit presentees : lequel plus veritablement? Pyrrho n'en sçait rien. Nous ne sommes iamais sans maladie : les fiebvres ont leur chauld et leur froid; des effects d'une passion ardente, nous retumbons aux effects d'une passion frilleuse; autant que ie m'estoy iecté en avant, ie me relance d'autant en arriere :

Qualis ubi alterno procurrens gurgite pontus,
Nunc ruit ad terras, scopulosque superiacit undam
Spumeus, extremamque sinu perfundit arenam;
Nunc rapidus retro, atque æstu revoluta resorbens
Saxa, fugit, littusque vado labente relinquit (2).

(1) *Diminuer et s'aplanir*. C.

(2) Ainsi la mer, dans son double mouvement, tantôt s'élance vers la terre, inonde les rochers d'écume, et va couvrir la grève la plus éloignée; tantôt retournant sur elle-même, entraîne dans son reflux rapide les pierres qu'ell avait apportées, et abaissant ses eaux, laisse la plage à découvert. VIRG. *Enéid.* XI, 624.

Or, de la cognoissance de cette mienne volubilité, i'ay, par accident, engendré en moy quelque constance d'opinion, et n'ay gueres alteré les miennes premieres et naturelles : car quelque apparence qu'il y ayt en la nouvelleté, ie ne change pas ayseement, de peur que i'ay de perdre au change; et puis que ie ne suis pas capable de choisir, ie prens le chois d'aultruy, et me tiens en l'assiette où Dieu m'a mis : aultrement ie ne me sçauroy garder de rouler sans cesse. Ainsi me suis ie, par la grace de Dieu, conservé entier, sans agitation et trouble de conscience, aux anciennes creances de nostre religion, au travers de tant de sectes et de divisions que nostre siecle a produictes. Les escripts des anciens, ie dis les bons escripts, pleins et solides, me tentent et remuent quasi où ils veulent; celuy que i'oy me semble tousiours le plus roide; ie les treuve avoir raison chascun à son tour, quoy qu'ils se contrarient : cette aysance que les bons esprits ont de rendre ce qu'ils veulent vraysemblable, et qu'il n'est rien si estrange à quoy ils n'entreprennent de donner assez de couleur pour tromper une simplicité pareille à la mienne, cela monstre evidemment la foiblesse de leur preuve. Le ciel et les estoiles ont bransle trois mille ans; tout le monde l'avoit ainsi creu, iusques à ce que Cleanthes le Samien (1), ou, selon Theophraste, Nicetas Syracusien, s'advisa de maintenir que c'estoit la terre qui se mouvoit, par le cercle oblique du zodiaque tournant à l'entour de son aixieu; et de nostre temps, Copernicus a si bien fondé cette doctrine, qu'il s'en sert tres reigleement à toutes les consequences astrologiennes : que prendrons nous de là, sinon qu'il ne nous doibt chaloir lequel ce soit des deux? et qui sçait qu'une tierce opinion, d'ici à mille ans, ne renverse les deux precedentes?

Sic volvenda ætas commutat tempora rerum :
Quod fuit in pretio, fit nullo denique honore;
Porro aliud succedit, et e contemptibus exit,
Inque dies magis appetitur, floretque repertum
Laudibus, et miro est mortales inter honore (2).

(1) PLUTARQUE, *De la face de la lune*, c. 4. Mais comme il n'y a point de Cléanthe Samien, et que cette opinion astronomique fut celle d'Aristarque de Samos, Coste propose avec raison d'adopter dans Plutarque la correction faite par Ménage, *ad Diog. Laert.* VIII, 85. Il aurait dû remarquer aussi que les meilleurs interprètes de Cicéron, *Acad.* II, 39, lisent *Hicetas* au lieu de *Nicetas*. J. V. L.

(2) Ainsi le temps change le prix des choses : ce qui fut estimé tombe dans le mépris, tandis que l'objet d'un long dédain s'élève, et est estimé à son tour;

Ainsi, quand il se presente à nous quelque doctrine nouvelle, nous avons grande occasion de nous en desfier, et de considerer qu'avant qu'elle feust produicte, sa contraire estoit en vogue; et comme elle a esté renversee par cette cy, il pourra naistre à l'advenir une tierce invention qui chocquera de mesme la seconde. Avant que les principes qu'Aristote a introduicts (1) feussent en credit, d'aultres principes contentoient la raison humaine, comme ceulx cy nous contentent à cette heure. Quelles lettres ont ceulx cy, quel privilege particulier, que le cours de nostre invention s'arreste à eulx, et qu'à eulx appartienne pour tout le temps advenir la possession de nostre creance? ils ne sont non plus exempts du boutehors (2), qu'estoient leurs devanciers. Quand on me presse d'un nouvel argument, c'est à moy à estimer, que ce à quoy ie ne puis satisfaire, un aultre y satisfera : car de croire toutes les apparences desquelles nous ne pouvons nous desfaire, c'est une grande simplesse; il en adviendroit par là que tout le vulgaire (et nous sommes touts du vulgaire) auroit sa creance contournable comme une girouette; car son ame estant molle et sans resistance, seroit forcee de recevoir sans cesse aultres et aultres impressions, la derniere effaceant tousiours la trace de la precedente. Celuy qui se treuve foible, il doit respondre, suyvant la practique, qu'il en parlera à son conseil; ou s'en rapporter aux plus sages desquels il a receu son apprentissage. Combien y a il que la medecine est au monde? On dict qu'un nouveau venu, qu'on nomme Paracelse (3), change et renverse tout l'ordre des reigles anciennes, et maintient que iusques à cette heure elle n'a servy qu'à faire mourir les hommes. Ie croy qu'il verifiera ayseement cela : mais de mettre ma vie à la preuve de sa nouvelle experience, ie treuve que ne seroit pas grand'sagesse. Il ne fault pas croire à chascun, dit le precepte, parce que chascun peult dire toutes

on le désire de plus en plus, on le vante, on l'admire, et il se place au premier rang dans l'opinion des hommes. LUCRÈCE, V, 1275.

(1) *De matière, forme, et privation.* Édit. de 1588, fol. 246 *verso*.

(2) *D'être déboutés, jetés dehors, chassés.*

(3) Fameux alchimiste, né dans le canton de Schwitz en 1493. Appelé en 1526 à une chaire de l'université de Bâle, il commença par brûler publiquement les ouvrages d'Avicenne et de Galien, disant que les cordons de sa chaussure en savaient autant qu'eux. Il fut consulté par Érasme, et méprisé de presque tout le monde; il annonçait la pierre philosophale, et il mourut à l'hôpital de Saltzbourg, en 1541. Le recueil volumineux de ses œuvres est un grimoire qu'on ne lit plus. J. V. L.

choses. Un homme de cette profession de nouvelletez et de reformations physiques me disoit, il n'y a pas long temps, que touts les anciens s'estoient notoirement mescomptez en la nature et mouvements des vents, ce qu'il me feroit tres evidemment toucher à la main, si ie vouloy l'entendre. Aprez que i'eus eu un peu de patience à ouyr ses arguments qui avoient tout plein de verisimilitude : « Comment doncques! lui feis ie, ceulx qui navigeoient soubs les loix de Theophraste, alloient ils en occident, quand ils tiroient en levant? alloient ils à costé, ou à reculons? — C'est la fortune, me respondit il : tant y a qu'ils se mescomptoient. » Ie luy repliquay lors, que i'aimoy mieulx suyvre les effects que la raison. Or ce sont choses qui se chocquent souvent : et m'a lon dict qu'en la geometrie (qui pense avoir gaigné le hault poinct de certitude parmy les sciences), il se treuve des demonstrations inevitables, subvertissants la verité de l'experience : comme Iacques Peletier (1) me disoit chez moy, qu'il avoit trouvé deux lignes s'acheminants l'une vers l'aultre pour se ioindre, qu'il verifioit toutesfois ne pouvoir iamais, iusques à l'infinité, arriver à se toucher (2). Et les pyrrhoniens ne se servent de leurs arguments et de leur raison, que pour ruyner l'apparence de l'experience : et est merveille iusques où la soupplesse de nostre raison les a suyvis, à ce desseing de combattre l'evidence des effects; car ils verifient que nous ne nous mouvons pas, que nous ne parlons pas, qu'il n'y a point de poisant ou de chauld, avecques une pareille force d'argumentations que nous verifions les choses plus vraysemblables. Ptolemeus, qui a esté un grand personnage, avoit estably les bornes de nostre monde; touts les philosophes anciens ont pensé en tenir la mesure, sauf quelques isles escartees qui pouvoient eschapper à leur cognoissance; c'eust esté pyrrhoniser, il y a mille ans, que de mettre en doubte la science de la cosmo-

(1) Jacques Peletier, mathématicien, poète et grammairien, naquit au Mans en 1517, et mourut à Paris en 1582. Il mérita de son temps quelque célébrité, et fut lié aussi avec Théodore de Bèze, Ronsard, Saint-Gelais, Fernel, etc. J. V. L.

(2) C'est l'hyperbole, et les lignes droites qui, ne pouvant arriver à se joindre à elle, ont été, pour cela même, nommées *asymptotes*. Voyez les *Coniques d'Apollonius*, liv. II, propos. I, et la propos. 14, où cet ancien mathématicien a démontré que les asymptotes et l'hyperbole ne peuvent jamais venir à se toucher, quoiqu'elles s'approchent l'une de l'autre à l'infini. Les mathématiciens n'ont pas besoin qu'on leur développe cette démonstration, qu'ils reconnaissent tous pour incontestable; et ceux qui ne le sont pas doivent s'en rapporter à la décision des savants. C.

graphie, et les opinions qui en estoient receues d'un chascun; c'estoit heresie d'advouer des antipodes : voylà de nostre siecle une grandeur infinie de terre ferme, non pas une isle ou une contree particuliere, mais une partie eguale à peu prez en grandeur à celle que nous cognoissions, qui vient d'estre descouverte. Les geographes de ce temps ne faillent pas d'asseurer que meshuy tout est trouvé, et que tout est veu;

> Nam quod adest præsto, placet, et pollere videtur (1).

Sçavoir mon (2), si Ptolemee s'y est trompé aultrefois, sur les fondements de sa raison, si ce ne seroit pas sottise de me fier maintenant à ce que ceulx cy en disent; et s'il n'est plus vraysemblable que ce grand corps que nous appellons le Monde, est chose bien aultre que nous ne iugeons.

Platon (3) dict qu'il change de visage à touts sens; que le ciel, les estoiles et le soleil renversent par fois le mouvement que nous y veoyons, changeants l'orient en occident. Les presbtres aegyptiens dirent à Herodote (4), Que depuis leur premier roy, dequoy il y avoit unze mille tant d'ans (et de touts leurs roys ils luy feirent veoir les effigies en statues tirees aprez le vif), le soleil avoit changé quatre fois de route; Que la mer et la terre se changent alternatifvement l'une en l'aultre; Que la naissance du monde est indeterminee : Aristote, Cicero, de mesme : et quelqu'un d'entre nous, Qu'il est de toute eternité, mortel, et renaissant à plusieurs vicissitudes, appellant à tesmoing Salomon et Esaïe; pour eviter ces oppositions, que Dieu a esté quelquesfois createur sans creature; qu'il a esté oysif; qu'il s'est desdict de son oysifveté, mettant la main à cet ouvrage; et qu'il est par consequent subiect au changement. En la plus fameuse des escholes grecques (5), le monde est tenu pour un dieu, faict par un aultre dieu plus grand, et est composé d'un corps et d'une ame qui loge en son centre, s'espandant, par nombres de musique, à sa circonference; divin, tres heureux, tres grand, tres sage, eternel : en luy sont d'aultres dieux, la terre, la mer, les astres, qui s'entretiennent d'une harmonieuse et perpetuelle agi-

(1) Car on se plaît dans ce qu'on a, et l'on le croit préférable à tout le reste. LUCRÈCE, V, 1411.
(2) C'est-à-dire, *Il reste présentement à savoir*.
(3) Dans le dialogue intitulé *le Politique*, pag. 269. C.
(4) HÉRODOTE, II, 142, 143, etc. J. V. L.
(5) Celle de Platon. Voy. le *Timée*. J. V. L.

tation et dance divine; tantost se rencontrants, tantost s'esloingnants, se cachants, monstrants, changeants de reng, ores d'avant, et ores derriere. Heraclitus (1) establissoit le monde estre composé par feu; et par l'ordre des destinees, se debvoir enflammer et resouldre en feu quelque iour, et quelque iour encores renaistre. Et des hommes dict Apuleius, *sigillatim mortales, cunctim perpetui* (2). Alexandre (3) escrivit à sa mere la narration d'un presbtre aegyptien, tiree de leurs monuments, tesmoignant l'antiquité de cette nation, infinie, et comprenant la naissance et progrez des aultres pays au vray. Cicero et Diodorus (4) disent, de leur temps, que les Chaldeens tenoient registre de quatre cents mille tant d'ans : Aristote, Pline (5) et aultres, que Zoroastre vivoit six mille ans avant l'aage de Platon. Platon dict (6) que ceulx de la ville de Saïs ont des memoires par escript de huict mille ans, et que la ville d'Athenes feut bastie mille ans avant ladicte ville de Saïs : Epicurus, qu'en mesme temps que les choses sont icy, comme nous les veoyons, elles sont toutes pareilles et en mesme façon en plusieurs aultres mondes; ce qu'il eust dict plus asseureement, s'il eust veu les similitudes et convenances de ce nouveau monde des Indes occidentales avecques le nostre present et passé, en si estranges exemples.

En verité, considerant ce qui est venu à nostre science du cours de cette police terrestre, ie me suis souvent esmerveillé de veoir, en une tres grande distance de lieux et de temps, les rencontres d'un si grand nombre d'opinions populaires, monstrueuses, et des mœurs et creances sauvages, et qui, par aulcun biais, ne semblent tenir à nostre naturel discours. C'est un grand ouvrier de miracles que l'esprit humain! Mais cette relation a ie

(1) DIOGÈNE LAERCE, IX, 8. C.

(2) Comme individus, ils sont mortels; comme espèce, immortels. APULÉE, *de Deo Socratis*.

(3) Sur cette lettre d'Alexandre, aujourd'hui perdue, on peut consulter saint Augustin, *de Civ. Dei*, VIII, 5, XII, 10; *de Consensu evangelist.* I, 23; saint Cyprien, *de Vanit. idol.* c. 21; Minucius Félix, *Octav.* c. 21; J. A. Fabricius, *Biblioth. græc.* II, 10, 17. Le prêtre égyptien dont il était parlé dans cette lettre se nommait Léon. Le savant Jablonsky, *Prolegom. ad. Panth. ægypt.* 15, 16, croit que la lettre même était un ouvrage apocryphe des premiers chrétiens. J. V. L.

(4) CIC. *de Divinat.* I, 19; DIODORE, II, 31. C.

(5) *Nat. Hist.* XXX, 1. C.

(6) Dans son *Timée*, pag. 524. C.

ne sçay quoy encores de plus heteroclite; elle se treuve aussi en noms, et en mille aultres choses : car on y trouva des nations n'ayants, que nous sçachions, iamais ouy nouvelles de nous, où la circoncision estoit en credit (1); où il y avoit des Estats et grandes polices maintenues par des femmes, sans hommes; où nos ieusnes et nostre caresme estoit representé, y adioustant l'abstinence des femmes : où nos croix estoient en diverses façons en credit; icy on en honnoroit les sepultures; on les appliquoit là, et nommeement celle de Sainct André, à se deffendre des visions nocturnes, et à les mettre sur les couches des enfants contre les enchantements; ailleurs, ils en rencontrerent une de bois, de grande haulteur, adoree pour dieu de la pluye, et celle là bien fort avant dans la terre ferme. On y trouva une bien expresse image de nos penitenciers; l'usage des mitres, le cœlibat des presbtres, l'art de deviner par les entrailles des animaulx sacrifiez, l'abstinence de toute sorte de chair et de poisson à leur vivre; la façon aux presbtres d'user, en officiant, de langue particuliere et non vulgaire; et cette fantasie, que le premier dieu feut chassé par un second, son frere puisné : qu'ils furent creez avecques toutes commoditez, lesquelles on leur a depuis retrenchees pour leur peché, changé leur territoire, et empiré leur condition naturelle : qu'aultrefois ils ont esté submergez par l'inondation des eaux celestes; qu'il ne s'en sauva que peu de familles, qui se iecterent dans les haults creux des montaignes, lesquels creux ils boucherent, si que l'eau n'y entra point, ayants enfermé là dedans plusieurs sortes d'animaulx; que quand ils sentirent la pluye cesser, ils meirent hors des chiens, lesquels estants revenus nets et mouillez, ils iugerent l'eau n'estre encores gueres abbaissee; depuis en ayants faict sortir d'aultres, et les veoyants revenir bourbeux, ils sortirent repeupler le monde, qu'ils trouverent plein seulement de serpents. On rencontra, en quelque endroict, la persuasion du iour du iugement; de sorte qu'ils s'offensoient merveilleusement contre les Espaignols, qui espandoient les os des trespassez en fouillant les richesses des

(1) Montaigne entasse ici tous ces rapports, tels qu'il les a trouvés dans certaines relations, sans se mettre en peine d'examiner s'ils sont réels, ou uniquement fondés sur l'ignorance et la prévention des Espagnols. On peut voir encore ces prétendus rapports, détaillés à peu près de la même manière que Montaigne nous les donne ici, dans l'*Histoire de la conquête du Mexique*, écrite par Antonio Solis; dans l'*Histoire des guerres civiles des Espagnols en Amérique*, extraite du *Commentaire royal* de l'Inca Garcilaso de la Vega. C.

sepultures, disants que ces os escartez ne se pourroient facilement reioindre; la traficque par eschange, et non aultre; foires et marchez pour cet effect; des nains et personnes difformes pour l'ornement des tables des princes; l'usage de la faulconnerie selon la nature de leurs oyseaux; subsides tyranniques; delicatesses de iardinages; dances, saults batteleresques, musique d'instruments; armoiries; ieux de paulme, ieu de dez et de sort, auquel ils s'eschauffent souvent iusques à s'y iouer eulx mesmes et leur liberté; medecine non aultre que de charmes; la forme d'escrire par figures; creance d'un seul premier homme pere de touts les peuples; adoration d'un Dieu qui vesquit aultrefois homme en parfaicte virginité, ieusne et penitence, preschant la loy de nature et des cerimonies de la religion, et qui disparut du monde sans mort naturelle; l'opinion des geants; l'usage de s'enyvrer de leurs bruvages et de boire d'autant; ornements religieux peincts d'ossements et testes de morts, surplis, eau beneicte, aspergez; femmes et serviteurs qui se presentent à l'envy à se brusler et enterrer avecques le mary ou maistre trespassé; loy que les aisnez succedent à tout le bien, et n'est reservé aulcune part au puisné, que d'obeïssance; coustume, à la promotion de certain office de grande auctorité, que celuy qui est promeu prend un nouveau nom et quitte le sien; de verser de la chaulx sur le genouil de l'enfant freschement nay, en luy disant, « Tu es venu de pouldre, et retourneras en pouldre; » l'art des augures. Ces vains umbrages de nostre religion qui se veoyent en aulcuns de ces exemples, en tesmoignent la dignité et la divinité : non seulement elle s'est aulcunement insinuee en toutes les nations infideles de deçà par quelque imitation, mais à ces barbares aussi, comme par une commune et supernaturelle inspiration; car on y trouva aussi la creance du purgatoire, mais d'une forme nouvelle : ce que nous donnons au feu, ils le donnent au froid, et imaginent les ames et purgees et punies par la rigueur d'une extreme froidure. Et m'advertit cet exemple d'une aultre plaisante diversité; car comme il s'y trouva des peuples qui aimoient à deffubler le bout de leur membre, et en retrenchoient la peau à la mahumetane et à la iuifve, il s'y en trouva d'aultres qui faisoient si grande conscience de le deffubler, qu'à tout des petits cordons ils portoient leur peau bien soigneusement estiree et attachee au dessus, de peur que ce bout ne veist l'air : et de cette diversité aussi, que comme nous honnorons les roys et les festes en nous

parant des plus honnestes vestements que nous ayons; en aulcunes regions, pour monstrer toute disparité et soubmission à leur roy, les subiects se presentoient à luy en leurs plus vils habillements, et entrants au palais, prenoient quelque vieille robbe deschiree sur la leur bonne, à ce que tout le lustre et l'ornement feust au maistre. Mais suyvons.

Si nature enserre dans les termes de son progrez ordinaire, comme toutes aultres choses, aussi les creances, les iugements et opinions des hommes; si elles ont leur revolution, leur saison, leur naissance, leur mort, comme les choulx; si le ciel les agite et les roule à sa poste : quelle magistrale auctorité et permanente leur allons nous attribuant? Si, par experience, nous touchons à la main (1) que la forme de nostre estre depend de l'air, du climat et du terroir où nous naissons; non seulement le teinct, la taille, la complexion et les contenances, mais encores les facultez de l'ame; *et plaga cœli non solum ad robur corporum, sed etiam animorum facit* (2), dict Vegece; et que la deesse fondatrice de la ville d'Athenes choisit, à la situer, une temperature de païs qui feist les hommes prudents, comme les presbtres d'Aegypte apprindrent à Solon (3); *Athenis tenue cœlum; ex quo etiam acutiores putantur Attici : crassum Thebis; itaque pingues Thebani, et valentes* (4); en maniere que, ainsi que les fruicts naissent divers et les animaulx, les hommes naissent aussi plus et moins belliqueux, iustes, temperants et dociles; icy subiects au vin, ailleurs au larrecin ou à la paillardise; icy enclins à la superstition, ailleurs à la mescreance; icy à la liberté, icy à la servitude; capables d'une science, ou d'un art; grossiers ou ingenieux, obeïssants ou rebelles, bons ou mauvais, selon que porte l'inclination du lieu où ils sont assis; et prennent nouvelle complexion si on les change de place, comme les arbres; qui feut la raison pour laquelle Cyrus ne voulut accorder aux Perses d'abbandonner leur païs, aspre et bossu, pour se transporter en un aultre doulx et plain, disant (5) que les

(1) *Nous maintenons, nous prétendons.*

(2) Le climat ne contribue pas seulement à la vigueur du corps, mais aussi à celle de l'esprit. VÉGÈCE, I, 2.

(3) PLATON, *Timée*. Voy. les *Pensées de Platon*, pag. 394. J. V. L.

(4) L'air d'Athènes est subtil, et l'on croit que c'est ce qui donne aux Athéniens tant de finesse : à Thèbes, l'air est épais; aussi les Thébains ont-ils plus de vigueur que d'esprit. CIC. *de Fato*, c. 4.

(5) HÉRODOTE, IX, 121. J. V. L.

terres grasses et molles font les hommes mols, et les fertiles, les esprits infertiles : — si nous veoyons tantost fleurir un art, une creance, tantost une aultre, par quelque influence celeste; tel siecle produire telles natures, et incliner l'humain genre à tel ou tel ply; les esprits des hommes tantost gaillards, tantost maigres, comme nos champs : — que deviennent toutes ces belles prerogatives dequoy nous nous allons flattant? Puis qu'un homme sage se peult mescompter, et cent hommes, et plusieurs nations; voire et l'humaine nature selon nous se mescompte plusieurs siecles en cecy ou en cela : quelle seureté avons nous que par fois elle cesse de se mescompter, et qu'en ce siecle elle ne soit en mescompte?

Il me semble, entre aultres tesmoignages de nostre imbecillité, que celuy cy ne merite pas d'estre oublié, Que, par desir mesme, l'homme ne sçache trouver ce qu'il luy fault; Que, non par iouïssance, mais par imagination et par souhait, nous ne puissions estre d'accord de ce dequoy nous avons besoing pour nous contenter. Laissons à nostre pensee tailler et coudre à son plaisir; elle ne pourra pas seulement desirer ce qui luy est propre, et se satisfaire :

> Quid enim ratione timemus,
> Aut cupimus? quid tam dextro pede concipis, ut te
> Conatus non pœniteat, votique peracti (1)?

C'est pourquoy Socrates ne requeroit les dieux, sinon de luy donner ce qu'ils sçavoient luy estre salutaire : et la priere des Lacedemoniens (2) publicque et privee, portoit simplement, Les choses bonnes et belles leur estre octroyees; remettant à la discretion de la puissance supreme le triage et chois d'icelles :

> Coniugium petimus, partumque uxoris; at illis
> Notum, qui pueri, qualisque futura sit uxor (3) :

et le chrestien supplie Dieu « Que sa volonté soit faicte, » pour ne tumber en l'inconvenient que les poëtes feignent du roy Midas. Il requit les dieux que tout ce qu'il toucheroit se convertist en or : sa priere feut exaucee; son vin feut or, son pain or, et la

(1) Est-ce la raison qui règle nos craintes et nos désirs? Qui jamais conçut un projet sous des auspices assez favorables pour ne s'être pas repenti de l'entreprise, et même du succès? Juv. *Sat.* X, 4.

(2) Platon, *second Alcibiade*, pag. 42. C.

(3) Nous voulons une épouse, et la voulons féconde; mais ce sont les dieux qui savent quelle sera la mère, quels seront les enfants. Juv. *Sat.* X, 352.

plume de sa couche, et d'or sa chemise et son vestement: de façon qu'il se trouva accablé soubs la iouïssance de son desir, et estrené d'une insupportable commodité · il luy fallut desprier ses prieres :

> Attonitus novitate mali, divesque, miserque,
> Effugere optat opes, et quæ modo voverat, odit (1).

Disons de moy mesme : Ie demandois à la fortune, autant qu'aultre chose, l'ordre Sainct Michel, estant ieune; car c'estoit lors l'extreme marque d'honneur de la noblesse françoise, et tres rare. Elle me l'a plaisamment accordé : au lieu de me monter et haulser de ma place pour y aveindre, elle m'a bien plus gracieusement traicté; elle l'a ravallé et rabbaissé iusques à mes espaules et au dessoubs. Cleobis et Biton (2), Trophonius et Agamedes (3), ayants requis, ceulx là leur deesse, ceulx cy leur dieu, d'une recompense digne de leur pieté, eurent la mort pour present : tant les opinions celestes sur ce qu'il nous fault sont diverses aux nostres! Dieu pourroit nous octroyer les richesses, les honneurs, la vie, et la santé mesme, quelquesfois à nostre dommage; car tout ce qui nous est plaisant ne nous est pas tousiours salutaire. Si, au lieu de la guarison, il nous envoye la mort ou l'empirement de nos maulx, *virga tua, et baculus tuus, ipsa me consolata sunt* (4); il le faict par les raisons de sa providence, qui regarde bien plus certainement ce qui nous est deu, que nous ne pouvons faire; et le debvons prendre en bonne part, comme d'une main tres sage et tres amie;

> Si consilium vis :
> Permittes ipsis expendere numinibus, quid
> Conveniat nobis, rebusque sit utile nostris...
> Carior est illis homo quam sibi (5) :

car de les requerir des honneurs, des charges, c'est les requerir qu'ils vous iectent à une battaille, ou au ieu des dez, ou de telle aultre chose de laquelle l'yssue vous est incogneue et le fruict doubteux.

(1) Étonné d'un mal si nouveau, riche et indigent à la fois, il voudrait échapper à ses richesses, et déteste ses vœux imprudents. OVIDE, *Métam.* XI, 128.
(2) HÉRODOTE, I, 31. J. V. L.
(3) PLUTARQUE, *Consolation à Apollonius*, c. 14. C.
(4) Ta verge et ton bâton m'ont consolé. *Psalm.* XXII, 4.
(5) Croyez-moi, laissons faire aux dieux; ils savent ce qui nous convient, ce qui peut nous être utile : l'homme leur est plus cher qu'il ne l'est à lui-même. JUV. *Sat.* X, 346.

Il n'est point de combat si violent entre les philosophes, et si aspre, que celuy qui se dresse sur la question du souverain bien de l'homme : duquel, par le calcul de Varro (1), nasquirent deux cents quatre vingts huict sectes. *Qui autem de summo bono dissentit, de tota philosophiæ ratione disputat* (2).

> Tres mihi convivæ prope dissentire videntur,
> Poscentes vario multum diversa palato :
> Quid dem? quid non dem? Renuis tu, quod iubet alter;
> Quod petis, id sane est invisum acidumque duobus (3) :

nature debvroit ainsi respondre à leurs contestations et à leurs debats. Les uns disent nostre bien estre, loger en la vertu; d'aultres, en la volupté; d'aultres, au consentir à nature; qui en la science, qui à n'avoir point de douleur, qui à ne se laisser emporter aux apparences; et à cette fantasie semble retirer cette aultre de l'ancien Pythagoras,

> Nil admirari, prope res est una, Numici,
> Solaque, quæ possit facere et servare beatum (4),

qui est la fin de la secte pyrrhonienne. Aristote (5) attribue à magnanimité n'admirer rien : et disoit Archesilas (6), les soustenements et l'estat droict et inflexible du iugement, estre les biens; mais les consentements et applications, estre les vices et les maulx. Il est vray qu'en ce qu'il l'establissoit par axiome certain, il se despartoit du pyrrhonisme. Les pyrrhoniens, quand ils disent que le souverain bien c'est l'*ataraxie* (7), qui est l'immobilité du iugement, ils ne l'entendent pas dire d'une façon affirmatifve; mais le mesme bransle de leur ame, qui leur faict fuyr les precipices, et se mettre à couvert du serein, celuy là mesme leur presente cette fantasie, et leur en faict refuser une aultre.

(1) S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XIX, 2.

(2) Or, dès qu'on ne s'accorde pas sur le souverain bien, on diffère d'opinion sur toute la philosophie. CIC. *de Finib.* V, 5.

(3) Il me semble voir trois convives de goûts différents : que leur donnerai-je? que ne leur donnerai-je pas? Vous refusez ce qu'un autre demande; et ce que vous voulez déplaît aux deux autres. HOR. *Epist.* II, 2, 61.

(4) Ne rien admirer, Numicius, c'est presque le seul moyen d'assurer son bonheur. HOR. *Epist.* I, 6, 1.

(5) *Morale à Nicomaque*, IV, 3, pag. 72, édit. de M. Coray. J. V. L.

(6) SEXTUS EMPIR. *Pyrrh. hypot.* I, 33. C.

(7) Mot grec qui signifie *tranquillité parfaite, absolue indifférence*, ἀδιαφορία, autre terme de la philosophie pyrrhonienne. C.

Combien ie desire que pendant que ie vis, ou quelque aultre, ou Iustus Lipsius (1), le plus sçavant homme qui nous reste, d'un esprit tres poly et iudicieux, vrayement germain à mon Turnebus, eust et la volonté, et la santé, et assez de repos, pour ramasser en un registre, selon leurs divisions et leurs classes, sincerement et curieusement autant que nous y pouvons veoir, les opinions de l'ancienne philosophie sur le subiect de nostre estre et de nos mœurs, leurs controverses, le credit et suitte des parts, l'application de la vie des aucteurs et sectateurs à leurs preceptes ez accidents memorables et exemplaires : le bel ouvrage et utile que ce seroit!

Au demourant, si c'est de nous que nous tirons le reiglement de nos mœurs, à quelle confusion nous reiectons nous? car ce que nostre raison nous y conseille de plus vraysemblable, c'est generalement à chascun d'obeïr aux lois de son païs, comme porte l'advis de Socrates, inspiré, dict il, d'un conseil divin; et par là que veult elle dire, sinon que nostre debvoir n'a aultre reigle que fortuite? La verité doibt avoir un visage pareil et universel : la droicture et la iustice, si l'homme en cognoissoit qui eust corps et veritable essence, il ne l'attacheroit pas à la condition des coustumes de cette contree, ou de celle là; ce ne seroit pas de la fantasie des Perses ou des Indes que la vertu prendroit sa forme. Il n'est rien subiect à plus continuelle agitation que les loix : depuis que ie suis nay, i'ay veu trois et quatre fois rechanger celles des Anglois nos voysins; non seulement en subiect politique, qui est celuy qu'on veult dispenser de constance, mais au plus important subiect qui puisse estre, à sçavoir de la religion (2) : dequoy i'ay honte et despit, d'autant plus que c'est une nation à laquelle ceulx de mon quartier ont eu aultrefois une si privee accointance, qu'il reste encores en ma maison aulcunes traces de nostre ancien cousinage. Et chez nous icy, i'ay veu telle chose qui nous estoit capitale, devenir legitime; et nous, qui en tenons d'aultres, sommes à mesme, selon l'incertitude de la fortune guerriere, d'estre un iour criminels de leze maiesté hu-

(1) Juste-Lipse, savant belge, qui fut en commerce de lettres avec Montaigne, a rempli du moins une partie de ce vœu dans son grand ouvrage sur le stoïcisme, *Manuductio ad stoïcam philosophiam.* Ce travail ne parut qu'en 1604, douze ans après la mort de Montaigne, et il est probable qu'il l'aurait peu satisfait. J. V. L.

(2) En effet, de 1534 à 1558, Montaigne avait pu voir les Anglais, ou plutôt la cour d'Angleterre, changer quatre fois de religion. J. V. L.

maine et divine, nostre iustice tumbant à la mercy de l'iniustice, et en l'espace de peu d'annees de possession, prenant une essence contraire. Comment pouvoit ce dieu ancien (1) plus clairement accuser en l'humaine cognoissance l'ignorance de l'estre divin, et apprendre aux hommes que leur religion n'estoit qu'une piece de leur invention propre à lier leur societé, qu'en declarant, comme il feit à ceulx qui en recherchoient l'instruction de son trepied, « Que le vray culte à chascun estoit celuy qu'il trouvoit observé par l'usage du lieu où il estoit? » O Dieu! quelle obligation n'avons nous à la benignité de nostre souverain createur, pour avoir desniaisé nostre creance de ces vagabondes et arbitraires devotions, et l'avoir logee sur l'eternelle base de sa saincte parole! Que nous dira doncques en cette necessité la philosophie? « Que nous suyvions les loix de nostre païs : » c'est à dire, cette mer flottante des opinions d'un peuple ou d'un prince, qui me peindront la iustice d'autant de couleurs, et la reformeront en autant de visages, qu'il y aura en eulx de changements de passion : ie ne puis pas avoir le iugement si flexible. Quelle bonté est ce, que ie veoyoy hier en credit, et demain ne l'estre plus, et que le traiect d'une riviere faict crime? Quelle verité est ce que ces montaignes bornent, mensonge au monde qui se tient au delà (2)?

Mais ils sont plaisants, quand pour donner quelque certitude aux loix, ils disent qu'il y en a aulcunes fermes, perpetuelles et immuables, qu'ils nomment naturelles, qui sont empreintes en l'humain genre par la condition de leur propre essence; et de celles là, qui en faict le nombre de trois, qui de quatre, qui plus, qui moins : signe que c'est une marque aussi doubteuse que le reste. Or ils sont si desfortunez (car comment puis ie nommer cela, sinon desfortune, que d'un nombre de loix si infiny, il ne s'en rencontre pas au moins une que la fortune et temerité du sort ayt permis estre universellement receue par le consentement de toutes les nations?) ils sont, dis ie, si miserables, que de ces trois ou quatre loix choisies, il n'en y a une seule qui ne soit contredicte et desadvouee, non par une nation, mais par plusieurs. Or c'est la seule enseigne vraysemblable par laquelle ils puissent argumenter aulcunes loix naturelles, que l'université de l'approba-

(1) Ce dieu, c'est Apollon. Voyez XÉNOPHON, *Mémoires sur Socrate*, I, 3, 1. C.

(2) « Plaisante justice qu'une rivière ou une montagne borne! Vérité au deçà des Pyrénées, erreur au delà. » *Pensées de* PASCAL.

tion : car ce que nature nous auroit veritablement ordonné, nous l'ensuyvrions sans doubte d'un commun consentement; et non seulement toute nation, mais tout homme particulier, ressentiroit la force et la violence que luy feroit celuy qui le vouldroit poulser au contraire de cette loy. Qu'ils m'en monstrent, pour veoir, une de cette condition. Protagoras et Ariston ne donnoient aultre essence à la iustice des loix, que l'auctorité et opinion du legislateur; et que cela mis à part, le bon et l'honneste perdoient leurs qualitez, et demeuroient des noms vains de choses indifferentes : Thrasymachus, en Platon (1), estime qu'il n'y a point d'aultre droict que la commodité du superieur. Il n'est chose en quoy le monde soit si divers qu'en coustumes et loix : telle chose est icy abominable, qui apporte recommendation ailleurs, comme en Lacedemone la subtilité de desrobber; les mariages entre les proches sont capitalement deffendus entre nous, ils sont ailleurs en honneur :

Gentes esse feruntur,
In quibus et nato genitrix, et nata parenti
Iungitur, et pietas geminato crescit amore (2);

le meurtre des enfants, meurtre des peres, communication de femmes, traficque de voleries, licence à toutes sortes de voluptez, il n'est rien en somme si extreme qui ne se treuve receu par l'usage de quelque nation.

Il est croyable qu'il y a des loix naturelles, comme il se veoid ez aultres creatures : mais en nous elles sont perdues; cette belle raison humaine s'ingerant par tout de maistriser et commander, brouillant et confondant le visage des choses, selon sa vanité et inconstance : *nihil itaque amplius nostrum est; quod nostrum dico, artis est* (3). Les subiects ont divers lustres et diverses considerations; c'est de là que s'engendre principalement la diversité d'opinions : une nation regarde un subiect par un visage, et s'arreste à celuy là; l'aultre, par un aultre.

Il n'est rien si horrible à imaginer que de manger son pere : les peuples qui avoient anciennement cette coustume (4), la pre-

(1) *De la Républ.* I, pag. 338. C.

(2) Il est, dit-on, des peuples où la mère s'unit à son fils, la fille à son père, et où l'amour resserre les liens sacrés de la nature. OVIDE, *Métam.* X. 331.

(3) Il ne reste plus rien qui soit véritablement nôtre : ce que j'appelle nôtre, n'est qu'une production de l'art.

(4) SEXTUS EMPIR. *Pyrrh. hypot.* III, 24. C.

noient toutesfois pour tesmoignage de pieté et de bonne affection, cherchants par là à donner à leurs progeniteurs la plus digne et honnorable sepulture; logeants en eulx mesmes et comme en leurs moëlles les corps de leurs peres et leurs reliques; les vivifiants aulcunement et regenerants par la transmutation en leur chair vifve, au moyen de la digestion et du nourrissement : il est aysé à considerer quelle cruauté et abomination c'eust esté à des hommes abbruvez et imbus de cette superstition, de iecter la despouille des parents à la corruption de la terre, et nourriture des bestes et des vers.

Lycurgus considera au larrecin la vivacité, diligence, hardiesse et adresse qu'il y a à surprendre quelque chose de son voysin, et l'utilité qui revient au public que chascun en regarde plus curieusement à la conservation de ce qui est sien; et estima que de cette double institution à assaillir et à deffendre, il s'en tiroit du fruict à la discipline militaire (qui estoit la principale science et vertu à quoy il vouloit duire cette nation) de plus grande consideration que n'estoit le desordre et l'iniustice de se prevaloir de la chose d'aultruy.

Dionysius le tyran offrit à Platon une robbe à la mode de Perse, longue, damasquinee et parfumee; Platon la refusa, disant qu'estant nay homme, il ne se vestiroit pas volontiers de robbe de femme : mais Aristippus l'accepta, avecques cette response, « Que nul accoustrement ne pouvoit corrompre un chaste courage (1). » Ses amis tansoient sa lascheté de prendre si peu à cœur que Dionysius luy eust craché au visage : « Les pescheurs, dict il, souffrent bien d'estre baignés des ondes de la mer, depuis la teste iusqu'aux pieds pour attraper un gouion (2). » Diogenes lavoit ses choulx, et le voyant passer : « Si tu sçavois vivre de choulx, tu ne ferois pas la court à un tyran; » à quoy Aristippus : « Si tu sçavois vivre entre les hommes, tu ne laverois pas des choulx (3). » Voylà comment la raison fournit d'apparence à divers effects : c'est un pot à deux anses, qu'on peult saisir à gauche et à dextre :

> Bellum, o terra hospita, portas :
> Bello armantur equi; bellum hæc armenta minantur.
> Sed tamen idem olim curru succedere sueti

(1) Diogène Laerce, II, 78. C.
(2) Id. II, 67. C.
(3) Id. II, 68; Horace, *Epist.* I, 17, 1. C.

Quadrupedes, et frena iugo concordia ferre :
Spes est pacis (1).

On preschoit Solon de n'espandre pour la mort de son fils des larmes impuissantes et inutiles : « Et c'est pour cela, dict il, que plus iustement ie les espans, qu'elles sont inutiles et impuissantes (2). » La femme de Socrates rengregeoit son dueil par telle circonstance : « Oh ! qu'iniustement le font mourir ces meschants iuges ! — Aimerois tu doncques mieulx que ce feust iustement ? » luy repliqua il (3). Nous portons les aureilles percees ; les Grecs tenoient cela pour une marque de servitude (4). Nous nous cachons pour iouyr de nos femmes ; les Indiens le font en publicque (5). Les Scythes immoloient les estrangiers en leurs temples ; ailleurs les temples servent de franchise (6) :

Inde furor vulgi, quod numina vicinorum
Odit quisque locus, quum solos credat habendos
Esse deos, quos ipse colit (7).

I'ay ouy parler d'un iuge, lequel, où il rencontroit un aspre conflict entre Bartolus et Baldus (8), et quelque matiere agitee de plusieurs contrarietez, mettoit en marge de son livre, « Question pour l'amy : » c'est à dire que la verité estoit si embrouillee et debattue, qu'en pareille cause il pourroit favoriser celle des parties que bon luy sembleroit. Il ne tenoit qu'à faulte d'esprit et de suffisance, qu'il ne peust mettre par tout, « Question pour l'amy : » les advocats et les iuges de nostre temps treuvent à toutes causes assez de biais pour les accommoder où bon leur sem-

(1) Est-ce donc la guerre que tu nous offres, ô rive hospitalière? C'est pour la guerre qu'on arme les coursiers ; c'est la guerre que nous présagent ces fiers animaux. Mais quelquefois aussi on les attelle à un char, et le frein les habitue à marcher ensemble sous le même joug : j'espère encore la paix. VIRG. *Énéide*, III, 539.

(2) DIOGÈNE LAERCE, I, 63. C.

(3) ID. II, 35. C.

(4) SEXTUS EMPIR. *Pyrrh. hypotyp.* III, 24 ; PLUTARQUE, *Vie de Cicéron*, c, 26 ; JUVÉNAL, I, 105, etc. J. V. L.

(5) SEXTUS EMPIR. *ibid.* I, 14 ; III, 24. C.

(6) ID. *ibid.*

(7) Il règne entre certains peuples une haine furieuse, parce que les uns adorent des dieux que les autres détestent, et que chacun pense qu'il n'y a de dieux que les siens. JUVÉNAL, XV, 37.

(8) Deux célèbres jurisconsultes du quatorzième siècle, qui tous deux *se desborderent en torrent*, dit Pasquier, *en l'explication du droict*. Le premier naquit à Sasso-Ferrato, ville d'Ombrie ; le second, qui fut disciple de Bartole, était de Pérouse. J. V. L.

ble. A une science si infinie, dependant de l'auctorité de tant d'opinions, et d'un subiect si arbitraire, il ne peult estre qu'il n'en naisse une confusion extreme de iugements; aussi n'est il gueres si clair procez auquel les advis ne se treuvent divers : ce qu'une compaignie a iugé, l'aultre le iuge au contraire, et elle mesme au contraire une aultre fois. Dequoy nous veoyons des exemples ordinaires, par cette licence, qui tache merveilleusement la cerimonieuse auctorité et lustre de nostre iustice, de ne s'arrester aux arrests, et courir des uns aux aultres iuges pour decider d'une mesme cause.

Quant à la liberté des opinions philosophiques touchant le vice et la vertu, c'est chose où il n'est besoing de s'estendre, et où il se treuve plusieurs advis qui valent mieulx teus, que publiez aux foibles esprits. Arcesilaus disoit (1) n'estre considerable en la paillardise de quel costé et par où on le feust. *Et obscœnas voluptates, si natura requirit, non genere, aut loco, aut ordine, sed forma, ætate, figura metiendas, Epicurus putat.... Ne amores quidem sanctos a sapiente alienos esse arbitrantur..... Quæramus, ad quam usque ætatem iuvenes amandi sint* (2). Ces deux derniers lieux stoïques, et sur ce propos, le reproche de Dicæarchus à Platon mesme (3), monstrent combien la plus saine philosophie souffre de licences esloingnees de l'usage commun, et excessifves.

Les loix prennent leur auctorité de la possession et de l'usage; il est dangereux de les ramener à leur naissance : elles grossissent et s'anoblissent en roulant, comme nos rivieres; suyvez les contremont iusques à leur source, ce n'est qu'un petit sourgeon d'eau à peine recognoissable, qui s'enorgueillit ainsin et se fortifie en vieillissant. Voyez les anciennes considerations qui ont donné le premier bransle à ce fameux torrent, plein de dignité,

(1) PLUTARQUE, *Règles et préceptes de santé*, c. 5. Mais le philosophe Arcésilas ne dit cela que pour blâmer également toute sorte de débauche. *Il souloit dire contre les paillards et luxurieux, qu'il ne peult chaloir de quel costé on le soit; pource qu'il y a* (ajoute Plutarque, fidèlement traduit par Amyot) *autant de mal à l'un qu'à l'aultre*. C.

(2) A l'égard des plaisirs obscènes, Épicure pense que, si la nature les demande, il faut moins s'arrêter à la naissance et au rang, qu'à l'âge et à la figure. CIC. *Tusc. quæst.* V, 33. — Les stoïciens ne pensent pas que des amours saintement réglés soient interdits au sage. CIC. *de Finib. bonor. et mal.* III, 20. — Voyons (*disent les stoïciens*) jusqu'à quel âge on doit aimer les jeunes gens. SÉNÈQUE, *Epist.* 123.

(3) CIC. *Tusc. quæst.* IV, 34. C.

d'honneur et de reverence; vous les trouverez si legieres et si delicates, que ces gents icy, qui poisent tout et le rameinent à la raison, et qui ne receoivent rien par auctorité et à credit, il n'est pas merveille s'ils ont leurs iugements souvent tres esloingnez des iugements publicques. Gents qui prennent pour patron l'image premiere de nature, il n'est pas merveille si, en la pluspart de leurs opinions, ils gauchissent la voye commune : comme, pour exemple, peu d'entre eulx eussent approuvé les conditions contrainctes de nos mariages; et la pluspart ont voulu les femmes communes, et sans obligation : ils refusoient nos cerimonies. Chrysippus disoit (1) qu'un philosophe fera une douzaine de culebutes en publicque, voire sans hault de chausses, pour une douzaine d'olives; à peine eust il donné advis à Clisthenes de refuser la belle Agariste, sa fille, à Hippoclides (2), pour luy avoir veu faire l'arbre fourché (3) sur une table. Metrocles lascha un peu indiscrettement un pet, en disputant, en presence de son eschole, et se tenoit en sa maison caché de honte; iusques à ce que Crates le feut visiter; et adioustant à ses consolations et raisons l'exemple de sa liberté, se mettant à peter à l'envy avecques luy, il luy osta ce scrupule, et de plus, le retira à sa secte stoïque, plus franche, de la secte peripatetique, plus civile, laquelle iusques lors il avoit suyvy (4). Ce que nous appelons Honnesteté, de n'oser faire à descouvert ce qui nous est honneste de faire à couvert, ils l'appelloient Sottise; et de faire le fin à taire et desadvouer ce que nature, coustume et nostre desir publient et proclament de nos actions, ils l'estimoient Vice : et leur sembloit, Que c'estoit affoler (5) les mysteres de Venus que de les oster du retiré sacraire de son temple, pour les exposer à la veue du peuple; et Que tirer ses ieux hors du rideau, c'estoit les perdre : c'est chose de poids que la honte; la recelation, reservation, circonscription, parties de l'estimation : Que la volupté tres ingenieusement faisoit instance, sous le masque de la vertu, de n'estre prostituee au milieu des quarrefours, foulee des pieds et des yeulx de la commune, trouvant à dire la dignité et commo-

(1) PLUTARQUE, *Contredicts des philosophes stoïques*, c. 31. C.
(2) HÉRODOTE, VI, 129. J. V. L.
(3) C'est faire une double fourche, en se tenant la tête en bas sur les deux mains, et les pieds en l'air, contre un arbre ou un mur. Ce jeu d'enfant s'appelle aujourd'hui *faire l'arbre fourchu, ou la bourrée*. E. J.
(4) DIOGÈNE LAERCE, VI, 94. C.
(5) *Ravaler, déprécier.* — *Affoler*, blesser, *lædere, debilitare*. NICOT.

dité de ses cabinets accoustumez. De là disent aulcuns que d'oster les bordels publicques, c'est non seulement espandre par tout la paillardise qui estoit assignee à ce lieu là; mais encore aiguillonner les hommes vagabonds et oysifs à ce vice, par la mal aysance :

Mœchus es Aufidiæ, qui vir, Scævine, fuisti :
Rivalis fuerat qui tuus, ille vir est.
Cur aliena placet tibi, quæ tua non placet uxor?
Numquid securus non potes arrigere (1)?

Cette experience se diversifie en mille exemples :

Nullus in urbe fuit tota, qui tangere vellet
Uxorem gratis, Cæciliane, tuam,
Dum licuit : sed nunc, positis custodibus, ingens
Turba fututorum est. Ingeniosus homo es (2).

On demanda à un philosophe qu'on surprit à mesme, « ce qu'il faisoit : » il respondit tout froidement, « Ie plante un homme (3); » ne rougissant non plus d'estre rencontré en cela, que si on l'eust trouvé plantant des aulx.

C'est, comme i'estime, d'une opinion tendre, respectueuse, qu'un grand et religieux aucteur (4) tient cette action si necessairement obligee à l'occultation et à vergongne, qu'en la licence des embrassements cyniques il ne se peult persuader que la besongne en veinst à sa fin, ains qu'elle s'arrestoit à representer des mouvements lascifs seulement, pour maintenir l'impudence de la profession de leur eschole; et que pour eslancer ce que la honte avoit contrainct et retiré, il leur estoit encores aprez besoing de chercher l'umbre. Il n'avoit pas veu assez avant en leur desbauche : car Diogenes exerceant en public sa masturbation, faisoit souhait, en presence du peuple assistant, « de pouvoir

(1) Jadis mari d'Aufidia, Scévinus, te voilà son galant, aujourd'hui qu'elle est la femme de ton rival. Elle te déplaisait quand elle était à toi : d'où vient qu'elle te plaît depuis qu'elle est à un autre? Es-tu donc impuissant dès que tu n'as rien à craindre ? MARTIAL, III, 70.

(2) Dans toute la ville, ô Cécilianus! il ne s'est trouvé personne qui voulût *gratis* approcher de ta femme, tant qu'on en avait la liberté; mais depuis que tu la fais garder, les amants l'assiègent : tu es un homme ingénieux! MARTIAL, I, 74.

(3) Ce conte qu'on fait de Diogène le cynique se débite tous les jours en conversation, et a passé dans plusieurs livres modernes : mais si l'on en croit Bayle, « il n'est fondé sur le témoignage d'aucun ancien écrivain. » Voyez son Dictionnaire, art. *Hipparchia*, rem. D. p. 1473, éd. de 1720. C.

(4) S. AUGUSTIN, *de Civit. Dei*, XIV, 20. Le passage latin de ce saint évêque est pour le moins aussi licencieux que le français de Montaigne. C.

ainsi saouler son ventre en le frottant (1). » A ceulx qui luy demandoient pourquoy il ne cherchoit lieu plus commode à manger qu'en pleine rue : « C'est, respondoit il, que i'ay faim en pleine rue (2). » Les femmes philosophes qui se mesloient à leur secte, se mesloient aussi à leur personne, en tout lieu, sans discretion; et Hipparchia ne feut receue en la societé de Crates, qu'à condition de suyvre en toutes choses les uz et coustumes de sa reigle (3). Ces philosophes icy donnoient extreme prix à la vertu, et refusoient toutes aultres disciplines que la morale : si est ce qu'en toutes actions ils attribuoient la souveraine auctorité à l'eslection de leur sage, et au dessus des loix; et n'ordonnoient aux voluptez aultre bride, que la moderation et la conservation de la liberté d'aultruy.

Heraclitus et Protagoras (4), de ce que le vin semble amer au malade, et gratieux au sain; l'aviron tortu dans l'eau, et droict à ceulx qui le veoyent hors de là, et de pareilles apparences contraires qui se treuvent aux subiects, argumenterent que touts subiects avoient en eulx les causes de ces apparences; et qu'il y avoit au vin quelque amertume qui se rapportoit au goust du malade; en l'aviron, certaine qualité courbe se rapportant à celuy qui le regarde dans l'eau, et ainsi de tout le reste : qui est dire que tout est en toutes choses, et par consequent rien en aulcune; car rien n'est, où tout est.

Cette opinion me ramentoit l'experienee que nous avons, qu'il n'est aulcun sens ny visage, ou droict, ou amer, ou doulx, ou courbe, que l'esprit humain ne treuve aux escripts qu'il entreprend de fouiller : en la parole la plus nette, pure et parfaicte qui puisse estre, combien de faulseté et de mensonge a lon faict naistre! quelle heresie n'y a trouvé des fondements assez et tesmoignages pour entreprendre et pour se maintenir? C'est pour cela que les aucteurs de telles erreurs ne se veulent iamais despartir de cette preuve du tesmoignage de l'interpretation des mots. Un personnage de dignité, me voulant approuver par auctorité cette queste de la pierre philosophale où il est tout plongé, m'allegua dernierement cinq ou six passages de la Bible sur lesquels il disoit s'estre premierement fondé pour la descharge de

(1) Diog. Laerce, VI, 69. C.
(2) Id. VII, 58. C.
(3) Id. VI, 96. C.
(4) Sextus Empir. *Pyrrh. hypot.* I, 29 et 32. C.

sa conscience (car il est de profession ecclesiastique); et à la verité l'invention n'en estoit pas seulement plaisante, mais encores bien proprement accommodee à la deffense de cette belle science.

Par cette voye se gaigne le credit des fables divinatrices : il n'est prognosticqueur, s'il a cette auctorité qu'on le daigne feuilleter, et rechercher curieusement touts les plis et lustres de ses paroles, à qui on ne fasse dire tout ce qu'on vouldra, comme aux sibylles; il y a tant de moyens d'interpretation, qu'il est mal aysé que, de biais ou de droict fil, un esprit ingenieux ne rencontre en tout subiect quelque air qui luy serve à son poinct : pourtant se treuve un style nubileux et doubteux en si frequent et ancien usage (1). Que l'aucteur puisse gaigner cela, d'attirer et embesongner à soy la posterité, ce que non seulement la suffisance, mais autant, ou plus, la faveur fortuite de la matiere peult gaigner; qu'au demourant il se presente, par bestise, ou par finesse, un peu obscurement et diversement; ne luy chaille : nombre d'esprits, le beluttants et secouants, en exprimeront quantité de formes, ou selon, ou à costé, ou au contraire de la sienne, qui luy feront toutes honneur; il se verra enrichy des moyens de ses disciples, comme les regents du landy (2). C'est ce qui a faict valoir plusieurs choses de neant, qui a mis en credit plusieurs escripts, et les a chargez de toute sorte de matiere qu'on a voulu; une mesme chose recevant mille et mille, et autant qu'il nous plaist d'images et considerations diverses.

Est il possible qu'Homere ayt voulu dire tout ce qu'on luy faict dire; et qu'il se soit presté à tant et si diverses figures, que les theologiens, legislateurs, capitaines, philosophes, toute sorte de gents qui traictent sciences, pour diversement et contrairement qu'ils les traictent, s'appuyent de luy, s'en rapportent à luy? maistre general à touts offices, ouvrages, et artisans; general conseiller à toutes entreprinses : quiconque a eu besoing d'ora-

(1) C'est-à-dire, *voilà pourquoi le style obscur et équivoque est d'un usage si fréquent et si ancien.*

(2) *Landy* ou *landit* se prend ici pour le salaire que les écoliers donnaient à leur maître. Il signifie aussi la foire de Saint-Denis. Voyez MÉNAGE, dans son *Dictionnaire étymologique*. C. — Coste aurait dû ajouter que ce salaire, ou présent du *Landy,* s'appelait ainsi parce qu'il se donnait à l'époque de la fête et de la foire du *Landy;* que c'est pour cela qu'on traduisait, en latin, *Landy* par *Minerval;* et qu'on appelait, en terme d'écolier, *frippelandis,* les écoliers qui frustraient leurs régents de ce présent. E. J.

cles et de predictions, en y a trouvé pour son faict. Un personnage sçavant, et de mes amis, c'est merveille quels rencontres et combien admirables il y faict naistre en faveur de nostre religion; et ne se peult ayseement despartir de cette opinion, que ce ne soit le desseing d'Homere; si luy est cet aucteur aussi familier qu'à homme de nostre siecle : et ce qu'il treuve en faveur de la nostre, plusieurs anciennement l'avoient trouvé en faveur des leurs. Veoyez demener et agiter Platon : chascun s'honnorant de l'appliquer à soy, le couche du costé qu'il veult : on le promeine et l'insere à toutes les nouvelles opinions que le monde receoit; et le differente lon (1) à soy mesme, selon le different cours des choses; l'on faict desadvouer à son sens les mœurs licites en son siecle, d'autant qu'elles sont illicites au nostre : tout cela vifvement et puissamment, autant qu'est puissant et vif l'esprit de l'interprete. Sur ce mesme fondement qu'avoit Heraclitus (2) et cette sienne sentence, « Que toutes choses avoient en elles les visages qu'on y trouvoit, » Democritus en tiroit une toute contraire conclusion, c'est « Que les subiects n'avoient du tout rien de ce que nous y trouvions; » et de ce que le miel estoit doulx à l'un et amer à l'aultre, il argumentoit qu'il n'estoit ny doulx ny amer (3). Les pyrrhoniens diroient, qu'ils ne sçavent s'il est doulx ou amer, ou ny l'un ny l'autre, ou touts les deux; car ceulx cy gaignent tousiours le hault poinct de la dubitation. Les cyrenayens (4) tenoient que rien n'estoit perceptible par le dehors, et que cela estoit seulement perceptible qui nous touchoit par l'interne attouchement, comme la douleur et la volupté; ne recognoissants ny ton, ny couleur, mais certaines affections seulement qui nous en venoient; et que l'homme n'avoit aultre siege de son iugement. Protagoras estimoit « estre vray à chascun ce qui semble à chascun (5). » Les epicuriens logent aux sens tout iugement, et en la notice des choses, et en la volupté. Platon (6) a voulu, le iugement de la verité, et la ve-

(1) *Et on le met en opposition à lui-même,* etc. C'est ce qu'emporte ici le mot *differenter,* que je n'ai pu trouver que dans le *Dictionnaire françois et anglois* de Cotgrave. C.

(2) Sextus Empir. *Pyrrh. hypot.* I, 29. C.

(3) Id. *Adv. math.* c. 165. C.

(4) Ou *cyrénaïques.* Voy. Cicéron, *Acad.* II, 7. C.

(5) Cic. *Acad.* II, 46. C.

(6) C'est le résultat de ce que Platon dit au long dans le *Phédon,* p. 66, etc. et dans le *Théétète,* p. 186, etc. C.

rité mesme, retiree des opinions et des sens, appartenir à l'esprit et à la cogitation.

Ce propos m'a porté sur la consideration des sens, ausquels gist le plus grand fondement et preuve de nostre ignorance. Tout ce qui se cognoist, il se cognoist sans doubte par la faculté du cognoissant; car puis que le iugement vient de l'operation de celuy qui iuge, c'est raison que cette operation il la parface par ses moyens et volonté, non par la contraincte d'aultruy, comme il adviendroit si nous cognoissions les choses par la force et selon la loy de leur essence. Or toute cognoissance s'achemine en nous par les sens; ce sont nos maistres :

Via qua munita fidei
Proxima fert humanum in pectus, templaque mentis (1);

la science commence par eulx, et se resoult en eulx. Aprez tout, nous ne sçaurions non plus qu'une pierre, si nous ne sçavions qu'il y a son, odeur, lumiere, saveur, mesure, poids, mollesse, dureté, aspreté, couleur, polisseure, largeur, profondeur : voylà le plan et les principes de tout le bastiment de nostre science; et selon aulcuns, Science n'est rien aultre chose que Sentiment. Quiconque me peult poulser à contredire les sens, il me tient à la gorge; il ne me sçauroit faire reculer plus arriere : les sens sont le commencement et la fin de l'humaine cognoissance :

Invenies primis ab sensibus esse creatam
Notitiam veri; neque sensus posse refelli.....
Quid maiore fide porro, quam sensus, haberi
Debet (2)?

Qu'on leur attribue le moins qu'on pourra, tousiours faudra il leur donner cela, que par leur voye et entremise, s'achemine toute nostre instruction. Cicero dict (3) que Chrysippus ayant essayé de rabbattre de la force des sens et de leur vertu, se representa à soy mesme des arguments au contraire, et des oppositions si vehementes, qu'il n'y peut satisfaire : sur quoy Carneades, qui maintenoit le contraire party, se vantoit de se servir des armes mesmes et paroles de Chrysippus pour le combattre, et s'escrioit

(1) Ce sont les voies par lesquelles l'évidence pénètre dans le sanctuaire de l'esprit humain. LUCRÈCE, V, 103.

(2) Vous serez convaincu que la connaissance de la vérité nous vient primitivement des sens, et qu'on ne peut en récuser le témoignage. Quel autre guide mérite plus notre confiance ? LUCRÈCE, IV, 479, 483.

(3) *Acad.* II, 27. C.

à cette cause contre luy : « O miserable, ta force t'a perdu (1) ! » Il n'est aulcun absurde, selon nous, plus extreme, que de maintenir que le feu n'eschauffe point, que la lumiere n'esclaire point, qu'il n'y a point de pesanteur au fer ny de fermeté, qui sont notices que nous apportent les sens; ny creance ou science en l'homme qui se puisse comparer à celle là en certitude.

La premiere consideration que i'ay sur le subiect des sens, est que ie mets en doubte que l'homme soit pourveu de touts sens naturels. Ie veoy plusieurs animaulx qui vivent une vie entiere et parfaicte, les uns sans la veue, aultres sans l'ouye : qui sçait si, à nous aussi, il ne manque pas encores un, deux, trois, et plusieurs aultres sens? Car s'il en manque quelqu'un, nostre discours n'en peult descouvrir le default. C'est le privilege des sens d'estre l'extreme borne de nostre appercevance : il n'y a rien au delà d'eulx qui nous puisse servir à les descouvrir; voire ny l'un des sens ne peult descouvrir l'aultre :

> An poterunt oculos aures reprehendere? an aures
> Tactus? an hunc porro tactum sapor arguet oris?
> An confutabunt nares, oculive revincent (2)?

ils font trestouts la ligne extreme de nostre faculté :

> Seorsum cuique potestas
> Divisa est, sua vis cuique est (3).

Il est impossible de faire concevoir à un homme naturellement aveugle, qu'il n'y veoid pas; impossible de luy faire desirer la veue et regretter son default : parquoy nous ne debvons prendre aulcune asseurance de ce que nostre ame est contente et satisfaicte de ceulx que nous avons; veu qu'elle n'a pas dequoy sentir en cela sa maladie et son imperfection, si elle y est. Il est impossible de dire chose à cet aveugle, par discours, argument, ny similitude, qui loge en son imagination aulcune apprehension de lumiere, de couleur, et de veue : il n'y a rien plus arriere qui puisse poulser le sens en evidence. Les aveugles nayz qu'on veoid desirer à veoir, ce n'est pas pour entendre ce qu'ils demandent : ils ont apprins de nous qu'ils ont à dire quelque

(1) Plutarque, *Contredicts des philosophes stoïques*, c. 9. C.

(2) L'ouïe pourra-t-elle rectifier la vue, et le toucher l'ouïe? le goût nous préservera-t-il des surprises du tact? l'odorat et la vue pourront-ils le réformer? Lucrèce, IV, 487.

(3) Chacun d'eux a sa puissance à part et sa force particulière. Id. *ibid.* v. 491.

chose, qu'ils ont quelque chose à desirer qui est en nous, laquelle ils nomment bien, et ses effects et consequences; mais ils ne sçavent pourtant pas que c'est, ny ne l'apprehendent (1) ny prez ny loing.

I'ay veu un gentilhomme de bonne maison, aveugle nay, au moins aveugle de tel aage qu'il ne sçait que c'est que de veue : il entend si peu ce qui luy manque, qu'il use et se sert comme nous des paroles propres au veoir, et les applique d'une mode toute sienne et particuliere. On lui presentoit un enfant duquel il estoit parrain; l'ayant prins entre ses bras : « Mon Dieu, dict il, le bel enfant! qu'il le faict beau veoir! qu'il a le visage gay! » Il dira, comme l'un d'entre nous : « Cette salle a une belle veue; il faict clair; il faict beau soleil. » Il y a plus : car, parce que ce sont nos exercices que la chasse, la paulme, la bute (2), et qu'il l'a ouy dire, il s'y affectionne, s'y empesche, et croit y avoir la mesme part que nous y avons : il s'y picque et s'y plaist; et ne les receoit pourtant que par les aureilles. On luy crie que voylà un lievre, quand on est en quelque belle splanade où il puisse picquer; et puis on luy dict encores que voylà un lievre prins : le voylà aussi fier de sa prinse, comme il oit dire aux aultres qu'ils le sont. L'esteuf (3), il le prend à la main gauche, et le poulse à tout sa raquette : de la arquebuse, il en tire à l'adventure, et se paye de ce que ses gents luy disent qu'il est ou hault ou costier (4).

Que sçait on si le genre humain faict une sottise pareille, à faulte de quelque sens, et que par ce default la pluspart du visage des choses nous soit caché? Que sçait on si les difficultez que nous trouvons en plusieurs ouvrages de nature viennent de là? et si plusieurs effects des animaulx, qui excedent nostre capacité, sont produicts par la faculté de quelque sens que nous ayons à dire (5)? et si aulcuns d'entre eux ont une vie plus pleine par ce moyen, et plus entiere que la nostre? Nous saisissons la pomme quasi par touts nos sens (6); nous y trouvons de la rougeur, de la polisseure, de l'odeur et de la doulceur : oultre cela,

(1) *Ne le saisissent, ne le conçoivent de près, ni de loin.*

(2) *La bute :* ce mot a signifié, 1° la butte où l'on tire de l'arquebuse; 2° l'exercice même de l'arquebuse : c'est dans ce dernier sens qu'il est pris ici. E. J.

(3) Balle pour le jeu de paume.

(4) *Qu'il a tiré* haut, *ou à* côté *du but.* E. J.

(5) *Que nous ayons à regretter, qui nous manque.*

(6) SEXTUS EMPIR. *Pyrrh. hypot.* I, 14. C.

elle peult avoir d'aultres vertus, comme d'asseicher ou restreindre, ausquelles nous n'avons point de sens qui se puisse rapporter. Les proprietez que nous appellons occultes en plusieurs choses, comme à l'aimant d'attirer le fer, n'est il pas vraysemblable qu'il y a des facultez sensitifves en nature propres à les iuger et à les apperceveoir, et que le default de telles facultez nous apporte l'ignorance de la vraye essence de telles choses? C'est, à l'adventure, quelque sens particulier qui descouvre aux coqs l'heure du matin et de minuict, et les esmeut à chanter; qui apprend aux poules, avant tout usage et experience, de craindre un esparvier, et non une oye ny un paon, plus grandes bestes; qui advertit les poulets de la qualité hostile qui est au chat contre eulx, et à ne se desfier du chien; s'armer contre le miaulement, voix aulcunement flatteuse, non contre l'abbayer, voix aspre et querelleuse; aux freslons, aux fourmis, et aux rats, de choisir tousiours le meilleur fromage et la meilleure poire, avant que d'y avoir tasté, et qui achemine le cerf, l'elephant, le serpent, à la cognoissance de certaine herbe propre à leur guarison. Il n'y a sens qui n'ayt une grande domination, et qui n'apporte par son moyen un nombre infiny de cognoissances. Si nous avions à dire l'intelligence des sons, de l'harmonie et de la voix, cela apporteroit une confusion inimaginable à tout le reste de nostre science : car oultre ce qui est attaché au propre effect de chasque sens, combien d'arguments, de consequences et de conclusions tirons nous aux aultres choses, par la comparaison d'un sens à l'aultre! Qu'un homme entendu imagine l'humaine nature produicte originellement sans la veue, et discoure combien d'ignorance et de trouble luy apporteroit un tel default, combien de tenebres et d'aveuglement en nostre ame; on verra par là combien nous importe à la cognoissance de la verité, la privation d'un aultre tel sens, ou de deux, ou de trois, si elle est en nous. Nous avons formé une verité par la consultation et concurrence de nos cinq sens : mais à l'adventure falloit il l'accord de huict ou de dix sens, et leur contribution, pour l'apperceveoir certainement et en son essence.

Les sectes qui combattent la science de l'homme, elles la combattent principalement par l'incertitude et foiblesse de nos sens : car puis que toute cognoissance vient en nous par leur entremise et moyen, s'ils faillent au rapport qu'ils nous font, s'ils corrompent ou alterent ce qu'ils nous charrient du dehors, si la

lumiere, qui par eulx s'escoule en nostre ame, est obscurcie au passage, nous n'avons plus que tenir. De cette extreme difficulté sont nees toutes ces fantasies, « Que chasque subiect a en soy tout ce que nous y trouvons; Qu'il n'a rien de ce que nous y pensons trouver : » et celle des epicuriens, « Que le soleil n'est non plus grand que ce que nostre veue le iuge : »

Quidquid id est, nihilo fertur maiore figura,
Quam, nostris oculis quam cernimus, esse videtur (1) :

Que les apparences qui representent un corps grand à celuy qui en est voysin, et plus petit à celuy qui en est esloingné, sont toutes deux vrayes :

Nec tamen hic oculos falli concedimus hilum...
Proinde animi vitium hoc oculis adfingere noli (2) :

et resoluement, Qu'il n'y a aulcune tromperie aux sens; qu'il fault passer à leur mercy, et chercher ailleurs des raisons pour excuser la difference et contradiction que nous y trouvons; voire inventer toute aultre mensonge et resverie (ils en viennent iusques là), plustost que d'accuser les sens. » Timagoras (3) iuroit que pour presser ou biaiser son œil, il n'avoit iamais apperceu doubler la lumiere de la chandelle, et que cette semblance venoit du vice de l'opinion, non de l'instrument. De toutes les absurditez la plus absurde, aux epicuriens (4), est desadvouer la force et l'effect des sens :

Proinde, quod in quoque est his visum tempore, verum est.
Et si non poterit ratio dissolvere causam,
Cur ea, quæ fuerint iuxtim quadrata, procul sint
Visa rotunda ; tamen præstat rationis egentem
Reddere mendose causas utriusque figuræ,
Quam manibus manifesta suis emittere quæquam,
Et violare fidem primam, et convellere tota
Fundamenta, quibus nixatur vita, salusque :
Non modo enim ratio ruat omnis ; vita quoque ipsa
Concidat extemplo, nisi credere sensibus ausis,
Præcipitesque locos vitare, et cetera quæ sint
In genere hoc fugienda (5).

(1) Montaigne vient de traduire ces vers. LUCRÈCE, V, 577.

(2) Nous ne convenons pas pour cela que les yeux se trompent. Ne leur imputons donc pas les erreurs de l'esprit. LUCRÈCE, IV, 380, 387.

(3) CIC. *Acad.* II, 25. C.

(4) C'est-à-dire, *au jugement des épicuriens*. C.

(5) Les rapports des sens sont vrais en tout temps. Si la raison ne peut expliquer pourquoi les objets qui sont carrés de près paraissent ronds dans l'éloi-

Ce conseil desesperé, et si peu philosophique, ne represente aultre chose, sinon que l'humaine science ne se peult maintenir que par raison desraisonnable, folle et forcenee; mais qu'encores vault il mieulx que l'homme, pour se faire valoir, s'en serve, et de tout aultre remede tant fantastique soit il, que d'advouer sa necessaire bestise : verité si desadvantageuse. Il ne peult fuyr que les sens ne soient les souverains maistres de sa cognoissance : mais ils sont incertains, et falsifiables à toutes circonstances; c'est là où il fault battre à oultrance, et si les forces iustes luy faillent, comme elles font, y employer l'opiniastreté, la temerité, l'impudence. Au cas que ce que disent les epicuriens soit vray, à sçavoir, « Que nous n'avons pas de science, si les apparences des sens sont faulses; » et que ce que disent les stoïciens soit vray aussi, « Que les apparences des sens sont si faulses, qu'elles ne nous peuvent produire aulcune science : » nous conclurons, aux despens de ces deux grandes sectes dogmatistes, Qu'il n'y a point de science.

Quant à l'erreur et incertitude de l'operation des sens, chascun s'en peult fournir autant d'exemples qu'il lui plaira : tant les faultes et tromperies qu'ils nous font sont ordinaires. Au retentir d'un valon, le son d'une trompette semble venir devant nous, qui vient d'une lieue derriere :

Exstantesque procul medio de gurgite montes,
Classibus inter quos liber patet exitus, iidem
Apparent, et longe divolsi licet, ingens
Insula coniunctis tamen ex his una videtur...
Et fugere ad puppim colles campique videntur,
Quos agimus præter navim, velisque volamus...
Ubi in medio nobis equus acer obhæsit
Flumine, equi corpus transversum ferre videtur
Vis, et in adversum flumen contrudere raptim (1) :

gnement, il vaut mieux, au défaut d'une solution vraie, donner une fausse raison de cette double apparence, que de laisser échapper l'évidence de ses mains, que de détruire tous les principes de la crédibilité, que de ruiner cette base sur laquelle sont fondées notre vie et notre conservation : car ne croyez pas qu'il ne s'agisse que des intérêts de la raison; la vie elle-même ne se conserve qu'en évitant, sur le rapport des sens, les précipices et les autres objets nuisibles. LUCRÈCE, IV, 500.

(1) Une chaîne de montagnes élevées au-dessus de la mer, entre lesquelles des flottes entières trouveraient un libre passage, ne nous paraissent de loin qu'une même masse; et quoique très distantes l'une de l'autre, elles se réunissent à l'œil sous l'aspect d'une grande île. Les collines et les campagnes que nous côtoyons, en naviguant à pleines voiles, semblent fuir vers la poupe... Si votre coursier s'arrête au milieu d'un fleuve, le cheval vous paraîtra emporté par une force étrangère contre le courant. LUCRÈCE, IV, 398, 390, 421.

A manier une balle d'arquebuse soubs le second doigt, celuy du milieu estant entrelassé par dessus, il fault extremement se contraindre pour advouer qu'il n'y en ait qu'une, tant le sens nous en represente deux. Car que les sens soient maintesfois maistres du discours, et le contraignent de recevoir des impressions qu'il sçait et iuge estre faulses, il se veoid à touts coups. Ie laisse à part celuy de l'attouchement, qui a ses functions plus voysines, plus vifves et substantielles, qui renverse tant de fois, par l'effect de la douleur qu'il apporte au corps, toutes ces belles resolutions stoïques, et contrainct de crier au ventre celuy qui a estably en son ame ce dogme avecques toute resolution, « Que la cholique, comme toute aultre maladie et douleur, est chose indifferente, n'ayant la force de rien rabbattre du souverain bonheur et felicité en laquelle le sage est logé par sa vertu; » il n'est cœur si mol, que le son de nos tabourins et de nos trompettes n'eschauffe, ny si dur, que la doulceur de la musique n'esveille et ne chatouille; ny ame si revesche, qui ne se sente touchee de quelque reverence à considerer cette vastité sombre de nos eglises, la diversité d'ornements et ordre de nos cerimonies, et ouyr le son devotieux de nos orgues, et l'harmonie si posee et religieuse de nos voix : ceulx mesmes qui y entrent avecques mespris sentent quelque frisson dans le cœur, et quelque horreur, qui les met en desfiance de leur opinion. Quant à moy, ie ne m'estime point assez fort pour ouyr en sens rassis des vers d'Horace et de Catulle, chantez d'une voix suffisante par une belle et ieune bouche : et Zenon (1) avoit raison de dire que la voix estoit la fleur de la beaulté. On m'a voulu faire accroire qu'un homme, que touts nous aultres François cognoissons, m'avoit imposé, en me recitant des vers qu'il avoit faicts; qu'ils n'estoient pas tels sur le papier qu'en l'air, et que mes yeulx en feroient contraire iugement à mes aureilles; tant la prononciation a de credit à donner prix et façon aux ouvrages qui passent à sa mercy! Sur quoy Philoxenus ne feut pas fascheux (2), en ce qu'oyant un liseur donner mauvais ton à quelque sienne composition, il se print à fouler aux pieds et casser de la brique qui estoit à luy, disant : « Ie romps ce qui est à toy, comme tu corromps ce qui est à moy (3). » A quoy faire, ceulx mesmes qui se sont donné la

(1) Diog. Laerce, IV, 23. C.
(2) *Ne fut pas blâmable, n'eut pas tort.* E. J.
(3) Diog. Laerce, IV, 36. C.

mort d une certaine resolution, destournoient ils la face pour ne veoir le coup qu'ils se faisoient donner? et ceulx qui, pour leur santé, desirent et commandent qu'on les incise et cauterize, pourquoy ne peuvent ils soustenir la veue des apprests, utils et operation du chirurgien; attendu que la veue ne doibt avoir aulcune participation à cette douleur? cela, ne sont ce pas propres exemples à verifier l'auctorité que les sens ont sur le discours? Nous avons beau sçavoir que ces tresses sont empruntees d'un page ou d'un laquay; que cette rougeur est venue d'Espaigne, et cette blancheur et polisseure, de la mer Oceane; encores fault il que la veue nous force d'en trouver le subiect plus aimable et plus agreable, contre toute raison : car en cela il n'y a rien du sien.

> Auferimur cultu : gemmis, auroque teguntur
> Crimina; pars minima est ipsa puella sui.
> Sæpe, ubi sit quod ames, inter tam multa, requiras :
> Decipit hac oculos ægide dives amor (1).

Combien donnent à la force des sens, les poëtes qui font Narcisse esperdu de l'amour de son umbre!

> Cunctaque miratur, quibus est mirabilis ipse;
> Se cupit imprudens; et qui probat, ipse probatur;
> Dumque petit, petitur; pariterque accendit, et ardet (2) :

et l'entendement de Pygmalion si troublé par l'impression de la veue de sa statue d'yvoire, qu'il l'ayme et la serve pour vifve!

> Oscula dat, reddique putat; sequiturque, tenetque,
> Et credit tactis digitos insidere membris;
> Et metuit, pressos veniat ne livor in artus (3).

Qu'on loge un philosophe dans une cage de menus filets de fer clairsemez, qui soit suspendue au hault des tours Nostre Dame

(1) Nous sommes séduits par la parure : l'or et les pierreries cachent les défauts; une jeune fille est la moindre partie de ce qui plaît en elle. Souvent on a peine à trouver ce qu'on aime sous ces riches ornements : c'est l'égide avec laquelle l'amour et l'opulence éblouissent nos yeux. OVIDE, *de Remed. amor.* I, 343.

(2) Il admire ce qu'il a lui-même d'admirable. L'insensé! il se désire lui-même; il est l'objet de ses vœux, de ses louanges, et brûle des feux qu'il a lui-même allumés. OVIDE, *Métam.* III, 424.

(3) Il la couvre de baisers, et croit qu'elle y répond; il la saisit, il l'embrasse; il se figure que ses membres cèdent à l'impression de ses doigts, et craint d'y laisser une empreinte livide en les serrant trop vivement. OVIDE, *Métam.* X, 256. Il y a dans Ovide, *loquiturque, tenetque.*

de Paris, il verra, par raison evidente, qu'il est impossible qu'il en tumbe, et si ne se sçauroit garder (s'il n'a accoustumé le mestier des couvreurs) que la veue de cette haulteur extreme ne l'espovente et ne le transisse : car nous avons assez affaire de nous asseurer aux galeries qui sont en nos clochiers, si elles sont façonnees à iour, encores qu'elles soient de pierre; il y en a qui n'en peuvent pas seulement porter la pensee. Qu'on iecte une poultre entre ces deux tours, d'une grosseur telle qu'il nous la fault à nous promener dessus, il n'y a sagesse philosophique de si grande fermeté qui puisse nous donner courage d'y marcher, comme nous ferions si elle estoit à terre. I'ay souvent essayé cela en nos montaignes de deçà, et si suis de ceulx qui ne s'effroyent que mediocrement de telles choses, que ie ne pouvoy souffrir la veue de cette profondeur infinie, sans horreur et tremblement de iarrets et de cuisses; encores qu'il s'en fallust bien ma longueur que ie ne feusse du tout au bord, et n'eusse sceu cheoir si ie ne me feusse porté à escient au dangier. I'y remarquay aussi, quelque haulteur qu'il y eust, que pourveu qu'en cette pente il se presentast un arbre ou bosse de rochier pour soustenir un peu la veue et la diviser, cela nous allege et donne asseurance, comme si c'estoit chose dequoy à la cheute nous peussions recevoir secours; mais que les precipices couppez et unis, nous ne les pouvons pas seulement regarder sans tournoyement de teste : *ut despici sine vertigine simul oculorum animique non possit* (1); qui est une evidente imposture de la veue. Ce feut pourquoy ce beau philosophe (2) se creva les yeulx, pour descharger l'ame de la desbauche qu'elle en recevoit, et pouvoir philosopher plus en liberté : mais à ce compte, il se debvoit aussi faire estoupper les aureilles, que Theophrastus (3) dict estre le plus dangereux instrument que nous ayons pour recevoir des impressions violentes à nous troubler et changer; et se debvoit priver enfin de touts les aultres sens, c'est à dire de son estre et de sa vie; car ils ont touts cette puissance de commander nostre discours et nostre ame. *Fit etiam sæpe specie quadam, sæpe*

(1) De sorte qu'on ne peut regarder en bas, que la tête ne tourne, et que l'esprit ne se trouble. TITE-LIVE, XLIV, 6.

(2) Démocrite. CIC. *de Finib. bon. et mal.* V, 29. Mais Cicéron n'en parle là que comme d'une chose incertaine; et Plutarque, *De la curiosité*, c. 11, dit positivement que c'est une fausseté. C.

(3) Au rapport de Plutarque, dans son traité, *Comment il fault ouyr*, c. 2, version d'Amyot. C.

vocum gravitate et cantibus, ut pellantur animi vehementius; sæpe etiam cura et timore (1). Les medecins tiennent qu'il y a certaines complexions qui s'agitent, par aulcuns sons et instruments, iusques à la fureur. I'en ay veu qui ne pouvoient ouyr ronger un os soubs leur table, sans perdre patience; et n'est gueres homme qui ne se trouble à ce bruit aigre et poignant que font les limes en raclant le fer; comme à ouyr mascher prez de nous, ou ouyr parler quelqu'un qui ayt le passage du gosier ou du nez empesché, plusieurs s'en esmeuvent iusques à la cholere et la haine. Ce fleuteur protocole (2) de Gracchus, qui amollissoit, roidissoit et contournoit la voix de son maistre lorsqu'il haranguoit à Rome, à quoy servoit il, si le mouvement et qualité du son n'avoit force à esmouvoir et alterer le iugement des auditeurs? Vrayement il y a bien dequoy faire si grande feste de la fermeté de cette belle piece, qui se laisse manier et changer au bransle et accidents d'un si legier vent!

Cette mesme piperie que les sens apportent à nostre entendement, ils la receoivent à leur tour; nostre ame par fois s'en revenche de mesme : ils mentent et se trompent à l'envy. Ce que nous veoyons et oyons, agitez de cholere, nous ne l'oyons pas tel qu'il est :

> Et solem geminum, et duplices se ostendere Thebas (3) :

l'obiect que nous aymons nous semble plus beau qu'il n'est;

> Multimodis igitur pravas turpesque videmus
> Esse in deliciis, summoque in honore vigere (4);

et plus laid celuy que nous avons à contrecœur : à un homme ennuyé et affligé, la clarté du iour semble obscurcie et tene-

(1) Il arrive souvent que tel spectacle, tel son, tel chant, remuent fortement les esprits; et souvent aussi la douleur et la crainte produisent le même effet. Cic. *de Divinat.* I, 37.

(2) *Protocole,* dit Nicot, signifie entre autres choses, *celuy qui porte le roollet par derriere et à l'espaule d'un qui harangue, ou ioue en farces et moralitez, pour les radresser et remettre au fil de leur harangue, ou roollet, quand ils varient ou demeurent courts :* posticus summonitor. C'est ce que nous appelons aujourd'hui *un souffleur.* — Ce que Montaigne dit ici est tiré de Plutarque, dans le traité, *Comment il fault refrener la cholere,* c. 6 de la traduction d'Amyot. C.

(3) Alors on voit (*comme Penthée*) deux soleils et deux Thèbes. Virg. *Énéide,* IV, 470.

(4) Souvent nous voyons la laideur et la difformité captiver les cœurs, et fixer les hommages. Lucrèce, IV, 1152.

breuse. Nos sens sont non seulement alterez, mais souvent hebetez du tout par les passions de l'ame : combien de choses veoyons nous, que nous n'appercevons pas si nous avons nostre esprit empesché ailleurs !

> In rebus quoque apertis noscere possis,
> Si non advertas animum, proinde esse, quasi omni
> Tempore semotæ fuerint, longeque remotæ (1) :

il semble que l'ame retire au dedans et amuse les puissances des sens. Par ainsin, et le dedans et le dehors de l'homme est plein de foiblesse et de mensonge.

Ceulx qui ont apparié nostre vie à un songe, ont eu de la raison, à l'adventure, plus qu'ils ne pensoient. Quand nous songeons, nostre ame vit, agit, exerce toutes ses facultez, ne plus ne moins que quand elle veille; mais si plus mollement et obscurement, non de tant, certes, que la difference y soit comme de la nuict à une clarté vifve ; ouy, comme de la nuict à l'umbre : là elle dort, icy elle sommeille; plus et moins, ce sont tousiours tenebres, et tenebres cimmeriennes. Nous veillons dormants, et veillants dormons. Ie ne veoy pas si clair dans le sommeil; mais quant au veiller, ie ne le treuve iamais assez pur et sans nuage : encores le sommeil, en sa profondeur, endort par fois les songes; mais nostre veiller n'est iamais si esveillé, qu'il purge et dissipe bien à poinct les resveries, qui sont les songes des veillants, et pires que songes. Nostre raison et nostre ame recevant les fantasies et opinions qui luy naissent en dormant, et auctorisant les actions de nos songes de pareille approbation qu'elle faict celles du iour, pourquoy ne mettons nous en doubte si nostre penser, nostre agir, est pas un aultre songer, et nostre veiller quelque espece de dormir ?

Si les sens sont nos premiers iuges, ce ne sont pas les nostres qu'il fault seuls appeller au conseil; car en cette faculté, les animaulx ont autant ou plus de droict que nous : il est certain qu'aulcuns ont l'ouye plus aiguë que l'homme, d'aultres la veue, d'aultres le sentiment, d'aultres l'attouchement ou le goust. Democritus (2) disoit que les dieux et les bestes avoient les facul-

(1) Les corps même les plus exposés à la vue, si l'âme ne s'applique à les observer, sont pour elle comme s'ils en avaient toujours été à une très grande distance. LUCRÈCE, IV, 812.

(2) PLUTARQUE, *Des opinions des philosophes*, IV, 10. C.

tez sensitifves beaucoup plus parfaictes que l'homme. Or entre les effects de leurs sens et les nostres, la difference est extreme : nostre salive nettoye et asseiche nos plaies, elle tue le serpent :

Tantaque in his rebus distantia, differitasque est,
Ut quod aliis cibus est, aliis fuat acre venenum.
Sæpe etenim serpens, hominis contacta saliva,
Disperit, ac sese mandendo conficit ipsa (1) :

quelle qualité donnerons nous à la salive ? ou selon nous, ou selon le serpent ? par quel des deux sens verifierons nous sa veritable essence, que nous cherchons ? Pline (2) dict qu'il y a aux Indes certains lievres marins qui nous sont poison, et nous à eulx, de maniere que du seul attouchement nous les tuons : qui sera veritablement poison, ou l'homme, ou le poisson ? à qui en croirons nous, ou au poisson, de l'homme, ou à l'homme, du poisson ? Quelque qualité d'air infecte l'homme, qui ne nuit point au bœuf; quelque aultre, le bœuf, qui ne nuit point à l'homme : laquelle des deux sera, en verité et en nature, pestilente qualité ? Ceulx qui ont la iaunisse, ils voient toutes choses iaunastres et plus palles que nous :

Lurida præterea fiunt, quæcunque tuentur
Arquati (3) :

ceulx qui ont cette maladie que les medecins nomment *hyposphagma,* qui est une suffusion de sang soubs la peau, veoyent toutes choses rouges et sanglantes (4). Ces humeurs qui changent ainsi les offices de nostre veue, que sçavons nous si elles predominent aux bestes, et leur sont ordinaires ? car nous en veoyons les unes qui ont les yeulx iaunes comme nos malades de iaunisse, d'aultres qui les ont sanglants de rougeur ; à celles là il est vraysemblable que la couleur des obiects paroist aultre qu'à nous : quel iugement des deux sera le vray ? car il n'est pas dict que l'essence des choses se rapporte à l'homme seul; la dureté, la blancheur, la profondeur, et l'aigreur, touchent le service et science des animaulx comme la nostre : nature leur en a donné l'usage comme à nous. Quand nous pressons l'œil, les corps que

(1) Entre ces effets, il y a une telle différence, que ce qui nourrit les uns est pour les autres un poison mortel. Ainsi le serpent, à peine humecté de la salive de l'homme, périt et se dévore lui-même. LUCRÈCE, IV, 638.

(2) *Nat. Hist.* XXXII, 1. C.

(3) Tout paraît jaune à ceux qui ont la jaunisse. LUCRÈCE, IV, 533.

(4) SEXTUS EMPIR. *Pyrrh. hypot.* I, 14. C.

nous regardons, nous les appercevons plus longs et estenaus; plusieurs bestes ont l'œil ainsi pressé : cette longueur est doncques, à l'adventure, la veritable forme de ce corps, non pas celle que nos yeulx luy donnent en leur assiette ordinaire. Si nous serrons l'œil par dessoubs, les choses nous semblent doubles :

Bina lucernarum florentia lumina flammis...
Et duplices hominum facies, et corpora bina (1).

Si nous avons les aureilles empeschees de quelque chose, ou le passage de l'ouye resserré, nous recevons le son aultre que nous ne faisons ordinairement (2) : les animaulx qui ont les aureilles velues, ou qui n'ont qu'un bien petit trou au lieu de l'aureille, ils n'oyent par consequent pas ce que nous oyons, et receoivent le son aultre. Nous veoyons aux festes et aux theatres, qu'opposant à la lumiere des flambeaux une vitre teincte de quelque couleur, tout ce qui est en ce lieu nous appert ou vert, ou iaune, ou violet :

Et volgo faciunt id lutea russaque vela,
Et ferrugina, quum magnis intenta theatris,
Per malos volgata trabesque, trementia pendent;
Namque ibi consessum caveaï subter, et omnem
Scenaï speciem, patrum, matrumque, deorumque
Inficiunt, coguntque suo fluitare colore (3) :

il est vraysemblable que les yeulx des animaulx, que nous veoyons estre de diverse couleur, leur produisent les apparences des corps de mesme leurs yeulx.

Pour le iugement de l'operation des sens, il fauldroit doncques que nous en feussions premierement d'accord avecques les bestes, secondement entre nous mesmes; ce que nous ne sommes aulcunement, et entrons en debat touts les coups de ce que l'un oit, veoid, ou gouste quelque chose aultrement qu'un aultre; et debattons, autant que d'aultre chose, de la diversité des images que les sens nous rapportent. Aultrement oit et veoid, par la eigle ordinaire de nature, et aultrement gouste un enfant, qu'un

(1) Nous voyons aux lampes une double lumière; nous voyons les hommes avec deux corps et deux visages. LUCRÈCE, IV, 451.
(2) SEXTUS EMPIR. *Pyrrh. hypot.* I, 14. C.
(3) C'est l'effet que produisent ces voiles jaunes, rouges et bruns qui, suspendus à des poutres, couvrent nos théâtres, et flottent au gré de l'air dans leur vaste enceinte : l'éclat de ces voiles se réfléchit sur les spectateurs; la scène en est frappée; les sénateurs, les femmes, les statues des dieux, sont teints d'une lumière mobile. LUCRÈCE, IV, 73.

homme de trente ans; et cettuy cy aultrement qu'un sexagenaire : les sens sont aux uns plus obscurs et plus sombres, aux aultres plus ouverts et plus aigus. Nous recevons les choses aultres et aultres, selon que nous sommes, et qu'il nous semble : or nostre sembler estant si incertain et controversé, ce n'est plus miracle si on nous dict que nous pouvons advouer que la neige nous apparoist blanche; mais que d'establir si de son essence elle est telle et à la verité, nous ne nous en sçaurions respondre : et ce commencement esbranlé, toute la science du monde s'en va necessairement à vau l'eau. Quoy! que nos sens mesmes s'entr'empeschent l'un l'aultre? une peincture semble eslevee à la veue, au maniement elle semble plate (1) : dirons nous que le musc soit agreable ou non, qui resiouït nostre sentiment, et offense nostre goust? Il y a des herbes et des unguents propres à une partie du corps, qui en blecent une aultre : le miel est plaisant au goust, mal plaisant à la veue (2) : ces bagues qui sont entaillees en forme de plumes, qu'on appelle en devise, *Pennes sans fin,* il n'y a œil qui en puisse discerner la largeur, et qui se sceust deffendre de cette piperie, que d'un costé elles n'aillent en eslargissant, et s'appoinctant et estrecissant par l'aultre, mesme quand on les roule autour du doigt; toutesfois au maniement elles vous semblent equables en largeur et par tout pareilles. Ces personnes qui, pour ayder leur volupté, se servoient anciennement de mirouers propres à grossir et aggrandir l'obiect qu'ils representent, à fin que les membres qu'ils avoient à employer leur pleussent davantage par cette accroissance oculaire (3); auquel des deux sens donnoient ils gaigné, ou à la veue, qui leur representoit ces membres gros et grands à souhait, ou à l'attouchement, qui les leur presentoit petits et desdaignables? Sont ce nos sens qui prestent au subiect ces diverses conditions, et que les subiects n'en aient pourtant qu'une? comme nous veoyons du pain que nous mangeons; ce n'est que pain, mais nostre usage en faict des os, du sang, de la chair, des poils et des ongles;

> Ut cibus in membra atque artus quum diditur omnes,
> Disperit, atque aliam naturam sufficit ex se (4);

(1) Sextus Empir. *Pyrrh. hypot.* I, 14.
(2) Id. *ibid.*
(3) Sénèque, *Nat. quæst.* I, 16. C.
(4) Comme les aliments qui se filtrent dans nos membres, périssent en formant une nouvelle substance. Lucrèce, III, 703.

l'humeur (1) que succe la racine d'un arbre, elle se faict tronc, feuille et fruict; et l'air n'estant qu'un, il se faict, par l'application à une trompette, divers en mille sortes de sons : sont ce, dis ie, nos sens qui façonnent de mesme de diverses qualitez ces subiects? ou s'ils les ont telles? et sur ce doubte que pouvons nous resouldre de leur veritable essence? Davantage, puis que les accidents des maladies, de la resverie ou du sommeil, nous font paroistre les choses aultres qu'elles ne paroissent aux sains, aux sages, et à ceulx qui veillent; n'est il pas vraysemblable que nostre assiette droicte, et nos humeurs naturelles, ont aussi dequoy donner un estre aux choses, se rapportant à leur condition, et les accommoder à soy, comme font les humeurs desreiglees? et nostre santé aussi capable de leur fournir son visage, comme la maladie? Pourquoy (2) n'a le temperé quelque forme des obiects relatifve à soy, comme l'intemperé; et ne leur imprimera il pareillement son charactere? le desgousté charge la fadeur au vin; le sain, la saveur; l'alteré, la friandise. Or nostre estat accommodant les choses à soy, et les transformant selon soy, nous ne sçavons plus quelles sont les choses en verité; car rien ne vient à nous que falsifié et alteré par nos sens. Où le compas, l'esquarre et la reigle sont gauches, toutes les proportions qui s'en tirent, touts les bastiments qui se dressent à leur mesure, sont aussi necessairement manques et defaillants; l'incertitude de nos sens rend incertain tout ce qu'ils produisent :

> Denique ut in fabrica, si prava est regula prima,
> Normaque si fallax rectis regionibus exit,
> Et libella aliqua si ex parti claudicat hilum;
> Omnia mendose fieri, atque obstipa necessum est,
> Prava, cubantia, prona, supina, atque absona tecta;
> Iam ruere ut quædam videantur velle, ruantque
> Prodita iudiciis fallacibus omnia primis :
> Sic igitur ratio tibi rerum prava necesse est,
> Falsaque sit, falsis quæcunque ab sensibus orta est (3).

(1) Sextus Empir. *Pyrrh. hypot.* I, 14. C.
(2) Id. *ibid.*
(3) Si, dans la construction d'un édifice, l'architecte se sert d'une règle fausse; si l'équerre s'écarte de la direction perpendiculaire, si le niveau s'éloigne par quelque endroit de sa juste situation, il faut nécessairement que tout le bâtiment soit vicieux, penché, affaissé, sans grâce, sans aplomb, sans proportion; qu'une partie semble prête à s'écrouler, et que tout s'écroule en effet, pour avoir été d'abord mal conduit. De même, si l'on ne peut compter sur le rapport des sens, tous les jugements seront trompeurs et illusoires. Lucrèce, IV, 514.

Au demourant, qui sera propre à iuger de ces differences? Comme nous disons, aux debats de la religion, qu'il nous fault un iuge non attaché à l'un ny à l'aultre party, exempt de chois et d'affection, ce qui ne se peult parmy les chrestiens : il advient de mesme en cecy; car s'il est vieil, il ne peult iuger du sentiment de la vieillesse, estant luy mesme partie en ce debat; s'il est ieune, de mesme; sain, de mesme; de mesme, malade, dormant et veillant : il nous fauldroit quelqu'un exempt de toutes ces qualitez, à fin que sans preoccupation de iugement, il iugeast de ces propositions comme à luy indifferentes; et à ce compte, il nous fauldroit un iuge qui ne feust pas.

Pour iuger des apparences que nous recevons des subiects, il nous fauldroit un instrument iudicatoire; pour verifier cet instrument, il nous y fault de la demonstration; pour verifier la demonstration, un instrument : nous voyla au rouet (1). Puis que les sens ne peuvent arrester nostre dispute, estants pleins eulx mesmes d'incertitude, il fault que ce soit la raison; aulcune raison ne s'establira sans une aultre raison : nous voylà à reculons iusques à l'infiny. Nostre fantasie ne s'applique pas aux choses estrangieres, ains elle est conceue par l'entremise des sens; et les sens ne comprennent pas le subiect estrangier, ains seulement leurs propres passions : et par ainsi la fantasie et apparence n'est pas du subiect, ains seulement de la passion et souffrance du sens; laquelle passion et subiect sont choses diverses : parquoy qui iuge par les apparences, iuge par chose aultre que le subiect. Et de dire que les passions des sens rapportent à l'ame la qualité des subiects estrangiers, par ressemblance; comment se peult l'ame et l'entendement asseurer de cette ressemblance, n'ayant de soy nul commerce avecques les subiects estrangiers? tout ainsi comme, qui ne cognoist pas Socrates, veoyant son pourtraict, ne peult dire qu'il luy ressemble. Or qui vouldroit toutesfois iuger par les apparences; si c'est par toutes, il est impossible; car elles s'entr'empeschent par leurs contrarietez et discrepances (2), comme nous veoyons par experience : sera ce qu'aulcunes apparences choisies reiglent les aultres? il fauldra verifier cette choisie par une aultre choisie, la seconde par la

(1) C'est-à-dire, *au bout de nos inventions*. Je trouve dans le dictionnaire de Cotgrave, qu'*être mis au rouet* se dit proprement du lièvre qui, épuisé par une longue course, ne fait plus que tourner autour des chiens. C.

(2) *Discrepance*, du latin *discrepantia*, différence, disconvenance, diversité.

tierce; et par ainsi ce ne sera iamais faict. Finalement, il n'y a aulcune constante existence, ny de nostre estre, ny de celuy des obiects; et nous, et nostre iugement, et toutes choses mortelles, vont coulant et roulant sans cesse : ainsin il ne se peult establir rien de certain de l'un à l'aultre, et le iugeant et le iugé estants en continuelle mutation et bransle.

Nous n'avons aulcune communication à l'estre, parce que toute humaine nature est tousiours au milieu, entre le naistre et le mourir, ne baillant de soy qu'une obscure apparence et umbre, et une certaine et debile opinion : et si, de fortune, vous fichez vostre pensee à vouloir prendre son estre, ce sera ne plus ne moins que qui vouldroit empoigner l'eau; car tant plus il serrera et pressera ce qui de sa nature coule par tout, tant plus il perdra ce qu'il vouloit tenir et empoigner. Ainsi, veu que toutes choses sont subiectes à passer d'un changement en aultre, la raison, qui y cherche une reelle subsistance, se treuve deceue, ne pouvant rien apprehender de subsistant et permanent, parce que tout ou vient en estre et n'est pas encores du tout, ou commence à mourir avant qu'il soit nay. Platon (1) disoit Que les corps n'avoient iamais existence, ouy bien naissance; estimant que Homere eust faict l'Ocean pere des dieux, et Thetis la mere, pour nous monstrer que toutes choses sont en fluxion, muance (2) et variation perpetuelle; opinion commune à touts les philosophes avant son temps, comme il dict, sauf le seul Parmenides, qui refusoit mouvement aux choses, de la force duquel il faict grand cas : Pythagoras, Que toute matiere est coulante et labile (3) : les stoïciens, Qu'il n'y a point de temps present, et que ce que nous appellons present n'est que la ioincture et assemblage du futur et du passé : Heraclitus (4), Que iamais homme n'estoit deux fois entré en mesme riviere : Epicharmus, Que celuy qui a iadis emprunté de l'argent, ne le doibt pas maintenant; et que celuy qui cette nuict a esté convié à venir ce matin disner, vient auiourd'huy non convié : attendu que ce ne sont plus eulx, ils sont devenus aultres; « et (5) qu'il ne se pouvoit trouver une subs-

(1) Dans le *Théétète*, p. 130. C.

(2) *Que toutes choses sont en vicissitude, transformation*, etc. — *Fluxion*, de *fluere*, couler, s'échapper; *muance*, de *mutare*, changer.

(3) *Sujette à changer*. — *Labile*, de *labilis*, tombant, caduc, fragile.

(4) SÉNÈQUE, *Epist.* 58; Plutarque, dans son traité sur le mot EI, c. 12. C.

(5) Tout ce passage, à l'exception des quatre vers de Lucrèce, est copié mot

« tance mortelle deux fois en mesme estat : car, par soubdaineté « et legiereté de changement, tantost elle dissipe, tantost elle « rassemble, elle vient, et puis s'en va ; de façon que ce qui com« mence à naistre ne parvient iamais iusques à perfection d'estre, « pour autant que ce naistre n'acheve iamais et iamais n'arreste « comme estant à bout, ains, depuis la semence, va tousiours « se changeant et muant d'un à aultre ; comme de semence hu« maine se faict premierement, dans le ventre de la mere, un « fruict sans forme, puis un enfant formé ; puis estant hors du « ventre, un enfant de mammelle ; aprez il devient garson, puis « consequemment un iouvenceau, aprez un homme faict, puis « un homme d'aage, à la fin decrepite vieillard ; de maniere que « l'aage et generation subsequente va tousiours desfaisant et « gastant la precedente :

Mutat enim mundi naturam totius ætas,
Ex alioque alius status excipere omnia debet ;
Nec manet ulla sui similis res : omnia migrant,
Omnia commutat natura, et vertere cogit (1).

« Et puis, nous aultres sottement craignons une espece de mort, « là où nous en avons desia passé et en passons tant d'aultres ; « car non seulement, comme disoit Heraclitus, la mort du feu « est generation de l'air, et la mort de l'air generation de l'eau ; « mais encores plus manifestement le pouvons nous veoir en « nous mesmes : la fleur d'aage se meurt et passe quand la « vieillesse survient, et la ieunesse se termine en fleur d'aage « d'homme faict, l'enfance en la ieunesse, et le premier aage « meurt en l'enfance, et le iour d'hier meurt en celuy du iour « d'huy, et le iour d'huy mourra en celuy de demain, et n'y a « rien qui demeure ne qui soit tousiours un ; car qu'il soit ainsi, « si nous demeurons tousiours mesmes et uns, comment est ce « que nous nous esiouïssons maintenant d'une chose, et main« tenant d'une aultre ? comment est ce que nous aymons choses « contraires ou les haïssons, nous les louons ou nous les blasmons ? « comment avons nous differentes affections, ne retenants plus

pour mot du traité de Plutarque sur le mot Eἶ, c. 12, et dans les propres termes d'Amyot. C.

(1) Le temps change la face entière du monde ; un nouvel ordre de choses succède nécessairement au premier : nul être ne demeure constamment le même ; tout nous atteste les vicissitudes, les révolutions et les métamorphoses continuelles de la nature. LUCRÈCE, V, 826.

« le mesme sentiment en la mesme pensee? car il n'est pas vray-« semblable que, sans mutation, nous prenions aultres passions; « et ce qui souffre mutation ne demeure pas un mesme; et s'il « n'est pas un mesme, il n'est doncques pas aussi; ains, quand « et l'estre tout un, change aussi l'estre simplement, devenant « tousiours aultre d'un aultre : et par consequent se trompent « et mentent les sens de nature, prenants ce qui apparoist pour « ce qui est, à faulte de bien sçavoir que c'est qui est. Mais « qu'est ce doncques qui est veritablement? ce qui est eternel; « c'est à dire, qui n'a iamais eu de naissance, ny n'aura iamais « fin; à qui le temps n'apporte iamais aulcune mutation : car « c'est chose mobile que le temps, et qui apparoist comme en « umbre, avecques la matiere coulante et fluante tousiours, sans « iamais demeurer stable ny permanente; à qui appartiennent « ces mots, Devant, et Aprez, et A esté, ou Sera, lesquels tout « de prime face monstrent evidemment que ce n'est pas chose « qui soit; car ce seroit grande sottise, et faulseté toute apparente, « de dire que cela soit, qui n'est pas encores en estre, ou qui « desia a cessé d'estre : et quant à ces mots, Present, Instant, « Maintenant, par lesquels il semble que principalement nous « soustenons et fondons l'intelligence du temps, la raison le des-« couvrant, le destruict tout sur le champ; car elle le fend in-« continent, et le partit en futur et en passé, comme le voulant « veoir necessairement desparty en deux. Autant en advient il « à la nature qui est mesuree, comme au temps qui la mesure; « car il n'y a non plus en elle rien qui demeure, ne qui soit sub-« sistant, ains y sont toutes choses ou nees, ou naissantes, ou « mourantes. Au moyen dequoy ce seroit peché de dire de Dieu, « qui est le seul qui Est, que Il fut, ou Il sera (1); car ces ter-« mes là sont des declinaisons, passages ou vicissitudes de ce « qui ne peult durer ny demeurer en estre : parquoy il fault « conclure que Dieu seul Est, non point selon aulcune mesure « du temps, mais selon une eternité immuable et immobile, non

(1) Plutarque ne fait ici que transcrire et développer ces paroles du *Timée :* « Nous avons tort de dire en parlant de l'éternelle essence, Elle fut, elle sera; ces formes du temps ne conviennent pas à l'éternité; elle est, voilà son attribut. Notre passé et notre avenir sont deux mouvements : or l'immuable ne peut être de la veille ni du lendemain; on ne peut dire qu'il fut ni qu'il sera; les accidents des créatures sensibles ne sont pas faits pour lui, et des instants qui se calculent ne sont qu'un vain simulacre de ce qui est toujours. » Voyez les *Pensées de Platon,* seconde édition, p. 73. J. V. L.

« mesuree par temps, ni subiecte à aulcune declinaison; devant « lequel rien n'est, ny ne sera aprez, ny plus nouveau ou plus « recent; ains un realement Estant, qui, par un seul Maintenant, « emplit le Tousiours; et n'y a rien qui veritablement soit, que « luy seul, sans qu'on puisse dire, Il a esté, ou Il sera, sans « commencement et sans fin. »

A cette conclusion si religieuse d'une homme païen, ie veulx ioindre seulement ce mot d'un tesmoing de mesme condition, pour la fin de ce long et ennuyeux discours, qui me fourniroit de matiere sans fin : « O la vile chose, dict il (1), et abiecte, que l'homme, s'il ne s'esleve au dessus de l'humanité! » Voylà un bon mot et un utile desir, mais pareillement absurde : car de faire la poignee plus grande que le poing, la brassee plus grande que le bras, et d'esperer eniamber plus que de l'estendue de nos iambes, cela est impossible et monstrueux; ny que l'homme se monte au dessus de soy et de l'humanité : car il ne peult veoir que de ses yeulx, ny saisir que de ses prinses. Il s'eslevera, si Dieu luy preste extraordinairement la main; il s'eslevera, abbandonnant et renonceant à ses propres moyens, et se laissant haulter et soublever par les moyens purement celestes. C'est à nostre foy chrestienne, non à sa vertu stoïque, de pretendre à cette divine et miraculeuse metamorphose.

(1) SÉNÈQUE, *Natur. quæst.* I, *præfat.* C.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

ESSAIS.

LIVRE SECOND.

